# REVUE

# DE PARIS.

LIX.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^e.
RUE DE SEINE, 14 BIS.

# REVUE

# DE PARIS.

*Nouvelle Série. — Année 1838.*

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

# MATHILDE.

Je raconte tout simplement une histoire romanesque dont toute la Champagne se rappelle encore le scandale ; c'est l'histoire des amours d'un jeune maître d'école et d'une demoiselle du monde.

M. André Fourcade, maître d'école à Chamerolles, avait pour logis la maison la plus gaie du village : une petite maison bâtie en pierres blanches, à l'ombre d'un clocher flamand, à la sortie de la commune, entre une belle draperie de verdure où s'ébattaient ses écoliers, et un joli jardin où il se reposait dans le travail champêtre. D'un côté, la vue s'étendait sur l'agreste vallée de Saint-Pierre, de l'autre sur la vieille église, sur le verdoyant cimetière et sur les humbles chaumières de Chamerolles. Cette petite maison, abritée par l'église comme un enfant par sa mère, vous eût fait envie à vous, madame, qui avez un hôtel à Paris ; à vous, monsieur, qui avez un château en Espagne. Ce fut dans la salle d'école que je vis pour la première fois M. Fourcade ; j'étais alors un glorieux clerc de notaire et j'allais vers lui pour recueillir divers renseignemens sur les savarts communaux de Chamerolles. La moisson était venue et l'école était presque déserte : le pain avant la science. A peine si douze marmots en jaquettes parsemaient la salle. Le maître présidait la bruyante assemblée devant une grande table noire où il n'y avait ni livres, ni plumes, ni compas, ni aucun des attributs de l'étude, mais un jeune gars tout ébouriffé qui souriait aux agaceries paternelles.

— Voilà, dis-je, un maître d'école assez spirituel ; celui-là n'est point pédant comme tous les autres. Dieu soit loué ! je n'aurai point à subir sa science grammaticale, et ses discours finiront. — M. Fourcade, en effet, avait tout au plus ce qu'il faut de pédanterie pour l'ensei-

gnement. Hors de son école et même en son école, c'était un joyeux homme plein d'insouciance et d'abandon; confessant son ignorance à tout venant, hormis aux pères de famille, lisant plutôt le profane Voltaire que le révérend père de la Salle, buvant plus volontiers une bouteille de vin qu'un verre d'eau, le vin fût-il d'un mauvais terroir. Pourtant M. Fourcade était loin d'être un ivrogne; mais il suivait avec religion la coutume des vieux maîtres d'école.

Comme je venais d'entrer, sa femme survint, ayant en main un arrosoir et une bêche. Sa femme était jeune et belle, blonde et rose comme les paysannes du Brabant, et comme les paysannes du Brabant elle avait l'intelligence fort embrumée; mais, de temps immémorial, une belle femme a le droit d'être sotte : les femmes sont faites pour la beauté; et je sais plus d'une femme d'esprit qui donnerait son esprit pour avoir le nez d'une autre forme ou l'œil d'une autre couleur.

En me voyant, Mme Fourcade essaya de rajuster son fichu qui suivait assez mal sa mission; mais elle perdit son temps et sa peine, le maudit fichu avait pris un mauvais pli. La pauvre femme était toute désespérée, quand elle eut l'instinct de prendre son enfant sur son sein; ce fut un chaste voile que n'eussent pas trouvé bien des femmes d'esprit.

Or, au village de Chamerolles, il était un riche bourgeois, un ancien marchand de fer, ayant le malheur d'avoir une belle fille. Cette belle fille sortait du couvent au temps où commence ce récit. C'était tout simplement une copie mignarde de la femme du maître d'école; c'était la même nature blonde et nonchalante, mais plus délicate et plus fine. Imaginez une copie de la Madeleine de Rubens faite par Watteau, et vous aurez l'image de Mlle Mathilde Lenoir.

Mathilde avait le cœur à l'avenant du corps, un peu mignard comme sa nature, un peu rétréci par le corset comme ses pieds par les souliers; mais enfin un bon petit cœur dont elle suivait l'instinct. La maîtresse d'école avait le cœur sur la main, Mlle Lenoir l'avait sur les lèvres.

M. Lenoir était maire de la commune de Chamerolles; M. Fourcade, pour son bonheur et pour son malheur, était secrétaire de M. Lenoir. Comme le village n'avait pour hôtel-de-ville que la maison du maire, M. Fourcade rencontra souvent Mathilde. Il la regardait avec admiration; jamais si douce image n'avait enchanté son regard. Sa femme était plus belle, mais c'était sa femme. M. Fourcade ne voyait plus Mme Fourcade.

Mlle Lenoir, au lieu de planter ses choux et d'arroser sa salade comme la maîtresse d'école, passait son temps à lire les romans de Walter Scott; elle avait dix-sept ans, et son cœur fait pour les pures joies de la famille devint bientôt un roman confus; à ses yeux égarés, la modeste maison de son père se transforma en vieux donjon: elle s'imagina qu'elle était châtelaine. Elle attendit long-temps le damoisel de ses rêves, et, lasse d'attendre, elle tourna ses regards sur le maître d'école, c'est-à-dire sur le seul homme du village qui vînt au logis de son père.

A l'heure où les jeunes filles passent de l'adolescence dans la jeunesse, elles répandent plus que jamais l'amour autour d'elles. Ainsi des fleurs qui versent tant de parfums au moment où elles s'ouvrent. C'est l'heure du danger pour les familles, c'est l'heure du triomphe pour les amans. Les plus chastes ternissent peu à peu le ciel de leur ame par les rêves enivrans et les espérances coupables; elles aimaient la vertu, elles en ont peur; leur sommeil était calme et reposant, elles dormaient dans les bras de la Vierge Marie, elles dorment dans les bras agités des visions amoureuses. La lutte est violente, il leur faut la vertu des archanges pour résister à l'amour : le sournois les poursuit ou les entraîne sans relâche et sans pitié vers ces sentiers perdus où il y a tant de fleurs et tant d'épines. L'amour est partout, sur l'autel où elles prient, dans la rose qu'elles cueillent, sous la nue qui passe; l'amour parle sans cesse : il prend la voix de la brise et de la tourterelle; c'est l'amour qui gémit et qui roucoule quand elles s'égarent dans les bosquets touffus; qui murmure doucement quand elles se reposent au bord des ruisseaux; qui se plaint avec langueur ou qui éclate avec violence quand elles font de la musique. En vain elles détournent leurs yeux des images infinies de l'amour, elles ferment leurs oreilles à ses mille voix trompeuses; elles voient et elles entendent. Le beau ciel, si pur au matin de la vie, se parsème de nuages; les nuages s'amoncèlent, l'éclair sillonne l'horizon, l'orage va venir; — il vient, il éclate, la vertu tombe et l'amour s'élève. Quelquefois l'orage passe en vain; l'amour a perdu ses peines, la vertu demeure la reine de l'ame.

Ce fut durant cet orage que Mlle Lenoir attacha ses regards sur le maître d'école dont la figure souriante et mélancolique tout à la fois, avait quelque attrait surtout pour Mathilde, qui la regardait au travers des fantaisies sentimentales de l'amour.

Mlle Lenoir était mollement penchée sur la légère balustrade de sa fenêtre qui regardait dans le jardin. C'était le soir, le couchant était

rouge, le ciel pâlissait, l'ombre jetait un voile sur toutes choses, l'arôme du parterre et le chant du rossignol, s'envolant vers Dieu, s'arrêtaient au cœur de Mathilde, qui chancelait sous l'ivresse. Dans une petite allée bourgeoisement bordée de buis, M. Lenoir et M. Fourcade se promenaient en devisant des intérêts du village. M. Lenoir croyait qu'il fallait vendre les savarts communaux; M. Fourcade croyait que les pâturages étaient les seuls biens sacrés des pauvres. Sans le savoir, le digne maître d'école plaidait en faveur des paysages; car en défrichant les prairies et les marais, adieu la verdure des hivers, les grands rideaux d'aulnes et de peupliers, les bouquets de saules, d'oseraies et d'ajoncs, les ruisseaux qui serpentent, les étangs qui se font dans les temps pluvieux; adieu les vaches brunes tachetées de neige, si bien éparpillées sur la savane, les moutons qui se suivent gravement, les agneaux qui bêlent et bondissent; — les vaches demeureront à l'étable, les moutons à la bergerie. On desséchera les pâtures, on y plantera des betteraves, et les betteraves diront aux aulnes, aux saules et aux peupliers: — Vilaines bêtes, retirez-vous de notre soleil.

M^lle^ Lenoir suivait le maître d'école d'un regard distrait; elle prit peu à peu quelque plaisir à le voir. Comme la nuit tombait, il lui fut aisé de s'imaginer que M. Fourcade était le plus beau des hommes. Elle eût bien désiré plus d'agrément dans le costume du magister, mais ce vieil adage : l'habit ne fait pas le moine, lui vint à la mémoire. L'habit ne fait pas l'amoureux, dit-elle. Dès ce soir-là elle s'imagina qu'elle était l'amante de M. Fourcade. Le lendemain elle se fit belle pour lui; le surlendemain elle alla à sa rencontre, dans l'allée bordée de buis et lui demanda en rougissant s'il aimait les fleurs. Le maître d'école regarda l'amoureuse avec une grande surprise. — Comment ne pas aimer les fleurs? dit-il en souriant. Pour cacher sa rougeur, Mathilde se pencha vers un géranium; sa robe s'accrocha à un rosier, et M. Fourcade, en la détachant d'une main tremblante, fit éclater son esprit galant par ce madrigal digne de Boufflers : — Il n'y a pas de roses sans épines.

M^lle^ Lenoir s'enfuit tout effarée. — Il m'aime, je suis perdue, murmura-t-elle avec une joie enivrante. Quand elle fut un peu calmée, elle pensa qu'elle était une grande sotte de croire à l'amour de M. Fourcade. Cependant sans l'amour eût-il fait un si beau madrigal? — Ah! dit-elle, s'il était en vers! Voilà bien les femmes, on leur fait de la belle prose, il leur faut de mauvais vers, sans doute parce que les vers sont la langue des dieux. Pendant plus d'une heure Ma-

thilde, appuyée sur la balustrade de sa fenêtre, essaya de mettre en vers la prose du maître d'école :

Ce rosier n'ayant plus — de roses à ses branches,
T'accrochait par la robe, — ô rose des plus blanches!

Elle dormit peu. Le lendemain, comme elle relisait dans *la Prison d'Édimbourg*, le passage des amours de Butler et de Jeanie Deans, une belle rose fraîchement épanouie vint tomber à ses pieds. — C'est de lui, dit-elle avec joie. Et elle effeuilla la fleur, tout en s'enivrant du parfum, dans l'espérance d'y trouver un billet d'amour; et quand la rose fut vainement effeuillée : — C'est trop commun, dit-elle; d'ailleurs cette belle rose ne renferme-t-elle pas une lettre infinie, chacune des feuilles n'est-elle pas un serment? Veuille le ciel que les sermens ne se flétrissent pas comme la rose! — Et elle se mit à interroger toutes les feuilles : — Il m'aime, — un peu, — beaucoup, — passionnément.

La rose venait tout simplement d'une servante qui passait dans le jardin.

Le soir Mathilde *rencontra* M. Fourcade sous un berceau de verdure. Le pauvre maître d'école, ne sachant trop que lui dire, s'avisa de parler de la science occulte des Égyptiens. Le maître d'école, avait lu dans la matinée un petit volume ayant pour titre *la Magie blanche*, et les gens qui ne savent pas grand chose, M. Fourcade était de ceux-là, vous disent toujours la dernière chose qu'ils ont apprise.

— Ce sont de grands magiciens, reprit-il après un silence; en voyant les lignes de la main ils prédisent l'avenir.

M^lle Lenoir pensa que le maître d'école parlait ainsi pour avoir sa main, elle pensa que ce détour était plein de sentiment et de délicatesse, et elle tendit sa main à M. Fourcade en murmurant :

— Dites-moi donc l'avenir.

Loin de presser cette main si blanche et si mignonne, M. Fourcade la toucha à peine du bout des doigts. Mathilde, qui augurait de tout en faveur de son amour, se dit avec un doux émoi que le maître d'école avait encore le cœur de la jeunesse et la candeur de l'adolescence. Cependant M. Fourcade ouvrait de grands yeux et promenait un regard troublé sur les lignes légères de la main de Mathilde.

— Vous vivrez long-temps, mademoiselle. Voyez, la ligne est infinie!

— Vous ne me dites que cela, monsieur Fourcade?

— C'est déjà quelque chose, mademoiselle.

— C'est bien la peine de savoir qu'on vivra long-temps si on ne sait pas pourquoi.

M. Fourcade regarda la ligne de l'amour et de la fortune.

— Vous mourrez pauvre, mademoiselle, je vous le dis à regret; la ligne s'arrête tout d'un coup. De plus vous aurez une vie agitée; cette autre ligne mille fois traversée est celle *des sentimens*.

Le maître d'école n'avait osé dire *des amours*.

M^lle^ Lenoir, enchantée de cette découverte, bondit comme un jeune faon.

— Dieu soit loué! s'écria-t-elle; j'ai toujours eu le pressentiment que ma vie serait le plus beau roman du monde.

M. Fourcade s'en retourna à sa maison, tout allangui par les charmans souvenirs de la soirée. En franchissant le pas de la porte, il vit avant tout la main de sa femme; cette main était d'une belle forme, mais point d'une belle couleur. En attendant le souper, le pauvre maître d'école essaya vainement de repousser l'image attrayante de Mathilde, en regardant l'enfant de ses agrestes amours. La nuit il dormit peu : son cœur battait avec violence, son ame était tourmentée par une joie importune; il avait presque peur du lendemain. Aux premières clartés de l'aurore, comme sa femme tendait les bras pour secouer les chaînes du sommeil, il l'embrassa avec plus de tendresse que de coutume, mais en l'embrassant il songea encore à M^lle^ Lenoir. Cependant une heure après, en revenant de sonner l'angelus, le cœur calmé par l'austère solitude de l'église, il se mit à rire de ses tourmens nocturnes. Comme, d'aventure, il avait pris du café la veille, il s'imagina que son insomnie venait de là.

Mathilde poursuivait toujours son *voyage dans le bleu*, c'est-à-dire dans le pays des chimères. Son ame troublée était le refuge des fantasques rêveries; elle avait, à propos de M. Fourcade, les espérances les plus extravagantes. — Nous sommes loin des gloires guerrières, se disait-elle; le temps du repos est venu : le temps du repos est le temps de la science; au lieu de s'élever par sa bravoure, mon amant s'élèvera par son esprit, et ma fortune lui servira de marchepied; il sera romancier, historien, poète! Il servira son siècle et laissera un nom célèbre à nos enfans. — D'autres fois, quand elle se rappelait que M. Fourcade était marié, elle songeait à s'enfuir avec lui dans un pays lointain, et à passer silencieusement sa vie au fond d'un petit val paisible dans les joies champêtres de l'amour. Il me faudrait bien des mots et bien des figures pour analyser toutes les fantaisies sentimentales de cette ame si jeune et si égarée. M. Lenoir

ne veillait guère sur la sainte candeur de Mathilde; comme le père de saint Augustin, il eût été moins chagriné de voir un accroc à la vertu de sa fille que de l'entendre écorcher la grammaire. Dans ce mauvais siècle, il est beaucoup de ces mauvais pères qui sont plus fiers des agrémens que des vertus de leur descendance.

Mathilde rencontra souvent M. Fourcade au jardin. Le maître d'école s'était rassuré sur les enfantillages de la jeune fille; il s'en amusait avec innocence. Les souvenirs du jardin se perdaient si bien dans les soins de son école et de son église, dans les baisers de sa femme et de son fils, qu'il ne pensait plus à s'en délivrer. Mais au moment où il était le plus calme, la tempête vint s'abattre sur lui. C'était un soir d'été; le ciel était bleu, les roses s'agitaient devant Mathilde comme des encensoirs. La pauvre fille, entraînée par la passion, alla se jeter en pleurant dans les bras de M. Fourcade. Dès cet instant elle fut perdue.

Durant les premiers jours qui suivirent, elle regretta sa blanche robe d'innocence, et se cacha à tous les regards, comme Ève après son premier péché. Elle voulut jeter pour jamais la pomme de volupté et se réfugier dans la froide solitude d'un couvent. Ce dessein romanesque fut un rêve long-temps caressé; mais il s'évanouit devant l'attrait du péché. Elle s'accoutuma peu à peu aux vapeurs grossières de son ame, aux images ardentes de ses songes : elle s'affermit dans le mal. Si la voix du bien s'élevait en elle pour lui rappeler la douce chasteté de son adolescence, elle étouffait dans les frivoles distractions cette voix de plus en plus terrible,

Le maître d'école était effrayé de son bonheur; élevé dans les vertus paisibles du coin du feu, il se désolait de voir dans l'histoire de sa vie cette ravissante et pernicieuse page de roman. Ce n'était pas ce qu'il avait rêvé: humble et timide, il n'aspirait qu'aux choses les plus simples; son ambition n'avait jamais dépassé le seuil de sa porte. Il demandait à son pays des écoliers, à son église des surplis blancs, à sa femme un peu d'amour. Voilà tout ce qu'il voulait; mais la fortune ne voulait pas comme lui.

Mathilde trouvait une joie infinie dans ses extravagances. Il ne se passait pas de jour sans qu'elle imaginât une aventure romanesque. Pour vous dévoiler tout d'un coup la singularité de ce jeune caractère en proie à tous les caprices, je n'ai qu'à citer un petit épisode de ses amours.

M. Lenoir venait de partir pour la Normandie, où il devait renouveler le bail d'une ferme qui dépendait de la succession de sa femme.

Mathilde, seule avec les deux servantes, était la maîtresse absolue de ses œuvres; mais voulant se prouver que son amour était tout hérissé d'obstacles, et d'ailleurs croyant qu'un véritable amoureux doit passer par la fenêtre pour voir son amante, elle s'avisa d'un rendez-vous à minuit en sa chambre, et dit à M. Fourcade : — Vous passerez par la fenêtre.

Il fallut bien que le pauvre maître d'école se résignât. Il se déchira les mains, il faillit se casser le cou; enfin, il parvint à grimper, grace aux espaliers, et à franchir la balustrade. Une heure après, à son grand dépit, il fallut s'en aller par le même chemin.

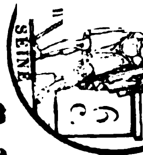
— Hélas! disait-il d'un ton piteux, quel dégât parmi ces beaux espaliers! Il eût été si simple et si facile de passer par la porte!

Une année s'écoula. M. Fourcade résistait vainement à l'attrait de Mathilde : il faisait tous les matins le serment de ne plus la revoir, mais tous les soirs il défaisait son serment. Malgré les imprudences de M^lle Lenoir, leur amour fut long-temps un mystère. En vain une servante avait voulu en répandre le bruit; nul ne croyait aux commérages de cette fille. M^lle Lenoir amoureuse du maître d'école! cela ressemblait trop à un conte de fées. Cependant, là-dessus, les idées changèrent peu à peu; M^me Fourcade, charitablement avertie par ses voisines, ouvrit des yeux de jalouse; M. Lenoir, assiégé de lettres anonymes, ouvrit des yeux de père. Le voile dont se cachaient les amans était d'une grande transparence; ils furent découverts. M. Lenoir enferma sa fille et mit à la porte le maître d'école. Il était un peu tard.

Cette histoire fut un grand scandale pour le pays; tout l'arrondissement s'en amusa. Un garde champêtre anonyme la raconta fort grotesquement dans une complainte que chantent encore les lavandières de Chamerolles et des villages voisins. Je ne désespère pas qu'en dépit de tous les obstacles les imprimeurs de S.— et de —L. ne contrefassent ce récit pour la distraction des collégiens et des maîtres d'école.

Un jour que Mathilde eut un instant de liberté, elle courut à l'église, dont la porte demeurait ouverte; elle attacha à la corde pendante de la cloche un lambeau de papier. C'était vers le soir, et à peine fut-elle de retour en la maison de son père, que le maître d'école, allant sonner l'angelus, comme de coutume, trouva le billet. Il y lut ces mots avec beaucoup de peine, tout maître d'école qu'il était :

« *A minuit, à la petite porte du verger.* »



M. Fourcade sonna l'angelus d'une main tremblante, tout en se demandant s'il irait au rendez-vous. Il faut bien le dire, il n'était pas plus brave qu'aventureux; il redouta un guet-apens, une vengeance souterraine; il redouta les jalouses colères de sa femme, et il se promit de demeurer coi; mais il lui vint bientôt des idées plus humaines; l'enchanteresse image de Mathilde repassa sous ses yeux, pâle de douleur et d'amour; il fut encore séduit, il jura d'aller au rendez-vous.

Tout à coup il pâlit, et sa main plus tremblante se détacha de la corde : dans ses amoureuses distractions, il avait quatre fois sonné l'angelus. Toutes les commères qui s'en revenaient des champs, se disaient entre elles : — Qu'a donc notre maître d'école?

M. Fourcade alla au rendez-vous, en dépit de la surveillance conjugale de Mme Fourcade; minuit sonnait quand il arriva à la petite porte du verger. — Je vous attends depuis une heure, lui cria Mlle Lenoir.

Il s'approcha en tremblant, et la pria de crier plus doucement.

— Demeurez là, reprit-elle en lui pressant la main.

Et elle s'envola vers le logis sans rien dire de plus.

Il y a quelque chose là-dessous, pensa le pauvre maître d'école. Par prudence il s'éloigna un peu de la porte, il alla s'appuyer contre le tronc d'un vieux pommier, et, le cœur ému, l'œil en garde, l'oreille au guet, il attendit le retour de Mathilde. Une demi-heure s'était écoulée, et Mathilde ne reparaissait pas, il perdait déjà patience, quand il entendit le léger battement d'une robe.

Il s'empressa de retourner à la petite porte.

— Monsieur, reprit la jeune fille, vous allez m'enlever où je vais vous enlever à l'instant : ne m'arrêtez point par vos grands airs d'innocence; j'ai pris votre rôle parce que vous y êtes mal à l'aise, veuillez prendre le mien, ayez toute la soumission d'une femme, mais ne vous avisez point de vous évanouir, car nous n'avons pas le temps.

Le pauvre maître d'école, tout étourdi, bégaya quelques mots, mais Mathilde lui glissant la main sur les lèvres :

— Quand nous serons en route, vous parlerez à loisir.

— Je ne veux point partir, s'écria M. Fourcade.

— Fort bien! vous remplissez admirablement votre rôle de femme : Je ne veux pas; mais moi je sais que les femmes qui disent : Je ne veux pas, ne savent pas ce qu'elles disent. Or donc, il faut que je m'en aille de ce pays où on me jette la pierre, et vous ne me laisserez point partir toute seule. S'il me fallait recourir aux grands moyens,

je ne balancerais pas; mais il me semble que nous n'en sommes pas encore au dénouement.

M[lle] Lenoir fit briller au clair de la lune un petit poignard aigu qu'elle avait dérobé à son père. M. Fourcade eut peur.

— Eh bien! dit Mathilde d'un ton décidé, faut-il en finir tout de suite?

— Emmenez-moi en enfer, si vous voulez, répondit le pauvre maître d'école.

— A la bonne heure, reprit Mathilde, en l'embrassant. Allons en enfer, s'il le faut, mais par des chemins semés de roses.

Elle fut effrayée de ce qu'elle venait de dire, elle regarda le ciel et murmura en pleurant: — O mon Dieu, je suis donc bien changée!

Un âne, conduit par une des servantes de M. Lenoir, survint alors. Mathilde recommanda à la servante de ne rien oublier, et pendant que cette fille chargeait l'âne d'une valise et d'un petit sac qui venaient d'être apportés dans le verger, elle prit le bras du maître d'école et l'emmena vers le grand chemin. Ils gardèrent d'abord le silence; M. Fourcade, plus effrayé que jamais de ses œuvres d'amour, se demandait s'il ne devait pas prendre la fuite. Mathilde, qui voyait le roman partout, se disait qu'elle en était à la fin du premier livre. N'était la peur de vous ennuyer, quel beau chapitre j'écrirais ici à propos de ce vieil adage : — La vie est un roman.

De Chamerolles à la ville la plus proche, il y a deux lieues de pays, c'est-à-dire deux lieues qui ne finissent pas; il fallut bien que Mathilde traînât ses pieds mignons sur cette route toute rocailleuse, pendant près de quatre heures; l'âne avait assez de la valise et des accessoires; d'ailleurs Mathilde aimait mieux être à demi suspendue au bras de son amant, tout silencieux et tout transi qu'il fût. En vain elle essayait de le réveiller à l'amour et à la parole par son charmant babil : — N'avez-vous pas déjà des remords de petite fille? Regretteriez-vous, d'aventure, votre barraque et votre planteuse de choux, votre surplis de chantre et votre sceptre de maître d'école? Avez-vous peur de mourir de faim avec moi? et qu'importe si nous mourons en nous aimant? D'ailleurs, rassurez votre estomac, vilain gourmand, — à tout autre je dirais: Rassurez votre cœur — j'emporte un contrat de rentes sur l'état de 2,000 francs, provenant de la succession de ma mère. J'ai pris ce contrat à mon père, mais n'est-il pas permis de prendre son bien où on le trouve? Après cela n'ai-je pas des diamans à mes pendans d'oreille; et puis ayez donc un peu confiance en la destinée, ou plutôt en Dieu. J'ai tantôt dix-neuf ans;

en septembre 1834, je serai majeure, je recueillerai l'héritage de ma pauvre mère, une belle et bonne ferme en Normandie, et, alors, qu'aurons-nous à regretter et à désirer?

Le maître d'école soupira et pencha son front rêveur. Jusque-là il avait flotté entre l'idée de retourner à son village et celle de suivre la route aventureuse que lui ouvrait Mathilde; la belle et bonne ferme de Normandie acheva la séduction de la jeune fille; il fit le serment de s'attacher pour toujours à Mathilde, comme la mousse aux pierres. — Après tout, se disait-il, dans l'ivresse de sa mauvaise action, je ne suis pas fort à plaindre : une belle fille et de bons revenus! J'apprendrai le latin et je m'abonnerai à un grand journal. Mais où allons-nous? demanda-t-il à Mathilde.

— Nous prendrons, à la ville, la diligence d'Épernay, afin de déjouer les recherches de mon père, et de là nous irons à Paris; c'est une bonne ville qui vous abrite dans son mystère, et qui vous défend des méchancetés de la province; c'est le refuge de toutes les grandes passions exilées de la vie départementale; nous y vivrons dans notre amour et dans l'oubli de tout le monde : la belle vie, ô mon ami! elle passera vite comme le vent.

M. Fourcade et sa maîtresse arrivèrent à Paris sans mauvaise rencontre. Ils prirent, dans la rue de Verneuil, une chambre pauvrement garnie où ils vécurent en paix durant les premiers mois. — C'est un étudiant et une grisette, disait la portière à tout propos et hors de propos; ils passent leur temps à roucouler et ils ont bien raison. La pauvre petite a l'air d'adorer son amant. Elle lui sert de servante, et, quand il est sorti, elle se met à la fenêtre en pleurant; ils ne reçoivent ni visites, ni lettres, ni cartes; je crois bien qu'ils se cachent ici. L'Auvergnat du coin m'a bien la mine de les épier, ces pauvres amours : qu'il y vienne un peu, je lui jette ma porte au nez.

M. Lenoir finit par découvrir l'humble retraite de sa fille; il voulut l'en arracher; il usa de prières et de menaces. Il se jeta aux genoux de Mathilde et la supplia de revenir dans le bon chemin par pitié pour ses cheveux blancs; il la menaça de l'enfermer aux Madelonnettes avec sa malédiction; la pauvre égarée résista aux menaces comme aux prières : elle ne voyait dans tout cela qu'un nouveau chapitre de roman, ou plutôt elle était comme ces voyageurs qui, surpris par la tempête et fascinés par la grande poésie du danger, s'avancent témérairement au lieu de se détourner. M. Lenoir eut beau faire, il échoua toujours. Il ne lui restait qu'un dernier moyen pour toucher et sauver cette ame rebelle au bien, c'était de mourir de chagrin. Il

mourut, et la malheureuse fille ne porta le deuil de son père que dans ses vêtemens.

Quant au maître d'école, il se laissait nonchalamment aller au cours du hasard; faible de caractère, il n'essayait point de lutter. Sa pauvre femme, dans toutes les peines du délaissement, lui écrivait en vain des lettres pleines de fautes d'orthographe — ce sont presque toujours des lettres pleines d'amour — où elle parlait de leur enfant « qui devenait grand comme un homme, » et de son pauvre cœur « qui se mourait tout seul. » Il baisait les lettres, il pleurait et il n'y pensait plus. Pendant toute la première année, il fut étourdi, enivré, fasciné par le démon du mal. Et puis il accomplissait des rêves long-temps caressés. Il était abonné à un journal quotidien paraissant tous les jours, suivant son expression, et il commençait à apprendre comment on traduit rose en latin et comment on traduit *rosa* en français. Mais, au bout de la première année, l'ennui vint peu à peu obscurcir son ciel, l'oisiveté qui lui semblait si douce d'abord lui tomba sur les épaules comme un manteau de plomb; il était né pour le travail, il fallait à ses bras athlétiques une lutte infinie; sorti du peuple, Dieu ne lui réservait, comme à ses frères, que le repos de la tombe; aussi disait-il quelquefois dans ses ennuis qu'il jouait tout simplement le rôle d'un mort. Il ne tarda point à regretter sa vie passée, d'autant plus belle maintenant qu'il la voyait embellie par l'éloignement; il ne tarda point à regretter les bruyans écoliers, la glorieuse place de chantre à l'église de Chamerolles, les soucis paternels et les naïves amours de sa femme. Là-bas il travaillait et il vivait noblement de son travail. A quoi bon travailler ici où il a plus d'argent qu'il n'en veut? la vie n'est bonne qu'à ceux qui luttent sans cesse. Plaignez le pauvre maître d'école, le voilà condamné au repos des vieillards et des infirmes.

Mathilde ne s'ennuyait point; elle suivait toujours avec intérêt le roman de sa vie; elle en relisait sans cesse les débuts; elle cherchait à en deviner le dénouement. — Un singulier roman, pensait-elle : le diable serait bien honnête de me dire comment il finira; et pendant de longues heures, elle imaginait les scènes les plus fantasques. — Ah! si vous saviez écrire, disait-elle à M. Fourcade, quel chef-d'œuvre pour la France. — Le maître d'école se souciait bien de faire un chef-d'œuvre. A ses yeux, les plus beaux écrits du monde étaient la grammaire plus ou moins française de M. Noël, la géographie par demandes et par réponses, — quelles demandes et surtout quelles réponses! — de je ne sais quel abbé célèbre parmi les enfans, et enfin la petite

chronique d'un grand journal, d'un journal à grand format. M. Fourcade avait à peine deux fois en sa vie réfléchi aux mystères de la science; il s'était demandé pourquoi le mot *œil* s'écrivait sans la lettre u, et pourquoi la terre se donnait la peine de tourner autour du soleil. Mme Fourcade avait dit fort raisonnablement à propos de la seconde demande, que la terre ne tournait pas autour du soleil, mais devant le soleil, comme une poularde à la broche devant le feu. M. Fourcade avait fort mal accueilli le raisonnement de sa femme; Mme Fourcade s'était animée, et pendant leur querelle géographique, le lait s'était enfui de la marmite. — Maudite femme, voilà le souper au diable. J'en suis bien aise! — Et comme Mme Fourcade courait à la marmite, elle avait renversé une chaise sur les pieds du maître d'école; l'enfant, réveillé subitement, avait crié dans son berceau, et M. Fourcade s'était sauvé en se promettant de ne plus toucher au feu de la science. Aussi Mathilde eut beau faire : avec elle il changea d'habits, mais il garda son esprit de maître d'école. — J'ai peut-être pris un mauvais lot, se disait-elle dans ses jours brumeux. Après tout, M. Fourcade a des agrémens, il est devenu sentimental et mélancolique (alors M. Fourcade s'ennuyait); mélancolique, c'est un progrès, le siècle tourne à la mélancolie. Et puis, il chante à merveille, souvent les litanies, il est vrai. Ah! s'il chantait *l'Andalouse!*

M. Fourcade ne trouvait plus guère de désennui que dans le chant; il chantait des psaumes, des romances, des couplets bachiques et grivois; il était fort content de lui, et regrettait de ne pas avoir un plus grand théâtre; il eût donné un de ses beaux souvenirs de Chamerolles pour chanter tout à son aise pendant un jour à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice.

Un temps vint où Mathilde fut surprise des absences du maître d'école; les dimanches et les jours de fêtes, il partait le matin et ne revenait que le soir; tantôt il parlait d'une promenade solitaire, tantôt d'une rencontre d'amis; ou bien, c'était une messe en musique, une revue du roi, une vente au Palais-de-Justice. Mathilde le suppliait en vain de l'emmener; il trouvait toujours des obstacles et s'en allait seul. Où allait-il? Mathilde, d'abord inquiète, fut bientôt jalouse; elle ne douta pas que le volage maître d'école n'eût ouvert son cœur à quelque pimpante Parisienne; déjà sa triomphante rivale se dessinait dans le mauvais côté de son ame; déjà elle ajoutait un chapitre au roman de sa vie; elle cherchait une belle vengeance; elle rêvait un noble sacrifice; elle accablait d'amour son perfide amant.

Un dimanche, elle suivit M. Fourcade, bien résolue à savoir enfin

le mot de l'énigme. M. Fourcade descendit vers la Seine par la rue des Saints-Pères, traversa la rivière par le pont du Carrousel, et passa dans le jardin des Tuileries. — C'est cela, dit Mathilde en s'appuyant sur le bord du pont, un rendez-vous. — L'horloge royale sonna dix heures, et le maître d'école prit un pas plus rapide. — Voyez-vous, l'indigne! Il est en retard... Il se hâte d'arriver... — A la grande surprise de Mathilde, M. Fourcade sortit du jardin; et quelques minutes après, elle le vit franchir le seuil de Saint-Roch. — Comme en Espagne, pensa-t-elle, un rendez-vous à l'église! — Elle entra; l'église était presque déserte encore, et d'un premier regard elle vit les vieilles dévotes, le curé et les desservans. M. Fourcade s'était envolé. Après de vaines recherches, espérant qu'il reparaîtrait, elle s'agenouilla devant un pilier, et pria Dieu de lui dévoiler cet horrible mystère qui la désolait tant. Les premiers chants de la messe retentirent dans l'église; les fidèles et les curieux arrivèrent en foule; Mathilde regardait au passage toutes les jeunes élégantes, en se disant: C'est celle-ci, ou celle-là, cette jolie fille, ou cette belle femme. En promenant ses regards jaloux, elle écoutait avec un charme inconnu les *Kirie eleison;* c'était la première fois qu'elle aimait un chant d'église. Afin de mieux entendre, elle s'avançait vers le lutrin; tout à coup, elle s'arrêta pâle et tremblante: parmi les chantres de Saint-Roch, elle avait reconnu le maître d'école de Chamerolles.

Elle s'en retourna à son logis dans l'humiliation la plus profonde. Quand, au sortir de vêpres, elle revit M. Fourcade, elle l'accabla de sa douleur et de son mépris. — Voilà donc où vous en êtes venu! quelle pitié! choriste d'église, encore si c'était d'Opéra! Voilà donc le piédestal où vous a conduit l'amour. O mon Dieu! je suis bien punie! que j'étais aveugle quand j'espérais vous métamorphoser; vous étiez maître d'école, vous êtes plus que jamais maître d'école.

— Eh bien oui! s'écria M. Fourcade, maître d'école et toujours maître d'école. Il faut que l'orage éclate, il faut que mon cœur s'ouvre; il y a bien assez long-temps que j'essaie de vous voiler ma pauvre nature, je me découvre enfin. Pardonnez-moi, Mathilde, je suis indigne de vous; mais ce n'est pas ma faute et j'en souffre comme un martyr. Dieu vous a faite pour la vie oisive, on le voit à vos pieds et à vos mains; Dieu vous a faite pour charmer le regard comme une belle fleur; Dieu m'a pétri d'un autre limon, je suis né pour le travail, voyez mes bras et ma stature: le repos est pour moi la fatigue la plus énervante; je suis las de l'oisiveté, il faut que j'agisse. Malgré vos soins amoureux, mes jours passent lentement, lentement, et

l'ennui m'abat de plus en plus. Je ne sais si c'est une punition du ciel; je vois tout en noir, il fait toujours nuit pour moi. De grace, ma pauvre Mathilde, renvoyez votre servante, laissez-moi balayer, battre les habits, fendre le bois, laissez-moi chanter à Saint-Roch ou je m'enfuis de Paris, je retourne à Chamerolles.

— Plutôt mourir! monsieur, que de vous laisser chanter à Saint-Roch; je vous défends d'y remettre les pieds.

M. Fourcade n'osa enfreindre la défense de sa maîtresse, il se résigna à se passer de la distraction du lutrin. Durant ces longs jours qu'il supportait avec tant d'ennui, il s'ouvrait quelquefois de claires échappées dans la nuit de son ame, il revoyait sa petite maison à l'ombre du clocher, son jardin qu'il avait encadré de haies et parsemé d'arbres à fruits, sa pauvre femme, qui pleurait sur son délaissement, et son jeune fils qui pleurait de voir pleurer sa mère. Il se souvenait avec délices de ces beaux jours, si bien remplis, où il sonnait deux fois l'angelus, où il criait après ses écoliers ou après sa femme, où le matin et le soir il labourait son jardin avec tant de joyeuse ardeur.

— Ah! se disait-il un jour avec une douce tristesse, que mon jardin doit être beau maintenant: la haie va refleurir, les cerisiers rougissent déjà; — et les bordures de buis et de mignonnettes! et les jacinthes de monsieur le curé! et les roses de madame d'Orbigny! le cep de vigne doit s'étendre par toute la muraille de la maison; pourvu que ma femme ait pensé à la faire tailler. Hélas! je l'aurais si bien taillée. — M. Fourcade soupira profondément.

Un soir, après avoir ainsi caressé les souvenirs de ses beaux jours, M. Fourcade prit son chapeau et sortit en silence dans le seul dessein sans doute de respirer le grand air. Il prit par les Tuileries et suivit les boulevards; au coin de la rue Poissonnière, la diligence de S— l'arrêta au passage. Il fit signe au conducteur qu'il voulait partir; il grimpa sur l'impériale avec l'agilité d'un chat, et dit adieu à Paris et à Mathilde.

Les deux lettres suivantes achèvent naturellement cette petite histoire qui commence dans la joie et qui finit dans le deuil comme toutes les histoires humaines.

De Chamerolles, ce 16 juillet 1837.

MA PAUVRE AMIE,

Tu dois me trouver bien faible. Je t'ai toujours dit que j'étais indigne de toi. Mon cœur vaut mieux que moi. Je m'en suis allé sans lui; cela n'empêche pas que je n'aie revu ma pauvre femme avec bien du plaisir. Elle a tant pleuré! Je suis arrivé le soir; elle était toute

seule dans notre petite maison, tristement penchée au-dessus du feu; long-temps je l'ai regardée par la fenêtre, j'étais inquiet de ne pas revoir notre enfant, quand enfin j'ai découvert qu'il était couché dans notre lit, notre lit si dur et si doux! Ah! Mathilde, pardonne-moi ces souvenirs-là. Je suis entré tout tremblant; je croyais que ma femme, irritée à ma vue, allait me chasser comme un renégat; elle a poussé un grand cri et s'est jetée sur mon cœur qui en est encore tout brisé. — Te voilà! m'a-t-elle dit; je savais bien que tu reviendrais. Et ta belle dame, a-t-elle ajouté en se détachant de mes bras. — De grace, ai-je murmuré, ne parlons pas d'elle. — Tu arrives à propos, je prépare une fricassée de fèves, je pensais à toi en les cueillant à la brune. — Et Loulou, où est-il? — Il dort, à ta place, sur ton oreiller, méchant! — Son berceau est toujours au pied du lit? — Je ne sais où le percher; je voulais le brûler, mais qui sait ce qui arrivera? — Voyez-vous! n'espériez-vous pas devenir veuve et alors... Ma femme a fait la grimace et s'en est allée devant le feu verser un pot de lait dans les fèves. Moi j'ai couru embrasser le dormeur. Je ne sais pas pourquoi je vous écris tout cela, Mathilde; c'est que je vous ouvre mon cœur et que j'ai tout cela dans le cœur. J'espère redevenir maître d'école à Chamerolles. Notre aventure est un fier scandale, cependant il me semble que je suis vu du même œil qu'auparavant; il y en a qui me montrent du doigt, mais il y en a aussi qui me font fête; j'ai de beaux habits, c'est tout simple. Tenez, ma pauvre bichette, faites comme moi, rentrez dans la vie commune, on s'y ennuie moins; mariez-vous: malgré ce qui s'est passé, je connais dans le pays plus d'un aspirant à votre main. Voulez-vous d'un avoué, d'un imprimeur, d'un marchand de fer? Vous n'avez qu'à tendre la main, il vous pleuvra des maris. Ah! si je n'avais pas de femme, et si vous n'étiez pas si duchesse! Mariez-vous, Mathilde, ayez des petits enfans: cela fait du mal à la tête, mais cela fait du bien au cœur; on les berce, on les promène, on les caresse, et le temps se passe; vous entendez bien, le temps se passe! Surtout ne restez pas à Paris; c'est un mauvais pays pour vous comme pour moi. Ne croyez pas que je ne vous aime plus; c'est à peine si je puis respirer en vous écrivant, et si vous n'étiez qu'à une lieue de Chamerolles, j'irais tout de suite vous embrasser. Pauvre amie, vous devez bien vous ennuyer là-bas, si loin et si seule!

Adieu, Mathilde, au revoir. Je suis pour toujours votre très humble ami.

André Fourcade.

Je regrette de ne pouvoir copier le paraphe notarial du maître d'école. Ce paraphe fut pour Mathilde la chose la plus amère de cette lettre. Hélas! disait-elle, s'il avait souffert en m'écrivant, il ne se fût point amusé à enjoliver ainsi son nom!

Paris, le 19 juillet 1837.

« A M. FOURCADE, ANCIEN MAITRE D'ÉCOLE A CHAMEROLLES.

« C'est une main déjà glacée qui vous écrit ces lignes. Je vous l'ai souvent dit, monsieur, la vie est un roman, je touche à la fin; la destinée en a ouvert le dernier chapitre et déjà j'en ai vu le dernier mot. Le roman de votre pauvre Mathilde sera intéressant tout comme un autre; si je l'avais lu à quinze ans, comme j'aurais pleuré de douces larmes. Mon seul regret est de ne pouvoir le finir avec vous. Dans quels tourmens vous m'avez jetée pendant onze jours éternels! Pourquoi ne pas m'avoir tout dit? Vous n'avez jamais eu de courage. En lisant votre lettre, il m'est venu le dessein de courir à Chamerolles et de me venger : il m'eût été si doux de mourir avec vous. Je ne sais ce qui m'a arrêtée : c'était un trop affreux dénouement; tout le monde m'eût maudite... J'ai allumé du charbon il y a une heure, il me vient de noirs étourdissemens... Je me hâte d'achever cette lettre, je ne vois plus, ma main tremble......

« Dites à votre *pauvre femme* qu'elle n'ait plus peur de mes séductions; je viens de me regarder dans la glace : mon Dieu! que la mort est laide, il me semble que je sors du cercueil... J'étouffe! je suis tout abattue... Je suis folle... Le matin j'ai dicté mon testament au notaire de la rue de —; n'oubliez pas d'en demander lecture. Je désire être enterrée dans le cimetière de Chamerolles, à côté de mon père. Une colonne brisée et un saule au-dessus de moi, voilà tout; le cimetière est devant vos fenêtres, il me semble que je vous verrai encore.

« Adieu, mon seul ami, mon ami! Je n'ai plus qu'un souffle, j'ai froid, le froid de la mort. Ma plume...

« Toute ma vie vient de repasser dans ma mémoire... J'ai mal vécu, j'étais un enfant : Dieu m'éclaire enfin. O mon père! ô mon Dieu! pardonnez-moi, j'ai tant pleuré depuis treize jours. Laissez-moi vivre, je veux vivre... Mourir! toute seule! adieu, souviens......

Il n'y eut point de paraphe dans la lettre de Mathilde.

ARSÈNE HOUSSAYE.

# LA

# BELGIQUE.

## CINQUIÈME LETTRE. — A M. A. DAUZATS.

Gand.

Je vous écris de la patrie de Charles-Quint, dont vous avez vu le berceau ici et la tombe en Espagne, désolé de n'avoir pas quelque bonne aventure de voyage à vous raconter; mais les chemins de fer sont la ruine de la poésie et du pittoresque. On risque bien par-ci par-là de sauter en l'air, de s'en aller à travers champs, comme a fait l'autre jour le convoi de Termonde, qui a exécuté, avec une adresse merveilleuse, trois tours sur lui-même, semant dans la plaine un régiment d'infanterie qu'il transportait avec armes et bagages, ou bien de s'engloutir dans la Lys, si quelque pontonnier ivre oublie de rajuster les rails. Mais, alors, il n'est guère probable que l'on racontera la chose soi-même, ce qui est un désagrément au moins égal au plaisir de faire platement en trois heures une route de dix-huit lieues.

Quand je dis en trois heures, je me trompe : nous en avons mis cinq aujourd'hui, mais sur ces cinq heures, deux se sont passées à attendre, à Malines, immobiles et emboîtés dans nos diligences, nos berlines et nos wagons, que le convoi de Bruges fût revenu. Ces stations forcées ajoutent médiocrement aux charmes de cette locomotion, dont le seul avantage, à mon avis, est, sur trois chances, de vous offrir une chance d'arriver plus vite, et deux de ne pas arriver du tout.

Cette fois au moins l'administration en retard pouvait donner une bonne excuse, ce qui ne lui arrive pas toujours : c'était la veille

l'ouverture du chemin de fer de Bruges ; le roi l'avait inauguré, accompagné de la reine, des ministres et des gouverneurs de province, de sorte que cette solennité avait tant soit peu porté atteinte à la régularité des départs et des arrivées.

Ce m'a été, au reste, une merveilleuse occasion d'admirer la quiétude flamande : pendant deux heures chacun est resté à sa place sans donner le moindre signe d'ennui, et sur toute cette longue ligne, trois ou quatre Français, seulement, qu'on reconnaissait à leur impatience, bourdonnaient et voltigeaient autour de leurs cages respectives, comme des frelons autour d'une ruche d'abeilles. Tout le secret de la prospérité belge est dans ces deux mots : Ordre et patience.

En tout cas la Flandre semble avoir été faite dans la prévision des chemins de fer. Je ne sais pas si de Bruxelles à Gand on a eu une montagne de cinq pieds à niveler ; aussi le pays, constamment plat, est-il peu pittoresque ; les moindres petites maisons ont, en revanche, un air de propreté et de bonheur qui fait plaisir à voir.

Arrivés à Gand, nous nous arrêtâmes à l'hôtel des Pays-Bas : je vous le signale, si vous revenez jamais dans la capitale des Flandres ; outre qu'on y est très bien, il se recommande encore par des souvenirs historiques ; c'est sur son emplacement qu'était située la maison où se réunissaient secrètement d'Egmont et Guillaume-le-Taciturne.

Mon premier soin fut de me faire conduire au marché du vendredi, c'est-à-dire au centre de la vieille ville. C'est sur cette place, ou autour de cette place, que s'est passée toute l'histoire communale de ce peuple toujours en guerre avec ses seigneurs ou avec ses voisins. Le château des comtes, bâti en 867, par Baudouin Bras-de-fer, domine encore le marché, mais sa porte donjonnée est flanquée aujourd'hui de deux maisons assez mesquines, dont celle de gauche, construite en 1829, sert de loge à l'officier chargé de faire exécuter les condamnations capitales. Grace à cette annexe qui ne fait pas honneur au goût archéologique des Gantois, ce château a singulièrement perdu de son apparence formidable ; un chapeau tricolore, arboré par les bouchers, en 1830, et placé au bout d'une perche, comme la toque de Gessler, rappelle le patriotisme de cette confrérie, qui a gardé jusqu'à nos jours ses priviléges et son nom d'*Enfans du Prince*. En effet, toute la corporation des bouchers, s'il faut en croire la tradition sur laquelle ils appuient leur noblesse, aurait droit à ce titre, et descendrait en ligne directe de Charles-Quint. Le jeune empereur avait eu un fils d'une jolie bouchère qu'il aimait beaucoup ; il voulut

savoir un jour ce qu'elle désirait, promettant de lui accorder sa demande, en témoignage du plaisir que lui causait sa paternité; la bouchère demanda que le privilége de tuer et de vendre la viande dans toute la ville fût concentré et demeurât perpétuellement dans la descendance mâle de son enfant. La chose lui fut accordée; le boucher impérial eut deux fils, et ceux-ci furent la tige des deux corporations qui existent encore à cette heure sous le nom des grands et des petits bouchers. Lorsque Napoléon visita la Flandre, les petits bouchers, en appelant à leurs priviléges, réclamèrent et obtinrent l'honneur de lui servir de garde. Ce fut conduit par eux, que l'empereur passa sous l'arc de triomphe qu'ils avaient élevé en son honneur, et sur lequel ils avaient écrit cette courte et simple inscription, que celui en l'honneur de qui elle avait été faite trouva médiocrement respectueuse :

A Napoléon-le-Grand
Les petits bouchers de Gand.

Ce fut Baudouin, comte de Hainaut, successeur de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui, afin de pacifier et de s'attacher les Gantois qui ne le voulaient pas reconnaître, leur accorda ces priviléges, qui furent la source de leur liberté et de leur fortune, et qu'ils invoquèrent si souvent depuis à main armée contre les seigneurs qui tentaient de leur porter atteinte; en voici le préambule :

« Il est conforme à la loi de Dieu et aux lumières de la saine raison que les princes qui prétendent être honorés et servis par leurs sujets se fassent réciproquement un devoir de respecter et de maintenir intacts les droits et coutumes raisonnables de ces derniers; et c'est par ces considérations qu'à la demande de mes chers et féaux bourgeois de Gand, je leur ai octroyé de la manière suivante leurs droits et coutumes, ainsi que les franchises de leur ville que je vais passer en revue.

« Art. 1er. Les Gantois doivent à leur prince fidélité et amitié aussi long-temps qu'il les traite conformément à la justice et à la raison, car c'est en agissant ainsi que ce prince règne pour l'avantage de tous. »

Comme on le voit, l'obéissance des Gantois était chose tout-à-fait facultative, puisqu'ils étaient juges eux-mêmes des actes qui les en dégageaient.

Le successeur de ce grand donneur de libertés fut Baudouin IX, qui se croisa, selon la coutume du temps, mais qui, au lieu d'aller à Jérusalem comme ses devanciers, marcha sur Constantinople. Bau-

douin prit cette ville en 1204, de concert avec le marquis de Monferrat et Dandolo, et il fut proclamé empereur d'Orient par les Vénitiens et les Français. L'année suivante, il disparut dans un combat contre les Bulgares : les uns disent qu'il mourut dans une vallée pleine de loups, où il aurait été exposé après avoir eu les pieds et les mains coupés ; les autres disent qu'il fut pendu par ordre de sa propre fille, la comtesse Jeanne, qui, le voyant revenir au bout de vingt ans d'absence, aurait refusé de le reconnaître, et l'aurait traité comme un imposteur. Ceux qui soutiennent cette dernière assertion s'appuient sur ce que Jeanne, quelque temps après le supplice du vrai ou faux Baudouin, fonda à Lille l'hospice appelé de nos jours encore l'hôpital Comtesse, et dont les murailles, les vitrages, les rideaux, les plats, les assiettes, les nappes et les serviettes, portaient pour marque une potence, ce que n'eussent pas permis les directeurs de l'établissement, s'ils n'avaient pas vu dans cette fondation un acte d'expiation, en même temps que de charité. Au reste, vous lirez bientôt, mon cher Adrien, ces choses dans le plus grand détail, car à cette heure, je voyage en Flandre à l'effet d'y recueillir les traditions relatives à Baudouin, dont je compte faire le héros de l'un de mes plus prochains romans.

Celui des comtes de Flandre qui se trouva le moins disposé à reconnaître la validité de ces priviléges accordés par ses prédécesseurs, fut Louis de Crécy ; aussi les Gantois, prenant l'article premier de la charte de Baudouin VIII à la lettre, lui signifièrent qu'ils ne se trouvaient pas traités *conformément à la justice et à la raison*, et en vertu de cette signification, le chassèrent de la ville. Louis de Crécy se réfugia à la cour de Philippe de Valois, roi de France, qui se trouvait, je crois, être son parent ; d'ailleurs Philippe de Valois avait une raison bien autrement péremptoire que la parenté pour lui accorder secours : les comtes de Flandre relevaient du roi de France et lui prêtaient foi et hommage. Or, du moment où il n'y avait plus de vassal, il n'y avait plus de suzeraineté ; aussi Philippe de Valois se mit-il en campagne, et, après avoir battu les Flamands à Cassel, fit-il démanteler les villes d'Ypres, de Bruges et de Courtray. La Flandre se trouva ainsi reconquise à Louis de Crécy, qui cependant, n'osant résider dans aucune de ses capitales, continua de demeurer en France, d'où il régissait son comté.

Ce fut pendant cette absence que s'éleva une des puissances démocratiques les plus étranges qui se puissent voir ; nous voulons parler de celle du brasseur Jacques d'Artevelde, dont je trouve aujourd'hui

encore le souvenir si vivant en Flandre, que j'assiste à cette heure aux disputes qu'il éveille parmi les antiquaires de Gand et de Bruges, disputes aussi chaudes et aussi ardentes que s'il s'agissait d'un fait contemporain. Les Gantois veulent prouver qu'Artevelde était de race noble, et les Brugeois qu'Artevelde était de race populaire. Tel est le singulier pouvoir des choses, mon cher ami, que la vieille capitale de la Flandre républicaine ne veut accepter pour son tribun populaire qu'un homme de famille aristocratique.

Selon les antiquaires de Gand, Jacques Van Artevelde était né vers 1292, de Jean, seigneur héréditaire de Tronchiennes, et de la fille de Sohier, ou Séger le Courtraisien, l'un des plus nobles chevaliers flamands. Jacques avait voyagé pour former son éducation, avait accompagné, en 1310, le comte de Valois à l'expédition de l'île de Rhodes, et à son retour, était entré chez Louis-le-Hutin, comme valet de la fruiterie. De retour à Gand, il avait épousé Christine, de l'illustre maison de Baronaige, et, pour s'attirer la faveur populaire, s'était fait agréger au métier de brasseur.

Ses armes étaient d'azur à trois chapeaux d'argent posés deux et un.

A cela Bruges répond qu'Artevelde était bien né de Jean de Tronchiennes, mais que son père avait ajouté le nom de la ville au sien, non pas à titre de seigneur, mais comme enfant du pays. Il avait bien accompagné le comte de Valois à Rhodes, mais c'était comme serviteur des plus infimes, et non comme chargé d'un emploi honorable. Il avait, à son retour, été nommé valet de fruiterie chez Louis-le-Hutin, mais parce que, grace au hasard, les deux enfans s'étaient connus autrefois. Enfin il avait épousé, non pas Christine de Baronaige, mais tout bonnement une brasseuse de miel, ce qui avait singulièrement simplifié les démarches qu'il avait eu à faire pour obtenir son admission dans la corporation des brasseurs.

Quant à ses armes, c'étaient non pas un blason de famille, mais des armoiries prises à l'époque où il fut nommé *Ruwaert*, ou protecteur de la Flandre. On en trouvait la preuve dans les pièces mêmes qui les composaient, le chapeau ayant été de tout temps un signe d'affranchissement bien plutôt qu'une figure héraldique.

Enfin, noble ou non, Artevelde était un homme d'un grand génie, qui avait admirablement compris son siècle, et jugé, avec une parfaite justesse, non-seulement la valeur, mais encore la tactique des rois, des cavaliers, des fous et des pions, qui manœuvraient, à cette époque, sur le grand échiquier européen.

Or, voilà quelle était la situation de la Flandre.

Malgré leurs éternelles dissensions avec leurs seigneurs, les villes de Bruges, d'Ypres et de Gand, villes commerciales avant tout, n'en continuaient pas moins leurs relations avec le monde entier. A cette époque reculée où la route du cap de Bonne-Espérance n'était point encore découverte par Barthélemy Dias, ni frayée par Vasco de Gama, les riches et magnifiques produits de l'Inde, dont étaient si avides, pour leur toilette et pour leurs tables, les rois et les seigneurs d'Occident, se transportaient par caravanes d'un hémisphère à l'autre. Ces caravanes partaient des frontières de la Chine, traversaient le Thibet, remontaient les rives du golfe Persique, gagnaient Suez et Rhodes, leurs deux grands entrepôts, et prenaient sur ces deux points des bâtimens de transport qui les conduisaient à Venise. Là, dans les bazars splendides de la reine de l'Adriatique, ils étaient d'abord mis à la disposition des habitans de la république sérénissime; puis le superflu de leurs magnifiques seigneuries, traversant l'empire, s'écoulait, à l'aide de nouvelles caravanes, vers les ports de l'Océan, qui en alimentaient le reste du monde. Or, Bruges, Ypres et Gand, étaient à la France et à l'Angleterre ce que Suez et Rhodes étaient à Venise; c'est-à-dire un nouvel entrepôt où ces nations pouvaient se procurer les marchandises premières qu'elles échangeaient, la France contre ses cuirs, l'Angleterre contre ses laines. Ces objets, qui arrivaient bruts en Flandre, y acquéraient une nouvelle valeur par la fabrication, de sorte que les Flamands, et parmi eux les Gantois surtout, avaient le double bénéfice de l'importation et de l'exportation. Tout à coup le roi Édouard III, sans que l'on devinât pourquoi, mit un embargo sur les marchandises anglaises, et défendit, sous les peines les plus sévères, qu'un seul ballot de laine sortît des ports de la Grande-Bretagne.

Grand fut l'étonnement des Gantois. Cette mesure, qui privait l'Angleterre elle-même du plus clair de son revenu commercial, paraissait incompréhensible à la totalité des Flamands, qui ne comprenaient pas qu'un peuple pût faire une chose si diamétralement opposée à ses intérêts. Jacques d'Artevelde seul pénétra la politique d'Édouard III, et résolut de rétablir entre les deux nations les relations momentanément interrompues. Il n'y avait pas un instant à perdre. Les ateliers de fabrications se fermaient. Les machines restaient béantes ou mâchaient à vide. La Flandre était, non pas ruinée, mais perdait la moitié de ses bénéfices.

Maintenant, voici les motifs qui avaient inspiré au roi d'Angleterre cette singulière mesure :

Charles-le-Bel était mort sans enfans; le trône de France devait donc échoir à l'un de ses plus proches parens; les plus proches parens de Charles étaient Édouard III, son neveu par les femmes, et Philippe de Valois, son cousin par les hommes. Les barons de France se rassemblèrent, et faisant, pour la première fois, l'application de la loi salique, appelèrent au trône le cousin à l'exclusion du neveu.

Édouard III, jeune, puissant, marié depuis peu à une femme qu'il aimait encore, maître d'un royaume aussi grand et aussi beau que celui de France, n'ayant jamais compté sur l'héritage qui lui échappait, accepta cette décison sans s'en inquiéter autrement, et continua de vivre, moitié en soldat, moitié en sybarite, au milieu de ses guerres d'Écosse et de ses fêtes de Londres. Rien n'avait donc porté atteinte encore aux relations de l'Angleterre avec la France, lorsque le comte Robert d'Artois, proscrit par Philippe de Valois, arriva à la cour d'Édouard III, avec le désir profond de se venger du roi sur le royaume.

Le moyen qu'il employa pour parvenir à son but est tellement étrange, et cependant ressort si complètement des mœurs de l'époque, que je vais vous le dire, au risque de vous raconter une chose que vous savez probablement aussi bien que moi. Un jour que le roi Édouard III était à table avec toute sa cour, et qu'il avait demandé à plusieurs des seigneurs qui l'entouraient, où était le comte Robert, sans que personne eût pu lui répondre, on entendit tout à coup dans l'antichambre une musique composée de violes et de flûtes, la tapisserie qui recouvrait la porte se souleva, et l'on vit entrer dans la salle le comte Robert, magnifiquement vêtu, suivi de musiciens, derrière lesquels marchaient deux jeunes filles nobles, portant sur un plat d'argent un héron rôti; on avait laissé à cet oiseau, afin qu'il ne restât aucun doute sur son identité, son long bec et ses longues pattes. Le cortége était fermé par un jongleur qui dansait et grimaçait avec une liberté de geste tout-à-fait particulière à cette époque; et, tout en faisant ses gambades, ce jongleur accompagnait les ménestrels avec un tambour de basque. Cette singulière procession fit lentement le tour de la table, au grand étonnement des convives, jusqu'à ce qu'enfin arrivé derrière le roi, le comte Robert fit signe aux deux jeunes filles de déposer le héron devant lui; elles obéirent.

A peine Édouard vit-il le singulier plat que lui servait son hôte, qu'il se leva pâlissant de colère, demandant si le héron, qui avait une chair dont ne voulaient pas même les chiens, était un mets royal à déposer devant lui.

— Écoutez, sire, dit le comte Robert en conservant le plus grand calme et en parlant d'une voix si haute que tout le monde l'entendit, même les serviteurs. Il m'est venu en tête, lorsque mon faucon a pris aujourd'hui cette bête, que le héron est le plus lâche des oiseaux, puisqu'il a peur de son ombre, et que lorsqu'il la voit marcher près de lui au soleil, il crie et pleure comme s'il était en danger de mort : donc, bien convaincu, comme je l'ai dit à votre altesse, que le héron est le plus lâche des oiseaux, j'ai pensé qu'il devait être servi au plus lâche des rois.

Édouard devint à son tour affreusement pâle, et, sans répondre, porta la main à son poignard.

— Or, continua Robert avec le même calme et d'une voix aussi ferme qu'au début de son discours, le plus lâche des rois, n'est-ce pas Édouard d'Angleterre, héritier, par sa mère Isabelle, du royaume de France, et qui cependant n'a pas le courage de le reprendre à Philippe de Valois, qui le lui a volé?

Chacun se leva spontanément, et un murmure menaçant courut d'un bout à l'autre de la table; mais Édouard lâcha le manche de son poignard, et d'une voix impérative :

— Que chacun se taise et reprenne sa place, dit-il, le comte a raison. Écoutez donc le serment que je vais faire. — Un silence profond se rétablit dans la salle. Édouard étendit la main sur le plat insultant, toujours placé devant lui. — Je jure, continua-t-il, par ce héron, chair de couard et de lâche, et que l'on a placé devant moi, parce qu'il est le plus lâche et le plus couard des oiseaux, qu'avant six mois j'aurai passé la mer avec une armée, et mis le pied sur la terre de France. Je jure que je combattrai le roi Philippe partout où je le rencontrerai, pourvu que les hommes de ma suite ou de mon armée soient seulement un contre dix. Je jure enfin que je ne me croirai relevé de mon serment que lorsque j'aurai campé en vue de la noble église de Saint-Denis, où sont enterrés les corps de mes aïeux, les rois de France; et maintenant, j'ai dit. Enlevez ce héron, et que quiconque voudra jurer sur lui, jure comme je viens de le faire.

Or, toute la cour était composée de la plus noble chevalerie d'Angleterre. On devine donc que lorsque le héron eut fait le tour de la table, les sermens ne lui avaient pas manqué.

Édouard s'était engagé d'enthousiasme et avait cédé à un premier mouvement; mais il n'était pas moins engagé par serment public et libre. Aussi, à peine fut-il seul, qu'il pensa aux moyens les plus sûrs pour mener à bien cette brusque et audacieuse entreprise.

Sa première pensée, et c'était la plus juste, fut de s'adresser aux bonnes gens du Brabant, de Gand et de Bruges. C'étaient les vieux ennemis de la France, et la paix à laquelle ils s'étaient soumis, imposée par la victoire de Cassel, était elle-même une honte qu'ils devaient être impatiens de laver. Mais les Flamands étaient gens de commerce, par conséquent ne donnant rien pour rien. Édouard craignit que s'il s'adressait directement et franchement à eux, voyant le besoin qu'il avait de leur aide, ils ne la missent à un trop haut prix. Ne voulant pas aller à eux, il chercha donc une ruse qui les amenât à lui. Comme il tenait à la fois du renard et du lion, il l'eut bientôt trouvée, et son projet caché ne se manifesta point autrement que par la défense qu'il publia dans tout le royaume d'exporter désormais en Flandre les laines de l'Angleterre. Ce qu'il avait prévu arriva. Les Flamands lui envoyèrent des députés; il les fit reconduire par des ambassadeurs. Après quelques pourparlers, le brouillard qui enveloppait les causes réelles se dissipa; les plénipotentiaires des deux puissances touchèrent du doigt la question. Édouard offrit de lever l'embargo mis sur les marchandises dont manquaient les bonnes villes de Flandre, à la condition que ces bonnes villes de Flandre non-seulement donneraient passage à son armée, mais encore lui fourniraient, comme renfort, un certain nombre d'hommes choisis et éprouvés. Mais ici se présenta une difficulté qui parut d'abord insoluble.

Les démêlés entre la Flandre et ses comtes avaient été apaisés par l'intermédiaire du pape, et les Flamands avaient obtenu la paix à la condition qu'au cas où ils recommenceraient la guerre *contre le roi de France*, ils encourraient une amende de deux millions de florins et l'excommunication papale. Or, ce n'étaient pas les deux millions de florins qui les inquiétaient : Édouard III se chargeait de les payer; ce n'était pas non plus l'excommunication du pape d'Avignon, dont ils pouvaient facilement se faire relever par le pape de Rome : c'était purement et simplement le reproche de *manque de parole* qu'on pouvait leur adresser, et qui, en leur qualité de commerçans, pouvait faire tort au crédit dont ils jouissaient dans toute l'Europe comme fidèles observateurs de leurs engagemens.

Ce fut Jacques d'Artevelde qui leva la difficulté. Le traité de paix, comme nous l'avons dit, n'engageait pas les Flamands vis-à-vis de *Philippe de Valois*, mais vis-à-vis du *roi de France*. Édouard voulait entamer la guerre à titre de seul héritier de Charles-le-Bel; il n'avait donc qu'à écarteler les fleurs de lys du léopard d'Angleterre, et prendre le titre de roi de France. De cette manière, les bonnes villes

de Bruges, d'Ypres et de Gand pouvaient lui porter aide et secours, sans manquer aux termes de leur traité. La foi était gardée et l'honneur restait sauf.

Édouard fut si content de cette solution, qu'il expédia à l'instant à Artevelde la quantité de balles de laine demandée, et qui s'élevait à vingt-cinq mille.

Or, je vous quitte un instant, mon cher Adrien, pour aller voir ce qui reste de la maison de ce négociant en gros, qui vendait ainsi la France à l'Angleterre moyennant vingt-cinq mille balles de laine.

Je viens de la rue de la Calandre, où je suis arrivé, regrettant fort de ne pas avoir là votre rapide et habile crayon pour garder un souvenir des ruines vénérables que j'allais voir, et que j'ai vainement cherchées. Sur l'emplacement où s'élevait autrefois le palais du tribun populaire, se carre coquettement aujourd'hui une petite maison pistache tendre, badigeonnée à neuf, comme toutes les bâtisses de Belgique. Je n'aurais nullement consenti à reconnaître cette maison pour descendante de sa vénérable aïeule, si le blason bien connu de Jacques et celui plus contesté de sa femme, n'eussent été appliqués sur le balcon qui s'étend devant les fenêtres. Au reste, j'aurais douté encore, que l'inscription suivante m'aurait à l'instant même convaincu. Elle est écrite en grosses lettres, sur une porte basse, par laquelle on entre en descendant quelques marches :

IN HET HUYS VAN
ARTEVELDE
VERKOOPT MEN DRANK.

Ce qui veut dire, dans le plus pur flamand qui ait jamais été parlé d'Ostende à Anvers :

*Dans cette maison de Jacques d'Artevelde on vend à boire.*

La place, comme on le voit, était prédestinée.

Vous savez comment se termina le prologue du grand drame qui eut son dénouement à Crécy. Les deux armées se rencontrèrent à Buéronfosse, ayant entre elles un marais qu'aucune des deux ne voulut passer, et restèrent ainsi immobiles et en face l'une de l'autre après avoir fait chacune leurs chevaliers. Enfin, vers les quatre heures du soir, un lièvre, qui ne comprenait rien à cette grande assemblée de gens, effrayé par elle, quitta son gîte en grand trouble, et vint se jeter dans l'armée française, qui se débanda aussitôt, et se mit à poursuivre le pauvre animal jusqu'à ce qu'il fût pris. Comme ce fut le seul exploit que firent ce jour-là les chevaliers nommés par le comte de Hainaut, on les appela les chevaliers du lièvre.

Les causes de cette inaction entre deux ennemis qui, chacun de leur côté, avaient manifesté si grand désir de se rencontrer les armes à la main, et avaient jeté d'avance si grande fumée pour faire si petit feu, ne furent jamais bien connues. On alla les chercher dans une lettre que, le matin même de l'action, Philippe de Valois aurait reçue de son cousin le roi de Sicile, dans laquelle il recommandait au roi de France de ne pas se hasarder à aucun combat où serait de sa personne le roi d'Angleterre, parce qu'il avait vu dans les astres que ce combat lui devait être fatal. Or, selon Froissard, Philippe de Valois, qui savait Robert de Sicile *grand astronomien*, fut arrêté par ce message. A cette cause, les chroniques de France en ajoutent quatre autres : premièrement, ce jour était un vendredi; en second lieu, ni hommes ni chevaux n'avaient ni bu ni mangé; ensuite, le roi et son armée avaient chevauché cinq lieues, tandis que les ennemis étaient frais et dispos; enfin, un pas difficile séparait l'armée française de l'armée d'Angleterre. Il est probable que cette dernière cause fut la véritable, et que ni l'un ni l'autre des deux rois ne voulut donner à son ennemi l'avantage du terrain, en s'exposant dans un marais où sa défaite eût été certaine.

Le lendemain, au point du jour, Philippe de Valois chercha vainement l'armée anglaise. Elle s'était évanouie dans les ténèbres, le comte de Hainaut s'étant retiré au Quesnoy, Édouard et le duc de Brabant à Avesne; de sorte que Philippe, voyant le passage libre, donna l'ordre de passer le marais, ce qui s'accomplit à grand' peine, par le seul fait de la difficulté du terrain. Philippe de Valois resta deux jours entiers sur l'emplacement où avait établi son camp le roi d'Angleterre. Mais ces deux jours passés, et ne voyant venir personne, il se retira à son tour à Saint-Quentin, où il licencia son armée. De pareils préliminaires étaient loin de faire croire à la sanglante bataille de l'Écluse et à la terrible campagne de Normandie. Quant à Édouard, les causes qui l'arrêtèrent furent d'abord et probablement la disposition du terrain; ensuite le peu de fond qu'il faisait sur le duc de Brabant; enfin l'absence de l'armée flamande, que d'Artevelde n'avait point encore eu le temps d'amener.

Quatre ans se passèrent sans que les hostilités cessassent entièrement et sans qu'on en vînt toutefois, de part et d'autre, à une bataille décisive. Le combat de l'Écluse n'avait eu d'autre résultat que de détruire la flotte française. De son côté le roi Philippe avait fait piller et brûler le Cambraisis et la Thierasche, qui appartenaient au comte de Hainaut; celui-ci s'en était vengé, en prenant d'assaut Aubenton et en passant la garnison au fil de l'épée. Tout cela ressemblait beau-

coup plus à des expéditions de partisans qu'à une guerre entre deux puissans rois. Édouard résolut de faire pencher la balance en sa faveur par une de ces menées politiques qu'il dirigeait si bien ; il quitta l'Angleterre, où il était retourné pour mettre ordre aux affaires d'Écosse, et revint aborder, vers le mois de juin 1345, à l'Écluse avec une flotte de cent trente voiles, et cela dans l'intention de faire proclamer comte de Flandre, au lieu et place de Louis de Crécy, son fils aîné le prince Noir. Le seul homme qui pouvait mener à bien ce nouveau projet était encore Jacques d'Artevelde. Aussi Édouard III lui fit-il connaître son arrivée, l'invitant à venir le rejoindre afin qu'ils pussent se concerter tranquillement sur les décisions à prendre pour le plus grand bien de l'Angleterre et de la Flandre.

Jacques d'Artevelde était trop bon politique pour ne pas comprendre tout ce qu'il y avait à gagner pour les Flamands à l'alliance d'Édouard III. Aussi s'engagea-t-il positivement à faire de la comté de Flandre un duché pour le prince de Galles. Malheureusement, dans cette visite, il s'était fait accompagner du chef des tisserands, Gérard Denis. Cet homme, d'un esprit bas et envieux, était son ennemi mortel, quoique dans la querelle des tisserands avec les foulons et les gens du petit métier, le Ruwaert de Flandre eût adopté son parti. Artevelde, qui croyait pouvoir compter sur Gérard, le renvoya à Gand pour préparer les esprits, tandis que lui quittait de son côté le roi pour se rendre à Ypres et à Bruges, afin d'y disposer le peuple à un changement de gouvernement.

L'occasion de se venger s'offrait trop belle à Gérard Denis pour qu'il la laissât échapper. Au lieu d'exposer ouvertement et publiquement aux consuls et au peuple la mission dont il était chargé, il feignit d'avoir surpris un secret et de révéler un complot. Quoique les Gantois, comme on l'a vu, fussent des sujets médiocrement commodes à gouverner, ils n'en avaient pas moins, au fond du cœur, le sentiment de la légitimité du pouvoir de leur seigneur. Ils s'effrayèrent à l'idée de deshériter le jeune Louis au profit d'un prince étranger, et commencèrent à se demander de quel droit Jacques d'Artevelde, qui n'était pas plus qu'eux, disposait ainsi d'eux, et les vendait, deniers comptant, eux, leurs enfans et petits-enfans. Lorsque Gérard Denis vit les esprits ainsi disposés, il parla de sommes soustraites au trésor, de nefs chargées d'or que le Ruwaert aurait envoyées à Londres; enfin il fit si bien que cette multitude, comme toute multitude, lassée déjà depuis long-temps de voir grand celui qu'elle avait élevé, se rassembla chaque jour sur la place, plus tumul-

tueuse et plus grondante chaque jour. De leur côté les partisans de Louis de Crécy reprirent courage, secondant de leur mieux les accusations de Gérard Denis; quelques Français dévoués à Philippe se joignirent à eux, et bientôt la ville, sans avoir rien arrêté ni décidé encore, donna de ces signes de colère sourde, qui présagent une explosion prochaine.

Elle était arrivée à cet état d'irritation, lorsque Jacques, qui ignorait toutes ces menées, rentra dans la ville. Il avait une trop grande expérience de l'esprit populaire qu'il avait dirigé pendant sept ans, pour ne pas sentir, dès ses premiers pas dans la première rue, le frémissement nerveux qui agitait toute la cité. Un instant lui suffit pour voir que lui-même était l'objet de cette étrange effervescence. Ceux qu'il rencontrait et qu'il saluait, détournaient la tête; ceux qu'il appelait faisaient semblant de ne pas l'entendre; les moins malveillans paraissaient interdits. Jacques n'en continua pas moins sa route et arriva bientôt à la place du marché.

Là, la population presque entière était rassemblée. Dès qu'elle aperçut le Ruwaert, les murmures se firent entendre. Cependant elle s'ouvrit devant son cheval, et Jacques d'Artevelde passa au milieu d'elle, sans que nul osât l'arrêter, ni même le menacer ouvertement. Il surprit bien quelques paroles insolentes et suspectes qui paraissaient lui être adressées; mais, dès qu'il regardait en face celui qui les avait dites, celui-là baissait les yeux, et, passant derrière les autres, essayait de se perdre parmi ses camarades. Il ne lui arriva donc aucun accident, quoiqu'il devinât la présence d'un danger rampant encore, mais qui de moment en moment pouvait se dresser devant lui ou derrière lui. Aussi, à peine arrivé à sa maison, où il trouva douze ou quinze de ses serviteurs les plus dévoués qui l'attendaient, Artevelde barricada sans retard porte et fenêtre, et se tint prêt pour la défense.

A peine cette précaution était-elle prise, que le Ruwaert entendit un murmure sourd qui allait se rapprochant. C'était le rugissement populaire qu'il connaissait si bien pour l'avoir mille fois soulevé et apaisé au gré de son caprice. Cette fois, sa voix était impuissante à calmer l'orage, car ce n'était pas à ses pieds, mais sur sa tête, qu'il était amassé et grondant. Cependant il doutait encore, mais bientôt ce flot d'hommes vint battre sa maison de son flux vivant; il se sentit entouré de rumeurs, comme un homme jeté sur une barque au milieu d'un océan agité. Des coups sourds, comme ceux d'un bélier, commençaient à battre les murs. Il voulut essayer

une dernière fois ce que pouvaient sa présence et sa parole. Il ouvrit une fenêtre, et, tout brave qu'il était, frémit en voyant cette multitude, dont les yeux ardens se fixèrent sur lui et dont les bras s'élevèrent pour le menacer aussitôt qu'elle l'aperçut. Cependant comme on vit qu'il voulait parler, plusieurs voix crièrent : Écoutez, écoutez ! et il se fit parmi toute cette populace un silence terrible et froid, comme celui qui accueille les dernières paroles d'un condamné.

— Bonnes gens ! dit d'Artevelde d'une voix émue, mais cependant forte, que vous faut-il et qui vous meut? De quelle manière puis-je vous avoir courroucés? Dites et je ferai à votre volonté.

Une explosion terrible répondit à ces paroles; comme tout le monde avait fait silence à la fois, toutes les voix éclatèrent ensemble. Cependant, au milieu de cet ouragan, Artevelde saisit ces mots :

— Le trésor de Flandres ! nous voulons avoir le compte du trésor de Flandres, que vous avez détourné à votre profit et envoyé en Angleterre.

Alors, comprenant qu'il s'agissait d'une accusation de vol et de concussion, fort de sa conscience, Artevelde fit signe qu'il voulait répondre, et l'on écouta de nouveau :

— Certes, mes seigneurs, dit-il, le trésor de Flandres est encore intact, s'il n'a point été touché par d'autres mains que les miennes, et c'est ce dont je puis vous donner la preuve, mais pas en ce moment ni en ce lieu; vous comprenez bien. Rentrez doucement en vos maisons et revenez demain matin, alors je serai pourvu de toutes pièces et quittances, je vous ferai si bon compte, et vous donnerai si bonnes raisons qu'ils vous devront suffire, ou vous ne serez pas des hommes, mais des animaux sans entendement et sans pitié.

Mais tous s'écrièrent d'une seule voix :

— Non, non; nous voulons des preuves à l'instant; vous ne nous échapperez pas ainsi, nous savons la vérité, et comment vous avez envoyé le trésor en Angleterre sur un vaisseau. Or, pour ce crime, il vous faut mourir.

A ces mots, Artevelde vit que tout était fini, car cette confiance, que le peuple avait en son honneur et qui avait toujours fait sa force, était perdue. Deux larmes amères roulèrent de ses yeux sur ses joues, et joignant les mains, il répondit :

— Seigneurs, tel que je suis vous m'avez fait; en me faisant ainsi, vous me jurâtes jadis que, contre tous hommes qui en voudraient à mon honneur ou à ma vie, vous me défendriez et garderiez; voilà maintenant que vous voulez me tuer, et sans raison. Vous pouvez le

faire, si vous en avez pris la résolution, car je suis seul contre vous tous et n'ai ni le pouvoir ni la volonté de me défendre. Avisez pour Dieu et retournez au temps passé. Souvenez-vous des biens et des graces qui vous sont échus à cause de moi. Le pays était sans marchandises, je les y ai fait abonder; les manufactures étaient fermées, je les ai rouvertes; depuis sept ans je vous gouverne en si grande paix que vous avez tout eu sous mon gouvernement, blé, laines, argent, crédit et gloire. Oh! vous voulez me rendre une triste récompense pour tant de bien que je vous ai fait!

Mais eux recommencèrent à crier :

— Descendez, descendez et ne nous sermonnez pas de si haut, car nous voulons à l'instant même avoir compte du trésor de Flandres; tout officier doit ses comptes au seigneur ou au pays pour lequel il les reçoit; rendez-nous les vôtres!

Jacques d'Artevelde referma la fenêtre avec un mouvement de répugnance et de dégoût. Alors un mouvement électrique parcourut toute cette multitude. L'orage qui n'avait fait que gronder éclata; on se fit armes de tout, pierres, leviers, solives; les portes et les fenêtres craquèrent, la maison trembla jusqu'en ses fondemens. Jacques vit qu'il n'avait plus qu'une chance, c'était de gagner l'église voisine et d'y réclamer le droit d'asile. En conséquence, il suivit un corridor menant à une issue dérobée qui donnait dans une ruelle, ouvrit doucement la porte, et, croyant le passage libre, avança la moitié du corps. En ce moment, une hache tomba et lui fendit la tête. Gérard Denis, avec l'instinct de la haine, avait deviné qu'il chercherait à s'enfuir par ce chemin et s'y était embusqué avec quelques Français, partisans du comte de Flandres. Artevelde tomba sans même jeter un cri. Son corps fut traîné pendant trois jours dans les rues, puis enfin laissé à la porte de l'église de la Byloque, où les prêtres lui donnèrent la sépulture, sans que l'on ait jamais découvert dans quelle partie du vaisseau il fut enterré. Seulement on sait qu'un nommé Wautier de Mey fonda une lampe qui devait brûler éternellement, devant l'image de la Vierge, à la mémoire de Jacques d'Artevelde.

Si la maison est détruite, la ruelle par laquelle il tenta de fuir existe encore; elle s'appelle Padden-Hoek, ou le trou aux crapauds.

Or, vous saurez, mon cher Adrien, quoique la chose soit peu flatteuse pour nous, qu'à cette époque les Flamands appelaient les Français des *fransche-padden*, comme ils les appellent aujourd'hui des *fransquillons;* ils s'appuyaient sur une singulière raison, c'est que

nos fleurs de lys que nous croyons, nous, des fers de lance, ne sont, selon eux, que des crapauds. Pauvres fleurs de lys! qui aurait jamais cru qu'on les traiterait si mal, lorsqu'elles brillaient sur le surcot de saint Louis, sur le bouclier de Philippe-Auguste, ou sur l'épée de Duguesclin!

Vous comprenez maintenant pourquoi cette ruelle s'appelle le trou aux crapauds. C'est là en effet que d'Artevelde fut tué par les partisans du roi de France.

Revenons au fils du comte de Flandre, qui, après vingt ans écoulés, n'était guère plus aimé que son père, et qui n'avait qu'une héritière nommée Marguerite, laquelle épousa Philippe-le-Hardi, le même qui avait la main si leste à souffleter les échansons royaux. Ce fut ainsi que le comté de Flandre passa entre les mains de la maison de Bourgogne; le roi de France rendit en échange aux Flamands, et comme dot de son fils, les villes de Lille, de Douai et d'Orchies. Le comte Louis cependant conserva l'usufruit du comté pendant le reste de sa vie.

Quelque temps après son mariage avec Marguerite, le comte mit un nouvel impôt sur ses peuples. Mais ceux-ci, qui avaient déjà payé trois fois ses dettes et qui, au titre de la charte de Baudouin VIII, trouvaient probablement que leur prince ne les traitait pas *conformément à la justice et à la raison,* refusèrent tout net de l'acquitter. Le prince alors vendit aux Brugeois, moyennant la somme dont il avait besoin, la permission de creuser un canal qui conduisît directement les eaux de la Lys de Deynze à Bruges: les Gantois, au commerce desquels ce canal portait préjudice, employèrent, pour empêcher ce qui leur déplaisait, leur moyen habituel; ils coururent aux armes, tombèrent sur les travailleurs, en tuèrent la moitié, et dispersèrent le reste. Ils s'étaient mis pour cette expédition sous la conduite du doyen des bateliers, qui par son état était le plus intéressé à ce qu'il n'existât de canaux que ceux sur lesquels il avait le droit de naviguer, et la guerre fut de nouveau déclarée entre la Flandre et ses comtes, qui cette fois encore se trouvaient avoir pour allié le roi de France. La partie était forte; aussi les chefs des Gantois pensèrent-ils à s'adjoindre un homme dont le nom avait repris depuis plus de vingt ans toute sa popularité, Philippe d'Artevelde, fils de Jacques.

Philippe avait probablement dû à son extrême jeunesse d'échapper, en 1345, au massacre qui s'était étendu de son père à ses serviteurs, dont douze ou quatorze avaient été tués en même temps que lui. Il s'était retiré hors de la ville, dans une petite maison qui s'appuyait à

la montagne Saint-Pierre et dont l'Escaut baignait les murailles : là, riche de la fortune paternelle, il avait caché une vie d'étude et de travaux sous une apparence d'insouciante bonhomie. Les députés qui vinrent à lui et qu'il attendait de jour en jour, le trouvèrent pêchant à la ligne dans l'Escaut par une de ses fenêtres : Philippe refusa juste aussi long-temps qu'il le fallait pour donner du prix à son acceptation, et se laissa entraîner plutôt qu'il n'alla sur le marché du vendredi, où, après avoir reçu du peuple le serment de fidélité, il jura à son tour d'être fidèle. On avait fait l'année précédente le dénombrement des hommes en état de porter les armes, et il se montait à quatre-vingt mille : jamais la population n'avait été si forte.

Le premier soin de Philippe fut, en fils pieux, de venger la mort de son père, et, en dictateur sage, d'établir des lois sévères. A ce double titre de fils et de justicier, il fit décapiter douze bourgeois qui avaient trempé dans l'assassinat de la rue de la Calandre; puis il ordonna pour l'avenir que celui qui commettrait un homicide aurait la tête tranchée; que quiconque se battrait, aucune blessure n'eût-elle suivi la lutte, serait condamné à quarante jours de prison, au pain et à l'eau; que tout blasphémateur des choses saintes ou perturbateur du repos public subirait la même peine; que les plaintes du pauvre seraient écoutées comme celles du riche; que les comptes des revenus de la ville se feraient tous les mois; enfin que chaque bourgeois porterait une manche blanche sur laquelle seraient écrits ces mots : *Godt*, *helpt my;* Dieu, aide-moi.

Le premier acte d'administration de Philippe fut de faire une tentative pour essayer de réconcilier les Gantois avec leur prince : il envoya en conséquence au comte Louis une députation à la tête de laquelle se trouvaient Simon Bette et Gilbert de Grutère, qui, ayant toujours désiré la fin des troubles, reçurent du peuple plein pouvoir. Soit qu'ils eussent été gagnés par les promesses du comte, soit qu'ils fussent intimidés par sa puissance, ils signèrent la paix à la condition que les Gantois livreraient deux cents bourgeois au choix et à la merci du comte. Ce traité signé, ils revinrent à Gand où le peuple les reçut assemblés sur la place du marché. Une estrade avait été dressée pour que les envoyés, dominant la foule, pussent être entendus de tous; ils montèrent sur l'estrade et dirent à quelles tristes conditions ils avaient obtenu merci : la multitude écouta les différens articles du traité avec une stupéfaction profonde et une muette terreur. Ils venaient d'achever à peine, que Van den Bossche et Philippe d'Artevelde montèrent silencieusement à leur tour, tirèrent leur épée, et,

faisant de l'estrade un échafaud, tuèrent, chacun d'un seul coup, Van den Bossche Gilbert de Grutère, et Philippe d'Artevelde Simon Bette; puis, élevant leurs lames sanglantes : « Justice est faite, crièrent-ils, les traîtres sont morts, et il n'y a plus ici que des hommes loyaux prêts à mourir. »

Ce fut, en effet, le parti que prirent les Gantois plutôt que de souscrire aux conditions imposées par le comte : il fut résolu que l'on marcherait sur Bruges, où était l'ennemi. Philippe d'Artevelde ne prit avec lui que cinq mille hommes choisis parmi les plus braves, disant que c'était assez si l'on devait vaincre, et trop s'il fallait mourir. La population de Gand tout entière les accompagna hors des portes et leur donna tout ce qui restait de vivres. Quant à l'artillerie, qui était considérable, elle fut chargée sur deux cents chariots. Les Gantois s'avancèrent ainsi en bon ordre jusqu'à une lieue de Bruges.

Arrivé là, Philippe d'Artevelde, qui n'avait encore montré son aptitude que comme magistrat, commença à prendre ses dispositions comme général : le terrain qui était une bruyère lui parut avantageux; il s'y arrêta, fit établir deux retranchemens de terre, dont on reconnaît encore aujourd'hui la place, les couronna de ses trois cents pierriers, s'appuya d'un côté à un marais, se barricada de l'autre à l'aide de ses chariots, et attendit l'attaque de l'ennemi.

L'ennemi ne se fit pas attendre. Lorsqu'on apprit au comte de Mâle que les Gantois venaient au devant de lui : — Il faut avouer que ces gens ne manquent pas de courage, dit-il, puisqu'ils aiment mieux périr par le fer que par la faim. — Et il sortit de Bruges, à la tête de trente mille hommes de pied et de huit cents hommes de cavalerie. En voyant approcher cette formidable armée, les frères mineurs, qui avaient suivi les Gantois, commencèrent à célébrer la messe en sept endroits différens. Lorsque l'office divin fut fini, Philippe d'Artevelde monta sur une éminence, et d'un accent de voix ferme et grave dans lequel il était impossible de distinguer la moindre émotion : « Le ciel nous en est témoin, dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher; implorons donc avec confiance la clémence et la justice divines; c'est en Dieu seul que nous devons mettre notre espoir, car il ne nous reste plus qu'à vaincre ou à mourir. Il nous faut du pain pour nos femmes et nos enfans; il y en a en abondance chez nos ennemis les Brugeois, et j'ai le pressentiment qu'avec l'aide de Dieu nous en aurons notre part. Quoique réduits à la dernière extrémité, ce n'est point une raison pour nous laisser égorger; quand il ne reste plus que le choix de la mort, il faut mourir de celle qui est la plus glorieuse. »

Ce discours était à peine fini, que le comte Louis de Mâle et ses troupes se trouvèrent à portée; il y eut encore un moment de silence et de calme, pendant lequel l'armée tout entière communia. Puis, cette cérémonie religieuse achevée, avec ce recueillement solennel qui précède les grands dévouemens, le cri: aux armes, retentit, et en même temps, les machines des Brugeois firent pleuvoir sur le camp une grêle de pierres. Philippe d'Artevelde y répondit par une décharge de ses trois cents pierriers; alors, et sans donner à leurs ennemis le temps de se remettre du désordre que cette volée inattendue avait causé dans leurs rangs, les Gantois chargèrent avec impétuosité, s'inquiétant peu de toute cette pédaille qui les entourait, mais marchant droit aux nobles qu'ils enveloppèrent, pendant qu'ils étaient eux-mêmes enveloppés par leurs adversaires. Là, frappant les chevaux de leurs couteaux courts et larges, et égorgeant les chevaliers à mesure qu'ils tombaient, ils parvinrent, tout en perdant un millier d'hommes, à tuer sept cents nobles. Le comte Louis, se voyant alors à cheval avec cinquante hommes à peine et habitué à ne point compter sur le populaire, prit la fuite vers Bruges. L'infanterie, en voyant les seigneurs abandonner la bataille, lâcha pied à son tour, et quatre mille hommes en poursuivirent alors vingt-cinq mille, avec tant d'acharnement, qu'ils entrèrent avec eux dans la ville. Cette bataille, qui ne dura que deux heures, fut si terrible, que les habitans de Beverholt appellent encore aujourd'hui *la barrière de sang* le monticule qui servait de clôture au camp de Philippe d'Artevelde.

Cependant le comte Louis de Mâle, en franchissant les portes, avait ordonné au gardien de diriger les fuyards vers la grande place, afin de former un noyau qui pût défendre la ville. Mais là une querelle terrible s'éleva entre les vaincus; au lieu de se serrer les uns contre les autres, et de résister en commun, les vieilles haines de corporation se rallumèrent: les corps des maréchaux, des tisserands et des cardeurs de laine se séparèrent des bouchers, des poissonniers et des courtiers, chassèrent les autres de la grande place, et envoyèrent plusieurs d'entre eux au devant des Gantois pour les guider vers ce point, où ils les attendaient pour pactiser avec eux.

Il était neuf heures du soir, il faisait nuit profonde; le comte Louis, croyant que ses ordres avaient été suivis et que les débris de son armée étaient rassemblés au lieu du rendez-vous, avait, de son côté, rallié les chevaliers échappés au massacre, et, avec une cinquantaine d'hommes, venait par la rue Saint-Amand rejoindre ceux qu'il croyait ses amis. A la lueur des flambeaux que portaient les servi-

teurs du prince, les gens de Bruges et de Gand le reconnurent, et, au lieu d'attendre qu'il n'y eût plus moyen pour lui de s'échapper, ils s'élancèrent au devant de lui, en criant : Sus, sus au comte, mort au comte, il vient se livrer lui-même. A Gand, à Gand, le comte, et là nous lui dicterons à notre tour telles conditions qu'il nous fera plaisir.

Le comte entendit ces voix, comprit ces menaces, et avec une présence d'esprit admirable, fit éteindre tous les flambeaux, ordonna aux siens de se disperser, et voyant qu'il était trop tard pour fuir lui-même, se jeta dans une petite maison sale et enfumée, située près de la chapelle Saint-Amand, où demeurait une vieille femme habituée à venir recevoir l'aumône à la cour du prince; la chambre n'était éclairée que par un feu de tourbe; en face de la cheminée, on apercevait à peine, tant la lueur était douteuse, une échelle de sept échelons conduisant à un petit grenier où couchaient les enfans de cette pauvre femme.

Le comte entra, refermant rapidement la porte derrière lui, puis, comme la vieille voulait crier : Tais-toi, dit-il, je suis le comte Louis de Mâle, ton seigneur; veux-tu me cacher ou me livrer? Choisis. Celle-ci pour toute réponse lui montra l'échelle; le comte s'y élança et trouvant le grabat où les enfans dormaient, il s'étendit entre le mur et la couchette; quant à la vieille, elle se remit auprès du feu, berçant le plus jeune de ses fils sur ses genoux, et chantant une chanson de nourrice. Derrière le prince, ceux qui le poursuivaient entrèrent, ils l'avaient vu disparaître à la hauteur de la porte, et sans être tout-à-fait certains qu'il fût dans cette maison, ils étaient convaincus qu'il ne pouvait en être loin.

— Où est le comte? demandèrent ces hommes tous ensemble.

— Quel comte? répondit la vieille avec sang-froid.

— Le comte Louis de Mâle.

— Je ne l'ai point vu.

— Tu mens, sorcière, mais si nous le trouvons ici, malheur à toi et à ta barraque!

La vieille haussa les épaules : — Cherchez, dit-elle, et elle continua sa chanson. Alors un des hommes alluma à la tourbe un morceau de bois sec qui se trouvait dans la cheminée, et s'en servant comme d'une torche, il visita tout le bas de la maison; cette première investigation achevée, il monta sur l'échelle jusqu'à ce que sa tête se trouvât au niveau du plancher de la petite chambre, et levant le bras, il y introduisit le tison fumant qui, heureusement pour le comte, je-

tait plus de fumée que de lumière. Puis, au bout d'un instant d'examen, n'ayant point aperçu ce qu'il cherchait. — Nous nous sommes trompés, dit-il, le comte n'est pas ici; allons dans la maison à côté. — Puis, rejetant la branche enflammée dans la cheminée où il l'avait prise, il sortit avec ses compagnons.

Pendant la nuit, la vieille procura au prince un habit d'ouvrier. Méconnaissable sous ce déguisement, le comte Louis de Mâle sortit de la maison, traversa la rue d'Argent, le cimetière Saint-Sauveur, et se dirigea vers le Minne-Water (1) qu'il traversa dans la barque d'un pauvre pêcheur; arrivé sur l'autre bord, il trouva un cheval que l'on avait mis au vert, et qui mangeait, attaché à un piquet; il sauta sur son dos et, sans selle, sans bride, il se rendit à Lille par Roules.

Ce fut dans cette ville seulement que le comte Louis de Mâle se crut enfin hors de danger.

A la suite de cette victoire si complète et si inattendue, les trois portes de Bruges furent détruites, ses fossés comblés; le dragon doré, rapporté par les croisés flamands, et que la ville conservait comme un trophée de la prise de Constantinople, fut enlevé; pendant cinq jours la Lière fut couverte de nefs, et le chemin encombré de chariots qui transportaient le butin à Gand. Enfin toute la Flandre passa sous la domination de Philippe d'Artevelde qui, destiné comme Jacques, à tout épuiser, grandeur et revers, obtint du sénat les honneurs du triomphe, et fut proclamé père et libérateur de la patrie.

Cependant Philippe ne se laissa point aveugler par sa victoire : derrière Louis de Mâle et les Brugeois, restait le roi de France. La plus dure besogne demeurait à faire. Aussi, préférant avoir le roi pour intermédiaire que pour ennemi, il lui envoya des députés afin de lui demander s'il voulait être médiateur entre lui et les Flamands. Pour toute réponse, Charles VI envoya les ambassadeurs en prison. A peine Philippe fut-il instruit de cette démonstration hostile, qu'il conclut une nouvelle alliance avec les Anglais.

Les intentions du roi de France se manifestèrent bientôt d'une manière plus positive encore. Une armée française, comptant dans ses rangs un corps nombreux de nobles flamands qui avaient émigré, et à qui, de peur de trahison, on avait, sous peine de mort, défendu de prononcer une seule parole dans leur langue maternelle, s'avança vers la Flandre sous la conduite du jeune roi, et vint camper à Roosbeck, village situé près d'Ypres. Philippe, au bruit de cette marche,

(1) *Lac d'Amour*. Nous parlerons de ce lac à propos de Bruges.

quitta aussitôt le siége d'Oudenarde, et vint au-devant de l'ennemi; il avait avec lui 40,000 hommes d'élite, bien décidés à périr jusqu'au dernier, pour défendre la grande question sociale que l'on plaidait à main armée devant le tribunal de Dieu; c'était, au reste, un spectacle merveilleux, que celui d'une ville luttant contre un royaume, d'une armée de bourgeois conduite par un plébéien, osant attendre de pied ferme la meilleure chevalerie de France commandée par son roi.

Philippe d'Artevelde avait grand espoir, car il venait de gagner une bataille, quoique ses ennemis fussent six contre un, tandis que cette fois les deux armées se trouvaient à peu près en nombre égal. Aussi fut-ce sans aucune hésitation qu'il posa son camp à un quart de lieue à peine de celui des Français.

Artevelde était dans sa tente, la tête appuyée entre ses mains, réfléchissant à son plan de bataille du lendemain, lorsqu'à travers ses doigts entr'ouverts, il vit sur le seuil se dresser tout à coup comme une ombre. Il releva aussitôt la tête, et aperçut devant lui une jeune Gantoise qu'il aimait beaucoup, et qui, de son côté, inquiète de l'évènement du lendemain, était venue avec l'intention de ne pas quitter Philippe de cette journée. En l'apercevant, il se leva vivement pour aller à elle; mais elle lui fit signe de se taire et de la suivre; en venant, elle avait entendu une grande rumeur vers la montagne d'Or, et elle craignait que les Français, profitant de la nuit, ne vinssent attaquer ses compatriotes. En effet, Philippe eut à peine fait quelques pas, qu'il entendit de ses propres oreilles comme un bruit d'armures froissées, de hennissemens de chevaux et de cris de guerre. Quoi que pût lui dire sa maîtresse, il voulut voir par lui-même ce qui se passait, rentra dans sa tente, prit une hache, et, par un sentier détourné, s'avança vers le Goudberg. La Gantoise l'y suivit; mais à mesure qu'ils avançaient, ces rumeurs étranges semblaient fuir devant eux. Arrivés au sommet de la montagne, ils virent dans toute son étendue le camp français éclairé, mais tranquille. Philippe revint à sa tente tout préoccupé de ce prodige.

Même chose s'était passée à Gand pendant cette nuit prophétique. Les bourgeois avaient été réveillés par un grand bruit dans les airs; les cris de *Montjoie et Saint-Denis!* qui étaient les cris de la France, retentissaient poussés par des voix invisibles; enfin le dragon doré, que les gens de Gand venaient de prendre à ceux de Bruges, et qui tournait déjà au haut du beffroi, jeta par trois fois des flammes.

Le lendemain, au point du jour, le camp se réveilla. Inquiets de

ces clameurs nocturnes dont personne ne pouvait se rendre compte, beaucoup étaient restés les yeux ouverts, quoiqu'ils ne bougeassent point; de sorte que comme ils avaient remarqué une figure vêtue de blanc dans la tente de leur chef qu'ils cherchaient vainement à cette heure, et que celui-ci s'avançait vers eux le front soucieux, le bruit se répandit qu'un fantôme lui était apparu comme à Brutus, avant la bataille de Philippes.

Artevelde n'en fit pas moins ses dispositions avec assurance, une bruyère à peu près pareille à celle de Beverholt s'étendait devant lui; il y déploya son armée; placée en lignes, elle avait devant elle un large fossé nouvellement relevé; derrière elle, un bois taillis entrelacé de ronces et de genêts, et sur ses ailes une soixantaine d'archers anglais qui avaient quitté leur garnison de Calais pour rejoindre Philippe, espérant trouver à son service une meilleure solde, sans compter les chances de pillage. Sa ligne établie, Philippe se placa sur le front, et montant sur le bord du fossé dont le relèvement lui permettait de dominer toute l'armée: « Je vous défends sous peine de mort, dit-il, de donner quartier à personne, excepté au roi; c'est un enfant qui va où on le conduit, nous le mènerons à Gand avec nous pour qu'il apprenne à parler flamand; mais tuez tous les autres, vous rendrez service aux villes de France; car, ce qu'elles désirent le plus au monde, c'est de ne voir revenir aucun de leurs seigneurs. » Les Gantois répondirent par de grands cris; cette allocution dictée par une foi énergique, leur avait rendu tout leur enthousiasme. Alors, voyant que ses soldats étaient prêts à combattre, Philippe appela un de ses serviteurs, et lui montrant une touffe d'églantiers hors de la portée du trait: — Va te poster à ce buisson, lui dit-il, et lorsque tu verras la déconfiture des Français, viens à moi avec un cheval frais en criant mon cri, car je veux être au premier rang pour donner la chasse aux fuyards. — Puis, cet ordre donné, il alla prendre place au milieu de son corps d'armée, bataillon d'élite, composé de neuf mille Gantois des plus braves et des plus aguerris aux armes.

Toutes ces mesures étaient à peine prises, qu'ils virent à travers le brouillard apparaître trois cavaliers qui, par un effet d'optique, leur parurent gigantesques. Comme on voyait à peine à vingt pas devant soi, ces cavaliers s'approchèrent jusqu'à trois longueurs de lance; c'étaient messire de Clisson, connétable de France, messire Mathieu de Vienne, amiral, et messire Guillaume de Poitiers, bâtard de Langres: Charles VI les avait envoyés reconnaître l'ennemi.

Les Gantois leur laissèrent accomplir cette mission sans les inquiéter

aucunement. Ils purent voir alors la manière dont Philippe avait disposé ses troupes; en avant, étaient ceux de Gand, Artevelde et sa bannière; puis, ceux d'Alort et de Grammont; puis, ceux de la Châtellenie de Courtray, de Damme et de l'Écluse; enfin, l'arrière-garde était composée de ceux de Bruges, parmi lesquels à leur bannière particulière on reconnaissait ceux du *Franc*.

Leur inspection terminée, les trois chevaliers s'évanouirent dans ce brouillard, comme s'ils se mêlaient à la vapeur, et revinrent près du roi. Clisson s'avança vers lui et s'inclinant sur son cheval :— Sire, dit-il, réjouissez-vous, car ces gens-là nous appartiennent, tous tant qu'ils sont, et ce ne sont que paysans et villains que nos gros valets suffiraient pour combattre. — Connétable, dit le roi, que le seigneur vous entende, allons donc en avant, au nom de Dieu et de saint Denis.

Aussitôt, on livra aux vents l'oriflamme que portait messire Pierre de Villiers; c'était la première fois que cette royale enseigne était déployée contre des chrétiens, mais les Flamands étaient considérés comme payens et infidèles, ayant embrassé le parti du pape Urbain VI lorsque les Français soutenaient la cause de Clément VII (1).

Or, soit hasard, soit miracle, sitôt que l'oriflamme parut, et vainqueurs et vaincus le disent, le brouillard se dissipant, le soleil se montra au ciel, et une blanche colombe volant en spirale au-dessus de l'armée française, vint se percher sur la bannière du roi qu'entourait la fleur de sa chevalerie.

En ce moment, et sans s'inquiéter de ce présage, les neuf mille Gantois de d'Artevelde, placés à l'avant-garde, sortirent du camp et s'avancèrent, formant un bataillon lourd et serré qu'aucune force ne semblait pouvoir rompre. Comme ils n'étaient plus qu'à quelques pas des Français, un feu terrible de pierriers et de bombardes vint leur ouvrir une brèche dans laquelle ils s'enfoncèrent aussitôt, comme la tête d'un bélier dans une muraille déjà entamée. Mais derrière cette première ligne, il y en avait une seconde formée par les chevaliers, ligne de fer, immobile et inexorable, devant laquelle tout le courage et tous les efforts des Gantois vinrent se briser.

Le combat fut long. Quoique tous ces hommes chargeassent à pied et que les mieux armés n'eussent pour armes défensives que des casques et des hoquetons de cuir, quoique les chevaliers français

(1) Octave Delepierre, *Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire des Flandres*.

fussent couverts de fer et montés sur des chevaux presque invulnérables comme eux, il leur fallut frapper deux heures sur l'armée gantoise, non pas pour ouvrir cette masse, mais pour la faire reculer. Enfin la supériorité des armes l'emporta; Philippe et les siens se retirèrent, laissant trois mille hommes dans cette trouée sanglante, dans cette blessure profonde, mais non mortelle, qu'ils avaient faite au flanc de l'armée française.

C'était, au reste, tout ce que voulaient messires Olivier de Clisson et Mathieu de Vienne, qui s'étaient concertés à cet égard. Leur plan de bataille était de refouler Artevelde et ses gens dans le camp même, dont ils avaient mesuré le peu d'étendue, et là, une fois les mouvemens des Gantois neutralisés par le nombre et le défaut d'espace, de les accabler de flèches et de traits par-dessus le fossé, tandis que par les deux ouvertures des flancs, la cavalerie chargerait avec ses longues lances et ses épées à deux mains. En conséquence, la même manœuvre avait été opérée par l'amiral et par le connétable, et lorsque la troupe de d'Artevelde, ramenée par la noblesse française, rentrait dans son camp, elle se heurta avec un bataillon sorti par la même porte, repoussé avec plus de désordre et non moins de perte.

Alors d'Artevelde comprit qu'il était acculé comme un sanglier dans son bouge; mais, comme un sanglier tient aux chiens, il tint, lui, aux chevaliers, essayant par des boutades réitérées de s'ouvrir un passage pour lui et pour ses hommes; cependant, toujours refoulé, il sentit que l'armée française était roulée autour du camp comme un serpent de fer, et qu'il essaierait vainement d'en briser un seul anneau. Enfin, voyant les gens des communes fatigués et haletans, messires de Clisson et Mathieu de Vienne chargèrent à leur tour à la tête de leur meilleure chevalerie, fouillant cette multitude avec leurs longues lances et la taillant en morceaux avec leurs grandes épées. Alors les assiégés tentèrent de fuir par le bois; mais l'épaisseur du taillis les arrêta. Ils franchirent le fossé; mais au dehors les attendaient les archers et les gens de trait. Ils se rejetèrent en arrière; mais la place qu'ils avaient quittée était déjà prise. Cela dura ainsi une demi-heure, l'armée française pressant et serrant toujours cette foule étouffée entre ses bras de fer, comme Hercule pressait Antée. Pendant quelque temps encore, on entendit les coups sourds des épées, des haches, des marteaux et des bâtons plombés, tombant sur les bassinets et les cuirasses; puis bruit et mouvement s'éteignirent. L'armée presque entière des communes de Flandre n'était plus qu'un

cadavre, et ne s'agitait plus que dans les convulsions de l'agonie. Vingt-cinq mille hommes expiraient à la fois : la bataille n'avait duré que trois heures.

Lorsque la journée fut entièrement gagnée, le roi de France fit sonner la retraite pour réunir son armée. Arrivé sous sa tente, il dit, en se désarmant, qu'il verrait volontiers ce Philippe d'Artevelde mort ou vif. On fit aussitôt publier dans le camp que quiconque le trouverait recevrait 100 livres parisis. Une foule de soldats et de valets se répandit aussitôt, cherchant parmi les cadavres, qui étaient déjà presque tous dépouillés; enfin, un écuyer flamand, qui servait dans l'armée française, le reconnut, l'ayant servi long-temps. D'autres disent qu'il fut indiqué à ceux qui le cherchaient par un Gantois blessé, et que lorsque, selon la promesse faite, on voulut donner à cet homme les 100 livres parisis, il ne répondit qu'en élargissant avec ses mains sa blessure, afin de mourir plus vite. Quant à Philippe d'Artevelde, il était couché au milieu des Gantois morts avec lui, tenant à la main une épée brisée, et chaussé, dit la chronique, des longues guêtres de toile écrue qu'il portait la veille de ce grand jour, ne s'étant pas déshabillé pendant la nuit et n'ayant point changé de vêtemens au moment de la bataille.

Près de lui était le cadavre d'une femme tenant embrassée la bannière de Saint-George.

Le corps de Philippe d'Artevelde fut apporté sous la tente du roi. Il avait reçu plusieurs blessures, dont pas une n'était mortelle, ce qui fit croire, avec raison, qu'il avait été étouffé, et non tué. Le roi le regarda long-temps avec une grande attention; puis, retournant le cadavre du pied, il dit en colère : — C'est donc là ce vilain qui, s'il eût réussi, aurait ébranlé ma puissance, et dont la mort n'a pu être achetée qu'au prix de celle de mes meilleurs hommes d'armes.

Il fit un signe alors, et le corps de Philippe d'Artevelde fut emporté et pendu à un arbre voisin, que l'on montre encore aujourd'hui, et qui a conservé dans ce pays le nom de *Schreyboom*, ou l'arbre des gémissemens.

Telle fut, à quarante ans de distance, la fin des deux Gracchus flamands. J'ai voulu vous la raconter dans une même lettre, au risque de faire cette lettre un peu longue. L'avenir a vengé du passé les deux Artevelde : c'est l'histoire de tous les dévouemens.

ALEX. DUMAS.

# SITUATION

# DES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER.

Une baisse effrayante est venue, dans ces derniers temps, affecter les actions des entreprises de chemins de fer. Entre tant de compagnies, aucune n'a été épargnée; le découragement dont la Bourse est saisie les a enveloppées toutes sans distinction, non-seulement celles qui ont déjà livré leurs travaux à la circulation, et qui, par là, ont malheureusement donné la mesure de leurs dépenses et de leurs produits, mais encore celles qui, sorties plus récemment des limbes parlementaires, semblaient devoir conserver quelque temps l'attrait de l'inconnu, à l'ombre des plus puissans noms de la finance et de la grande propriété foncière. Au moment où nous écrivons, cette baisse vient de s'arrêter; mais oserait-on assurer que ce n'est pas pour reprendre haleine, comme elle fait souvent, et se remettre de plus belle à ronger ce qui offrira encore quelque prise à son avidité, sur les versemens déjà opérés ou qui doivent l'être, ou sur les primes précédemment obtenues dans les jours d'espérances illimitées? On est habitué, dans le monde de la spéculation, à voir les fonds qui glissent le plus rapidement sur le plan incliné de l'agiotage s'arrêter néanmoins par intervalles, donner des signes de vie et de force, puis descendre de nouveau plusieurs échelons, et toujours ainsi, par une alternative de chutes et de repos, atteindre le niveau qui convient à

leur nature : c'est comme un malheureux qui, précipité du faîte d'un palais, avec pleine conscience du sort qui l'attend, serait retenu à chaque étage et se cramponnerait à toutes les saillies de l'édifice, sans pouvoir faire autre chose que de retarder de quelques momens de plus sa course descendante jusqu'au sol où il doit arriver tout meurtri. Nous ne présentons pas cette image comme l'horoscope visible de la destinée des chemins de fer livrés aux compagnies, et surtout nous nous ferions scrupule de l'appliquer sans réserve à tous les chemins de fer : nous ne voulons pas être à ce point prophète de malheur.

Au reste, cette déconsidération presque générale sur les entreprises de chemins de fer dont s'est chargée l'industrie privée, n'empêchera pas qu'on ne mène à terme, et c'est là le point essentiel pour le pays, celles dont toutes les actions ont été placées.

Ici il faut s'entendre. Nous n'appelons pas *actions placées* toutes celles que, dans plusieurs compagnies nouvellement constituées, les banquiers, propriétaires ou capitalistes, ayant titre de fondateurs ou administrateurs, ont souscrites en leur nom, jusqu'à concurrence de sommes considérables, et avec obligation de remplir successivement tous les versemens exigibles. Sans doute ils ont pris là un engagement, tout formidable qu'il nous paraisse, bien inférieur à leur grande situation de fortune et de crédit. Il y a tel chemin, et ne craignons pas de le nommer, celui du Havre, avec ses longs embranchemens, et ses 90 millions d'évaluation, qui pourrait être hypothéqué sur trois ou quatre de ses patrons que nous ne nommerons pas. Mais ce n'est pas là probablement ce qu'ils ont en vue, et même il leur conviendrait peu, j'imagine, de partager le fardeau de l'exécution avec le reste des associés qu'ils se sont donnés dans la souscription primitive. Ils ont compté sur l'association du public pour écouler la majeure partie, si ce n'est presque la totalité de leurs actions, réservées tout d'abord à un petit nombre de preneurs privilégiés comme eux. Si le public, continuant de leur faire défaut, les mettait dans l'alternative, ou d'exécuter le chemin à peu près entièrement avec leurs propres ressources, ou de liquider la société dès l'origine, la prudence leur dicterait le choix de ce dernier parti : une liquidation, avant qu'aucun travail n'ait entamé d'une manière notable les premiers versemens du fonds social, entraînerait sans doute encore quelques sacrifices, et, par exemple, la perte du cautionnement, si le gouvernement s'en tenait avec rigueur aux clauses de la concession. Mais de tels sacrifices peuvent être évalués d'un coup d'œil ; et des capitalistes qui ont été jadis et qui sont encore aujourd'hui spé-

culateurs avant tout, c'est-à-dire accoutumés à perdre comme à gagner, mais à ne jamais aggraver une mauvaise position de jeu par l'hésitation ou l'entêtement, aimeraient toujours mieux *faire la part du feu*, tout d'abord, et solder leur erreur, que d'attendre les mille éventualités sinistres d'un avenir auquel le public persisterait à demeurer indifférent (1).

Au contraire, lorsque toutes les actions d'une entreprise sont sorties du portefeuille des fondateurs, pour se disséminer dans la foule des actionnaires de seconde ou troisième main, en d'autres termes, lorsqu'elles sont véritablement placées et libérées d'un ou deux versemens, il n'y a plus les mêmes raisons de craindre que le travail d'exécution ne soit délaissé. Et même, pour que l'œuvre soit abordée et poursuivie avec une résolution irrévocable, il n'est pas toujours nécessaire que tous les versemens ultérieurs sur les actions ainsi réparties s'opèrent avec facilité, et que l'argent arrive en abondance dans la caisse sociale, dès le premier jour où un appel est fait. Si un détenteur d'actions éprouve de la gêne ou de la méfiance qui l'empêche d'effectuer un versement réclamé, il vend ses titres au cours de la Bourse et s'affranchit ainsi de l'obligation imposée par les statuts. Si beaucoup d'actionnaires suivent cet exemple, le taux auquel ils peuvent se défaire de leurs actions s'abaisse considérablement, et c'est un motif de plus pour les acquéreurs nouveaux, qui les ont obtenues à vil prix, d'aller de bon cœur au-devant d'un ou deux autres versemens successifs. Ils en sont quittes pour se décourager à leur tour plus tard, et vendre aussi à perte, dans le cas où la baisse ne cesserait de s'acharner sur les actions; or la baisse est un cancer dévorateur qui les attaque d'autant mieux qu'elles offrent plus de surface, étant plus complètement remplies. De cette manière il peut advenir que le dernier possesseur d'une action, dont la valeur nominale serait 1,000 fr., l'ait acquise à moitié ou aux deux tiers de ce prix. Dans cette hypothèse, il faudrait une affaire bien mauvaise et scandaleusement inférieure à toutes les prévisions, pour qu'elle ne lui donnât pas un intérêt satisfaisant de sa mise de fonds effective. On voit donc combien il est important de s'assurer si les actions sont restées en masse entre les mains des concessionnaires, ou si elles sont casées comme elles devraient l'être chez des milliers de détenteurs isolés. Avec ceux-ci, et

(1) Quand nous parlions ainsi de liquidation, sans y croire, c'est que ce mot était dans toutes les bouches. Mais, depuis lors, on a pu espérer que les chefs des compagnies soutiendraient le plus long-temps possible le choc de la baisse, et l'on a vu qu'ils n'avaient pas encore désespéré du public.

malgré eux, trop souvent, il y a garantie à peu près certaine qu'on ne verra pas s'ouvrir une liquidation avant l'ouverture des travaux; les versemens pourront bien se faire péniblement, et, pour ainsi dire, sur des monceaux de cadavres d'actionnaires tombés sur le terrain du jeu, mais ils se feront en fin de compte, et l'ouvrage marchera. Les petits capitalistes, une fois engagés et après que l'exécution a commencé avec leurs premiers fonds, ne peuvent se retirer qu'en vendant ou laissant vendre leurs titres; ils ont des héritiers substitués à toutes leurs charges, et à cette condition seule ils se trouvent libérés : il leur est impossible de se concerter, dès l'origine de l'entreprise, comme le peut faire un comité de fondateurs peu nombreux et puissans, pour procéder à une liquidation anticipée, en remboursant le montant réalisé sur les actions et en faisant l'abandon du cautionnement.

Ce que nous venons de dire sur l'importance du placement réel de tous les titres, est bien prouvé par l'increyable puissance dont paraissent doués, pour l'attraction incessante des capitaux, les chemins de fer même les plus défavorables, dès qu'ils ont été lancés, comme on dit dans le langage de la Bourse. Par exemple, voyez le chemin de Versailles de la rive gauche. Tous ses versemens ont été faits; les ressources qu'ils ont apportées à la caisse sociale sont près d'être épuisées, si nous en croyons les apparences, ou du moins leur épuisement est prévu à jour fixe; il serait impossible, sans un emprunt, d'assurer l'achèvement du chemin encore peu avancé. Eh bien! si l'idée n'était pas venue, tout récemment, de concilier la rive gauche avec la rive droite et de les sauver toutes deux par une fusion, un emprunt allait être contracté au profit de la première. Il lui était promis, dit-on, malgré la disgrace de ses actions, tombées à 330 fr. La conséquence de cette opération, si on la reprend et si on peut la réaliser encore aujourd'hui, c'est que les premiers bénéfices recueillis sur la circulation future du *rail-way* seront dévolus aux prêteurs, par privilége. On peut les comparer, pour suivre le même ordre d'idées que nous développions tout à l'heure, à des acquéreurs d'actions, qui, venant les derniers, sont naturellement en position de se les approprier à de meilleures conditions et aux dépens des précédens détenteurs. Nouvelle et éclatante démonstration de cette vérité de fait, qu'une entreprise de chemin de fer, quand elle est assez en train pour ne pouvoir plus être désertée par ceux qui l'ont à leur charge, trouve toujours les capitaux nécessaires, en immolant à chaque besoin qui surgit la dernière génération d'actionnaires encore existans.

Tout ceci posé et bien entendu, l'on voit clairement que nous dis-

tinguons deux catégories de chemins de fer : 1° ceux qui sont en cours d'exécution ou qui ont déjà encaissé une assez forte quantité de leur fonds social pour imposer aux possesseurs d'actions la volonté plus ou moins libre de ne point reculer, ou pour créer, aux remplaçans de ceux-ci, une suffisante excitation qui les pousse à leur tour en avant; 2° les chemins de fer dont les concessionnaires directs ont gardé forcément à leur compte, selon toute probabilité, la majeure partie des actions, sur lesquelles, de plus, il n'a été fait encore appel aux versemens que dans une faible proportion. Les entreprises de cette seconde catégorie sont les seules dont nous ayons à nous occuper, car ce sont aussi les seules qui, sous ce rapport très grave et le plus essentiel à nos yeux, l'interruption possible de tout travail et l'abandon de la concession, inspirent quelque inquiétude, fort exagérée à vrai dire. Quant aux autres, qui tendent à leur but tant bien que mal, mais infailliblement, nous n'en parlerons pas : à quoi bon rappeler, à leur égard, que l'industrie privée, en dotant le pays de quelques lieues de chemins de fer, les lui aura fait payer par une imprudente déperdition de capitaux et un affaissement du crédit, dont l'esprit d'association se ressentira trop long-temps? Le mal est produit, on l'a voulu : laissons le passé pour ce qu'il vaut, avec tous les miracles qu'il promettait en vain, et ne songeons qu'à l'avenir.

Les chemins de fer qui doivent attirer exclusivement notre attention, parce qu'ils sont à la première phase de leur existence encore chancelante, dans cette crise où il faut pourvoir au placement réel des actions et s'inquiéter de l'exactitude des premiers versemens, sont les deux grands chemins du Hâvre et d'Orléans.

Il est de notoriété publique, à la Bourse, qu'Orléans n'a qu'un très petit nombre de ses titres en circulation : c'est là ce qui explique, mieux que la popularité même de cette ligne, une des meilleures de tout le réseau projeté pour la France, la fermeté de ses cours en présence d'une baisse contagieuse, et leur fixité au taux moyen de 475 ou 480, malgré l'élévation du premier versement (125 francs sur 500 francs) qui présentait une belle marge pour être entamé par le discrédit universel. Orléans, du reste, ne saurait faire prendre le change sur le peu d'étendue de ses placemens effectués. Pour avoir annoncé une souscription générale à bureau ouvert, d'abord avec prime de 50 francs, puis au pair, sans obtenir plus d'empressement du public, les banquiers de cette compagnie ont réussi à mettre tout le monde dans la confidence de leurs affaires, et l'on sait maintenant que leur marchandise, trop offerte, n'a pas eu beau-

coup de chalands : les souscripteurs sont d'un caractère étrange, ils se retirent quand on va au-devant d'eux et se méfient de la voix caressante qui les appelle.

Le Hâvre a mis plus de mystère dans sa diplomatie avec le public. Il est à croire qu'il a placé effectivement plus d'actions qu'Orléans; mais aussi il en a une quantité plus grande à écouler, 90,000 à 1000 francs, tandis que l'autre ligne n'en a que 80,000 à 500 francs. Il serait téméraire de vouloir préciser combien le Hâvre a déjà émis de ses valeurs; mais on peut affirmer qu'elles n'ont pas encore été jetées en abondance sur la place : on reconnaît cela à un indice qui ne trompe guère, à l'escompte que les administrateurs de la compagnie ont fait faire plusieurs fois à la Bourse, pour relever ou soutenir le cours de leurs actions. Ici, comme nous parlons pour les hommes du monde, non pour les spéculateurs, et que nous tenons à être compris par notre auditoire, les habiles voudront bien ne pas être étonnés de nous voir expliquer en termes élémentaires, ce que c'est que l'escompte à la Bourse, et quel est son usage dans la spéculation, ou plutôt contre elle. Quand les joueurs se mettent en foule à vendre des titres quelconques *à découvert*, c'est-à-dire à terme, et sans en avoir en réserve qu'ils puissent livrer réellement, ce qui est le cas le plus ordinaire, cette manœuvre suffit pour précipiter plus rapidement une baisse qui aurait eu lieu sans elle. Alors il arrive quelquefois aux banquiers, ou autres protecteurs naturels du fonds sur lequel les baissiers s'acharnent, d'exiger subitement livraison d'une forte partie des titres ainsi vendus à l'aventure : ils sont dans leur droit, c'est une convention du jeu, et il faut que les vendeurs se procurent à tout prix, dans une seule séance de Bourse, les effets exigibles, dont ils espéraient ne régler que les différences et encore à la fin du mois seulement. C'est là l'*escompte;* il manque rarement de produire une reprise en hausse au moins temporaire; il sert surtout de leçon pour le vulgaire des spéculateurs, et il les avertit rigoureusement de se tenir, à l'avenir, à une distance plus respectueuse du fonds qu'ils assaillaient par imitation des gros capitalistes. La compagnie du Hâvre a usé de ce moyen à plusieurs reprises, et par un escompte peu étendu, a réussi chaque fois à relever momentanément, mais faiblement, il est vrai, le cours de ses actions. Le premier escompte, à notre connaissance, a porté sur 4,200 actions, qui n'avaient alors acquitté que le premier versement de 100 francs. Il aurait donc suffi, pour les lever, d'une somme de 420,000 francs, si elles avaient été encore au pair de 1,000 francs; or,

elles étaient descendues entre 935 et 940, si notre mémoire ne nous trompe, et c'est ce qui nécessitait l'escompte. Cela réduit d'autant la mesure des efforts qu'a dû faire alors la compagnie pour son opération dans l'intérêt de la communauté. Depuis, elle a fait un autre escompte insignifiant, et presque inaperçu, sur 200 actions, dit-on, vers le 7 octobre. Enfin, tout récemment, elle vient de recourir plusieurs fois à ce remède héroïque, pour maintenir toujours son fonds à une certaine valeur et encourager au second versement qui ne s'est pas effectué avec enthousiasme. De tout ceci nous concluons que, si des escomptes sur une échelle ainsi réduite ont pu avoir quelque influence sensible et instantanée sur l'amélioration du cours des actions du Hâvre, c'est qu'elles n'ont pas été jusqu'ici émises en grand nombre, comparativement du moins à leur chiffre total de 90,000 (1)

Irons-nous plus loin et conclurons-nous qu'un placement réel pour leur intégralité est devenu fort hypothétique? Telle n'est pas notre pensée, et le résultat sera meilleur, pourvu que la compagnie sache attendre et choisir successivement toutes les opportunités qui se présenteront çà et là, pour caser de temps à autre des gerbes d'actions en quelque sorte, dans des mains sûres et qui puissent les retenir. Si deux années et un commencement de travaux heureux sont nécessaires à l'accomplissement de cette tâche, elle est de force à les traverser.

La première et la plus grave difficulté qui retarde aujourd'hui l'élan des capitaux accessoires qu'elle a besoin de trouver en dehors du groupe primitif des fondateurs, c'est la défaveur même des circonstances où une pareille œuvre est entreprise. Mais les hommes honorables et les spéculateurs, autrefois si habiles, qui n'ont pas eu frayeur de l'immensité de la carrière où ils entraient, ont dû se dire

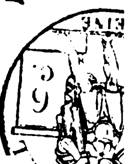
(1) Il faut dire que les derniers escomptes sur les actions des *plateaux* n'ont produit à peu près aucun effet. C'est que, en les multipliant trop, on a fini par déconsidérer l'entreprise à laquelle ils s'appliquaient. Ce résultat n'est expliqué nulle part avec autant de précision et de sagacité que dans un compte-rendu de la Bourse, dont nous empruntons ici quelques phrases au journal *le Temps*: « Il est à remarquer que les escomptes, dont l'effet naturel devrait être la hausse, puisqu'ils mettent les *découverts* dans la nécessité de racheter, exercent depuis quelque temps une influence tout-à-fait contraire. Cela vient de ce qu'on les a employés comme moyen de spéculation à la hausse dans des circonstances où l'on n'en avait plus d'autres. Il en est résulté que maintenant, quand on voit des escomptes, on commence par les considérer comme le dernier effort de ceux qui les font, et chacun guette le moment où la réaction commencera. La disposition du jeu se trouve, par conséquent, changée, et il n'est pas étonnant que les escomptes deviennent le signal des fluctuations rétrogrades. »

qu'ils arrivaient un peu tard et qu'ils allaient trouver la foule bien refroidie pour la spéculation des chemins, plus encore que pour toute autre s'il est possible. Tout le monde, dans le cercle des affaires industrielles et financières, prévoyait, dès la dernière session des chambres, au milieu du débat entre l'industrie privée et l'état, que la première grande ligne qui serait concédée à une compagnie rendrait manifeste la dépréciation attendue de toutes les autres déjà existantes, et souffrirait, même avant de naître, du mal qu'elle aurait apporté avec elle.

Récapitulons le passé, et, pour ne rien négliger, remontons beaucoup au-delà de ces désordres de la commandite qui ont troublé les derniers mois de 1837 et le premier semestre de 1838. C'était une fièvre dont le *collapsus* était trop facile à pressentir. Nous en dirons un mot en son lieu.

Il y avait, depuis plus long-temps, d'immenses capitaux engagés dans les sociétés par actions, mais sérieusement, irrévocablement, et non point, comme cela s'est vu depuis un an, par des promesses de versemens illusoires. Le ministère, à l'appui de son rigoureux projet de loi contre la commandite, l'an dernier, avait communiqué à la commission de la chambre des députés un tableau des sociétés par actions constituées depuis le 1er janvier 1826 jusqu'au 31 décembre 1837, avec le relevé des sommes qu'elles avaient dû absorber. Le rapport de M. Legentil constate que la commission jugea ce tableau erroné en plus d'un point. Nous espérons qu'on n'adressera pas le même reproche à celui qu'il nous a été donné d'avoir sous les yeux et dont nous allons extraire quelques chiffres. La statistique dont on va lire le résumé embrasse la même période de douze ans; elle nous a été communiquée par un homme plein d'expérience et de lumières, indépendant de l'administration publique, et dont le penchant, s'il cédait à l'entraînement de sa position, serait plutôt favorable qu'hostile au développement indéfini des spéculations industrielles bien calculées; c'est en même temps l'un des hommes les plus compétens et le mieux placé peut-être pour faire autorité en pareille matière. Son état de situation des *sociétés déclarées au tribunal de commerce*, du 1er janvier 1826 au 31 décembre 1837, ne tient pas compte seulement du capital déclaré par chacune de ces associations à son début; il a prévenu l'objection toute simple, que le capital annoncé pouvait bien n'avoir pas été réalisé et consommé; il a fait le relevé des compagnies dont on n'a plus entendu parler, ou qui n'ont pu se constituer efficace-

ment d'une manière définitive, après leur déclaration au greffe; il a signalé celles qui ne venaient que de débuter à la fin de la période dont il s'agit, et qui par cela même autorisent quelque incertitude sur la réalisation plus ou moins complète de leurs fonds sociaux. Enfin, il a noté celles qui étaient en voie de prospérité ou en perte, et celles qui étaient ruinées ou dissoutes, et il faut reconnaître malheureusement que celles qui sont classées dans ces trois dernières catégories de perte, de ruine et de dissolution, donnent un effrayant total de capitaux gaspillés improductivement. Voici ce tableau, que nous abrégeons en classant les sociétés par grandes divisions, d'après les caractères généraux qui permettent d'assimiler entre elles les diverses industries.



| RÉCAPITULATION. | CAPITAL DÉCLARÉ. | | CAPITAL DES SOCIÉTÉS EXISTANT AU 1er JANVIER 1838 | | | | CAPITAL DES SOCIÉTÉS | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | en voie de prospérité. | | en perte. | | ruinées ou dissoutes. | | inconnues ou non réalisées. | | débutantes. | |
| Assurances. . . . . . . . . . | 26 | 69,140,000 | 12 | 27,800,000 | 7 | 26,200,000 | 1 | 1,000,000 | 5 | 4,140,000 | 1 | 10,000,000 |
| Caisses d'escompte et autres établiss. de même nature. | 28 | 144,055,000 | 15 | 96,680,000 | 1 | 2,000,000 | 2 | 1,100,000 | 8 | 33,070,000 | 2 | 11,200,000 |
| Bateaux à vapeur et transports par eau. . . . . . . . . | 40 | 28,397,000 | 17 | 10,247,000 | 6 | 2,630,000 | 1 | 100,000 | 12 | 10,020,000 | 4 | 5,400,000 |
| Canaux. . . . . . . . . . . . | 6 | 66,300,000 | » | » » | 3 | 9,300,000 | 1 | 4,000,000 | 2 | 53,000,000 | » | » » |
| Chemins de fer. . . . . . . . | 6 | 35,500,000 | 1 | 14,000,000 | » | » » | » | » » | 2 | 3,300,000 | 3 | 18,200,000 |
| Desséchemens de marais. . | 5 | 63,700,000 | 1 | 9,000,000 | 1 | 4,000,000 | » | » » | 3 | 50,700,000 | » | » » |
| Forges et fonderies. . . . . | 10 | 11,150,000 | 2 | 2,300,000 | 2 | 2,400,000 | » | » » | 6 | 6,450,000 | » | » » |
| Gaz. . . . . . . . . . . . . . | 13 | 24,470,000 | 9 | 17,270,000 | 1 | 3,000,000 | » | » » | 3 | 4,200,000 | » | » » |
| Imprimerie et librairie. . . . | 33 | 12,781,000 | 19 | 9,642,000 | 5 | 1,084,000 | 2 | 590,000 | 7 | 1,465,000 | » | » » |
| Journaux et recueils périod. | 282 | 48,764,000 | 12 | 2,741,000 | 88 | 17,694,000 | 102 | 16,041,000 | 79 | 12,088,000 | 1 | 200,000 |
| Manufactures et fabriques diverses. . . . . . . . . | 91 | 84,319,000 | 26 | 18,875,000 | 9 | 10,525,000 | 9 | 6,780,000 | 46 | 46,839,000 | 1 | 1,300,000 |
| Mines de houille. . . . . . . | 31 | 91,850,000 | 9 | 45,900,000 | 6 | 12,400,000 | 3 | 11,200,000 | 13 | 22,350,000 | » | » » |
| Ponts. . . . . . . . . . . . . | 14 | 8,150,000 | 6 | 5,770,000 | 7 | 2,180,000 | » | » » | 1 | 200,000 | » | » » |
| Publications littéraires. . . . | 75 | 12,154,000 | 9 | 798,000 | 24 | 4,603,000 | 8 | 1,579,000 | 29 | 4,094,000 | 5 | 1,080,000 |
| Sucre indigène. . . . . . . . | 13 | 6,400,000 | 1 | 400,000 | » | » » | » | » » | 12 | 6,000,000 | » | » » |
| Théâtres, cercles et concerts. | 40 | 36,375,000 | 4 | 1,320,000 | 12 | 6,260,000 | 11 | 26,400,000 | 13 | 2,395,000 | » | » » |
| Voitures. . . . . . . . . . . | 85 | 77,649,000 | 22 | 16,840,000 | 22 | 14,002,000 | 16 | 35,294,000 | 24 | 11,138,000 | 1 | 375,000 |
| Boulangerie mécanique. . . | 4 | 1,220,000 | 1 | 60,000 | » | » » | 2 | 540,000 | 1 | 600,000 | » | » » |
| Constructions, marchés, bazars, entrepôts, etc. . . . | 32 | 32,358,000 | 6 | 5,950,000 | 12 | 11,470,000 | 4 | 6,488,000 | 6 | 5,550,000 | 4 | 2,900,000 |
| Distributions d'eau. . . . . | 7 | 5,340,000 | 1 | 2,000,000 | 4 | 2,650,000 | 1 | 390,000 | 1 | 300,000 | » | » » |
| Entreprises agricoles, horticulture et colonisation. . | 18 | 37,585,000 | 4 | 15,670,000 | 4 | 11,420,000 | » | » » | 8 | 9,495,000 | 2 | 1,000,000 |
| Compagnies diverses. . . . . | 174 | 140,945,000 | 40 | 16,586,000 | 39 | 28,216,000 | 21 | 48,414,000 | 73 | 46,729,000 | 1 | 1,000,000 |
| | 1,033 | 1,038,602,000 | 217 | 319,849,000 | 253 | 172,034,000 | 184 | 159,936,000 | 354 | 334,128,000 | 25 | 52,655,000 |

RÉSUMÉ.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 217 sociétés. | Capital | 319,849,000 fr. | En voie de prospérité. |
| 253 — | — | 172,034,000 | En perte. |
| 184 — | — | 159,936,000 | Ruinées ou dissoutes. |
| 354 — | — | 334,128,000 | Incennues ou non réalisées. |
| 25 — | — | 52,655,000 | En voie d'exécut. ou débutantes. |
| 1,033 | | 1,038,602,000 | |

Il faudrait ajouter à cela les capitaux qui sont allés s'engloutir dans le torrent de spéculations aventureuses que 1838 a vu se former et s'écouler rapidement. C'est un chiffre qu'il est impossible d'évaluer autrement que par approximation. Il est superflu de dire qu'on ne peut prendre pour base le total nominal des fonds sociaux demandés par cette cohue de compagnies improvisées, qui exagéraient sciemment leurs prétentions et la portée de leurs travaux futurs, afin d'avoir un plus grand nombre d'actions à émettre, c'est-à-dire une plus forte somme de bénéfices de jeu à réaliser sur les primes. Les fonds sociaux annoncés n'ont pas été remplis, et ne le seront jamais, pour la plupart des entreprises qui ont alors pris naissance. Mais les primes, résultant d'une hausse factice, ont été bien réellement soldées et sont perdues pour les petits capitalistes innombrables qui les ont risquées dans un espoir de gain qu'il fallait savoir saisir au vol : ce n'est peut-être pas une perte démesurée pour chacun d'eux isolément, mais c'est à coup sûr, pour l'ensemble, une vaste déperdition de capitaux ; car les primes, déboursées pour chaque action émise, se sont élevées généralement au niveau et même au-dessus de son évaluation nominale. Les agioteurs qui ont enlevé d'un coup de rateau cet argent échappé de tant de mains imprévoyantes, ne le rendront pas à l'industrie; ils attendront une occasion de *monter,* comme on dit, d'autres affaires et de tenir la banque d'une nouvelle roulette.

Le mal moral, produit par cette crise, est plus désastreux que les dommages matériels, dont les spéculateurs inexpérimentés ont eu à souffrir. Les placemens industriels par actions sont frappés de défaveur pour long-temps ; même les travaux les plus utiles au pays, les chemins de fer, dont l'avenir peut bien être magnifique, et qui doivent, une fois terminés, s'entr'aider les uns les autres en se mêlant, trouveront difficilement aujourd'hui cette confiance qu'ils auraient encore provoquée, il y a un an. L'épargne des petits capitalistes a beau être assez riche encore; elle se resserre, intimidée par l'expérience, et si elle s'avise de concourir au développement industriel de

la France, ce sera dans les commandites ordinaires où une affaire se discute et s'examine à fond entre deux ou trois parties intéressées. C'est là un emploi que nous n'avions pas encore porté en compte, mais qui attire et retient, l'on en conviendra, les plus abondantes ressources de l'épargne, dont on parle tant sans vouloir reconnaître qu'elles se refusent aux chemins de fer.

C'est dans cette situation alarmante du crédit industriel que les deux compagnies du Havre et d'Orléans ont eu l'honorable hardiesse de se mettre en avant; comment se seraient-elles dissimulé que l'avenir seul pouvait les dédommager des misères et des souffrances du présent, et qu'une longue patience allait éprouver leur conviction? Mais ce n'est pas tout: après la juste appréciation de l'état du marché financier, il y avait une question de tracé. La compagnie d'Orléans, sous ce rapport, est heureusement douée; à la tête, ou au tronc de son *rail-way*, en divers points, viendront se rattacher les plus importantes lignes qui sont en projet, ou à l'étude : celles de Nantes, de Lyon et de Marseille, de Bordeaux et Bayonne, de Strasbourg même, et de Toulouse par le Berry, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Limousin, le Vivarais, le Quercy, en supposant que cette dernière ligne, si hérissée d'obstacles, doive être un jour ouverte. Nous n'en dirons pas autant de la compagnie du Havre, ou *des plateaux*, comme on l'appelle à la Bourse; elle n'a pas été également favorisée par le choix du tracé que les préférences irrésistibles des ponts-et-chaussées lui ont indiqué. On conçoit que le chemin de Paris à la mer, s'il était exécuté aux frais de l'état, dût prendre nécessairement sa direction par les plateaux. Mais toutes les considérations d'intérêt général, tous les raisonnemens et les devis d'ingénieurs n'empêcheront jamais que la ligne de la vallée ne soit plus populaire et qu'une compagnie, destinée à vivre du placement de ses actions et non de beaux calculs sur le papier, ne soit tenue de sacrifier à la popularité. Nous croyons avoir assez bien observé cette population de petits rentiers, de bourgeois et de marchands, dans laquelle se recrutent d'ordinaire les actionnaires sérieux et fidèles; il nous est démontré qu'un tracé, n'importe lequel, par la vallée de la Seine lui souriait, et que, si aux grands noms financiers de la compagnie du Havre on eût ajouté un grand mot, *la vallée*, les actionnaires seraient accourus plus nombreux.

Est-ce à dire, comme l'affirment aujourd'hui quelques écrivains peu versés dans les matières de spéculation, que tout serait sauvé maintenant, si le ministère et les chambres eussent accueilli, par

préférence, la faible compagnie qui avait ouvert et vu remplir assez facilement une souscription de cinq millions chez M. Laffitte? On fait sonner bien haut le nom de l'honorable banquier dont l'obligeance inépuisable s'était prêtée à cette combinaison éphémère. Certes, nous rendrons un hommage sincère au crédit renaissant et toujours en progrès de M. Laffitte, à sa loyauté, à sa belle et pure réputation financière. Mais on oublie qu'il n'eût été que le caissier de l'entreprise, et que les statuts de sa maison lui interdisaient d'aller plus loin. Il ne serait donc resté, derrière le paravent, qu'une compagnie presque sans nom, qui eût fait, par sa faiblesse, une compensation malheureuse aux mérites populaires du tracé. Et qu'on ne vienne pas nous dire naïvement que, dans une affaire ainsi organisée, le jeu ne se serait pas établi sur les actions. La souscription avait été annoncée pour 6 millions, dixième du fonds social évalué trop modestement à 60. Quand elle fut remplie à concurrence de 5 millions, on la ferma tout à coup. Que voulait-on faire du million restant à souscrire? Il pouvait servir loyalement à comprimer une hausse factice et prématurée des actions déjà souscrites, en les tenant sous la menace de l'émission possible d'un sixième *au pair*. Mais aussi il pouvait convenir aux fondateurs de la compagnie, qui gardaient ce sixième en réserve, de l'émettre pour leur compte, en profitant de la prime, s'il y en avait eu à l'approche de la concession définitive. C'est une tentation à laquelle les plus stoïques ne résistent guère, et nous ne voyons pas pourquoi les fondateurs auraient été seuls exclus du cercle de la souscription et de ses bénéfices éventuels. Ce n'est pas tout : découvrons le revers de la médaille. Si, au lieu de se négocier en hausse, les actions émises avaient perdu, malgré la faveur du tracé et par l'inconsistance de la compagnie, tout ce que perdent aujourd'hui les *plateaux* pour d'autres causes, que serait-il arrivé? Le chemin de la vallée, avec son système de *souscriptions directes* qu'on nous vante comme l'antidote souverain contre le jeu, serait en liquidation à l'heure qu'il est. Les *plateaux* résistent, parce qu'ils comptent parmi leurs souscripteurs des hommes tels que M. Aguado, qui est engagé pour 12 millions et n'a pas dépassé la limite de ses forces.

Cette simple distinction justifie le choix du gouvernement. Elle nous fera, d'ailleurs, découvrir la tactique nécessairement imposée aux concessionnaires des *plateaux* pour l'écoulement de leurs actions sans trop de perte, et nous permettra d'apprécier la valeur d'un reproche qui leur a été adressé. On les a blâmés de n'avoir pas pris au

mot tous les souscripteurs qui étaient venus couvrir leurs listes de je ne sais combien d'offres accessoires, montant à plus de 200 millions, et d'avoir, au lieu de cela, gardé pour eux-mêmes la plus forte part de leur souscription primitive, en vertu de laquelle ils sont concessionnaires sous le nom des directeurs titulaires. Mais, en vérité, pouvaient-ils agir autrement qu'ils n'ont fait? S'ils avaient eu la facilité de transmettre à cette seconde génération de souscripteurs, enrôlée sur le papier, toutes leurs actions avec primes, il est permis de supposer qu'ils eussent cédé à une occasion si décevante; mais le chemin du Havre eût été dès-lors une opération bien aventurée. Dès que le public n'aurait plus aperçu que des actions disséminées en des milliers de mains inconnues et irresponsables, dès qu'il aurait commencé par cela même à douter de la garantie *efficace* des grands capitalistes avoués du gouvernement, et cela avant aucun travail entrepris, la régularité des versemens se serait trouvée gravement compromise, et nous assisterions, en ce moment, à une baisse sans espoir de réaction. Si tel devait être l'inévitable résultat de l'émission subite et simultanée de toutes les actions, avec primes au moins pour consoler les chefs de la compagnie et les couvrir faiblement des risques de leur responsabilité, promise jusqu'au troisième versement inclus (en tout 250 fr.), eût-il été raisonnable à eux de produire le même effet par une émission totale au pair, sans aucune compensation personnelle? Et encore un placement au pair, destiné à être aussi étendu, eût-il pu aller jusqu'au bout? Si rapidement qu'on l'eût conduit, les cours n'auraient-ils pas fléchi encore plus vite, au point de le rendre interminable, même avec cette condition désintéressée? N'oublions pas que bien des gens souscrivent pour un fonds au pair et reculent ensuite devant leur obligation si l'on met trop d'empressement à les satisfaire : ils veulent bien acheter au pair, mais acheter de *ce qui monte*.

Les principaux membres de la compagnie des *plateaux* n'avaient donc qu'un parti à prendre, dès les premiers jours où ils ont sondé l'état de la place, et voici, selon nous, comment ils ont dû et doivent opérer. Ceci soit dit sans aucune prétention de conseiller officieux, mais pour la satisfaction que nous éprouvons à deviner la solution d'un problème difficile. Ils ont sans doute prévu qu'il leur faudrait garder long-temps les actions pour lesquelles ils sont personnellement obligés; ils vont opérer les versemens affectés à chacune d'elles jusqu'au 10 décembre, où le quart du montant nominal sera rempli, et ils encourageront ainsi l'accomplissement de ce devoir *social* sur

toutes les autres actions qui circulent. Déjà n'a-t-on pas lu plusieurs fois, dans les comptes-rendus quotidiens de la Bourse, que le deuxième versement, celui d'octobre, s'effectuait avec une exactitude digne de louanges? Cela ne nous étonne nullement, et c'est bien le cas de rappeler ce mot d'un roué de l'ancien régime à un mari qui se glorifiait un peu trop naïvement d'être père : « On n'a jamais douté de votre femme. » Nous n'avons jamais douté que M. Aguado ne fût capable de verser 3,000,000 sans appeler le public à son aide. Nous attendons de ses associés les mêmes preuves de puissance.

A la fin de décembre 22,000,000 et demi pourront être encaissés, sauf à déduire le montant des versemens en retard sur les actions circulantes (1). Dans cet état de choses, qu'y aura-t-il à faire? Ajourner indéfiniment tout nouvel appel, si même on n'a pas alors fait grace temporairement aux actionnaires du troisième versement de 50 fr., échu le 10 décembre; placer utilement les fonds disponibles pour avoir un intérêt quelconque à répartir le plus tôt possible; pousser en même temps les travaux avec vigueur, et conduire le chemin successivement jusqu'à Saint-Denis, Montmorency et Pontoise. A chacun de ces trois premiers degrés dans l'avancement de la section la plus avantageuse de toute la ligne, le taux des actions se relèvera sans contredit; il atteindra le pair, il le dépassera probablement sous l'influence de beaux dividendes, cumulés avec le revenu des sommes restées libres sur les deux ou trois premiers versemens. Ajoutons qu'à la session prochaine, la ligne de Belgique sera infailliblement livrée aux ponts et chaussées ou à une compagnie, mais plutôt aux ponts et chaussées, qui, n'ayant point à s'occuper de la tête du chemin, arriveront à Creil ou à Beauvais, selon l'option du tracé, en même temps que la compagnie des *plateaux* atteindra Pontoise. Celle-ci placera alors les actions dont elle s'inquiète aujourd'hui; seulement elle les placera avec le versement d'un quart déjà assuré à l'entreprise, et volontiers remboursé par les acquéreurs de seconde main, dans un moment où tout sera à la hausse. Peu importe qu'on n'ait pas une foi robuste, même alors, à une hausse persévérante, et que l'on se hâte de comparer le reste de la ligne à la section de Pontoise; on achète pour revendre, et ceux qui sont trop lents à se décider paient les frais de la réaction. Mais des titres, ainsi placés avec la condition de n'avoir plus à acquitter que 750 fr. sur 1,000 ont plus de chance de n'être

(1) Notez que, d'après une rumeur assez vraisemblable et très répandue à la Bourse, les chefs de la compagnie auraient entrepris de racheter, pour leur compte, toutes les actions qui s'offrent depuis quelque temps à si bas prix.

pas délaissés, quelle que soit la dépréciation qui survienne : c'est une loi que nous avons précédemment expliquée.

Voilà comment les fondateurs de la compagnie des *plateaux*, et tous autres fondateurs, réduits à être actionnaires de leur propre chose malgré eux, peuvent sortir d'embarras. Nous ne défendons pas la moralité du procédé, mais nous exposons simplement ce qui est admis comme très simple dans toute compagnie industrielle, pour l'édification de ceux qui ne comprenaient pas qu'on refusât les grands chemins de fer à la spéculation.

Quant aux actionnaires destinés à rester en route et à se défaire de leurs titres à vil prix, en dix occasions par année, dans chaque mouvement de frayeur ou d'incertitude, on n'a pas pour eux un regard de pitié. On accuse les ponts et chaussées d'exécuter chèrement; mais dans le prix de revient de l'industrie privée on ne fait entrer que ce qu'elle consomme en dépenses visibles, en travaux exposés au soleil, et non ce gaspillage continu des économies de la bourgeoisie et du peuple dans le flux et le reflux de la Bourse.

Est-il nécessaire d'avertir que ces dernières réflexions, comme celles qui vont suivre, ne s'appliquent pas aux *plateaux* directement, mais à un principe? Poursuivons. Les actionnaires de la dernière génération, nous l'avons dit, ont chance d'être les plus favorisés; et ce n'est pas seulement parce qu'ils entrent dans l'action à travers une large brèche ouverte par la baisse, mais encore parce que le secours de l'état, s'il devient indispensable, ne se fera sentir aux chemins de fer de l'industrie privée qu'après leur confection et un commencement d'épreuve. Ce secours est déjà prévu, au moins sous une forme qui sera le surhaussement des tarifs. Il demeure bien convenu que, si les lois de concession, votées dans la session dernière, ont stipulé seulement la faculté d'abaisser les tarifs d'après certaines conditions, le droit de les élever, en d'autres occurrences plus fâcheuses et plus probables, reste néanmoins tout entier à la disposition du ministère et des chambres. Mais, pour plus d'un chemin peut-être, la révision en hausse des tarifs sera un palliatif insuffisant. Il est vrai qu'on a laissé, entre les prix du transport ordinaire par terre et les tarifs des voies en fer récemment concédées, une assez belle marge pour que l'idée vienne naturellement de recourir à l'élévation de ces derniers, comme à une ressource ménagée d'avance. En effet, prenons pour terme de comparaison les tarifs du *rail-way* d'Orléans, fixés un peu plus haut généralement que ceux des *plateaux*. Ils sont, en moyenne, de 25 cent. par voyageur et par lieue. Le transport or-

dinaire revient à 75 cent. par lieue en voiture de poste, à 50 cent. en diligence, à 20 ou 25 cent. dans ces incommodes véhicules qu'on nomme *pataches*. Tels sont les chiffres plus ou moins rigoureux que nous prenons, dans une brochure récente de M. François Bartholony, dont toute la presse a fait l'éloge. En ce qui concerne les marchandises, la différence est encore plus grande. La moyenne, sur le *rail-way* d'Orléans, pour les marchandises qui paient selon leur tonnage, c'est-à-dire pour toutes, à l'exception des bestiaux, est de 56 cent. par tonne (mille kilog.) et par lieue. Le transport sur les routes de terre demande 4 fr. 50 cent., 1 fr. 60 cent. et 1 fr. pour le même poids et la même distance, selon qu'il est effectué par diligence, par roulage accéléré, ou par roulage ordinaire.

Malgré cette disproportion frappante, un surhaussement des tarifs des chemins de fer, qui serait sans doute considérable pour être efficace, risquerait de les déconsidérer, de réduire le mouvement de la circulation en déroutant des habitudes prises, et de leur nuire en un mot plus qu'il ne les servirait. Nous ne disons pas cela absolument par rapport aux voyageurs; mais les marchandises, ne l'oublions pas, trouvent plus d'économie sur les canaux et les rivières, même dans la relation actuelle de leurs frais et de ceux établis pour les chemins de fer. L'état, qui sait? en viendra peut-être à appliquer aux chemins de fer un remède héroïque pour lequel les chambres ont manifesté jusqu'ici une répugnance plutôt instinctive que réfléchie, nous voulons parler de la garantie d'un *minimum* d'intérêt aux actionnaires. Il paraît certain du moins qu'à la session prochaine, aucune compagnie nouvelle ne se formera, sans cette condition. Déjà, depuis longtemps, des hommes graves, éprouvés par les affaires, d'ailleurs assez autorisés par leurs succès antérieurs à prendre confiance en eux-mêmes, avaient désespéré de toute grande concession qui ne ferait pas tout d'abord reconnaître cette nécessité par les chambres. M. François Bartholony en avait fait la base de ses soumissions précédentes, il répète aujourd'hui ce qu'il a toujours affirmé; voici un passage de son livre, écrit avant la grande déroute des actions, encore si peu nombreuses, du tracé des *plateaux* : — « De ce que cette faveur, qui s'est attachée aux actions des derniers chemins de fer concédés (ceux d'une étendue limitée, comme Saint-Germain, Versailles, Montpellier), faveur que l'expérience n'a, du reste, point encore justifiée, est venue éveiller l'attention des capitalistes, il ne s'ensuit pas que l'on trouverait facilement à réunir les sommes considérables qu'exigeraient les grandes lignes. Il faut remarquer qu'il ne s'est

encore agi, jusqu'ici, que de chemins d'une portée financière très restreinte, et que, par cette raison, nous avons toujours reconnus être appropriés aux ressources de l'industrie privée abandonnée à elle-même; *mais de ces entreprises, d'une portée ordinaire, aux grandes lignes projetées par le gouvernement, il existe un immense intervalle financier, et, dans l'état actuel des choses et des esprits, nous dénions à l'industrie particulière, livrée à ses propres forces, la puissance de le franchir.* »

M. Bartholony est un des hommes de notre temps, dont les paroles ont le plus de poids, quand il s'agit de discuter les voies et moyens et les chances d'une opération financière. C'est lui qui, sous la restauration, fut l'ame et le véritable moteur anonyme de cette maison de banque que la protection affectueuse et presque fraternelle de M. de Villèle éleva tout à coup si haut pour quelques années, en l'initiant à toutes ses pensées d'amélioration industrielle promise dès-lors au pays. Du reste, l'opinion de M. Bartholony, sauf la question de la garantie d'intérêt qui ne rencontre pas partout la même faveur, avait été soutenue par plusieurs membres de la commission réunie au ministère du commerce, en novembre 1837; et MM. d'Argout et Passy particulièrement avaient annoncé, presque à jour nommé, la crise imminente que devait faire éclater l'apparition des grandes compagnies de travaux publics. Tous les hommes d'expérience étaient d'accord, le public seul doutait; quelques journaux étaient dès-lors et sont restés dans leur conviction inébranlable.

Revenons à la question de la garantie d'intérêt; car si la chambre des députés s'opiniâtre à exclure l'état de l'exécution des chemins de fer, il faudra bien relever le courage abattu des compagnies par quelque attrait jusqu'ici inconnu. La garantie d'intérêt a ses inconvéniens et ses dangers; ce n'est pas ici le lieu de les énumérer et de traiter à fond un sujet si vaste. Disons toutefois que le danger le plus manifeste à nos yeux ne serait pas de grever à l'excès le trésor public, qui, promettant un *minimum* de 4 pour 100, dont 3 pour les actionnaires, 1 pour l'amortissement, serait affranchi des conséquences de son obligation, dans la plupart des cas : le *casus fœderis* serait d'autant plus rare que l'état, comme prix de son engagement éventuel, devrait se réserver un droit positif de surveillance qui contiendrait dans de justes bornes d'économie et de nécessité les travaux des compagnies. Et quand il y aurait lieu quelquefois de faire honneur à la garantie d'intérêt pour une entreprise ingrate, la chose publique y gagnerait encore, si, tout calcul fait des dépenses à la

charge du trésor et de l'industrie privée, il se trouvait avéré que le travail eût été exécuté à plus grands frais, et surtout avec plus de lenteur, par les ingénieurs du gouvernement. Le plus souvent, nous le croyons, on aurait cette satisfaction énonomique.

Le danger qui nous frappe le plus, dans le système de la garantie d'intérêt, c'est de donner des primes à l'agiotage, au moment de l'émission des titres. Il pourrait se faire que les actionnaires sérieux, attirés par cette promesse certaine d'un faible intérêt, mais entraînés, par des banquiers toujours trop habiles, à payer leurs actions beaucoup au-dessus de la valeur nominale, n'eussent plus la perspective que de toucher 4 pour 150, par exemple, au lieu de 100. La combinaison deviendrait, en fin de compte, illusoire et aussi décourageante que le régime actuel. Mais ne serait-il pas possible autant que juste de confier la tâche délicate de cette émission primitive d'actions à un syndicat élu dans les deux chambres? Ce syndicat, tel que nous le supposons, composé d'hommes de tous les partis, comme l'est le comité d'administration du chemin du Hâvre, où siége M. Barrot à côté de M. Jaubert, recevrait toutes les souscriptions à bureau ouvert, ferait à chaque souscripteur sa part réduite dans une proportion égale, selon l'affluence et la quotité des demandes; il y aurait un *maximum* de souscription individuelle qu'il ne serait pas permis de dépasser, ni d'éluder par l'intervention de prête-noms complaisans; d'autres précautions enfin pourraient être signalées par l'expérience des hommes d'affaires et des administrateurs que les deux corps législatifs réunissent dans leur sein. Croyez bien que, malgré les erreurs et les défectuosités de l'application, un avantage essentiel serait obtenu ainsi, c'est-à-dire l'assurance du placement de toutes les actions, le même jour, et en majorité dans des mains autres que celles des banquiers. Cette mission semble, au premier abord, hardie, exposée à mille critiques, aux calomnies. Qu'importe? Ne saura-t-on jamais braver tout cela que pour son ambition personnelle?

Cette idée, que nous hasardons, est moins compromettante pour les chambres que ce qui se passe dans le parlement anglais. Là viennent aboutir directement les soumissions des compagnies; là sont examinés les mérites de chacune, les moyens financiers, les prétentions rivales; là les parties intéressées ont recours quelquefois, dit-on, à la corruption, et la chose en vaut la peine, puisque c'est le parlement qui prépare, instruit, juge et sanctionne les concessions. Que serait-ce, auprès de ce plein pouvoir, qu'une simple répartition de titres à une foule de souscripteurs obscurs? Quel risque y aurait-il?

Le plus ordinairement un prétexte banal au reproche de camaraderie, accusation légère!

Nous serons de bonne composition sur les moyens d'appliquer notre principe et de porter secours aux compagnies. Si le soin de répartir les actions *garanties* paraît trop étranger aux chambres, ou indigne d'elles, ne pourrait-on pas en charger le conseil d'état, qui déjà pénètre si profondément dans les questions personnelles quand il s'agit de la constitution des sociétés anonymes?

Au demeurant, nous voudrions sincèrement rendre plus admissible le système de la garantie d'intérêt, afin d'expérimenter la réelle puissance des grandes compagnies, en leur tendant la main, puisque, sans appui, leur marche n'est pas rassurante. Dans le cas où ce secours, avec tous les moyens de contrôle dont il faut l'accompagner, leur semblerait incommode et inacceptable, elles auraient livré enfin tous leurs secrets. Il serait temps d'expérimenter, à son tour, le corps des ponts-et-chaussées, qui vaut bien cet honneur. Le corps des ponts-et-chaussées n'a pas la réputation de faire vite et à peu de frais; c'est une réputation, bien méritée autrefois, qu'il a démentie, depuis 1830, par quelques travaux rapides et point trop dispendieux. On se demande si le baptême continuel qu'il recevrait de la presse, disposée, non sans raison, à verser sur lui des flots d'encre et de critique, pendant l'exécution des chemins de fer, n'achèverait pas de le laver de sa tache originelle, et s'il convient de le rejeter dans l'impénitence finale par le désespoir d'une réconciliation avec le public.

La question de l'exécution des grandes lignes sera de nouveau posée, n'en doutons pas, entre l'état et les compagnies, et cette fois avec des données plus favorables à l'état. C'est un devoir de position pour tout gouvernement, c'est une inclination innée de vouloir garder pour soi-même la direction de pareilles entreprises. Toutes les opinions politiques seront, l'une après l'autre, de cet avis, le jour où elles auront saisi le pouvoir. Les opinions les plus vivaces ou les plus tranchées seraient, sous ce rapport, les moins faciles à se laisser fléchir aux prières de l'industrie privée. Si, par impossible, le parti qui inspire *le National* était maître du pays, on ne le verrait pas déserter volontiers ce beau prétexte de popularité et de grandeur. On en dira autant de la légitimité. Il n'y a que les opinions métisses, engendrées en foule autour du gouvernement de juillet, qui auraient la naïveté de suivre, pour leur compte, les pauvres conseils qu'elles lui donnent.

Il semble, à vrai dire, à peu près convenu que l'état aura sa part,

et les compagnies la leur : on s'attend à une transaction, mais sur quelles bases? Si les compagnies reçoivent les petites lignes, les embranchemens, et n'aspirent plus à disputer les grandes lignes à l'état, rien de mieux, le partage sera facile et ne grèvera aucune des parties prenantes. Encore sera-t-il nécessaire que l'industrie privée attende la fin de la crise financière où nous sommes en plein; car, en ce moment, quiconque a pu voir de près la situation du crédit industriel, lui porterait le défi de lever seulement six millions pour un chemin de fer autre que ceux où l'on est déjà forcément engagé. Mais si les compagnies prétendent encore au partage des grandes lignes, dans l'espérance d'un meilleur avenir, et si l'on cède à leur vœu, c'est qu'on sera bien décidé à imposer à l'état le double devoir de faire lui-même les travaux qu'il aura gardés pour lui et d'intervenir en faveur de ceux qu'il ne fera point, par une garantie d'intérêt, ou par toute autre prime d'encouragement; il est appelé, dans cette hypothèse, à concourir au succès des grandes lignes de l'industrie privée; et celles déjà concédées n'expieront sans doute pas le tort d'être venues les premières; elles n'auront pas complété la démonstration d'une vérité utile, pour en avoir tous les risques et non pas les avantages.

Jusqu'ici on avait entendu autrement le concours de l'industrie et de l'état, dans le but lointain de couvrir toute la France d'un réseau de routes en fer; la première clause était une entière indépendance de part et d'autre. A-t-on assez répété que nous vivions sous un gouvernement et à une époque de juste-milieu; que les opinions extrêmes n'étaient plus de mode, que les prétentions les plus contraires tendaient à transiger, à se concilier; d'où l'on déduisait cette conséquence que les compagnies et l'état n'avaient qu'à se partager fraternellement les grandes lignes par moitié, pour les exécuter ensuite chacun à sa guise, chacun de son côté. Ainsi, il y aurait eu concurrence, rivalité, j'ai presque dit hostilité, et non pas concours utile et fécond des deux puissances. Mais ce système paraît entravé dès le premier pas, et l'industrie privée incline visiblement vers l'idée plus modeste et plus sûre d'une association véritable et intime avec l'état.

Nous avons signalé, en nous faisant l'écho d'une rumeur publique, encore assez vague, le principe et l'esprit de cette association; nous ne dissimulerons pas combien il est difficile d'en organiser le mode, les conditions et les garanties réciproques. D'autres écrivains ont proposé de placer l'état vis-à-vis des compagnies dans la situation d'un prêteur pur et simple, d'un bailleur de fonds à modique intérêt, et pour une certaine quotité seulement de leur capital social. Quelques

autres, donnant une forme différente à cette idée qui reste à peu près la même, ont demandé que l'état se fît actionnaire, dans une proportion convenue, des entreprises d'utilité publique laissées à la direction des particuliers. Il ne serait pas difficile de relever dans ces deux variantes qui partent d'une donnée commune, c'est-à-dire de la nécessité d'une avance en argent, des inconvéniens au moins égaux à ceux du système Bartholony, qui procède d'un principe différent, la garantie d'un *minimum* d'intérêt. C'est au gouvernement de peser le mal et le bien de chaque idée, de choisir le genre de secours qui entrera le mieux dans ses propres convenances et dans les nécessités des compagnies, ou de revenir avec une ferme résolution au grand système de l'exécution directe par l'état. Mais il y a péril en la demeure, et toutes les complications du problème ne justifieraient pas un ajournement de la solution qu'on attend. Les gouvernemens sont institués pour tout résoudre, ils ne sont pas des bénéfices simples, sans charge d'ames.

Et, d'ailleurs, s'imagine-t-on que les difficultés sont près de disparaître, et que le gouvernement, après les premiers obstacles franchis, n'aura qu'à se croiser les bras, pour contempler le développement des chemins de fer? Non ; il n'y aura pas une seule période de leur laborieux enfantement qui ne doive lui apporter, nous le croyons, des embarras incalculables. Même après leur exécution, qu'il ne s'attende pas à trouver le repos et toutes les facilités merveilleuses qu'ils semblent lui promettre pour la surveillance d'une nation devenue plus homogène. On a comparé les principales lignes de chemins de fer à de grandes rênes de gouvernement; mais on n'a pas voulu voir qu'en armant le pouvoir d'une ressource de plus, on livrait en même temps, à la société qu'il doit conduire, mille moyens nouveaux et imprévus d'échapper à son influence. Il ne faudra pas de faibles mains pour mener ainsi *à grandes rênes* un peuple de 34,000,000 d'ames s'agitant, se mêlant, sur tous les points du territoire, et désormais trop confiant dans sa force.

VICTOR CHARLIER.

# BULLETIN.

Nous avons quelques réponses à faire, non pas aux injures dont nous honorent certains journaux, et particulièrement une feuille rédigée par les doctrinaires, mais au petit nombre de raisons éparses parmi ces injures. Pour répondre aux premières, il ne faut qu'un peu de logique; quant aux autres, le calme et le dédain sont une réponse suffisante aux yeux de tous les hommes sensés, et nous nous y tiendrons.

L'approche de la session se fait évidemment sentir. Rien qu'à voir l'attitude du parti doctrinaire, on devine qu'il commence à s'inquiéter de la chambre. Déjà il s'est mis en règle sur la question de la réforme électorale. Décidément il n'en veut pas. Après un long silence, il a reconnu qu'on ne peut suivre, en cette circonstance, *l'une ou l'autre conduite;* et le voilà opposé à la réforme. Cette liberté qu'il prend, d'avoir un avis contraire à celui de la coalition, ne brouillera pas toutefois les doctrinaires avec elle: non pas qu'elle pardonne, au fond, cette velléité à un parti qu'elle croit avoir suffisamment compromis pour l'empêcher d'avoir de ces retours, mais parce qu'elle croit que la résolution des doctrinaires n'aura pas de suites. Un journal *ami* le dit du moins formellement, et nous prions le *Journal Général* de ne pas nous attribuer ses paroles: « Les doctrinaires, dit-il, ne pouvant faire accepter leur moyen, finiront par adhérer à celui qui obtient l'assentiment presque unanime de l'opinion, la réforme électorale; car, sur d'autres questions, ils viennent d'eux-mêmes aux idées de l'opposition qu'ils ont eu, à une autre époque, le malheur de combattre. » — Nous devons aussi laisser au *Siècle*, qui dit ces paroles, le soin de répondre au *Journal Général* qui nous défie de citer une seule idée de celles que les doctrinaires ont soutenues depuis huit ans, qu'ils aient récemment désertée. *Le Siècle* avait, en effet, répondu d'avance, quatre jours avant: « Le remède des doctrinaires à tous les abus dont

se plaint la société, ce serait peut-être de leur confier le gouvernement; mais celui-là ne paraîtrait rassurant qu'à leurs adeptes. On se souvient, en effet, non-seulement des actes de certains ministres du 11 octobre et du 6 septembre, mais de leurs professions publiques sur l'intervention personnelle du roi dans les affaires, et sur la légitimité des rémunérations accordées, aux frais de l'état, soit aux localités, soit aux individus qui servent le gouvernement par leurs votes. » Et après avoir parlé de l'intervention en Espagne, *le Siècle* ajoute : « Puisque les doctrinaires se sont éclairés sur ce point, nous ne devons pas désespérer de les voir prochainement revenir à la vérité sur d'autres qui ne sont pas moins graves. » Nous n'en avons pas dit autant aux doctrinaires, et cependant c'est contre nous que s'est dirigée toute leur humeur, et c'est à nous, et non pas à leurs alliés qui les traitent si sévèrement, qu'ils adressent ces paroles : « Vous voudriez bien qu'en passant du pouvoir à l'opposition, les conservateurs eussent déposé quelques-uns de leurs principes; mais l'opposition qui vous menace des coups les plus rudes, c'est notre opposition, à nous, hommes de pouvoir, d'ordre et de légalité. »

Nous ne ferons pas remarquer tout ce qu'il y a de flatteur et d'amical pour tous les autres partis de l'opposition, dans ce monopole de l'ordre, de la légalité (et du talent, diraient-ils s'ils l'osaient), érigé par les doctrinaires en leur propre faveur. Nous nous en tiendrons à dire que nous serions charmés de trouver les doctrinaires tels qu'ils se font, et que ce que nous voudrions seulement, ce serait qu'en passant du pouvoir à l'opposition, ils eussent déposé le ton arrogant et injurieux qu'ils transportent partout avec eux, sans que rien le motive. Quant à leurs principes conservateurs, on sait à quoi s'en tenir, et leurs alliances actuelles, qui s'écroulent de toutes parts, il est vrai, mais bien malgré eux, en disent plus que toutes leurs paroles. Il est quelques-unes de ces paroles qui méritent l'attention toutefois; telles sont celles que nous allons citer, et qui prouvent que si l'opposition de gauche ne croit pas sérieusement aux principes du parti doctrinaire, comme nous venons de le voir, le parti doctrinaire lui porte, de son côté, des sentimens d'estime à peu près pareils.

Voici ce que dit le *Journal Général* après avoir protesté que ses principes conservateurs l'éloignent de toute demande intempestive de changement dans les institutions fondamentales du pays; il s'agit du ministère du 15 avril : « Une réforme politique a paru, à plusieurs de ses adversaires, un bon moyen de se défaire d'un mauvais ministère. Nous sommes convaincus qu'il ne faut pas un si puissant levier pour renverser une si frêle machine. » C'est donc là tout ce que voit le parti doctrinaire dans la réforme électorale! Si le ministère n'est pas renversé par *le moyen* qu'il a proposé, et dont parle *le Siècle*, il faudra en venir à la réforme électorale. Le droit d'élection que l'opposition fait demander par la garde nationale, n'est autre chose, à ses yeux, qu'un levier propre à opérer un changement de ministère; et pour que l'on n'en doute pas, le même journal ajoute que c'est un grand malheur, en politique, quand les questions cachent autre chose que ce qu'elles disent, et quand

on se croit obligé d'avoir recours à la voix réformatrice pour renvoyer un cabinet que la chambre actuelle renversera quand elle voudra!

Que dirait l'opposition si nous avions donné une explication semblable de la pétition électorale? Que d'injures et de récriminations nous auraient values des paroles de ce genre! L'opposition en masse se serait levée contre nous, et avec elle le parti doctrinaire, il y a quelques jours, si nous avions dit à la garde nationale : La pétition qu'on vous présente à signer n'est pas ce qu'elle paraît être, elle cache autre chose que ce qu'elle dit; on n'a recours à vous et à la réforme que pour changer de cabinet; quand le ministère sera renversé, et ceux qui vous offrent la plume, arrivés au pouvoir, la farce sera jouée, et la pétition qu'on vous fait signer en vous disant qu'elle renferme le rétablissement de l'ordre, du régime constitutionnel, le bonheur et la prospérité de la France, cette pétition deviendra ce qu'elle pourra. La masse ministérielle déplacée, le levier deviendra ce qu'il pourra; on le jettera en quelque coin, pour le reprendre quelque jour, quand il s'agira de renverser un autre ministère, celui des doctrinaires, par exemple, si l'opposition de gauche doit le subir!

Mais les doctrinaires sont de l'opposition, ils ont le droit de tenir ce langage, sauf à entendre des vérités non moins rudes de la part de leurs amis de la coalition. Il est vrai que les doctrinaires se croient de bonnes raisons pour prendre patience. A leur sens, le moment de revenir au pouvoir est proche, et ils le donnent à entendre assez clairement à qui sait les lire. En exhortant les leurs à ne point se laisser entraîner « sur une pente où il devient difficile de s'arrêter, et où l'on se rencontre avec les mauvaises passions, » la pente de la réforme électorale, ils se demandent qui arrêterait cet ébranlement une fois qu'il serait donné? M. Molé et ses collègues? Mais, répondent-ils : « Ils n'ont pu empêcher cette déviation, ils ne sauraient y mettre fin. » Est-il donc besoin de chercher les hommes capables de la mettre cette fin, et appelés à prononcer le *quos ego*, que selon les doctrinaires, le ministère actuel, le ministère de M. Molé, de M. Barthe et de M. de Montalivet n'aurait pas le droit de dire tout comme eux? Ces hommes ne sont autres que les doctrinaires eux-mêmes. Aussi leur déclaration est-elle précieuse. Après avoir ameuté tous les partis contre le gouvernement, après avoir fraternisé avec M. Odilon Barrot et tous les hommes les plus avancés de la gauche, les voilà qui se donnent pour le seul remède possible aux maux et aux désordres qu'ils ont causés. Eux seuls peuvent calmer la tempête qui gronde. Quand ils auront assez remué, assez agité le pays pour qu'on se croie en danger, ils passeront du camp des agitateurs dans celui des conservateurs; mais que disons-nous? Ils s'y placent déjà et ne voient plus dans l'opposition qui leur a si fraternellement ouvert ses portes, qu'une pente où l'on se rencontre avec les mauvaises passions! M. Dupin n'avait-il pas bien défini les doctrinaires quand il disait de ce parti : « Intrigans pour monter au pouvoir, insolens quand ils y sont, factieux quand on ne veut pas d'eux! »

Nous l'avons dit, la session approche, et le parti doctrinaire compose déjà

son attitude pour la chambre. Son langage désordonné prend de la componction, et le sobriquet de *conservateur*, mis de côté durant six mois, revient à chaque moment sur ses lèvres. C'est ainsi que font des écoliers hypocrites quand sonne l'heure du retour de leur maître absent. Leur turbulence et leur esprit d'insubordination cessent, et l'on se hâte de redevenir bien sage. Ainsi font les doctrinaires, et jamais la chambre ne pourra croire que les cris de désordre qui ont retenti jusqu'au fond de nos départemens aient été lancés par un parti si régulier, si béat, si bien appris et surtout si modeste!

Les doctrinaires s'abusent un peu, il est vrai, en se figurant que la coalition leur laissera mettre aussi facilement la main sur le pouvoir qu'ils le pensent. Il y a dans l'opposition des prétentions non moins hautes que les leurs. Voilà un journal de la coalition, un journal de la gauche, qui déclare, en propres termes, que les chefs des partis parlementaires doivent reprendre au pouvoir la place *usurpée* par M. Molé. Les doctrinaires ont inventé la quasi-légitimité; mais voici une légitimité tout entière qui vient les battre en brèche. Napoléon disait à M. de Fontanes : « Laissez-nous au moins la république des lettres. » Nous sommes tentés de dire à l'opposition de gauche : « Laissez-nous au moins l'élection dans les régions intellectuelles! » A ce compte, tout homme qui sera ministre occupera la place des chefs parlementaires; et comme il n'est question ici que de la place usurpée par M. Molé, il ne s'agit, sans doute, que de la présidence du conseil. Or, assurément, ce n'est pas pour M. Guizot ou pour quelque doctrinaire, que la réclame le journal que nous citons. Il y a de quoi déranger les calculs du parti doctrinaire.

Nous aurions bien, pour notre compte, à faire ici une observation. M. Molé aurait usurpé, dit-on, au pouvoir, la place des chefs parlementaires. Ceux qu'on nomme les chefs parlementaires ont donc au pouvoir une place immuable, incontestable, perpétuelle, comme est le trône; et cette place, on la désigne, c'est celle qu'occupe aujourd'hui, mais par usurpation, M. Molé, c'est-à-dire que c'est la présidence du conseil et la direction des affaires. Ce n'est donc plus la chambre qui donne les ministères, ce n'est plus la majorité parlementaire qui fait loi, mais bien les partis parlementaires, c'est-à-dire la minorité des chambres, qui se compose des différens partis coalisés, à moins toutefois que l'opposition ne prétende se faire passer pour la majorité qui, dans la dernière session, a voté, d'accord avec le ministère, sur toutes les questions vitales, telles que l'adresse, le budget, la question d'Afrique, celles des armes spéciales, des fonds secrets, etc., etc. Puisque nous sommes sur la voie des réformes, nous ne voyons pas pourquoi la coalition n'appuierait pas aussi celle-là. Ce serait une nouvelle théorie sociale, et voilà tout. Le changement serait léger, et ne vaut pas la peine qu'on en parle. On compterait les voix dans les chambres comme on les compte aujourd'hui. Seulement, celui qui en aurait le moins serait ministre. Le gouvernement représentatif s'établirait d'après les règles du jeu de *qui perd gagne*, et tout serait dit. Mais de quelque peu d'importance que soit ce changement politique, encore faut-il le faire; et comme il n'a pas encore été adopté par les chambres, que nous sa-

chions, il serait bon de ne pas dire qu'un cabinet qui a mis plusieurs fois son existence dans les mains de la majorité, pendant la dernière session, et qui chaque fois l'a vue voter en sa faveur, usurpe la place des chefs des partis repoussés dans toutes les grandes questions politiques, telles que l'intervention, la question d'Afrique, et les autres que nous venons de citer. Rayons donc ce mot d'usurpation, et venons aux autres accusations de la même feuille.

Les journaux qui soutiennent le gouvernement contre ses rudes adversaires, analysent, dit-elle, avec le soin le plus minutieux, *les petits dissentimens qui peuvent exister* au sein de l'opposition; mais ces efforts seront perdus, et l'opposition restera unie dans le *but saint* de faire rentrer le pouvoir dans les voies constitutionnelles.

Vous l'entendez? les petits dissentimens de l'opposition! Le mot est admirable. Petits dissentimens, en effet, que la réforme électorale, l'intervention en Espagne, les lois de septembre, le traité des 24 articles! légères variations en effet, qu'un désaccord sur les points les plus importans de la politique intérieure et extérieure! On diffère de si peu quand les uns disent que tous les citoyens doivent être électeurs, les autres que l'élection doit être conférée aux seuls gardes nationaux, d'autres aux capacités exclusivement et à la seconde liste du jury, et quand d'autres encore s'écrient que la réforme électorale, quelle qu'elle soit, est la pente où l'on rencontre les mauvaises passions! Ce sont là de très petits dissentimens, qu'on ne peut analyser qu'à l'aide du microscope, en y mettant tout le soin et la persévérance que comporte l'ardent désir de diviser une opposition si unie, et qui s'adresse, comme nous l'avons vu, de part et d'autre, des propos si respectueux et si tendres! Il ne peut y avoir, en effet, que de petits dissentimens dans une opposition qui n'est composée que de républicains, de légitimistes, de doctrinaires et de quelques fragmens du centre gauche! Le moyen de différer sur les points essentiels avec des élémens pareils! Et comment douter que l'opposition, ainsi formée, ait un autre but que *le but saint* de faire rentrer le pouvoir dans les voies constitutionnelles!

Cependant que penser et que dire de l'opposition? Si l'on convient avec elle qu'elle n'a que de petits dissentimens, les doctrinaires qui sentent venir la chambre se récrient. Ils veulent différer, et grandement, de leurs collègues temporaires. Ils déclarent qu'ils sont des hommes d'ordre et de pouvoir, craignant le contact des mauvaises passions. Le centre gauche opposant se récrie de son côté. Il n'a rien de commun avec les doctrinaires. C'est lui seul qui sait allier les idées d'ordre et de liberté; c'est lui seul qui a le droit de s'opposer à la réforme, car on ne l'accusera pas de vouloir fonder, comme les doctrinaires, un système d'aristocratie et de grande propriété. L'extrême gauche se récrie encore plus fort. Elle saura bien, dit-elle, ramener à son opinion les doctrinaires qui lui ont fait plus d'une concession; la réforme se fera malgré la gauche modérée, malgré le parti doctrinaire. Il faudra bien l'adopter bon gré mal gré, ainsi que l'intervention en Espagne, ainsi que la

guerre à l'Europe pour le traité des 24 articles, ainsi que tout ce qu'elle a voulu depuis huit ans, et ce qu'elle est à la veille d'obtenir. Si, au contraire, on met le doigt sur ces légers dissentimens, l'opposition se lève tout entière, et déclare qu'elle est unie pour écraser à la fois ceux qui essaient de la diviser, comme ceux qui ont l'audace de la combattre! Encore une fois, que dire à l'opposition?

Le *Journal des Débats*, traitant les doctrinaires, ses anciens amis, plus mal que nous ne les avons jamais traités, disait à l'opposition qu'elle n'a jamais converti personne. « On vient à elle, disait le *Journal des Débats*, parce qu'on est tombé du pouvoir, ou parce qu'on est las d'attendre un portefeuille; on y vient parce qu'il est commode de placer ses rancunes privées sous le drapeau d'un parti, et de couvrir d'un faux-semblant de convictions des dissidences passionnées et des haines éphémères; on y vient par toutes sortes de motifs, rarement pour avoir été converti aux doctrines dont on accepte un instant la complicité. Les doctrinaires qui suivent l'opposition, à l'assaut du cabinet, ajoute le *Journal des Débats*, y marchent sous son drapeau, mais non avec ses idées. » A part tout ce qu'il y a de dur et de dédaigneux pour les doctrinaires dans ces lignes, elles doivent inspirer quelques réflexions salutaires. Si les doctrinaires n'ont pas renoncé à leurs principes, malgré toutes les manœuvres dont ils nous ont rendus témoins, s'ils sont restés ce qu'ils étaient, et le *Journal des Débats* les connaît trop bien pour s'y tromper, s'ils font servir l'opposition à la cause de leurs *dissidences passionnées et de leurs haines éphémères*, qu'espère-t-elle donc en marchant avec eux, et en les plaçant à l'avant-garde? Veut-elle donc porter les doctrinaires au pouvoir, et les y porter seuls, car pour y entrer avec eux, n'y eût-il pour obstacle que ces *petites dissidences* que nous avons signalées tout à l'heure, ce serait une conception monstrueuse et impossible à réaliser? Est-ce là ce que veut l'opposition? Alors, adieu la réforme qu'elle réclame, adieu l'abrogation des lois de septembre, et tout ce qu'elle exige, car les doctrinaires déclarent qu'eux seuls sont assez forts pour prononcer le *quos ego* qui réduirait toutes ces prétentions à rien. L'opposition libérale voudrait-elle voir les doctrinaires une seconde fois à l'œuvre, pour avoir la joie de les combattre? voudrait-elle imiter la tactique des légitimistes qui disent qu'il faut passer par la république pour revenir à la restauration? voudrait-elle passer par les doctrinaires? Il est bon qu'on le sache, et que la chambre puisse se dire qu'un vote, un seul vote, peut nous faire passer par une mauvaise administration, mauvaise de l'aveu de l'extrême gauche, pour arriver à l'administration de l'extrême gauche elle-même, qui jusqu'à ce jour n'a pas été du goût de la chambre. Quant aux doctrinaires, ils ne sont pas hommes à faire les mêmes fautes que l'opposition de gauche. Ce que veulent ces grands *conservateurs*, c'est le pouvoir; mais ils le veulent tout de suite et pour eux, dussent-ils *usurper* la place que l'opposition de gauche déclare appartenir à un autre.

La *Gazette de France* a commis une erreur en citant une de nos phrases.

Nous avions dit : « Quel spectacle nous donnent ceux qui poussent à l'adoption de l'absurde conception du suffrage universel, mise en circulation par la *Gazette de France*, après avoir combattu si hautement et en si bons termes cette insoutenable idée. » La *Gazette* répond qu'elle n'a jamais combattu l'idée de la réforme. Aussi ne l'avons-nous pas dit. Notre phrase est dans ce sens : « Des hommes qui ont combattu le suffrage universel poussent à l'adoption de cette mesure. » C'est comme si l'on disait : « Quel spectacle nous donne un journal légitimiste qui demande le suffrage universel, vieille idée empruntée à la société républicaine des droits de l'homme, après avoir été si absolument monarchique sous M. de Villèle ! » Il s'agirait du journal légitimiste, et non de la société des droits de l'homme, qui ne pourrait dire qu'on l'accuse d'avoir été monarchique sous M. de Villèle.

L'opposition triomphe d'un article du *Journal des Débats*, inséré par mégarde dans *le Moniteur*. Quelques jours avant, par mégarde aussi, on lisait dans le journal officiel un article extrait de *l'Écho de la Corse*, dans lequel M. Jourdan, préfet de ce département, était accusé formellement, à propos de l'assassinat de M. Pozzo di Borgo. Le gouvernement ne peut avoir en vue de blâmer ses propres actes, ni ses fonctionnaires dans *le Moniteur*, et l'insertion de l'article du *Journal des Débats* ne prouve qu'une chose, c'est qu'il y a quelque négligence dans la rédaction du journal officiel, puisque les intentions et les intérêts du gouvernement lui-même y sont méconnus. On annonce, du reste, quelques changemens dans la direction du *Moniteur*.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Une tragédie en cinq actes et en vers, *Maria Padilla*, vient d'être représentée à la Comédie française. Si cette tentative, louable sous plusieurs rapports, n'a obtenu qu'un médiocre succès, l'auteur doit s'en prendre surtout à la légèreté avec laquelle il a traité l'histoire. M. Ancelot, qui se pique d'être fidèle au culte des écrivains classiques, aurait dû s'efforcer de suivre de plus près les traces de ces grands maîtres. Certes c'étaient de grands génies, les poètes divins qui créèrent *Andromaque*, *Cinna*, *Britannicus*, et cependant ils ne se croyaient pas dispensés de respecter la majesté de l'histoire. Ils ne touchaient qu'avec un saint respect à tous les noms qu'elle a consacrés ; et lorsqu'il leur arrive d'introduire quelques changemens, voyez dans leurs préfaces, modèles de grace et d'humilité charmantes, quels soins ils emploient à les justifier. Voyez comme Racine s'excuse d'avoir fait vivre Britannicus deux ans de plus qu'il n'a vécu ; comme il s'appuie de l'autorité des anciens, comme il demande grace à l'histoire, s'il lui arrive par hasard de déranger un pli de son manteau ! M. Ancelot n'a pas tant de scrupules ; il ne se soucie guère d'ôter à son héroïne quinze ou vingt années d'existence, d'altérer les faits, de dénaturer les caractères. Mais les siècles vengent les siècles, et l'histoire oublie les poètes qui ne l'ont pas respectée.

Maria Padilla est au premier acte une fille ambitieuse qui, chaque nuit, voit dans ses rêves un jeune inconnu qui la prend par la main et la fait asseoir sur un trône. Comme Macbeth, elle entend des voix mystérieuses qui mur-

murent sans cesse à ses oreilles, et lui disent : Tu régneras! Au deuxième acte, ce rêve se réalise; don Pèdre, le tyran de Castille, s'est introduit dans le manoir des Padilla, à peu près comme don Carlos dans la chambre de dona Sol. Maria consent à le suivre, mais à condition qu'il l'épousera sur-le-champ, en secret, et qu'il la reconnaîtra pour son épouse légitime lorsque l'heure en sera venue. Pierre-le-Cruel, qui n'est pas si méchant que son nom, accepte ces conditions et les signe de son seing royal. Au troisième acte, Maria Padilla, qui s'est enfuie du manoir paternel, mène joyeuse vie à la cour. En attendant le jour de sa réhabilitation, elle donne des fêtes, dispense les faveurs du roi, et se fait maudire par le peuple : le peuple n'aime pas les maîtresses royales. Mais voilà bien une autre affaire! Au moment où les choses semblent aller le mieux du monde, un vieillard apparaît au milieu des courtisans, et demande le roi de Castille. Quel est cet auguste vieillard? d'où sort-il? que veut-il? On l'ignore. Tout ce qu'on peut savoir, c'est qu'il qu'il demande le roi de Castille. Don Pèdre se fait connaître. — Ah! c'est toi! s'écrie alors ce forcené vieillard, et le voilà qui débite à don Pèdre force injures, et lui jette son gant à la face. Pierre-le-Cruel tire son épée et veut se mesurer avec ce vieillard insensé; puis il prend le parti plus sage de le livrer à ses valets, pour qu'il soit fustigé de verges. Pour un tyran qui s'appelle Pierre-le-Cruel, voilà qui équivaut presque à la clémence d'Auguste. Mais, encore une fois, quel est donc ce vieillard? C'est Maria qui va nous l'apprendre : ce vieillard, c'est le vieux Padilla, c'est un père outragé dans l'honneur de son nom, dans l'honneur de sa fille. A la nouvelle du supplice auquel il vient de livrer son père, Maria s'emporte à son tour contre don Pèdre et se retire après l'avoir chargé d'invectives.

Passons vite sur le quatrième acte. Au cinquième, nous sommes à Séville. Le peuple se presse aux portes d'une église, où tout est préparé pour un hymen royal. Les cierges brûlent, l'encens fume. Blanche de Bourbon et don Pèdre sont agenouillés sur les marches de l'autel L'archevêque va mettre la couronne sur la tête de la jeune reine. Mais avec M. Ancelot les choses se passent autrement. Voilà que tout à coup une femme furieuse fend la foule, s'élance à l'autel, prend la couronne et la met sur sa tête. Blanche de Bourbon s'éclipse comme par enchantement. Le prêtre s'évanouit comme une ombre, et Pierre-le-Cruel demeure atterré, face à face avec Maria Padilla. Ce Pierre-le-Cruel est décidément un assez bon diable. Mais, pour Dieu! dans quel pays, dans quel monde, à quel degré de longitude les choses arrivent-elles ainsi? Pour en finir, Maria Padilla se poignarde, et, grace à ce dénouement, don Pèdre peut épouser Blanche de Bourbon sans s'exposer au crime de bigamie.

Tout ceci est écrit dans un style pompeux et sonore qui fatigue l'oreille. Toutefois, quoique M. Ancelot ait constamment suivi, dans la versification de sa pièce, le procédé de l'abbé Delille, quoiqu'il ait toujours montré pour le mot propre une aversion qui pourra passer pour classique auprès des juges peu éclairés, il a trouvé moyen de faire à M. Hugo de nombreux emprunts. Si M. Ancelot a voulu, comme on l'assure, asseoir sur sa tragédie nouvelle une nouvelle candidature académique, nous croyons qu'il s'est exposé à de sévères critiques de la part de ses juges. Pour continuer Racine, si telle est la prétention de M. Ancelot, il ne faut pas suivre l'auteur d'*Hernani*.

Plusieurs fois déjà nous avons insisté sur le jeu maniéré de Mme Volnys; cette fois plus que jamais, nous regrettons que Mme Volnys n'ait pas fait un meilleur usage de son talent, de sa grace et de sa beauté.

THÉATRE-ITALIEN. — Je vous parlerai d'abord des peintures de la salle de l'Odéon, de la galerie de portraits qu'elle présente aux yeux des spectateurs qui attendent le commencement des jeux de la scène. Molière, Regnard, Corneille, Racine, et leurs héros figurent dans les hautes régions; ces demi-dieux avaient déjà pris place au firmament éclairé par le lustre quand le Théâtre italien est venu s'établir à l'Odéon. La Comédie Française a laissé des traces de son passage, de la dernière pérégrination qu'elle a faite sur la terre de ses aïeux. Le Théâtre Italien pouvait fort bien s'accommoder de cette décoration; nos auteurs les plus illustres ont fourni la matière de bien des livrets d'opéras, et quelque jour *Poliutto* viendra chanter ses cavatines pour charmer l'oreille du grand Corneille estampé au plafond. Le livret était glorieusement représenté par cet Olympe dont la tragédie et la comédie occupaient tout l'espace. Il fallait pourtant loger des musiciens quelque part : un rideau neuf s'est déployé devant la scène; il a livré tout le cadre de sa toile au pinceau de l'artiste chargé d'introduire des musiciens dans le théâtre devenu lyrique.

Trois médaillons, trois cartouches, si vous l'aimez mieux, offrent à l'œil trois génies, déroulant chacun leur écriteau. Rossini, Mozart, Bellini, tels sont les noms inscrits et rassemblés dans ce trio. Les peintres se plaisent dans les contrastes, il est vrai; ils se plaisent à mettre en contact les extrêmes, et certes c'est au caprice de l'imagination du décorateur de l'Odéon qu'il faut attribuer ce bizarre rapprochement. Bellini à côté de Mozart, quand l'ordre alphabétique s'y oppose! Bellini sur le même rang que Mozart, quand mille noms de musiciens ne viennent point remplir la page, et combler l'abîme formidable qui sépare ces deux noms!

Bellini avait l'intention d'être un jour un musicien; il se proposait d'étudier la science de la musique. La mort l'a surpris au moment où ce noble projet n'avait reçu qu'un commencement d'exécution. L'auteur de *Norma* n'avait encore livré au public que les œuvres d'une imagination peu féconde, guidée par un heureux instinct. Bellini tenant le même rang que Mozart, le prince des musiciens! me paraît une dissonance que tout l'art du peintre ne saurait sauver. Si la toile d'un théâtre est une reproduction de son affiche, certes l'artiste a trois fois raison d'avoir fait briller au premier rang le nom de Bellini. On doit lui savoir gré de ce qu'il n'a point oublié celui de Mozart.

*Norma* n'est point un bon opéra, mais cette partition renferme des morceaux d'un grand mérite sous le rapport de l'invention, tels que le chœur d'introduction, la cavatine *Casta diva*, le finale qui termine la pièce. Le trio se distingue par une belle phrase; un effet d'acoustique a mis en faveur le duo des deux femmes. Cet effet consiste à dire un passage en tierces avec un grand éclat, pour le répéter avec une douceur, une ténuité de sons telle que vous l'entendez à peine, et souvent même vous ne l'entendez pas du tout. Ce passage se montre et disparaît comme Polichinelle; tantôt vous le voyez, tantôt vous ne le voyez pas. Il est de tradition que ce duo, le dernier mouvement du moins, doit être répété. Deux amateurs du parterre ont adressé bien timidement leur requête; il paraît que les cantatrices italiennes ont l'oreille

subtile, car les deux cousines sont rentrées aussitôt pour gratifier l'assemblée entière de la faveur sollicitée avec aussi peu d'empressement.

Rubini a cédé le mauvais rôle de Pollione à son remplaçant Ivanoff. Il est vrai que Lablache a repris la partie d'Orovese, afin que cette pauvre *Norma* ne fût pas tout-à-fait *spennata*, comme disent les Italiens. Pollione est singulièrement représenté par le Russe Ivanoff. Ce ténor changerait volontiers le manteau romain contre un vitchoura de Dace ou de Sarmate. Lablache est admirable pendant cinq minutes, il n'a qu'une phrase dans le premier acte, une gamme dans le second.

L'intérêt de la pièce, l'effet musical, dépendent du rôle principal, et ce poids est trop fort pour les belles épaules de Norma. M[lle] Ernesta Grisi a débuté dans le rôle d'Adalgisa; elle paraît pour la première fois sur la scène, on doit le croire du moins au peu d'expérience qu'elle en a. M[lle] Ernesta Grisi est une jolie femme, sa voix a de la force, de l'étendue, mais elle manque d'agilité; son timbre n'est pas agréable dans ses traits qui demandent de l'éclat et de la vigueur. La débutante attaque la note avec une certaine hardiesse qui, si elle n'est pas toujours heureuse dans ses résultats, n'est pas moins d'un bon augure pour son avenir.

Les choristes s'efforcent d'animer le chœur *Guerra! guerra!* pour lui donner une vigueur qu'il n'a point. Ils y réussissent d'autant moins qu'en pressant le mouvement, ils cessent d'aller ensemble entre eux et avec l'orchestre; ce chœur, d'une trivialité remarquable, a le caractère et le tour des airs français du temps de J.-J. Rousseau. L'introduction de *Montenero* de Dalayrac renferme des traits de ce chœur de *Norma*, ce sont les mêmes tierces accouplées avec autant de naïveté.

*Norma* est un opéra précieux pour le Théâtre Italien, on peut le représenter et donner congé à Rubini, à Tamburini; on peut aussi faire reposer la voix de Lablache, ce chanteur n'ayant presque rien à dire. Mais il paraît que le public se repose aussi quand *Norma* est annoncée sur l'affiche. La caisse était pleine, il est vrai, comme à l'ordinaire, mais les loges offraient des vides notables. Bien des amateurs profitent de la licence qui leur est accordée de laisser filer l'abonnement sans se croire obligés de venir affronter *Norma*.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Brasseur de Preston.* — Le roi d'Angleterre George II fait la guerre au prétendant; les armées sont en présence, et le lieutenant Robinson devrait être à la tête de sa compagnie, afin d'y remplacer le capitaine absent par congé. Robinson court les champs pour des motifs qu'il serait trop long de vous conter; Robinson a séduit Anna, sœur de sir Jeffries, capitaine de vaisseau; Robinson sera jugé, condamné par un conseil de guerre, s'il ne revient sur-le-champ à son poste. Toby, sergent-major de cette même compagnie veuve de son lieutenant, Toby qui est dévoué à son supérieur Robinson, imagine de lui substituer un autre Robinson, brasseur à Preston, frère du lieutenant, et qui lui ressemble parfaitement. Le brasseur est revêtu de l'habit d'officier qui paraît taillé pour lui, tant les deux frères se ressemblent; il se dévoue par amour fraternel, afin de sauver son frère de la correction brutale qui le menace. Le brasseur, devenu lieutenant, dit et fait des bêtises; il est poltron, et pourtant il gagne la bataille; son cheval l'a conduit, emporté juste au bon endroit; le brasseur a enlevé un drapeau à

l'ennemi, ses compagnons du moins le lui font croire; le brasseur a fait une action d'éclat sans s'en douter.

Tel jadis l'andabate armé de son poignard
Combattait en aveugle, et vainquait par hasard.

Présenté au roi George, le brasseur reçoit, avec le grade de major, la mission d'aller soumettre et pacifier l'Irlande. Si le lieutenant devient major à Windsor, c'est qu'on l'a déjà fait capitaine sur le champ de bataille. On pense bien que les amours du lieutenant Robinson avec Anna viennent ajouter aux tribulations du brasseur militaire; sir Jeffries le poursuit pour venger l'affront fait à sa sœur. Après avoir éludé le duel, il finit par dire qu'il est prêt à réparer ses torts en épousant celle qu'il a séduite. Le hasard veut que le lieutenant Robinson revienne alors pour donner la main à sa fiancée, la présenter au roi qui trône au milieu de sa cour, tandis que le brasseur reprend dans un cabinet voisin ses habits de bourgeois de Preston.

Cette donnée n'a rien de neuf, ce sont encore des Ménechmes, des Philibert, c'est Ricco, c'est Prosper et Vincent, c'est tout ce que l'on voudra; mais ce vieux canevas est rhabillé avec adresse. *Le Brasseur de Preston* renferme des scènes très gaies; le public a ri, le public a de nouveau applaudi des situations qui avaient amusé nos pères.

La musique du *Brasseur de Preston* est quelque chose de scintillant qui échappe à l'analyse. M. Adam connaît le goût des habitués de ce théâtre et les sert à leur fantaisie. Si la musique de l'opéra nouveau manque d'originalité, elle est du moins arrangée avec artifice. Elle a du mouvement, de l'éclat, de la gaieté. En faut-il davantage? Pour un ballet, pour un opéra-comique, lorsque la pièce amuse, la musique est toujours assez bonne. Le récit des exploits du cheval est bien ajusté, l'air chanté pendant la bataille par M[me] Prévost est traité musicalement, ce n'est plus le style du vaudeville.

Trois acteurs seulement exécutent cette pièce où le chœur tient une partie très importante. Chollet a rempli le rôle du brasseur avec autant de bonhomie que de gaieté. Sans doute il chargera ce rôle comme tant d'autres; qu'importe s'il le fait? il aura ses raisons, il connaît son public, il cherche à lui plaire, est-ce un tort? Henri a mis de la chaleur dans le rôle du sergent Toby, qui est le Sbrigani de cet autre Pourceaugnac. M[lle] Prévost s'est montrée tour à tour joviale et pathétique dans le rôle d'Effie, fiancée de Robinson le brasseur. La pièce est fort bien jouée; elle est chantée convenablement; les choristes se sont piqués d'honneur, il faut leur en savoir gré, leur service est dur à ce théâtre.

Le succès du *Brasseur de Preston* a été franc, il aurait pu se passer des secours de la claque. Je conseille même à la direction de tempérer l'ardeur de ses romains; un imprudent ami peut être dangereux. Laissez aller le succès quand il marche bien. Laissez le public demander *bis*, lorsqu'un morceau lui plaît, et ne lui imposez pas des répétitions qui pourraient le fatiguer. Soyez sûr qu'il sera charmé d'entendre deux fois le récit des prouesses du cheval, mais il bornera là ses prétentions.

F. Bonnaire.

# ARIOLINE.

Il existe à Paris, dans la Sainte-Chapelle, un dépôt de pièces judiciaires extrêmement curieuses. Pour des raisons dont on peut contester la valeur, l'état n'en permet la lecture à personne. En général, ces dossiers touchent aux intérêts de certaines familles titrées plus ou moins compromises dans une longue ligne de procès qui commence avant Louis XIII et va jusqu'à la révolution française. En permettant des fouilles dans ce terrain si riche, on craindrait de fausser des noms que le peuple se plaît à croire d'or pur, et de salir des renommées présumées intactes.

En 1830, quand les portes, ouvertes à coups de pierre par la révolution de juillet, ne s'étaient pas encore refermées, on remua vite et audacieusement ces cadavres entassés dans la Sainte-Chapelle. Mais l'invasion fut trop courte pour produire des bénéfices nombreux. Toutes les monarchies étant solidaires, l'arche fut encore une fois sauvée. Il ne serait pas impossible que l'histoire que nous avons crayonnée ici fût, parmi quelques autres indiscrétions, dont un jour nous ferons peut-être usage, un résultat de cette visite interrompue à la Sainte-Chapelle.

## I.

Peu de Parisiens connaissent le boulevart Bourdon; sans doute parce qu'il est le moins crotté de marchands, le plus peuplé de jolis arbres, le plus paisible de tous les boulevarts de Paris. On n'y voit ni boutiques, ni promeneurs, ni omnibus, ces rues superposées sur des rues; ni diligences, ces grands chemins qui voyagent. Le canal Saint-Martin le traverse entre deux quais, qui sont deux jolies promenades les soirs d'automne. Ces deux quais, ce canal toujours limpide, ces jeunes arbres plantés à peu de distance les uns des autres, occupent l'emplacement où était la Bastille et une partie des fossés de cette terrible prison d'état. On se plaît à se promener, à la nuit tombante, le long des rues qui sont entassées à la droite du boulevart Bourdon, et qui sont restées debout malgré la démolition de la Bastille. Prodige

inexplicable de conservation; car elles sont au moins aussi monarchiques que l'était la Bastille, et beaucoup plus, cela ne fait pas doute, que la Place-Royale. On y respire un air de féodalité à vieillir sur place: personne n'oserait discuter cette antiquité. La Place-Royale n'est, après tout, qu'une précieuse de l'hôtel Rambouillet; ôtez-lui M^me^ de Sévigné, M^lle^ Paulet et quelques sénéchaux, et vous la voyez disparaître dans les jardins et sous les marais des Tournelles. Mais le quartier dont je parle a une date plus respectable, et le temps ne l'a pas effacée. Lisez les noms des rues seulement: rue de Lesdiguières, rue des Lions, rue de la Cerisaie.

C'est dans la rue de la Cerisaie que l'on voyait, en 1720, et au coin de la rue de Lesdiguières, une petite maison comme il était de bon goût d'en posséder une aux faubourgs de Paris, quand on avait quarante mille livres de revenu, un nom, ce qui commençait à être déjà moins essentiel, et quand on avait, ce qui était indispensable, une maîtresse à soustraire au contrôle de l'opinion ou à un père assez hardi pour s'inquiéter de l'honneur de sa maison.

Par un commencement de mépris pour le passé, cette maison avait été pour ainsi dire volée à l'histoire, pour devenir, sous le règne de mœurs assez détendues, une petite maison de faubourg: c'était un casque de fer dont on avait fait un nid de colombe. Une érudition patiente aurait pu dire quel compagnon d'armes du roi Jean avait vécu sous ce pignon sévère, derrière ces murs en talus, et médité quelque beau coup de prouesse à la clarté lente et grise des quatre petites croisées à peine indiquées dans l'épaisseur de cette fortification. Un second étage n'avait été ménagé que pour tirer un parti quelconque de la trop grande surface du pignon. La partie vivante de la maison partait de la cour et s'arrêtait au premier étage. Cette cour était pavée à moitié; le reste était planté d'arbustes ennuyés et tristes, de pommiers nains, de cerisiers sauvages, qui avaient toujours l'air d'être trempés de pluie.

On se demanderait quelle raison on avait eue pour travestir cette construction si rébarbative au dehors en une maison de plaisirs mystérieux, si l'on oubliait que la rue de la Cerisaie, si déserte, si morte aujourd'hui, pouvait être considérée autrefois, en 1720, comme située au bout du monde: il n'y passait pas un piéton par heure; l'hiver et les jours de pluie, il n'y passait personne. Des jardins grands comme des campagnes, des marais comme il en reste encore du côté opposé, vers Reuilly, mettaient des intervalles pleins de solitude entre une rue et l'autre. L'été seulement, au coucher du soleil, le pavé de

ce quartier se jonchait d'oiseaux, attirés par le silence et l'odeur des légumes et des fleurs. Aux légumes près, qui fuient toujours devant la civilisation croissante de Paris, les rues de Lesdiguières et de la Cerisaie sont encore, à certaines heures de la journée, aussi dépeuplées et tristes qu'en 1720.

Une fois entré dans cette maison et introduit dans l'escalier placé sous la voûte, on ne se souvenait plus du trajet qu'on avait parcouru pour arriver jusque-là. On sentait glisser sous la main, dès la première marche, la fraîcheur de l'ébène et du palissandre, et une lumière douce, dont le foyer se cachait derrière un transparent, baignait d'une lueur dorée des murs unis comme le marbre et où courait une bande de nymphes délicieusement peintes et vous montrant toutes, de leurs doigts roses ou de leurs regards langoureux, l'entrée de l'appartement. Un rideau vert, hardiment faufilé d'or, à gros plis, tombait avec ampleur et fermait cette première entrée. Quand on l'avait franchie, on se trouvait dans une salle carrée, éclairée par une lampe d'argent et chauffée par deux cheminées. Aux quatre coins de l'appartement, le caprice du propriétaire avait placé quatre figures chinoises de grandeur naturelle, remuant continuellement la tête. Il n'y avait que des fauteuils très bas le long des murs; le fond représentait une scène des champs, et le dos une scène de carnage: contraste en vogue à l'époque d'antithèse qui pressentait déjà l'épître à Uranie. Du reste le travail de ces fauteuils était exquis d'exécution, comme les tapisseries des murs. Elles représentaient, sur un fond azuré, toute l'histoire des campagnes d'Alexandre: c'était brodé sur les dessins de Lebrun. Le sujet ayant merveilleusement réussi aux artistes des Gobelins, il avait été demandé des tapisseries sur ce modèle pour l'ornement des riches habitations. Des châteaux, ce luxe avait gagné les maisons des faubourgs. Il n'y avait qu'une glace dans ce salon d'attente, destinée à réparer l'irrégularité de la toilette des visiteurs; elle tournait sur un pivot doré, et rappelait ces détestables inventions de glaces que les tailleurs ont nommées Psyché. C'était le seul objet de mauvais goût qui déparât cette charmante pièce: encore était-il indispensable. Dès que vous étiez entré dans cette pièce, le valet de pied de service venait à vous avec une brosse, et vous offrait, avant de vous annoncer, de restaurer votre toilette agitée par le mouvement de la voiture. Il n'est pas besoin de rappeler que l'époque avait formé une classe de domestiques à part, dressés à ce service exceptionnel, discrets comme leurs fonctions, ayant pour ainsi dire un langage à eux; très bien payés, presque tous nés à Paris, qu'ils devaient con-

naître mieux qu'un préfet de police ; parlant peu et poliment ; un peu cuisiniers, un peu coiffeurs, un peu cochers ; étant tout, excepté libres de propos ou d'observations devant leur maîtresse, se mît-elle nue sous leurs yeux. C'étaient des eunuques, à cela près qu'ils ne l'étaient pas. La révolution de 89 a rayé ce peuple de la surface du monde, et j'avoue, à mon grand regret, ne l'avoir retrouvé ni dans les peintures du temps, ni dans les livres qu'on a écrits depuis sur la régence et le règne de Louis XV. Ma bonne étoile m'a fait découvrir un de ces serviteurs modèles dans la boutique d'un coiffeur de banlieue. Si cet homme-là écrivait ! On parle des derniers marquis ! si on connaissait leurs derniers domestiques !

## II.

C'était vers la fin du mois de juin et au déclin d'une chaude journée. Dans la pièce qui faisait suite à celle que nous avons traversée, une jeune femme était assise près de la croisée ouverte, et tâchait d'appeler quelques bouffées d'air sur les mousselines dont elle était vêtue ou plutôt dont elle n'était pas vêtue. Sa tête, pensive encore plus que mélancolique, s'appuyait à son bras, porté sur l'appui de la croisée. Elle jouait de la main gauche avec la cassolette qui y était attachée par une fine tresse de cheveux d'une couleur différente des siens. L'impatience fronçait ses lèvres et se lisait dans le frémissement de son pied, qu'elle balançait sur un tabouret en velours blanc, au risque de l'érailler pour toujours. Indécise entre le bleu et le noir, la couleur de ses yeux changeans reflétait l'inquiétude de son ame de vingt ans. Elle portait ses regards tantôt sur le disque du soleil, qu'elle aurait voulu pousser, d'un coup de son éventail, sous la ligne enflammée de l'horizon, tantôt vers la porte de sa chambre, qui ne tournait pas sur ses gonds dorés. Quoique plissée par l'ennui, sa figure laissait voir les lignes déliées d'un caractère ambitieux, implacable, passionné ; ses sourcils noirs, ses lèvres bleuies d'une ombre de moustache, ses petites dents, qu'on aurait aperçues à chaque soupir d'attente qu'elle exhalait, ressortait singulièrement sous le nuage blanc de ses boucles poudrées. De minute en minute plus inquiète, elle avait pour chaque crise d'impatience quelque geste nouveau qui la traduisait ; elle jouait de l'épinette sur son genou ; elle renvoyait son tabouret et le ramenait ; elle ouvrait et fermait son éventail, suivait du bout du doigt tous les angles de plomb des vitraux, ou jetait une à une, dans le jardin, les épingles de sa coiffure, d'où pleuvaient nécessairement de petits

nœuds, de petits rubans et de petites roses. Enfin elle n'y tint plus; elle se leva et se promena dans la chambre, lançant dans un coin, d'abord son éventail, ensuite son mantelet de satin, enfin sa petite perruque. Elle resta nue-tête, et alors elle fut autant un jeune et joli garçon qu'une bouillante demoiselle.

Elle se jeta sur sa bergère et attendit.

Il y avait à peine six mois que Watteau avait décoré cette pièce d'ingénieuses peintures, comme il savait les faire quand il lui était permis d'allier l'épigramme au sentiment, le filet de vinaigre à la goutte de lait. Une vengeance de femme, et peut-être la femme qui était en ce moment assise sur la bergère n'était pas étrangère à cette vengeance, avait commandé à Watteau une suite de scènes visiblement empruntées à la fameuse conspiration de Cellamare. Chaque panneau de la gracieuse rotonde rappelait un petit acte de ce drame politique à l'eau de rose, commencé dans un château, poursuivi à travers des fêtes et terminé dans un château. Ici la duchesse de Maine, entourée de bergers et de nymphes comme Diane, comme Calypso ou comme toute autre sommité mythologique, exposait son projet de renverser le régent et de mettre sur le trône le roi d'Espagne Philippe V. Voilà mes armes, semblait-elle dire à ses complices, des houlettes, des rubans, des serpes d'or, des fromages à la crême et de jolis visages.

Au second panneau, le redoutable chef de la conspiration distribuait déjà des honneurs et des récompenses. La belle duchesse de Maine agrafait à la gorge à demi nue des nymphes l'ordre qu'elle avait créé à Sceaux, et qui avait pour insignes, comme chacun sait, une mouche à miel.

Le plus brillant de tous ces panneaux était celui où la duchesse célébrait, dans les jardins de Sceaux, une de ces nuits qui avaient reçu des initiés le nom féerique de *nuits blanches*. Aux rayons de la lune, les conspirateurs se livraient à tous les caprices du plaisir sous les grands marronniers, au bord des bassins, sur le gazon, dans les bosquets de roses. Ce spectacle ressemblait peu à celui d'une réunion secrète, convoquée dans l'ombre pour décider enfin quel jour on frappera le tyran au cœur. Le peintre, pourtant, avait à peine exagéré la vérité du fait qu'il avait représenté avec une verve extraordinaire de poésie champêtre et de malice. Watteau, qui n'a rien produit de médiocre, avait rarement mieux réussi. Ces paysages frais et tendres, ces bosquets pleins de mystère et de séduction, cette nature un peu artificielle, un peu poudrée, ayant des mouches au front et des talons rouges aux pieds, mais nature charmante pour le XVIIIe siècle,

encadrait d'une bordure sans prix la jeune femme qui avait payé sans doute bien cher la faveur d'obtenir ce chef d'œuvre de Watteau, qui se mourait alors de langueur à Nogent-sur-Marne.

La nuit vint et aucune main ne souleva la portière en brocard de l'antichambre.

Quand le domestique se présenta pour demander à madame s'il fallait allumer les bougies, il lui fut répondu de se retirer.

Une lumière, plus douce que toutes celles qui jaillissent des lampes d'or balancées au plafond des palais, rayonnait du fond de l'horizon et arrivait sans obstacle dans l'appartement ouvert pour la recevoir. Aucun vent ne balançait les milliers de soies flottantes que la lune rattachait à tous les objets épars devant son disque. Ce soleil de la nuit éclairait, sans les détacher, les formes voilées de la jeune femme, qui aurait donné, en ce moment, toutes les lunes du monde, leurs lueurs et les descriptions qu'elles ont causées, pour entendre marcher dans l'antichambre.

Son vœu fut enfin exaucé.

Un jeune homme ouvrit la porte, la referma sur lui, et, après avoir cherché dans l'obscurité de l'appartement où pouvait être celle qu'il était sûr d'y trouver, il alla s'asseoir près d'elle sur la bergère. Devinant à cette absence de lumières, à ce silence boudeur avec lequel il était reçu, au désordre qui régnait dans la toilette de celle qui l'attendait, combien il lui importait de ménager les mauvaises nouvelles, il fut d'abord très sobre de paroles. Il prit une main qu'on ne lui céda pas tout de suite et qu'on lui retira aussitôt; il osa davantage et on lui accorda moins.

— Vous m'en voulez comme si c'était de ma faute. Je n'ai eu audience qu'à quatre heures ce soir.

La jeune femme ne répondit pas; elle cachait son visage à celui qui parlait.

— J'ai vu, d'abord, ce matin, les plus riches financiers de Paris, poursuivit-il. Aucun n'a voulu écouter mes propositions avant de connaître l'affaire sur laquelle reposaient mes espérances. Tous m'ont éconduit en riant quand je leur ai répondu que mon grand projet de fortune était un secret. Nous ne prêtons pas un million sur un secret, m'ont-ils fait comprendre. Découragé de ces refus, j'ai voulu tenter les hommes d'honneur après avoir échoué auprès des hommes de finance. Le duc de Richelieu est jeune comme moi, brave, téméraire, passionné pour les aventures, fou des périls : l'idée m'est venue de me présenter chez lui en attendant l'heure de mon audience chez le ministre.

Un vif mouvement d'impatience échappé à la jeune femme assise sur la bergère prouva qu'elle n'était pas indifférente aux paroles qu'elle entendait autant qu'elle voulait le faire paraître. Sans se tourner, elle frappa du pied sur le tapis, se leva à demi, puis elle s'assit de nouveau.

— Rassurez-vous, continua le jeune homme, j'ai été assez convenable pour convaincre M. le duc que je n'étais pas un homme tout-à-fait obscur, un intrigant, et assez prudent avec cela, pour ne pas me dévoiler entièrement à lui. Lorsqu'il m'a reçu, il était à sa toilette. Il a fait retirer son valet de chambre. Puisque vous êtes un gentilhomme, et c'est tout ce que je veux savoir, m'a-t-il dit en passant son haut-de-chausse, je puis vous parler à cœur ouvert. Ces sortes d'équipées me sourient peu. On les commence en riant et on les finit à genoux sur un échafaud. J'admire infiniment MM. de Thou et Cinq-Mars, mais je ne suis pas tenté de les imiter. Ma foi! j'aime la vie. Elle a du bon. On nous raconte de belles choses de là haut, mais personne n'en est encore revenu pour nous dire si l'on s'y amuse autant qu'ici. Mourir sur un champ de bataille, au haut de la brèche, l'épée à la main, le visage découvert, passe encore. Mais aller à la mort entre deux prêtres, rendre l'ame sous la hache du bourreau, en place publique, un voile noir sur les yeux! J'ai de la répugnance à cela. L'enjeu est trop fort. Pardonnez-moi de ne pas risquer la partie avec vous. Je n'interrompais pas M. le duc qui, après avoir passé un gilet en *satin blanc*, a continué ainsi : Cependant, monsieur le comte, si je refuse d'entrer dans votre projet, ce n'est pas tout-à-fait par peur, daignez le croire malgré la mauvaise opinion que je vous donne ici de ma résolution; c'est un peu par expérience. Je sors d'une conspiration. Le métier n'en vaut rien. On est trop à partager. L'école ne m'a pas réussi. Je ne débutais pas avec des gens de rien toutefois : un roi d'Espagne, un prince du sang, un ambassadeur, une duchesse. Je suppose, a-t-il ajouté, en m'offrant des pastilles ambrées, que vous avez entendu parler de la conspiration de Cellamare. Une conspiration charmante! tramée à la lueur des lampions, dans des bosquets de jasmins, dans les jardins de Sceaux. L'étourderie ne nous a pas sauvés. Messieurs du Châtelet ne prennent pas les choses aussi plaisamment. Nous avons été découverts sous nos marronniers. Je vous demande pardon, s'est interrompu le duc, de vous entretenir si longuement de moi, mais c'est pour vous souhaiter une meilleure chance. Je ne vous apprendrai pas comment cette conspiration s'est terminée. Sa majesté d'Espagne a continué à régner, M. le duc et M^me^ la duchesse

de Maine ont été rétablis dans les bonnes graces du régent, moi je n'ai été que ridicule; mais de fort honnêtes gens obscurs ont été roués, qui n'étaient pas plus coupables que nous. Je vous remercie néanmoins, monsieur le comte, de m'avoir distingué entre tant de braves gentilshommes qui valent mieux que moi, et je vous remercie surtout de ne m'avoir pas mis dans la nécessité, en me communiquant trop généreusement vos espérances, je n'ose pas dire vos illusions, de ne pouvoir plus vous refuser le faible appui de mon épée. — Pourquoi, a-t-il repris après avoir endossé un léger habit du matin tout brodé de perles; pourquoi, monsieur le comte, ne vous adresseriez-vous pas à ces nombreux officiers de fortune toujours prêts à marcher sous les ordres d'un chef déterminé?

— C'est que je n'ai pas assez d'or pour les payer, ai-je répondu. Il me faut du courage et du désintéressement maintenant. Voilà pourquoi, monsieur le duc, je me suis présenté chez vous.

— Tenez, monsieur le comte, a poursuivi le duc en me prenant les mains, faites que je ne vous afflige pas de nouveaux refus plus pénibles, plus rigoureux pour moi, de minute en minute. J'ai besoin de croire que je ne vous ai pas désobligé. Oubliez le propos, rappelez-vous l'ami. Vous êtes étranger, du moins vous me l'avez dit; car à votre accent et à vos manières, je ne l'eusse pas deviné; permettez-moi de vous offrir mon crédit auprès des personnes que je vois.

Je me suis levé pour sortir après avoir remercié, comme je le devais, M. le duc, pour le gracieux accueil que j'en avais reçu.

Vous me boudez toujours, Arioline?

Arioline n'avait fait un geste d'attention que lorsque le comte, dans le récit de sa visite au duc de Richelieu, avait rappelé la conspiration de Cellamare, et nommé à cette occasion la duchesse de Maine. Sa tête s'était relevée avec fierté. Alors seulement aussi le comte s'était aperçu qu'Arioline était avec ses cheveux naturels; il avait posé sa main sur cette jolie tête toute bouclée et toute revêche.

—Enfin, acheva le comte, je suis allé chez le ministre, M. le cardinal Dubois.

Arioline écouta. Mais elle était au bout de son sang-froid.

— Croiriez-vous qu'on m'a fait traverser plusieurs cours, autant de jardins, avant d'arriver au dernier jardin, où l'on m'a prié d'attendre que monseigneur voulût bien me recevoir. C'est un jardin à l'anglaise; du moins c'en est une imitation. Autour d'un grand ovale de gazon est tracée une allée bordée de fleurs. L'aspect est assez triste. Je prenais en idée des forces pour supporter l'ennui dont

j'étais menacé en attendant le moment de ma présentation à monseigneur le cardinal ministre Dubois, quand une porte presque masquée par un groupe de tilleuls s'ouvrit et laissa passer deux chevaux conduits par un domestique. Quoique je fusse très loin de cette porte et du rond-point, où les deux chevaux s'arrêtèrent, je reconnus qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à un prince. Dans l'Orient, j'en ai peu vu d'aussi beaux de taille, d'aussi fins d'encolure; un poil doux à l'œil comme la peau d'une négresse de Gambie. La porte de l'écurie s'ouvrit une seconde fois. Il en sortit un homme fort grand, fort bien fait, en costume de mousquetaire, parlant familièrement à un homme qui m'a paru être d'abord son palefrenier. De ma place, je pouvais tout voir sans être vu. Qu'ai-je vu, avec un étonnement sans égal? Prenant dans ses bras cet homme commun, mal vêtu, sale et déjà âgé, le capitaine des mousquetaires l'a placé sur un des deux chevaux, lui, est monté sur l'autre, et bientôt la leçon d'équitation a commencé. Rien de plus grotesque que cette leçon. Je ne m'ennuyais plus dans le petit coin de verdure où j'attendais l'heure de mon audience. Figurez-vous un singe répétant les gestes d'une danseuse de l'Opéra, n'en omettant aucun, mais les parodiant tous. Tantôt le cavalier perdait les étriers, tantôt il prenait le cou du cheval de peur de rouler sous son ventre. Un sac de noix aurait plus de grace. J'admirais le sérieux du maître, la douceur de ses observations, sa manière respectueuse de corriger les plus bouffonnes contorsions, les plus réjouissans haut-le-corps, les plus odieux zigzags de son élève, qui, de son côté, sacrait et jurait, je n'ose pas dire comme un mousquetaire, puisque le mousquetaire était ce maître si affable dont je vous parle. Ventrebleu! la courroie de la selle est lâche, et ils me feront casser le cou! Morbleu! ces chevaux sont trop nourris; ils sont d'une impétuosité de démon. Quoique ces choses et mille autres fussent autant d'erreurs de fait et de principe, le maître souriait avec un assentiment profond et mettait pied à terre pour corriger un défaut qu'il n'y avait pas dans le harnachement du cheval. Après quelques exercices dont se tirent avec honneur les écoliers les plus maladroits en selle et que n'accomplissait pas même médiocrement le personnage que j'avais sous les yeux, le mousquetaire et son élève eurent la fantaisie de terminer la leçon par ce qu'on appelle, en termes de manége, la promenade. Je compris leur intention en les voyant pousser leurs chevaux dans l'allée ovale indiquée autour du gazon et au bord de laquelle j'étais assis. Au fond, je n'étais pas fâché de voir de près celui qui m'avait tant amusé de loin.

naître mieux qu'un préfet de police; parlant peu et poliment; un peu cuisiniers, un peu coiffeurs, un peu cochers; étant tout, excepté libres de propos ou d'observations devant leur maîtresse, se mît-elle nue sous leurs yeux. C'étaient des eunuques, à cela près qu'ils ne l'étaient pas. La révolution de 89 a rayé ce peuple de la surface du monde, et j'avoue, à mon grand regret, ne l'avoir retrouvé ni dans les peintures du temps, ni dans les livres qu'on a écrits depuis sur la régence et le règne de Louis XV. Ma bonne étoile m'a fait découvrir un de ces serviteurs modèles dans la boutique d'un coiffeur de banlieue. Si cet homme-là écrivait! On parle des derniers marquis! si on connaissait leurs derniers domestiques!

## II.

C'était vers la fin du mois de juin et au déclin d'une chaude journée. Dans la pièce qui faisait suite à celle que nous avons traversée, une jeune femme était assise près de la croisée ouverte, et tâchait d'appeler quelques bouffées d'air sur les mousselines dont elle était vêtue ou plutôt dont elle n'était pas vêtue. Sa tête, pensive encore plus que mélancolique, s'appuyait à son bras, porté sur l'appui de la croisée. Elle jouait de la main gauche avec la cassolette qui y était attachée par une fine tresse de cheveux d'une couleur différente des siens. L'impatience fronçait ses lèvres et se lisait dans le frémissement de son pied, qu'elle balançait sur un tabouret en velours blanc, au risque de l'érailler pour toujours. Indécise entre le bleu et le noir, la couleur de ses yeux changeans reflétait l'inquiétude de son ame de vingt ans. Elle portait ses regards tantôt sur le disque du soleil, qu'elle aurait voulu pousser, d'un coup de son éventail, sous la ligne enflammée de l'horizon, tantôt vers la porte de sa chambre, qui ne tournait pas sur ses gonds dorés. Quoique plissée par l'ennui, sa figure laissait voir les lignes déliées d'un caractère ambitieux, implacable, passionné; ses sourcils noirs, ses lèvres bleuies d'une ombre de moustache, ses petites dents, qu'on aurait aperçues à chaque soupir d'attente qu'elle exhalait, ressortait singulièrement sous le nuage blanc de ses boucles poudrées. De minute en minute plus inquiète, elle avait pour chaque crise d'impatience quelque geste nouveau qui la traduisait; elle jouait de l'épinette sur son genou; elle renvoyait son tabouret et le ramenait; elle ouvrait et fermait son éventail, suivait du bout du doigt tous les angles de plomb des vitraux, ou jetait une à une, dans le jardin, les épingles de sa coiffure, d'où pleuvaient nécessairement de petits

nœuds, de petits rubans et de petites roses. Enfin elle n'y tint plus; elle se leva et se promena dans la chambre, lançant dans un coin, d'abord son éventail, ensuite son mantelet de satin, enfin sa petite perruque. Elle resta nue-tête, et alors elle fut autant un jeune et joli garçon qu'une bouillante demoiselle.

Elle se jeta sur sa bergère et attendit.

Il y avait à peine six mois que Watteau avait décoré cette pièce d'ingénieuses peintures, comme il savait les faire quand il lui était permis d'allier l'épigramme au sentiment, le filet de vinaigre à la goutte de lait. Une vengeance de femme, et peut-être la femme qui était en ce moment assise sur la bergère n'était pas étrangère à cette vengeance, avait commandé à Watteau une suite de scènes visiblement empruntées à la fameuse conspiration de Cellamare. Chaque panneau de la gracieuse rotonde rappelait un petit acte de ce drame politique à l'eau de rose, commencé dans un château, poursuivi à travers des fêtes et terminé dans un château. Ici la duchesse de Maine, entourée de bergers et de nymphes comme Diane, comme Calypso ou comme toute autre sommité mythologique, exposait son projet de renverser le régent et de mettre sur le trône le roi d'Espagne Philippe V. Voilà mes armes, semblait-elle dire à ses complices, des houlettes, des rubans, des serpes d'or, des fromages à la crême et de jolis visages.

Au second panneau, le redoutable chef de la conspiration distribuait déjà des honneurs et des récompenses. La belle duchesse de Maine agrafait à la gorge à demi nue des nymphes l'ordre qu'elle avait créé à Sceaux, et qui avait pour insignes, comme chacun sait, une mouche à miel.

Le plus brillant de tous ces panneaux était celui où la duchesse célébrait, dans les jardins de Sceaux, une de ces nuits qui avaient reçu des initiés le nom féerique de *nuits blanches*. Aux rayons de la lune, les conspirateurs se livraient à tous les caprices du plaisir sous les grands marronniers, au bord des bassins, sur le gazon, dans les bosquets de roses. Ce spectacle ressemblait peu à celui d'une réunion secrète, convoquée dans l'ombre pour décider enfin quel jour on frappera le tyran au cœur. Le peintre, pourtant, avait à peine exagéré la vérité du fait qu'il avait représenté avec une verve extraordinaire de poésie champêtre et de malice. Watteau, qui n'a rien produit de médiocre, avait rarement mieux réussi. Ces paysages frais et tendres, ces bosquets pleins de mystère et de séduction, cette nature un peu artificielle, un peu poudrée, ayant des mouches au front et des talons rouges aux pieds, mais nature charmante pour le XVIII^e^ siècle,

encadrait d'une bordure sans prix la jeune femme qui avait payé sans doute bien cher la faveur d'obtenir ce chef d'œuvre de Watteau, qui se mourait alors de langueur à Nogent-sur-Marne.

La nuit vint et aucune main ne souleva la portière en brocard de l'antichambre.

Quand le domestique se présenta pour demander à madame s'il fallait allumer les bougies, il lui fut répondu de se retirer.

Une lumière, plus douce que toutes celles qui jaillissent des lampes d'or balancées au plafond des palais, rayonnait du fond de l'horizon et arrivait sans obstacle dans l'appartement ouvert pour la recevoir. Aucun vent ne balançait les milliers de soies flottantes que la lune rattachait à tous les objets épars devant son disque. Ce soleil de la nuit éclairait, sans les détacher, les formes voilées de la jeune femme, qui aurait donné, en ce moment, toutes les lunes du monde, leurs lueurs et les descriptions qu'elles ont causées, pour entendre marcher dans l'antichambre.

Son vœu fut enfin exaucé.

Un jeune homme ouvrit la porte, la referma sur lui, et, après avoir cherché dans l'obscurité de l'appartement où pouvait être celle qu'il était sûr d'y trouver, il alla s'asseoir près d'elle sur la bergère. Devinant à cette absence de lumières, à ce silence boudeur avec lequel il était reçu, au désordre qui régnait dans la toilette de celle qui l'attendait, combien il lui importait de ménager les mauvaises nouvelles, il fut d'abord très sobre de paroles. Il prit une main qu'on ne lui céda pas tout de suite et qu'on lui retira aussitôt; il osa davantage et on lui accorda moins.

— Vous m'en voulez comme si c'était de ma faute. Je n'ai eu audience qu'à quatre heures ce soir.

La jeune femme ne répondit pas; elle cachait son visage à celui qui parlait.

— J'ai vu, d'abord, ce matin, les plus riches financiers de Paris, poursuivit-il. Aucun n'a voulu écouter mes propositions avant de connaître l'affaire sur laquelle reposaient mes espérances. Tous m'ont éconduit en riant quand je leur ai répondu que mon grand projet de fortune était un secret. Nous ne prêtons pas un million sur un secret, m'ont-ils fait comprendre. Découragé de ces refus, j'ai voulu tenter les hommes d'honneur après avoir échoué auprès des hommes de finance. Le duc de Richelieu est jeune comme moi, brave, téméraire, passionné pour les aventures, fou des périls : l'idée m'est venue de me présenter chez lui en attendant l'heure de mon audience [illegible]inistre.

Un vif mouvement d'impatience échappé à la jeune femme assise sur la bergère prouva qu'elle n'était pas indifférente aux paroles qu'elle entendait autant qu'elle voulait le faire paraître. Sans se tourner, elle frappa du pied sur le tapis, se leva à demi, puis elle s'assit de nouveau.

— Rassurez-vous, continua le jeune homme, j'ai été assez convenable pour convaincre M. le duc que je n'étais pas un homme tout-à-fait obscur, un intrigant, et assez prudent avec cela, pour ne pas me dévoiler entièrement à lui. Lorsqu'il m'a reçu, il était à sa toilette. Il a fait retirer son valet de chambre. Puisque vous êtes un gentilhomme, et c'est tout ce que je veux savoir, m'a-t-il dit en passant son haut-de-chausse, je puis vous parler à cœur ouvert. Ces sortes d'équipées me sourient peu. On les commence en riant et on les finit à genoux sur un échafaud. J'admire infiniment MM. de Thou et Cinq-Mars, mais je ne suis pas tenté de les imiter. Ma foi! j'aime la vie. Elle a du bon. On nous raconte de belles choses de là haut, mais personne n'en est encore revenu pour nous dire si l'on s'y amuse autant qu'ici. Mourir sur un champ de bataille, au haut de la brèche, l'épée à la main, le visage découvert, passe encore. Mais aller à la mort entre deux prêtres, rendre l'ame sous la hache du bourreau, en place publique, un voile noir sur les yeux! J'ai de la répugnance à cela. L'enjeu est trop fort. Pardonnez-moi de ne pas risquer la partie avec vous. Je n'interrompais pas M. le duc qui, après avoir passé un gilet en satin blanc, a continué ainsi : Cependant, monsieur le comte, si je refuse d'entrer dans votre projet, ce n'est pas tout-à-fait par peur, daignez le croire malgré la mauvaise opinion que je vous donne ici de ma résolution; c'est un peu par expérience. Je sors d'une conspiration. Le métier n'en vaut rien. On est trop à partager. L'école ne m'a pas réussi. Je ne débutais pas avec des gens de rien toutefois : un roi d'Espagne, un prince du sang, un ambassadeur, une duchesse. Je suppose, a-t-il ajouté, en m'offrant des pastilles ambrées, que vous avez entendu parler de la conspiration de Cellamare. Une conspiration charmante! tramée à la lueur des lampions, dans des bosquets de jasmins, dans les jardins de Sceaux. L'étourderie ne nous a pas sauvés. Messieurs du Châtelet ne prennent pas les choses aussi plaisamment. Nous avons été découverts sous nos marronniers. Je vous demande pardon, s'est interrompu le duc, de vous entretenir si longuement de moi, mais c'est pour vous souhaiter une meilleure chance. Je ne vous apprendrai pas comment cette conspiration s'est terminée. Sa majesté d'Espagne a continué à régner, M. le duc et M^me^ la duchesse

de Maine ont été rétablis dans les bonnes graces du régent, moi je n'ai été que ridicule; mais de fort honnêtes gens obscurs ont été roués, qui n'étaient pas plus coupables que nous. Je vous remercie néanmoins, monsieur le comte, de m'avoir distingué entre tant de braves gentilshommes qui valent mieux que moi, et je vous remercie surtout de ne m'avoir pas mis dans la nécessité, en me communiquant trop généreusement vos espérances, je n'ose pas dire vos illusions, de ne pouvoir plus vous refuser le faible appui de mon épée. — Pourquoi, a-t-il repris après avoir endossé un léger habit du matin tout brodé de perles; pourquoi, monsieur le comte, ne vous adresseriez-vous pas à ces nombreux officiers de fortune toujours prêts à marcher sous les ordres d'un chef déterminé?

— C'est que je n'ai pas assez d'or pour les payer, ai-je répondu. Il me faut du courage et du désintéressement maintenant. Voilà pourquoi, monsieur le duc, je me suis présenté chez vous.

— Tenez, monsieur le comte, a poursuivi le duc en me prenant les mains, faites que je ne vous afflige pas de nouveaux refus plus pénibles, plus rigoureux pour moi, de minute en minute. J'ai besoin de croire que je ne vous ai pas désobligé. Oubliez le propos, rappelez-vous l'ami. Vous êtes étranger, du moins vous me l'avez dit; car à votre accent et à vos manières, je ne l'eusse pas deviné; permettez-moi de vous offrir mon crédit auprès des personnes que je vois.

Je me suis levé pour sortir après avoir remercié, comme je le devais, M. le duc, pour le gracieux accueil que j'en avais reçu.

Vous me boudez toujours, Arioline?

Arioline n'avait fait un geste d'attention que lorsque le comte, dans le récit de sa visite au duc de Richelieu, avait rappelé la conspiration de Cellamare, et nommé à cette occasion la duchesse de Maine. Sa tête s'était relevée avec fierté. Alors seulement aussi le comte s'était aperçu qu'Arioline était avec ses cheveux naturels; il avait posé sa main sur cette jolie tête toute bouclée et toute revêche.

—Enfin, acheva le comte, je suis allé chez le ministre, M. le cardinal Dubois.

Arioline écouta. Mais elle était au bout de son sang-froid.

— Croiriez-vous qu'on m'a fait traverser plusieurs cours, autant de jardins, avant d'arriver au dernier jardin, où l'on m'a prié d'attendre que monseigneur voulût bien me recevoir. C'est un jardin à l'anglaise; du moins c'en est une imitation. Autour d'un grand ovale de gazon est tracée une allée bordée de fleurs. L'aspect est assez triste. Je prenais en idée des forces pour supporter l'ennui dont

j'étais menacé en attendant le moment de ma présentation à monseigneur le cardinal ministre Dubois, quand une porte presque masquée par un groupe de tilleuls s'ouvrit et laissa passer deux chevaux conduits par un domestique. Quoique je fusse très loin de cette porte et du rond-point, où les deux chevaux s'arrêtèrent, je reconnus qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à un prince. Dans l'Orient, j'en ai peu vu d'aussi beaux de taille, d'aussi fins d'encolure; un poil doux à l'œil comme la peau d'une négresse de Gambie. La porte de l'écurie s'ouvrit une seconde fois. Il en sortit un homme fort grand, fort bien fait, en costume de mousquetaire, parlant familièrement à un homme qui m'a paru être d'abord son palefrenier. De ma place, je pouvais tout voir sans être vu. Qu'ai-je vu, avec un étonnement sans égal? Prenant dans ses bras cet homme commun, mal vêtu, sale et déjà âgé, le capitaine des mousquetaires l'a placé sur un des deux chevaux, lui, est monté sur l'autre, et bientôt la leçon d'équitation a commencé. Rien de plus grotesque que cette leçon. Je ne m'ennuyais plus dans le petit coin de verdure où j'attendais l'heure de mon audience. Figurez-vous un singe répétant les gestes d'une danseuse de l'Opéra, n'en omettant aucun, mais les parodiant tous. Tantôt le cavalier perdait les étriers, tantôt il prenait le cou du cheval de peur de rouler sous son ventre. Un sac de noix aurait plus de grace. J'admirais le sérieux du maître, la douceur de ses observations, sa manière respectueuse de corriger les plus bouffonnes contorsions, les plus réjouissans haut-le-corps, les plus odieux zigzags de son élève, qui, de son côté, sacrait et jurait, je n'ose pas dire comme un mousquetaire, puisque le mousquetaire était ce maître si affable dont je vous parle. Ventrebleu! la courroie de la selle est lâche, et ils me feront casser le cou! Morbleu! ces chevaux sont trop nourris; ils sont d'une impétuosité de démon. Quoique ces choses et mille autres fussent autant d'erreurs de fait et de principe, le maître souriait avec un assentiment profond, et mettait pied à terre pour corriger un défaut qu'il n'y avait pas dans le harnachement du cheval. Après quelques exercices dont se tirent avec honneur les écoliers les plus maladroits en selle et que n'accomplissait pas même médiocrement le personnage que j'avais sous les yeux, le mousquetaire et son élève eurent la fantaisie de terminer la leçon par ce qu'on appelle, en termes de manége, la promenade. Je compris leur intention en les voyant pousser leurs chevaux dans l'allée ovale indiquée autour du gazon et au bord de laquelle j'étais assis. Au fond, je n'étais pas fâché de voir de près celui qui m'avait tant amusé de loin.

Un frémissement trahi par un mouvement d'épaules agita Arioline.

— Vous avez deviné, Arioline, la malheureuse témérité qu'il y avait à exprimer un tel souhait. Quand cet homme fut devant la place où j'étais assis, il me vit, il se troubla, il rougit, il tourna la tête de son cheval devant moi et me dit : Que voulez-vous? d'où venez-vous? qui êtes-vous? que faites-vous là? Je lui répondis...

Arioline se frappa le front avec dépit.

— Pouvais-je prévoir, ma chère Arioline, que cet homme, bas et commun, à la face de crocheteur, que ce mauvais cavalier était monseigneur le ministre du régent, le fameux cardinal Dubois. Sans me troubler ou plutôt sans paraître troublé, car je l'étais au fond, je déclinai mes titres à monseigneur et lui montrai ma lettre d'audience; j'ajoutai qu'un de ses valets de pied m'avait prié d'attendre au jardin le moment de mon introduction; ce que j'avais dû faire. C'est très bien, monsieur, c'est très bien, dit le ministre, veuillez passer chez moi par cette porte et entrer dans mon cabinet; je ne tarderai pas à vous y aller trouver. Derrière le visage tout à coup devenu calme de celui qui me parlait, je devinai tout ce qu'il y avait de colère, de dépit et de rage d'avoir été vu prenant des leçons d'équitation, lui, premier ministre; lui, cardinal! lui, il faut bien le dire, si détestable cavalier. En moi-même je plaignis le valet novice qui, sans doute par un malentendu dont il portera la peine, m'avait oublié au jardin, dans le manége de monseigneur.

J'ai été introduit dans le cabinet du ministre, où je n'ai pas attendu long-temps. Monseigneur n'a pas paru se souvenir de la scène du manége; il m'a écouté jusqu'au bout avec une complaisance grave et qui m'encourageait à parler. Je lui ai tout dit..... tout, excepté qui je suis. Je doute cependant qu'il m'ait pris pour un simple gentilhomme danois, ainsi que j'en ai affiché le titre. Mais comme mon titre, quoique d'un grand poids dans l'affaire, n'avait pas encore besoin d'être absolument discuté, il a tourné ses réflexions sur un autre point de ma proposition. Elle est spécieuse, m'a-t-il dit, mais il s'y mêle beaucoup trop de romanesque pour qu'une grande nation comme la France puisse sérieusement l'accepter.

En affaire, il faut voir le dernier terme des choses et les supposer accomplies pour en bien juger. La réussite est la plus terrible épreuve. J'admets que vous, monsieur le comte, et vos trois cents Danois qui vous attendent à Malte, que les deux cents aventuriers que vous fournira la France, et elle n'en manque pas, Dieu merci, et que les trois ou quatre mille compatriotes que vous avez aux Indes,

vous vous entendiez bien, vous ne vous trahissiez pas, et qu'enfin vous vous empariez, par la force jointe à l'habileté, des comptoirs anglais qui sont sur le Gange et qui sont la clé des Indes. J'admets encore que les chefs de la nation indienne, dépossédés, fassent cause commune avec vous et vous aident à chasser les Anglais. J'admets enfin que ces chefs, devenus rois, vous donnent en échange une couronne et que vous, monsieur le comte, reconnaissant envers la France, vous traitiez avec elle généreusement, loyalement, que vous lui ménagiez, aux dépens de l'Angleterre et de la Hollande, des traités de commerce avantageux; eh bien! parce que tout cela est possible, je dis que c'est impossible. La fin tue les moyens. Jamais un Danois de vingt-cinq ans ne sera roi des Indes.

Vous comprenez, Arioline, qu'une objection semblable à celle du ministre ne pouvait être levée sans danger pour moi.

Ainsi, monsieur le comte, rêvez, croyez-moi, a-t-il ajouté, de plus faciles destinées, ou adressez-vous à une puissance plus chevaleresque que la France pour atteindre votre but. La France n'a que des vœux à faire pour vous. Vous avez trop bien compris, monsieur le comte, la position d'un ministre de France vis-à-vis de l'Angleterre, pour avoir à craindre une indiscrétion de mon cabinet.

J'ai compris que monseigneur me congédiait. Je suis sorti pour venir ici au plus vite. Comme je traversais la place Dauphine, je me suis souvenu d'une petite surprise que je voulais vous faire. Je suis monté chez mon bijoutier, le meilleur artiste de Paris. L'ouvrage que je lui avais commandé était presque fini. Pour avoir à me faire pardonner par vous la longueur de mon absence, j'ai cédé aux instances de mon bijoutier qui ne demandait qu'une heure pour me livrer son travail, un des plus ravissans qu'on ait vus. Une heure de bijoutier, je le sais maintenant, en vaut trois. Mais enfin j'ai eu ce que j'attendais pour vous, ce que je désirais pour vous l'offrir, et le voilà.

— Ah! s'écria Arioline en se levant avec une couronne royale sur la tête. Plus de dépit, plus de colère, plus de bouderie; elle tomba dans les bras du beau jeune homme qui lui donnait une couronne en attendant le partage d'une royauté.

— Maintenant, dit Arioline en prenant la jolie couronne de diamans et en la regardant avec amour dans la demi-obscurité qui en faisait briller comme du feu les moindres perles; maintenant qu'allons-nous faire? Les financiers vous refusent de l'argent, les grands seigneurs le concours de leur épée, et les ministres des vaisseaux pour descendre aux Indes.

— Ces trois choses n'en font qu'une, Arioline : l'argent. Je me suis adressé aux gentilhommes, parce que je n'avais pas d'argent; au ministre, parce que je n'avais pas d'argent; aux financiers, parce que je n'avais pas d'argent.

— Si encore, dit Arioline en souriant, nous n'avions qu'un royaume à conquérir, mais je dois 10,000 livres à mon parfumeur, un mémoire de trois ans; 12,000 livres à ma couturière; je dois près de 50,000 livres en tout.

— Et moi autant, répondit le jeune homme; ce n'est pas énorme, mais encore faut-il avoir de quoi payer.

— Sans doute, ajouta Arioline, d'un ton d'anxiété et en jouant avec la couronne. Si vous n'étiez pas étranger, mon cher comte, vous auriez des terres en France; nous les hypothèquerions, nous les vendrions, nous paierions.

— Je ne possède rien en France. Tout l'argent que j'ai apporté à Paris a été envoyé à mes compagnons qui nous attendent à Malte.

— Nos sujets nous ruinent, mon cher comte; mon parfumeur s'est encore présenté aujourd'hui.

— Et moi mon carrossier me harcèle.

— Comment sortirons-nous de là, mon cher comte? reprit Arioline en jouant avec la couronne sur le satin de sa bergère, comme avec un cerceau.

— Ma foi, je n'en sais rien; Arioline, avant deux mois je ne recevrai rien du Danemarck.

— Et dans deux mois?

— Je toucherai trois cent mille livres; oui, mais nous serons en hiver, et comment traverser l'Océan? l'expédition est manquée.

— Mon parfumeur attendra.

— Votre parfumeur sans doute; mais nos sujets?

Arioline et le comte ne sortaient pas du même cercle; jamais roi ne fut si embarrassé qu'eux; point d'argent!

— Point d'argent! disait le comte.

— Point d'argent! répétait Arioline.

Après une pause méditative, le comte se leva et dit: L'ambassadeur de Suède reçoit ce soir; je me rends de ce pas à son hôtel. Je vais m'ouvrir à lui, c'est un homme ambitieux, je lui ferai une belle part, s'il consent à mettre son gouvernement dans nos intérêts.

— N'allez pas la lui faire trop belle, dit naïvement Arioline, qui avait déjà peur de voir écorner ses états. Ma couronne n'est pas déjà si grande.

— Rassurez-vous, orgueilleuse. Ainsi je vous quitte : à l'aube je serai de retour, je cours à la soirée de l'ambassadeur. Adieu ! Arioline ! adieu, madame !

— Adieu, sa majesté !

— Je comprends dit le comte, en revenant sur ses pas : bonne nuit ! madame la reine.

## III.

Quand le comte danois fut parti, Arioline fit apporter des flambeaux. Elle avait projeté de lire jusqu'à son retour ; les nuits d'été sont courtes.

Celle qui s'écoulait n'était qu'une lueur entre deux soleils ; plus d'une fois elle s'arrêta dans sa lecture pour contempler avec ravissement la couronne que le comte danois avait posée sur sa tête. Si tout cela n'était pas un rêve, pensait-elle, comme je serais vengée de cette impertinente duchesse qui m'a fait passer trois grands mois à la Bastille. Me compromettre ainsi ! ne pas brûler mes lettres, me nommer à M. d'Argenson et à l'abbé Dubois ! Je suis libre enfin, et je me vengerai ; si le comte de Faab réussissait ce soir ! quelle superbe vengeance ! écrire à la duchesse dans six mois, mettons un an, mon avénement au trône : De la reine Arioline à la duchesse de Maine ; c'est à en devenir folle d'orgueil et de joie.

En pensant à sa royauté, au comte, à ses mémoires à payer, à la duchesse de Maine, qui l'avait réellement dénoncée, dans le trouble où l'avait jetée la découverte de la conspiration de Cellamare, cette conspiration étrange ourdie par un cardinal italien, un roi catholique, un colonel, des poètes athées, des duchesses et des femmes galantes, Arioline s'assoupissait dans son fauteuil et laissait tomber sa tête sur le livre ouvert devant elle. Elle était parfois éveillée en sursaut par le bruit des heures, sonnées à l'horloge de la Bastille. Alors elle se croyait en prison par l'ordre de d'Argenson, et elle murmurait des paroles de colère contre la duchesse de Maine, l'appelant ambitieuse manquée, sotte intrigante, vanité de paon dans un corps de poule. Ses yeux se refermaient de nouveau. Vers le milieu de la nuit, le sommeil l'ayant de plus en plus gagnée, elle se trouva tout-à-fait endormie.

Il y avait environ une heure qu'elle était dans ce calme absolu quand elle fut éveillée d'une manière foudroyante. Elle crut qu'on l'avait précipitée du haut des tours Notre-Dame sur les pavés de la place du Parvis.

La sensation fut horrible; elle fut courte. Elle se termina par un évanouissement.

Arioline n'était pas morte, quoique la partie du plancher qu'elle occupait se fut abîmée sous elle et eût disparu dans le trou qui s'était ouvert. Dans sa chute, Arioline avait entraîné le tapis; mais, retenu à divers endroits du plancher, il n'avait cédé que sur le point où l'affaissement avait eu lieu. Arioline était restée suspendue au fond d'une espèce d'entonnoir, pêle-mêle avec le fauteuil et les coussins.

Elle ne rouvrit les yeux que dans un long souterrain, vivement éclairé par places, obscur, même d'une obscurité opaque, impénétrable dans beaucoup d'endroits, mais trahissant son effrayante étendue par des coups de lumière qui brillaient dans le lointain comme des éclairs, qui s'éteignaient aussitôt, reparaissaient encore et provenaient soit de l'agitation d'un marteau dont le bruit ne se prolongeait pas, soit de l'angle scintillant d'une enclume, tout à coup démasquée. Une chaleur particulière voilait d'un brouillard bleuâtre la perspective surbaissée du souterrain. C'était humide et chaud comme le charbon mouillé que les forgerons jettent dans la fournaise. On étouffait par momens, dans d'autres on éprouvait un froid vif et du vent au visage; mais un vent droit tel que celui qui sort d'un soufflet. Il avait à coup sûr touché l'eau, dont il avait écrêmé la surface glacée. Arioline crut voir des hommes presque nus occupés à boucher, avec des planches, le trou par lequel elle était tombée. D'abord elle fut tentée de croire qu'elle rêvait; mais, au souvenir de la commotion reçue, elle fut vite forcée de renoncer à cette illusion. D'ailleurs une voix lui parlait, la rassurait de toutes les manières, et lui expliquait comment sa chute aurait difficilement pu avoir des suites très fâcheuses puisqu'il y avait à peine douze pieds d'intervalle entre le plancher écroulé et le fond du souterrain qu'elle n'avait pas même atteint dans sa chute. Pour l'aider à revenir encore plus promptement de son effroi, on lui montra que le souterrain sur toute son immense étendue était rembourré de laines.

Arioline n'avait plus qu'à se garantir de la terreur que lui inspiraient les hommes nus jusqu'à la ceinture, disséminés dans le caveau. Ils étaient très noirs, un peu velus et de mine assez sauvage.

Tombée au milieu d'eux au moment de leurs opérations mystérieuses, elle en apercevait qui forgeaient dans un coin, d'autres qui limaient, et d'autres qui, à la sueur de leurs bras, de leurs fronts et de leurs reins, faisaient tomber un balancier sur une espèce d'enclume scellée dans le sol. Chose étrange : tout cela avait lieu presque

sans bruit. Le son expirait à l'instant même de sa propagation; il était, pour ainsi dire, bu, épongé, par le mur de laine dont le souterrain était revêtu.

Tandis qu'Arioline s'efforçait de comprendre le but de cette activité sourde, quatre ouvriers avaient déjà, au moyen de piliers et de fortes lattes portées par ces piliers, caché provisoirement l'ouverture faite par la chute du plancher, et le tapis avait ainsi été poussé au niveau. Sa déchirure, le désordre du fauteuil, seraient mis sur le compte d'un accident quelconque. Au reste, pour plus de sûreté, ces hommes allaient tenir conseil entre eux; il leur importait de s'entendre sur les moyens qu'il convenait d'adopter sur-le-champ, afin de n'être pas découverts à la suite de cet évènement. Ils se retirèrent dans un coin. Un noir seul resta couché aux pieds d'Arioline, dont le cœur battait fort en ce moment.

Le conseil fut long. Comme il se tenait assez loin de l'endroit où était Arioline, elle ne saisissait que des phrases décousues et les exclamations qui accompagnaient chaque avis adopté avec chaleur ou repoussé à l'unanimité. Malgré le désordre de ses idées, elle remarqua que les jeunes gens montraient le plus de modération; ils parlaient sans emportement, et laissaient même voir des airs de pitié. Les vieux, au contraire, gesticulaient et frappaient la terre du pied. Un entre autres maîtrisait si peu sa colère, que sa voix arrivait clairement à l'oreille effrayée d'Arioline.

— Oui! disait-il. Oui! voilà deux ans que je le dis, ce plafond nous jouera un mauvais tour. Me suis-je trompé? Les vieux ne savent rien. C'est cela. Moquez-vous des vieux! Bafouez les vieux! Eh bien! le vieux avait raison. Qu'allez-vous faire maintenant? Quel parti prendre? Il n'y a qu'un parti; un seul; pas d'autres. Mais vous ne le suivrez pas. Tant pis! tant pis, vous dis-je! La pitié, n'est-ce pas? Vous serez tous écrasés; tous, comme le métal sous le marteau. On vous aplatira, et sans bavure encore. Aplatis comme des liards.

La voix du vieux avait été ensuite couverte par des improbations si véhémentes, qu'elle n'avait plus osé s'élever, soit excès de rage, soit dédain. On ne l'entendit plus qu'une fois à la fin du conciliabule pour dire : — Soit, faites! nous verrons si le vieux se sera encore trompé.

Ces hommes se dissipèrent et reprirent leurs travaux. Et le vieux qui avait parlé, et un de ses compagnons, allèrent comme en députation vers Arioline.

Le vieux était jaune comme la lumière de la lampe qu'il tenait à

la main, l'autre était dans la force de l'âge, d'une beauté sombre, grand, mais ramassé, massif, non pas d'affaissement, mais par la puissance de l'exercice. Son visage anguleux et peu rempli de chair, logeait la pensée et peut-être la souffrance, de même que son corps accusait une vigueur continuelle, haletante, sans repos. Le vieux s'assit près d'Arioline après avoir posé la lampe à terre; le jeune resta debout, et dit sans emphase :

— Vous avez dû le deviner, madame, nous sommes des faux-monnayeurs.

Arioline frémit.

— Si nous étions découverts, vous ne l'ignorez pas, nous serions roués vifs en place de Grève, comme cela arrive deux ou trois fois par an à ceux des nôtres, surtout nous qui faisons l'or.

— Surtout nous qui faisons l'or, répéta le vieux faux-monnayeur.

— Votre présence nous a jetés dans un étrange embarras. Nous ne sommes pas des assassins; nous n'aimons pas à verser inutilement le sang. Cependant vous avez notre secret. Dites un mot de ce que vous avez vu, nous sommes connus, nous sommes pris, nous sommes morts.

— Je vous jure, cria Arioline, que je ne dirai rien, jamais rien de ma vie!

— Des sermens! dit le vieux avec une ironie bouffonne.

— Des sermens! répéta le jeune en pinçant ses lèvres; on n'est jamais trahi que par des sermens. Un jour on est plus confiante envers un amant; un jour on a bu un verre de champagne de plus; une nuit agitée on parle en dormant.

— Je n'ai pas d'amant.

— Vous mentez déjà, reprit le jeune homme.

— Elle ment déjà, répéta le vieux en hochant la tête.

— Ces hommes que vous voyez là-bas, reprit le premier qui parlait, voulaient qu'on vous fît mourir. C'était aussi l'avis de mon frère qui est là-bas. Ce n'est pas le mien.

— C'était mon avis, dit le vieux.

— Ce n'a pas été le mien, reprit le fils du vieux faux-monnayeur, parce que votre disparition serait remarquée. Vous occupez une petite maison; par conséquent, vous avez un amant. Vous l'attendiez. Cela se voit, d'ailleurs, à votre toilette. Cet amant, ne vous retrouvant pas, vous chercherait. Ces sortes de perquisitions sont toujours dangereuses. Vous ne mourrez pas; vous vivrez. Je l'ai voulu.

Arioline ne savait à quelles expressions recourir pour faire preuve de reconnaissance.

— Pas encore, madame, reprit celui qu'Arioline regardait comme son libérateur, pas encore. Avant de vous faire ramener chez vous, j'ai quelques questions bien simples à vous adresser.

— Parlez, dit Arioline, en sentant déjà la joie d'être hors de cette caverne, et prête à sauter au cou de celui qui allait l'en faire sortir; parlez.

— Avez-vous un père?

— Oui, répondit Arioline.

— Est-il à Paris?

— Il est employé à la loterie.

— Est-il riche?

— Il a beaucoup de dettes.

— Combien doit-il à peu près?

— Quatre-vingt mille livres.

— Avez-vous un frère?

— J'en ai deux.

— Quelle est leur profession?

— Percepteurs tous deux à Melun.

— Sont-ils à leur aise?

— Ils n'ont que leurs appointemens pour vivre?

— Et vous, madame, êtes-vous riche?

— Je passe pour l'être, mais je ne le suis pas. Je dépense beaucoup. Comme toutes les femmes, j'ai des caprices, des envies. J'aime les meubles, les chevaux.....

— Ainsi, interrompit celui qui interrogeait si curieusement Arioline, on ne trouverait pas étonnant dans le monde que vous payassiez les dettes de votre père et que vous retirassiez vos frères de leur position difficile?

— Nullement.

Le jeune et le vieux faux-monnayeurs se regardèrent. Le vieux lança ensuite un grand coup de pied au nègre couché aux pieds d'Arioline, et lui dit :

— Debout, Caraïbe!

Caraïbe fut debout.

— Va chercher un sac là-bas sous la troisième voûte.

— Un gros, un petit ou un moyen?

— Un moyen.

Arioline ne comprenait rien à ce qu'elle entendait. Pourquoi ces questions sur sa famille, son père, ses frères, leurs moyens d'existence?

Caraïbe porta un sac.

Le vieux le dénoua, et en montra le contenu à Arioline avec la joie d'un artiste enchanté de la beauté de son œuvre.

— Ceci est de la fausse monnaie, reprit le jeune. Cet or est faux. Chaque pièce contient à peine un dixième d'or; le reste est de l'alliage. En voilà pour deux cent mille livres. C'est plus qu'il n'en faut pour acquitter les dettes de votre père et pour venir au secours de vos deux frères. Vous allez écrire au premier et aux deux autres que vous avez reçu en héritage d'une personne amie une somme de trois cent mille livres. En bonne sœur, vous avez dû les faire participer à votre bonne fortune.

Écrivez, madame.

Arioline écrivit cela en partie sous la dictée du jeune faux-monnayeur.

— C'est bien, madame. Demain, un de nous fera passer cent mille livres à vos frères, cent mille autres à votre père. Vous, madame, vous accepterez aussi cent mille livres, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Les voici.

— Ainsi, reprit froidement le vieux, s'il vous prend fantaisie de dire un jour de qui vous tenez cet or, votre père, vos deux frères et vous, madame, vous serez roués avec nous tous en place de Grève.

Au milieu de son étonnement, saisie par le bras du jeune homme qui avait parlé, Arioline fut reconduite à l'endroit de la voûte qui s'était éboulé et qui avait été réparé à la hâte; on retira deux planches, et en l'exhaussant par des marches ménagées avec différens meubles, elle passa jusqu'à son appartement. Le jeune homme monta avec elle; tandis qu'on travaillait au-dessous, il nivelait au-dessus, reclouait le tapis: ceci fait, rien ne parut; quand l'ouvrage fut achevé, il s'assit dans un fauteuil.

## IV.

— Votre appartement est fort gracieux, dit-il; mais permettez-moi de vous le dire, celui de madame de Florigny est meublé avec plus d'art; sa petite maison de la Grange-Batelière est un chef-d'œuvre de goût. Celle de mademoiselle Ténaïs est encore bien coquette; il est vrai qu'elle est à la Ville-Évêque et que c'est presque la campagne. Je vous souhaiterais les laques de mademoiselle Ponsard; les vôtres sont pâles. Renouvelez-les donc, madame: vous avez tant de goût et de délicatesse.

Quel est cet homme? se demanda Arioline; il connaît les femmes à la mode comme un Richelieu?

— Je suivrai vos conseils, répondit Arioline, très peu rendue en-

core, on le conçoit, à sa sphère d'habitudes. Máis qui êtes vous? osa-t-elle demander à cet homme.

— Vous l'avez vu, madame, un faux-monnayeur, lui répondit celui-ci, en prenant la main d'Arioline d'un ton de tendresse qui remua tout ce qu'il y avait en elle de curiosité et d'effroi. Mais adieu, madame, voici le jour, je pourrais vous être importun en restant plus long-temps; ne craignez rien, je suppose que vos domestiques sont couchés à côté; je ne les dérangerai nullement.

Il regarda la hauteur de l'étage, se suspendit au bord extérieur de la croisée et se laissa tomber dans le jardin; du jardin il entra dans un potager de maraîcher; il en franchit plusieurs, et disparut dans les dernières vapeurs de la nuit qui finissait.

## V.

Les projets que le jeune comte de Faab avait confiés à demi au duc de Richelieu et au ministre Dubois, n'étaient pas aussi romanesques au fond qu'ils le paraissaient. Tout au plus, empruntaient-ils un semblant de chevalerie au rang, au caractère aventureux et à l'âge de celui qui s'adressait à la France pour qu'elle l'aidât à les accomplir, et pour partager avec elle les immenses avantages de la réussite. Le côté poétique et par conséquent le côté faible de la chose était celui-ci : compter sur le succès d'une conviction à Paris, au commencement du XVIIIe siècle, à une époque où le duc d'Orléans était régent de France, et Dubois le ministre favori du régent; pourtant cette conviction était aussi sensée que profonde, l'occasion l'avait semée, la réflexion l'avait mûrie, l'enthousiasme l'avait exaltée.

Au douzième siècle le comte de Faab fût peut-être allé en Palestine pour délivrer Jérusalem; au dix-huitième siècle, il avait arrêté d'enlever les Indes aux Anglais malgré des obstacles dont il n'affaiblissait, dans son esprit et dans ses calculs, ni la gravité, ni le nombre. Tandis que les rois de l'Europe s'obstinaient à ne pas remarquer la prodigieuse extension que les Anglais étaient à la veille de donner à leur fortune politique et commerciale par l'asservissement des Indes; immenses débouchés ménagés à leur industrie; seconde patrie, faite pour recevoir l'excès de la population; tandis que parmi ces rois imprévoyans deux ou trois à peine se contentaient, pour se taire, de rares profits, mal garantis par la cession précaire de quelques points sur le littoral aussi peu dangereux à abandonner que faciles à reprendre, un gentilhomme comprenait autrement une question que

la brave marine de Louis XVI et les plans gigantesques de Napoléon ne devaient pas résoudre quatre-vingts ans plus tard.

Très jeune encore, nommé par le Danemarck gouverneur des possessions danoises dans les Indes, le comte de Faab avait apprécié, sur le terrain exact de la réalité, les forces de la domination anglaise, et les ressources de la résistance locale; les forces étaient disséminées, la résistance était partout. Auprès d'une botte anglaise, dix pieds nus de Birman se posaient; il s'agissait d'organiser la résistance et de la donner comme auxiliaire aux terribles maladies qui emportaient quelquefois en un jour, comme on fait une moisson entre deux soleils, toute la garnison d'une place. Pour l'organiser, il ne fallait pas, ainsi qu'on le tenta plus tard, laisser entrevoir aux nations vaincues ou près de l'être, qu'on ne chasserait les Anglais que pour prendre leur place. Il importait peu aux Birmans de changer la couleur de leur livrées, et d'être marqués aux fleurs de lys au lieu de l'être au léopard.

Témoin de cette lutte entre les antiques maîtres du pays et les impitoyables soldats d'une compagnie de marchands, le comte de Faab avait compris qu'en voulant sincèrement le rétablissement des premiers et en l'obtenant, on refoulerait les autres jusqu'à la mer d'où ils étaient venus. Sincèrement adoptée, cette détermination de réintégrer les princes dépossédés, rallierait tous les peuples de l'Inde qui se croiraient forts, et on l'est toujours avec cette idée, quand ils auraient pour eux ce qui jusqu'alors avait été contre eux, la discipline dans le courage.

A la première place forte enlevée d'autorité aux Anglais, ceux-ci seraient démoralisés en proportion de l'énergie que regagneraient les indigènes.

Au moment où le comte de Faab rêvait sa chevaleresque expédition, les principales places de l'Inde ne présentaient aucune résistance insurmontable; les vainqueurs méprisaient trop de misérables populations, pour songer à se prémunir contre l'éventualité impossible d'une insurrection. Le démenti donné à cette sécurité devait faire la moitié du succès de l'entreprise; il n'était pas besoin de frapper à la même heure le coup décisif sur tous les points de l'occupation anglaise; il fallait se rendre maître de quelques places regardées comme la clé d'une province ou d'un fleuve : la piqûre au cerveau entraîne la paralysie entière du corps.

Faab connaissait sur le Gange deux ou trois fortifications qu'il avait relevées pendant sa résidence aux Indes, et dont la position, formidable pour des peuples peu avancés dans l'art militaire, offrait bien des côtés faibles à une attaque conduite d'après les règles.

Sachant aussi que ce n'étaient pas les bras courageux qui manqueraient à un soulèvement national contre l'invasion anglaise, mais les intelligences, Faab n'avait recruté en Danemarck et en Allemagne que des chefs pour son coup de main expéditionnaire; des ingénieurs, des officiers du génie, et quelques capitaines d'artillerie; il était venu ensuite demander à la France ce qu'elle seule tenait constamment en réserve : des nuées d'officiers de fortune, n'ayant pour toute richesse et pour tout espoir sous le soleil que la lame de leur épée. Mais il venait aussi proposer à la France de ne stipuler après la victoire qu'au profit de la France; tous les traités commerciaux passés avec les princes indiens, rétablis dans leurs droits, seraient exclusivement à l'avantage de la nation qui les aurait aidés à reprendre leur sceptre; on a vu comment le comte de Faab avait peu à s'applaudir de ses premières démarches auprès du ministre Dubois.

Comme il n'y a pas d'entreprise humaine sans la tache originelle de l'intérêt personnel, Faab avait aussi son ambition à satisfaire. Parmi tous ces petits princes de l'Inde au secours desquels il allait se sacrifier, il demandait à prendre place. Il adopterait leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion, à la condition de fonder, à côté de leurs dynasties, une dynastie dont il serait le tronc. C'était là sa récompense; elle était grande; elle avait été convenue; elle était juste. En lui commencerait à régner la civilisation, non celle du sabre, mais celle du pouvoir légitime. Les Indes civiliseraient les Indes.

Peut-être ce titre de roi ou de prince, si raisonnablement ambitionné par Faab, n'était pas seulement la conséquence d'une idée généreuse, grande, civilisatrice.

On disait, dans les cours du Nord, qu'il était plus que le fils d'un comte, plus que le fils d'un prince. Faab le croyait aussi; mais son père n'avait pas, à l'exemple de Louis XIV, songé, comme ce roi, à l'avenir de sa descendance illégitime. Faab avait son chemin à faire, son rang à conquérir. Envoyé, comme nous l'avons dit, dans les possessions danoises de l'Inde, il y avait médité à l'aise, pendant des années, le projet dont il a été question.

Afin de ne pas s'attirer la sévérité de la cour de Danemarck et de ne pas porter ombrage à celle de France, il avait adopté le titre du comte de Faab, riche seigneur du Jutland. Sous ce titre d'emprunt, il échappait aux recherches de la police de M. d'Argenson, aussi mal faite sous le régent qu'au temps du roi Dagobert.

Vivant sans faste, même assez gêné souvent, il passait une grande partie de son temps auprès d'Arioline, jeune femme à la mode qu'il

avait rencontrée dans une société de plaisir. Il l'avait d'abord aimée pour sa beauté, beaucoup ensuite pour son ambition, pour sa discrétion et sa fermeté : c'était bien la femme qui convenait à un homme qui veut être roi et jusqu'au jour où il sera roi. Enfin on en fait plus qu'une reine ; on la garde encore comme maîtresse. Qui donc a jamais entendu parler de la femme d'Henri IV, de celles de Louis XIV et de Louis XV, et qui ne connaît pas Gabrielle d'Estrées, Mme de Montespan et Mme de Pompadour?

## VI.

Il était près de midi lorsque le comte de Faab rentra à la petite maison de la rue de la Cerisaie. Un fauteuil était auprès du lit d'Arioline; il s'y laissa tomber. Habituée à son visage et à y lire les plus profondes comme les plus fugitives impressions de la journée, Arioline comprit que le comte s'était conduit un peu moins sobrement que de coutume chez l'ambassadeur de Suède. Ses cheveux blonds flottaient en désordre derrière sa tête, et la pâleur de son front ainsi découvert contrastait violemment avec la surexcitation d'éclat de ses yeux pleins de mobilité. Son débit était vif comme le bégaiement et ne pouvait suffire à l'émission trop rapide, trop féconde, de ses idées. C'était presque de l'ivresse, mais c'était aussi de la fièvre.

En posant sa main tremblante sur le lit d'Arioline qui avait projeté de ne se lever qu'à la nuit pour aller à l'Opéra, le comte de Faab lui dit qu'il sortait d'un déjeuner auquel il n'avait pu se dispenser d'assister.

— La fête n'a donc fini qu'à présent? demanda Arioline.

— Non, charmante amie; vous n'avez pas compris. Ce n'est pas chez l'ambassadeur que le déjeuner a eu lieu. Un déjeuner délicieux comme les Français seuls savent en donner. Je ne sais comment je le rendrai jamais.

— Mais vous ne me dites pas chez qui vous avez déjeuné.

— Si vous vouliez me le dire, Arioline, vous m'obligeriez beaucoup.

— Vous êtes gai, monsieur le comte, ce matin.

— Pas trop, répliqua Faab en soupirant ; mais c'est que je ne puis répondre à votre question. Je sais seulement que l'hôtel où nous sommes allés en sortant de chez l'ambassadeur de Suède est un des plus beaux et des mieux bâtis que j'aie vus depuis que je suis à Paris. Un escalier comme celui du Louvre; une livrée d'or et de satin ; des salons fabuleux de peintures et d'ameublement. Et quel déjeuner!

— Vous voyez bien qu'il est impossible qu'un homme si riche soit inconnu.

— J'ai demandé aux convives qui étaient avec moi à ce déjeuner le nom de celui qui nous traitait si bien; aucun n'a su me le dire.

— Cela m'aurait intriguée, moi. Est-ce un gentilhomme?

— On le croit.

— Est-il étranger?

— On ne le présume pas. Oh! je n'oublierai jamais un mets extraordinaire qu'il a fait servir au milieu du dîner.

— Un gâteau de perles fines? demanda ironiquement Arioline.

— Mieux que cela. Des nids d'hirondelles comme je n'en ai jamais mangé que dans l'Inde. Le plat a dû lui coûter mille livres. Il m'a presque fait oublier le refus de l'ambassadeur.

— L'ambassadeur de Suède vous a refusé?

— Il n'a pas même voulu m'entendre. Navré de tristesse, j'ai accepté ce déjeuner. Quel manger que ce nid d'hirondelles! Le vin d'Aï est étourdissant par-dessus.

— Je m'en aperçois, pensa Arioline.

— Après tout, continua Faab, on a renoncé à de plus certaines espérances. L'insouciance de tous ces gentilshommes m'a touché, m'a séduit. Ils m'ont converti à l'oisiveté française, au bonheur. A d'autres la gloire! C'est trop de souci. Votre main est bien blanche, entourée de cette broderie, mon Arioline. Aimons-nous, voilà le bonheur! voilà la gloire!

— Quel désenchantement! murmura Arioline; ils me l'ont détrôné cette nuit; et ma couronne!

— A propos, reprit Faab en appuyant sa tête à demi endormie sur le lit d'Arioline; à propos, puisque vous tenez tant à savoir le nom de notre hôte, ce que je ne puis vous apprendre, je vous dirai, du moins, les suppositions qu'on a faites sur son compte; car il était absent.

— Et quelles sont ces suppositions?

— On m'a dit tout bas que sa fortune provenait....

— D'un vol, peut-être?

— Oh! nous aurions déjeuné avec un voleur! non pas cela. Mais de l'amour qu'une vieille princesse aurait pour lui.

— Il faut qu'elle soit bien vieille pour tant donner.

— Moi qui ai moins d'esprit que vous, Arioline, j'aurais dit: Il faut qu'elle soit bien riche. Mais vous êtes Française, et je ne suis qu'un Danois; vous êtes une charmante Française. Je ne vous ai jamais vue si jolie que ce matin.

— Ce sont les nids d'hirondelles qui produisent cette illusion.

Faab défit la boucle de sa culotte de velours.

— Il ne me parle plus de l'ambassadeur, plus de son projet. Il est sorti prince, il rentre roué.

— J'espère, reprit Arioline, que demain vous penserez encore aux moyens de réaliser promptement votre expédition.

Faab dénoua sa cravate, quitta son habit, ouvrit son gilet.

— J'y ai renoncé, Arioline, entièrement renoncé. Cette nuit de plaisir m'en promet d'autres, et je ne vois rien au-delà.

— Et vos amis qui vous attendent à Malte?

— Ils ne seront pas plus désappointés que je l'ai été et que je le suis; ils rentreront chez eux.

Arioline bouillonnait de colère. Cet affaissement subit des plus ambitieuses espérances chez un homme en qui, il est vrai, le désordre de l'ivresse agissait en ce moment, cette renonciation la révoltait. — Mais c'est une lâcheté de parler ainsi que vous le faites, s'écria-t-elle en repoussant dans son fauteuil le comte Faab qui, probablement, avait grande envie de dormir. Vous êtes un homme! et vous reculez avant le danger! Vous renoncez avant l'obstacle; les poltrons attendent au moins que le péril soit venu! Vous êtes prince et les parfums d'une fête vous ont surpris comme un bourgeois de la rue aux Ours qui n'a jamais connu que le pot-au-feu! Le sucre et la liqueur vous ont porté à la tête. Je vous croyais l'ambition d'être roi et vous n'avez pas même celle de valoir mieux que des marquis de ruelles! C'est bien, et chacun agit comme il lui plaît. Mais laisser vos amis, ceux que vous avez compromis, les laisser dans le besoin, dans l'abandon, cela n'a pas de nom. Si ces braves gens-là ne sont pas vos amis, ils sont au moins vos serviteurs, et en France, quand on renvoie ses domestiques, on les paie.

Voilà pour eux, dit Arioline en jetant à poignée, au milieu de l'appartement, l'or des cent mille livres qu'elle avait cachées sous son oreiller.

— D'où vous vient cet or? demanda Faab d'un ton de voix fort lucide.

— Peut-être de votre inconnu, répondit Arioline qui aima mieux faire une plaisanterie que de rester dans l'embarras.

— Non! je veux savoir d'où vous vient cet or.

— Il vous a été apporté dans ce sac, ce matin.

— On m'a nommé?

— On vous a nommé.

— C'est le duc de Richelieu, j'en suis sûr, qui me l'a envoyé.

— Vous vous trompez, mon ami, c'est mieux que Richelieu.

— C'est donc le ministre. Ah! vous avez raison. C'est un avertissement de ne pas me décourager. Cet or vient de Dubois.

— Vous pourriez vous tromper encore, mon ami.

— Mais qui me l'aurait envoyé, selon vous?

— Vous ne voyez donc personne au-dessus de Dubois?

— Le régent!

## VII.

Chargé d'une colossale perruque à la financière, le visage assombri par le reflet d'un habit violet à grandes manches, chaussé dans des souliers taillés sur le pied d'un éléphant, mis, en un mot, comme les jansénistes du XVII[e] siècle, un vieillard discourait au fond d'un appartement avec un ecclésiastique à peu près du même âge que lui. Autour d'eux régnait sur quatre ailes une bibliothèque dont l'épaisseur absorbait la moitié de l'air, du jour et du bruit; meuble triste derrière la grille duquel étaient cloîtrés des in-folios théologiques grecs, latins et français. Sur le tapis, autrefois jaune à bandes noires, de cette pièce spacieuse, volaient de petits carrés de papier couverts de lignes noires, qui étaient des extraits de livres pieux; et par place, on apercevait des monticules de tabac à priser, des tas de poussière de buis et des traînées de poudre à poudrer. Un gros chat noir dormait sur un volume des œuvres de saint Thomas, dont le fermoir en cuivre pendait après avoir emporté des lambeaux de basane. Quelques vieux portraits de saints cachaient les rares espaces de mur laissés entre les boiseries de la bibliothèque. Malgré l'étouffement produit par cet excès de livres, de fauteuils, de rideaux épais comme du drap, accrochés à l'alcôve, aux trois croisées de l'appartement et à la porte, les rumeurs criardes du marché aux Prouvaires, placé immédiatement en face de la maison, remplissaient la pièce depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Le bon curé, car c'était celui de Saint-Eustache dont nous indiquons ici le pieux domicile, entendait, au milieu de ses méditations les plus graves et dans la lente préparation de ses sermons : *Hâ-â-â-bits! Gâ-â-lons! Careleur eur-eur de souliers! Peau-o-o-o de la-a-a-pins! A l'eau-ou-ou! Ferraille à ven-en-en-en-en-dre!* Et le prêtre assourdi invoquait son bon ange, se bouchait les oreilles, pour ne pas envoyer au diable ces misérables marchands des rues, au gosier de fer, et de fer trempé dans l'eau-de-vie.

Le jour où un de ses vieux amis séculiers était venu le visiter, le bruit était moins fort, car c'était le saint jour du dimanche, et, dans

ce temps, en 1720, le sceptique, l'athée Paris observait le jour du Seigneur avec une exactitude malheureusement perdue depuis, sans être compensée. Au XVIII[e] siècle, le peuple, qui ne travaillait pas, s'enivrait le dimanche; maintenant, il travaille le dimanche, et se grise abominablement le lundi, pour ne pas dire le lundi et le mardi. Nous n'avons pas l'ivresse de moins, et nous avons le bruit de plus. Enfin!

— Mon vieil ami, disait le curé de Saint-Eustache à son vénérable visiteur, vous êtes venu par un temps bien chaud; le zèle ne connaît pas d'obstacles, je le sais; pourtant songez à votre santé; quand vous êtes malade, mes pauvres souffrent, et si...... mais ne pensons pas à cela. Grace au ciel, vous avez une mine excellente.

— Je vous remercie, monsieur le curé, de vos bonnes attentions, mais je venais vous remettre quelques menues aumônes dont ne souffriront pas mes épargnes.

— Encore de l'argent pour mes pauvres!

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, ce n'est que cinq mille livres.

— Mais c'est trop, beaucoup trop! Bientôt je serai forcé de vous inviter à changer de paroisse; la mienne ne comptera plus de malheureux. Cinq mille livres!

— Cinq mille livres seulement, monsieur le curé. Mille pour *l'œuvre des prisonniers pour vol*, mille pour *la maison des filles perdues*, mille pour *le rachat des captifs en Alger, au Maroc et dans les petits états barbaresques*, mille pour les pauvres de la paroisse de Saint-Eustache, et mille pour vous acheter un tableau de sainte Cécile, que vous placerez dans la chapelle dédiée à cette miraculeuse créature.

— Soit! j'accepte encore : comment vous refuser? mais à condition que, pendant trois mois, vous ne m'apporterez pas un mince liard pour qui que ce soit au monde.

— Je ne vous le promets pas, monsieur le curé.

— Si! vous vous y engagez. Vous m'effrayez, savez-vous? avec votre inépuisable charité, surtout vous obstinant à me taire le nom et la demeure d'un homme aussi vertueux que vous. Pourquoi se cacher quand on fait le bien avec cette évangélique abondance? excusez une question trop souvent renouvelée sans doute : vous n'avez pas d'enfans? pas d'héritiers? pas d'amis pauvres? vos largesses ne lèsent personne?

— Personne : tous mes parens sont riches : je n'ai laissé aucun ami dans le besoin.

— Ah! vous me rassurez; mais alors pourquoi ne pas livrer votre

nom à tant de gens qui vous bénissent? c'est qu'ils veulent le savoir; ils l'exigent, quelques-uns vont même jusqu'à dire.....

—Que disent-ils?

—Que je suis l'auteur de tous ces bienfaits, l'unique auteur. Et Dieu sait s'ils se trompent; c'est mal à vous, mon vertueux ami, de me laisser une gloire que je mérite si peu.

—Il m'est cruel de vous l'avouer, monsieur le curé; mais mes faibles aumônes sont au prix que j'y mets : le silence absolu sur ma personne.

Le curé de Saint-Eustache soupira; il reprit:

—Cependant vous m'avez promis d'assister dimanche prochain à mon sermon.

—J'y serai, monsieur le curé.

—A ma musique du soir.

—J'y serai, monsieur le curé.

—Et vous m'avez laissé entrevoir que si M. Huguenin, mon marguillier, qui est au plus bas, vient à mourir, vous prendrez sa place.

—Moi! marguillier de Saint-Eustache!

—Vous le serez et je m'en réjouirai fort.

— Je le veux bien, monsieur le curé, mais toujours à la condition que vous ne chercherez à savoir ni ma demeure, ni mon nom, ni....

—Votre résistance est inébranlable, mon ami.

—Inébranlable.

Ensuite le vieux visiteur se leva, et le curé se leva aussi pour l'accompagner.

Quand ils furent debout, le bienfaiteur mystérieux dit à M. de Saint-Eustache :

—Il m'est venu l'autre jour une inspiration.

—Et laquelle, mon digne ami?

—L'inspiration de fonder un asile pour les vieux prêtres qui n'ont plus la force ou l'intelligence de travailler au salut des fidèles. Au lieu de les laisser livrés à l'ennui de l'isolement, on leur offrirait du repos dans l'abondance de toutes choses, de la bonne nourriture, des promenades dans de grands jardins, de la musique religieuse excellente, des lectures choisies; enfin un asile de paix, de dignité et de bonheur.

Le curé versait des larmes.

—J'ai calculé, reprit le vieil homme charitable, l'établissement—construction—entretien—n'excéderait pas un million la première année; et la seconde on ferait face à tout avec deux cent mille livres. Oh! quelle pure joie pour ma pensée, monsieur le curé, de fonder

une telle maison! Si vous étiez indulgent pour moi comme vous l'êtes pour tout le monde, monsieur le curé, vous ne vous opposeriez pas à mon désir, à celui de toute ma vie. Allons! monsieur le curé.

— Mais vous êtes donc immensément riche, mon sage ami?

— Assez! comme vous voyez.

— Mais songez.... Le curé de Saint-Eustache s'arrêta à la première objection qu'il aurait voulu faire, la jugeant, en vérité, trop faible. Quelle objection opposer à un millionnaire indépendant, qui aspire à mériter le ciel par des actes de charité? Nous verrons! nous verrons! répondit-il, j'y penserai.

— Les millions sont prêts! lui dit le vieux bienfaiteur.

— Ah! ils sont prêts! mais prenez bien garde aux voleurs; nous vivons dans un temps!...., mon ami!

— N'ayez point de crainte, je suis prudent; j'ai des coffres de fer, des caves, des verroux. Ainsi c'est convenu, ajouta-t-il; je vous apporterai mon plan de fondation dans quelques jours.

— Que la volonté de Dieu soit faite! — apportez!

— Adieu, monsieur le curé.

— Adieu, mon ami; ménagez-vous.

En ouvrant au pieux visiteur la porte de la chambre, le curé de Saint-Eustache lui dit:

— Je n'ai qu'un regret, mon ami, — c'est que cette porte ne s'ouvre pas sur le ciel. Adieu! adieu!

L'ami du curé sortit, longea les piliers des halles; il entrait dans la rue du Roule pour gagner les quais, quand il aperçut, venant vers lui dans une voiture découverte, la charmante et pomponnée Arioline.

Terrifié, le vieux faux monnayeur enfonça aussitôt son chapeau sur ses yeux, baissa la tête et se perdit, après avoir traversé la rue des Deux-Écus, dans le dédale de ruelles au milieu desquelles s'élève aujourd'hui la halle à la farine.

## VIII.

La distribution des 300,000 livres en fausse monnaie donnée à Arioline, par les gens du caveau, avait eu lieu dans les formes arrêtées. Ses deux frères, percepteurs à Melun, son père, employé à la loterie, avaient, après quelque surprise de peu de gravité, accepté chacun la part dont ils avaient disposé selon leurs besoins; quant aux autres 100,000 livres échus à Arioline, on ne doute pas de leur placement immédiat. Elle ne paya aucune dette, en contracta de nouvelles, d'après l'habitude parisienne qui le veut ainsi, ne regardant l'argent

inattendu que comme une occasion de ne pas payer ceux qui attendent; sa générosité ne fut effective qu'à l'égard du jeune comte de Faab. Il put envoyer 50,000 livres à ses compatriotes en attente depuis plusieurs mois dans l'île de Malte, sauf à lui à se créer d'autres ressources ensuite pour acheter, armer, équiper le bâtiment destiné à le conduire lui et ses amis dans l'Inde. Plus il pensa à ce premier argent tombé tout à coup dans ses mains, plus il demeura convaincu que le régent, mystérieux ennemi des Anglais, le lui avait envoyé sous le manteau; rien n'était plus simple à expliquer. Homme de plaisir et de curiosité surtout, le régent n'avait pas ignoré les allures un peu libertines du comte de Faab. Une police subtile lui avait dit dans des épanchemens fort du goût de son altesse, les amours du jeune comte avec une femme excessivement à la mode, sa retraite dorée dans une petite maison des faubourgs. Dubois avait fait le reste, sa puissante autorité sur l'esprit du duc d'Orléans avait décidé ce dernier à aider efficacement le Fernand Cortez danois à entreprendre son aventureuse expédition.

Prête à se rendre à une fête donnée dans le fabuleux jardin Soubise de la rue de Braque, au Marais, une des merveilles de la société distinguée au XVIIIe siècle, merveille oubliée de nos jours où l'on a tout oublié, Arioline attendait au bord d'un fauteuil, au bord seulement, tant elle craignait de chiffonner sa robe en magnifique brocard de Lyon, son beau cavalier danois. Déjà puni pour plus d'une inexactitude, Faab ne donna pas cette fois à sa charmante maîtresse le temps de bouleverser sa coiffure, de briser son éventail et de lancer aux amours du plafond sa petite perruque.

Faab parut; il était radieux de fierté.

— J'ai vu le régent, monseigneur le régent, s'écria-t-il en entrant. Quel génie! quel homme de génie! quel grand génie! Voilà un prince; un grand prince!

— Asseyez-vous, mon cher comte, lui dit Arioline; l'éloge académique vous fait du mal.

— Oh! ne raillez pas, mon amie.

— Permettez que je vous donne de l'air avec mon éventail. Après?

— Il m'a reçu avec une familiarité adorable; il m'a fait asseoir. Oui, il m'a fait asseoir!

— Si vous répétez chacune de vos phrases, mon ami, votre récit sera du double plus long, et nous n'irons à Soubise qu'après demain.

— Savez-vous à quoi était occupée son altesse?

— A quoi donc, à respirer?

— Vous ne le devineriez jamais, Arioline.

— Je n'aime pas les énigmes; dites vite.

— A faire de la fausse monnaie.

— Lui aussi, s'écria Arioline, en se pinçant les lèvres.

— Comment, lui aussi? mais je vous comprends : vous savez, comme tout le monde, que Paris est empesté de faux louis d'or depuis quelques semaines. Nous en avons causé avec monseigneur, qui a daigné me montrer des pièces fausses qu'il a fabriquées sur le modèle de celles qui sont en circulation.

— Ah! vraiment, mon ami.

— Et je vous jure, continua le comte, que celles du régent trompent encore mieux que les autres l'œil et le toucher. Vous n'ignorez pas que son altesse a des connaissances profondes en physique et en chimie. Oui, il s'amusait à faire de la fausse monnaie.

— Joli amusement, s'écria Arioline fort décontenancée.

— Si joli, comme vous dites, que trois faux monnayeurs seront roués demain en place de Grève; ma chère Arioline, c'est un spectacle. Désirez-vous vous y trouver!

— Nous verrons, mais il est tard, mon ami, la fête sera commencée au jardin. Partons, je vous en prie.

— Je ne vous ai pas tout raconté.

— Quoi encore?

— Examinons quelque peu l'or que vous avez sur vous, m'a fait l'honneur de me dire le prince.

— Que lui avez-vous répondu? Vous n'aviez peut-être pas d'or dans votre poche. Cela arrive quelquefois. Ensuite? Mais vous me raconterez tout cela à la fête.

— J'avais de l'or, au contraire.

Arioline quitta brusquement sa place pour regarder dans la glace si rien ne manquait à sa toilette. Elle était pâle.

— Vous êtes vraiment charmante, s'interrompit le comte de Faab. Étonnement inoui! poursuivit-il. Je remets quatre pièces d'or à son altesse qui, après les avoir mordues toutes quatre, me dit en riant : Monsieur le comte, elles sont fausses, et je vous arrête. J'osai rire plus fort que son altesse.

— Ah! c'est singulièrement risible, en effet, dit Arioline, blanche comme la dentelle de ses manchettes.

— Le duc a ajouté avec sa grace infinie : Vous êtes volé, monsieur le comte. Méfiez-vous de l'or qui circule. Je vous conseille de ne plus accepter que des billets de la banque de Law. Qu'est-ce que ce Law, ma chère amie?

— Je n'en sais rien.

— Ne vous mettez pas en colère, ne me boudez pas, nous allons partir pour le jardin Soubise, mon Arioline. J'achève.

— Monseigneur, ai-je dit au duc d'Orléans, vous avez l'âme haute, autant que vous avez de l'esprit. Mon compliment a paru surprendre beaucoup son altesse.

— Et il me surprend aussi, interrompit Arioline.

— Vous aussi! vous ne devinez pas que je voulais faire entendre au régent que je n'ignorais pas l'incident ingénieux ajouté à sa générosité pour moi.

— Je comprends encore moins.

— Vous voilà absolument comme le duc lui-même; mais vous êtes moins excusable, car c'est vous, bien vous, uniquement vous qui m'avez appris que les cent mille livres que nous avons partagées venaient du régent.

— Grand Dieu! et vous l'en avez remercié?

— Sans doute.

— Imprudent!

— Vous vous trouvez mal, je crois, Arioline.

— Quelle extravagance! mais vous avez perdu la tête! vous vous êtes compromis!..... Que va-t-il arriver?

— Rassurez-vous, il n'arrivera rien. J'ai vainement essayé d'insinuer à monseigneur qu'il avait été magnifique en me faisant cadeau de cent mille livres, et fort spirituel en glissant quelques pièces fausses de sa façon dans la somme; il n'a jamais consenti à me comprendre. C'est qu'il a trop de cœur pour avoir l'air de se souvenir d'un bienfait qu'on lui doit, et trop d'habileté pour écouter des remerciemens officiels contraires, après tout, à sa politique. Au fond, qu'importe mon erreur, s'il y a erreur? Je l'aurai remercié d'un service qu'il ne m'a pas rendu. Pourquoi votre effroi, votre terreur?... Un quiproquo de cette nature n'est pas un crime.

— Oh! sans doute! affirma Arioline; ce n'est qu'un quiproquo, j'en conviens; et j'ai eu tort de grossir le danger de votre maladresse. Je suis seule coupable de la fausse position où vous vous êtes mis un instant. Oui, c'est moi, je l'avoue, qui vous ai suggéré la pensée que c'était le régent qui vous avait fait passer ces cent mille livres. Allons à la fête, maintenant.

— Oui! allons! ma voiture nous attend à la porte. Mais à propos, dit le comte de Faab, si ce n'est pas le régent qui nous a donné cet d'argent, qui donc l'a envoyé?

— Qui?... Mais..... c'est à coup sûr son ministre.

— Ah! c'est juste! Allons, mon Arioline.

— Comtois! dit tout bas Arioline en passant auprès de son domestique de pied, si je ne suis pas rendue ici ce soir à onze heures, brûlez toutes mes lettres, fermez tout, prenez cent louis dans mon secrétaire et allez m'attendre, avec deux chevaux et un costume d'homme, dans la forêt de Sénart, à la pyramide, route de Genève.

## IX.

On ne croirait jamais que la rue de Braque au Marais, rue boueuse, sombre, dépavée la moitié de l'année, a été au XVIIIe siècle, l'endroit de Paris, où se sont données les plus belles fêtes du monde galant. Au magnifique jardin de l'hôtel Soubise, accouraient, je ne sais plus quel jour de la semaine, l'élite du Marais, les roués de la rue Culture-Sainte-Catherine, conduisant avec eux les étrangers de distinction. Pour beaucoup de raisons, les gens sérieux s'abstenaient de s'y montrer, et surtout d'y mener leurs femmes ou leurs filles. On abandonnait l'établissement aux jeunes marquis, aux belles dames qui, ne pouvant se faire admettre dans les salons de la Place-Royale, se bornaient, peu désolées de l'exclusion, à être des femmes fort gaies, fort jolies, fort spirituelles, fort décolletées et fort ruineuses à l'endroit de leurs amans. Un vrai type de cette incroyable existence, c'était Arioline, la maîtresse du comte de Faab; quoique à peine âgée de vingt ans, elle avait déjà un beau répertoire d'intrigues à classer dans sa mémoire: ducs, princes, comtes, barons, avaient traversé son appartement en y laissant une partie des revenus de leur année. Cléopâtre digéra une perle inestimable, Arioline eût digéré un collier. Ces sortes de femmes ont quelquefois d'étranges envies. Tandis qu'Arioline aurait pu continuer à manger des seigneurs avec leurs seigneuries, elle s'arrêta dans sa course triomphale, descendit de son char de nacre, et tendit la main à un aventurier. L'aventurier, il est vrai, était jeune, beau, aimable et d'assez bonne maison; à cela près cependant, plus gêné dans ses fonds qu'une femme dans des habits d'homme. Après avoir désiré des chevaux, des tapis, des domestiques, il parut piquant à Arioline de désirer une couronne. Autre trimestre, autre envie. Demain, on souhaiterait peut-être d'être la préférée d'un danseur de corde.

Au moment où le comte de Faab et Arioline entrèrent au jardin Soubise, on l'illuminait. A la lueur des flammes de couleur, ils jouirent du coup d'œil ravissant qu'offre la transition heureuse de l'ob-

scurité au jour si doux de lumières placées sous des feuilles. Le jardin n'était que tendres senteurs d'iris, parfums suaves, toilettes licencieuses, mais d'usage, nudités tolérées par l'habitude, laisser-aller inexprimable; agaceries libertines à l'excès, mais protégées par l'esprit. On se rendait par couples dans des pavillons transparens, où l'on entendait de la musique italienne sur des paroles à faire rougir du carmin; mais on avait l'air de ne pas savoir l'italien. Soupait qui voulait, allait au bal qui voulait, payait même qui voulait. Au jardin Soubise, il y avait de la solitude pour tout faire.

Un jeune marquis frappa légèrement Faab sur l'épaule, et lui dit :

— Savez-vous quel est notre amphitryon, monsieur le comte?

— Non, monsieur le marquis.

— C'est notre hôte du déjeuner de l'autre jour, celui qui nous reçut ou plutôt qui ne nous reçut pas; car il n'était pas au déjeuner qu'il nous donna en sortant de la soirée de l'ambassadeur de Suède.

— Vraiment?

— A coup sûr. Au reste, qu'il se cache ou qu'il se montre, qu'importe au fond? Il n'en est pas moins un gentilhomme charmant, plein de goût et de riche ordonnance dans ses fêtes. Si vous le découvrez avant moi, comte, remerciez-le pour nous deux. Au plaisir, madame.

Et le marquis s'éclipsa sous les charmilles illuminées.

C'était donc le jeune seigneur chez qui Faab avait déjeuné et trop déjeuné, on s'en souvient, qui recevait ce jour-là au jardin Soubise. Sans le mystère dont il s'entourait, rien de plus simple que sa dernière galanterie de la rue de Braque. Souvent de jeunes seigneurs louaient à leurs frais le beau jardin, et appelaient leurs amis et les amies de leurs amis à de semblables fêtes. Avec quelques cinquante mille livres, on en était quitte. Quel beau titre de jeunesse à se rappeler plus tard! Nous donnâmes une soirée à Soubise! Nous vainquîmes à Arques!

On ose à peine rappeler ici, tant c'est trop se méfier de l'érudition du lecteur, qu'il était de rigueur alors, comme il est encore reçu dans certaines réunions issues de celles de ce temps-là, qu'une fois entré dans les salons, le cavalier abandonnait sa dame au caprice de ses pas. Celle-ci allait d'un côté, celui-là de l'autre; on se retrouvait à des momens convenus.

Après avoir parcouru, son éventail à la main, les allées, les contre-allées du jardin, reçu et renvoyé des épigrammes aux promeneurs, Arioline aperçut une figure pâle au fond d'un bosquet où sa

curiosité l'avait poussée. Un jeune homme était assis sur un banc de bois et regardait, à travers les branches d'un sureau qui formait la voûte du bosquet, les mouvemens divers de la fête. Cette apparition, fort peu redoutable cependant, fit reculer Arioline. Le jeune homme se leva, et prenant la belle égarée par la main, il la pria de s'asseoir près de lui.

Cette voix causa une surprise plus réelle à Arioline, surprise changée bientôt en effroi, en terreur.

—Vous m'avez donc reconnu, madame, dit-il à Arioline. Il n'en pouvait guère être autrement. Nous devions nous rencontrer un jour. Ce jour est venu. Je vous trouve plus soucieuse que je ne l'aurais pensé. Allons! pas de frayeur! madame. Si vous tremblez pour vous, c'est une puérilité; si c'est pour moi, je vous en remercie; mais je ne cours aucun danger. Vous avez partagé avec votre amant l'or que j'eus le plaisir de vous remettre, et par là vous m'avez donné un complice, une garantie de plus. Au lieu de vous livrer à la frayeur, confiez-moi vos souhaits. La dépense aurait-elle excédé la recette?

Arioline voulut s'en aller.

— Je ne vous retiens pas, madame. Tout le monde est libre à ma fête; vous la première.

— Quoi! c'est vous! s'écria Arioline. Vous êtes donc le seigneur....

— Le faux monnayeur que vous connaissez. Je m'amuse à traiter grandement jusqu'au jour où cela finira. Comment trouvez-vous ma fête?

— Délicieuse, répondit Arioline un peu remise. Vous seul, monsieur, ne semblez pas vous y plaire beaucoup.

— Je m'y ennuie à périr. J'ai balancé si je ne mettrais pas le feu à tout ceci pour avoir une émotion nouvelle.

— Grand Dieu!

— Rassurez-vous, j'ai renoncé à mon projet. Je m'ennuierai tout simplement.

— Vous ne prenez donc du goût à rien?

— A rien. Excepté pourtant à vous voir, ajouta galamment le jeune homme.

— Vous faites tant d'heureux.

— C'est pour cela peut-être que je ne le suis pas.

— Le mystère vous plaît cependant.

— Je m'en lasse. Croiriez-vous que tous ces gens qui sont ici ne sont guère plus contens que moi; rien ne leur manque, n'est-ce pas? Le bal, la table, le jeu, le spectacle, les vins; eh bien! ils donneraient

tout cela pour savoir le nom de celui qui les traite si bien. Cette pensée les tourmente; et elle suffit pour gâter leur bonheur. Il n'y a pas de bonheur.

— Si vous tâchiez d'avoir de l'orgueil.

— De l'orgueil! Tenez, madame, regardez là-bas : il y a dans ce pavillon des descendans des meilleures familles de la Bretagne. Dites-moi quel est le plus ivre d'eux tous? Autour de ces tables de jeu j'aperçois tout ce que la Provence et le Dauphiné ont de plus fiers gentilshommes; ne dirait-on pas des pirates aux passions basses qui tiraillent leurs visages? Dans ce carrefour, savez-vous quels sont ces cavaliers indécens qui dansent avec un dévergondage à scandaliser des dragons? Des descendans d'anciens croisés, frères d'armes de Godefroy de Bouillon. Ces jeunes gens, couvées de libertins cachés dans les charmilles, gazouillant des grossièretés sur les épaules de ces femmes, ce sont des conseillers au parlement, des chevaliers de Malte. Ne voudriez-vous pas que j'eusse l'orgueil d'être autant qu'eux, celui de les imiter? D'ailleurs, je suis noble par ma naissance. Il n'est pas un d'eux à qui je ne fisse renier pour quelques poignées d'or, et je suis en mesure de les contenter, leurs aïeux et leurs titres.

— C'est vrai, dit Arioline, qui ne s'attendait pas à cette leçon de philosophie pratique, au fond d'un bosquet de sureau, en tête-à-tête avec un jeune homme.

— Vous me trouvez bien sévère, n'est-ce pas? se reprit-il. Je veux essayer de dérider votre joli front. Votre amant a-t-il un équipage?

— Hélas! non, monsieur, jusqu'ici.

— C'est donc à moi, votre meilleur ami après lui, à vous en offrir un. L'aimez-vous rose avec deux chevaux différens, à panneaux dorés et à roues à soleil?

— Vous plaisantez, monsieur.

— Il sera demain à votre petite porte du faubourg. Pensez à moi quand il vous promènera à travers Paris.

— Quel généreux seigneur vous êtes!

— L'équipage sans la livrée, c'est le diamant sans la monture. Je vous prie de vous servir de trois domestiques de mon choix, l'un Indien, l'autre noir, le troisième oriental.

— C'est un rêve. Mais, monsieur....

— Vous aimeriez sans doute avoir un petit jardin, comme but de promenade, avouez-le. C'est la mode aujourd'hui. Nous avons Auteuil, Boulogne, Vincennes, choisissez : dites votre goût.

— Vincennes! j'y ai une amie. Vous voyez, monsieur, que j'entre dans la plaisanterie.

— Et maintenant, madame, dites-moi....

— Ce que je vous donnerai en échange, n'est-ce pas, monsieur?

— Pas encore, madame. Faites-moi connaître ce qui est dans le secret le plus caché de vos désirs. Les satisfaire n'est rien, les deviner tous est impossible. Je n'ai pas assez d'esprit.

— Quel homme charmant, pensa Arioline, à qui la dernière proposition du faux-monnayeur rappela, et il était temps, et les Indes tout-à-fait oubliées, et le comte de Faab, un peu dans les Indes. Vraiment! mais vous êtes donc le fils d'une fée, pour obtenir, sans obstacle, sans restriction, tout ce que vous souhaitez, ou plutôt tout ce que les autres souhaitent.

— Non, madame, mais vous êtes mon associée dans la fabrication de la fausse monnaie. Je vous devrais des comptes, à la rigueur, mais vous prenez sans compter. C'est encore généreux de votre part. Voyons, mon associée, que souhaitez-vous? Seulement ne me demandez pas d'être reine.

— Et voilà précisément ce que je veux, répondit Arioline du ton de la plus parfaite conviction, racontant ensuite au faux-monnayeur les projets de conquête et les espoirs de royauté de son amant, le comte de Faab. La confidence n'offrait aucun danger; un faux-monnayeur ne compromet personne.

— Franchement, madame, si le projet n'est pas impossible à réaliser, il ne promet pas, même après la réussite, d'être d'un immense avantage pour vous. Quelle royauté vaut la vôtre? La plus jolie femme de Paris, ou une des plus jolies — ne m'interrompez pas pour si peu; — la plus en vogue parmi la jeune société, la plus aimable; que trouveriez-vous sur un trône, que vous n'ayez déjà autour de vous? Des sujets? Et qui n'est pas le vôtre? Du plaisir? Quel vœu formez-vous qui ne soit aussitôt accompli? Et quitter Paris! Paris, madame! Mais il n'y a pas de royaume, d'empire, fût-ce celui du Mogol, qui vaille Paris, pour une femme jolie et jeune comme vous.

— J'ai bien pensé à ce que vous me dites là, monsieur, répondit Arioline; mais j'avais besoin d'être convaincue par les raisons d'un autre. D'ailleurs, ma position, quoi que vous en disiez, n'est pas aussi brillante que vous la dépeignez. J'ai tiré plus d'une fois le diable par la queue.

— Mais, maintenant, votre position est changée.

— Sans doute, sans doute, répondit Arioline, grace à vous.

— Grace à vos charmes, madame. Ainsi vous ne partirez pas. Vous nous restez.

La main d'Arioline était abandonnée à celle du faux-monnayeur.

— Ah! voilà le chapitre des conditions, monsieur. Je tremble.

— Je n'en ai qu'une à poser, madame.

— Pauvre comte de Faab, pensa Arioline. Et quelle est enfin cette condition, monsieur?

Arioline regardait les divines images de son éventail peintes par le célèbre Audran, avec les figures par Watteau.

— Vous l'accepterez, j'en suis sûr. Vous posséderez, madame, tout ce qu'il est humainement possible de se procurer sur la terre, à prix d'argent, à la condition, madame, que vous ne serez pas ma maîtresse.

Et le faux-monnayeur sortit du bosquet et disparut.

— Ah! pour le coup! dit Arioline, en se levant et ne sachant trop que penser de la condition, la chose est étrange. Quel homme extraordinaire! Mais il est plein de bizarreries! C'est qu'il est beau aussi! Quel sang-froid dans la richesse! Son esprit me plaît, m'enchante; je suis bouleversée; il m'a surprise. Je l'aime, je crois; ne pas vouloir que je sois sa maîtresse! mais c'est de l'ironie, et presque de l'impertinence; m'enrichir pour cela!.. Il ne peut pas m'empêcher de le trouver bien, après tout; il est fort bien, admirablement bien. Eh! mais, j'en suis amoureuse, je le sens; cela me prend toujours ainsi; et pourquoi pas sa maîtresse? Qu'est-ce que cela veut dire? Ah! monsieur le comte de Faab, où êtes-vous? où êtes-vous?

## X.

Au moment où le jeune faux-monnayeur s'était évadé du bosquet de sureau, un homme l'avait arrêté soudainement, et lui avait parlé ainsi :

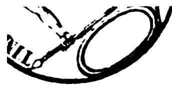
— Vous êtes un infâme, un homme sans principes, un athée, un démon! Que faites-vous ici?

— Mon père, je me distrais.

— Nous ne sommes pas au monde pour nous distraire; prendriez-vous un passage d'expiation pour un théâtre? O fils coupable, vous oubliez Dieu dans votre vie, et il vous oubliera dans votre mort. Quelles sont vos bonnes œuvres? On ne vous voit jamais à l'église.

— Je ne crois pas à l'église.

— Vous ne croyez pas à l'église! et à quoi croyez-vous donc?





— A l'ennui qui est au ciel et sur la terre.

— Vous vous ennuyez, parce que vous n'essayez pas de bien faire, de soulager les pauvres, de visiter les prisonniers, de conseiller les faibles.

— Mon père, ne m'obligez pas à vous rappeler que les faux-monnayeurs ne vont pas encore en paradis.

— Faux-monnayeur! avez-vous dit, faux-monnayeur! C'est vous qui l'êtes, qui jetez l'or comme du fumier, qui en habillez des prostituées, et en enrichissez des voleurs. Cet or-là est faux; vous êtes un faux-monnayeur. Mais, moi, en quoi le suis-je? le bien que je fais est-il faux? Quand une femme a froid, quand un pauvre vieillard a faim, quand un enfant est malade, avec mon or, je réchauffe la femme, je nourris le vieillard, je guéris l'enfant. Ne sont-ils pas réellement chauffés et guéris? Faux-monnayeur! O raisonneur corrompu, et si cet or-là était faux, ne vaudrait-il pas mille et mille fois mieux encore que l'or pur avec lequel on ne vient au secours de personne. Quel profit ai-je jamais tiré pour moi-même de cet or? Je bois de l'eau, je me nourris de légumes secs, et dors sur le sable. Faux-monnayeur! Voyons, grand philosophe; Dieu me dira-t-il, au jour du jugement : Va aux enfers, toi qui as été la providence des malheureux, et vous, qui avez été le trésorier de tous les vices, allez au paradis! J'ai plus de confiance dans mes œuvres. Une dernière fois, mon fils, renoncez à cette vie de libertin, ou je cours nous dénoncer. On nous rouera en Grève : mais, moi, je monterai au ciel, avec la palme du martyre, et vous, vous serez précipité dans les flammes. Savez-vous pourquoi je n'ai pas cédé à cette pensée de dénonciation? Parce que, il faut l'avouer, vous êtes un habile artiste dans notre art, et qu'il m'est impossible de me passer de votre adresse. Il me faut un million, et je manque de fonds. J'ai besoin d'imiter les quadruples d'Espagne : voyez si vous êtes capable d'en fabriquer trois cent mille semblables à celle-ci.

— Dans trois jours, vous en aurez dix mille exactement pareilles, mon père.

— A ce prix vous pouvez vous sauver, mon fils, et racheter aux yeux de Dieu une partie de vos énormes péchés; car j'ai destiné ce million à la fondation d'un hospice en faveur des vieux prêtres malheureux.

— Mon père, le cordon des quadruples sera difficile à imiter?

— Crois-tu, petit?

— L'or est bien ductile aussi?

— C'est mon affaire, mignon, occupe-toi de l'empreinte.

—L'exergue est presque inimitable.

—Ne dis pas cela, mon oiseau; tu me fais trembler.

—Cependant je réussirai.

—Dieu soit béni! adieu: je t'attends là-bas.

Et le vieux faux monnayeur quitta son fils, sans jeter les yeux autour de lui de peur de se damner au milieu de tant de bras nus et d'écharpes flottantes. Quand il fut dehors, il fit le signe de la croix.

Il gagna Reuilly; c'est par Reuilly que de caves en caves, qui existent encore, on s'introduisait dans le souterrain occupé par les faux monnayeurs dont l'atelier principal était en partie sous la rue de la Cerisaie.

## XI.

Quoique façonné à l'indulgence des amans parisiens pour leurs maîtresses, Faab s'inquiéta beaucoup des dépenses excessives dans lesquelles se jeta tout à coup Arioline. Nul mieux que lui ne savait ses ressources. Puisque ce n'était pas lui qui lui avait fait cadeau d'un équipage, d'un jardin à Vincennes, d'un mobilier de duchesse, qui pouvait-ce être? A ne plus en douter, l'infidélité était commise ou bien près d'avoir lieu. Dure réflexion pour le comte; car il avait fini par s'attacher sérieusement à Arioline, à son caractère mutin, à ses caprices, à ses défauts même. Les mauvaises qualités ont tant de prise sur l'esprit des jeunes gens. Elle était si magnifique dans ses colères! D'ailleurs Faab avait contracté l'habitude de vivre avec elle, et, on le sait, le mariage n'est rien à côté d'un nœud serré peu à peu par l'habitude d'être en communauté d'existence avec les femmes du genre d'Arioline. Ce sont des fées. On demande, de nos jours, le divorce pour les personnes mariées; c'est quelque chose : mais le divorce en faveur de celles qui ne le sont pas, qui le proclamera?

Cependant Faab recourut à un moyen fort naturel pour sortir de la position à la fois difficile et affligeante où il se trouvait.

Un soir qu'Arioline donnait une dernière main à sa toilette pour aller à l'Opéra, Faab entra dans le boudoir, et après s'être assis dans une demi-bergère, et avoir regardé long-temps le bout de ses souliers, les pointes de son habit, et les cordons de sa culotte ainsi que font les gens embarrassés de leur personne, il dit à Arioline :

— C'est arrêté, je pars dans trois jours pour le Hâvre.

—Pour le Hâvre! comte.

Arioline se plaça une mouche au coin des lèvres.

— Je m'y embarquerai pour Malte.

— Vous allez à Malte, rejoindre vos compagnons! Mais nous sommes en hiver; et vous aviez renvoyé votre expédition au commencement du printemps, il me semble.

— J'ai modifié mes projets. La surprise de notre débarquement sera plus grande, plus effective en abordant dans une saison mauvaise.

— Mais vous ne m'aviez pas prévenue de cela, dit Arioline, les bras en l'air pour faire descendre le sang et avoir les mains pâles.

— Vous ne me dites pas tout, vous, non plus, Arioline.

— Je vous tais, mon ami, les choses indifférentes.

— Et moi aussi, Arioline.

— Votre départ ne saurait m'être indifférent, comte.

La maîtresse du comte essayait, en minaudant, de fixer une rose au bord de l'oreille.

— Aussi viens-je vous demander, mon amie, si vous persistez toujours à m'accompagner.

— Vous choisissez, permettez-moi de vous le dire, un mauvais moment.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Vous devenez exigeant, comte.

— Je le suis moins que jamais, car je vous propose le choix de me suivre aux Indes ou de rester à Paris.

— Avez-vous bien pesé votre résolution, mon ami?

— Le doute est étrange de votre part.

— On dit, mon ami, — passez-moi ces épingles, — que le pays est malsain, qu'il est plein de tigres et insupportable à cause des mouches. On y perd vite les dents.

— Je vois que vous n'avez plus l'ambition d'être reine. C'est une coquetterie à laquelle je ne m'attendais pas.

— Savez-vous, comte, que nos sujets ne seraient pas fort beaux. Des hommes jaunes comme des coings, ne sachant pas un mot de français. Et d'ailleurs qui me ferait là-bas mes robes et mes chapeaux? On n'y trouve pas non plus de cordonniers, puisque les gens y vont pieds nus.

— Vos remarques, Arioline, arrivent tard, et si je les interprète bien, elles signifient que vous renoncez tout-à-fait à partager ma bonne ou ma mauvaise fortune.

— Non pas tout-à-fait, comte, vous me jugez mal. Agissons sensément. — Donnez-moi ce flacon. — Partez le premier. Achevez votre expédition, établissez-vous dans le pays et envoyez-moi ensuite

chercher. — Tendez-moi cette boîte à poudre. — Une femme serait d'abord pour vous un embarras; vous n'avez pas compté sur mon bras pour participer à votre conquête?

— Ainsi donc, madame, je partirai seul. Soit : je vous comprends. C'est votre bon plaisir. Je n'ai aucun droit pour le contrarier. Si j'avais des droits, je n'en userais pas plus cette fois que je n'en aurais usé précédemment dans beaucoup d'autres occasions.

— De quelles occasions parlez-vous?

Faab s'était levé d'impatience. Son dépit l'empêchait de demeurer froidement en place.

— De beaucoup d'occasions, répliqua-t-il en serrant avec vivacité la poignée de son épée. J'ai trop de dignité pour vous les rappeler.

— Entre nous, comte, la dignité est un faux prétexte. Parlez! Mais parlez donc! Vous ai-je été infidèle?

— Vous le savez, madame; et cela vous regarde autant que moi. Si je vous interrogeais sur les sources où vous avez puisé pour alimenter si pompeusement votre coquetterie, vous mentiriez. Et c'est trop descendre pour si peu.

— Je ne mentirais pas, je vous assure.

— Quelle bourse désintéressée s'est donc ouverte à vos envies ruineuses? Qu'avez-vous donné en échange de ces nouveaux meubles que je rougirais d'effleurer, de votre équipage où je n'ai jamais pris place, et de cette propriété que vous possédez dans le bois de Vincennes.

— Ah! vous avez de la jalousie, vous aussi, comte?

— J'ai de la délicatesse, madame.

— C'est différent. Ce que j'ai donné? Mais, rien.

— Vous êtes trop jolie pour cela, madame.

— Ah! vous ne me croyez pas, comte! eh bien! voyez le cas que je fais de ces meubles.

Prenant l'épée de Faab, Arioline cassa, tant avec la poignée qu'avec la lame, glaces, porcelaines de Chine, carreaux; elle perça et lacéra ensuite les fauteuils, les rideaux, les tentures, le tapis et tous les tissus de son délicieux ameublement.

Rendant l'épée au comte, elle lui dit ensuite :

— Êtes-vous convaincu, monsieur?

— Déchirer n'est pas prouver, répliqua le comte. Demain vous réparerez les dégâts; un plus beau meuble remplacera celui que vous avez anéanti. Vous aurez eu une occasion charmante de le renouveler.

— Puisque telle est votre opinion, comte, rompons pour jamais. Je suis chez vous, c'est vrai, mais donnez-moi une demi-heure pour en sortir. C'est le temps nécessaire pour emporter mes robes. Reprenez vos bijoux.

— C'est moi qui m'en vais, s'écria le comte bouleversé. Ici tout vous appartient. Si, comme vous l'avez dit un jour, quand on renvoie ses domestiques on les paie, quand on congédie ses amans on ne les avilit pas. Adieu, madame.

Plein d'une colère concentrée mais digne, le comte sortit en courant; il tira violemment la porte du boudoir sur lui.

Mais au lieu de descendre dans la rue avec la même précipitation, quand le comte fut dans la dernière pièce, il se sentit si faible et si découragé qu'il tomba dans un fauteuil et y resta. La pièce n'était éclairée que par un seul flambeau qui jetait ses dernières lueurs. Il se prit à réfléchir dans l'obscurité.

Il était depuis environ une heure enfoncé dans ses tristes méditations, quand il entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer avec une précaution suspecte. Et que vit-il? Un homme entrer par la porte qui s'était ouverte, et à la porte opposée paraître Arioline

Faab mit brusquement la main à son épée; puis il sourit et retomba dans son coin.

Mais dès qu'il fut sûr que l'homme introduit était enfermé avec Arioline, il alla silencieusement de pièce en pièce jusqu'au boudoir. Là il s'arrêta, retint son haleine, et il écouta.

Il entendit ce dialogue :

— Est-il parti?

— Oui, et pour toujours!

— J'aurais dû le deviner à vos larmes, madame. Vous l'aimiez donc beaucoup?

— Et je l'aimerai toujours.

— Oui, pendant l'éternité de la semaine.

— Le fat, pensa le comte. Et je ne me vengerai pas!

— Tout bien considéré, ajouta l'interlocuteur d'Arioline, vous avez pris une sage résolution; ce jeune homme eût fini par me compromettre.

— Que dit-il? murmura Faab.

L'autre poursuivit :

— C'est que cela va mal. On nous poursuit sans relâche; il y a redoublement de surveillance.

— Quel est donc cet homme? se demanda le comte.

— En venant ici, j'ai rencontré dans le faubourg Saint-Antoine, reprit celui que Faab écoutait, des hommes à la démarche sinistre. La quantité de quadruples que nous avons émises a exaspéré la police. C'est mon père, avec sa dévotion, qui m'a obligé à en fabriquer en si grand nombre. Nous avons, je crois, comblé la mesure.

— Un faux-monnayeur! se dit le comte, ah! voilà donc cet amant si magnifique, je le connais; je le tiens!

Le faux-monnayeur continua :

— Nous serons obligés, j'en ai peur, de ne pas fabriquer pendant deux mois au moins; c'est long : mais vos dépenses, madame, n'en souffriront pas. Savez-vous que vous allez bien! cent mille livres dans un mois? en voilà encore cinquante mille en trois petits sacs. Ne les mettez pas en circulation tout de suite. Il y aurait de l'imprudence.

— Soyez sans crainte, dit Arioline, en renfermant les quadruples dans son secrétaire, et en poussant un soupir, qui attestait la douleur qu'elle éprouvait encore de sa rupture avec Faab.

— Maintenant, allons nous ennuyer à l'Opéra, dit le faux-monnayeur. Vous êtes ravissante avec cette nouvelle toilette; souffrez que je vous en témoigne mon admiration.

Faab crut entendre le bruit d'un baiser.

Sa rage l'aveugla, il sortit, mais sans s'arrêter cette fois; il marcha devant lui, il courut plutôt; une heure après, il se répétait avec une satisfaction terrible : Je suis vengé!

## XII.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Savez-vous ce que vous avez fait? disait Arioline au comte, renversé de surprise dans le boudoir où la veille il avait été acteur dans une si violente scène.

— Je me suis vengé.

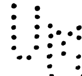
— Vengé! dites-vous? Vous vous êtes dénoncé vous-même à la police.

— Moi!

— Oui, vous! car moi et vous sommes les complices de ces faux-monnayeurs. On les arrêtera, et nous serons arrêtés; on les jugera, et nous serons jugés; on les rouera, et nous serons roués.

— Grand Dieu! je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre : tout l'or que je vous ai donné pour



envoyer à vos compagnons qui vous attendent à Malte, tout l'or que nous avons dépensé, tout l'or que vous m'avez reproché hier, venait de ces faux-monnayeurs. Nous sommes leurs complices, vous dis-je.

— Et vous ne m'avez pas averti!

— Je vous aimais tant, Faab! que je n'ai pas mesuré la profondeur du danger qu'il y avait à vous aider avec de tels moyens. Je voulais vous voir réussir. Qui prévoyait une dénonciation, et de vous?

— Mourir comme un faux-monnayeur, moi, comte de Faab! infamie!

— Je mourrai avec vous, comte. Vous me donniez la moitié d'un trône; je veux la moitié de votre échafaud.

— Adieu la gloire! adieu l'immortalité! s'écria le comte.

— Adieu les bals cet hiver! adieu mon joli boudoir! adieu tout! s'écriait de son côté Arioline.

— Vous êtes des maladroits de vous désoler ainsi, dit une voix qui se jeta tout à coup au milieu du funèbre dialogue de Faab et d'Arioline. Nous ne sommes pas même ruinés, dit le faux-monnayeur, car c'était lui qui venait de s'introduire dans le boudoir. Je vous remercie d'abord, madame, de m'avoir fait prévenir. Les écluses sont lâchées; la maréchaussée ne trouvera que de l'eau dans nos ateliers souterrains. Quant à nous tous, mes ouvriers, mon père, moi, vous, madame, et vous, monsieur le comte, on ne touchera pas à un seul de nos cheveux. Sachez quels sont nos complices. Voilà leurs noms, voilà leurs titres : des marquis, des comtes comme vous, deux ducs, un prince. Leurs têtes répondent des nôtres. On ne conduit pas encore la noblesse en Grève. C'est là mon ouvrage. Est-ce que je ne prévoyais pas que je serais trahi un jour? Mes précautions étaient bien prises.

Arioline et Faab se regardèrent comme on ne se regarde pas deux fois dans la vie.

Et ce que le faux-monnayeur avait dit se réalisa.

On ne poursuivit personne; le procès fut étouffé. Qui aurait osé mettre en jugement plusieurs familles de la première noblesse de France?

LÉON GOZLAN.

LES

# DÉVOTIONS POLITIQUES

# DE M. GUIZOT.

M. Guizot, l'ancien ministre, vient de se faire prédicateur, ou plutôt M. Guizot, forcément retiré du pouvoir, se *refait* prédicateur, car dans cette parole acerbe, violente, morose, atrabilaire, rarement émue, il y a toujours eu quelque chose du huguenot qui prêche dans sa chaire. M. Guizot, c'est le farouche Mac-Briart, dans *les Puritains,* qui avance l'horloge d'une heure pour mieux imiter Josué; seulement, M. Guizot n'avance pas l'aiguille, il la pousse en arrière; il nous veut ramener violemment aux guerres de religion, mères des guerres civiles. Qui nous eût dit cependant que nous étions encore si près de ces beaux jours de Saurin se battant contre Bossuet?

Tout d'un coup donc, l'autre jour, nous étions dans une paix profonde, quand M. Guizot a jeté sur la société tout entière son anathème huguenot, sa foudre prétendue réformée. M. Guizot, qui déplore *l'état actuel des ames*, remonte de très haut dans ces discussions théologico-politiques : « Au commencement du monde, dit « M. Guizot, il y avait le bien et le mal, l'amour et la haine. Après « s'être aimés et haïs bien long-temps dans une mesure à peu près

« égale, et sans qu'on puisse savoir si le mal l'emportait sur le bien, « ou si le bien l'emportait sur le mal, il arriva enfin, après tant de « mille années que dure le monde, que l'amour l'emporta sur la « haine, sans que pour cela le mal l'emportât sur le bien. » Ce problème difficile, qui semblait séparer ce que Dieu avait si bien uni, à savoir l'amour et le bien, la haine et le mal, fut résolu cependant, toujours selon M. Guizot, par ce terrible XVIII^e siècle si violemment accusé par quelques sages, et que plus d'une bonne tête politique, parmi lesquelles on peut compter M. de Talleyrand et même le roi Louis-Philippe, s'obstine encore à regarder comme le roi des siècles, le siècle juste, actif, intelligent, libérateur. Donc, selon M. Guizot, le XVIII^e siècle, ne sachant plus que faire, se mit à aimer les hommes sans leur faire le bien; l'homme devint, dans ce siècle, la divinité présente, l'idole défendue, le veau d'or condamné par Moïse. A force de briser les croyances et les adorations passées, le XVIII^e siècle ne pouvant plus adorer que l'homme, se mit à adorer l'homme exclusivement à toute autre image faite à l'image de Dieu; dans cet embarras des divinités présentes on eût adoré M. Guizot lui-même (*præsens Divus habebitur*), si M. Guizot fût venu au monde quarante ans plus tôt. Oui, mais, tout en adorant M. Guizot, le siècle passé, qui avait ses instans de méfiance envers les dieux nouveaux, eût ri au nez de son dieu nouveau, si le dieu lui eût expliqué sérieusement sa théorie *de l'état des ames*, sa découverte de l'homme adoré par l'homme, indépendamment de toute notion du juste et de l'injuste, du vrai ou du faux, du bien ou du mal. — *Tu es homme, donc je t'adore! — Je suis homme, donc il faut que tu m'adores :*

Homo sum et nihil humani à me alienum puto!

Rends-moi tous les droits des hommes, prête-moi ton autel, que je m'y installe; encense-moi, je te casserai l'encensoir sur le nez à mon tour! Ainsi s'explique M. Guizot. Mais à quoi pense donc M. Guizot? Il vient de faire, sans le vouloir, à propos de nos ames, l'histoire des doctrinaires, de l'ancien *Globe* et de l'ancienne *Revue Française*, laquelle ressuscite tout exprès pour mettre à notre portée ces belles découvertes.

Pour nous, simples mortels, non encore adorés, nous avons beau descendre dans le profond abîme de nos ames, nous ne voyons pas qu'il faille trop accuser le siècle passé d'avoir *porté beaucoup d'affection* aux hommes, *de leur avoir voulu beaucoup de bien!* Messieurs

les encyclopédistes étaient certes bien les maîtres de s'aimer entre eux : Béranger l'a dit quelque part avant M. Guizot :

Dieu lui-même
Ordonne qu'on s'aime.

Ces messieurs s'aimaient et s'encensaient exclusivement les uns les autres, tout comme font de nos jours messieurs de la doctrine. Voltaire n'aimait pas Diderot plus sincèrement que M. Guizot n'aime M. Duchâtel; d'Alembert ne voulait pas *plus de bien* à Grimm que M. Duchâtel n'en veut à M. Guizot; cependant tout cet amour n'empêchait pas ces illustres et bienveillans messieurs de se haïr de temps à autre et de faire bande à part, comme faisait Jean-Jacques Rousseau autrefois, comme fait M. Royer-Collard à présent. Que de fois ont-ils oublié le reste de la chanson que chante aujourd'hui M. Guizot après Béranger :

Je vous le dis, en vérité,
Sauvez-vous par la charité!

Et voyez cependant où était le grand danger de tout cet amour des hommes pour les hommes! A force de s'entr'aimer et de se voir de près, nous dit M. Guizot, tous ces gens-là ont fini par ne plus haïr le mal. Ils se regardaient entre eux et ils étaient guéris de leur passion pour la vertu. L'homme étant leur divinité, ils avaient divinisé naturellement toutes les passions de leur Dieu. Ils disaient, comme Rousseau, *l'homme est né bon*, et ils partaient de là pour s'embrasser les uns les autres. Il y en avait bien certes quelques-uns qui *s'embrassaient pour s'étouffer*, il y en avait d'autres dans le nombre des moins avancés, qui aimaient les femmes jeunes et belles, témoin Mirabeau, celui-là qui a résumé dans sa personne tous les vices, toutes les vertus, toutes les fureurs, tous les envahissemens, toutes les conquêtes du siècle passé; pourvu que l'on s'embrassât, l'on ne tenait pas compte des morsures. Mais pour ce qui regarde Mirabeau, son amour pour les femmes comptait à Mirabeau comme s'il n'eût aimé que les hommes; seulement on plaignait son erreur, et, pour le corriger, on le jetait dans les cachots du fort de Joux ou du donjon de Vincennes. Vous savez comment Mirabeau, *l'ami des femmes*, traitait M. le marquis de Mirabeau, son honorable père, *l'ami des hommes*. Voilà un *ami* dont les hommes devaient être bien fiers! Quel noble cœur! quel dévouement! quelle emphase! Le XVIII^e siècle aimait tant

les hommes, en effet, qu'il a créé la secte philosophique la plus odieuse et la plus ridicule qu'on ait imaginée, même en France, ce pays des sectes et des paradoxes : nous voulons parler des *philantropes;* ce nom-là est devenu de nos jours une injure, et à bon droit! Qu'est-ce, en effet, que la *philantropie,* si la philantropie n'est pas la charité chrétienne, c'est-à-dire la seule charité possible? Et qu'il faut plaindre les grands philosophes qui ont cru que le bon sens de la France chrétienne ne rétablirait pas dans tous ses droits, ce mot si plein de pitié, de piété, de reconnaissance et d'amour : *la charité,* douce parole trouvée par notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui manque à toutes les langues de l'antiquité païenne et qui les vaut toutes à elle seule. Aimer les hommes sans charité! est-ce ainsi que l'entend M. Guizot? est-ce là ce qu'il veut dire quand il nous parle, avec cette rare complaisance, de cette philantropie banale séparée du bien et de la vertu? En ce cas-là il était bien facile de s'expliquer et de nous dire ce qui est vrai, à savoir que : *la philantropie,* c'est-à-dire la fausse pitié humaine, la sensibilité qui ne va pas au-delà des sens, fut à la vérité une des plaies du XVIII[e] siècle; et, cela dit, il fallait rendre cette justice au XVIII[e] siècle, qu'il s'était passé très fort même de la charité qu'il n'avait plus; qu'il l'avait remplacée par le courage et par l'abnégation, si bien qu'après avoir tout épuisé, il s'était précipité sans se plaindre dans ce profond et sanglant abîme des révolutions que la philantropie lui avait creusé.

M. Guizot a donc grand tort de se mettre ainsi à exploiter des mots vagues qu'il faut commenter avec toutes sortes de peines et d'efforts, son idée n'y gagne qu'une certaine obscurité sans profondeur et dont on devine tout de suite le secret. Le vrai philosophe ne se cache pas à l'ombre de certains mots de convention, mais, au contraire, il illumine, tant qu'il peut, sa parole, afin que l'éclat de sa parole rejaillisse sur l'idée. Une telle déclamation, nous prenons le nom *déclamation* en bonne part, à propos de la liberté, de la moralité, de la philantropie du siècle de Voltaire et de Montesquieu, nous l'aurions acceptée très volontiers; mais une théorie nébuleuse et mal faite à propos du mal introduit dans l'amour que les hommes se portent entre eux, à quoi bon, je vous prie, et quelles conséquences tant soit peu utiles et immédiates prétendez-vous en tirer?

En vain cherchons-nous les conclusions de M. Guizot dans ce pathos sentimental à propos de l'amour que l'homme porte à l'homme et de l'admiration engendrée par cet amour; mais si la conclusion manque, en revanche le développement abonde. L'homme, dit M. Guizot,

s'admire parce qu'il s'aime; il s'aime parce qu'il s'admire; il ne s'est jamais plus admiré qu'au XVIIIe siècle, et en effet il était admirable, tant il était grand parmi les ruines qu'il avait amoncelées. Que M. Guizot y prenne garde : son admiration pour l'homme qui brise toutes choses, il la devrait réserver pour l'homme qui fonde! L'homme n'est pas grand parce qu'il se sera élevé sur les débris des palais et des temples; il peut faire peur sur un pareil piédestal, mais personne ne le doit admirer, M. Guizot moins que personne. Et en effet, croyez-vous donc que le siècle qui détruisait la croyance et l'autorité, qui renversait l'autel, qui sapait le trône jusqu'en ses fondemens, se trouvait au fond de tous ces désordres essentiellement admirable? Pensez-vous, de bonne foi, que cette société française qui s'égorgeait de ses propres mains, dont la moitié sanglante et souillée était occupée à traîner l'autre moitié tremblante et pâle sur l'échafaud, dût se trouver bien digne d'amour? Pour notre part, nous ne le pensons guère; ce siècle était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'il allait à sa ruine, et en ce cas il devait se mépriser lui-même; cette société-là était trop habile pour ne pas se trouver atroce ou hideuse, si lâche qu'elle était et ainsi tachée de sang! Le moment était donc très mal pris pour s'adorer, comme vous dites, les uns les autres! La belle chose à voir, les bourreaux à genoux devant les victimes, pendant que les victimes sont à genoux devant les bourreaux! J'aime mieux M. Orgon à genoux devant Tartufe et réciproquement; ces deux-là font rire : les autres, ainsi agenouillés dans un amour stupide, feraient horreur.

Non, le XVIIIe siècle ne s'est pas livré si fort que vous dites à sa propre idolâtrie. Il n'a eu le temps ni la volonté de rien adorer, pas même lui-même. Il se hâtait trop de briser toutes choses sur son passage, pour qu'il voulût perdre son temps à se bâtir un éphémère petit autel à son usage. Que si vous voulez que nous soyons prévoyans à la façon de ce siècle, vous choisissez mal vos exemples de prévoyance; la seule excuse des emportemens sans fin du XVIIIe siècle, c'est qu'il n'avait rien prévu, c'est qu'il allait à son but au hasard et sans savoir où il allait. Le XVIIIe siècle s'abandonner à la prévoyance! que vous dites! Le XVIIIe siècle, dans son amour pour lui-même, être inquiet pour l'avenir! Vous le connaissez bien mal. Il était comme un beau gentilhomme, jeune, spirituel, fringant et riche, qui s'en va le nez au vent dans les sentiers les plus difficiles de la vie, heureux et fier de rencontrer des obstacles et qui ne prévoit ni la misère ni la

mort. — Le XVIIIe siècle prévoyant! inquiet de l'avenir! Mais vous n'y songez guère! S'il eût été prévoyant, il faudrait le maudire de s'être trop hâté! S'il eût pu deviner l'avenir, il faudrait le maudire pour l'avoir fait à ce point-là sombre et sanglant. — L'histoire sera plus juste que les contemporains pour ce beau siècle plein de grandes idées, de passions généreuses, de nobles instincts, et à qui il n'a manqué, pour réaliser entièrement et sans danger les grandes idées qui fermentaient dans son sein, que de savoir les modérer.

Dans cette dissertation sur *l'état des ames*, et pendant qu'il est en train de faire des anachronismes, M. Guizot prête à Danton un mot qui conviendrait tout au plus à Bonaparte : — *J'ai été porté au ministère par un boulet de canon*, disait Danton à M. de Talleyrand, qui le voyait au ministère de la justice! Voilà du moins ce que raconte M. Guizot; mais cependant M. de Talleyrand était en Angleterre, quand cet horrible Danton était ministre et ministre de la justice encore; mais M. de Talleyrand, qui n'est revenu de son exil que plus tard, avait trop de bon sens pour se fier à la justice d'un ministre de la justice comme Danton. Le mot n'a donc pas pu être dit à M. de Talleyrand, qui ne parlait pas politique avec de pareils bonnets rouges. Le mot n'a même pas été dit par Danton, car cet homme savait très bien que les boulets de canon ne portent pas si loin des hommes comme lui. Un boulet de canon, c'est la monture d'un homme comme Bonaparte; quant à Danton, il était arrivé là en croupe derrière Robespierre et Marat. — *Post equitem sedet atra cura.*

Du règne de Louis XV et de la république, M. Guizot passe à l'empire. Sous l'empire, on aimait, ce me semble, un peu moins les hommes. On les envoyait chaque jour, sans remords, à cette boucherie glorieuse, qui a fait de la France un si grand colosse aux pieds d'argile. Nous avons été intelligens, actifs, braves, obéissans, dévoués outre mesure à nos maîtres; mais nous en avons été très peu aimés. Nous avons sacrifié à notre grandeur éphémère nos corps et nos ames. — Dans quel état étaient nos ames en 1815? Dans quel état étaient nos corps? Certes, à voir de pareils résultats de tant de luttes acharnées, de tant d'efforts glorieux et inutiles, de tant d'espérances lointaines ou présentes, il nous a bien fallu nous replier sur nous-même, et nous demander enfin où donc s'arrêteraient tant de sacrifices inutiles? A moins de nous laisser engloutir dans l'abîme de Waterloo, il fallait bien nous défendre enfin nous-mêmes, sans attendre que l'empereur, cette épée brisée, nous vînt en aide. Il fallait bien

rentrer quelque peu dans la vérité, dans la réalité bourgeoise. — Et voilà ce qu'a fait la France, cette ame que vous dites malade d'un mal incurable : elle s'est sauvée par le bon sens en 1815, comme elle s'était sauvée en 89 par l'enthousiasme; elle a reconstruit lentement et vigoureusement ce qu'elle avait eu tort de détruire dans son noble passé; elle a songé enfin à son corps et à son ame, en se donnant la paix, voilà pour le corps; en se donnant une charte, voilà pour l'ame; elle a appris ainsi et très sérieusement cet état nouveau, étrange pour elle, la paix, la constitution; et quand enfin sont arrivés les jours de juillet, qu'a-t-elle fait, sinon accomplir son œuvre, sanctionner la charte, démontrer la liberté, prouver qu'elle avait une ame et une volonté fermes, soutenues par cinq cent mille soldats armés? Ce n'est donc pas le cas de couvrir votre tête de cendre, de prendre cette parole austère, et de crier comme ce fou à la prise de Jérusalem par Titus : — Malheur à Jérusalem! malheur à Jérusalem! Il est vrai que ce fou fut atteint le premier d'une pierre, qui le jeta parmi les morts, comme il s'écriait : — *Malheur à moi !*

Oui, malheur à vous, qui ne voyez dans la société actuelle que le résultat calme et silencieux de la philantropie du siècle passé! Malheur à ceux qui prennent le calme pour l'orage, le repos pour la lassitude, le désintéressement des esprits pour une révolution qui gronde! Malheur aux faux prophètes qui s'en vont criant : *Malheur !* au milieu d'une ville calme, d'une société occupée, d'un règne sauveur, d'une époque civilisatrice! Malheur aux fausses tristesses, aux fausses lamentations, aux fausses doléances, — c'est-à-dire, malheur à tout ce qui est mensonge intéressé, — erreurs simulées, — désespoirs sans motif, — prophéties menteuses! Eh! si on les écoutait, ces maussades misantropes, où donc irait la société? Quel trouble ne jetteraient-ils pas dans les affaires, dans les consciences, dans les ames? Prophètes de malheur, ils dérangeraient toutes choses, et le monde éperdu s'arrêterait épouvanté, comme il a fait en ces jours d'ignorance, quand toutes sortes de prédicateurs fanatiques lui prédisaient la fin du monde! Laissons donc à leur mauvaise humeur ces orateurs chagrins qui veulent que le siècle s'arrête, uniquement pour leur prêter une oreille attentive. Laissons-les débiter dans les carrefours leurs prédications aux oisifs qui passent et qui les écoutent les mains dans les poches; laissons-les se démener comme la Cassandre antique, prophète dépassé même par les malheurs qu'elle prédisait; la société n'a pas de temps à perdre à écouter ces furibondes fadaises; le devoir du monde, c'est le mou-

vement; s'il s'arrête, le monde est perdu. La Providence est là derrière qui crie sans cesse, comme cette voix dans Bossuet : *Marche! marche!* Et enfin pour emprunter une parole à M. Guizot lui-même : *C'est Dieu qui mène le monde,* — et non pas les rhéteurs!

Et cependant, telle est cette rage de gourmander, que M. Guizot, non content de nier ces grands progrès de la société moderne, cette liberté définitivement conquise, ces luttes de chaque jour pour l'amélioration de tous, de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, M. Guizot en vient encore à nous reprocher même le penchant qui nous porte à l'espérance, à la charité, à la croyance, ces trois blanches vertus théologales. Nous croyons en Dieu, il l'avoue, mais avec plus d'espérance que de crainte, et il se fâche, non pas Dieu, mais M. Guizot. Nous avons laissé de côté le ricanement de Voltaire et toutes les frivoles licences des philosophes du siècle passé; mais cette révolution est plutôt une révolution dans l'art et dans l'imagination que dans l'ame et dans l'esprit, et il s'emporte (M. Guizot!). Cependant, espérer n'est-ce pas croire? Qui dit un poète chrétien, un artiste selon Michel-Ange ou Dante, n'est-ce pas déjà la foi chrétienne dans sa plus noble acception et la plus touchante? Faut-il donc décourager tout un siècle qui revient de l'erreur, et le traiter avec ce dur fanatisme convenable tout au plus avec les chrétiens primitifs? Sommes-nous donc des solitaires? Habitons-nous les déserts d'Orient ou d'Occident? Sommes-nous gouvernés par les pères de l'église ou par la chambre des députés? Vous convenez que le doute n'enivre plus personne, qu'il a perdu sa hardiesse sans frein, et vous vous plaignez encore, comme si Voltaire venait de publier *la Pucelle!* Allons, soyez juste, soyez calme; envisagez quelque peu le bon côté des choses, donnez à la génération nouvelle le temps d'arriver; ne regrettez pas, comme vous faites, cette philantropie que vous accusiez tout à l'heure; croyez un peu plus à la charité, fiez-vous un peu plus à la Providence, ne vous contentez pas de crier à *l'égoïsme!* mais démontrez comment on aime ses semblables d'un amour juste, sincère, légitime, utile, bienfaisant; rappelez-vous ce que dit l'écolier qui se noie :

> Eh! mon ami, tire-moi du danger,
> Tu feras après ta harangue.

Tel est le discours que nous pourrions adresser à M. Guizot à notre tour. Si nous tenions à faire, nous aussi, de la rhétorique, nous

pourrions aussi, à ce propos, — mais nous sommes plus justes pour M. Guizot qu'il n'est pour nous, — lui demander compte de ses jours de puissance, et comment il se fait qu'il ait contenu, tant qu'il a été au pouvoir, la secrète tristesse de son ame, l'éloquente émotion de son cœur? Pourquoi il désespère aujourd'hui de cette même société dont il a été un instant l'un des maîtres tout-puissans et pleins de sécurité? Nous lui demanderons aussi si quelque chose s'est dérangé dans le ciel, depuis que M. Guizot parle du haut de la chaire chrétienne! si la société est moins morale que de son temps, quand il était ministre? si la loi est moins observée? l'émeute moins contenue? si par hasard ce grand mot —*pardon!* que M. Guizot redoute à l'égal des plus grands malheurs, a brisé le trône, renversé l'autel, détruit le présent, anéanti l'avenir, s'il a tué le corps et l'ame des peuples? Et si au contraire l'état de la société en France est au moins aussi calme que du temps où gouvernait M. Guizot, pourquoi donc, M. Guizot, ces gémissemens intempestifs? cette lamentation furibonde? Et pourquoi donc entonner ainsi les lamentations des vieillards :

*Super flumina Babylonis, illic stetimus et flevimus, quùm recordaremur Sion!*

Non, ce n'est pas là de la charité; non, ce n'est même pas là de la politique : qui dit charité dit *espérance*, qui dit politique dit *prévoyance;* nous serions, en effet, comme vous dites, sur le revers de l'abîme, qu'il faudrait encore avoir le front serein et l'ame tranquille. L'état naturel des ames, dans ce pays de France qui revient de tant de naufrages, c'est d'avoir l'espérance difficile; de quel droit voudriez-vous, par des lamentations sans motif, nous rendre l'espérance impossible? Ceci serait d'un mauvais citoyen, d'un politique imprévoyant. Ce serait agir tout au plus comme l'orateur chrétien dans la chaire chrétienne, et non pas en loyal député à la tribune politique. Je permets à Bourdaloue de s'écrier : — *L'éternité commence!* Je permets au terrible père Bridaine de jeter l'épouvante chrétienne dans toutes les ames qui l'écoutent, mais jamais l'homme d'état ne doit se permettre le cri de : *sauve qui peut!* On peut bien dire, sans grand danger, à une nation qui s'abandonne au doute : — *Voici le diable!* Mais, en temps de paix, quand toutes choses sont prospères, si vous criez : *Voici l'ennemi!* vous êtes un traître. D'abord, vous faites aux citoyens une fausse frayeur; en second lieu, si l'ennemi arrivait par hasard, peut-être ne voudrait-on plus vous croire,

on irait *aux armes* avec négligence, et alors véritablement tout serait perdu.

Mais, encore une fois, rassurons-nous; M. Guizot, arrivé au bout de son homélie, se rassure lui-même, comme ce prédicateur qui prêchait la passion à ses ouailles en larmes : — *Rassurez-vous, mes frères, ce que je vous dis là n'est peut-être pas vrai!* — Oui, dit-il, la position n'est pas encore si mauvaise, les sociétés démocratiques sont encore dans l'enfance, mais cette enfance donne déjà les plus belles espérances. Nous n'aurons plus, il est vrai, la grande société française élégante, spirituelle, dédaigneuse, splendide, mais nous aurons une démocratie intelligente, loyale, peu hargneuse, dévouée au bien général, soumise à l'autorité de tous. Tout ce passage du prêche de M. Guizot est rempli de ces douces et honorables promesses, que nous acceptons tout entières. Oui, en effet, le XVIII^e siècle, cette belle époque qui n'a porté encore que des fruits verts, va enfin nous donner son dernier mot, à présent que tant de révolutions ont mûri son œuvre; oui, en effet, maintenant que notre tête est calme, nous ferons un triage nécessaire dans les vertus, dans les tentatives, dans les faiblesses même du siècle passé; surtout nous laisserons de côté la fausse philosophie, la fausse philantropie, la fausse croyance, la fausse déclamation, la fausse politique..... celle qui porte un bonnet de docteur.

Ainsi donc, calmez-vous, mes frères, telle qu'elle s'est faite, et, quoi qu'en dise M. Guizot, la société du XIX^e siècle ne sera pas envahie par les ténèbres, le mauvais esprit ne prévaudra pas contre elle; elle a mieux fait cette fois que de se laisser sauver, elle s'est sauvée elle-même, elle n'a pas crié : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! — Domine, salva nos, perimus!* mais elle s'est levée et elle s'est mise à l'œuvre, et par la science et par la parole et par le travail et par l'intelligence, et avec l'aide du passé aussi bien qu'avec l'aide de l'avenir, la société française s'est placée ainsi que nous la voyons, à la tête de la société en Europe. Ces ames timides, dans ce triste état où on vous dit qu'elles sont, ont cependant suffi à toutes choses, à la révolution de 1789, à la république, à l'empire, à la restauration, à la révolution de juillet enfin, ce complément nécessaire et providentiel de toutes ces grandes et glorieuses tentatives en faveur de la liberté! Qui donc oserait dire, en présence de pareils labeurs : — *Ce sont là des ames timides! ce sont là des ames brisées!* des ames perdues dans un égoïsme somnolent! Soyez plus justes en-

vers les ames qui ont été soumises à des épreuves si rudes et si diverses. Elles ont porté à la fois l'espérance et le désespoir de toute notre histoire, la gloire et la défaite; elles ont suffi à toutes ces choses qui auraient brisé des ames moins fortes, et qui n'ont pu briser l'ame de la nation française, aussi rude que celle de Caton : — *Præter atrocem animum Catonis!*

Voilà ce qu'on pourrait répondre encore à l'homélie de M. Guizot, qui rappelle, par son style embarrassé, par sa tournure mystérieuse, la dernière homélie de cet archevêque de Grenade, qui n'est pas mort, qui ne mourra jamais, qui en sera toujours à sa dernière homélie. M. Guizot a fait là une espèce de sortie contre le siècle, dans le genre du célèbre : *Quo usque tandem* de La Mennais, enfant et catholique, quand M. de La Mennais se mit à crier contre l'indifférence en matière de religion ; seulement M. Guizot a eu cette fois moins d'éloquence que M. de La Mennais ; il a abordé moins franchement la question ; il n'a pas dit même la moitié de ce qu'il voulait dire ; il a été presque aussi étrange et inconcevable qu'un La Mennais républicain, il a été un La Mennais huguenot ! Que dis-je? M. Guizot a été moins qu'un La Mennais huguenot, il a flotté du catholicisme à la religion réformée, il a été de saint Pierre à Luther; il a pensé comme eût pensé Calvin, et il a parlé comme saint Augustin dans les passages où saint Augustin, encore rhéteur de l'école de Platon, s'enfonce dans un mysticisme sans fond. Voilà comment cette sortie de M. Guizot contre le siècle a été sans portée; il n'a pas même pu nous faire croire qu'il était convaincu.

A propos de cette divagation politique et religieuse de l'ancien ministre de l'instruction publique, on raconte une anecdote qui doit être plus vraie que le mot du citoyen Danton à M. de Talleyrand. Il faut d'abord que vous sachiez que cette trouée mystique dans le catholicisme n'est pas la première que M. Guizot ait tentée. A l'heure où il espérait encore revenir au moins au ministère de l'instruction publique, M. Guizot avait publié une première oraison : *pro Archia poetâ*, dans laquelle le luthérien, le calviniste, le réformé s'effaçait presque complètement pour ne laisser voir que le pur et zélé catholique, presque apostolique et romain. Cette apologie s'intitulait *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie;* il était impossible d'être un plus humble serviteur du prince des apôtres et du chef visible de l'église que M. Guizot n'était dans cet article, qui a dû faire bondir de joie monseigneur l'archevêque de Paris. Malheureusement les amis, les co-religionnaires de M. Guizot

s'émurent très fort à la lecture de cette abjuration. Les partis religieux sont encore plus exigeans que les partis politiques. Tel qui briserait une monarchie pour être ministre un jour, se fera tuer pour qu'on ne touche pas à Luther, ou à Calvin, ou à Zuingle, ou à Mélanchton, ou à tout autre. M. Guizot avait beau dire aux siens qu'au fond il n'était pas si catholique qu'il en avait l'air, qu'il passait par la sacristie pour retourner au ministère, que les simples concessions n'avaient pas de sens tant qu'elles ne seraient pas réalisées; les amis religieux de M. Guizot ne voulurent rien entendre. Il serait rentré au ministère à l'aide de son article : *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie,* qu'on ne lui eût peut-être pas pardonné son article. Il arriva donc qu'un prêtre de l'église réformée, homme influent dans son diocèse, M. Athanase Coquerel, s'émut et s'emporta contre la brebis égarée, au lieu de la rapporter doucement au bercail. M. Coquerel répondit à M. Guizot au nom de tous les protestans de Paris; sa réponse fut rude, précise, et tout-à-fait dans le sens de ce qui est dit quelque part : *Celui qui n'est pas pour nous est contre nous.*

« Vous dites, s'écrie le pasteur, que les deux cultes, le catholicisme et le protestantisme, doivent s'en tenir à la vie religieuse, *laissant là toute la vie civile.* » Ce moyen de paix, *je* le repousse comme impraticable. — M. Coquerel déclare, en outre, qu'il ne veut pas de ce catholicisme bâtard et énervé, qui s'accommode de tout *et qui finit par s'évanouir en fumée à distance égale de Genève et de Rome;* — M. Coquerel ne veut pas de la fumée de M. Guizot. — D'ailleurs cette paix que M. Guizot le protestant a la bonté d'offrir au catholicisme, M. Coquerel déclare que cette paix est impossible, que Rome n'a jamais perdu que ce qu'on lui a ravi, *qu'il faut être intolérant contre l'intolérance;* et en preuve, M. Coquerel rappelle à M. Guizot le vagabondage de M. de La Mennais jusqu'à la cour de Rome, le mépris du successeur de saint Pierre pour cet éloquent prosterné à ses pieds, les frissons de fièvre démocratique rapportés de là-bas par l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, et il en tire cette conséquence très juste que la même cour pontificale, qui n'a pas voulu des repentirs de M. de La Mennais, ne voudrait certainement pas même de la conversion religieuse de M. Guizot. Voilà comment M. Guizot est poussé par M. Coquerel dans ses derniers retranchemens catholiques, et encore est-il fort heureux pour M. Guizot *que nos affections valent mieux que notre logique,* comme le dit M. Coquerel lui-même; sans cette *affection* qui a fait taire *la logique*, où donc M. Coquerel n'eût-il pas mené M. Guizot?

Mais ce qui a le plus affligé M. Coquerel, c'est la proposition suivante de M. Guizot : *La France ne deviendra point protestante!* Les bras de M. Coquerel en ont tombé! Il s'est arrêté dans son chemin, comme s'il avait entendu l'abomination de la désolation; il s'est remis à lire Justin le martyr, qui prédit en toutes lettres l'avenir de Luther, de Calvin, et M. Guizot; M. Coquerel ne veut pas pardonner à M. Guizot *ce dédain du dogme et du rit.* Cela était si facile pourtant de faire la France protestante! Napoléon n'avait qu'à se faire protestant, et, comme il l'a dit lui-même, *cinquante millions d'hommes suivaient son exemple.* Si la chose fût arrivée ainsi, notre saint père le pape n'avait plus qu'un moyen de sauver le catholicisme en France, c'était de convertir et de rebaptiser M. Guizot.

*Le protestantisme n'a pas dit son dernier mot*, ajoute M. Coquerel. C'est fâcheux; car depuis si long-temps que parle le protestantisme pour ne rien dire, il ferait bien de se tenir coi, une fois pour toutes. Et nous autres, faibles mortels, qui avions pensé jusqu'à ce jour que le protestantisme en était *à son dernier mot*, depuis l'*Histoire des Variations*, ce chef-d'œuvre de logique auquel les protestans n'ont pas encore répondu!

Voilà donc comment M. Guizot fut vertement réprimandé pour avoir signé au catholicisme, *de sa main protestante*, un *brevet de perpétuité* en France; mais ce n'était pas là encore tout le châtiment qui menaçait M. Guizot.

Quand parut cet article : *du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie* (au mois de juillet dernier), vivait encore une femme du plus noble caractère, ame forte et cachée, volonté ferme et grande, esprit délicat et vif; une de ces femmes utiles au monde et dont le monde ingrat sait à peine le nom : M^me la duchesse de Broglie, la digne fille par son esprit de M^me de Staël. M^me de Broglie avait du devoir une espèce de religion qu'elle avait resserrée dans les limites les plus austères; elle avait purifié, par sa conduite, par son exemple, les doctrines dont M. Benjamin Constant avait hérité directement de M^me de Staël. M^me de Broglie évitait le bruit, l'éclat, la gloire, avec autant de soin que sa noble mère les eût cherchés; seulement elle n'avait pas renoncé au pouvoir; elle l'aimait peut-être plus que ne l'aimait sa mère. Elle aimait le pouvoir pour l'exercer, non pas pour s'en vanter, tout au rebours de sa mère. Cette femme, qui était mieux qu'illustre, qui était puissante, était devenue, malgré elle et par la force même de son entourage, le centre calme et grave de toutes les ambitions agitées, et désormais impuissantes, dont le

ministère de Broglie et Guizot a fait justice à plusieurs reprises. En perdant M^me^ la duchesse de Broglie, les hommes de la doctrine ont perdu le lien qui les unissait entre eux; les vieillards de la doctrine ont perdu celle qui leur reprochait leur lenteur, les jeunes gens n'ont plus personne pour modérer leur fougue impuissante; les écrivains du parti n'ont plus auprès d'eux ce sage conseil, les orateurs cet encouragement bienveillant. M^me^ de Broglie était mieux que l'honneur de la doctrine; elle en était le charme, elle apaisait d'un mot toute cette bile; elle consolait la défaite, elle leur promettait l'avenir; surtout elle rappelait à ces vaincus mécontens, à la façon d'un honnête esprit, leur passé honnête et sincère, quand ils n'étaient guère que d'illustres rêveurs et des politiques heureusement inutiles.

Elle avait ainsi gagné et mérité par sa conduite nette et ferme un grand crédit sur ces ambitions mal contenues, sur ces esprits mal faits, orgueilleux, impuissans, toujours prêts à se heurter les uns les autres, jaloux de tout ce qui n'est pas eux, jaloux entre eux, réunis seulement par l'ambition de faire de l'esprit incognito et de la politique en public. Quelle force avait cette femme pour faire un certain tout de ces matériaux épars, pour empêcher ces élémens divers de se dissoudre, pour empêcher les chefs d'écraser les infimes, les petits de s'égaler aux chefs, les anciens d'être trop pédans, les nouveaux venus d'insulter les vieillards! Voilà l'œuvre à laquelle s'était vouée M^me^ la duchesse de Broglie, l'œuvre à laquelle elle a usé sa vie! A ces causes vous sentez bien que cette noble femme, ainsi occupée à accomplir toutes sortes de choses impossibles, valait bien la peine que ses féaux serviteurs l'écoutassent avec docilité et respect. Aussi, quand elle vit M. Guizot, par ambition politique, renier pour ainsi dire sa croyance religieuse, M^me^ de Broglie, sévère pour les autres comme elle l'était pour elle-même, fit comparaître M. Guizot à son synode et elle ne lui cacha pas tout le chagrin que lui causait ce qu'elle appelait une apostasie. En véritable femme d'honneur, elle disait que si le pouvoir était chose bonne et désirable, à tout prendre, nul pouvoir ne valait assez pour être acheté au prix de pareilles concessions religieuses. Périssent donc tous les ministères de Broglie et même tous les ministères Guizot, si, pour arriver au ministère, il faut commencer par avouer que *le catholicisme pur* est une chimère, que Rome l'emportera éternellement sur Genève et qu'il y a quelque salut hors de l'église protestante! M. Guizot, cité devant ce conclave, y comparut plus troublé que Luther, quand il fut cité devant *l'évêque de Rome;* moins hardi et moins convaincu que Luther, M. Guizot ne

sut que répondre à son juge. Singulière destinée de ces *catholiques purs!* Ils se séparent de la communion de tous; ils se déclarent libres de toute liberté; ils se révoltent pour que chacun d'eux soit à lui-même sa propre église, et puis tout d'un coup ces anti-papistes baissent le genou et la tête sous un pape qu'ils n'ont pas même choisi, qui s'impose à eux par la toute-puissance de son désintéressement et de sa volonté; ils tremblent devant sa parole; ils se confessent à son esprit; ils implorent son absolution qu'ils n'obtiennent pas toujours; ils éprouvent malgré eux le besoin d'une force qui les gouverne. — Mme la duchesse de Broglie était le pape imposé de cette église protestante!

M. Guizot, atterré, garda le silence; il opposa à grand'peine un front troublé à ces foudres terribles que lui lançait Mme la duchesse de Broglie; cependant, s'il eût pu garder quelque présence d'esprit en entendant cet anathème, que n'eût-il pas pu répondre? Il aurait répondu qu'en défendant ainsi le catholicisme, il avait rendu un hommage involontaire à ce sentiment de l'autorité sur lequel l'église catholique est fondée; que le protestantisme, le premier, a introduit le doute dans le monde, et, avec le doute, la révolte, et qu'ainsi, eux, les doctrinaires, qui avaient dans l'ame et dans l'esprit ce grand besoin d'autorité, ils se trouvaient arrêtés à chaque pas par le protestantisme, comme par un mur d'airain; que lui, M. Guizot, protestant religieux et absolutiste politique, était une aussi grande anomalie que le vice allié à la philantropie du siècle passé; qu'après tout, dans cette indifférence religieuse des esprits, il n'y avait pas si grand mal à faire tourner le protestantisme du côté de l'autorité, et que voilà tout ce qu'il avait voulu faire; mais, qu'au reste, il était contrit, humilié et repentant, et qu'il implorait son pardon. — Mme la duchesse de Broglie pardonna à M. Guizot en faveur de son repentir; mais comme le crime avait été public, elle avait exigé que la pénitence aussi fût publique; elle avait traité M. Guizot comme saint Ambroise a traité Théodose-le-Grand après les vengeances de Thessalonique; M. Guizot accepta le châtiment imposé, il monta dans la chaire protestante, il tint le prêche; le prédicateur protestant édifia les mêmes croyans que l'écrivain quasi-catholique avait scandalisés; telle est l'histoire qui a circulé dans quelques salons et ne les a pas peu égayés, singulière chose en effet qu'un philosophe, un politique, un orateur, un ministre de la révolution de juillet, réduit, par la volonté souveraine d'une femme, à faire amende honorable au pied de son autel protestant!

Telle est l'histoire de cette apostasie avortée. Nous l'aurions tenue

secrète, ne fût-ce que par charité chrétienne, ou, si vous aimez mieux, par philantropie politique, si M. Guizot lui-même n'eût pas réveillé ces querelles politiques et religieuses par son dernier prêche *de l'état des ames*. Ceci sera, si vous voulez, un chapitre à ajouter à *l'Histoire des Variations* de M. Guizot.

Arrêtons-nous là, et supplions humblement M. Guizot et sa doctrine de ne pas s'abandonner ainsi à cette mauvaise humeur religieuse. Cela ne peut avancer à rien, ni M. Guizot, ni sa politique. Nous ne sommes plus, Dieu merci, au temps des disputes religieuses, pas plus qu'aux temps des disputes politiques. Un signe certain que l'intérêt public ne s'attache plus à ces taquineries de l'esprit, c'est que, de nos jours, c'est l'ennui qui les termine; dans le bon temps, c'était la guerre, c'était le sang. La France, plus que tout autre pays de l'univers, a payé son triste tribut à ces longues querelles, elle a eu ses bûchers, ses guerres civiles, sa Saint-Barthélemy, ses dragonnades, voilà pour la dispute théologique; elle a eu 1789, voilà pour la dissertation philosophique; elle a eu la révolution de juillet, voilà pour la dissertation politique; elle est arrivée à ces grands malheurs et à ces grands résultats, parce que la passion la poussait à prêter l'oreille aux chocs émouvans de ces esprits sans frein. Mais aujourd'hui il n'y a pas un philosophe, pas même M. Guizot, qui puisse soulever la plus petite révolution; il n'y a pas un théologien, pas même M. Guizot, qui puisse allumer le plus petit bûcher; il n'y a pas un politique, pas même M. Guizot, qui puisse produire une heure de guerre civile. Tel est le véritable *état des ames;* elles sont calmes, elles attendent, elles espèrent, elles sont aussi loin de l'enthousiasme que du désespoir. Eh! laissons dire ces prophètes de malheur et d'ambition! Vous voyez bien qu'avec des ames dans cet état de force et de calme, on peut se consoler du passé en même temps qu'il n'y a de quoi désespérer, ni du présent, ni de l'avenir.

PICKERSGHILL.

# BULLETIN.

Une ordonnance du roi convoque les chambres pour le 17 décembre. L'opposition, qui avait hâte de porter ses griefs devant ce grand tribunal, pourra y reproduire librement les accusations de ses journaux, et nous verrons enfin en quoi l'opposition parlementaire diffère des organes qui se disent fondés à la soutenir.

En attendant, un nouveau parti s'est élevé depuis quelques jours. C'est le parti conservateur, ainsi qu'il s'est nommé. On ne s'attendait pas à voir le parti doctrinaire se présenter sous ce nouveau titre, après toutes ses tentatives de discordes et les alliances qu'il a contractées depuis un an; ce sont cependant bien les doctrinaires qui grimacent sous ce nouveau masque. Va donc pour le parti conservateur; mais franchement, il est assez singulier de trouver ce parti-là dans l'opposition.

Le parti conservateur, qui était encore, quelques jours avant l'ordonnance de convocation, le parti doctrinaire, déclare qu'en combattant le gouvernement, il reste fidèle à ses principes. Ce qu'il veut, dit-il, c'est que le gouvernement soit capable, afin d'être fort; que la politique consacre un système, au lieu de n'avoir que des intérêts de personnes ou de coteries; il veut que, dans les chambres, les intelligences supérieures ne soient pas sacrifiées aux ambitions subalternes, que la puissance se trouve là où est le talent, que les affaires soient confiées aux plus capables.

On le voit, c'est toujours le même thème sous un autre nom. Après s'être proclamés les plus forts, les plus intelligens et les plus capables, on réclame le pouvoir au nom de son talent, de sa force et de sa capacité. Le talent, qui est au centre de l'opposition de gauche déclare que les ministres actuels sont des usurpateurs; la capacité qui figure dans l'opposition de droite s'écrie qu'on lui a dérobé sa place; et comme le talent et la capacité sont de ces choses qui ne font que s'accroître avec le temps, il s'ensuivrait que le gouvernement serait usurpé toutes les fois qu'il ne serait pas dans les mains que l'on désigne, même quand la majorité des chambres jugerait qu'il doit en être autrement. Est-ce là cette réalité du gouvernement représentatif que l'opposition a mission de rétablir?

Cette question en amènerait une autre également importante. Ne serait-il

pas bon de s'entendre sur ce qu'on nomme le talent et la capacité politiques? Toutes les phases de la vie d'une nation et d'un gouvernement constitutionnel sont-elles donc les mêmes? La nature même de ce gouvernement n'est-elle pas de se servir des efforts et des talens de tous, à mesure que le requièrent l'avantage et l'intérêt de la patrie? Est-ce encore bien comprendre le gouvernement représentatif que de vouloir établir cette inféodation, juste ou non, mais perpétuelle, du pouvoir à quelques individus se disant les plus forts et les plus habiles? Ne sommes-nous donc sortis du consulat à vie que pour créer des ministères à vie? N'en avons-nous fini de l'empire que pour en venir au despotisme du plus capable? Et où se trouve le plus capable, je vous prie, en supposant que, dans un gouvernement de publicité comme le nôtre, il y ait quelqu'un de plus capable que tout le monde, et à qui les cent mille voix de l'opinion, proclamées sur toutes choses par les chambres, les conseils-généraux, les conseils de département et toutes les assemblées de notre régime constitutionnel, ne puissent chaque jour apprendre quelque chose qu'il ignore? Et cet homme, si uniquement, si infailliblement capable, le sera-t-il toujours, et suffira-t-il à toutes les circonstances? Supposez même qu'il se trouve sept et même huit de ces hommes uniques, seront-ils les capacités de tous les temps? Chaque mode de gouvernement a ses avantages et ses inconvéniens. Dans une royauté absolue, il faut, à toute force, jouir des vertus du souverain, profiter de ses qualités, et subir les résultats de ses défauts. Tant mieux pour le pays si son chef est à la fois grand guerrier, prince humain et tolérant, administrateur habile; tant pis, au contraire, s'il n'est rien de tout cela; c'est au pays d'attendre un successeur plus digne de gouverner, — ou une révolution. Le gouvernement représentatif, en donnant la responsabilité du gouvernement à des ministres soumis à l'approbation des majorités, entend ne prendre de ceux qui gouvernent que leurs qualités, et ne pas souffrir de leurs défauts. C'est à quoi servent admirablement le vote des chambres, nécessaire pour donner l'action au gouvernement, et les changemens ministériels. Plus justes envers les doctrinaires qu'ils ne le sont envers d'autres, même envers leurs alliés d'aujourd'hui, nous n'entendons pas leur dénier quelques qualités qui les distinguent, ou, pour dire plus vrai, qui les distinguaient en d'autres temps. Ces qualités, la majorité des chambres les a reconnues en leur temps, en appelant et en maintenant les doctrinaires au pouvoir. C'était une époque de guerre civile; les doctrinaires, aidés de tous les hommes qui avaient une juste idée de l'esprit public et des besoins du pays, luttèrent avec avantage contre une opposition qui voulait changer l'ordre social tout entier. Leur âpreté, leur violence même, furent une force de plus à ajouter à toutes les forces de résistance qui vinrent en aide au gouvernement menacé. Mais, Dieu merci, les crises de ce genre ne sont pas éternelles. Celle-ci cessa, mais non pas la fureur des doctrinaires contre des partis que la force des choses avait broyés et décomposés. Quand il fallait concilier, tempérer, les doctrinaires étaient d'avis qu'il fallait frapper encore. Cet état de choses dura d'une manière plus ou moins nette jusqu'au 6 septembre; depuis, mêlés à des

hommes plus concilians, les doctrinaires, loin de modifier leur système, se plurent, en quelque sorte, à l'aggraver, et à répandre de nouvelles terreurs dans le pays. La majorité se prononça alors contre eux; elle jugea qu'il fallait retirer du pouvoir cet élément irritant; et réservant les *qualités* des doctrinaires pour des jours plus opportuns, elle eut recours à des capacités et à des qualités d'un autre genre. L'amnistie et tout le système du 15 avril, signalé par le retour aux idées conciliantes, par la sécurité dont le roi commença à jouir de nouveau dans sa capitale, signalèrent le changement d'administration. Il y eut changement de capacités, changement nécessaire; mais on ne peut dire que les capacités furent éloignées du pouvoir. Les résultats démentiraient, de reste, une assertion pareille. Avec le système de domination éternelle des mêmes capacités, la France en serait, non pas aux lois de disjonction et de dénonciation de 1836, mais aux lois et aux mesures qui devaient découler de celles-ci et de tout le système d'intimidation, s'il fleurissait, en France, depuis deux ans qu'il a fait place à une politique conciliante et facile.

Un autre talent et une capacité que nous croyons encore moins incontestable que celle des doctrinaires, gouvernait la France il y a trois ans, à une époque où les doctrinaires jouaient, comme aujourd'hui, le rôle sublime de capacités vaincues. Cette capacité jugea que la France devait intervenir en Espagne, quand la majorité et les doctrinaires eux-mêmes en jugeaient autrement. Elle dut se retirer des affaires, et le fit noblement. Tout le monde l'approuva, même ceux qui perdaient à sa retraite. Les doctrinaires voient donc bien que la place de la capacité la plus haute, si elle existait aujourd'hui dans un pays où la propriété intellectuelle n'est pas moins divisée que la propriété territoriale; que sa place, disons-nous, n'est pas toujours au pouvoir. Autrement, la France, obéissant au sentiment de la capacité qui la régissait, eût envoyé ses armées en Espagne il y a trois ans. Il se peut qu'elle eût bien fait, quoique nous ne le pensions pas; mais, encore une fois, elle ne devait pas le faire, car la majorité ne le voulait pas. Il y a long-temps qu'on a dit qu'il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que la plus brillante capacité, et que ce quelqu'un est tout le monde. Or, le gouvernement représentatif a justement été fondé pour mettre en pratique cette vérité-là.

Il ne s'agit donc pas de se démener pour savoir quelle est la plus haute capacité du pays, afin de lui déférer la présidence du conseil, car les oppositions coalisées ne seraient pas même d'accord entre elles; mais il suffit de se demander si la majorité des chambres a changé d'avis depuis l'année dernière. A cette époque, elle n'était ni pour l'intervention en Espagne, ni pour un changement du corps électoral, ni pour la guerre à l'Europe à propos de la Belgique, toutes choses que demande l'opposition. Il est vrai que le parti doctrinaire, qui s'affuble maintenant du titre de conservateur, pour paraître décemment devant la chambre, peu édifiée de sa tenue dans la dernière session, se dit, depuis quelques jours, opposé à toutes ces choses. Voyons donc ce qui en résultera.

Le parti doctrinaire se présente aujourd'hui comme un parti conservateur, c'est-à-dire comme un parti qui trouve que l'administration actuelle n'accomplit pas suffisamment les conditions de résistance gouvernementale que les doctrinaires se croient propres à maintenir; ils veulent que le gouvernement « soit capable afin d'être fort, que la politique consacre un système. » — En d'autres termes, les doctrinaires quittent les rangs de la gauche, où ils servaient depuis un an en qualité de volontaires, pour venir se replacer à droite, et plus à droite que le gouvernement.

Puisque les doctrinaires sont, à leur gré, plus conservateurs que le gouvernement, ils veulent sans doute quelque chose de plus que lui. Quelle est cette chose? De quelle façon, autre que celle du gouvernement, entendent-ils constituer, aux yeux de tous, leurs principes de conservation? Blâment-ils de nouveau l'amnistie, comme ils firent au 15 avril, avant que de la trouver trop restreinte? En reviendraient-ils au système d'intimidation, aux lois de disjonction et de dénonciation? Alors ce serait, en effet, une véritable résurrection du parti doctrinaire. La chambre aura seulement à se demander si c'est là le système que sa politique doit *consacrer*.

Sinon, en quoi les doctrinaires diffèrent-ils du gouvernement? Après un long et habile silence, que nous leur avons fait rompre, les doctrinaires se sont vus forcés de se déclarer contraires à la réforme électorale. Nous essuyons encore un accès de colère de leur part pour les avoir interpellés sur l'intervention en Espagne. Ils n'ont fait, disent-ils, que manifester leur sympathie pour l'Espagne constitutionnelle Leurs lamentations sur le sort du gouvernement de la reine avaient cependant donné le change à leurs amis de la gauche, qui les déclaraient convertis à l'intervention. Il n'en est rien toutefois; et quand le parti doctrinaire se sera expliqué sur les 24 articles, qui sont, en ce moment, l'objet de son silence, mais que ses chefs veulent maintenir, nous le savons, nous aurons le spectacle d'un parti qui concorde en tout avec le pouvoir auquel il fait de l'opposition, et qui ne s'accorde en rien avec les opinions qu'il appuie et dont il s'appuie! Le parti doctrinaire nous trouvera bien innocens si nous lui demandons pourquoi, en un tel cas, il vote contre le gouvernement et avec l'opposition; et il se contentera de nous répondre, en souriant sans doute, comme il l'a déjà fait, que cette administration est mauvaise. A quoi nous répondrons bien candidement encore qu'on n'a pas droit de dire cela d'une administration qui réalise vos vues.

Vous parlez de la sécurité du gouvernement représentatif. Elle consiste à marcher avec ceux qui sont du même avis que soi, et le parti *conservateur* fait tout le contraire. Assurément, si le gouvernement représentatif est faussé, ce n'est pas ici par le pouvoir. Voici la session. Que le parti doctrinaire obtienne la majorité dans la discussion de l'adresse, et le ministère se retirera pour faire place à ces capacités triomphantes. Si cette discussion lui échappe, qu'il fasse nommer M. Duchâtel président de la chambre; que l'opposition de gauche essaie, à son tour, de faire nommer son candidat, M. Odilon Barrot. Les affaires appartiendront de droit aux capacités de la gauche, et le

gouvernement sera bien contraint d'en passer par son programme : le suffrage universel, le rejet des 24 articles, l'intervention en Espagne, et tout ce qui s'ensuit.

Mais si, obéissant à ses convictions, à son système et à ses principes, le parti doctrinaire vote contre l'intervention, contre la pétition de la réforme électorale, contre tout ce qui est dans les vues et dans les principes des alliés républicains, légitimistes, du centre gauche et d'extrême gauche, du parti soi-disant conservateur, alors le ministère aura une majorité considérable, et les doctrinaires combattront pour ses propres vues. Et si les doctrinaires agissent autrement, si leurs principes vont dans un sens et leurs boules de scrutin dans un autre, ils ne trouveront plus mauvais, sans doute, qu'on dise que ce n'est pas l'esprit de conservation, mais bien l'esprit de faction et d'intrigue qui les domine.

Dans tous les cas, il est bien convenu que les doctrinaires ne veulent pas de toutes ces choses, qu'ils votent pour ou contre leur adoption. De leur côté, les journaux qui se donnent pour les organes de la gauche modérée et de M. Thiers, repoussent la réforme, mais adoptent formellement l'intervention. Ils disent hautement que la chambre se convertira à cette opinion. Rien de mieux ; mais alors nous demandons aux doctrinaires s'ils entreraient au ministère avec M. Thiers, eux qui viennent de se déclarer hautement opposés à l'intervention ? La réponse est toute faite, et c'est non. Autrement, les doctrinaires inscriraient eux-mêmes à leur front quelques épithètes qui leur ont été données, et qu'ils repoussent avec colère.

Et M. Thiers ? fera-t-il ministres des hommes séparés de lui par une différence d'opinions sur un point si capital ? Mettra-t-il au pouvoir les *choses* qu'il a séparées tout un an des *personnes*, mais qui se rejoignent de nouveau, parce que le naturel est plus puissant que les alliances ? Et cette alliance, sera-t-elle, en résultat, une immense duperie où chacun laissera son influence et son crédit ? C'est ce que nous avons prédit depuis long-temps, même avant de nous douter que les doctrinaires l'abandonneraient si tôt.

Nous ne chercherons pas la cause du retour des doctrinaires à ces grands mots de *conservateurs* et d'*hommes de pouvoir* qu'ils avaient mis de côté depuis leur sortie des affaires. Nous dirons seulement que les récentes déclarations dont ils ont cru devoir faire suivre leur prudent silence, sont la condamdation expresse de l'opposition avec laquelle ils votent et combattent depuis un an. Si les doctrinaires, qui repoussent l'intervention, la réforme, etc., sont, comme ils le disent, des conservateurs et des hommes d'ordre et de pouvoir, l'opposition, qui repousse tout cela, est forcément composée de destructeurs, d'ennemis de l'ordre et d'anarchistes. Ces accusations ne sont pas de notre fait ; elles ressortent explicitement des épithètes flatteuses que se donnent les doctrinaires. Ils n'ont pu parler, dire un mot, sans condamner leurs amis. Il eût été plus commode de se taire, il est vrai ; mais l'humeur que nous leur avons causée nous étonne cependant. Sans doute, il n'est pas agréable de se voir forcé de prendre un parti, quand on se trouvait si bien

d'une situation vague; mais, grace à nous, la situation du parti doctrinaire s'est améliorée. On sait du moins qu'il ne votait avec l'extrême gauche que par circonstance, et que, s'il le faisait encore, ce serait plus par habitude que par conviction.

Les doctrinaires se plaignent du ton injurieux qu'on prend, disent-ils, en parlant du parti *conservateur*. A propos de quelques paroles très judicieuses, prêtées à M. Dupin, ils invoquent le témoignage de l'honorable procureur-général. M. Dupin, qui est aussi conservateur que personne, sait aussi mieux que personne ce que c'est que le parti doctrinaire. Les conservateurs, ce ne sont pas, sans doute, à ses yeux, les doctrinaires qui sont prêts à tout renverser quand il s'agit de monter au pouvoir, et qui, lorsqu'ils y sont, apportent un esprit contraire aux institutions et à la Charte de 1830, qu'ils ont essayé dix fois de mutiler. Les doctrinaires pensent-ils donc qu'on soit plus conservateur en proposant des lois d'exception et d'intimidation, qu'en proposant la réforme électorale et le suffrage universel? Si les doctrinaires étaient réellement des conservateurs, comme ils le prétendent, ils eussent répondu à la pétition de la réforme électorale par une opposition vive et formelle, et non par ce silence pour lequel ils exigeaient le respect qu'on n'a droit de demander que pour une profession de foi. Ils ne se laisseraient pas arracher une à une leur opinion sur les questions dangereuses et irritantes qui ont été soulevées depuis quelque temps par l'opposition. Et ils en appellent à M. Dupin, qu'ils ont poursuivi avec tant d'acharnement dans la dernière session! Mais M. Dupin est justement un de ces caractères qu'on pourrait le mieux proposer aux doctrinaires comme l'exemple de l'homme public. M. Dupin ne croit pas, lui, que la France est destinée à périr parce qu'il n'est pas ministre; il ne s'écrie pas que tout s'en va parce que le pouvoir ne lui vient point, et il ne fond pas en homélies et en prophéties sinistres, même quand les doctrinaires tiennent les rênes du gouvernement. M. Dupin est cependant une haute capacité, faite pour se frotter à toutes les affaires et pour les dominer; il pourrait aussi revendiquer sa part dans la gestion des grands intérêts de l'état; mais l'honorable député n'est pas atteint de cette fièvre de pouvoir qui travaille quelques-uns de ses collègues, et il prend quelquefois la liberté de définir leur impatience en termes aussi justes que mordans. Nous avons déjà vu, dans la session passée, que le *parti conservateur* ne lui pardonne pas cette liberté.

Nous en prendrons encore une, une dernière envers le parti conservateur. Nous lisons, dans sa feuille officielle, quelques lignes qui ne nous semblent pas très claires; et comme nous ne voulons pas nous tromper sur les opinions du parti, qui sont très précieuses, nous en demanderons l'explication. Il s'agit de la Belgique. La feuille en question annonce, d'après les renseignemens *les plus positifs* et *les plus officiels*, que la conférence de Londres s'est prononcée sur la question des 24 articles, fait faux d'abord. Elle ajoute que le ministère français donne un entier assentiment à l'exécution des 24 articles, fait non moins faux. Puis elle termine par quelques phrases équivoques sur la situation de la Belgique, phrases douteuses comme celles qui étaient relatives

à l'Espagne, et qu'un journal de l'opposition prenait pour une adhésion formelle des doctrinaires au projet d'intervention de la France en ce pays. Serait-il inconvenant de demander si le parti doctrinaire entend par là déclarer que la France doit s'opposer, par les armes, s'il y a lieu, à l'exécution du traité des 24 articles, en ce qui concerne la question du partage du territoire? Les doctrinaires sont-ils pour qu'on n'exécute aucunement ce traité? Encore est-il bon que la France le sache; car puisque, selon les doctrinaires, la chute du ministère ne peut manquer d'avoir lieu, et de leur fait, quelques jours après la réunion des chambres, le parti conservateur, appelé naturellement au pouvoir, aurait à débattre cette affaire. Ce serait le seul point, le seul, où il se trouverait d'accord avec l'opposition, dont il fait encore partie; et une réponse claire et précise nous permettrait d'apprécier le genre de guerre que les doctrinaires font au gouvernement dont ils partagent toutes les opinions, sans excepter même celle-là, nous le croyons du moins.

Nous prévoyons une objection. Les doctrinaires vont peut-être nous répondre qu'ils sont en désaccord avec l'opposition et en désaccord avec le gouvernement, qui est trop à gauche. C'est une opinion qu'il est également bon de connaître. La chambre aurait alors à se demander s'il est urgent d'en revenir au système doctrinaire d'intimidation, et aux vues qu'on manifestait en leur nom, dans le *Journal de Paris*, avant la formation du ministère du 15 avril; et s'il faut reprendre les choses au temps où la vie du roi était sans cesse menacée, le pays dans l'inquiétude et dans l'effroi, et les chambres dans l'attente journalière de nouvelles lois de rigueur et d'exception!

Le départ de Londres de M. Packenham, ministre d'Angleterre à Mexico, et l'ordre envoyé à sir Charles Paget de se rendre dans le golfe du Mexique avec ses forces navales pour protéger les intérêts anglais, ont fourni à l'opposition l'occasion de déclamer sur la rupture prochaine de nos relations avec l'Angleterre. Le blocus du Mexique n'amènera pas ce résultat. Le gouvernement anglais fait, en cette circonstance, ce que le gouvernement français eût fait à sa place, et lord Palmerston, qui sait très bien que le blocus du Mexique est un service rendu à toutes les nations commerçantes et particulièrement à l'Angleterre, ne songe nullement à l'entraver. On connaît la haine du peuple mexicain pour les étrangers, particulièrement pour les Anglais qu'ils regardent comme des hérétiques, et à qui ils reprochent, en outre, d'avoir enlevé l'or des mines du Mexique, reproche bien injuste, car on sait quelles mauvaises affaires ont faites les compagnies anglaises au Mexique. Mais le peuple mexicain est aveugle. Déjà, dans la crise de 1826, tous les étrangers faillirent être égorgés, et à cette époque, comme aujourd'hui, on criait dans les rues de Mexico des écrits portant des titres tels que ceux-ci: *Meurent les gachupinos! Tuez les Européens!* Les journaux même contenaient et contiennent des provocations de ce genre. Un tel état de choses, et les demandes de protection des sujets anglais ont dû attirer l'attention de lord Palmerston, et motivent l'envoi des forces britanniques dans le golfe du Mexique, car on ne peut protéger le commerce anglais, au Mexique, que par

des représailles maritimes. Des routes épouvantables, impraticables pour l'artillerie, trente lieues sans eau, des montagnes stériles remplies de défilés que peut garder un petit nombre de soldats habitués au climat et sachant vivre de trente grains de maïs par jour, rendraient une démonstration vers Mexico bien difficile. Le golfe du Mexique et les côtes de cet état sont le véritable point vulnérable, et le gouvernement anglais a dû se mettre en position de venger aussi ses injures au besoin. En un mot, les sentimens exprimés par lord Palmerston, dans sa réponse à l'association du sud, dirigent encore les actes du cabinet anglais, et toute autre explication de l'envoi de l'escadre de sir Ch. Paget dans le golfe du Mexique serait complètement inexacte.

En conséquence de cette prétendue rupture de l'alliance anglaise, un journal de la gauche, *le Siècle*, annonce que le gouvernement français s'occupe en ce moment d'un traité secret avec la Russie, qui garantirait tout au moins la neutralité de la France, dans la collision dont l'Orient peut devenir le théâtre. Le moment est mal choisi pour accréditer de pareilles inventions, et le gouvernement français n'en est pas à ce genre d'intimité avec le cabinet de Saint-Pétersbourg; loin de là! Nous n'entrerons pas dans les détails, et il nous suffira de dire qu'il ne saurait être question d'aucun traité entre la France et la Russie. Quant à notre situation en Orient, et aux inquiétudes que *le Siècle* s'efforce de répandre, il les dissipe lui-même quelques lignes plus bas, en annonçant que la Porte essaie de se rapprocher des puissances occidentales, et que la mission de Reschid-Pacha n'a pas d'autre but. L'opposition de gauche peut donc se rassurer, l'alliance de l'Angleterre et de la France ne sera rompue ni au Mexique, ni à Constantinople.

Deux journaux, *le Nouvelliste* et *le Constitutionnel*, se disputent M. Thiers. Un journal avait dit que l'opinion de M. Thiers sur l'intervention s'était modifiée, et *le Nouvelliste* s'était empressé de réfuter cette assertion. Un autre journal a cru découvrir dans une phrase du *Constitutionnel* une assurance contraire. Là-dessus *le Nouvelliste* s'écrie qu'il faudrait une bien grande bonne volonté de calomnier M. Thiers pour conclure de l'opinion du *Constitutionnel* à la sienne, et il rappelle la maladresse des éloges donnés par *le Constitutionnel* à *l'habileté conciliante* de M. Molé. Ne pourrait-on demander au *Nouvelliste* s'il croit mieux servir M. Thiers par les grosses injures qu'il adresse, depuis quelques jours, à M. Molé, qu'il qualifie *d'usurpateur et quelque chose de pis*. M. Thiers ratifiera-t-il une polémique si exagérée et si peu relevée dans ses termes? Nous ne le croyons pas. L'ancien chef du cabinet ne consentira jamais, sans doute, à accepter le patronage de semblables attaques contre le président du conseil; et, forcé d'opter entre deux soutiens maladroits, il est assez homme d'esprit et de goût pour mettre leur rivalité d'accord, — en les repoussant l'un et l'autre.

## Théâtres.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — Le Théâtre de la Renaissance vient d'ouvrir sous les auspices de l'un des plus illustres poètes contemporains. Nous

nous contenterons aujourd'hui de constater ce fait, doublement intéressant, nous réservant d'y revenir avec toute la gravité que commande le nom de M. Hugo. Disons toutefois, dès à présent, que le succès de *Ruy-Blas* n'a pas été un seul instant douteux. Ce drame, comme tous ceux de M. Hugo, révèle une puissance incontestable. Jamais M. Frédérik Lemaître n'avait montré plus d'inspiration et de verve. Le théâtre a dignement concouru, par son luxe et sa magnificence, à la solennité de cette représentation.

Porte Saint-Martin. — *Don Sébastien de Portugal*, drame en cinq actes et en vers, par M. Paul Foucher. — L'histoire n'a guère de figures qui se prêtent mieux que celle-ci aux fantaisies de l'imagination, et M. Paul Foucher a fait preuve, en la choisissant, d'un véritable instinct poétique. Il s'agit de ce jeune et chevaleresque Sébastien, mort à vingt-cinq ans dans les plaines d'Alcaçar-quivir, après avoir rêvé les destins d'Alexandre. C'était un caractère fougueux et emporté, mais un noble et généreux cœur que dévorait l'amour du bien et la passion de la gloire. Il devait soumettre l'Afrique, passer dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie et arracher Constantinople à l'islamisme. Égaré par l'ardeur de son sang, moins encore que par la politique de Philippe II, son oncle, qui l'avait poussé en Afrique, dans l'espoir qu'il n'en reviendrait pas, il succomba, comme un héros, dans un combat contre les Maures. Ses sujets l'aimaient et le pleurèrent, et tels furent leurs regrets, qu'ils refusèrent long-temps de croire à sa mort. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, plusieurs imposteurs exploitèrent cette incrédulité, et il se trouva jusqu'à cinq Sébastien qui prétendirent successivement à la couronne de Portugal. Les plus célèbres, ceux-là du moins dont l'histoire a conservé les noms, furent Mathieu Alvarès et Gabriel Spinosa. On pendit les uns, on envoya les autres aux galères. Vasconcellos, Herrera, Machado surtout, nous ont laissé sur cette courte et brillante destinée des détails dont on ne saurait contester le charme ni l'authenticité, et que M. Paul Foucher a su exploiter avec autant d'habileté que de bonheur.

L'histoire nous assure que Sébastien I^er^, ainsi que tous les hommes qui ont accompli de grandes choses, se soucia fort peu de l'amour et vécut dans une chasteté qui eût fait honneur à un sang moins jeune et moins ardent que le sien. Mais ce n'est point là l'affaire des poètes et des dramaturges. Dans la pièce de M. Paul Foucher, Sébastien est vivement épris d'une jeune fille du peuple, qu'il s'est promis de faire reine de Portugal, après l'avoir faite reine de son cœur. Nous sommes médiocrement partisan de ces mésalliances, qui ne se rencontrent guère que dans les romans ou sur la scène. Il est peu de bergers épousant des princesses, moins encore de princes épousant des bergères. Quoi qu'il en soit, Sébastien a juré d'épouser Inès, Inès qui ne le connaît pas et qui ne croit aimer qu'un officier du roi. Quand l'humble fille apprend que c'est le roi qu'elle aime, le premier roi de Portugal qu'on ait appelé majesté, elle pleure son rêve et refuse de partager un trône; ce qui est à coup sûr d'une fille de sens et de cœur. C'est alors que don Sébastien, cédant aux influences de Philippe II, représenté par le duc d'Albe, se décide à partir pour l'Afrique, en dépit des remontrances de ses fidèles conseillers. Il assemble ses troupes, embrasse son drapeau, ce drapeau qui gagna des batailles et découvrit des mondes; il dit à Inès un dernier adieu, et le voilà parti! A certaines tirades dirigées contre cette expédition, nous avons cru deviner que

M. Paul Foucher n'approuve pas notre colonisation d'Alger. Tout ceci va singulièrement embrouiller la question d'Afrique à la session prochaine.

En suivant l'histoire pas à pas, c'est là sans doute que ce drame devrait finir, à moins de suivre le roi et son armée dans les plaines d'Alcaçar-quivir, d'assister à la bataille et de voir Sébastien tomber dans la mêlée, après avoir eu trois chevaux tués sous lui. Mais, c'est à cet instant où l'histoire finit, que le drame commence, et il faut savoir gré à M. Paul Foucher de la manière ingénieuse dont il a su accommoder à sa fantaisie le mystère qui suivit la mort du jeune roi.

Au troisième acte, nous sommes à Lisbonne. La nouvelle de la défaite d'Alcaçar-quivir s'est répandue parmi le peuple. On parle de la mort de Sébastien : tous les citoyens sont consternés; il circule des paroles sinistres. Inès, tout en larmes, est confondue dans la foule éplorée. Arrive sur ces entrefaites le vieux serviteur de Sébastien, un de ces vieux grognards de la couronne, qui ont leur franc parler, et qu'on rencontre plus souvent sur la scène que dans la salle. Il arrive, le front baigné de sueur, les bottes souillées de boue : d'Alcaçar-quivir à Lisbonne, il y a quelques bonnes lieues, je vous prie. Aussitôt qu'il paraît, on s'empresse, on l'entoure. Est-il vrai que le roi n'est plus? Il n'est que trop vrai, hélas! Don Sébastien a succombé, et voilà son cercueil qui passe. Inès veut s'élancer pour reconnaître le cadavre, mais on l'arrête, on la repousse. « De quel droit? lui demande un archer. — Du droit que j'ai de mourir, si c'est lui, répond l'infortunée. » Nous avons oublié le vers, qui est fort beau, et ce n'est pas le seul.

Et cependant, tandis que les cierges brûlent dans l'église autour du catafalque, et que la foule prie pour son roi qui n'est plus, tandis qu'Inès pleure et sanglotte, un étranger, enveloppé de son manteau, s'avance et s'agenouille sur les marches de l'église. Son visage est pâle et son corps ploie sous la fatigue. C'est le roi Sébastien, laissé pour mort sur le champ de bataille, qui rentre inconnu dans la capitale de son royaume, et qui, sans le savoir, vient prier sur sa tombe. Toute cette scène est d'un bel effet et a produit une vive impression sur le public. Don Sébastien demeure quelques instans ainsi, puis il s'approche d'Inès et de son serviteur, et comme celui-ci hésite à le reconnaître : Regarde dans mes yeux, s'écrie la jeune fille, tu verras que c'est lui! Il y a dans tout ceci beaucoup de talent, de chaleur et d'entraînement. Inès et le vieux serviteur, comprenant dès-lors que Madrid joue à Lisbonne une comédie infâme, veulent proclamer la vie du roi; mais Sébastien les arrête; assez long-temps son front a saigné sous la couronne, assez long-temps ses mains ont été meurtries par le sceptre. Désormais il vivra obscur, dans le repos et dans l'amour. Une chaumière et le cœur d'Inès, c'est là tout ce que demande, dans le drame de M. Foucher, ce roi qui, dans l'histoire, voulait, à dix-huit ans, dépasser Alexandre et conquérir le monde.

Au quatrième acte, Inès et Sébastien vivent dans une cabane, sur le bord d'un lac, à l'ombre des forêts. Sébastien mène paître ses troupeaux sur le flanc des collines, ou bien, couché dans le creux d'un vallon, comme un berger de Virgile ou de Théocrite, il exhale son amour en églogues et en pastorales. Il se donne du bon temps, le roi Sébastien! et cependant son cœur royal souffre et s'aigrit. L'amour et le repos ne suffisent plus à cette ame. Il voit le Portugal opprimé, et son sang se réveille et s'indigne. A la vue de l'étranger, il s'enflamme, comme Achille devant les armes d'Ulysse. Il a perdu

son trône, mais son épée lui reste. Il la tire du fourreau et se prépare à venger son peuple et à conquérir son royaume.

Que ne restait-il dans sa chaumière, avec le cœur d'Inès? Au cinquième acte, nous le retrouvons enchaîné, face à face avec le duc d'Albe, qui refuse de le reconnaître. Il ne lui reste d'espoir qu'en son vieux serviteur : cet espoir ne le trahira pas. Le vieillard a gagné les gardiens du captif; un chemin de fuite est ouvert, un chemin qui conduit en même temps au trône. Mais il faut renoncer à Inès! Don Sébastien aime mieux la mort. Le vieillard insiste, mais le prince est inexorable. Et que faire pourtant, que devenir? Le temps presse, chaque minute qui s'envole emporte avec elle une chance de salut. Témoin de cette lutte, comprenant qu'elle est un obstacle au bonheur de son royal amant, Inès s'empoisonne et lui rend sa liberté et ses sermens. Il fuit alors, il fuit en maudissant la main qui l'entraîne : mais, frappé au bout de quelques pas, il vient mourir près de celle qu'il a tant aimée.

Ce drame, le plus littéraire qu'ait encore écrit M. Paul Foucher, et sans contredit l'un des meilleurs que nous ayons depuis long-temps applaudis à ce théâtre, se fait remarquer par de précieuses qualités que nous ne saurions trop encourager. Le style en est large et la composition savante. Les beaux vers y reviennent sans cesse, et si nous étions mieux servis par notre mémoire, il en est plusieurs que nous pourrions citer.

M^lle^ Théodorine est une jeune et belle actrice qui a sa part dans le succès de M. Foucher.

## Les Poètes russes.

Sous le titre de *Boréales* et sous celui d'*Études russes*, M. le prince Elim Mestchersky va publier deux volumes de poésies, pleines d'intérêt et de charme, à en juger par l'extrait que nous avons sous les yeux. Du temps de l'impératrice Catherine, la Russie avait déjà ses poètes français, tels que le comte Schouvaloff et d'autres. Aujourd'hui, elle a ses poètes nationaux; les uns dont la renommée s'étend déjà au loin : tels sont Kriloff et l'infortuné Pouschkine; et d'autres dont la réputation mérite de se répandre. Ce sont ceux-là que M. le prince Elim Mestchersky a entrepris de nous faire connaître par ses beaux vers français, réunis dans deux volumes intitulés : *Les Boréales*.

Le premier volume doit faire désirer l'autre qui suivra bientôt. Celui-là renfermera les poésies originales du prince Mestchersky. Pour son style et son beau langage poétique, nous les connaîtrons déjà par le premier volume, intitulé : *Études russes*. Il lui restera à nous faire connaître ses pensées dans les *Boréales* dont nos meilleurs poètes, qui en ont entendu des fragmens, parlent déjà avec beaucoup d'éloges.

Nous ne connaissons pas encore le choix des poésies russes traduites par M. le prince Mestchersky; mais nous savons que la Russie a de bons et nombreux poètes, et nous nous souvenons d'avoir entendu et lu, en Russie, quelques morceaux d'auteurs vivans, que nous espérons retrouver dans le recueil du prince Mestchersky. *La Délivrance de Moscou*, l'*Ode au Volga*, de Dmitriew; *le Barde dans le camp russe* de M. Shukowsky, *le Prisonnier* du prince Wiasemsky; les romances populaires, telles que *Boleslaw*, de Mourawjew; les chants des brigands du Volga, que Pouschkine s'était plu à traduire en français pour celui qui écrit ces lignes, donneraient une idée du

progrès inoui que peuvent faire, en un siècle, une langue et une littérature; car la langue russe en était encore à chercher son Malherbe, quand Alexandre Sergejewitsch Pouschkine commença d'écrire. Cette littérature mérite un coup d'œil plus étendu que celui que nous pourrions lui donner aujourd'hui, et nous y reviendrons, ainsi qu'au livre de M. le prince Mestchersky, auquel nous empruntons les vers suivans, traduits du poète russe Bénédictof, qui écrit encore. Le poète adresse ces vers à son épée. C'est un noble sujet, traité dans un noble langage :

Adieu, ma noble épée, adieu, ma bonne lame,
Adieu, guerrière, adieu, princesse des combats!
Voilà d'autres soucis qui me traversent l'ame,
Et dans d'autres chemins vont entraîner mes pas.
Nous avons bien long-temps cheminé côte à côte,
Toi, l'éclair de la mort, moi, candide bourreau.
Mais la guerre se tait, et de mon flanc je t'ôte;
Je m'ennuie à te voir dans ton étroit fourreau.

Adieu donc, froide amie, ô ma belle effilée,
Qui dormais sous mon toit hasardeux et flottant,
Ou qui courais m'ouvrir l'antre de la mêlée,
Pour venger mon pays d'un outrage éclatant.
Je sais une autre enfant, et c'est elle que j'aime;
Belle aussi, mais rougie au feu d'un amour saint.
Tu n'as pas d'ame chaude en ton corps froid et blême,
Je vais me réchauffer où respire son sein.

— O soldat! c'est en vain que ton bras me délaisse.
Murmure mon épée, il te trompe ton cœur!
La rose qui parfume a l'épine qui blesse;
Tout sein de femme, hélas! cache un démon moqueur,
Un enfer où se tord l'ame à l'ame enlacée...
Sonde mieux ce qu'entoure un corset vaniteux;
Certes, tu peux compter sur ma trempe glacée;
Mais tes belles, crois-moi, n'ont qu'un amour douteux

— Non, compagne de fer, non, nous mourrons ensemble;
La rouille n'osera de son ongle rongeur
Toucher à ton éclat; le destin nous rassemble!...
Je veux faire de toi mon ataghan vengeur;
Te donner un bon manche orné d'or et de pierres,
T'habiller dans la soie au reflet velouté,
Et, t'appendant au lit où je clos mes paupières,
Te garder pour punir toute infidélité.

---

— Il paraîtra cette semaine, chez l'éditeur Werdet, un roman de M. Arsène Houssaye, intitulé : *la Belle au bois dormant.*

F. Bonnaire.

# LUBECK.

Les jours de la grandeur et de la poésie du commerce sont passés; le temps n'est plus où Lubeck combattait glorieusement pour sa liberté, où tous ses bourgeois étaient soldats, où ses bourgmestres marchaient en tête des corporations avec la lourde pique à la main et l'armure de fer sur la poitrine. Le temps n'est plus où les princes fugitifs venaient implorer l'appui de cette république (1), où les arts ornaient les œuvres de l'industrie, où la main patiente de l'architecte ciselait les murs de la Bourse, où, comme monument d'un jour de victoire, on voyait la flèche de l'église gothique s'élancer dans les airs. Tout ce temps de jeunesse, de vie aventureuse, de vie d'artiste, est bien loin, et cependant les voyageurs ne doivent pas dédaigner de la voir cette vieille reine des cités marchandes du Nord, et ceux qui l'auront vue avec sa couronne mutilée par le temps et ses lambeaux d'histoire écrits au front de ses édifices, ne l'oublieront pas.

C'était au commencement du XIIe siècle; le christianisme, nouvellement implanté dans le Nord, n'avait pas encore anéanti toutes les coutumes païennes, ni tempéré l'humeur sauvage des populations scandinaves. Une partie des bords de la Trave et l'île de Rügen étaient encore occupées par des tribus slaves qui répandaient le sang humain sur la face de leurs idoles, et leur rapportaient le fruit de leurs pirateries comme une offrande digne d'elles.

Un comte de Holstein jeta les fondemens de Lubeck, qui devait être dans ces contrées un des foyers de la civilisation, un des remparts du christianisme. La Trave déroulait ses larges flots au pied de cette ville, la mer Baltique s'ouvrait devant elle. La nature elle-même lui indiquait la route qu'elle devait suivre pour s'agrandir. Elle lança ses bateaux de pêcheur sur les flots, puis ses bâtimens de transport, et conquit le commerce du Nord. Mais

(1) Gustave Wasa, entre autres, en 1519.

quand elle se fut enrichie, elle attira sur elle les regards envieux des états voisins, et fut forcée de prendre les armes pour résister à leur ambition. Les comtes de Holstein la gouvernèrent long-temps en maîtres absolus, puis elle fut attaquée par Canut, roi de Danemark, et subjuguée par Valdemar, son frère. Mais les Danois, qui l'avaient maîtrisée par la force, la révoltèrent par leur oppression. Après vingt années de souffrances, Lubeck résolut de secouer le joug qui pesait sur elle. Un jour, au mois de mai, pendant cette fête solennelle du printemps que l'on célèbre encore dans plusieurs provinces d'Allemagne, une troupe de bourgeois, cachant leurs armes sous leurs habits de bal, entrent dans la salle où le chef des troupes danoises présidait à la fête, s'emparent de lui et de ses officiers, puis courent à la forteresse, et le tocsin sonne, et toute la population, réunie par la même pensée, entraînée par la même colère et le même besoin de liberté, s'élance sur les remparts, attaque ses ennemis, les enchaîne, les massacre, et démolit en quelques instans la forteresse et les cachots. Le soir, les habitans de la ville dansaient sur les ruines de leur bastille. Mais ils n'avaient encore accompli que le premier acte d'un drame sanglant. A peine Valdemar a-t-il appris le massacre de ses soldats, qu'il rassemble son armée et se met en route pour punir les rebelles. Les Lubeckois implorent l'appui de l'empereur Frédéric Ier, qui donne à leur cité le titre de ville libre impériale, et appelle les princes voisins à la défendre.

Le 27 juillet 1227, les deux partis se rencontrèrent dans la plaine de Bornhœvet. A la tête des alliés accourus au secours de Lubeck se trouvait Adolphe IV, comte de Schaumbourg. L'aile gauche était commandée par le valeureux bourgmestre Alexandre de Sottwedel, l'aile droite par le duc Albert de Saxe, le centre par l'archevêque de Brême.

L'armée danoise, dix fois plus nombreuse que celle des confédérés, avait pour chefs Valdemar, roi de Danemark; Othon, duc de Lunebourg; Abel, duc de Schlesvig. Le combat s'engage. Les confédérés s'élancent intrépidement contre leurs ennemis; mais ils avaient pris une position fatale. Des tourbillons de poussière flottent devant eux, et les rayons d'un soleil ardent les aveuglent. En vain ils cherchent à surmonter par leur courage le danger qui les menace; la nature elle-même lutte contre eux. La situation du terrain, l'éclat de la lumière, trompent leurs efforts, et pendant ce temps les Danois, usant de tout leur avantage, combattent sans relâche. Harassées de fatigue, abattues, découragées, les troupes de Lubeck commencent à lâcher pied. Le comte Adolphe s'élance avec colère au milieu de leurs rangs, les rappelle à leur devoir, et cherche à les rallier. Mais déjà sa voix n'est plus écoutée; ses soldats se débandent et font volte-face. Déjà les Danois s'avancent serrés l'un contre l'autre, et poussent des cris de victoire. Désespéré de voir son armée fuir ainsi devant l'ennemi, le comte se jette à genoux et invoque, avec des larmes, le secours de Marie-Madelaine, dont on célébrait la fête ce jour-là. Au même instant, disent les chroniques, un nuage épais cache les rayons du

soleil. Le valeureux Adolphe le montre à ses soldats comme un miracle. Le sentiment de la foi relève les courages abattus; la bataille recommence; les Danois soutiennent vaillamment cette nouvelle attaque. Mais les confédérés ont recouvert toute leur énergie, et nul obstacle ne les arrête. Bientôt on emporte hors du champ de bataille Valdemar blessé; le duc Othon est fait prisonnier; les Danois sont mis en déroute, et le soir les habitans de Lubeck pouvaient chanter leur chant de gloire. L'armée ennemie avait fui devant eux : la ville était libre.

En 1241, elle consolida cette liberté par un traité d'alliance avec Hambourg. Quelques années après, Brême et Brunswick, puis une soixantaine de villes, souscrivirent au même traité. Ainsi se forma la Hanse (1). Lubeck garda, dans cette vaste association des cités du Nord, le premier rang. C'était elle qui indiquait le jour et le lieu des réunions, qui gardait en dépôt la caisse et les archives. C'était elle qui donnait la première sa voix dans les délibérations, et qui scellait de son sceau les actes officiels, les lettres et proclamations. L'influence qu'elle exerçait sur tous ses confédérés, le secours qu'ils lui prêtèrent la mirent en état de soutenir ses nombreuses guerres, d'équiper des flottes, et de prendre, comme une autre Carthage, des troupes à sa solde.

Souvent la force de ses armes l'emporta sur celle de ses voisins; souvent ses vaisseaux rentrèrent triomphalement dans le port, ramenant avec eux les dépouilles de l'ennemi. Mais, à peine avait-elle terminé une guerre, qu'elle en voyait surgir une autre. Il fallait lever un nouvel impôt et prendre les armes, tantôt contre le Danemark, tantôt contre la Suède, contre le Holstein et le Mecklembourg, ou contre les pirates qui infestaient les mers du Nord. Quelquefois aussi la discorde entrait dans la ville. Le peuple se révoltait contre l'évêque ou contre les patriciens, et les partis en venaient aux mains dans l'enceinte des remparts. Puis, quand tout était pacifié au dehors et au dedans, quand le sénat parlait de remettre l'ordre dans les finances, il arrivait un prince ou un roi que l'on voulait traiter avec distinction, et c'était une nouvelle cause de ruine.

En 1375, l'empereur Charles IV, avec l'impératrice Isabelle, vint passer dix jours à Lubeck. Ce fut un évènement qui mit en émoi toute la cité, et dont les chroniqueurs ont fidèlement raconté les détails. D'abord on vit venir le duc de Lunebourg et l'un des sénateurs de la république, portant les clés de la ville, puis le duc de Saxe, l'épée nue à la main, et le comte de Brandebourg, avec le sceptre de l'empire. Après eux venait l'empereur, revêtu de ses ornemens impériaux, monté sur un cheval richement caparaçonné, dont deux bourgmestres tenaient la bride, marchant sous un dais brodé pour cette circonstance par les femmes de Lubeck, et porté par quatre patriciens. A quelque distance de l'empereur était l'archevêque de Cologne avec le globe de l'empire. A peine ce premier cortége était passé, que l'on vit venir celui de

(1) *Hansa* est un vieux mot qui signifie alliance.

l'impératrice. Deux sénateurs conduisaient son cheval et quatre patriciens portaient un baldaquin qui était fait de la plus fine étoffe que l'on pût voir, et tout brodé d'or et d'argent. Derrière l'impératrice on voyait le duc Albert de Mecklembourg caracolant sur un coursier fougueux, le margrave de Meissen, le comte de Holstein et une quantité de chevaliers, de pages et de dames de cour. Le clergé et les bourgeois de Lubeck, tous armés, fermaient la marche du cortége. Les deux nobles voyageurs furent reçus, à leur entrée à Lubeck, par les plus nobles dames de la ville, qui les attendaient debout sur une estrade. On les conduisit dans deux maisons voisines l'une de l'autre, réunies par une galerie transversale couverte de guirlandes de fleurs. Pendant dix jours toutes les rues furent illuminées, on n'entendit parler que de festins, de jeux et de tournois, et lorsque l'empereur partit avec sa suite, on mura la porte de la ville par laquelle il avait passé.

C'était alors une des belles, une des grandes époques de Lubeck. Son commerce avait pris, depuis la formation de la Hanse, un immense accroissement. Favorisé en Danemark et en Suède par plusieurs priviléges, protégé contre les pirates, il s'étendait depuis la Trave jusqu'au golfe de Finlande; puis il redescendait vers l'Elbe par le canal de Stecknitz, et se répandait à travers la mer du Nord.

Au XV[e] siècle, les Hollandais tentèrent le même commerce et y firent des progrès rapides. Les villes du Nord, en se développant, devinrent autant de villes redoutables pour Lubeck. Au XVI[e] siècle, ses bâtimens s'étendaient encore au loin, mais sur tous les points qu'ils avaient autrefois exploités seuls, ils rencontraient maintenant une concurrence active. Peu à peu le commerce de l'intérieur de l'Allemagne, de la mer du Nord, lui échappa, et toutes ses entreprises se dirigèrent du côté de la mer Baltique. Ses nombreuses guerres l'avaient d'ailleurs considérablement affaiblie, et, lorsqu'en 1630 la Hanse fut dissoute, la capitale de toutes les républiques marchandes avait déjà perdu sa puissance, sa hardiesse, son ascendant. Il lui restait encore le commerce de Russie et de Finlande. Dans les dernières années, Hambourg s'en est emparé. Les négocians du Nord préfèrent venir dans cette grande ville où ils trouvent en abondance et les œuvres de l'industrie et les produits du monde entier. Lubeck n'a plus avec eux que des relations secondaires. Un grand nombre de ses négocians sont riches encore, mais ils ont perdu le goût des entreprises hardies, et, chaque année, ceux de Hambourg font de nouvelles tentatives et obtiennent de nouveaux succès.

Ainsi s'est éteinte peu à peu la gloire commerciale de Lubeck, et sa population a diminué avec sa fortune. Au XV[e] siècle, elle avait 90,000 habitans, elle n'en a plus aujourd'hui que 26,000. Au XV[e] siècle, elle avait 300 bâtimens, elle n'en possède plus aujourd'hui que la moitié. Ses revenus annuels s'élèvent à 1,400,000 francs. Sa dette est de dix millions. Il y avait pour elle un immense avantage à pouvoir agrandir ses relations avec Hambourg; mais le canal de Stecknitz qui réunit la Trave à l'Elbe, et par là même la mer Bal-

tique à la mer du Nord, n'est accessible qu'aux petits bâtimens de transport, et le chemin de terre est quelque chose de monstrueux. Le duché de Lauenbourg, qui appartient au Danemark, est situé entre les deux villes. Le gouvernement danois, pour favoriser le passage du Sund et le commerce de Holstein, a pris à tâche de rendre les communications entre Lubeck et Hambourg aussi peu praticables que possible. Toute cette route est comme une mer de boue et de sable. La pauvre charrette chargée de marchandises, qui s'aventure là dans la saison des pluies, court grand risque d'échouer, et le voyageur, qui paie très cher un mauvais cabriolet, doit s'estimer heureux lorsque, après avoir cheminé depuis le matin sur ce sol mouvant, il entrevoit, vers le soir, les réverbères de Hambourg. Pour comble de magnanimité, le gouvernement danois parle d'établir l'année prochaine un droit de barrière et une douane au beau milieu de cette route, et les deux villes, pour échapper à toutes ces misères, parlent de tourner le duché de Lauenbourg et d'établir un chemin de fer. Ce serait un détour de quelque vingtaine de lieues, mais, dans un pays plat comme celui-ci, il n'entraînerait pas des dépenses excessives.

Dans cet état de demi-décadence où Lubeck est tombée aux yeux du négociant, cette ville n'offre plus l'immense intérêt qu'elle offrait au moyen-âge; mais, aux yeux du voyageur, de l'artiste, c'est toujours une grande, belle et curieuse cité qui a conservé d'admirables monumens d'art et de magnifiques pages de poésie.

Il y a une certaine saison, une certaine heure, où les scènes de la nature, les monumens de l'art sont mieux vus et mieux appréciés. Le tableau reste le même, mais il a son vrai cadre et il est placé à son vrai jour. Quand j'ai gravi la cime escarpée du cap Nord, j'ai regretté de ne pas voir éclater autour de moi une tempête; car il me semblait que la tempête pourrait seule donner à ce promontoire de roc toute sa magnificence et sa majesté sauvage. Si j'étais à Rome, je voudrais voir le Colysée une nuit d'été par un beau clair de lune, et si je retournais à Nuremberg, je voudrais que ce fût dans une silencieuse soirée d'automne.

Dans cette mélancolique saison de l'année, je visitais Lubeck pour la première fois. Je venais de quitter le bateau à vapeur de Stockholm qui nous avait ballottés avec le vent d'orage sur la mer Baltique. Pendant six jours je n'avais vu que les vagues fougueuses et le ciel chargé de nuages; et depuis plus d'un an je n'avais voyagé qu'à travers les sapins du Nord. Le soir, nos matelots jettent l'ancre dans la roche de Travemunde. Le lendemain au matin, nous voyons se dérouler devant nous une large plaine coupée par des haies de charmille et d'aubépine, des enclos de verdure au milieu des champs nouvellement moissonnés et des allées de saules dont le vent essuie les longues branches humides. Çà et là on aperçoit une ferme couverte en paille, un berger qui s'en va à pas lents, au milieu du pâturage, suivi de son chien et de ses moutons; et, sur le bord des étangs, une troupe de cigognes qui se lève à notre approche et

s'enfuit vers le sud. Tout cela était pour moi comme un rêve. La dernière terre que j'avais vue était la côte sablonneuse de la mer Baltique, le sol scandinave; tout d'un coup l'aspect du paysage avait changé. Il me semblait voir devant moi les champs de blé et les fermes agrestes de la Picardie.

Deux heures après je distinguais des remparts transformés en promenades, des maisons de campagne tapissées de liserons, entourées de jardins, et un peu plus loin quatre grands clochers aigus qui s'élevaient comme des pyramides dans les airs. C'était Lubeck.

L'aspect de cette ville a un caractère grave et imposant. Les vieilles portes sont encore là profondes et massives, surmontées de tourelles, sillonnées par des meurtrières comme au temps où elles devaient servir de sauvegarde contre les bandes de lansquenets étrangers. Puis, quand on a franchi cette enceinte de briques, le présent disparaît, et la pensée flotte au milieu des souvenirs du moyen-âge. Voici, comme à Nuremberg et à Augsbourg, les hautes façades des maisons avec leur toit coupé par degrés, semblables aux degrés de la fortune que le digne marchand gravissait peu à peu dans le cours de la vie. Voici les avant-soliers avec leurs guirlandes de fruits, symbole d'abondance, leurs têtes d'ange sortant d'une couronne de fleurs et leurs inscriptions pieuses en vieux vers latins ou allemands. Voici l'hôtel-de-ville avec ses tourelles, symbole de guerre et de vigilance, ses larges salles, revêtues de magnifiques boiseries, et son balcon ciselé comme s'il eût dû soutenir la main légère d'une jeune femme. Voyez-vous, à l'extrémité de la ville, cette vieille église sombre dont les deux clochers s'élancent vers le ciel comme deux aiguilles de fer? c'est la cathédrale, l'un des plus anciens édifices religieux de l'Allemagne. Elle fut construite en 1170, dix ans après la création de l'évêché de Lubeck. Comme dans ce temps-là toutes les fondations pieuses entraînaient avec elles un miracle, celle-ci eut le sien On raconte qu'un jour Charlemagne, après une chasse opiniâtre, atteignit, sur les bords de la Trave, un cerf d'une beauté remarquable. Il lui mit un collier d'or au cou et le laissa retourner dans les forêts. Près de quatre cents ans plus tard, Henri-le-Lion retrouva sur le même sol le même cerf avec un collier d'or et une croix qui avait grandi entre ses cornes. Il donna la croix à la jeune église, et la légende du cerf, répandue à travers la contrée, attira un grand nombre de pèlerins à Lubeck, les uns apportant une offrande d'argent, d'autres demandant à ciseler le bois, à tailler les pierres, persuadés qu'en travaillant à cet édifice, déjà illustré par un miracle, ils obtiendraient le pardon d'un grand nombre de péchés et abrégeraient d'autant les terribles années du purgatoire.

Plus tard cette cathédrale devint la sépulture des grands seigneurs du pays et des hauts dignitaires de l'église. Là, chaque pilier porte encore une armoirie, chaque chapelle cache sous ses dalles un tombeau, et la nef est couverte de pierres sépulcrales et de figures en relief. Il en est une qui représente un chanoine avec une massue. La tradition populaire rapporte qu'autrefois chaque chanoine de cette église avait un singulier privilége, celui d'être averti

du jour de sa mort par une rose blanche qu'une main invisible déposait sur la stalle qu'il occupait dans le chœur. Un matin, le chanoine Rabundus s'en va à l'office, joyeux et tranquille, ne songeant à rien qu'à l'avenir de sa verte jeunesse, et qu'aperçoit-il? La rose blanche au beau milieu de sa stalle. Comme il n'avait encore nulle envie de mourir, il prend du bout des doigts la rose malencontreuse et la met à la place d'un de ses voisins, qui, à la vue de ce signe fatal, tombe à la renverse et meurt de frayeur. Tout cela ne faisait pas le compte de la Mort, qui avait décidé que Rabundus s'en irait à l'autre monde, et qui vint lui dire de se préparer. Il finit par se résigner à son triste voyage, et, pour prévenir désormais les espiégleries qui pouvaient arriver avec la rose, il promit d'annoncer à ses collègues l'heure de leur mort en frappant à leur porte avec une massue un jour d'avance. On dit que pendant mainte année il tint fidèlement sa promesse; puis la réformation arriva, qui fit cesser tous les miracles.

Ne manquez pas d'aller à cette cathédrale, ne fût-ce que pour y voir le chef-d'œuvre d'un maître inconnu. C'est un grand tableau d'autel, ou plutôt une armoire à neuf compartimens, fermée par deux portes. A l'intérieur est représentée l'Annonciation de la Vierge, peinte en gris, à l'extérieur l'image de saint Jean, saint Jérôme, saint Basile et saint Philippe, et dans le fond de l'armoire la passion de Jésus-Christ, en trois parties. Il y a, dans ce tableau, des fautes grossières de perspective et de dessin; mais il est extrêmement remarquable par l'expression des physionomies, la composition des groupes, les effets de couleur et le fini des détails. Il porte la date de 1451, mais point de monogramme. Un critique distingué. M. Rumohrs, qui a écrit plusieurs dissertations sur les monumens de Lubeck, pense que ce tableau est de Hemmelin.

Si vous voulez faire grand plaisir aux bons bourgeois de cette ville, allez aussi, dans la même église, voir l'horloge merveilleuse où deux yeux s'ouvrent à chaque mouvement du pendule; où, tandis que la figure de la Mort frappe les heures de sa main cadavéreuse, celle du Temps renverse un sablier. Et si vous voulez que le marchand vous regarde vraiment comme un homme de goût, et que le sacristain éprouve pour vous une profonde vénération, parlez-leur de cette autre horloge de Sainte-Marie, plus merveilleuse encore, où, lorsque midi sonne, on voit l'empereur et les sept électeurs d'Allemagne sortir par une petite porte et s'incliner en passant devant la figure du Christ. Cette horloge est, du reste, un chef-d'œuvre de mécanique pour le temps où elle fut faite (1). Elle renferme encore un calendrier complet, depuis 1753 jusqu'en 1785, avec tous les jours de la semaine, les signes du zodiaque, le cours du soleil. Elle indique toutes les éclipses de lune et de soleil visibles à Lubeck depuis 1815 jusqu'en 1860, le cours de la lune et celui des planètes.

(1) Elle date de 1405; elle a été réparée et probablement agrandie en 1562, 1629, 1755 1809.

L'église qui renferme cette œuvre de patience est plus large et plus imposante encore que la cathédrale. Par la date de sa construction, elle se trouve là placée comme un second chapitre dans l'histoire de l'art. La cathédrale, bâtie au XIIe siècle, porte encore en divers endroits le cachet d'un style de transition. L'église Sainte-Marie, fondée deux cents ans plus tard, est bâtie dans ce beau et pur style gothique qui s'épanouissait au souffle de la foi comme une fleur, qui s'élançait dans les airs avec ses aiguilles dentelées, ses colonnettes portées par des têtes de chérubins, et semblait n'avoir jamais assez de place pour dérouler le feuillage de ses arabesques et le fil de ses fuseaux.

On sait que la plupart de ces anciennes églises, que nous admirons fort chrétiennement, ont été élevées par le diable. C'est une chose curieuse que ce diable, dont nous nous faisons une si terrible idée, ait été si souvent et si facilement berné; mais le fait est irrécusable. Voyez plutôt ce qu'en disent les légendes du Nord. Or, le diable de Lubeck était, comme celui de Cologne, de Lund et d'autres lieux, un bon diable. Quand il vit poser les pierres fondamentales de l'église Sainte-Marie, il se figura (Dieu sait comment cette idée lui vint en tête!) qu'on allait bâtir une auberge, ou, pour me servir de l'expression du pays, une cave (une *keller*). C'était là pour lui une œuvre pie, et de peur qu'elle ne fût pas assez tôt achevée, il prit le marteau de maçon, il apporta des pierres, les tailla, les cimenta. Bref, il fit si bien que dans l'espace de quelques jours l'édifice grandit d'une façon prodigieuse. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau matin l'habile ouvrier, en jetant les yeux sur le plan qu'il a suivi, s'aperçoit que tout cet édifice ne ressemble pas le moins du monde à une cave, mais bien à une belle et bonne église, capable de servir de sauve-garde au christianisme pendant des milliers d'années. Je vous laisse à penser quelle déception et quelle colère! D'abord le diable essaya de renverser avec les pieds et avec les mains les murailles qu'il venait de construire, mais il les avait faites trop larges et trop fortes. Alors il s'en alla chercher dans le Holstein un roc énorme, qu'il s'apprêtait à lancer du haut des airs sur les pilastres de l'église, quand un bon bourgeois, voyant ce qui allait arriver, monta sur une borne et le harangua de la sorte : « Écoutez, maître diable, ne nous tourmentons pas ainsi mutuellement; vous n'y gagneriez rien, ni nous non plus. Voilà que l'église est achevée. A quoi vous servirait de la détruire, puisque nous en rebâtirions immédiatement une autre? Laissez-la telle qu'elle est, et, pour vivre avec vous en bonne intelligence, nous construirons une cave. » Ainsi dit, ainsi fait. Satan, en homme consciencieux, remporta son rocher là où il l'avait pris, et les bourgeois, pour ne pas se montrer moins consciencieux que lui, bâtirent près de l'église une magnifique cave, qui subsiste encore. Dans l'une, on récita des sermons et des prières; dans l'autre, on chanta des chansons profanes, si bien qu'au bout du compte le diable gagna encore quelques ames.

Si, d'après cette légende, c'est lui qui a taillé les pierres du chœur de

l'église Sainte-Marie, en vérité, on a tort de ne pas inscrire dans les biographies son nom parmi ceux des sculpteurs les plus distingués. Ce chœur est fermé par une galerie gothique d'une légèreté de travail et d'une grace admirables. Le haut de la galerie est couvert de peintures sur fond d'or qui ne dépareraient pas la riche collection des frères Boissères, transportée à Munich, et la nef du milieu est d'une grande majesté.

C'est dans cette église que l'on trouve la fameuse Danse des morts, peinte aussi à Bâle et à Berne. Celle-ci est la plus ancienne de toutes. Il en est déjà fait mention dans une chronique de 1463; mais on ignore le nom du peintre. A cette époque, tous les esprits étaient encore sous le poids de cette terrible peste noire qui, au XIV$^e$ et au XV$^e$ siècle, ravagea le Nord entier. Boccace, avec son charmant esprit de poète italien, écrivit, sous cette impression de la peste, son *Décameron*. Les hommes du Nord, tristes et pensifs, firent la Danse des morts. Ce fut leur Décameron; il occupe à Lubeck tout le contour d'une chapelle. D'abord vient la Mort toute seule, tenant un fifre à la bouche, sautant sur un pied, joyeuse de voir arriver derrière elle son brillant cortége; puis vient une autre Mort tirant après elle le pape qui porte le manteau pontifical et la tiare, et semble n'entrer qu'à regret dans cette malheureuse danse. Une troisième Mort apparaît ensuite, poussant d'un côté le pape qui refuse d'avancer, et de l'autre entraînant l'empereur qui n'a guère envie de la suivre; puis une autre qui conduit l'impératrice et le cardinal, et le roi et tous les membres de la hiérarchie sociale depuis le chef de l'empire jusqu'au bourgeois, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant. Alors la Mort s'arrête et pose sa faux par terre. Le monde est moissonné. Le bal est fini.

Tous les personnages représentés dans cette galerie portent le costume doré ou diapré appartenant à leur condition. Celui-ci a sa couronne et son sceptre, celui-là son manteau de soie. La Mort n'est qu'un squelette peint en gris, nu et cadavéreux, mais vif, léger et gambadant d'un pied joyeux, tandis que ses victimes portent, sous le bandeau royal ou le chapeau de feutre, un visage triste et des yeux pleins de larmes.

Au bas de chaque groupe, un poète dont on ignore le nom avait écrit des quatrains en bas allemand. Ils ont été remplacés en 1703 par des quatrains en haut allemand; il n'y en a pas un qui mérite d'être traduit. C'est la Mort qui engage chacun de ses conviés à la suivre, et chacun d'eux qui dit en quatre mauvais vers son dernier hélas! le poète n'a fait ici que se traîner servilement à la remorque du peintre; il n'a eu ni verve, ni élan.

Autrefois on avait coutume de baptiser les enfans dans cette chapelle des morts. C'était une institution très philosophique, mais trop philosophique pour le cœur des mères; le baptistère a été transporté ailleurs, et la chapelle, fermée par une grille de fer, ne s'ouvre plus qu'aux regards curieux de l'étranger.

En quittant cette scène de deuil, on aime à reposer sa pensée dans l'aspect d'une autre œuvre plus jeune et plus belle qui appartient aussi à cette église,

je veux parler de l'Entrée du Christ à Jérusalem par Overbeck. Je n'essaierai pas de décrire cette charmante page de poésie, ces groupes de jeunes filles d'une grace angélique, tout ce mouvement d'une foule enthousiaste qui se précipite avec des branches de palmier au-devant de son maître, toute cette joie d'une ville ravivée par la lumière du Messie, et cette adorable tête du Christ si calme, si douce et si belle, que l'œil ne se lasse pas de la contempler. Il y a des scènes devant lesquelles on ne peut qu'admirer et se taire: celle-ci est du nombre; je crois du reste que ce tableau a été gravé, et la plus mauvaise gravure en donnera toujours une idée plus exacte que tout ce que je pourrais en dire.

Overbeck est le fils d'un bourguemestre de Lubeck. Dans cette cité de protestantisme, il a aspiré à lui tout le parfum des souvenirs catholiques. Dans cette cité de marchands, il n'a connu que la majesté des vieilles cathédrales et le langage des saintes images debout encore dans leur niche de pierre, il a vécu dans un autre monde et dans un autre âge; c'est l'enfant des légendes pieuses, le descendant des Van Eyck et des Lucas de Cranach, le peintre de la foi.

Hors de ces monumens du moyen-âge, il y a peu d'art et de poésie à chercher dans les rues de Lubeck. Quoique le commerce y soit en décadence, chacun ici ne parle que de commerce. C'est le veau d'or qui a bien souvent trompé ses adorateurs, mais qui fascine encore les regards; la voix de l'industrie ne fatigue pas ici l'oreille comme à Hambourg, mais elle bourdonne assez haut pour que l'étranger qui la redoute, abandonne le salon où elle est applaudie et se retire à l'écart. Cependant, comme il ne peut pas toujours être question du cours de la rente, de la cargaison des navires et de la taxe des denrées, les marchands veulent bien parfois quitter la sphère de leurs spéculations pour descendre dans l'humble domaine des lettres. On a formé, dans l'ancienne église des franciscains, une bibliothèque qui est ouverte très scrupuleusement aux amis de l'étude une heure par jour et dirigée par un bibliothécaire avec lequel, je crois, il est permis de s'entretenir face à face si l'on est fils d'un sénateur ou proche parent d'un bourguemestre; autrement on ne le voit pas. Les beaux esprits lisent les romans français dans des contrefaçons de Bruxelles et prennent des fautes d'impression pour des fautes d'auteur; les négocians, après avoir fermé leur caisse et arrêté la balance du jour, se réunissent dans un casino. Là, quand il n'y a pas trop de fumée de tabac, on a la joie d'apercevoir au-delà d'un triple rempart de pots de bière et de jeux de cartes, *Conversations-Lexicon*, les *Voyages du capitaine Cook* et quelques journaux.

De savans peu. De poètes point. Mais Overbeck! Et pour ce nom-là et pour les belles églises que vous avez si bien gardées, ô heureuse reine de la Hanse, tous vos péchés anti-littéraires vous seront remis.

X. Marmier.

LA

# FILLE DE LA SERPE.

Voici une historiette qui m'a été racontée l'an dernier, par une bonne vieille paysanne, lorsque je visitai la Côte des Deux Amans; je la crois vraie, le lecteur en jugera :

Voyez-vous là-bas, derrière ces saules à moitié morts qui bordent la draperie, ce petit ruisseau que d'ici l'on prendrait pour une source qui va s'enfuir à travers le pré? Ce n'est ni un ruisseau, ni une source, c'est, en vérité, une belle et bonne rivière; on la nomme la Serpe, et si vous alliez à deux lieues plus loin, vous la verriez grossir, s'étendre, et donner le mouvement aux blanchisseries, aux teintureries et aux filatures qu'on a bâties sur ses bords. La draperie en profitait aussi dans son beau temps, car l'eau de cette rivière est vive, bonne à boire, et on ne peut guère en souhaiter de meilleure pour les moulins à foulons. Mais, au moment où elle passe le long de la fabrique, la Serpe est bien la plus capricieuse chose que vous puissiez voir : quelquefois elle coule abondamment et dépasse même ses bords, on dirait que rien ne peut la retenir, puis tout d'un coup la voilà qui se fait lente, dormeuse, elle se dessèche et n'est plus qu'un petit filet d'eau.

Les gens du canton attachent au cours de la Serpe de singulières idées. Ils prétendent qu'il existe comme une alliance secrète entre la

rivière et la plus jolie fille du pays; si la jeune fille est sage, laborieuse, tranquille, la Serpe coule paisiblement et rien ne détourne sa marche. Si, au contraire, la jeune fille n'est point sage et s'il court quelques mauvais bruits sur son compte, alors la Serpe fait comme elle, elle se trouble, se dérange, et son cours fait toutes sortes d'écarts et de circuits.

Ainsi, la fabrique qui était il y a quelque temps si riche et si belle, que c'était presque un honneur d'y travailler, dépend non-seulement de la rivière qui fait mouvoir ses machines, mais aussi des beaux yeux d'une petite fille qui n'est bien souvent qu'une liteuse, une épinceuse, enfin la moindre de ses ouvrières. C'est là, je crois, ce qui a donné lieu à un dicton du pays que l'on répète sans cesse aux amoureux et aux nouveaux mariés : « N'offensez pas la Serpe, ou bien, votre femme la vengera. »

Tout à côté de la rivière, vous remarquerez aussi cette belle maison située au levant, et qui, d'ici, ressemble à un château; c'est la draperie de Pont-Abbé, qui était si prospère du temps où elle était dirigée par M. Coutard. Le chef de la draperie en était, il est vrai, le fondateur, et chacun le regardait comme le premier fabricant du pays. Il avait su se faire aimer de tous ses ouvriers, par sa justice et sa bonté; chez lui jamais de désordres ni de querelles, il réprimait tout, mettait tout le monde d'accord. Comme il avait commencé par être simple ouvrier, il savait qu'il n'y a point de plus sûr moyen de rendre ses employés actifs et laborieux, que de faire preuve soi-même d'activité et de diligence; il ne se reposait jamais, se couchait toujours le dernier, et parcourait souvent le pré avant que le jour eût paru.

Parmi les épinceuses de la draperie de Pont-Abbé, il s'en trouvait une qu'on appelait Marceline Grandin. Les garçons l'avaient surnommée, suivant l'habitude du canton, *la Fille de la Serpe,* ce qui voulait dire que la Serpe avait adopté Marceline, comme ayant les plus beaux yeux, le plus beau teint et la plus jolie figure du pays. Figurez-vous tout ce qu'il y a au monde de plus frais, de plus avenant, et vous aurez peut-être une idée des beautés réunies dans la personne de Marceline. Son bonnet de fine dentelle, qu'elle savait si bien mettre, un peu retroussé par derrière, laissait voir ses beaux cheveux noirs. Sa bouche était une vraie rose du mois de mai; sa peau, blanche comme du lait, était si nette qu'on eût dit vraiment qu'on allait s'y mirer. Enfin, son cou était recouvert d'un petit duvet bien fin, bien léger, et qui en faisait encore mieux ressortir la blancheur.

Notez bien qu'avec tout cela elle dansait à merveille, et vous comprendrez que Marceline ne pouvait manquer d'être entourée d'amoureux ; elle était, par caractère, un peu capricieuse, un peu coquette, de façon que les gens du pays avaient eu bien raison de la surnommer *la Fille de la Serpe*.

A l'époque où je parle, Justin Fauvel était cité comme le meilleur ouvrier de la draperie de Pont-Abbé. M. Coutard l'avait depuis long-temps remarqué, à cause de son exactitude et de son zèle à remplir ses devoirs, et avait fini par lui accorder toute sa confiance. Personne n'était, il est vrai, plus habile que Justin à diriger une cuve, à ourdir une chaîne, et à lancer et recevoir la navette. Les mauvais ouvriers de la draperie, tout en lui rendant justice, ne l'aimaient pas, parce que nous sommes toujours un peu jaloux de ceux qui l'emportent sur nous. Il est vrai que Justin ne frayait guère avec ses camarades; il vivait presque toujours seul, ne quittait la fabrique que pour aller s'enfermer chez sa mère, qui tenait un petit bouchon, situé à la moitié de la côte que vous venez de visiter : ce commerce, joint à ce que gagnait Justin, la faisait vivre à l'aise.

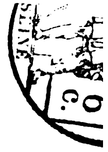
Je ne puis pas dire que Marceline Grandin fût précisément ce qu'on appelle une coquette; non. Elle eût sans doute été bien affligée si elle eût soupçonné seulement la moitié du mal qu'elle pouvait faire par ses paroles et ses légèretés; mais dans sa figure, dans son maintien, il y avait je ne sais quoi de vif et d'attrayant, qui semblait dire à tous les garçons : « Mais parlez-moi donc! aimez-moi donc! » Justin était depuis long-temps bien amoureux de Marceline; mais, comme il craignait de n'être point aimé d'elle, il n'en disait rien. D'ailleurs, son caractère était un peu sombre, un peu sauvage, ce qui devait rendre l'amour plus fort chez lui que chez tout autre. Il était peu à peu tombé dans le chagrin, et il ne fut bientôt plus possible de lui arracher autre chose que quelques mots brusques, entremêlés de gros soupirs. Il souffrait, son cœur était pris, mais il ne se plaignait pas.

Marceline n'aimait pas la draperie, n'y allait qu'à contre-cœur, et seulement parce que ses parens l'y forçaient. Il est vrai que M. Coutard, de son côté, n'aimait guère non plus les jeunes filles qui pensaient à la danse, à la toilette, et non à leur ouvrage, en un mot, les mauvaises ouvrières, et Marceline était un peu du nombre. Sa pincette allait toujours plus lentement que celle de toutes ses camarades, parce qu'elle pensait au bonheur de mettre son joli bonnet de dentelle le dimanche suivant et son petit déshabillé, qui laissait

voir un peu de sa gorge rondelette, puis son ruban bleu de ciel passé à son cou, et un bouquet à son côté. Elle souriait, battait des mains, et restait quelquefois des heures entières à regarder en l'air et à songer à tout cela; or, pendant ce temps-là, sa besogne n'avançait guère. Mais Justin, qui avait toujours fini la sienne plus tôt que tout le monde, arrivait près d'elle, et, sans lui rien dire, sans même la regarder, il prenait sa pincette, se plaçait devant le pupitre, et finissait son ouvrage en moins d'une heure. Tant qu'il était dans la fabrique, il avait soin de ne pas laisser voir son chagrin; mais une fois rentré chez sa mère, il ne pouvait plus cacher sa peine. Il baissait la tête d'un air d'abattement, et disait d'une voix étouffée: « Ah! elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais, et je sens bien que le mieux serait de ne plus penser à elle... »

Cependant l'amour n'empêchait pas que Justin ne se distinguât tous les jours de plus en plus dans la draperie. Au lieu de tomber dans le découragement, comme tant d'autres l'eussent fait sans doute à sa place, il redoublait d'ardeur et inventait de nouvelles manières de laver et de dégraisser les draps. Il espérait que son intelligence et son travail lui gagneraient tôt ou tard le cœur de Marceline, car il se figurait que l'attachement devait être le prix d'une bonne conduite. Bientôt il fit faire un moulin à foulon d'une force supérieure à tous ceux qu'on avait jusqu'alors employés. Ce fut lui aussi qui imagina de faire laver la laine dans de grands paniers, à la jambe, et non plus à la fourche. M. Coutard approuva beaucoup cette méthode, qui est infiniment plus expéditive et moins coûteuse que l'ancienne. Il ne cessait, devant les autres ouvriers, de faire l'éloge de Justin Fauvel, qui avait été d'abord ourdisseur, puis colleur, et qu'il n'appelait plus maintenant que « son premier foulonnier. » Il faut dire aussi que Justin était fort bien secondé dans tout ce qu'il voulait faire par la Serpe, qui fournissait beaucoup d'eau à la draperie. De son côté, Marceline était sage, rangée, on n'avait encore rien à lui reprocher; aussi ne voyait-on que du calme sur sa figure. Ses grands yeux noirs étaient aussi transparens et aussi beaux que les eaux de la Serpe.

Les mauvais ouvriers de la draperie, qui sentaient s'accroître leur aversion pour Justin à mesure qu'il montait en grade, finirent par communiquer leur haine aux gens du village. « C'est ce maudit foulonnier, disait-on, qui gâtera la Serpe, soit en contrariant son cours avec ses machines, soit en persuadant à M. Coutard qu'il faut faire des draps de toutes les couleurs, bleus, noirs, écarlates. » Bientôt, en effet, l'eau de la Serpe ne fut plus reconnaissable; ce mélange





de couleurs la troublait. La fête de Pont-Abbé se faisait ordinairement sur le bord de la rivière; on dansait le long des saules et sur le gazon; mais à présent, le pré qu'on appelait le pré de la Serpe était rempli des laines que l'on y faisait sécher, et sans doute on n'y pourrait plus danser; l'herbe était morte, les saules avaient perdu leurs feuilles.

Marceline surtout regrettait que l'eau de la rivière fût perdue par la teinture; elle aimait tant à s'y mirer et à se promener sur sa rive! C'était là aussi qu'elle rencontrait les plus beaux garçons du pays, ceux qui, trop fiers ou trop paresseux pour travailler à la draperie, passaient leur temps à pêcher dans la Serpe et à cueillir du cresson. C'était à qui la cajolerait, lui parlerait, lui conterait fleurettes. Justin Fauvel ne partageait point encore dans ce temps-là les idées que les gens du pays attachaient à la rivière; et s'il rencontrait quelqu'un qui lui dît: « Prends garde, tu offenses la Serpe, ta femme la vengera; » il riait, haussait les épaules, et retournait à son foulon, où il faisait à lui seul plus d'ouvrage que deux ouvriers, sans s'inquiéter si, en travaillant ainsi, il offensait ou n'offensait pas la Serpe.

Le chef des ennemis de la draperie était un nommé Simon Blondeau, qui était bien le plus mauvais garçon de tout le pays. On ne pouvait pas dire de lui qu'il offensait la Serpe; car il restait quelquefois une semaine entière sans paraître à la draperie. Comment vivait-il? C'est ce qu'on eût été bien embarrassé de dire. Il affectait de mépriser les bons sujets, et passait son temps à pêcher ou à hanter les cabarets; on craignait que, d'un moment à l'autre, il ne fît quelque mauvais coup; car la paresse engendre le mal. Simon avait sur le visage et dans le maintien quelque chose de délibéré, qui annonçait la hardiesse, et plaisait aux gens qui ne le connaissaient pas à fond. Deux yeux pétillans comme le feu, une paire de sourcils noirs rabattus sur ses yeux, un teint basané, des cheveux crêpus, de larges épaules bien carrées; voilà son portrait. Il aimait les querelles, parce que sa grande taille et ses poignets vigoureux lui donnaient l'avantage sur tout le monde. Ensuite, comme il ne travaillait que rarement à la draperie, ses mains n'étaient point couvertes de teinture comme celles des autres garçons. D'ailleurs Simon était beau danseur; il était d'une adresse sans égale à pêcher des anguilles; tout cela devait flatter une jeune fille coquette et jolie, telle que Marceline Grandin.

Depuis quelque temps, on remarquait que Simon et Marc

promenaient souvent ensemble sur le bord de la Serpe ; ils s'aimaient ; on le disait du moins, la rivière était d'ailleurs très turbulente, très capricieuse; ses eaux annonçaient bien le trouble où l'amour de Simon avait mis le cœur de Marceline. Justin se désespérait. « Aimer Simon Blondeau! s'écriait-il, le plus mauvais ouvrier de la draperie! Encore si elle eût choisi Louis Durand, le colleur, ou Thomas, l'ourdisseur. » Le pauvre garçon eût, hélas! tout aussi bien détesté Louis Durand ou Thomas; car, dès que le cœur est en jeu, il n'y a pas de milieu, il faut qu'il déteste tous ceux qu'il craint; il n'y a point de choix à faire entre des rivaux.

La fête de Pont-Abbé approchait, et c'était un grand jour pour le pays. Le matin, M. Coutard avait l'habitude de rassembler chez lui les ouvriers de la draperie et de leur adresser, en présence les uns des autres, des éloges ou des remontrances suivant la conduite qu'ils avaient tenue. Il remettait à ceux dont il était content de petits présens qu'il accompagnait de quelques bonnes paroles. Ce jour-là, il fit cadeau à Justin Fauvel d'une montre en or. Les autres ouvriers ouvrirent de grands yeux et envièrent le sort de Justin, tout en reconnaissant pourtant qu'il avait bien mérité ce présent. Simon Blondeau éprouva plus de jalousie que personne, car il fut un de ceux qui se virent réprimander vertement. M. Coutard lui prédit que s'il ne changeait pas de conduite, il serait perdu avant peu de temps; la draperie lui serait fermée et les honnêtes gens du pays ne voudraient même plus le regarder.

Simon fit peu d'attention aux remontrances de M. Coutard; il ne pensait qu'à la montre en or que Justin venait de recevoir, et au lieu de chercher à en mériter une pareille, il ne songeait qu'au moyen de se venger de celui qu'il regardait comme son plus grand ennemi. A partir de ce jour, la perte du pauvre foulonnier fut arrêtée dans le cœur de Simon, qui jura en lui-même de lui faire tout le mal qu'il pourrait.

Justin avait entendu dire que les jeunes filles de la fabrique, et particulièrement Marceline, regrettaient beaucoup de ne pouvoir danser le jour de la fête le long de la rivière, près des saules, dans cet endroit où l'herbe était si belle et où les violons résonnaient si bien. Il obtint donc de M. Coutard qu'on danserait le soir de la fête près de la Serpe, mais ce serait la dernière année. Comme la fabrique augmentait tous les jours, le pré serait rempli tout entier l'année suivante par les ouvriers employés à préparer les draps; il ne serait même plus permis d'approcher de la rivière.

Cette nouvelle fit beaucoup de peine à tous les gens du pays, à ceux qui dansaient comme à ceux qui ne dansaient pas. Mais puisqu'on n'aurait bientôt plus le droit de jouir de la rivière ni de ses bords, on résolut de profiter de ce dernier jour et de s'en donner à cœur joie, le soir, à la danse. Justin, qui commençait à comprendre apparemment qu'il ne fallait pas toujours offenser la Serpe, se chargea de débarrasser le pré des lavées qui y étaient étendues. Aidé par deux ou trois vigoureux gars, il enleva même les machines qu'il avait fait établir sur la rivière et qui dérangeaient son cours, de façon que la Serpe devint aussi claire que s'il n'y eût jamais eu de draperie dans son voisinage; comme on n'avait point travaillé ce jour-là, ses eaux n'étaient plus teintes que de ces belles couleurs or et bleu de ciel qui sont les couleurs du temps et du soleil.

Marceline était bien belle aussi et bien avenante à la fête. Ah! la jolie fille, et comme elle souriait d'un air de contentement en passant devant la rivière; comme elle balançait la tête d'un petit air de fierté, en répondant aux agaceries des garçons qui se pressaient autour du saule où elle était assise et voulaient danser avec elle tous à la fois! Simon commença par danser avec Marceline une fois, deux fois, trois fois de suite. Les autres garçons qui l'avaient engagée aussi à danser se présentaient pour prendre sa main, mais Simon les repoussait avec une bourrade en leur disant : « Ce n'est pas votre tour. » Ils se retiraient sans répliquer, car ils savaient qu'il ne faisait point bon se frotter à Simon Blondeau.

Justin avait aussi engagé Marceline, et même bien avant que la danse eût commencé. Or, la conduite de Simon commençait à l'impatienter. Il le laissa danser avec elle encore une ou deux fois, puis il se dit en lui-même que son tour devait être venu. Il s'avança donc vers Marceline aussitôt que les violons eurent recommencé à jouer et voulut lui prendre la main; Simon se plaça devant lui et fit mine de lui barrer le passage, en redressant la tête d'un air qui semblait dire : « Voyons un peu si tu oseras avancer. »

Mais Justin n'avait pas peur de Simon; il lui fit remarquer qu'il dansait avec Marceline depuis le commencement de la fête et qu'il était juste de céder sa danseuse aux autres garçons qui l'avaient invitée aussi. Tout cela fut dit du ton d'un homme qui ne veut point engager de querelle, mais qui saura fort bien soutenir ce qu'il a dit. Simon n'était point fait pour se rendre à de bonnes paroles. Il répondit à Justin en des termes si grossiers et si durs que ce dernier

sentit aussitôt le sang lui monter au visage. Il devint presque en même temps rouge comme du feu, puis blanc comme un linge; tout son corps tremblait. On sait ce que sont ces caractères doux et tranquilles, lorsqu'on les pousse à bout. Si Marceline n'eût pas été là, Justin eût méprisé peut-être les injures de Simon; mais se voir injurier devant celle qu'on aime, quel homme résisterait à cela? Justin n'attendit donc pas que Simon ajoutât de nouvelles paroles à ce qu'il avait déjà dit; il s'avança vers lui, et l'engagea d'un ton ferme à se retirer sur-le-champ. Simon ne l'écouta pas et ne fit que rire de cette menace; il voulut même le repousser du coude comme il avait fait des autres. Alors Justin ne se posséda plus, il leva le bras et appliqua un coup de poing de toute sa force au beau milieu du visage de Simon.

Celui-ci entra dans une épouvantable colère. Il se précipita sur Justin, espérant venir aisément à bout de lui; mais Justin était brave et résolu; d'ailleurs la présence de Marceline le soutenait. Une lutte s'engagea, et il fut impossible de séparer les deux combattans, car ils se tenaient serrés l'un contre l'autre et semblaient ne faire qu'un même homme. Au bout de quelques instans, on s'aperçut que Simon faiblissait, ses jambes commençaient à fléchir, on entendait le bruit de sa respiration; enfin Justin finit par le renverser sur le gazon, et les assistans ne purent s'empêcher d'applaudir, car ils ne s'expliquaient pas comment un garçon d'une si petite taille avait pu venir à bout d'un homme plus grand que lui de toute la tête et qui était la terreur de la draperie : c'est qu'ils ne savaient pas que l'amour donne des forces et du courage.

Simon dit en se relevant : « Justin, souviens-toi bien de ce qui s'est passé aujourd'hui; avant peu de temps tu auras de mes nouvelles. » Il s'éloigna, parce qu'il sentait qu'ayant eu le dessous dans une querelle dont il était l'auteur, il ne pouvait plus prétendre empêcher les autres garçons de danser avec la fille de la Serpe. Justin, tout fier de sa victoire, ne s'inquiéta point de ses menaces; il courut à la rivière, car bien qu'il eût eu l'avantage, il ne laissait pas d'avoir reçu quelques bons coups, et avait même un peu de sang au visage. Tout en se lavant il se dit que la Serpe était bien limpide et bien belle. On voyait les cailloux du fond quoiqu'elle fût profonde en cet endroit; et comme il faisait clair de lune, il y avait à sa surface des lueurs qui tremblottaient, semblables à des lames d'argent. Il ne put s'empêcher de soupirer en pensant que le lendemain l'eau de la rivière

serait de nouveau troublée par les teintures et les savons de la fabrique, et qu'il serait impossible de s'y laver et de s'y mirer; il pensa qu'après tout il aimait encore mieux la Serpe que la draperie.

Il revint à la danse et s'aperçut que Marceline lui souriait d'un air de contentement et qu'elle avait mis dans ses yeux quelque chose de tendre qu'il n'y avait jamais vu. Il lui demanda d'un air timide si elle voulait danser avec lui : « Volontiers, Justin, » lui répondit-elle, avec une voix douce, et en montrant ses deux belles rangées de dents blanches. Justin était bien ému. De son côté, Marceline remarqua que la figure du foulonnier, ordinairement un peu sombre, avait, lorsqu'on la regardait de près, un air de bonté que n'avait assurément point celle de Simon. Elle se dit que la femme que Justin épouserait serait sans doute bien heureuse; elle aurait pour mari sinon le plus beau, au moins le plus aimable garçon du pays; il n'aimerait qu'elle au monde et ferait toutes ses volontés; elle pensait en même temps à la querelle dont elle venait d'être témoin, et, comme elle avait le caractère un peu glorieux, son cœur ne pouvait manquer de pencher vers celui qui avait eu l'avantage dans une querelle à laquelle tous les gens du pays avaient assisté.

Tout en dansant, Justin lui expliqua la peine qu'il avait eue à enlever les lavées étendues dans le pré et les machines établies sur la rivière; il était sur pied depuis le petit jour, et avait travaillé toute la journée. C'était pour elle qu'il s'était donné tant de mal; il savait qu'elle aimerait à danser sur le bord de la Serpe. Marceline, attendrie par ce qu'elle apprenait, ne savait comment le remercier de ce qu'il avait fait pour lui plaire; elle avait pris long-temps Justin pour un de ces lourdauds d'ouvriers, comme il s'en trouve dans les fabriques, qui pensent à leur ouvrage du matin au soir et ne savent jamais dire un mot galant aux jeunes filles. Elle commençait à reconnaître qu'elle s'était bien trompée! Justin était mieux que galant, il avait le cœur aimable et sensible, et s'il travaillait avec ardeur, il était capable d'aimer de même. Marceline sentait cela et se disait que tous ces soins pour la faire danser le long de la rivière annonçaient beaucoup d'attachement, et ne seraient jamais venus peut-être à la pensée d'un autre que Justin.

Après la fête, Marceline lui permit de la reconduire chez elle. En marchant, ils causèrent avec amitié, et se firent même quelques confidences; quelquefois ils allaient à petits pas, pour parler plus à leur aise. Justin osait à peine respirer. Comme son cœur battait en sentant Marceline s'appuyer sur son bras! comme sa figure expri-

mait bien le bonheur qu'il éprouvait! Lorsqu'il rentra à la maison, où sa mère l'attendait, il fut quelque temps sans pouvoir parler; il disait, sans le penser, qu'il était encore bien malheureux et bien à plaindre; il songeait en même temps que Marceline l'aimait; il en avait la preuve, il avait su toucher ce cœur qui avait été si longtemps à deviner ce qui se passait dans le sien! Il ne voulait encore confier son bonheur à personne, car il osait à peine y croire; mais son bonheur, sa joie, se révélaient malgré lui. De temps en temps, il pressait la main de sa mère; l'assurance d'être aimé de Marceline, ses paroles, ses réponses, le départ de Simon, les airs que jouaient les violons lorsqu'il dansait avec Marceline, tout cela se confondait dans son esprit. Il se sentait heureux, fier, et consolé de tout; ses inquiétudes et ses grands chagrins, tout avait disparu; sa tête était bouleversée; il pleurait de joie.

Et le lendemain, lorsqu'il revint à la draperie, comme il avait le cœur content et léger! Il croyait n'être entouré que de gens tout pleins, comme lui, de leur bonheur. On l'eût pris pour un enfant, tant il avait de peine à se modérer. Il était devenu tout à coup confiant, communicatif avec tout le monde. Il se mit à l'ouvrage avec plus d'ardeur que jamais, car il ne pouvait s'empêcher de penser que la place qu'il occupait dans la fabrique et les éloges que M. Coutard ne cessait de lui donner, lui avaient enfin attiré l'amitié de Marceline. Il est si naturel de se croire aimé à cause du bien qu'on a fait! Que lui importait maintenant d'avoir offensé la Serpe? Il était aimé de Marceline, rien au monde ne l'inquiétait plus. Il se promettait bien de se moquer à l'avenir des gens du village qui viendraient encore lui dire qu'il ne serait jamais aimé de Marceline, parce qu'il avait offensé la rivière. Il fit replacer les machines et étendre les lavées dans la prairie. On construisit, d'après les ordres de M. Coutard, une palissade autour du pré, de façon qu'il ne fût plus possible d'approcher de la rivière. Ce fut un grand chagrin pour les paresseux du village, qui y pêchaient et se promenaient le long des saules.

Huit jours s'étaient déjà passés depuis la fête de Pont-Abbé, et Justin n'avait pas cessé de voir Marceline, souvent même deux ou trois fois dans la journée. Il l'aimait tant, qu'à moins d'avoir le cœur plus dur qu'une roche, il fallait bien qu'elle l'aimât aussi à son tour. Enfin, après bien des prières, des entretiens et des sermens de toutes sortes, il obtint d'elle la promesse de l'épouser. La tendresse de Justin l'avait emporté sur sa coquetterie. Bientôt la mère Fauvel se chargea d'aller demander, au nom de son fils, la main de Marce-

line. Le père et la mère Grandin étaient de pauvres gens, infirmes, et réduits presque à mendier. Vous comprenez donc que l'idée de voir leur fille devenir la femme du premier foulonnier de la draperie devait les combler de joie; ils donnèrent leur consentement avec une sorte de reconnaissance, et on convint aussitôt du jour des noces.

Mais quand tout cela fut fait, Justin comprit qu'il ne pouvait se marier sans aller consulter au moins M. Coutard, qui le regardait comme un fils, et lui avait toujours montré tant d'amitié. D'ailleurs, il est d'usage parmi les ouvriers de la fabrique de prendre, en pareil cas, conseil du chef. Justin se rendit donc chez M. Coutard, le dimanche suivant, pour lui faire part de son projet. Il faisait cette visite par convenance seulement, se croyant sûr d'obtenir son consentement; son maître l'aimait, et ne pouvait vouloir que son bonheur. Mais M. Coutard, après l'avoir écouté avec attention, lui répondit qu'il ne lui conseillait pas d'épouser la fille de la Serpe, qui était beaucoup trop coquette pour faire le bonheur d'un brave et honnête garçon tel que lui. Justin parut alors bien affligé. Il répondit qu'il mourrait, s'il devait renoncer à l'espoir d'épouser Marceline; c'était un projet qui lui tenait au cœur depuis bien long-temps. S'il avait travaillé plus que personne, s'il avait cherché à effacer tous ses camarades par sa bonne conduite, et à se faire appeler le premier foulonnier de la draperie, ce n'était que dans l'idée de plaire à Marceline, et de se voir préférer aux autres garçons du pays.

— Eh bien! lui dit M. Coutard, attends au moins pour cela une année ou deux, car ta future n'a rien et tu es presque aussi pauvre qu'elle. Que feriez-vous, s'il vous arrivait un grand nombre d'enfans?... Un peu de patience, et tout cela s'arrangera. J'ai toujours eu l'intention de te donner la place de contre-maître, car personne ne s'entend comme toi à surveiller les nappeuses et à diriger la cuve. Mais pour cela, il faut au moins que tu connaisses un peu le commerce de la draperie en gros. Un des marchands drapiers que je fournis, M. Dublanc, me demande de lui procurer un garçon probe, intelligent, laborieux, qui puisse faire ses recettes, porter les ballots, vendre au besoin, être en un mot son garçon de caisse. J'ai pensé à toi : va passer un an chez M. Dublanc, tu auras de bons appointemens, tu apprendras le commerce, et quand tu reviendras, tu seras capable de diriger la draperie; je te nommerai alors mon contre-maître, nous reparlerons de ton mariage, et tu verras toi-même si tu es encore disposé à épouser la fille de la Serpe.

Justin ne répondit pas à tout ce que M. Coutard lui dit, parce qu'il vit bien qu'il n'y avait rien à répondre à de si bons conseils. En le quittant, il avait les larmes aux yeux ; il passa devant la Serpe, et crut s'apercevoir que son cours était encore plus troublé que d'habitude. « Va, dit-il en la regardant et en essuyant ses yeux, coule à ton aise à présent, ce n'est pas moi du moins qui désormais t'offenserai. » Il avait tant de chagrin, qu'il lui prenait envie par moment de se jeter dans la rivière ; puis il rougissait de sa faiblesse, car au fond, il se disait que M. Coutard avait eu bien raison de lui parler comme il avait fait. Épouser une fille qui dépensait tout ce qu'elle gagnait en chiffons, en bonnets et en rubans, c'était vouloir faire son malheur et peut-être même celui de Marceline.

Il rentra chez sa mère et lui rendit compte de ce qui venait de se passer. Il lui fit connaître la promesse que M. Coutard lui avait faite. Contre-maître de la fabrique ! quelle nouvelle ! quel bonheur ! Un pauvre ouvrier qui avait commencé par être simple dévideur, arriver à commander dans la fabrique ! La mère Fauvel sauta au cou de Justin, et ne put cacher sa joie ; elle ne savait pas que cette idée serait peut-être la perte de son fils. Justin vit bien qu'il fallait partir pour Paris, qu'il n'y avait pas à balancer ; les conseils de M. Coutard, le repos de sa mère qui commençait à se faire vieille, l'existence même de Marceline, tout le lui commandait.

Il sortit de la maison et se rendit chez les Grandin pour dire adieu à sa prétendue. Il lui raconta ce qui se passait, lui rapporta tout ce que M. Coutard lui avait dit, lui expliqua qu'il était nécessaire qu'il passât quelque temps à Paris. Mais, aussi, dans un an, ils seraient bien récompensés d'avoir attendu ; il serait presque le directeur de la draperie et elle deviendrait la femme d'un contre-maître. Le départ de Justin parut causer à Marceline un grand chagrin, car bien qu'elle fût un peu légère, elle n'avait point le cœur insensible.

— Adieu, Justin, adieu, lui dit-elle, tu me retrouveras telle que tu m'as laissée ; je n'aimerai jamais d'autre garçon que toi, je t'aimerai comme si tu étais au pays...

Justin la crut ; le moyen de ne pas croire celle qu'on aime, quand elle pleure avec vous et promet de n'être jamais qu'à vous seul. Ah ! j'aurais bien juré en ce moment que Marceline était sincère et devait tenir sa promesse ! Elle prit la main de Justin, s'approcha de lui doucement et l'embrassa sur le front, comme s'il eût été son frère. Elle l'appelait son meilleur ami ; en prononçant ces mots d'amitié, elle paraissait cent fois plus belle. Les Grandin et moi nous gardions

le silence, nous étions attendris; nous fûmes cependant obligés de les séparer, car l'heure de partir était venue. Justin mit alors au doigt de Marceline un petit anneau d'argent, en la priant de ne jamais le quitter; Marceline lui promit de le porter toujours, et ce fut la dernière parole qu'elle lui dit.

Avant de quitter le pays, Justin alla visiter la draperie et indiquer aux autres ouvriers la manière de se servir des machines qu'il avait fait placer sur la Serpe. Ses camarades le reconduisirent jusqu'à plus de quatre lieues du village. Ils ne pensaient plus en ce moment à la jalousie que l'avancement de Justin leur avait autrefois causée; ils l'aimaient au fond du cœur et rendaient justice à ses bonnes qualités; plusieurs d'entre eux avaient les larmes aux yeux en le reconduisant; Justin, en leur serrant la main, eut aussi bien de la peine à retenir ses larmes.

Mais à peine eut-il quitté le village, qu'il sembla qu'un mauvais sort fût jeté sur la draperie. Les eaux de la Serpe devenaient de jour en jour plus basses, les machines avaient cessé de marcher, et les ouvriers ne se rendaient plus à la fabrique que de loin en loin; les meilleurs travailleurs allèrent même chercher de l'ouvrage dans les fabriques des autres pays. M. Coutard était désespéré et comprit qu'il avait eu tort de laisser partir son premier foulonnier. Tout allait bien quand Justin était là, mais on eût dit qu'en partant il avait emporté avec lui la fortune de la draperie.

Cependant M. Dublanc écrivait souvent à M. Coutard, et le remerciait dans toutes ses lettres de lui avoir envoyé Justin Fauvel, dont il ne cessait de vanter le zèle et la bonne conduite. Justin écrivait aussi à sa mère et toujours pour lui demander des nouvelles de Marceline : « Que fait-elle? Que devient-elle? Pense-t-elle encore à moi?... » La mère Fauvel ne lui répondait pas, car elle n'osait pas lui avouer que tout était bien changé depuis son départ. Comment lui faire savoir que Marceline était à jamais perdue pour lui; que Simon Blondeau, ce vaurien qui s'était fait chasser de la draperie, avait fini par s'emparer d'elle et par la pousser au mal en lui donnant de mauvais conseils? Le père et la mère Grandin étaient morts, et leur fille s'était trouvée isolée, sans appui, sans ressources. Alors comme elle n'avait jamais été bonne travailleuse, elle avait quitté la draperie pour vivre avec ce Simon qui ne l'aimait plus, la maltraitait, la battait même quelquefois...

Si Justin eût connu d'avance ces tristes nouvelles, je crois que jamais il ne serait revenu à Pont-Abbé. Mais il ne savait rien de tout

cela, et lorsque M. Coutard lui eut écrit au bout d'un an qu'il était temps de revenir à la draperie pour y remplir la place de contre-maître, il partit aussitôt, ne songeant plus aux inquiétudes ni aux peines que lui avaient causées le silence de Marceline et celui de sa mère. Il partit et fit la route de Paris à Pont-Abbé sans presque se donner le temps de s'arrêter pour manger ni se reposer; il revenait plus amoureux que jamais.

Cependant, lorsqu'il fut sur le point d'entrer dans le village, il eut comme un pressentiment du malheur qui l'attendait. Tous ceux qu'il rencontrait lui serraient la main d'un air triste, puis s'éloignaient; personne ne lui parlait de Marceline; il n'osait point non plus parler d'elle, de peur d'éclaircir un doute affreux qui venait de s'élever en lui. En traversant le pont de pierre qui se trouve sur la Serpe, il ne put retenir un soupir; il remarqua que cette rivière qu'il avait vue autrefois si nette et si claire n'était plus maintenant qu'un petit ruisseau tout bourbeux, coulant sur du limon. La draperie l'avait épuisée et il pouvait s'accuser pour sa part d'avoir beaucoup contribué à son dessèchement en doublant les produits de la fabrique, à force de travaux et d'inventions nouvelles. Tout ce qu'il rencontrait l'attristait, la draperie, la rivière, les saules de la prairie qui étaient maintenant presque tous morts; il se souvint de la fête de Pont-Abbé, c'était sur ce gazon et près de ces saules qu'il avait dansé avec Marceline... Le beau jour! et comme la Serpe était changée depuis ce temps-là!

Il monta la côte et alla trouver sa mère. En entrant, il jeta sur une table un ballot qu'il portait sur l'épaule attaché au bout d'un bâton. La mère Fauvel ne croyait pas que son fils dût revenir si tôt; quand elle le vit, elle le serra tendrement dans ses bras, puis se mit à pleurer et détourna la tête comme si elle eût craint de le voir.

— Où est Marceline? Qu'est-elle devenue? Tels furent les premiers mots de Justin. — Perdue, perdue pour toujours, lui dit sa mère en sanglottant.

Elle lui tendit les bras, il s'y précipita. Ils restèrent ainsi quelques instans serrés l'un contre l'autre, mais sans pouvoir se parler. Justin ne savait pas encore ce qui s'était passé, pourtant il le devinait, son cœur le lui avait dit d'avance. Lorsqu'il eut appris toute l'histoire de Marceline depuis son départ, sa trahison, la méchanceté de Simon, il baissa la tête et se souvint de la querelle qu'il avait eue avec lui l'année précédente, le jour de la fête de Pont-Abbé; Simon lui avait juré ce jour-là de se venger; il avait tenu parole.

La mère Fauvel continuait de pleurer, Justin ne pleurait plus; il restait debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, il jetait de temps en temps les yeux sur le ballot qu'il avait mis sur la table; des gouttes de sueur couvraient son visage. Enfin, égaré par la douleur, il tira de sa poche un couteau, et l'ouvrant précipitamment, il allait se l'enfoncer dans la poitrine; mais sa mère, qui suivait des yeux tous ses mouvemens, se précipita dans ses bras en poussant un cri et en le conjurant de la tuer la première. Alors, Justin jeta son couteau par terre, en faisant un geste d'horreur et comme s'il eût eu honte de cette action. Il cacha sa tête entre ses mains, puis il embrassa sa mère à plusieurs reprises en tâchant de la consoler, comme s'il n'eût pas eu lui-même besoin d'être consolé. Il s'écriait tantôt qu'il saurait se séparer de celle qui l'avait trahi, qu'il se vengerait d'elle, tantôt qu'il lui pardonnerait, qu'il trouverait enfin une autre femme, mais que cette femme le rendrait, hélas! bien malheureux... Ses paroles n'avaient plus ni suite ni liaison; sa tête s'égarait, il s'arrachait les cheveux, se frappait le front, et disait que tôt ou tard il mourrait de chagrin.

Cependant, comme il faut que même les plus grandes peines aient un peu de relâche, il parut un moment près de se calmer. Il se laissa tomber sur une chaise, baissa la tête, et versa d'abondantes larmes, ce qui le soulagea un peu. En ce moment, la mère Fauvel aperçut une femme qui venait d'entrer dans la maison, et qui se dirigeait vers la chambre où se trouvait Justin; elle reconnut Marceline. Elle courut à sa rencontre pour lui ordonner de s'éloigner. Il semblait qu'après avoir accablé Justin, Marceline voulût encore le braver. Mais Marceline n'écouta rien, et s'élança dans la chambre où elle avait aperçu Justin; elle se précipita à ses genoux en s'écriant : « Écoute-moi, je veux tout te dire... »

Elle ne put continuer, car Justin, qui l'avait reconnue, se leva, ne pouvant supporter sa vue. Il voulait quitter la chambre, mais elle s'attacha à Justin, qui, après avoir fait quelques pas, ne put s'empêcher de se retourner et de se demander si c'était bien la fille de la Serpe, si fière autrefois, qu'il voyait se traîner à ses pieds, tout échevelée, abattue, les vêtemens en désordre. Hélas! elle était bien changée, et n'avait guère conservé que ses longs cheveux de sa beauté d'autrefois; le reste était perdu, son teint était jaune, ses couleurs effacées. Qui donc eût dit alors qu'elle était encore si jeune?

Justin l'aimait tant, qu'il ne fit pas attention à tout cela, et ne put refuser de l'entendre. Alors elle lui raconta que Simon avait été le

Bientôt la vue seule de la fabrique lui causa tant de déplaisir qu'il n'y allait plus qu'à contre-cœur. M. Coutard avait espéré qu'il ramènerait l'activité parmi les ouvriers; mais pouvait-on compter sur un pauvre garçon qui pleurait du matin au soir, maigrissait à vue d'œil et ne cessait de maudire le jour où il avait eu l'idée d'aller travailler à la manufacture? En effet, s'il eût été jardinier, vigneron ou pêcheur comme Simon, Justin n'eût jamais quitté le pays pour se rendre à Paris; il n'eût point inventé ces machines qui avaient offensé la Serpe, et Marceline l'eût aimé peut-être comme elle avait aimé Simon Blondeau.

Enfin, comme son chagrin augmentait de jour en jour, il cessa tout-à-fait de se rendre à la draperie; il lui semblait que sa raison s'y perdait, qu'il n'avait plus la force de commander aux autres ouvriers. Il passait la plus grande partie de son temps assis devant la porte de sa maison, les bras croisés, ayant l'air de contempler fixement la côte, les arbres, les gens qui passaient; mais, au fond, ne pensant qu'à son chagrin et espérant toujours que Marceline reviendrait.

M. Coutard, ayant appris dans quel abattement Justin était tombé, se décida un jour à monter la côte et à venir le trouver, pour tâcher de le consoler et de le ramener à la draperie.

— Qu'est-ce donc? lui dit-il quand il fut près de lui, un garçon de cœur, un brave ouvrier tel que toi devrait-il se laisser abattre ainsi et renoncer à ses devoirs pour une amourette, une petite fille que tous les gens du pays méprisent aujourd'hui?....

— Ah! monsieur Coutard, s'écria Justin, ne me blâmez pas, car vous ne savez pas tout ce qui se passe en moi. Je veux revoir Marceline, je ne peux plus vivre sans elle et suis décidé à partir aujourd'hui même pour la retrouver...

— La retrouver! reprit M. Coutard en saisissant brusquement la main de Justin. C'est impossible!

Justin, frappé de l'accent avec lequel M. Coutard avait prononcé ces paroles, tressaillit et le regarda comme pour le prier de s'expliquer. Mais M. Coutard ne voulut point en dire davantage, de peur de l'accabler. Il reprit d'un ton d'amitié :

— Marie Terreau est une bonne fille, Justin, et qui fera le bonheur de celui qui l'épousera. Elle n'est point coquette, elle ne pense pas sans cesse à la danse et au plaisir de s'habiller; elle sera bien dotée, et c'est la fille la mieux élevée du pays; voici la femme qui te convien-

moment tout ce qu'il eût voulu. Elle attacha les anneaux à ses oreilles, mit le voile sur sa tête, le bouquet de fleurs d'oranger à son côté; elle releva un peu ses cheveux, qui tombaient en désordre sur ses épaules. Ah! qu'elle était belle encore avec ce voile qui lui couvrait les épaules et ces larmes qui lui roulaient dans les yeux! On eût dit, en vérité, que ses couleurs étaient revenues, que son teint avait repris sa fraîcheur, qu'elle avait enfin retrouvé sa beauté. Elle n'était plus coquette, comme autrefois; mais la modestie la rendait plus belle.

Justin n'y tint plus, et, cédant à son émotion, il se précipita à ses pieds en s'écriant :

— J'oublie tout, Marceline! tu es à moi! Dis un mot, et j'oublie que tu m'as trompé, et je n'ai plus même le droit de te haïr!

A ces mots, Marceline fit un geste de repentir. Plus il lui témoignait d'amour, plus elle éprouvait de honte et de chagrin de se sentir séparer de lui, et indigne d'un tel dévouement. Elle jeta de côté le voile, le bouquet, les bijoux, et sortit de la maison en suppliant Justin de lui pardonner, de ne point trop la maudire, et d'oublier qu'il l'avait aimée. Cette brusque séparation était le seul gage d'amitié que Marceline pût encore donner à Justin. Elle quitta le village ce jour même, et le bruit se répandit qu'elle était partie pour Paris avec Simon Blondeau.

Cependant M. Coutard, qui ne pouvait plus, à cause de son grand âge, surveiller les ouvriers de la fabrique, se hâta de confier la direction de la draperie à son nouveau contre-maître. Il ne doutait pas que, grace à lui, les choses ne fussent bientôt remises sur le pied où elles étaient du temps où Justin n'était encore que simple foulonnier.

Mais le nouveau contre-maître fut à peine entré en fonctions qu'il s'aperçut que la manufacture était bien déchue de son ancienne prospérité. Autrefois la Serpe fournissait beaucoup d'eau et était d'un grand secours pour les travaux; à présent, chétive, languissante, elle semblait avoir pris la draperie en aversion et vouloir porter toutes ses eaux aux fabriques des autres pays. Justin avait tout perdu; rien ne l'attachait plus au monde; tout l'affligeait; il ne pouvait voir les épinceuses travailler sans avoir envie de pleurer. Il comprit alors que le travail, le désir d'avancer, n'était rien pour lui; il n'y avait plus de draperie sans Marceline. Il avait fini par devenir superstitieux comme les autres ouvriers et se disait quelquefois : « En améliorant la draperie, j'ai en même temps offensé la Serpe, et c'est de là que viennent toutes mes peines. »

Bientôt la vue seule de la fabrique lui causa tant de déplaisir qu'il n'y allait plus qu'à contre-cœur. M. Coutard avait espéré qu'il ramènerait l'activité parmi les ouvriers; mais pouvait-on compter sur un pauvre garçon qui pleurait du matin au soir, maigrissait à vue d'œil et ne cessait de maudire le jour où il avait eu l'idée d'aller travailler à la manufacture? En effet, s'il eût été jardinier, vigneron ou pêcheur comme Simon, Justin n'eût jamais quitté le pays pour se rendre à Paris; il n'eût point inventé ces machines qui avaient offensé la Serpe, et Marceline l'eût aimé peut-être comme elle avait aimé Simon Blondeau.

Enfin, comme son chagrin augmentait de jour en jour, il cessa tout-à-fait de se rendre à la draperie; il lui semblait que sa raison s'y perdait, qu'il n'avait plus la force de commander aux autres ouvriers. Il passait la plus grande partie de son temps assis devant la porte de sa maison, les bras croisés, ayant l'air de contempler fixement la côte, les arbres, les gens qui passaient; mais, au fond, ne pensant qu'à son chagrin et espérant toujours que Marceline reviendrait.

M. Coutard, ayant appris dans quel abattement Justin était tombé, se décida un jour à monter la côte et à venir le trouver, pour tâcher de le consoler et de le ramener à la draperie.

— Qu'est-ce donc? lui dit-il quand il fut près de lui, un garçon de cœur, un brave ouvrier tel que toi devrait-il se laisser abattre ainsi et renoncer à ses devoirs pour une amourette, une petite fille que tous les gens du pays méprisent aujourd'hui?....

— Ah! monsieur Coutard, s'écria Justin, ne me blâmez pas, car vous ne savez pas tout ce qui se passe en moi. Je veux revoir Marceline, je ne peux plus vivre sans elle et suis décidé à partir aujourd'hui même pour la retrouver...

— La retrouver! reprit M. Coutard en saisissant brusquement la main de Justin. C'est impossible!

Justin, frappé de l'accent avec lequel M. Coutard avait prononcé ces paroles, tressaillit et le regarda comme pour le prier de s'expliquer. Mais M. Coutard ne voulut point en dire davantage, de peur de l'accabler. Il reprit d'un ton d'amitié :

— Marie Terreau est une bonne fille, Justin, et qui fera le bonheur de celui qui l'épousera. Elle n'est point coquette, elle ne pense pas sans cesse à la danse et au plaisir de s'habiller; elle sera bien dotée, et c'est la fille la mieux élevée du pays; voici la femme qui te convien-

drait; et si tu m'en croyais, tu l'épouserais et tu reviendrais à la draperie qui ne peut plus se passer de toi...

— Hélas! dit Justin d'un ton accablé, la fabrique a été la cause de la perte de Marceline et de la mienne; c'est pour faire prospérer la draperie que j'ai offensé la Serpe, et tous mes chagrins viennent de là...

— Offenser la Serpe! Eh quoi! un homme raisonnable tel que toi pourrait croire à ces choses-là! Ne vois-tu pas que ce sont les paresseux du village, les garçons qui ne s'occupent qu'à danser, à se promener, ou à courtiser les filles, qui prennent le prétexte de ne point offenser la Serpe pour ne pas venir travailler à la draperie?....

M. Coutard ajouta encore à cela beaucoup d'autres choses très justes et très sensées, pour tâcher de consoler Justin et de le ramener à la raison; mais à tout ce qu'il disait, ce dernier répondait que tout était fini pour lui, qu'il aimait Marceline plus que sa vie, et que rien au monde ne pourrait le détacher d'elle. Il était même décidé à se rendre à Paris, afin de la chercher, de la revoir, et de vivre avec elle; car il se tuerait plutôt que de continuer à vivre comme il faisait. Alors M. Coutard, qui voulait à tout prix lui ôter du cœur ce maudit amour, comprit qu'il fallait frapper un grand coup et ne rien ménager pour l'éclairer.

— Eh bien! reprit-il, puisque tu persistes à vouloir t'occuper de Marceline, apprends donc ce que j'espérais pouvoir te cacher : c'est qu'en voyant que tu n'avais point cessé de l'aimer, j'ai fait prendre des renseignemens sur son compte, et j'ai appris qu'une fois à Paris, Marceline avait été tout-à-fait abandonnée par Simon, qu'elle n'avait suivi que parce qu'elle y était presque forcée. Alors, n'ayant plus de ressources, n'osant plus revenir au pays, où elle savait qu'on la méprisait, elle a achevé de se perdre.

M. Coutard s'arrêta pour voir l'effet que cette nouvelle produirait sur l'esprit de Justin et attendre sa réponse; mais Justin, qui avait jusqu'à ce moment cherché à résister à son chagrin, se sentit ébranlé par ce dernier coup. Il pâlit et perdit connaissance; il fallut le transporter dans la maison, où il fut pris d'affreuses convulsions qui durèrent jusqu'au soir.

Le lendemain, il parut calmé; et regardant sa mère qui se tenait près de son lit, le visage baigné de larmes, il lui prit la main et s'attendrit aussi. Il voulut se lever, bien qu'il fût encore très faible, et déclara qu'il était enfin venu à bout de surmonter son chagrin. A l'avenir, il ne s'occuperait plus, disait-il, de Marceline, et allait re-

tourner ce jour même à la draperie pour faire ce que M. Coutard exigerait de lui.

Pendant quelque temps, tout alla bien; Justin ne parlait plus de Marceline; il était redevenu à peu près ce qu'il était avant son voyage à Paris. Il parlait peu, il est vrai, mais sa tête paraissait calme.

Un jour, il était assis sur le devant de la maison, s'entretenant tranquillement avec sa mère. Il aperçut de loin une espèce de mendiant qui gravissait la côte et s'approchait de lui pour lui demander l'aumône. Justin reconnut alors Simon Blondeau; il voulait se précipiter sur lui; il se préparait à le frapper; mais Simon était pâle, un peu voûté, il paraissait faible et malade, et n'était guère dans le cas de se défendre. Justin s'en aperçut, et cela suffit pour l'arrêter.

— Que t'avais-je fait, lui dit-il, Simon, et pourquoi m'avoir enlevé celle que j'aimais?....

— Je voulais me venger de toi, lui dit Simon; tu avais offensé la Serpe....

— Eh bien! quand même j'aurais offensé la Serpe, pourquoi t'es-tu chargé de prendre la défense de la rivière contre la draperie?....

— Tu en parles bien à ton aise, reprit Simon : oublies-tu donc que, lorsque la rivière était claire et profonde, je pouvais y pêcher des carpes, des anguilles, ou de petites truites que j'allais vendre à la ville? Ma pêche me faisait vivre commodément. Mais quand la Serpe a commencé à se troubler et à s'épuiser, alors, adieu la pêche; le poisson s'est enfui, la draperie a ruiné mon commerce. Bientôt je n'ai eu d'autre ressource que d'entrer dans la fabrique, où j'ai éprouvé toutes sortes d'avanies. D'excellent pêcheur que j'étais, je suis devenu mauvais foulonnier; plus tard, M. Coutard se lassa de moi, et me chassa... J'ai juré de me venger de toi, et j'ai tenu parole; tu connais le reste... Adieu...

Simon, après avoir ainsi parlé, se mit à regarder Justin d'un air de raillerie. Justin fit un geste de colère et lui ordonna de s'éloigner au plus vite, car il ne répondait plus de sa patience. Il pensait que si la Serpe n'eût pas été troublée, ce maudit Simon eût continué à y pêcher; Marceline n'aurait jamais quitté les bords de la rivière qu'elle aimait tant, Simon n'eût pas songé à se venger des foulons, enfin Marceline serait aujourd'hui sa femme.

Justin était bien attristé; mais au fond, comme il avait plus de jugement et d'esprit que beaucoup d'autres, il ne pouvait s'empêcher de penser quelquefois que c'était une grande faiblesse, après tout, d'accorder tant de pouvoir à une chose qui n'avait ni sentiment, ni-

volonté, à une rivière enfin. Comme il voulait pousser les choses jusqu'au bout, il se dirigea vers la draperie, rassembla ses forces, et se décida à aller annoncer à M. Coutard qu'il était prêt à épouser Marie Terreau, et qu'il le priait de vouloir bien la demander en mariage pour lui, attendu qu'il était tout-à-fait guéri de son amour pour Marceline. — Nous verrons bien, dit-il en lui-même, si la Serpe me porte encore malheur pour une autre femme.

Il trouva M. Coutard couché, et déjà atteint d'une maladie très dangereuse qui venait de se déclarer. Justin, en voyant combien huit jours de maladie avaient suffi pour le rendre blême et abattu, oublia tout à coup son chagrin pour ne plus songer qu'à son patron. Il lui prit la main, l'embrassa vivement à plusieurs reprises, et ne lui dit pas un mot de ce qui l'avait amené près de lui. M. Coutard sentait bien que sa mort approchait, car la fièvre ne le quittait plus. Il avoua que sa maladie était en partie causée par la peine que lui avait faite l'état d'abandon où la draperie était tombée depuis quelque temps; ce dépérissement devait être attribué à un hasard, à un évènement que personne n'avait pu prévoir, enfin au subit dessèchement de la Serpe, qui était la vie de la fabrique. Il avait fallu porter les laines à deux lieues plus loin, les machines ne marchaient plus, les ouvriers s'étaient dispersés, et il avait fallu presque renoncer à travailler.

— J'aimais la draperie pour ainsi dire comme mon enfant, dit M. Coutard en regardant Justin, c'était moi qui l'avais établie, formée. Je n'étais qu'un pauvre ouvrier du pays lorsque je commençai; je ne vivais que par elle.... Mais un fait qui m'a toujours surpris et auquel je pensais encore cette nuit, c'est que la maudite rivière a cessé de nous fournir de l'eau précisément le jour où cette petite épinceuse qu'on avait surnommée *la fille de la Serpe* a quitté le pays...

Cette réflexion augmenta l'émotion de Justin, et il fut sur le point de dire à M. Coutard que le meilleur moyen de rendre la rivière claire et abondante comme autrefois était peut-être de rappeler Marceline pour qu'elle vînt danser encore sur ses bords. Mais il n'osa pas communiquer cette pensée à son maître, qui l'eût sans doute rejetée comme un prétexte inventé par lui pour s'occuper encore de Marceline.

— Je ne vois qu'un homme, Justin, reprit M. Coutard, qui puisse ressusciter ma pauvre manufacture et lui rendre son ancienne prospérité, et cet homme c'est toi-même : mes héritiers n'entendent rien à la fabrication des draps, et la pensée que la draperie pourrait tomber entre leurs mains suffit pour rendre mes derniers momens

bien malheureux.... Je leur ordonnerai dans mon testament de te donner la direction de la manufacture : promets-moi seulement que tu t'appliqueras comme autrefois à faire prospérer la draperie, que tu la rendras belle; cela adoucira un peu ma mort.... La Serpe ne donne pas d'eau à présent, mais elle peut en fournir dans quelque temps; tu sais mieux que moi combien elle est capricieuse. D'ailleurs, même avec le peu d'eau qu'elle fournit aujourd'hui, tu es bien assez habile pour....

M. Coutard fut ici obligé de s'interrompre, car la voix lui manquait. L'effort qu'il venait de faire pour parler à Justin l'avait tout-à-fait épuisé; sa respiration était pénible: on devinait qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre. Justin, désolé de perdre celui qu'il regardait comme son bienfaiteur et son meilleur ami, se précipita à genoux devant son lit et promit de rentrer à la fabrique. Mais M. Coutard ne l'entendait déjà plus. Ses yeux étaient fermés, et le pauvre homme ne devait plus les rouvrir. Justin sortit de sa chambre en sanglottant; ce fut lui qui annonça le premier la mort de M. Coutard. Tout le monde se désola, chacun se dit que le pays venait de faire une grande perte. M. Coutard, qui n'était pas riche, faisait cependant beaucoup de bien. Ensuite, il était l'ame de la fabrique et on savait que s'il n'était plus là pour la conduire, les choses n'iraient probablement plus comme autrefois. Bien qu'on eût toujours eu dans le pays une certaine haine pour la manufacture, à cause du dessèchement de la Serpe, on eût été pourtant bien fâché de la voir se fermer. Où donc eût-on envoyé travailler les garçons et les jeunes filles? Les fabriques des environs avaient déjà trop d'ouvriers; la draperie de M. Coutard faisait la fortune du canton.

Justin annonça aux ouvriers qu'il allait se mettre à la tête de la draperie pour obéir aux dernières volontés du maître. Cette nouvelle adoucit un peu les regrets causés par la mort du fabricant; car, de l'avis de tout le monde, il n'y avait que Justin Fauvel capable de remplacer M. Coutard et de faire marcher la manufacture. Justin paraissait ne plus songer à Marceline Grandin, il n'en parlait plus du moins, et la mort subite du fabricant semblait avoir opéré en lui comme une révolution et l'avoir rendu raisonnable. Il était, il est vrai, fort triste, mais personne ne s'en inquiétait, car on ne l'avait jamais vu ni bien gai, ni bien communicatif, même du temps où il se croyait aimé de Marceline. Il ne quittait presque pas la draperie et y passait quelquefois une partie des nuits.

Enfin, Justin, voulant obéir en tous points à M. Coutard, se décida

à demander la main de Marie Terreau qu'il avait fini par aimer un peu à cause de ses bonnes qualités. Marie n'était pas, si vous voulez, belle comme Marceline, mais elle avait dans les yeux et dans le parler quelque chose de tendre qui vous saisissait le cœur. Elle était toujours vêtue fort simplement, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir aussi sa coquetterie, mais ce n'était point une envie démesurée de plaire, et certes s'il y avait au monde un bon petit cœur fait par sa grace et sa gentillesse pour s'accommoder avec celui de Justin, c'était bien le cœur de Marie.

Son père, qui est un des plus gros cultivateurs du pays, se fit d'abord un peu prier pour consentir à ce que sa fille devînt la femme de Justin Fauvel. Il connaissait les amours de Marceline et du foulonnier qui avaient fait tant de bruit dans le pays, et il craignait que Justin ne fût pas encore bien guéri de cet attachement. Mais, d'un autre côté, l'idée d'avoir pour gendre celui qui était maintenant le maître de la draperie était bien faite pour le flatter. Il finit donc par donner son consentement, et Justin arrêta avec lui le jour des noces.

La nouvelle de ce mariage fut, je vous assure, un bien doux moment pour la mère Fauvel qui avait tant pleuré depuis quelque temps. Elle se dit qu'elle ne devait pas encore renoncer tout-à-fait à l'idée de voir son fils heureux, puisqu'il allait prendre pour femme Marie Terreau, le modèle des jeunes filles du pays. D'ailleurs, tout le monde faisait l'éloge de Justin. Jamais la draperie n'avait été dans un meilleur état, tous les ouvriers y étaient occupés, on l'aimait, on le respectait même; tout en remplissant les devoirs de maître, il n'oubliait pas qu'il avait commencé par être foulonnier.

Il faut dire aussi que la Serpe semblait depuis quelque temps entièrement réconciliée avec la draperie. Ses eaux s'élevaient tous les jours; on eût dit qu'elle voulait réparer le tort qu'elle avait fait. Dans certains endroits elle avait même plus de huit pieds de profondeur. Mais en même temps, pendant que la Serpe grossissait, il courait dans le pays un singulier bruit: quelques gens prétendaient avoir vu rôder, un soir, autour du village et dans le pré où l'on étendait les lavées, une femme qui ressemblait tout-à-fait à Marceline Grandin. C'était sa démarche, sa taille, et si elle n'eût pas eu les joues si creuses, et le teint si jaune, on n'aurait pu douter que ce ne fût Marceline.

Justin fut bien étonné en apprenant cette nouvelle. Était-il croyable que Marceline vînt se promener sur le bord de la Serpe, elle qui, depuis plus d'une année, n'avait point paru dans le village? Marceline

menait, hélas! maintenant, une vie à laquelle on ne renonce guère. Justin essaya de chasser les pensées que cette nouvelle avait fait naître en lui; car il s'était bien promis de ne plus même prononcer le nom de Marceline : il devait se marier dans la huitaine, et comme rien n'égalait son honnêteté, il eût cru commettre un vol vis-à-vis de Marie Terreau, s'il eût accordé même un souvenir à celle qui avait été autrefois sa prétendue.

Un soir, il n'était guère que six heures de l'après-midi, le soleil se couchait sur la Serpe qui, de loin, ressemblait à un miroir rempli d'or et de feu. On ne pouvait la regarder sans tristesse; une fauvette, perchée dans un des saules, faisait entendre un petit cri si doux et si plaintif, qu'on avait le cœur serré malgré soi. Quelqu'un dit : « Les saules vont reprendre leurs feuilles, car voici la fauvette qui se remet à chanter. »

Le père Terreau, la mère Fauvel, Justin, Marie et quelques autres gens du pays, étaient assis sur cette éminence de gazon que vous pouvez voir d'ici, et qui est placée au commencement du pré. Ils causaient tranquillement; Justin semblait encore plus triste qu'à l'ordinaire. Cependant la petite Marie était près de lui, et le regardait d'un air bien tendre qui semblait dire : « Avant huit jours nous serons mariés. » Justin la regardait aussi, mais d'une façon bien différente. C'était précisément par une soirée pareille à celle-ci, au moment où le soleil se couchait, qu'il avait embrassé Marceline pour la dernière fois avant de partir pour Paris.

Tout-à-coup quelqu'un s'écrie : « N'apercevez-vous pas quelque chose de blanc qui flotte là sur la Serpe? » Ceux qui se trouvaient là regardèrent attentivement et aperçurent, en effet, quelque chose qui flottait sur la rivière, et ressemblait à un linge emporté par le vent.

« C'est une femme qui se noie, » s'écria Justin en se levant précipitamment et en courant vers la rivière. Les autres le suivirent; mais le pré est très long à parcourir, et ils craignaient de ne pouvoir arriver à temps. Cette femme s'était placée sans doute derrière les saules, de façon que les gens assis au bout du pré n'avaient pu la voir que lorsqu'elle était déjà au milieu de l'eau. Déjà quelques enfans étaient sortis de la draperie; malheureusement aucun d'entre eux ne savait nager; ils couraient le long du bord, en s'écriant : « Au secours, au secours, une femme qui se noie. » Justin se précipita dans la rivière, et après avoir plongé à l'endroit le plus profond, il reparut tenant dans ses bras une femme qu'il porta sur le pré.

Figurez-vous, s'il se peut, la surprise que les assistans éprou-

vèrent lorsqu'ils reconnurent que la noyée n'était autre que Marceline Grandin. Elle ne respirait déjà plus et son visage était tout défait; sa tête était légèrement penchée sur son épaule gauche, et on eût dit qu'elle venait seulement de s'endormir. On essaya de lui faire respirer du vinaigre; mais rien ne put la faire revenir. On trouva dans son fichu un billet qui ne contenait que ces mots : « Je suis la fille de la Serpe, c'est dans son sein que j'ai voulu mourir. »

Justin avait toujours conservé la même attitude depuis que le corps de Marceline avait été déposé sur le pré, au pied des saules sous lesquels la pauvre petite avait autrefois dansé. Il gardait le silence, souriait d'un air sinistre; ses traits étaient si décomposés, qu'on eût dit qu'il venait aussi d'être retiré de la Serpe. Mais lorsqu'il eut pris connaissance du billet trouvé sur Marceline, il ne put résister à ce dernier coup ; il tomba de son haut et resta étendu sur le pré, sans mouvement.

Lorsqu'il revint à lui, on s'aperçut qu'il avait la tête égarée. On essaya de le faire revenir à la raison en lui parlant de M. Coutard, de la draperie et enfin de son mariage avec Marie Terreau, qui devait se faire le dimanche suivant. A tout cela, il ne répondait que par une seule phrase qu'il répétait sans cesse en souriant avec tristesse et en secouant la tête : — J'ai offensé la Serpe, et elle s'est vengée. —

Il resta trois jours en état de folie, refusant toute nourriture. Le quatrième cependant il consentit à prendre quelque chose, et déclara qu'il se sentait mieux, mais qu'il voulait respirer un peu le grand air. Le médecin dit qu'on pouvait le mener dans la prairie, parce qu'il était bon que dans l'état où il se trouvait, il ne restât pas toujours enfermé et vit un peu le soleil. Il recommanda seulement qu'on le surveillât de près, de peur qu'il ne s'échappât; mais pouvait-on songer à cela? le pauvre Justin était si abattu, si faible, qu'il avait beaucoup de peine à marcher. Sa mère et le père Terreau furent obligés de le soutenir pour le conduire à la petite éminence de gazon où ils s'étaient déjà assis quelques jours auparavant. Quand il fut dans le pré, la vue de la draperie parut le récréer un peu; il appuya sa main sur ses yeux comme pour mieux regarder au loin. Puis il s'écria en indiquant la Serpe du doigt : « Remarquez-vous comme ses eaux ont baissé depuis quatre jours ? » En effet, le lendemain même du jour où Marceline s'était noyée, la rivière avait diminué tout à coup sensiblement; on eût dit qu'elle avait voulu offrir un dernier secours à celle qu'on avait appelée sa fille et qui n'avait plus d'autre vœu à faire, hélas! dans le triste état où elle était réduite que de mettre fin d'un seul coup à sa honte et à ses malheurs.

L'idée que la Serpe allait peut-être se dessécher tout-à-fait, maintenant que Marceline n'était plus de ce monde, sembla réveiller toutes les peines de Justin. Il poussa un soupir et se mit à courir dans le pré comme un forcené, sans qu'il fût possible de le rattraper; car il courait avec une vitesse sans égale. Il eut bientôt atteint la rivière et, lorsqu'il fut sur le bord, il s'écria: « A présent, j'espère, la Serpe sera vengée. » Il se jeta sous les saules et précisément à l'endroit où Marceline avait péri; mais il avait oublié que la rivière avait baissé depuis ce temps-là. Il n'eut d'eau que jusqu'au cou, et put remonter sur l'autre rive, du côté de la draperie où se trouvaient quelques uns de ses camarades qui étaient accourus pour le sauver; mais il trouva le moyen de leur échapper et disparut du côté de la forêt. Depuis ce temps-là, personne n'a eu de ses nouvelles.

Au moment où Justin sortait de l'eau, un des ouvriers qui se trouvaient sur le bord dit à son camarade: « Tu vois bien qu'il avait offensé la Serpe, puisqu'il n'a pas même pu s'y noyer comme il le voulait...» A partir de ce moment-là, j'ai compris moi-même que ce garçon avait peut-être raison.

Depuis que Justin a quitté le pays, tout le monde est dans le chagrin; on ne travaille presque plus à la fabrique, et il est probable qu'elle sera bientôt fermée. La Serpe est devenue ce que vous la voyez maintenant: ce n'est point une rivière, c'est un ruisseau; les gens du village ne l'appellent déjà plus que *la Serpette*. On a fait demander Justin dans tous les pays des environs; des garçons de la draperie ont même été jusqu'à Paris pour tâcher de le découvrir; mais jusqu'à présent on n'a pas pu le retrouver, et je ne sais pas si jamais je le reverrai...

Ici, la vieille femme qui m'avait raconté cette histoire s'interrompit pour essuyer ses yeux. Je gardais le silence, j'étais moi-même profondément ému; je lui serrai la main, et j'essayai de la consoler en lui promettant de faire toutes les démarches nécessaires pour retrouver ce Justin Fauvel qu'elle aimait tant et que sans le connaître j'aimais déjà moi-même.

Je payai le cruchon de cidre que je m'étais fait servir et que j'avais bu tout en l'écoutant; je sortis. Quand je fus dehors, je regardai l'enseigne de la maison, et je lus: *Fauvel loge à pied*, etc... Je compris alors pourquoi l'histoire de Justin Fauvel m'avait si vivement touché.

Je descendis la côte, et lorsque je traversai le pont de la Serpe, je ne pus m'empêcher de pleurer aussi... ARNOULD FREMY.

# THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

## *RUY-BLAS*

**DRAME DE M. VICTOR HUGO.**

Nous ne sommes pas de ceux qui, refusant à l'art dramatique une autre mission que celle de se ployer à la fantaisie du poète, pensent que celui-ci a fait suffisamment pour la gloire, lorsqu'il a pu intéresser aux jeux de son imagination la curiosité du public. Nous croyons sérieusement que le théâtre est une chaire, et que la voix qui en descend ne saurait être indifférente devant les hommes. M. Hugo, plus que personne, semble pénétré, du moins dans les préfaces de ses œuvres, de l'importance de son sacerdoce, et ce n'est pas sans un sentiment de terreur religieuse, M. Hugo le dit lui-même, qu'il contemple la foule accourue pour recevoir le pain de sa parole. Grande et terrible tâche, en effet, devant laquelle le poète doit hésiter parfois et pâlir, soit qu'enseignant, au nom de l'histoire, il tire les morts de leur linceul, soit qu'aussi puissant que Dieu même, il anime du feu de son ame l'argile de sa pensée! M. Hugo, dans ses préfaces, ne se dissimule aucune des responsabilités qui pèsent sur le génie, et c'est ce qui fait qu'après avoir écouté *Ruy-Blas*, l'esprit chagrin, le cœur peu édifié, nous regrettons qu'avec une si haute intelligence de sa magistrature et tant de nobles et belles facultés pour l'exercer, M. Hugo soit demeuré, une fois encore, au-dessous de son rôle.

Bien qu'il ait placé l'action de son nouveau drame à la cour d'Espagne, sous le règne du dernier roi de la maison d'Autriche, bien qu'il ait pris pour héroïne Marie-Anne de Neubourg, la reine, M. Hugo n'a tenu aucun compte

de l'histoire; nous ne nous en préoccuperons pas plus qu'il ne s'en est préoccupé lui-même. Cette fois seulement, au lieu de l'interpréter au gré de sa fantaisie, comme dans ses précédens ouvrages, il s'est contenté de l'omettre, et si n'était une scène, à la fois gracieuse et puérile, où l'étiquette de la cour d'Espagne s'encadre comme un tableau de genre, et quelques vers qui retracent énergiquement la situation de l'empire sous Charles II, l'action inventée par M. Hugo pourrait se nouer et se dénouer indifféremment dans toutes les cours de l'Europe, et Marie de Neubourg garder la même physionomie sous un autre costume et sous un autre nom. Nous pensons que c'est là un tort du poète, et que toute fable encadrée dans l'histoire ne saurait, si on l'en détache, entrer dans un autre cadre. Il nous semble aussi que lorsque le poète s'empare de la vie privée d'un personnage historique, il ne devrait le faire qu'avec une grande circonspection et une excessive réserve. Pourquoi le poète se croirait-il dispensé, vis-à-vis d'une majesté royale, du respect qu'il aurait pour un de ses ancêtres? Marie-Anne de Neubourg, par exemple, était d'assez bonne famille pour qu'on pût avoir, sans craindre de déroger, quelques égards envers sa mémoire. Arracher les morts au sommeil, pour tenter de les réhabiliter, c'est là sans doute une louable entreprise; mais les troubler pour charger leur conscience, les réveiller impitoyablement pour leur révéler sur leur propre compte des crimes ou des faiblesses qu'ils ignorent peut-être, c'est à coup sûr une autre affaire, et nous pensons que mieux vaudrait laisser les morts dormir en paix dans leurs tombeaux, que de les en tirer pour les fouetter de verges et pour leur cracher au visage. S'ils pouvaient élever la voix du fond de leur cercueil, j'imagine que les morts donneraient aux vivans quelque bonne leçon de savoir-vivre. Que si le poète nous répond qu'il lui faut à tout prix un roi ou une reine, avec de certaines conditions qu'il ne trouve pas dans l'histoire, nous le renverrons à l'ingénieux procédé qu'emploie M. Alfred de Musset dans ses charmantes comédies. M. Alfred de Musset a-t-il besoin d'un roi? Il écrit à la table de ses personnages — le roi — et rien de plus. D'une reine? Il écrit — la reine; et cela se passe partout où il y a des reines et des rois, et de cette façon le poète ne compromet ni sa muse à lui, ni celle de l'histoire.

M. Victor Hugo s'est-il préoccupé de la vérité humaine plus qu'il ne l'a fait de la vérité historique? S'il n'a pas tenu compte des enseignemens de l'histoire, a-t-il respecté les éternelles lois qui gouvernent le monde moral? Nous n'oserons pas l'affirmer. Plus d'une fois déjà nous avons remarqué la tendance de M. Hugo à s'isoler de l'humanité. Les personnages qu'il crée touchent rarement à la terre; je ne sais quel monde ils habitent, mais ce n'est pas le nôtre. Ce n'est pas notre sang qui bat dans leurs artères, ils vivent d'une vie qui n'est pas notre vie. Jamais cette tendance ne s'était révélée plus nettement que dans *Ruy-Blas*. En voyant, en écoutant ces étranges figures qui agissent et parlent comme on ne parle et comme on n'agit nulle part, le spectateur se trouble et s'inquiète; et s'il arrive parfois que le génie du poète nous entraîne dans sa création, ce n'est qu'une illusion, rapide comme l'éclair,

qui s'éteint presque aussitôt, au moindre souffle de la raison. Ce n'est pas que la vérité absolue nous semble nécessaire au théâtre; l'art dramatique, aussi bien que tous les arts, n'est, à vrai dire, qu'une tricherie continuelle : l'art n'a été inventé que pour escamoter la réalité. Mais il faut que la supercherie s'accomplisse avec tant de dextérité, d'une façon si habile et si ingénieuse, que le spectateur ne puisse s'apercevoir qu'on le trompe, et qu'il se dise hardiment à lui-même que c'est bien là la vérité, et que les choses se passent de la sorte, et qu'on n'agit pas autrement. Peut-être M. Victor Hugo, dans *Ruy-Blas*, a-t-il manqué de cette dextérité sans laquelle l'art s'expose à être pris pour un imposteur. En présence des personnages qu'il voit et qu'il écoute, le spectateur est sans cesse préoccupé du rouage qui les fait mouvoir; à chaque instant il est tenté de leur crier : « Mais pourquoi faites-vous ceci? mais pourquoi faites-vous cela? » Dans *Hernani* et dans *Marion Delorme*, la réalité est presque toujours étouffée par le lyrisme; dans *Ruy-Blas*, elle n'existe pas. Est-ce à dire qu'il faille condamner *Ruy-Blas* à l'oubli et passer outre, sans plus d'examen? A Dieu ne plaise! Dans ce drame, comme dans toutes les œuvres de M. Hugo, il se révèle une incontestable puissance : de magnifiques éclairs y brillent dans la nuit sombre, et l'auteur de *Ruy-Blas* est un de ces hommes qui peuvent rester haut placés, tout en descendant au-dessous d'eux-mêmes.

Comme tous les précédens ouvrages dramatiques du même auteur, la nouvelle pièce de M. Hugo repose sur une antithèse. Ruy-Blas est un laquais amoureux d'une reine. Toujours donc le même contraste! toujours les infiniment grands aux prises avec les infiniment petits! et toujours l'amour comblant l'abîme, effaçant la distance! On a dit à ce propos, et on a répété, car tout ce qui se dit se répète, que M. Hugo, après avoir réhabilité la courtisane, avait voulu faire l'épopée du valetage, et que *Ruy-Blas* n'était ni plus ni moins que la réhabilitation du laquais; et on s'est ému, et on s'est indigné à l'idée d'un laquais amant d'une reine, et on a crié à l'avilissement de la majesté royale. Tout ce qu'on a dit et répété là-dessus nous semble dénué de raison. M. Hugo n'a pas plus songé à réhabiliter la race des laquais, en faisant d'un laquais un ministre et un grand seigneur, que la révolution de 93 n'y songeait elle-même, quand elle faisait d'un garçon de charrue un général d'armée, un maréchal de France d'un valet d'écurie. Pour gens amis, comme nous le sommes, du principe de l'égalité, voilà bien du bruit pour peu de chose. Mais ce n'est pas un laquais, ce n'est pas Ruy-Blas qu'aime la reine; c'est don César de Bazan, c'est un grand d'Espagne, c'est un ministre intègre. Aussitôt que Ruy-Blas a quitté la livrée et jeté sur ses épaules le manteau ducal, il n'est plus laquais pour personne, pas même pour le public, qui l'a connu laquais; et cela est si vrai que, lorsque don Salluste, son ancien maître, vient le rappeler à sa condition première, et que Ruy-Blas le ministre d'Espagne, Ruy-Blas l'amant de la reine, Ruy-Blas qui, à force de génie, a légitimé sa noblesse, courbe le front et s'humilie; il n'est personne dans la salle qui ne lui crie qu'il abaisse la dignité

de l'homme, et qu'il ait à relever la tête. Ce n'est donc pas la majesté royale, mais bien la dignité humaine, qui souffre dans cette pièce

Et d'abord, comment ce Ruy-Blas, ce jeune et beau rêveur, qui jetait sa poésie au vent et qui s'endormait chaque soir en appelant à lui les destinées de Charles-Quint, comment ce jeune homme, ce rêveur, ce poète, s'est-il mis aux gages d'un grand seigneur? Qu'a-t-il fait de ses ambitions? Comment s'est-il résigné à tailler dans l'étoffe d'un ministre la livrée d'un laquais? Il est allé successivement de la rêverie à l'oisiveté, de l'oisiveté à la misère, de la misère à l'avilissement; c'est la marche naturelle et commune. Mais pour les nobles ames, entre la misère et l'avilissement, il reste toujours un autre refuge que l'antichambre, et, pour notre compte, nous préférons de beaucoup, bien que nous ne le conseillions comme exemple à personne, don César de Bazan, qui, se voyant ruiné, a pris le parti de voyager aux frais des gens qu'il trouve sur sa route. Nous nous intéressons à Hernani; il y a dans cette vie aventureuse quelque chose de grand, de périlleux et de sauvage, qui va droit au cœur, au cœur des femmes surtout, à ces faibles cœurs si follement épris de tout ce qui est danger, aventure et mystère. Mais ce Ruy-Blas n'est décidément digne ni de pitié ni d'intérêt; c'est vainement qu'il se plaint en beaux vers à don César, son ancien compagnon; il n'est ni charmant ni bien poétique, et quoi qu'il dise, il est difficile de voir d'abord en lui autre chose qu'un paresseux qui s'est fait laquais, parce que le métier de fripon coûte, sans doute, trop de peine. Or, c'est cet homme qui aime la reine, la reine d'Espagne, Marie-Anne de Neubourg! Oui, sans doute, l'idée est étrange, mais pas plus étrange, après tout, que celle de ce pauvre diable qui, dans un roman de M. Jules Janin, aime une reine, et quelle reine? la reine de France, la reine Marie-Antoinette! Il faut bien se dire que la critique n'a aucun droit sur l'amour; l'amour échappe à la discussion. On aime, ou on n'aime pas, voilà tout. Et puis, quel mal cela fait-il que ce laquais aime une reine? Il sait que Marie de Neubourg regrette les fleurs de sa chère Allemagne, et chaque jour il fait une lieue pour aller cueillir une petite fleur bleue, une fleur d'Allemagne, un vergiss-mein-nicht sans doute, qu'il va déposer ensuite sur un banc du parc royal, sur le banc où chaque jour la reine vient s'asseoir et rêver. C'est à son ami, don César de Bazan que Ruy-Blas raconte son martyre, et cependant don Salluste, caché derrière une tapisserie, écoute tout ce que dit son serviteur. Pour avoir séduit une suivante de la reine, une jeune fille de Neubourg, qu'il a refusé d'épouser, don Salluste vient d'être disgracié et condamné à vingt ans d'exil, grace à l'influence de Marie de Neubourg elle-même. Il a juré de se venger. Mais où? mais comment? En écoutant les confidences de Ruy-Blas, il a trouvé son plan de vengeance. A peine don César de Bazan, son cousin, vient-il de se retirer, que don Salluste le fait arrêter et vendre à des corsaires, pour être envoyé en Afrique; puis, arrachant la livrée de Ruy-Blas, et lui jetant sur les épaules un riche manteau de velours, il le fait grand d'Espagne, il le baptise don César de Bazan, et le présente, comme son cousin, aux seigneurs de la cour,

après lui avoir fait écrire préalablement deux billets, l'un par lequel il donne un rendez-vous à une femme, et qu'il ne signe pas, l'autre par lequel il s'engage à servir don Salluste en bon domestique, et qu'il signe.

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement?

demande Ruy-Blas éperdu.

De plaire à cette femme et d'être son amant,

répond don Salluste en lui montrant la reine qui passe entourée de ses femmes et de ses courtisans.

Toute cette exposition est vive, animée, rapide; mais, en vérité, toute cette vie, tout ce mouvement, toute cette animation, ne peuvent résister à un instant de saine réflexion. Dans quel monde, à quel degré de longitude les choses arrivent-elles ainsi? Pourquoi en Espagne plutôt qu'ailleurs? Pourquoi sous Charles II? Pourquoi Marie-Anne de Neubourg se trouve-t-elle mêlée à cette bizarre fantaisie? Et dans quelle cour les grands seigneurs s'improvisent-ils de la sorte? Dans quel monde un homme de rien prend-il tout d'abord le langage et les façons d'un gentilhomme, et ces belles manières qui ne s'apprennent pas? Et qui nous dira surtout comment il se fait que Ruy-Blas se prête à cette incroyable mystification? Comment ne comprend-il pas qu'il ne saurait être qu'un instrument entre les mains de don Salluste, et que, s'il ne joue pas sa vie, il joue du moins ce qui lui reste d'honneur et de dignité? Comment n'entrevoit-il pas qu'avec l'engagement qu'il a signé, il laisse à don Salluste le droit de le dégrader après l'avoir ennobli? Et que penser de ce don Salluste lui-même, qui, voulant se venger, fonde l'espoir de sa vengeance sur la chance qu'a son laquais *de plaire à cette femme et d'être son amant?* Aux hommes à ce point outragés et qui ressentent à ce point leur outrage, il ne faut pas un essai de veng ance, mais une vengeance et bien sûre et bien prompte. Nous serions tenté d'adresser, dès à présent, à don Salluste ce que lui dit Ruy-Blas au cinquième acte :

Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez.

Et cependant ses projets réussissent au-delà de ce qu'il pouvait raisonnablement espérer. Il semble que Marie de Neubourg attende, pour aimer, que don Salluste lui ait envoyé son laquais. Il est vrai que, dans ses rêves de reine ennuyée, elle caresse depuis long-temps une image qui n'est pas celle de son royal époux. Cette fleur bleue qui lui rend chaque jour le parfum de l'Allemagne, cet enivrant parfum de la patrie, lui apporte en même temps un autre mal que celui du pays. Sa conscience est troublée et son ame inquiète. Une fois elle a trouvé près de la fleur quelques vers où se révèle humblement un amour obscur et caché; puis un lambeau de dentelle, que cet inconnu mystérieux a laissé avec son sang sur la muraille qu'il escalade tous les jours, au péril de sa vie, pour apporter son offrande à la reine. Elle a gardé les vers et la dentelle déchirée : les vers, elle les relit sans cesse; la dentelle déchirée et

sanglante, elle la tient cachée sur son cœur. La rencontre de la reine et de Ruy-Blas a lieu d'une façon naturelle et touchante. La reine s'ennuie au milieu de sa cour, esclave de l'étiquette, représentée par la camarera-mayor. Tout lui pèse et l'ennuie, et secrètement tout lui parle d'amour. Elle se rappelle sa jeunesse heureuse et libre sous le ciel de la rêveuse Allemagne. Elle rêve, elle souffre, elle attend, et cependant des lavandières chantent sous les fenêtres du palais :

A quoi bon entendre
Les oiseaux des bois?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix.

Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux,
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.

Qu'avril renouvelle
Ce jardin en fleurs,
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

Cet oiseau de flamme,
Cet astre du jour,
Cette fleur de l'ame,
S'appelle l'Amour.

C'est en ce moment qu'on annonce une lettre du roi. Le messager qui l'apporte est Ruy-Blas, désormais don César de Bazan, et cette lettre du roi; c'est don César qui l'a écrite. La reine reconnaît cette écriture tant de fois étudiée et baisée tant de fois. Elle reconnaît au pourpoint du jeune homme la dentelle dont elle a conservé un lambeau : cet amant mystérieux qu'elle n'avait encore vu que dans ses songes, il est devant elle; c'est lui, c'est don César. Nous trouvons tout simple que la reine reconnaisse la dentelle du pourpoint; mais ce qui nous semble plus étonnant, c'est qu'en changeant de qualité, Ruy-Blas n'ait changé ni de pourpoint, ni de dentelle.

Ce mépris du luxe et de l'élégance ne l'empêche pas de faire à la cour un rapide chemin. Au troisième acte, nous retrouvons Ruy-Blas premier ministre de l'Espagne. Comment ce grand génie politique s'est-il tout à coup révélé? Il n'est que l'amour pour accomplir de semblables miracles. L'apostrophe aux ministres se disputant les sueurs de la nation est d'une rare énergie, d'une mâle et noble éloquence. C'est toujours la tirade obligée qui se trouve nécessairement dans chaque pièce de M. Hugo; mais aussi, c'est toujours une grande et belle poésie, et il serait fâcheux que M. Hugo s'en abstînt. Lors-

que M. Hugo trouve dans son sujet une veine lyrique, il l'exploite avec une merveilleuse puissance, il en tire l'or le plus brillant et le plus pur.

Charles-Quint! dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur!
Oh! lève-toi! viens voir! les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... il nous faut ton bras! Au secours, Charles-Quint!
Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint!
Ton globe qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée, et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore!
Hélas! ton héritage est en proie aux vendeurs!
Tes rayons, ils en font des piastres! Tes splendeurs,
On les souille! O géant, se peut-il que tu dormes?
Ton nom meurt. Et voilà qu'un tas de nains difformes,
Sur ta dépouille auguste, accroupis sans effroi,
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi!

M. Hugo n'est pas et ne sera jamais le poète de la réalité. Son génie ne sait ni marcher ni parler; mais il chante et il a des ailes.

Cachée derrière une tapisserie, la reine a tout entendu. C'est là que chaque jour elle vient en secret épier son amant, s'enivrer de sa voix et de sa présence. Quand les ministres se sont retirés humiliés et confus, Marie se présente à Ruy-Blas, et là éclate une de ces scènes d'amour qui se retrouvent dans toutes les pièces de M. Hugo, mais toutes resplendissantes d'une grace éternelle et d'une éternelle fraîcheur. Don César de Bazan touche au bonheur, enfin! il aime, il est aimé! Dans tous les drames de M. Hugo, c'est le moment funeste, c'est l'heure où le cor résonne, où le poignard luit dans l'ombre, où la coupe se remplit de poison, où la hache du bourreau se lève, enfin où la fatalité se dresse, implacable et terrible. Cette fois, la fatalité se présente sous le vêtement d'un valet. C'est don Salluste qui vient rappeler à César de Bazan qu'il n'est que Ruy-Blas, au ministre qu'il n'est qu'un laquais. Et César de Bazan reprend son premier nom, le ministre son premier titre. — Fermez la fenêtre, dit don Salluste; et Ruy-Blas ferme la fenêtre. — Ramassez mon mouchoir, dit don Salluste; et Ruy-Blas ramasse le mouchoir. En présence d'une pareille humilité, il faut bien le dire, il n'est point de sang qui ne s'allume, point d'ame qui ne se révolte, point de raison qui ne se sente découragée. Mais, dites-vous, il a signé l'engagement de servir don Salluste en bon domestique. Nous déclarons de pareils engagemens nuls, vis-à-vis même

de la conscience la plus pure et la plus timorée. Mais, ajoutez-vous, don Salluste peut le dévoiler, le trahir et le perdre! Eh! que ne tue-t-il don Salluste? que ne fait-il qu'on s'empare de lui? Il est ministre, il est amant de la reine, il est tout-puissant! Votre Ruy-Blas, qui s'est fait laquais par paresse, et qui, d'amant d'une reine, consent à redevenir laquais, avait décidément, quoi que vous puissiez dire, un côté de l'ame d'un laquais. Quoi qu'il en soit, don Salluste lui ordonne d'aller l'attendre le lendemain dans son ancienne maison retirée, et César de Bazan se résigne. Nous croyons fermement que M. Hugo a failli dans cet acte, non-seulement à la raison, mais encore à la religion de l'amour, à cette religion qu'il porte si haut dans son cœur de poète. L'homme qui aime et qui se sent aimé, et pour cela il n'est pas besoin de l'amour d'une reine, n'a pas le droit de s'humilier, car l'amour d'une femme est une couronne qui veut être portée le front levé.

Que dirons-nous du quatrième acte? Qu'il est inutile, et c'est, à notre sens, le plus grand éloge que nous puissions en faire. Ce don César de Bazan, le vrai, l'authentique César, est d'ailleurs un assez plaisant drôle, qui relève directement du poète râpé de Regnier, et il y a bien par-ci par-là, au milieu de ses extravagances, un comique franc et brutal. Mais il est regrettable que M. Hugo ait prêté son esprit, son temps et son style à de pareilles pasquinades.

Le cinquième acte, sans contredit le meilleur de la pièce, est, à notre avis, un des plus beaux qu'ait jamais écrits M. Hugo. Oublions un instant que tous ces personnages sont impossibles, mettons-nous au point de vue de l'auteur, acceptons tout ce qui s'est fait jusqu'ici, admettons les prémisses, la conclusion est belle et magnifique.

Il est nuit. Ruy-Blas est dans la maison retirée où son maître lui a ordonné de l'attendre. Enveloppé d'un manteau sous lequel il tâche de se cacher à lui-même, il est accoudé sur une table, et il pleure son rêve évanoui. Il a fait dire à la reine de ne point sortir de trois jours, car il craint tout de don Salluste. Il croit la reine prévenue; il est calme; il veut mourir. Mais la reine a reçu ce billet, souvenez-vous de ce billet, que don Salluste fit écrire à Ruy-Blas le jour où le laquais se transforma en grand d'Espagne. A l'instant où Ruy-Blas se console en pensant que la reine est sauvée, la reine entre, et Ruy-Blas se lève épouvanté. Il se jette aux pieds de la reine; il la supplie de fuir; mais don Salluste apparaît une fois encore, comme la fatalité. Ne me demandez pas comment cette reine, qui ne peut ni goûter ni sortir sans la permission de la camarera-mayor, a pu s'évader de son palais, traverser les rues de Madrid, et arriver dans cette chambre. Je n'en sais rien. Mais voyez quelle terreur et quelle péripétie! La reine est là, devant cet homme qu'elle a mortellement offensé, et elle pressent déjà dans sa destinée quelque chose d'horrible et d'irréparable. Don Salluste déclare à la reine qu'elle n'est plus reine d'Espagne, et qu'il ne lui reste plus qu'à fuir avec son amant. Quelle autre alternative, en effet? Surprise, à minuit, dans la

chambre de son amant, ce fait, étant public, suffit pour annuler l'hymen royal. Égarée, éperdue, l'infortunée va consentir, heureuse peut-être, dans le mystère de son cœur, d'échanger un trône contre l'amour.

Il est duc d'Olmédo, Bazan et grand d'Espagne,

ajoute en insistant don Salluste.

Et c'est alors que le faux Bazan se lève :

Je m'appelle Ruy-Blas et je suis un laquais.
Ne signez pas, madame....

Et voilà don Salluste qui éclate comme la foudre sur cette reine attérée, immobile, changée en pierre! Il lui rend outrage pour outrage, il lui étale sa vengeance, il triomphe, à son tour il est roi. Mais tandis qu'il parle, Ruy-Blas va pousser le verrou de la porte; il s'approche de don Salluste, et lui arrachant son épée :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine!

s'écrie-t-il d'une voix tonnante, et il le tue; et après l'avoir tué, il demande grace à Marie. La reine refuse ce pardon; mais encore un instant, et l'amante va pardonner, car elle aime vraiment, cette femme, et la passion la justifie. Que son orgueil commence par s'indigner, elle est reine; mais on sent sous cet orgueil un amour plus grand et plus fort. Oui, encore un instant, et son cœur se fondra d'amour et de tendresse : mais il n'est plus temps; Ruy-Blas s'est empoisonné, et le pardon de la reine tombe avec un baiser sur le front glacé d'un mourant.

Le style de *Ruy-Blas*, moins épique et moins entravé de lyrisme que le style de *Marion Delorme* et d'*Hernani*, est toujours ce style ferme, nerveux, éclatant, tourmenté, où la pensée du poète s'emboîte presque toujours d'une merveilleuse façon. La pièce a été jouée avec beaucoup de talent et d'ensemble; M. Frédérick a créé le principal rôle avec une admirable puissance et une incontestable supériorité. Le succès de la première représentation n'a pas été un seul instant douteux, et la foule s'est retirée émue, mais surprise de son émotion, se demandant ce que l'esprit et le cœur gagnent à de pareils spectacles, si l'esprit en revient plus riche et le cœur plus content; regrettant que M. Hugo n'assigne pas à ses facultés une tâche plus digne et plus sévère, déplorant que cette noble intelligence s'use à tourner dans un cercle inflexible, pleine d'admiration d'ailleurs pour les beautés qu'elle venait d'entendre, mais se promettant d'aller le lendemain se rafraîchir aux sources plus pures de Corneille et de Racine.

JUEES SANDEAU.

# Critique Littéraire.

## *Lettres sur l'Espagne*,
PAR M. GUÉROULT.

Le sol de l'Espagne nourrit une population à laquelle on ne contestera certainement pas l'énergie, et pourtant voici le phénomène singulier qu'elle présente. Seule entre toutes les nations de l'Europe, elle a une guerre civile, et néanmoins, de toutes les nations de l'Europe, elle est la plus engourdie, la plus effacée, la plus étouffée, dans l'apathie, l'insouciance et l'inertie. Affligée de cette incurable léthargie où elle s'hébête, elle a néanmoins une guerre civile. La guerre civile ne la tire pas de sa torpeur; sa torpeur n'empêche pas la guerre. Rongée à la fois par ces deux maladies, qui sembleraient devoir s'exclure, elle ne succombe pas; on ne la voit pas rapidement dépérir et s'acheminer au dernier terme de son déclin. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, elle sera demain ce qu'elle est aujourd'hui, ou du moins, s'il existe pour elle quelque issue à cette anomalie, on ne saurait l'indiquer d'avance; car par quel moyen en finir avec cette interminable guerre qui résiste à l'assoupissement général, et par quel moyen en finir avec cet assoupissement qui résiste à la guerre civile? Si les misères qui dévorent l'Espagne ne suffisent pas pour réveiller en elle un sentiment de dignité et un désir de bien-être, quand le pourront-elles, ou qui le pourra? Ne sont-elles pas à leur comble? Y a-t-il au monde un stimulant qu'on puisse se flatter de voir réussir, quand celui-là a échoué? Qu'a-t-elle encore qu'on puisse lui faire perdre? Quelle humiliation nouvelle pourrait-on inventer pour elle? Et quand on y parviendrait, ne resterait-il pas encore à inventer le plus difficile, c'est-à-dire un moyen de l'y rendre sensible? Voici ce qui frappe l'œil tout d'abord en Espagne : un peuple paresseux et habitué à vivre d'au-

mônes, qui vit sans pain, sans habits, sans aumônes et sans travail; un gouvernement sans force, sans argent, sans crédit, et qui vit sans crédit, sans argent et sans force. A côté de ce fantôme de gouvernement, un fantôme de révolution, qui lève la tête tous les six mois, et, après quelques convulsions, tombe abattue, sans avoir su attaquer un gouvernement qui ne sait pas se défendre. Le pouvoir actuel en Espagne jouit, il faut le croire, sans trop pouvoir l'expliquer, de la même propriété que les petites tiges de sureau que les enfans coiffent d'un chapeau de plomb. Un souffle le renverse; mais, aussitôt il se redresse sans le vouloir, et se retrouve debout en vertu de je ne sais quelle loi de gravité occulte qui n'est connue d'aucun autre état politique en Europe, et qui le dispense du soin de veiller lui-même à assurer son équilibre. Pour soutenir le gouvernement, des impôts qui ne rentrent pas, une administration qu'on ne paie pas, mais qui, en revanche, n'administre nulle part et pille partout; une justice vénale, des armées sans soldats, qui manœuvrent, combattent et triomphent sur le papier, ou des soldats sans généraux, qui ne manœuvrent ni ne combattent en aucune manière. En face de ces armées, un ennemi facétieux, qui s'amuse parfois à leur jouer de vilains tours, mais dont les victoires sont des fuites, et qui n'est jamais plus insaisissable que dans ses expéditions les plus audacieuses. Puis enfin, brochant sur le tout, des spéculateurs qui, sous prétexte d'alliance, s'assurent un pied dans le pays, achèvent de lui soutirer, par la contrebande, le peu de substance qui lui reste, et des douaniers qui, ne trouvant pas à vivre de l'autel, vivent résolument de l'abomination, et pour une piécette épargnent à leurs alliés la peine d'introduire Mammon dans le sanctuaire, sans prendre eux-mêmes celle de retourner leur habit. Voilà ce que l'on trouve en Espagne; et, pour empêcher que cela ait une fin, l'indifférence la plus complète dans les masses de la population et la résignation la plus évangélique. L'Espagne d'aujourd'hui vit de ce qui lui manque, comme les autres nations vivent de ce qu'elles possèdent. « Nos mendians semblent souffrir de la misère et de la saleté, dit M. Guéroult; ceux-là en vivent. » Et ce qui est vrai quant à cette sorte de misère pour le mendiant catalan ou aragonais, est vrai quant à toutes les autres espèces de misères pour le reste de la nation, sous quelque aspect qu'on l'envisage.

Depuis que la ferveur religieuse s'est attiédie dans la Péninsule, faute de contradiction, le lien social s'est relâché. L'Espagne était plutôt un vaste couvent de missionnaires armés qu'un corps de société politique. La susceptibilité religieuse s'y est éveillée avant la susceptibilité nationale, et tout bon hidalgo était plus fier de son titre de chrétien que de son titre d'Espagnol. Dès l'origine de son histoire, avant que les diverses populations barbares qui l'avaient envahie eussent eu le temps de s'amalgamer entre elles, ou avec celles qu'elles avaient trouvées en possession du sol, l'invasion sarrasine arrive. Les ennemis qu'elle rencontre sont des peuples de race, de langues et de noms divers, arrivés la veille de l'autre bout de l'Europe, et qui, ne trouvant plus de terres à envahir, ni d'ennemis à combattre, dans cette extrémité du

monde où ils sont acculés, se combattent les uns les autres. Ce n'est pas au nom de la communauté d'origine, au nom de traditions communes, au nom d'un passé commun et glorieux à maintenir et d'un avenir commun à assurer, qu'on pourra les rallier contre cet ennemi nouveau qui se présente. Tout ce qui menace ces intérêts chez l'un, les sert chez son rival. Il n'y a qu'une chose commune entre eux : c'est la religion; et, par ce côté, ils sont tous également menacés. La religion, voilà donc la première idée qui éveille, dans ce pêle-mêle de races qui s'étaient partagé la péninsule ibérique, le sentiment de l'unité. Pendant plus de cinq siècles, ce grand mobile, entretenu par la présence de l'infidèle, s'emparant de toute leur activité, ne leur laisse ni le loisir ni le besoin de s'en créer un autre. Au moment où les Maures, une dernière fois vaincus, ont complètement disparu de l'Espagne, l'inquisition vient d'être établie. Ce sont encore les dangers et les combats de la foi catholique qui viennent se substituer à tout autre intérêt, et offrir un aliment aux passions générales. Pendant toute la durée de l'histoire moderne, tout se combine pour rappeler sans cesse à l'Aragonais, au Castillan, à l'Andaloux, au Portugais, au Valencien, qu'il est chrétien; rien n'arrive pour lui apprendre qu'il est Espagnol. C'est toujours dans sa religion qu'il se voit menacé, jamais dans sa nationalité. Et toute cette partie des sentimens de l'homme, qui, la dette payée au foyer domestique et au clocher, appartiennent à la chose publique, toutes ces forces vouées au service des intérêts généraux ne trouvant jamais à servir sous ce titre que les intérêts de la religion, il arrive que peu à peu la foi religieuse a seule cimenté, sans les amalgamer, ni les confondre, tous ces élémens hétérogènes de société, et que, substituée au lien et à la notion d'une fraternité et d'une solidarité purement nationale, elle ne permet à l'Espagnol de se supposer d'autre patrie que l'église. C'est ce que l'on a vu. L'unité politique n'a jamais été que factice en Espagne; le pays l'a tolérée, il ne l'a jamais invoquée. Le représentant nécessaire de cette unité, c'est le roi, et voyez ce que sont les rois en Espagne. Ce sont des dynasties étrangères qui remplacent des dynasties étrangères, et la fierté espagnole le souffre sans en paraître révoltée, parce qu'aussi bien, que le roi vienne d'Autriche ou de France, ou qu'il vienne d'Aragon ou de Castille, il ne sera jamais qu'un étranger pour les trois quarts au moins de l'Espagne. Quand le roi vient d'au-delà des Pyrénées, ces trois quarts, qui, dans tous les cas, n'auraient dû avoir pour roi qu'un étranger, se composent de l'Espagne entière, et voilà tout. Comparez cette indifférence avec la susceptibilité des Anglais, par exemple, qui, aujourd'hui même, ne paraissent pas disposés à permettre que leur jeune reine se choisisse un mari hors des trois royaumes, et compromette ainsi la pureté du sang des rois futurs de la Grande-Bretagne. Il est vrai qu'ils ont autrefois accepté Guillaume de Hollande; mais c'était après les agitations d'une longue guerre civile, qui avait suscité, chez les uns, des ressentimens et des préjugés implacables, chez les autres, la fatigue et la hâte d'en finir. C'était après les excès d'une révolution, après les platitudes et les trahisons

d'une restauration qui, non contente de dévorer dans de folles prodigalités les ressources du présent et de l'avenir, outrageait encore les peuples dans leur honneur, qu'elle vendait à l'étranger, et dans leur religion, contre laquelle elle conspirait. Il n'en faut pas tant pour que l'Espagne accepte un roi du dehors. On y fait bon marché de la nationalité, mais on y est fort exigeant sur la catholicité. L'établissement des maisons d'Autriche et de Bourbon y passe presque sans résistance, au moins de la part des instincts ou des intérêts purement indigènes; mais celui des Bonaparte y soulève une guerre d'extermination, dont la durée, l'acharnement et les épouvantables vicissitudes ne se retrouvent peut-être dans aucun exemple de l'histoire de tous les temps et de tous les peuples. Joseph Bonaparte n'était cependant pas plus Français que Philippe V, ni plus Allemand que Charles Ier; mais il était porté par une nation de mécréans qui avaient dépouillé et fermé les églises, massacré les prêtres, encensé la déesse Raison, et voté un Être suprême au scrutin. L'Espagne, qui entendait parler pour la première fois d'abominations pareilles, se résolut à périr tout entière plutôt que de pactiser avec ceux qui les avaient commises. Les Espagnols eussent laissé faire cette fois comme les autres, ou n'eussent opposé qu'une résistance tiède et facile à vaincre; les chrétiens préférèrent le martyre, et ce fut dans toute l'Espagne, non-seulement cette *guerre au couteau* que Palafox, plutôt que de se rendre, dénonçait du haut des décombres de Saragosse, déjà à demi ruinée, mais encore une guerre au poison, une guerre à toutes les armes imaginables, même l'amour, tant le fanatisme avait donné aux consciences de sécurité résolue et aux courages de sauvage férocité! Mais aussi cet embrasement épuisa tout ce qui restait au fond du sang espagnol de cette vieille ardeur chrétienne qui avait, pendant cinq siècles, entretenu une guerre toujours flagrante autour des minarets de Grenade ou de Cordoue, et qui, pendant cinq autres siècles, aviva les bûchers de l'inquisition.

Et maintenant que les descendans du Cid ont osé regarder un moine en face et sans se signer le front, maintenant qu'ils ont osé frapper à la porte des couvens, non plus, comme autrefois, pour tendre la main aux aumônes, mais pour chasser du toit hospitalier ceux qui leur remplissaient la main; maintenant que le foyer du sentiment religieux est éteint, et que le foyer du sentiment national ne s'est pas allumé, la nation espagnole est un corps en dissolution, un assemblage disloqué de parties qui ne tiennent plus ensemble par aucun lien, et où chacun ne répond plus que pour soi. Les passions de la vie générale ont disparu, parce que cette vie générale ne se concentre et ne se formule plus elle-même dans un intérêt commun à tous et compris par tous, parce qu'elle n'a plus de foyer pour rallier et pour échauffer les sentimens des masses, de symbole pour les résumer. Il s'est passé pour la nation espagnole tout entière, affranchie du joug de ses anciennes croyances, la même chose que pour ses moines, dont on a rompu la chaîne en les expulsant de leur couvent. Maintenant ils errent un à un, tristes, désorientés, traînant en-

core quelque reste dépareillé du costume de la communauté, parlant encore sa langue, cherchant encore une direction et une volonté dans le son de cette cloche qui ne sonne plus, et qui, aux diverses heures du jour, mettant toutes leurs ames à l'unisson, et les appelant à des exercices communs, leur dictait le sentiment dont ils devaient se pénétrer, la volonté qu'ils devaient mettre en action. Maintenant, plus d'unisson, plus de discipline, plus de chants ou de prières en commun, plus de cloche régulatrice de l'ame, plus de volonté fraternelle et commune, plus de ferveurs qui s'exaltent, se tempèrent et se soutiennent les unes les autres, plus d'ames appareillées, empruntant et rapportant leur force au faisceau; mais le vide intérieur, l'ennui, l'isolement de l'ame et du corps, le poids du jour qu'il faut porter à soi seul, l'incertitude et les fluctuations de la pensée livrée à elle-même, l'impuissance de la volonté qui n'a plus de point d'appui, la méfiance de soi-même et des autres, voilà où en sont maintenant les Espagnols. Ils n'ont plus de foi, plus de volonté, plus de vie commune, plus de signes communs. C'est en vain que la *constitucion* a essayé de relever et de remuer cette cloche, qui, dans les mains de la foi religieuse, avait pendant tant de siècles sonné l'enthousiasme et le dévouement, et donné un signal auquel obéissaient simultanément des millions d'hommes de mœurs et de langues différentes. La cloche de la constitution a eu beau s'emplir de bruit et d'emphase, elle a parlé un langage que personne n'a compris. Bien loin de rallier une nation, à grand' peine peut-on dire qu'elle ait rallié un parti. Ainsi, quand toutes les cloches des couvens d'Espagne sonneraient aujourd'hui, leurs voix ébranleraient en vain la solitude des corridors pour rassembler la communauté. Tout au plus quelques moines errans, disséminés sur les chemins du voisinage, entendant ce signal qui n'a plus pour eux le sens ni le son accoutumés, s'arrêteraient-ils au seuil de la chapelle déserte et muette pour voir ce que cela signifie et à qui cela s'adresse, et, après avoir adressé au ciel chacun sa prière solitaire, se dissémineraient encore sans avoir deviné. Ainsi la *constitucion* a surpris et réuni momentanément quelques gens; mais ils ont si peu compris ce qui les rassemblait, que bientôt après chacun s'en retournait de son côté, sans s'inquiéter de ce que devenait ce symbole d'un ralliement sans consistance, qui disparut bientôt, sans laisser de regrets, sous les amendemens des cortès. Le premier souffle d'orage emportera le nouveau symbole proclamé par celles-ci sans qu'il en soit parlé davantage. Quel est le but et quelle est l'utilité d'une constitution? C'est de régler et d'équilibrer les grands intérêts d'une nation. Mais encore faut-il, avant de les régler et de les équilibrer, les avoir créés ou les avoir trouvés existans et assez compris par une masse assez notable de gens pour être devenus des besoins généraux qui savent se formuler nettement. Quels sont aujourd'hui les besoins généralement sentis et formulés en Espagne? L'Espagne elle-même, interrogée sur ce point, n'a su que dire. Par le choix de ses députés, elle a répondu, selon les circonstances, ce qu'on a voulu lui faire répondre. Elle a envoyé à tous les pouvoirs, à

toutes les constitutions qui se sont succédé si rapidement, une chambre tout juste assez dévouée pour les soutenir quand on ne les attaquait pas, pour les laisser tomber sous les coups du premier venu qui prenait sur lui d'ordonner de leur destinée. C'est que toutes les constitutions lui sont également bonnes, ou plutôt également mauvaises. Elle laisse faire les faiseurs, parler les parleurs, et, comme dans le moment présent elle n'a plus rien à perdre ni rien à conserver, elle attend qu'il se soit formé quelque chose de nouveau, qui vaille la peine qu'on le défende et qu'on le maintienne. Provisoirement elle se résigne, avec cette impassibilité résolue qu'on lui connaît, à sa décomposition. C'est là sans doute ce qui doit féconder de nouveau cette vieille terre fatiguée où l'esprit des temps antiques a terminé sa moisson, où l'esprit des temps modernes n'a encore rien semé qui ait pu vivre. Combien de temps l'Espagne mettra-t-elle encore à mourir ainsi pour renaître? C'est ce qu'on ne peut pas encore prévoir. En attendant, rien n'y vit, rien n'y meurt, tout y végète, tout s'y dénature, s'y efface, s'y décolore. Les limites de toutes choses s'y confondent. La guerre y est sans combats, la paix sans repos, l'ordre sans sécurité, le désordre sans énergie. Les passions sans objet s'évaporent en vaines bouffées, et ne brillent par éclairs que pour faire mieux ressortir l'atonie universelle.

C'est surtout dans les actualités et les détails quotidiens de la vie politique que M. Guéroult en a étudié les symptômes. Correspondant du *Journal des Débats*, il avait moins à justifier des assertions générales par des aperçus historiques que par une appréciation raisonnée de ce qui se passait chaque jour sous ses yeux. Il a su néanmoins, dans le besoin, élever son point de vue et sortir de la nouvelle du jour ou de la semaine, pour remonter à l'origine des faits et les suivre dans l'avenir jusqu'à l'issue probable. Toutefois, c'est surtout à l'examen des questions immédiates que ses lettres sont consacrées. Parti de France au mois de juin 1836, il est arrivé en Espagne précisément à la veille de la révolution de la Granja. C'était un beau moment pour suivre la marche d'une révolution. Mais M. Guéroult n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il n'y avait là que sujets de dégoût. Il a vu la lâcheté inepte des uns céder devant la lâcheté féroce des autres, puis, vainqueurs et vaincus, tomber d'épuisement les uns sur les autres avant d'en être venus aux mains, et ce formidable ébranlement aboutir à un assassinat. La révolution mise hors de cause, et le voile tiré sur ses œuvres, restait à examiner l'état du pays. M. Guéroult a porté ses investigations dans tous les élémens essentiels qui le constituent, en commençant par la propriété, qui revêt en Espagne certains caractères particuliers que nous ne lui connaissons pas en France, et qu'on ne retrouverait probablement guère en d'autres états de l'Europe. Ils servent merveilleusement à expliquer, pour leur part, le peu d'intérêt qu'aurait le gros de la nation, et surtout la population des campagnes, à une révolution, et par suite l'attitude calme et dédaigneuse qu'on leur voit prendre en présence des événemens. Viennent ensuite les différens corps

ou les différentes branches de l'administration de l'état : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie constitutionnelle, la situation financière, les biens nationaux, la dîme, la justice, toutes choses qui apportent leur part de concours ou d'empêchement à l'établissement d'un ordre régulier et doué de vie. M. Guéroult a démêlé les détails du mécanisme de cette machine en désarroi avec une grande sagacité; il en enchaîne et il en fait saisir les effets avec une remarquable netteté de logique. C'est avec une vive satisfaction d'esprit que nous avons suivi le développement de ses idées, qu'il expose d'une manière un peu rapide et nue peut-être, mais après tout, encore bonne, en cela qu'elles n'en sont que plus distinctes. De tout ce qu'il a vu, raconté et expliqué, M. Guéroult conclut à l'intervention en Espagne. Cette question a deux faces : l'intérêt espagnol et l'intérêt français. Quant à l'intérêt français, il y a du pour et du contre. M. Guéroult nous a paru convaincant sur certains points; sur certains autres notre conviction résiste encore, et ce n'est pas ici le lieu de la débattre. Pour ce qui est de l'intérêt espagnol, c'est peut-être espérer beaucoup de l'Espagne que de croire qu'on puisse faire quelque chose pour elle en ce moment. C'est avant tout à ses propres élémens d'avenir à se dégager, à se reconnaître, à s'unir. C'est aux principes de force qu'elle possède encore à se révéler là où ils sont. Quand ils se seront montrés, on pourra leur venir en aide. Mais cent mille Français ne pourront jamais donner à l'Espagne la vie intérieure, la vie *espagnole* qui lui manque, et leurs efforts pour rendre le mouvement à ce corps, dont tous les ressorts sont brisés, n'aboutiraient qu'à rendre nécessaires des efforts ultérieurs qui, en définitive, n'auraient d'autre résultat que de prêter des apparences de vie à un cadavre. Ce n'est pas tout que de chasser don Carlos, si cet obstacle extérieur supprimé mille autres obstacles plus profonds subsistent encore. Ce qu'il faudrait donner à l'Espagne, c'est le vouloir et le pouvoir de faire. L'énergie du caractère privé ne manque pas aux Espagnols, mais l'énergie publique est complètement éteinte chez eux. C'est pourtant là le levier qu'il faut remettre debout et dont il faut s'emparer. Mais qui y est moins propre que des étrangers ?

A. B.

---

## *Le Colonel Richmond,*

PAR M. J. DE SAINT-FÉLIX (1).

L'imagination qui a produit *la Reine d'Égypte* et *les Nuits de Rome*, est, sans contredit, une imagination délicate et gracieuse, mais une imagination plus apte à rêver qu'à produire, à sentir qu'à exprimer. Cette opinion sévère, qu'autorisaient les premiers ouvrages de M. de Saint-Félix, se trouve

(1) 2 vol. Chez Desessart, rue des Beaux-Arts, 15.

malheureusement confirmée de tout point par *le Colonel Richmond*. Écrivain ardent mais inhabile, M. de Saint-Félix, au lieu de se rapprocher de la perfection par un nouvel essai, vient de produire un livre inférieur, et par l'invention et par la forme, aux ouvrages que nous venons de nommer. A cause de ses défauts mêmes, ce livre mérite d'être examiné avec quelque attention. La lutte de la volonté ambitieuse avec la pensée impuissante éclate à chaque page du *Colonel Richmond*, et cette lutte affligeante se reproduit trop souvent de nos jours pour que la critique consente à l'observer avec indifférence.

Qui voudrait le nier? Il y a dans l'art des natures élevées, mais ingrates, que l'inspiration visite rarement, mais que l'enthousiasme habite toujours; il y a des poètes toujours prêts à chanter, et qui de vingt ouvrages improvisés avec exaltation, ne légueront à l'avenir que quelques feuillets. Si ces poètes s'aperçoivent un jour de leur stérilité, si l'ivresse de l'imagination fait place, en eux, à la clairvoyance, doivent-ils désespérer d'eux-mêmes et renoncer à l'ambition d'écrire une œuvre durable? Non, sans doute. Mais plus calmes et plus patiens, ils feront bien d'attendre cette inspiration qui se prodigue si peu; ils s'efforceront de racheter l'absence de la fécondité par la perfection des œuvres, par l'habileté des efforts. C'est là, nous le croyons, le conseil qu'il faut donner à M. de Saint-Félix. La cause de la médiocrité du *Colonel Richmond* vient d'être indiquée. M. de Saint-Félix a méconnu la portée de son imagination, et s'est imposé une tâche que ses forces lui interdisaient de remplir. Nul ne voudra contester la grace, la distinction de son talent; mais ce talent manque essentiellement de fécondité. Les momens où une inspiration sérieuse l'appelle à produire sont rares et de courte durée. Dans l'intervalle de ces momens, l'enthousiasme stérile habite seul l'esprit du poète, et celui-ci, impatient de chanter, prend l'enthousiasme pour une muse et le trouble de sa rêverie pour une ivresse féconde. Si M. de Saint-Félix ambitionne sérieusement la renommée d'un habile improvisateur, s'il se résigne au silence dédaigneux de la critique, rien de mieux; mais il est à croire que M. de Saint-Félix ne voit pas dans l'art une distraction puérile, et ne méprise pas, comme une chétive récompense, l'approbation des lecteurs éclairés. Il doit dès-lors changer de route, ou se résoudre à acheter chèrement la réputation d'un écrivain abondant et facile : entre l'improvisation et le travail, entre l'ébauche et la poésie, il doit choisir.

Si nos conseils étaient insuffisans, nous citerions à M. de Saint-Félix l'exemple d'un poète qu'à coup sûr il comprend et qu'il aime. Assurément l'auteur d'*Eloa* aurait droit plus qu'un autre de manquer de patience et de ne pas savoir attendre. Pourtant, nul mieux que M. de Vigny ne montre de sage réserve, de noble timidité, quand il s'agit de produire; nul ne rend à la muse un culte plus respectueux et plus délicat. Il pourrait, qui en doute? multiplier les moissons dans le champ qu'il cultive, et les moissons ne cesseraient pas d'être belles; le nombre des gerbes mûres et

touffues ne diminuerait pas. Mais il connaît le prix de l'attente ; il sait qu'une gloire plus durable, une joie plus pure, est le salaire d'un travail plus sévère et d'une ardeur mieux contenue. Sa muse ne prodigue pas, comme une vile rosée, les trésors de sa mélancolie, et ses belles larmes, si rares, ne manquent jamais de se transformer en de durables et de précieux diamans.

L'idée que développe M. de Saint-Félix, dans son nouvel ouvrage, est exprimée ainsi dans l'épigraphe : *Dans l'ordre élevé, la vie de l'homme est la gloire, la vie de la femme est l'amour*. Le contraste de l'ambition et du dévouement, de l'activité inquiète et de l'abnégation, est sans doute une donnée intéressante ; mais pourquoi présenter cette idée sous la forme prétentieuse d'une sentence ? M. de Saint-Félix, nous le savons, n'a fait que suivre en cela l'exemple de la plupart des romanciers actuels. Mais ceux qui ne se préoccupent que de donner de leur œuvre une explication ingénieuse, d'encadrer leur poème ou leur récit dans un ambitieux commentaire, sont précisément des penseurs frivoles et n'ont jamais été des artistes sérieux. Gœthe a-t-il songé à transformer en maxime le contraste charmant de d'Egmont et de Claire ? Est-ce le mérite d'une dissertation subtile que nous cherchons dans *Manfred* et dans *Lara?* On croit peut-être sauver par la richesse du thême la pauvreté de l'œuvre ; on croit donner à ses rêveries, avec l'apparence d'une démonstration savante, une importance qu'elles n'avaient pas ; mais on se trompe : un pareil artifice n'a jamais séduit que les lecteurs crédules et ne saurait obtenir qu'un succès de courte durée.

Trois personnages ont été tracés par M. de Saint-Félix avec une attention particulière. Il a personnifié, dans le colonel Richmond, le culte ardent de l'honneur et de la gloire, l'activité généreuse, le courage enthousiaste. Il a choisi Thérèse de Walstein pour représenter l'amour de l'ame arrivé à son expression la plus pure, transformé en une sorte de rêverie mystique, dégagé de toute préoccupation terrestre et plutôt *lumière que flamme*, pour nous servir d'une expression de l'auteur. Enfin il a montré, dans Éléonore Belvidero, l'amour moins pur, mais aussi plus ardent, qui se propose le bonheur de cette vie comme but suprême, et qui néglige volontiers le ciel pour la terre, les joies de l'esprit pour les joies du cœur, la rêverie pour le dévouement.

L'invention de ces trois caractères fournissait sans contredit tous les élémens d'un drame noble et pathétique. Il suffisait de respecter la vraisemblance ; les scènes se groupaient d'elles-mêmes ; le marbre était trouvé, il n'attendait qu'une main patiente. La douloureuse hésitation du colonel, amoureux à la fois de l'Allemande Thérèse et de l'Italienne Éléonore, n'était pas à coup sûr une donnée ingrate et ne méritait pas le dédain du poète. L'amour d'Éléonore, resté chaste dans sa fougue, aurait empêché l'action de se ralentir et de s'absorber dans la mélancolie de Richmond et dans le mysticisme de Thérèse. La nécessité aurait bientôt contraint le colonel à prendre une décision héroïque. Placé entre son double amour et le culte

qu'il a voué depuis l'enfance à la gloire militaire, il aurait écouté sa conscience plutôt que son cœur; il se serait éloigné de Thérèse et d'Éléonore; il aurait parcouru les champs de bataille pour obéir à l'appel impérieux de l'honneur, peut-être aussi pour chercher à ses tourmens un noble remède. L'action, arrivée à ce point, se dénouait sans qu'il en coûtât au romancier un seul effort; car le départ de Richmond devait frapper Éléonore d'un coup mortel, et Thérèse, puisant dans sa piété les forces nécessaires, aurait survécu à Richmond, à Éléonore, pour offrir à Dieu sa douleur et supporter l'isolement avec résignation.

On retrouve bien, dans le dénouement du *Colonel Richmond*, quelques traces de la donnée que nous venons d'esquisser; mais il serait injuste de vanter, à ce propos, la prévoyance de l'écrivain. Ce n'est qu'après des tâtonnemens infinis que M. de Saint-Félix a découvert les richesses promises à sa patience. Il n'est arrivé à la bonne route qu'après des excursions multipliées qui ont épuisé ses forces. Il a perdu son temps à moissonner l'ivraie, à le lier en gerbes, et, quand le blé mûr s'est trouvé sous sa main, il n'a pas eu le courage de s'avouer son erreur; il a préféré la récolte accomplie à la récolte qui restait à faire. La fatigue a donné raison à l'aveuglement contre la clairvoyance.

L'exposition du *Colonel Richmond* est, sans contredit, une des meilleures parties du livre. Le roman s'ouvre dans l'automne de l'année 1812. Deux officiers français visitent le pont du Gard; l'un est le colonel Richmond, l'autre le capitaine l'Espérance. Il est facile de reconnaître au premier abord un lien de parenté entre Richmond, l'Espérance, et ces officiers modestes et vaillans, dont M. de Vigny trace les portraits avec tant de complaisance dans *Servitude et Grandeur militaire*. La ressemblance, on le pense bien, n'est que dans l'intention. C'est bien, chez les uns et chez les autres, la même bravoure, le même enthousiasme uni à la même abnégation. Mais M. de Saint-Félix n'a pas su élever les caractères de Richmond et de l'Espérance au rang de créations durables. Il y a entre eux et les personnages exécutés par l'auteur de *Stello*, toute la distance qui sépare l'ébauche de l'interprétation poétique.

La rencontre des deux officiers et de la famille du comte Belvidero, devant le pont du Gard, est expliquée naturellement. En général, la conception de ce prologue est heureuse; mais on n'en pourrait dire autant de l'exécution. Il y a vers la fin du premier chapitre deux ou trois pages de dialogue où la prétention s'allie à la banalité. Pour peu que le romancier eût usé de sévérité envers lui-même, il aurait dû les retrancher sans hésitation.

Le régiment du colonel Richmond quitte Nîmes pour se rendre en Espagne. La scène est transportée à la maison de campagne du comte Belvidero. Dans la personne de ce vieillard, M. de Saint-Félix s'est proposé de célébrer l'amour paternel. Le comte partage sa tendresse entre deux êtres angéliques, sa fille Éléonore et sa nièce Thérèse. On ne saurait contester la noblesse des

sentimens que l'auteur prête au comte Belvidero; mais il n'a pas traduit ces élans généreux dans une forme poétique. Pour qu'on excusât l'idée ambitieuse de faire du comte Belvidero le type des vertus paternelles, M. de Saint-Félix devait apporter à la réalisation de cette idée toute la patience, tout le zèle convenable. Si le comte Belvidero n'avait dû jouer dans le roman qu'un rôle secondaire, nous blâmerions moins sévèrement l'insignifiance de ce personnage. Mais l'importance de la tâche que M. de Saint-Félix s'était proposé d'accomplir nous donne le droit de nous montrer exigeant. Nous ne pouvons, sans manquer de justice, en appréciant les efforts de l'écrivain, les isoler du but qui leur est désigné.

La rencontre du pont du Gard a laissé de profondes traces dans le cœur d'Éléonore Belvidero. La noble figure de Richmond n'est pas effacée de la mémoire de Thérèse. Dans leurs entretiens, les deux jeunes filles sont amenées involontairement à se révéler leur chaste inquiétude. La rencontre de Nîmes a précédé le départ du régiment pour l'Espagne, et cette idée les laisse pensives. Elles essaient de se dissimuler l'une à l'autre leur préoccupation; mais leurs efforts sont vains, et un trouble caché se révèle à travers la vive gaieté d'Éléonore et la douce mélancolie de Thérèse.

Richmond, depuis la rencontre du pont du Gard, a essayé en vain de chasser de son esprit le souvenir de cette apparition ravissante. Son cœur est partagé entre Éléonore et Thérèse; il lutte contre ce double amour. La plaie est profonde et résiste à ses efforts. Il rougit de lui-même, il essaie de se persuader que sa passion n'est qu'une fantaisie absurde; mais il part pour l'Espagne sans être guéri.

Des troubles ayant éclaté à Marseille, plusieurs compagnies de cavalerie, des départemens voisins, sont dirigées sur cette ville. Une de ces compagnies est commandée par le capitaine l'Espérance, l'ami de Richmond. Elle s'arrête dans une commune voisine du château de M. Belvidero. L'Espérance est logé chez le comte. Ainsi, le hasard semble vouloir continuer l'œuvre qu'il a commencée. Le chaste amour des deux jeunes filles trouve un aliment dans les récits du capitaine, dont la vaillance de Richmond fournit presque constamment le sujet. Ce paisible bonheur est troublé tout à coup. Les journaux apportent à la famille Belvidero la nouvelle de la mort du colonel Richmond, frappé en Espagne à la tête de son régiment. L'amour qu'Éléonore a longtemps essayé de comprimer se révèle alors par le plus affreux désespoir. Thérèse reçoit dans ses bras en frémissant le corps inanimé de sa compagne qui ne revient à la vie que pour de nouvelles souffrances, car sa raison s'est perdue. Éprise d'une passion insensée, c'est le nom de Napoléon qui remplace dans son cœur le nom du colonel. C'est à l'empereur, dont l'image revient sans cesse dans ses rêves comme une idée fixe, qu'elle veut désormais rendre un culte sans partage et consacrer sa vie.

La rencontre de Richmond et de la famille Belvidero, le départ du colonel pour l'Espagne, l'amour naissant des deux filles du comte, la mort de Rich-

mond, la folie d'Éléonore, voilà sans doute une action commencée, soutenue et dénouée. Le roman est loin d'être terminé pourtant, et une nouvelle action s'offre à l'analyse. Le comte Belvidero est venu habiter une maison de campagne à deux lieues de Cagliari. La folie d'Éléonore a résisté à tous les remèdes. Un bénédictin, hôte de M. Belvidero, le père della Rocca, parvient, par un entretien habilement calculé, à provoquer une crise salutaire. Le jour suivant arrive à la villa un ancien amant d'Éléonore Belvidero, le capitaine lord Edgar Mawbray. Éléonore a recouvré entièrement la raison et répond avec calme aux discours empressés de lord Edgar. Nous avons cherché vainement à découvrir l'utilité de ce nouveau personnage; n'est-il placé près d'Éléonore que pour répandre sur le caractère de la jeune Italienne une plus vive lumière? L'amour qu'Éléonore éprouve pour Richmond doit-il, pour mieux ressortir, contraster avec l'indifférence qu'elle témoigne à lord Mawbray? Si telle a été l'idée du romancier, nous ne pouvons que blâmer la création de Mawbray. L'œuvre de M. de Saint-Félix, loin d'acquérir plus de clarté par l'invention de ce personnage, est devenue plus obscure et plus confuse. Il est fâcheux qu'on ne puisse supprimer le rôle de lord Mawbray, sans sacrifier la plus grande partie du premier volume.

La famille Belvidero visite lord Mawbray, sur la frégate qu'il commande. Pour célébrer ce jour, une petite fête est donnée à l'équipage. On laisse aux prisonniers français enfermés dans la cale, la liberté de se promener sur le gaillard d'avant. Parmi ces prisonniers se trouve le colonel Richmond, qui, laissé pour mort, après un combat, sur le champ de bataille, a été recueilli dans une ambulance espagnole, et porté depuis, avec d'autres Français, sur une escadre anglaise. Exaspérés par les mauvais traitemens, les prisonniers préfèrent tous la mort à la captivité; mais ils veulent que leur mort soit utile à la France. Un complot se forme, et le soir même il est décidé que le feu sera mis à la soute aux poudres. Un seul prisonnier a combattu cette résolution, c'est Richmond; mais ses paroles ne sont pas entendues, et pour ne pas se voir accusé de lâcheté, Richmond doit renoncer à combattre le projet de ses camarades. Déjà les prisonniers sont rentrés dans la soute; le colonel seul, profitant de la permission qui lui est accordée, se promène encore sur le pont. Le hasard veut qu'il se dirige vers le gaillard d'arrière où sont assises Éléonore et Thérèse. Avant que la terreur des deux jeunes filles se soit dissipée, Richmond s'est éloigné rapidement; il rencontre le comte Belvidero; le comte est seul, et Richmond a le temps de l'avertir du danger qu'il court, s'il reste plus long-temps sur le navire. Presque au même instant, des cris retentissent; l'incendie règne dans la soute aux voiles. Un canot a déjà reçu Éléonore et Belvidero; Richmond les suit, emportant Thérèse évanouie. Mais, au moment où l'embarcation gagne le large, Mawbray, d'une voix tonnante, somme Richmond, sur son honneur, de revenir à bord, comme prisonnier, dès que la famille Belvidero sera en lieu de sûreté. Richmond invoque le droit de la guerre pour justifier sa conduite, et Mawbray, exaspéré,

fait feu sur Richmond sans l'atteindre. Celui-ci contracte en ce moment une dette avec Mawbray, et en s'éloignant il promet solennellement de l'acquitter.

Si la tâche de M. de Saint-Félix s'était bornée à divertir les oisifs d'un théâtre de second ordre, nous ne serions pas embarrassé de trouver le motif de cette complication de ressorts puérils. Nous laisserions au public le soin d'apprécier l'effet pittoresque de la fête troublée par l'incendie, et nous ne ferions pas intervenir les lois de la beauté, de la simplicité, là où elles n'ont que faire. Mais dans un livre dont le but est sérieux, dans l'œuvre d'un écrivain qui ne s'est jamais proposé le divertissement des goûts vulgaires, nous ne pouvons trouver aucune excuse à de pareilles inventions. Le défaut que nous blâmons ici, le sacrifice de la clarté, de la vraisemblance, au mouvement mélodramatique, se reproduit malheureusement dans le cours du livre. L'analyse des sentimens, des caractères, n'est pas subordonnée seulement cette fois à de frivoles exigences. Ce qui a été dit plus haut de la stérilité unie à l'enthousiasme trouve dans ces efforts impuissans du romancier une éclatante application. M. de Saint-Félix s'est trop confié dans son talent; doué d'une de ces natures qui ont besoin, pour livrer leurs richesses, d'être fortifiées par la méditation et le travail, il a écrit comme si des poèmes sans défaut ne demandaient qu'à sortir de ses mains fécondes. Qu'est-il arrivé? Les forces de l'écrivain n'ont pas répondu à sa confiance; dans sa précipitation, il a demandé à l'accumulation des évènemens les ressources que l'interprétation fidèle de la donnée de son choix tardait trop à lui offrir. En un mot, la terre ingrate pouvait, grace au travail, devenir fertile; mais, faute de temps et d'efforts, elle n'a porté que des épis arides et grêles, au lieu d'une opulente moisson.

Richmond passe quelques jours d'un bonheur sans mélange, après qu'il a été recueilli chez le comte Belvidero. Cependant la révolte des prisonniers a été comprimée par les Anglais; l'incendie a été promptement éteint; lord Mawbray s'est dirigé vers Palerme. Dès qu'il aura accompli sa mission dans cette ville, il doit venir réclamer son prisonnier; mais Richmond, dont l'amour est plus fort que la prudence, prolonge son séjour chez le père d'Éléonore.

Un soir lord Mawbray reparaît chez le comte, il salue Richmond avec une exquise politesse; il jure de respecter la liberté du colonel et l'hospitalité qu'on lui accorde; mais le colonel, dit-il, fera de sa personne ce que l'honneur lui dira de faire. A voix basse, il rappelle à Richmond la dette que celui-ci a promis d'acquitter; le lieu, l'heure du duel, sont arrêtés, pendant qu'on échange, en apparence, des paroles amicales et des serremens de mains. Cet entretien mystérieux n'a point échappé à Thérèse de Walstein. Le lendemain, au moment où Richmond et Mawbray vont vider leur querelle, Thérèse accourt, se précipite entre les combattans, et réussit à les séparer. Une parole de Thérèse de Walstein enlève à lord Mawbray l'espoir de se voir jamais aimé d'Éléonore Belvidero. Le gentilhomme anglais déclare aussitôt, avec une franchise impétueuse, qu'il renonce à lutter contre son heureux

rival; l'acte suit de près la promesse, et à peine Thérèse a-t-elle accordé son approbation à la conduite de Mawbray, qu'il s'est éloigné pour ne plus reparaître.

Si le roman se continue après le départ de Mawbray, c'est pur caprice. Le retour de Richmond, sa rivalité avec Mawbray, l'issue heureuse de cette lutte, voilà un drame bien complet, qui a eu son exposition, ses péripéties et son dénouement.

Cependant, à cette action terminée, une nouvelle action succède. Le colonel n'ignore plus qu'il est aimé d'Éléonore Belvidero. Mais il n'est pas seulement épris de la vive Italienne, il éprouve aussi un amour tendre et chaste pour la pieuse Thérèse. La beauté sensuelle et la beauté mystique se disputent le cœur de Richmond. Sa conscience lui défend de prétendre à la main d'Éléonore, tant que durera cette lutte douloureuse. Un ordre de se rendre à Florence est remis à Richmond; cet ordre le décide : il va faire ses adieux au comte Belvidero; mais au moment où le colonel lui annonce son départ, le vieillard, douloureusement ému, le supplie de rester; il lui offre la main d'Éléonore dont la vie serait compromise par cette séparation. Pour un moment la résistance du colonel est vaincue : il serre la main du comte, il jure de consacrer sa vie à Éléonore, de ne plus la quitter. A peine a-t-il fait cette promesse qu'il rencontre Éléonore, qui, svelte et légère, applaudit aux bonds de sa levrette favorite avec une joie enfantine. Jamais la belle Italienne n'a paru plus ravissante. Richmond croit à cette vue que c'est Éléonore seule qu'il a toujours aimée, lorsque près d'elle il aperçoit Thérèse, dont la noble mélancolie contraste avec la pétulance d'Éléonore, et Richmond est livré de nouveau à son incertitude. Dans la nuit qui succède à cette journée, un orage terrible éclate sur la villa, et Richmond, éveillé par le bruit de la foudre, s'élance hors de sa chambre. Il se dirige vers l'oratoire où il a cru voir tomber la foudre, et trouve devant l'autel Thérèse de Walstein agenouillée. La grace pudique de Thérèse, embellie par sa frayeur, produit sur l'ame de Richmond l'effet d'une vision céleste. Il croit enfin qu'une voix divine lui a parlé; il se prosterne devant Thérèse et lui jure qu'il n'a aimé, qu'il n'aimera jamais qu'elle. A cet aveu, Thérèse verse des larmes et supplie Richmond de s'éloigner. Le colonel obéit; mais cette entrevue a mis un terme à ses doutes. Sa conscience lui défend d'espérer le bonheur dans l'amour; il n'a plus qu'à mourir, mais il mourra réconcilié avec lui-même. Il reprendra la carrière de dangers et de gloire qu'il a interrompue; il partira cette nuit même, et, en effet, le jour suivant on remet au comte Belvidero une lettre du colonel, qui est sur la route de Cagliari.

Les chapitres que nous venons d'analyser terminent le premier volume. L'interprétation fidèle de la donnée, indiquée en tête du livre, en a fourni tous les matériaux. Il est juste de dire que M. de Saint-Félix, en acceptant dans cette partie du livre le rôle d'interprétateur patient et zélé, a révélé, dans l'accomplissement de cette tâche, une finesse, une sensibilité dignes

d'éloge. Il s'est borné sans doute à indiquer les scènes; il eût pu tirer de la situation du colonel des développemens plus riches et plus variés qu'il ne l'a fait; mais les intentions gracieuses, les sentimens délicats abondent dans ce simple programme. Nulle part les figures d'Éléonore et de Thérèse ne sont dessinées avec plus de suavité; nulle part on n'est plus disposé à tolérer l'afféterie de ce joli groupe. On ne saurait excuser les défauts de l'écrivain; mais, à certains momens, on les oublie volontiers.

Malheureusement les tableaux simples et calmes n'occupent, dans *le Colonel Richmond*, qu'une place secondaire. Il faut renoncer à rendre compte de l'insignifiant récit qui succède aux chapitres gracieux dont nous avons parlé. Nous avons compté trois actions différentes dans le premier volume du *Colonel Richmond;* mais en vérité, dans le second volume, le calcul devient embarrassant. Quelle raison peut alléguer M. de Saint-Félix en faveur de ce déploiement inusité d'imagination? Aucune autre que son caprice sans doute. Nous aimons du moins à croire que l'envie de distraire les oisifs n'est pour rien dans cette complication d'aventures étranges, dont l'étude la plus opiniâtre ne saurait découvrir la signification.

Il faut distinguer le dénouement du *Colonel Richmond* de tous les incidens superflus qui remplissent le second volume. Richmond, sacrifiant son douloureux amour à l'honneur militaire, rejoint ses drapeaux et cherche à étourdir sa mélancolie dans l'enivrement des batailles. Éléonore, à la faveur d'un déguisement, parvient à le rejoindre. Le jour où elle revoit Richmond, après une longue absence, est la veille de Waterloo; elle est décidée à mourir près de son amant, et Richmond, après avoir long-temps combattu ce projet, partage la généreuse exaltation d'Éléonore. Cette lutte serait dramatique si, dans les dernières pages du livre, l'ode n'avait pris la place du roman. Tel qu'il est pourtant, ce dénouement est une des meilleures parties du livre. La bataille de Waterloo, qui sert de cadre à la mort héroïque de Richmond et d'Éléonore, est décrite dans des pages où éclate un sincère enthousiasme. Les paroles s'y pressent dans un récit tumultueux, et semblent invoquer la rime et la mesure. L'enivrement lyrique se soutient jusqu'à la fin du livre, et la conclusion de ce dithyrambe est fournie par les funérailles de Richmond et d'Éléonore auxquelles préside la pieuse Thérèse, courbée avec résignation sous le poids de cette double perte.

Mais il ne suffit pas d'avoir montré, dans quelques pages d'un livre, qu'on eût pu, avec de la patience, avec du zèle, ne laisser perdre aucune des richesses de la donnée qu'on avait choisie. Que dans l'exposition, dans les parties calmes, et dans le dénouement du *Colonel Richmond,* se révèle une imagination délicate, une vive sensibilité, ce n'est pas assez pour que la critique applaudisse à l'ambition du romancier et proclame le succès de ses efforts. L'éloge donné à quelques pages gracieuses ne doit que rendre plus sévère le blâme exprimé sur l'ensemble. Il est évident qu'en se défiant plus de ses forces, en s'aidant plus de l'étude, en gouvernant mieux son enthou-

siasme, M. de Saint-Félix aurait pu écrire une œuvre intéressante, où la pureté de la forme se serait alliée à l'élévation du sentiment. S'il a produit un livre médiocre, c'est qu'il a manqué de courage. Or, l'impuissance volontaire ne mérite aucune indulgence et ne saurait invoquer aucune excuse.

Il nous semble voir, dans *le Colonel Richmond*, comme dans la plupart des livres actuels, une lutte de la nature et de la volonté. M. de Saint-Félix veut non-seulement être romancier, mais encore il aspire à être un romancier fécond. Pourtant, si la nature était consultée, si le caprice ne remplaçait pas la vocation, l'ode ou l'élégie serait le but vers lequel M. de Saint-Félix concentrerait ses efforts, il changerait de route et ménagerait ses forces. Au lieu de multiplier des improvisations sans valeur, il chercherait à donner à son enthousiasme une plus noble issue, à ses inspirations une forme plus durable. Il n'accumulerait pas devant ses mains téméraires des plans qu'elles n'auront jamais la force d'élever au rang d'œuvres sérieuses; il attendrait avec patience que la pensée réclamât sa forme, et jamais, nous le croyons, la récompense ne manquerait à son attente. Les larmes, dont le flot déborderait, ne seraient plus alors indignes d'être recueillies; les accens d'enthousiasme se traduiraient dans des pages dignes d'éloges. Mais dissiper en une suite de romans médiocres les ressources qui auraient défrayé, à de longs intervalles, une ode animée ou une touchante élégie, c'est appeler l'épuisement de bonne grace, et l'épuisement n'est alors qu'une juste punition de l'imprévoyance et de la prodigalité.

Nous n'avons rien dit du style de M. de Saint-Félix. Évidemment M. de Saint-Félix a écrit sans jamais s'inquiéter de la correction ni de la pureté. Une révision minutieuse aurait encore raison des oublis de la grammaire; mais la raideur et l'afféterie qui règnent dans le récit et surtout dans le dialogue, sont des défauts inhérens à l'ouvrage et qui exigeraient une refonte complète. Dans plusieurs endroits on s'aperçoit que la prose est maniée par un poète; on rendrait à l'expression sa simplicité en l'assujettissant aux lois du rhythme et de la rime.

Si M. de Saint-Félix veut écrire une œuvre proportionnée à ses forces, s'il renonce à rivaliser avec les improvisateurs, s'il consent à traiter la langue avec le respect qu'elle mérite, il obtiendra certainement des succès légitimes. Il cessera de méconnaître la nature de son talent; il produira peu; il évitera de confondre la rêverie stérile avec l'inspiration féconde, et l'approbation des lecteurs sérieux le dédommagera de la perte des suffrages vulgaires. Mais en pratiquant cette méthode, en attendant pour produire l'heure où la poésie débordée récompensera sa patience, il ne devra point borner sa tâche à écrire ce que lui dictera son enthousiasme. L'inspiration, il doit s'en souvenir, ne dispense jamais de la révision sévère. Sans doute les heures d'inspiration apportent des rêves magnifiques, et ouvrent d'ardens horizons; mais après ces heures divines, le poète ne doit pas regarder son œuvre comme accomplie. L'inspiration lui a donné le bloc qu'il faut équarrir; les efforts patiens du ciseau doueront seuls le marbre d'une beauté durable. Le poète de Wei-

mar avait raison de n'entreprendre qu'avec un esprit calme l'exécution de ses poèmes. Et pourtant qui plus que Gœthe avait droit de mépriser la patience et la réflexion!

## *Les Aventures de Victor Augerol,*
### PAR M. ALTAROCHE.

M. Altaroche s'est proposé deux buts en écrivant les *Aventures de Victor Augerol*. Transportant ses opinions démocratiques dans l'ordre littéraire, il a consulté sans nul doute, pour composer son roman, l'intelligence et les goûts du peuple; dans l'art comme dans la politique, il a cru que le règne de la foule laborieuse et illetrée devait avoir son tour. C'est une grave erreur assurément, mais une erreur qui n'est pas indigne d'être réfutée. D'une autre part, on ne peut contester l'intention morale qui a dicté plusieurs chapitres de *Victor Augerol*. M. Altaroche nous apprend, dans une lettre qui accompagne son ouvrage, qu'il s'est proposé pour tâche la satire de l'adultère. Il peut être bon d'examiner si la sainteté du mariage ressort de la confession de *Victor Augerol* avec une entière évidence.

Au point de vue poétique, *Victor Augerol* est donc un essai de littérature populaire; au point de vue moral, une défense de la famille. Ces deux tentatives n'ont abouti, nous le savons, qu'à une ébauche sans valeur; mais si l'œuvre de M. Altaroche ne mérite pas un grave examen, il n'en est pas ainsi de l'intention qui a dicté cette œuvre, car chacune des deux questions qu'elle soulève rentre, on ne peut le nier, dans le domaine de la critique littéraire.

La première de ces questions est fort importante, et il ne se présente guère aujourd'hui d'occasions de l'aborder sérieusement. Ce qu'on appelle la *littérature populaire* est un assemblage d'œuvres qui échappent absolument à la discussion approfondie. Les poètes et les romanciers populaires sont presque tous esclaves des grossières préférences du public auquel ils s'adressent, et M. Altaroche n'a pas dérogé à cette coutume dont le résultat ne saurait être douteux. Il y a des époques, sans doute, où la poésie doit émaner du peuple; il y a des pays où le goût de la foule peut régler impunément le goût des écrivains; mais nous ne vivons ni à une de ces époques, ni dans un de ces pays. Quiconque aujourd'hui, pour écrire un drame, pour composer un poème, consultera le goût des classes inférieures, sera blâmé avec justice par le public éclairé. L'exemple des comédies italiennes, des fantaisies allemandes, ne doit séduire parmi nous personne. C'est le peuple, il est vrai, dont la gaieté naïve a inspiré Gozzi, dont l'enthousiasme pieux a dicté les mystiques poèmes de l'Allemagne. Mais ce qui a été possible dans d'autres temps que les nôtres, sur les bords du Rhin ou sous le ciel de Venise, doit-il être tenté au XIX$^e$ siècle, au milieu de notre société bruyante? Le peuple a-t-il conservé le sentiment de l'art? Est-il encore accessible aux émotions

naïves? A-t-il le pouvoir de dicter, comme autrefois, des chefs-d'œuvre impérissables? La gaieté grossière, les triviales émotions qu'il cherche avec tant d'ardeur dans les livres ou au théâtre, ont-elles rien de commun avec les joies de la poésie? Non, sans doute, et le blâme sévère appliqué aux poètes, aux romanciers, qui flattent aujourd'hui le goût du peuple, n'a rien que d'équitable et d'intelligent.

L'exemple de Béranger ne saurait servir d'une égide protectrice aux écrivains qui, comme M. Altaroche, cultivent la littérature populaire; l'exemple de Béranger doit au contraire être invoqué contre ces écrivains, comme une réfutation victorieuse. Sans nul doute, les suffrages du peuple ont été un des buts qu'a poursuivis dans sa glorieuse carrière l'auteur du *Dieu des bonnes gens;* mais, pour obtenir ces suffrages, il a suivi une route inconnue aux écrivains qui prétendent l'imiter. Au lieu d'abaisser la poésie jusqu'au peuple, il a tâché d'élever le peuple jusqu'à la poésie. Il ne lui est arrivé que bien rarement de sacrifier les lois de la beauté, les exigences de l'art, à ses sympathies pour les succès populaires. Des suffrages solides ont récompensé le poète, et pourtant l'enthousiasme sincère du peuple ne lui a jamais fait défaut. Il est facile de décider maintenant si l'exemple de Béranger autorise ou condamne le système dans lequel est écrit le roman de M. Altaroche.

Au point de vue moral, l'œuvre de M. Altaroche ne doit pas être jugée moins sévèrement qu'au point de vue poétique. Le second volume de *Victor Augerol*, rivalise, il est vrai, pour la candeur de la morale, pour l'irréprochable pureté du dénouement, avec les contes les plus innocens de M. Bouilly, avec les plus vertueux mélodrames de la Gaieté. Mais il nous paraît impossible de découvrir la moralité contenue dans les scènes d'alcoves et de tripots que M. Altaroche a multipliées dans le premier volume. Évidemment ces tableaux, tracés avec tant de complaisance, atteignent un but bien différent de celui que l'auteur prétend avoir voulu leur assigner. Nous accordons volontiers à M. Altaroche qu'on puisse tirer d'un tableau fidèle du libertinage de salutaires enseignemens; mais transporter les allures de Pigault-Lebrun dans l'accomplissement de cette œuvre austère, c'est, on l'avouera, en compromettre singulièrement le succès.

L'examen critique placé par M. Altaroche à la suite de son roman, tend à faire envisager *Victor Augerol* comme un retour à la littérature du XVIII^e^ siècle. L'étude sévère de la réalité établit, on le sait, une séparation bien tranchée entre les romans du XVIII^e^ siècle et les idylles chevaleresques de l'époque de Louis XIV. Ramener le roman du lyrisme où il s'égare aujourd'hui à un plus grand respect de la réalité, serait donc accomplir en quelque sorte une œuvre analogue à celle des écrivains du siècle précédent. En étudiant la vie réelle, il faut se garder toutefois de confondre le calque grossier dont s'amuse le vulgaire avec l'interprétation savante que réclame la poésie. Le culte de la vérité humaine a marqué, sans doute, d'une beauté durable, les correspondances de Richardson et les récits de Prévost. Mais c'est mal com-

prendre ces grands poètes, que de s'autoriser de leur exemple pour transporter dans la littérature les procès-verbaux de la cour d'assises et de la police correctionnelle, à la place du drame et de la comédie. Une réaction en faveur de la littérature du XVIIIe siècle, comprise de cette manière, ne saurait jamais obtenir que des encouragemens frivoles. L'observation triviale et les folles rêveries mériteraient d'être condamnées d'une voix également sévère.

Nous savons bien que M. Altaroche s'est moins proposé pour modèles les romans de Prévost et de Richardson, que ceux de Laclos, de Crébillon fils et de Louvet. L'intention d'imiter *Faublas* est surtout bien évidente dans la première partie de *Victor Augerol.* Nous avouons que de Manon Lescaut à Mme de Lignolles, il y a une distance dont il faut tenir compte. Laclos et Louvet ont attaché, sur les mœurs de leur temps, des regards hardis auprès desquels l'observation savante de Prévost paraît timide. Mais la verve effrontée qui règne dans leurs livres ne dégénère jamais en une gaieté triviale. Dans les productions licencieuses du XVIIIe siècle, on trouve un fonds inépuisable d'élégance et d'esprit, un respect du goût dont rien n'approche dans les livres de ceux qui se piquent de les imiter aujourd'hui. La prétention d'imiter *Faublas*, qui éclate dans *Victor Augerol*, est donc une prétention téméraire. Le libertinage vulgaire qu'a décrit M. Altaroche, n'a rien de commun avec la spirituelle débauche des héroïnes de Laclos et de Louvet.

Dénué de valeur littéraire et de valeur morale, que reste-t-il donc au livre de M. Altaroche? Il reste, dans la première partie de *Victor Augerol*, quelques chances d'amusement pour le public désœuvré. Un tel succès suffit aujourd'hui à l'ambition de beaucoup d'écrivains; nous souhaitons que M. Altaroche ne s'en contente pas, et qu'il fasse des efforts pour mériter des suffrages plus solides.

D. M.

# BULLETIN.

La dernière brochure de M. Duvergier de Hauranne est un fait déjà si ancien dans l'histoire de l'opposition, que nous venons trop tard pour en parler; car sans doute ce petit scandale doctrinaire ne tardera pas à être remplacé par un autre. Tout a été dit, en effet, à M. Duvergier de Hauranne, et son pamphlet n'existe plus guère dans l'esprit des hommes sensés que par les réponses qui lui ont été faites. Vous faites de l'opposition, lui a-t-on dit, mais votre opposition n'est qu'une opposition de personnes; elle n'est qu'une intrigue et non une opposition. Vous invitez l'opposition à se coaliser pour renverser ce que vous appelez l'ennemi commun, c'est-à-dire le ministère; mais que faites-vous donc depuis un an? et cependant le ministère du 15 avril dure encore. Vous avez accusé le gouvernement de corruption, et l'on vous a démontré que vous et vos amis, quand ils étaient au pouvoir, vous ne vous étiez pas fait faute de tout ce que vous reprochez aujourd'hui injustement à vos adversaires, les seuls que vous reconnaissiez, ceux qui occupent aux affaires la place que vous convoitez. Vous avez parlé de principes, de la nécessité de fonder un système, et l'on vous a mis au défi de venir apporter à la tribune autre chose que des déclamations vagues et des personnalités. Vous avez réclamé pour vous-même le nom de conservateur, et l'on vous surprend attaquant la royauté avec un ton d'hostilité que ne se permettrait pas l'opposition, très peu conservatrice, de l'extrême gauche. Vous avez parlé de communauté de principes, et l'on vous a prié de regarder autour de vous, et de nous dire quels sont vos amis, vos alliés à cette heure, et si, de votre propre aveu, vous avez la moindre communauté avec eux. Vous avez parlé de désintéressement, vous avez vanté votre abnégation personnelle, et l'on vous a répondu en vous dévoilant à vous-même quand votre vie se passait à jouer le rôle d'un ministre occulte, à gouverner, à administrer sous le nom et sous

la responsabilité de vos amis. Enfin, vous avez parlé de la réalité du gouvernement représentatif, et l'on vous a objecté que la première réalité de cette forme de gouvernement, c'est d'obéir au vœu de la majorité. Or, au milieu de toutes vos récriminations contre la chambre actuelle, et par ces récriminations même, nous voyons bien que la majorité n'est pas à vous.

Ajoutons que ces réponses et ces réfutations ne viennent pas seulement des adversaires que se sont donnés M. Duvergier de Hauranne et son parti, c'est-à-dire de la part de ceux qui partagent toutes leurs opinions sur la réforme, les lois de septembre, le traité des 24 articles, et d'autres points. Les journaux alliés de M. Duvergier de Hauranne et de ses amis les attaquent non moins vivement, tout en voulant les défendre. Il est vrai que ces alliés sont séparés des doctrinaires de tout l'espace qu'il y a entre des gens qui veulent le suffrage universel, la licence de la presse, qui repoussent tout ce qui est aujourd'hui, et d'autres qui, croyant déjà toucher au pouvoir, se hâtent de prendre leurs précautions contre ceux qui les y portent. Toujours est-il que M. Duvergier de Hauranne a trouvé aujourd'hui un bien cruel apologiste dans *le Courrier Français*. Résumant son écrit, *le Courrier* lui oppose les objections que cet écrit a fait naître. — Vous prétendez que les règles du gouvernement représentatif sont ouvertement violées, que le roi gouverne, que les chambres sont réduites à des votes de pur enregistrement; mais sur quoi fondez-vous votre accusation? Les ministres n'ont-ils pas l'appui de la majorité parlementaire? Si la majorité les repousse, que n'en profitez-vous pour les accuser, pour provoquer un vote qui les humilie en les renversant? D'ailleurs que font-ils, si ce n'est de suivre tout à la fois les préceptes et les exemples de vos amis? N'est-ce pas M. Persil qui a proclamé la doctrine *le roi règne et gouverne*. M. Guizot, dans une allocution célèbre, n'a-t-il pas exalté plus que personne le gouvernement personnel du roi? Qui a fait de la corruption un moyen de gouvernement, si ce n'est le parti doctrinaire? Avez-vous oublié la double souscription de 100,000 francs octroyée aux entrepreneurs du *Panthéon littéraire?* Le parti doctrinaire a fait plus qu'encourager et suivre la corruption, car il a tenté de la justifier. Rappelez-vous le discours de M. Guizot aux antiquaires de Normandie.

L'allié des doctrinaires ne leur fait pas grace, on le voit, des reproches qu'on leur a adressés. Mais est-ce pour les justifier qu'il reproduit, en les renforçant même un peu, les accusations très justes dont ils ont été l'objet? Nullement. *Le Courrier Français* déclare, au contraire, que rien n'est plus vrai, que les doctrinaires, étant au pouvoir, ont commis les mêmes fautes qu'ils reprochent maintenant à leurs successeurs. M. Duvergier de Hauranne s'en défend pour sa part, ajoute le journal que nous nous faisons un devoir de citer; M. Duvergier cite des fragmens de discours qui prouveraient que lui ou ses amis pensaient, en 1834, ce qu'il écrit en 1838; mais il s'agit moins ici des paroles que des actes, et l'on peut suivre la filiation de ceux du 11 octobre, jusque dans les actes du 15 avril.

Nous avons déjà cité plusieurs fois *le Siècle* et quelques autres journaux de la gauche, pour montrer toute l'estime qu'on porte aux principes et aux actes des doctrinaires, dans le camp où ils se sont établis. L'appréciation de leur conduite politique et de leurs écrits, par *le Courrier Français*, complète ce tableau. On peut bien, jusqu'à un certain point, se passer de la sympathie et de la considération de ceux que l'on combat; mais il n'en est pas ainsi de ceux avec qui l'on marche. Voilà pourtant où l'habileté de M. Duvergier de Hauranne a mené le parti doctrinaire.

Non pas, au moins, que l'opposition repousse M. Duvergier de Hauranne et ses amis! C'est une bonne fortune qu'on ne retrouve pas tous les jours, que le concours d'auxiliaires pareils. M. Duvergier de Hauranne attaque le trône, le gouvernement; il jette le blâme sur tout ce qui tient au pouvoir, sur tout ce qui n'attaque pas, en ce moment, l'ordre social et l'administration où ne figurent pas les amis du député doctrinaire; qu'il soit le bien-venu!

Il vient pour combattre le gouvernement, on le reçoit avec joie, ainsi que tout son parti; mais si on leur permet d'apporter leurs armes dans cette coalition, on leur refuse le droit de dérouler leur bannière. — Vous vous faites les accusateurs du gouvernement, leur dit-on; rien de mieux. Nous reconnaissons à tout le monde qualité pour cela. Vous avez fait tout ce que vous reprochez au pouvoir, n'importe. C'est, dit *le Courrier*, une question oiseuse que de rechercher si les hommes qui reprochent au cabinet d'avoir corrompu le gouvernement représentatif ont qualité pour se faire ses accusateurs. Il est vrai que *le Courrier* ajoute quelques lignes plus bas : « Les doctrinaires comprendront désormais à quelles fâcheuses entraves ils ont assujetti la presse et la pensée en éditant les lois de septembre. » Ainsi, tout en les admettant parmi les accusateurs, l'opposition ne laisse pas que de déclarer les doctrinaires coupables de leurs faits et gestes passés. En effet, sans les lois de septembre, qu'il a votées avec ses amis, que n'eût pas été le pamphlet de M. Duvergier de Hauranne, qui s'est cependant donné les coudées assez larges en ce qui est du trône et de la royauté! Quel surcroît d'argumens n'eût-il pas fourni à l'opposition contre la dynastie et le gouvernement de juillet! Et cependant les doctrinaires entendent conserver les lois de septembre quand la gauche les aura aidés à remonter au pouvoir. Ils l'ont déclaré formellement. Que va dire maintenant l'opposition?

On se joue mutuellement; mais la haine pour l'ennemi commun, comme les doctrinaires nomment le gouvernement, domine tout. Les doctrinaires savent bien que le gouvernement représentatif n'est pas plus faussé qu'il ne l'était quand ils figuraient au ministère; ils savent bien qu'une fois ministres, la gauche les accusera, comme ils accusent aujourd'hui le gouvernement. Rien dans le gouvernement ne les choque en réalité; ils se disent bien intérieurement que les déclamations de corruption ne sont, comme le disait aujourd'hui le *Journal des Débats*, qu'un édifice de mensonge, et que, si on voulait leur dérouler jour par jour leur administration et compter avec eux, ils recevraient

d'étranges démentis à leurs élans de vertu et de morale. L'opposition de gauche sait bien aussi tout cela; elle n'attend rien de bon des doctrinaires; elle le dit même assez hautement, comme nous venons de le voir; mais ce que veut toute l'opposition, ce que veulent à la fois l'extrême gauche, la gauche modérée et les doctrinaires, c'est une crise ministérielle, un désordre dans le gouvernement, où chacun se flatte de pêcher en eau trouble et de ravir sa proie à ses concurrens.

Mais si M. Duvergier de Hauranne veut une crise ministérielle, s'il est si impatient de rétablir ce qu'il nomme la liberté du gouvernement représentatif, la chambre ne va-t-elle pas lui être ouverte? Au lieu d'entasser dans un pamphlet des allégations qui n'ont pas même l'approbation des ennemis du gouvernement, et qui ne valent à son auteur que des éloges dérisoires, que n'attend-il le moment de monter à la tribune? C'est là qu'il verra, en un clin d'œil, si ses attaques violentes ont l'approbation de la majorité. M. Duvergier de Hauranne a développé en plusieurs pages ses idées sur la royauté constitutionnelle, il a longuement émis son opinion sur la conduite personnelle du roi; il a dit sa pensée sur la chambre, sur la nullité du rôle qu'on lui donne, sur la corruption qui se glisse dans son sein. M. Duvergier de Hauranne reculera-t-il devant ses propres vues? Désertera-t-il ses propres opinions à la tribune? Osera-il y répéter son pamphlet? Nous ne le croyons pas. Mais alors qu'a-t-il donc voulu en écrivant cette brochure? A-t-il prétendu changer autrement que par la chambre tous les maux qu'il signale? Y a-t-il deux hommes en lui, un député et un tribun, un conservateur et un révolutionnaire, un doctrinaire et quelque chose de plus? Dira-t-il que la chambre ne lui semble pas faite pour entendre et approuver de telles paroles, qu'il faut lui parler autrement? Alors, son inflexible logique doit l'amener à vouloir réformer la chambre, et ce serait là le but du pamphlet. Mais M. Duvergier et ses amis ont déclaré qu'ils ne veulent pas de la réforme électorale! Voyez un peu dans quel abîme de contradictions est tombé ce malheureux parti doctrinaire!

On doit avoir égard à cette situation difficile du parti doctrinaire, et ne pas montrer envers lui trop d'exigence. Nous ne croyons pas que M. Duvergier, à la tribune, répétera *toutes* ses accusations, et nous concevons facilement qu'il s'en abstienne; mais il en est qui veulent justement être vidées là, rien que là, et sans doute il ne fera pas défaut à ses propres provocations. C'est pourquoi nous allons en relever une.

M. Duvergier de Hauranne est entré dans quelques détails d'intérieur sur le ministère du 6 septembre. Il a traité de mensonge et de mauvaise foi la relation de quelques faits déjà publics, et qui ressortent du caractère même du parti doctrinaire. L'organe officiel du parti, rédigé par M. Duvergier lui-même, déclare que le député du Cher prouvera, quand on le voudra, qu'en 1836, M. Molé proposait des lois bien plus graves et bien plus sévères que les lois de disjonction et de non-révélation, et il menace de révéler

d'étranges choses à ce sujet. Les révélations du *Journal Général* seraient curieuses sans nul doute; mais exactes, nous en doutons; et ce doute nous est bien permis en voyant quelles allégations mensongères se permet journellement la feuille doctrinaire. Il y a deux jours encore, que le préfet de la Dordogne était venu à Paris pour traiter avec le gouvernement de la publication de la brochure de M. le général Bugeaud, brochure qui est, dit le *Journal Général*, dans les mains de M. le président du conseil, lequel ferait tous ses efforts pour obtenir des retranchemens et en retarder la publication. Or, le préfet de la Dordogne est venu à Paris pour se marier; or, jamais la brochure de M. Bugeaud n'a été dans les mains du président du conseil, et il n'a jamais été fait la moindre demande pour empêcher la publication ou retrancher quelques passages d'une brochure de M. Bugeaud. Le même journal a également affirmé, et toujours en déclarant que ces faits lui sont connus d'une manière positive, que le ministère préparait une loi de conversion des rentes; et là-dessus force aménités sur l'esprit changeant du ministère. Or, le ministère ne prépare pas de loi sur la conversion, et il s'ensuit que les honnêtetés du *Journal Général* découlent d'un fait inventé à plaisir. Un autre journal, trompé par l'assertion si positive du *Journal Général*, conclut de quelques entrevues entre M. Humann et les ministres, que le ministère organise un projet de conversion; mais M. Humann s'est prononcé, au contraire, pour l'inopportunité de cette mesure, et à moins que les circonstances qui lui semblent s'y opposer ne changent durant la session, c'est l'opinion qu'il soutiendra.

Après cet exemple de la véracité et de la bonne foi du *Journal Général*, on ne s'étonnera pas si nous engageons M. Duvergier de Hauranne à déposer ses révélations ailleurs que dans cette feuille. C'est à la tribune qu'il fera bien de les porter; nous pouvons lui dire d'avance qu'il y trouvera un adversaire tout-à-fait compétent pour lui dire à lui, qui ne peut savoir ces faits que par ouï-dire, si la loi plus grave que les lois de disjonction et de non-révélation a été proposée dans les conseils du 6 septembre par M. Molé ou par un membre doctrinaire du cabinet.

Un journal de l'opposition avance aussi, en termes très positifs, que M. Thiers a expédié un courrier au ministre des affaires étrangères, pour le détourner de l'évacuation d'Ancône, et qu'aussitôt après la réception de la lettre de M. Thiers, le conseil des ministres s'était assemblé pour délibérer sur son contenu. Tout est faux dans ces paroles. M. Thiers n'a envoyé ni lettre ni courrier au ministre des affaires étrangères, et personne, par conséquent, n'a eu à délibérer sur des représentations qui n'ont pas été faites. Le public commence-t-il maintenant à rendre justice à la véracité des journaux de l'opposition?

Nous voudrions n'avoir que ceux-là à combattre; mais nous ne pouvons garder le silence sur un nouvel article du *Journal des Débats*, où il effleure, en passant, la question des conversions graduées et habiles qu'il avait si sa-

vamment et si doctoralement traitée il y a quelque temps. Rien de plus juste, assurément, que les paroles du *Journal des Débats* au sujet de la corruption. Il est très vrai que l'opposition dans la presse émet d'abord un fait faux, qu'elle en déduit les conséquences avant qu'il soit démenti, qu'elle se fait une arme et un principe de ces conséquences, si le ministère dédaigne de répondre ou même s'il répond ; que ce fait acquis devient de l'histoire pour l'opposition, et que ces assertions, énoncées à dessein, produisent à la longue un ensemble sur lequel on échafaude une vaste accusation de corruption.

Rien de mieux ; mais que veut dire le *Journal des Débats* en parlant de quelques hommes de lettres qui ont quitté l'opposition pour défendre le ministère? Est-il question des écrivains du *Journal des Débats* qui faisaient de magnifiques éloges des doctrinaires aux dépens du cabinet du 15 avril, depuis sa fondation jusqu'après la discussion de l'adresse, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le ministère s'est trouvé consolidé par l'appui éclatant de la majorité de la chambre? « Repousser dans l'opposition les gens qui en veulent sortir, ce serait la plus sotte des politiques », dit *le Journal des Débats*, et aussi le ministère n'a-t-il pas repoussé le *Journal des Débats* ; aussi l'avons-nous vu venir nous-mêmes avec joie à une combinaison que nous avions désirée et demandée long-temps avant qu'elle fût accomplie, et à laquelle nous avions contribué de toutes nos forces. Le rapprochement du *Journal des Débats* du système d'amnistie et de conciliation qu'il avait combattu sous le ministère doctrinaire et après sa chute, était un évènement heureux, et nous dîmes alors ce que dit aujourd'hui le *Journal des Débats* : « Eh ! pourquoi donc le ministère refuserait-il l'appui de gens d'esprit à qui il prend envie de le défendre? » Nous avions droit de parler ainsi ; mais le *Journal des Débats* prend, en vérité, des licences étranges, en se donnant les airs d'accueillir ceux qui se convertissent, lui qui n'est qu'un converti de fraîche date, et souvent un converti de mauvaise humeur. Il faut s'entendre une fois pour toutes avec le *Journal des Débats* sur l'opposition et sa nature. Le *Journal des Débats* est toujours pour le ministère, quel que soit le ministre. Son adhésion tarde quelquefois de quelques jours, comme il est arrivé au 15 avril, mais elle vient infailliblement, et jamais le *Journal des Débats* ne se trouve dans l'opposition dès qu'un cabinet se consolide et triomphe. Il est vrai que le *Journal des Débats* l'abandonne presque toujours le premier, dès que la fortune l'abandonne. Le *Journal des Débats* a été contre M. Thiers, et il a défendu le cabinet du 11 octobre ; il a été pour le cabinet du 6 septembre, et il s'est décidé à défendre le cabinet du 15 avril après quelques jours d'hésitation et de *gradation habile*, il est vrai. Quel que soit le ministère qui vienne, que ce soit le cabinet du 6 septembre ou du 22 février, le *Journal des Débats*, à en juger par ses antécédens, lui donnera le secours de sa plume, et ne prendra pas moins des airs de convertisseur et d'apôtre envers ceux qui, comme nous, ont combattu les doctrinaires dans tous les temps, quand ils étaient ministres, et après qu'ils l'avaient été : deux situations trè

différentes pour le *Journal des Débats*, et qui changent bien sa manière philosophique et politique d'envisager les choses et les hommes!

M. X. Marmier, de retour de son voyage dans les contrées du Nord, a eu l'honneur d'être admis en audience particulière auprès du roi. Pendant plus d'une heure, le roi l'a entretenu des lieux que la commission scientifique envoyée avec *la Recherche* dans le Nord avait parcourus, des observations qu'elle avait dû faire, des obstacles qu'elle avait rencontrés. Il y a quarante ans, le roi visitait lui-même ces pays lointains. Parti de Danemark sur un frêle bateau, il aborda en Norvége, visita Christiania, Drontheim, et s'en alla d'île en île jusqu'au cap Nord. De là, il revint par la Laponie, s'arrêta à Kautokeino, à Torneo, traversa toute la Finlande et toute la Suède. Les moyens de communications dans ces parages à demi déserts n'étaient pas alors, à beaucoup près, aussi faciles qu'ils le sont maintenant. On ne pouvait s'en aller de Drontheim à Hammerfest qu'avec des barques de pêcheurs; c'était un long et aventureux trajet qui se fait commodément aujourd'hui avec le bateau à vapeur. Le passage du golfe de Finlande était également long et dangereux. Le jeune prince voyageait incognito, étudiant, observant, s'arrêtant tantôt dans le chalet isolé, tantôt faisant un long détour pour voir quelque grande scène de la nature; puis, déposant son bâton de voyageur dans la demeure du marchand, du prêtre, et s'informant auprès d'eux de tout ce qui avait rapport à l'état moral et matériel du pays. Tout ce voyage, si beau, si hardiment conçu, si pleinement exécuté, a laissé dans l'esprit du roi un profond souvenir. Au bout de quarante ans, il se rappelle encore, avec une exactitude incroyable, les noms des lieux où il s'est arrêté, des personnes qu'il a connues. Il dépeint, comme s'il les voyait encore, les sites qui ont frappé ses regards, et la physionomie des hommes qui l'ont intéressé. La langue danoise et suédoise qu'il parlait avec les paysans du Nord vit encore dans sa mémoire, en sorte qu'en l'écoutant retracer une époque déjà si reculée, après tant d'évènemens qui ont dû le distraire de ses souvenirs, on dirait un voyageur revenu tout récemment du Nord et racontant ses émotions de la veille.

Pendant que le roi garde ainsi dans son cœur les images du temps passé, dans le Nord on se souvient aussi de lui, et ceux qui l'ont vu s'arrêter parmi eux, et ceux qui ne connaissent son voyage que par tradition, aiment à prononcer son nom. Sur toute la route que les membres de la commission ont suivie, en Norvége, en Suède, et jusqu'au pied du cap Nord, ils ont trouvé des pêcheurs, des paysans qui venaient leur parler de ce jeune prince qu'ils avaient connu autrefois, dont ils vantaient les qualités modestes, et dont ils répétaient l'histoire à leurs enfans. Deux princes seulement ont pénétré aussi avant dans le Nord : Louis-Philippe et Chrétien IV. Celui-ci partit au mois d'avril 1599; Louis-Philippe dans le même mois, en 1795. Leur voyage se fit du reste d'une manière bien différente; le roi de Danemark l'entreprit



avec une escadre de huit vaisseaux, et le jeune prince français qui venait du collége de Reichenau, où il avait enseigné pendant un an les mathématiques, n'emportait qu'une faible lettre de change sur un banquier de Copenhague. La tradition populaire a pris, à deux siècles de distance, ces deux noms et les a répandus à travers tous les chalets de la Norvége.

Vendredi, M. X. Marmier a eu l'honneur de dîner avec la famille royale. Il a été accueilli avec une auguste bienveillance par la reine et les princes, qui portent un intérêt touchant à tout ce qui se rattache aux différentes contrées que le roi a parcourues, et dont il parle avec affection.

— *Lady Melvil*, comédie en trois actes de MM. de Saint-Georges et Leuven; *Olivier Basselin*, vaudeville de Brazier, arrangé par M. de Coucry, ont réussi complètement au Théâtre de la Renaissance. Des airs nouveaux, composés par MM. Grisar et Pilati, des chœurs donnaient une importance musicale à ces pièces. M^me Thillon, fort jolie actrice, a chanté avec grace et avec agilité plusieurs morceaux destinés à faire briller sa voix de *prima donna*. Voilà le théâtre Ventadour assis sur les deux colonnes qui doivent le soutenir : le drame et l'opéra de petite dimension. Dieu veuille que ces deux colonnes suffisent à le porter !

— La plus grande activité règne à la Comédie française. Les répétitions de *la Popularité*, de M. Casimir Delavigne, se poursuivent sans relâche en même temps que celles de *Bajazet*, que M^lle Rachel nous rendra dans quelques jours. On annonce pour la fin du mois la première représentation de *la Popularité*.



F. BONNAIRE.

# LE BAL

# DU VICE-LÉGAT.

## I.

Au temps où le Comtat Venaissin faisait partie des états du Saint-Siége, un vice-légat représentait à Avignon l'autorité papale. Ses pouvoirs étaient fort étendus et ses prérogatives presque souveraines : la ville avait cependant d'assez beaux priviléges; elle pouvait en appeler en cour de Rome des rescrits qui attaquaient ses franchises, et les consuls qu'elle nommait chaque année soutenaient vigoureusement les intérêts publics. Mais dans ce conflit d'autorités, il n'y avait pas grande sécurité pour les intérêt privés, et souvent le despotisme des vice-légats pesa fort sur la noblesse et la bourgeoisie du pays. Pour ce qui est du menu peuple, il n'y prenait pas garde, et pourvu qu'on ne lui vendît pas le pain trop cher, pourvu qu'il eût souvent de belles processions, il se tenait tranquille et criait volontiers devant la porte du palais : Vive monseigneur !

Au commencement du seizième siècle, c'était un noble Milanais nommé Orlando de Carreto qui gouvernait l'état venaissin : il était entré jeune dans les ordres; mais il n'avait que le diaconat, et il disait que pour se faire prêtre il attendait qu'il fût cardinal. En ce temps-là les mœurs du clergé n'étaient pas exemplaires; c'étaient les gens d'église qui causaient les plus grands scandales. La jeunesse d'Orlando de Carreto avait été fort dissolue; mais il avait racheté cela plus tard

par quelques semblans de dévotion, et les iniquités de sa vie passée ne nuisirent pas à son élévation. Il était vieux déjà quand il arriva à Avignon, et il ne se souciait plus des péchés auxquels il s'était jadis adonné; mais, bien que ses habitudes fussent régulières, il était au fond de l'ame ce qu'il avait toujours été, un homme sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni au diable. Il n'aimait personne en ce monde que lui-même et Giovani de Carreto, son neveu, le dernier de sa race, le seul héritier de son nom: c'était lui qui l'avait élevé avec une affection jalouse, sans souffrir jamais que père ni mère eussent quelque autorité sur son enfant adoptif. Il l'avait amené d'Italie dans le Comtat Venaissin, et d'avance il songeait à lui faire faire quelque grand mariage; mais les avantages qu'il ambitionnait n'étaient pas faciles à rencontrer, et en attendant, le jeune cavalier menait une vie de grand seigneur, libre et dissipée.

Don Giovani était parfaitement beau de visage; son esprit vif et hardi ne manquait pas de culture; mais il avait une ame égoïste, des passions effrénées, un caractère fourbe et inconstant. Sa haute position, ses amours avec quelques grandes dames, son orgueil, ses bravades, ses vaniteuses indiscrétions, lui suscitèrent de mortels ennemis dont il ne se souciait guère, car il était brave, et l'épée à la main il ne craignait personne. Le vice-légat feignait d'ignorer tous ces scandales, et quiconque eût osé lui en porter quelque plainte aurait été fort mal venu.

Après avoir aimé, séduit et trompé beaucoup de belles dames dont quelques-unes allèrent au couvent faire pénitence de leur faiblesse, Giovani conçut une passion qui devint d'autant plus violente qu'il était moins aisé de la satisfaire. Vanina de Donis était une belle jeune femme qu'on ne rencontrait guère qu'à l'église, et deux ou trois fois l'année aux fêtes somptueuses que donnait le vice-légat, et auxquelles toute la noblesse d'Avignon ne pouvait se dispenser de paraître. Elle était gardée par l'amour jaloux d'un de ces vieux maris qui conservaient les bonnes traditions italiennes sur la manière de surveiller la vertu des femmes. Le marquis de Donis avait mis près de la sienne une vieille duègne alerte et défiante qui la suivait comme son ombre; la jeune dame ne parlait sans témoin qu'à son confesseur et ne sortait qu'accompagnée de son mari.

On ferait un livre des ruses qu'inventa don Giovani pour parvenir jusqu'à Vanina et des manœuvres qu'il employa pour éloigner le marquis de Donis; il ne fallut pas moins que lui susciter certaines affaires qu'il fut forcé d'aller arranger en cour de Rome. Sa femme,

A ces mots elle se leva. Au même instant les deux rideaux écartés se refermèrent.

— M. de Donis est là, dit Vanina avec une sombre résolution, il nous a vus. S'il t'attaque, défend ta vie; s'il veut me tuer, laisse-le faire; c'est son droit.

— M. de Donis! s'écria Giovani avec plus de colère et d'étonnement que de frayeur.

— Oui, il est là. Je viens de le voir, j'ai vu ses yeux luire dans l'ombre... Oh! Giovani, il nous regardait... Mon Dieu! miséricorde!

Ils écoutèrent; mais aucun bruit ne se faisait entendre, hors celui de l'orage qui s'apaisait.

— Ne tremble pas ainsi; je ne le crains pas, dit Giovani avec une hautaine arrogance; et toi-même, tu es en sûreté, tant que je serai là.

Il y eut un moment de silence; puis des pas pressés résonnèrent dans l'escalier, et la duègne entra tout éperdue.

— Monseigneur est de retour! monseigneur est ici! dit-elle, il est entré secrètement, sa clé ouvre toutes les portes, il est monté... j'étais derrière lui... Il est venu là... puis, il s'est retiré sans me voir.... Gérard, son écuyer, l'accompagnait, un flambeau à la main....

— Et où est-il allé? interrompit froidement don Giovani.

— Il est redescendu dans la salle basse.

— Ah! il a été prudent! dit le jeune cavalier en serrant sa dague.

— Pars, sauve-toi, dit impétueusement Vanina; tu peux sortir d'ici sans risque; va-t'-en, Giovani...

— Et quand je n'y serai plus, sais-tu ce qui peut arriver?

— Ce que Dieu voudra! je mets mon espoir en sa miséricorde.

— Monseigneur vous aime, dit la duègne en pleurant, il vous pardonnera, et c'est moi qui subirai le châtiment de tout ceci. Avec quelques soumissions et quelques paroles de repentir, les jeunes femmes savent bien obtenir grace...

— Non, non, point de repentir, point de soumission! s'écria don Giovani; crois-tu que je te laisserai ici à la merci de ce vieux tyran?

— Giovani, j'ai mérité mon sort, j'ai failli.... Je ne demanderai point de grace.... Que le marquis se venge et que Dieu me fasse miséricorde!...

Giovani savait que le marquis était un homme jaloux, incommode, mais qu'il était incapable de ces terribles vengeances dont quelques maris ont frappé leurs femmes infidèles; ce n'était pas le danger de Vanina qui le préoccupait, c'était un sentiment égoïste et jaloux. Sa

passion n'avait pas eu le temps de s'assouvir. Il lui en coûtait d'abandonner si tôt ses droits sur cette belle jeune femme; il ne pouvait souffrir qu'elle lui fût ainsi ravie. Pour lui, il n'y avait qu'une manière de se séparer de ses maîtresses, c'était de les abandonner quand il en était las. Il calcula rapidement les moyens qui lui restaient, et son parti fut pris aussitôt.

— Vanina, dit-il, je ne sortirai pas d'ici sans toi; tu vas me suivre...

— Va-t'en! s'écria-t-elle épouvantée.

— Tu n'oses! Mais ne m'as-tu pas dit que tu me sacrifierais mille fois ton honneur et ton salut!... A présent, si je te quitte, ce sera pour toujours..... Tu ne me reverras jamais, Vanina. Tu ne pourras plus échapper à ton mari : il ne se fiera plus à personne pour te garder; il t'enfermera, il sera ton geôlier....

— Dieu aura pitié de moi! interrompit Vanina éplorée, je mourrai....

— Seigneur don Giovani, au nom de tous les saints, dit la duègne pâle de frayeur, sortez d'ici.... Ne voyez-vous pas en quel péril nous sommes?... Fuyez, tandis que le passage est libre.... Si monseigneur fermait la porte du jardin....

Giovani s'assit. Les deux femmes se jetèrent à ses genoux, tremblantes, éperdues; mais il persista dans sa résolution.

— Non, s'écria-t-il, je ne te laisserai pas à la merci de ton mari... Et toi, Benigna, ma pauvre vieille, tu veux aussi rester. Le marquis te tuera, ou pour le moins il te fera mettre au couvent du Bon-Pasteur pour le reste de tes jours, avec les femmes de mauvaise vie.

Alors la duègne supplia sa maîtresse de fuir, d'échapper à la vengeance de son mari. Giovani recommença ses protestations.

— Eh bien! allons! dit Vanina, vaincue par cet hypocrite dévouement, égarée par l'effroi de cette situation; allons, et que Dieu me pardonne!

Il l'entraîna.

— Tiens-toi derrière moi, reprit-elle avec résolution, je veux marcher la première.

Ils descendirent. L'escalier était sombre, on n'entendait aucun bruit; la porte du jardin était encore entr'ouverte.

— Où me mènes-tu? demanda Vanina d'une voix défaillante.

— Je n'en sais rien, répondit tranquillement don Giovani.

Quand ils furent dans la rue, ils aperçurent devant la porte de l'hôtel les deux chevaux qui avaient amené le marquis et son vieil écuyer.

— En selle ! dit don Giovani, ravi d'un tel hasard et d'une si belle aventure; comme au temps de Pierre de Provence et de la belle Maguelone, nous allons courir les grands chemins.

— Sainte Vierge! s'écria la duègne, et moi, où irai-je?

— Où tu voudras, lui répondit don Giovani en prenant Vanina en croupe. Si tu veux nous suivre, monte l'autre cheval.

Il partit au grand trot, et la duègne, suffoquée de colère et de frayeur, s'écria :

— Que le diable, qui t'a servi de parrain, reprenne ton ame! Va, monseigneur te retrouvera, infame ravisseur!...

Tandis que ceci se passait, le marquis de Donis, debout derrière la porte de la salle basse, disait à son vieux serviteur :

— Gérard, je crois que cet homme est descendu. Point de scandale, refermons les portes. Par les clés de Saint-Pierre! elles ne s'ouvriront plus! Allons là-haut, maintenant.

Mais en sortant il se heurta à la duègne, qui rentrait, et qui se jeta à ses pieds. Le ressentiment l'emporta sur la frayeur; elle retournait pour déclarer au marquis tout ce qui venait d'arriver.

## II.

Don Giovani était un de ces hommes qui ne calculent jamais que l'intérêt du moment et la satisfaction de leurs passions. Il avait cette audace qui naît d'un égoïsme profond; rien ne l'arrêtait ni ne l'embarrassait pour parvenir à son but; il y allait, dût-il écraser tout ce qui lui faisait obstacle, et il n'avait nulle prévoyance pour les résultats de ses folies. Ce fut ainsi que cette nuit-là il emmena Mme de Donis sans savoir ce qu'il en ferait le lendemain. Il eut l'idée de la conduire d'abord chez le comte de Passandi, un jeune noble d'assez mauvais renom, dont il était l'ami, et qui vivait sur ses terres, à quelques lieues d'Avignon. Mais à moitié chemin, Vanina se trouva si mal, qu'il fallut s'arrêter. Le temps, un moment rasséréné, redevenait sombre, et la pluie recommençait à tomber. On ne voyait rien à deux pas devant soi, et don Giovani, ne sachant que faire, reniait Dieu en italien et en français. Heureusement il avisa sur la route une petite maison à laquelle une branche de pin, suspendue devant la porte, servait d'enseigne, et il parvint, non sans peine, à se faire ouvrir ce misérable logis.

— Jésus! dit l'hôtesse en s'apercevant au costume de ces étrangers qu'ils étaient gens de distinction, quel jour de bénédiction! En-

core des voyageurs! Ma maison est pleine; n'importe, monseigneur! je vous donnerai mon propre lit, et cette belle jeune dame ne s'y trouvera pas mal couchée. Vous faut-il quelque chose? un peu d'eau de coing ou du vin à la sauge? Cela réconforte par le mauvais temps qu'il fait, et sèche les humidités du corps.

En parlant ainsi, elle regardait curieusement M^me^ de Donis, dont la toilette annonçait assez la fuite précipitée. Elle n'avait ni surcot ni chaperon, et ses longs cheveux blonds retombaient, dénoués et mouillés de pluie.... Elle était pâle, défaillante, et elle se traînait à peine en s'appuyant sur don Giovani.

— Ma bonne femme, répondit-elle, il ne me faut rien, rien qu'un peu de repos dans quelque chambre où je sois seule. Conduisez-nous où vous avez dit.

L'hôtesse ouvrit le taudis où elle dormait. C'était une chambrette à laquelle on montait par un petit escalier de bois; il n'y avait qu'un lit, un escabeau boiteux, et la pluie tombait à travers les barreaux de la fenêtre. La noble dame s'assit sans regarder autour d'elle; mais toute cette pauvreté fit mal au cœur à Giovani, et il resta debout devant Vanina, d'un air déjà froid et mécontent. Elle pleurait, et il ne lui disait rien.

— Pardonne, pardonne, Giovani, dit-elle en essuyant ses larmes, je sais qu'à présent il ne faut pas pleurer ainsi... Nous ne nous quitterons plus.... mon Giovani, ensemble pour la vie!.... Eh! que m'importe le reste du monde? Non, je ne regrette rien de ce que je viens de laisser... Tu m'emmèneras bien loin d'ici en quelque lieu où je ne puisse jamais entendre parler de mon pays, de ma famille.... A présent, je suis morte pour tous les miens. Où vas-tu me conduire, Giovani?

— Où tu voudras, répondit-il tranquillement.

— Eh bien! nous irons nous cacher au fond de l'Italie, dans ce château dont tu m'as parlé si souvent.

— C'est comme un nid d'aigle suspendu à la cime d'un rocher, dit Giovani.

— Qu'importe? nous serons bien partout où nous serons ensemble.

Elle lui parla encore long-temps avec exaltation de ses projets, et lui l'écoutait distrait, et la regardant préoccupé seulement de la grace passionnée de sa physionomie.

— Tu es belle, et je t'aime! interrompit-il brusquement. Vanina, je ne veux te dire autre chose jusqu'à demain.

Le lendemain matin Vanina dormait d'un sommeil pénible, et

pourtant profond; Giovani la quitta pour respirer un moment hors de cette chambre dont la nudité lui faisait horreur. Il descendit dans le jardinet clos d'aubépines qui s'étendait derrière la maison. Le soleil venait de se lever, et ses tièdes rayons plongeaient dans le feuillage reverdi par la pluie. Les fleurs secouaient leurs pétales pleins de parfums et de rosée; tout faisait encore silence comme pendant la nuit, et le chant des moissonneurs n'éveillait pas encore la campagne déserte. Quelqu'un avait pourtant devancé Giovani dans le petit jardin, une jeune fille était assise sur le banc de pierre qui régnait tout le long de la maison. A son aspect, Giovani fut saisi du plus vif sentiment d'admiration et de convoitise, qu'il eût ressenti de sa vie. Elle était grande, et ses formes, encore un peu frêles, annonçaient une extrême jeunesse; mais la beauté de son visage était déjà parfaite. Ses traits d'une régularité pure avaient cette expression fière et calme qu'on trouve au front de la Vierge. Ses cheveux étaient de cette rare nuance noire dont les reflets bleuâtres ont un si doux éclat; la ligne presque horizontale de ses sourcils formait deux fines arètes, dont la courbe insensible couronnait des yeux sereins, comme ceux des anges. Il y avait autour de cette divine figure comme une auréole d'innocence et de pureté.

Giovani s'approcha sans bruit; la jeune fille ne le voyait pas, elle arrangeait un gros bouquet de liserons roses épars sur ses genoux. Sa robe de sergette noire, sa gorgerette blanche et modestement serrée au cou, n'annonçaient pas une demoiselle de grande condition; cependant la délicatesse et la blancheur de ses petites mains prouvaient qu'elle ne travaillait point pour gagner sa vie; une capette à grand collet, un chaperon d'étoffe commune étaient posés près d'elle avec un léger bâton de voyage.

— Belle pèlerine, d'où venez-vous ainsi toute seulette? dit Giovani en se montrant tout à coup.

La jeune fille se leva avec un geste de frayeur, et répondit d'une voix tremblante :

— Seigneur, je ne suis point seule, et je ne reviens d'aucun pèlerinage.

— En effet, vous n'avez ni rochet ni bourdon. Allez-vous loin, belle enfant?

— Je vais à Avignon.

— Ah! vous êtes d'Avignon? Et quel bon hasard vous a amenée ici?

— Je revenais de l'Ile où demeure un de nos parens; hier soir le

mauvais temps s'est levé, et il a fallu s'arrêter. Maintenant je vais repartir. Dieu vous garde, seigneur!

Elle allait s'éloigner, Giovani la retint.

— Un moment, un seul moment, dit-il: je voudrais savoir qui vous êtes; ne me direz-vous pas votre nom?

— Je m'appelle Aleli, répondit-elle avec un embarras plein de confusion.

— Aleli! ce nom n'est pas dans le calendrier romain; qui vous l'a donnée, mon doux ange?

— C'est le nom espagnol d'une fleur; je suis née en Espagne....

— Quel emblème charmant! Oui, vous deviez avoir une fleur pour patronne. Votre visage est frais, suave, comme les plus belles fleurs du printemps.

La jeune fille ne paraissait pas du tout touchée de ces fades complimens. Elle fit une humble révérence à don Giovani et voulut s'éloigner.

— Vous ne daignez pas me répondre, dit-il en la retenant; pour qui me prenez-vous donc? Voyons, ai-je l'air d'un soudard, d'un aventurier, ou bien d'un de ces minces cadets de famille, qui sont toujours en chemin pour la maison de quelque parent plus riche qu'eux. J'en connais de ces gens, n'ayant que la cape et l'épée, qui font métier de conter fleurette à toutes les jeunes filles. Mais moi, je ne vaux pas si peu; je suis le plus grand seigneur du Comtat Venaissin; je suis don Giovani de Carreto, le neveu du vice-légat.

— Monseigneur, s'écria la jeune fille saisie d'étonnement et de crainte, pardonnez, je sais le respect que je vous dois.

— Bien, bien, interrompit-il, asseyez-vous là, près de moi, belle enfant. Vous tremblez; eh! que craignez-vous? Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter, me parler encore? Moi, je passerais volontiers ma vie dans ce doux entretien....

Elle s'assit tremblante, effarouchée, à quelque distance de don Giovani, et il la contempla en silence pendant un moment; puis il reprit :

— Vous êtes belle, et je vous aime, Aleli, je vous aime d'amour!

— Vous raillez, monseigneur, s'écria-t-elle.

— Non! non, je jure sur mon honneur de gentilhomme que je dis vrai....

— Mais vous ne me connaissez pas? interrompit-elle avec un grand étonnement.

— Je vous connais, je vous ai rencontrée déjà et je vous cherchais;

depuis la première fois que je vous ai vue, je vous cherche toujours.....

— Ceci est impossible, interrompit-elle encore.

—Impossible! Comment? C'est dans les rues, à l'église, que je vous ai plusieurs fois aperçue.

Elle sourit et fit un petit geste négatif, comme quelqu'un auquel on vient de faire un mensonge flagrant.

— Oui, reprit le jeune cavalier en s'animant, je vous aime et je vous reverrai, je le jure; dès ce moment, je m'attache à vos pas....

A ces mots, il avança la main pour prendre les mains mignonnes, que la jeune fille tenait modestement croisées; à ce geste, elle se leva; ses grands yeux timides s'animèrent d'une indicible expression de fierté; Giovani comprit avec une jalouse satisfaction qu'il était le premier homme qui eût osé lui parler ainsi. Sa convoitise, la rage d'amour, qui commençait à le prendre, s'en augmentèrent.

— Monseigneur, dit la jeune fille après un moment de silence, voici qu'il se fait tard. Dieu vous garde, il faut que je parte; on m'attend.

En effet, sa monture était déjà sur le chemin; c'était un gros âne gris à crins noirs, comme celui de la crèche; un vieux valet tenait la bride, et une robuste servante venait derrière.

Giovani prit un air suppliant.

— Ne me repoussez pas, dit-il d'une voix douce et passionnée; voyez, je suis humble, soumis.... je donnerais ma vie et mon salut pour être aimé de vous....

Comme il disait ces mots, le visage pâle de Vanina parut aux barreaux de la fenêtre, au-dessus du banc, et elle dit : Quelle trahison, don Giovani!...

Il leva la tête, un moment interdit, et la jeune fille lui échappa avec la légèreté d'un oiseau qui s'envole. Vanina restait le front appuyé aux barreaux, en face de don Giovani; ils ne se dirent rien, mais il y eut entre ces deux êtres, qui se séparaient violemment, une communication plus rapide que la parole; Vanina vit d'un regard jusques au fond du cœur de don Giovani. Alors, avec la grandeur d'une femme touchée à mort dans sa renommée, dans son honneur, dans sa fierté, dans son amour, elle leva la main avec un geste de reproche, de pitié, d'adieu, et disparut.

Giovani haussa les épaules, réfléchit un moment, et alla faire seller son cheval. Quelques minutes après, il avait repris le chemin d'Avignon. On l'avait à peine perdu de vue, lorsque le marquis de Donis

arriva, suivi de son écuyer et de la duègne. Le vieux noble avait repris l'épée qu'il portait au temps des grandes guerres d'Italie; sa longue moustache grise, sa taille haute et droite, lui donnaient une apparence tout à la fois hardie et vénérable. Sa vigoureuse vieillesse pouvait encore se mesurer avec avantage contre la jeunesse efféminée de Giovani de Carreto. Depuis le milieu de la nuit, il était à la recherche du ravisseur de sa femme, et un heureux hasard lui avait fait prendre le bon chemin.

— Commère, demanda la duègne, ne pourriez-vous me dire si un jeune homme vêtu de drap vert et menant une dame en croupe n'a pas passé par ici?

A cette question, l'hôtesse quitta le seuil de la porte et répondit mystérieusement : Le jeune homme s'est arrêté ici cette nuit; il vient de partir après avoir payé sa dépense, preuve qu'il ne reviendra pas. La dame est là-haut.

— Jésus-Dieu, fit la duègne stupéfaite; il l'a déjà laissée! Ce n'était pas la peine de l'emmener.

Le marquis de Donis mit pied à terre, et commandant à son écuyer et à la duègne de l'attendre, il monta seul dans la chambre où était sa femme. Vanina était à genoux, le front baissé sur l'escabelle, les bras pendans, les cheveux épars; elle était effrayante ainsi; on eût dit une condamnée attendant le coup de hache du bourreau. La malheureuse était tombée là après avoir vu partir don Giovani; elle ne pleurait pas; ses lèvres remuaient sans articuler aucun son; mais, au fond du cœur, elle priait Dieu, son seul espoir, son seul refuge en cette horrible détresse. Le marquis la considéra un moment d'un œil fixe; puis il dit : Vanina!

A cette voix, un cri sourd s'échappa de sa bouche, elle essaya de se lever; mais elle retomba sur ses genoux et resta muette, anéantie aux pieds de son mari.

Le marquis de Donis aimait sa femme, et il était capable de dévouement et de générosité. L'état où il la retrouvait lui causa une douloureuse pitié, et toute la colère qu'il avait au cœur s'évanouit.

— Vanina, dit-il doucement; allons, relevez-vous.

Elle obéit; il y eut un silence. Le marquis songeait à ce qu'il allait faire. La jeune femme attendait son arrêt avec la morne tranquillité d'une ame tombée dans les derniers abîmes du désespoir.

— Madame, reprit le marquis, vous m'avez offensé, j'ai droit de me faire justice; mais je suis peut-être déjà assez vengé: votre amant vous a abandonnée, c'est un lâche! J'aurais dû le tuer cette nuit;

je l'eusse tué, si je n'avais craint votre public déshonneur, si je n'avais l'ame trop haute pour assassiner mon ennemi chez moi, sans défense. Je l'ai laissé aller. Aujourd'hui, je le cherchais pour me battre avec lui jusqu'à ce que mort s'en suivît pour l'un des deux. Je n'ai retrouvé que vous...

— Seigneur, mon sort est en vos mains, interrompit-elle d'une voix mourante; prononcez, et je subirai mon châtiment sans murmurer contre votre justice...

Le marquis fut entièrement gagné par cette soumission.

— Je vous laisse la maîtresse de votre sort, dit-il; où voulez-vous aller?

— Dans un couvent, seigneur; dans le couvent le plus austère et le plus pauvre. Rien ne me paraîtra trop rigoureux pour racheter de si grandes fautes. J'achèverai ma vie dans la pénitence, et au jour de ma mort, peut-être vous me pardonnerez, seigneur, peut-être j'aurai mérité que Dieu me reçoive.

— Je vous pardonne, Vanina, répondit M. de Donis; vous allez revenir avec moi, dans votre maison.

— Seigneur, interrompit-elle en pleurant, soyez mille fois béni pour tant de miséricorde et de bonté; mais comment reparaître ainsi déshonorée! Non, non, il faut m'aller cacher en quelque lieu où le monde puisse m'oublier!

— Le monde ignorera tout ceci, répondit le marquis; nous allons rentrer ensemble à Avignon; je dirai que vous étiez venue à ma rencontre par mon ordre, et si l'on en doutait, personne du moins n'oserait vous le dire en face. Il se peut que l'indiscrétion de cet homme fasse courir de méchans propos, mais le monde n'y prendra pas trop garde quand je n'aurai pas l'air d'y croire; d'ailleurs, nous vivrons de manière à manifester notre bonne amitié. Je veux que vous ayez désormais les plus riches joyaux, les plus beaux habits; je veux donner des fêtes où vous serez la plus belle. Venez, Vanina, venez.

Elle lui baisa les mains avec un élan de reconnaissance; il put croire que sa générosité l'avait consolée, que tout était réparé; mais Vanina retournait au monde le cœur navré, mort à toute espérance de bonheur; elle n'aspirait plus qu'à la vie pénitente, à la solitude du cloître.

## III.

Environ quinze jours plus tard, Giovani assistait un soir au coucher de son oncle dans une vaste chambre ornée comme une chapelle,

et qu'éclairait doucement un faisceau de bougies caché sous une gaze transparente. L'aumônier, agenouillé dans la ruelle du lit, récitait tout haut les prières que le vice-légat suivait avec distraction. Giovani, debout devant une glace de Venise grande comme la main et encadrée dans une magnifique marqueterie, rajustait son collet parfumé, et passait une pendeloque faite d'une seule émeraude à son oreille droite.

—Giovani, dit le vice-légat en jetant un coup d'œil sur la toilette de son neveu, où vas-tu donc ce soir?

— En un lieu où je serais mortellement fâché de ne pas paraître avec avantage.

— Y aura-t-il compagnie nombreuse?

— Personne, j'espère.

Il y eut un silence; puis le vice-légat reprit d'un ton moitié gai, moitié sérieux : Giovani, prends garde qu'il t'arrive malheur; je ne dis pas quelque jour, mais quelque nuit. Tu ne vas pas seul?

—Je vais seul absolument, mon oncle.

— Quelque grande aventure! murmura le vieux Carreto; quand on est jeune, quand on est beau cavalier, aimé des dames, cela arrive tous les jours. Quand on est vieux...

Il soupira et reprit, en se tournant vers son neveu : Viens là, Giovani, que je te parle.

Le jeune cavalier s'assit près de son oncle, les valets se mirent à l'écart, et l'aumônier continua ses oraisons.

— Giovani, dit le vice-légat à demi-voix, je crains pour toi ces visites nocturnes? Dans quel quartier vas-tu ce soir? Vas-tu chez M^me^ de Donis?

— La blonde Vanina! je ne l'ai pas vue depuis tantôt deux semaines. L'objet de mes vœux est une belle aux yeux noirs, aux longs cheveux d'ébène.

— Et tu ne me dis pas son nom?

— En vérité, je ne saurais, répondit Giovani d'un air mystérieux.

—Et si je le devine?

Le jeune cavalier secoua la tête avec un sourire.

— Voyons, la dame est-elle noble?

— Noble! s'écria Giovani; sachez que nulle famille de France ou d'Italie ne peut se vanter d'être de plus antique race.

— C'est une de ces noblesses qui font remonter leurs parchemins au déluge; il y en a tant que je ne saurais la reconnaître. Et cette grande dame habite un palais?

— Je n'ai pas encore vu sa demeure, répondit Giovani en riant, et pour y entrer, il m'a fallu séduire la garde qui veille à sa porte.

— Sa garde! c'est donc une princesse de sang royal, ou tout au moins la femme de quelque seigneur souverain, faisant battre monnaie dans ses états? Il n'y en a plus guère de ceux-là en France depuis le roi Louis XI, d'heureuse mémoire. La tête vous tourne, mon neveu! Giovani, sois prudent et regarde bien où tu passes. As-tu tout ce qu'il te faut?

Il sortit à demi une dague cachée dans sa ceinture, et fit sonner son escarcelle.

— Bien! continua le vice-légat en lui donnant un léger coup sur l'épaule; va, et Dieu te garde, mon enfant!

Puis, le suivant d'un regard satisfait, il murmura : C'est bien mon sang, mon propre enfant, l'image vivante de ma jeunesse! je n'ai plus de joie qu'en lui; tout le reste m'est ennui et dégoût maintenant.

Il regarda dans le miroir sa face jaune, ridée, et accompagnée de quelques mèches de cheveux gris, et il ajouta avec un soupir : Voilà pourtant ce que nous devenons! Lui aussi sera vieux quelque jour!

Minuit venait de sonner à Notre-Dame-des-Doms, lorsque Giovani sortit du palais, enveloppé d'une légère cape et son toquet rabattu sur les yeux. La nuit était fort noire, et à cette heure avancée nul bruit ne s'élevait de la ville endormie. A travers cette masse d'ombres, quelques lueurs apparaissaient de loin en loin comme des phares, c'étaient celles des lampes que les veilleurs entretenaient derrière le vitrail de leur logette dans le clocher des églises. Les rues étaient absolument désertes, et il n'était pas aisé de trouver son chemin dans cet obscur labyrinthe. Giovani en connaissait bien les détours, car il allait vite et sans hésiter. Arrivé au centre de la ville, il s'arrêta devant une lourde porte clouée en fer qui fermait l'entrée d'une ruelle noire, étroite, puante comme un égout de l'enfer. Au léger coup qu'il frappa, le guichet s'ouvrit sans bruit et se referma aussitôt sur l'aventureux cavalier.

— Me voici donc dans la juiverie! dit-il en regardant autour de lui sans rien voir; quelle obscurité! on ne distinguerait pas, à côté de soi, sa maîtresse d'un vieux moine! Il faut que tu me conduises, Laurent.

— Monseigneur, répondit le guichetier, me voici; j'ai exécuté vos ordres, l'échelle est droite contre la lucarne. Par tous les saints! que votre seigneurie songe cependant à ce qu'elle va faire! depuis vingt ans je ferme tous les soirs cette porte à l'heure du couvre-feu pour ne

la rouvrir que quand on sonne le premier angelus. Je connais bien la race d'Abraham : jamais juive n'a donné un rendez-vous à un chrétien sans méchante intention....

— Au diable l'avis! interrompit Giovani; si elle m'avait donné un rendez-vous, je ne serais pas obligé d'entrer chez elle par escalade; elle m'aurait ouvert la porte. Marche.

Le guichetier obéit. Au fond de la ruelle il y avait une maison de chétive apparence, et dont la façade, percée de lucarnes irrégulières, s'élevait à une grande hauteur. Une échelle, dressée contre le mur, touchait à l'une de ces ouvertures qu'on avait négligé de défendre avec un grillage, parce qu'elle était à trente pieds au-dessus du sol. Giovani monta lestement, pourtant il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, tant cette situation était étrange et nouvelle pour lui. Pour la première fois, il allait tenter un acte de violence; jusque-là il avait autrement vaincu les obstacles, et nulle résistance inexorable ne l'avait réduit à un si misérable rôle. Il n'en avait aucun scrupule; l'honneur d'une femme, d'une juive surtout, était chose de si peu de considération pour lui! mais il éprouvait une sorte de dépit, d'humiliation profonde d'avoir échoué dans ses tentatives de séduction et d'être obligé d'agir comme un forban pour venir à bout de son dessein.

Giovani passa hardiment à travers la lucarne, et il se trouva dans un escalier tournant, qu'il descendit à pas de loup. Il avait calculé les chances de cette tentative; il savait qu'à cette heure de la nuit toute la famille juive, réunie dans le jardin, célébrait la fête des tabernacles, et il se mit à parcourir librement la maison. Après avoir passé par plusieurs pièces qu'il parcourut à tâtons, il entra dans une chambre dont un rideau de soie fermait l'entrée. Une faible clarté venait de la fenêtre ouverte et devant laquelle des plantes grimpantes étendaient leurs rameaux. Giovani sentit sous ses pieds une fine natte; un vague parfum de sandal flottait dans l'air; des vêtemens étaient épars sur les siéges, et un petit miroir chatoyait dans cette demi-obscurité. A côté de cette chambre il y avait un réduit tout embaumé par les fleurs qui garnissaient le balcon, abrité, selon la mode espagnole, par une sorte de tendelet. Le jeune cavalier s'arrêta là; il avait un certain battement de cœur. Des voix psalmodiaient sous le balcon, et la lumière rougeâtre des flambeaux vacillait dans les branches de jasmin derrière lesquelles se cachait Giovani. Il regarda en bas, et un moment l'étonnement et la curiosité dominèrent ses autres impressions. Sous les murs de cette maison

enfumée et d'un si misérable aspect du côté de la rue, s'étendait un petit jardin planté de grenadiers et d'arbres de Judée. Sur la terrasse pavée de marbre jaillissait une fontaine entourée de fleurs rares; on eût dit le vestibule d'un de ces palais arabes dont l'Espagne possède encore quelques magnifiques ruines. Pour célébrer la fête des tabernacles, on avait élevé sur la terrasse une cabane de feuillage; la table était dressée sous ce dais de verdure; les vases de cristal et d'argent reluisaient à ce somptueux couvert; jamais Giovani n'avait vu, même dans le palais du vice-légat, un tel luxe d'orfévrerie.

Le juif Ben-Jacob, debout devant la table, récitait en hébreu les prières d'usage pour cette solennité. Il avait à la main une palme, symbole de l'Orient, la patrie de son peuple, le berceau de sa religion. Sa fille et un jeune homme vêtu à la manière des juifs d'Arménie étaient à ses côtés. Au bas bout de la table se tenaient un vieillard et quelques femmes; c'étaient les serviteurs de la famille. Giovani fut étrangement surpris en voyant parée de joyaux qui eussent fait envie à une princesse la jeune fille qu'il avait retrouvée dans les rues d'Avignon pauvrement vêtue et coiffée d'un bonnet jaune, marque distinctive que les juifs étaient obligés de porter dans la capitale du Comtat Venaissin. Aleli était divinement belle sous ces habits de fête, dont les larges plis, bordés de franges d'or, traînaient sur ses pieds, chaussés de légères babouches.

Le jeune cavalier s'assit sur le balcon, et, caché par le feuillage, il écouta et regarda ce qui se passait en bas. La famille juive prit son repas debout et en silence; puis les servantes jetèrent quelques carreaux de soie sur le pavé de marbre, et Ben-Jacob vint s'asseoir entre sa fille et le juif arménien,

Les eaux de la fontaine fuyaient avec un doux murmure, les flambeaux, cachés sous le feuillage, répandaient de molles lueurs, et le parfum ravissant des citronniers en fleurs embaumait l'air. C'était comme une veillée des *Mille et une Nuits*. Ben-Jacob jeta autour de lui un triste regard, puis il dit avec un soupir :

— Nous ne célébrerons plus ici la fête des tabernacles; il faut encore une fois plier nos tentes. Que maudit soit le jour où ce Nazaréen a vu mon enfant!

— Mon père, interrompit vivement Aleli, nous retournerons en Espagne; souvent je vous ai entendu regretter Grenade, où je suis née.

— Que le dieu d'Abraham nous protége! Tout est changé! Au temps des rois maures nous vivions libres et honorés dans cette belle ville de Grenade, mais les rois catholiques y ont planté la croix, et la

persécution s'est élevée contre nous. Il faut aller plus loin. Siméon, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, quand je t'ai fait venir de si loin pour te donner ma fille, je croyais que nous demeurerions ici en paix jusqu'à la fin de notre vie. Dieu veut que nous reprenions nos sandales et notre bâton de voyage, et que nous nous en retournions avec toi; que sa volonté soit faite!

— Mon père, répondit le jeune homme, Israël n'a point de patrie! que pouvez-vous regretter ici?

Le vieux juif hocha la tête.

— Mon fils, dit-il, c'est un bon pays pour les gens de notre nation, et j'y ai amassé plus de richesses que la reine de Sabba n'en porta au roi Salomon. Le peuple n'y est point méchant pour nous, il nous croit pauvres, et il est depuis long-temps habitué à voir nos bonnets jaunes. Avec quelque circonspection il est aisé d'éviter ses avanies. Les nobles ont toujours besoin de nous; ils ont de belles terres qu'ils ne peuvent vendre; s'ils se trouvent avoir besoin d'argent, ils fondent leur vaisselle après nous l'avoir donnée en gage, et tout cela se fait par nos mains. Les uns se ruinent à faire belle figure à la guerre; pour ceux-là, nous faisons venir des armures d'Italie, des genets d'Espagne qu'ils ne paient jamais comptant; les autres nous demandent les parfums, les riches étoffes que nous tirons d'Orient. J'ai vu passer ainsi dans mes coffres le revenu de plus d'une baronnie. A ce propos, mon fils, et pour ton instruction, je dois te donner quelques avis. Si tu veux travailler en toute sûreté, ne prête jamais à ceux qui ont tout pouvoir, quelque avantage qu'ils t'offrent. Le vice-légat me donnerait en gage le palais pour une misérable somme de cent florins, que je lui répondrais que je n'ai point d'argent.

— Vieux Judas! pensa Giovani, demain je t'en emprunterai mille, et il faudra que tu les trouves!

Ben-Jacob continuait d'expliquer ses théories commerciales et financières avec la sagacité méticuleuse des gens de sa nation. C'était un véritable enfant d'Israël, tel que la persécution les avait faits, rapace, vindicatif, défiant, humble jusqu'à la lâcheté dans ses relations avec les chrétiens; mais une longue habitude de soumission n'avait point éteint en lui toute énergie; son dévouement à ses croyances religieuses pouvait aller jusqu'au martyre, et il n'hésitait point à sacrifier, s'il le fallait, une partie de sa fortune, à s'en aller mourir dans quelque contrée éloignée pour sauver l'honneur de sa fille et la soustraire pour toujours aux poursuites de don Giovani. Depuis long-temps, la belle Aleli était promise à Siméon de la tribu de Lévi, et

le jeune homme avait quitté le Levant où sa famille faisait un grand négoce pour venir épouser la fille de Ben-Jacob. Il était arrivé à Avignon depuis deux jours seulement, et il consentait avec joie à repartir, pourvu qu'il emmenât sa fiancée. Son regard amoureux ne la quittait pas, tandis que le vieux juif poursuivait ses discours prudens et pleins de sentences. Aleli rêvait, le front appuyé sur sa main, et ses yeux distraits suivaient le vol des papillons nocturnes, dont les grandes ailes sombres battaient autour des flambeaux. C'était encore une enfant fière et timide qui ne comprenait pas l'amour qu'elle inspirait, et dont le cœur tranquille n'avait jamais palpité.

Giovani contemplait cette scène avec une rage impatiente et jalouse. La nuit s'écoulait, il avait peur que le temps lui manquât; nulle autre frayeur, nulle autre inquiétude ne le troublait dans cette étrange et difficile situation.

Enfin la famille se retira; les flambeaux s'éteignirent subitement, et les lourdes portes se refermèrent les unes après les autres dans l'intérieur de la maison. Giovani avait un sang-froid et une audace peu communes; pourtant le cœur lui battit quand il entendit des pas légers traverser la chambre. Le rideau étendu devant la porte du cabinet le cachait à tous les regards; il était là debout, immobile, retenant son souffle, et une main sur sa dague. Aleli passa devant lui, il l'entendit commander à ses servantes d'allumer la lampe de nuit et de se retirer. La jeune fille s'assit sur l'espèce de divan qu'il y avait tout autour de la chambre. Elle n'avait point quitté sa robe de laine blanche ni le voile roulé en turban autour de sa tête. Les bras croisés, la tête inclinée, elle semblait plongée dans une paresseuse rêverie.

—Par le corps du Christ! que fait-elle donc là! pensa Giovani. Ceci est quelque veille obligée, quelque pratique de sa religion.

Il attendit encore. Un silence profond régnait dans la maison; tout semblait tranquille, endormi autour de la jeune fille. Elle-même était là calme, immobile, et les yeux à demi fermés. Enfin elle parut s'assoupir. Alors Giovani souleva le rideau et s'approcha sans bruit, sa barrette rabattue jusqu'au milieu du visage et sa dague luisante à la main; en ce moment il avait plutôt l'air d'un bandit que d'un amant introduit furtivement chez sa maîtresse. Avant qu'il l'eût touchée, la jeune fille rouvrit les yeux et se rejeta violemment en arrière avec un cri étouffé.

—Aleli, dit-il résolument et à voix basse, c'est moi, n'aie pas peur... tais-toi! tais-toi surtout!

En effet, elle se tut; en joignant les mains avec une expression de

terreur profonde, elle supplia don Giovani d'un regard éperdu. Il s'assit en souriant à ses côtés.

— Ma douce colombe, dit-il, ne tremble pas ainsi... Que crains-tu de moi, me voici soumis à tes genoux. Tu vois si je t'aime; moi don Giovani de Carreto, je suis entré ici comme un voleur dans l'espoir de te parler un moment... Je suis ici chez toi...

— Chez une juive! interrompit-elle.

— Oui, c'est un péché; mais j'ai des protections en cour de Rome, j'obtiendrai l'absolution du saint Père. D'ailleurs, ma religion, mon Dieu, c'est toi!

La jeune fille frémit; ces paroles d'amour étaient pour elle un blasphème. Giovani lui faisait horreur, quoiqu'elle ne comprît pas entièrement l'infame dessein qui l'amenait et le péril où elle était.

— Mon doux ange, reprit-il, j'ai été réduit à cette extrémité par tes refus. Pourquoi t'ai-je trouvée si farouche? Pensais-tu que je me laisserais rebuter par aucun obstacle? Non, non; il faut que tu m'aimes et que tu sois à moi. Voyons, parle, demande, que faut-il faire pour te plaire, chère enfant?

— Il faut, seigneur, vous en aller d'ici sur l'heure, répondit-elle résolument.

— Non, par le ciel! répliqua Giovani avec un sombre dépit; tu auras d'autres preuves de mon amour. Je ne m'en irai pas avant l'aube. Je ne crains rien, vois-tu! Qui pourrait me faire sortir d'ici? Si quelqu'un de ta famille osait mettre la main sur moi don Giovani de Carreto, il serait le lendemain pendu entre deux chiens, on jetterait son corps à la voirie, sa maison serait rasée et on en labourerait la place. Mais nous sommes seuls et personne ne viendra. N'est-ce pas que tu veux m'aimer, belle Aleli?

— Vous aimer, seigneur! Eh! quel bonheur m'en reviendrait-il? demanda-t-elle avec la noble ingénuité d'une jeune fille et l'instinct défiant des gens de sa nation.

— Tout le bonheur que tu peux espérer en ce monde. Je te donnerais tout ce qui pourrait te plaire, des habits, des joyaux magnifiques. Tu aurais une maison hors de la juiverie, tu aurais des serviteurs, des demoiselles, des pages pour te servir; tu ferais envie à toutes les jeunes filles d'Avignon, tu serais ma maîtresse.

A ce mot la juive se redressa; un sentiment de honte et d'indignation fit remonter le sang à ses joues pâles; l'antique fierté, la sauvage énergie de sa race, venaient de se réveiller en elle. Les grands exemples donnés par le peuple de Dieu se retracèrent à sa mémoire, elle

se souvint des femmes fortes dont parle l'Écriture, de Judith près du lit d'Holopherne, et son regard étincelant s'éleva vers le ciel.

— N'est-ce pas un beau sort que celui-là, mon amour? reprit Giovani en passant son bras au cou de la jeune fille.

Elle lui échappa en glissant sur ses genoux, et saisissant, par un mouvement instinctif, la dague que Giovani avait laissé aller, sans dire un mot, elle le frappa dans la poitrine; il jeta un cri sourd et tomba en arrière, agité d'un mouvement convulsif; puis il se raidit et resta immobile, les yeux ouverts, la tête renversée; le fer l'avait touché au cœur; il était mort.

La jeune fille le considéra un moment d'un œil égaré, stupéfait; ensuite elle s'enfuit hors de la chambre et appela au secours. Ben-Jacob et tous les gens de la maison accoururent à ses cris. On la trouva au seuil de sa chambre, pâle et les mains couvertes de sang. Le vieux juif se précipita au-devant de sa fille avec un gémissement de douleur et d'effroi.

— Qui t'a blessée? s'écria-t-il.

— Mon père, je n'ai aucun mal, répondit-elle; mais don Giovani de Carreto... le neveu du vice-légat... il est là... Peut-être il est mort, et c'est moi qui l'ai tué.

Alors elle raconta ce qui venait d'arriver.

— Enfant, s'écria Ben-Jacob en embrassant sa fille, c'est le Dieu d'Israël qui a donné sa force à ton bras! C'est lui qui a frappé l'impie, le blasphémateur; que son nom soit béni! Tu n'as pas démenti le sang dont tu sors, tu es bien la descendante des glorieux Machabées!

Mais après ce premier mouvement plein d'énergie, de courage et de fierté, Ben-Jacob redescendit brusquement à sa prudence ordinaire; et frappé de l'imminence du péril, il dit en laissant aller Aleli de ses bras :

— Maintenant qu'allons nous faire?

— Ah! mon père, nous sommes perdus! s'écria la jeune fille en pleurs; le sang de cet homme retombera sur vous!... Pour échapper à ses outrages, c'est moi que je devais frapper et non pas lui! Que deviendrons-nous?

— Il faut fuir, interrompit Siméon, il faut partir sur-le-champ. Nous trouverons une barque pour descendre le Rhône jusqu'à la mer, et de là... Qu'importe que vous abandonniez tout ce que vous possédez? Je suis riche, et votre fille est ma fiancée. Partons, partons, vous dis-je...

— Non, mon fils, répondit Ben-Jacob, tous les Israélites du Com-

tat subiraient une horrible persécution, et plusieurs mourraient à notre place; il faut trouver un autre moyen de salut.

Ils entrèrent alors dans la chambre, et du premier coup d'œil ils virent que tout était fini, que Giovani était bien mort.

— Il faut mettre hors d'ici ce cadavre, dit Ben-Jacob avec ce sang-froid et cette décision qu'on trouve dans les périls extrêmes; il faut le porter loin de la juiverie. Nous avons encore deux heures de nuit.

— Et qui nous ouvrira la porte?

— Le gardien; c'est un homme pauvre, je lui donnerai en or le poids de ses verroux et de ses clés.

—Et si don Giovani a parlé avant de venir ici, s'il a dit à quelqu'un ses infames desseins?

— On viendra ici; mais quelle preuve, quelle trace restera-t-il de ce qui s'est passé cette nuit? Allons, te dis-je, les minutes valent des heures maintenant. Arrange ce corps; Jonas t'aidera; hâtons-nous!

Siméon et le vieux serviteur roulèrent don Giovani dans sa cape et le lièrent comme un fardeau. Aleli et ses servantes étaient toujours hors de la chambre et priaient Dieu le front contre terre.

Le vieux juif puisa sans compter dans son coffre-fort et sortit le premier de la maison, son escarcelle pleine d'or sous le bras et une lame de damas à la main. Il trouva Laurent le gardien devant la porte. Tous deux se parlèrent à voix basse un quart d'heure environ; puis Ben-Jacob rentra chez lui.

— Allons, dit-il, le chemin est libre.

Siméon et Jonas chargèrent le corps sur leurs épaules; le vieux juif marcha le premier.

— Mon père, dit Aleli en se précipitant devant lui, je ne resterai pas seule ici, je veux vous suivre... Si nous sommes découverts, nous mourrons ensemble...

Ils sortirent en silence de la juiverie. La nuit était fort noire, une pluie d'automne tombait en larges ondées qui se ralentissaient par momens. Les rues paraissaient absolument désertes.

— Où allons-nous? demanda Siméon.

Comme il disait ces mots, des pas retentirent au carrefour de la juiverie, et des voix avinées entonnèrent un refrain de cabaret.

— Voici du monde, murmura Ben-Jacob épouvanté; marchons, marchons!...

Ils se hâtèrent, mais toujours ils entendaient derrière eux ce bruit de pas et de voix confuses. Ils allaient au hasard dans les rues tortueuses où par cette sombre nuit il était impossible de reconnaître

son chemin, et ils arrivèrent ainsi jusque sur la place du palais; alors ils n'entendirent plus rien.

— Ici! dit Ben-Jacob en s'arrêtant près du parapet qui bordait les fossés.

Ils déposèrent par terre le corps de don Giovani, et ils s'enfuirent.

Quand il fit jour, quelques dévotes qui allaient à la première messe, et les ouvriers qui se rendaient à leur travail s'arrêtèrent en passant devant ce corps immobile recouvert d'une longue cape dont le capuchon rabattu lui cachait entièrement le visage. Chacun pensa que c'était un homme mort; on n'osa pas le toucher, et tous le regardaient d'un air curieux en faisant des signes de croix et en récitant des patenôtres pour le repos de son ame. Enfin, quelqu'un s'avisa d'aller dire ce qui se passait au corps de garde du palais. Il y avait là une demi-douzaine de soudards, vrais soldats du pape, dormant toute la nuit sur le lit de camp. Celui qui les commandait répondit tranquillement: — Il y a un homme mort! cela ne me regarde pas, cela regarde monsieur le prévôt.

Alors un pauvre père capucin qui montait à Notre-Dame-des-Doms s'arrêta touché de compassion, et pensant que cet homme avait peut-être encore un souffle de vie, il s'agenouilla par terre près du corps et releva le capuchon rabattu jusque sur la barbe. A l'aspect de ce visage livide, un long cri s'éleva, et le nom de don Giovani retentit jusque sous les voûtes du palais. Il y a dans la promptitude avec laquelle se répand le bruit de certains évènemens quelque chose qui tient du prodige; en une minute, la fatale nouvelle parvint jusque dans la chambre du vice-légat. Au moment où l'on transportait le corps dans le palais, Orlando de Carreto parut en haut du grand escalier à peine vêtu et la tête découverte; ses cheveux gris se dressaient sur son front, ses yeux étincelans laissaient tomber de grosses larmes; il était effrayant de désespoir et de fureur. D'un signe il ordonna qu'on déposât le corps de son neveu devant lui; et, s'agnouillant sur les dalles, il considéra d'un regard fixe ces traits livides dont la mort même n'avait pu détruire la beauté; il passa ses mains tremblantes sur le front, sur la bouche de don Giovani, et il s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: Tu étais hier plein de vie et de joie, je t'ai dit adieu d'un cœur content avec l'espoir de te revoir à mon réveil, et voilà comment tu m'es rendu!... Giovani! mon enfant! mon cher Giovani!...

Puis, se tournant vers la foule consternée de ses officiers et de ses domestiques, il reprit d'un accent bref:

— Quelqu'un ici sait-il où don Giovani est allé cette nuit?

Tous répondirent négativement : les valets attachés au service du jeune cavalier l'avaient vu sortir un peu avant minuit; mais ils ignoraient qui lui avait donné ce fatal rendez-vous. Alors le vice-légat essaya de se rappeler son dernier entretien avec don Giovani; mais il ne ressortait aucun indice des réponses ambiguës que le jeune cavalier avait faites aux questions de son oncle.

Orlando de Carreto commanda à l'aumônier de l'aider, et soulevant lui-même le corps de don Giovani, il chercha s'il ne se trouverait pas sur lui quelque indice qui révélât le meurtrier. L'escarcelle suspendue à la ceinture par une chaînette d'argent contenait encore quelques écus et une vingtaine de florins, la boucle d'oreille d'émeraudes reluisait entre les cheveux : il était évident dès-lors que le jeune cavalier n'avait point été tué par des voleurs. Dans la pochette du justaucorps on trouva aussi des tablettes de vélin; elles étaient pleines d'un bout à l'autre de vers italiens et de prose française; il y avait des chansons, d'amoureux sonnets; mais celle à qui toute cette poésie s'adressait n'était point nommée. Le vice-légat rejeta avec désespoir ces inutiles témoignages, et poursuivit avec une horrible persévérance ses investigations. Il chercha la blessure profonde que Giovani avait au cœur, et il frissonna en sentant sous sa main la garde d'un poignard.

— L'arme fera reconnaître le meurtrier, s'écria-t-il en retirant le fer tout sanglant; mais il rejeta aussitôt le poignard et dit avec un profond gémissement :

— C'était le sien!...

Chacun tremblait devant cette douleur terrible et menaçante. Les avenues du palais étaient remplies par la foule que le bruit de ce funeste évènement avait attirée. Le vice-légat se releva, et s'avançant vers cette multitude, il dit d'une voix forte :

— Je promets dix mille florins à quiconque découvrira et me livrera le meurtrier de don Giovani!

Puis il fit emporter dans la chapelle du palais le corps de son neveu. Il passa deux jours et deux nuits près de ce cadavre. D'heure en heure il attendait quelque découverte, quelque révélation; mais personne ne vint livrer le meurtrier, et les recherches les plus actives n'amenèrent aucune révélation.

La mort de don Giovani produisit une grande sensation dans la ville d'Avignon; ses ennemis en eurent une grande joie. Le coup qui l'avait frappé vengeait l'honneur de vingt familles. Toute la noblesse

assista pourtant au service solennel qu'on fit à Notre-Dame-des-Doms; mais Orlando de Carreto put voir que son deuil et sa profonde douleur n'éveillaient aucune sympathie. Tandis que cette nombreuse assemblée, agenouillée dans le chœur, chantait le *Requiem* autour du cercueil, le vice-légat, caché dans une tribune, regardait en bas d'un œil ardent et fixe : il pensait que là, sans doute, était l'assassin de son neveu.

Le corps de don Giovani fut mis dans un cercueil de plomb; le vice-légat ne voulut pas qu'il fût enterré à Avignon. On transporta ces tristes dépouilles en Italie, et le dernier descendant des Carreto alla dormir à Milan dans la chapelle sépulcrale que ses ancêtres avaient fondée au couvent des Franciscains.

## IV.

Les témoignages publics que le vice-légat donna de sa douleur cessèrent promptement. Bientôt il parut même avoir oublié son malheur. Chacun s'étonna de le voir si vite consolé; on eût dit que don Giovani n'avait jamais existé pour lui, tant il mettait de soin à éviter tout ce qui rappelait ce souvenir. Les uns disaient que c'était une grande soumission aux volontés de Dieu, les autres une monstrueuse insensibilité; ceux qui le connaissaient mieux pensaient que ce calme, cette apparente résignation, cachaient quelque sourde trame.

Une seule personne au monde avait partagé la douleur du vice-légat, et pleuré la mort de don Giovani avec de profonds regrets; c'était M^me^ de Donis. Ni l'infidélité de celui auquel elle avait tout sacrifié, ni son infame trahison n'avaient pu la guérir. C'était une de ces ames tendres et profondes dont les affections ne périssent jamais. Elle se mourait d'un long désespoir, d'une de ces douleurs terribles qui rongent incessamment le cœur, tandis que la bouche doit sourire et le front rester serein aux yeux du monde. M^me^ de Donis passait maintenant pour une femme fort heureuse. Le marquis avait tout à coup renoncé à ses jalouses précautions, à ses habitudes retirées. Il avait appelé chez lui toute la belle compagnie du pays, il environnait sa femme de distractions et de plaisirs, il la comblait de tous les dons qui peuvent satisfaire les désirs et la vanité d'un cœur de vingt ans; c'était de sa part un calcul plein de dignité et de prudence, il voulait ainsi démentir les bruits qui avaient vaguement couru. Vanina se prêtait à ces procédés généreux avec reconnaissance; mais, dans le fond de son ame, elle les acceptait comme un cruel châtiment

de sa faute. Toutes ces joies lui faisaient horreur; au milieu des fêtes où elle marchait belle et parée comme une reine, elle se souvenait de ses amours, elle voyait la figure sanglante de don Giovani, elle songeait à cette sombre chapelle pavée de tombeaux où il dormait maintenant pour l'éternité. Elle eut cependant la force de dissimuler cette peine ardente, cette affreuse préoccupation; elle ne pleurait que devant Dieu, dans la solitude de son oratoire, et si quelquefois le marquis de Donis, inquiet de sa pâleur, lui disait avec sollicitude : Vanina, qu'avez-vous? je vous trouve un visage triste, est-ce que vous souffrez, mon amour? elle lui répondait : Non, monseigneur, vous êtes bon! je suis heureuse.

Un jour, le marquis entra chez sa femme, l'air soucieux et préoccupé; et comme il gardait le silence, elle lui dit en essayant de sourire : Quelles nouvelles, monseigneur?

— Une nouvelle étrange : monseigneur le vice-légat donne, dimanche prochain, une fête magnifique; il y aura danse et musique jusqu'au matin. Son majordome, suivi de deux pages, fait aujourd'hui le tour de la ville et remet les lettres d'invitation. Pourtant, six mois sont à peine écoulés depuis la mort de don Giovani, et le deuil n'est pas fini.

Vanina avait laissé tomber son front sur sa main froide et tremblante. Pour la première fois depuis le jour où la générosité de son mari l'avait sauvée d'un public déshonneur, il lui parlait de don Giovani.

— Toute la noblesse du pays est invitée, reprit le marquis, il nous faudra aussi paraître à cette fête; j'ai plus d'un motif pour m'y montrer des premiers avec vous. Me comprenez-vous, Vanina?

— Oui, monseigneur, nous y serons, répondit-elle d'une voix défaillante.

Le marquis baisa les mains de sa femme; et comme il s'aperçut qu'elle avait des larmes dans les yeux, il lui dit avec un accent de fierté, de tendresse et de reproche : Pourquoi pleurez-vous, madame? votre honneur, votre repos, mon amour, tout vous a été conservé, et la mort de cet homme vous a vengée!

— Monseigneur, murmura-t-elle en tombant éplorée aux genoux du marquis, vous avez été trop miséricordieux pour moi! Il fallait m'envoyer dans un couvent faire pénitence de ma faute... je me serais soumise avec joie aux plus terribles châtimens.

M. de Donis, tout ému de pitié, la releva et l'embrassa tendrement. — Ma chère femme, dit-il, ne parlez pas ainsi. J'ai tout oublié,

je veux que vous soyez heureuse. Nous allons faire venir les marchands, et vous choisirez votre habit pour le bal de dimanche. Le juif Ben-Jacob a des velours de Gênes et des pierreries nouvelles, montées à Venise, je l'ai mandé.

Un peu après, le vieux juif arriva effectivement chargé d'un énorme ballot et suivi de deux femmes qui portaient de larges coffres pleins de marchandises. Tandis qu'on déployait les riches étoffes et que Vanina bouleversait d'une main distraite les bijoux renfermés dans une cassette de sandal, le marquis dit à Ben-Jacob : As-tu déjà beaucoup vendu de robes et de joyaux pour la fête qui se prépare?

— Oui, monseigneur; il a bien fallu recourir à moi pour les velours incarnadins qui sont fort de mode cette année; j'ai vidé mes coffres.

— Oui, pour mettre à la place de beaux écus d'or.

— Nenni, monseigneur, interrompit le juif; qui est-ce qui paie comptant ici? personne, si ce n'est vous, mais je sais que j'ai affaire à de bons gentilshommes qui ont de bonnes terres, et je leur fais crédit; autrement il n'y aurait pas moyen de gagner avec eux ma pauvre vie.

— On dit que tu es riche.

— Ah! monseigneur, les gens qui disent cela m'en veulent. Je suis véritablement fort gêné quand il me faut attendre le paiement d'une grosse fourniture. Aujourd'hui même il me faut recourir à des emprunts pour payer le satin cramoisi dont on va tapisser la grande salle du palais.

— Ah! monseigneur le vice-légat t'a donné sa pratique?

— C'est la première fois, répondit Ben-Jacob avec une certaine gêne. Je dois cela à un Italien auquel j'ai rendu jadis quelques services dans cette bonne ville de Milan, où l'argent roule plus que partout ailleurs.

— Et tu n'as fourni que des tapisseries? demanda le marquis.

— Rien que des tapisseries, répondit Ben-Jacob d'un ton fort naturel, après avoir regardé un moment M. de Donis en dessous.

Vanina venait de se retirer dans son oratoire, après avoir choisi, sans la regarder, sa riche parure.

— Monseigneur n'a plus rien à m'ordonner? dit Ben-Jacob en refermant ses coffres.

— Rien. Voilà ton argent. Tu dis qu'on fait de beaux préparatifs pour cette fête?

— Elle sera magnifique, monseigneur.

— Allons, il n'y a pas moyen de l'éviter! dit le marquis avec une

sourde et railleuse indignation; si monseigneur le vice-légat te consulte pour les ornemens de la salle de bal, tu devrais lui conseiller de mettre un drap noir semé d'ossemens; cela irait à la circonstance et rappellerait du moins la mort de don Giovani.

A ce mot Ben-Jacob devint pâle et balbutia : Personne n'a regretté cette mort.

—Non, sans doute, et les *de Profundis*, qu'on a dits pour lui ne le tireront pas du purgatoire; mais son oncle, monseigneur Orlando, qui l'avait tant et si aveuglément aimé durant sa vie, ne devait pas nous faire ainsi danser sur son cercueil.

Le dimanche suivant, vers la tombée de la nuit, Ben-Jacob était, avec sa fille et son gendre, dans leur petite maison de la juiverie. Quelques mois avaient suffi pour opérer un grand changement dans l'extérieur d'Aleli; ce n'était plus cette enfant frêle et craintive, dont la timide beauté avait séduit don Giovani, c'était une femme dans toute la splendeur de sa jeunesse, dans tout l'éclat d'une nature forte et passionnée. Ses facultés s'étaient tout à coup développées après cet acte instinctif de courage qui l'avait sauvée des outrages de don Giovani. Le souvenir de cet homme, mort de sa main, lui avait ôté, pour toujours, la gaieté, l'heureuse insouciance de son âge; elle était sans remords, mais elle sentait que désormais tout était grave et sérieux pour elle dans la vie. Elle comprit mieux et plus tôt son amour pour son mari, son dévouement pour son père; il y avait dans ses sentimens une plénitude, une exaltation qui, communément, n'appartiennent qu'à un autre âge. Ses craintes pour ceux qu'elle aimait étaient continuelles et excessives; elle tremblait toujours que quelque délation, quelque funeste hasard découvrît ce qui s'était passé dans la juiverie, la nuit de la fête des tabernacles.

— Ma fille, dit tout à coup Ben-Jacob, qui, depuis un quart d'heure debout à la fenêtre, voyait venir la nuit dans une morne anxiété, mon ame est pleine de crainte et de mauvais pressentimens: je ne tremble pas pour moi, je tremble pour tant de gens innocens dont la vie est peut-être menacée. Certainement on a tramé quelque chose au palais... J'ai des soupçons terribles!... je me reproche de ne les avoir pas éclaircis... je le pouvais peut-être...

— Seigneur, mon Dieu! s'écria Aleli d'une voix plaintive, que craignez-vous donc, mon père?

— Quelque vengeance infernale du vice-légat. Ma fille, il faut que j'aille ce soir au palais; on ne me laissera pas entrer, mais je resterai devant la porte, je verrai, j'entendrai quelque chose peut-être...

— Ben-Jacob, interrompit Siméon, vous allez me donner vos instructions, et j'irai à votre place...

— Non, dit Aleli en se levant, aucun de nous ne doit rester ici. Vous rappelez-vous cette nuit funeste?... Nous étions ensemble; le péril n'était pas moins grand. Allons, Siméon! allons! mon père! si la porte est fermée, Laurent nous l'ouvrira; nous pouvons lui dire pourquoi; n'a-t-il pas été notre complice.

Il faisait un temps noir et rigoureux, cependant la foule se tenait aux avenues du palais pour voir arriver les conviés. Ce sombre édifice dont les immenses murailles, percées de rares fenêtres, ont été vainement assiégées par des troupes formidables, cette porte étroite et défendue comme celle d'une forteresse, étaient, ce soir-là, illuminés jusqu'au faîte. Une multitude de valets en grande livrée, de pages blasonnés des pieds à la tête, se tenaient dans la grande cour sur laquelle s'ouvraient les fenêtres de la salle de bal, et il ne fut pas difficile à la famille juive de pénétrer jusque-là, parce que Ben-Jacob eut soin de dire qu'il venait sur un ordre du majordome.

Toute la noblesse d'Avignon s'était rendue à l'invitation du vice-légat; mais un sentiment de frayeur, de morne tristesse, pesait sur cette belle assemblée. Chacun avait remarqué, avec étonnement, que la salle était décorée comme un an auparavant pour le bal que donna Orlando de Carreto, le jour de la naissance de son neveu. Partout éclatait le chiffre de don Giovani, partout les devises qu'il avait composées; il semblait que cette fête aussi était en son honneur, et qu'il allait apparaître dans ce salon resplendissant où il manquait seul. Orlando de Carreto se tenait près de la porte avec une contenance affable et souriante; mais chacun se sentait glacé de ses empressemens. En vain, la musique recommençait ses joyeux refrains, en vain les femmes, belles et brillantes, se balançaient au bras de leurs cavaliers, une vague impression de terreur planait sur l'assemblée, le joyeux bourdonnement du bal ne se réveillait pas, et à travers ce morne silence on entendait les pas des danseurs craquer sur le parquet de chêne.

M<sup>me</sup> de Donis était arrivée pour l'ouverture du bal; jamais elle n'avait paru si éclatante de jeunesse, de parure et de beauté. Le léger fard dont elle avait couvert la pâleur de ses joues animait ses yeux d'un bleu mourant; un bandeau de pierreries étincelait à son front; les reflets doux et brillans de sa robe de velours jetaient sur ses bras, sur ses épaules, une nuance rosée, et cette riante parure ne laissait pas soupçonner le deuil d'une ame désolée. La jeune

femme sentit la peine qui la rongeait se raviver à l'aspect de ces lieux où tout lui retraçait le souvenir de don Giovani. Elle eut horreur de cette fête qui en rappelait une autre où elle l'avait vu naguère si plein d'amour, de bonheur et d'avenir. Mais elle sut dissimuler cette effroyable douleur et retenir ses larmes ; on la vit calme et souriante traverser la foule, sa main appuyée au bras de son mari, et prendre tranquillement sa place sur l'estrade où se tenaient les dames.

On dansait toujours ; mais nulle joie n'animait la fête, une crainte vague glaçait tout le monde; au milieu de cette préoccupation générale, les joueurs de lansquenet seuls poursuivaient intrépidement leur partie. Vers minuit, le vice-légat et les Italiens de sa suite se retirèrent sans qu'on y prît garde.

Ben-Jacob était toujours dans la grande cour; Aleli s'appuyait à son bras, et tenait la main de Siméon.

— Que fais-tu là ? Va-t'en, dit brusquement quelqu'un en passant près d'eux.

— C'est moi, seigneur don Pietro, répondit Ben-Jacob.

— Par Notre-Dame, va-t'en ! interrompit l'Italien avec une sorte de violence pleine d'inquiétude et d'autorité ; va-t'en, si tu n'es pas las de vivre.

— Seigneur, dit Ben-Jacob, en osant le saisir au bras, que dites-vous ? Quel péril ? Que se passe-t-il ici ?

L'Italien ne répondit qu'un mot, et se dégageant brusquement, il s'enfuit hors du palais. Un moment après, le galop de plusieurs chevaux battit le pavé, et les portes se refermèrent.

Le vieux juif remit sa fille tremblante à Siméon, et il s'élança dans le grand escalier, sans se soucier des gens qui se mirent à sa poursuite. Les cheveux hérissés, les mains étendues, il cria au seuil de la salle du bal : Fuyez ! fuyez ! le parquet est miné, la salle va sauter !

A ces mots, qui retentirent comme un coup de tonnerre, l'assemblée tout entière se précipita dehors et roula comme une avalanche au bas de l'escalier. La salle demeura déserte et encore toute pleine de parfum, de lumière, et de cette molle chaleur qu'exhale le bal. Une femme seule n'avait point suivi le mouvement impétueux de la foule ; c'était M^me de Donis ; elle regagnait le haut de la salle en appelant son mari, qui un moment auparavant jouait au lansquenet dans l'embrasure d'une fenêtre. Sa contenance était calme, et elle marchait en faisant le signe de la croix.

— Vanina ! ma femme ! cria le marquis de Donis que la foule avait entraîné; ma femme ! elle est là-haut !

Ben-Jacob remontait courageusement l'escalier lorsque la terre trembla, et qu'une épouvantable explosion jeta tout le monde la face contre terre. Il y eut un moment de silence et d'horrible stupeur; le parquet et le plafond de la salle de bal avaient sauté; et à la place venait de s'ouvrir un vaste gouffre, dans lequel brûlaient les meubles, les tentures, dont quelques lambeaux pendaient encore aux murailles. Vanina avait disparu au milieu de ces tourbillons de flamme. Personne autre ne périt. On ouvrit les portes du palais que le vice-légat avait fait fermer en montant à cheval pour s'enfuir; la foule épouvantée se retira. Le marquis de Donis et quelques-uns de ses parens restèrent; vers le matin on retira des décombres, encore fumans, le corps à demi consumé de Vanina.

Le lendemain, on raconta dans la ville comment le dévouement d'un vieux juif avait sauvé la vie à tant de chrétiens. Ben-Jacob déclara qu'il avait eu soupçon de cette catastrophe, parce que le vice-légat s'était servi de lui en secret pour acheter une certaine quantité de barillets pleins de poudre.

L'incendie ne dévora que l'appartement qu'habitait le vice-légat; les formidables murailles du palais existent encore aujourd'hui. Avant qu'on eût fait une caserne de cette noble forteresse où régna la cour la plus polie et la plus éclairée du moyen-âge, où fut emprisonné Rienzi, où Jeanne de Naples, accusée de meurtre et d'adultère, vint plaider elle-même sa cause; avant, dis-je, qu'on eût mis garnison dans ces lieux qu'habitèrent la beauté, le génie et le souverain pouvoir, on y voyait encore quelques traces de la catastrophe que nous venons de raconter. L'histoire de don Giovani était une tradition qui avait passé de bouche en bouche; on se rappelait la terrible vengeance d'Orlando de Carreto et la mort funeste de Mme de Donis. Il n'y a pas cent ans que les vieilles gens qui en avaient entendu parler à leurs pères, montraient à leurs enfans ces pierres noircies par le feu et leur racontaient le bal du vice-légat.

Mme CHARLES REYBAUD.

# DES
# PREMIÈRES RELATIONS
## ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'EUROPE,
### D'après les Recherches de M. A. de Humboldt.

## I.

C'est à M. le baron de Humboldt que nous empruntons tous les faits rassemblés dans cet article; ils nous sont fournis par les quatre volumes qui forment la première moitié de son ouvrage intitulé : *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles* (1). A l'expérience des voyages les mieux faits, à toutes les connaissances locales du climat, des mœurs, des idiomes, des monumens, des traditions, à la science du cosmographe, à la sagacité de l'érudit, M. de Humboldt a joint la mise en œuvre des précieux documens que l'Espagne, le Portugal et l'Italie ont livrés, dans ces dernières années, à la publicité sur la personne et l'entreprise de Christophe Colomb. Déjà, au commencement du siècle, don Juan Batista Muñoz à Madrid, en éclairant de ses conseils le jeune voyageur qui allait conquérir une si belle renommée, lui avait communiqué les matériaux précieux, recueillis par ordre de Charles IV dans les archives de Simancas, de Séville et de Torre do Tombo. Le savant historiographe espagnol n'a pas pu faire paraître, comme il en avait l'intention, ces importantes pièces justificatives de son *Historia del Nuovo Mundo*. Mais en 1825, on a dû à don Martin Fernandez de Navarrete un ample dédommagement de cette privation par la publication des trois volumes intitulés *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por*

(1) In-8°, Paris, chez Gide, rue de Seine-Saint-Germain, 6.

*mar los Españoles desde fines del siglo XV*. Quelques-unes de ces pièces étaient déjà connues par une publication italienne qui avait précédé la leur de peu de temps, le *Codice Colombo Americano*, publié en 1823 aux frais des décurions de Gênes. En compulsant ces précieuses archives, M. de Humboldt voulut les éclairer de tout point par l'étude approfondie de la cosmographie du XV^e^ siècle. Mais il n'arrêta pas là le point de départ du travail qu'il méditait. — A toutes les époques de la vie des peuples, dit-il, ce qui tient au progrès de la raison, au perfectionnement de l'intelligence, a ses racines dans les siècles antérieurs; et cette division des âges, consacrée par les historiens modernes, tend à séparer ce qui est lié par un enchaînement mutuel. Souvent, au milieu d'une inertie apparente, de grandes idées ont germé dans quelques esprits supérieurs; et pendant le cours d'un développement intellectuel non interrompu, mais limité, pour ainsi dire, dans un petit espace, de mémorables découvertes ont été dues à des impulsions lointaines et presque inaperçues (1).

Remonter à des opinions renfermant le germe de celles qui dominent aujourd'hui, et parcourir cette longue suite de tentatives hasardeuses faites dans le but d'étendre l'horizon géographique, tel est l'objet des recherches sur les temps antérieurs à Christophe Colomb. Pour l'une et l'autre de ces investigations, l'état de notre civilisation européenne nous ramène involontairement vers la Grèce, comme point de départ.

Dès l'enfance de la cosmographie, où ne régnaient que des idées confuses, fruit des mille conceptions bizarres d'une imagination que n'étayait pas la science, on voit se manifester la disposition à naviguer vers l'ouest pour y chercher des pays inconnus. Il est probable que les Phéniciens, peuple essentiellement commerçant et navigateur, avaient, depuis assez long-temps, porté leur navigation au-delà des colonnes d'Hercule, lorsque, vers le milieu du VII^e^ siècle avant notre ère, Coléus de Samos, se rendant de l'île de Platée en Égypte, fut emporté par les vents d'est au-delà de ce détroit jusqu'aux bouches du Bétis (le Guadalquivir). Peu après, sous le règne du roi Nécho, les Égyptiens, en partant du golfe Arabique, doublèrent le cap de Bonne-Espérance et firent le tour complet de l'Afrique, fait qui n'avait pas été entouré d'assez de preuves avant celles qu'a rassemblées M. E. Quatremère dans un mémoire lu publiquement à l'Institut en juillet 1834 (2).

(1) Nous avons introduit aussi souvent que nous l'avons pu, dans cette analyse historique, les propres expressions de M. de Humboldt. A lui devra donc être rapporté non-seulement l'intérêt du sujet que nous traitons ici, mais ce qu'on pourra distinguer d'heureux dans la forme. Si nous n'avons pas indiqué ces nombreux emprunts par des guillemets, c'est que la nécessité de présenter en quelques pages la substance de quatre volumes in-8° nous a souvent obligé de morceler les citations.

(2) Ce Mémoire ne pouvait, par conséquent, être connu de M. de Humboldt lors de la publication de ses deux premiers volumes, où il traite ces questions, et dont la préface est datée de novembre 1833.

Le périple de l'Afrique, ainsi prouvé, expliquerait encore mieux que les hardies excursions

Lorsque Pythagore, ou Philolaüs de Crotone, son disciple, eut reconnu la sphéricité de la terre au VIe siècle avant Jésus-Christ, on crut apercevoir la possibilité d'une navigation, de l'extrémité occidentale de l'Europe et de l'Afrique aux côtes orientales de l'Asie. C'est ce qu'exprime formellement Aristote, à la fin du second livre de son traité *du Ciel*, opinion qui, répétée après lui jusqu'au XVe siècle, a déterminé la découverte de l'Amérique.

Le traité intitulé : *Du Monde*, ordinairement attribué à Aristote, mais qui, d'après les dernières discussions de la critique, paraît devoir être restitué au célèbre stoïcien Chrysippe, lequel vivait dans le IIIe siècle avant Jésus-Christ, a pu émettre sur la cosmographie des idées plus avancées que celles d'Aristote. Un passage de cet ouvrage important offre ce que, pour cette époque, on pourrait appeler une seconde vue du génie : « Il est probable que loin de notre terre se trouvent à l'opposite beaucoup d'autres terres qui en sont séparées par la mer ; les unes plus grandes, les autres plus petites ; mais celle-ci est la seule qui nous soit connue. Or, ce que sont nos îles pour la mer intérieure, notre terre est la même chose pour l'océan Atlantique, et ces autres terres le sont de même pour la grande mer universelle. »

M. de Humboldt a rassemblé les passages des anciens dont les citations, rapprochées du succès de Colomb, frappèrent le plus les esprits, à une époque, qui, comme il le remarque, n'avait foi dans ses découvertes qu'autant qu'elle en croyait trouver des indices dans l'antiquité. — Et vraiment quelques-uns de ces passages semblent de véritables prédictions. Nous ne parlerons pas de celles que semblent offrir les doubles Éthiopiens de Cratès, la moitié desquels habitent au sud du bras de mer équatorial ; ou l'autre hémisphère de Pomponius Mela, véritable terre australe ; ou les deux zones habitables de Cicéron, dont l'une est celle de nos antipodes insulaires ; ou la *Terra quadrifida*, les quatre masses de terre séparées les unes des autres, de Macrobe : mais nous devons citer pour l'étonnante précision de leurs termes prophétiques, deux passages, l'un de Strabon, l'autre de Sénèque le tragique. Celui-ci fait dire au chœur dans la tragédie de *Médée* : « Viendra, au bout d'une suite de siècles, un temps où l'Océan relâchera les liens qui nous arrêtent ; la Terre paraîtra dans sa vaste étendue ; Téthys dévoilera de nouvelles terres, et Thulé ne sera plus l'extrémité du monde. »

des Phéniciens le sentiment des géographes qui ont regardé l'Atlantide de Solon et de Platon comme ayant certainement existé sur la côte occidentale de l'Afrique, vers les îles Canaries, et qui motivent sa disparition par quelque grand bouleversement volcanique, tel que la chaîne de l'Atlas en offre à cet endroit de nombreuses traces, qui se prolongent même dans les anfractuosités de la vallée sous-marine. L'existence de cette île, dont la description détaillée est due sans doute à la poétique imagination de Platon et de Solon, passait pour être parvenue à la connaissance de celui-ci par les prêtres égyptiens. Or, ces prêtres ont pu connaître une île située à un point aussi avancé pour la navigation du temps, par le rapport des navigateurs, qui, d'après M. Quatremère, exécutèrent justement dans le siècle de Solon le périple complet de l'Afrique.

Venient annis sœcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat Tellus,
Tethysque novas detegat orbes
Nec sit terris ultima Thule.

On se figure aisément l'effet presque merveilleux produit par ces vers d'un poète du second siècle, lorsque le génie de Colomb leur donna l'autorité d'un oracle accompli. Si formelle qu'en soit l'énonciation, M. de Humboldt, avec cet esprit positif qu'on puise dans la pratique des sciences d'observation, met encore au-dessus de ce passage celui de Strabon, dont le raisonnement fait tous les frais, et où rien ne peut-être revendiqué par l'essor d'une imagination poétique. « Nous appelons terre habitée, dit ce géographe, la contrée que nous habitons; mais dans la même zone tempérée, surtout aux environs du parallèle qui passe par Thinæ et traverse la mer Atlantique, il peut exister deux terres habitées et même plus de deux. » C'est l'annonce de l'Amérique et des îles de la mer du Sud.

Telles sont les vues qui, dues seulement à des inductions sur la sphéricité de la terre, firent supposer aux anciens l'existence d'un autre continent. Mais trop de notions précises leur manquaient pour qu'ils pussent fortifier ces inductions en les rapprochant des communications fortuites que l'impétuosité des courans et des tempêtes dut amener plusieurs fois, entre les deux continens, alors comme au moyen-âge, bien qu'un seul passage de la littérature ancienne nous ait conservé le souvenir d'un fait semblable. C'est un passage de Cornelius Nepos, dont le texte ne nous est pas parvenu, mais qui est rappelé par Pline et par Pomponius Mela. Ce dernier, qui vivait à une époque assez rapprochée du temps de Cornelius Nepos, raconte, et Pline répète que Métellus Céler, tandis qu'il était proconsul dans les Gaules, avait reçu en cadeau, d'un roi des *Boii* (Pline le nomme roi des Suèves), quelques Indiens qui, chassés des mers de l'Inde par les tempêtes, avaient abordé sur les côtes de la Germanie. Par la liaison des idées qui conduisent Mela à citer le fait comme certain, il est clair, dit M. de Humboldt, que l'on croyait alors à Rome que ces hommes basanés, envoyés de la Germanie dans les Gaules, étaient venus par l'Océan qui baigne l'est et le nord de l'Asie, en faisant le tour du continent au-delà du nord de la mer Caspienne. Une telle supposition était entièrement conforme aux fausses idées que, depuis l'expédition d'Alexandre, on se formait sur la communication de la mer Caspienne avec l'Océan septentrional.

Le but essentiel de toute interprétation philologique étant d'établir l'opinion que l'auteur a voulu énoncer, on ne peut douter, après les preuves rassemblées par M. de Humboldt sur les idées géographiques de cette époque, que Pomponius Mela n'ait cru que les Indiens étaient arrivés sur les côtes nord-est de l'Allemagne, par la circumnavigation de l'Asie orientale et bo-

18.

réale. Or, comme il est reconnu que, malgré le grand perfectionnement de la navigation moderne, l'accumulation des glaces s'oppose à toute navigation par le détroit de Behring, le long des îles de la Nouvelle-Zemble, on a soulevé la question de savoir de quelle race peuvent avoir été les hommes de couleur que le proconsul Métellus a pris pour des Indiens. La supposition que ces hommes étaient des pêcheurs Esquimaux du Labrador, jetés par les vents du nord-ouest sur les côtes britanniques, bien que l'idée primitive en ait été faussement attribuée à Malte-Brun et à d'autres géographes modernes, remonte à la première moitié du XVI$^{e}$ siècle. M. de Humboldt, qui a vérifié la source de cette opinion, l'a, de plus, consolidée par une démonstration dont les motifs sont fondés sur les plus intéressantes considérations de la géographie physique, sur les observations dont ce voyageur a enrichi cette science, et sur le rapprochement d'une suite de faits semblables, postérieurs à notre ère. Ainsi les grands phénomènes naturels de ce globe, sur lequel se succèdent rapidement nos générations, offrent à la philosophie de la science un lien commun qui coordonne les faits séparés par les plus longs intervalles, en montrant comment les mouvemens de l'Océan et de l'atmosphère ont pu, dès les époques les plus reculées, contribuer à répandre les différentes races d'hommes sur la surface du globe.

Ici nous quittons l'antiquité proprement dite, pour soumettre aux observations de la science moderne les exemples de ces communications que le moyen-âge ou les derniers siècles nous ont conservés.

## II.

Au X$^{e}$ siècle de notre ère, du temps des empereurs Othons, un vaisseau *indien* et des commerçans *indiens* furent pris sur une des côtes de l'Allemagne, *Indicam navem et negotiatores Indos in Germanico littore fuisse deprehensos*. Ce sont les propres expressions du savant pape Æneas Sylvius, dans son grand ouvrage historique et géographique.

En 1160, un navire de Lubeck prit, sur les côtes d'Europe, des *Indiens* qui étaient très probablement des Esquimaux.

En 1504, on reconnaît avec certitude des individus de cette race dans la description très détaillée que le cardinal Bembo, en son *Histoire de Venise*, à l'année 1508, donne des sept hommes que portait un bateau trouvé par un navire français près de l'Angleterre. Ils étaient de petite taille, avaient le teint foncé, un visage large et aplati, marqué d'un tatouage violet, portaient pour habit des peaux de poissons, mangeaient de la viande crue, tenaient un langage inintelligible. Six moururent, et le survivant, qui était dans l'adolescence, fut amené à François I$^{er}$, alors à Evreux.

C'est entre ces deux époques que des pêcheurs de la Bretagne furent accidentellement jetés sur les côtes du Canada. Si les anciennes relations avec l'Amérique septentrionale, dont nous parlerons ci-après, n'avaient pas été

renouées d'une manière définitive par la découverte qu'en fit en 1497 et 1498 Sébastien Cabot, le sort de ces pêcheurs serait resté à jamais ignoré, comme l'a été celui des autres victimes des courans et des tempêtes, qui ont pu être jetées vivantes sur les côtes de l'Amérique avant sa découverte. Il est donc impossible de faire remonter plus loin que cette époque les traces de pareils transports violens et fortuits de l'ancien dans le nouveau continent; tandis que, du nouveau à l'ancien, nous avons pu, grace à l'histoire, en apercevoir déjà une trace dès le siècle d'Auguste. Pourtant, même en Amérique, à défaut de monumens historiques antérieurs à la découverte, on pourrait apercevoir une trace de quelque évènement semblable dans la tradition des indigènes américains sur l'existence d'hommes à visages pâles, tradition qu'ils se rappelèrent sur plusieurs points lors de l'arrivée successive des conquérans à la fin du xv[e] siècle.

Depuis cette époque, les exemples d'embarcations plus ou moins frêles, transportées avec une irrésistible violence, mais sans la perte de leurs hommes, de l'un à l'autre continent, appelèrent nécessairement l'attention. Les observations de ce genre, recueillies depuis lors, suffisent pour prouver que les mêmes phénomènes ont dû amener, dans une égale proportion, les mêmes accidens dès les temps les plus reculés, dès que de légers canots s'aventurèrent sur l'Océan de l'un ou de l'autre hémisphère. Mais on y manquait alors des notions géographiques nécessaires pour rattacher utilement ces faits à l'existence d'un autre continent; ils ne causaient donc que l'étonnement extrême, mais passager, d'un phénomène inexplicable.

Il fallait être préoccupé, comme Colomb, du grand projet d'explorer, à l'occident, des mers inconnues, pour donner, ainsi qu'il le fit, une attention réfléchie aux divers faits de ce genre dont il eut connaissance aux îles Açores : par exemple, ces deux cadavres à large face, rejetés sur la plage de l'île de Florès, et *qui ne ressemblaient pas à des chrétiens;* ce récit des habitans du cap de la Verga (aux Açores) qui avaient aperçu des *almadias* ou barques couvertes, remplies d'une espèce d'hommes qu'ils n'avaient pas encore vue; les pins d'une espèce étrangère, les cannes énormes qui, d'un nœud à l'autre, pouvaient contenir neuf *garaffas* de vin; et autres objets jetés sur les côtes occidentales de ces îles.

Il n'a pas été difficile, quand toutes les côtes de l'Amérique ont été relevées, de reconnaître des pêcheurs groenlandais dans le bateau que les Orcadiens virent en 1682 à la pointe de l'île d'Eda; dans celui qui reparut, deux ans plus tard, auprès de l'île Westram, etc. En 1731, un bateau, chargé de vins et de peu de vivres, destiné seulement à aller de Ténériffe à la Gomera, lutta pendant plusieurs jours contre les vents contraires, et, abandonné aux courans, arriva avec six hommes d'équipage à l'île de la Trinité, vis-à-vis la côte de Paria. — Vers la même époque, un petit bâtiment chargé de blé, et se rendant également d'une des Canaries à une autre, fut surpris par une tempête, livré au courant équinoxial, et emporté assez loin pour être rencontré,

à deux journées seulement de distance de la côte de Caracas, par un navire anglais, qui secourut ceux des marins canariens qui avaient survécu, et les amena au port de la Guayra.

Fernand Colomb, en parlant des objets étranges qui, jetés sur les côtes occidentales des Açores, avaient appelé la réflexion de son père, attribue ces phénomènes à l'action des vents d'ouest. Mais, d'après les autres exemples que nous venons de citer, il est évident que cette explication est insuffisante, puisque ces accidens se remarquent également de l'Europe aux côtes orientales de l'Amérique. D'ailleurs, cette explication, dit M. de Humboldt, n'est pas fondée sur des faits bien observés; car la véritable cause du transport est d'abord le grand courant d'eau chaude connu sous le nom de *Gulf* ou *Florida-Stream,* qui commence au cap Hatteras de la Caroline du Nord. Les vents d'ouest et de nord-ouest ne font qu'augmenter la vitesse moyenne de ce fleuve pélagique, prolonger son action vers l'est, jusqu'au golfe de Biscaye, et mêler les eaux du *Gulf-Stream* à celles des courans du détroit de Davis et de l'Afrique septentrionale. Le même mouvement océanique qui portait dans le XVe siècle les bamboux et les pins sur le littoral des Açores, dépose annuellement en Irlande, aux Hébrides et en Norwége, des graines de plantes tropicales, quelquefois même des tonneaux bien conservés remplis de vins de France, reste du chargement de navires qui ont fait naufrage dans la mer des Antilles. Les débris du vaisseau de guerre *the Tilbury,* incendié près de la Jamaïque, sont parvenus par le *Gulf-Stream* aux rivages d'Écosse. Il y a plus encore : des barils remplis d'huile de palmier, faisant partie d'une cargaison de navires anglais naufragés au cap Lopez, sur les côtes d'Afrique, ont été jetés sur ces mêmes rivages, après avoir traversé deux fois l'Atlantique, une fois de l'est à l'ouest entre les 2° et 12° de latitude, à la faveur du courant équatorial; une autre fois de l'ouest à l'est, au moyen du *Gulf-Stream,* par les 45° et 55° de latitude. Dans les temps calmes, ce dernier courant se termine un peu à l'ouest de Corvo; mais dès que les vents d'ouest commencent à dominer, ou que, par d'autres causes météorologiques, le courant élève le niveau des eaux dans le golfe du Mexique ou dans le canal de Bahama, les îles Corvo et Florès se trouvent enveloppées par le *Gulf-Stream,* qui se partage alors en deux branches, dont l'une se porte vers le nord-ouest et l'autre vers le sud et le sud-est.

Peu de temps avant mon voyage à Ténériffe, continue M. de Humboldt, la mer avait déposé sur la rade de Sainte-Croix un tronc de cedrela odorata, couvert d'écorces et de lichens. Cet arbre américain ne peut être confondu avec aucun autre bois. Il avait sans doute été arraché de la côte de Paria, ou de celle d'Honduras, et avait suivi le grand *vortex* du golfe mexicain et du canal de Bahama. Dans l'état moyen des mouvemens de l'Atlantique, les fleuves pélagiques, que nous distinguons sous les noms un peu vagues de *Gulf-Stream*, de courant équinoxial, de courant du golfe de Guinée, des côtes du Brésil et de l'Afrique méridionale, sont séparés par des eaux tranquilles

ou stagnantes, qui n'obéissent qu'à l'impulsion locale des vents; mais, par la réunion fortuite de causes météorologiques, quelquefois très éloignées, les fleuves pélagiques s'élargissent ou se prolongent en inondant, pour ainsi dire, des espaces de mer dépourvus de mouvement de translation propre. Alors les courans de différentes dénominations communiquent temporairement entre eux et produisent des phénomènes qui ont dû paraître surprenans, à une époque où la géographie physique du bassin de l'Atlantique était moins avancée.

Une seconde question à la solution de laquelle sont moins nécessaires les observations d'une science transcendante, question qui présente pourtant un intérêt plus philosophique et lié directement à l'histoire, c'est la recherche des relations suivies qui ont pu exister entre les deux continens, avant l'éclatante découverte de Colomb, par suite de laquelle les deux mondes se sont révélés en entier l'un à l'autre. Avant lui cependant, des relations suivies avaient long-temps existé entre les deux hémisphères sur un point dont les limites sont assez bien connues de part et d'autre.

Ce qui est bien fait pour étonner, à ce sujet, c'est qu'on ne trouve pas traces d'une ancienne communication établie entre les deux rives du détroit de Behring, distantes seulement de dix-sept lieues marines et demie, point le plus rapproché des deux continens, ou bien par la longue chaîne arquée des îles Aléoutiennes, qui joint presque la péninsule orientale asiatique du Kamtchatcha à la pointe occidentale de la péninsule américaine d'Alaska; tandis que, malgré les énormes distances qui semblent isoler l'Amérique méridionale des divers points de notre continent, tout y rend indubitable l'influence de la civilisation asiatique : comparaison des monumens, des divisions du temps, des cosmogonies et de plusieurs mythes du Mexique, du Guatimala et du Pérou. — Ces analogies frappantes avec les idées de l'Asie orientale, dit M. de Humboldt, annoncent d'anciennes communications, et ne sont pas le simple résultat d'une identité de position dans laquelle se trouvent les peuples à l'aurore de la civilisation.

Par quelle voies? L'auteur avoue l'obscurité qui entoure encore cette question (1). Il pense que si l'on peut espérer de la voir résolue un jour, cette solution sera trouvée dans l'Amérique espagnole, comme c'est en Danemark et en Norwége, par l'étude des antiques sagas, qu'ont été vérifiées d'une manière certaine les communications des anciens Scandinaves avec le Groenland.

(1) C'est en vain que Deguignes le père prétendait expliquer les traces évidentes de la civilisation asiatique dans l'Amérique méridionale, en trouvant cette moitié du Nouveau-Monde dans le Fousang des anciens religieux bouddhistes, qui y firent une mission au v[e] siècle. Feu M. Klaproth a démontré que le Fousang est le même pays que Cipango, cette île fameuse des auteurs du moyen-âge; et ces deux noms désignent le Japon, dont les voyageurs occidentaux étaient parvenus à connaître l'existence en s'avançant par la voie de terre jusqu'à cette hauteur de l'Asie.

Ici, en effet, nous entrons dans la voie directe de l'histoire, avec son cortége de noms, de dates, d'évènemens principaux. Dans la seconde moitié du xe siècle, Éric Rauda passe de l'Islande au Groenland. Son fils, Leif Éricson, étend ses découvertes, au commencement du siècle suivant, en 1001 ou 1005. Il passe même sur le véritable continent américain, et la côte où il aborde reçoit le nom de Vinland, de l'explication œnolique donnée à ces Normands, à la vue du raisin, par l'Allemand Turker qui les accompagnait. Cette vague dénomination de Vinland paraît s'être appliquée à la côte qui s'étend de New-York à Terre-Neuve, pays où croissent, en effet, cinq espèces de *vitis*. La principale station qu'y firent ces navigateurs intrépides paraît avoir été alors à l'embouchure du Saint-Laurent.

Le dernier voyage, dont une tradition certaine s'est conservée, est celui de l'évêque groenlandais Eric, qui se rendit dans le Vinland pour y prêcher l'Évangile. Les établissemens du Groenland occidental, très florissans jusque dans la moitié du xive siècle, furent ruinés progressivement par des monopoles destructeurs du commerce, par l'invasion des Esquimaux, en 1349 ou 1379, par la peste noire qui ravagea le Nord, de 1347 à 1351, et par l'attaque d'une flotte ennemie dont on ignore le point de départ.

Il est bien remarquable que cette colonisation du Groenland, par les Normands, ait laissé des traces historiques jusqu'au commencement de ce xve siècle, que Colomb devait terminer par l'éclatante découverte du *nouveau* monde. La série des évêques groenlandais va jusqu'à l'année 1406, et le pape Eugène IV en avait désigné un en 1433. Aussi un voyage que Colomb fit en Islande et aux îles Féroë, une vingtaine d'années avant son premier voyage aux Antilles, avait fait supposer à Malte-Brun, qu'il avait eu connaissance des anciennes communications de l'Islande avec le Groenland. On a même induit d'un passage d'une de ses lettres, que lui-même avait touché cette terre lointaine, et était déjà allé en Amérique sans s'en apercevoir. Mais M. de Humboldt réfute ces assertions.

Les notions sur la colonisation normande du Groenland sont dues aux recherches d'une érudition postérieure au temps de Colomb, et elles ont précisément tiré leur intérêt de sa grande découverte. Le premier écrivain qui ait reconnu, dans le Groenland des anciens Scandinaves, une partie de l'Amérique, est le géographe Ortélius, en 1570; et encore n'eut-il pas connaissance des excursions faites par ces hardis aventuriers sur le véritable continent américain. A plus forte raison, l'immortel Génois n'a pas connu le voyage des frères vénitiens Nicolo et Antonio Zeni, dans les mêmes contrées, de 1388 à 1404, voyage dont notre auteur ne suspecte pas, avec quelques autres, l'authenticité, mais qui, ainsi que l'a démontré M. Walckenaer, n'est pas arrivé à la publicité avant 1558.

Au contraire, Colomb reçut une grande impulsion des inductions de plus en plus précises par lesquelles les philosophes du moyen-âge s'avançaient dans les voies qui avaient été ouvertes à la cosmographie depuis Pythagore et

Aristote. « L'hémisphère inférieur, antipode au nôtre, dit Albert-le-Grand, n'est pas tout-à-fait aquatique; il est en grande partie habité : et si les hommes de ces régions éloignées ne parviennent pas jusqu'à nous, c'est à cause des vastes mers interposées. » Des aperçus analogues sur les parties de la terre qui sont habitables, et sur la possibilité de se rendre aux Indes par la voie de l'ouest, se trouvent dans Roger Bacon. Le cardinal Pierre d'Ailly, dans le grand ouvrage qu'il composa, au milieu du XVI[e] siècle, sous le titre de *Imago mundi*, consacre son chapitre *De quantitate terræ habitabilis* au résumé de ces vues de la philosophie du XIII[e] siècle. Cette compilation eut une grande importance, en faisant connaître à Christophe Colomb les considérations cosmographiques transmises de l'antiquité au moyen-âge, sources auxquelles il aurait pu ne pas aller puiser. Ainsi, l'exécution de son vaste dessein aurait été privée du plus puissant aiguillon : le respect presque religieux qu'on avait alors pour l'autorité des anciens.

Du dépouillement que M. de Humboldt a opéré des traces de communications fournies par l'histoire, la tradition, les monumens de tout genre, il résulte qu'aucun Européen, avant Christophe Colomb, n'avait abordé les côtes orientales de l'Amérique (ou du moins n'en était revenu, après y avoir été fortuitement porté par les courans). Or, cette voie, par l'ouest, a seule ouvert un accès direct et permanent à la civilisation européenne. Non-seulement Colomb fut le premier qui l'ouvrit, mais ce fut chez lui le résultat d'un plan long-temps médité, et suivi avec persévérance. Il mérita ainsi que des chances heureuses fissent contribuer ses faux calculs au succès de son entreprise.

## III.

Tout ce qui se rattache de près ou de loin à l'immortel auteur de cette grande découverte acquiert de l'importance aux yeux de M. de Humboldt. Chacun des points que nous allons établir ici a été pour lui l'objet d'une discussion approfondie, où souvent les recherches les plus laborieuses se trouvaient nécessaires pour sortir du vague et des contradictions qu'on rencontre dans tout le cours de cet examen. Ces contradictions n'ont rien d'étonnant, si l'on réfléchit à l'obscurité dans laquelle Colomb vécut, pendant la plus grande partie de sa carrière, ensuite à ce choc d'intérêts si puissans, de passions si vives, qu'amena sa découverte, dernière période où lui-même, homme d'enthousiasme, sous l'empire d'illusions qu'il voulait faire partager à ses souverains et à son siècle, contribuait à entretenir des erreurs que le respect filial de Fernand Colomb n'a pas cherché à dissiper en écrivant la vie de son père. Ainsi, pour cette biographie, les deux témoignages les plus authentiques sont ceux qui offrent le plus de lacunes. On n'y trouve pas précisément le genre de renseignemens qu'il est naturel d'aller leur demander, par exemple, l'indication des dates et des lieux, qui sont les premiers élémens de la biographie.

Fernand Colomb a mis une intention évidente dans ses réticences sur l'origine de son père, réticences qui favorisaient les prétentions nobiliaires de leur illustration nouvelle et les hautes alliances de son frère. Toutefois, dans son respect filial si constamment exprimé, il n'est pas allé jusqu'à déplacer la véritable gloire de leur origine. Sur le point de l'éclaircir, il s'arrête, et dit avec dignité : « Je pense qu'il y a plus de gloire pour nous à descendre de l'amiral, que de scruter si le père de celui-ci était boutiquier ou homme sans aveu. » Il va ainsi au-devant des insinuations les plus dénigrantes, sans pourtant y donner prise en s'expliquant davantage. Aussi l'incertitude sur ce point était restée telle, que l'on différait de vingt-cinq ans sur l'époque de la naissance de Christophe Colomb, et que plus de dix endroits se sont disputé la gloire de l'avoir vu naître. Mais voici ce qui résulte, avec une probabilité qui équivaut presque à l'évidence, des patientes recherches par lesquelles notre lustre auteur a confirmé presque tout ce qu'a avancé M. Washington Irving, dans sa *Vie de Christophe Colomb* (1).

Ce grand homme naquit en 1436, à Gênes, de Dominique Colomb, fabricant de draps, et de sa femme, Suzanne Fontanarossa. Dominique vivait encore deux ans après la découverte du Nouveau-Monde, comme le prouve sa signature, suivie des mots *olim textor pannorum*, apposée au bas d'un acte en date de 1494. Il avait deux habitations, l'une *extra muros* dans la *contrada di Porta San-Andrea*, et l'autre dans le *vicolo di Mulcento*. Il est probable que l'amiral naquit dans cette dernière, et il y a des indices qu'il fut baptisé à San-Stefano. Son père transporta, en 1469, son atelier et son commerce de lainage de Gênes à Savone; et il paraît avoir acquis alors quelques biens ruraux près du bourg de Quinto, voisin de cette ville, au village de Terrarossa. De là, Dominique fut quelquefois désigné, de son temps, sous le nom de *Colombo di Quinto*, et son fils Christophe, avant les titres éminens qu'il reçut des monarques espagnols, signait *Columbus de Terrarubra*. Dominique eut, outre Christophe, deux autres fils plus jeunes, Barthélemy et Jacques, appelé en Espagne Diego, lesquels jouent un grand et beau rôle dans la découverte de l'Amérique, et une fille mariée au charcutier Jacques Bavarello.

Christophe Colomb quitta, à l'âge de quatorze ans, les études académiques qu'il avait commencées à Pavie, et il navigua pendant vingt ans. Il prit part à quatre expéditions, savoir : à Tunis, à l'Archipel, en Islande et à la côte de Guinée. En 1470, il vint à Lisbonne, où il épousa doña Felipa Muñiz Perestrello, dont il eut don Diego Colomb, son seul fils légitime, lequel naquit vers 1474, à Porto-Santo, où demeurait sa mère, fille de Bartolomé Muñiz Perestrello, gouverneur héréditaire de cette île (du groupe de Ma-

(1) M. de Humboldt regarde cette biographie comme un ouvrage du premier ordre. Il serait à désirer qu'une traduction française fît connaître ici le mérite de M. Washington Irving sous cette face nouvelle.



dère), qu'on regardait alors comme placée aux confins du monde connu. Par une notable coïncidence, le fameux cosmographe Martin Behain se trouvait quelque temps après, au même titre de gendre du gouverneur, à Fayal, une des Açores; mais il n'arriva à Fayal qu'en 1486, et il ne put se rencontrer avec Colomb qu'à Lisbonne, qu'ils habitèrent tous deux de 1482 à 1484. Il est impossible qu'ils n'y aient pas été mis en relations assez suivies par les deux médecins du roi Jean II, desquels l'un et l'autre étaient particulièrement connus. Colomb, qui avait eu ces médecins pour examinateurs de son grand projet, ne put parvenir à le faire agréer, par leur intermédiaire, au gouvernement portugais. En continuant à solliciter de divers gouvernemens cet appui nécessaire, il tomba dans un tel dénûment, qu'en 1484 il fut obligé d'aller chercher en Espagne des moyens d'existence pour lui et son jeune fils, alors âgé de dix ans. Il le conduisit, à pied, au couvent de la Rabida, près de Palos, où il demanda pour lui un peu de pain et de l'eau. Cette circonstance fit connaître le grand marin au père Juan Perez, gardien du couvent, dont l'oreille fut frappée de l'accent étranger du voyageur. Ce même gardien des Franciscains procura à Colomb une modique somme pour se vêtir décemment et acheter une petite monture, et il garda même le jeune Diego, qui reçut dans ce couvent sa première éducation.

Cependant le père trouva un asile dans la maison du duc de Médina Céli, au Puerto de Santa-Maria, et il gagnait sa vie à dessiner des cartes marines. Dès le commencement de l'année 1486, il était au service des monarques catholiques Ferdinand et Isabelle; mais le peu d'accueil que rencontra d'abord l'exposé de ses grands projets allait lui faire accepter les offres qu'il reçut enfin du roi de Portugal, dans une lettre du 20 mars 1488, s'il n'eût été retenu par la grossesse avancée d'une belle dame de Cordoue, doña Beatrix Enriquez, mère de don Fernando Colomb, leur fils naturel, né le 15 août 1488. C'est ce fils qui a écrit la vie de son père.

A la grossesse de doña Beatrix se joignirent, pour retenir Colomb, les instances affectueuses de l'évêque de Valencia, don Diego de Deza, qui, avec le franciscain Juan Perez, avait seul continué à l'encourager lorsqu'on répondit à l'exposé de ses projets *que tout cela n'était que du vent*. Colomb se souvint de leur amitié au moment de son plus brillant succès : « Quand j'étais la risée de tous, écrivit-il alors, deux moines seuls restèrent constans dans leur affection pour moi. » Il faut joindre à ces deux personnages le médecin Garcia Hernandez, de Palos, qui assista aux premières conférences où fut débattu, dans le couvent de la Rabida, le mérite des grands desseins de Colomb.

Pendant son séjour en Portugal, de 1470 à 1484, âgé de trente-quatre à quarante-huit ans, il avait refait, pour ainsi dire, ses études. Il est probable que, pendant son séjour à Lisbonne, il se fit aider par les savans du lieu, et, quand il fut en Espagne, par ceux de Séville.

S'il dut à ces études persévérantes l'érudition qui jusque-là manquait à son

expérience, si plus tard il dut à l'influence éclairée des religieux dont nous l'avons vu se louer, et au grand caractère de la reine Isabelle, le bonheur d'avoir pu mettre à exécution son vaste projet, ce fut le suffrage de Paolo Toscanelli, de Florence, qui, par ses encouragemens et ses instructions, lui donna le plus d'assurance. Toscanelli, déjà fort âgé (il mourut en 1482, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans), se distinguait, parmi tous les astronomes de son temps, par l'attention qu'il n'avait cessé de porter aux découvertes nautiques. Il mettait un grand soin à comparer la géographie ancienne avec les résultats des découvertes modernes, et il voulait en tirer la direction d'une route qui conduisît au pays des épices par la navigation vers l'ouest. En effet, des communications qui paraissaient impossibles aux temps d'Aristote et de Strabon, se montraient, chaque jour, plus praticables au XV$^e$ siècle, par les progrès de la navigation, de l'astronomie nautique, par la connaissance de la boussole, et enfin par l'invention de l'astrolabe, que venait d'imaginer Martin Behain, et dont Colomb fut des premiers à se servir.

Comme Génois, il contractait aisément des relations avec les autres Italiens qu'il rencontrait dans la péninsule hispanique. A Lisbonne, il s'était lié avec le Florentin Lorenzo Giraldi, comme à Séville il vivait dans des relations intimes avec un autre Florentin, Juanoto Berardi, chef d'une maison de commerce à laquelle était attaché Amerigo Vespucci. Par ces relations et d'autres semblables, Colomb sut qu'Alphonse V, roi de Portugal, avait fait demander à Toscanelli, par le chanoine Fernando Martinez, une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest. Cette nouvelle devait inquiéter l'homme ardent qui depuis si long-temps nourrissait le même projet. La haute réputation dont jouissait l'astronome de Florence fit naître l'espoir à Colomb de profiter des lumières du savant Italien pour consolider son entreprise. Lorenzo Giraldi se chargea des lettres de Colomb adressées à Toscanelli; nous ne connaissons que les réponses de ce dernier, sans date et au nombre de deux. « Je vois, dit la première, que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où viennent les épices; et en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie que j'adressai, il y a quelques jours, à un ami attaché au service du sérénissime roi de Portugal. » Comme la lettre au chanoine de Lisbonne est datée de Florence, le 25 juin 1474, on peut croire, à cause des mots *algunos dias ha*, que Colomb avait consulté Toscanelli dans la première partie de cette même année. Toscanelli avait alors soixante-dix-sept ans; et il résulte de sa lettre, que, nourrissant de longue main cette idée, il avait déjà conseillé au gouvernement portugais la route que Colomb a suivie. Il paraît naturel que la même idée se soit présentée alors à plusieurs hommes instruits et ardemment occupés à étendre la sphère des découvertes, tels qu'était aussi Martin Behain. Tous croyaient l'Asie excessivement prolongée vers l'Orient, d'après l'erreur de calcul de Ptolémée, erreur conforme aux opinions antiques. Toscanelli et Colomb distinguent dans leurs écrits le but principal de l'entreprise, trouver un passage plus court vers l'Inde,

d'avec le but secondaire, la découverte de quelques îles. Même la note historique que Colomb a placée lui-même en tête de son journal de navigation ne donne pour motif du voyage, que « le désir des monarques catholiques de faire scruter les dispositions d'un puissant prince de l'Inde, le grand khan, en faveur de la religion chrétienne, en envoyant une expédition, non par l'est et par terre, mais par l'océan Atlantique, c'est-à-dire par une route que nous ne savons pas avec certitude avoir été parcourue jusqu'ici. » M. de Humboldt fait remarquer toute la modestie des mots *no sabemos por cierta fé* dans cette rédaction terminée le 15 mars 1493, après le succès éclatant qui avait couronné tant d'efforts.

Cette idée d'arriver dans le royaume du grand khan préoccupa Colomb long-temps après sa découverte, qu'il n'a jamais su être celle d'un continent distinct de l'Asie. Il n'est pas étonnant que ces erreurs aient été profondément enracinées dans l'esprit de cet homme qui, à la fois par elles et malgré elles, avait obtenu un si magnifique résultat. J'ajoute : *malgré elles*, car lorsqu'on examine la carte de Toscanelli, sur la foi de laquelle Colomb devait arriver à la pointe de l'Asie, et qu'on se rappelle sa confiance dans ce document, on ne voit pas sans une sorte d'effroi toutes ces indications erronées, dont plusieurs semblaient devoir lui être plus funestes que l'aveugle hasard.

## IV.

On sait toute la supériorité, la patience, le courage, les ressources multipliées de persuasion dont le grand homme fit preuve, dans ce voyage mémorable qu'il put enfin exécuter avec une faible flottille de trois vaisseaux. Ce voyage a pu être décrit avec certitude par les bons historiens qui en avaient les matériaux dans la vie de Christophe Colomb par son fils Fernand; dans son journal de navigation, tel que l'a conservé Barthélemy Las Casas; et dans plusieurs lettres de Colomb, déjà connues avant la grande publication de M. Navarrete. Dans beaucoup d'ouvrages composés d'après des sources moins respectables, le goût du merveilleux a introduit plusieurs traits dus à l'imagination d'écrivains postérieurs. De ce nombre sont les plaintes des équipages, métamorphosées en une insurrection que Colomb ne serait parvenu à apaiser qu'en s'engageant à retourner en Espagne au bout de trois jours, si, dans cet intervalle, on n'avait pas vu la terre qui, heureusement, fut découverte avant l'expiration du délai (1).

(1) Il faut en dire autant de cette anecdote si souvent répétée et qui se rapporte à l'époque où Colomb, de retour en Espagne, se serait vu contester le mérite de sa découverte : il s'agit de l'œuf qu'il aurait proposé de faire tenir debout. Voltaire a eu raison, dit M. de Humboldt, d'avancer que ce conte est rapporté du Brunellesco, qui construisit la coupole de Sainte-Marie-del-Fiore à Florence. Non-seulement l'anecdote est pour le moins d'un demi-siècle plus ancienne que la découverte de l'Amérique, mais on l'a dénaturée en l'ôtant à Brunellesco. Celui-ci, en cassant seulement la pointe de l'œuf pour le faire tenir, répondit par

La faveur accordée à ce récit tient à une disposition naturelle des esprits, que signale ainsi M. de Humboldt : Dans les hommes qui se sont illustrés par la réalisation d'un vaste et unique projet, le vulgaire a l'injuste prévention d'attribuer les succès bien plus à l'énergie du caractère qui exécute qu'à la pensée qui a conçu et préparé l'action. Les facultés intellectuelles de Colomb ne méritent pas moins d'admiration que l'énergie de sa volonté... En parcourant une mer inconnue, en demandant la direction de sa route aux astres par l'emploi de l'astrolabe, récemment inventé, il cherchait l'Asie par la voie de l'ouest, d'après un plan arrêté, non en aventurier qui se fie au hasard. Le succès qu'il obtint était une conquête de la réflexion. C'est déjà sous ce point de vue que Colomb se place bien au-dessus des navigateurs qui ont entrepris de doubler l'extrémité de l'Afrique, en suivant pour ainsi dire les contours d'un continent à forme pyramidale, et dont les côtes orientales étaient visitées par les Arabes... C'est un triple caractère d'instruction, d'audace et de longue patience, que nous avons à signaler surtout dans Christophe Colomb.

Ce n'est pas la tâche d'une critique vulgaire que de faire avec justice la part intellectuelle de l'homme éminent d'un siècle dont la science est aujourd'hui si dépassée. C'était à M. de Humboldt de montrer, au milieu des erreurs, des préjugés, de l'incohérence qu'offrent les écrits de Colomb, les traits d'un esprit supérieur et d'une nature d'élite. D'après la direction de ses propres études, notre auteur s'est attaché surtout à faire ressortir les grandes vues de géographie physique que ces écrits révèlent. Voici les points principaux qu'elles embrassent : 1° l'influence qu'exerce la longitude sur les déclinaisons de l'aiguille; 2° l'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes occidentales d'Europe jusqu'aux côtes orientales d'Amérique; 3° la position du grand banc de Sargasso, ou *fucus natans*, dans le bassin de l'Océan atlantique, et les rapports qu'offre cette position avec le climat de la portion de l'atmosphère qui repose sur l'Océan; 4° la direction du courant général des mers tropicales; 5° la configuration des îles et les causes géologiques qui paraissent avoir influé sur cette configuration dans la mer des Antilles.

Nous ne suivrons pas M. de Humboldt dans l'examen de ces questions qui deviennent sous sa plume la matière des plus solides enseignemens. Placé à la tête des voyageurs modernes, et en même temps l'un des maîtres de la physique et de la cosmographie, il trouvait là une belle et utile application de son expérience et de son savoir. Mais, forcé de nous restreindre au cadre historique que nous nous sommes tracé, nous ne faisons qu'indiquer cette partie de l'*Examen critique*, et celle qui traite de la situation du Paradis terrestre; car l'espoir de trouver l'emplacement du Paradis était une des idées mysti-

une image sensible aux objections contre la possibilité de cette voûte audacieuse qui a servi de modèle à Saint-Pierre de Rome.

ques du pieux amiral. L'auteur a cité, à ce sujet, des remarques de M. Letronne sur cette question, qui avait déjà été traitée sous un point de vue différent, et toujours avec une grande richesse d'érudition, par l'illustre Huet, dans sa dissertation intitulée · *De situ Paradisi terrestris.*

Le premier voyage de Colomb touchait à son glorieux dénouement, lorsqu'il y eut sur la direction définitive un moment d'incertitude. Colomb la leva, en adoptant l'avis de Martin Alonzo Pinzon qui s'écria que *son cœur lui disait* que, pour trouver la terre, il fallait naviguer vers le sud-ouest. Mais un marin de l'expédition déclara plus tard, que cette prétendue inspiration provenait de ce que Pinzon avait vu dans la soirée des perroquets, et il savait que ces oiseaux n'allaient pas sans motif du côté du sud. Jamais vol d'oiseaux, ajoute M. de Humboldt, n'a eu dans les temps modernes des suites plus graves; car le changement de rumb effectué le 7 octobre, a décidé de la direction dans laquelle ont été faits les premiers établissemens des Espagnols en Amérique.

Après avoir indiqué les suites politiques de la première répartition des colonies de la Péninsule hispanique et de l'Angleterre sur le nouveau continent, M. de Humboldt motive encore, par d'autres considérations, l'intérêt des recherches sur le premier point qui fut découvert. Aussi loin, dit-il, que s'étend la civilisation européenne, les plus doux souvenirs de l'enfance se rattachent aux impressions qu'a produites la première lecture de la découverte de Guanahani. Ces lumières mouvantes que l'amiral montra à Pédro Guttierez dans l'obscurité de la nuit, cette plage de sables éclairée par la lune, vue par Juan Rodriguez Bermejo, ont frappé notre imagination. On a conservé minutieusement les noms et prénoms des marins qui ont prétendu avoir reconnu les premiers une portion d'un monde nouveau, et nous serions réduits à ne pouvoir lier ces souvenirs à une localité déterminée, à regarder comme vague et incertain le lieu de la scène !

Cette partie de l'*Examen critique* ainsi motivée, l'auteur se livre aux recherches les plus détaillées, relève et discute les moindres circonstances, pour ne pas laisser le plus léger doute sur la véritable situation de Guanahani où se fit le premier attérage, le vendredi 12 octobre 1492. Il ressort de cette discussion une évidence complète en faveur de l'opinion qui reconnaît la Guanahani de Colomb dans San Salvador Grande ou Cat Island, une des îles Bahames. Le principal pivot de cette savante démonstration est la mappemonde dessinée en 1500 par Juan de la Cosa, carte dont l'auteur et M. Walckenaer ont reconnu en 1832 la grande importance.

Entre Guanahani et Cuba, Colomb découvrit trois îles, qu'il nomma Sainte-Marie de la Conception, Fernandina et Isabela, qui sont aujourd'hui la Conception, la Grande Exuma et l'île Longue. Partant de cette dernière, le point de Cuba où Colomb dut prendre terre est Puerto Principe.

Il crut d'abord que cette île était Cipango (le Japon), puis la pointe orientale de l'Asie. Les erreurs du grand homme sont ici l'objet d'un examen qui

intéresse la philosophie. M. de Humboldt a suivi non-seulement chacun des pas de sa marche, les nombreuses vicissitudes de son projet et de sa fortune; mais il a voulu pénétrer dans son ame et s'identifier avec tous ses sentimens, toutes ses pensées.[1] Il faut lire ces extraits de la correspondance de Colomb, qui nous le montrent, ici exprimant son admiration pour les beautés de la nature, là ses vues politiques et commerciales, plus loin ses aperçus judicieux ou ses erreurs géographiques, enfin cette disposition à une dévotion ardente et mystique qui semble toujours dominer ses projets. Pour lui, sa découverte est surtout précieuse comme offrant un puissant moyen de propager la religion chrétienne et fournissant des trésors qui puissent servir à lever une croisade pour la délivrance du saint sépulcre. C'est dans ce sens qu'il écrit au pape, à la reine Isabelle, sa bonne protectrice, dont le caractère paraît en maint endroit de l'ouvrage sous un jour très favorable.

Depuis les lettres de Cicéron jusqu'à celles de Voltaire, on a souvent envisagé avec raison la correspondance des hommes célèbres comme la source la plus féconde de notions certaines sur leur personne et sur leur époque. M. de Humboldt a tiré un grand parti des lettres de Colomb, dont la diction se ressent de son origine étrangère, et a vu même quelquefois dans ce défaut la source de certaines beautés. — Lorsqu'on surprend, dit-il, des hommes supérieurs et d'une forte trempe de caractère, mais peu familiarisés avec les richesses de la langue dont ils se servent, dans un de ces élans passionnés qui par leur violence même s'opposent au libre travail de la pensée, on leur trouve cette teinte poétique du sentiment qui appartient à l'éloquence des premiers âges.

L'admiration de l'auteur pour le grand homme qu'il a si bien étudié ne lui fait rien dissimuler des graves reproches que mérite Colomb pour la violente intolérance qui le fit aller bien au-delà des instructions qu'il avait reçues des monarques espagnols et du pape Alexandre VI. Les bulles de ce pontife, au sujet du Nouveau-Monde, sont empreintes d'un caractère d'équité et de sagesse qui contraste avec son abominable mémoire. Mais surtout la reine Isabelle ne cessait de rappeler à son vice-roi les devoirs d'humanité dont il s'écartait trop. Un concours malheureux de circonstances, dit M. de Humboldt, le poussait insensiblement dans une voie d'iniquités et de vexations qu'il prenait soin de justifier par des motifs religieux. A ses projets de propagande succède le projet formel et vraiment effrayant d'établir ce que nous appelons aujourd'hui la traite des esclaves, en fondant cette traite sur l'échange périodique de diverses denrées contre des créatures humaines. Ces propositions ne furent aucunement goûtées par la reine. « Il faut absolument, écrit-elle, suspendre la vente et ne pas encore accepter le prix des esclaves, pour que nous ayons le temps de nous informer auprès des personnes lettrées, auprès des théologiens et des canonistes, si en bonne conscience il est permis de suivre cette affaire. »

Colomb lui-même, à la fin de sa vie, n'eut pas la conscience très en repos

sur cet article, comme on le voit par un passage de son testament; car, malgré les défenses de la reine, il avait eu l'audace d'envoyer à la fois cinq cents esclaves caribes pour être vendus à Séville. Il faut ajouter que c'est sous la fâcheuse impression de ces excès, que les ennemis de l'amiral obtinrent la trop fameuse mission du commandeur Bovadilla. Ainsi les torts de Colomb furent pour quelque chose dans cette grande catastrophe, qui renvoya, chargé de chaînes, en Espagne, le conquérant du monde nouveau. Des témoignages contemporains nous apprennent même que le commandeur, à son départ d'Espagne comme à son arrivée aux Antilles, et avant d'en être venu à un tel excès de rigueur, eut un moment de popularité, chèrement payé par l'odieux stigmate imposé à sa mémoire. — Il ne s'agit pas ici, dit M. de Humboldt, d'accuser avec amertume, ou de défendre par de timides détours les hommes qui jouissent d'une illustration méritée; il s'agit de répandre une opinion plus juste sur les circonstances qui ont introduit et maintenu pendant long-temps le servage en Amérique, circonstances qui ont amené, quel que soit le degré de culture intellectuelle des prétendus *conquérans civilisateurs*, un résultat également funeste.

Il y avait dans le caractère de Colomb quelque chose d'inflexible, qui se trahissait, dans certains cas, par les excès de la force, dans d'autres par les expressions d'une altière dignité. Il se caractérise lui-même dans une de ses lettres, comme « âpre et peu aimable en paroles. » Au moment où, chargé de fers, il doit se justifier de la punition de Moxica, Pedro Requelme, Hernando de Guevara et d'autres rebelles, il dit noblement, dans un écrit trouvé parmi les archives du duc de Véragua: « Je dois être jugé comme un capitaine qui est venu d'Espagne conquérir les pays vers l'Inde, et non comme un homme qui administre une ville grande ou petite, soumise à un régime régulier: car j'ai eu à placer sous le vasselage de son altesse des peuples sauvages et belliqueux, vivant par monts et forêts. »

M. de Humboldt, après avoir jeté un regard sévère et triste sur les cruautés de la conquête, dans les diverses parties du Nouveau Continent, ajoute: Telle est la complication des destinées humaines, que ces mêmes cruautés qui ont ensanglanté la conquête des deux Amériques, se sont renouvelées sous nos yeux, dans des temps qui, selon nous, se distinguent par un progrès prodigieux des lumières, par un adoucissement général dans les mœurs. Et cependant un même homme, à peine au milieu de sa carrière, a pu voir la *terreur* en France, l'expédition inhumaine de Saint-Domingue, les réactions politiques et les guerres civiles continentales de l'Amérique et de l'Europe, les massacres de Chio et d'Ipsara, les actes de violence qu'ont fait naître tout récemment, dans la partie méridionale des États-Unis, une atroce législation concernant les esclaves et la haine de ceux qui voudraient la réformer. Les passions se sont fait jour avec un effort irrésistible chaque fois que les circonstances ont été les mêmes, au XIX^e^ comme au XVI^e^ siècle.

Pour réfuter le système des écrivains qui ont voulu voir, dans la conquête

sanglante de l'Amérique, l'effet d'une impulsion donnée par la chevalerie du moyen-âge, l'auteur montre ce qu'avait de très peu chevaleresque le principal mobile de ces violentes expéditions, savoir l'inextinguible soif de l'or. Colomb lui-même présenta presque toujours ce motif en première ligne. Toutefois il eut la noblesse de refuser une propriété de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, que les monarques voulaient lui donner à Haïti avec le titre de marquis ou duc de l'Espagnola. D'autres faits semblables prouvent qu'il n'avait pas la sordide cupidité dont plusieurs de ses contemporains l'ont accusé. Mais il était vivement occupé du rang de sa famille et du lustre qu'il voulait lui donner; il était forcé de tenir un grand état de maison, en sa triple qualité d'amiral de Castille, de vice-roi et de gouverneur-général. Né au sein d'une république où l'on voyait s'élever en peu de temps d'immenses fortunes par la hardiesse des entreprises maritimes dans le Levant, et où ces mêmes avantages devenaient la base du pouvoir aristocratique dans l'état, Colomb était naturellement porté à chérir les richesses comme un moyen d'influence politique et de grandeur.

A ces réflexions de M. de Humboldt, ajoutons que Colomb atteignit ce but; et, en général, on peut remarquer qu'il vint à bout des plus grands obstacles, surmonta les plus cruelles tribulations, vit même disparaître ses principaux ennemis. Ainsi ce Pinzon, un des compagnons de sa première expédition, qui voulut s'en attribuer la gloire, sollicita en vain, au retour, la faveur d'être admis, avant Colomb, devant les monarques espagnols, et mourut pendant que celui-ci recevait de Ferdinand et d'Isabelle ce royal accueil décrit par tous les historiens. De même Bovadilla ne revit pas l'Espagne et périt victime d'un naufrage, pendant que Colomb, délivré de ses fers, entendait le souverain lui exprimer ses regrets et lui adresser des excuses. Enfin Colomb survit à toutes les souffrances, à toutes les angoisses si cruelles de ses deux derniers voyages, en surmonte les fatigues, les chagrins et les humiliations, revient en Espagne, trouve toujours dans ses frères et dans ses fils des hommes dignes de lui, et meurt à Valadolid, entouré des siens, le 20 mai 1506.

## V.

L'union que Colomb recommanda à ses deux fils exista toujours entre eux, cimentée par un respect commun et très profond pour la mémoire de leur père, qui les avait aimés avec une vive tendresse. Fernand l'avait accompagné, âgé seulement de treize ans, dans son quatrième voyage, et y avait fait preuve d'un courage remarquable. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, vécut d'une manière très honorable, dans une retraite studieuse sur les bords du Guadalquivir, et mourut vers 1541.

Son frère aîné, Diégo, que plusieurs écrivains modernes se sont plu à dépeindre, sans doute, dit M. de Humboldt, parce qu'il était le fils d'un grand homme, comme dépourvu de talent et de caractère, a été jugé tout diffé-

remment par ses contemporains. Après avoir fait le second voyage avec l'amiral, il resta en Espagne pour y soigner les affaires litigieuses de sa famille. Après la mort du père, il se mêla pendant vingt ans aux intérêts politiques de Saint-Domingue, de la Jamaïque, de Cuba et de Porto-Rico. Il sut affermir sa position aristocratique en Espagne, en épousant, en 1508, Doña Maria de Toledo, fille du *comendador mayor* de Léon, grand fauconnier, et nièce du duc d'Albe. Après de longues sollicitations, il fut reconnu par le décret donné à Arevalo, le 9 août 1508, *almirante y governador de las Indias*. Il mourut le 23 février 1526 et laissa trois filles et deux fils, nommés Louis et Christophe. Le premier, Louis, âgé seulement de six ans, fut reconnu dès-lors *troisième amiral des Indes*. En 1540, il fit cession à Charles-Quint de ses droits à la vice-royauté, en échange des titres de duc de Véraguas, marquis de la Jamaïque, et d'une rente annuelle de 10,000 doublons d'or. Il mourut sans fils légitime; ses droits et ses titres passèrent à son neveu Diégo, fils de Christophe II. Ce Diégo II fut le *quatrième amiral des Indes*. Avec lui finit, en 1578, toute la lignée mâle et légitime du grand Colomb, dont la descendance par les femmes subsiste dans les ducs de Véraguas.

On sait quelle impression profonde avait produite sur Colomb le traitement que lui avait fait subir Bovadilla. Fernand, son fils, attesta avoir vu toujours les fers dont il fut alors chargé suspendus dans son cabinet de travail. Il avait ordonné, comme on sait, que ce monument de l'ingratitude fût enterré avec lui. Or, ses restes furent une première fois transportés du couvent de Saint-François de Valadolid à la chartreuse de Las Cuevas à Séville, en 1513; de là, en 1535, conjointement avec le corps de son fils don Diégo, à la capilla mayor de la cathédrale de Santo-Domingo dans l'île d'Haïti. Puis en 1795, lorsque la partie espagnole de cette île nous fut cédée, le duc de Véraguas fit transporter ces restes à la Havane, où ils furent déposés en grande pompe, le 19 janvier 1796, dans la cathédrale. — Pendant mon séjour à la Havane, dit M. de Humboldt, j'ai souvent demandé à don Gabriel de Aristizabal, qui avait assisté à cette dernière translation, si, en ouvrant la voûte qui renfermait les restes de Colomb, on n'avait point trouvé les fers (*grillos*) qu'il avait ordonné, selon le témoignage du fils, de placer dans sa tombe. L'amiral Aristizabal et d'autres personnes qui avaient suivi l'exhumation avec le plus vif intérêt, m'ont assuré que rien n'a été vu qui annonçât la présence de fer oxidé. A-t-on ôté ces fers à la translation de Valadolid à Séville, ou de Séville à Santo-Domingo? Peut-être n'a-t-on pas obéi à un ordre verbal dont l'exécution pouvait blesser la susceptibilité d'une cour qui prétendait avoir été étrangère aux violences exercées par Bovadilla, et qui exigeait des témoignages d'affection de ceux mêmes qu'elle opprimait secrètement.

Les dernières années de Colomb avaient été attristées par l'abandon où il fut laissé. Cet abandon s'étendit même à sa mémoire pendant la première moitié du XVI$^{e}$ siècle, et, par un des plus singuliers caprices de la fortune,

ce fut à une illustration factice que fut accordé l'honneur de nommer le nouveau continent.

M. de Humboldt a soigneusement examiné par quel enchaînement de circonstances le nom d'Améric Vespuce avait prévalu, et, suivant son usage, il n'a pas abandonné cet examen avant d'avoir remonté à la source première de la dénomination d'Amérique.

On a vu que, lors du séjour de Colomb à Séville, Amerigo Vespucci était commis dans la puissante maison de commerce du Florentin Juanoto Berardi. Plus jeune de quinze ans que Colomb, Vespuce était né à Florence même, d'une très bonne famille, dont la richesse égalait la considération. M. de Humboldt prouve par de nombreux détails biographiques et littéraires que, non-seulement Vespuce n'a été pour rien dans l'usurpation qui a substitué son nom à celui de Colomb, puisque la dénomination d'Amérique est postérieure à la mort de l'un et de l'autre, mais que même jamais il n'a prétendu s'attribuer la découverte de l'immortel Génois, dont il fut l'ami jusqu'à sa mort. Vespuce, contemporain de Colomb, et vivant en Espagne, n'aurait pu sans démence émettre une telle prétention. La postérité n'a pas reculé toutefois devant le paradoxe à ce sujet. Les uns rabaissent Vespuce outre mesure par une sorte de zèle pour la mémoire de Colomb; les autres prétendent que le Florentin, s'il n'avait pas découvert les premières terres du Nouveau-Monde, avait du moins touché avant tous ce continent au cap Paria, que Colomb découvrit seulement à son troisième voyage, le 1er août 1498. Mais ce troisième voyage même est antérieur au plus ancien de Vespuce, qui partit, pour la première fois, le 20 mai 1499, avec Alonzo de Hojéda et Juan de la Cosa, lesquels avaient été du second voyage de Colomb. M. de Humboldt démontre, par des alibi bien établis, que le premier des quatre voyages racontés par Vespuce est imaginaire, et que le premier qu'il ait réellement exécuté est celui dont nous venons de donner la date et qui occupe le second rang dans son récit.

Mais en admettant même un instant le contraire de ce qui est démontré, les prétentions élevées en faveur de Vespuce trouveraient une réfutation dans cette remarque précise de M. de Humboldt : L'Amérique est à celui qui en a vu le premier la plus petite portion de terre. Ajoutons qu'à Christophe Colomb doit être rapporté le mérite de toutes les entreprises qui ont suivi la sienne en se succédant avec une rapidité et une fécondité dues à l'impulsion dont il était l'auteur. Mais il a de plus le mérite certain d'être le premier Européen qui ait découvert les côtes de l'Amérique méridionale. Quant à un point quelconque de l'ensemble du continent américain, en faisant abstraction des expéditions, bien avérées d'ailleurs, des Scandinaves, à la fin du xe et au commencement du xie siècle, la découverte en fut faite par Jean et Sébastien Cabot, le 24 juin 1497, au Labrador, entre les 56° et 58° degrés de latitude. Cette découverte, ainsi placée entre le second et le troisième voyage de Colomb, a précédé, par conséquent, d'une année et six jours celle du continent de l'Amérique méridionale, qu'on ne soupçonnait pas alors former

un même continent avec la terre vue au Nord par Cabot. Ainsi l'ordre des découvertes du continent américain, dont l'histoire a conservé le souvenir, est celui-ci : au nord-est, Leif au commencement du XIe siècle ; — à la première des Antilles entre les deux Amériques, Christophe Colomb, le 12 octobre 1492 ; — à la côte nord-est, déjà découverte par les Scandinaves, Sébastien Cabot, le 14 juin 1497 ; — à l'Amérique méridionale au cap Paria, Colomb, le 1er août 1498. Dans cette série de communications entre les deux mondes, l'antériorité est à Leif, l'importance et le titre réel sont à Christophe Colomb.

Bien qu'Améric Vespuce ne figure pas parmi ces navigateurs, qu'il n'ait même rien découvert, et qu'il vienne ainsi bien après Cabral, Cortez, Pizarro, on sait que la vogue de son livre lui valut l'exorbitant hommage de nommer le nouveau continent tout entier.

Mais où trouve-t-on les premières traces de cette admiration pour le seigneur Amerigo? Sur ce point les recherches de notre auteur ont obtenu le plus complet et le plus singulier résultat. D'après ces recherches, le véritable parrain de l'Amérique est un imprimeur de la petite ville de Saint-Dié en Lorraine, d'origine suisse, et nommé Waldseemüller, nom qu'il avait grécisé selon l'usage du temps et transformé en Hylacomylus. Cet Hylacomylus, qui était fort savant comme tous les imprimeurs de son temps, est l'éditeur des quatre voyages de Vespuce. Il en donna la première édition en 1507 à la suite d'un traité cosmographique de lui-même, sous ce titre : *Cosmographiæ introductio cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes*. C'est dans ce livre qu'il propose de désigner le Nouveau-Monde sous le nom d'Améric : *Americi terra vel America*. Cette première insinuation eut donc lieu l'année d'après la mort de Colomb, et cinq ans avant celle d'Améric.

Le livre de l'imprimeur de Saint-Dié eut plusieurs éditions qui répandirent dans toute l'Europe l'admiration d'Hylacomylus pour Améric Vespuce. Il est même certain que l'on doit à Hylacomylus la carte du Nouveau-Monde, jointe à l'édition de Ptolémée de 1522, et où le nom d'*America* est inscrit sur ce continent; car dans une note de cette édition, Laurent Phrysius, ainsi que l'a remarqué le premier M. Walckenaer, dit formellement que les cartes en ont été dressées par feu Martin Hylacomylus, qui les a réduites d'après le grand in-folio de l'an 1513. C'est donc entre 1513 et 1522 qu'a été dessinée la premiere carte où se trouve le mot *America;* et l'origine lorraine de cette dénomination explique comment la publication des premières cartes où on la retrouve a été faite dans les provinces occidentales et méridionales de l'Allemagne, pays sur lesquels Vespuce, mort huit ans plus tôt, ne pouvait exercer aucune espèce d'influence personnelle.

Mais comment exerça-t-il de l'influence à Saint-Dié? Le voici. La Lorraine était alors le centre de travaux géographiques très importans. Le roi Réné II (1), duc de Lorraine et de Bar, sans posséder les talens graphiques

(1) Ce prince, père des deux premiers de ces princes lorrains dont trois générations jouè-

ce fut à une illustration factice que fut accordé l'honneur de nommer le nouveau continent.

M. de Humboldt a soigneusement examiné par quel enchaînement de circonstances le nom d'Améric Vespuce avait prévalu, et, suivant son usage, il n'a pas abandonné cet examen avant d'avoir remonté à la source première de la dénomination d'Amérique.

On a vu que, lors du séjour de Colomb à Séville, Amerigo Vespucci était commis dans la puissante maison de commerce du Florentin Juanoto Berardi. Plus jeune de quinze ans que Colomb, Vespuce était né à Florence même, d'une très bonne famille, dont la richesse égalait la considération. M. de Humboldt prouve par de nombreux détails biographiques et littéraires que, non-seulement Vespuce n'a été pour rien dans l'usurpation qui a substitué son nom à celui de Colomb, puisque la dénomination d'Amérique est postérieure à la mort de l'un et de l'autre, mais que même jamais il n'a prétendu s'attribuer la découverte de l'immortel Génois, dont il fut l'ami jusqu'à sa mort. Vespuce, contemporain de Colomb, et vivant en Espagne, n'aurait pu sans démence émettre une telle prétention. La postérité n'a pas reculé toutefois devant le paradoxe à ce sujet. Les uns rabaissent Vespuce outre mesure par une sorte de zèle pour la mémoire de Colomb; les autres prétendent que le Florentin, s'il n'avait pas découvert les premières terres du Nouveau-Monde, avait du moins touché avant tous ce continent au cap Paria, que Colomb découvrit seulement à son troisième voyage, le 1er août 1498. Mais ce troisième voyage même est antérieur au plus ancien de Vespuce, qui partit, pour la première fois, le 20 mai 1499, avec Alonzo de Hojéda et Juan de la Cosa, lesquels avaient été du second voyage de Colomb. M. de Humboldt démontre, par des alibi bien établis, que le premier des quatre voyages racontés par Vespuce est imaginaire, et que le premier qu'il ait réellement exécuté est celui dont nous venons de donner la date et qui occupe le second rang dans son récit.

Mais en admettant même un instant le contraire de ce qui est démontré, les prétentions élevées en faveur de Vespuce trouveraient une réfutation dans cette remarque précise de M. de Humboldt : L'Amérique est à celui qui en a vu le premier la plus petite portion de terre. Ajoutons qu'à Christophe Colomb doit être rapporté le mérite de toutes les entreprises qui ont suivi la sienne en se succédant avec une rapidité et une fécondité dues à l'impulsion dont il était l'auteur. Mais il a de plus le mérite certain d'être le premier Européen qui ait découvert les côtes de l'Amérique méridionale. Quant à un point quelconque de l'ensemble du continent américain, en faisant abstraction des expéditions, bien avérées d'ailleurs, des Scandinaves, à la fin du xe et au commencement du xie siècle, la découverte en fut faite par Jean et Sébastien Cabot, le 24 juin 1497, au Labrador, entre les 56° et 58° degrés de latitude. Cette découverte, ainsi placée entre le second et le troisième voyage de Colomb, a précédé, par conséquent, d'une année et six jours celle du continent de l'Amérique méridionale, qu'on ne soupçonnait pas alors former

un même continent avec la terre vue au Nord par Cabot. Ainsi l'ordre des découvertes du continent américain, dont l'histoire a conservé le souvenir, est celui-ci : au nord-est, Leif au commencement du XIe siècle ; — à la première des Antilles entre les deux Amériques, Christophe Colomb, le 12 octobre 1492 ; — à la côte nord-est, déjà découverte par les Scandinaves, Sébastien Cabot, le 14 juin 1497 ; — à l'Amérique méridionale au cap Paria, Colomb, le 1er août 1498. Dans cette série de communications entre les deux mondes, l'antériorité est à Leif, l'importance et le titre réel sont à Christophe Colomb.

Bien qu'Améric Vespuce ne figure pas parmi ces navigateurs, qu'il n'ait même rien découvert, et qu'il vienne ainsi bien après Cabral, Cortez, Pizarro, on sait que la vogue de son livre lui valut l'exorbitant hommage de nommer le nouveau continent tout entier.

Mais où trouve-t-on les premières traces de cette admiration pour le seigneur Amerigo? Sur ce point les recherches de notre auteur ont obtenu le plus complet et le plus singulier résultat. D'après ces recherches, le véritable parrain de l'Amérique est un imprimeur de la petite ville de Saint-Dié en Lorraine, d'origine suisse, et nommé Waldseemüller, nom qu'il avait grécisé selon l'usage du temps et transformé en Hylacomylus. Cet Hylacomylus, qui était fort savant comme tous les imprimeurs de son temps, est l'éditeur des quatre voyages de Vespuce. Il en donna la première édition en 1507 à la suite d'un traité cosmographique de lui-même, sous ce titre : *Cosmographiæ introductio cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes.* C'est dans ce livre qu'il propose de désigner le Nouveau-Monde sous le nom d'Améric : *Americi terra vel America.* Cette première insinuation eut donc lieu l'année d'après la mort de Colomb, et cinq ans avant celle d'Améric.

Le livre de l'imprimeur de Saint-Dié eut plusieurs éditions qui répandirent dans toute l'Europe l'admiration d'Hylacomylus pour Améric Vespuce. Il est même certain que l'on doit à Hylacomylus la carte du Nouveau-Monde, jointe à l'édition de Ptolémée de 1522, et où le nom d'*America* est inscrit sur ce continent ; car dans une note de cette édition, Laurent Phrysius, ainsi que l'a remarqué le premier M. Walckenaer, dit formellement que les cartes en ont été dressées par feu Martin Hylacomylus, qui les a réduites d'après le grand in-folio de l'an 1513. C'est donc entre 1513 et 1522 qu'a été dessinée la premiere carte où se trouve le mot *America* : et l'origine lorraine de cette dénomination explique comment la publication des premières cartes où on la retrouve a été faite dans les provinces occidentales et méridionales de l'Allemagne, pays sur lesquels Vespuce, mort huit ans plus tôt, ne pouvait exercer aucune espèce d'influence personnelle.

Mais comment exerça-t-il de l'influence à Saint-Dié? Le voici. La Lorraine était alors le centre de travaux géographiques très importans. Le roi Réné II (1), duc de Lorraine et de Bar, sans posséder les talens graphiques

(1) Ce prince, père des deux premiers de ces princes lorrains dont trois générations joué-

de son aïeul maternel, profitait des loisirs de son règne, depuis la chute de Charles-le-Téméraire, pour encourager les études géographiques. C'est à sa munificence que l'on doit la célèbre édition de Ptolémée dont nous venons de parler, et qui ne parut que cinq ans après sa mort (Strasbourg, 1513). Vivant à l'époque des grandes découvertes maritimes, il trouvait sans cesse de quoi nourrir son active curiosité. Vespuce était en correspondance avec ce prince, et c'est à lui qu'il dédia le récit de ses *Quatre Navigations*. Il était donc naturel que cet ouvrage fût imprimé par Hylacomylus, qui ayant établi une librairie à Saint-Dié, et professant la géographie au collége de cette ville, qu'il appelle *Gymnasium Vosagense*, réunit alors dans un même volume sa *Cosmographie* et les *Quatre Navigations* d'Amerigo.

La Lorraine était admirablement située pour faire connaître le nom d'Améric Vespuce à la fois en Belgique, en France et dans le midi de l'Allemagne. Son ouvrage fut réimprimé en 1509 à Strasbourg, et cité dans tous les livres géographiques du temps. On en trouve deux réimpressions à Venise, en 1535 et 1554. De la cour du duc de Lorraine et de la petite ville de Saint-Dié partit ainsi cette vogue du nom d'Amerigo, qui, se répandant partout, commença, vers l'époque de sa mort, à faire désigner généralement, sous le nom d'AMÉRIQUE, le nouveau monde qu'avait découvert Christophe Colomb.

rent un si grand rôle dans nos troubles du XVIe siècle, outre son titre effectif de duc de Lorraine, portait encore, d'après divers droits de sa mère, les titres de comte de Provence, roi de Jérusalem, de Hongrie, d'Aragon, de Naples et de Sicile.

B. DE XIVREY.

# BULLETIN.

Écartant les injures de bas-aloi que les doctrinaires nous ont opposées au lieu de raisons, et dont des esprits sensés feront justice, nous continuerons d'examiner, avec notre patience habituelle, la situation des partis, qui devient plus nette de jour en jour.

Il y a un an, quand le mot de *coalition* fut prononcé pour la première fois, et c'est dans ce recueil qu'on le prononça, il y eut un long cri de réprobation. On se récria comme si l'opposition était l'objet d'une noire calomnie. Une coalition, disait-elle, une coalition entre gens qui n'ont ni les mêmes vues, ni les mêmes principes politiques! C'était une véritable monstruosité, et la chambre devait se défier du piége qu'on lui tendait sous cette fausse dénonciation.

Durant presque toute la session, on nia obstinément cette coalition, qui était cependant bien réelle. Qui le savait mieux que l'opposition? On plaisanta agréablement les journaux qui osaient croire à l'alliance d'une fraction du centre gauche, de l'extrême gauche et du parti doctrinaire. Quelques journaux avaient parlé d'une promenade faite en commun par quelques chefs de ces fractions de la chambre; l'opposition entière déclara qu'en aucun temps on n'avait attaché autant d'importance à une simple promenade, et que ce n'était que cela en effet, rien de plus. Bientôt, il est vrai, les promenades se changèrent en conférences, et l'on vit qu'il était temps de renoncer au système de dénégations, qui n'enveloppait pas la coalition d'ombres suffisantes pour la dérober aux yeux de la chambre. La coalition eut alors une existence officielle, avouée.

Nous prédîmes alors à la coalition que tant qu'elle se bornerait à tout en-

de son aïeul maternel, profitait des loisirs de son règne, depuis la chute de Charles-le-Téméraire, pour encourager les études géographiques. C'est à sa munificence que l'on doit la célèbre édition de Ptolémée dont nous venons de parler, et qui ne parut que cinq ans après sa mort (Strasbourg, 1513). Vivant à l'époque des grandes découvertes maritimes, il trouvait sans cesse de quoi nourrir son active curiosité. Vespuce était en correspondance avec ce prince, et c'est à lui qu'il dédia le récit de ses *Quatre Navigations*. Il était donc naturel que cet ouvrage fût imprimé par Hylacomylus, qui ayant établi une librairie à Saint-Dié, et professant la géographie au collége de cette ville, qu'il appelle *Gymnasium Vosagense*, réunit alors dans un même volume sa *Cosmographie* et les *Quatre Navigations* d'Amerigo.

La Lorraine était admirablement située pour faire connaître le nom d'Améric Vespuce à la fois en Belgique, en France et dans le midi de l'Allemagne. Son ouvrage fut réimprimé en 1509 à Strasbourg, et cité dans tous les livres géographiques du temps. On en trouve deux réimpressions à Venise, en 1535 et 1554. De la cour du duc de Lorraine et de la petite ville de Saint-Dié partit ainsi cette vogue du nom d'Amerigo, qui, se répandant partout, commença, vers l'époque de sa mort, à faire désigner généralement, sous le nom d'AMÉRIQUE, le nouveau monde qu'avait découvert Christophe Colomb.

rent un si grand rôle dans nos troubles du XVI[e] siècle, outre son titre effectif de duc de Lorraine, portait encore, d'après divers droits de sa mère, les titres de comte de Provence, roi de Jérusalem, de Hongrie, d'Aragon, de Naples et de Sicile.

B. DE XIVREY.

# BULLETIN.

Écartant les injures de bas-aloi que les doctrinaires nous ont opposées au lieu de raisons, et dont des esprits sensés feront justice, nous continuerons d'examiner, avec notre patience habituelle, la situation des partis, qui devient plus nette de jour en jour.

Il y a un an, quand le mot de *coalition* fut prononcé pour la première fois, et c'est dans ce recueil qu'on le prononça, il y eut un long cri de réprobation. On se récria comme si l'opposition était l'objet d'une noire calomnie. Une coalition, disait-elle, une coalition entre gens qui n'ont ni les mêmes vues, ni les mêmes principes politiques! C'était une véritable monstruosité, et la chambre devait se défier du piége qu'on lui tendait sous cette fausse dénonciation.

Durant presque toute la session, on nia obstinément cette coalition, qui était cependant bien réelle. Qui le savait mieux que l'opposition? On plaisanta agréablement les journaux qui osaient croire à l'alliance d'une fraction du centre gauche, de l'extrême gauche et du parti doctrinaire. Quelques journaux avaient parlé d'une promenade faite en commun par quelques chefs de ces fractions de la chambre; l'opposition entière déclara qu'en aucun temps on n'avait attaché autant d'importance à une simple promenade, et que ce n'était que cela en effet, rien de plus. Bientôt, il est vrai, les promenades se changèrent en conférences, et l'on vit qu'il était temps de renoncer au système de dénégations, qui n'enveloppait pas la coalition d'ombres suffisantes pour la dérober aux yeux de la chambre. La coalition eut alors une existence officielle, avouée.

Nous prédîmes alors à la coalition que tant qu'elle se bornerait à tout en-

traver, que tant qu'elle se ferait résistance, elle pourrait avoir quelque ensemble et une sorte d'harmonie dans ses mouvemens, l'harmonie qui règne entre cent marteaux destructeurs qui frappent en cadence. Mais nous la défiâmes d'élever une bannière, d'arborer un principe, d'édifier quelque chose; car, disions-nous, la confusion des langues ne manquerait pas de s'introduire dans cette réunion de partis, accourus sur le terrain de l'opposition, de zones politiques si différentes.

La coalition parlait, il est vrai, tout entière de la réalité du gouvernement représentatif, comme elle parle aujourd'hui de l'incapacité du ministère et de sa corruption. Il est plus facile, en effet, de jeter l'accusation d'incapacité à un cabinet qui a mis fin à des questions capitales qu'on n'avait pu résoudre soi-même, quand on était au pouvoir, plus facile de traiter de corrupteurs ceux qui n'ont pas même suivi de loin les traces et les traditions qu'on avait laissées dans les affaires, que de dire nettement ce qu'on veut et ce qu'on repousse. La réalité du gouvernement représentatif est aussi une chose qu'on peut nier commodément sans compromettre son avenir politique, même en confessant, comme l'ont fait les doctrinaires, qu'on a soi-même quelques reproches à se faire pour le passé. Mais il était moins facile de s'avancer plus loin, et les doctrinaires ne le faisaient pas; car on ne peut nier qu'ils ne soient habiles dans les stratagèmes de la petite guerre politique; et ils savaient qu'un pas de plus les eût menés sur le terrain des explications et des déclarations de principes, où l'opposition de gauche avait moins de raisons pour dissimuler ses désirs. La gauche fit naître la question de la réforme électorale. Après de longues hésitations et un parti évidemment pris de garder le silence, les doctrinaires ont dû s'expliquer sur chacune des questions vitales que l'opposition de gauche n'a pas craint d'aborder. Leurs explications sur la réforme, sur l'intervention, sur les lois de septembre, explications arrachées par nous, en quelque sorte, une à une, ont produit l'effet que nous annoncions un an d'avance, effet que prévoyaient aussi en secret les doctrinaires, dont l'humeur irascible devrait se tourner plutôt contre la nature même des choses que contre nous, qui nous sommes bornés à les juger froidement.

Au reste, la colère du parti doctrinaire, à la vue de ce qui se passe depuis ces fatales explications, ne saurait nous étonner. Eux seuls ont un intérêt réel au maintien de la coalition, car c'est le parti doctrinaire que la coalition portera infailliblement au pouvoir le jour où elle sera parvenue à abattre le ministère. Les doctrinaires ne veulent, en effet, ni de la réforme électorale, ni de l'intervention en Espagne, ni de l'abolition des lois de septembre, ni de la guerre au Nord. C'est aussi tout ce que veut le gouvernement, à moins que, pour les questions extérieures, l'honneur, la dignité, l'intérêt du pays, ne commandent quelques-unes de ces choses. Jusqu'ici les chambres se sont aussi trouvées d'accord avec le gouvernement. Que feront donc les doctrinaires quand ils seront au pouvoir? Tout ce qu'on fait aujourd'hui. Quant à ce qu'ils nomment la réalité du gouvernement représentatif et à leurs autres

récriminations, il n'est besoin que d'invoquer le passé pour répondre que si quelques changemens ont lieu sous le ministère des doctrinaires, ces changemens ne seront pas en faveur des principes qu'ils proclament.

Pour la gauche, tout est duperie, au contraire, dans la coalition qu'elle fait avec les doctrinaires; car sa réalité de gouvernement, à elle, n'est ni celle des chambres, ni celle du gouvernement tel qu'il se comporte dans son ensemble aujourd'hui. La réalisation des espérances, des principes, des vues et des projets de la gauche, l'acquiescement à ses conditions serait un changement radical et subit dans les opinions de la majorité de la chambre; et comme cette transformation soudaine n'est sans doute pas possible, l'avènement de la gauche amènerait la réforme de la chambre elle-même dans sa base, qui est l'élection. Il reste ce qu'on nomme la gauche modérée, il est vrai; mais ce parti s'est identifié à la question de l'intervention en Espagne, et même, dit-on, à la modification des lois de septembre, quoique nous ne prenions pas sur nous d'affirmer ce fait. Dans tous les cas, les doctrinaires voient parfaitement que l'avénement de la gauche au pouvoir est tout-à-fait impossible en ce moment, et que l'entrée aux affaires de l'opposition du centre gauche éprouverait, sinon d'insurmontables, du moins de bien grands obstacles.

L'acharnement des doctrinaires à renverser le cabinet n'en est donc que plus grand, et leur empressement plus vif à souder ensemble les cinq partis différens de l'opposition; car, pour abattre ce qui fait obstacle, cinq valent toujours mieux que quatre ou que deux.

Quant à choisir les partis qu'on s'adjoint, tout est bon pour une œuvre dont on a marqué le terme. Aussi passe-t-on par-dessus tout. On a beau demander comment il se fait qu'un ministère avec lequel on marchait, il y a quelques mois, soit devenu tout à coup si incapable, si corrompu, si étranger aux intérêts et à l'esprit public du pays. La réponse est toute faite. En excitant les partis contre le gouvernement, en le dénonçant avec fureur à l'opinion, le parti doctrinaire travaille pour lui-même, pour lui seul; car pour un cabinet de coalition, les doctrinaires ayant été forcés de s'expliquer sur toutes les questions importantes, et ayant déclaré qu'ils ont conservé toutes leurs anciennes opinions, ne peuvent songer à en former un, et se trouvent réduits à une nécessité qui ne leur semblera pas très dure, celle de constituer à eux seuls tout le cabinet.

Cette conviction qui anime le parti doctrinaire, lui donne une autorité sans égale, et lui fournit des solutions de conscience pour tous les cas délicats. Si on lui demande à lui, qui marche avec la gauche, comment ses principes de conservation ne s'opposent pas à ce qu'il favorise, par son alliance, les principes de la gauche, si opposés aux siens, il répond qu'il n'est pas question de fusion, qu'il garde ses propres principes, et la gauche les siens; que ce n'est là qu'une alliance temporaire. Mais dans quel but cette alliance entre gens qui se conviennent et qui sympathisent si peu? A cette demande les doctri-

naires nous répondent qu'il ne s'agit point de faire les affaires du centre gauche ou du centre droit, de M. Thiers ou de M. Guizot, mais celles du gouvernement représentatif, ébranlé depuis la chute du 6 septembre, depuis le retrait des lois de dénonciation et de disjonction. Comme certain personnage de la comédie, qui ne parle jamais que des intérêts du ciel en s'impatronisant en bonne maison, c'est au nom de la morale publique pervertie qu'ils demandent le ministère; et si on insiste pour savoir ce qu'ils feront dans la session qui s'approche, ils ajoutent d'un ton de rigorisme, que « ceux qui croient que le ministère, au dehors et au dedans, a trahi les véritables intérêts du pays, seront bien forcés de voter contre lui, s'ils sont honnêtes gens. » En sorte que les doctrinaires trouveront moyen d'obéir à leur conscience en votant contre le ministère avec la gauche dans les questions extérieures et intérieures, eux qui ne veulent pas, comme le veut la gauche, l'intervention, l'abolition de la législation de septembre et la réforme électorale. Les boules n'ont pas trois couleurs, disent les doctrinaires. Il est vrai, et nous serions curieux de savoir quelle sera la couleur de celles qu'ils déposeront dans l'urne quand le moment viendra de vider ces trois questions. Un journal de la gauche, qui semble bien informé, dit déjà : « Veut-on que l'opposition repousse les doctrinaires et les force de voter autrement qu'elle? » D'après cela, il paraît que si les membres de l'opposition de gauche sont bien décidés à faire leur métier « d'honnêtes gens, » en votant selon leurs principes et contre les vues qui ne sont pas les leurs, ils ne seraient pas fâchés de voir les doctrinaires agir autrement en votant avec eux. Les doctrinaires, qui ont réponse à tout, feraient bien de nous dire si l'opposition peut compter sur eux jusque-là, et si c'est nous ou leurs amis de l'opposition qui leur portent le moins d'estime?

Il est vrai que le parti doctrinaire paie ces complimens de la gauche en assurances de désintéressement et de fraternité, qui n'ont pas un cachet moins piquant. Il promet son concours désintéressé à tout ministère parlementaire qui remplacera le cabinet actuel, alors même qu'il ne contiendrait aucun de ses amis. Au point où en sont les choses, ajoute-t-il dans cette curieuse déclaration, les questions de personnes sont tout-à-fait secondaires à ses yeux, et il n'y sacrifiera pas la vérité des institutions et des intérêts du pays. Voilà donc tout ministère parlementaire assuré du concours des doctrinaires, et de leur concours désintéressé! Le ministère du 15 avril avait été déjà honoré du concours du parti doctrinaire, et si l'on veut savoir quelle durée commune eut le désintéressement de sa protection, il n'y a qu'à compter les jours qui se sont écoulés depuis le commencement de la dernière session jusqu'aux fougueux discours et aux votes des doctrinaires contre le cabinet actuel. Mais la question n'est pas là, et c'est le cas de dire que le temps ne fait rien à l'affaire.

Ce qu'il est bon de savoir, c'est ce que les doctrinaires entendent par un ministère parlementaire. Nous ne doutons pas pour nous qu'aux yeux des doc-

trinaires comme aux nôtres, et bien qu'ils veuillent penser différemment à cette heure, la première condition d'un ministère parlementaire, c'est d'avoir la majorité dans la chambre. Or, la chambre est de l'avis du gouvernement et de l'avis des doctrinaires sur les principales questions de politique extérieure et intérieure; et la chambre est contre les opinions de la gauche sur ces mêmes questions, comme elle l'a déjà prouvé maintes fois dans la dernière session. Donc le premier ministère parlementaire qui pourra se former sera le ministère des doctrinaires, et les doctrinaires lui promettent leur concours désintéressé. Nous le croyons sans peine; mais que dire de l'opposition de gauche qui transcrit les larmes aux yeux, et qui exalte avec attendrissement cette spirituelle pasquinade des doctrinaires?

L'opposition de gauche prend si fort ces paroles au sérieux, que, cherchant sincèrement ce qu'elle pourrait faire pour ce pauvre parti doctrinaire, qui se sacrifie avec tant de désintéressement, elle imagine de le dédommager en donnant la présidence de la chambre des députés à M. Guizot. La candeur avec laquelle les organes de la gauche font ces propositions a dû faire naître dans les conciliabules du parti doctrinaire un de ces rires inextinguibles qu'Homère n'accordait qu'aux dieux, mais qu'on peut bien avoir à la veille de se voir ministres d'une si plaisante façon. Le parti conservateur paraît à l'organe de la gauche d'un désintéressement inquiétant pour l'avenir (nous transcrivons fidèlement), en aidant au triomphe de ses alliés sans autre récompense présente que le plaisir d'avoir fait le bien. « Convaincus, *comme lui*, que sa présence au pouvoir serait, en ce moment, *pour le moins* inopportune, nous n'en voudrions pas moins, ajoute-t-il, le voir bénéficier en quelque chose à l'héritage qui pourra s'ouvrir, rien n'étant aussi vrai au monde que cet aphorisme vulgaire : les bons comptes font les bons amis. » Suivent alors quelques considérans en faveur de M. Guizot, où il est reconnu pour un homme des plus considérables, ce qui ne peut que le flatter beaucoup, mais où l'on ajoute « qu'à raison même de sa grande valeur, on doit déclarer que moins que personne il pourrait faire partie d'un cabinet, et *à plus forte raison* en être le chef, l'opinion publique ayant *ses raisons et ses souvenirs* pour ne pas le désirer au pouvoir. » Cependant, comme il n'est pas sans inconvénient qu'un esprit de cette portée soit *déclassé*, on propose à la coalition de donner à M. Guizot la place si honorablement remplie par M. Dupin, et de le nommer président de la chambre.

L'organe du côté gauche s'attend bien à quelques objections. « Vous parliez tout à l'heure, nous dira-t-on, de quelques reliquats du passé qui pèsent sur le présent de l'honorable M. Guizot; or, ces embarras résultent précisément d'un *empressement* exagéré qu'on lui a reproché pour le développement de la prérogative royale. Est-il donc raisonnable que le premier acte de la guerre qui se fait en vue de limiter les envahissemens de cette prérogative, soit précisément de déférer un poste aussi élevé dans l'armée parlementaire à un ancien *complice* des prétentions ennemies? A ceci nous ré-

pondrons que ce qu'on dit de la partie, il faut le dire pour le tout; si vous ne croyez pas aux lumières que le chef du centre droit a pu acquérir sur beaucoup de choses, vous ne devriez pas croire à la conversion du parti lui-même; or vous y avez foi, ce semble, puisque le centre droit marche votre allié. » Conclusion admirable, d'autant plus admirable, que le parti doctrinaire s'écrie chaque jour, en prenant ses précautions et en quelque sorte son passeport pour entrer lestement au pouvoir sur les mains de la coalition, qu'il n'est pas changé, qu'il sert toujours la même cause, et qu'il n'a rien de commun, en fait de principes, avec l'opposition, laquelle se bouche évidemment les oreilles pour ne rien entendre de tout cela. Toutefois le parti doctrinaire, qui trouve que toutes les positions sont bonnes à prendre, se met en mesure d'envahir la présidence de la chambre à sa manière, c'est-à-dire en adressant des injures à M. Dupin. L'organe du parti l'accuse donc d'avoir détourné de la coalition une feuille du centre gauche qui n'est certes pas favorable au ministère, bien qu'elle démontre à l'opposition la nécessité de rompre avec les doctrinaires. Le parti accuse encore l'honorable président de la chambre de « porter un double masque, » et l'engage « à ne pas forcer la presse à raconter quelques traits bien connus de sa vie politique, qui suffiraient pour mettre son caractère dans son véritable jour. » Voilà pourtant comme les doctrinaires parlent des hommes les plus honorables, de ceux qui ont rendu le plus de services au pays, et qui ne croient pas que la France leur soit redevable d'un portefeuille ministériel pour ce qu'ils ont fait! Et le lendemain, le même journal, nous lançant de nouvelles injures, s'écrie que le parti doctrinaire ne fait jamais qu'une guerre digne et loyale, et que sa cause n'a pas besoin de moyens honteux. De pareils traits font juger tout un parti. En même temps la proposition de l'opposition de gauche peut faire juger de l'union qui règne dans la coalition, en ce qui est des actes comme en ce qui est des principes. Pour ne parler que de la présidence de la chambre, nous avons compté déjà trois candidats : M. Odilon Barrot, présenté par *le Constitutionnel*, M. Guizot par *le Messager*, et M. Dupin justement et énergiquement défendu par *le Temps*.

Il est vrai que cette dernière feuille vient d'être mise au ban de la coalition, et ce sont les doctrinaires qui paraissent spécialement chargés de faire exécuter la sentence. *Le Temps* a commis en effet un grand crime à l'égard des doctrinaires. Il a cru voir que les doctrinaires cherchent à se placer aux premiers rangs d'une opposition coalisée, afin, a-t-il dit, d'y reprendre une popularité qui leur manque, et d'entrer en concurrence avec le pouvoir. *Le Temps* s'est donc demandé ce que les doctrinaires apportent en retour de l'influence qu'ils réclament. En sa qualité d'organe de la gauche, rôle que cette feuille a toujours conservé depuis son origine, *le Temps* s'est répondu que l'opposition de gauche poursuivait un changement de politique et non pas seulement un changement de ministère, tandis que les doctrinaires ne poursuivent qu'un changement de ministère et non un changement de poli-

tique, leur système étant encore plus de la droite que celui du ministère actuel. *Le Temps* s'est reporté au passé, sur ces *reliquats* qu'une autre feuille moins clairvoyante regarde comme des peccadilles qu'il faut effacer dans un embrassement des deux partis. *Le Temps* a vu là, au contraire, des faits inquiétans pour l'avenir. Il a vu les doctrinaires faciles à l'obéissance, enclins à la corruption, préparer par leurs fautes ce que *le Temps* nomme les fautes actuelles, flatter d'un côté, corrompre de l'autre, faire tout ce qu'ils reprochent aujourd'hui. Mais les doctrinaires promettent-ils au moins de changer? La feuille que nous citons ne voit pas qu'ils s'engagent à ce point, dût-on même prendre les écrits de M. Duvergier de Hauranne pour le manifeste du parti. M. Duvergier dit-il que ses amis prouveront leur indépendance vis-à-vis de la couronne par quelque déviation au système établi? Nullement. Déclare-t-il qu'il veut qu'on tienne les conseils hors de la présence du roi? Encore moins. Passant en revue tous les principes du parti, l'organe de la gauche arrive à conclure qu'en renversant le ministère, on ne ferait que remplacer les discours de M. Molé et de M. de Montalivet par ceux de M. Duchâtel et de M. Guizot. Le ministère renversé, dit *le Temps*, on offrirait peut-être le pouvoir aux chefs du centre gauche, mais on s'arrangerait pour qu'ils le refusassent, et l'opposition libérale se serait ainsi arrangée « pour payer les violons. » Il n'y a pas de coalition possible tant que les doctrinaires resteront doctrinaires, dit-il en terminant; et la seule alliance qui convienne au *Temps*, c'est celle du centre gauche et de l'opposition dynastique, coalition que, pour notre part, nous comprenons fort peu sous le ministère actuel, qu'une partie du centre gauche appuie depuis sa formation.

Quoi qu'il en soit, *le Temps* a eu à essuyer toute la réprobation des doctrinaires. Que veut *le Temps?* demande l'organe du parti. Si *le Temps* était chargé de former un ministère, il pourrait accepter ou refuser notre appui; mais nous n'en sommes pas là. Il s'agit simplement de voter, dès les premières séances, contre le ministère. « Si les doctrinaires veulent voter contre le ministère, nous demandons au *Temps* quel moyen il a de les empêcher? » — *Le Temps* pouvait répondre qu'il en est un, mais qu'il n'est pas infaillible, car ce moyen est dans la conscience des doctrinaires. S'ils partagent les principes politiques du gouvernement, ils voteront pour le ministère. Ce serait le seul moyen de prouver qu'ils sont hommes de principes et non d'intrigue politique.

*Le Temps* est, en attendant, déclaré corrompu, acheté, livré au ministère; c'est M. Dupin qui s'en est emparé au profit du cabinet; les attaques de cette feuille contre les doctrinaires sont une *consigne*, il est tout simple qu'il s'y conforme. *Le Temps* est sans principes comme M. Dupin, et puisqu'il a osé douter de la sincérité des vues des doctrinaires, il doit être regardé comme un soutien, comme un séide du mauvais ministère qu'on s'apprête à renverser. *Le Temps* est, en effet, un soutien bien complaisant

du ministère qu'il traite de corrupteur et d'incapable! Voilà de vrais amis qui ne ménagent pas leurs paroles! Avec deux ou trois soutiens comme ceux-là, un ministère irait loin en effet!

Mais ce n'est pas tout. L'organe du parti doctrinaire a insinué, a déclaré de son chef que *le Temps* est écrit sous l'inspiration de M. Dupin. Or *le Temps* veut la réforme électorale, l'abolition de la loi des associations et des lois de septembre. Ainsi M. Dupin est pour la réforme et contre ces lois-là! Mettez donc le gouvernement dans les mains de gens qui raisonnent de la sorte, et dites-nous si cette logique ne les mènerait pas bientôt à la loi des suspects et aux plus belles conséquences du système d'intimidation! *Le Temps*, qui veut de la réforme et qui repousse les lois de septembre, rangé parmi les ministériels, décoré du nom de traître à l'opposition! et cela par les doctrinaires, qui le signalent aux promoteurs de la pétition de la garde nationale, au résidu des associations, aux adversaires des lois de septembre, à toutes les nuances de la gauche enfin, comme un faux frère qu'il faut étouffer! Voilà bien la liberté des opinions, telle que l'entendent les doctrinaires!

Que sortira-t-il de toute cette confusion? Le centre gauche ouvrira-t-il les yeux? Verra-t-il enfin qu'il n'y a pour lui qu'un rôle de dupe dans la coalition, soit que le ministère se maintienne, soit qu'il succombe? Nous avons l'espoir qu'il se lèvera quelque lumière de ce côté, et qu'au milieu même des doctrinaires les yeux de quelques hommes de bonne foi seront dessillés; car, heureusement, le parti doctrinaire ne se compose pas seulement de M. Duvergier de Hauranne et de gens qui lui ressemblent. La gauche compte aussi trop d'hommes d'esprit et de sens pour donner plus long-temps dans le grossier panneau que lui tend le parti doctrinaire. Qui sait si chacun de ces partis ne laissera pas dans l'opposition virulente qui se fait, ses rangs les plus avancés, et s'il ne se formera pas un nouveau parti dégagé de passions, qui se placera entre le gouvernement et ceux qui l'attaquent avec tant de rage? Le parti doctrinaire compte en effet un bon nombre d'hommes qui se sont ralliés à lui quand ils craignaient les désordres sociaux que combattait le ministère du 11 octobre, qui ont gardé mémoire des prétentions extravagantes de la gauche, de ses goûts de propagande et de guerre, mais qui font de profondes réflexions en voyant ce qui se passe, et se demandent avec raison si l'ordre et l'esprit de conservation règnent encore dans le parti où ils étaient venus chercher ces deux principes et les soutenir. Dans la gauche, il y a des hommes presque semblables, qui voulaient un peu plus de mouvement dans les idées politiques, et se sont laissé prendre surtout à la prétendue modération qu'on affectait dans ce parti depuis un an; entendant dire autour d'eux que la gauche voulait s'occuper, par-dessus tout, d'intérêts matériels, ils marchaient avec cette partie de l'opposition, qu'ils regardaient comme la protectrice de l'industrie et du bien-être du pays, et ils ne se doutaient pas alors que ces préoccupations des intérêts matériels auraient pour résultat la pétition de la réforme électorale et le suffrage universel. La

passion et la violence des meneurs, loin d'aiguillonner les hommes sages et modérés dont nous parlons, ne tarderont pas à les modérer et à les rapprocher les uns des autres, dans l'intérêt même des principes qui les avaient séparés momentanément. C'est encore un de ces faits qui résultent de la situation des affaires, et dont nous osons prédire le prochain accomplissement, au risque de nous attirer de nouveau tous les emportemens injurieux de la colère d'un parti que nous avons résolu de ne combattre que par des argumens et par de bonnes raisons.

— Un journal annonce que M. Bonnaire, gérant de la *Revue de Paris*, a été décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Ce fait est faux et inventé à plaisir, comme tant d'autres.

— M. Cousin, à peine remis d'une longue maladie, vient de renoncer à son titre de conseiller d'état en service extraordinaire, pour se livrer tout entier aux soins que réclament de lui le conseil de l'instruction publique et l'École normale. De son côté, M. Villemain paraît vouloir se réfugier dans la littérature et met la dernière main à son grand ouvrage de *Grégoire VII*, que le célèbre professeur nous fait attendre depuis si long-temps. Puisse la politique, ce mauvais lutin des esprits littéraires, ne pas détourner M. Villemain de ses glorieux travaux! Et l'hiver de 1839 ne sera pas perdu pour l'éclat des études historiques.

---

## Théâtres.

Théâtre de la Renaissance. — *Olivier Basselin*, chronique normande en un acte. — S'il faut en croire les auteurs de la chronique, cet Olivier Basselin serait l'inventeur du vaudeville : que la terre lui soit légère! C'était d'ailleurs un joyeux compagnon, qui préférait le cidre à l'eau claire, le vin généreux au cidre, et qui, pour se faire pardonner d'avance l'exécrable invention qu'il devait laisser à la France, aida Charles VII à chasser les Anglais de son royaume. Les Anglais, Charles VII et les vaux de Vire, jouent un grand rôle dans la pièce nouvelle. Il s'y trouve aussi un M. Cor-

moran, collecteur du roi, qui n'est pas sans quelque agrément. Charles VII y paraît en personne, suivi du duc d'Alençon, tous deux armés de pied en cap et ruisselans d'or, de velours et d'acier. Après bon nombre de tribulations, suscitées par ce vieux diable de Cormoran, qui veut épouser à tout prix la fille d'Olivier Basselin, arrive le roi Charles VII, qu'on prend d'abord pour un Anglais et qui jouit incognito de la haine qui éclate autour de lui contre l'étranger. La situation est neuve et piquante. Au bout de quelques instans, le roi jette son manteau au nez du duc d'Alençon et apparaît, comme un soleil, dans toute sa majesté. Quelle joie et quel honneur pour Olivier qui vient de tailler en pièce tout un régiment d'Anglais à coups de pioches et de vaux de vire! Charles VII lui donne sa main à baiser et se retire, comblé de vaux de vire et de bénédictions, après avoir marié Thibaut et son amante, à la grande confusion du vieux Cormoran. On a nommé pour les paroles feu Brazier et quelques vivans; pour la musique, M. Pilate ou Pilati. En tout cas, nous lui conseillons de s'en laver les mains.

*Lady Melvil*, vaudeville en trois actes, par MM. Saint-George et Leuven, musique de M. Grisar. — Il était à craindre qu'Olivier Basselin ne compromît nos relations amicales avec l'Angleterre. Aussi MM. Saint-George et Leuven se sont-ils empressés de rétablir l'équilibre entre les deux nations. Cette fois, c'est la France qui est sacrifiée, dans la personne d'un gentilhomme de Gascogne, que les auteurs ont pris, sans aucun scrupule, dans une petite comédie de Collin d'Harleville. Piller les pauvres est peu charitable. Quoi qu'il en soit, il était impossible de faire, avec plus de grace, les honneurs de la Gascogne aux habitans de la Grande-Bretagne. Nous ne dirons que peu de mots de la pièce qui n'est ni meilleure ni pire que les inventions de ce genre qui se jouent chaque soir à six théâtres différens. D'ailleurs, la pièce a réussi et le succès absout tant de choses! Nous regrettons toutefois que la musique de M. Grisar manque à ce point de couleur et d'originalité. Quant au poème, il s'agit d'un jeune seigneur florentin qui, réduit à la pauvreté, n'a pas craint de demander au travail une existence indépendante et honorable. Sous le nom roturier de Bernard, il s'est acquis à Londres une belle réputation dans l'art de Benvenuto Cellini. Il aime lady Melvil; quand l'artiste se sent aimé, le seigneur se fait reconnaître et l'imbroglio finit par un double mariage. M. Saint-Firmin a joué le rôle du gentilhomme gascon avec un talent remarquable : déjà don César de Bazan nous avait révélé un acteur évidemment destiné à prendre place au premier rang. M. Féréol n'en est pas à faire ses preuves. Comme M. Ponchard, il supplée la voix par la méthode, et nous avons retrouvé en lui l'acteur intelligent que nous applaudissons depuis dix ans et plus. Mais que dire de M^me^ Anna Thillon, qui débutait, au Théâtre de la Renaissance, dans le rôle de lady Melvil? Que jamais plus gracieux visage ne nous est arrivé de l'île britannique, de cette île qu'un poète a nommée un nid de cygnes au milieu des flots.

Le succès de M^me^ Thillon a été complet et nous ne saurions dire ce qu'on a le plus applaudi de son chant ou de sa beauté. Sa voix a gardé, comme un attrait de plus, un accent voilé de la patrie, et à la voir belle et charmante, avec ses longs cheveux qui tombaient le long de ses joues en boucles luxuriantes, on l'eût dit échappée de l'un de ces keapsake, éternel désespoir de nos femmes et de nos graveurs. Elle a joué d'ailleurs le rôle de lady Melvil avec beaucoup d'esprit et de convenance, et lorsqu'elle est venue, vers la fin du troisième acte, se recommander elle-même à l'hospitalité du public, de vifs applaudissemens lui ont accordé aussitôt ses droits de bourgeoisie. Nous félicitons bien sincèrement le Théâtre de la Renaissance de cette conquête qu'il a faite sur l'Angleterre, et nous souhaitons qu'il la conserve. Nous savons que le ténor de l'Opéra de Metz est engagé à la salle Ventadour où il doit débuter incessamment. Dès aujourd'hui, nous pouvons promettre un beau succès à ces débuts. Ajoutons qu'on prépare, au même théâtre, un drame en vers de M. Alexandre Dumas et une pièce en cinq actes, intitulée *Léo Burkart*, sur lesquels l'administration fonde, à juste titre, de grandes espérances.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Mademoiselle Clairon*, vaudeville en deux actes, par MM. Mélesville, Carmouche et de Courcy. — C'était une fille d'esprit qui méritait mieux que d'être écartelée à trois vaudevillistes. Que ne lui laissait-on le repos ou l'oubli ! Ses mémoires renferment plus d'un trait que nous pourrions citer. On sait que Louis XV fut tellement charmé de l'avoir entendue, qu'il la pria d'exiger un gage de sa haute satisfaction. La Clairon demanda ni plus ni moins que le portrait du roi. Louis XV, qui respectait apparemment son effigie plus que sa personne, ne voulut jamais consentir à compromettre à ce point la majesté royale et prit le parti d'envoyer deux mille louis à la comédienne. Mais celle-ci se contenta d'en prendre un seul à l'effigie de Louis XV, disant qu'elle n'avait demandé qu'un portrait du roi et refusant d'accepter le reste. Il nous semble qu'on aurait pu trouver au besoin, dans cette existence, un petit acte qui n'eût pas été sans quelque charme. Nous ne saurions dire comment il aurait fallu s'y prendre; mais nous pouvons affirmer hardiment qu'il aurait fallu procéder autrement que ne l'ont fait MM. Mélesville, Carmouche et de Courcy, trois hommes d'esprit cependant. Leur demoiselle Clairon est fort insignifiante, leur Marmontel fort lourd, leur abbé Terray fort pesant, leur margrave fort insipide, et leur Saint-Paul, que l'on croit mort au premier acte, n'a pas même l'esprit de ne pas ressusciter au second. Il est juste de dire que M. Bernard-Léon a fait de merveilleux efforts pour sauver la pièce, que M. Paul s'est montré l'acteur de goût que vous savez, et qu'enfin M^lle^ Eugénie Sauvage n'a pas été sans grace dans le rôle de M^lle^ Clairon.

M. Bouffé poursuit, au même théâtre, le cours de ses brillantes représen-

tations. M. Bocage est de retour de sa tournée dans les départemens et va reparaître sans doute, soit dans un rôle nouveau, soit dans ceux qu'il a créés déjà. Au milieu de tous ces talens qui font du Gymnase Dramatique un théâtre de prédilection, il en est un, plus jeune et plus frais, qui grandit chaque jour en charmes de tout genre et que chaque soir le public encourage, soit dans les *Vieux Péchés*, soit dans *Mademoiselle*, soit dans la *Cachucha*. Il n'est personne qui n'ait nommé M^lle^ Nathalie. M^lle^ Nathalie est à coup sûr une des plus jolies actrices de Paris, et lorsqu'on voit tant de roses fanées qui s'effeuillent, tant de fleurs flétries qui s'en vont, il est consolant de penser que sous ces débris de pétales jaunis et desséchés, il pointe de jeunes boutons, et qu'il est au théâtre un printems éternel qui se renouvelle sans cesse.

VARIÉTÉS. — *La Boulangère a des écus*. — *C'est Monsieur qui paie*. — *Tronquette, la somnambule*.—La boulangère est tout simplement une arrière-petite-fille d'Henri IV. Comme son auguste ancêtre, elle donne du pain à Paris affamé. Seulement, Henri IV avait plus de mérite, car il assiégeait Paris et n'était pas boulanger, et d'un! — Dans *C'est Monsieur qui paie* il se mange une foule de canards, de poulets, de pigeons à la crapaudine et autres volatiles: il s'y boit en même temps une innombrable quantité de petits verres, rhum, kirchs, eau-de-vie et autres liquides. Et à chaque poulet qu'on dévore, à chaque petit verre qu'on avale, on chante: — C'est monsieur qui paie! ce qui doit paraître fort drôle pour ceux qui ne paient pas, mais très peu divertissant pour le public qui se dit, à part soi, qu'il est, lui aussi, le *monsieur qui paie*. Et de deux! — Pour *Tronquette, la somnambule*, c'est peu de chose, moins que rien: il ne s'agit que d'une petite question, la question du magnétisme, que MM. les frères Coignard ont tranchée d'un seul coup, comme Alexandre trancha le nœud gordien. Toutes les observations, toutes les expériences recueillies depuis près d'un siècle sur le magnétisme sont regardées comme non avenues. MM. les frères Coignard ont décidé que le magnétisme n'existe pas; tous les magnétiseurs ne sont que des Macaires, tous les magnétisés ne sont que des Bertrands, et cet honnête M. Pigeaire, tout récemment venu pour livrer sa fille à l'académie des sciences, n'est plus qu'un baron de Wormspire. MM. les frères Coignard ont imaginé une espèce de vieillard stupide, qu'ils ont baptisé du nom de Fisher. Ce vieil insensé s'est épris du magnétisme sur la foi d'un M. de Saint-Bernard qu'il héberge depuis quinze jours et qui se joue de la crédulité de son hôte. Ce M. de Saint-Bernard est sur le point d'épouser la fille et la fortune du vieux Fisher; mais Ulric, l'amant de Mina, a surpris le secret du magnétiseur et il s'en sert pour éclairer le vieillard et pour déjouer le nouveau Macaire. Qu'on eût fait un pareil vaudeville du temps de Mesmer, alors que le magnétisme était chose toute nouvelle, cela se concevrait sans doute; mais qui ne sait aujourd'hui

que le magnétisme existe, non pas à l'état de science exacte, mais qu'il existe enfin, et que ce n'est pas un rêve, non plus qu'une imposture, et que la raison la plus rebelle est obligée de se soumettre à l'évidence? Pour nous, nous croyons sincèrement que le magnétisme est appelé à changer la face du monde, pourvu toutefois que MM. les frères Coignard veulent bien le lui permettre. Au r ste, *Tronquette, la somnambule* ne manque pas d'entrain ni d'une certaine gaieté. Le vieux Fisher est fort plaisant, lorsqu'il envoie le fluide magnétique au nez d'Ulric, déguisé en Tronquette. M. de Saint-Bernard est merveilleux avec sa polonaise à brandebourg, avec revers et collet de peau de lapin. Le nez de Pamphille est quelque chose d'ébouriffant; il est clair qu'avec un pareil nez on peut se passer de talent. Ulric-Tronquette a provoqué plus d'une fois l'hilarité du public qui s'est prêté à toutes ces folies avec la meilleure grace du monde. M^lle^ Mina Fisher nous a semblé un charmant sujet magnétique.

Après avoir subi cette farce de MM. les frères Coignard, nous sommes resté pour écouter une fois encore la magnifique épopée des *Saltimbanques*, nous avons revu Bilboquet, Gringalet, M^lle^ Flore en sauvage, M. du Cantal à la poursuite de son drôle de fils, M. le maire de Meaux, à son balcon avec son épouse; et nous sommes revenu en méditant sur cette odyssée, et en nous demandant quelle place occuperait la grande figure d'Odry dans les fastes de l'histoire.

— Le Théâtre-Français a repris, vendredi dernier, la tragédie de *Bajazet*, après dix-neuf ans de repos et presque d'oubli. Ainsi, M^lle^ Rachel n'était pas née lorsqu'on joua *Bajazet* pour la dernière fois sur la scène française. La jeune actrice a obtenu un nouveau succès, digne de sa précoce gloire. Nous nous promettons de revenir incessamment sur cette belle représentation, à laquelle assistait tout Paris, avec l'élite de la littérature et des arts. Après *Bajazet*, M^lle^ Rachel jouera *Esther*.

F. Bonnaire.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

## DE LA REVUE DE PARIS.

# REVUE

# DE PARIS.

LX.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C[e].
RUE DE SEINE, 14 BIS.

# REVUE

# DE PARIS.



*Nouvelle Série. — Année 1838.*

TOME SOIXANTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1838.

# UN

# MOIS DE VACANCES.

## § III.

J'avais arrêté, à Orléans, une place dans la patache de Montargis : à peine y étais-je monté, que je vis arriver une troupe de co-voyageurs composée d'un mari en bonnet de coton, suivi de sa mère, de son épouse, de sa belle-sœur, de sa nièce et de deux cousines, s'appelant par leurs titres de parenté et se disputant !

Les femmes commencèrent par se caser de leur mieux ; puis on fit entrer deux chiens, trois serins et un bocal de poissons rouges. Je croyais être au bout ; mais nous n'avions encore embarqué que la famille, restaient les paquets. On fit passer d'abord aux deux cousines, qui se trouvaient devant moi, une bourriche qu'elles placèrent sur leurs genoux ; puis un panier garni de provisions ; puis trois manteaux ; elles en avaient déjà jusqu'au menton.

— Est-ce tout ? demandèrent-elles d'une voix étouffée.

— Encore un carton de chapeau !

Les deux cousines disparurent complètement !

Après avoir distribué aux autres femmes quelques menus bagages, le mari au bonnet de coton monta, et nous partîmes. L'amas de paquets que j'avais pour vis-à-vis poussait, par instant, des gémisse-

mens sourds. Je demandai au chef de famille s'il ne craignait point de trouver, en arrivant, ses parentes asphixiées.

— Êtes-vous gênées, mesdemoiselles? demanda-t-il..... Non, n'est-ce pas?

Et se tournant vers moi :

— Elles sont frileuses, dit-il, et les nuits sont fraîches; il faut les tenir chaudement!

Tout se passa assez bien jusqu'au premier relai, où l'on s'aperçut que les poissons rouges venaient de mourir! Une clameur lamentable s'éleva dans la patache. La mère accusa la belle-sœur, qui accusa la femme, qui accusa le mari. Fatigué de cette scène de famille, je cédai la place et j'allai m'asseoir près du cocher.

Celui-ci était un homme de sens, qui connaissait le pays, et me donna d'intéressans détails sur l'industrie du Gatinais, *patrie du véritable raisiné,* comme il me le dit avec orgueil. Il m'apprit, du reste, que le commerce de cette confiture indigène était presque totalement abandonné, depuis que les épiciers de Paris avaient trouvé moyen de la contrefaire avec un mélange de mélasse et de potiron.

Nous arrivâmes ainsi à Montargis : il y avait spectacle le soir; on m'y conduisit.

Le théâtre de Montargis date à peine de quelques années; mais l'architecte n'y a rien négligé de ce qui pouvait flatter l'amour-propre cantonnal. Il a fait peindre sur le rideau les portraits de tous les Montargeois illustres, au premier rang desquels se trouve, naturellement, le chien vertueux cité par la *morale en action.*

Un nom vraiment célèbre s'y trouve mêlé, pourtant; celui de Jeanne Guyon, qui joua un rôle si important dans les querelles religieuses de son époque. Elle traversa le pays de Gex, le Piémont, le Dauphiné, en prêchant sa doctrine, et resta plusieurs années à Genève, où elle publia des écrits dans lesquels elle se qualifiait de *femme enceinte de l'Apocalypse* et de *fondatrice d'une nouvelle église.* Quand elle revint en France, l'archevêque de Paris, trouvant quelques ressemblances entre ses idées et celles de Molinos, la fit enfermer au couvent de la Visitation. M$^{me}$ Guyon y prêcha le renoncement à soi-même, l'anéantissement de toutes les passions, l'indifférence pour la vie et la mort. Cette doctrine, qui prit le nom de *quiétisme,* et qui n'était que le renouvellement de l'hérésie des manichéens, mit la discorde dans l'église. Elle amena entre Bossuet et Fénelon cette discussion à propos de laquelle un pape dit : *Que l'un avait péché comme un ange, et l'autre triomphé comme un homme.*

Las de ces querelles, Louis XIV résolut d'y mettre fin à sa manière : il fit enfermer à Vincennes le gouverneur de Mme Guyon, qui y mourut fou; envoya celle-ci à la Bastille, dégrada son fils, officier de la plus haute distinction, et ordonna à Fénelon de retourner dans son diocèse.

C'est en parlant de Mme Guyon que Voltaire a dit : *Elle faisait des vers comme Cotin et de la prose comme Polichinelle.* Mais on sait avec quelle légèreté le grand feuilletoniste du XVIIIe siècle jugeait les écrivains qu'il n'avait point lus ou qu'il ne comprenait pas.

Quoi que l'on puisse penser de la doctrine de Mme Guyon, l'influence qu'elle exerça sur tant d'hommes éminens prouve du moins que ce ne fut pas une femme ordinaire; et, quant à sa prose, on en peut juger par le passage suivant, sur *l'ordre général:*

« La conduite que Dieu tient avec l'homme est une conduite universelle; car, bien qu'il existe un ordre particulier qui regarde chacun de nous, il est néanmoins tellement dépendant de l'ordre général que, pour peu qu'il s'en éloignât, il jetterait tout dans la confusion. Les désordres du monde, les malheurs de l'homme, les renversemens des empires, sont une suite de cet ordre général; et ce qui nous paraît déréglement à cause de notre manière de concevoir les choses est un ordre admirable selon la divine sagesse; de sorte que le désordre particulier est ce qui conserve l'ordre général. L'ordre général est : que c'est Dieu seul qui établit, que c'est Dieu qui détruit ce qu'il a établi, et qu'il perpétue les choses par la destruction. »

Le château de Montargis était l'un des plus beaux et des plus forts du royaume. On pouvait y loger six mille personnes; il était défendu par huit grosses tours, et la grande salle, longue de cent quatre-vingt-six pieds, avait six cheminées dans lesquelles brûlaient des arbres entiers. La princesse de Ferrare, fille de Louis XII, y habita pendant les guerres de la religion. Versée dans l'histoire, les mathématiques, la théologie, curieuse de toute nouveauté et préparée à tout progrès, elle avait voulu voir Calvin, l'avait écouté, et s'était déclarée pour la religion réformée. Sa demeure devint bientôt l'asile des persécutés; elle les raffermissait par ses paroles, les consolait par sa tendresse, les encourageait par son exemple. Forcée de les renvoyer, elle se dépouilla pour eux de tout ce qu'elle possédait, et les regarda partir en versant des larmes. D'Aubigné, ce rude protestant, qui fit dix ans la guerre en pourpoint percé pour un prince qui devait l'éconduire le jour où il arriverait au trône, se réfugia près d'elle. Guise la somma de le lui livrer.

— Venez le prendre, répondit-elle; je paraîtrai la première devant lui, à la brèche, et nous verrons si vous aurez l'audace de tuer la fille d'un roi!

Le château de Montargis est aujourd'hui détruit, et présente l'aspect d'une carrière en exploitation.

Je m'étais arrêté sur le coteau que couvrent ses ruines; la ville s'étendait à nos pieds entourée de prairies, et le regard se perdait au loin dans la forêt. Je demandai à mon guide s'il connaissait l'origine du nom de Montargis.

— *Mons Argus* (la montagne d'Argus), parce que d'ici l'on voit tout! répondit une voix derrière nous.

Je me détournai, et je reconnus mon compagnon du bateau à vapeur, le membre de l'institut historique; nous nous saluâmes en souriant, comme de vieilles connaissances.

La conversation s'engagea : il nous apprit que Montargis avait été fondée en 876, par Ansegise, archevêque de Sens, et qu'avant la construction du château de Fontainebleau, les reines de France venaient y faire leurs couches. Il me raconta ensuite en détail l'histoire de la ville et de ses environs, et nous nous séparâmes après être convenus de visiter ensemble Ferrières le lendemain.

Cette ville, bâtie sur la rivière de Cléry, fut détruite une première fois par les Vandales, en 450. Clovis et Clothilde y fondèrent, cinquante et un ans plus tard, une abbaye où Pépin-le-Bref, Louis III et Carloman furent sacrés. Les deux églises ont seules résisté à l'action du temps, encore une des tours menace-t-elle ruine et doit-elle tout entraîner dans sa chute. La fabrique est trop pauvre pour la réparer, mais le gouvernement pourrait empêcher ce désastre en accordant quelques fonds comme il l'a fait pour la basilique de Saint-Benoist.

Nous trouvâmes, par extraordinaire, un maire et un curé aimant l'antiquité de leur église, et veillant, de tous leurs soins, à sa conservation. Ils nous montrèrent, dans le chœur, trois admirables vitrines, représentant la passion de Jésus et la vie de saint Pierre. Mon compagnon me fit remarquer, dans la chapelle de Bethléem, une statue connue sous le nom de la *Vierge Marie*, et qui, du temps des bons moines, avait la propriété de féconder les femmes stériles.

Nous apprîmes que peu de jours avant notre arrivée, des fouilles avaient été faites dans une partie de l'église, où l'on espérait découvrir le tombeau d'un roi de France. Après beaucoup de recherches,

on n'avait trouvé qu'un caveau sans issues avec deux sandales de moine et deux pantoufles de femme.

On nous conduisit enfin à l'endroit où eut lieu le combat de Pépin contre un lion. L'arène était un des fossés de la ville, et la cour s'asseyait sur une partie du rempart qui a encore conservé le nom de *Loge du roi*. Le propriétaire actuel en a fait une melonnière.

Revenu le soir à Montargis, nous repartîmes dès le lendemain pour Saint-Benoist-sur-Loire.

Le premier bourg que nous rencontrâmes fut Loris, où naquit l'auteur d'un livre qui exerça une longue influence sur notre littérature nationale, *le Roman de la Rose*. Cette fois ce fut à moi de donner des explications à mon compagnon de voyage, plus familiarisé avec les chroniques qu'avec les œuvres badines du XIII$^{e}$ siècle, et de lui raconter le poème érotique de Guillaume de Loris.

L'auteur suppose que, s'étant endormi un jour de printemps, il voit en rêve un jardin entouré de hautes murailles. Il s'avance, en hésitant, vers la porte qui lui est ouverte par *Oyseuse* (oisiveté). Une fois entré, il aperçoit *desduit* (Plaisir), le maître du lieu, qui danse, sous les ombrages, avec les *jeux* et *les ris*. Attiré par un rosier merveilleux qui s'élève au milieu du jardin, il est près d'en cueillir la plus belle fleur, lorsque l'Amour sort d'une embuscade en lui décochant ses flèches; le jeune poète se déclare son prisonnier, et, alors, l'enfant ailé consent à lui indiquer les moyens de plaire. Il veut éprouver sur-le-champ sa nouvelle science et tente l'approche du rosier enchanté, mais *Danger* et *Raison* l'en éloignent. Cependant, après mille efforts et mille essais, il arrive au but, cueille la fleur désirée, et le songe finit!

Quelques érudits du moyen-âge ont voulu trouver, dans le *Roman de la Rose*, un traité d'alchimie ou de morale. Quant à Marot, il y voit positivement une allégorie théologique : « Par la rose, dit-il, tant appetée de l'amant, est entendu l'état de sapience, lequel est justement à la rose conforme. Et, en cette manière d'exposer, sera la rose figurée par la rose papale, qui est de trois choses composée, c'est à savoir : d'or, de musc et de basme; l'or signifiant l'honneur et la révérence que nous devons à Dieu le créateur; le musc, la fidélité et justice que nous devons avoir à notre prochain; et le basme, ce que nous nous devons à nous-mêmes. Par la rose peut aussi s'entendre l'état de grace, ou la glorieuse vierge Marie, ou le souverain bien infini et la gloire d'éternelle béatitude. »

Les prédicateurs du moyen-âge parurent comprendre mieux que

Marot la transparente allégorie du *Roman de la Rose* et poursuivirent de leurs anathèmes ce nouvel *art d'aimer.*

Après avoir visité, à Loris, une curieuse maison, qui fut habitée, dit-on, par Philippe Ier, nous continuâmes notre route.

Mon empressement d'arriver à Saint-Benoist-sur-Loire était extrême. J'allais voir les restes d'une des plus vieilles abbayes de France, et retrouver les souvenirs les plus romanesques de notre histoire nationale. Malheureusement le cheval qui nous conduisait ne semblait nullement partager ma curiosité. Il côtoyait philosophiquement les douves, au petit pas, flairant l'air qui lui apportait l'odeur des prairies, et s'arrêtant de loin en loin pour brouter les haies ; on eût dit un écolier en vacances qui se promène en cherchant des noisettes. Désespérant de le hâter, je me mis à relire les notes que j'avais recueillies sur l'abbaye et son fondateur.

Saint Benoist naquit dans le duché de Spolette, vers l'an 840. « Sa famille, dit la légende, était illustre dans le pays où elle avait de grands biens; son père se nommait Eutrope, et sa mère Abondance. » Il vint d'abord étudier à Rome; mais il se trouva que devant sa maison habitait un Génois dont la femme remarqua le jeune étudiant. Chaque fois qu'il revenait des écoles, il était sûr de la trouver accoudée à sa fenêtre, d'où elle lui lançait un regard languissant!

Benoist ne vit d'abord, dans ces douces provocations, qu'une épreuve envoyée par Dieu, à laquelle il ne lui était pas permis de se soustraire. Mais, peu à peu, la flamme de ces longs regards pénétra dans ses veines ; il sentit son cœur se fondre d'amour ; il eut des rêves où il vit la femme du Génois comme David avait vu Bethsabée !... Ces images fascinantes l'épouvantèrent. N'ayant point de manteau à laisser, comme Joseph, à la séductrice, il craignit de lui laisser son ame, et comprit qu'attendre de tels ennemis pour les combattre c'était vouloir sa défaite. Il s'enfuit donc secrètement de Rome, et, ayant rencontré sur son chemin un saint moine nommé Romain, il lui avoua sa tentation. Celui-ci l'encouragea à la retraite, le revêtit de l'habit monastique, et lui indiqua un lieu solitaire nommé Sublac où Benoist se retira. Il y habitait une caverne inaccessible et y vivait du pain que Romain lui faisait parvenir au moyen d'une longue corde.

Cependant son asile fut découvert; il ne fut bruit bientôt que de la sainteté de Benoist, et les moines d'un monastère voisin vinrent le supplier d'être leur abbé. Après avoir résisté long-temps à ces prières, Benoist céda enfin. Mais ceux-là même qui l'avaient appelé ne tardèrent pas à s'en repentir, en voyant sa sévérité. L'ignorance et l'immo-

ralité des religieux dépassaient alors tout ce que l'on peut croire; c'était l'époque où saint Colomban, l'homme le plus éclairé de son temps, établissait une règle par laquelle le moine qui avait toussé en chantant un psaume était condamné à cinquante coups de discipline, et celui qui avait failli avec une femme, seulement à deux jours de pénitence, ou même à un seul jour, *s'il ne savait pas que ce fût une faute!* Les réformes essayées par Benoist exaspérèrent les religieux qui lui présentèrent, un jour, du vin empoisonné! mais la coupe se brisa entre les mains du saint abbé, qui se contenta de leur dire :

— Dieu vous pardonne!... Je vous avais bien avertis que nous ne pourrions vivre ensemble.

Et il se retira.

Cependant sa réputation de sainteté n'ayant fait que s'accroître, il bâtit douze monastères où les plus nobles familles de Rome envoyèrent leurs enfans s'instruire. Chassé de nouveau par les intrigues du prêtre Florent, il partit pour Cassin, brisa une idole d'Apollon qu'on y adorait, bâtit un monastère, et publia la règle qui constitua son ordre.

Deux idées dominent toutes les autres dans cette règle : d'abord, la communauté absolue établie entre les frères, qui ne peuvent retenir en propre quoi que ce soit, « pas même une plume, pas même leur volonté. » Ensuite la nécessité du travail que le saint ordonne tous les jours, y compris le dimanche, en déclarant : « que ceux-là sont véritablement moines, qui vivent du labeur de leurs mains! »

Benoist mourut à Montcassin où ses reliques furent conservées jusqu'à la destruction du monastère par les Lombards. Ce fut alors que saint Mommole les transporta à l'abbaye de Saint-Benoist-sur-Loire qui, selon la plupart des légendaires, s'appelait alors abbaye de Fleury. Cependant, quelques-uns prétendent que ce dernier nom ne lui fut donné qu'après la translation des reliques : « lesquelles ayant été mises sur la Loire qui était glacée, le navire remonta le fleuve de lui-même et les arbres fleurirent à l'entour. »

Quoi qu'il en soit, ce fut Léodebode qui posa la première pierre de l'église de Sainte-Marie, la même qui existe encore aujourd'hui à Saint-Benoist. Jean Albon de Fleury, qui avait donné tous ses biens à l'abbaye, en dirigea lui-même la construction jusqu'en 633.

Le monastère ne tarda point à acquérir des priviléges. Pépin-le-Bref permit aux religieux « d'avoir quatre chariots et quatre bateaux exempts de droits sur les routes ou fleuves de France ». Voulant profiter de cette faveur dans toute son extension, les moines firent

construire des chariots de trente pieds et des bateaux de quatre-vingts.

Louis-le-Débonnaire dota l'abbaye d'un hôpital et y fonda une école pour les sciences et les lettres. Cette école acquit presque aussitôt une grande célébrité. « De l'abbaye de Saint-Benoist, dit Le Maire, comme du cheval troyen, il est sorti une infinité d'hommes doctes et savans. » Cinq mille étudians suivaient cette école et étaient tenus, chacun, de donner, en paiement à l'abbaye, deux manuscrits par année. La bibliothèque de Saint-Benoist devint ainsi la plus nombreuse et la plus riche de France (1).

Les années qui suivirent la fondation de Saint-Benoist furent heureuses; mais, vers la fin du IXe siècle, les Normands remontèrent la Loire avec quarante bateaux et fondirent sur le monastère. Les moines, avertis quelques heures auparavant, prirent la fuite. Ne trouvant rien à tuer, les soldats de Barlet pillèrent ce qu'ils purent emporter, brisèrent le reste, et ne partirent qu'après avoir mis le feu aux deux églises, la destruction était le seul instinct de ces barbares. Après avoir marqué leur passage par des cadavres et des ruines, ils s'envolaient vers la mer, comme des oiseaux de proie, et se perdaient dans les brumes. Tournant sans cesse autour de cette société naissante, qui ressemblait encore à un camp dispersé, on eût dit que leur mission était de forcer les tentes à se rapprocher et de constituer par le besoin d'une défense commune l'unité de la chrétienté.

Cependant les moines de Saint-Benoist avaient réparé l'abbaye et commençaient à reprendre leur sécurité, lorsqu'on leur annonça que les voiles des Normands apparaissaient de nouveau à l'horizon. Ils se hâtèrent de charger sur des chariots ce qu'ils avaient de plus précieux et s'enfuirent à travers les forêts. Quand les Normands arrivèrent, le four était tiède, le pressoir humide, l'empreinte des genoux encore fraîche sur la poussière des cellules; mais l'abbaye était vide! Ils cherchèrent où les moines avaient fui, aperçurent la trace de leurs chariots sur la terre et se mirent à leur poursuite. Ils arrivèrent le soir vers les Bordes, et distinguèrent, de loin, une grande troupe d'hommes qui marchait d'un pas rapide. Persuadés que c'étaient les fugitifs, ils s'élancèrent vers eux en poussant de grands cris; mais cette troupe était composée de gens d'armes commandés par

(1) Cette bibliothèque fut vendue, lors du pillage de l'abbaye par les protestans, à Pierre Daniel, puis à Paul Petau, puis enfin à Christine, reine de Suède, qui alla habiter Rome, se fit catholique, et céda tous ses livres au pape. La bibliothèque de Saint-Benoist est donc aujourd'hui au Vatican.

Hugues-le-Grand, qui venait de Bourgogne avec le comte d'Auxerre: les tigres, croyant trouver des agneaux, étaient tombés, cette fois, dans un troupeau de lions! Hugues les fit entourer et tous y périrent!

Les religieux revinrent à l'abbaye et quelques années s'écoulèrent en paix. Sauvés une fois par un miracle, ils continuaient à compter sur la protection du ciel, ne préparant d'autres défenses que leurs prières.

Un matin, ils étaient tous réunis à l'office selon l'usage, ils venaient de chanter le verset par lequel ils avaient coutume d'implorer le ciel :

A furore Normanorum,
Libera nos Domine!

lorsque, tout à coup, de grands cris se font entendre; les portes de l'église tombent brisées, et les pirates apparaissent sur le seuil, l'épée d'une main et la torche de l'autre!

Cette fois peu de religieux échappèrent au massacre : les Normands mirent le feu à l'abbaye après avoir enlevé tout ce qu'elle renfermait de précieux. Carloman, étant venu peu après pour la visiter, n'y trouva que des ruines noircies au milieu desquelles erraient quelques pauvres moines mutilés. Ce spectacle l'émut d'une si vive pitié, qu'il en versa *une larme* et ordonna de tout rétablir. Moins confians désormais, les moines fortifièrent l'abbaye.

En 913, Richard apporta à Saint-Benoist un morceau de la vraie croix et de l'éponge imprégnée de fiel qui avait été présentée à Jésus sur le Calvaire. Peu après Hebrem y ajouta les reliques de saint Maur, et Atto, celles de saint Frogent évêque de Sens à cette époque. Du reste, le monastère fut accablé de faveurs par les rois et les papes. L'abbé fut déclaré premier abbé de France, avec le droit de porter la mitre, l'anneau d'or et les sandales; on lui donna le prieuré de Jacques de Beuvron, celui de Saint-Martin-des-Champs à Paris, l'abbaye de la Réole, la seigneurie de Villiers, la forêt d'Orléans, etc. Le pape Pascal II tint deux conciles à Saint-Benoist; Louis-le-Gros et Suger y reçurent le pape Innocent II.

Au milieu de tous ces honneurs et de toutes ces prospérités, quelques désastres pourtant frappent les moines. Plusieurs incendies dévorent une partie des édifices, malgré la méthode employée dans ces occasions pour éteindre le feu, et qui consistait à se promener autour des flammes en chantant le *Kyrie eleison*. Un de ces incendies affecta plus particulièrement les bons pères : « Le mal-

heur fut si grand, dit un naïf historien du temps, que le feu, qui avait d'abord menacé l'église, tourna d'autre part, si bien que le pressoir brûla! »

Une autre épreuve, non moins cruelle, fut l'emprunt forcé que Louis-le-Jeune fit à l'abbaye, de trois cents marcs d'argent et de cinq cents besans d'or pour son expédition en Palestine. Cet argent servit à équiper les dames qui s'étaient formées en compagnies sous les ordres de la reine Éléonore, et qui, si l'on en croit les chroniques, prirent une telle part à la guerre, qu'elles parurent avoir fait une croisade, plutôt contre leurs maris que contre les Sarrazins!

Du reste, Louis-le-Jeune n'oublia point sa dette, et rendit, à son retour, aux religieux, la somme empruntée. Des laïques avaient employé cet argent à acheter des chevaux, des armes, des tentes pour la défense de la religion; après mûre délibération, les moines l'employèrent à *construire des dortoirs!* L'esprit du siècle était ainsi: d'une part, action, courage, sacrifices; de l'autre repos, sensualité, égoïsme. Le Christ avait partout des défenseurs, sauf parmi ceux qui se proclamaient ses soldats; et quand les chevaliers vendaient leurs lits et dormaient sur la terre nue, pour l'honneur de leur croyance, les moines songeaient à agrandir leurs chambres à coucher.

Après avoir été long-temps les bienfaiteurs du monastère, les rois de France finirent par vouloir s'en faire les propriétaires; ils nommèrent les abbés sans le concours des religieux! On voulut imposer ainsi le chancelier Duprat, mais les moines protestèrent en invoquant leurs titres. Le chancelier ayant ordonné de les lui apporter, afin qu'il pût les vérifier, les jeta au feu et se présenta en force aux portes du monastère; les bénédictins indignés levèrent les ponts, coururent aux armes, et reçurent leur nouvel abbé à coups de canon. Il fallut que François I^er^ vînt lui-même frapper à la porte de Saint-Benoist, où il introduisit Duprat sous le pan de son manteau royal.

Le même prince donna au chancelier, pour successeur, Antoine Sanguin, qui avait fait sa fortune à la cour par un quolibet. Le roi lui ayant demandé si sa famille était ancienne :

— Fort ancienne, sire, répondit-il; je descends en ligne droite d'un des fils de Noé!

Enfin, vers le milieu du XVI^e^ siècle, Odet de Coligny fut nommé abbé de Saint-Benoist. On sait quelle part il prit aux guerres de religion qui désolèrent la France. Les réformés lui ayant demandé des secours en argent :

— Mes moines ne me laisseraient point disposer des richesses de

notre abbaye, répondit-il; je ne puis rien donner, mais je ne saurais empêcher de prendre.

Les protestans comprirent l'avis; ils se présentèrent armés aux portes de Saint-Benoist, et enlevèrent tout, jusqu'aux manuscrits.

Ce même Odet de Coligny se déclara bientôt ouvertement pour les huguenots; après avoir épousé Élisabeth de Hauteville, il parut à l'acte de majorité de Charles IX, en habit de cardinal, et donnant le bras à sa femme. Plus tard, sa fille le fit tuer par son valet de chambre, qu'elle épousa pour reconnaître ce service. Besmes, qui assassina l'amiral de Coligny, eut également pour récompense la fille naturelle du cardinal de Guise; c'était ainsi que se faisaient alors les grands mariages; le plus pauvre apportait un crime pour dot.

Lorsque la France eut été conquise par Henri IV, ce faux bon garçon dont les historiographes ont oublié les ingratitudes, les désordres et les gaspillages, en faveur d'une chanson et d'un souhait de cuisinier, l'abbaye de Saint-Benoist fut donnée à Sully, qui, en qualité de protestant, était *bon ménagier* et grand amateur des biens terrestres. Seulement, comme il eût été choquant de voir des moines catholiques soumis à un abbé huguenot, le ministre eut un titulaire apparent, Jacques-le-Bel, espèce d'intendant qui percevait pour lui les bénéfices et lui en tenait compte.

Richelieu imita l'exemple de Sully; il ajouta Saint-Benoist aux vingt-neuf grandes abbayes qu'il possédait déjà dans le royaume. Sous le règne de ce bourreau maladif, les tours de l'église furent transformées en prison d'état, et lorsque, long-temps après, on voulut les rendre à leur destination, on y trouva des squelettes encore soudés à leurs carcans.

Les incendies et les ministres eussent suffi au-delà pour ruiner l'abbaye; les inondations de la Loire vinrent s'ajouter aux deux fléaux. Le val Saint-Benoist fut plusieurs fois envahi par les eaux, et les villages qui dépendaient du monastère complétement submergés. Les moines envoyèrent leurs procureurs fiscaux avec des barques pour sauver les malheureux qui s'étaient réfugiés sur les toits des maisons; mais, fidèles à leur caractère, ces hommes d'argent ne sauvèrent que ceux qui purent les payer. Des familles entières périrent pour n'avoir pu se racheter. Ainsi une pauvre mère qui ne possédait rien leur jeta son enfant; ils le laissèrent retomber dans l'abîme.

Louis XIV, averti de ces invasions de la Loire, ordonna de faire réparer immédiatement les brèches de la *levée*. On objecta en vain au nouveau Xerxès l'hiver et l'élévation du fleuve; il ordonna une

*presse* de paysans, et en fit conduire dix mille au val de Saint-Benoist. Chaque travailleur recevait, pour tout paiement, *une livre et demie de pain par jour!* Ces travaux, toujours détruits par le fleuve et toujours recommencés, furent enfin achevés; ils durèrent trois jours, et furent tous enlevés d'un seul coup. La maladie s'était mise parmi les corvéables, la plupart étaient morts de fatigue et de faim; le grand roi voulut bien faire grace à ce qui restait; il se décida à attendre la belle saison et à réparer la digue à prix d'argent.

J'achevais de relire ces notes historiques, lorsque notre voiture s'arrêta: nous étions arrivés à Saint-Benoist.

Il ne reste, du vieux monastère, que l'église construite par Leodebode; mais l'aspect de cette église est saisissant. Il n'y a là, évidemment, nulle trace du moyen-âge, rien de ce culte ingénieux qui a besoin de s'orner pour se plaire à lui-même, aucune expression de cette piété ardente, mais fiévreuse, qui a ses rêves monstrueux comme ses élans sublimes, et qui passe sans cesse de l'image sainte à l'image grotesque, du ciel à l'enfer. Ici tout appartient aux premiers siècles, et l'église visible est le symbole de l'église spirituelle; on s'est plus occupé des fondemens que de la décoration, de la durée que de la grace. A cette entrée surbaissée, à ces colonnes courtes, à ces chapiteaux sauvages, on sent une société plus forte que cultivée; on reconnaît l'œuvre de ces mérovingiens, centaures sortis la veille des forêts germaines.

Le style de l'architecture suffirait seul pour prouver l'antiquité de l'église de Saint-Benoist. Certaines parties de l'édifice ont été refaites ou réparées à différentes époques; mais le grand portail du nord remonte, évidemment, au VIIe siècle. On a vainement objecté la forme de son ouverture: cette prétendue ogive est tout simplement un plein cintre que l'étroit espace, laissé pour les contreforts, a forcé d'allonger. Cette bizarrerie n'est point rare dans les constructions du premier siècle, et, pour ne citer qu'un exemple, nous signalerons, comme nous étant particulièrement connue, la porte d'entrée du château de *Joyeuse-Garde* en Bretagne. Quoi qu'on ait pu dire, d'ailleurs, dans ces derniers temps, nous croyons l'ogive fort antérieure au XIe siècle. On trouve l'ogive à l'église de Sainte-Radegonde de Poitiers, bâtie en 844, et à celle de Civray, construite sous les Carlovingiens. Ajoutons que les sculptures de Saint-Benoist, outre leur caractère qui indique le siècle auquel elles appartiennent, offrent une particularité qui lève tous les doutes à cet égard; les moines qui sont représentés portant la châsse de saint Benoist, *ont tous les cheveux*

*longs,* habitude qui fut abandonnée à la fin du VIIIe siècle et remplacée par celle de la tonsure.

Après le portail, nous examinâmes le tombeau de Philippe Ier, sculpture barbare que l'on a eu tort de regratter; les admirables grilles en fer doré données par Louis XIV, et derrière lesquelles se trouvent les reliques; enfin la mosaïque du chœur! Nous remarquâmes au-dessus du mausolée de saint Benoist une pierre sur laquelle nous pûmes déchiffrer ces mots :

HIC EST FRATRUM AMATOR
QUI MULTUM ORAT PRO POPULO.

(Ici gît un homme qui aimait ses frères et qui prie beaucoup pour son peuple.)

Du reste, les inscriptions tumulaires sont encore nombreuses à Saint-Benoist. Chacune d'elles conserve comme un reflet du siècle où elle fut tracée, et l'on éprouve une sorte de plaisir mélancolique à lire cette histoire du passé écrite sur des tombes. Celle de Mommole a toute la simplicité du premier âge chrétien :

Ici repose Mommole d'heureuse mémoire, qui vécut environ soixante-dix ans. Il n'y eut en lui ni malice, ni détour, et il savait plaisanter sans fiel. Voici : il passa de ce monde à l'autre, le sixième jour des ides d'Auguste, la cinquième année du règne de notre seigneur le roi Clovis (1).

Plus loin, nous lûmes ces vers, tracés par quelque moine sur la tombe d'un frère en poésie, avec lequel il avait échangé ses rêves peut-être, et qu'il avait cru grand, parce qu'il l'avait aimé :

Tu es là, cher Vrebo, véritable moine! O douleur! te voilà retourné à la poussière d'où tu es né, et cependant tes chants te rendront immortel!... Tu vis en eux; ton nom ne peut mourir avec toi (2).

Enfin nous découvrîmes l'épitaphe suivante, du Xe siècle, paraphrase louangeuse qui nous parut sentir déjà notre civilisation si dure aux vivans, mais si polie pour les morts, et annoncer, de loin, les madrigaux funéraires du père Lachaise :

(1) Hic requiescit bonæ recordationis humilis Christi Mommulus, qui vixit annis circiter septuaginta, apud quem nullus fuit dolus malus, qui fuit sine ira jocundus. Hoc est: accepit transitum sub die VI idus augustas, anno V regni domini nostri Clodovisi regis.

(2) Hic situs es, carus Vrebo, verusque monachus
Versus nativos, proh! dolor! in cineres :
Et tamen æternant tua carmina, vivis in illis :
Nescit post obitum nomen abire tuum.

Dans ce monde, ô Nesgau! tu n'as été que moine; mais tu t'es montré pieux, sage, pur, sobre et chaste. Tu as méprisé les joies du monde et ses délices; tu as soupiré pour les choses sacrées, qui sont tout pour ceux qui savent vivre, et tu vas te réunir à celui auquel tu as consacré ta vie (1).

De Saint-Benoist à Orléans, nous suivîmes la levée en cotoyant la Loire, que des petites filles de trois ans traversaient à pied sans relever leurs jupes.

Mon compagnon de voyage, rappelé par cette vue à ses études favorites, me prouva victorieusement qu'un fleuve qui ne peut mettre à flot qu'une escadre de sabots, offre trop peu de ressources pour le transport des marchandises. Il m'indiqua ensuite les moyens de rendre la Loire navigable en tous temps, problème pour lequel il y a autant de solutions certaines que de remèdes victorieux contre les engelures, qu'on ne réussit jamais à guérir.

Nous arrivâmes, en devisant ainsi, au pont d'Orléans. Mon guide m'apprit qu'on y faisait autrefois, en l'honneur de Jeanne d'Arc, une procession, dans laquelle celle-ci était primitivement représentée par une jeune fille en habit de guerre. Mais, vu la difficulté de trouver une actrice qui rappelât la Pucelle en tous points et ne prêtât point aux plaisanteries, on avait, plus tard, jugé à propos de faire jouer ce rôle de la vierge de Vaucouleurs par un petit garçon de dix ans. Celui-ci dînait, après la procession, avec le maire, mangeait les premiers petits pois de l'année, et était exempt de la conscription en sa qualité de représentant d'une héroïne.

C'était jour de marché ; les routes étaient couvertes de paysans à costumes uniformes et disgracieux. Je ne pus m'empêcher de regretter tout haut l'aspect pittoresque de nos marchés de Bretagne.

— La veste est plus commode que vos habits carrés, répondit mon compagnon; vos braies plissées emploient plus de drap que nos pantalons, et vos étoffes chatoyantes se tachent plus facilement que les nôtres. Nos paysans préfèrent ce qui est utile à ce qui est beau; c'est un des avantages de la civilisation. Il y a quelques siècles, vous eussiez trouvé ici des costumes variés comme chez vous : des ordonnances de police, publiées le 13 février 1584, avaient même réglé

(1) In mundo monachus ductus, Nesgau,
Sed pius et sapiens, purus,
Sobrius et castus; sprevisti gaudia
Mundi, delicias; sacraque
Suspirasti quà vivis sunt;
Et cui servisti, ei itas.

cette matière. Les paysans de l'est (Château-Neuf, Saint-Benoist, etc.) devaient porter l'habit rougeâtre et le large feutre; ceux du sud, l'habit cendré; ceux de l'ouest, l'habit blanc; ceux du nord, l'habit bleu et le bonnet pourpre.

Nous venions d'arriver à la chapelle de Notre-Dame-de-Cléry, célèbre par la dévotion particulière que lui avait vouée Louis XI. Nous trouvâmes la porte fermée, comme celle de toutes les églises qui attirent les curieux; la maison de Dieu n'étant ouverte au public que lorsque sa vue ne peut rien rapporter au sacristain. On nous ouvrit pourtant, et nous pûmes admirer le beau monument en marbre blanc élevé près du chœur à la mémoire de Louis XI. Ce prince y est représenté de grandeur naturelle, à genoux, les mains jointes. Son regard cauteleux se glisse, plutôt qu'il ne se tourne, vers le sanctuaire; tout en lui révèle ce paysan couronné qui remua l'Europe avec des roueries de maquignon normand; espèce de pipeur naïf, désireux de faire son salut en même temps que ses affaires, et rusant avec Dieu, pour gagner le paradis, comme il avait rusé avec ses rivaux pour leur enlever des provinces.

Ce monument, remarquable par une énergie ingénue, fut sculpté sous le règne de Louis XIII, par Michel Bourdin. Convaincu d'avoir volé une lampe d'argent dans l'église même de Cléry, où il travaillait, Michel demanda le temps d'achever sa statue, puis alla tranquillement se faire pendre à Orléans.

Nous quittâmes la route de Blois à Saint-Dié, et nous nous dirigeâmes vers Chambord, à travers les vignes.

La campagne, autour de nous, était plate et découverte. Le parc de Chambord bordait seul l'horizon de ses frêles ombrages. Nous marchâmes environ une heure avant d'atteindre la porte d'entrée; mais, à peine l'eûmes-nous dépassée, que le château nous apparut, tout dentelé de toits aigus, de tourelles ouvrées et de cheminées à colonnades!... Le soleil couchant le colorait de teintes roses, et les nuées du soir flottaient comme des banderolles autour des girouettes sculptées. Au centre s'élevait le donjon, ouvert de tous côtés, et au milieu duquel montait le double escalier, semblable à un double serpent enroulé autour d'un immense caducée. Au premier aspect, on eût dit une de ces gravures de palais fantastiques publiées dans les *keepsake* anglais.

A mesure que nous approchions, pourtant, la forme devenait plus nette, les proportions plus saisissables, et nous pûmes nous rendre

compte de l'ensemble de cette immense construction, que Charles-Quint appelait *un abrégé de ce que peut l'industrie humaine.*

Le plan général rappelle celui de tous les châteaux du moyen-âge. Il se compose, comme eux, d'une vaste enceinte flanquée de tourelles, et d'une tour ou donjon placée au milieu de cette enceinte. La construction du château de Chambord remonte à François Ier. Dix-huit cents ouvriers y furent employés pendant plus de douze ans! Le Primatice n'en fut point l'architecte, comme l'a prétendu Lerouge, et comme tout le monde l'a répété après lui; le Primatice ne vint en France pour la première fois qu'en 1531, et Chambord était alors en construction depuis huit années. Une cause semblable empêche d'attribuer cette œuvre à Vignolles; et quant à *maître Leroux*, qui en a été désigné comme l'auteur en dernier lieu, on connaît à peu près tous les édifices qu'il a élevés, et il était trop vain et trop bien placé à la cour pour laisser ignorer à la postérité son plus beau titre de gloire. Si un monument aussi prodigieux eût été dû à l'un des maîtres célèbres du XVIe siècle, nous le saurions positivement aujourd'hui. L'ignorance dans laquelle on est resté sur son véritable auteur prouve que ce fut un homme obscur, un provincial peut-être, qui conçut cet admirable ouvrage, et que la jalousie des architectes de la cour empêcha son nom de parvenir jusqu'à nous (1).

Henri II et Charles IX continuèrent les travaux de Chambord; Louis XIII, puis Louis XV y commandèrent aussi quelques embellissemens.

Ce fut là que se retira, en 1725, le malheureux roi de Pologne Stanislas Leczinski. Plus tard, Louis XIV en fit un apanage pour le maréchal de Saxe, qui transforma en quartier-général la poétique demeure du vaincu de Pavie.

Dévasté en 93, le domaine de Chambord fut donné par Napoléon à Berthier, à la condition exprimée que tous les revenus seraient affectés à la restauration du château, et que le prince de Wagram rendrait à cette demeure son ancienne splendeur. Le prince promit tout ce que l'on voulut; il vint à Chambord, tua quelques lapins, fit graver ses armes sur une des cheminées, baptisa une ferme du nom de sa fille *Lina*, abattit deux cents arpens de bois, et partit pour ne plus revenir (2).

En 1820, Chambord ayant été mis en vente, l'idée vint de rendre

(1) L. de La Saussaye.
(2) *Chambord*, par M. Merle, pag. 98.

aux Bourbons cette propriété de leurs ancêtres. On tendit la sébile à la nation et on lui demanda l'aumône pour le descendant de ses rois. Les fonctionnaires publics furent sommés de prendre part à cette souscription volontaire sous peine de destitution, et enfin, le 7 février 1830, Charles X accepta solennellement le don de Chambord au nom de son petit-fils.

Aussitôt notre arrivée, nous nous hâtâmes de nous rendre au château, craignant que le temps ne nous manquât pour le visiter. Il est difficile, en effet, de se faire une juste idée de son immensité; on y compte quatre cent quarante chambres et près de cent escaliers.

Chaque roi y a, du reste, laissé quelque trace de son passage; outre les couronnes et les salamandres de François Ier que l'on trouve sculptées partout, on aperçoit, çà et là, le croissant de Diane de Poitiers et le soleil de Louis XIV accompagné de sa prétentieuse devise.

Le guide nous fit voir la salle où Molière joua pour la première fois *le Bourgeois gentilhomme* devant la cour. Louis XIV, qui exerçait son autorité suprême avec la cruelle coquetterie d'une grande dame, affecta pendant toute la représentation une extrême froideur et ne fit point demander l'auteur pendant le souper. Enhardis par cette désapprobation muette, les courtisans déclarèrent la pièce ridicule. Molière, au désespoir, n'osait plus quitter sa chambre; il parlait déjà de renoncer à écrire, lorsque le premier gentilhomme de service vint lui dire que sa majesté avait demandé une seconde représentation du *Bourgeois gentilhomme*. Après le spectacle, le *grand roi* fit enfin venir le pauvre comédien et lui déclara qu'il trouvait sa pièce excellente; Molière *pleura de joie*, et les courtisans répétèrent qu'il avait fait un chef-d'œuvre!

Ce fut aussi à Chambord, sur une vitre du petit oratoire, que François Ier, vieux, malade et désabusé, écrivit ces vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Long-temps après, Louis XIV, jeune et aimé, montra le distique célèbre à Mlle de La Vallière en lui demandant ce qu'il en devait croire. Celle-ci, qui avait recours aux larmes toutes les fois qu'elle manquait d'esprit, c'est-à-dire le plus souvent, se mit à pleurer : alors le roi, par un de ces mouvemens chevaleresques qui lui étaient familiers toutes les fois qu'il pouvait s'y abandonner sans danger, brisa la vitre sur laquelle était gravée la vérité fatale; depuis ce temps, l'inscription a disparu, la vérité seule est restée!

E. SOUVESTRE.

# LA CLIENTELLE

# DU MÉDECIN.

Vers le milieu du mois d'août, époque à laquelle commencent les vacances, un étudiant en médecine, nommé Prosper Dubarnois, était en train de faire ses malles dans sa petite chambre de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, et il songeait qu'il allait quitter pour toujours cette modeste demeure, ses travaux de l'école, ses plaisirs insoucians, en un mot, toute sa vie passée; car il avait subi son dernier examen , et la Faculté lui avait décerné un diplôme de docteur. Son esprit était en proie à cette mélancolie vague, à cette émotion douce et triste à la fois, qui s'empare toujours de nous au moment où il s'agit de renoncer à d'anciennes habitudes et d'aborder une existence nouvelle. Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit et un jeune homme entra : c'était Édouard de Sareuil, ami de Prosper.

— J'ai reçu ta lettre, dit Édouard, et je viens te faire mes adieux... Ainsi, c'est une chose décidée? Tu pars, tu quittes Paris sans retour, et tu vas t'établir dans la petite ville de Verrière, un chef-lieu de sous-préfecture, au fond de la Franche-Comté?

— Tu le vois; mes préparatifs sont à moitié faits, et déjà j'ai emballé dans cette caisse le meilleur de mon bagage, ma bibliothèque, toute ma science de docteur. J'ai brûlé mes vaisseaux,

Édouard! c'est-à-dire que j'ai payé mes dettes, rompu des liens frivoles et arrêté ma place à la diligence. Et je ne regrette rien. La condition dans laquelle je vais entrer n'est-elle pas préférable à celle que j'abandonne? J'ai passé six années à étudier, et je vais maintenant profiter de mes travaux, exploiter mon diplôme, en province il est vrai, mais que m'importe! Les plaisirs brillans que l'on regrette en quittant Paris n'ont jamais été de mon ressort, tu le sais. Un oncle, un vieillard bizarre, que je connais à peine, m'appelle à Verrière et me promet de m'établir convenablement dans cette ville. J'accepte. Ne m'approuves-tu pas?

— Non. Écoute, Prosper, tu sais si je suis ton ami véritable et si je te parle avec franchise. Notre amitié s'est formée au collége malgré la différence de nos âges, et s'est continuée depuis malgré la différence de nos fortunes et de nos goûts; nous ne nous sommes jamais perdus de vue, quoique séparés par cet Océan que l'on appelle la Seine, quoique logés aux deux extrémités de Paris, toi près du Panthéon, moi près de l'Opéra. Je t'ai précédé dans le monde, vivant dans les plaisirs pendant que tu vivais dans l'étude, et aujourd'hui j'ai dissipé la plus grande partie de ma fortune : mais je ne regrette pas ce que j'ai perdu; j'ai fêté mes belles années, j'ai été heureux; peut-on se repentir d'avoir payé trop cher le bonheur, même le plus fugitif?... Jusqu'ici, donc, nous avons fait chacun de notre mieux, moi pour embellir le présent, toi pour assurer l'avenir; aussi n'est-ce pas dans ta conduite passée que je te blâme : c'est dans le parti que tu vas prendre, et je suis venu pour t'en détourner.

— Comment! tu penses que je renoncerai à me rendre à Verrière?

— J'espère du moins que tu différeras ce voyage. Te rappelles-tu qu'à un concert où je te menai, il y a deux ou trois mois, je t'ai présenté à une jeune dame anglaise, lady Anna Westerley?

— Si je me le rappelle! une femme ravissante! les plus beaux yeux bleus, les plus beaux cheveux blonds!... Ah! Édouard, tu es un heureux mortel!

— Tu calomnies lady Anna, mon ami. Les apparences sont souvent trompeuses, et les Anglaises se montrent presque toujours bizarres dans leurs façons. Lady Westerley, qui est veuve, et qui ne veut pas se remarier, m'a distingué dans la foule de ses adorateurs; mais le triomphe n'a jamais été que pour mon amour-propre. Si le monde m'a cru plus heureux, il s'est trompé, et je puis dire que je n'ai rien fait pour accréditer cette erreur flatteuse. Lady Anna seule s'est compromise : tel était son bon plaisir. Aujourd'hui, elle veut se

compromettre bien plus encore : elle part pour l'Italie, et elle m'offre d'être son compagnon de voyage.

— Et tu n'as pas manqué d'accepter?

— Oui, d'abord. J'ai pris mon passeport, et lady Anna a demandé sa chaise de poste pour ce soir. Mais, ensuite, de bonnes réflexions m'ont fait changer d'avis. Cela t'étonne? Je touche à ma trentième année, Prosper; le temps est venu pour moi de songer aux choses sérieuses et de régler ma vie. A mon âge on ne fait plus d'étourderies; les folies changent de nom, elles s'appellent des fautes, et la société les juge sévèrement. Il ne m'est plus permis de me lancer légèrement dans une intrigue. Toi, au contraire, tu n'as que vingt-quatre ans, et tu as toujours pratiqué la sagesse. C'est un malheur, car il est un tribut qu'il faut payer tôt ou tard, et le diable ne perd jamais ses droits avec les gens comme toi, bien constitués et doués d'une imagination vive. L'étude t'a préservé jusqu'ici; prends garde que ton âge mûr ne chavire sur ces écueils impunément traversés, alors qu'un naufrage eût été sans conséquences!

— Tu m'effraies!

— Malgré mes prodigalités, je pourrais encore vivre avec aisance dans le célibat; mais je suis fatigué de la vie de garçon. Le mariage est un état dont la perspective me plaît; j'ai été, je crois, assez mauvais sujet pour faire un bon mari, et j'ai fourni ma carrière de jeune homme avec assez peu de ménagement pour que le repos conjugal me charme et m'attache d'une façon durable et définitive. Je veux me marier. L'hiver dernier, au bal, j'ai rencontré une jeune veuve fort séduisante, M^me de Lansac. Elle habite Verrière, et elle était venue passer quelques semaines à Paris chez la comtesse de Marneville, parente de son défunt mari. M^me de Lansac est une femme d'une beauté remarquable et de beaucoup d'esprit; sa fortune est considérable. La comtesse de Marneville, qui me veut du bien, m'a proposé la main de sa cousine. D'un autre côté, dans le monde que je vois chez mon oncle le conseiller, se trouve un de ces originaux dont la manie est de faire des mariages; il m'a offert une jeune personne charmante, M^lle de Bonnieux, sa nièce, qui a une belle dot et de grandes espérances. Par une coïncidence singulière, M^lle de Bonnieux habite aussi Verrière. Ces deux partis me conviennent également, et j'hésite à choisir; cependant il faut me décider, car de part et d'autre on a entamé des négociations. Dans une affaire aussi importante, on ne saurait agir avec trop de prudence : je suis allé aux renseignemens; mais ceux que j'ai obtenus sont trop vagues pour me

satisfaire. Tu ne pourrais m'être d'aucun secours, puisque tu n'as passé que trois mois à Verrière, il y a dix ans; ton oncle habite la campagne et je ne le crois pas très exactement informé. D'ailleurs, en pareille circonstance, on ne doit se fier qu'à soi-même; mais comment trouver la vérité dans une petite ville de province? Dès que j'arriverai à Verrière, je serai signalé, circonvenu, attaqué sur tous les points. D'un côté, on se tiendra sur ses gardes; de l'autre, la calomnie me fera de perfides confidences; je me trouverai placé entre deux batteries de mensonges. Il faudrait agir secrètement, avec ruse et sous le voile de l'incognito. C'est difficile; cependant j'ai un moyen qui dépend de toi.

— Parle, je suis prêt à tout faire pour te rendre service.

— Eh bien! aide-moi donc à marcher d'un pas ferme et sûr dans la voie du mariage, et donne-toi quelques mois de bon temps avant d'entrer dans l'exercice d'une grave et sévère profession. Une chaise de poste m'attend pour me conduire en Italie, en tête-à-tête avec une jolie femme; ta place est arrêtée dans la diligence de Verrière; changeons! A toi la chaise de poste, à moi les messageries. Je te réponds du consentement de lady Anna; elle aime tout ce qui est original : il lui faut un compagnon de voyage, et ma recommandation suffira. Et puis, tu es médecin, elle est d'une santé orageuse, et je ne doute pas qu'elle ne soit charmée de trouver réunis en toi l'agréable et l'utile. Après avoir visité Rome, Naples, Florence, Venise, tu reviendras mûri par l'expérience et assuré contre les égaremens de l'avenir. Moi, je vais à Verrière, caché sous ton nom; j'examine, j'observe, j'interroge; quelques jours me suffisent pour fixer mon choix, et alors je me montre, je me marie et je suis heureux. Cet arrangement te convient-il? Veux-tu prendre mon passeport et me donner le tien? Je crois que dans cet échange, chacun de nous deux fera un bon marché.

Prosper Dubarnois ne résista pas aux séduisantes instances de son ami.

Déjà depuis trois jours Édouard était à Verrière, faisant peu de bruit et peu de besogne. Il était descendu dans le meilleur hôtel de la ville, et il avait remis à l'aubergiste le passeport de Prosper dont le signalement s'accordait assez bien avec sa taille et sa figure; du reste, le nom de Dubarnois lui servait seulement à cacher le sien; il évitait de se montrer, afin de n'avoir pas à s'expliquer plus tard sur un déguisement téméraire. M$^{me}$ de Lansac et M$^{lle}$ de Bonnieux passaient six mois de l'année à la campagne; leur absence mettait

Édouard à son aise, car il aurait été singulièrement gêné par la crainte de les rencontrer. Il prenait ses informations avec toute l'adresse possible, mais jusque-là, il n'avait reçu que de banales réponses : « La veuve, disait-on, n'a jamais fait parler d'elle, et la demoiselle appartient à une famille irréprochable. »

Après une visite de deux heures chez un notaire discret, qu'il avait habilement interrogé sans rien apprendre, Édouard, mécontent et plus indécis que jamais, s'était fait servir à dîner dans son appartement, et il allait se mettre à table, lorsqu'on frappa à sa porte. Un petit vieillard en habit noir, en culotte courte, la tête poudrée et la main armée d'une canne à pomme d'ivoire, entra en disant :

— Est-ce à M. Dubarnois que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, répondit Edouard.

— A M. Prosper Dubarnois, docteur-médecin ?

— Précisément.

— Je viens, monsieur, vous demander un entretien sur un sujet grave.

— S'agit-il d'une consultation ?

— Il s'agit de votre fortune. Je suis votre confrère, monsieur, votre ancien; je me nomme le docteur Maléfix : peut-être avez-vous entendu parler de moi. Vous plaît-il de m'accorder une heure d'audience ?

Édouard demanda au docteur Maléfix s'il lui serait agréable de partager son dîner; le docteur accepta sans façon cette aimable invitation. On mit un second couvert, et la conversation s'engagea.

— J'ai l'honneur d'être le médecin de monsieur votre oncle, dit le docteur, et je lui fais une visite par semaine à sa maison de campagne; mais c'est un malade que je vais perdre.

— Comment ! mon oncle serait-il en danger de mort ?

— Vous ne me comprenez pas : je vais le perdre comme client. L'homme reste, mais le client m'échappe. Sans doute, il ne voudra recevoir de soins que de vous seul. C'est bien naturel ! quel meilleur médecin qu'un neveu pour un oncle qui a mis tout son bien en viager; car vous n'ignorez pas cette circonstance ?...

— Et je respecte trop ce bon parent pour me plaindre d'un égoïsme bien excusable chez un célibataire de soixante ans.

— Je crains bien, hélas ! que pendant long-temps ce soit là votre seul malade; car les commencemens sont pénibles dans notre état, en province surtout, où l'on se méfie des jeunes gens et où chacun tient à ses vieilles habitudes et à son vieux médecin. Cependant, il

dépend de vous d'avoir bientôt et sans peine une belle clientelle, et voilà justement l'affaire que je suis venu vous proposer.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous écoute.

— Quand je vins me fixer à Verrière, il y a quarante ans, j'étais comme vous, jeune et plein d'espérance. La ville alors était gouvernée par un certain docteur Croisecreux, praticien fameux, qui depuis long-temps repose au champ qu'il a peuplé. Voyant arriver dans ses domaines un jeune homme plein d'audace, de bonne volonté et d'ambition, le docteur Croisecreux fit une démarche auprès de moi; il songeait à la retraite, j'entrais dans la carrière: nous devions nous entendre et nous arranger facilement. Le docteur me céda, moyennant un bon prix, sa clientelle composée des meilleurs malades de la ville. Maintenant, vous me comprenez: ce que fit avec moi le docteur Croisecreux, je désire le faire avec vous. Je commence à devenir vieux, je suis riche, il est temps de songer au repos. Assurément, je ne crains aucune concurrence; mais il me faudrait disputer quelques malades que vous tenteriez de m'enlever: ce serait de la fatigue pour moi, de vains efforts et une longue médiocrité pour vous. Ne ferons-nous pas mieux d'entrer en accommodement? Je vous offre les conditions que j'acceptai de mon prédécesseur, et je vous transmets la même clientelle. Quand je dis la même, hélas! c'est une façon de parler. Parmi les malades que m'avait cédés Croisecreux, le Temps a terriblement fauché. Vous le savez, toute notre science ne peut vaincre les inflexibles lois de la nature!

Le docteur Maléfix avait une mine et un ton diaboliques; ses petits yeux de chouette, ronds et luisans, brillaient d'un éclat funèbre; ses manières, moitié goguenardes, moitié lugubres, laissaient dans l'ame une impression froide et triste; il était camard comme la Mort; ses *hélas!* prononcés sur deux notes, l'une plaintive, l'autre perçante, produisaient une sorte de croassement mélancolique qui devait paraître d'un sinistre présage aux personnes superstitieuses. Du reste, il mangeait monstrueusement, et buvait à proportion.

— Pendant un an ou deux, continua le docteur, je vous servirai de guide et de patron; je vous présenterai; nous ferons mes visites ensemble; puis, je vous abandonnerai peu à peu mes cliens, à mesure que vous aurez gagné leur confiance.

— Et combien voulez-vous me les vendre?

— Je sais que vous possédez trente mille francs: vous me les donnerez; puis, pendant les cinq premières années où vous exercerez seul et sans ma collaboration, vous me compterez mille écus par an;

cela complètera les quarante-cinq mille francs que j'ai payés au docteur Croisecreux.

— Quarante-cinq mille francs? C'est cher!... c'est trop cher!

— Vous n'aurez ma clientelle qu'à ce prix; je n'en puis rien rabattre. Et, songez-y bien, ma clientelle se compose de tous les bons malades de la ville. Ils me sont dévoués; entre nous, c'est à la vie et à la mort; et tant que je serai de ce monde, vous n'en aurez pas un seul.

— Eh bien! je puis vous répondre comme l'abbé de Bernis au cardinal Fleury : « J'attendrai! »

— Long-temps! Je me connais, et vous devez vous y connaître. Voyez, je suis vert et dispos; j'ai un estomac de fer et un cœur de bronze. Les gens de ma trempe vivent de quatre-vingt-dix à cent ans. D'ailleurs, ce que vous refusez, un autre mieux avisé l'acceptera; et, en attendant, je continuerai ce que j'ai fait jusqu'ici; je lutterai, et je saurai bien me maintenir à la place que j'occupe et conserver intact l'héritage du docteur Croisecreux. Pendant quarante années de pratique, j'ai écrasé tous mes concurrens, anéanti tous mes rivaux; cependant il s'en est rencontré de redoutables, un surtout, le docteur Coursec, un beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui arrivait de Paris comme vous, et que les merveilleuses de Verrière avaient pris sous leur protection. Je l'avoue, le sceptre médical faillit m'échapper pour tomber entre les mains d'un fat. Ce fut, hélas! une rude épreuve; mais je parvins à m'en tirer avec les honneurs de la guerre. Pour cela, je me joignis à la cabale qui soutenait Coursec; je me déclarai son admirateur, et je parlai de lui avec enthousiasme. On lui cherchait des malades; je fis mieux, je lui trouvai une femme qui avait cent mille écus de dot, et Coursec, enrichi par ce brillant mariage, abandonna la médecine pour vivre de ses rentes.

— Docteur, le vin de Champagne vous rend indiscret. Comment voulez-vous que j'accepte vos conditions, après ce que vous venez de m'apprendre? J'aime mieux vous tenir tête, afin que vous me traitiez comme M. Coursec.

— Hélas! on ne trouve pas souvent de pareilles aubaines à Verrière.

— On m'a dit cependant qu'il y a ici des demoiselles et des veuves fort riches?

— C'est possible.

— Ne les connaissez-vous pas?

— Peut-être. Mais vous m'avez rappelé ce que vaut la discrétion. Souffrez donc que je sois muet sur ce chapitre.

— Non pas! docteur, non pas! Vous parlerez, et vous n'aurez point à vous repentir de vous être ouvert à moi avec l'abandon et la candeur d'un honnête homme. Vos offres et vos conditions me conviennent, je les accepte.

— Vraiment? Tant mieux pour vous! Votre oncle vous approuvera, j'en suis certain, et vous vous féliciterez toute votre vie d'avoir conclu ce marché.

— Je n'en doute pas; mais encore faut-il que je sache ce que j'achète? Ceci demande quelques explications détaillées.

— Rien de plus juste. D'abord nous ne sommes ici que dix-huit médecins pour vingt-deux mille ames, et j'ai à moi seul plus de cliens que mes dix-sept confrères n'en ont tous ensemble. La ville est bonne, c'est-à-dire qu'elle est très malsaine; nous comptons plusieurs maladies endémiques en plein rapport, et nous avons à l'ouest des marais fétides, qui, bon an mal an, me rapportent, pour ma part, deux cents pistoles.

— C'est déjà quelque chose.

— Oh! soyez sans inquiétude, vous aurez un bon intérêt de votre argent. Je vous montrerai mon livre de recettes et vous verrez que je me fais un revenu de 15 à 20,000 francs. Voici, du reste, la liste de mes cliens, c'est ce qu'il y a de mieux dans la ville.

— Buvons à leur santé!

— A leur santé! j'aime assez le mot; j'aime beaucoup aussi ce petit vin d'Aï, qui m'est contraire, et qui m'a déjà joué plus d'un mauvais tour... Mais, qu'importe! versez toujours!... La liste de mes cliens, disons-nous? je vais vous la lire.

Ici le docteur Maléfix tira de sa poche une feuille de papier pliée en quatre, et il l'ouvrit l'un air superbe :

— D'abord, reprit-il, je suis médecin en chef des hospices; cela me vaut 2,400 francs et la croix d'honneur. De plus, je dois à mon mérite autant qu'à la pureté de mes opinions, l'avantage d'être le docteur ordinaire de toutes les autorités civiles et militaires; et je m'engage à vous transmettre ces divers priviléges, car j'imagine que vous pensez bien?

— Je pense comme Hippocrate.

— Le sous-préfet surtout est un fort bon client; il est menacé depuis deux ans d'une destitution aiguë; le moindre accident de la température politique le met dans un état alarmant, et trois ou quatre fois par mois, il reçoit une indisposition officielle sous la bande du *Moniteur*.

— Voilà un malade sur lequel je ne puis compter, mon cher docteur, car un de ces jours le télégraphe m'annoncera qu'il est perdu pour moi.

— Son successeur vous est acquis d'avance, car je suis le médecin, non pas du sous-préfet, mais de la sous-préfecture. Voulez-vous mieux? Voici le président du tribunal, malade inamovible, créature des jésuites et santé vermoulue, sachant son Loyola plus couramment que son Cujas, et mêlant de patenôtres ses résumés impartiaux; client sûr et productif, qui cache sous sa robe noire toutes les faiblesses de l'humanité, et qui pratique discrètement et à mon profit les sept péchés capitaux; estomac débile qui dîne tous les dimanches à côté de moi, chez le receveur particulier, et à qui je sers chaque fois une indigestion bénigne; cœur tendre et vigilant, qui connaît toutes les jolies filles placées dans le ressort de sa juridiction; magistrat irréprochable qui aime à promener dans les coulisses l'œil égrillard de la justice en goguettes.

— Verrière possède donc un théâtre?

— Qui fait partie de ma clientelle. L'emploi n'est pas dépourvu de certains agrémens pour un jeune homme comme vous; sans compter que les honoraires sont assez passables. J'ai les mêmes appointemens que le deuxième ténor, avec des feux pour chaque visite de nuit; j'aurais même pu exiger une représentation à bénéfice, si je n'avais jugé que c'était là un genre de gratification incompatible avec la dignité de mon état.

— Je ne puis qu'approuver cette honorable délicatesse.

— Après les fonctionnaires et les établissemens publics, deux cent cinquante noms se trouvent inscrits sur ma liste; ce sont mes malades fixes, indépendamment du casuel. La plupart de ces cliens sont des personnages considérables, et que je vous garantis.

— Vous savez mieux que moi qu'un médecin doit connaître le caractère de ses malades, leur position, leurs goûts, leurs antécédens. La plupart des maladies résultent des habitudes et des affections morales du sujet. Il est donc indispensable que vous me donniez des renseignemens exacts, précis et minutieux, sur toutes les personnes qui font partie de votre clientelle.

— Je n'y manquerai pas! c'est là un point fort important. Un médecin est un confesseur qui ne doit ignorer ni les secrets de l'ame ni les secrets du corps. Il y a quarante ans que je confesse Verrière; je sais tout et je ne vous cacherai rien. Par exemple voici, sur ma liste, en tête de la seconde colonne, M. Rigault. Eh bien! je vous dirai que

M. Rigault, aujourd'hui le Crésus de la ville, était garçon meunier avant la révolution dont il sortit moins blanc qu'il n'y était entré. Dans le bon temps, il a quelque peu affamé le peuple en spéculant sur les blés, et il n'a pas négligé d'acquérir des biens d'émigrés. Maintenant il professe les meilleurs principes; il est aristocrate et philantrope au premier chef; il a des admirateurs, des courtisans, et, malgré ses soixante-huit ans et sa figure de boule-dogue, il pourrait choisir parmi toutes nos demoiselles à marier, qui n'y regarderaient pas de si près, pour avoir le château de la Meynière, la plus belle maison de la ville, 60,000 livres de rente et une calèche avec deux chevaux gris-pommelé. Depuis qu'il est riche et vieux, M. Rigault a une grande peur de mourir, et cet homme, fier et tranchant avec tout le monde, est humble et doux devant moi : il veut vivre, et il croit qu'un médecin est pour quelque chose dans cette affaire. A chaque heure du jour, il consulte le baromètre et le thermomètre pour savoir combien il doit mettre de gilets de flanelle. Le moindre courant d'air l'épouvante, et il considère comme une tentative d'homicide toute porte qu'on laisse ouverte dans un appartement où il se trouve. On respecte ses manies, on le soigne comme une châsse pleine de reliques, et on lui reconnaît le droit de porter en tous lieux, même à l'église et au bal, un bonnet de soie noire, parce qu'il est millionnaire, chauve, et sujet aux rhumes de cerveau. Tel est M. Rigault, la perle de mes cliens. Vous voyez, mon jeune ami, que je vous parle sans ménagemens. Nous avons ensuite M^me^ Primeval, vieille coquette dont la jeunesse a été singulièrement agitée; j'en sais sur son compte plus que la chronique scandaleuse de Verrière, et je vous dirai tout ce que je sais. En 1804, le troisième régiment de hussards vint tenir garnison...

Édouard s'était approché du docteur Maléfix; il avait parcouru d'un regard curieux la liste des cliens, et il interrompit le narrateur en lui désignant le nom de Bonnieux écrit immédiatement après celui de M^me^ Primeval.

— Excellentes gens! dit le docteur, famille modèle, jouissant de toute la bonne santé que procure une vie calme et bien réglée. Nous serions bien malheureux, nous autres médecins, si nous n'avions que de tels cliens. Du reste, la maison est bonne : trente mille livres de rente et deux enfans, un fils au collége, et une fille à marier avec cinquante mille écus de dot et l'espérance de recueillir l'héritage d'un oncle qui habite Paris. La jeune personne est très jolie, parfai-

tement bien élevée, ornée des talens les plus rares et des qualités les plus précieuses. Son mari sera bien heureux!

— Et cette madame de Lansac, dont le nom est marqué d'une croix?

— Une croix de mauvais augure, mon ami. Je ne veux pas vous tromper; c'est là une malade que vous ne conserverez pas long-temps!

— Que dites-vous donc là, docteur? j'ai vu Mme de Lansac à Paris il y a six mois; elle était belle, jeune, florissante, et je ne pouvais penser....

— Vous ne pouviez penser que cette femme si vive, si élégante, si gaie en apparence, avait un remords dans le cœur et une balle de pistolet dans la poitrine?

— Ah! mon Dieu! vous m'effrayez, docteur!

— C'est là une histoire secrète et terrible, ignorée de tous, et que je n'aurai jamais dite qu'à vous, à vous, mon successeur, à vous qui serez le médecin de Mme de Lansac, et qui l'assisterez à ses derniers momens. Il y a quatre ans, M. de Lansac, gentilhomme de ce pays, ramena d'un voyage en Espagne une jeune et belle femme qu'il avait épousée à Séville; un an après, par une belle nuit d'été, la vieille Mariquita, nourrice de Mme de Lansac, entra chez moi tout éplorée, se jeta à mes pieds, en me conjurant de me rendre en toute hâte chez sa pauvre fille (c'est ainsi qu'elle appelait Mme de Lansac), qui avait été assassinée, et qui se mourait. M. et Mme de Lansac passaient l'été dans une petite maison de campagne, à un quart de lieue de la ville. Il faut vous dire que huit jours avant l'événement dont je vous parle, M. de Lansac était parti pour Paris où il devait rester trois semaines. J'accourus, et je trouvai Mme de Lansac, blessée d'un coup de feu dans la poitrine, et, près d'elle, un jeune homme qui avait la tête brisée par une blessure pareille. Je prodiguai mes soins à ces deux infortunés, et, après un examen profond, je jugeai que leur état n'était pas désespéré. Je fis transporter le jeune homme chez lui; je traitai mystérieusement mes deux blessés; l'aventure ne s'ébruita pas, et au bout d'un mois Mme de Lansac et M. de J.... étaient rétablis. M. de J.... a été tué l'année dernière à la prise de Constantine. Le lendemain de cette nuit fatale, où une jeune femme et un jeune homme avaient été si étrangement frappés dans une maison de campagne aux portes de Verrière, M. de Lansac vint me voir; ce fut lui qui me recommanda le silence. — Ils ne mourront pas, me dit-il;

tant mieux! Je dois porter seul la peine de ma folie. Juana était comédienne au théâtre de Séville; elle vivait sous la protection d'un vieil alcade. Je lui ai donné mon nom, et je comptais sur sa reconnaissance! Pauvre fou! J'ai voulu d'autres preuves que le témoignage de mes yeux, et après cette scène terrible, revenu dans ma maison de Verrière, j'ai brisé un secrétaire, et j'ai trouvé des lettres qui accusent plus d'une faute et plus d'un crime. Je pars et je ne la reverrai plus. Que Dieu lui pardonne! » Au bout d'un an, M. de Lansac mourut en Italie. Sa veuve ne lui survivra pas long-temps. Mme de Lansac ne connaît pas le danger qui la menace, elle se fait illusion sur son état, elle songe à l'avenir, à un second mariage, et elle n'a plus que six mois à vivre.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr! Pas un jour de plus. C'est une belle fortune que M. Lansac avait généreusement laissée à sa femme, et qui retournera à une famille honorable et pauvre.

— Six mois, dites-vous, six mois seulement? Mais ne se peut-il pas qu'un hasard, le bonheur d'un nouveau lien, la maternité, prolongent ses jours?

— Rien ne peut la sauver. Mme de Lansac est une morte que l'on enterrera dans six mois.

Là se termina l'entretien d'Édouard avec le docteur Maléfix. Édouard reconduisit le docteur chez lui, et le quitta en lui promettant de revenir le surlendemain pour régler définitivement l'affaire de la clientelle.

En effet, deux jours après, Édouard se rendit chez le docteur Maléfix, et lui présenta un traité qu'il avait signé au nom et comme fondé de pouvoirs de son ami Prosper Dubarnois.

Le docteur demeura stupéfait, et à peine eut-il la force d'adresser à Édouard les reproches que méritait un tel abus de confiance.

— Vous avez surpris, lui dit-il, des secrets qui n'appartenaient qu'à moi et à mon successeur! Vous m'avez trompé!...

— Non pas, docteur, répondit Édouard, c'est vous qui vous êtes livré, c'est vous qui avez agi avec trop de légèreté et de précipitation. Mais, rassurez-vous; vous ne m'avez rien dit, ou bien, si vous l'aimez mieux, j'ai tout oublié, et je viens vous prier d'assister à la bénédiction nuptiale que je recevrai demain dans l'église de Saint-Pierre. J'épouse une de vos clientes.

— Son nom?

— Mme de Lansac.

— Mme de Lansac! s'écria le docteur; je croyais vous avoir dit...

— Je vous le répète, docteur, répondit froidement Édouard, vous ne m'avez rien dit...

— Quoi, rien du passé?

— Non.

— Et rien de l'avenir? Vous avez oublié cet arrêt, cette condamnation qui s'exécutera dans six mois?

— Je ne vous comprends pas.

Le lendemain Édouard de Sareuil épousa Mme de Lansac; cette union fut célébrée pompeusement et donna lieu à des fêtes brillantes. Le contrat de mariage stipulait par une clause expresse que tous les biens de la communauté appartiendraient au dernier survivant.

EUGÈNE GUINOT.

# HANOVRE.

Hanovre est une ville de trente mille ames, située au milieu d'une grande plaine, traversée par une rivière jaune qu'on appelle la Lain. Les remparts ont été convertis en promenades; les environs ont un caractère riant et paisible. Ils sont parsemés d'arbres, de castels et de grandes fermes. Là chaque village et chaque hameau a son *Lustgarden*, son café en plein air où les bourgeois de la cité viennent le dimanche en famille passer des heures de doux loisir entre des cruches de bière et des tartines de beurre, et toute la prairie est inondée d'enfans qui courent après les bleuets des sillons, de jeunes filles qui rêvent en écoutant chanter le rossignol, et de bons et dignes marchands qui se promènent en silence, donnant le bras à leur femme et portant une longue pipe.

La ville n'est ni belle, ni imposante. Ses rues sales et irrégulières n'offrent aux regards du voyageur que d'obscures sinuosités et de bizarres contrastes. Ici apparaît encore la vieille maison en bois, aux solives grises, au seuil boueux, aux fenêtres pareilles à des lucarnes, humble et triste demeure qui a végété avec la fortune de ses maîtres et n'a pu s'élever plus haut. A côté est l'habitation du parvenu qui écrase de toute la hauteur de sa façade, de tout l'éclat de sa nouveauté, la retraite de la veuve et de l'ouvrier. Sur le contour de quelques-unes de ces anciennes maisons, sur les murailles de deux églises, on aperçoit quelques sculptures gothiques dont l'artiste aimerait à enrichir sa collection. Ce sont là, du reste, les seuls monumens anciens de Hanovre, et la rue de Lain, celle de Saint-Georges et celle qui conduit à l'hôtel anglais, sont les seules qui méritent d'être citées comme de belles rues.

La population de la ville se compose de marchands, de bourgeois et de nobles rentiers. Ces trois classes sont strictement séparées l'une de l'autre, et se rencontrent peu dans les mêmes salons. Les familles aristocratiques et

3.

les hauts fonctionnaires vivent dans une de ces sphères éblouissantes que le pauvre plébéien regarde de loin comme un monde idéal dont il ne parcourra jamais les routes somptueuses. Le feu roi d'Angleterre avait commis une grave injustice envers cette respectable classe de la société, en donnant à tous les chevaliers de l'ordre de Guelfe le droit d'entrée à la cour. Il est résulté de cette mesure ultra-démocratique que des hommes qui n'avaient pour eux qu'un grand mérite personnel et pas le moindre petit bout de parchemin, ont pu entrer par la même porte et s'asseoir à la même table que de hauts personnages honorés d'une magnifique généalogie. Nous espérons que le roi actuel sentira les fâcheux résultats d'un pareil réglement et y portera remède.

La noblesse du second ordre est parquée moins étroitement. Elle ne craint pas d'admettre dans ses cercles les fonctionnaires subalternes dont elle a besoin, voire même les riches marchands qui lui font crédit et lui prêtent de l'argent. Quant aux bourgeois, ils vivent entre eux; et il en est, dit-on, qui sont assez aveugles pour ne pas ambitionner une autre existence, pour se croire plus heureux dans leur cercle de famille, dans leur paisible intérieur, qu'ils ne le seraient dans les salons du grand monde.

Dans toute cette population, il y a peu de mouvement, peu de fêtes et de soirées. Lorsqu'en 1837, ce pays fut disjoint de l'Angleterre, on espérait que le séjour d'un roi à Hanovre donnerait à cette ville une nouvelle vie et une nouvelle impulsion; mais la cour du roi Ernest est beaucoup moins animée et moins brillante que ne l'était celle du duc de Cambridge.

D'ailleurs Hanovre est encore sous l'impression des derniers évènemens politiques. Cette impression fut aussi grave, aussi profonde qu'elle était inattendue. Il y a deux ans que ce pays reposait sous la tutelle d'un gouvernement aimé. Le duc de Cambridge était un homme droit, sensible, généreux, ami du peuple qui n'invoqua jamais en vain sa justice, ami du pauvre qui ne lui exprima jamais en vain ses besoins. Tout à coup, voici venir à sa place un homme au cœur hautain qui connaît à peine le pays soumis à son pouvoir, qui commence par briser le pacte conclu entre la nation et son ancien souverain, par enseigner à ses sujets la déloyauté et le parjure. Si le Hanovre, indigné de la patente du 1er novembre, n'a pas fait une révolution, c'est que les révolutions ne se font pas, en Allemagne, aussi facilement qu'on nous le raconte parfois. Il y a chez les Allemands un esprit de patience et de résignation, un respect pour le pouvoir, même pour le pouvoir injuste, et une crainte du bouleversement qui les aident à supporter long-temps le fardeau d'une fausse organisation. L'Allemagne est comme un ressort d'acier lourd, difficile à mouvoir. Il faut une forte secousse pour le faire agir. La révolution de juillet lui donna cette secousse, et les petits états, aidés par ce levier subit, achevèrent en quelques jours la réforme qu'ils avaient méditée pendant de longues années sans oser l'entreprendre. Il y eut alors une sorte de commotion électrique qui passa rapidement du sud au nord, qui ébranla l'électorat

de Hesse-Cassel, le duché de Weimar, la Saxe, le pays de Brunswick. Puis quand l'orage cessa en France, il cessa aussi en Allemagne. La diète de Francfort étendit sa verge diplomatique sur les vagues courroucées, et le fleuve révolutionnaire rentra dans son lit. Tout le secret de la sympathie des peuples pour la France et de la crainte des gouvernemens est là. Les peuples attendent le coup de vent qui les a déjà réveillés, et les rois tâchent de le prévenir. De là aussi les déclamations incessantes des démocrates du nord, qui attribuent à la France la mission de faire des révolutions pour le monde entier et qui s'irritent de la voir rentrer dans l'ordre.

Donc il n'y a pas eu de révolution dans le Hanovre, au grand étonnement de ceux qui se font une Allemagne à eux d'après les infidèles correspondances de Francfort. Mais les esprits ont été douloureusement frappés de cette rupture d'un contrat politique sanctionné par leur ancien roi, adopté par la nation entière. Dans l'espace de quelques jours ils ont passé d'un état de calme et de bonne foi sociale, à un sentiment de défiance et d'anxiété. Le peuple sent qu'un nuage orageux pèse maintenant sur le pays, et n'ose regarder à l'horizon. Le regret du passé se mêle dans son cœur à la crainte de l'avenir, et le nom de ceux qui sont venus ainsi tout à coup détruire l'ordre de choses auquel il était attaché, ne peut lui inspirer qu'une pensée de haine. Jusqu'à présent son mécontentement ne s'est manifesté que par de sourdes rumeurs, mais il s'enracine au fond de toutes les ames, se propage en silence et s'alimente par tout ce qui arrive dans l'intérieur du pays, par tout ce qu'on en dit au dehors. J'ai trouvé dans une petite ville du Hanovre un numéro du *Courrier Français* renfermant un article violent contre le roi Ernest. Cet article avait été envoyé de Cassel. Pendant deux mois il avait fait le tour du canton. On pouvait voir à ses plis nombreux, à ses bords usés, par combien de mains il avait été tenu, et lorsque j'entrai dans l'auberge où l'on venait de le déposer, un homme âgé essayait de recueillir tout ce qu'il savait de français pour en faire la lecture à deux bourgeois assis près de lui.

Dans toute la population du Hanovre, les nobles sont les seuls qui aient pu se réjouir de voir abolir la constitution. Les paysans ont perdu à ce changement de gouvernement le droit qu'ils avaient acquis de racheter, moyennant une somme fixe, les redevances annuelles, les dîmes, les corvées, l'espèce de vasselage en un mot, auquel beaucoup d'entre eux sont assujettis, et c'est là ce qu'ils ne pourront jamais oublier. Les fonctionnaires, sortis des rangs de la bourgeoisie, ont partagé dans cette occasion les regrets et les sympathies du peuple; mais leur position les condamnait au silence. L'un d'eux, l'un des plus élevés en grade, en apprenant la protestation de Gœttingue, laissa échapper ces paroles caractéristiques : Comment, nous n'avons pas osé nous opposer à la volonté du roi, et sept professeurs ne craignent pas de le faire!

Mais le roi Ernest ne tient compte ni des manifestations éloquentes qui lui ont été adressées, ni de ce silence du peuple qui devrait être la leçon des

rois. Il poursuit intrépidement sa marche, guidé par M. Leist, l'ancien professeur, dont il a fait son conseiller intime, et par M. de Scheele qui le seconde docilement. On dirait qu'il est devenu, comme le roi de Hollande, l'esclave de sa devise. Tandis qu'à chaque protocole de la conférence, l'ancien souverain des Pays-Bas répète : *Je maintiendrai;* le roi Ernest traduit au profit de son absolutisme ces deux axiômes qui entourent ses armoiries : *suscipere et finire*, et *nec aspera terrent*.

Sous le gouvernement d'un prince comme celui-ci, on ne peut guère s'attendre à voir les lettres fleurir dans le Hanovre; les souverains absolus n'aiment pas le langage libre de la pensée, et le roi Ernest a pris toutes les précautions nécessaires pour le comprimer. Les lois de censure mitigées par le duc de Cambridge, ont été remises en vigueur, et maintenant nul écrivain ne peut prendre la plume sans voir aussitôt peser sur sa tête une longue paire de ciseaux, non moins effilés que le glaive de Damoclès. Il n'y a dans la ville de Hanovre que deux journaux, la gazette officielle (*Hanoversche Zeitung*) qui, depuis que M. Pertz l'a abandonnée, semble n'avoir d'autre mission que d'enregistrer jour par jour les faits et gestes de son auguste maître, comme l'illustre journal de Siegfried de Lindenberg; et la *Posaune* (trompette), petit journal littéraire qui paraît trois fois par semaine, et qui aurait peut-être plus d'esprit, s'il avait plus de liberté. M. Blumenhagen, ce nouvelliste aimé de toutes les *Leihbibliothek*, avait envie de rédiger un autre journal littéraire, le *Cygne du Nord*. Mais à peine avait-il publié ce prospectus qu'il se vit arrêté par un obstacle imprévu. Il annonçait qu'il s'occuperait, dans son journal, de poésie et d'art dramatique; qu'il rendrait compte des représentations théâtrales de Hanovre. Un des jeunes nobles de la ville, qui joignait aux fonctions de gentilhomme de la chambre, celles de directeur de théâtre, fit signifier à M. Blumenhagen qu'il ne souffrirait pas que l'on critiquât les acteurs soumis à son administration. Le pauvre éditeur, prévoyant tout ce qu'un pareil début lui promettait pour l'avenir, remit son plan de journal dans le carton, et le cygne du Nord ferma ses ailes et s'endormit, sans même chanter son chant de mort.

La bibliothèque de Hanovre se compose d'environ vingt mille volumes. On y trouve les manuscrits de Leibnitz et une très belle copie de Froissard, qui mériterait d'être consultée quand on fera une nouvelle traduction de notre naïf historien.

Les archives renferment une correspondance très curieuse de la duchesse d'Orléans, mère du régent, avec l'électrice de Hanovre. Que si l'on compte encore quelques sociétés de lecture où les bourgeois de la ville s'en vont le soir commenter la *Gazette d'Augsbourg* et épeler un roman français, voilà à peu près tous les établissemens littéraires de la capitale du roi de Hanovre.

Il y a cependant ici un homme qui a rendu un immense service à son pays, et qui, dans une autre ville, aurait pu donner une heureuse impulsion à toute

une jeunesse studieuse; c'est M. Pertz, l'archiviste du royaume. C'est lui qui publie, avec M. Bœhme de Francfort, M. Lappenberg de Hambourg et quelques autres savans, tous les anciens historiens de l'Allemagne, entreprise immense, qui exige, de la part de ceux qui s'y sont dévoués, un courage et une patience à toute épreuve. Tous les manuscrits publiés précédemment ont été revus, corrigés d'après les différens codex, et imprimés avec un soin digne des plus grands éloges. Toutes les bibliothèques de l'Europe ont été explorées pour fournir à ce vaste ouvrage ou un texte plus sûr, ou une variante, ou une annotation. Il y a quinze ans que M. Pertz travaille à ces *monumenta*. Il lui en faut encore au moins vingt avant de pouvoir les terminer. Les différens états de l'Allemagne ont compris l'importance d'une telle œuvre et s'y sont tous associés. Les éditeurs de cet ouvrage ont aujourd'hui environ cinq cents souscripteurs, qui paient les frais d'impression. La contribution des états paie les frais de voyage.

En 1837, M. Pertz rédigeait la *Gazette de Hanovre*. Il avait donné à cette feuille une valeur littéraire qu'elle a complètement perdue depuis. A l'époque où la patente du roi vint surprendre dans son repos tout le pays de Hanovre, l'honorable écrivain abdiqua ses fonctions de journaliste officiel pour se retrancher dans le cercle de ses études favorites. Il habite maintenant hors des portes de la ville une retraite paisible où il peut désormais consacrer librement à la science les heures qu'il sacrifiait autrefois à la politique.

Après lui, je ne connais à Hanovre que deux hommes à qui l'on puisse donner le titre de savans, et ce sont deux étrangers. C'est M. Martin, le ministre de France, et M. Hormaier, le ministre de Bavière.

Il y avait autrefois dans ce royaume un foyer de science, illustré par une longue suite de concours académiques, une arène où les enfans des muses avaient souvent conquis d'éclatantes couronnes, une terre féconde où la moisson des lettres mûrissait chaque année comme le sillon de blé sous un ciel bienfaisant; c'était l'université de Gœttingue. Maintenant elle a perdu tout le charme de sa vie d'études, toute l'harmonie de ses voix éloquentes, tout le prestige de sa majestueuse liberté. L'ordonnance qui bannit d'un seul coup sept des hommes les plus illustres de cette université, fut une grande faute et une grande erreur. Celui qui conseilla cette mesure au roi doit se la reprocher amèrement, s'il peut reconnaître aujourd'hui combien elle était inutile et quelle fâcheuse impression elle a produite. On a traité comme des rebelles indignes de pardon, les hommes les plus paisibles et les plus inoffensifs du monde, des hommes qui, après avoir passé la moitié de leur vie dans le cercle de leurs études, se trouvaient tout à coup investis d'une magistrature morale qu'ils voulaient soutenir noblement, comme ils avaient soutenu la charge de professeur. En rédigeant leur protestation contre la violation d'un pacte auquel ils avaient souscrit avec tout le peuple de Hanovre, ils faisaient un acte de conscience; une fois leur devoir rempli, ils ne seraient pas allés plus loin.

Trois d'entre eux, MM. Dahlmann, Ewald et J. Grimm, viennent de publier un exposé de leur conduite dans ces derniers évènemens. Que le juge le plus sévère lise ces brochures, et nous dise si elles portent l'empreinte d'un républicanisme dangereux.

Ewald a rapporté avec une naïveté d'enfant toutes les réflexions que les derniers évènemens de Hanovre avaient fait naître dans son esprit. C'est un homme ferme et calme qui se pose en face de ses accusateurs, avec sa conscience pour soutien et les paroles de la Bible pour texte (1).

Dahlmann a écrit l'histoire circonstanciée de tout ce qui a précédé et suivi la protestation, en joignant à son récit les pièces officielles. Sa brochure est le meilleur document que l'on puisse consulter pour connaître tout le tissu de cette trame politique (2).

La brochure de Grimm (3) est faite avec une élévation d'esprit et une éloquence remarquables. Le noble écrivain n'est point entré, comme ses deux collègues, dans l'analyse de la discussion, dans le détail des faits. Il a tracé, en quelques mots énergiques, serrés, sa position, son devoir, et la position de ceux qui l'entouraient. En lisant ces quelques pages si austères et si consciencieuses, il est facile de reconnaître qu'une fois son œuvre de conscience remplie, il n'avait, comme il le dit lui-même (4), aucune envie d'entrer dans la polémique ouverte par *la Gazette de Hanovre*. Mais on l'a forcé de répondre, et il a dit la vérité qui partait de son cœur, la vérité nue et imposante. Quand il parle du renversement de la constitution, des devoirs des professeurs dans cette grave circonstance, sa voix a une autorité magistrale qui impose et subjugue. Quand il parle de lui-même, il ne fait qu'exposer en termes modestes sa vie antérieure; et le tableau de cette vie indépendante, honnête, abritée si long-temps dans le sanctuaire de la conscience, ébranlée tout à coup par une commotion anti-nationale, est la condamnation irréfragable de ceux qui n'ont su ni la ménager dans son chaste avenir, ni la respecter dans son mouvement loyal et généreux.

Mais le roi Ernest et M. de Scheele avaient dit, et les signataires de la protestation ont été enlevés à la chaire autour de laquelle se rassemblait avec empressement une jeunesse studieuse, à la ville dont ils avaient augmenté l'illustration, au pays qui devait les bénir. On leur a donné trois jours pour quitter les lieux où leur vie avait pris racine, pour s'éloigner de leurs familles. Si, le troisième jour, on les avait vus encore sur la terre de Hanovre, ils auraient été traînés en prison comme des malfaiteurs.

(1) *Worte für Freunde und Verstandige.*
*Worte an Herrn Klenze in Hanover.* Bâle, à la librairie de Schweighauser, 1838.

(2) *Zum Verstandigung von Dahlmann.* Bâle, même librairie.

(3) Jacob Grimm, *Ueber seine Entlassung.* Bâle, même librairie.

(4) Personne n'aime à prendre la plume, même dans un cas légitime, pour parler de soi. Et qui donc voudrait ouvrir sa porte au regard curieux, quand il préfère rester paisiblement abrité dans sa retraite?

Maintenant leurs places à l'université sont restées libres. Le gouvernement a fait des offres réitérées à plusieurs savans d'Allemagne pour les faire venir à Gœttingue; tous ont refusé. Et quel est l'homme de science, l'homme d'honneur, qui voudrait entacher son nom en acceptant les dépouilles de l'exilé? Ainsi voilà sept professeurs d'une haute distinction retranchés du consistoire de Gœttingue; voilà sept cours importans qui manquent à cette université. L'enseignement n'est plus complet; les élèves s'en vont; l'université décline. C'était naguère l'un des flambeaux les plus éclatans de l'Allemagne : dans quelques années ce ne sera peut-être qu'une école de troisième ordre.

Quand j'ai passé dans cette ville, je n'ai pas eu le courage de m'y arrêter. Je me rappelois l'avoir vue il y a quatre ans par un beau jour d'été dans le bruit d'une fête; on célébrait l'anniversaire de Heeren (1), tous les professeurs s'étaient réunis avec des témoignages d'affection autour de leur noble collègue. Tous les étudians faisaient retentir sous les fenêtres leur joyeux vivat; tout dans cette ville traversée depuis par de douloureux évènemens respirait alors la paix, le bonheur, la concorde. Aujourd'hui la salle où nous étions rassemblés est silencieuse et déserte; les étudians ne viennent plus l'égayer par leurs chants, et les professeurs s'en détournent poursuivis par les souvenirs du passé. Près de là, est une autre maison sur laquelle je jetai un regard d'affection et de tristesse. C'est là que j'avais été reçu comme un frère par Amédée Wendt le professeur de philosophie. C'est là que je l'avais laissé tout jeune encore et travaillant avec ardeur à de nouvelles œuvres; à présent il est mort. Hélas! il est mort à temps; il avait aussi l'ame fière et élevée, le cœur noble et généreux; dans la révolution politique de Hanovre, il aurait partagé le sort de ses collègues. Mieux vaut pour lui dormir en paix dans la tombe, que d'errer en pays étranger avec les douleurs de l'exil.

A Cassel, j'ai été saluer Jacob Grimm; je l'avais connu quand il venait de publier sa Grammaire allemande et ses Antiquités du Droit. Mais jamais je n'avais senti pour lui autant de respect qu'à présent. Je l'ai trouvé au milieu de ses livres chéris, un enfant sur ses genoux, un volume de vers à la main : il semblait oublier toutes les amères réalités de la vie entre la candeur naïve d'un autre âge et les douces croyances du poète. Cet homme qui devait s'attendre à récolter en paix le fruit de ses grands travaux et qui s'est vu tout à coup arraché à l'existence qu'il aimait, ne maudit pas et ne se plaint pas. Son regard a conservé toute sa douceur, son front toute sa sérénité, son cœur toutes ses sympathies; il sait qu'en agissant comme il l'a fait, il remplissait un devoir rigoureux, et il en subit maintenant avec calme les dernières conséquences; quand les ministres lui ont enlevé les joies de son foyer domestique, ils n'ont pu lui enlever l'ange protecteur de sa vie, la muse de la science et de l'étude. C'est elle qui enchante maintenant sa retraite, qui lui apporte

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1831.

chaque jour les fleurs impérissables de ses trésors. Dans quelques années nous le verrons publier avec son illustre collaborateur, son frère, de nouvelles recherches sur le moyen-âge et un dictionnaire complet de la langue allemande.

Ses collègues qui ont signé avec lui la protestation de Gœttingue, sont maintenant tous dispersés. L'un d'eux est à Tubingue; un autre à Leipsig; un autre en Italie. Quelques-uns n'ont gagné au service de la science que les leçons de la science même; mais qui n'aimerait mieux être un de ces nobles bannis privés de pension et d'emploi que M. le prorecteur Bergmann honoré de la faveur des ministres et trahissant à Rotenkirche la cause de ses confrères?

X. Marmier.

## Critique Littéraire.

### MÉMOIRES DE LAFAYETTE.

*La Revue de Paris*, au mois de juillet de l'année dernière, s'est occupée des trois premiers volumes de ces Mémoires. Ces trois volumes nous avaient menés jusqu'aux évènemens du 10 août et au contre-coup immédiat de cette journée sur la position de Lafayette : moment décisif et capital dans sa destinée. C'est le 10 août qui coupe en deux moitiés bien tranchées cette longue vie si une, si homogène dans son sens et dans sa direction morale, si différente d'elle-même par les dehors en-deçà ou au-delà de la date qui en marque le point culminant. Il est assez remarquable que la destinée qui, dans cette double fortune, semblait ménager à Lafayette l'occasion de manifester, par tant et de si divers exemples, cette vocation toute particulière d'abnégation et de sacrifice de soi-même qui fut un des caractères les plus marqués et les plus persistans de cette carrière signalée par tant de traits de persistance ; il est remarquable, disons-nous, que la destinée lui ait réservé cette singularité d'entrer dans chacune de ces deux phases par une fuite. En 1777, simple volontaire, il s'évadait de France pour donner un général de dix-neuf ans aux armées de la jeune Amérique, un citoyen des deux mondes à l'histoire ; en 1792, il s'échappe de France par la frontière opposée pour donner une proie aux cachots de la Prusse et de l'Autriche, pour laisser accrochées au seuil de sa prison cette épée et ces épaulettes qui étaient un des fruits et un des souvenirs glorieux de sa première fuite. Chacune de ces deux fuites en sens inverse est bien, au reste, l'image et comme le programme de ce qui doit suivre. Elles furent l'opposé l'une de l'autre dans leurs résultats, comme dans le but et dans la direction des chemins qu'avait suivis le fugitif. De toute manière, l'immuable fidélité aux principes exceptée, Lafayette se tournait le

dos à lui-même. Par la première il avait été à la renommée, à la popularité, à ce faîte éminent de crédit et d'honneurs où devaient bientôt l'élever l'enthousiasme reconnaissant et la confiance sans bornes de deux hémisphères; par la seconde, précipité de ce pavois d'où son ame descendait et se répandait dans des millions d'ames, il allait ensevelir dans le sequestre des cachots ou dans la solitude d'une vie de retraite, cette activité bouillante qu'il avait mise et qu'il mettait encore en espérance au service de tous les peuples. L'une était l'élan d'un enfant enthousiaste qui, dans sa première étreinte, ne voulait rien moins qu'embrasser le monde; qui, seul et sans appui contre d'immenses obstacles, entreprend, pour coup d'essai, de se gagner un vaste continent, et y réussit de prime-saut; l'autre est une concession faite aux nécessités de la vie par l'homme qui l'a déjà laborieusement pratiquée dans des luttes difficiles, et qui, cette fois, à la tête de vingt mille hommes dévoués, n'essaie même pas de conserver l'espace où campe son armée, et ne songe bientôt plus qu'à maintenir fièrement, contre les geôliers qui ont enchaîné son corps, l'inexpugnable indépendance de son ame. L'une engageait volontairement la partie contre un grand peut-être; l'autre l'abandonnait après un grand succès. Tout suit de là avec un enchaînement logique de conséquences vraiment trop rigoureux, car c'est la seule fois peut-être que Lafayette se soit avisé de songer à lui-même.

Il y a donc un Lafayette qui reste enseveli sous les décombres du 10 août, c'est le Lafayette heureux, brillant, envié; le Lafayette des champs de bataille et des tourmentes de la place publique, idole des multitudes qu'il contredit et qu'il contient; ami importun et plus ou moins secrètement détesté de la monarchie qu'il soutient; ame de la nation armée qu'il commande; conseil peu assidu, mais toujours écouté des assemblées publiques dont la sûreté, la liberté, l'inviolabilité, sont confiées à sa garde; ambitieux à sa manière, et plus inquiet de déterminer et de faire reconnaître les limites d'une autorité qu'on lui jette à pleines mains que d'autres ne le sont de les étendre; esprit clair et net, immuablement ancré à d'immuables principes où il puise une fixité inébranlable et une grande promptitude de jugement au milieu de cette confusion de toutes pensées et de toutes choses qui bouillonne à ses pieds et qui l'assiége incessamment de ses flots tumultueux; rempart de la liberté auprès du pouvoir, de l'ordre auprès des masses, de la loi auprès de tous; prêchant volontiers à chacun ses droits, à lui-même ses devoirs; ferme, intrépide et imperturbable sous le feu croisé des hostilités qu'il a soulevées à sa droite et à sa gauche; sans découragement dans les échecs, sans vertige dans les succès; toujours enthousiaste, comme s'il allait se laisser emporter dans les champs du fantastique et des chimères, toujours contenu et, dans le détail, étroitement ajusté aux convenances du moment, comme s'il n'avait que du sang-froid; utile et grand, peut-être autant par ce qu'il empêche que par ce qu'il fait; voilà le Lafayette qui a disparu pour toujours au 10 août, ou qui, du moins, n'aura plus qu'un seul instant, sur le déclin de sa vie, pour réappa-

raître encore. Assurément ni le discernement, ni le tact fin, ni le coup d'œil rapide et même assez étendu, ne lui ont manqué; l'intrépidité de la volonté ne lui a pas manqué; la force ne lui a pas manqué. D'où vient donc qu'à l'apogée de sa puissance il n'a pas su retenir ce qu'il avait si bien su enlever de vive force, lorsque tout lui était contraire? D'où vient qu'un coup de main a suffi pour culbuter cet édifice dont il semblait avoir enfoncé les fondemens dans les entrailles mêmes de la nation?

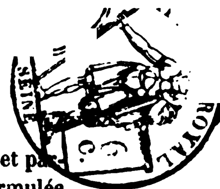
La déclaration des droits est comme l'esprit et le résumé de Lafayette. On peut l'inscrire sur le frontispice; on peut l'inscrire sur la page finale de sa vie. Elle en est, en quelque sorte, à la fois et le programme et la table des matières, tant il a su la modeler une fois pour toutes, et la couler tout entière d'un seul jet, dans le moule d'airain de son opiniâtre volonté. Des principes peuvent être excellens pour soulever des masses d'hommes, ils sont de tout point impuissans pour les gouverner quand ils les ont soulevées. Il y a dans tout principe nettement posé quelque chose d'absolu et de tranchant, qui étonne et subjugue les esprits indécis et timides, qui séduit les esprits aventureux; et comme les termes décidés de sa formule supposent l'évidence et ne permettent pas le doute, cela va bien, dans tous les cas, à la paresse de l'esprit humain, qui aime mieux accepter sur parole des conclusions toutes faites et toutes digérées, que d'analyser les idées d'où elles sont sorties, et d'en peser anneau par anneau toute la chaîne. C'est surtout dans les matières qui ne sont pas de pure spéculation et qui touchent de près à des intérêts vivans, qui mettent en jeu quelqu'un des ressorts du cœur humain; c'est surtout alors que cette docilité naturelle de l'esprit est merveilleusement secondée par le mouvement non moins naturel des passions. C'est ainsi que les principes de Lafayette lui furent un élément de force, tant qu'ils furent agressifs. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aimer platoniquement un principe, de l'aimer avec désintéressement en lui-même et pour la beauté de sa formule. Chacun le comprend et s'y attache par un certain côté qui s'ajuste plus particulièrement avec ses inclinations personnelles, l'interprète et l'étend dans ce sens, et bientôt ce qui avait été commencé pour l'honneur des principes se poursuit sans leur concours, à leur détriment, et sous l'empire exclusif des passions qu'ils ont excitées. Lié à des principes auxquels il avait sacrifié ou, si l'on veut, consacré toutes ses passions, Lafayette s'était donc arrêté à la limite qu'ils lui traçaient, quand tout se précipitait encore autour de lui sous l'impulsion que lui-même avait en partie communiquée. Sur le point d'être forcés par ce mouvement qui leur devait sa vitesse initiale, ces mêmes principes passaient de l'offensive à la défensive; et comme leur tour était venu d'avoir contre eux les mêmes passions qui leur avaient servi à vaincre, exaltées encore par le combat et la victoire, le désavantage de la position devenait évident. Ce qu'ils avaient montré de loin comme un but à atteindre était devenu, grace au chemin qu'on avait fait, un point d'arrêt. Mais comment arrêter, par une force d'immobilité, ce grand déchaînement

qui précipitait, contre des digues à peine assises, assaut sur assaut, cohue sur cohue? Un homme qui s'est garrotté lui-même dans des formules, qui a attaché au culte qu'il leur a voué son honneur et sa vie, peut-il espérer d'arrêter avec des scrupules des gens qui n'ont que des passions, de vaincre, avec les restrictions continuelles qu'il apporte à la défense, la fougue aveugle et sans frein qui se rue à l'attaque? La majesté du droit qu'il défend est une arme bien légère contre une ivresse furieuse, armée d'insolence et du mépris de tous les droits. Sans doute il est bon que l'homme qui a pris sur lui la responsabilité de certains principes, soit le dernier à désespérer de leur vertu et à les abandonner; mais quand il n'y trouve plus la force nécessaire pour les défendre, c'est encore une manière de leur rester fidèle que d'aller chercher le renfort qui leur est nécessaire dans un arsenal qui leur est étranger. « Si est-ce, dit Montaigne après s'être fait le champion de l'immuabilité des lois, si est-ce que la fortune, réservant son autorité au-dessus de nos discours, nous présente aucunes fois la nécessité si urgente, qu'il est besoin que les lois lui fassent quelque place. Et quand on résiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et partout en bride et en règle contre ceux qui ont la clef des champs, auxquels tout cela est loisible, qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ni loy ni ordre, que de suivre leur avantage, c'est une dangereuse obligation et inégalité,

Aditum nocendi perfido præstat fides,

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat qui est en santé ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires; elle présuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obéissance. L'aller légitime est un aller froid, peisant et contraint, et n'est pas pour tenir bon contre un aller licentieux et effréné... Car, à la vérité, en ces dernières extrémités où il n'y a plus que tenir, il seroit, à l'aventure, plus sagement fait, de baisser la teste et prester un peu au coup, que s'aheurtant outre la possibilité à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds : et vaudroit mieux faire vouloir aux lois ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celui qui ordonna qu'elles dormissent vingt-quatre heures, et celui qui, etc. »

Lafayette, il est vrai, semblait avoir fait à la *nécessité urgente* cette place dont parle Montaigne, en ajoutant, comme correctif à ses principes faits pour l'état de santé, le principe complémentaire du droit ou plutôt du devoir de l'insurrection. C'est un principe qu'il n'a posé qu'avec des conditions et des réserves qui montraient combien il trouvait lui-même que c'était une arme dangereuse et dont l'usage lui répugnait, et pendant toute sa vie il a protesté contre l'interprétation que bien des gens lui donnaient. Lafayette, nous croyons l'avoir dit déjà dans notre premier article et nous nous confirmons plus que jamais dans cette pensée, Lafayette, ce grand artisan des révolu-



tions, n'était pas né pour les révolutions. Lafayette était avant tout et par-dessus tout, un homme de principes. Or, un principe est une vérité formulée sous forme de loi générale; c'est nécessairement quelque chose d'arrêté et d'immobile. Une révolution est toujours un mouvement et un mouvement qui peut être long-temps continu. Il peut arriver que des principes soulèvent une révolution dans un état qui ne vit que d'abus, mais du moment où leur règne s'établit, le mouvement révolutionnaire s'arrête; il ne peut se perpétuer qu'en leur faisant violence et en les foulant aux pieds. Lafayette sentait si bien que l'état de révolution était incompatible avec le règne des principes, et que ces deux choses ne pouvaient exister simultanément, son choix d'ailleurs était si bien fait entre les deux qu'il y a eu un moment où, voyant les principes formulés et promulgués dans une constitution, il a cru et dit qu'on en avait fini; mais si ses principes étaient satisfaits, les passions auxquelles il avait donné le branle ne l'étaient pas. C'est pour avoir trop abondé dans ce qui avait fait sa force, c'est pour n'avoir voulu sauver ses principes que par ses principes, qu'il a fait éclater leur insuffisance et la sienne dans des circonstances données. Ses scrupules, j'ai presque dit ses superstitions et son entêtement de légalité, ont fait autant de mal à sa cause que les violences anarchiques de ses adversaires. Lafayette avait au plus haut point l'instinct de l'ordre et de la stabilité. Il avait une raideur de conscience qui, dans les petites choses ni dans les grandes, ne savait composer avec ce que le langage plus complaisant du génie révolutionnaire appelle des nécessités. Il préférait le succès de sa cause à lui-même, ses principes au succès de sa cause. Il était, si cela peut se dire, un homme à racines. On pouvait l'abattre, mais non le faire avancer d'un pas au-delà du point où il était planté. Se restreindre obstinément à lutter avec des moyens déterminés et invariables contre des éventualités qui échappent à tout calcul de prévoyance, qui peuvent prendre toutes les formes et tous les détours, ce n'est certainement pas le caractère d'un révolutionnaire.

Lafayette avait une expérience suffisante des hommes, et il ne se faisait pas illusion sur ce qu'il en devait espérer; mais il dédaignait d'adapter sa conduite à leur mesure, et il trouvait plus grand de la modeler sur quelque chose d'immuable. Il a péri par où périssent ceux qui poursuivent cette belle utopie de rester immuables. Et d'ailleurs, rester immuable dans ce monde où, à chaque instant, tout se décompose et change, c'est peut-être encore une manière, mais une manière à contre-pied, de changer; car le rapport dans lequel nous étions avec les choses extérieures qui se transforment sans cesse, change à cause de notre immobilité même. Et qui pourra dire jusqu'à quel point le rapport qui constitue l'équilibre de nos communications avec ce qui nous entoure, fait ou ne fait pas partie de nous-mêmes? Ainsi, nous subissons, comme les autres hommes, l'infirmité du changement, et nous en perdons les avantages et l'à-propos.

Outre les causes que j'appellerais volontiers nécessaires et inéluctables, parce

qu'elles étaient étroitement inhérentes au fond même du caractère de Lafayette et comme pétries dans cet indissoluble ciment qui le composait, il y en eut d'autres plus accidentelles, d'autres auxquelles certains hasards d'évènemens ou de position eurent plus de part, et qui apportèrent aussi leur concours à l'œuvre de sa ruine. Tout en tranchant les questions fondamentales, les grands principes auxquels Lafayette avait rattaché toute la suite de ses idées et de ses actes, laissaient en suspens quelques difficultés secondaires qui étaient devenues capitales dans les préoccupations de l'époque. Sur ces questions, Lafayette ne se croyait pas obligé de prendre un parti. Il ne se taisait pas de ses inclinations, mais il ne leur attribuait aucune autorité et il les disciplinait au joug d'une volonté qui acceptait sans restriction toutes les conséquences des principes proclamés. Telle était la question de la présidence héréditaire ou non de sa république monarchique. Sur ce point, son décalogue se taisait; mais il donnait le moyen d'y pourvoir par le principe de la souveraineté nationale. C'était donc pour Lafayette une chose indécise et qui pouvait être mise en délibéré; et par suite, comme sa conscience, abandonnée pour cette fois à elle-même, ne se trouvait liée d'avance ni à l'une ni à l'autre des deux solutions qui pouvaient intervenir, il s'abstenait de se prononcer, et s'en référait à la décision qui viendrait lui tracer sa route, également prêt à crier vive le roi, malgré ses penchans républicains, ou vive la république, malgré les considérations personnelles et les liens héréditaires qui l'attachaient au roi, selon que la nation consultée se serait prononcée en faveur du président héréditaire ou du président élu. Si l'on n'en trouvait la preuve dans divers passages de ses Mémoires, on pourrait la déduire de sa conduite. Jamais moine élevé dans l'esprit de soumission et de renoncement ne s'annula plus complètement lui-même devant les formules du symbole de Nicée et devant le dogme de l'infaillibilité de l'église. N'est-ce pas là encore une de ces vertus de vieille date dont parlait Washington dans la lettre que nous avons citée dans notre premier article? N'est-ce pas une goutte du vieux sang catholique de ses ancêtres, qui, du fond de leurs tombeaux séculaires, remonte, à travers des chemins détournés et rompus, jusqu'à ce rejeton transplanté sur un terrain nouveau? La déclaration des droits, voilà le symbole de Lafayette; la nation assemblée pour voter, voilà son église et ses conciles. Quand l'autorité explicite de son symbole ne lui impose pas une opinion, il n'en a pas. Il en appelle à l'autorité des conciles, c'est-à-dire des colléges électoraux, également prêt à immoler à leur décision ses secrètes tendances personnelles, ou, dans l'accord de ces tendances et de cette décision, à n'être que par obéissance ce qu'il eût été par propension naturelle. Avant que la volonté nationale ait prononcé, il s'annule; quand elle a prononcé, il s'abdique. Ainsi l'on peut dire que Lafayette a pensé par lui-même une fois pour toutes en sa vie, qu'il a fait acte de spontanéité, qu'il s'est mu de son propre mouvement une fois pour toutes en sa vie, et cela le jour où, après libre examen, acceptant comme règle de ses pensées et de sa vie des vérités

que sa raison avait reconnues, que sa conscience avait embrassées, il abdiqua à leur service la souveraineté de sa raison et de sa conscience. A partir de ce moment, l'homme s'efface pour faire place à l'instrument. Lafayette ne veut plus rien par lui-même, mais par ses principes, et quand ses principes cessent d'éclairer et de diriger sa volonté, il s'arrête et en appelle à une autorité instituée en leur nom. Il ne se meut qu'à la condition d'être lié. Vertu de vieille date, certes, que cette parfaite abnégation de soi-même; mais vertu bien singulière dans un novateur, bien incompatible avec les qualités nécessaires à l'homme qui, jeté comme acteur dans le torrent des révolutions, appelé à gouverner un mouvement qui ne procède que par écarts, mis aux prises à toute heure avec des difficultés qui échappent à toute prévoyance, tenu de devoirs qui sortent de toute règle, doit avant tout conserver l'entière liberté de ses mouvemens, rompre sa conscience à des résolutions spontanées et subites et savoir prendre sur soi.

Ce fut donc une faute que cette neutralité de Lafayette entre la forme monarchique et la forme républicaine; que cette indifférence pour les choses qu'il appelait secondaires, et qui, si elles étaient telles à ses yeux, n'en étaient pas moins en réalité le point où se rencontraient et se heurtaient toutes les passions du moment. Dans les fonctions surtout dont il était investi, il ne lui était pas permis de se laisser soupçonner de tiédeur à l'égard d'une partie des institutions qu'il était appelé à défendre; c'était ouvrir une brèche à ses futurs adversaires, et énerver d'avance le ressort de la défense en ébranlant la confiance que pouvaient avoir dans la fermeté de son concours ceux qui se commettaient à lui prêter le leur. Dès le début, au lieu de s'en référer passivement au vote émané de la souveraineté nationale, Lafayette eût dû exercer sa part de cette souveraineté, et se prononcer pour celle des *combinaisons secondaires* qui lui semblait la meilleure avec la même énergie qu'il avait mise au service des institutions fondamentales. Si sa voix a perdu de son autorité, s'il s'est trouvé mal soutenu par ses adhérens en même temps qu'il était plus vigoureusement attaqué par les partis qu'il avait en face, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même : il avait donné le droit à la cour de le tenir pour suspect comme trop républicain; aux républicains le droit de le tenir pour ennemi comme trop *monarchien;* à ses amis politiques le droit de le délaisser comme peu sûr dans les questions de second ordre, qui étaient demeurées les seules à débattre; à tous le droit d'agir sans lui ou contre lui. « S'il faut choisir, disait-il à Louis XVI, entre la liberté et la royauté, entre le peuple et le roi, vous savez bien que je serai contre vous; mais tant que vous serez fidèle à vos devoirs civiques, je soutiendrai sincèrement la royauté constitutionnelle. — Vous savez, disait-il encore, que je suis naturellement républicain, mais mes principes eux-mêmes me rendent à présent royaliste. ( Soumission à l'acte de souveraineté nationale qui maintenait la royauté. ) Je ne m'engagerais pas par honneur à défendre l'autorité qui vous a été déléguée, si je n'y étais déjà engagé par

mes principes. » Une autre fois, parlant à la reine : « Vous devez avoir, madame, d'autant plus de confiance en moi, que je n'ai aucune superstition royaliste. Si je croyais que la destruction de la royauté fût utile à mon pays, je ne balancerais pas, car ce qu'on appelle les droits d'une famille au trône n'existe pas pour moi. Mais il m'est démontré que dans les circonstances actuelles, l'abolition de la royauté constitutionnelle serait un malheur public. Il y a plus de fond à faire sur un ami de la liberté qui agit par devoir, par patriotisme, par conviction, que sur un aristocrate entraîné par un préjugé. » Dès le 22 juillet 89 (meurtre de Foulon), il put déjà entendre gronder pour lui le 10 août dans la voix qui l'accusait de connivence avec celui que poursuivaient des cris de mort, auxquels il essaya vainement de le soustraire. Cet avertissement lui fut plus d'une fois répété, avec des formes encore moins aimables, dans les troubles populaires; mais, après avoir adhéré à la forme monarchique, décrétée par la constitution, avec une loyauté qui ne peut être mise en doute, le seul fruit qu'il tira de son dévouement au chef constitutionnel de l'état fut d'avoir fait tout ce qu'il put pour se perdre en ne le sauvant pas. Au reste, par un de ces singuliers hasards de destinée, qui, dans la carrière qu'il a parcourue, offriraient plus d'un rapprochement curieux aux esprits amoureux de ces sortes de choses, retenu à Paris par ses devoirs de chef de la force publique, pendant que l'assemblée votait à Versailles la partie monarchique de la constitution, il fut le seul avec Bailly, également retenu par ses fonctions de maire, qui ne fut pas lié par son vote à la fondation de cette monarchie nouvelle dont son bras avait mission d'être le plus ferme soutien.

Quand on considère, dans Lafayette, la haute probité politique, l'élévation des sentimens, la chaleureuse loyauté de l'ame, le courage actif et passif, le désintéressement, la vigueur et la sincérité des convictions, la constance invincible des espérances et de la volonté, la droiture de la conduite, la générosité, la magnanimité, le dévouement sans bornes à tout ce qu'il avait mis sous l'égide de son honneur et de sa foi, sa figure historique se présente comme une des plus grandes, des plus radieuses, des plus honorables et des plus consolantes pour l'humanité, que l'œil de la postérité puisse contempler; c'est presque un de ces rêves comme il semble qu'en devait faire Plutarque. Sous ce rapport rien n'y manque; il est entier. Et pourtant, quand on a embrassé cette grande vie dans ses rapports avec l'histoire contemporaine, dans son influence, dans ses résultats; quand on a, pour ainsi dire, pénétré dans sa masse, on y sent du creux, et l'impression qui en reste offre toujours, on ne sait au premier abord pourquoi, quelque chose d'inaccompli, de manqué. Peut-être n'en est-ce que mieux un rêve. C'est que toujours la position de Lafayette, dans la période active de sa vie du moins, a juré avec ses inclinations et avec ses aptitudes. C'est qu'il a travaillé lui-même à rendre cette discordance plus grave en compliquant, par une certaine indiscrète âpreté d'esprit, les difficultés de sa position. Il affectait de se montrer aux royalistes

plus républicain qu'il ne se permettait de l'être; aux républicains, plus royaliste qu'il ne l'était. Sa conduite était toute constitutionnelle, ses paroles l'étaient moins et semblaient dirigées par l'intention de retirer les gages que ses actions avaient donnés. Au 6 octobre, par exemple, après avoir, sur le balcon de la cour de marbre, baisé la main de la reine devant l'émeute qui venait de polluer la chambre et jusqu'à l'alcôve de la reine; après avoir donné sa cocarde et l'accolade à un garde du corps, devant les assassins des gardes du corps, il disait au comte d'Estaing, dans le trajet du retour à Paris, en parlant des gens à qui il venait de donner ainsi, au risque de sa popularité et peut-être de sa tête, cette solennelle et courageuse leçon de respect et d'attachement pour la famille royale : « Ces gens-là finiront par me rendre royaliste. » Il avait épousé la monarchie; mais ses amours étaient restés à la république, et il en faisait trop souvent l'affront à la première. Semblable à ces femmes vertueuses, mais revêches, qui, pour avoir raison d'un mari qui a des obligations à leur fidélité, menacent sans cesse de l'amant qu'elles lui ont sacrifié le possesseur de leurs tendresses légitimes.

Qu'on me passe cette comparaison peu grave, mais fort juste d'ailleurs, et qui est autorisée par les expressions dont Lafayette lui-même se sert pour peindre les sentimens qu'il a voués à la liberté. Il dit quelque part : « Une passion irrésistible, qui me ferait croire aux idées innées et à la bonne foi des prophètes, a décidé de ma vie. L'enthousiasme de la religion, l'entraînement de l'amour, la conviction de la géométrie, voilà comme j'ai toujours aimé la liberté. » La phrase est assez mal faite, mais le trait pittoresque est fort bien touché. Ailleurs, en parlant de lui-même, il dit : « Un pur amant de la liberté. » Ailleurs encore : « J'ai la passion de la liberté au plus haut degré *qu'elle entrât* jamais dans le cœur de l'homme. » Dans une lettre écrite de sa prison de Magdebourg à M^me^ la princesse d'Hénin : « Je l'avoue, ma chère princesse, livré à la plus violente des passions, cette liberté qui eut mes premiers vœux, qui a tant ballotté ma vie, est ici le perpétuel objet de mes méditations solitaires. C'est ce qu'une de nos amies appelait *ma sainte folie*... » Nous aurions trop à citer.

Il n'est pas douteux que cette manière originale et bien particulière à lui d'éprouver et de manifester le sentiment qui l'attachait à la liberté, a dû contribuer à lui donner du relief parmi ses contemporains. Elle lui a créé un rôle à part; elle a séparé, par des couleurs tranchées et distinctes, son langage de celui de l'époque. Voltaire et Jean-Jacques, ce dernier surtout, avaient fait en grande partie les frais de la phraséologie révolutionnaire. Les esprits les plus indépendans et les plus nourris d'inspirations personnelles, n'échappaient pas au retour de certaines formules courantes, de certains lieux communs, qui sont comme le cachet de l'éloquence du temps. On ne les retrouve pas dans Lafayette. Le tour chevaleresque que ses sentimens avaient pris donnait à sa pensée et à sa parole de tout autres besoins. Il combattait dans les mêmes rangs sous une autre armure, et presque pour une

autre cause, tant la cause commune lui était particulière et personnelle par sa manière de l'envisager et d'y entrer. Mais cette singularité même, si elle devait contribuer à jeter du lustre sur le personnage, n'était-elle pas encore un obstacle à l'homme de parti, et surtout au chef de parti ? Ne condamnait-elle pas Lafayette à marcher tout seul, en rendant impossible, audelà d'un certain niveau, toute communion d'idées et de sentimens avec le groupe d'hommes qu'il pouvait rallier momentanément autour de lui, et en ne lui permettant de marcher avec eux que sur un malentendu ou jusqu'à une certaine limite, jusqu'à la ligne de démarcation qui sépare la réalité bourgeoise de l'idéal, et la prose politique des féeries poétiques d'une imagination fécondée par l'enthousiasme de l'amour. On croit voir un de ces chevaliers de l'Arioste, je n'ose dire celui de Cervantès, qui, cheminant à travers le monde pour le service et l'honneur de la dame de leurs pensées, ne dédaignaient pas, lorsqu'ils rencontraient deux armées prêtes à en venir aux mains, de montrer ce qu'ils savaient faire, en tête du parti qu'ils trouvaient suivant leur chemin, mais qui, tout en poussant de leur mieux les affaires de cet allié fortuit, ne rapportaient qu'à leur dame l'hommage de leurs prouesses et de leurs grands coups d'épée. Sans doute l'analyse austère de l'histoire ne trouvera pas, dans cet aperçu, tout son Lafayette. Elle devra, dans son caractère et dans son rôle, chercher et trouver autre chose. Mais pour les imaginations plastiques qui aiment à résumer chaque chose dans sa qualité substantielle, à la condenser dans son point idéal, cette vue est suffisante et vraie. Pour l'histoire, les faits valent plus que les hommes, et les hommes ne valent que par les faits. Elle aura donc, en quelque sorte, à prendre Lafayette en dehors de Lafayette, dans sa vie de relation plus que dans sa vie intérieure, dans l'empreinte qu'il aura laissée sur les évènemens plus que dans son caractère. C'est surtout comme tête politique, comme homme de parti, c'est surtout dans la responsabilité qu'il a assumée à ce titre qu'elle le jugera; et son Lafayette, vu par ce côté, pourra être moins beau sans être plus complet que le nôtre. Mais pour nous qui avons principalement à nous occuper de l'homme à propos de l'homme et en vue de lui-même, à l'étudier par le dedans, nous disons que l'histoire aura à le juger sur ce qu'il était le moins. Nous lui abandonnons l'homme qui n'a pas su empêcher, mais nous gardons pour nous l'homme qui a su prévoir; nous lui abandonnons l'homme qui n'a pas su diriger, mais nous gardons l'homme qui a su entraîner; nous lui abandonnons l'homme dont le nom eût pu servir également d'autorité à deux partis : l'un qu'il servait à outrance, malgré quelques antipathies, l'autre qu'il combattait, malgré de non moins nombreuses sympathies; mais nous gardons l'homme qui s'est identifié à des principes qui n'ont pas varié ; en un mot, nous abandonnons à l'histoire la tête politique, l'homme de parti, mais nous gardons l'homme de foi robuste, d'amours chevaleresques et de longues espérances, comme il aimait à le répéter lui-même, dans les jours mauvais. Il y avait du Platon, du Caton, du Décius et du Brutus, dans La-

fayette, j'entends un Brutus qui, au lieu d'assassiner César, l'eût envoyé dans le Palus-Méotide avec une liste civile de quelques millions de sesterces, et ne se fût pas tué lui-même après la bataille de Philippes. Mais s'il n'y eût eu en lui que cela, s'il n'eût été taillé que sur le patron antique, il eût ressemblé à bien d'autres. Ce qui vient donner un charme original et tout moderne, dirai-je aux rêves ou aux plans de l'utopiste, à la rigidité du citoyen, à l'abnégation du patriote, à la fermeté stoïque du soutien de la liberté, ce qui vient refondre, lier et dominer tout cela pour en former un composé neuf, une figure qui n'a pas son pendant dans l'histoire, c'est ce trait particulier de son caractère qui s'est révélé dès ses débuts et que nous avons déjà relevé l'année derrière dans deux exemples différens, c'est le génie chevaleresque qui pénètre, pour la première fois, ces qualités et se combine avec elles, la passion chevaleresque qui les avive, la générosité chevaleresque qui les relève, l'imagination chevaleresque qui les colore. Non, Lafayette n'avait pas ces aptitudes qui constituent ce qu'on appelle un homme politique. Il n'avait ni l'élasticité d'esprit, ni l'agilité de conscience, ni la précaution et l'attention sur soi-même, ni l'ambition personnelle, ni toutes ces autres qualités bonnes ou mauvaises qui sont nécessaires pour ce rôle. Une organisation montée pour ce rôle est une machine trop compliquée. Lafayette était quelque chose de beaucoup plus simple, de plus droit et de plus neuf que cela. Si l'assassin de César et le vaincu de Philippes a été le dernier des Romains, le disciple et l'ami de Washington, le promoteur de la déclaration des droits, a été le dernier des chevaliers. Sa dame était la liberté; et, pour que rien ne manquât à ce caractère, il en a eu jusqu'aux insignes, la devise, les armes (1) et les couleurs.

A l'amour de la liberté il sacrifiait tout, même sa république. « Quoique j'aime mieux la république que la monarchie, j'aime mieux la liberté que la république, » dit-il quelque part. Aussi, lorsqu'en 1815 il crut un moment la retrouver enfin après vingt ans, l'étouffa-t-il, sans le vouloir, dans son premier embrassement. Ce fut une grande faute, que ce zèle intempestif de liberté, qui, en présence de l'ennemi vainqueur à Waterloo et marchant sur Paris, porta le corps législatif à prononcer la déchéance de Napoléon, ou du moins à lui forcer la main pour la signature de sa seconde abdication. Puisque nos représentans n'avaient pas cru que la France payât trop cher, au prix d'une invasion, la liberté qu'ils lui préparaient dans la constitution qu'ils s'étaient arrogé le pouvoir de décréter, ils auraient bien dû au moins déployer, pour sauver cette liberté des brutalités du vainqueur, l'énergie si intraitable dont ils lui avaient fait un bouclier contre la bonne foi suspecte du vaincu. Puisqu'ils tenaient tant à assurer le salut de leur ouvrage, et qu'ils avaient déjà tant fait, ils auraient dû s'assurer eux-mêmes qu'ils sauraient le défendre

(1) Lafayette, après son retour d'Amérique, porta pendant quelque temps sur la plaque de son baudrier un arbre de liberté planté sur une couronne et un sceptre brisés. Louis XVI, un jour, le pria d'expliquer ce qu'il avait là.

contre l'étranger comme ils l'avaient défendu contre l'homme qui s'engageait, si on lui continuait ses pouvoirs, à rejeter au loin l'étranger. Ils auraient dû périr tous plutôt que de reparaître devant la France sans lui offrir cette compensation aux malheurs qu'ils lui avaient fait subir, plutôt que de tenir cette inqualifiable conduite qui nous fit perdre à la fois notre territoire, c'est-à-dire notre indépendance, et leur constitution; cette conduite qui nous laissa, avec la liberté de moins comme auparavant, et des humiliations, des étrangers, des représailles, d'immenses sacrifices et d'infames traités de plus; plutôt que de se laisser arracher, par un piquet de Cosaques consignés à leur porte, ce mandat constituant que la France ne leur avait pas donné, mais dont ils avaient pris sur eux de s'investir au nom de la France. Dans ces circonstances, Lafayette aurait dû se rappeler sa conduite de 1792. Alors aussi il s'était trouvé dans l'alternative de pourvoir ou à la liberté ou à l'indépendance de la France. Pressé entre l'ennemi qu'il avait en face et le 10 août qui venait le prendre par derrière, il se demanda un instant s'il ne se retournerait pas avec son armée contre les énergumènes qui venaient de substituer le règne de leurs fureurs à celui des lois. Mais c'était ouvrir aux ennemis la frontière qu'il était chargé de couvrir, et il crut que c'était un plus grand mal pour la France d'être la proie d'une invasion étrangère que la proie des hommes qui lui réservaient le 2 septembre et le système d'extermination régulièrement organisé sous le nom de terreur. Sans examiner quel succès eût pu couronner une tentative de Lafayette avec son armée contre Paris, ce n'est pas nous qui oserons le blâmer des scrupules qui lui en ont fait repousser l'idée. Mais nous nous demanderons toujours à quoi a servi tout ce verbiage de liberté qui s'évertuait à remplir de bruit la salle du palais des représentans, tandis que l'ennemi frappait aux portes, et que l'intrigue, la trahison, la couardise, favorisées par cette distraction législative, les lui ouvraient. Nous demanderons ce qu'était devenue cette raideur si hautaine qui refusait de traiter avec l'homme qui eût pu sauver la France, et qui ne sut plus que s'abaisser à la soumission avec l'étranger qui avait refusé de traiter avec elle.

Certes, ce fut là une grande faute, un grand crime, et Lafayette, malgré ses bonnes intentions, en prit sa part. Ses conférences avec l'Élysée-Bourbon n'auraient pas dû se continuer par sa mission à Haguenau. C'était un vilain appendice cousu à une bien fière préface. Celui qui, comme représentant de la France, venait de faire passer sous les fourches caudines l'empereur des Français, Napoléon, ne devait pas accepter une mission qui, au même titre de représentant de la France, le condamnait devant l'empereur de Russie à une attitude humiliée et suppliante. Sans doute Lafayette s'efforça d'y mettre de la dignité et de sauver au moins les dehors. Mais la négociation en elle-même montrait assez par son objet à quelle extrémité la France était réduite; et des paroles hautaines ou seulement fières et courageuses ne pouvaient dissimuler le fond des choses. Il est vrai que cette mission répugnait beaucoup à Lafayette. Il eût préféré de rester à Paris *pour jeter en avant de bons arti-*

*cles de constitution* (toujours cette constitution !) *et pour s'efforcer de soutenir la défense et de mettre en mouvement la nation*, ce qui était une résolution plus intelligente dans les circonstances et plus digne de lui. Il devait bien sentir qu'après avoir désorganisé l'état et l'armée en leur ôtant leur chef, ce n'était pas le moment de décliner la responsabilité du commandement, ni de rêver constitution lorsqu'il fallait avant tout se battre pour demeurer maître chez soi. Quoi qu'il en soit, il partit. Le 5 juillet, il était de retour à Paris. Ce qui s'était arrangé pendant son absence était non pas une constitution, mais une capitulation. Le 8, de par les baïonnettes alliées qui gardaient la porte, il n'y avait plus de chambres, et pour fruit de ce grand éclat qu'ils avaient fait, nos constituans évincés offraient à la France une protestation. Voilà tout ce que surent faire des législateurs qui, pour se donner la satisfaction de punir, en l'abattant, Napoléon qui avait voulu les dissoudre, n'avaient pas craint d'ouvrir la France à toutes les hontes et à toutes les calamités d'une invasion européenne ! Courage facile, dureté inflexible contre celui qui pouvait délivrer le pays; prudente retraite, résignation soumise devant ceux qui ne pouvaient que l'insulter et l'opprimer.

Si Lafayette, comme homme de principes, n'a pas eu trop à se plaindre de sa destinée, s'il a vu se propager et s'établir la plupart de ceux que, le premier, il avait proclamés, et qui, dans la nouveauté, avaient passé pour des visions, il faut avouer que, comme chef d'une opinion militante et engagée, non pas seulement par ses prévisions et ses espérances à un avenir plus ou moins éloigné, mais par les intérêts quotidiens de son existence, par son activité actuelle au mouvement des affaires, aux vicissitudes des événemens, de ce côté il n'a pas eu le même bonheur; de ce côté, l'essor de ses prospérités ne lui a jamais valu que des chutes. Le grand essor de 89 aboutit à un 10 août, l'essor de 1815 à un 8 juillet, l'essor de 1830 à un 25 décembre, lendemain du procès des ministres et jour de sa dernière démission. Ainsi, Lafayette est mort comme il était né : mécontent. Et par là encore il a justifié ce mot qu'il appliquait plaisamment à la constance obstinée de ses opinions, après sa sortie des prisons autrichiennes : *Sicut erat in principio et nunc et semper!*

Dans le recueillement de cette captivité qui dura cinq ans, les voix intérieures avaient eu le temps de se faire entendre à son oreille. « Cette liberté qui eut ses premiers vœux, qui avait tant ballotté sa vie, et qui était le perpétuel objet de ses méditations solitaires, » laissait place cependant à d'autres pensées. Il revenait par les souvenirs sur cette brillante carrière qu'il avait fournie. Il redevenait l'homme privé qui jugeait l'homme public, et, il faut le dire, avec assez de désintéressement et d'impartialité, au moins en tout ce qui ne touchait pas aux actes dans la responsabilité desquels ses principes étaient directement engagés, dans tout ce qui émanait d'un mouvement spontané de l'homme. Il est vrai que c'était là la moindre partie. Il sentait surtout que cette position d'équilibre qu'il avait ambitionnée de prendre entre ceux qui voulaient, comme lui, la monarchie, et ceux qui, comme lui, si-

maient la république, mais, de plus, la voulaient immédiatement, pouvait, aux yeux des gens prévenus ou médiocrement attentifs, passer pour un jeu double; et, plus d'une fois, travaillé par cette idée, il semble se répondre et se prouver à lui-même que cette position était franche, courageuse et tenable; qu'il avait pu « se dévouer pour les intérêts de la révolution plus que ces révolutionnaires, pour les intérêts démocratiques plus que ces démagogues, pour la royauté légale plus que les royalistes, pour le salut de Louis XVI, plus que ses amis, éprouver plus de vengeances par la haine des rois qu'aucun républicain, et plus de malheurs par la hache populaire que les ennemis du peuple, » sans jamais s'être donné un démenti à lui-même. Cela n'est pas douteux. Mais il oubliait que dans une monarchie, et surtout dans une monarchie attaquée, un homme qui veut la soutenir ne doit jamais associer à son nom le titre de républicain, ni se présenter à la cour avec un blason portant un arbre de liberté planté sur une couronne et un sceptre brisés. Sans doute il s'était plus dévoué pour le salut de Louis XVI que les amis de ce malheureux prince. Mais il oubliait que la captivité des Tuileries avait préparé la captivité du Temple, et qu'après le 21 juin, l'autorité de son exemple avait, au mépris du principe constitutionnel de l'inviolabilité royale, appris aux hommes du 21 janvier que la nation avait prise sur la personne du roi.

Il avait aimé la popularité, mais il se rendait avec raison la justice de dire qu'il ne l'avait pas caressée, et que celle dont il avait joui avait « ce caractère distinctif qu'elle fut plus grande et plus durable qu'aucune autre en étant constamment employée à la conservation de l'ordre public et souvent opposée à l'effervescence des passions du moment. » Les fureurs du peuple, exercées sur ses meilleurs amis, l'en désenchantèrent un peu sans ébranler la fermeté de son dévouement à ses convictions. « Le nom de mon malheureux ami Larochefoucauld se présente toujours à moi.... Ah! voilà le crime qui a profondément ulcéré mon cœur! La cause du peuple ne m'est pas moins sacrée: je donnerais mon sang goutte à goutte pour elle; je me reprocherais chaque instant de ma vie qui ne serait pas uniquement dévoué à cette cause; mais le charme est détruit! » Un autre charme bien puissant s'attache à ce cri si douloureux et si noble d'une amitié déjà si belle par le caractère de ces deux hommes, mais rendue bien plus touchante encore par les souvenirs qui, à la distance d'un siècle, l'illustrent, la cimentent et la consacrent. On aime à retrouver si étroitement unis sur le pavé sanglant et glissant des révolutions, ces deux noms déjà si fraternellement enlacés dans un nimbe commun de gloire, d'amitié, d'esprit, de bon goût, d'atticisme et de toutes ces belles choses délicates et exquises qui s'épanouissent devant l'imagination, au seul nom de l'auteur de la *Princesse de Clèves* et de l'auteur des *Maximes*. Ajoutons-y celui de Mme de Sévigné, qui n'en veut pas être séparé non plus.

Cette fermeté sur laquelle il ne manquait pas de se rendre témoignage à lui-même en toute occasion, semble peut-être avoir été poussée chez lui un peu au-delà de ce qui était la qualité naturelle et utile. On croit sentir parfois

qu'elle n'est plus seulement dans la chair et le sang de l'homme et qu'elle devient comme un costume historique, un ajustement de piédestal : on dirait que Lafayette travaille à sa statue. C'est peut-être à ce besoin de mettre en dehors tout ce qu'il possédait au dedans, besoin qui tenait à la loyauté de son caractère, par le devoir qu'il s'était fait de vivre portes ouvertes, dans une maison de verre, c'est à la gloriole, à la vanité, par le plaisir qu'il trouvait à jouir de lui-même dans l'opinion des autres; c'est peut-être, disons-nous, à ce besoin de parestre, comme disait Agrippa d'Aubigné, aussi énergique chez lui que la force d'être, qu'il devait ce faste de franchise et d'expansion, cette ostentation taquine et provocante qu'il mettait dans les manifestations parfois intempestives de ses sentimens ou de ses pensées, penchant qui a été la source de la plupart de ses fautes et dont il s'est vu bien châtié par tous ses revers. A dater du 10 août, de son *hégire*, comme il le disait plaisamment lui-même peu de temps après, à dater surtout de sa sortie de prison, il sent bien et il annonce que le pouvoir lui échappe et que sa vie politique est finie. Il regarde de loin, à l'horizon, poindre, au soleil levant d'une grande fortune militaire, les cimes encore à demi voilées de vapeurs crépusculaires, mais déjà distinctes et colossales, du consulat et de l'empire. Il comprend fort bien que la montagne ne viendra pas à lui, prophète discrédité; mais son Dieu lui défend d'aller à la montagne. Il s'arrange donc, pour se poser seul, à distance, en face, comme pendant et comme contrepoids. En désespoir de convertir l'homme du 18 brumaire, il s'arrange pour lui faire équilibre dans l'histoire au nom de la liberté. « Je ne pouvais prévoir, dit-il, le total *ruere in servitium* de Tacite, sans éprouver le besoin impérieux qu'il restât un point où le culte de la liberté fût préservé sans équivoque et sans condescendance. » Ailleurs, il dit qu'après ses vingt années de vie publique dans les deux hémisphères, la vie active lui étant interdite, vu l'état des choses incompatible avec ses antécédens et ses principes, « il ne s'agit plus pour lui que de conserver un exemple irréprochable de la vraie doctrine de la liberté. » En 1804, il répond au président Jefferson, qui lui offrait le gouvernement de la Louisiane, qu'au milieu « des usurpations d'un pouvoir sans contrôle, ou en cas de renversement, s'il y avait danger d'un retour de jacobinisme ou d'une aristocratie royale plus absurde et non moins sanguinaire, il ne désespérerait pas qu'il ne survînt quelques modifications moins contraires à la dignité comme à la liberté de ses compatriotes, et que, lorsqu'il considère la prodigieuse influence des doctrines françaises sur les futures destinées du monde, il se dit que lui, promoteur de la révolution, il ne doit pas reconnaître l'impossibilité de la voir de nos jours rétablie sur ses véritables bases, celles d'une juste et généreuse liberté. » C'est voir son rôle de haut. Lafayette est toujours par l'ame au niveau de sa situation quand les circonstances sont grandes; mais, comme son niveau ne change pas, il est toujours au-dessus des circonstances quand elles sont petites. Il avait cette vertu de ne savoir se plier à rien faire qu'en vue de la vraie gloire, et ce faible de ne pouvoir se résigner à en rien perdre, et d'en vouloir tout respirer, même la fumée.

Ce n'en est pas moins une vertu peu commune que cette vigueur d'ame qui, dans l'horreur de ces cachots qui ont acquis à l'Autriche une célébrité toute spéciale, lui conservait une égalité d'humeur que ni les fatigues écrasantes de la solitude, ni les fétides influences des ténèbres humides, ni les sourds ravages de la maladie, ne pouvaient altérer. Cet enjouement qui, résistant aux sévices de la fortune, avait aussi chez lui un caractère chevaleresque, tant il montrait l'assiette de l'ame toujours fixée sur son pôle, indépendante des souffrances et des affaissemens du corps, cet enjouement vient toujours se mêler à un retour vers ses idées favorites. Ne sachant comment s'occuper en prison, par exemple, il y apprend l'allemand, et il écrit à ce sujet : « Comme s'il était aussi difficile de m'instruire en cage que de m'y apprivoiser, il m'a fallu cette impérieuse circonstance pour m'occuper ici des seuls principes que j'y puisse adopter, ceux de la grammaire allemande. » Une autre fois : « Quoiqu'on m'ait ôté avec une singulière affectation quelques-uns des moyens de me tuer, je ne compte pas profiter de ceux qui me restent, et je défendrai ma propre constitution aussi constamment, mais, vraisemblablement, avec aussi peu de succès que la constitution nationale. »

Quand il n'est plus en prison, c'est avec plus de sérieux qu'il se retourne vers le passé et qu'il parle des évènemens et de lui-même. Il confesse alors qu'il a *dû faire beaucoup de fautes, parce qu'il a beaucoup agi*. Il va plus loin, il dit qu'il a été *un composé fort impropre pour les circonstances*, et c'est l'opinion que nous avons développée nous-mêmes dès l'année dernière. Singulier *composé* d'exaltation et de bon sens pratique, de force comme homme de principes, et de faiblesse dans tout ce qui en est indépendant ou dans tout ce qui n'en est pas l'application claire et directe, Lafayette offre un exemple non moins singulier de fixité inébranlable dans la volonté, et d'oscillations, de concessions, de fluctuations perpétuelles dans la conduite. Il a toujours voulu la même chose; il a pu se reprendre plusieurs fois à l'œuvre de la création de son monde, et chaque fois qu'il est arrivé à son sixième jour, au lieu de dire : cela est bon, il a trouvé que ce n'était rien de ce qu'il avait voulu..

En somme, c'est là une vie bien remplie, bien unie, bien en ligne droite par le côté des sentimens; bien saine, mais plus inégale par le côté des actes. Il eût fallu à Lafayette, dans les choses extérieures, quelque chose d'immuablement assis qui correspondît à ce qu'il y avait d'immuable en lui-même et pût lui servir de point d'appui. Cette fixité qui était en lui, n'était qu'en lui, l'isolait, le mettait à découvert, et lui laissait à supporter tout l'effort du mouvement qui emportait hommes et choses. Il devenait lui-même le point d'appui de tout ce qui s'écroulait, et le point de mire de tout ce qui abattait. Il ne pouvait ni gouverner ni soutenir une pareille situation. La raideur de ses principes ne lui laissait pas la flexibilité nécessaire, et peut-être bien d'autres qualités d'intelligence encore lui manquaient. Il en avait aussi qui ne lui étaient qu'un embarras. Tels étaient ses instincts trop actifs, je dirais si je l'osais, son prurit de dévouement personnel, sa bonne foi trop

facile à surprendre, sa loyauté trop expansive; il sentait trop le besoin d'épouser et d'être épousé : toutes qualités d'une belle ame qui ne sont pas les qualités d'un chef politique. Les circonstances ont trop fait pour lui en renversant toute autorité qui eût pu dominer la sienne et en le poussant au zénith. Il n'avait que les vertus de l'homme de confiance, de l'homme qui exécute, de l'homme du second rang. Si on veut le mettre au premier, il faut le supposer dans des conditions bien opposées à celles d'une révolution, c'est-à-dire du bouleversement complet de toutes les institutions, de toutes les croyances, de tous les liens sociaux. Lafayette n'était apte qu'à un commandement fondé sur l'autorité de principes communs, sur la foi, sur les sympathies : dans un tel ordre de choses, il eût été sans contredit le premier et le plus digne; mais, pour le voir dans son vrai jour, il faudrait, comme on l'a dit, le faire grand-maître de quelque ordre de chevalerie religieuse au XII^e siècle, ou, en le prenant par un autre côté, président de la république de Platon.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

# BULLETIN.

Il s'élève de nouveau, dans les partis coalisés, non pas des dissidences, (on sait qu'ils sont parfaitement d'accord), mais de légères divergences. Un des organes de la gauche a trouvé bon de nier que les doctrinaires et le centre gauche aient eu des conférences où l'on a tracé l'ordre et la marche de la coalition. Une autre feuille de la gauche s'étonne de ce scrupule. Pourquoi nier de telles choses? Y a-t-il là de quoi crier au scandale? On a dit que les députés doctrinaires et ceux du centre gauche se rassemblent et confèrent sur leurs intérêts communs. Où serait le mal? « On reconnaît que la coalition est *partout*, dit le journal que nous citons, on la déclare utile et morale, on s'y associe publiquement, on écrit quotidiennement des plaidoyers en sa faveur, et l'on assure ensuite qu'elle ne se *rassemble nulle part!* Qu'aurait pu inventer le ministère qui le servît mieux, et surtout plus à propos, que ces étranges scrupules! »

Nous ne voyons pas ce que peut gagner le ministère à ces étranges dénégations. L'opposition a nié pendant six mois l'existence de la coalition; maintenant l'opposition avoue que la coalition existe; mais quelques-uns de ses organes trouvent opportun de nier que ses membres s'assemblent, tandis que d'autres organes du même parti trouvent mal à propos qu'on nie de pareils faits. Ceci est tout-à-fait une affaire de convenance entre les membres de la coalition. Les hommes impartiaux seront peut-être édifiés de l'ensemble de cette grande coalition qui, déjà divisée par ses principes, ne peut mettre d'accord ses membres qui appartiennent à la même nuance. Mais ces détails ont peu d'importance; que les membres influens des partis coalisés s'assemblent ou ne s'assemblent pas, ils sauront toujours s'entendre et se réunir dans la conformité extrême de leurs vues. Le reste n'est rien, et nous devons les

laisser paisiblement s'arranger ensemble pour publier celles de leurs vérités qu'il leur semblera le plus utile de dire en ce moment.

Nous ne mettrons pas dans ce nombre les paroles que l'opposition prête à ses adversaires quand elle leur reproche d'avoir dit que la coalition n'a pas d'hommes à mettre à la place de ceux qu'elle veut écarter du pouvoir. On n'a pas nié qu'il y eût dans la coalition des hommes très capables et très propres au maniement des affaires; un tel langage serait outrecuidant et insensé, et personne n'a songé à le tenir. Ce qu'on a dit, et ce qu'on répète, ce que dit l'opposition elle-même, comme nous le montrerons tout à l'heure, c'est que ces hommes ne sont pas prêts à entrer au ministère, et qu'ils semblent prendre à tâche de se rendre chaque jour moins propres à diriger les affaires dans les circonstances présentes. Il y a loin de là à donner les ministres actuels pour les seuls hommes d'état du pays. Il est vrai qu'en prêtant une pareille pensée à ceux qui les combattent, les organes de la coalition se donnent le plaisir, tout personnel, de peser d'une manière très équitable la valeur des hommes qui composent le cabinet. Or on sait de quel côté doit pencher la balance en pareil cas, et de quels poids on la remplit!

En réponse à ce qui n'a pas été dit, l'opposition déclare qu'après le ministère actuel, il y a non-seulement un ministère possible, mais qu'il y en a plusieurs. Nous n'en doutons pas; mais ce que nous nions, c'est qu'on puisse, à cette heure, former un ministère durable, et qui réunisse les conditions qu'on exige dans celui-ci. La grande objection qui a été faite contre la coalition, c'est qu'elle est avant tout une question de personnes. L'organe de la coalition le nie. Il soutient que la coalition n'est pas une affaire d'aujourd'hui sans prévoyance du lendemain; qu'il n'est pas vrai que, des hommes qui la composent, les uns suivraient, s'ils étaient ministres, les mêmes erremens que ceux contre qui on les voit se coaliser, et que les autres apporteraient des vues inapplicables en ce moment, et contraires à celles de la majorité. Ces reproches ont été faits à la coalition en effet, et la coalition n'a rien répondu, ce nous semble, qui soit de nature à les détruire.

La coalition nie très fort qu'elle soit une question de personnes, et elle fait bien. Mais, pour mieux le nier, elle invoque les principes qui animent ses chefs. Quelle est l'ambition qui se nomme parmi nous? dit-elle. Les amis de M. Odilon Barrot n'ont-ils pas dit que les temps ne sont pas mûrs pour un ministère de leur couleur, et que, les choses continuant d'être ce qu'elles sont, ils doivent s'abstenir des affaires. Les amis de M. Odilon Barrot ont dit cela, vous l'avouez? Eh! disons-nous autre chose? Nous a-t-on entendu rien reprocher à M. Odilon Barrot et à ses amis? Avons-nous cherché à porter la moindre atteinte à leurs principes et à leur caractère. Nous avons seulement soutenu que leurs principes ne sont pas applicables aujourd'hui; que la France n'est pas aussi à gauche que M. Odilon Barrot voulait qu'on la mît il y a quelques années. Nous n'accusons pas M. Odilon Barrot et ses amis, ils n'ont pas changé; ce n'est pas à eux que s'adressera le reproche

d'apostasie ; ils sont bien toujours les mêmes. Mais la majorité des chambres et le pays n'ont pas changé non plus, du moins au point d'en venir jusqu'à eux. Voilà pourquoi l'entrée aux affaires de M. Odilon Barrot et de son parti est tout-à-fait impossible. C'est justement là ce que nous disions quand le *Constitutionnel* proposait l'honorable député pour président de la chambre, et c'est ce que les organes de la gauche modérée répètent seulement après nous aujourd'hui. Et qu'on ne nous dise pas que si M. Barrot ne saurait être ministre, il pourrait, sans inconvénient, occuper le fauteuil de la présidence de la chambre. Nous savons que la nomination du président ne doit pas être une question de cabinet, et que le maintien de M. Dupin, s'il a lieu, ne doit pas être compté pour un triomphe ministériel. Mais l'usage parlementaire veut que le président de la chambre soit pris dans l'opinion que représente la majorité; et puisque chaque parti s'est fait représenter dans cette question par un candidat, les uns par M. Barrot, les autres par M. Guizot, il est bien juste de compter comme une défaite pour ces partis la nomination d'un candidat qu'ils repoussent hautement. Revenons à la future composition du cabinet !

L'opposition ajoute : Est-ce à M. Thiers, victime d'un principe, tombé glorieusement du pouvoir à cause d'un principe, qu'on reproche de vouloir uniquement le ministère ? Ne sait-on pas que l'honorable député serait ministre s'il ne lui fallait que le pouvoir ? C'est parce que nous savons toutes ces choses que nous ne croyons pas au retour de M. Thiers comme ministre ; c'est parce que M. Thiers n'a pas le moindre doute à essuyer sur ses principes de la part de ceux qui le connaissent, qu'il est permis de douter de la possibilité de le faire entrer aujourd'hui aux affaires avec ou sans M. Guizot. L'intervention, cette pensée politique à laquelle M. Thiers a noblement sacrifié sa position ministérielle, a-t-elle été adoptée par la majorité ? Il se peut que l'état actuel de l'Espagne amène des modifications dans l'esprit de la chambre. Qui sait si l'admirable discours prononcé par M. Thiers au commencement de la dernière session, n'aurait pas plus de retentissement qu'il en eut alors, s'il était reproduit ? C'est une belle et sérieuse question qui peut se discuter gravement, et qui nous distraira noblement des attaques aux personnes et des tracasseries mesquines que nous voyons chaque jour; et puisqu'un changement de cabinet s'y rattache, il sera d'autant plus intéressant de la vider avec franchise. L'opposition, guidée cette fois uniquement par M. Thiers, saura, sans nul doute, le prendre de haut, et ne s'en tiendra pas à taxer de lâcheté la conduite du gouvernement à l'égard de l'Espagne. Nous entrerons alors enfin dans les véritables intérêts politiques du pays, et les ministres sauront, de leur côté, en montant à la tribune, qu'ils viennent traiter une question vitale pour eux. C'est ainsi que nous voudrions voir toujours disputer les portefeuilles, en élargissant si grandement l'arène où l'on combat pour leur possession. Mais si l'état de l'Europe, si la situation des affaires, si nos rapports extérieurs justifient, aux yeux de la chambre, la dure néces-

sité où se trouve le gouvernement à l'égard de l'Espagne; s'il est prouvé que l'Angleterre nous laisserait seuls concourir à l'affermissement du trône de la reine; que nous ne serions pas secondés, même dans nos efforts pécuniaires; que les alliances de la France pourraient s'altérer, tandis que les inimitiés que nous valent ces alliances pourraient se prévaloir de ce surcroît d'embarras; et si la chambre, partageant l'avis d'un prince constitutionnel espagnol, voyait, dans l'intervention, une affaire de dix ans et de cent mille hommes, il faudrait bien convenir que cette manière de voir concorderait mal avec l'entrée aux affaires de l'homme d'état tombé glorieusement en raison de ses avis contraires. Aurait-on eu tort alors de dire, non pas que les hommes manquent pour le ministère, mais qu'ils ne sont pas prêts?

Pour M. Guizot, que la gauche prend aujourd'hui sous son aile protectrice, il est moins juste de dire qu'il a refusé de rester au ministère parce qu'on n'a pas voulu se rendre à ses conditions. M. Guizot n'a pas refusé de rester. Il voulait seulement garder sa majorité doctrinaire dans le cabinet du 6 septembre, et l'augmenter d'un doctrinaire actif au ministère de l'intérieur, ou s'y placer lui-même, en cédant l'instruction publique à l'un de ses amis. A cette époque, il n'y a pas eu simplement retraite de la part de M. Guizot, il y a eu lutte. Les doctrinaires disaient alors hautement qu'ils resteraient au pouvoir, dût la chambre voter dix fois contre eux, parce qu'avant tout ils devaient faire triompher leur système. Les doctrinaires restèrent en effet. Ils se chargèrent de former un cabinet. M. Guizot essaya de toutes les combinaisons. Il porta le pouvoir à M. Thiers, espérant prendre des garanties contre les hommes du 22 février, tout en les prenant pour collègues, et il lui était facile, en effet, d'en avoir de grandes. Ceux-ci furent sages, prudens et habiles, plus qu'ils ne le sont à cette heure. Ils refusèrent toute coalition avec les doctrinaires, dans le pouvoir et hors du pouvoir; et cependant, en principe, ils étaient moins éloignés des doctrinaires qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les doctrinaires désespérèrent alors de réaliser leurs combinaisons; et, après quelques jours d'efforts infructueux, le soin de former un cabinet revint à l'ancien président du conseil, qui s'était tenu, durant tout ceci, dans une parfaite inaction.

En résumant toutes les paroles que nous citons, il en résulte clairement qu'aux yeux même de l'opposition, le ministère des doctrinaires est le seul ministère possible; aussi l'opposition, très conséquente en cela, propose-t-elle un ministère de coalition.

Il est bon de remarquer ici la marche des choses. L'opposition proposait d'abord de donner la présidence de la chambre à M. Guizot, pour dédommager les doctrinaires, qui allaient se trouver forcés, par le triomphe de la coalition, de céder le pouvoir à l'opposition du centre gauche.

Ensuite, éclairée par ses adversaires, la gauche est venue proposer un ministère de gauche, protégé par une majorité de coalition; et, aujourd'hui, elle se contente modestement d'un ministère de coalition.

En fait de ministères de coalition, nous avons eu le 11 octobre et le 6 septembre. Disons d'abord que dans le ministère du 11 octobre, le danger où se trouvait le pays mettait tout le monde d'accord. Il ne s'agissait pas d'édifier, mais de se fortifier, de résister aux attaques de la force ouverte; et toutes les lois qui furent faites, toutes les mesures qui furent prises en ce temps-là, se ressentent de cette situation. Mais dès que le pays recouvra une sorte d'ordre et de tranquillité, dès que les partis vaincus subirent leur défaite dans le découragement et l'inaction, matérielle du moins, le ministère se trouva livré à toutes sortes de tiraillemens intérieurs. Les modifications fréquentes auxquelles on eut recours ne purent le sauver, et bientôt ses élémens, devenus hostiles les uns aux autres, se dispersèrent, et formèrent les différentes nuances de parti que nous voyons aujourd'hui.

Vint plus tard le cabinet du 22 février. On parle de l'isolement du ministère actuel. C'en fut un bien plus grand, sans nul doute, que celui où se trouva le cabinet du 22 février. Il eut à subir les attaques de l'extrême gauche et des doctrinaires, mais les partis ne se coalisèrent pas contre lui. Il est vrai qu'il serait peut-être devenu l'objet d'une coalition, si sa durée eût été plus longue.

Le ministère du 6 septembre fut un ministère de coalition, comme l'opposition voudrait en former un à cette heure. A cette époque, les doctrinaires rendaient plus de justice à M. Molé; ils ne le déclaraient pas incapable. Le serait-il devenu sans eux? Prétendraient-ils qu'ils gouvernaient sous son nom? Où étaient donc alors leurs principes sur la réalité de la présidence, s'ils jouaient vis-à-vis du président du cabinet le rôle qu'ils prêtent à la personne royale? La vérité est qu'il y avait alors dans le cabinet, comme dans tout ministère de coalition, deux élémens qui marchaient, en dépit d'eux-mêmes, dans des directions diverses; que l'élément doctrinaire qui se trouvait en majorité, grace à l'envahissement du ministère de l'intérieur par un secrétaire-général doctrinaire, domina souvent d'abord; et que l'élément modéré, ayant repris enfin le dessus, et voulant le conserver, le ministère dut aussitôt se dissoudre. On s'accusa les uns les autres! M. Molé, à entendre les doctrinaires, était le plus ardent promoteur des lois de rigueur. Les doctrinaires eurent aussi leurs reproches; quelques purs d'entre eux trouvèrent qu'ils avaient trop facilement cédé; et les récriminations durent encore. La vérité est que, dans ces sortes de ministères, les hommes d'état laissent souvent une partie de leur influence et de leur considération.

Le ministère du 15 avril, qui se forma, devait se proposer un autre but que celui des cabinets du 11 octobre et du 6 septembre. Le cabinet du 11 octobre guerroyait, car la France était en guerre. Débarrassé de l'élément doctrinaire, l'élément modéré du 6 septembre mit en pratique tout un autre système: l'amnistie, la politique de conciliation. L'opposition dira peut-être qu'avoir rayé du langage ministériel les défis hautains et les provocations menaçantes, qu'avoir cherché partout à n'employer la rigueur qu'après avoir

épuisé tous les moyens que fournit la modération, qu'avoir promulgué l'amnistie, c'est avoir étendu un vaste système de corruption sur la France. Pour nous, il nous semble que la corruption consisterait plutôt à dire, dans un gouvernement de discussion, à un peuple éclairé. « Voici nos armes, nos moyens de coërcition, notre système! Nous voulons fonder une aristocratie nouvelle sur les débris de toutes celles qui sont tombées pêle-mêle, il y a huit ans; nous voulons faire revivre la grande propriété par tous les moyens que nous fournira la science de la législation, restreindre les droits politiques plutôt que les étendre. Embrassez ces opinions, ces goûts, ces vues qui sont les nôtres, ne discutez pas, soumettez-vous, et vous aurez les faveurs, les places, les avantages de notre protection. » Tel est le langage que tenaient les doctrinaires quand ils étaient au pouvoir. Qu'on l'oppose à celui du ministère actuel, et qu'on se dise impartialement de quel côté les consciences trouvent plus de sécurité, et la morale politique plus de soutien. Voilà pourtant le système qu'on rétablit activement, car pour le ministère de coalition que propose la gauche, qui se sent déjà acculée par les doctrinaires, nous ne croyons pas à sa formation, et encore moins à sa durée, passé ce peu de jours où les illusions sont encore fraîches, et où toutes les espérances sont en mouvement. Quant à un ministère du centre gauche, protégé par une majorité de coalition, nous savons à quel prix se donne l'appui des doctrinaires; et le centre gauche n'en subira pas plus long-temps les conditions que ne l'a fait le ministère actuel. Le ministère futur aurait alors bientôt à se débattre avec un parti qui ne se rapproche des autres partis que pour recueillir des sujets de récrimination, et ramasser des détails intérieurs, dont il se réserve de faire un usage public et scandaleux après sa rupture avec ses alliés.

Il n'y a donc que deux ministères, nous ne disons pas possibles, car tous les ministères sont possibles pour quelques jours, mais qui offrent une apparence de durée; le ministère des doctrinaires et celui de la gauche. De l'aveu même des organes de la gauche, que nous venons de citer, aucun des partis de la gauche n'est en position d'entrer aux affaires; il reste donc les doctrinaires. Or, le centre gauche, s'il est juste et loyal, doit être prêt à leur donner ce qu'il exige d'eux, l'appui d'une majorité de coalition. Il appuiera donc les doctrinaires, avec leur résistance à toute réforme électorale, avec leur manière d'entendre l'exécution des lois de septembre, leur système d'aristocratie où figure l'hérédité de la pairie. En un mot, il appuiera le système d'intimidation et tout ce qui est l'organisation doctrinaire; car les doctrinaires, qui ont de si terribles anathèmes pour ceux qui changent d'opinions, ne sont pas sans doute disposés à déclarer qu'ils ont abandonné eux-mêmes les principes et les vues sur lesquels a reposé jusqu'à présent toute leur importance politique.

Remarquez que la rigueur et même l'exagération des idées du gouvernement représentatif, que recommandent les doctrinaires par la bouche de M. Duvergier de Hauranne, ne feraient que renforcer leur système, et que

rendre leurs vues politiques plus saillantes; car l'influence royale étant absolument supprimée, le roi éloigné rigoureusement des conseils, les avis même de sa sagesse repoussés, les doctrinaires seraient livrés à eux-mêmes. La bienveillance, la tolérance, l'indulgence infinie du chef de l'état, cet inépuisable trésor recueilli par de longues années de malheur, de communications avec les hommes de tous les pays et de tous les rangs, par une observation attentive et bien proche des fautes qui se sont commises naguère sur le trône, tout cela ne sera plus là pour adoucir les formes cassantes du parti qui gouvernera et administrera sous la protection du côté gauche. La gauche, qui demande au ministère au nom de quels principes il parle, serait bien embarrassée de nous dire en vertu de quels principes elle signerait l'un de ces pactes étranges qu'elle propose aujourd'hui.

— M. Patin a fait mardi dernier l'ouverture de son cours de poésie latine à la Faculté des Lettres devant un auditoire fidèle que ramène tous les ans la docte et délicate parole du maître. Il s'est longuement occupé de Virgile durant l'année dernière; il l'achèvera cette année et prendra Horace. Sa première leçon a été consacrée à un parallèle entre ces deux grands esprits, ces deux chefs immortels des littératures polies et des poésies civilisées. Pour être nouveau sur ce sujet si ancien, si souvent traité, M. Patin n'a eu qu'à le serrer de plus près que ses devanciers, à montrer, dans tous les détails où il a pu les atteindre, la vie, les antécédens de jeunesse, les habitudes morales, les liaisons sociales de ces deux grands poètes. Il les a placés à leur vrai point de vue dans leur siècle, au milieu de cette élite d'esprits littéraires et d'hommes politiques dont il a, chemin faisant, dessiné les profils et touché les caractères. D'après cette explication historique et naturelle, il n'a pas eu de peine à justifier Virgile et Horace de quelques soupçons lancés à la légère sur leur noblesse entière de sentimens, et les éloges à Auguste ont pu paraître dans leur bouche bien moins une flatterie qu'une conviction et une convenance. Mais c'est surtout la manière libre, élégante, décente, la diction nette, agréable et vive de M. Patin, qui a donné du prix à ce discours et à ces idées; mérite heureux et de plus en plus rare, qui fait ressembler chaque leçon de M. Patin à un de ces gâteaux pieux des anciens, légèrement enduits de miel, et non sans un grain de sel fin, qui revient long-temps au goût.

— Lundi dernier, M. Saint-Marc Girardin a ouvert son cours à la Sorbonne. Un auditoire nombreux et choisi se pressait autour de la chaire de l'éloquent professeur. Dans un discours dont nous regrettons de ne pouvoir citer au moins les principaux passages, M. Saint-Marc Girardin a fait, avec toute la finesse d'esprit et la grace d'expression qu'on lui connaît, le parallèle de l'ancien et du nouveau drame français. Les rapprochemens ingénieux, les remarques spirituelles dont ce discours était semé, ont mérité



à diverses reprises d'unanimes applaudissemens. Nous reviendrons sur l'ensemble de ce cours, qui, par le sujet que M. Saint-Marc Girardin a choisi, et par la manière tout à la fois sérieuse et brillante dont il le traite, ne peut manquer d'exciter un vif intérêt.

— M. Charles Magnin, conservateur de la Bibliothèque royale, a été nommé vendredi membre de l'Académie des Inscriptions, en remplacement de l'illustre M. de Sacy, à une immense majorité. L'ouvrage si docte et si ingénieux de M. Magnin, les *Origines du Théâtre moderne*, dont le premier volume a paru il y a quelques mois, désignait l'auteur aux suffrages de la savante compagnie. Dès long-temps, sa collaboration au *Globe* avait placé M. Magnin parmi les écrivains critiques les plus fins et les plus consommés. Aucun choix ne pouvait mieux convenir, dans un moment surtout où l'Académie des Inscriptions a besoin, non-seulement de savans, mais de savans qui sachent écrire, pour la continuation de ses grandes collections d'histoire littéraire. Il faut donc féliciter l'Académie de son choix, autant que M. Magnin de la manière tout honorable dont le choix s'est fait.

---

## OPERA.

Deux ténors se signalent en ce moment dans les deux capitales de l'empire musical. Les journalistes italiens et français ont déjà taillé leur plume pour conter à l'Europe entière les faits et gestes des deux héros d'opéra; les dépêches se croisent sur les Alpes et sur la Méditerranée; les nouvelles dramatiques arrivent et sont accueillies avec autant d'avidité à la Bourse qu'au foyer des théâtres; un post-scriptum dramatique est joint à toutes les lettres que le commerce de Naples et de Paris expédie, et les notes de nos diplomates ne partent point sans emporter quelques lignes d'un haut intérêt sur un sujet qui frappe si vivement la curiosité du public et commande toute son attention.

Nourrit, notre premier ténor, s'est fait Italien: il chante à Naples, et toutes les relations imprimées et manuscrites s'accordent pour célébrer le triomphe éclatant de ce virtuose. Après bien des contrariétés suscitées par la police napolitaine, Nourrit a paru dans *il Giuramento*, de Mercadante, lequel *Giuramento* n'est pas *le Serment* que l'on voit figurer sur l'affiche de notre Opéra, mais une imitation d'*Angelo, tyran de Padoue*. Succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme; le public a fait éclater ses transports, malgré la présence

de la famille royale; l'étiquette veut qu'en pareille circonstance on s'amuse sans bruit, on applaudisse en silence. La voix, le talent de Nourrit, comme chanteur, comme acteur, ont également charmé la nombreuse assemblée impatiente de l'entendre. Six fois il a été rappelé sur la scène pour recevoir de nouveaux témoignages du contentement de ses admirateurs. Les connaisseurs l'ont comparé à Marini, le Talma de l'Italie, et Naples n'avait pas gardé le souvenir d'un début aussi brillant. L'entrepreneur Barbaja s'est hâté d'enrôler un sujet si précieux. M. Adolphe est devenu *signor Adolfo* en passant sur les contrôles de l'armée chantante, organisée pour exploiter les théâtres ultramontains.

Pendant que notre ténor manœuvrait en Italie et préparait l'assaut, le coup décisif qui devait le rendre maître de la scène, un officier italien, un troubadour armé de la harpe et de l'épée, faisant l'école buissonnière, préférant aux gênes de la discipline militaire la douce liberté, les plaisirs bruyans que l'on trouve à Paris, était venu dans notre capitale y passer un semestre. Ce congé n'était peut-être pas revêtu de toutes les signatures, de tous les sceaux que l'on exige en pareille occasion; peu importe, le troubadour voulait pendre au croc son épée, et pour chanter une cavatine, un duo, de telles formalités sont peu nécessaires. M. de Candia s'est fait entendre, et sur-le-champ le directeur de notre Académie royale de Musique a pensé que le sous-lieutenant pouvait obtenir, après un an d'études théoriques, les épaulettes de général, et ceindre l'épée de Robert, de Raoul; qu'il pouvait même passer roi si les suffrages unanimes du peuple musicien l'appelaient à cet honneur suprême.

Cette épreuve périlleuse, cette élection qui laissait encore des doutes malgré les essais favorables de quelques scrutins secrets, a eu lieu vendredi, 30 novembre, avec le plus brillant succès; le débutant a été élevé sur le pavois au milieu des transports de l'enthousiasme général.

Dans certaines académies, l'usage veut que les savans qui y sont admis prennent le nom d'un philosophe, d'un poète, d'un orateur de l'antiquité. On retrouve ainsi dans ces doctes assemblées d'autres Pythagore de Samos, Thalès de Milet, Ocellus de Lucanie, Anacréon de Théos. En entrant à notre Académie de Musique, le noble officier italien a troqué son nom de Candia contre celui d'un général romain, Marius. L'ordre du jour affiché dans les rues, proclamé par les journaux, annonçait le début du ténor Mario.

Dire que la salle de l'Opéra était comble, que les spectateurs s'y entassaient n'est pas toute la vérité, les corridors étaient remplis d'amateurs qui se contentaient d'écouter aux portes, et de voir à travers les lucarnes : ils n'étaient pas trop malheureux; beaucoup d'autres, mieux placés, ont déserté la salle brûlante pour venir dans les zones tempérées qui l'entourent à chaque étage. L'assemblée, si nombreuse, n'en était pas moins choisie; les plus jolies femmes, les toilettes les plus élégantes brillaient depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux quatrièmes loges. Il est très fashionable d'occuper une place aux quatrièmes, quand cette place a coûté 25 francs. En un jour de telle solennité

chacun cherche fortune, et se loge comme il peut, l'essentiel est de pouvoir dire le lendemain : J'y étais.

Il faut pourtant que je vous parle de Mario, le héros de la fête. Ce héros avait une terrible peur, quand il a paru sur la scène, entouré de ses chevaliers. Les récits de l'introduction, en faisant connaître le timbre et l'étendue de sa voix, ont captivé l'attention du public et l'ont disposé de la manière la plus favorable. La barcarolle : *O fortune, à ton caprice*, a été saluée d'un tonnerre d'applaudissemens.

Un air complet, écrit exprès pour le débutant, ouvrait le second acte. Il est difficile d'ajouter un morceau important à un opéra déjà si plein. Cet air, chanté au repos par Robert, se trouve précisément avant l'air d'Isabelle, que cette princesse chante aussi au repos. Deux monologues de la même espèce doivent se nuire nécessairement. Le plan de l'air nouveau n'est pas sans rapports, quant aux paroles, avec celui d'Arnold dans *Guillaume Tell*, mais cet air n'est point en action ; Robert tire l'épée tout seul, et cette fanfaronnade n'est pas dramatique. Ce morceau, bien travaillé, trop travaillé même, offre de belles combinaisons d'harmonie, mais il pourrait être plus heureux sous le rapport de la mélodie. On sent que M. Meyerbeer, préoccupé des trois notes aiguës de son ténor, a voulu ramener trop souvent ces notes. Chose singulière, c'est précisément dans le morceau écrit pour lui que M. Mario s'est montré le plus faible. Il ne s'est pas relevé dans le duo suivant. Aussi les actions du débutant avaient cruellement baissé après ce second acte. Les personnes qui sont sorties alors, et j'en ai vu plusieurs descendre l'escalier pour faire leur retraite, ont pu renouveler le récit de Julie dans *Horace* et provoquer un autre *qu'il mourût* destiné au champion Mario.

Le troisième acte a rétabli ses affaires, M. Mario a chanté fort agréablement le trio, si difficile sous le rapport de l'intonation ; il a pincé hardiment le duo : *Des chevaliers de ma patrie*. Il faut absolument qu'un ténor paie de sa personne et pousse avec vigueur les *la* qui abondent en ce morceau. M. Mario a reconquis toute la faveur du public, et cette faveur a été croissante jusqu'à la fin de la pièce. On a demandé M. Mario après la chute du rideau, et des applaudissemens frénétiques ont salué l'heureux débutant.

M. Mario est un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une taille élevée, d'une figure fort agréable ; sa voix est un ténor riche qui tient du contraltino, partant du *ré* pour s'élever en sons de poitrine jusqu'au *si naturel* qu'il attaque et tient de manière à remplir la salle. Cette voix, d'un timbre flatteur, ne manque pas de grace et d'agilité, le médium n'en est point encore bien sonnant et bien net. Le travail et l'habitude de la scène, la tranquillité de corps et d'esprit que M. Mario va retrouver aux représentations suivantes vont rajuster bien des choses. Son attaque est franche et juste ; les sons aigus sortent à commandement ; il les a souvent forcés, ce qui leur donnait une teinte gutturale, mais on peut juger que ces efforts n'étaient que le résultat de la peur. M. Mario ne paraît pas être musicien, il a l'intelligence

musicale; trois fois il s'est trompé, trois fois il a su se remettre en voie sans encombre bien apparent. Ce n'est pas encore un chanteur, un acteur, mais il est en bon chemin pour devenir l'un et l'autre.

L'Opéra vient d'obtenir un beau succès, il a fait l'acquisition d'un ténor précieux. Grace à M. Mario, la belle partition de *Robert-le-Diable* sera rendue au public toujours empressé d'aller l'applaudir. C.-B.

— Nous avons déjà rendu compte de l'éclatant succès qu'a obtenu la reprise de *Bajazet*, grace à la noble et savante interprétation de M^lle^ Rachel. De nouvelles représentations sont venues, depuis cette soirée solennelle, confirmer les éloges de la critique. M^lle^ Rachel s'est attachée à rendre, avec une perfection toujours croissante, toutes les intentions de son magnifique rôle. Dans un article étendu, que la *Revue de Paris* publiera prochainement, la jeune tragédienne sera l'objet d'une appréciation détaillée. Après des épreuves si multipliées et si diverses, la critique peut enfin se prononcer avec assurance sur l'avenir de ce beau et précoce talent.

## *La Belle au Bois dormant*,

PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE.

La critique avait signalé jusqu'à ce jour, dans M. Houssaye, un esprit aventureux et libre, plus amoureux de sa fantaisie que préoccupé des règles de la composition. En effet, si nous en exceptons le roman que nous nous proposons d'examiner à cette heure, il n'est pas une œuvre de M. Arsène Houssaye, soit *la Couronne de Bleuets*, soit *les Aventures de Margot*, soit *la Pécheresse*, pour laquelle nous demandons grace, parce qu'elle a beaucoup aimé, soit enfin *le Serpent sous l'Herbe*, où ne se révèle une coupable ignorance ou un mépris plus coupable encore des lois qui président nécessairement à toute composition littéraire. Il est impossible de s'affranchir plus gaiement que ne l'a fait M. Houssaye, dans ces livres, de toute entrave salutaire. On dirait un écolier, échappé du collége par une belle matinée d'avril, qui se prend à courir à travers champs, sans se soucier du but de sa course, non plus que du retour au logis. On peut en dire autant de tous ses personnages, qui n'ont ni bon sens, ni logique, et qui vont où le vent les pousse, en vous criant, à vous, lecteurs : Qui m'aime me suive! Je ne sais trop si on les aime, car ce sont, pour la plupart, des pèlerins peu édifians. Mais il faut bien s'avouer qu'on les suit. Ils ont beau franchir les haies et les fossés, on les suit encore, au risque de se rompre le cou; car, çà et là, sur leurs pas vagabonds, il se trouve quelque vallée où votre front se rafraîchit, quelque échappée de bois qui réjouit vos yeux, un bouquet d'arbres à l'horizon qui

vous séduit et vous attire. Et vous allez ; où ? Dieu le sait peut-être ; mais à coup sûr M. Arsène Houssaye l'ignore. Et lorsque vous avez tourné la dernière page du livre, lorsque vous êtes au bout du chemin, surpris et presque honteux du charme que vous avez subi, vous vous demandez si c'était bien la peine de vous mettre à la suite de toutes ces folles amours et d'aller si loin, au travers des cailloux et des ronces, pour cueillir quelques fleurs qui croissent dans votre jardin, pour respirer des parfums que la brise vous eût apportés, le soir, à votre fenêtre.

M. Houssaye a compris qu'il avait assez long-temps introduit l'école buissonnière dans la littérature, que c'était assez flâner dans les champs de la fantaisie, et que l'heure était venue, pour lui, d'entrer dans une voie plus sévère. Il s'est dit sans doute que les graces de la jeunesse ne constituent pas le talent, qu'elles sont passagères et périlleuses, et que, sans l'étude et le travail, elles ont la destinée de ces fleurs stériles qui pâlissent en un matin et tombent vers le milieu du jour, sans laisser de fruits après elles. M. Arsène Houssaye n'est pas de ceux qui refusent à la critique le droit d'enseigner l'écrivain. Il a recueilli docilement les conseils désintéressés, il les a médités dans la solitude, et il a écrit ce livre, *la Belle au bois dormant*, dont le titre seul appartient à l'ancien procédé de l'auteur.

Il serait difficile, en effet, de deviner sous ce titre, emprunté à l'un des contes qui ont bercé notre enfance, l'épouvantable réalité qui fait le sujet de ce livre. Le drame de M. Houssaye se noue et se dénoue en pleine révolution de 93. Vous l'accusiez de vous entraîner sans cesse, sur les ailes de la fantaisie, en dehors du monde réel ; vous lui demandiez de la réalité, en voilà ! Les bergeries de Florian ont fait place aux boucheries de Marat et de Robespierre. Toute cette famille de coureurs, d'artistes et de bohémiens, qu'avait créée M. Houssaye, s'est dispersée devant la guillotine, comme une volée d'étourneaux, et s'il en reste quelques-uns, la hache du bourreau est là pour leur rappeler qu'ils vivent de notre vie et qu'on ne plaisante plus, à cette heure. Emmeline, Arnould, Marguerite, groupe gracieux et rayonnant, appartiennent bien un peu à cette famille errante qu'affectionne le jeune écrivain ; mais ils s'agitent dans un réseau de fer qui les enveloppe de toute part. C'est une touchante histoire, et qui fait honneur à l'imagination de M. Houssaye, que celle de ces trois enfans inoffensifs, amoureux et rêveurs, au milieu de cette époque où l'amour et la rêverie n'avaient plus de patrie en France. C'est là, sans contredit, ce que je préfère en ce livre, bien que l'auteur y ait tracé un tableau énergique et fidèle de la révolution dans nos départemens. J'aime à voir ces trois figures se détacher sur le fond sanglant, comme trois anges aux ailes frémissantes, prêts à s'envoler au ciel. Arnould de Longpré est noble et chevaleresque ; Emmeline de Mézeray est blanche et fière comme un lys, et tout révèle en elle la fille d'une race de preux. Marguerite, la fille du peuple, humble comme la fleur dont elle porte le nom, est pâle et résignée comme le dévouement. M. Houssaye a mêlé avec bonheur ces trois des-

tinées, il a su nous attendrir sur ces trois têtes également chères, également charmantes.

Nous serons plus sévères pour le personnage de Jacques Taillefer, auquel M. Arsène Houssaye semble avoir voué ses sympathies les plus ardentes. Ce n'est pas qu'en bonne morale, Jacques Taillefer ne mérite les nôtres; mais, en bonne littérature, nous le condamnons sans appel. C'est une figure qui occupe, dans le tableau, ou trop ou pas assez de place; c'est un personnage trop ou pas assez important; c'est enfin un caractère auquel le romancier a donné trop de développemens, ou bien un rôle trop passif. C'est une noble nature sans doute, un noble cœur, nourri de la parole évangélique, une ame sainte qui a sa place réservée entre les ames des martyrs; mais il prêche et n'agit pas. Il est le héros du roman et il meurt, comme tant de gens, sans avoir fait autre chose que parler. Décidément, c'est un tort en morale aussi bien qu'en littérature. Nous ne voudrions pas cependant retrancher de ce livre ce beau modèle du républicain pur, honnête et désintéressé. C'est de ces types qu'on est toujours heureux de pouvoir rencontrer quelque part.

Mais nous n'avons pas assez de foudres, assez de colère, assez d'indignation, à jeter au visage de cet exécrable septembriseur, une des erreurs que M. Houssaye déplorera toute sa vie! Ce n'est pas que nous ne l'acceptions en tant que septembriseur: l'histoire est là malheureusement pour absoudre l'imagination du poète. Mais avoir voulu réhabiliter cette fange mêlée de sang, c'est là ce que le poète ne saurait se faire pardonner! Nous n'hésitons pas à déclarer l'amour de cet homme pour Emméline monstrueux et révoltant. M. Houssaye appelle cela un lion amoureux. Un lion, dites-vous! c'est une hyène. Et voilà comme toutes les réactions ont leur écueil; voilà comme on tombe inévitablement d'un excès dans un autre; voilà comme on passe des petits sentimens musqués et maniérés aux passions hideuses et extravagantes! Nous voudrions pouvoir retrancher le dénouement de ce livre; nous voudrions pouvoir nous arrêter à la mort de Marguerite, nous agenouiller au pied de són tombeau avec Arnould et Emmeline, et ne plus entendre que les longs soupirs du vent dans les bois étincelans de givre. Ainsi fait, ce serait un livre que la critique oserait approuver presque sans restriction et qui resterait à l'éternelle louange de M. Houssaye.

Toutefois, de quelques imperfections que ce roman soit entaché, il reste encore une œuvre littéraire qui s'appelle *la Belle au Bois dormant*, une œuvre pleine d'intérêt, où se révèle un tour d'esprit qui ne relève que de M. Houssaye. Le style en est pur, limpide, et plus tempéré que dans les précédens ouvrages. C'est un pas de fait dans une voie meilleure; c'est un incontestable progrès, une conquête véritable.

J. S.

---

F. BONNAIRE.

# LE
# PIED D'ARGILE.

## I.

Le Parisien ne se promène guère que pour voir et pour être vu : les lieux où l'on peut marcher sans se coudoyer se trouvent donc frappés d'un dédain presque universel, car la foule, race moutonnière, suit la foule et la mode remplit à son égard le rôle du chien du berger qui harcèle le troupeau pour lui faire serrer les rangs. Parmi les promenades délaissées pour des rivales d'un moindre mérite, il est juste de mettre en premier ordre le Jardin des Plantes. Mélancoliquement épanoui sur la rive gauche de la Seine entre la halle aux vins, l'hôpital de la Pitié et la prison de la garde nationale, c'est vainement qu'il ouvre sa grille chaque matin aux rares passans du pont d'Austerlitz, vainement qu'il dispose dans l'ordre le plus scientifique les merveilles de son horticulture, vainement qu'il apporte une coquetterie raffinée à la toilette de ses lions et de ses panthères. A part les provinciaux curieux de voir la girafe, et quelques familles britanniques pour qui une excursion sur le continent consiste dans une vérification plus minutieuse qu'intelligente des articles contenus dans le *Guide du voyageur,* les habitués de ce royal établissement y paraissent aussi clairsemés que l'étaient sur le gouffre des mers les naufragés dont parle Virgile. Des vieillards ou des convalescens avides de soleil et changeant de banc dès que l'ombre les atteint, des pensions d'aveugles-nées ou de sourdes-muettes, tristes essaims pour qui la vie n'a pas de fleurs, des bonnes d'enfans voyageant un gâteau à la main du palais des singes à la fosse des ours,

quelques ouvriers désœuvrés venant à la ménagerie comme à un spectacle gratis et qui prendraient au besoin place dans ses cages, à condition d'y être nourris sans travailler, tels sont les hôtes accoutumés de ce beau séjour, près duquel la place Royale semble bruyante et le Luxembourg animé.

Si l'abandon auquel se voit livré le Jardin des Plantes en écarte le peuple des promeneurs, il est cependant parmi eux une classe sur qui le sentiment vulgaire reste sans influence; car, pour elle, loin d'être un sujet d'éloignement, la solitude est un attrait et ses chemins préférés sont ceux où la foule ne passe pas. A cette classe éminemment intéressante et qu'il est superflu de désigner plus amplement appartenaient sans aucun doute un homme d'environ vingt-cinq ans et une femme plus jeune encore qui, par une fraîche matinée d'avril, en 1828, se dirigeaient vers le belvédère à travers les sinueux sentiers de la vallée suisse. Jamais peut-être les daims et les gazelles, qui dans leurs enclos broutaient l'herbe printannière, n'avaient vu passer un couple mieux assorti. La manière dont le cavalier serrait sous son bras celui de sa compagne et l'abandon qui répondait à cette muette pression annonçaient hautement l'harmonie d'une mutuelle tendresse. Dans le souple accord de leur démarche, dans leurs gestes les plus fugitifs, se trahissait le parfum de l'amour, cette rose qu fleurit dans le cœur; on eût dit de deux nouveaux époux venant savourer loin du monde l'heure la plus douce de la lune de miel, si une remarque inévitable n'eût donné un prompt démenti à cette conjecture: la jeune femme était en deuil, et rien dans les vêtemens de l'homme qui l'accompagnait n'annonçait l'uniformité qu'en pareil cas la loi conjugale impose au costume. Si donc le sentiment intime qui liait ces deux êtres l'un à l'autre semblait incontestable, la légitimité en devait paraître équivoque; mais telle était la modestie qui brillait sur les traits de l'inconnue et tel le respect empreint dans le maintien de son ami, qu'avant de porter sur eux un jugement défavorable l'austérité même ou la pruderie eussent hésité.

Les deux amans marchaient avec lenteur, se trompant parfois de sentiers et peut-être volontairement, car d'autres que les écoliers préfèrent le chemin le plus long; lui, chargé d'une ombrelle que rendait inutile la discrétion du soleil et dont il se servait pour agacer au passage les rennes ou les moutons groupés curieusement derrière les treillis; elle, suspendue au bras qui la soutenait et cachant sous une feinte lassitude, la légèreté de l'oiseau dont les ailes viennent de se fermer. Malgré les préoccupations de ce sentiment exclusif si juste-

ment nommé par M^me^ de Staël égoïsme à deux, une sorte d'inquiétude se peignait sur la physionomie de la jeune dame, lorsque les détours des allées lui laissaient apercevoir quelques promeneurs. Les femmes qui par leur toilette semblaient appartenir aux classes élevées de la société lui causaient surtout une appréhension visible; pour les éviter, elle aurait à chaque instant changé de chemin ou battu en retraite, si son compagnon ne lui eût démontré la puérilité d'une semblable conduite.

— En vérité, Adrienne, lui dit-il après une alarme plus vive que les autres, vous me ferez tourner la tête avec vos frayeurs chimériques! Pensez-vous qu'aucune de vos connaissances de la rue Taranne vienne vous espionner au Jardin des Plantes? Mais songez donc qu'ici nous sommes aussi loin de Paris que si nous nous trouvions au fond des forêts de l'Amérique. D'ailleurs, que pouvez-vous donc craindre? N'êtes-vous pas maîtresse de vos actions? Est-il une seule personne qui ait le droit de les contrôler?

— Pas une seule personne, mais le monde entier, répondit la jeune femme. A votre tour, ignorez-vous qu'une veuve de vingt-trois ans retombe en minorité et devient la pupille de tous, ennemis ou amis? Dans la société de M^me^ de Chantevilliers seulement, je possède une demi-douzaine de tutrices officieuses qui, sous prétexte de s'intéresser à moi et de guider mon inexpérience, me feront mourir d'ennui à force de conseils et de leçons. Si l'une de ces bonnes ames m'apercevait en ce moment, seule avec vous, que penserait-elle, mon Dieu! et surtout que dirait-elle?

— Eh! quelle importance peuvent avoir les propos de quelques prudes?

— Permis à vous de les braver, Adolphe; mais moi je dois m'y soumettre, car ces propos font loi dans les salons. Allons, soyez de bonne foi et avouez qu'en me décidant à sortir ce matin, vous m'avez fait faire une folie, une véritable escapade d'écolier, dont je me repens déjà en attendant que j'en sois punie.

— Mais, enfin, où est le mal, dit Adolphe; ne dois-je pas vous épouser dès que votre deuil sera fini?

— Quand nous serons mariés, tout sera en règle, reprit-elle, et je sortirai seule avec vous tant que vous voudrez; mais peut-être alors ne chercherez-vous plus la solitude comme aujourd'hui?

A cette insinuation où perçait une douce coquetterie, le jeune homme pressa sur son cœur une main qui s'y abandonna sans résistance.

— Oh ! seul avec vous dans un désert, s'écria-t-il avec l'emphase naturelle aux amoureux.

Ils ralentirent le pas et marchèrent quelque temps recueillis dans leur bonheur, ne se parlant plus que par l'expressive étreinte de leurs bras enlacés. En ce moment, si un puits s'était rencontré devant eux, ils y seraient tombés selon toute apparence, comme fit l'astrologue de la fable. Heureusement leur distraction n'enfanta pas un dénouement si fatal, mais elle les mena aveuglément sur un vieux monsieur fort distrait de son côté, et qui se tenait immobile devant une nombreuse famille de pintades et de canards pour qui sa main émiettait paternellement un gâteau de Nanterre. Cet ami de la nature, soigné jusqu'à la recherche dans sa toilette, portait par-dessus un vêtement noir une longue redingote couleur de chocolat qui laissait apercevoir à l'une des boutonnières le ruban de la Légion-d'Honneur; en se sentant heurté par le couple rêveur, il se retourna vivement et lui montra une figure aussi sèche que jaune, dont le galbe pointu rappelait à l'esprit le museau d'un chacal ou le trait caractéristique de la physionomie de Robespierre. Ses yeux enfoncés sous des sourcils grisonnans dardèrent un rayon scrutateur, qui, après avoir pénétré sans discrétion sous le chapeau de la jeune femme, se fixa sur le visage de l'amant avec une expression de surprise ironique. En reconnaissant les traits de l'homme qu'il avait poussé par mégarde, Adolphe se sentit rougir en dépit de lui-même ; il porta la main à son chapeau et prononça quelques paroles d'excuse ; sans avoir l'air de l'écouter, le vieillard lui rendit son salut, regarda de nouveau Adrienne avec une attention plus vive que respectueuse, et s'éloigna lentement après avoir lancé sur le couple interdit un dernier coup d'œil dont la raillerie semblait tempérée par une bonhomie indulgente.

— Quel est ce monsieur, et pourquoi rougissez-vous? dit Adrienne en interrogeant les yeux de son amant.

— Allez-vous encore vous alarmer? répondit celui-ci avec une sorte de dépit. J'ai rougi fort ridiculement et sans savoir pourquoi; c'est vous qui, avec vos frayeurs continuelles, me faites perdre contenance à mon tour.

— Mais cet homme....

— C'est de tous ceux que nous pouvions rencontrer celui que nous devons craindre le moins. Il aura remarqué ma sotte émotion, et je suis sûr qu'il s'en divertit intérieurement; car malgré le passetemps débonnaire au milieu duquel nous l'avons surpris, il est plus fin et plus malicieux à lui seul que tous les singes que nous regar-

dions tout à l'heure. C'est un vieil ami de ma famille, et qui, dans plusieurs circonstances, ces jours derniers encore, m'a donné des preuves réelles d'intérêt; en un mot, c'est ce chef de division du ministère de l'intérieur dont je vous ai parlé plus d'une fois, M. Sabathier.

— Celui qui vous a fait avoir votre place?

— Lui-même, et c'est d'autant mieux de sa part, qu'il n'ignore pas que mes opinions ne sont pas de la couleur des siennes, si toutefois il a une opinion; car un homme en place depuis trente ans et qui se trouve le bras droit de M. de Martignac, après avoir été en faveur sous M. de Villèle....

— Cet homme-là doit avoir une demi-douzaine d'opinions plutôt qu'une, interrompit Adrienne en riant; perdez donc la mauvaise habitude de médire de tout le monde. D'ailleurs M. Sabathier est votre protecteur, et il vous faut le respecter. Pour moi, je sens que je l'aime beaucoup, malgré sa vieille figure et son regard moqueur; car enfin cette place que vous lui devez, c'est presque trois mille francs par an, qui feront merveilles dans notre petit budget. Songez, Adolphe, que sans cela nous nous trouverions bien près d'être pauvres. Entre nous deux nous n'avions naguère que l'indispensable; ces trois mille francs seront notre luxe.

— Est-on pauvre quand on s'aime? demanda le sentimental Adolphe.

— L'amour et une chaumière, n'est-ce pas? reprit la jeune veuve avec un sourire tendrement railleur; il vous sied bien de parler ainsi, prodigue et dissipateur que vous êtes! car je sais vos folies : vous vous ruinez dans ce cher petit appartement de la rue de Gaillon, où dans trois mois nous serons ensemble. Des tentures partout, des meubles à incrustations pour ma chambre, des bronzes dans votre cabinet, des porcelaines du Japon, des tableaux; que sais-je encore? Voilà ce que vous appelez une chaumière! Il est bien temps, je crois, que je prenne les rênes du gouvernement, et même j'ai fort envie de ne pas attendre pour cela le grand jour du mariage.

— N'êtes-vous pas ma reine dès aujourd'hui? Qu'ordonnez-vous?

— Avant tout, une mesure financière qui va vous faire froncer le sourcil, mais ça m'est égal; vous voudrez bien ne payer aucun mémoire sans me l'avoir communiqué : je vous connais, vous vous laisseriez égorger sans mot dire; mais moi, je mettrai ordre à cela.

— Vous voulez donc m'ôter le plaisir de vous surprendre?

— Surprenez-moi tout de suite en vous montrant raisonnable. Et

puisque je suis en train de gronder, écoutez-moi; on vous a vu dans la rue Vivienne et au Palais-Royal courant les boutiques de bijoutiers. Songez qu'à l'exception de l'anneau de mariage, je ne veux pas une bague, pas un bracelet, pas une boucle d'oreille; j'ai quelques diamans; quand nous serons millionnaires, vous m'en donnerez d'autres; jusque-là, rien. Rappelez-vous qu'en me désobéissant, vous me mécontenteriez sérieusement. Je suis encore assez jeune pour n'avoir besoin que de fleurs.

— Adrienne, je n'avais jamais souhaité la fortune avant de vous connaître, dit le jeune homme d'un air mélancolique.

— Bon, reprit-elle; vous rêviez chaumière tout à l'heure, et voici maintenant que vous soupirez après un palais!

— Mais n'est-il pas cruel de ne rien posséder qui soit digne de vous?

— Je croyais que vous aviez un cœur, répondit-elle en le regardant avec amour.

En s'entretenant ainsi de mille choses futiles, qui acquèrent un immense intérêt pour les cœurs réellement épris, ils étaient enfin arrivés au Belvédère. La bise y soufflait avec l'âpreté qui signale les jours de l'équinoxe, et rendait le pavillon inhabitable. Adrienne, frissonnant sous son châle, reprit presque aussitôt le bras de son futur mari, et l'entraînant avec une vivacité qui rappelait les jeux de l'enfance :

— J'ai froid, dit-elle, courons.

Ils s'élancèrent dans le sentier bordé de lilas qui, semblable à l'escalier de Chambord, descend du pavillon en formant une double hélice. Entraînés peu à peu par une impulsion que l'inclinaison du terrain rendait à chaque instant plus rapide, ils tournoyèrent du haut en bas de cette spirale, acccompagnant d'un rire joyeux leur course désordonnée, et sans pouvoir s'arrêter, firent tout à coup irruption au milieu d'une société fort sérieuse, qui s'apprêtait à gravir le monticule. Ce groupe, composé de plusieurs femmes dont la toilette et le maintien avaient un air de province, était escorté par deux innocens de treize à quatorze ans, grands comme des hommes, mais portant encore des vestes rondes; dames et jouvenceaux semblaient reconnaître pour directrice une personne qui contrastait de tous points avec ses compagnes. C'était une femme de trente-huit ans au plus, d'une beauté régulière, mais froide; grande, et le paraissant davantage par la manière dont elle portait la tête; sa redingote de satin noir, garnie de chinchilla, faisait ressortir une tournure qui, dans sa no-

blesse, n'était pas exempte de raideur; et son chapeau de velours épinglé, dont les plumes ondoyaient au gré de la bise, était aussi fièrement posé que pouvait l'être le casque de Minerve sur le front de la déesse. Cette femme dont l'œil ferme et hautain annonçait plus d'estime de soi-même que de sympathie pour les autres, paraissait née pour porter les paniers et les robes à queue d'autrefois. A la regarder si attentive à la dignité de son maintien, si compassée dans ses gestes les moins réfléchis en apparence, on croyait voir d'abord une reine de tragédie ou une grande-prêtresse d'Opéra, conservant à la ville la solennité théâtrale; mais l'impression rigide, habituellement empreinte sur ses traits, faisait évanouir aussitôt une supposition dont la liberté paraissait une insulte à mesure qu'on étudiait cette sévère physionomie.

En se trouvant inopinément en face et presque dans les bras de cette femme imposante, la jeune veuve s'arrêta sur place, avec la soudaineté nerveuse qui semble être l'attribut exclusif du coursier arabe; elle rougit jusqu'aux yeux, quitta le bras d'Adolphe, et faisant un violent effort pour sourire :

— Quel hasard, madame! dit-elle d'une voix mal assurée.

Pour éviter le choc dont elle était menacée, l'étrangère avait reculé de deux pas en portant les mains en avant. Au lieu de répondre, elle fixa sur Adrienne un regard glacial qui, sans changer d'expression, se porta ensuite sur le jeune homme dont les traits lui étaient inconnus. Fronçant alors imperceptiblement les lèvres et les sourcils comme à la vue d'un objet hideux, elle détourna la tête avec affectation, et continua son chemin; pantomime et mouvement ponctuellement imités par le groupe qui semblait lui servir de cour.

En voyant s'éloigner cette brigade féminine, Adolphe remit son chapeau.

— Vous avez cru reconnaître une de ces pecques provinciales, demanda-t-il en se penchant vers sa compagne. Mais qu'avez-vous? comme vous êtes émue et tremblante!

— Venez, Adolphe, venez, les voilà qui se retournent, répondit la jeune veuve, qui se mit à marcher précipitamment, comme pour se dérober à la vue du groupe dont les chuchoteries ironiques arrivaient jusqu'à elle — Oh! quel regard elle m'a jeté! avez-vous vu, Adolphe? Quel regard!

— Cette femme vous connaît donc? s'écria l'amant avec impétuosité. Et quand vous lui parlez, elle se permet de ne pas répondre!

Elle ne vous rend pas votre salut! mordieu! et il n'y a pas un homme avec elle, à qui je puisse demander raison de cette impertinence!

Il se retourna et brandit l'ombrelle qu'il tenait à la main, comme si c'eût été une canne ou une épée; mais n'apercevant, au milieu d'une demi-douzaine de chapeaux empanachés, que les deux grands enfans en veste ronde sur qui pût tomber sa colère, il haussa les épaules.

— Comment se nomme cette créature? dit-il d'un air méprisant; je l'ai vue quelque part, à l'Opéra, je crois, dans les chœurs, ou parmi les comparses de Franconi.

Cette raillerie ne guérit pas la blessure d'Adrienne, qui continua de marcher en baissant la tête, muette et rêveuse.

— Mais qu'avez-vous, mon ange? reprit son amant en changeant d'intonation; vous ne me dites rien. Que vous ai-je fait? Suis-je donc coupable de la sottise de cette odieuse femme? Parlez-moi, je vous en supplie.

—Non, je ne vous en veux pas, répondit-elle en lui serrant la main; mais vous m'avez rendue bien malheureuse.

— Malheureuse!.. moi!

— Oui, vous. Combien j'avais raison ce matin, en refusant de sortir! Mais le moyen de résister lorsque vous vous êtes mis une folie en tête! Un pressentiment me disait que cette promenade me porterait malheur, et tout ce que je craignais est arrivé. Grace à cette rencontre, je vais devenir la fable d'une société moqueuse, intolérante, impitoyable. Une démarche bien innocente, cependant, va se métamorphoser en crime. J'aperçois d'ici les sourires et les regards de toutes ces dames; vous venez d'en avoir un échantillon; qu'en dites-vous?

— Quoi! parce qu'un femme vieille et laide se trouve être insolente par-dessus le marché, vous voyez déjà l'univers entier armé contre vous?

— D'abord elle n'est pas vieille, puisqu'elle n'a pas quarante ans, et sa beauté est incontestable. Vous voulez flatter mon dépit, mais vous avez tort, car le dépit même ne saurait me rendre aveugle; et puis, fût-elle affreuse et bisaïeule, son autorité dans le monde n'en subsisterait pas moins.

— Qui est-elle donc? Vous ne parleriez pas autrement de madame la dauphine.

— C'est la comtesse de Chantevilliers, dit Adrienne.

— Je ne suis guère plus avancé, et il faut que vous me disiez maintenant ce que c'est que la comtesse de Chantevilliers?

— Voilà une question qui sent le faubourg Saint-Jacques et l'École de Droit, reprit la jolie veuve; si vous veniez davantage dans notre monde, je n'aurais pas besoin de vous expliquer la valeur de ce nom que vous prononcez d'un ton si léger. La comtesse de Chantevilliers, mon pauvre Adolphe, c'est la femme sans reproche et sans peur; c'est l'ange qui n'a jamais failli et qui plane majestueusement au-dessus des faiblesses humaines; c'est la reine des salons qu'elle veut bien honorer de sa présence; c'est l'arbitre du goût, le juge des réputations et des talens, la dispensatrice des éloges et du blâme. Elle est riche, elle est belle, elle est jeune pour son âge, elle est parfaite, elle est infaillible, elle est souveraine; en un mot, elle est la vertu à la mode.

— Peut-être parce que la mode est à la vertu, dit Adolphe en souriant.

— Ses ennemis, car qui n'en a pas? la trouvent un peu médisante, un peu dédaigneuse, un peu égoïste; on lui reproche une sévérité pour autrui qui n'est égalée que par sa complaisance pour elle-même. Si elle pouvait se mettre à ses genoux, elle le ferait, dit-on, tant elle est pénétrée de son mérite. Mais ces légères imperfections sont légitimes en quelque sorte : elle est si au-dessus des autres, qu'elle a bien le droit de leur faire sentir sa supériorité; et, il faut être juste, elle ne risque pas de perdre ce droit faute d'exercice. Cela va sans dire qu'elle méprise tous les hommes; mais nous n'avons guère plus à nous louer de son indulgence. Vous avez vu jouer *la Vestale?* Eh bien! qu'une femme commette une imprudence, une faute, c'est M^me^ de Chantevilliers qui remplit, à son égard, le rôle du grand-prêtre en lui jetant sur la tête le voile noir; pour cela il lui suffit d'une phrase, d'un mot; après quoi tout est dit, et la pauvre femme coupable peut-être d'étourderie seulement, se trouve enterrée toute vive comme Julia. Je suis sûre qu'en ce moment elle médite mes funérailles, continua la jeune veuve avec un sourire forcé; notre tête-à-tête aura fait naître dans son esprit les idées les plus absurdes; mais je n'attendrai pas le coup mortel; j'irai chez elle demain sans plus tarder, et quand je lui aurai expliqué qu'il s'agit de mon mari, car je vous regarde déjà comme mon mari...

— Quoi! vous iriez chez cette femme, après l'impertinence qu'elle vient de se permettre! s'écria le jeune homme avec un emportement involontaire. Vous n'en ferez rien, Adrienne; puisqu'à vos yeux j'ai

déjà le caractère d'un mari, permettez-moi d'en invoquer l'autorité. Et quel besoin avez-vous de l'estime ou plutôt de la faveur de Mme la comtesse de Chantevilliers? dans trois mois ne vous appellerez-vous pas madame Dauriac? Et alors quel tort peuvent vous faire les propos d'une prude, d'une bégueule? car votre ange sans tache n'est pas autre chose... Vous me promettez de ne pas aller chez elle, n'est-il pas vrai?

— Je ne vous promets pas cela, répondit Adrienne; vous me permettrez de tenir à ma réputation, et de ne pas m'exposer à des désagrémens qu'une explication toute simple peut si facilement prévenir. Cette femme est redoutable, vous dis-je; quel profit trouverais-je à m'en faire une ennemie?

— Mais elle vous a insultée!

— Parce que les apparences l'ont trompée; raison de plus pour la tirer de son erreur. D'ailleurs ne nous prêche-t-on pas le pardon des injures? et puis, elle m'a envoyé l'autre jour une invitation de bal, et quoique mon deuil m'empêche d'en profiter, je lui dois une visite.

Cette discussion se prolongea sans qu'aucun des deux amans voulût renoncer à son opinion; avant qu'elle fût terminée, ils étaient rentrés dans l'appartement qu'occupait encore dans la rue Taranne Mme de Versan (ainsi se nommait la jeune femme). Adolphe Dauriac y passa une partie de l'après-midi, selon son habitude; au moment où il allait enfin se retirer, un domestique étranger fut introduit jusque dans le salon par la femme de chambre.

— Qu'est-ce donc? dit Adrienne qui éprouva une émotion involontaire en reconnaissant la livrée de Mme de Chantevilliers.

— Madame... c'est une lettre, balbutia le laquais assez embarrassé de son rôle, une lettre que j'avais apportée il y a quelques jours... une invitation de bal... Il paraîtrait qu'il y a eu erreur, car Mme la comtesse.. la redemande..... Et si madame voulait me la remettre...

Adrienne se leva, prit une lettre parmi les papiers épars sur son pupitre, et la donna sans mot dire au domestique.

— Eh bien! voulez-vous encore aller chez elle? s'écria Dauriac dès qu'ils furent seuls.

Il se leva par un bond de fureur, fit plusieurs tours dans le salon à pas précipités, et s'arrêtant brusquement devant Adrienne, qui était restée debout et immobile :

— Cette femme a un mari? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

— Sans doute, répondit Mme de Versan d'un air distrait.

— Quel âge a-t-il?

— Soixante ans, je crois.

— J'en étais sûr. Un vieillard! Ce matin des enfans; tout à l'heure un laquais! Mais cette femme doit avoir d'autres hommes que ceux-là autour d'elle! Elle a certainement un frère, un amant, un ami, quelqu'un enfin qui accepte la solidarité de son insolence et à qui je puisse couper la figure, puisqu'elle, cette odieuse créature, se trouve sous la protection de sa coiffe et de ses jupes!

Emporté par la colère, Adolphe leva la main et fouetta l'air par un simulacre de soufflet qui faillit mettre en pièces la pendule de la cheminée.

La chaleur avec laquelle son amant ressentait l'insulte qu'elle venait de subir plut à Mme de Versan, et calma son dépit mieux que ne l'eussent fait les consolations ou le raisonnement.

— Allons, ne vous emportez pas, dit-elle en le forçant de s'asseoir. Le mal est fait, et il n'est pas de ceux qu'on répare l'épée à la main. Notre mariage, voilà la meilleure réponse aux calomnies qui vont sans doute m'assaillir; car je ne dois pas me faire illusion: après un pareil début elle ne s'en tiendra pas là. Mais que lui ai-je fait? C'est en vain que je me cherche un tort envers elle.

— Votre tort, Adrienne; regardez-vous dans cette glace, vous le verrez.

— Un compliment n'est pas une raison. D'ailleurs, elle est certainement mieux que moi et ne l'ignore pas. Non, sa conduite, en cette circonstance, ne vient pas d'un grief particulier; elle n'est que l'application de ses principes. Ces femmes qui font profession de vertu n'ont ni générosité, ni pitié. Agir ainsi sur un soupçon! en croire une apparence trompeuse plutôt que le témoignage de toute ma vie! me condamner sans m'interroger, sans m'entendre! me traiter avec cette brutalité, et cela gratuitement, car elle sait bien que je suis en deuil, et que je ne serais pas allée à son bal! m'insulter pour le seul plaisir de l'insulte! me chasser de chez elle, Adolphe, me chasser!

Mme de Versan, qui s'était d'abord penchée vers son amant, détourna subitement la tête pour lui cacher les larmes dont l'indignation venait d'humecter ses paupières; mais Adolphe les aperçut malgré ce mouvement, et, à cette vue, sa fureur ne connut plus de bornes.

— Elle vous a fait pleurer, Adrienne, s'écria-t-il; je vous le jure, à son tour elle pleurera. C'est à moi de vous venger, et vous serez vengée. Vous m'avez dit tout à l'heure qu'elle était mariée, et que son mari était un vieillard. Mais que fait-il? Quelle est sa position dans le monde?

— Que fait sa position?

— Répondez-moi, je vous en prie? Habitent-ils Paris? Chantevilliers! Ce nom ne m'est pas inconnu, mais je ne puis dire où je l'ai vu.

— Dans les journaux, probablement; M. de Chantevilliers est député.

— Député, bien! Il n'est pas de la gauche; car ceux-là je les connais tous.

— Il est du centre, dit la jeune femme en essayant de sourire; tout ce qu'il y a de plus centre, et cela depuis huit ans, je crois. Il a vu passer M. Decazes et M. de Villèle; il verra passer peut-être M. de Martignac; peu lui importe. C'est au ministère qu'il est attaché, et non aux ministres. Enfin, c'est un député modèle, et qui, de sa vie, n'a touché à une boule noire.

— De quel département est-il?

— De Bordeaux, où il est président à la cour royale. Mais il habite presque toujours Paris, et y tient maison ouverte, car il est fort riche.

— De Bordeaux, répéta Dauriac; j'en sais assez. Et maintenant le reste me regarde. Il y a ici quelqu'un qui me donnera tous les renseignemens dont j'ai besoin. Dès demain, dès ce soir, je saurai si *cette femme sans reproche et sans peur* est aussi invulnérable que vous voulez bien le dire. En fait d'anges, Adrienne, je ne crois qu'à vous. En y regardant de près, je finirai peut-être par découvrir une tache dans ce prétendu diamant, et alors..... alors je lui ferai connaître le prix de vos larmes.

— Et quel est ce magicien à qui vous allez recourir? demanda M[me] de Versan.

— Un de mes amis; un homme de talent, de caractère et de cœur, que vous connaissez sans doute de réputation : Groscassand (de la Gironde).

— Groscassand (de la Gironde)! qu'est-ce que c'est que ça? dit Adrienne en riant.

Légèrement piqué de l'effet que venait de produire le nom de son ami, Adolphe prit un air sérieux.

— Je ne vous dirai pas comme vous l'avez fait ce matin, répondit-il, voilà une question qui sent l'école de droit; mais j'aurais peut-être le droit de vous dire : voilà une question qui sent la frivolité des femmes. Groscassand, député du département de la Gironde, est un des nouveaux membres de la chambre qui ont le plus d'avenir. Il est

destiné peut-être à recueillir l'héritage de Foy et de Manuel ; car il n'est pas du centre, lui ! il est de la gauche, de la gauche pure ; il est...

— Vous savez que je vous ai défendu de me parler politique, dit la jeune veuve ; et puis il est cinq heures.

A ces paroles équivalentes à un congé, Dauriac se leva, et sortit enfin après avoir épuisé les interminables adieux que se font les amans lorsque, séparation cruelle, ils ne doivent se revoir que le lendemain.

Sans perdre de vue un seul instant le projet vindicatif qu'il n'avait qu'ébauché, le futur mari de Mme de Versan dîna à la hâte au café Desmares, et se rendit ensuite à la rue Courty. Ce lieu, dont le nom frappe probablement pour la première fois les yeux de la plupart de nos lecteurs, n'est en réalité qu'une ruelle de fort mesquine apparence dont beaucoup d'étudians dédaigneraient le séjour, mais où se logent, sans crainte de déroger, un grand nombre de députés de province. Le voisinage du palais Bourbon, et peut-être aussi les modiques loyers de ses hôtels garnis, lui attirent cette préférence parlementaire. C'est là que M. Groscassand (de la Gironde) avait élu domicile pour la session ouverte depuis plus de deux mois. Indépendamment d'un cabinet sans cheminée qui avait la prétention d'être une chambre à coucher, l'appartement de l'honorable député se composait d'une grande pièce servant à la fois de salon de réception, de cabinet de travail et de salle à manger. Un tapis montrant la corde couvrait le carreau jusque devant les pieds des fauteuils et du canapé en vieux velours d'Utrecht, qui en garnissaient à peu près le pourtour; une table ronde au milieu de la chambre, sur la cheminée une pendule représentant Vénus accroupie, sujet quelque peu anacréontique pour le logis d'un mandataire de la nation, les bustes en plâtre de Voltaire et de Rousseau, qui, du haut de deux socles opposés l'un à l'autre, se souriaient d'un air sournois, telles étaient les pièces principales qui complétaient l'ameublement. Au moment où Adolphe entra dans ce salon à toutes fins, plusieurs personnes s'y trouvaient, attendant le retour du député que retenait à la chambre une séance prolongée au-delà de l'heure accoutumée. Habitué aux mœurs de la maison, le jeune homme s'approcha de la cheminée sans accorder une grande attention à ses voisins, dont les figures lui étaient inconnues; il ralluma le feu près de s'éteindre, s'assit à la meilleure place près de la lampe, s'empara du *Constitutionnel* qu'il trouva sur la table, et le lut sans y comprendre un mot, car le visage

dédaigneux de la comtesse de Chantevilliers s'interposait obstinément entre le journal et lui. Sa rêverie dura long-temps, favorisée par le religieux silence que chacun paraissait se faire une loi d'observer; mais, à la fin, un bruit de voix et de pas, qui retentit au dehors, y mit un terme ainsi qu'à l'attente générale. A l'exception d'Adolphe, tout le monde se leva même avant que la porte fût ouverte; elle s'ouvrit enfin, et le maître du logis fit son entrée dans le salon, suivi de deux jeunes gens qui remplissaient auprès de lui le rôle d'écuyers.

M. Groscassand (de la Gironde) était un grand et gros homme de quarante-cinq ans, qui, au premier coup d'œil, semblait né pour les luttes de l'arène et non pour celles de la tribune. La carrure de ses épaules, le large développement de tous ses membres promettaient une vigueur herculéenne et attiraient l'attention plus que ne le faisait d'abord sa physionomie dont le type vulgaire laissait pourtant soupçonner, après quelque examen, une organisation intelligente et une capacité réelle. Ses yeux petits, mais pleins de feu, pétillaient sous des sourcils courts et larges d'une extrême mobilité; sa figure, osseuse et chaude de carnation, était surmontée d'une chevelure brune et crêpue à laquelle la maturité de l'âge avait enlevé sur le sommet de la tête une couronne aussi nettement découpée que la tonsure d'un moine. Enfin, pour compléter la description de la personne par celle du costume, le membre du côté gauche portait un vêtement complètement noir, habitude contractée dans la pratique du palais, car, et nous ne devons pas négliger de le dire, M. Groscassand (de la Gironde) était avocat.

Le député de Bordeaux traversa son salon d'un air magistral, en saluant de la main, mais sans se découvrir, les personnes qu'il y trouvait réunies; il entra tout d'un trait dans la chambre à coucher, d'où il ressortit presque aussitôt, tête nue, après avoir changé son habit contre une robe de chambre à carreaux écossais. Ainsi rendu au laisser-aller de la vie privée, il vint se poser devant la cheminée contre laquelle il s'appuya en croisant ses mains derrière le dos; s'adressant alors à ses hôtes qui s'étaient rangés en demi-cercle devant lui :

— Eh bien! messieurs, dit-il d'une voix richement timbrée et qui annonçait le tribun, la séance a été chaude. J'ai vu l'instant où l'amendement de Jars passait. Cent quatre-vingt-deux voix pour, cent quatre-vingt-douze contre; dix voix de majorité, pas une de plus. Si nous en gagnions cinq seulement, le projet Portalis serait à bas;

projet *déplorable!* pour me servir du mot que nous avons mis à la mode dans l'adresse. Pour ma part, je ne le cache pas, j'aimerais mieux la loi de Peyronnet, la loi *de justice et d'amour;* elle avait, du moins, le mérite de la franchise. — Ah! bon soir, Dauriac; sortez-vous de la chambre? Je vous avais dit hier que je parlerais aujourd'hui, mais j'ai cédé la parole à Casimir Périer; ce sera pour demain. — Que désirez-vous, monsieur? continua le député en adressant la parole à un jeune homme tout habillé de noir, qui se tenait à sa droite le cou tendu et la bouche béante.

— Monsieur, répondit celui-ci en tirant de sa poche une lettre presque aussi large qu'une dépêche ministérielle, c'est de la part de mon père, M. Chaumenu, propriétaire à Bordeaux, un des électeurs qui ont eu l'honneur de vous nommer député.

— Hum! fit M. Groscassand qui fronça ses larges sourcils et décacheta la lettre avec une lenteur annonçant une parfaite indifférence pour ce qu'elle pouvait contenir. — Hum! répéta-t-il après l'avoir parcourue du haut en bas d'un seul coup d'œil, — une place! Monsieur votre père vous adresse à moi pour que je vous fasse avoir une place, et il me rappelle à ce sujet que j'ai eu sa voix aux dernières élections. C'est une marque d'estime qu'il m'a donnée, c'est un insigne honneur qu'il m'a fait, et je vous prie de lui dire que je ne l'oublie pas; mais quant à une place, monsieur, je n'en ai point à donner, et ces messieurs le savent bien. Ce n'est pas sur les bancs du côté gauche qu'il faut chercher les distributeurs de graces et de faveurs. Si nous renversons le ministère, alors peut-être aurai-je plus de crédit; et soyez sûr qu'alors le fils de mon honorable concitoyen, monsieur Boismenu...

— Chaumenu, dit le jeune Gascon.

— Le fils, dis-je, de l'honorable M. Chaumenu peut être sûr d'être le premier pour qui je me ferai solliciteur.

Une inclination de tête accompagnée d'un geste expressif annoncèrent à M. Chaumenu fils que son audience était finie; le Bordelais salua profondément le représentant de sa ville natale, et sortit d'un air très mélancolique.

— Et vous, messieurs, avez-vous aussi des places à me demander? dit alors M. Groscassand (de la Gironde), en parcourant d'un regard assez railleur le cercle formé autour de lui.

— Quant à moi, monsieur, je ne vous importunerai pas long-temps, répondit un petit homme portant perruque. Je suis de Blaye, monsieur; et en cette qualité dépositaire d'une pétition des médecins de

cette ville contre les remèdes et médicamens débités par les sœurs de charité.

—Fort bien, je me charge de cela, dit le député en prenant le papier qu'il jeta sur son bureau; mais ne pourriez-vous pas nous avoir aussi quelques pétitions contre les jésuites; il est question d'une charge à fond sur les révérends pères, et une masse de pétitions bien étoffées ferait bon effet.

—Certainement, monsieur, cela est facile, répondit le petit homme, et je vais m'en occuper sur-le-champ.

—Monsieur, dit un troisième personnage en déployant un grand cahier; c'est la souscription aux lettres politiques, religieuses et historiques de M. Cauchois-Lemaire; deux volumes in-octavo, prix quinze francs; très beau papier. Tous ces messienrs de la chambre ont souscrit, les nôtres bien entendu; M. Lafayette, M. Benjamin Constant, M. Casimir Périer, M...

—Allez-vous nous réciter les litanies du côté gauche? interrompit M. Groscassand avec impatience et en arrachant des mains du commis le cahier de souscription, où il écrivit son nom; — il n'est pas de jour où l'on ne vienne me mettre ainsi le pistolet sous la gorge.

—Deux forts volumes, monsieur, dit le commis; belle édition, Cauchois-Lemaire.

—C'est bon, c'est bon; c'est quinze francs jetés à l'eau, mais mes clients de Bordeaux les repêcheront.

En ce moment un domestique de l'hôtel ouvrit la porte et vint placer près de la cheminée une petite table où se trouvait un dîner tout servi, comme cela se pratique au théâtre dans les pièces où l'on mange; seulement les mets étaient bien de chair et d'os, et non de carton. A la vue de son repas, le député bordelais éprouva une double satisfaction, car il avait faim et ses hôtes l'ennuyaient.

—Mille pardons, messieurs, de la manière sans façon dont je vous reçois, dit-il en se mettant à table; mais un député de l'opposition n'est pas tenu d'être très fort sur l'étiquette; d'ailleurs, je suis vilain, comme dit Béranger: mon grand père était laboureur et je m'en honore! Je ne dîne pas chez les ministres moi, et mon dîner est trop modeste pour que je vous offre de le partager. Excusez-moi si je ne vous retiens pas; il faut que je me mette au travail aussitôt après mon dîner, car je parlerai demain, et la matière est grave; il s'agit de savoir si nous aurons oui ou non la liberté de la presse. Vous comprenez que l'intérêt général absorbe mon temps aujourd'hui: au re-

voir donc, messieurs. Dauriac, ne vous en allez pas, vous savez que nous avons à travailler ensemble.

Les fâcheux étant partis, M. Groscassand (de la Gironde) poussa un soupir de soulagement et avala rapidement le potage.

— Eh bien! *quid novi?* demanda-t-il en se versant à boire; j'avais quelque chose à vous dire; ah! m'y voici. Vous vous rappelez que l'an dernier, après le retrait de la loi sur la presse, les étudians des écoles allèrent en corps chez plusieurs députés, Sébastiani, Royer-Collard, Benjamin Constant, etc. Je ne suis point partisan de ces démonstrations processionnelles; c'est une imitation de l'Angleterre, et vous savez que je suis girondin; mais cependant si nous culbutons la loi Portalis et que ces visites se renouvellent, il ne serait peut-être pas mal qu'on vînt chez moi. Vous comprenez que ce n'est pas une sotte vanité qui me fait penser à cela, mais enfin je suis à la brèche depuis le commencement de la session; demain encore je compte donner un rude coup de collier : on doit me soutenir. Voilà Foy et Manuel qui sont morts, il faut des noms nouveaux pour les remplacer, et, entre nous, quand je regarde autour de moi, je ne vois pas de concurrens fort redoutables. Vous avez beaucoup d'amis dans les écoles, vous pourriez donc préparer cela de telle manière qu'à la première occasion la chose allât d'elle-même.

— Comptez sur moi, répondit Adolphe; mais je vous en prie, trêve à la politique pour ce soir; j'ai des renseignemens à vous demander sur une chose qui m'intéresse vivement.

— Parlez; je vous écoute.

— Qu'est au juste la famille de Chantevilliers?

— Chantevilliers? dit le député; voici son signalement en deux mots : *ventru* passé, présent et futur; il est mon compatriote comme vous savez sans doute, et je le connais depuis long-temps; que Dieu lui pardonne les procès qu'il m'a fait perdre! Il est président de chambre là-bas, mais il ne bouge pas de Paris, et notre barreau s'applaudit fort d'en être débarrassé, car c'est un âne bâté; bon homme au fond.

— Et sa femme? dit Adolphe.

— Sa femme, répéta M. Groscassand en tenant sa fourchette et son couteau suspendus sur son assiette. — Oh! sa femme, c'est autre chose; c'est une gaillarde celle-là!

— Une gaillarde! s'écria Dauriac surpris. On m'a parlé d'elle au contraire comme d'une femme supérieure, comme d'une vertu à vingt-quatre carats.

— C'est à peu près cela que j'ai voulu dire, quoique, je me vois obligé d'en convenir, l'expression dont je me suis servi n'ait rien de parlementaire. Mais à quel propos me demandez-vous des renseignemens sur Mme de Chantevilliers? Êtes-vous amoureux d'elle, par hasard?

— Supposez que je sois amoureux d'elle, dit Adolphe en se tenant sur la réserve.

— Dans ce cas, je vous dirai ce qu'on chante dans *la Dame Blanche: prenez garde!* d'aussi habiles, d'aussi forts que vous ont brûlé leurs ailes à ce flambeau.

— Vous, peut-être? dit le jeune homme à qui n'avait pas échappé le sourire mystérieux de son interlocuteur.

— Peut-être, reprit M. Groscassand d'un ton sérieux.

— Eh bien alors, au risque d'être indiscret, je dois vous supplier de vous expliquer.

— Mon cher ami, vous me laissez trop lire dans votre jeu, repartit l'avocat-député; vous êtes amoureux de Mme de Chantevilliers. On vous aura dit que je l'avais aimée autrefois, et vous voudriez exploiter mes souvenirs à votre profit; le coup est bien conçu, mais mal exécuté.

— Ainsi vous l'avez aimée, dit Adolphe.

— Pourquoi vous ferais-je un mystère de ce qui a été connu de tout Bordeaux? il y a douze ans de cela, car c'était en 1816, elle avait alors vingt-cinq ans au plus et elle était belle! il n'y a pas à la cour des Tuileries une femme plus complètement belle qu'elle ne l'était alors. Elle avait déjà son port de reine avec plus de souplesse et de légèreté; depuis elle a pris de l'embonpoint; du reste, ce n'est pas à moi d'y trouver à redire, car je n'ai pas trop maigri de mon côté, quoiqu'on prétende que l'amour malheureux soit un dessiccatif souverain.

— Votre amour a donc été malheureux? demanda Dauriac qui écoutait avec un intérêt extrême.

— Tout ce qu'il y a de plus infortuné. Vous comprenez qu'au bout de douze ans la blessure est cicatrisée; mais alors je fus pendant quinze mois assez désespéré pour être tenté dix fois par jour de m'aller jeter dans la Gironde; je n'en ai rien fait, ce dont je m'applaudis fort aujourd'hui.

— Elle en préférait donc un autre?

— Un autre? dit M. Groscassand d'une voix où perçait l'orgueil; — personne au monde, mon cher: plusieurs avant moi avaient tenté de lui plaire, plusieurs l'ont essayé après moi; mais il n'en est pas un

seul qui puisse se vanter d'avoir obtenu d'elle seulement cela. En disant ces mots, le Bordelais fit claquer l'ongle de son pouce sous sa maîtresse dent.

—Mais c'est donc réellement une femme vertueuse, imprenable? dit Adolphe, assez désappointé en voyant le peu de succès de son enquête.

—Vertueuse, oui; imprenable, vous me permettez de le croire puisque j'ai échoué.

—Ainsi pas un amant, pas une intrigue, pas un moment d'oubli dans toute sa vie?

—Cœur sans faiblesse, réputation sans tache, dit le député, qui ajouta d'un air sardonique: —Vous voyez, mon cher, que la partie est digne de vous.

—Ces choses-là sont faites pour moi, se dit le vengeur d'Adrienne avec dépit; dans son auréole de perfection et de vertu, cette femme n'est pas une femme, c'est un être de raison; et alors où la frapper?

Le souvenir de ses anciennes amours n'avait porté nulle atteinte à l'appétit de M. Groscassand, qui, ayant achevé son dîner, se leva de table.

—Eh bien! qu'avez-vous résolu? demanda-t-il à son hôte en changeant subitement de conversation; —continuez-vous votre stage et débutez-vous au barreau? ou vous décidez-vous à tenter fortune dans le commerce? parlerai-je à Laffite ou à Périer?

—Je vous remercie, répondit Adolphe d'un air distrait; j'ai une place.

—Une place! et quelle place? demanda le député libéral.

—Un emploi au ministère de l'intérieur.

—Une place du gouvernement! s'écria M. Groscassand (de la Gironde) en faisant tonner sa voix de basse-taille, —une place du gouvernement! vous, Dauriac! vous que j'estime et que je nomme mon ami! c'est impossible; vous vous moquez de moi.

—Nullement, je vous assure, répondit Adolphe assez surpris de cette sortie imprévue; vous savez bien que j'ai peu de fortune.

—Travaillez, dit le collègue de Benjamin Constant.

—C'est précisément pour travailler que j'ai sollicité un emploi.

—Un emploi du gouvernement! c'est une plaisanterie! quand je vous dis: travaillez! j'entends parler d'un travail noble, et non d'un labeur servile. Vous êtes avocat; que ne plaidez-vous? le barreau est un état indépendant, honorable, et quand on réussit, on est assuré d'un résultat très positif; moi, par exemple, mon cabinet à Bor-

deaux me rapporte de vingt-cinq à trente mille francs : que serait-ce à Paris ?

— Mais considérez que votre position est faite et que la mienne est à faire. Vous avez du talent, en aurai-je, moi ? Enfin, vous êtes à Bordeaux et je suis à Paris. Avez-vous calculé ce qu'est la concurrence dans ce pays-ci, et sur combien de centaines de mes confrères je devrais marcher pour arriver ?

— Eh bien ! entrez dans le commerce ! je vous ai déjà offert mes services auprès de nos seigneurs de la finance.

— Dépendance pour dépendance, dit Adolphe froidement, j'aime mieux servir mon pays qu'un banquier.

— Votre pays ! c'est ici que je vous tiens, s'écria M. Groscassand aussi chaleureusement que s'il eût été à la tribune ou à l'audience ; — et qu'appelez-vous le pays, je vous prie ? est-ce le gouvernement ou la nation ? le ministère ou trente millions de Français qui n'ont aucune part aux emplois ? Je sais que beaucoup de gens, qui se prétendent libéraux, ne se font aucun scrupule d'accepter des places du gouvernement ; ils sont même plus acharnés que les autres à les solliciter, témoin ce Boismenu ou Chaumenu, qui a porté jadis le bonnet rouge et qui m'expédie aujourd'hui son imbécile de fils pour que j'en fasse un valet de Charles X. Ce ne sont pas ces hommes-là que vous devez prendre pour modèle, mon jeune ami ; car à cette imitation vous auriez bientôt perdu ce qui est plus précieux que toutes les fortunes de la terre, l'estime des autres et de vous-même. Il faut savoir choisir entre Rome et Carthage. Si vous acceptez une place du gouvernement, devenez le vassal, l'homme-lige, le serf du gouvernement, c'est votre devoir, puisque on vous paie ; mais alors quelle figure ferez vous dans nos réunions, dans nos clubs où se fait sentir un besoin d'épuration, car il s'y introduit chaque jour de faux frères ? Savez vous ce que penseront vos amis les plus intimes, ce que diront bien haut vos ennemis ? Ils penseront, ils diront : Voici Dauriac, Dauriac qui s'est vendu !

En prononçant ce dernier mot, M. Groscassand (de la Gironde) leva la main droite à la hauteur de l'œil gauche, tira de haut en bas un fendant formidable qui dans sa ligne diagonale n'atteignit heureusement que le vide, et resta sur cette pose, assez content au fond de son éloquence.

— Vendu, jamais ! s'écria Dauriac en levant les deux bras par un geste non moins pathétique.

— On le dira, on le croira, et l'on aura raison, car les apparences

vous condamneront; chacun alors s'éloignera de vous et s'empressera de vous renier. Heureux encore si vous n'entendez pas siffler à vos oreilles comme des balles meurtrières les mots d'espion et d'agent provocateur.

— Monsieur, dit Adolphe en pâlissant, celui qui prononcerait un pareil mot le paierait de sa vie, s'il ne me tuait pas.

— Jeune homme, répondit le député de Bordeaux de son accent le plus solennel: j'ai l'habitude de dire la vérité à tout le monde, amis comme ennemis; je vous vois sur le bord d'un abîme, il est de mon devoir de vous le montrer, puisque vous ne l'apercevez pas.

— Je ne suis pas si intéressé que vous paraissez le croire, reprit le jeune homme avec un amer sourire; j'ai été pauvre, et je saurais l'être encore, quoique j'aie maintenant des raisons légitimes pour désirer, je ne dis pas la richesse, mais le bien-être. Si je savais que cette place pût faire élever le moindre doute sur la sincérité de mes opinions, sur l'intégrité de mon honneur, je donnerais ma démission dès demain.

— Je vous conseille de la donner ce soir même; il ne faut jamais remettre au lendemain une bonne résolution.

— Est-ce sérieusement et consciencieusement que vous parlez ainsi? songez qu'il ne s'agit pas de moi seul; je vais me marier.

— Je ne donnerais pas un autre conseil à mon frère, dit le membre du côté gauche.

— Adieu! répondit Adolphe, je vous quitte, car il est tard; mais je vous prouverai bientôt qu'il y a de l'écho dans mon ame, lorsqu'on prononce devant moi les mots d'honneur et de loyauté.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main que M. Groscassand prolongea en manière d'encouragement pathétique, ou de congratulation anticipée. Adolphe sortit ensuite de l'appartement du député et regagna son logis, à pied, en se livrant le long du chemin à des méditations d'une nature peu égayée.

— Voilà une triste journée, se dit-il pour conclusion en rentrant chez lui; mille écus de rente perdus sans que j'en aie touché une obole! car mon parti est pris, entre l'honneur et l'intérêt il n'y a pas à hésiter; ce Groscassand est un homme antique, il aurait dû naître à Sparte: sa franchise est un peu crue; mais quand on est comme lui trempé dans l'acier on a le droit d'être sévère pour les autres. Il paraît que la vertu est inséparable de l'austérité, de l'intolérance même; car enfin cette comtesse de Chantevilliers que je déteste, c'est par une vertu poussée jusqu'au fanatisme qu'elle a ce matin blessé si

cruellement Adrienne. Pourquoi le contact de ces êtres supérieurs est-il parfois si rude et si déplaisant? et par quelle raillerie faut-il qu'un des jours les plus tristes de ma vie soit précisément celui où je me suis trouvé en face de ces deux phénix? une femme irréprochable et un homme incorruptible!

Une nuit d'insomnie confirma Dauriac dans la double détermination de conserver au prix de sa place l'estime de son honorable ami le mandataire du peuple, et de châtier l'arrogance de Mme de Chantevilliers, dût-il, pour atteindre ce modèle d'une perfection surhumaine, la poursuivre jusque dans le ciel, comme autrefois Diomède attaquait sans scrupule les divinités de l'Olympe. Le premier de ces projets étant de beaucoup le plus facile à accomplir, l'amant de Mme de Versan résolut de l'exécuter sans retard, avant même d'avoir revu la femme qu'il aimait et dont il redoutait les remontrances. Après déjeuner, il se rendit au ministère de l'intérieur et y pénétra sans difficulté, car sa figure connue du concierge lui assurait déjà les prérogatives d'un habitué de la maison. Il se dirigea sans hésitation dans le dédale des corridors, et arriva bientôt devant le cabinet de M. Sabathier, dont la porte lui fut ouverte aussitôt par un domestique portant la livrée ministérielle.

Le sanctuaire du chef de division offrait l'aspect froid et guindé, qui semble l'uniforme obligé de la bureaucratie; selon l'usage, des bibliothèques à casiers remplis de cartons verts en garnissaient les parois. Dans le milieu, une grande table couverte d'un tapis, çà et là quelques siéges en acajou, complétaient l'ameublement dont le morceau principal était le buste de Charles X, placé sur un socle inamovible qui avait supporté la tête de Napoléon et attendait celle de Louis-Philippe.

A l'angle de la cheminée, devant un petit bureau surchargé de papiers, M. Sabathier était assis sur un de ces fauteuils dont le dossier très bas ne permet ni le sommeil ni la rêverie, et que les travailleurs affectionnent en raison même de cette incommodité. Une peau de loup étendue sous la table qu'entourait un paravent, à l'abri duquel l'employé supérieur avait le faux air d'un saint dans sa niche, annonçait seule cette préoccupation du bien-être qui porte l'homme à embellir son gîte habituel; à part cet échantillon, non pas du luxe, mais du confortable, un anachorète eût avoué le mobilier de cette espèce de cellule administrative. Au bruit de la porte, M. Sabathier leva la tête; mais il la baissa aussitôt en reconnaissant Adolphe et continua la lecture d'un mémoire qu'il feuilletait avec une rapidité, fruit de

l'habitude, et en lisant cinq ou six lignes à la fois. Accoutumé à ce genre de réception, Dauriac s'approcha de la cheminée et attendit que son protecteur lui adressât la parole. Après avoir achevé sa lecture, celui-ci écrivit une annotation en marge du mémoire qu'il plaça soigneusement dans un des casiers de son bureau, et, relevant ses lunettes au-dessus de son front chauve, il fixa sur le jeune homme un regard railleur.

— Savez-vous, Dauriac, lui dit-il, que si nous étions encore sous la tutelle du parti prêtre, votre nomination courrait grand risque d'être révoquée? Les promenades en tête-à-tête sont fort agréables, sans doute; mais pour vous les permettre, vous devriez attendre qu'il y eût des feuilles au Jardin-des-Plantes; en ce moment il est trop difficile d'y éviter les rencontres fâcheuses.

— J'étais bien sûr d'être grondé, répondit Adolphe en souriant.

— C'est envié qu'il faut dire, répliqua gaiement le vieillard; si vous avez peu de raison, du moins vous n'avez pas mauvais goût; ce qui serait pire. Elle est fort bien, cette petite femme.

— Cette femme sera ma femme avant trois mois, dit Dauriac d'un ton sérieux.

— En ce cas, je m'invite à la noce et je prétends y danser avec la mariée. Si j'ai eu d'abord une mauvaise pensée, ne m'en veuillez pas, mon ami; mais avouez que les apparences m'y autorisaient un peu. Entre nous, il n'est pas trop d'usage de se promener ainsi, sans chaperon, avec la personne qu'on veut épouser.

— Je le sais, monsieur; et je me suis déjà repenti de cette imprudence.

— Vous faites bien de vous marier, reprit M. Sabathier, vous savez que je vous en ai donné plus d'une fois le conseil. Une femme et une place, avec ces deux liens il est difficile qu'un homme s'écarte du bon chemin. Quant à votre place, c'est une affaire terminée, et il ne reste qu'à vous y installer. Votre chef de bureau doit venir dans mon cabinet ce matin; ne vous en allez pas, je vous présenterai à lui. C'est un homme de mérite, et avec qui vous serez fort bien.

— Monsieur, répondit le jeune homme avec embarras, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour l'intérêt que vous m'avez témoigné en cette occasion.... Il me serait bien doux de ne devoir ma position qu'à vous, l'ancien ami de mon père.... J'espère que vous n'attribuerez jamais à un sentiment d'ingratitude l'impossibilité où je me trouve de profiter de vos bontés.

— Qu'est-ce à dire? demanda M. Sabathier en enlevant ses lunettes par un geste fort vif; vous ne voulez plus de cette place?

— Je dois la refuser, dit Adolphe.

— Et pour quel motif? En avez-vous obtenu une meilleure?

— Non, monsieur.

— Vous avez hérité?

— Non, monsieur.

— La femme que vous épousez est donc millionnaire?

— Elle n'est pas plus riche que moi.

— Alors vous avez gagné un quaterne à la loterie?

— Rien de tout cela, monsieur; ma position n'est point changée.

— Dans ce cas, ne pouvez-vous ou ne voulez-vous pas m'expliquer ce qui a si subitement changé vos sentimens? demanda le chef de division en regardant le jeune homme en face.

— Monsieur, répondit celui-ci, qui hésitait encore malgré lui, je ne vous ai jamais caché mes opinions; ce sont elles qui m'empêchent d'accepter une faveur d'un pouvoir pour lequel je ne me sens aucune affection.

— Vos opinions! s'écria le vieillard en haussant les épaules; avant-hier elles vous permettaient de servir le gouvernement, et aujourd'hui elles vous le défendent! Que vous est-il donc arrivé depuis vingt-quatre heures? Une pareille détermination ne vient pas de vous seul, j'en suis certain; elle vous a été suggérée par quelque influence étrangère. Écoutez-moi, Dauriac; vous êtes un cerveau brûlé, comme l'était votre père, à qui je n'ai jamais épargné les leçons; je ne serai pas plus indulgent pour vous que je ne l'étais pour lui. Que signifie cette folie? Vous avez pour tout bien quatre mille livres de rente, car je connais votre fortune, et vous refusez un emploi qui doublerait votre revenu en attendant mieux, et cela au moment de vous marier! Allons donc, ça n'a pas le sens commun. Répondez-moi franchement : qui avez-vous vu depuis avant-hier?

— Je n'ai pas besoin d'avertissement pour remplir un devoir, répondit Adolphe d'un ton sentencieux.

— Voilà une phrase digne de Sparte, reprit le chef de division; mais veuillez vous rappeler que nous sommes à Paris. Encore une fois, qui vous a donné ce beau conseil? Ce ne peut être votre future; les femmes ont plus de raison que cela.

— En pareille matière, on consulte ses amis politiques avant sa femme.

— Et l'on fait une sottise neuf fois sur dix. Mais sortons des généralités; n'osez-vous me citer ces amis politiques qui s'opposent à ce que vous gagniez votre vie en servant l'état?

— Et pourquoi ne le ferais-je pas? dit Adolphe avec vivacité.

— Nommez-les donc, reprit le chef de division toujours impassible.

— Je vous en nommerai un seul, répondit le jeune homme, qui eût été fort embarrassé de doubler la citation. Vous connaissez déjà le nom que je vais prononcer, et vous avouerez, j'espère, que celui qui le porte a le droit d'être écouté lorsqu'il donne un conseil.

— Enfin, quel est ce nom? Épictète ou Socrate?

— Groscassand de la Gironde! répondit Dauriac d'un ton ferme et grave.

— Le député du côté gauche? demanda M. Sabathier qui retint au bord de ses lèvres minces et décolorées un de ces sourires silencieux, dont Cooper a fait une des graces caractéristiques de Bas-de-Cuir.

— Il n'y a pas à Paris deux hommes qui portent ce nom, dit Adolphe sans se dérider.

Le chef de division se leva, et passa dans une petite pièce attenant à son cabinet; là, ayant ouvert une armoire, il y prit, parmi beaucoup de papiers, un cahier dans lequel il lut une demi-page environ, et qu'il remit ensuite à sa place; puis il referma l'armoire dont il serra la clé dans sa poche, et revint s'asseoir sur son fauteuil.

— Oh! vous avez beau consulter votre grimoire, lui dit le jeune homme avec un rire affecté; — Groscassand est un homme antique et incorruptible, qu'un parti peut offrir à ses ennemis comme à ses amis. C'est un or très pur, comme dit la Bible, et vous serez bien habile si vous y découvrez le moindre grain d'alliage. Ses preuves sont faites, voyez-vous; car depuis qu'il est homme politique, les tentations ne lui ont pas été épargnées, et il y a toujours répondu par le dédain qu'elles méritent. Il est notoire qu'il a refusé la croix d'honneur et une place de conseiller à la cour de Bordeaux.

M. Sabathier écouta ces paroles avec une sorte d'indulgence compatissante, en aspirant lentement une prise de tabac.

— Mon cher ami, demanda-t-il ensuite, quel âge avez-vous? vingt-quatre ans, je crois?

— Vingt-cinq passés, répondit Adolphe.

— Alors vous êtes un peu jeune pour votre âge; ce n'est point un malheur assurément; les illusions s'envolent toujours assez vite!

Mais cependant vous feriez bien de vous défier de cet engouement irréfléchi que vous apportez souvent dans l'appréciation des choses et des hommes. Celui qui, comme vous, se destine aux affaires, doit se tenir en garde contre l'optimisme. Il y a toujours quelque chose de niais à voir en rose; en ce moment, par exemple, votre admiration pour M. Groscassand vient de vous faire parler comme un enfant serait à peine excusable de le faire. Apprenez d'abord que personne ne refuse la croix d'honneur par la raison qu'on ne l'accorde qu'à ceux qui l'ont sollicitée; la prétention de votre honorable ami n'est donc qu'une vanterie.

— Ce n'est pas lui qui m'en a parlé.

— Quant à la place de conseiller à la cour de Bordeaux, il aurait pu l'obtenir, et n'a voulu faire aucune démarche pour cela; le fait est vrai; mais qu'est-ce qu'il prouve? C'est que Groscassand préfère son cabinet d'avocat, qui, bon ou mal an, lui rapporte une trentaine de mille francs, à une place honorable, sans doute, mais dont le traitement n'est que de mille écus. Appelez-vous héroïsme ce calcul d'arithmétique? D'après la manière dont notre homme se pose à la chambre et le soin qu'il a de se mettre en avant à la moindre occasion, il est évident qu'il nourrit des prétentions beaucoup plus élevées que cette retraite d'invalide. L'héritier de Foy et de Manuel (n'est-ce pas là le titre qu'on lui donne?) veut être procureur-général ou premier président, et cela dès sa première session; l'an prochain, si le côté gauche va bien, il ne tiendra pas le gouvernement quitte à moins de la simare de garde-des-sceaux.

— Permettez-moi de vous interrompre, s'écria Dauriac avec chaleur, vous avez contre Groscassand les préventions les plus injustes; il est incapable de se vendre, et je répondrais de son honneur sur ma tête.

— Votre tête est fort bien sur vos épaules, répondit froidement le chef de division; soyez moins prompt à la mettre au jeu.

— D'ailleurs, sans parler de ce que lui rapporte son cabinet, Groscassand est riche; l'indépendance de sa fortune égale celle de son caractère, et il n'a, dès à présent, rien à envier. Chef du barreau dans son pays, orateur distingué à la chambre; qu'a-t-il besoin de places ou d'honneurs? Je vous le répète, c'est une ame noble et de forte trempe, à l'abri de l'ambition et au-dessus de la vénalité.

— Reste alors la vanité; et des défauts de la cuirasse ce n'est pas le moins large.

— Oh! vous ne croyez à rien, dit Dauriac avec une vertueuse ironie.

M. Sabathier prit les pincettes, et par un mouvement méthodique, retourna une des bûches qui brûlaient dans la cheminée.

— Que diriez-vous, reprit-il ensuite en regardant fixement son interlocuteur, si avant la fin de la session votre honorable ami se trouvait retourné de gauche à droite, comme vient de l'être ce morceau de bois?

— C'est impossible, s'écria le jeune homme.

— Écoutez, reprit le chef de division, vous pensez bien que nous ne sommes pas embarrassés de cette place que vous avez l'air de dédaigner aujourd'hui; j'ai là dans mes papiers les noms de plus de soixante candidats, qui tous se trouveraient fort heureux de vous y remplacer; mais par considération pour le souvenir de votre père et aussi par amitié pour vous-même, je ne veux pas accepter, en ce moment, votre démission. Je vous donne quinze jours pour réfléchir; d'ici là, qui sait? vous verrez peut-être votre avocat aux mœurs antiques votant avec le ministère?

— Dans ce cas-là, dit Adolphe, nommez-moi votre garçon de bureau; je vous jure d'accepter cet emploi.

— Ça ne serait pas l'affaire de Jacquart, répondit M. Sabathier en tournant la tête vers le personnage dont il prononçait le nom, et qui venait d'entrer dans le cabinet. — Qu'y a-t-il, Jacquart?

Le garçon de bureau s'avança vers son chef et lui dit à demi-voix quelques paroles qu'Adolphe ne put entendre.

— Ah! ah! dit le vieux chef de division, j'aurais parié qu'elle viendrait aujourd'hui. Laissez monter cette dame.

Le domestique sortit, et Dauriac s'apprêtait à l'imiter; mais son protecteur le retint par un signe accompagné d'un mystérieux sourire.

— Je suis sûr, dit le vieillard, qu'en ce moment vous vous vengez de ma mauvaise pensée d'hier; malheureusement vous avez tort. A mon âge on peut recevoir sans danger les plus séduisantes solliciteuses. Êtes-vous discret?

— Comme la tombe, répondit l'admirateur de M. Groscassand.

— En ce cas, entrez là, reprit M. Sabathier en montrant du doigt le cabinet où lui-même avait pénétré un instant auparavant; surtout ne faites pas de bruit.

Dauriac n'eut que le temps d'obéir, car la porte s'ouvrit pour la seconde fois; du gîte où il s'était réfugié précipitamment il entrevit

alors une femme de fort noble apparence, dont la toilette offrait toutes les recherches de simplicité que comporte un négligé du matin, et sa curiosité se changea en une surprise mêlée de quelque émotion, lorsque dans cette belle personne il eut reconnu sa mortelle ennemie, M$^{me}$ de Chantevilliers.

— Que vient faire ce dragon de vertu dans le terrier de ce vieux renard sans foi ni loi?

Telle fut la question que s'adressa l'employé démissionnaire, en restant l'oreille collée contre la fente de la porte, en dépit de la discrétion dont il venait de se vanter.

M. Sabathier alla galamment au-devant de la comtesse, qui, avec une familiarité fort étrangère à ses habitudes, s'assit sur la chaise que venait de quitter Adolphe sans vouloir accepter un fauteuil.

— Non, non, dit-elle en forçant le chef de division de se rasseoir à son bureau; pas de cérémonies avec moi, ou je ne reviendrais plus vous voir. Vous savez que c'est une chose convenue. Je n'ai pas voulu passer devant le ministère sans venir vous gronder!

— Qu'ai-je donc fait, madame? demanda le vieillard d'un air courtois; je vous jure que ma conscience ne me reproche rien.

— N'est-ce rien que de négliger aussi cruellement ses amis? Comment, vous savez que je reste chez moi tous les mercredis, et depuis un mois que mon salon est ouvert vous n'y avez pas mis les pieds. Avouez que c'est bien mal.

— Je vais si peu dans le monde...

— Est-ce que nous sommes le monde pour vous? Vous ne parviendrez pas à vous excuser, je vous en préviens, et la seule manière d'obtenir votre pardon, c'est de me promettre de venir après-demain. J'ai un bal. Vous avez dû recevoir une invitation; mais j'ai voulu vous la réitérer de vive voix pour vous ôter tout prétexte de refus.

— Vous me voyez comblé d'une pareille faveur, répondit le vieillard; mais depuis trente ans je ne danse plus.

— Qui est-ce qui danse? Vous verrez, ce sera digne de vous. J'aurai une partie de la pairie et presque toutes les ambassades. Je tiens beaucoup à ce que ma soirée soit irréprochable; hier encore j'ai fait des épurations.

— Épurations, répéta Dauriac en lui-même; elle appelle son impertinence envers Adrienne une épuration! Ah! vertu que tu es, si jamais tu me donnes barres sur toi!

— On me trouve sévère, exclusive, continua M$^{me}$ de Chantevilliers; mais je laisse dire. Une femme ne saurait apporter trop de réserve

dans le choix des personnes qu'elle admet, et je n'ai jamais compris la tolérance de certaines maîtresses de maison qui reçoivent le premier venu et transforment leurs salons en hôtelleries. Pour moi, je l'avoue, je ne supporte pas les figures nouvelles... Du reste, il va sans dire, mon cher chevalier, que, si vous avez parmi vos jeunes gens du ministère quelques danseurs qu'il vous plaise de m'amener, ils sont sûrs d'être bien accueillis.

Le chef de division froissa d'un air insouciant le ruban qui venait de lui attirer une qualification féodale, et fixant sur sa voisine un regard poliment ironique :

— Madame la comtesse, lui dit-il, la fatuité n'est plus de mon âge, et, quel que soit le charme de vos paroles, il m'est impossible de me faire illusion. Non, je ne croirai jamais que vous ayez pris la peine de monter jusqu'à mon réduit dans la seule intention de recruter pour votre bal un danseur de mon espèce; on dit que la pensée des femmes, lorsqu'elles écrivent, se trouve toujours dans le post-scriptum de leur lettre...

— Et vous voulez connaître le post-scriptum de ma visite, interrompit M^me^ de Chantevilliers avec une amabilité imperturbable; c'est me faire comprendre honnêtement que vous la trouvez déjà longue, et que je vous dérange. Mais, avec vous, je ne me fâche jamais; d'ailleurs, je sais que votre temps est précieux. Eh bien, oui, mon bon monsieur Sabathier, vous m'avez devinée avec votre méchanceté ordinaire. Ma visite n'est pas tout-à-fait désintéressée; je viens encore vous presser, vous tourmenter, vous persécuter pour notre grande affaire.

— Toujours la même? demanda le vieillard.

— Hélas, oui; mais ne plaisantez pas, car ceci est très sérieux pour moi. Une création de pairs doit avoir lieu au plus tard à la fin de la session; vous ne convenez pas de cela dans vos régions ministérielles, mais le fait est certain, je le tiens de bonne source. Vous savez que je suis tombée malade après l'ordonnance du 5 novembre, où le nom de M. de Chantevilliers ne se trouvait pas, malgré toutes les promesses qu'on m'avait faites; eh bien, si nous sommes encore déçus cette fois, je ne serai pas malade, mais je mourrai, cela est sûr. Voulez-vous que je meure?

L'impeccable comtesse, dont le trente-huitième printemps avait fleuri, prononça ces derniers mots d'une voix grasseyante et en fermant à demi les paupières, comme eût pu le faire la plus déterminée coquette de vingt-cinq ans.

— Il paraît qu'au besoin les femmes vertueuses jouent de la prunelle tout comme les autres, se dit Dauriac en entr'ouvrant imperceptiblement la porte du cabinet, afin de mieux voir.

— Le roi connaît M. de Chantevilliers, reprit la noble solliciteuse, et je suis sûre qu'il le nommerait avec plaisir; de son côté, M. de Martignac se montre fort bien disposé, et je n'ai qu'à me louer de lui. Mais vous savez quel fonds on doit faire sur la mémoire d'un roi et sur les promesses d'un ministre. Je ne compte que sur vous, mon cher chevalier; car la liste des nominations est déjà sans doute entre vos mains, et vous seul pouvez y maintenir le nom de mon mari.

— Pour l'y maintenir, il faudrait qu'il y fût, observa le chef de division en hochant la tête.

— Il n'y est donc pas! s'écria la comtesse; j'en étais sûre! Il me semble cependant, poursuivit-elle d'un ton plus posé, que si quelqu'un a des titres pour être élevé à cet honneur, c'est M. de Chantevilliers. Sa famille est une des premières de la Guyenne : je ne parle pas de la mienne; sa fortune est considérable; la place qu'il occupe à la cour royale de Bordeaux, au conseil-général, à la chambre, ses principes invariables, son dévouement bien connu, ses longs services le mettent dans une position si exceptionnelle, qu'en aspirant à la pairie, c'est un acte de justice et non une faveur qu'il sollicite.

Durant cette énumération des mérites du candidat, M. Sabathier avait penché la tête d'un air pensif ou distrait; lorsqu'il la releva, un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres.

— Madame la comtesse, répondit-il, tout à l'heure vous m'avez accusé de dissimulation; pour me venger, je vais vous parler avec une entière franchise : il est très vrai qu'on prépare une nomination de nouveaux pairs; ce ne sera pas une fournée comme celle du 5 novembre; on ne veut pas mécontenter la chambre; le nombre des élus sera donc très restreint, et, je ne vous le cache pas, on se montre très difficile à cet égard. Vous le savez, madame, la politique sentimentale s'efface devant l'utilité; le ministère doit avant tout assurer son existence; dans l'impossibilité où il se trouve de récompenser tous les dévouemens, il est naturel qu'il choisisse entre eux, et, dans ce choix, les services actuels l'emporteront, selon toute apparence, sur les services anciens. Ainsi donc, M. de Chantevilliers a tous les droits imaginables pour être élevé à la pairie; de plus il sollicite depuis dix ans, ce qui est aussi un titre, et cependant, je regrette de vous le dire, M. de Chantevilliers ne sera pas nommé.

— Ce que vous me présagez là serait trop odieux, dit la solliciteuse

avec un sourire forcé; que l'ingratitude soit à l'ordre du jour, qu'on oublie les services passés, à la rigueur je comprendrais cela; mais la carrière de M. de Chantevilliers est-elle finie pour qu'on le mette ainsi à l'écart? Ne sert-il pas le gouvernement aujourd'hui comme il n'a cessé de le faire depuis 1815? Au moment même où je vous parle, n'est-il pas à la chambre votant avec le ministère? N'est-on pas sûr de son appui et de son dévouement?

— Trop sûr peut-être, répondit M. Sabathier d'un ton incisif.

M^me de Chantevilliers tressaillit, et ses yeux largement ouverts prirent l'expression que cause la découverte imprévue d'un nouvel horizon.

— Voilà donc le mot de l'énigme, dit-elle avec une émotion concentrée; est-ce à dire que, pour obtenir la récompense qui lui est due, mon mari doit se jeter dans l'opposition?

— Le voulût-il, cela lui serait impossible, dit froidement le chef de division.

— Impossible! répéta la comtesse, dont la physionomie exprima soudain une fierté vindicative; certainement, on a raison de croire à la constance des opinions de M. de Chantevilliers; mais les procédés dont il est l'objet sont faits pour ébranler la fidélité même; l'injustice finit par combler l'intervalle qui sépare le dévouement de la révolte. Il serait bon que les ministres n'oubliassent pas l'exemple de Coriolan.

—Eh! madame, que vous a fait M. de Chantevilliers, pour que vous le compariez à ce mauvais sujet de Coriolan? répondit le vieillard avec un sourire goguenard; il ne mérite pas cette humiliation, car, j'ose le prédire, vous ne serez jamais obligée de vous jeter à ses pieds pour implorer le salut de la patrie. Pensez-vous qu'il serait possible à M. le comte de rester assis quand les ministres se lèvent pour voter? L'électricité dont le banc ministériel est le foyer le mettrait debout malgré lui-même. Une boule noire lui brûlerait la main, et jamais il ne parviendrait à l'introduire dans l'urne. M. de Chantevilliers est ministériel quand même; tout le monde sait cela, et personne ne prendrait au sérieux les velléités d'opposition que pourrait lui suggérer sa belle Égérie. Peut-être eût-il mieux fait de mettre dans un dévouement si estimable quelque peu d'art et de retenue. La fidélité la plus inaltérable n'exclut pas une certaine coquetterie propre à tenir en éveil le pouvoir. Pour avoir méconnu cela, M. de Chantevilliers se trouve aujourd'hui dans la position d'une femme qui perd son empire sur son

amant après lui avoir laissé deviner qu'elle l'aime trop. En un mot, et ici je vais dévoiler une page bien noire du métier, en politique, il est prudent de stipuler le prix d'un service avant de le rendre. M. de Chantevilliers s'est donné sans condition, et le gouvernement l'a accepté tel qu'il s'est donné. Exiger des ministres qu'ils changent aujourd'hui les termes de ce contrat, c'est demander le prix d'une chose qu'on ne possède plus. M. de Chantevilliers est fort bien placé à la chambre des députés, où l'on est sûr de son vote, et vous pouvez m'en croire, madame, s'il ne peut offrir d'autres titres que ses services, il y restera.

La comtesse se leva en silence et resta quelque temps immobile, les yeux baissés d'un air morne.

— *S'il ne peut offrir d'autres titres que ses services*, qu'entendez-vous par-là? dit-elle enfin en levant sur M. Sabathier un regard profond.

— Je veux dire, répondit le vieillard avec finesse, que de sa personne M. de Chantevilliers a perdu la bataille, mais que cependant il est encore possible de vaincre pour lui.

La comtesse se rassit et sa physionomie s'éclaira soudainement.

— Et qui pourrait vaincre pour lui? demanda-t-elle avec émotion.

— Vous, madame! répondit M. Sabathier en prenant une prise de tabac.

La femme du député se souleva, prit son siége à deux mains et vint se placer tout contre le fauteuil du vieillard.

— Mais parlez donc, méchant homme que vous êtes! lui dit-elle avec une sorte d'impatience enfantine; moi! dites-vous? eh! que dois-je faire pour cela? Quel service puis-je rendre? Avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible d'aller voter à la chambre.

— Une femme comme vous, madame, n'a pas besoin d'aller à la chambre pour voter. Vous me parliez tout à l'heure de Coriolan à propos de M. de Chantevilliers; permettez-moi, à propos de vous, de rappeler le nom de la duchesse de Longueville. Le rapprochement ne vous semble-t-il pas un peu moins forcé?

— Mais cette duchesse de Longueville était fort légère, dit la comtesse qui se mordit les lèvres en fronçant le sourcil.

— Observez que les mœurs de notre époque ne sont plus celles du temps de la Fronde et que, sans faire tous les frais auxquels était peut-être obligée la sœur du grand Condé, une femme peut acquérir aujourd'hui une véritable importance politique.

— Je vous accorde cela, dit Mme de Chantevilliers; au besoin, les exemples ne manqueraient pas; mais parlons de ce qui m'est personnel. Où voulez-vous en venir?

— Tout droit à la pairie, dont voici le chemin, le seul. A la chambre, le ministère n'est pas sûr de la majorité; de fait, c'est la coterie Agier qui la forme, en portant ses votes tantôt à droite, tantôt à gauche. Il résulte de là une fluctuation qui, depuis la discussion du projet de loi Portalis, déroute tous les calculs. On est las de cette position précaire et l'on est résolu d'en sortir. Pour cela, il suffirait d'enlever à l'opposition une demi-douzaine de députés dont le déplacement donnerait une différence de douze voix en faveur du gouvernement. Or, il se trouve précisément à la chambre un homme qui, dès son début, a su s'entourer d'une petite pleïade de députés nouveaux comme lui et, par son influence sur eux, dispose réellement des six voix dont on a besoin. Cet homme conquis, ses satellites le suivent; la majorité se fixe, la coterie est forcée de renoncer à son jeu de bascule désormais sans résultat, et tout rentre dans l'ordre. La conversion de cet homme est d'un grave intérêt, vous le voyez; l'avenir de la session en dépend peut-être. Une seule personne peut-être est capable d'opérer cette conversion; cette personne, vous l'avez déjà devinée, c'est vous, madame. Veuillez réussir, vous réussirez; et M. de Chantevilliers sera pair de France. On prendra l'engagement formel de le nommer.

La comtesse, qui avait écouté son interlocuteur avec une attention profonde, resta quelque temps avant de lui répondre.

— Tous les députés de ma connaissance votent pour le gouvernement, dit-elle enfin; comment pourrais-je obtenir quelque ascendant sur un homme que je ne vois pas?

— En le voyant, répondit le chef de division d'un air de bonhomie.

— Mais vous ne m'avez pas même dit le nom de cet important personnage, répondit Mme de Chantevilliers avec une sorte d'insouciance.

M. Sabathier regarda du coin de l'œil la porte derrière laquelle était caché Dauriac dont il entrevit la redingote; reportant ensuite les yeux sur l'aspirante de pairie :

— C'est un de vos compatriotes, lui dit-il du ton le plus naturel; il se nomme Groscassand (de la Gironde).

Au même instant la porte du cabinet s'agita sous la main d'Adolphe, et la comtesse fit un mouvement en arrière.

— Monsieur Groscassand! dit-elle en riant très haut, tandis qu'une rougeur presque imperceptible s'étendait sur ses joues; en vérité, je suis étonnée que vous ne me proposiez pas de convertir le général Lafayette.

— Ceci serait, je crois, un peu plus difficile, répondit le vieillard qui sourit à son tour; mais cependant si vous vouliez être Armide, le héros des deux mondes lui-même aurait peut-être de la peine à se montrer plus insensible que Renaud.

M^me^ de Chantevilliers se leva et, par un mouvement assez mondain pour une femme si vertueuse, serra son cachemire autour de sa taille, de manière à faire valoir les majestueux agrémens de son port de reine.

— Il n'y a pas moyen de causer ce matin avec vous, dit-elle d'un air boudeur mêlé de mignardise; vous êtes d'une jeunesse qui finirait par me faire repentir de ma visite. Avec vos Armides et vos duchesses de Longueville, vous avez juré, je le vois, de me scandaliser; mais, par bonheur pour vous, je suis dans mon jour d'indulgence. Adieu, méchant homme qui ne voulez pas que je sois pairesse!

— Je le désire, au contraire, de toute mon ame, répondit le chef de division; mais vous savez maintenant que cela dépend de vous et non pas de moi.

— Quelle extravagance! ne croyez pas que je me paie d'une telle défaite; après mon bal, je reviendrai, et alors, si vous ne faites pas ce que je veux...

A ces mots, suspendus comme le *quos ego*... de Neptune, M^me^ de Chantevilliers leva, d'un petit air menaçant, une main dont le gant accusait la forme finement potelée et que le chef de division pressa sur ses lèvres avec une hardiesse cavalière.

— Surtout ne nous oubliez pas mercredi, dit la comtesse sans se courroucer de cette liberté.

Après avoir reconduit, jusqu'aux limites de son empire, la belle solliciteuse qui paraissait oublier en sa faveur sa pruderie habituelle, M. Sabathier rentra dans le cabinet où il trouva Dauriac installé devant la cheminée.

— Homme discret, qui écoutez aux portes, lui dit le vieillard en riant, avez-vous envie de figurer, dans une contredanse, en face de votre ami M. Groscassand, chez la comtesse de Chantevilliers?

— Vous croyez qu'elle l'invitera? dit Adolphe.

— Aujourd'hui même.

— Mais lui n'ira pas.

— Il ira.

— Si je vous en priais, vous me mèneriez à ce bal? reprit le jeune homme après un instant de silence.

— Pourquoi pas? répondit M. Sabathier; vous savez que j'ai carte blanche, en dépit des principes exclusifs de la comtesse.

— En ce cas, je vous en prie, dit Adolphe, rendez-moi ce service; il s'agit, pour moi, de plus que d'une partie de plaisir.

— Ah! vous êtes curieux de voir le côté gauche dansant devant le faubourg Saint-Germain, comme David devant l'arche. Eh bien! soit. Venez me prendre mercredi à neuf heures et demie; surtout rappelez-vous votre parole : discret comme la tombe sur ce que vous venez d'entendre.

A ces mots, M. Sabathier congédia son protégé, qui sortit du ministère en ruminant un projet assez machiavélique dont l'inspiration lui était venue tandis qu'il étudiait, du fond de sa cachette, la physionomie et les moindres gestes de la *femme sans reproche et sans peur*.

CHARLES DE BERNARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

# FRANÇOIS PÉTRARQUE.

## *DE L'ART DE BIEN GOUVERNER UN ÉTAT,*

DÉDIÉ A F. CARRARE, PRINCE DE PADOUE.

La gloire de Pétrarque poète est incontestée, et le mérite de ses poésies italiennes a été tant de fois et si bien apprécié, qu'il serait au moins superflu de revenir sur ce sujet. Il n'en est pas ainsi de quelques écrits en prose latine de ce grand et beau génie, dans lesquels il a traité des matières dont on ne suppose guère, surtout en France, qu'il se soit occupé. Cet écrivain, ce savant, ce poète dont le nom ne réveille ordinairement dans l'esprit que l'idée de l'amour et de Laure, s'est cependant livré à l'étude et aux spéculations les plus hautes de la morale et de la politique. On n'ignore pas avec quelle joie il accueillit, par deux lettres, la tentative extraordinaire que fit Nicolas Rienzi en 1334, pour restituer le gouvernement républicain à Rome, et, entre une foule de passages de ses œuvres latines, où il est facile de découvrir l'intérêt vif qu'il prenait à l'amélioration de l'ordre social et politique de l'Italie, et même de l'Europe, on distingue une espèce de traité *sur la manière de bien gouverner un état*, dédié à François Carrare, prince de Padoue.

Par cet opuscule, où le poète a su faire un si judicieux usage de sa vaste érudition pour rétablir l'art du gouvernement sur des principes vrais, justes et d'une application facile, on peut juger combien on est encore injuste envers lui lorsque l'on répète si souvent, et avec tant de frivolité, que l'esprit de Pétrarque n'était préoccupé que de pensées amoureuses. Nous vivons dans un temps où de telles erreurs ne doivent plus être transmises sur parole, et ce qui va suivre suffira, je l'espère, pour prouver que si l'amant de Laure se délassait en écrivant ses sonnets, il s'occupait souvent des matières les plus graves.

Après le récit des évènemens historiques, rien n'est plus digne de l'attention des observateurs que les écrits des hommes de génie qui, ayant pris part ou ayant assisté comme spectateurs aux grandes catastrophes politiques, en font connaître les véritables causes. Dernièrement, ayant eu l'occasion d'extraire l'ouvrage de Dante, *la Monarchie*, j'ai fait sentir combien il est avantageux de trouver resserrés dans un petit nombre de pages, et présentés d'une manière philosophique et systématique, les deux principes contraires qui animaient les Guelphes et les Gibelins; car on y voit clairement quel était, vers 1314, l'état de la question relative à la suprématie des papes sur les princes temporels.

Ce livre est tout à la fois, comme on le sait, un pamphlet virulent et un traité de haute philosophie, et il ne fallait rien moins que le génie de Dante pour réunir dans le même ouvrage des qualités aussi contraires que celles qui s'y trouvent.

L'ouvrage de Pétrarque, *De la Manière de bien gouverner un état*, est écrit dans un esprit aussi contraire à celui de l'ouvrage de Dante, que les caractères de ces deux hommes célèbres diffèrent entre eux. Alighieri est né et a vécu au milieu des guerres civiles; il y a pris part comme soldat et comme écrivain; en un mot, sa vie de citoyen et de poète a été constamment active. Pétrarque, au contraire, dont le père avait été banni de Florence en 1301, ne se trouvait mêlé aux grands évènemens de son siècle que par héritage en quelque sorte; aussi défendit-il son parti avec plus de constance que de vivacité. On retrouve dans les actions comme dans tous les écrits de cet homme, quelque chose qui trahit son goût pour la vie contemplative. Toujours occupé d'une perfection idéale, il généralise ses observations et ses préceptes, cherchant plutôt à entraîner les hommes par l'excellence des exemples qu'il les engage à suivre, qu'à obvier aux maux présens par des moyens pratiques. Pétrarque est essentiellement moraliste dans ses ouvrages en prose, et il l'est surtout dans le livre qui va nous occuper. Cependant c'est un traité de politique, et il est intéressant à connaître, parce qu'il forme la transition entre les grandes bases fondamentales de la politique moderne dont le Dante nous a transmis la connaissance, et les travaux immenses faits sur ce même sujet par Machiavel et Bodin dans le XVI^e siècle, et par Montesquieu dans le XVIII^e.

Lorsque l'on entreprend la lecture de *la Manière de bien gouverner un état*, on ne doit pas oublier que Pétrarque, ainsi que Boccace, ont rallumé en Italie, et par conséquent en Europe, le goût de l'étude de l'antiquité, qu'ils ont en quelque sorte refait la langue latine. Depuis le V^e siècle jusqu'à celui où vécurent ces deux écrivains, cette langue était tombée dans un état de barbarie dont leurs savans et courageux travaux l'ont tirée. En faveur de cet immense service, on pardonnera donc à Pétrarque d'avoir écrit en latin, d'avoir pris tous ses exemples chez les hommes et les auteurs de cette nation, et de faire intervenir les empereurs, ainsi que Cicéron et Sénèque, dans toutes ses discussions.

L'organisation nouvelle de la république chrétienne, formée par les peuples qui s'étaient élevés du milieu de la grande ruine de l'Europe au v<sup>e</sup> siècle, était encore, au XIV<sup>e</sup> siècle, dans un si grand désordre, que rien de ce qui concourait fortuitement à sa constitution renaissante n'était apprécié à sa juste valeur. On agissait comme des hommes qui, chassés hors des villes par un tremblement de terre, se construisent, à la hâte et avec tout ce qui leur tombe sous la main, un abri indispensable pour le moment. Et aussi, ne fut-ce que lorsque, devenue plus calme, la société moderne eut l'idée d'élever des églises avec les ruines des anciens temples, de soumettre aux lois grammaticales des latins les patois répandus en Italie, et de tracer quelques lois à l'imitation des pandectes de Justinien, trouvées à Amalfi, qu'elle fit les premiers efforts qui devaient la dégager lentement des ténèbres de la barbarie.

Déjà Grégoire VII avait établi la supériorité du pouvoir spirituel sur le temporel, pivot glissant sur lequel oscilla si long-temps toute la politique moderne. Les querelles prolongées du sacerdoce et de l'empire réveillèrent souvent cette grande question, résolue si diversement jusqu'à nos jours par des esprits du premier ordre. Le Dante, comme on le sait, exprima son opinion à ce sujet, et chercha à fixer la constitution politique de la société moderne, en prouvant, dans sa monarchie, « que le fondement de l'église est Jésus-Christ, mais que le fondement du pouvoir temporel est le droit commun. « *Imperii vero fundamentum jus humanum est.* »

Le pape Grégoire VII fut le premier législateur de la société chrétienne à laquelle il donna la forme du catholicisme. Dante en fut le premier grand théologien, et Pétrarque le premier moraliste.

Avant ce dernier, on connaissait théoriquement la morale religieuse, mais on l'observait habituellement fort mal, et l'on ignorait absolument ce que c'est que la morale philosophique. C'est Pétrarque qui, le premier dans l'Europe moderne, a fait refleurir cette branche si nécessaire des sciences humaines, et c'est par le soin qu'il a pris de la rendre populaire, qu'il a étouffé, dès sa naissance, cette autre science si fausse et qui a fait tant de mal au monde, la théologie scolastique.

Ceux qui blâment ce grand homme d'avoir écrit en latin ne se doutent pas à quel point leur reproche est frivole. Il suffit d'être médiocrement versé dans le latin et l'italien, les deux langues dont s'est servi Pétrarque, pour sentir, en lisant les ouvrages de cet homme, qu'il était en quelque sorte double intérieurement, et qu'il pensait tout différemment quand il faisait usage de la langue de Virgile et de Cicéron ou de celle du Dante. Pour peu que l'on ait étudié le toscan du XIV<sup>e</sup> siècle, on sait que cet idiôme si original était peu propre cependant à développer les idées, les systèmes de philosophie et de morale, tels qu'on les trouve exposés et rendus dans le latin de Cicéron et même de saint Augustin. Les mots, les tournures propres au développement de ces idées manquent dans l'ancien toscan. Pétrarque le sentit et écrivit en latin, renonçant, comme il le dit lui-même, « à être entendu d'un plus

grand nombre d'hommes, afin de transmettre des pensées plus complètes et plus pures. »

Pétrarque, d'ailleurs, car ses fréquentes exclamations en font foi, était singulièrement blessé de la barbarie de son siècle. Soit qu'il considérât la dissolution des mœurs, ou qu'il parlât de la profonde ignorance qui régnait de son temps, il exprime avec tant de force l'indignation qu'il en ressent, qu'il n'aurait jamais pu tenir un semblable langage, s'il eût employé l'idiôme vulgaire. Le latin fut pour lui comme une armure qui le rendit invisible à la multitude, et à l'abri de laquelle il put combattre comme les dieux d'Homère, sans crainte d'être blessé. Aussi les écrits philosophiques de cet homme sont-ils en avance de trois ou quatre siècles sur celui où il a vécu. On y trouve l'éclat et l'étendue des conjectures de Platon, tempérés par la douceur de la charité chrétienne; et ce qui paraîtra singulier de la part d'un écrivain qui a si étrangement quintessencié l'amour dans ses sonnets italiens, c'est que rien n'est plus simple et d'une application plus facile et plus séduisante que la morale qu'il a exposée dans ses traités écrits en latin.

Puisque le mot d'amour a été prononcé, celui de Laure se place tout naturellement à la suite. En lisant les œuvres latines de Pétrarque, on pourra faire une remarque singulière. Jamais ce nom de *Laure* n'y est écrit. Dans le dialogue même où l'amour qu'il a ressenti pour cette femme est le sujet principal de ses discussions avec saint Augustin (*de Contemptu vitæ*, dial. III), il n'y désigne son amante que d'une manière ambiguë et détournée, ou par le pronom *illa*, elle. Cette remarque fortifie celle qui a été faite plus haut que Pétrarque, écrivant en latin ou en italien, n'était pas tout-à-fait le même homme et pensait fort différemment.

Les préjugés que l'on a en France contre Pétrarque sont si forts et si mal fondés, que j'ai jugé nécessaire d'insister sur le mérite réel de cet écrivain. Peut-être ce que l'on vient d'en dire inspirera-t-il à quelques hommes studieux le désir de feuilleter ses œuvres complètes, et je ne crains pas de les assurer d'avance qu'ils ne se repentiront pas d'avoir satisfait cette curiosité. Au surplus, en donnant l'extrait du traité *de la Manière de gouverner l'État*, j'espère trouver l'occasion de justifier, par des citations, les éloges donnés au poète de Vaucluse.

En commençant son traité mis sous la forme d'une longue épître adressée à François Carrare, prince de Padoue, Pétrarque loue les qualités de celui à qui il parle. Il passe de cet éloge à l'énoncé de ce qu'il regarde comme la base morale d'une sage et bonne administration de l'état. « Il faut, dit-il amicalement au prince, il faut qu'un souverain se fasse aimer et non craindre; » et cet axiôme est appuyé d'une foule d'autorités antiques, genre d'argument qui alors avait plus de force que la raison même. Les exemples tirés de la vie de César, d'Auguste et d'Adrien, ainsi que les passages de Cicéron, sont accumulés pour justifier ces vérités : « que la douceur fait plus que la violence, et qu'un souverain ne peut établir son autorité d'une manière sûre et

durable qu'en se conciliant la bienveillance de ses sujets. » L'auteur termine cet avertissement par un passage de Sénèque : « Que dirai-je de plus, dit-il, si ce n'est qu'une seule et même cause nous vaut l'amour du public et des particuliers? Pour moi, observe Sénèque, je t'enseignerai l'art de te faire aimer sans le secours des herbes magiques et des enchantemens; si tu veux être aimé, aime. »

Cette maxime fondamentale de la politique de Pétrarque passera sans doute, aux yeux de bien des gens, pour un vain rêve de savant qui fait des utopies au fond de son cabinet. Cependant on ne peut douter qu'il n'y ait des époques dans le cours des siècles où l'exposition de systèmes de cette espèce ne soit de la plus haute importance. *La République* de Platon a fait écrire à Aristote son livre de *la Politique*, et ce n'est qu'en lisant simultanément ces deux ouvrages, qui sont la satire l'un de l'autre, que l'on peut se former une idée de l'ensemble des connaissances que la Grèce instruite avait de l'art de gouverner. Il en est à peu près de même de l'Italie pendant la renaissance. Elle a produit trois génies vigoureux qui ont envisagé la science du gouvernement sous trois aspects particuliers. Dante a traité du pouvoir temporel dans ses rapports avec la Divinité; Pétrarque, en démontrant que la puissance ne peut être durable que quand elle s'appuie sur la justice, a fait deviner la nécessité de greffer la politique sur la morale; enfin, Machiavel a dévoilé les secrets de la politique *diplomatique*, de cette science, enfin, qui a pour objet principal les rapports fortuits, instantanés et nécessaires des hommes, des princes et des états entre eux.

Chacune de ces questions, étudiée isolément, fera dire sans doute des auteurs qui les ont traitées, que l'un a parlé en théologien, l'autre en moraliste, et le troisième comme un ministre sceptique. Mais si, après avoir bien écarté par la pensée tout ce qu'il y a de personnel dans ces ouvrages, on vient à en composer un tout que la réflexion coordonne; il en naît un faisceau de connaissances politiques qu'un grand génie peut augmenter et rendre plus complètes encore. C'est ce qu'ont fait d'abord Bodin dans son livre *de la République*, et plus tard Montesquieu, en composant *l'Esprit des lois*; et c'est ce qu'un autre grand esprit recommencera encore dans quelque temps, se servant de ce dernier livre comme Montesquieu s'était appuyé sur les travaux de ses devanciers.

Il nous a semblé nécessaire de faire ressortir la part distincte que Pétrarque a prise comme moraliste dans le développement de la science du gouvernement. Maintenant que son rôle est bien connu, poursuivons l'analyse de son ouvrage.

Il pose donc en principe qu'un souverain doit plutôt chercher à se faire aimer qu'à se faire craindre, et que c'est en se conciliant l'amour de son peuple qu'il parvient à donner plus de stabilité à sa puissance. « Méritez, dit-il à F. Carrare, le titre de père de la patrie, et sachez que l'amour seul des citoyens peut vous le faire acquérir. Voulez-vous être leur père?

Traitez-les comme des fils. Je ne vous dirai pas de chérir chacun d'eux *autant* que votre fils, mais *comme* un fils. Car, le grand législateur lui-même pas n'a dit : Tu aimeras ton prochain *autant* que toi-même, mais *comme* toi-même. Ce qui veut dire : purement, sans intérêt et par véritable charité. Croyez-moi, cet amour que vous leur donnerez, ils vous le rendront comme des fils à un père, et cette affection que vous répandrez sur chacun d'eux se réunira en un tout d'amour pour l'état, en sorte que tous les citoyens seront attachés à vous comme les membres le sont au corps. Que dis-je? ils seront comme des parcelles de votre ame qui tendront sans cesse à se réunir à la vôtre, leur centre commun. »

Il fait observer que dans le souvenir que l'on a conservé des empereurs romains a toujours été comprise la sentence prononcée sur la conduite qu'ils ont tenue pendant leur vie. Par là il fait juger à F. Carrare de la nécessité qu'il y a de vivre dignement pour bien mourir. Pétrarque est, sans contredit, un des hommes de la renaissance qui ait le mieux senti ce que le christianisme a d'élevé et de tendre dans ses dogmes et sa morale. Imbu des opinions philosophiques de l'antiquité, pénétré des écrits de saint Augustin avec lequel il a plus d'un rapport, ses idées sont ordinairement pleines d'élévation et de grace. « Qui peut douter, s'écrie-t-il, qu'il ne soit doux de bien vivre, non-seulement dans l'intérêt de notre existence mortelle, mais encore pour bien mourir? Certes, cette dernière heure vaut bien la peine d'être acquise par l'emploi irréprochable de tous les instans qui la précèdent, puisque les sages pensent qu'elle est le passage qui conduit à l'Éternité. En effet, c'est par une petite entrée que l'on pénètre souvent dans une grande ville; c'est sur une barque frêle que l'on se lance en haute mer; nous ne devons donc pas nous étonner si c'est aussi par la porte étroite de la mort que nous entrons dans l'infinité du temps. » Bientôt après il recommande l'exercice de la justice et de la miséricorde dont Dieu use s ns cesse : « Je vous le dis, la miséricorde est nécessaire pour tous; car personne n'est exempt de fautes. On doit même en avoir envers tout le monde si l'on veut être juste, car notre nature est fragile. Au premier coup d'œil, la justice et la miséricorde semblent s'exclure. Mais, en y réfléchissant plus profondément, on trouve qu'elles sont unies par un nœud indissoluble. On peut même assurer que la justice et la miséricorde non-seulement se tiennent, mais sont identiques..... » Il suit, de ce que ces deux vertus sont inséparables, que la miséricorde n'épargne pas les méchans, et que leur punition est même une preuve de cet amour que le souverain doit porter aux bons citoyens. Une coupable indulgence, ajoute-t-il, est toujours un acte injuste et dégénère souvent en cruauté. L'amour des princes pour leurs sujets doit avoir pour objet principal le bonheur et le bien-être des hommes pris ensemble, bien différent en cela d'une amitié privée qui se nourrit et se contente d'elle-même, et n'attend jamais que la bienveillance. »

Le caractère de l'amour du prince envers les sujets étant ainsi spécifié

Pétrarque entre dans le détail des différens actes par lesquels le souverain peut en donner des preuves utiles tout à la fois à lui-même et aux gouvernés.

Le premier soin qu'il recommande à F. Carrare est de fortifier et d'enceindre de murs les villes qui sont sous sa domination. Il s'occupe ensuite de l'établissement et de l'entretien des rues et des chemins publics. Ce qu'il dit à ce sujet est assez curieux : « Si les murailles sont des remparts indispensables pendant la guerre, les chemins sont l'ornement le plus agréable pendant la paix. Mais il y a une grande différence entre ces deux genres de constructions, car les murs se conservent pendant des siècles par leur propre masse, tandis que les routes sont sans cesse détériorées par la marche des voitures, et surtout des chevaux, mais plus particulièrement encore par le poids de ces charrettes infernales que je voudrais pour beaucoup qu'Érichtonius n'eût point inventées. Non-seulement elles ébranlent les chemins et les maisons, mais elles troublent les habitans et chassent de leur esprit tout ce qui s'y présente de bon. »

« Portez donc une attention particulière sur toutes les voies publiques dégradées depuis si long-temps, et dont le désordre hideux semble implorer votre assistance et votre aide. Ne négligez pas de faire cette réparation. Non-seulement c'est un devoir envers la patrie et les citoyens, puisque les chemins sont un des ornemens publics, et qu'à ce titre ils ne peuvent vous être indifférens; mais vous vous devez encore cela à vous-même. Votre père, de glorieuse mémoire, était de tous les princes, ses contemporains, celui qui parcourait le plus souvent ses états à cheval. Imitez-le, car je suis loin de reprocher ce plaisir à des personnes qui, comme vous, avez pour but principal le bien public. Il faut que vous sachiez aussi que rien n'est plus agréable à de fidèles sujets que la présence fréquente d'un bon prince. »

Un passage qui sera cité plus bas, prouve qu'au temps de Pétrarque la profession d'ingénieur des ponts-et-chaussées n'était point honorée. Notre auteur semble combattre ce préjugé. Il conseille à Carrare de faire choix, pour cet emploi, d'un homme à la fois habile et honnête : « Donnez cette commission, dit-il, à un homme de bien qui soit attaché à vous et à la patrie. Ne craignez pas que ce vil office fasse rougir un homme d'un véritable mérite, parce que rien de ce qui peut tourner à l'avantage de la patrie ne saurait paraître abject à un homme d'un esprit élevé, à un bon citoyen. » Et, pour persuader Carrare, il cite à ce sujet l'exemple d'Épaminondas, à qui on confia l'entretien des routes de la Béotie, et qui s'acquitta de ce devoir avec tant de zèle, d'intelligence et de résignation, qu'il vainquit toutes les préventions que l'on avait, en Grèce, contre les professions manuelles et dites serviles, ce qui fut cause que d'un office utile, mais dédaigné jusqu'à lui, Épaminondas fit une place honorable et briguée avec ardeur.

Le goût de Pétrarque pour l'ordre et la propreté est tout-à-fait digne de remarque. Notre poète administrateur ne craint pas, à ce sujet, de descendre dans les détails les plus minutieux. On en jugera par le passage suivant :

« Lorsque vous me fîtes l'honneur de me visiter, et que nous faisions des lectures ensemble, nous avons souvent parlé d'une chose dont le souvenir me fait toujours rire. Il est inutile de vous dire combien votre patrie est recommandable : la noblesse de ses citoyens, la fertilité de son sol, son antiquité, les écoles publiques, le clergé qu'elle renferme, la gloire d'avoir donné naissance au pape Prodozime et à la vierge Justine, vous-même, qui en êtes le prince, et les vers que Virgile a faits en son honneur, tout la rendra célèbre à jamais. Comment se fait-il, cependant, que cette cité, illustre à tant de titres, renferme, pendant que vous l'habitez, sous vos yeux et sans que vous y mettiez la moindre opposition, des troupeaux de porcs, que l'on tolérerait à peine dans le plus sale et le plus dégoûtant des villages? De quelque côté que vous regardiez ou que vous portiez vos pas, il vous faut entendre le grognement de ces animaux, ou les voir bouleverser le terrain. Une longue habitude vous faisait supporter, ainsi qu'à moi, ce hideux spectacle, qui, pour vous le dire, choquait extrêmement les étrangers....... Vous avez d'anciennes ordonnances qui défendent de donner la liberté à ces animaux dans les villes; faites-les revivre, et augmentez même, s'il le faut, les menaces et les peines; mais ne laissez pas faire de la ville de Padoue un marché à porcs. Je le sais, on vous dira que ces inconvéniens sont de peu d'importance. A cela je réponds, moi, qu'elles ont les conséquences les plus graves; qu'il faut rendre à une ville célèbre par son antiquité toute la majesté qu'elle peut avoir non-seulement dans les grandes choses, mais dans les petites, non-seulement dans ce qui constitue sa force comme cité, mais dans les embellissemens qui donnent du lustre et de l'éclat à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. Par là, les citoyens sont plus glorieux d'y vivre, les étrangers plus satisfaits quand ils y entrent. C'est donc une action digne de vous et de la patrie, Carrare, que de remédier à cet inconvénient. »

Au nombre des améliorations recommandées au prince, Pétrarque met le dessèchement des marais. Il fait sentir que par ce travail on rendra une grande quantité de terrains à l'agriculture; que l'air deviendra plus salubre et qu'il en résultera un emploi plus utile des bras des cultivateurs. Selon l'usage du temps, l'auteur ne manque pas de chercher à encourager le prince à se livrer à ces soins, en lui proposant l'exemple de César qui entreprit de dessécher les marais Pontins. On aurait tort cependant d'envisager ces recommandations comme des lieux communs pédantesques. La ville de Padoue était alors environnée d'une grande quantité d'eaux stagnantes fort nuisibles à la santé des habitans et à la culture des terres. C'était donc un conseil sage que Pétrarque donnait, et, alors, il fallait aller chercher hors du christianisme et dans l'antiquité des exemples de vertus publiques. On ne saurait trop remarquer le soin que prend Pétrarque, dans cet écrit, de revenir sans cesse sur les devoirs des souverains envers leurs sujets, sur l'économie et l'emploi des fonds publics. « Que le prince, répète-t-il plusieurs fois, ne fasse rien que pour le bien-être et l'honneur de la cité; qu'il agisse, non pas

comme maître et seigneur, mais comme s'il était régisseur administrateur du pays; qu'il sache enfin que la chose publique est la propriété du peuple et non la sienne, et qu'il doit un jour en rendre un compte fidèle, sinon aux hommes, au moins à Dieu. »

Pétrarque recommande la prévoyance pour les années de disette, afin de ne pas laisser au peuple des prétextes de révolte. Il blâme l'usage trop fréquent des spectacles, et condamne expressément ceux de bêtes féroces, divertissement imité des anciens Romains et auquel on n'a que très difficilement renoncé en Italie. Il fait sentir la nécessité de n'augmenter les impôts que quand des besoins impérieux, des motifs honnêtes, y obligent et que les évènemens servent d'excuse au prince qui les lève. « Dans tout autre cas, ajoute-t-il, il faut laisser les richesses entre les mains de ceux qui les gagnent. Rappelez-vous, quand il se présente une occasion de remplir vos coffres, de ce que l'on rapporte d'Antonin-le-Pieux et de Constance qui ne se réjouissaient jamais de recueillir des trésors dont l'extraction même légale, pouvait nuire aux particuliers. Il vaut mieux, assurait ce dernier empereur, voir les richesses publiques possédées par les particuliers, qu'enfouies dans un seul coffre; car la surveillance de plusieurs est à la fois plus exacte et plus sûre, et en outre les particuliers par leur industrie augmentent sans cesse un trésor qui, déposé entre les mains d'un seul, ne devient plus qu'une masse d'or inerte et inutile. Eh! qui ne sent pas que les richesses des peuples sont celles des princes, comme celles des princes sont celles des peuples? »

Certes, c'était faire un noble usage des connaissances historiques et littéraires qu'on avait amassées par la lecture des auteurs latins, que d'en extraire des passages tels que celui que l'on vient de lire et de les mettre sous les yeux d'un prince régnant. D'ailleurs, tout pénétrant qu'ait été le génie de Pétrarque, on peut croire que cet homme, vivant dans un siècle barbare, n'ayant sous les yeux que l'exemple de princes qui abusaient de leur pouvoir, et de peuples qui ne reconnaissaient aucun frein, ni aucune loi, ne serait jamais parvenu de lui-même à découvrir des maximes d'économie publique aussi parfaites. Il a fallu qu'il allât les puiser dans les écrits et les actions des Romains civilisés. Or, c'est une gloire immense pour cet homme que d'avoir reconnu l'ordre moral, d'avoir cherché à l'appliquer à l'administration du gouvernement et de la justice, à une époque où les gouvernans, comme les gouvernés, ne reconnaissaient d'autre droit que la force.

Mais revenons à notre extrait. Après avoir exposé le mode d'impôt le plus raisonnable et le plus avantageux au prince et aux peuples, après avoir donné ce mode comme un moyen de resserrer, en les allégeant, les liens qui unissent l'un avec les autres, il présente encore la bienveillance, l'humanité, la charité même, car le chrétien perce toujours dans les discours de Pétrarque, comme un moyen sûr pour un prince d'acquérir l'amour de ses sujets. Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on l'entend proposer l'exemple de l'empereur Adrien, pour engager un prince catholique à visiter les malades, les

vétérans, les infirmes, et à établir entre lui et ses sujets nécessiteux, une intimité bienveillante propre à ranimer le courage de ceux qui souffrent. Cependant ce serait une grande erreur que de prendre ces exemples tirés de la vie des anciens pour les traits d'une érudition purement scolastique et pédantesque. Il s'en fallait bien que les rois et les peuples, au XIV<sup>e</sup> siècle, tout chrétiens de nom qu'ils étaient, eussent des idées de morale et de justice aussi précises que les païens. Les vertus chrétiennes et les mœurs douces qui en ont résulté plus tard, ne se trouvaient que chez un petit nombre d'hommes isolés; pour les nations prises en masse, elles n'observaient encore que les cérémonies extérieures du culte. C'était comme un bouclier ou une cuirasse, à la faveur desquels on commettait, la plupart du temps impunément, des violences, l'injustice et le mal. Aucun homme en Italie, de ceux qui avant Pétrarque avaient traité des affaires temporelles, ne s'était conduit avec assez de sagesse, de modération et de grandeur d'ame, pour que son exemple pût être proposé comme modèle à la génération vivante. De là ce besoin réel d'aller chercher hors de son temps, et dans une civilisation antérieure, un type de perfection morale qui, tout grossier qu'il pouvait être, préparait, accoutumait cependant les esprits à l'ordre, à la justice et au bien.

Notre poète philosophe avertit aussi le prince, son ami, des malheurs qu'entraîne l'avarice, des chagrins et des revers que peut faire naître l'ingratitude. Il l'engage surtout à redouter les favoris et à cultiver l'amitié. Puis, par une transition naturelle, il en vient à lui recommander l'exercice d'une vertu toute chrétienne, l'humilité. Mais ce passage est trop curieux pour que je me contente de l'extraire, il faut le lire en entier :

« Je ne suis aucun ordre, et j'écris au courant de la plume, traçant ce qui me vient à la pensée. Une chose me fait beaucoup de chagrin, précisément parce que je sais qu'elle vous a causé quelquefois du plaisir. On a pris l'habitude de louer dans un prince non *l'humilité*, mais *la magnanimité*. Chacun a son opinion; pour moi, je crois que l'une et l'autre de ces vertus sont louables, et surtout qu'elles ne sont pas contraires, comme l'imagine ce sot vulgaire, si sujet à se tromper. On trouve beaucoup de gens qui confondent le magnanime avec l'orgueilleux, l'humble avec le timide; ce qui est également une erreur. Je désire que le prince soit humble, modeste au milieu des siens et dans la prospérité, mais qu'il se montre magnanime devant ses ennemis et dans les revers; surtout jamais timide ni superbe. Autant qu'il m'en semble, l'humilité est le premier degré de toute espèce de vertus. Il y a cependant des hommes aveugles et pusillanimes qui ne croient jamais être maîtres, s'ils ne s'enorgueillissent pas, s'ils ne se gonflent pas de vanité, défaut qui, chez les princes, les rend méprisables. C'est ainsi que C. Caligula, le plus vil des hommes parmi ceux qui ont été puissans, ne se contenta pas des honneurs humains qu'on lui rendait, mais voulut encore qu'on le traitât comme une divinité » ..... « L'empereur Alexandre défendit non-seulement qu'on se prosternât devant lui, il ne permit pas même qu'on l'abordât autrement qu'en lui

disant : *Salve Alexander*, bonjour, Alexandre. Sa volonté fut si ferme à cet égard, que si quelqu'un, par ses discours ou par ses salutations, la transgressait, il était chassé hors des appartemens de l'empereur, ou devenait au moins l'objet d'une raillerie mordante.

« Quant à moi qui vous connais bien, puisque, depuis tant d'années, j'ai eu l'occasion d'étudier votre caractère et vos mœurs, je ne doute pas que vous ne tolériez avec plus de patience que de plaisir le titre de SEIGNEUR que l'on vous donne. Plusieurs fois je vous ai entendu affirmer par serment que le pouvoir a peu d'attraits pour vous, que vous seriez même prêt à y renoncer, si vous n'étiez retenu par la crainte de voir un autre s'emparer du gouvernement de la république, faire peser un joug plus lourd sur les citoyens, et vous réduire vous-même à vivre sous un maître fâcheux. Autrement, disiez-vous, riche comme je suis, je préférerais la liberté à l'embarras de gouverner...... Mais comme c'est une chose fort difficile que de corriger le peuple et de changer les habitudes qui dérivent des lois, permettez à chacun de suivre les usages établis, vous réservant d'agir et de parler comme il convient à un homme qui obéit à la justice et à sa conscience. Ainsi ne vous dites ni ne vous souscrivez jamais SEIGNEUR. Méprisez dans votre cœur l'habitude que suivent aujourd'hui tous nos princes, et signez votre nom simplement dans vos lettres, n'ajoutant jamais de titres superflus, ne faisant jamais usage du *pluriel*, mais parlant toujours au *singulier*, non-seulement à ceux qui vous sont supérieurs, mais à vos égaux, à vos inférieurs. Enfin, quand vous vous adressez à moi, le plus chétif d'entre les hommes, ne m'écrivez jamais comme font les autres princes : *Nous voulons*, *nous vous prions*, *nous vous commandons*, mais : *Je veux*, *je vous prie*, *je vous commande*. En lisant ces dernières expressions, je sens la joie entrer dans mon cœur, et je me dis : Si cet homme était orgueilleux, il aurait cherché à exagérer sa grandeur par ce fracas de paroles dont se servent ceux qui s'efforcent de paraître si grands, et qui sont moins que rien. Soyez certain, Carrare, que cette humilité dans le discours fait encore valoir celle qui se mêle à toutes les habitudes de la vie. »

Ce traité se termine par une foule de conseils fort sages, mais que l'expérience, les lumières et le temps ont transformés en lieux communs rebattus depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Ainsi Pétrarque invite son illustre ami à mettre de la simplicité dans ses vêtemens, à honorer les gens de mérite et à protéger spécialement les poètes, les jurisconsultes et les théologiens. La plupart de ces avis sont accompagnés de faits tirés de la vie des hommes célèbres de l'antiquité, et tout ce luxe d'érudition historique et littéraire, qui rendit sans doute de grands services à la société au milieu de laquelle vivait Pétrarque, ne nous apporterait aujourd'hui ni plaisir, ni profit.

Une idée importante et que notre auteur a mêlée et reproduite avec toutes celles qui se rattachent particulièrement à son sujet, *de la manière de bien gouverner*, c'est que la justice, l'humilité, l'amitié et toutes les vertus morales ne peuvent avoir aucune stabilité si elles ne reposent pas sur Jésus-

CHRIST. Il ramène toutes les actions des hommes à ce principe de la vie intellectuelle, religieuse et morale. Il insiste fort souvent aussi sur la mort, qu'il regarde, ainsi qu'il le dit lui-même, « *comme la porte étroite par laquelle nous entrons dans l'infinité du temps.* »

De cette dernière pensée résulte évidemment le reproche qu'il fait aux habitans de la ville de Padoue, de ce qu'ils témoignaient des regrets trop bruyans à la mort de leurs parens et de leurs amis. Tout le monde n'est-il pas sujet à la mort, dit-il, et cette mort est- elle si terrible, puisqu'elle nous rapproche de Dieu? Il argue de là pour conseiller à Carrare de faire tous ses efforts, comme souverain, pour contrarier ces habitudes de funérailles éclatantes, de pleurs et de gémissemens puérils, dont ses sujets donnaient continuellement le spectacle. Tout en faisant cette exhortation, le philosophe avoue que rien n'est plus difficile que de corriger un peuple des mauvaises habitudes qu'il a pu prendre, et il s'en rapporte à la prudence du prince, son ami, pour tenter l'essai des améliorations qu'il lui indique. Voici la formule de politesse qui termine cette longue lettre: « J'en ai peut-être dit plus que je ne devais, mais, à coup sûr, moins que je n'ai voulu. Si, dans l'un ou l'autre cas, je me suis trompé, ô noble personnage! pardonnez-moi et faites en sorte d'agir pour le mieux et de gouverner long-temps et heureusement la république. Régnez et portez-vous bien. »

Lorsque l'on rapproche quelques unes des vérités éclatantes consignée dans cet ouvrage, avec les efforts que l'on a faits de notre temps pour les mettre en pratique, on est effrayé du nombre d'années qui s'écoulent avant que les circonstances et la disposition de l'esprit des hommes permettent que des vérités simples, incontestables et proclamées depuis tant de siècles, soient mises en usage et entrent pour quelque chose dans la pratique de la vie. Pétrarque répétait en 1380, d'après les auteurs païens: « qu'il vaut mieux voir les richesses publiques possédées par les particuliers, qu'enfouies dans le coffre d'un prince. » Et cependant en 1610, lorsque Henri IV mourut, on vantait encore les amas d'argent; on félicita Sully sur son administration des finances, parce qu'il avait trouvé moyen d'entasser huit millions en or dans les souterrains de la Bastille. Ce système, qui s'est conservé jusqu'à nos jours parce qu'il favorise le pouvoir arbitraire des princes, est cependant ébranlé par une science nouvelle, *l'économie politique*. Si ce nouveau mode d'administrer les finances d'un pays prévaut définitivement, il ne se sera pas écoulé moins de six siècles, entre l'énoncé de cette vérité et l'usage qu'on en peut faire.

Les progrès réels de la civilisation, sont d'une lenteur extrême, et presque toujours, à chaque siècle, on s'abuse sur le degré d'avancement où on la croit parvenue. Peut-être sommes-nous encore beaucoup plus barbares que nous ne croyons l'être.

L'Europe, lors de l'invasion des peuples du nord, et pendant les trois siècles qui ont suivi ce grand évènement, a été brisée si violemment, que tous

les élémens de la civilisation ont été divisés et jetés çà et là dans le plus grand désordre. Depuis le XII^e^ siècle on ne fait pas autre chose que de classer tous les fragmens dispersés qui proviennent de la vaste ruine de la société païenne. On a rassemblé séparément ce qui appartient aux arts, à la littérature, à la philosophie, à la morale et à la politique, de la même manière qu'après un incendie, on fait des lots de la charpente, des pierres et des meubles que la flamme a épargnés; c'est avec ces débris qu'on s'est proposé de construire de nouveau la société moderne. Le classement des matériaux dont on pouvait faire usage était donc indispensable, mais il n'a rien de commun avec l'ordre et l'harmonie auxquels on doit soumettre le nouvel édifice. Il faut donc distinguer les hommes et les siècles qui ont fait ce triage de matériaux, de ceux qui ont commencé à rebâtir.

Ici s'élèvent de grandes questions. Tous les matériaux provenant de l'antiquité ont-ils été explorés, reconnus, classés? a-t-on commencé à rebâtir trop tôt et sans avoir arrêté de plan? Le temps répondra: qu'il suffise de dire en ce moment que Pétrarque a été l'un des plus actifs de ces ouvriers qui, pendant le temps de la renaissance, ont sauvé les précieux débris de l'antiquité, sans lesquels on n'aurait pu construire l'édifice de la société moderne. Tel a été son rôle sérieux en ce monde, rôle dont il s'est dignement acquitté et sur lequel il ne faut pas se méprendre quand on veut porter un jugement sur les immenses travaux de ce philosophe dans lequel les esprits superficiels s'obstinent à ne reconnaître qu'un habile faiseur de chansons et de madrigaux.

E.-J. DELÉCLUZE.

# LE MASSACRE

# DES MAMELUKS.

Le soleil venait de disparaître du ciel brûlant de la Haute-Égypte et la pâle clarté des étoiles se reflétait déjà dans les eaux du Nil. Le raïs qui depuis le Caire m'avait conduit dans sa candja, redoutant les attaques nocturnes des hardis brigands dont ces régions sont infestées, amarra notre barque au rivage de Seida, petite ville bâtie sur le fleuve, et nous descendîmes à terre dans le dessein de trouver un gîte pour la nuit : « Crois-tu que l'on nous accorde l'hospitalité, demandai-je à mon compagnon en m'arrêtant devant une maison qui contrastait par sa belle apparence avec la misère presque générale des habitations voisines ? — Certainement, seigneur, répondit le raïs, vous êtes devant la demeure d'un musulman craignant Dieu et qui n'a jamais refusé l'hospitalité au voyageur. » Encouragé par ces paroles, je m'avançai et pénétrai jusqu'au salamlik, ou salle de réception, qu'on trouve dans les maisons de tous les musulmans qui jouissent de quelque fortune. C'était l'heure du repas : le maître de la maison, vieillard vénérable, était assis avec quelques convives, les uns sur le divan, les autres sur des coussins, et tous plongeaient leur main, à l'exemple du chef de la famille, dans plusieurs plats, réunis d'après la coutume sur un large plateau d'étain placé au milieu d'eux. *Missik belcher* (bonsoir), dis-je en entrant, et bien que j'eusse adopté les vêtemens arabes, on me reconnut aussitôt pour étranger ; car si j'eusse été musulman, *salam alikum* (la paix soit avec vous) eût été la formule consacrée. Les musulmans sont fort sensibles au respect qu'on témoigne pour leurs idées religieuses

et s'en montrent d'ordinaire très reconnaissans; aussi l'invitation qui, à l'heure des repas, s'adresse au plus misérable dans les mêmes termes qu'au plus puissant, me fut adressée: sois le bien-venu et prends place. Un esclave me versa de l'eau sur les mains, je m'assis auprès des convives, et, comme eux, je plongeai mes doigts dans les plats entamés. Lorsque le mouton rôti fut apporté, le maître de la maison le dépeça lui-même et me mit un morceau dans la bouche, car telle est l'étiquette adoptée par les Arabes pour honorer l'étranger. On servit le pilau pour terminer le repas; on nous donna de nouveau à laver; les pipes et le café nous furent présentés, et quelques paroles échangées avec calme commencèrent la conversation : « Peux-tu, demandai-je au maître, m'accorder l'hospitalité pour cette nuit? — Sois le bienvenu, » me répondit-il; et, frappant dans ses mains, il appela un esclave et lui ordonna de me préparer un lit dans le kiosque et de veiller à ce que rien ne me manquât.

Après un assez grand nombre de questions que jamais les Arabes ne manquent d'adresser aux Européens sur la médecine, les usages de l'Europe, et la politique des sept rois qui se partagent, d'après leurs idées, le gouvernement de cette partie du monde, la conversation fut amenée sur la conquête d'Alger; car les Français venaient d'arracher cette ville à l'empire du croissant. — Ce que tu racontes est chose impossible, dit un jeune musulman plein d'enthousiasme; Alger la forte n'a pu tomber aux mains des giaours. — Que veux-tu dire? répliqua le maître de la maison, dont la barbe blanche et les rides profondes annonçaient le grand âge; qui aurait pu l'empêcher si cela était écrit? Cette réponse frappa l'assemblée, et l'interlocuteur lui-même se rendit sans résistance à cette raison victorieuse; mais, quant à moi, je ne pus réprimer assez tôt un léger sourire. — Jeune homme, tu ne crois donc pas à la fatalité, me dit le vieillard d'un ton sévère, et cependant devant tes yeux se trouve un exemple vivant de cette fatalité toute puissante à laquelle tu refuses de rendre hommage. — De quel exemple veux-tu parler? lui dis-je. — Cet exemple c'est moi-même, répondit-il, c'est moi Abdourahman-Aga le Mameluk. Une surprise mêlée de respect s'empara de moi, et je m'inclinai devant le représentant de la grandeur passée des anciens dominateurs de l'Égypte. — C'est donc toi, dis-je, qui échappas seul au massacre de la citadelle? — C'est moi-même. — Je m'approchai, et, prenant sa main dans les miennes, je la serrai avec effusion. Mon émotion toucha vivement le vieillard, et il m'en témoigna sa satisfaction en m'offrant la pipe qu'il avait à la bouche. — Mon père, lui

dis-je, la sanglante histoire de tes frères les Lions (que Dieu entoure leur ame de gloire) est parvenue jusques en Europe, mais d'une manière vague et confuse : voudrais-tu me la redire pour que je rapporte dans ma patrie un récit exact de cette terrible catastrophe? — Oui, mon fils, avec l'aide d'Allah je raconterai dans tous ses détails le massacre de mes frères, et tu sauras par quels moyens la ruse et la cruauté surent anéantir la noble race des Mameluks.

Un profond silence s'établit, et le vieillard, après avoir un instant recueilli ses souvenirs, commença en ces termes :

« Tu te souviens, mon fils, de la courte, mais glorieuse apparition en Orient du sultan Bonaparte : le courage indompté de nos cavaliers vint échouer contre la tactique de ses bataillons, et nos armes, jusqu'alors invincibles, se brisèrent contre les armes de l'Occident. Nos péchés, sans doute, avaient lassé le prophète, et l'heure fatale de la défaite était sonnée pour la punition de nos fautes. Lorsque l'armée Française retourna en Europe, nous étions affaiblis, décimés, mais cependant nous eussions encore été puissans et redoutables si la désunion qui régnait parmi nos chefs n'eût encouragé la haine de nos adversaires. Ibrahim-Bey, celui qui entre nous tous se distinguait par la prudence et la sagesse, nous réunit un jour dans son divan et nous parla en ces termes : « Puissans Mameluks, vous êtes entourés « d'ennemis, la Porte, l'Angleterre, et Mohamed-Ali. La Porte, qui « redoute le tranchant de nos sabres et la rapidité de nos chevaux, « entretient soigneusement parmi nous la désunion, et le plus grand « bonheur des effendis de Stamboul est de voir le sang d'un Mameluk couler sous les coups d'un de ses frères. L'Angleterre ne nous « témoigne d'amitié que pour exploiter notre alliance et profiter de « notre crédulité. Tantôt elle accorde sa protection à la maison de l'Elfy « et cherche à augmenter l'influence de ce chef, tantôt elle prodigue « ses caresses perfides à la maison de Mourad-Bey et feint de désirer « pour cette dernière une élévation qu'elle redoute en secret ; mais « il est facile de comprendre sans une grande pénétration politique « que le but de l'Angleterre ne peut être une augmentation de notre « puissance. Mohamed-Ali est ambitieux, il est notre ennemi ; il est « l'ennemi de la Porte, l'ennemi de l'Angleterre ; les quatre mille « Albanais qu'il tient à sa solde seraient insuffisans pour nous opprimer, mais, fourbe et hypocrite, il cherche et réussit peut-être à attirer dans son parti les scheiks des corporations. Nos jeunes guerriers ont trop souvent oublié que les Arabes sont musulmans et « que les violences exercées contre eux déplaisent au prophète ; aussi

« l'habile pacha, soigneux d'éloigner de nous les populations, profite
« de nos fautes, et pour séduire les Arabes, leur promet justice et
« repos. Croyez-en mon expérience, soyons prudens; repoussons
« l'alliance de l'Angleterre, elle excite les soupçons de la Porte et ne
« peut que nuire à notre cause; faisons de toutes nos forces réunies
« un seul corps d'armée et retirons-nous dans la Haute-Égypte; sur-
« tout épargnons aux Arabes des mauvais traitemens que la religion
« défend et que nos vrais intérêts désapprouvent. »

Ainsi parla Ibrahim-Bey. Tous nous jurâmes de le reconnaître pour chef, et de lui obéir; mais si Ibrahim-Bey était sage dans les conseils, son bras, affaibli par l'âge, avait perdu sa vigueur, et dans notre orgueil insensé, nous nous refusions à recevoir les commandemens d'un vieillard à qui la force manquait pour manier le cimeterre. Un désordre toujours croissant désunit nos troupes; chaque corps combattit pour son propre compte, sans penser au salut général, et Mohamed-Ali, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, sur les champs de bataille, sut également profiter et de nos défaites et de nos victoires.

Vers la fin de l'année 1810, une paix apparente s'établit entre nos chefs et le pacha : plusieurs familles de Mameluks en profitèrent pour se répandre dans la Haute-Égypte, dans le dessein d'y faire du butin, et de son côté Mohamed-Ali partit pour Suez, afin de surveiller lui-même l'expédition qu'il préparait pour l'Yemen, contre les Wehabites révoltés. Ceux d'entre nous qui voulaient sa perte s'enhardirent de son absence, et tramèrent une conspiration. — Il se trouvait alors au Caire un émissaire secret de l'Angleterre, appelé lord North, il avait de fréquentes entrevues avec Chahyn-Bey et l'Elfy; le moment lui sembla favorable pour détrôner le pacha, et il nous excita vivement à ressaisir le pouvoir. Le complot fit de rapides progrès, et tout semblait répondre d'un succès assuré; mais il était écrit qu'un évènement inattendu viendrait déjouer toutes nos combinaisons, et nous faire tomber dans le piége que nous avions préparé à notre mortel ennemi. Un jour, nous nous étions réunis dans la plaine de Kasser-el-Hein pour lancer le djerid; Mehemed-Bey, qui, en qualité de ministre et d'ami du pacha, gouvernait l'Égypte en son absence, vint se joindre à nous, et, se mêlant à nos jeux guerriers, voulut nous disputer le prix de l'adresse. Tout à coup un Arabe se présente couvert de poussière; le défiant Mehemed le voit et devine un courrier; il marche droit à l'Arabe d'un air assuré : — Auquel de nous, lui dit-il, s'adresse ton message ? — A Soliman-Bey, répond l'Arabe frappé de

respect. — Eh bien, c'est moi qui suis Soliman-Bey. — Voilà donc une lettre que t'envoie Mustafa-Aga; il est à Cosseïr et il attend ta réponse. Mehemed-Bey s'excusa de nous quitter, et nous demanda la permission de prendre connaissance d'une importante dépêche que, disait-il, il venait de recevoir du théâtre de la guerre, et il s'éloigna avec l'Arabe qu'il avait trompé, emportant le secret de nos desseins et de nos espérances, secret dont la découverte fatale devait amener notre ruine. Lorsqu'il revint, il était parfaitement calme, et nulle émotion ne se trahissait sur sa figure impassible; il annonça qu'on lui écrivait du Hedjas que les Wehabites avaient battu les troupes du pacha de Bagdad et qu'il était urgent de prendre des mesures pour arrêter les vainqueurs. Il passa une heure encore au milieu de nous, et en se retirant il nous invita avec les dehors de la plus parfaite amitié à l'aller visiter dans sa maison de campagne. Mehemed avait fait garder par des hommes sûrs l'Arabe porteur de dépêches, et lorsqu'il fut de retour à son palais, son premier soin fut de le faire étrangler; puis il expédia vers Suez de nombreux courriers montés sur de rapides dromadaires avec ordre de prendre à travers le désert des directions différentes et d'aller à la rencontre de Mohamed-Ali: — Garde-toi de prendre la route de la Haute-Égypte, lui écrivait le ministre sans lui donner les raisons de ce conseil; mais reviens au Caire le plus rapidement possible, et prends le chemin du désert. Le lendemain, Chahyn-Bey reçut une lettre de la Haute-Égypte. Soliman, lui écrivait-on, devait avoir reçu une dépêche importante de Mustafa-Aga; on lui apprenait l'arrivée de plusieurs beys à Cosseïr et leur résolution d'attendre Mohamed-Ali à son retour de Suez pour s'en défaire. Il fallait de notre côté nous tenir prêts à exterminer ses partisans, et nous serions ainsi maîtres souverains de l'Égypte. Ni Soliman, ni aucun de nous n'avait eu connaissance de la lettre dont on nous parlait; mais nous pensâmes que le messager avait péri en route par quelque accident, et l'idée ne nous vint pas que le ministre de Mohamed-Ali eût entre ses mains le fil de nos destinées. Bientôt le canon de la citadelle retentit, annonçant au Caire l'arrivée du pacha qui avait été rencontré par un des nombreux courriers de Mehemed-Bey, et qui, prévenu à temps, avait rebroussé chemin et était arrivé au Caire en dix-huit heures à travers le désert. Sa présence inattendue fut pour nous un coup de foudre; nos chefs, obligés de feindre, s'empressèrent d'aller le complimenter; il les reçut avec beaucoup de bienveillance, les entretint de la guerre du Hedjas, leur fit connaître son projet de confier la conduite de l'expédition à son

fils Joussann-Pacha, et les invita à augmenter par leur présence la splendeur du cortége le jour du départ. Nos beys, abusés et charmés par un si parfait accueil, ne soupçonnèrent aucune trahison. Ce fut au vendredi 1er mars, d'après l'ère de l'Occident, que fut fixée l'époque de la cérémonie qui devait nous être si fatale.

Les beys furent invités à se rendre à la citadelle, avec toutes leurs maisons, pour accompagner Joussann-Pacha à la mosquée, et de là au camp qu'il allait commander. Nous nous rendîmes tous à l'invitation de Mohamed-Ali, à l'exception d'Ismaïl-Bey et de sa maison, qui arrivèrent trop tard, parce que le cheval de parade d'Ismaïl n'avait pas été ferré, et de quatre Mameluks français de la maison de Mourad-Bey, qu'un excès de la veille avait rendus incapables de se joindre à leurs compagnons. Nous entrâmes sans défiance dans la citadelle, et le Pacha, revêtu de sa pelisse d'honneur, nous reçut debout sur son divan. Il nous fit asseoir avec bienveillance, et plaça Chahyn et Soliman Beys à ses côtés. On nous présenta à tous le café, et à nos chefs le café et la pipe. Le sourire était sur les lèvres de Mohamed-Ali, et toutes ses paroles étaient des paroles d'amitié. Tu sais, mon fils, que la citadelle où se trouve le palais du pacha est placée sur la montagne de Mokatam; elle est vaste, et des rochers taillés à pic forment presque partout des murailles naturelles. Des chemins étroits et creusés dans le roc partent du palais et vont aboutir à la plaine. A l'extrémité de ces chemins sont placées des portes inébranlables qui en défendent l'entrée et la sortie. A dix heures, un coup de canon donna le signal du départ, et le cortége, parti du sommet de la citadelle, se mit en marche par le chemin qui conduit à la porte El-Azab, se dirigeant du côté de la place de Roumeyleh. Les delhys et les agas des corporations ouvraient la marche. Suivait Saleh-Koch avec ses Albanais; puis, nous venions conduits par Soliman-Bey-el-Banab. A peine les delhys et les agas avaient dépassé la porte de l'étroit sentier où nous étions engagés, que Saleh-Koch la fit subitement fermer, et, faisant faire volte face à ses Albanais, leur signifia, au nom du pacha, l'ordre de nous exterminer. Ils étaient munis d'armes à feu, et nous n'avions que nos sabres; ils grimpèrent sur les pointes des rochers qui bordaient le chemin, et déchargèrent sur nous leurs longues carabines; nous étions tous à cheval, et faire manœuvrer nos montures, là où deux cavaliers n'auraient pu passer de front, était chose impossible; un grand nombre tomba sous les premières balles. De ceux qui restaient; les uns mettant pied à terre, et saisissant leur cimeterre inutile, voulurent s'élancer; mais embarrassés

dans les plis flottans de leurs longs vêtemens, ils expirèrent avant d'atteindre leurs assassins; les autres, comprenant l'inutilité de toute défense, attendirent la mort avec résignation et sans détourner la tête du coup qui les frappait. Chahyn-Bey tomba criblé de blessures à la porte du palais de Saladin; Soliman-Bey courut au harem de Mohamed-Ali, et se mit sous la sauve-garde de l'appartement des femmes : — Je suis sous la protection du harem, cria-t-il, et il s'attacha avec force aux rideaux qui cachaient l'entrée de la demeure sacrée. On l'arracha de cet asile, et on le traîna devant le pacha : — Qu'il périsse, dit froidement Mohamed-Ali. — Non! tu n'es pas musulman, s'écria Soliman-Bey; malgré tous les crimes que l'on nous reproche, jamais Mameluk n'osa violer le droit d'asile : que mon sang retombe sur toi et les tiens! — Qu'il meure, répéta le pacha avec colère! — Un cavass lui trancha la tête, et ce noble sang rejaillit jusque sur le turban de Mohamed-Ali. Cette cruauté impie fut plus tard punie par le prophète: le pacha perdit ses deux fils. Joussann mourut de la peste à son retour du Hedjas, et Ismaïl fut brûlé vif par les Arabes du Sennaar. Cependant le massacre continuait; les coups de feu retentissaient de tous côtés, et chaque balle portait la mort dans nos rangs de plus en plus éclaircis. D'un coup d'œil j'avais compris l'inutilité de toute défense; et, me tournant vers le ciel, je lui demandai une inspiration. Je montais un noble coursier descendu en ligne directe d'une jument du prophète; nourri de ma main pendant dix ans, il obéissait à ma voix comme un fils à la voix de son père; sa docilité et sa vigueur étaient renommées. Voyant tous mes compagnons tomber successivement à mes côtés sans vengeance, je voulus essayer d'un moyen désespéré; et animant de la voix mon coursier, je frappai avec force ses flancs de mes larges étriers : il bondit comme un lion blessé; et s'élançant par-dessus la muraille du rocher qui formait un des côtés du chemin, il se précipita sans hésiter de la citadelle; il tomba de cent vingt pieds de haut, et ses os se brisèrent.

Je me relevai meurtri, mais sans blessure, et, jetant un dernier regard de reconnaissance sur le noble animal qui avait payé mon salut de son existence, je m'enfuis à Zama, puis dans la Haute-Égypte. Seul, entre tous mes frères, j'échappai au massacre de la citadelle, quatre cent soixante-dix de nos guerriers y périrent. Le massacre continua, pendant trois jours, dans la ville; les Albanais assaillirent nos maisons, les pillèrent, et les Mameluks qui restaient, ainsi que ceux des habitans que leur mauvais destin avait attachés à notre cause ou à nos familles, périrent dans les rues au nombre de mille.

Non contens de verser notre sang et de s'enrichir de nos dépouilles, les cruels Albanais flétrirent le nom des Mameluks jusque dans nos femmes et nos filles qu'ils avaient en haine, parce qu'elles dédaignaient de les accepter pour époux. Saleh-Koeh, leur chef, avait demandé en mariage la fille de Soliman-Bey et avait essuyé un refus. Quand l'heure de notre destruction fut sonnée, il se vengea cruellement; étant entré le sabre à la main dans le palais de Soliman, il trouva la jeune vierge en larmes au milieu de ses femmes, la contraignit à revêtir ses plus riches habits, et, après l'avoir déshonorée, enfonça son poignard dans le cœur de la jeune fille. Un soldat coupa les poignets de la femme de Chahyn-Bey pour s'emparer plus vite de ses bracelets. La population du Caire contemplait, avec un étonnement silencieux, ces épouvantables scènes de carnage, et nos partisans eux-mêmes, n'osant élever la voix, ne songèrent qu'à faire oublier qu'ils avaient préféré notre domination à celle du pacha. Les parens des victimes reçurent défense de donner sépulture à leurs cadavres; une seule femme, la mère de Mazuk-Bey, put obtenir le corps de son fils. Elle avait été femme d'Ibrahim-Bey, et dut cette faveur à l'éclat qui entourait le souvenir vénéré de son époux. Des ordres impitoyables furent envoyés dans la Haute-Égypte, des centaines de têtes vinrent orner le palais de Mohamed-Ali et lui donner un sanglant témoignage de sa complète victoire. Pour moi, j'errai long-temps parmi les Arabes; enfin, depuis quelques années, le pacha, instruit de mon existence, me fit dire que je pouvais sans crainte revenir en Égypte. Lorsque je me présentai devant lui, il eut pitié de ma barbe blanche et, touché par de vieux souvenirs, il m'embrassa et pleura. Nous voyons tous deux approcher ce jour où l'ange de la mort doit nous frapper de son glaive, et souvent la pensée du tombeau inspire des sentimens généreux. Le pacha m'a offert une place à sa cour, mais mon grand âge et mes longues souffrances me rendaient le repos nécessaire; je refusai et ne demandai que la permission d'habiter la Haute-Égypte. Mohamed-Ali m'accorda ma demande, me fit présent de cette maison et y ajouta une pension de vingt-quatre bourses. Depuis ce temps, j'ai vécu paisible, adorant Allah, bénissant le prophète et attendant sans crainte la mort qui s'avance rapidement vers moi. — Tu as entendu, mon fils, le récit que tu m'as demandé; je te l'ai fait avec fidélité; et maintenant, je pense, tu avoueras que, dans ces évènemens, la volonté d'Allah s'est montrée d'une manière éclatante, et que l'on peut, sans superstition, ajouter foi à la fatalité.

VICTOR MOSPURGO.

# THÉATRE-FRANÇAIS.

## *LA POPULARITÉ,*

COMÉDIE EN CINQ ACTES DE M. C. DELAVIGNE.

Je conçois que l'on se demande si la comédie politique est chose possible; mais ce qui reste hors de doute, c'est que M. Delavigne a fait un bel ouvrage, qui est en même temps une action courageuse. L'éclatant succès qu'il vient d'obtenir est de ceux qui honorent à la fois l'auteur et le public. Il n'y a rien ici qui rappelle Aristophanes, pas une allusion détournée qui aille dans l'asile sacré de la vie privée blesser un des grands noms de l'histoire contemporaine; mais pas une idée fausse non plus qui puisse désormais se produire impunément. Si Boileau a été le C. Delavigne du XVII$^{e}$ siècle (le mot est de M. Granier, et l'auteur de *la Popularité* n'est pas homme à s'en formaliser), M. Delavigne est aussi le Boileau du XIX$^{e}$. Seulement, au lieu de la méchante poésie, c'est la mauvaise politique qu'il traduit sur la scène. C'est quelque chose encore qu'à une époque où tous les principes semblent flottans et incertains, une main hardie tire la pensée du devoir, de ce vague où les passions la retiennent, qu'une voix respectée de tous proclame hautement devant tous la loi morale de la politique. On appellera son œuvre une dissertation, un pamphlet, une épître, un *premier Paris*, une *opinion*, ce qu'on voudra; ce sont de très nobles sentimens développés en très beaux vers, dans des situations qui les amènent naturellement. On accorde que *la Popularité* est un beau poème. Pourquoi ne serait-ce pas une comédie? Ceux qui le nient ne se font pas une idée nette de ce que peut être la comédie politique.

Qu'il faille, pour produire une œuvre digne de ce nom, des qualités d'un ordre fort élevé, qui en doute? Mais que l'art même s'y refuse essentiellement, voilà ce qu'on ne saurait admettre. Fermer le théâtre à la politique,

à une époque où la politique envahit toutes les pensées! mais vous n'y songez pas. Si vous la chassez du drame, elle va s'emparer, je ne dis pas du vaudeville, mais du ballet, de la pantomime féerie. Il est dans le cœur de l'homme de demander aux créations des arts le reflet de ses préoccupations habituelles. Remarquez d'ailleurs que la passion qui offre à l'observation du poète comique la plus ample moisson de ridicules, est toujours celle qui s'empare des ames avec le plus d'empire. Si la politique est la plus noble passion de ce temps-ci, c'est à la condition d'en être aussi la plus folle. A quel titre cette folie serait-elle plus respectable que celle de l'amour? Entre Victor Hugo qui chante avec l'accent religieux de l'ode les grands évènemens contemporains, et Auguste Barbier dont l'iambe amer flagelle les vices et les lâchetés qui se traînent autour de ces évènemens, il y a place pour la comédie, qui, trouvant le monde créé, n'a pas la prétention d'en faire un autre, mais de corriger celui qui existe. Il peut y avoir danger, je le sais, à laisser la poésie s'engager dans cette voie, et j'entends déjà qu'on me jette le vers d'Horace : *Ignes suppositos cineri doloso.* Une fois la comédie lancée dans cette arène, où va-t-elle s'arrêter? Défions-nous un peu moins des périls de la liberté. Elle s'arrêtera devant la loi. Molière, en écrivant *le Tartuffe*, a-t-il attaqué la religion? et quand il faisait rire, dans *le Misantrope*, des écarts d'une vertu sauvage, est-ce la vertu même qu'il prétendait livrer au ridicule? M. Delavigne me semble avoir marqué du premier coup le vrai domaine de la comédie politique. Sa limite est dans la constitution du pays. Ce que la presse et la tribune ne sauraient attaquer sans crime, il le distingue nettement, et son respect n'a rien d'hypocrite. Seulement il élève plus haut encore ce mur sacré qui doit clore la vie privée; mais, cela fait, tous les travers que la loi abandonne à la plume des journalistes comme à la parole de l'orateur, il les réclame comme sa chose. Le poète comique a droit d'épave dans tous les temps.

Maintenant jusqu'à quel point le spectacle sérieux des mœurs politiques d'une époque peut-il se concilier avec ce qu'on est convenu d'appeler l'intérêt dramatique? Nous ne voyons pas qu'il y ait d'invincibles obstacles. Et d'abord, qui empêche que la comédie ne puise encore à toutes ces sources d'émotions qui jusqu'ici ont été la vie du théâtre? Ne saurait-on y introduire ces élémens ordinaires qu'à l'exclusion de tous autres? Il est très vrai que la politique, une fois entrée dans la comédie, voudra y régner à son tour; mais j'en conclus seulement, non pas que l'intérêt cessera d'exister, mais qu'il sera déplacé. Il était dans le mouvement de l'intrigue, il sera dans la vérité de l'observation; il était dans l'action, il sera dans les caractères; il remuait le cœur, il passionnera l'intelligence. Pareille chose s'est déjà vue sur la scène française. *Le Misantrope* n'a jamais été un spectacle que pour l'esprit. Et le grand Corneille? Avant lui, après lui, l'amour a envahi tout le théâtre, et l'amour restera la plus dramatique des passions. Mais à part son admirable *Cid*, voit-on que l'amour ait été la grande inspiration de son génie? C'est par la pensée qu'il a dominé son siècle, c'est par la pensée qu'il règne encore. Il

a fallu que La Harpe (ou Voltaire peut-être), pour caractériser le théâtre de Corneille, trouvât une expression nouvelle, *le genre admiratif*. Eh bien! je concevrais la comédie politique comme quelque chose d'analogue, une arrière-petite-fille de l'auteur de *Nicomède* se jetant au beau milieu des partis et s'essayant à les peindre.

La comédie politique aura beau faire, elle ne saurait être qu'une comédie de caractère. Condamnée par son essence même à être contemporaine (autrement elle serait historique et non politique), il paraît impossible que l'action si vive, si attrayante qu'on l'imagine, ne soit pas hors de toute proportion avec les personnages. La fable du poème sera pure fiction et prise pour telle, tandis que les personnages seront empruntés à la réalité même. Plus ils seront vrais, plus l'action paraîtra petite, froide, mesquine; il y aura d'eux à l'action la distance qui sépare la vérité de la fantaisie. La passion du spectateur fera aisément de ces personnages des êtres doués du mouvement et de la vie; mais dans une sphère si rapprochée de nous, leurs actes ne sauraient produire la même illusion. Je suis loin de dire, à Dieu ne plaise! que le poète comique peut quelquefois se passer de l'action; je me borne à soutenir que, dans la comédie politique, l'intérêt doit se reporter des caractères sur l'action, et non rejaillir de l'action sur les caractères.

Considérée sous ce point de vue, l'œuvre de M. Delavigne se défend elle-même contre la plupart des critiques dont elle a été l'objet.

La popularité, tel est le sujet de la comédie nouvelle. C'était le plus beau que la société contemporaine pût offrir à la comédie, le plus beau, disons-nous, parce qu'il se lie intimement à tous les principes qui, bien ou mal compris, peuvent égarer ou féconder la civilisation moderne. Le sujet a deux faces bien distinctes. Il fallait dire comment vient la popularité, montrer ensuite comment elle s'en va, et à quel prix on peut la conserver intacte; en un mot, faire voir l'homme populaire aux prises avec sa popularité même.

La popularité que pour toi je redoute
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie,
Et comme elle a sa gloire, elle a son infamie.....
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné.
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné:
On fait, pour lui complaire, un premier sacrifice,
Un second, puis un autre, et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur.

Voilà tout le sujet en vers admirables. L'homme d'état livrera-t-il son honneur pour rester populaire? Là est le nœud et l'unité de l'action.

Cette action se passe en 1745, sous le règne de George II, et pendant ces

premiers succès du prétendant qui devaient aboutir à la bataille de Culloden. Londres, qui s'émeut déjà à la nouvelle des progrès de l'insurrection, est préoccupée au dedans de l'élection de son lord-maire et des funérailles de Névil, un brave marin, mort regretté de tous. Ces funérailles peuvent offrir aux mécontens de tout genre une de ces occasions qu'ils choisissent pour éclater. On conçoit, dès-lors, quel intérêt s'attache au choix de la Cité. En attendant, elle a pour chef son premier alderman, Édouard Lindsay. C'est le héros de la comédie. Lindsay est jeune, éloquent, et ses discours au parlement lui ont acquis dans le pays une grande popularité. Bien entendu qu'il est à la tête de l'opposition. Une souscription nationale vient de le doter d'un riche domaine qu'il s'est empressé d'offrir aux hôpitaux. Encore possédé de ces belles illusions qui surprennent les ames généreuses à la fin comme au début des révolutions, il ne rêve que la liberté, la gloire, le bonheur de sa patrie. Dans la candeur de sa foi politique, il voit sans s'effrayer les partis qui s'agitent autour de lui, et parce qu'ils le poussent à l'empire, il s'imagine qu'il les trouvera dociles, quand lui-même il voudra les conduire.

La popularité ne lui a *demandé* encore que *peu*, mais nous allons voir ses exigences croître de scène en scène, jusqu'à lui demander ce dernier sacrifice de *l'honneur*.

Tous les partis ont leur représentant autour d'Édouard Lindsay, son père d'abord, sir Gilbert, le sage qui ne pense qu'à la patrie et vote selon sa conscience; Mortins, le républicain sincère et généreux; Caverly, l'égoïste sensuel et goguenard, préoccupé d'un seul point, sauver sa fortune du naufrage des révolutions. Ces divers types qu'au lever du rideau nous trouvons réunis dans la maison d'Édouard, se font connaître l'un par l'autre dans une scène de joyeuse causerie que tempère la grave et prévoyante parole du vieillard. Resté seul avec Mortins, son ami d'enfance, Lindsay le prie d'insérer dans sa feuille, car Mortins est journaliste, un démenti à certain article publié par un misérable Godwin que nous verrons au second acte. — Je m'en garderai bien, dit l'autre, ce serait te perdre. A quoi bon une réponse? Point de ces professions de foi explicites. — Lindsay se rend avec regret. C'est un premier sacrifice qu'il fait à sa popularité, celui de sa pensée. — A propos, dit Mortins en s'en allant, tout n'est pas terminé pour cette souscription, il y manque 7,000 guinées; il faut que tu les donnes. — Que je souscrive moi-même pour le bien que l'on m'offre? — Oui, sous peine de te voir couvert de ridicule. — Mais, ce domaine, je l'ai donné aux hôpitaux. — C'est sublime, mais il faut d'abord le payer. — Encore un sacrifice, et celui-ci ne sera pas le dernier. On annonce lord Derby, c'est le second alderman. Jacobite dans le cœur, lord Derby prendra tous les masques pour devenir lord-maire; il tient déjà son serment prêt; mais il lui faut le suffrage de Lindsay: ce suffrage entraînera tous les autres. Il vient le demander. Sa recommandation auprès d'Édouard, c'est d'être l'oncle de lady Straffort. Édouard aime lady Straffort, mais il ignore que, sous le nom de lady Montrose, elle parcourt secrè-

tement l'Ecosse, en cherchant des partisans aux Stuarts. Elle présente, Derby n'oserait jamais prêter son appui au nouveau gouvernement. Mais cette lady Straffort qu'ils croient absente l'un et l'autre, elle est à Londres, et un billet de sa main en avertit Édouard. Pour être l'homme populaire, on n'est pas dispensé d'aimer. Mais celui-ci a eu le malheur (c'en est un pour un amoureux qu'on attend) de prononcer la veille un fort beau discours au parlement, et ses électeurs, Thomas Goff en tête, l'homme influent, ne le tiennent pas quitte de leur enthousiasme. Il faut boire, il faut crier à l'unisson. Vous verrez qu'ils voudront le porter en triomphe. Le pauvre Édouard court à son rendez-vous, *traîné par ses égaux*.

Voilà donc la situation des choses. Édouard Lindsay veut renverser le ministère, rien de plus; Mortins veut dans la ruine du ministère entraîner celle du monarque et celle de la monarchie; Derby veut se rendre maître de la cité pour la conserver à George II, ou en offrir les clés au prétendant, selon la fortune des armes; lady Straffort veut, à l'aide de toutes ces passions, relever le trône des Stuarts, et faire de son amant le premier ministre d'une restauration nouvelle. Édouard, s'il s'arrête, tournera contre lui-même toutes ces volontés diverses; mais s'arrêtera-t-il, où et comment? Les actes suivans vont nous l'apprendre.

Le second se passe dans la maison de lord Derby. Nous l'y retrouvons grand seigneur, querellant ses valets et se vengeant sur eux des sourires forcés qu'au dehors il prodigue à la multitude. L'instrument de son ambition est ce Godwin dont on parlait au premier acte. Derby se croit quitte envers lui, parce qu'il l'a payé. Mais il se trompe : il vient une heure pour certaines gens où l'argent ne suffit plus. Quand le mépris public les a cherchés sous l'or, c'est de la considération qu'il leur faut. Ils ne vous demandent plus votre bourse, mais votre amitié. Godwin veut qu'on le *considère*. La scène où, maître des secrets de lord Derby, il lui fait entendre qu'il pourrait les trahir et le somme de paraître son ami, est une conception neuve et hardie. Du moins, lady Straffort ne sera pas témoin de cette alliance honteuse. Il croit sa nièce bien loin. Nous savons, nous, qu'elle est à Londres, et la voici. A tout prendre, elle s'arrangera de l'élection de son oncle, si cette élection doit tourner au profit des Stuarts. Elle lui prêtera même l'appui de son influence sur Edouard. Cette lady Straffort n'était pas née pour être une Flora Mac-Ivor. Si, comme la poétique héroïne de Waverley, elle a épousé l'aventureuse destinée des Stuarts, c'est par ambition pour son amant qu'elle voit déjà gouvernant leur fortune, et mettant au service de leur cause la renommée qu'il s'est acquise au service de la liberté. En attendant, elle ne peut arracher de lui la promesse de voter en faveur de son oncle. Toute sa grace échoue contre la probité d'Édouard. Mais ce sacrifice qu'il n'a pas fait à l'amour, il le fera à sa popularité. Pour écarter le candidat du ministère, un pauvre honnête homme, le parti démocratique fait alliance avec le droit divin, et cette alliance qu'il n'a pas signée impose à Édouard un vote que sa conscience réprouve :

sacrifice doublement pénible, car il sait ce que vaut le candidat de ses amis, et son père a voté pour l'autre.

La scène, au troisième acte, est à quelques lieues de Londres, chez sir Gilbert. Le jour de la naissance d'Édouard réunit naturellement dans la maison de son père les principaux personnages. Mais sir Gilbert ne peut pardonner à son fils son vote de la veille. Il le voit s'engager dans une voie mauvaise, et l'avertit sévèrement. Par contre, Édouard est au mieux avec tous les autres: mais sa conscience lui répète les paroles de son père, et il sent que déjà on l'entraîne plus avant qu'il n'eût voulu. Lady Straffort lui laisse entrevoir ses projets de restauration jacobite, Mortins ses plans de réforme républicaine. Jacobites et républicains pourront demain se retrouver en face, mais aujourd'hui leur but est le même, pousser à la révolution par l'émeute, et livrer bataille au pouvoir devant le cercueil de Névil. Le choix du nouveau lord-maire les seconde à merveille; mais encore faut-il que le nouveau magistrat se laisse faire, et se refuse à autoriser l'entrée des troupes dans la Cité. Le moyen est facile à trouver. On l'épouvantera de sa responsabilité. Derby effrayé, plus même qu'on ne l'aurait voulu, prend la poste et va réfléchir dans le nord sur l'inviolabilité du serment. Mais reste le premier alderman. Aura-t-on aussi bon marché de sa conscience que de celle de Derby? Averti des évènemens qui se préparent, Édouard se réconcilie avec son père et reprend le chemin de Londres. Le drame tout entier est dans le quatrième acte.

Nous sommes à Londres : tout annonce une journée orageuse. De nos jours, les enfans même ont assez vécu pour en avoir vu de semblables. Édouard est là; il sait que les partis veulent s'emparer de la douleur publique pour accomplir leur dessein; il n'a qu'un mot à dire pour que l'armée entre dans la Cité, et frappe la sédition d'impuissance. L'existence du ministère dépend d'une loi qui doit être votée le soir même. Cette loi, Édouard l'a combattue; mais le ministère, s'il tombe, ne laissera-t-il pas la dynastie en péril? Entre un parti qui lui commande un parjure et un ministère qu'il méprise, que va faire Édouard? Le ministère lui présente un portefeuille et la pairie, le parti lui offre la dictature, ou menace de le flétrir dans l'honneur de son vieux père. Cette faveur, il n'en veut pas; mais l'honneur de son père, l'abandonnera-t-il, quand il dépend de lui de le sauver? Je ne connais rien de plus dramatique au théâtre que cette lutte du devoir contre tous les sentimens de la nature; car lady Straffort en est aussi. Découverte et poursuivie par le ministère, elle se réfugie dans la maison d'Édouard. Il n'a qu'un moyen de la dérober au coup de ses ennemis, c'est de diriger au profit des Stuarts la révolution qui s'apprête. Quels assauts, et comment ne pas succomber? Les sourds roulemens du tambour qui accompagnent le convoi de Névil, ajoutent quelque chose de tragique aux angoisses de ce combat intérieur. Mais l'image du juste, resté fidèle jusqu'au bout, se lève entre la conscience d'Édouard et les tentations qui l'assaillent. Il fera son devoir. Tout rentre dans l'ordre; mais à quel prix? Le cinquième acte nous l'apprend.

Accablé, anéanti et seul dans cette même chambre, où la veille nous assistions aux délibérations de cette grande ame combattue, Édouard a commencé à subir le glorieux supplice qu'il faut savoir affronter, quand on se résout à bien faire. L'émeute a brisé les vitres de ces mêmes croisées par où naguère arrivaient les couronnes. Entouré des journaux du matin, Édouard ne peut en ouvrir un que son regard ne tombe sur une calomnie. Les partis sont fidèles dans les menaces de leur colère. On lui apprend que lui, Édouard, il s'est vendu, que l'infamie de son père avait devancé la sienne; enfin que la prétendue lady Montrose n'est que la maîtresse du prétendant. Voilà le goût amer que laisse au fond du vase la popularité qui s'éloigne. Pauvre Édouard! que lui reste-t-il? Ce qui reste à l'honnête homme après le dernier sacrifice qu'il a fait à la vertu, l'orgueil d'avoir osé le faire. Il lui reste aussi le suffrage de son noble père. Calomnié comme son fils, sir Gilbert garde à Mortins la preuve de son innocence. Pour Édouard, le ministère qu'il a sauvé, en se perdant, n'a plus de portefeuille à lui offrir; mais cette femme qu'il aime et dont il a le secret, on lui permettra de partir, à moins qu'un mariage ne réponde pour l'avenir des indiscrètes témérités de son ardeur jacobite. Édouard, qui sait bien qu'elle aussi on l'a calomniée, entrevoit une lueur d'espérance; l'amour va le dédommager de la gloire perdue. Mais il n'en a pas fini avec la politique. Ses électeurs, toujours Goff à leur tête, viennent insolemment lui redemander leur mandat. Cette fois Mortins est avec eux, c'est lui qui porte la parole. La politique fait taire l'amitié dans son cœur. La réponse d'Édouard est admirable et d'un vrai citoyen. Il garde son mandat, tant qu'il peut encore y avoir danger pour la constitution. C'est le moment que sir Gilbert a choisi pour détromper Mortins, et par lui tous ses ennemis. Sa justification sera le châtiment du jeune enthousiaste. C'est pour sauver l'honneur du père de Mortins que sir Gilbert a signé l'écrit qui paraît entacher le sien. Mais le vieillard reste indulgent et bon jusqu'au bout. Son fils même ne saura pas comment il s'est justifié. Édouard du moins sait que son père ne fut jamais coupable. C'est un poids de moins sur son cœur. Avec l'amour de lady Strafford, il peut encore être heureux. Il est aimé, mais celle qui l'aime a aussi un honneur jaloux qui lui commande de rester fidèle à l'exil et au malheur; elle part. Reviendra-t-elle un jour? On a besoin de l'espérer,

Je n'ai pas prétendu faire de la comédie nouvelle une analyse complète, j'ai voulu seulement en saisir l'unité morale et la suivre dans son développement. Cette unité ressort-elle toujours d'une manière assez nette? Je n'hésite pas à répondre que non. Les incidens embarrassent quelquefois la marche de l'action principale, et il arrive alors que la donnée première s'oublie dans la perfection même des détails. J'irai plus loin, et je ferai à M. Delavigne un reproche que plusieurs accepteraient comme un éloge. Préoccupé, en créant des caractères qui représentent des opinions, du besoin de n'en calomnier aucune, le poète a représenté chaque parti comme ce parti voudrait qu'on le peignît, en homme qui, forcé de dire le mal pour être tout-à-fait juste, a

toujours peur de ne pas dire assez le bien. C'est de la loyauté; mais, au point de vue dramatique, l'effet y perd ce que la morale y gagne. Tous les caractères ont une importance trop égale, et la lumière, trop également distribuée sur tous les points de l'ensemble, ne permet pas à la figure principale de s'en détacher assez. Toutefois, en ce temps de haines politiques, c'est là, on en conviendra, une de ces fautes dont peu d'hommes seraient capables. Comprendre toutes les convictions et savoir les peindre par leur côté noble et généreux, sans pour cela rester moins ferme dans le vrai, c'est d'un honnête homme, et d'une ame vraiment poétique. Mais reprenons une à une ces figures si équitablement rendues.

Édouard Lindsay, le héros de la comédie, nous paraît excellent. Je reconnais un cœur élevé, naïf, et d'autant plus facile à séduire. Le poète a fait à chacun des sentimens qui se partagent son ame la part qui leur revient. Fils, amant, ami, il est tout cela, mais toujours plus ou moins, selon le vent de la politique. Peut-être, au début, M. Delavigne ne l'a-t-il pas montré assez enivré de ce souffle populaire. Dès les premières scènes, on le croirait désabusé. C'est en partie la faute de l'acteur, qui, pour se tenir en garde contre l'intempérance de sa verve ordinaire, prend un air mélancolique qui rejaillit sur la pensée même qu'il exprime. Mais Firmin n'est pas le seul coupable. Ce que Lindsay dit sur la presse, sur le serment, je voudrais qu'il le pensât, mais j'aimerais autant qu'un autre le dît à sa place. Il fait trop tôt l'effet d'un homme qui, jeté malgré lui dans la voie où il marche, s'efforce à regagner par ses paroles le terrain qu'il perd par ses actes. Qu'il commence, déjà inquiet, à regarder derrière lui, à la bonne heure; mais cette popularité qui doit lui être si funeste, il faut que d'abord il en soit la dupe. Je ne sens pas assez, au début, ces *ailes de feu* qui emportent.

A côté d'Édouard est son père, sir Gilbert Lindsay; c'est le sage de la comédie, l'*Ariste*, comme aurait dit l'ancienne critique. Mais cette sagesse n'a rien ici de la froideur qui s'attache d'ordinaire aux personnages de ce genre. Ce n'est pas une raison de parti pris; c'est le sens droit et ferme d'un esprit élevé qui vit dans la solitude, en dehors des affaires qu'il a pratiquées. C'est une belle tête de vieillard.

Entre ces deux représentans divers d'une même opinion se place le partisan égoïste et sceptique de l'ordre matériel, Caverly. Ce personnage est amusant et ne manque pas d'une certaine vérité. Il y a de ces gens-là aux époques comme la nôtre; seulement, si leurs actes les font supposer tels, ils ne se donnent pas eux-mêmes pour ce qu'ils sont. Je sais plus d'un Caverly, mais aucun n'a cette franchise, j'ai presque dit cette effronterie d'égoïsme. Ils mettent au contraire toute la grace de leur esprit à le cacher sous de beaux semblans. Celui-ci est trop en dehors. Le poète l'a bien senti, car il s'est efforcé de jeter sur l'odieux d'un tel caractère une bonne humeur qui désarme.

En face de ce groupe est Mortins; honnête, désintéressé, plein de patriotisme, je ne sache pas de républicain qui ne s'honorât de s'appeler Mortins. Comme il a toute l'ardeur de son âge, il en a aussi toute l'imprévoyance.

Mais il est dans la nature des opinions exaltées d'offrir des masques pour tous les visages. Mortins a son pendant, c'est Godwin, le journaliste envieux et vénal qui résume en lui tous les mauvais instincts de la presse. Dans les mains de Mortins la presse est une épée : c'est bien assez comme cela; dans celles de Godwin c'est un poignard. Celui-ci, par exemple, le poète a compris qu'il ne fallait pas lui donner trop de place dans son œuvre. Il le montre, puis le cache en un coin, comme le génie malfaisant de la pièce, l'Iago du pamphlet.

Mais l'opinion jacobite a aussi son importance. Dans ce qu'elle a de sérieux et de pur, c'est-à-dire de romanesque, c'est une femme qui la représente, l'aventureuse lady Straffort. Mais, en 1745 comme en 1838 sans doute, cette opinion se transformait pour se faire accepter. Le parti du privilége passait du côté où l'on réclamait l'égalité suprême; ainsi fait lord Derby. Ce caractère, parfaitement observé, est vrai, surtout dans les premières scènes. Il a paru qu'ensuite il tournait un peu à la caricature et tombait au-dessous de la haute comédie. Dans le commencement du troisième acte, où il se fait si petit devant les évènemens qui grandissent, lord Derby n'est encore que ridicule; mais entre Mortins et lady Straffort, qui s'entendent pour l'effrayer, je ne vois plus qu'un Géronte, et le but est dépassé. Quant à lady Straffort, je lui ferai un reproche tout contraire à celui que méritent peut-être dans leur ensemble les autres caractères : il manque de développemens. Suis-je ici dupe du regret d'avoir trouvé M^lle Mars au-dessous d'elle-même? Peut-être. Mais à coup sûr il fallait à ce personnage plus de passion et de mouvement. Le côté politique est pris sur le fait et poétiquement rendu; mais sous la conspiratrice on ne voit pas assez la femme. C'est une esquisse fort heureuse, mais encore n'est-ce qu'une esquisse, et on la voudrait plus vivement rattachée à l'action.

Ainsi sur le premier plan trois personnages, Lindsay, Mortins, et lady Straffort que j'y place, parce qu'elle aurait dû y être; sur le second Caverly, Derby, Godwin, sir Gilbert, et à travers tout cela, le peuple, c'est-à-dire l'électeur, Thomas Goff. Est-ce à dire qu'il n'y a parmi les électeurs que des Thomas Goff? Non certes; mais les autres rentrent chez eux, une fois l'élection consommée. Thomas Goff est le type de ces électeurs brouillons, qui ont la prétention de vous tenir en lesse, parce qu'il vous ont nommé, et qui, au besoin, iraient prendre votre place à la tribune. Voilà, je pense, tout le monde.

M. Delavigne a eu l'art de prêter à tous ces personnages de son invention le langage qui leur convient. La parole d'Édouard Lindsay est noble, éloquente, passionnée; c'est un orateur. Celle de son père est austère et grave avec cette douceur qu'enseignent les années. Écoutez Mortins; déclamateur amer et mordant, il a dans son langage les vives images de l'enthousiasme; Caverly est spirituel et railleur, Godwin froidement haineux; ses dents semblent déchirer les mots au passage. Thomas Goff est brutal et grossier; Derby cauteleux, insinuant, réservé; sa nièce enfin a l'accent jeune et poétique. M. Delavigne a retrouvé sa belle langue de Marino Faliero. Mais quoi! l'avait-

il donc perdue? elle s'était du moins un peu altérée. Ce n'était plus, par momens, cette noble simplicité, cette élégance, ce ton vif sans recherche, énergique sans effort. Quelque chose de contraint était entré dans sa phrase, et pour la rendre plus souple, quelquefois il lui était arrivé de la briser. Le dialogue était moins naturel, le discours même n'avait pas gardé toute sa limpidité première. Cette époque néanmoins avait eu encore ses beaux jours, mais de *Louis XI* à *Luther* il serait facile de suivre dans ses détours capricieux cette veine moins pure. Par *la Popularité*, M. Delavigne est remonté tout d'un coup à sa belle manière de 1828, plus ferme seulement et plus concise avec non moins de verve, de richesse et de perfection. Il avait fait lui aussi des sacrifices à cette popularité qu'il peint en si beaux vers; mais le jour où elle en est venue à lui demander les derniers trésors de son admirable langue, il a su rompre fièrement avec elle, et il s'est reconquis tout entier.

*La Popularité* a été jouée au Théâtre-Français avec un ensemble et une distinction que l'on ne rencontre encore que là, je parle de la comédie. Les vers de M. Delavigne portent bonheur à ceux qui les récitent. En 1828, ils ont fait, un moment, d'un comédien du boulevart, de Gobert, le Macready de la scène française. Firmin a représenté Édouard Lindsay avec une verve, une passion, une intelligence remarquables. Beauvalet, admirable dans le rôle du père, a eu le courage de tempérer sa force, de contenir sa voix, et il y a tel mot qu'il dit comme Talma l'eût fait. Geffroy a savamment composé la physionomie de Mortins, et chez lui l'effort de la science a parfois la naïveté de l'enthousiasme. Regnier, pour peindre Godwin, a chargé de fiel cette verve intelligente qui s'est exercée sous Molière. Provost a bien été le Derby du poète, ce Derby, assez spirituel pour cacher son jeu, pas assez pour pénétrer le secret des autres. Samson enfin, dans Caverly, nous a rendu ce personnage goguenard que nous connaissons, et qui, depuis Bertrand de Rantzau, est en possession, avec très peu de mots et très peu de gestes, de faire rire de bien des choses vulgaires qu'il assaisonne de son esprit. Je voudrais aussi parler de M^lle^ Mars, mais que dire? qu'elle est admirable dans Molière et dans Marivaux. Voulez-vous que nous allions revoir ensemble *le Misantrope* et *le Legs?*

Enfin, pour être juste avec tout le monde, j'ajouterai que le public a bien joué son rôle de public, sachant applaudir à propos et ne s'occupant pas de chercher parmi de beaux vers quelques épigrammes détournées. Le poète a eu affaire à un vrai public, ce public qui recommence à écouter les vers, depuis que Racine et Corneille ont retrouvé pour dire les leurs un organe de plus en plus digne. Après ces deux grandes voix, quelle autre de nos jours mieux que celle de M. Delavigne a mérité qu'on l'écoute?

Mais j'oublie que depuis une heure je vous présente comme un tableau de nos mœurs contemporaines, une comédie qui nous reporte à l'Angleterre de 1745: ou je me trompe fort, ou le poète, en écrivant, ne s'en est pas mieux souvenu, et j'ajoute qu'il a bien fait.

ANTOINE DE LATOUR.

# BULLETIN.

Nous avons sous les yeux quelques fragmens détachés d'un écrit encore inédit de M. le comte Charles de Rémusat, où il renouvelle avec plus de modération que M. Duvergier de Hauranne, il est vrai, toutes les attaques élevées par ce dernier contre l'administration actuelle. On retrouve dans ce travail tout le talent, toute la vivacité d'esprit qui ont placé depuis longtemps M. de Rémusat parmi nos meilleurs écrivains; et sans quelques phrases injurieuses, tribut payé à la nature de l'opposition qui se fait aujourd'hui, et qui contrastent avec le ton général de ce morceau, il n'y aurait qu'à se féliciter de se trouver en face d'un tel adversaire.

Nous voyons d'abord, autant que nous pouvons en juger par ces fragmens, que M. de Rémusat défend son parti de vouloir harceler le pouvoir, autrement que dans l'intérêt du pouvoir lui-même. « Si l'on consentait, dit-il, à résigner sa part du gouvernement, le désir immodéré de ménager la tranquillité du pouvoir, par amour de la nôtre, conduirait à une grande indifférence à son mérite et à sa direction. » Nous serions heureux d'écarter, avec M. de Rémusat, les questions d'intérêt et d'ambitions personnelles, et de reconnaître ce que l'opposition ne reconnaît pas dans ses adversaires, qu'il y a des esprits élevés et désintéressés dans les hautes sphères, au pouvoir comme hors du pouvoir, et qu'à cette élévation, ceux-là même qui pourraient faillir dans les situations inférieures, s'exaltent et s'anoblissent au seul aspect des vastes et imposantes affaires qu'ils se trouvent appelés à diriger. Loin donc de supposer que des ames, que nous savions nobles et hautes avant de les avoir vu appelées à la direction du pays, auraient changé dans le maniement des affaires de l'état, au point de mériter les reproches amers de

l'opposition; nous nous refuserons même à admettre qu'un parti écarté des affaires soit préoccupé d'autre chose que de la pensée de ses principes. Non, il n'y a de comédie et de feinte ni dans le pouvoir, ni dans le parti doctrinaire qui l'assiége. M. Guizot et ses amis politiques sont réellement frappés de l'idée qu'ils ont emportée du pouvoir et qui les a emportés hors du pouvoir. La force du gouvernement leur paraît compromise quand elle est ailleurs que dans leurs mains; le vaisseau de l'état leur semble conduit trop mollement à leur gré; et l'activité de leur esprit doublant dans l'inaction, il semble de ces passagers inquiets qui, mesurant l'espace avec leur impatience, croiraient doubler la force des flots et du vent s'ils prenaient le gouvernail. Ce n'est donc pas le pouvoir seulement que poursuit le parti doctrinaire; c'est la force qu'il croit posséder quand le pouvoir est en ses mains. C'est ainsi que, dans la dernière crise ministérielle, M. Guizot était allé partout demandant les moyens de s'assurer cette force, les demandant même à ses adversaires. Mais ceux-ci n'étaient pas alors en proie à ces préoccupations, et quand les doctrinaires s'adressèrent à eux, ils leur rappelèrent qu'il ne suffit pas seulement de doubler la force gouvernementale, mais qu'il faut l'appliquer, et la première question qu'ils leur firent fut celle-ci : « Qu'en voulez-vous faire de cette force? » Ce seul mot éloigna les doctrinaires, et ce n'est qu'en s'abstenant de le répéter, et en écartant avec précaution toute question de ce genre, qu'on est parvenu à former la coalition.

Dans le langage que tiennent aujourd'hui les doctrinaires et qui diffère un peu, nous en demandons pardon à M. de Rémusat, du langage qu'ils tenaient autrefois, il y a deux idées qui se heurtent. Quand les doctrinaires, étant au pouvoir, demandaient, avant tout, la force du gouvernement, il était facile de les comprendre; quand, hors du pouvoir, ils réclament toute la force et l'influence pour la chambre, on les comprend encore. On sait que léurs principes veulent s'asseoir, leur système s'établir, ou par le pouvoir ministériel, ou par le pouvoir parlementaire; que, ministres, ils veulent dompter la majorité de la chambre à leurs vues; et que, députés, ils veulent se servir de la majorité pour réduire le gouvernement à leur céder la place ou à embrasser leur système. Mais vouloir à la fois tout cela; réclamer pour la chambre le pouvoir que le gouvernement, disent-ils, lui arrache; réclamer pour le gouvernement le pouvoir qui s'amoindrit et s'affaiblit dans ses mains, c'est trop demander, c'est trop entreprendre à la fois, c'est mettre son enjeu des deux côtés de la table. On est sûr ainsi de ne pas perdre, il est vrai; mais, en jouant loyalement, il serait exorbitant de vouloir y gagner.

Mais nous sommes trop heureux de voir M. de Rémusat écarter de la question les hommes avec leur ambition personnelle, trop heureux de les écarter nous-mêmes, pour trouver mauvais que le parti doctrinaire fasse prendre cette double route à ses principes, dans l'impatience où il est de les remettre en pratique. Ce n'est pas nous qui nous opposerons à ce que l'on s'accorde, de part et d'autre, de l'honneur et de la bonne foi dans les affaires comme

dans la polémique, et nous ne pouvons qu'applaudir à ce qu'il y a de noble, de la part de M. de Rémusat, à se récrier contre la *comédie de quinze ans*. Il n'y a pas eu de comédie, en effet; et elle n'a été jouée ni parmi les doctrinaires, ni dans les autres rangs de l'opposition. Le parti doctrinaire, qui ne se composait encore que de ses chefs actuels, voulait un gouvernement fort. Ils entendaient le pouvoir tel qu'ils l'entendent aujourd'hui, ou plutôt tel qu'ils l'entendaient il y a un an, et se joignirent à ceux qui s'efforçaient d'étendre ses moyens et d'exagérer ses prérogatives; mais voyant dans quel but d'autres qu'eux voulaient se servir de cet excès de force qu'ils avaient contribué à faire accorder au pouvoir, ils se mirent à le combattre et à se coaliser avec une opposition qu'on n'accusera pas d'avoir joué la comédie, quand elle conspirait en France au péril de sa tête, et quand elle combattait en Espagne, au péril de sa vie, le drapeau de la restauration. Cette opposition, qui avait échoué tour à tour dans les associations secrètes, dans les rues de Paris et sur le champ de bataille, fut ramenée par cette adjonction dans les voies légales, et dès ce moment s'engagea contre le gouvernement une lutte mortelle, mais franche, mais avouée, mais publique, et qui se termina par une révolution. La France n'a donc pas trompé la restauration, elle l'a soutenue sincèrement tant qu'elle a pu se tromper elle-même sur les projets du gouvernement. Elle s'est liguée ouvertement contre lui, après l'avoir averti par mille voix, quand elle a vu où il tendait.

Loin d'accuser le parti doctrinaire d'avoir joué la comédie durant ces quinze années, nous le regardons comme le plus franc de tous. Soutien actif et ardent de la restauration, tant qu'il espéra la plier à ses vues; ennemi infatigable et habile quand elle se tourna vers d'autres, son allure fut toujours nette, et ses démarches décisives. Les lois les plus profitables à la restauration dans son système vinrent, dans l'origine, du parti doctrinaire; ce fut aussi grace à lui que s'organisa la résistance la plus efficace. Il n'y eut pas de masque, personne ne prit un rôle; les partis, vaincus dans la conspiration, dans l'émeute, dans les tentatives de l'extérieur, éperdus, épuisés, se rallièrent à ce parti qui savait si bien la tactique de la guerre légale. Ils le suivirent, et les doctrinaires leur montrèrent la brèche qu'ils cherchaient vainement depuis quinze ans. Quand ceux-là vinrent se joindre aux doctrinaires, on sut bien, dès-lors, que les doctrinaires commençaient une guerre mortelle au gouvernement, et en prenant de tels alliés les doctrinaires n'entendaient pas, sans doute, cacher leurs desseins.

Des actes si mémorables laissent des traces profondes dans l'esprit des hommes qui les ont faits. Il y a, dans notre vie, de grandes impressions qui dominent sans cesse à notre insu. Nous avons vu des généraux consommés compromettre leur corps d'armée dans une petite expédition, parce qu'ils voulaient répéter les grandes manœuvres d'Austerlitz ou de Marengo. Il faut donc se défier de ses souvenirs, ne pas imiter la restauration qu'on a combattue et vaincue, et savoir mieux qu'elle oublier et apprendre. Se croit-on encore en présence de la restauration, qu'on amasse et que l'on convoque des résis-

tances si redoutables? Le pouvoir que le parti doctrinaire a perdu temporairement par sa faute, est-il donc employé à préparer de noirs complots contre l'avenir constitutionnel, contre les libertés de la France? Franchement, le croit-on, et n'a-t-on pas sur les lèvres, et sans le vouloir, comme des déclamations de réminiscence, au lieu des paroles de conviction que l'on croit prononcer? Ce ne serait sans doute qu'une erreur de la part des doctrinaires, mais elle serait bien grande. Quand de telles accusations leur échappèrent pour la première fois, et personne n'en émit de plus vives et de plus éloquentes que celles de M. de Rémusat, les doctrinaires avaient devant eux la restauration, la restauration qui était un gouvernement en-deçà de leurs idées politiques, tandis que le gouvernement de juillet, tel qu'il se comporte à cette heure, est un gouvernement au-delà des principes du parti doctrinaire. On voit tout de suite, d'après cette distinction exacte, tout ce qu'il y a de confus dans leur situation actuelle, et comment leurs reproches, leurs alliances et la hardiesse de leurs accusations sont difficiles à justifier. Nous ne voulons refuser aucune sorte de justice aux doctrinaires, et nous leur rendrons même celle qu'ils refusent au pouvoir. Ils l'accusent d'être inconstitutionnel; les hommes du gouvernement ne méritent pas plus ce reproche que le parti doctrinaire; les uns et les autres sont dans les conditions du gouvernement parlementaire. Nous reconnaissons que les doctrinaires voudraient organiser, établir leur système par la chambre, en faire un instrument et un élément d'aristocratie, et qu'en évoquant une majorité forte et compacte, c'est celle qu'ils croyaient avoir acquise indéfiniment, qu'ils voudraient restaurer ainsi qu'eux-mêmes. Mais une erreur découle ici d'une autre. Dans nos longues et cruelles crises, la chambre a suivi en effet, avec ardeur, le parti doctrinaire, guidé par Casimir Périer, modifié par la présence de M. Thiers et de M. de Montalivet. La force de l'impulsion a duré encore, il est vrai, quelque temps après ces grands dangers, et le parti doctrinaire, sentant une majorité sous sa main, a essayé de s'en servir au seul profit de ses idées d'organisation et de ses vues. Qu'est-il advenu dans cette paix profonde que les doctrinaires proclament aujourd'hui, et qui les met tant à l'aise vis-à-vis du pouvoir? La chambre élective a repris tous ses instincts. Avec la situation périlleuse, la contrainte qu'elle se faisait a disparu. La sécurité, le retour de l'ordre, ont ramené le goût fervent de l'égalité, et la tendance d'une patie de notre classe moyenne, qui n'est pas l'égoïsme des intérêts privés, comme le dit M. de Rémusat, mais l'esprit de la révolution, peut-être exagéré dans les masses, ainsi que l'esprit contraire est exagéré dans les sommités. La chambre a refusé subitement de suivre les doctrinaires, quand ils lui ont parlé le langage qu'elle avait approuvé dans les temps périlleux, et elle a repoussé les projets de loi qui se ressentaient de cette époque. Le parti doctrinaire aurait donc déjà pu voir qu'il se trompait encore, et que la chambre était, moins que le pouvoir, l'instrument qu'il leur fallait pour accomplir leurs vues et pour étayer leur système.

Cette remarque a-t-elle été faite involontairement par M. de Rémusat.

quand il a laissé échapper quelques plaintes timides sur l'égoïsme des nations, qui ne consiste, dit-il, qu'à demander la sécurité des intérêts privés, et qui ne connaît de prospérité que celle des intérêts matériels, tendance qu'il aperçoit aujourd'hui un peu tardivement dans la classe moyenne? Il n'en est pas ainsi heureusement, et il n'est pas juste de dire que le sentiment des intérêts matériels fait naître l'égoïsme « qui repousse la puissance et la gloire. » C'est là une de ces vieilles phrases toutes faites, auxquelles un homme d'esprit comme M. de Rémusat ne devrait pas se laisser prendre. Quel peuple est plus lié par le sentiment de ses intérêts matériels que la nation anglaise? A-t-on vu la puissance et la gloire de l'Angleterre déchoir par l'effet de cette préoccupation du peuple et du gouvernement britannique? Sa puissance militaire, toujours au service de son commerce et de son industrie, ne s'est-elle pas fait sentir dans toute l'Europe? La grande lutte que l'Angleterre a soutenue contre Napoléon, et qui l'avait placée, en 1815, à la tête des nations, avait-elle un autre mobile que les intérêts matériels de ce peuple, que le héros de mille batailles appelait dédaigneusement un peuple de boutiquiers, et devant lequel il lui fallut monter, en vaincu, sur *le Bellérophon?* La lutte nouvelle et peut-être non moins grande à laquelle l'Angleterre se prépare en ce moment, sera-t-elle moins digne d'un grand peuple? Et qui la commande, si ce ne sont les intérêts matériels? L'égoïsme des intérêts privés a-t-il retardé l'Angleterre dans la voie de l'abolition de l'esclavage, où M. de Rémusat, un des plus honorables défenseurs de ce principe d'humanité, n'a fait que suivre, et après l'accomplissement de leurs vues, les plus illustres citoyens de l'Angleterre? La puissance, la gloire, l'honneur national, se lient donc très bien à toutes les questions d'intérêt matériel; et dans la dernière session même, où ces intérêts ont amené la discussion de toutes les grandes questions d'avenir politique, sont-ce des vues mesquines et contraires à la grandeur de la France qu'on a vu surgir? La question des chemins de fer et des canaux qui lieront la mer Noire à la Méditerranée, et le Rhin au Rhône, sont-elles des questions moins larges que la grande thèse: « le roi règne et ne gouverne pas? »

Il ne s'agit pas de réclamer pour la chambre. Sa place est faite, et malheur à qui voudrait la lui contester, opposition, roi ou ministres. Mais M. de Rémusat, qui s'engage avec tant d'élévation dans la polémique des partis, ne voit-il pas avec quelque regret l'emploi qu'on fait déjà, dans la coalition, où il figure, des paroles que ses amis ont prononcées? Ils ont dit que le roi ne doit que régner; ils ont dit que la suprématie, et même que l'omnipotence appartiennent à la chambre élective; et l'on s'est demandé, tout en reconnaissant l'immense autorité de la chambre des députés, et ses prérogatives, qui sont les nôtres à tous, si la chambre des députés est à elle seule tout le gouvernement représentatif, toute la charte. On a prononcé le nom de la chambre des pairs, le nom du roi, deux pouvoirs qu'on croyait en partage du gouvernement, et qui ont bien aussi leurs fonctions dans

l'état. On a dit qu'en adoptant la formule de l'opposition telle qu'on la rédige aujourd'hui dans tous ses rangs, et telle qu'on la prend pour cri de guerre, le gouvernement parlementaire se trouverait réduit à une seule chambre, et que le roi, qui, aux termes de la charte, déclare la guerre, conclut la paix, commande les armées, nomme aux emplois publics, convoque et dissout la chambre des députés, que le roi n'existerait plus que pour la forme. En un mot, on a dit que si, renfermer l'action du trône dans le cercle tracé autour de lui par la responsabilité ministérielle, était un droit et un devoir constitutionnel, c'était assurément sortir du gouvernement de la charte de 1830, que de tout réduire au despotisme d'une seule chambre. Assurément, ceux qui faisaient de telles objections s'attendaient à voir nier ces conséquences des paroles qu'ils blâmaient; ils pensaient que l'opposition modérée et conservatrice se hâterait de se défendre de la pensée d'avoir voulu réduire à rien le souverain constitutionnel, à rien la chambre des pairs, que le parti doctrinaire et le ministère du 11 octobre auraient voulu rendre héréditaire. Enfin quelques réponses sont sorties des rangs de la coalition. Veut-on en connaître quelques-unes? Écoutez : la théorie des trois pouvoirs n'est pas dans la charte. — Elle ne dit pas que la chambre des députés, la chambre des pairs et le roi seront trois pouvoirs, ni que ces pouvoirs seront égaux. — C'est un emprunt *maladroit* fait à l'Angleterre, mais que rien n'autorise parmi nous. — La prépondérance de la chambre des députés n'est pas écrite, il est vrai; mais elle est proclamée par la révolution de 1830. — Il n'y a pas de contrepoids dans la société française. — L'aristocratie a disparu, la royauté du droit divin aussi. — En conséquence, la chambre des pairs et le trône ne sont que des fantômes dont les corps sont ensevelis sous les décombres de la restauration. — Enfin, la démocratie est tout, et le pays n'a que faire de la trinité anglaise, qui gouvernerait, si le pays le permettait, sans lui et sans doute contre lui.

Nous n'exagérons rien; voilà les principes et voilà les termes. S'étonne-t-on de ce langage? Mais ce sont là les principes de M. Duvergier de Hauranne, dégagés des précautions parlementaires dont il les enveloppe d'une manière très diaphane; c'est la traduction libre de son écrit! Les doctrinaires ont raison de demander une majorité puissante et une autorité immense pour le jour où ils entreront au pouvoir. Ils en auront bien besoin pour contenir ceux qui s'avancent à leur suite contre le gouvernement, et pour réprimer les conséquences des principes qu'ils soutiennent aujourd'hui.

Qu'espèrent les doctrinaires en ressuscitant, de bonne foi, nous le voulons bien, « ce procès solennellement jugé depuis huit ans, » selon les termes mêmes de M. de Rémusat? Faut-il croire, comme il en attribue la pensée à certaines personnes, que, loin d'avoir joué hypocritement la comédie pendant quinze ans, l'opposition d'alors se serait candidement prêtée à un rôle de dupe, et qu'elle aurait nourri des illusions de jeunesse en voulant fonder un gouvernement représentatif véritable? N'est-il donc pas fondé ce gouverne-

ment dans toute sa réalité, et les doctrinaires eux-mêmes n'ont-ils pas apporté leur pierre à l'édifice? Ne vous confessez donc pas d'avoir été et d'être encore dupes pour vous donner la satisfaction, peu loyale, d'accuser vos adversaires de vous tromper, et ne dites pas à ceux que vous combattez qu'ils n'ont pas de principes politiques. Le début de votre écrit promettait des accusations moins vulgaires, et celles-ci ne s'accordent pas avec l'élévation du langage que vous affectez. Vous-même n'avez-vous pas encore au front des accusations semblables et aussi peu méritées? Quel parti a été plus accusé de manquer de principes que le vôtre? Laissez là ces sortes d'armes à l'usage de ceux qui n'ont que de la colère ou de l'aigreur à opposer à leurs adversaires au lieu de raisons? A quoi sert le talent, si ce n'est à éviter de telles faiblesses? Non, encore une fois, vous n'avez pas été dupe, et vous ne l'êtes à cette heure que de vous-même. Ne dites-vous pas vous-même que la charte est debout, intacte, que votre confiance même dans la durée du gouvernement représentatif n'est pas ébranlée, et que l'impuissance de ses adversaires se trouvera égale à leur mauvais vouloir? Ceci s'accomplira, nous le pensons aussi, et nous ne désespérons pas de vous voir vous-même vous efforcer de déjouer ce mauvais vouloir qui éclate assez hautement dans les rangs de vos alliés, où l'on criait, il y a peu de jours, à ceux qui demandaient à l'opposition si elle avait songé à s'entendre sur ses principes en cas de succès : « Est-ce que l'on discute *des détails du gouvernement à la veille d'une révolution?* » Regardez donc autour de vous si vous voulez découvrir les ennemis du gouvernement représentatif. Ils sont sous le vaste drapeau que vous avez déployé, et qui abrite l'armée dont vous êtes le centre, armée dont les deux extrémités sont composées de carlistes et de républicains. Quant aux inquiétudes de ceux qui veulent sincèrement la charte de 1830 et le régime constitutionnel qu'elle a établi, elles seront bientôt calmées. Qu'ils regardent donc aussi autour d'eux. Est-ce que les institutions s'affaiblissent? Au contraire, leur esprit ne pénètre-t-il pas de plus en plus dans les masses? Nous ne voulons pour preuve du progrès qu'elles font, que ce combat de tous les jours qui se livre dans tous les coins de la France, et qui se répète, dans les mêmes formes, depuis le conseil de la commune jusqu'au conseil du département, et dans la chambre. Quelle conscience de ses droits chacun n'apporte-t-il pas dans ces débats sans cesse renouvelés? Et peut-on douter de la réalité et de la durée du gouvernement représentatif, en voyant avec quelle vivacité, avec quelle âpreté chacun défend ses intérêts et ses priviléges politiques, à commencer par vous?

Vous parlez du temps où les criminelles entreprises des factions forçaient le pouvoir à demander de l'appui même aux principes extra-constitutionnels, et vous dites qu'en ce temps-là même, il est des hommes que vous savez, qui s'inquiétaient surtout par le trouble que ces entreprises portaient dans les convictions du parti constitutionnel. Puisque vous avouez ce trouble, permettez-nous de vous rappeler qu'en ce temps-là vous étiez accusés hautement de vouloir confisquer le pouvoir parlementaire au profit de la royauté. Vous



répondez aujourd'hui, il est vrai, que tout le pouvoir que vous exigiez des chambres, était employé par vous pour le compte de la responsabilité ministérielle, qui était, dites-vous, sérieuse dans vos mains. Voudriez-vous dire aussi que les ministres du roi revendiquaient alors de plus grands pouvoirs pour les tourner contre la prérogative royale? Non, sans doute. Ce n'était donc pas au bénéfice de la chambre que vous les exerciez, et alors que faisiez-vous de la doctrine de son omnipotence?

Maintenant, vous avez d'autres craintes; vous craignez le refroidissement des bons esprits et des cœurs honnêtes pour les principes et les développemens de la liberté; vous craignez que le besoin d'ordre et de repos à tout prix, que la sollicitude pour le maintien du pouvoir à toute condition, ne résultent de l'état des choses actuel; vous redoutez, en un mot, l'une de ces réactions pour l'ordre, « qui intimident et humilient tout ensemble les intelligences et le courage. » Les intelligences, nous nous hâtons de le dire, ne sont pas en danger, car la réaction rétrograde ne nous semble pas très active; et assurément, le courage consisterait plutôt à défendre l'ordre attaqué si puissamment et d'une manière si spécieuse, qu'à l'abandonner aux coups de ceux qui le sapent, soit au nom des principes conservateurs, soit au nom d'une inimitié ouverte. La France n'a pas marché vers le despotisme, elle ne s'est pas découragée du gouvernement représentatif, quand pour la masse des esprits peu étendus ce régime pouvait passer pour l'équivalent de l'émeute, de la misère, des assassinats, de la guerre extérieure et de la guerre civile. Une nation de trente millions d'hommes a su démêler, avec un bon sens rare, les malheurs passagers d'une révolution prompte et terrible; elle est sortie de cette dernière épreuve, aussi confiante dans l'excellence du régime que ses pères ont établi, il y a cinqnante ans, qu'elle l'avait été après les longues épreuves que lui avaient fait subir la convention, le directoire. Et l'on semble croire que ces croyances scellées de tant de sang et de tant de sacrifices, revenues intactes de tant de grands combats, vont périr dans une querelle de nuances, dans une petite lutte de paroles, où n'osent se montrer sous leurs véritables couleurs les partis prononcés! C'est avoir promené, on nous permettra de le dire, un œil un peu insouciant sur le pays que de le juger de la sorte; et le regard qui n'a pas pénétré plus profondément dans l'esprit public pourrait bien avoir glissé d'une manière aussi superficielle sur d'autres points.

Ainsi, est-il bien exact de dire que l'administration actuelle n'a ni parti, ni système, ni principe, elle qui a débuté par un acte qui est tout un système et un principe. Elle avait trouvé la discussion politique au plus haut point d'irritation, les partis presque aux mains, l'alarme jetée sur toutes nos frontières par une entreprise récente que l'exaltation des factieux semblait rendre très grave. A son arrivée aux affaires, l'assassinat était un des argumens de la politique des partis violens! Elle apporta pour remède au mal le principe de la mansuétude, le système de la conciliation, l'amnistie. Depuis, et par cet acte, les partis se sont tellement calmés, que le parti conservateur par excellence, le parti doctrinaire, s'est cru permis de tendre la main à

l'extrême gauche, à l'extrême droite, et de faire fraternellement de l'opposition avec elles? Est-il loyal, est-il généreux, de profiter du calme et des loisirs que nous a donnés la politique de l'amnistie, pour nier cette politique, et au milieu de la paix qu'elle a répandue dans le pays, de traiter ses actes de faiblesse et de tout ameuter contre elle?

M. de Rémusat peut cependant se dispenser de justifier ses amis de l'opposition qu'ils font aujourd'hui. La grace et l'esprit qu'il met à faire remarquer aux hommes qu'égarent de récens souvenirs, que le bruit des flots agités par de récens orages ne retentit déjà plus, sont choses superflues. Oui, la France est tranquille. Depuis l'amnistie, depuis le 15 avril, les derniers grondemens de la tempête ont cessé. On n'entend plus que le bruit actif de la ruche industrieuse et prospère, au-dessus duquel dominent de temps en temps les voix colères de l'opposition, car nous entendons rarement sortir de son sein, comme aujourd'hui, une voix calme et spirituelle. Il est donc vrai, et nous le disons avec M. de Rémusat, l'opposition n'est pas dangereuse. Ne voyons-nous pas qu'elle ne l'est plus? Toutes les forces des partis sont tournées contre le pouvoir. Le talent, l'habitude des affaires, les positions acquises ou anciennes dans la chambre et dans la société, l'esprit, la brutalité, la calomnie, la mauvaise foi trop souvent, toutes ces choses se sont réunies depuis un an dans un redoutable ensemble, et depuis un an le gouvernement n'est pas ébranlé. Grace à ce petit ministère du 15 avril, sans force, sans cohésion, sans talent, sans principes, le pays est resté calme, l'industrie a prospéré, et la prospérité s'est accrue, malgré les efforts des plus hautes capacités, malgré le veto qu'elles avaient jeté sur tous les projets du gouvernement, sur les canaux, sur les chemins de fer, sur les travaux de notre colonie d'Afrique, sur le complément de nos armes spéciales, sur les transactions diplomatiques, sur tout enfin. Le pouvoir, qu'on déclare insuffisant, a suffi à tout. N'est-ce donc rien qu'une administration qui vous a donné assez de paix et de sécurité pour que vous puissiez l'attaquer avec tant de véhémence, non-seulement elle, mais attaquer aussi deux pouvoirs de l'état, et qui a assez calmé la résistance matérielle des partis violens pour que vous osiez en attirer les débris dans une coalition légale, et les lancer de votre main parlementaire contre le pouvoir?

Nous serait-il permis de dire à M. de Rémusat qu'il se trompe sur la chambre, comme il s'est trompé sur le ministère et sur le pays, quand il dit qu'en d'autres temps il a été nécessaire de se prémunir contre les tentatives de l'esprit de propagande et de conquête; de réprimer en elle le désir trop naturel d'une revanche de 1815, et de lui persuader que la révolution de juillet n'avait pour mission, au dehors, ni d'imiter la convention, ni de répéter l'empire? La chambre, ce nous semble, et c'est dire le pays, n'a jamais eu la pensée de la propagande, et elle n'a pas eu besoin qu'on lui persuadât que la révolution de juillet était une révolution de paix. C'est prendre quelques esprits exaltés pour la chambre entière. Les doctrinaires ont figuré, dans la majorité de la chambre, mais ils ne peuvent se vanter d'avoir mené

la chambre vers la modération. La modération était dans la chambre avant que leur influence s'y établît, et la modération a survécu, dans la chambre, à leur influence, comme nous l'avons vu dans la dernière session. Les doctrinaires étaient ministres, et c'étaient eux qu'on accusait alors de n'être que les échos de la politique du roi, que les commis de son système, qui était bien aussi celui du pays et de la chambre; sinon, ni le talent des doctrinaires, ni l'influence royale n'auraient réussi à le maintenir. M. de Rémusat résume parfaitement ce système en disant que la France doit se contenter de ses frontières, mais non renfermer dans ses frontières son influence, ou l'exercer sur de faibles états. Cette maxime politique est juste et bonne; c'est celle que le gouvernement pratique, sans s'émouvoir des accusations qu'il ne pourrait repousser qu'en déroulant le secret de ses négociations. C'est là une des nécessités du pouvoir; les doctrinaires et le tiers-parti l'ont subie comme lui, quand on les accusait d'avoir abandonné la Pologne sans lui avoir envoyé un courrier, quand on les signalait comme les ennemis de l'état pour avoir refusé le trône de Belgique pour M. le duc de Nemours, et quand ils portaient aux chambres le traité des États-Unis, sous lequel succomba un de leurs plus illustres chefs. Les accusations de timidité, de lâcheté, de corruption, et même de complaisance vénale, retentissaient alors chaque jour à leurs oreilles? Ne savent-ils donc pas maintenant la valeur de tous ces bruits, et ne connaissent-ils pas toute la justice des accusations populaires? Se sont-ils relevés moins droits, moins probes, moins honnêtes après être tombés du pouvoir; et les bras qui se sont ouverts si largement pour les accueillir, ne sont-ce pas ceux-là même qui les avaient insultés brutalement quand ils se trouvaient à ce banc ministériel où s'adressent tous les outrages, n'importe qui s'y trouve attaché?

Enfin, puisque M. de Rémusat n'hésite pas à gravir avec M. Duvergier de Hauranne les degrés du trône, pour y porter ses remontrances, nous lui ferons observer humblement, comme il convient quand on parle à un homme qui s'établit dans une position aussi haute, que son parti a toujours montré une tendance extrême à mettre en avant la personne du roi, et à la mêler à toutes les discussions. Il en était ainsi quand les doctrinaires étaient ministres. Autrefois, à chaque parole de l'opposition, ils l'accusaient de vouloir diminuer la prérogative du roi. Aujourd'hui ils veulent qu'on entoure le roi de respects, mais qu'on lui retire toute influence dans les affaires. Que le parti doctrinaire soit conséquent avec lui-même; qu'il propose alors les institutions anglaises où les ministres du roi ne peuvent proposer de bills qu'en vertu de leurs droits de membres du parlement, s'ils sont lords ou députés des comtés. Réduisez nos ministres à n'avoir l'initiative des lois dans l'une ou dans l'autre chambre, qu'en leur qualité de pair ou de député. Vous aurez alors placé toute l'action gouvernementale dans la chambre, et les ministres auront une responsabilité toute ministérielle. Mais d'où vient que le parti doctrinaire, qui a eu la constitution dans les mains, qui l'a refaite, et qui connaît si bien la constitution anglaise qu'il cite à tout propos, a négligé d'y introduire

cette modification? S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils y voyaient des inconvéniens, sans doute. Mais en laissant élaborer les lois dans les conseils, ils ont dû se résigner à voir le roi donner son avis et dire son opinion. Or, le principe de la majorité, ce véritable souverain, ce roi absolu, réside dans le conseil, comme dans les chambres, comme partout en France, et, avec ce principe, le libre arbitre des ministres est toujours assuré.

Que si l'on s'attaque au caractère personnel des ministres, ce sont des attaques que chaque ministère a subies, et que les doctrinaires devront se résigner à subir, même quand ils seront rentrés aux affaires au nom des véritables principes constitutionnels. Ajoutons que de la part de M. de Rémusat, ce serait descendre d'une sphère bien haute, et que la question ainsi posée, se trouverait un dénouement bien vulgaire après une exposition noble et haute, qui promettait mieux; chaumière étroite et misérable derrière un péristyle majestueux.

Nous n'imiterons donc pas l'exemple qu'on nous donne en disant qu'on prend souvent pour de la fermeté et de la suite ce qui n'est que de l'impatience et une ardeur dont on n'oserait dire les véritables causes. Nous ne demanderons pas non plus, et par l'effet de la même réserve, comment on prétend arriver à la pratique de ses principes par une coalition, et nous ne relèverons pas le souhait que forme M. de Rémusat de voir se créer une grande et forte majorité, *qui prenne ses chefs où elle le voudra*. Nous nous garderons aussi de dire aux doctrinaires qu'ils savent bien que le ministère renversé, la majorité ne prendrait ses chefs ni dans le parti légitimiste, ni dans le parti républicain, ni même dans les partisans de l'intervention ou de la réforme électorale; et que, jouant le rôle de ministère public pour provoquer la condamnation à mort du cabinet, il se trouve qu'eux seuls, à leur sens, seraient aptes et préparés à recueillir sa succession. Un tel procédé tiendrait plus du comité de salut public que du régime de la charte de 1830.

— Le nouveau ténor Mario a continué ses débuts dans *Robert-le-Diable*. Trois fois de suite il a chanté le rôle principal, et la faveur publique l'a toujours accompagné dans ces épreuves. Le voilà donc honorablement placé sur la grande scène de l'Opéra; et comme la vigueur de son organe ne fait pas craindre que la fatigue vienne l'arrêter, une nouvelle série de représentations brillantes s'ouvre pour le chef-d'œuvre de Meyerbeer.

— Les amateurs de belle musique se pressaient dimanche dernier dans les salons de M. Erard, pour assister à la première séance de la société musicale fondée par MM. H. Bertini, Doehler, Gallay, Brod, etc. Cette compagnie d'artistes est, pour la musique de chambre, ce que la société des concerts du Conservatoire est pour les compositions à grand chœur et symphonie. Le quatuor, le quintette, le sextuor pour instrumens à archet, pour piano, les solos de divers instrumens, les concertantes, les fantaisies de toutes les espèces sont exécutés dans la perfection par l'élite des virtuoses. Le huitième

quatuor de Beethoven a ouvert la séance, qui s'est terminée par un très beau sextuor de M. Bertini, dont ce pianiste célèbre a joué la partie de piano. Un solo de cor, composé et exécuté par M. Gallay, a été couvert d'applaudissemens. Je dois en dire autant de la fantaisie de M. Alard. On a entendu avec intérêt un trio de Beethoven pour deux hautbois et cor anglais, très bien rendu par MM. Brod, Soller et Lavigne. M<sup>lle</sup> Bertuccat a surmonté de grandes difficultés en exécutant sur la harpe *l'Invitation à la valse*, morceau que Weber a écrit pour le piano. Les amateurs semblaient regretter que la partie du chant vocal fût réduite à un seul air, fort bien dit par M<sup>lle</sup> Annette Lebrun; mais cette société a été principalement instituée pour la musique instrumentale, et c'est presque déroger à ses réglemens que de se permettre une légère incursion dans le domaine de la voix. Tout présage le succès le plus brillant à la société musicale.

— On sait que le concert Valentino se distingue par le choix des compositions d'une haute portée que l'on y exécute avec une grande perfection. Les amateurs s'étaient rendus en foule ces jours derniers à la salle Saint-Honoré pour entendre une symphonie nouvelle de M. Turcas, symphonie écrite avec élégance, d'une mélodie noble et spirituelle. Le *scherzo* fort intrigué et d'un effet piquant a surtout été remarqué. Nous félicitons M. Turcas de ce succès; il a réuni les suffrages des artistes et du public. Heureux le musicien qui sait mettre d'accord ces deux puissances.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — *Randal*, drame en cinq actes, par M. Félicien Mallefille. — Une intelligence élevée, un cœur austère, las de la solitude et cherchant, dans le mariage, un refuge contre les abattemens d'une vieillesse précoce; l'amour le plus pur, le dévouement le plus noble, récompensés par la trahison et par l'ingratitude, et les lois du monde enchaînant l'une à l'autre la victime de la générosité à la victime de l'imprévoyance : telle est la situation qui a fourni à M. Félicien Mallefille le sujet de son nouveau drame. On le voit, cette donnée n'est pas sans quelque analogie avec la donnée de *Jacques*. Mais ce n'est pas avec l'intention de blâmer M. Mallefille que nous indiquons ce rapprochement. Les souffrances qu'il a essayé de peindre, sont une de ces sources sacrées qu'il ne faut pas espérer de tarir, un de ces thèmes éternellement nouveaux qui appartiennent de droit à tout poète assez hardi pour entreprendre de les développer. M. Mallefille a tiré d'ailleurs de la donnée de *Jacques* une fable entièrement neuve dont notre analyse fera suffisamment ressortir l'originalité. Randal, le héros de la pièce, est un écrivain célèbre, un publiciste éloquent; il partage son temps entre les rêves du poète et les veilles du tribun. La gloire est venue à lui dans ces deux carrières, et la plume de Randal est devenue une puissance redoutable. C'est sous la restauration que le drame se passe. Randal défend la cause de la liberté; il s'est proposé pour modèles les plus illustres représentans de cette cause, Foy, Manuel, Benjamin Constant.

L'œuvre commencée par les philosophes au XVIII^e siècle, il la poursuit au XIX^e avec une ardeur infatigable. Cependant le parti de la cour veut à tout prix s'attacher ce terrible athlète. M. de Rénac, dont Randal a épousé la pupille, a promis de faire fléchir l'austère dévouement de son gendre. Grace à d'odieuses machinations, il a réussi à ébranler la popularité du poète. La femme de Randal a été vue aux bals des ministres; on a fait courir le bruit que lui-même s'était vendu. Un journal a livré au grand jour cette honteuse calomnie. M. de Rénac croit que le moment est favorable pour persuader à Randal de déserter des amis qui le méconnaissent. Mais Randal chasse de chez lui le baron de Dolmen, qui est venu lui proposer, au nom du gouvernement, d'abandonner les rangs de l'opposition. Rénac, à qui on a promis une récompense considérable si le ministère est débarrassé de Randal, ne se tient cependant pas pour battu, et le nouveau moyen qu'il imagine pour arriver à son but, est digne de Franz Moor et de Iago.

Aux soucis de la politique sont venus se joindre pour Randal les soucis de la famille. Il croyait trouver un ange dans la pupille de Rénac; il envisageait l'accomplissement des devoirs d'époux comme une source de joies pieuses, de félicités presque célestes. Louise n'est qu'un enfant capricieux, qui gémit sans cesse de l'apparente froideur de son mari, et qui, lui ayant donné toutes ses pensées, s'irrite de n'avoir qu'une partie des siennes. Randal a d'ailleurs recueilli chez lui une jeune aveugle, une pauvre orpheline, dont il a secouru autrefois la misère. Pauvrette, c'est le nom de cette jeune fille, a trouvé dans Randal un maître, un père plein de sollicitude. Elle ne lui doit pas seulement le pain qui la fait vivre, elle lui doit aussi l'instruction, cette lumière bienfaisante qui remplace pour elle la clarté du soleil; elle console l'ame ulcérée de son bienfaiteur par ses douces paroles, par ses chants harmonieux; car le publiciste libéral est un admirateur de la musique allemande, et on l'entend adresser à Schubert une invocation pleine d'enthousiasme. La tendresse que Randal témoigne à Pauvrette offense Louise, et Pauvrette est forcée de quitter Paris pour aller habiter une ferme que Randal possède en Normandie. Enfin, le frère de Randal, Edmond, aime secrètement Louise; il a long-temps lutté contre sa passion. Un jour, il révèle à son frère les tourmens qui le déchirent, et, décidé par ses conseils, il part pour un long voyage. Ainsi Randal a sacrifié à la sainteté du mariage toutes ses affections. Privé de ses plus chers amis, il reste seul enchaîné à un être vulgaire qui ne comprend pas même la grandeur de son dévouement.

Rénac étudie le découragement de Randal d'un œil clairvoyant. Randal est courbé sous son isolement comme sous un lourd fardeau. De la mélancolie au suicide il n'y a qu'un pas. Ne pouvant triompher des convictions de son gendre, il veut au moins débarrasser le gouvernement d'un adversaire qui le gêne. Pousser Randal au suicide, en brisant le dernier lien qui l'attache au monde, tel est le plan que s'est tracé Rénac. Un billet anonyme est remis un soir à Randal et l'oblige à s'éloigner de sa maison. Pendant son absence, Edmond est introduit par Rénac dans la chambre de Louise; et celle-ci, cé-

dant à un amour qu'elle a en vain essayé de combattre, s'enfuit avec le frère de Randal loin du toit de son mari. Randal de retour, après une course inutile, trouve son foyer violé, sa maison déserte. Fort heureusement Rénac se présente, et Randal, menaçant de ses pistolets le misérable dont il a été le jouet, le force de lui révéler la route qu'a suivie Louise. Dans l'égarement de sa colère, il oublie de demander le nom du ravisseur. Une fois certain que Louise s'est dirigée vers le Hâvre, il s'élance à sa poursuite, et il l'atteint dans une auberge de la route, où s'est rendue aussi Pauvrette, empressée de venir visiter à Paris son protecteur après un long mois d'absence. La scène où Edmond se présente à Randal impatient d'immoler une victime à sa vengeance, est fort belle et d'un effet saisissant. Randal pardonne à son frère, et Edmond, enflammé d'un généreux enthousiasme, promet de s'éloigner pour toujours de Louise; dans quelques heures, il sera parti et ira verser, dans un pays lointain, son sang pour la cause de la liberté. Randal, n'espérant alors plus rien de la vie et ne pouvant se résoudre à reprendre la chaîne d'un mariage déshonoré, se prépare au suicide; mais avant qu'il ait pu se frapper, Louise, désespérée et repentante, a mis fin à ses jours. Pauvrette, comme un ange consolateur, retient alors le bras de Randal, qui désormais lui consacrera son amour et sa vie.

Telle est la fable mise en œuvre par M. Mallefille. Dans l'exécution de ce drame, il y a sans doute beaucoup à reprendre; mais l'auteur y a révélé des qualités généreuses, un talent plein de vigueur dont le temps modérera, sans doute, la sève quelquefois exubérante. Par la noblesse de l'inspiration, par l'énergie du style, le drame de *Randal* peut prétendre à de nombreux suffrages, et ses défauts même sont de ceux qui méritent la bienveillance de la critique. Le succès dû aux œuvres inspirées par des convictions sincères et exécutées avec conscience, n'a pas manqué à l'œuvre de M. Mallefille, et les succès de cette sorte sont devenus assez rares pour qu'un auteur puisse s'applaudir de les avoir obtenus.

-- Un nouveau roman de M. Alexandre Dumas vient de paraître à la librairie de Dumont. Ce roman, intitulé *Acté*, présente un tableau fidèle des mœurs grecques et romaines sous le règne de Néron.— M^me^ la comtesse d'Ash vient de publier, chez le même éditeur, sous le titre du *Jeu de la Reine*, un recueil de souvenirs piquans, de récits ingénieux qui rappellent beaucoup l'élégante manière de M. Scribe

F. Bonnaire.

# LE

# PIED D'ARGILE.

## II.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que la vengeance soit le plaisir des dieux, consacrée à la défense d'une femme, cette passion acquiert une saveur plus enivrante encore; elle agit alors sur le cœur comme l'eau de feu sur le cerveau des Indiens sauvages. Parmi les hommes dont l'idole se trouve exposée à ces médisances de bonne compagnie, d'autant plus envenimées que le dard en est plus mielleux, il n'en est point qui n'éprouve parfois un désir effréné de broyer sous ses pieds la société tout entière, et qui, à propos d'un sourire moqueur, d'un regard ironique ou d'une plaisanterie perfide, ne répète en lui-même le vœu sanguinaire de Caligula. Il y a toujours dans l'amour véritable une certaine férocité endormie, mais prompte à s'éveiller, que le monde tolère, car il s'en amuse. Étranger aux maisons où M^me de Versan avait ses habitudes, Dauriac s'était trouvé jusqu'alors à l'abri de ces piqûres qui, dans un salon, rendent le rôle d'un homme sensible comparable à celui du taureau dans la lice. Atteint à sa tendresse pour la première fois, il ressentit l'insulte avec l'irritable énergie des sensations nouvelles; la vivacité de son dépit lui rendit intolérable toute temporisation dans le châtiment qu'il méditait, et le chemin le plus court pour arriver à son but lui parut le meilleur, quelle qu'en pût être la difficulté ou la bizarrerie.

Du fond du cabinet où l'avait fait se cacher le chef de division, Adolphe n'avait pas perdu la moindre parole, le plus petit geste, la plus lé-

gère inflexion de voix de la comtesse de Chantevilliers. De cet examen minutieusement impitoyable, il tira sans hésiter une conclusion à laquelle un observateur désintéressé n'eût pas sans doute aussi brusquement accordé son assentiment.

— J'en suis sûr maintenant, se dit-il en sortant du ministère; ce diamant n'est que du strass; les ailes de cet ange sont collées avec de la cire, comme celles d'Icare; en un mot, cette vertu n'est que de l'hypocrisie. Il y a aussi des tartuffes parmi les femmes, et celle-ci en est un, je le jurerais. L'austérité, la pruderie, la dévotion, l'intolérance qu'elle affecte dans le monde, ne sont qu'un masque qui peut en imposer aux sots, mais dont je ne serai pas la dupe. Au fond elle est femme comme les autres, et peut-être davantage; cela se devine à son regard expressif, à sa prononciation traînante, et rien qu'à la manière dont elle porte son châle. A-t-elle fait assez de coquetterie pour ce vieux Sabathier! Supposez à la place du bonhomme un protecteur de quarante ans... Elle est ambitieuse; avec cela une femme va loin, surtout quand son mari est un vieillard. Une chose prouvée dès à présent, c'est que, s'il est vrai qu'elle ne distingue personne, et j'en doute, elle se trouve en revanche dans toutes les conditions qu'un adorateur entreprenant peut désirer. La question se réduit donc à découvrir cet adorateur titulaire ou expectant. S'il existe, dès à présent ma vengeance est assurée; si l'emploi est vacant, il faut chercher quelqu'un pour le remplir.

Dauriac rallentit le pas, puis s'arrêta brusquement, en se croisant les bras sur la poitrine :

— Et pourquoi ne le remplirais-je pas moi-même cet emploi? se dit-il, tandis que ses yeux regardaient, sans la voir, la colonne de la place Vendôme, au pied de laquelle il était arrivé.

Ah! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde la colonne.

lui chanta subitement dans l'oreille une voix de basse taille.

Adolphe tourna la tête et se trouva en face de M. Groscassand (de la Gironde), qui reprit en riant :

— Quand même vous ne m'auriez pas avoué que vous êtes amoureux, je le devinerais à votre distraction; parions que je vous dis à qui vous pensez!

— Je parie que non, répondit Adolphe.

— Vous perdrez. Il y a douze ans, j'aurais bien pu vous chercher querelle à propos de vos extases, mais aujourd'hui les amendemens

de la loi Portalis ont plus d'intérêt pour moi que les plus beaux yeux du monde. Pour vous prouver combien je suis revenu de toutes ces folies sentimentales, je vais vous donner un conseil d'ami. Allez sur les boulevards, du côté de l'Opéra.

— Pourquoi cela? dit le jeune homme.

— Vous y verrez probablement la dame de vos pensées. Je viens de l'apercevoir dans sa voiture, courant les magasins, à ce qu'il m'a paru. Je ne la saluais pas, car d'ordinaire elle ne daigne pas me regarder; mais, chose étonnante, c'est elle-même qui m'a prévenu cette fois, en se penchant à la portière d'un air tout aimable. Oui, mon cher, la noble comtesse de Chantevilliers a dérogé au point de saluer la première un vilain de mon espèce. Je suis sûr qu'un duc et pair n'obtiendrait pas un sourire plus charmant que celui qu'elle vient de m'accorder. Il y a douze ans, ce sourire-là m'aurait remué le cœur d'une étrange manière, mais aujourd'hui.... aujourd'hui je vais à la chambre, où je compte mettre en charpie le projet de loi. Ils ne riront pas, au banc des ministres, je vous en réponds. Venez-vous avec moi? Je vous ferai entrer.

— Je vous remercie, répondit Dauriac, je craindrais de ne pouvoir écouter votre discours avec l'attention qu'il méritera sans doute.

— Je comprends cela, dit le député d'un air de bonhomie; je vous laisse donc à vos rêveries amoureuses; mais du haut de vos nuages prenez garde aux voitures; tout à l'heure, au coin de la rue de la Paix, j'ai manqué d'être écrasé par un cabriolet en ruminant mon exorde.

Les deux amis se séparèrent, et le jeune homme reprit aussitôt le cours de ses réflexions à peine interrompues par ce dialogue.

— Pourquoi, se dit-il, ne serais-je pas l'instrument de l'œuvre de justice que je veux accomplir? Qui pourrait me servir aussi bien que je le ferai moi-même? Plaire à cette femme pour mieux la punir, ne serait-ce pas là un coup de maître? Lui plaire! est-ce possible? est-ce loyal?

Machinalement, Adolphe jeta un coup d'œil sur une glace encadrée dans le vitrage d'un magasin de porcelaines devant lequel il passait; il s'y regarda un instant, et, en dépit de sa modestie, ne put s'empêcher de résoudre affirmativement la première des questions qu'il venait de s'adresser.

— Mais est-ce loyal? reprit-il convaincu sur le point de la possibilité. Pourquoi non? Il y a duel entre cette femme et moi; je suis l'offensé, donc j'ai le choix des armes. De ce côté tout scrupule se-

rait enfantillage; de l'autre je ne dois compte de ma conduite qu'à Adrienne. Eh! pourrait-elle blâmer l'ardent désir que j'éprouve de punir l'insulte qu'on lui a faite? Non. J'ai déjà vu hier dans ses yeux que ma colère ne lui déplaisait pas. D'ailleurs, elle ne saura rien jusqu'au dénouement. Alors je lui dirai tout, car qu'aurais-je à lui cacher? C'est pour elle et non pour moi que je veux plaire. Quel plaisir de dire à cette insolente créature : Vous m'aimez, n'est-ce pas? Eh bien! moi j'aime aussi; j'adore cette femme que vous avez insultée, et devant qui vous baisserez les yeux désormais, car je l'épouse et je n'ai que faire de votre amour.

Une réflexion arrêta Dauriac au milieu de l'exaltation que lui causait la perspective de son triomphe.

—M. Sabathier me présentera chez elle; c'est fort bien. Mais hier, au Jardin-des-Plantes, elle m'a regardé; que pensera-t-elle en me reconnaissant?

Après un instant, le jeune homme répondit victorieusement à cette nouvelle objection.

—Ces femmes qui trouvent moyen d'unir les prérogatives de la vertu aux plaisirs de la faiblesse, sont toutes des raffinées en amour. Celle-ci, j'en suis sûr, trouvera charmant de compléter son impertinence en enlevant un adorateur à M^me^ de Versan. La rencontre d'hier doit donc me servir loin de me nuire; un homme qu'on croit aimé double de prix, et ma position pour commencer l'attaque est aussi favorable que je la puis désirer. Maintenant il faut se mettre à l'œuvre et jouer le Lovelace, rôle odieux et hasardé; mais mon amour pour Adrienne saura le purifier en le légitimant.

Si M^me^ de Chantevilliers avait été laide et vieille, au lieu d'être très belle et raisonnablement jeune, les scrupules d'Adolphe eussent peut-être parlé plus haut. De même qu'autrefois dans un duel un gentilhomme exigeait de son adversaire des preuves de noblesse, de même un homme du monde aime à trouver belle la femme qu'il se voit forcé de détester; cela rassure la vanité et rend le combat plus intéressant, car le savoir-vivre prescrit de bien placer sa haine ainsi que son amour. Certain d'avoir scrupuleusement accompli cette double loi, Dauriac éprouva une satisfaction secrète qui se trahit auprès de M^me^ de Versan par un redoublement de tendresse et d'amabilité.

—Qu'avez-vous donc? lui dit la jeune femme chez laquelle il passa en partie les deux journées qui précédèrent le bal de la comtesse; vous me cachez quelque chose, mais ce n'est pas un malheur, car

jamais je ne vous ai vu si gai. Je suis sûre que vous me préparez quelqu'une de ces surprises que je vous ai défendues.

— Je vous jure, dit Adolphe, que vous ne m'avez pas défendu celle-là.

— Mais, le ferais-je si je la connaissais?

— Peut-être, répondit le jeune homme en riant; aussi ne la saurez-vous que quand vous ne pourrez plus l'empêcher.

Le mercredi suivant, à dix heures du soir environ, M. Sabathier et son protégé firent leur entrée dans les salons de Mme de Chantevilliers, où une réunion plus brillante encore que nombreuse commençait à se trouver à l'étroit. La comtesse accueillit le vieux chef de division par un gracieux sourire, et, quoique fort occupée, le retint un instant pour lui adresser quelques-unes de ces cajoleries féminines auxquelles sont habitués les hommes en crédit. Quant à Dauriac, il n'obtint, en retour d'un salut où il avait déployé toute son élégance, qu'un léger signe de tête accompagné d'un regard distrait.

— Il paraît qu'elle ne me reconnaît pas, se dit-il en se mordant involontairement la lèvre, car, ainsi que tous les jolis garçons, Adolphe ne s'imaginait pas qu'il fût possible d'oublier si promptement sa figure.

— Maintenant, lui dit M. Sabathier, il faut que je vous présente au maître du logis. Je l'aperçois près de la porte par où nous sommes entrés; tâchons de rétrograder jusqu'à lui.

Le comte de Chantevilliers était un vieillard bien portant, dont la figure distinguée offrait l'expression froide et sérieuse que produit habituellement la vie magistrale. Habile à masquer sa nullité par une réserve qui, aux yeux de beaucoup de gens, paraissait de la dignité, il parlait peu, afin d'avoir l'air de penser beaucoup. A la chambre, il passait pour jurisconsulte; à la cour royale de Bordeaux, ses collègues le regardaient comme une capacité politique. Comme ces gens qui ont à la fois besoin de servir et d'être servis, il lui fallait un maître et des laquais; le sort lui avait donné les uns et il avait trouvé l'autre dans sa femme. Avant la révolution, M. de Chantevilliers eût troqué son château contre une mansarde dans les greniers de Versailles; en 1828 il faisait de la courtisanerie parlementaire, plus encore par caractère que par ambition. Dans un salon il était le premier à commencer le cercle autour d'un ministre ou du personnage important; mais avec ses inférieurs, et quelquefois même avec ses égaux, il prenait sa revanche. Se promenait-il avec quelques-uns de ces derniers,

par exemple; tous les vingt pas il faisait un temps de halte, forçant ainsi ses interlocuteurs à l'imiter, puis il se remettait en marche le premier. C'était une manière indirecte de proclamer sa supériorité, et cette petite manœuvre vaniteuse n'était pas la seule qu'il mît en pratique dans la même intention.

Au moment où le député ministériel rendait à M. Sabathier et à Dauriac leurs saluts, le laquais chargé d'annoncer les invités jeta aux échos aristocratiques du salon le nom pompeusement bourgeois de M. Groscassand (de la Gironde).

— Maître Groscassand, dit le comte en tournant la tête d'un air désagréablement surpris, que vient-il faire ici? M^me de Chantevilliers lui a donc envoyé une invitation. Je ne la reconnais pas là.

— Et moi je la reconnais, dit à demi-voix M. Sabathier, qui échangea un sourire d'intelligence avec son compagnon.

L'orateur bordelais s'arrêta un instant à la porte du salon, comme fait un acteur important qui *prend un temps*, à son entrée en scène. Cette halte était sans doute destinée à laisser aux assistans le loisir de repaître leurs regards de l'homme célèbre qui se présentait. Mais il était entré dans le bal, depuis une heure, tant d'illustrations de tout genre, ambassadeurs, ministres, pairs de France, littérateurs, gentilshommes de races historiques, femmes à la mode, qu'à l'exception du groupe où se trouvait le maître de la maison, personne ne fit attention à M. Groscassand (de la Gironde), malgré la seigneurie départementale qu'il avait, de son bon plaisir, inféodé à son nom patronymique, selon l'usage de plus d'un député patriote. Voyant son effet manqué, le représentant de la nation se pinça dédaigneusement les lèvres, et insinua la main droite sous le revers de son habit boutonné jusqu'au menton. Dans cette attitude tribunitienne, il s'avança vers l'amphitryon ministériel, qui le regardait venir d'un air impassible, et sans faire un seul pas à sa rencontre. Quelle que fût l'importance acquise de jour en jour par son nouveau collègue, le président de cour royale ne pouvait s'empêcher de voir en lui l'avocat qu'il était habitué à regarder, à Bordeaux, du haut de sa dignité magistrale, et à la distance qui sépare la barre du banc de justice. Les deux hommes se saluèrent avec une froideur mutuelle, car si M. de Chantevilliers avait la morgue des anciens parlementaires, M. Groscassand possédait au plus haut degré la susceptibilité pointilleuse de sa profession. Après avoir rempli ses devoirs de politesse envers le maître du logis, l'avocat député passa outre d'une façon fort dégagée, et avisa tout à coup Dauriac.

— Que diantre venez-vous faire dans cette galère? lui dit-il en lui prenant familièrement le bras.

— Ce que vous y venez probablement faire vous-même, répondit le jeune homme avec un sourire.

— Je sors de notre réunion de la rue Grange-Batelière, et avant d'aller finir ma soirée chez Laffite, je viens passer ici une heure. Ce que je vois n'est pas mal; cela ne manque pas d'une certaine élégance; mais, chez Laffite, c'est tout autre chose. Pour le faste, vive la banque! Devant elle la gentilhommerie est obligée de baisser pavillon.

— Et pour aller de la rue Grange-Batelière à la rue d'Artois vous prenez par le faubourg Saint-Germain, dit Adolphe; il paraît que vous n'avez pas peur de fatiguer vos chevaux.

— Des chevaux de fiacre! est-ce que ça me regarde? Ah ça! vous avez donc trouvé un moyen de pénétrer dans le sanctuaire de cette belle inhumaine?

— Mais vous, par quel hasard vous y vois-je? Vous ne m'aviez pas dit, l'autre jour, que vous étiez invité.

— C'est que je ne l'étais pas encore, répondit M. Groscassand. C'est en sortant de la chambre que j'ai trouvé chez moi la lettre officielle. Le procédé d'abord m'a paru sans façon. M'inviter, moi, l'avant-veille du bal! Je voulais refuser, car il ne me convient pas, à moi dont le grand-père était laboureur, et je m'en glorifie, il ne me convient pas, dis-je, de me laisser traiter légèrement par un petit gentillâtre comme Chantevilliers. Mais, en me rappelant le sourire de la comtesse sur le boulevart, j'ai senti s'humaniser mon orgueil; l'invitation vient d'elle, j'en suis sûr, car jamais M. le président n'aurait daigné adresser une politesse à un avocat. Il serait ridicule alors de me montrer pointilleux sur l'étiquette. Qui dit femme dit reine; ainsi donc, me voilà. Où est-elle, cette belle tigresse?

— Dans le second salon, répondit Dauriac, qui ne put s'empêcher de sourire de l'air cavalièrement évaporé avec lequel le gros député venait de prononcer ces dernières paroles.

M. Groscassand serpenta entre deux contredanses en train de se former, frayant la route à son interlocuteur, qui désirait mettre à profit sa soirée. Après une traversée dont le succès parut quelque temps douteux, tous deux réussirent enfin à percer le groupe qui entourait M[me] de Chantevilliers. A la vue de son ancien adorateur, qui s'inclinait devant elle de manière à lui montrer le haut de sa ton-

sure, la comtesse interrompit une phrase qu'elle adressait à l'envoyé d'une petite puissance du Nord, et, souriant au nouveau venu :

— M. de Chantevilliers, lui dit-elle, sera bien reconnaissant de l'honneur que vous nous faites, car il le désirait vivement. Pour moi, monsieur, je l'espérais à peine. Vous paraissez attacher si peu de prix à la société de vos compatriotes! Depuis plus de deux mois que vous êtes à Paris, vous ne vous êtes donc pas rappelé une seule fois que nous sommes de la même ville?

— Madame, je n'aurais pas osé croire que vous vous en souveniez vous-même, répondit M. Groscassand, qui, n'ayant jamais été admis dans le salon de la comtesse pendant leur séjour commun en province, se trouva presque déconcerté de la gracieuseté inattendue de cet accueil.

— J'ai reçu hier des lettres de Bordeaux, reprit M^me^ de Chantevilliers; j'ai appris que M^me^ votre sœur vient d'accoucher heureusement d'un garçon; elle n'avait eu, je crois, que des filles jusqu'à présent; c'est un grand événement pour votre famille, et j'y prends une part sincère. M^me^ Lhéritier est une femme si aimable, si distinguée.

— Ma sœur... mon neveu... ma famille... se dit le député qui cette fois s'inclina sans rien trouver à répondre. — Veut-elle se moquer de moi, elle qui, au bal de la préfecture à Bordeaux, a fait une impertinence à ma sœur en changeant de place pour ne pas rester assise à côté d'elle?

L'arrivée d'un vieux duc et pair, portant de la poudre à ses cheveux et la plaque du Saint-Esprit sur son habit, força la comtesse d'interrompre une conversation dont elle semblait faire les frais sans ennui.

— Je reste chez moi tous les mercredis, dit-elle au député libéral qui s'effaçait pour faire place au vieillard; on me trouve aussi souvent dans la semaine; quand vos graves occupations vous le permettront et que vous aurez envie de causer de Bordeaux...

La comtesse n'acheva pas sa phrase; mais son regard la termina plus expressivement que la parole n'eût pu le faire. Malgré ses quarante-cinq ans, sa profession d'avocat et son caractère de député, triple airain contre lequel se brisent d'ordinaire les flèches de l'amour, M. Groscassand (de la Gironde) éprouva une émotion qui le reporta soudainement à douze années en arrière; il se tira d'une presse de pairs de France, de gentilshommes de la chambre, de députés minis-

tériels, d'officiers de la garde royale, de chevaliers de Saint-Louis ou des ordres, d'anciens preux de l'émigration et d'élégans jeunes gens du faubourg Saint-Germain au milieu desquels il se trouvait complètement dépaysé; et, passant dans une salle où étaient les tables de jeu, s'assit pensivement à l'écart.

—Elle veut causer avec moi de Bordeaux, se dit-il en savourant une glace, car à quarante-cinq ans la passion ne jeûne plus; —qu'entend-elle par-là? Ses paroles ont un sens; elle n'est pas femme à parler pour ne rien dire. Mais, quel accueil! quel sourire! quel regard! quelle voix caressante! Me parler de ma sœur à qui elle n'a jamais daigné adresser un seul mot! J'ai vu le moment où elle me demandait des nouvelles de mon petit chien, comme don Juan à M. Dimanche. Qu'est-ce que cela veut dire? Se raviserait-elle? Au bout de douze ans ce serait un peu tard. Mais cependant, je le sens... oui, malgré ces douze années, je ferais encore des folies pour cette femme-là. Elle est toujours belle! Et puis elle a si grand air; elle est si imposante, si dédaigneuse, si méprisante... si vertueuse avec tout cela... Voilà une conquête dont un homme distingué pourrait se glorifier. La comtesse de Chantevilliers... cela sonne bien. Être assis dans une loge à l'Opéra derrière la comtesse Céleste de Chantevilliers! Il y en a peut-être plus d'un ici que cela ferait rire jaune, à commencer par le petit Dauriac.

Tandis que le député démocrate se délectait dans les pensées d'un amour aristocratique, et tout éveillé rêvait comtesse, Adolphe, dans un autre salon, se creusait la tête pour trouver un moyen d'exécuter son projet vindicatif. Pressé d'agir, chaque minute de retard lui semblait perdue.

— Si je ne lui parle pas dès ce soir, se disait-il, quand retrouverai-je l'occasion de le faire? Mais que lui dire? comment attirer son attention et obtenir d'elle plus d'une parole au milieu de cette cohue qui l'assiége? Il faudrait trouver quelque chose de neuf, d'imprévu, d'original qui tout de suite captivât son intérêt et excitât sa curiosité. Je suis sûr que don Juan lui-même eût été embarrassé à ma place. En conscience, je ne peux pas pour début l'inviter à danser.

Adolphe resta quelque temps profondément pensif.

— Si cependant je l'invitais à danser, reprit-il en lui-même après avoir reconnu que tous les autres expédiens étaient impraticables; sans doute elle refusera; mais c'est un moyen d'entrer en conversation. D'ailleurs une femme de son âge ne s'offense jamais d'une demande qui la rajeunit. Oui, mais une contredanse paraîtrait peut-

être un peu trop jeune... La demande d'une valse sera plus convenable.

Sans perdre de temps, Dauriac fendit la foule et s'approchant de Mme de Chantevilliers qui donnait des ordres à un domestique :

— Madame la comtesse me fera-t-elle l'honneur de valser avec moi? lui dit-il en s'efforçant de donner à sa physionomie une expression agréable.

La femme austère laissa tomber un froid regard sur le jeune homme qui l'interrogeait.

— On ne valse pas chez moi, monsieur, répondit-elle d'un ton sec.

— Alors, madame, puis-je espérer que vous daignerez m'accorder une contredanse? reprit Adolphe un peu déconcerté de ce premier échec.

— Je ne danse pas, répartit la comtesse d'un air fait pour rendre muet l'improvisateur le plus intrépide.

Dauriac chercha vainement dans son cerveau la phrase imprévue, saisissante et fascinatrice qui devait lui concilier tout d'abord l'attention de la comtesse; il n'y trouva qu'un lieu commun, auquel une énonciation embarrassée fit perdre encore la moitié de sa valeur.

— Vous êtes donc la seule, madame, dit-il, qui restiez insensible aux plaisirs de votre magnifique soirée.

Mme de Chantevilliers regarda plus attentivement le danseur mal appris, qui, sans autorisation préalable, se permettait de lier conversation avec elle; tout à coup elle fronça le sourcil et porta la tête en arrière par un mouvement plein de hauteur; elle venait de reconnaître dans l'importun l'amant de Mme de Versan.

— Monsieur, dit-elle alors en articulant majestueusement chaque syllabe, vous êtes venu chercher ici une personne que vous n'y trouverez pas. Mais puis-je savoir à qui je dois l'honneur tout à fait inattendu de vous recevoir chez moi?

— A M. Sabathier, madame, répondit Adolphe d'un ton brusque, car si la question de la comtesse était poliment exprimée, l'accent dont elle l'accompagna équivalait à une expulsion formelle.

Mme de Chantevilliers se pinca les lèvres d'un air contrarié. Le nom magique de M. Sabathier ne lui permettait pas d'exécuter l'épuration qu'elle méditait sans doute, elle s'éloigna de Dauriac après lui avoir jeté un dernier coup d'œil qui pouvait se traduire ainsi :

— Je vous permets de rester chez moi, puisque vous y êtes; mais n'y revenez plus.

— Triple prude, archibégueule, pairesse manquée, se dit alors Adol-





phe en cherchant à consoler son dépit par quelque sanglante injure. Persuadé que tout le monde avait remarqué son désastre, il voulut s'éclipser dans la foule; mais, en se retournant, il se trouva en face de M. Groscassand, qui, la vanité sur le front et la moquerie sur les lèvres, lui barra le passage.

— Eh bien! Dauriac, comment vont les amours? dit le député en ricanant; vous venez d'avoir un entretien avec votre inhumaine. Vous avez été brillant, j'en suis sûr, car vous êtes encore ému et l'éloquence vient du cœur.

— La vengeance aussi vient du cœur, répondit Adolphe d'une voix concentrée.

— Et de qui voulez-vous tirer vengeance? reprit le Bordelais qui se caressait complaisamment le menton.

— De cette femme! dit avec énergie l'amant d'Adrienne; et ce sera une œuvre pie à laquelle devront applaudir tous ceux pour qui elle s'est montrée impertinente, vous le premier.

— Merci, ne pensez pas à moi; j'ai l'habitude de faire mes affaires moi-même, répliqua M. Groscassand dont les petits yeux brillans venaient de rencontrer ceux de la comtesse qui sembla se laisser admirer sans courroux par l'ancien martyr de sa beauté.

La formation d'une contredanse sépara les deux amis, et Dauriac rencontra un instant après M. Sabathier qui venait d'être décavé à la bouillote.

— Vous êtes plus raisonnable que moi, lui dit le vieillard, car vous ne dansez pas et je perds mon argent. Qu'avez-vous fait de maître Groscassand? Je viens de le voir tout à l'heure, le Spartiate qu'il est, avalant des sorbets, et lorgnant les femmes tout comme je pourrais le faire, moi, vieil esclave de l'absolutisme.

— Groscassand est mieux placé à la chambre que dans un salon, répondit le jeune homme qui avait sur le cœur le sourire ironique de son honorable ami.

— Ah! le voilà qui cause avec M^me^ de Chantevilliers, reprit le chef de division; il se rengorge, il se caresse les cheveux, il prend des poses à la Mirabeau. Bien, la corde sensible vibre. Et la comtesse... quelle aménité, quel sourire permanent; elle baisse les yeux; elle va redevenir jeune fille... Pour peu que cela continue, je serai jaloux; car elle finirait par faire plus de frais pour lui que pour moi... Allons, allons, avant la fin de la session nous pourrons bien avoir une boule blanche de plus.

— Ainsi vous croyez que M. de Chantevilliers sera pair de France?

dit Adolphe avec une ironie mêlée de quelque dépit, car le succès de M. Groscassand lui rendait plus humiliant son échec personnel; l'homme aime toujours la victoire même quand il renonce à l'exploiter.

— Pair de France, répéta M. Sabathier en goguenardant, ceci, mon cher Dauriac, est une autre paire de manches, comme disait élégamment M. de Buffon.

L'amant de Mme de Versan sortit du bal de leur orgueilleuse ennemie, mécontent et découragé. En songeant à sa déconvenue, il lui parut de plus en plus désagréable de l'interpréter à l'aide du commentaire ironique du vieux chef de division; l'admiration d'Adolphe pour M. Groscassand (de la Gironde) était toute politique. Soumis dans les questions de la vie publique à l'influence du député libéral, le jeune homme se regardait comme son égal dans un salon, et, il faut le dire, comme son maître en l'art de plaire. Prétendre que l'avocat girondin pût réussir là où lui-même venait d'échouer, était donc à ses yeux une idée par trop bouffonne; il était impossible qu'une femme eût si mauvais goût, ou fût asservie aux calculs de l'intérêt et de l'ambition, au point de tolérer d'un gros provincial tribunitien la galanterie qu'elle eût proscrite dans la bouche d'un élégant jeune homme de Paris.

— Cela n'a pas le sens commun, se dit Dauriac après avoir longtemps repassé dans son esprit les évènemens de la soirée. Ils sont dupes tous deux : M. Sabathier de ce scepticisme invétéré qui refuse d'admettre qu'une femme puisse être vertueuse par vertu, Groscassand de la fatuité gasconne qui lui persuade qu'à son âge et avec sa tournure il peut jouer le rôle de Lindor. Les plus forts caractères ont de ces faiblesses, et les graces de bazoche qu'il déployait ce soir n'ôtent rien à son talent de tribune ou à sa valeur politique. Mais il se trompe lourdement s'il attache un sens sérieux à l'accueil que lui a fait cette femme. Elle est ambitieuse, soit; elle veut être pairesse, d'accord; elle ne se ferait aucun scrupule d'exploiter à son profit l'influence de Groscassand, s'il avait la naïveté de donner dans le piége; à la bonne heure; mais quant à être payé de sa peine, qu'il y compte! Elle a dans les yeux une rigidité glaciale à laquelle il est impossible de se méprendre. C'est du marbre que cette femme-là. Sa vertu est taillée à pic. Autant vaudrait tenter l'escalade du Chimborazo, et, ma foi, le pauvre Groscassand n'est guère ingambe.

Les difficultés réputées insurmontables découragent les esprits peu déterminés, mais excitent les entreprenans. Après avoir comparé Mme de Chantevilliers au Chimborazo, la première idée qui s'of-

frit à Dauriac fut celle de M. de Saussure gravissant le Mont-Blanc. De ce rapprochement involontaire, il conclut, avec je ne sais quel général, que le mot impossible n'est pas français. Il résolut donc de ne pas renoncer au combat à cause de l'insuccès d'une escarmouche; et le troisième jour après le bal, il se présenta chez la comtesse, décidé à payer d'audace, monnaie que les prudes ne trouvent pas toujours de mauvais aloi. En descendant de cabriolet, il jeta un regard sur la façade de l'appartement où il s'était présenté en intrus quelques jours auparavant. Derrière une des fenêtres du second salon il entrevit la comtesse qui, au bruit de la voiture, avait soulevé le rideau de mousseline pour regarder dans la cour de l'hôtel. A cette vue Adolphe gravit l'escalier aussi résolument qu'un soldat aguerri s'élance sur la brèche.

— Madame la comtesse est sortie, lui dit le domestique auquel il déclina son nom.

— Je viens de l'apercevoir de la cour, observa Dauriac, décidé à forcer la consigne.

— C'est possible, monsieur, répondit le laquais avec un aplomb de bonne maison.

— Alors annoncez-moi.

— J'ai déjà dit à monsieur que madame était sortie, répliqua l'homme à livrée d'un air narquois et sans faire mine de se ranger.

Adolphe éprouva une violente tentation d'appliquer sa canne sur le mufle du drôle, qui était précisément celui qu'il avait vu chez M^me^ de Versan; mais, réfléchissant au ridicule d'un pugilat avec un laquais, il étouffa sa colère, et se retira. Au moment où il remontait dans son cabriolet de remise, il aperçut devant la porte cochère M. Groscassand (de la Gironde), s'élançant d'un char numéroté, auquel venait d'être refusée l'entrée de la cour. A la vue du jeune homme, dont la mine semblait allongée par le dépit, le député s'avança de l'air d'un garde-chasse qui dépiste un braconnier.

— Diantre, mon cher, vous êtes matinal, dit-il de sa voix cuivrée; il n'est que deux heures, et vous venez déjà d'avoir votre audience.

— Il n'y a pas d'audience aujourd'hui; M^me^ de Chantevilliers est sortie, répondit Adolphe, qui répéta le mensonge du domestique sans trop savoir pourquoi.

— Sortie! répéta M. Groscassand d'un air contrarié.... C'est égal, puisque je suis ici, je vais laisser ma carte. J'ai renvoyé ma voiture; voulez vous m'attendre, et me jeter, en passant, à la chambre des députés? C'est à deux pas.

— Je le ferai d'autant plus volontiers, que la séance doit être ouverte depuis une heure, et que votre absence est préjudiciable à notre parti.

Sans répondre au sarcasme renfermé dans ces paroles, le député du côté gauche monta l'escalier. Adolphe entendit le bruit de la sonnette et celui de la porte qu'on refermait; mais il attendit vainement une ou deux minutes : personne ne redescendit.

— Elle le reçoit, et moi, elle me ferme sa porte! se dit-il en s'enfonçant brusquement dans le cabriolet. Ceci devient trop plaisant! Eh bien! tant mieux; c'est pour moi qu'il travaille sans s'en douter, et j'aurai là un homme d'affaires qui ne me coûtera rien. Qu'il papillonne tout à son aise autour de ce flambeau de vertu; je souhaite de tout mon cœur que cette fois il n'y brûle pas ses ailes. Oui, j'aime mieux cela; mon projet, trop personnel, aurait peut-être été fort peu goûté d'Adrienne. De la sorte, elle n'aura rien à dire. Il est évident que Groscassand se croit rajeuni de douze ans depuis mercredi, et qu'il ouvre une seconde campagne. Attendons les évènemens; s'il triomphe, il sera temps d'intervenir.

Renonçant ainsi à la séduction, mais non à la vengeance, Adolphe se rendit chez M^me de Versan, où les charmes d'un tendre et spirituel entretien lui firent bientôt oublier jusqu'à l'existence de la comtesse impertinemment irréprochable.

Dauriac ne s'était pas trompé; après le bal de M^me de Chantevilliers, Groscassand avait senti murmurer dans son cœur, ou plutôt dans sa tête, une voix depuis long-temps muette. L'impression qu'avait faite autrefois sur lui madame la présidente se réveilla dès qu'il se vit distingué par elle. Le prix extrême attaché par l'avocat député au succès de salon qu'il croyait avoir obtenu, n'a rien qui doive surprendre. Doué d'une érudition judiciaire fort étendue, et d'un talent d'élocution assez remarquable, M. Groscassand ne plaçait ces deux avantages qu'en seconde ligne dans le jugement qu'il portait sur lui-même. Avant tout il se trouvait homme élégant, fait pour plaire aux femmes et briller dans la meilleure compagnie; c'était là sa faiblesse, qu'avait irritée, au lieu de la guérir, plus d'une épreuve néfaste. Le long usage du barreau l'avait blasé sur la plaidoirie; ses succès de tribune étaient trop récens, il est vrai, et trop peu nombreux encore, pour qu'il s'y montrât indifférent; mais ils chatouillaient son orgueil sans le satisfaire. L'imagination méridionale et sensuelle du Bordelais ne se trouvait pas complètement rassasiée, au sortir du banquet de la gloire parlementaire; elle rêvait pour dessert, si cette méta-

phore peut être admise, une autre série de triomphes. Après avoir consacré sa journée à la patrie, jusqu'à cinq heures du soir, M. Groscassand eût regardé comme une douce et légitime rémunération de ses travaux, le droit d'offrir ses lauriers en guise de bouquet à quelque femme à la mode et de haute condition. Le député démocrate, qui rappelait à tout propos son origine plébéienne, tenait surtout à ce dernier point; il méprisait les parchemins, traitait la noblesse de chimère; les titres, de hochets; la distinction des races, de préjugé stupide! Mais les femmes du faubourg Saint-Germain trouvaient grace devant ses yeux; à la baronne son estime commençait, à la duchesse elle se changeait en respect.

— On ne fait pas la guerre aux dames, disait-il galamment, pour justifier devant ses amis politiques ses goûts aristocratiques à l'égard du beau sexe.

Le manége de M^me^ de Chantevilliers agaça donc subitement dans l'ame de son ancien adorateur une corde qui vibrait à vide, en attendant que quelque belle à seize quartiers voulût y porter la main. Les souvenirs du passé, malgré leur éloignement et leur peu de flatterie, vinrent échauffer aussitôt les sentimens nouveaux. L'amour ne renaît pas comme le phénix, mais il laisse toujours en s'éteignant une cendre semée d'étincelles, et, dans le cœur de M. Groscassand, ces étincelles pétillèrent soudain au souffle caressant de la vanité satisfaite. Empruntant au roi Louis XVIII une phrase du préambule de la Charte, le député du côté gauche résolut donc de renouer la chaîne des temps, et se promit de n'épargner aucun effort pour cueillir à Paris le raisin qu'à Bordeaux, douze ans auparavant, il avait été obligé de trouver trop vert.

Avant de se présenter chez M^me^ de Chantevilliers, M. Groscassand (de la Gironde), avait fait à la chambre une apparition courte et intéressée. Il y aperçut son collègue du centre, assis à sa place accoutumée, et écoutant d'un air somnolent la lecture du procès-verbal; il s'esquiva aussitôt, en dépit d'une admonestation du général Lafayette, qui voulait le retenir, la séance devant être importante; et prenant une voiture à la porte du palais Bourbon, vola au petit trot de deux chevaux de fiacre, à la rue de Tournon, où demeurait la comtesse.

La consigne devant laquelle Dauriac avait dû se retirer, n'existait pas pour le député libéral; ce fut avec un orgueilleux plaisir qu'il fit cette remarque, en suivant le laquais qui, au nom de Groscassand (de la Gironde), majestueusement articulé par son propriétaire,

s'était dirigé vers l'intérieur de l'appartement. A la vue de l'homme qu'elle attendait peut-être, M^me de Chantevilliers se leva ; mais le salut de conquérant qu'il lui adressa, et la manière aisée dont il prit un fauteuil avant d'être invité par elle à le faire, lui causèrent un dépit qui, pour le moment, imposa silence à l'ambition. L'altière présidente trouva que le manteau de pairesse, posé sur ses épaules par la main lourde et familière de ce bourgeois présomptueux, y laisserait une tache visible sous l'hermine.

— Je n'accepterais pas un trône à ce prix, pensa-t-elle en se rasseyant aussi solennellement que si son siége eût été un trône en réalité.

Malgré ses dispositions à la fatuité, M. Groscassand s'aperçut qu'il allait trop vite, car il manquait d'usage et non d'esprit. Changeant de manières aussitôt, il prit un ton plus conforme aux rapports qui avaient existé jusqu'alors entre la comtesse et lui ; le premier, il amena la conversation sur Bordeaux, sans rappeler le passé, et resta dans le terrain des lieux communs, avec une apparence de réserve et de soumission dont il ne tarda pas à recueillir le fruit. La superbe comtesse, qu'il avait courroucée par son outrecuidance, s'humanisa en le voyant se ranger de lui-même au respect. Elle prit part à la conversation, d'abord avec une froideur laconique, puis d'un air moins guindé, et enfin en déployant un abandon charmant, guirlande de roses artistement enroulée autour de la chaîne qu'elle se proposait de nouer au cou de son ancien adorateur, en vue de la pairie, et conformément aux conseils de M. Sabathier.

— Vous m'aimiez donc réellement, demanda-t-elle d'une voix doucereuse au député qui, après une heure d'un entretien assez habilement conduit, était enfin arrivé d'étape en étape sur les frontières du pays de Tendre, et venait de risquer une allusion directe à son ancienne passion.

— Oh! oui, je vous aimais, madame, répondit avec feu M. Groscassand ; à la fraîcheur éternelle de mes souvenirs, il me semble que c'était hier. Je vois encore d'ici la maison où vous demeuriez alors, et où tant de fois j'ai passé sous vos fenêtres, dans l'espoir de vous apercevoir, puisque je ne pouvais vous voir que là ou à la promenade.

— Ou à l'église, et c'était bien mal de votre part, dit la comtesse en minaudant.

— A l'église! Vous ne l'avez donc pas oublié ; et moi qui croyais que vous ne me remarquiez même pas ; car vous étiez si sévère! si

cruelle! Je ne crois pas que vous ayez tourné la tête une seule fois pour voir si j'étais là, près du pilier, où tous les dimanches je venais me placer avec une dévotion dont, je le crains bien, il ne me sera guère tenu compte pour mon salut.

L'avocat de Bordeaux se rappela que la présidente professait la piété; il craignit donc de l'avoir scandalisée par ce propos mondain; mais la femme irréprochable n'eut pas l'air d'y attacher un sens blâmable; au lieu de réprimander son interlocuteur, elle secoua la tête à deux reprises avec une sorte de mélancolie rêveuse.

— Sévère! cruelle! dit-elle; c'est ainsi qu'on nous appelle lorsque nous sommes raisonnables.

— Madame, la raison est sans doute un grand mot, reprit M. Groscassand d'une voix insinuante, mais ne vous est-il jamais arrivé d'entrevoir tout ce qu'il y a de vide, de factice, de tyrannique, dans le sens qu'on y attache vulgairement? Où nous mène-t-elle le plus souvent, cette froide raison? est-ce au bonheur?

— Pas toujours, mais du moins à la paix de l'ame, répondit la comtesse, qui prononça ces paroles de manière à laisser croire à un homme plus modeste que son ancien adorateur, qu'elle soupirait tout bas après la guerre.

— La paix de l'ame, s'écria M. Groscassand avec une chaleur nouvelle. — Vous voulez dire l'engourdissement, la torpeur, la congélation de l'ame! Oh! si je ne craignais pas d'encourir encore cette sévérité dont j'ai eu tant à souffrir autrefois, quelle ardeur ne mettrais-je pas à vous démontrer l'erreur où vous jette le sentiment exagéré des devoirs sociaux.

— Avouez au moins qu'il vaut mieux exagérer le devoir que l'enfreindre, répondit M^me^ de Chantevilliers, dont l'argumentation semblait faiblir devant l'audacieuse controverse de son amant.

— Ce qui vaudrait le mieux, répondit celui-ci en joignant la fascination du regard à la séduction des paroles, ce serait de concilier le devoir et le bonheur.

— Est-ce possible? dit la comtesse.

— Je donnerais la moitié de ma vie pour que vous me permissiez de vous le prouver, répondit l'avocat qui, par état, était habitué à soutenir des thèses encore plus paradoxales que ce système de conciliation renouvelé de Tartufe.

— Et quand vous m'aurez prouvé cela, répondit M^me^ de Chantevilliers avec finesse, que faudra-t-il en conclure? Qu'en soumettant ma conduite à des principes d'une rigidité scrupuleuse, je renonce

à des biens qu'une austérité moins grande m'eût permis de goûter? Pensez-vous que je ne sache pas cela? Croyez-vous que je me refuse le bonheur faute de le comprendre? Qui vous dit que j'ignore mon sacrifice et que je n'apprécie pas mieux que personne le mérite que je puis avoir à l'accomplir? Le sort des femmes est triste, en vérité. Écoutent-elles la voix de leur cœur, on les condamne au lieu de les excuser; résistent-elles à leur entraînement, loin de les plaindre, on les accuse. On leur reproche leur dureté, leur cruauté, leur ingratitude!

La comtesse leva les yeux au plafond, les abaissa ensuite sur M. Groscassand par un mouvement plein de lenteur, et le regarda quelque temps avec l'air douloureusement attendri d'une femme martyre de son honnêteté; jugeant alors que l'hameçon d'amour avait dû pénétrer jusqu'au cœur du gros avocat, elle fit une manœuvre analogue à celle du pêcheur qui tâtonne sa ligne avant de la tirer.

— Vous m'avez fait un crime de ma sévérité envers vous, dit-elle, mais pouvais-je agir autrement? Avec votre imagination si exaltée, votre caractère si exigeant, la moindre faiblesse n'eût-elle pas eu des conséquences irréparables? Est-ce ma faute si votre passion intolérante a refusé de comprendre ma position? Ah! si j'avais pu à mon gré modifier vos sentimens, et verser dans votre tête de feu un peu de cette raison que vous me reprochez, peut-être à mon tour aurais-je trouvé moins nécessaire l'austérité vigilante dont votre conduite m'imposait la loi. Quelquefois... je veux tout vous dire, il y a douze ans de cela, c'est presque une histoire de l'autre siècle et maintenant mes aveux n'ont plus de danger... quelquefois, en pensant à vous, je ne pouvais m'empêcher de trouver injuste le sort qui nous avait placés dans deux sociétés séparées et presque ennemies; je me disais qu'il m'eût été doux de vous recevoir dans mon salon comme aujourd'hui, de causer ainsi avec vous, enfin de faire de vous un ami, car je n'en avais pas. Oui, j'ai pensé à cela souvent. Quand j'entendais parler de vos succès au barreau, j'éprouvais aussi je ne sais quel orgueil; il me semblait, pardonnez-moi cette présomption, il me semblait que je n'y étais pas tout-à-fait étrangère; que peut-être en préparant votre triomphe il vous était arrivé de dire : elle le saura! Personne, non personne, n'a suivi avec un intérêt plus vif, sous une froideur apparente, les progrès de votre réputation si brillante aujourd'hui. Enfin, me croirez-vous? le jour de votre élection à Bordeaux, j'ai été obligée de me contraindre pour ne pas faire illuminer; j'avais beau me reprocher ma joie au nom

de mes opinions, me dire que vous êtes libéral et que je suis royaliste, j'étais heureuse malgré moi; car ce jour vous mettait à votre rang, vous arriviez à cette tribune où je vous avais rêvé si souvent. Oui, ce fut un beau jour, et cependant j'aurais dû le haïr, car au milieu de votre triomphe vous ne pensiez pas à moi.

Si l'enflure morale se manifestait physiquement, M. Groscassand eût partagé le sort de la grenouille de la fable avant la fin de ce discours aussi bourré de flatteries qu'un encensoir l'est de parfums. Il trouvait tant de plaisir à écouter, qu'au lieu de répondre, il resta le cou tendu, la bouche entr'ouverte, la figure épanouie, aspirant la louange d'un air qui semblait dire : Encore.

Par une suite de transitions habilement ménagées, la comtesse arrivait à son sujet et prenait insensiblement l'offensive.

— Je méritais d'être punie, reprit-elle, pour me réjouir ainsi du triomphe d'un de nos ennemis; et c'est vous qui vous êtes chargé de ce soin.

— Moi, madame! dit le député arraché à son extase par ce reproche inattendu.

— Vous : cela vous étonne; mais vous allez me comprendre. Autrefois je ne voyais en vous que l'homme de talent dont la place était marquée à Paris, au centre des affaires, et dont l'illustration devait rejaillir sur notre province; mais aujourd'hui ne suis-je pas forcée d'y reconnaître l'homme dangereux et redoutable, l'adversaire d'un gouvernement auquel je suis dévouée, le défenseur de principes que je ne puis partager, en un mot, le champion d'une cause ennemie de la mienne? Dans la route où je vous vois engagé, chaque pas vous éloigne de moi; sans doute je ne devrais pas convenir de la contrariété que cela peut me faire éprouver; mais la pureté de mes intentions me permet la franchise. Je me suis abonnée au *Constitutionnel* pour avoir le texte littéral de vos discours. Eh bien! je ne saurais vous dire le mal qu'ils m'ont déjà fait; j'y trouve tant d'esprit mal employé, une raison si haute réduite à descendre jusqu'au sophisme, en un mot, et pardonnez-le-moi ce mot, un si déplorable abus des facultés les plus rares, qu'en vous lisant, je ne puis m'empêcher de ressentir une impression qui va parfois jusqu'au dépit, jusqu'à la tristesse. Ce spectacle d'un admirable talent perverti, enchaîné, souillé par la cause à laquelle il se consacre, ce spectacle m'irrite et m'afflige malgré moi. Lorsque je lis vos discours, il me semble toujours voir un aigle enlacé par un serpent et volant avec peine au lieu de déployer

ses ailes en portant le foudre des dieux. Oh! dites-moi, ne laisserez-vous jamais tomber le serpent pour étreindre le foudre?

A cette comparaison ambitieuse la comtesse s'arrêta pour ne pas affaiblir l'effet de son éloquence.

—Vos louanges, madame, m'enivrent d'orgueil, répondit l'avocat de Bordeaux qui disait la vérité; mais permettez-moi de contester la justice de vos reproches. La couleur de mon drapeau peut vous déplaire sans que je doive en rougir. Une opinion consciencieuse est toujours honorable.

—Vous êtes de bonne foi, je le sais; et c'est ce qui me fait espérer que le mal n'est pas sans remède. Avec les cœurs élevés il y a toujours de la ressource. Si ce que j'ai rêvé souvent n'était pas une chimère; s'il était possible de vous prouver la fausseté, la perfidie, la perversité de vos maximes actuelles, et de vous rattacher aux éternels principes de l'ordre, du droit et de la justice, je crois que je ne voudrais laisser à personne la gloire d'une telle entreprise. Oui, pour opérer votre conversion, pour assurer à la royauté l'appui de votre talent, je donnerais... Tenez, ne parlons plus de cela; je me monte la tête et je ne veux pas prendre cette habitude-là. Mais savez-vous qu'il y a deux heures que vous êtes ici?

Elle regarda la pendule d'un œil qui semblait accuser la rapidité du temps; l'entretien était arrivé au point qu'elle voulait atteindre et il lui parut impolitique de le prolonger. S'arrêter au moment opportun est une science que possèdent presque toutes les femmes; le premier trait était lancé: au lieu de l'enfoncer brusquement, la comtesse résolut de le laisser s'insinuer de lui-même, sachant bien qu'il n'est pas de cuirasse contre la flatterie et que l'amour-propre de M. Groscassand avait l'épiderme tendre autant que chatouilleux.

A son retour chez lui, le député du côté gauche se promena longtemps dans son salon en se frottant les mains par derrière le dos, geste qui annonçait un épanouissement de satisfaction et un paroxisme de vanité. Les roses du tapis sur lequel il marchait lui sourirent comme un emblème de celles qui devaient s'entrelacer bientôt dans sa couronne parlementaire. Après une heure de cet exercice véhément, pendant lequel son imagination planait dans les espaces en portant la torche de l'amour au lieu du foudre de Jupiter dont avait parlé la comtesse, il s'arrêta devant la glace de la cheminée et resta plongé quelque temps dans la contemplation de son image.

—Il faut rendre justice à qui de droit, se dit-il en jetant en ar-

rière ses cheveux touffus de manière à se découvrir le front, ces femmes de qualité ont l'instinct délicat; elles se connaissent en hommes, elles savent apprécier le talent : maintenant je la sais par cœur, cette séduisante comtesse, et sa conduite d'autrefois n'a plus rien qui me surprenne. Elle est belle, elle est riche, elle est noble; quoi de plus simple, alors, qu'elle ait les préjugés de ces avantages et que, pouvant accorder beaucoup, elle se montre exigeante? Qu'étais-je, moi, il y a douze ans, pour aspirer à faire sa conquête? Un petit avocat, poursuivit M. Groscassand qui, ainsi que tous les hommes dont le présent vaut mieux que le passé, traitait sans façon ses commencemens, — un débutant dans la carrière, sans consistance, sans réputation, sans éclat. Faut-il s'étonner alors qu'une femme de ce rang ait préféré le soin de sa réputation à tout l'amour que je pouvais lui offrir! Soyons juste, elle avait bien alors le droit de trouver mon étoffe un peu mince. Aujourd'hui, c'est un peu différent, continua le député avec un sourire de complaisance; aujourd'hui mes ailes ont poussé; j'ai une position, un nom, un piédestal; hier encore, à l'Opéra, n'entendais-je pas murmurer autour de moi dans le foyer : Voilà Groscassand (de la Gironde)? Certainement je suis fort au-dessus de ces petits triomphes de la vanité; mais les femmes y attachent toujours beaucoup de prix. Il est évident qu'aux yeux de M^me^ de Chantevilliers j'ai grandi colossalement. Elle lit mes discours! Qui aurait cru cela? Une comtesse du noble faubourg qui, pour moi, s'abonne au *Constitutionnel!* c'est ravissant. Oui, je le conçois, l'orateur éminent a pour elle une valeur qu'elle n'eût jamais reconnue dans l'avocat sans renommée. Mes succès occupent son imagination, et de l'esprit au cœur le chemin est court. Ah! elle veut me convertir! l'idée est admirable et annonce un esprit d'enfer. Séparés comme nous le sommes, si elle a envie de nous rapprocher, ne doit-elle pas jeter un pont entre nous? et ce pont, il faut bien le baptiser convenablement. Je ne serai pas assez mal avisé pour chicaner sur le nom du chemin, pourvu qu'il me mène au but. Va donc pour ma conversion. Lafayette rira bien quand je lui raconterai comme quoi je me laisse faire ministériel par la femme d'un ventru. C'est qu'elle est toujours charmante, mais charmante!

L'intrigue dont M. Sabathier avait attaché le premier fil se trouva bientôt étroitement nouée, du consentement mutuel des parties intéressées; entre la comtesse monarchique et le député patriote, un rapprochement s'opéra sous des auspices trop spécieux, pour que M. de Chantevilliers pût s'y opposer. Mis au fait par la future pai-

resse, qui pourtant ne lui laissa voir qu'un des côtés de la médaille, le mari n'eut aucun soupçon, tant était imposante la réputation de sa femme; le noble Robin souffrit, il est vrai, dans son orgueil, en voyant sa maison polluée par celui qu'il appelait avec dédain maître Groscassand; mais le député du centre ne put refuser son adhésion à un projet agréable à ses patrons, et dont la réussite devait lui ouvrir à lui-même les portes du Luxembourg. D'ailleurs l'avocat bordelais choisissait toujours, pour rendre visite à la comtesse, le moment de la séance. M. de Chantevilliers, pour obéir à la discipline ministérielle, se montrait exemplairement assidu à la chambre.

Dans le scabreux débat qui, sous des apparences fardées, s'engageait entre l'homme incorruptible et la femme irréprochable, chacun d'eux voulait acheter l'autre au meilleur marché possible. Cette transaction en partie double se compliqua de mille incidens éclos de jour en jour, et qui rendaient les deux rôles également difficiles à jouer. Désirant d'attaquer et forcés de se défendre, les antagonistes, car nous n'oserions pas dire les amans, devaient employer à la fois l'épée et le bouclier. La comtesse ne pouvait tirer à l'honneur du député sans découvrir un peu sa propre vertu; le député, de son côté, pour trouver le défaut de cette vertu si bien cuirassée, se voyait forcé de parer moins attentivement les coups portés à son honneur : de ce duel chaudement conduit de part et d'autre, devait résulter peut-être un de ces coups fourrés qui rendent la victoire indécise en jetant tout le monde sur le carreau.

M^me de Chantevilliers avait montré d'abord une supériorité marquée, grace à l'amour-propre de l'orateur girondin, qui se rassasia pendant quelque temps d'une vaine fumée. Écartant adroitement les tendres souvenirs, elle ne lui parlait que de lui et de ses triomphes de tribune, lisait toujours *le Constitutionnel* en son honneur, se tenait au courant des questions à l'ordre du jour, afin de pouvoir les discuter et fortifier ainsi son ascendant. Mais M. Groscassand, qui trouvait à la chambre de la politique tout autant qu'il en pouvait souhaiter, finit par trouver longue et déplaisante une controverse qui l'éloignait de son but, loin de l'en rapprocher, comme il l'avait cru d'abord.

— Où diantre veut-elle en venir? se dit-il un jour après une discussion où il s'était vu serré de près au sujet de son libéralisme; — prétendrait-elle me faire asseoir sur le banc où est son mari? Mais alors elle devrait avoir l'air de comprendre à quoi elle s'engage; car enfin, si j'étais assez lâche pour capituler avec ma conscience, du moins ne

serais-je pas assez sot pour le faire gratuitement. A la première attaque, j'ai bien envie d'accorder une concession sans importance, et d'en fixer aussitôt le prix; de la sorte elle saura que penser, et nous verrons si elle persistera encore à me convertir.

Quelques jours plus tard, à propos d'une question importante sur laquelle M. Groscassand (de la Gironde) avait annoncé qu'il parlerait, la comtesse voulut essayer l'empire qu'elle croyait avoir déjà obtenu. Elle demanda donc à son adorateur de renoncer à prendre la parole, sans vouloir motiver cette sollicitation autrement que par un caprice. Le député résista, discuta, invoqua ses devoirs, se fit long-temps prier; mais enfin il céda, obéissant à une décision déjà prise dans son esprit bien plus qu'aux instances de la femme ambitieuse.

— Vous voyez que je ne puis rien vous refuser! dit-il en lui prenant la main; ma soumission ne désarmera-t-elle jamais cette sévérité qui me fait tant souffrir?

En sentant ses doigts emprisonnés dans la paume assez mal gantée du gros avocat, M^me^ de Chantevilliers éprouva une invincible répugnance qui se peignit sur son visage; elle fit un mouvement en arrière, mais pas assez vite pour éviter un baiser qui, bien qu'il eût à peine effleuré le bout de ses ongles, lui porta aux joues une rougeur dont l'orgueil, plus encore que la vertu, devait s'attribuer le mérite. Elle comprit alors que l'amour a ses usuriers comme l'argent a les siens, et qu'en sollicitant le crédit d'un homme épris d'elle depuis long-temps, elle risquait d'emprunter à gros intérêt. Cette pensée mortifiante donna soudainement à son maintien et à sa physionomie une expression glaciale et hautaine qui vint rappeler à l'audacieux avocat les jours où il s'était vu dédaigné sans pitié. Mais l'image du manteau bleu doublé d'hermine, qui, au même instant, apparut dans une auréole aux yeux de la présidente, arrêta les paroles méprisantes qu'appelait sur ses lèvres le dépit; elle parvint à sourire de manière à laisser croire qu'elle ratifiait la faveur qu'on lui avait surprise, et chassa loin d'elle l'idée qu'un pareil précédent pût amener des suites plus graves. En un mot, malgré la prudence habituelle de sa conduite, M^me^ de Chantevilliers imita les fils de famille qui souscrivent des lettres de change sans vouloir songer au jour de l'échéance.

Un matin, en quittant la comtesse avec laquelle il avait eu un entretien fort animé, M Groscassand, qui retournait à la chambre, rencontra, dans la rue Taranne, Dauriac qu'il n'avait pas vu depuis quelques jours, et qui sortait lui-même de chez M^me^ de Versan. L'a-

vocat accosta son jeune ami de l'air moqueur que se permettent volontiers les victorieux en amour à l'égard de leurs rivaux malheureux.

— Eh bien! Dauriac, lui dit-il, où en est le sentiment? Êtes-vous toujours amoureux de cette barbare comtesse de Chantevilliers?

— Je ne l'ai jamais été, répondit Adolphe.

— Bah! vous êtes discret! preuve que vos affaires vont bien; c'est avec le succès que la discrétion commence.

— Vous faites en ce moment même une application de cette maxime, car l'ironie dont vous m'accablez n'est qu'une manière habile de me donner le change. Malheureusement pour vous, je suis au courant; vos assiduités chez Mme de Chantevilliers sont trop remarquées pour que je n'en aie pas entendu parler.

— On en parle donc? demanda le député avec une satisfaction concentrée. Et que dit-on?

— On dit, reprit Dauriac décidé à sonder le terrain, ma foi, on dit que vous réussissez à Paris tout comme à Bordeaux.

— Ah! on dit cela, s'écria M. Groscassand avec un rire affecté; eh bien! on a raison. La comtesse de Chantevilliers est une femme imprenable; je vous l'ai toujours dit, et vous-même, mon cher, devez en savoir quelque chose.

— Moi! je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'ai jamais aimée, répondit Adolphe qui, aspirant en ce moment au rôle de confident, voulait détruire, jusqu'aux derniers vestiges, celui de rival.

— Parlez-vous sérieusement? demanda l'avocat surpris.

— Puisque je vous le jure; vous vous êtes mépris sur mes intentions; quand je vous ai demandé des renseignemens sur elle, je les prenais dans l'intérêt d'une tierce personne.

— En ce cas, dit M. Groscassand, convaincu par ces paroles, je puis vous demander un service. Soyez sûr, d'abord, que Mme de Chantevilliers n'est pour rien dans ce que je vais vous dire; je vous le répète, le public a raison, et je suis l'amant le plus infortuné, le plus maltraité, le plus désespéré. Mais, d'un autre côté, voici la position assez délicate dans laquelle je me trouve. Vous savez, sans doute, qu'il est des circonstances où un homme dont la vie appartient à la publicité se trouve gêné de n'avoir qu'un seul appartement.

— Je comprends cela, dit Adolphe qui, à cette ouverture, devint fort attentif; vous, par exemple, qui recevez chaque jour cinquante personnes, vous seriez peut-être embarrassé dans le cas où des fâcheux viendraient vous ennuyer au milieu d'un intéressant entretien.

— Vous entendez à demi-mot, reprit en souriant le député. Il s'agirait donc pour moi de trouver un joli petit appartement bien frais, bien coquet, et dans un autre quartier que celui-ci ; c'est une condition de rigueur. Vous qui êtes initié à tous les mystères de la vie parisienne, ne sauriez-vous m'aider à découvrir ce qu'il me faut? Entre hommes, on se rend ces services-là.

— Je puis faire mieux, dit Dauriac, frappé d'une inspiration soudaine; j'ai loué moi-même un appartement que je n'occuperai que dans quelques mois, et qui se trouve meublé dès à présent. S'il peut vous convenir, rien ne m'empêche de vous le prêter.

— Pardieu! voilà qui ferait merveilleusement mon affaire, et je vous suis fort obligé; mais c'est qu'il faudrait que cela fût distingué, élégant... vous comprenez.

— Petite maison enfin, dit Adolphe en riant. Soyez tranquille, l'appartement dont je vous parle serait digne d'être visité par la comtesse de Chantevilliers elle-même.

— Chut! quelle idée extravagante avez-vous là? interrompit M. Groscassand, dont le mécontentement affecté dissimulait mal la jubilation secrète... Et où est-il placé, ce nid charmant?

— Rue Gaillon, près de Saint-Roch.

— Cela me convient à ravir, et si vous êtes homme à exécuter votre offre, vous me voyez prêt à l'accepter avec reconnaissance. A votre premier procès, je vous paierai cette petite dette.

— C'est une chose convenue, répondit Adolphe; si vous avez le temps, prenons une voiture, et allons jusque là. Vous verrez si je vous traite en ami.

Les deux hommes montèrent en fiacre, et arrivèrent bientôt à la rue Gaillon, où M. Groscassand trouva un appartement fort supérieur à ce qu'il supposait, car, dans le choix et l'ameublement de ce logis, Adolphe avait déployé toute l'intelligence et tout le bon goût qu'inspire le désir de plaire à une femme aimée.

— Peste! quel luxe! quelle élégance! dit l'avocat de province un peu ébahi; ah ça! quelle princesse comptez-vous recevoir ici?

Le jeune homme éprouva un demi-remords en songeant à la destination profane à laquelle il allait livrer peut-être un sanctuaire préparé pour l'amour conjugal; mais le désir vindicatif qui le poursuivait encore étouffa bientôt ce scrupule. Il installa donc le député à bonnes fortunes dans l'appartement, dont il lui remit une clé, en se disant tout bas, pour achever d'apaiser sa conscience :

— Bah! la vengeance est comme le feu : elle purifie tout.

Quinze jours environ après cet arrangement, Dauriac, qui pratiquait encore les habitudes de la vie de garçon, déjeunait dans un café au Palais-Royal. En lisant *le Courrier Français*, ses yeux tombèrent sur un article virulent, dans lequel la défection de M. Groscassand (de la Gironde) était signalée à la vindicte du parti libéral. La veille, dans une discussion importante, l'honorable député avait voté ostensiblement pour le ministère. Le journaliste criait donc *raca* sur M. Groscassand, et plusieurs autres feuilles de l'opposition répétaient cet anathème. Adolphe crut d'abord rêver; mais le doute était impossible. Il sortit du café sans achever sa tasse de chocolat, et, machinalement, descendit la rue Saint-Honoré avec le maintien morne et désabusé de l'homme que vient d'atteindre une amère déception. Au milieu des plus sombres réflexions sur la fragilité de la nature humaine, il arriva devant l'église Saint-Roch, et rencontra M. Sabathier qui traversait la rue, un grand portefeuille sous le bras.

— Allez-vous à confesse? dit le vieillard, qui remarqua la physionomie consternée de Dauriac; vous avez l'air sérieux comme un des psaumes de la pénitence.

— Vous avez lu le *Courrier Français?* répondit tristement le jeune libéral.

— Ah! ah! je devine. Vous voilà en deuil du patriotisme de votre ami Groscassand. Eh bien! que vous avais-je prédit?

— Le fait est donc vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Hier il s'est levé avec le centre, et l'on sait qu'il travaille les députés de sa coterie. Encore une étoile qui file. Bagatelle que cela! Refusez-vous votre place, maintenant?

— Je voudrais une place au fond d'un bois, répondit le jeune homme désillusionné; le commerce des hommes est fait pour flétrir toutes les croyances du cœur.

— Faites comme moi, dit M. Sabathier avec le sourire sardonique d'un misantrope de profession; élevez des canards et des poulets; vous n'aurez pas de déception avec ces êtres-là. Et encore... On croit les manger gras et tendres, ils sont souvent maigres et durs. La vie est ainsi faite, mon pauvre Dauriac; il faut en prendre son parti.

En ce moment les chevaux d'une fort belle voiture, arrêtée devant l'église, firent un mouvement brusque, dont s'effrayèrent quelques passans. Cet incident attira l'attention du vieillard sur le brillant équipage, qu'il examina un instant d'un air surpris.

— Eh! eh! se dit-il enfin en se parlant à lui-même, voici qui est étrange. La voiture de M^me^ de Chantevilliers stationnant devant

Saint-Roch, tandis que tout à l'heure je viens de rencontrer la comtesse sortant de l'église par la petite porte de l'autre rue, et trottant menu du côté du boulevard. Eh! eh!

— Mme de Chantevilliers! dit Adolphe avec vivacité, et sans s'inquiéter de commettre une indiscrétion en interrompant le soliloque du vieillard.

— Elle-même. Elle a baissé le nez en me voyant, mais je l'ai parbleu bien reconnue. Est-ce que, par hasard, M. Groscassand loge en ce quartier?

— Non; il demeure près de la chambre des députés, répondit le jeune homme en comprimant une des plus violentes envies d'être indiscret qu'il eût jamais éprouvées.

— N'importe, une femme à équipage qui entre dans une église par la grande porte, pour en sortir par la petite, tandis que ses domestiques l'attendent, c'est diantrement louche.

— Que voyez-vous de louche là-dedans? demanda Dauriac en prenant un air candide.

— Eh! grand innocent, ignorez-vous donc qu'une femme riche qui ne sort presque jamais sans être accompagnée de deux espions en livrée, peut en certain cas ne pas se montrer fort scrupuleuse sur la manière de se débarrasser de leur surveillance? Je vous dis qu'il y a quelque anguille sous roche. Mais, ma foi, cela regarde le bonhomme Chantevilliers. Adieu, je vais au ministère; quand vous aurez versé toutes vos larmes sur l'apostasie du Spartiate Groscassand, venez me voir, nous causerons de vos affaires.

En quittant le vieillard, Adolphe courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la rue Gaillon; il monta par un escalier dérobé à son appartement dont il avait traîtreusement conservé une clé, et s'y introduisit aussi discrètement qu'un voleur eût pu faire. Arrivé dans une petite chambre voisine du salon, il put entrevoir, à travers le trou d'une serrure, Mme de Chantevilliers assise sur un divan, en face de la porte derrière laquelle il se tint lui-même muet et respirant à peine. Cette vision fut presque aussitôt éclipsée par un corps opaque qui passa et repassa devant le pertuis où l'observateur avait collé son œil. Dans le personnage qui se démenait de la sorte, Adolphe reconnut M. Groscassand dont la voix sonore vint au même instant frapper son oreille.

— Non, madame la comtesse, il n'en sera pas ainsi, disait le député avec un accent de dépit; il faut de la loyauté en toutes choses: j'ai tenu ma parole moi; à quel prix, vous ne l'ignorez pas; ce concert

de reproches et d'injures qui salue mon nom aujourd'hui, gronde assez haut, je pense. Que voulez-vous dire en me parlant d'une démarche décisive? que peut-il y avoir de plus significatif que ma rupture avec mes amis dans un scrutin par assis et levé? Vous avez exigé cela, vous défiant de moi sans doute et pensant que je pourrais vous tromper par un escamotage de boules: j'ai accepté ce que vous m'imposiez, j'ai brûlé mes vaisseaux, et maintenant il semble que je n'aie rien fait. Est-ce là ce que vous m'aviez promis?

— Je ne vous ai rien promis, et je ne vous comprends pas, répondit la comtesse d'un air de hauteur.

— Oh! sans doute, madame, reprit l'avocat avec ironie; si nous avions un procès à cet égard, je le perdrais. Entre nous il n'y a pas de contrat, même sous seing privé; les femmes comme vous n'écrivent pas, je le sais. De doux regards, de tendres paroles, ce ne sont pas là des titres dont il reste minute; je serais donc condamné, bien certainement. D'ailleurs, avec toutes les ressources de votre esprit, il est facile de donner même aux aveux les plus manifestes une explication fallacieuse qui les démente ou les rétracte. Il n'y a que votre présence ici, madame, qu'il vous serait peut-être moins facile de justifier, si mon honneur ne vous garantissait pas le secret.

A cette apostrophe brutale, M$^{me}$ de Chantevilliers sentit se dresser dans son ame les cent têtes du dragon de l'orgueil; elle se leva par un mouvement emporté, et d'une voix émue par le courroux:

— Monsieur, dit-elle, l'interprétation outrageante que vous donnez à une démarche sollicitée par vous, et à laquelle j'ai eu l'imprudence de condescendre, me prescrit la conduite que je dois tenir désormais: je me retire; rappelez-vous qu'une femme peut se trouver faible devant l'amour, mais qu'elle retrouve sa force devant l'insulte.

Malgré l'indignation de la comtesse, il y avait dans ces dernières paroles une tentative de conciliation, dernier effort de son esprit ambitieux. L'avocat, à qui l'idée de se voir joué faisait éprouver un dépit forcé, resta insensible à un reproche dont l'expression même semblait lui indiquer le moyen de rentrer en grace. Loin de s'humilier et de reconnaître l'inconvenance de son langage, il prit son chapeau sur un fauteuil, par un geste brusque, et se mettant en face de la comtesse:

— Vous sortez, madame, lui dit-il; eh bien, moi, je vais à la chambre réparer ma folie d'hier.

M$^{me}$ de Chantevilliers marcha lentement jusqu'à la porte. Pendant

ce court trajet, l'ambition et l'orgueil, ces deux souverains de son ame, s'y livrèrent un de ces combats acharnés, à la fin duquel l'un des adversaires doit rester sur la place. Sortir, c'était rompre, c'était perdre le fruit de tant d'efforts assidus, de tant de calculs profonds, de tant de concessions humiliantes, c'était renoncer à la pairie; rester, d'autre part, c'était reconnaître la légitimité du droit qu'invoquait sans ménagement ni délicatesse cet homme de petite condition et de mauvaise compagnie; c'était déroger à noblesse et peut-être à vertu. A cette dernière idée, la femme jusqu'alors sans tache et sans reproche, sentit bouillir dans ses veines son sang de comtesse et de dévote; et cependant elle resta.

— Vous me laissez donc sortir? dit-elle à demi-voix, la main posée sur le bouton de la serrure, et tournant la tête vers l'avocat qui la regardait immobile et farouche.

— Si je vous priais de rester, ne serait-ce pas une raison pour vous faire fuir plus vite? répondit-il d'un ton bourru; je ne veux plus m'exposer à vos refus. Sortez si vous voulez, madame.

Indignée de ce propos rustique, la comtesse se représenta deux laquais de sa maison bâtonnant M. Groscassand (de la Gironde). Cette vengeance imaginaire accomplie, elle se soumit une fois encore aux exigences de sa position, s'assit près de la porte, aspira le parfum de son mouchoir, et d'une voix pleine d'abattement :

— J'ignore ce que je vous ai fait, dit-elle; mais vous me traitez bien mal. Si vous m'aimiez, Raoul, seriez-vous aussi dur pour moi?

Au nom de Raoul, le député posa son chapeau sur un fauteuil et se rapprocha de la femme qui semblait douter de sa tendresse.

— Si je vous aimais! s'écria-t-il avec un accent pathétique; n'est-ce pas l'excès de ma passion qui donne à mes paroles ce caractère de véhémence qui a pu vous blesser? Si j'étais moins épris, je serais moins emporté. Mais comment voulez-vous que je n'aie pas le cœur brisé par votre inflexible rigueur? Ce sont les faibles désirs qui peuvent se contraindre; ce sont les froides amours qui parviennent à se résigner; et moi je vous adore avec une ardeur qui ne me permet ni la résignation ni la contrainte.

— Mais il faudrait m'aimer pour moi et non pour vous, répondit la comtesse qui disputait le terrain pas à pas.

— Beaucoup pour vous, mais aussi un peu pour moi, reprit l'amoureux député d'un ton câlin et en amenuisant sa voix de tribune.

— Non, vous êtes trop mal pour moi; vous m'avez fait de la peine; je suis blessée au cœur.

— Oh! mille fois moins que moi, dit avec passion M. Groscassand; je vous ai offensée, ma charmante comtesse; eh bien! je vous demande pardon; je m'humilie, je suis à vos genoux... Oh! je vous en supplie, laissez-moi votre main.

Il s'était mis à genoux, en effet, et la femme austère n'avait pas retiré sa main. En voyant la tournure que prenait la scène, Adolphe ne crut pas nécessaire d'en rester plus long-temps témoin invisible.

— Je vous demande mille pardons, dit-il en ouvrant brusquement la porte.

M$^{me}$ de Chantevilliers jeta un cri étouffé; non moins déconcerté, le gros avocat se leva et se précipitant à la rencontre du fâcheux indiscret :

— C'est une affreuse trahison, lui dit-il d'une voix tremblante de colère.

— Ce n'est qu'une toute petite vengeance, répondit l'amant d'Adrienne.

— C'est une horreur, vous dis-je! une infamie! mais cela ne se passera pas ainsi!

— Comme il vous plaira, mon cher, reprit froidement le jeune homme; nous parlerons de cela plus tard. En ce moment, permettez-moi de présenter mes respects à madame. — A votre bal, continua-t-il en s'adressant à la comtesse avec l'ironie la plus poliment impitoyable, vous avez voulu, madame, connaître le nom de la personne qui m'avait amené? De ma part, une question semblable à celle-là est inutile aujourd'hui; c'est à M. Groscassand, je le vois, que je dois l'honneur inespéré de vous recevoir ici.

— Où suis-je donc? dit M$^{me}$ de Chantevilliers d'une voix sourde en lançant à son adorateur décontenancé un regard accusateur.

— Vous êtes chez moi, madame, répondit Dauriac avec une politesse imperturbable, ou plutôt chez M$^{lle}$ de Versan que j'ai l'honneur d'épouser dans un mois.

La comtesse promena autour du salon un regard plein d'effroi; car pour elle, hautaine et dédaigneuse, rougir devant un homme était une épreuve cruelle, mais se voir humiliée en présence d'une femme devenait un intolérable supplice. Dans son trouble, elle se figura que M$^{lle}$ de Versan était là, cachée et jouissant de la torture qu'elle-même subissait. Foudroyée par cette idée, elle fut sur le point d'ouvrir la porte et de se précipiter hors de l'appartement; elle se retint pourtant par un effort héroïque, et appelant à son aide toute l'énergie de son caractère, toute l'habileté de son esprit, elle essaya

d'imiter la conduite des soldats courageux qui, dans un revers, battent en retraite, mais ne fuient pas.

— Ma présence ici, dit-elle d'une voix un peu altérée, peut vous surprendre, monsieur, mais sans vous donner le droit de l'interpréter d'une manière injurieuse.... J'ignorais que je fusse chez vous, et m'en fussé-je douté, ce n'eût pas été là un motif qui pût m'empêcher de me présenter ici comme j'ai l'habitude de le faire dans beaucoup d'autres maisons où je ne connais personne.... Ma visite avait pour but l'accomplissement d'un devoir.

— Peut-être l'acquittement d'une petite dette, demanda Dauriac d'un ton persifleur.

— Je suis dame de charité, monsieur, dit M<sup>me</sup> de Chantevilliers en levant la tête... Monsieur, que j'ai rencontré ici par un hasard inexplicable, a bien voulu déjà me confier son aumône, et si vous-même....

— Vertubleu! j'avais raison de dire que c'était une gaillarde, pensa le député gascon, étourdi par le magnifique aplomb qu'avait recouvré la comtesse.

Adolphe comprima le rire fou qui menaçait de violer le décorum qu'il s'était promis d'observer.

— Je suis parfaitement convaincu, madame, dit-il, qu'en effet vous êtes venue ici dans les intentions les plus charitables, les plus humaines, les plus compatissantes. Aussi, en publiant l'acte pieux dont je suis témoin, m'empresserai-je de confondre les envieux qui, dans le monde, osent mettre en doute la tendre bienveillance de votre caractère.

— Je n'ai pas besoin d'être défendue, monsieur; car il est impossible qu'une attaque puisse m'atteindre.

Après cette réponse où perçait une sorte de défi, la comtesse sortit du salon sans regarder M. Groscassand et traversa les autres pièces d'un air calme et d'un pas assuré. Adolphe la reconduisit avec la politesse accomplie d'un maître de maison et la joie contenue d'un ennemi triomphant. Arrivée à l'antichambre, M<sup>me</sup> de Chantevilliers se retourna brusquement, et, fixant sur l'amant d'Adrienne un regard plein d'anxiété et de supplication :

— Il n'y a qu'un lâche qui frappe une femme, dit-elle; et je vous crois un homme d'honneur.

Au même instant une clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, et M<sup>me</sup> de Versan parut sur le seuil, suivie d'un commis de magasin chargé de plusieurs petits paquets. Ainsi qu'elle en avait naguère

exprimé le désir, la jeune femme avait, par anticipation, établi son droit de possession à l'égard de l'appartement conjugal, dont les embellissemens l'occupaient souvent et attiraient quelquefois sa visite. A la vue de Mme de Chantevilliers, médusée au milieu de l'antichambre; de Dauriac, dont cet incident inattendu redoubla la bonne humeur; de M. Groscassand, qui apparaissait sur le second plan, la face rouge et les cheveux au vent, flamboyant comme une comète, Adrienne s'arrêta tout interdite, cherchant le mot d'une pareille énigme au lieu de le demander. Il y eût un moment de silence solennel; Adolphe le rompit le premier en s'adressant à Mme de Versan.

— Madame, lui dit-il avec un sérieux admirable, voilà Mme la comtesse de Chantevilliers qui fait une quête pour les pauvres de l'arrondissement; il se trouve, par malheur, que je n'ai pas d'argent sur moi; auriez-vous la bonté de venir à mon secours et de comprendre mon offrande dans la vôtre.

Adrienne regarda d'un air ébahi son futur mari et la comtesse; puis, par une obéissance machinale, elle dénoua un des coins de son mouchoir, et y prit sa bourse. Voyant ce geste qui la menaçait d'une aumône, Mme de Chantevilliers perdit ce qui lui restait encore de sang-froid et de courage. Sans regarder personne, elle s'élança vers l'escalier qu'elle descendit précipitamment; l'implacable Adolphe courut sur ses pas.

— Il pleut en ce moment, madame, lui dit-il en se courbant sur la rampe; ne voulez-vous pas que j'envoie chercher votre voiture qui vous attend devant Saint-Roch?

Il ne reçut pas de réponse.

— Mais rentrez donc, Adolphe, lui dit la jeune femme.

Il obéit en riant sans se contraindre; et, malgré la présence du commis-marchand et du député libéral, prit les deux mains d'Adrienne et les porta vivement à ses lèvres.

— Me direz-vous ce que tout cela signifie? demanda-t-elle en le repoussant doucement.

— Cela signifie que désormais la très noble, très haute, et très impertinente dame qui sort d'ici, se mettra dans ses tout petits souliers du plus loin qu'elle vous appercevra. Mais je vous expliquerai cela plus tard; permettez-moi de vous présenter en ce moment un de mes amis, M. Groscassand (de la Gironde), dont je vous ai parlé plus d'une fois.

Mme de Versan entra dans le salon, où les deux hommes la suivirent.

Après avoir éprouvé une violente envie d'utiliser sa force physique en jetant par une fenêtre son déloyal ami, M. Groscassand avait compris le péril et l'absurdité d'un procédé aussi peu parlementaire : l'héroïsme de la comtesse le piqua d'honneur; il résolut de ne pas rester au-dessous de cette conduite calme et intrépide, et de sortir à son tour, avec les honneurs de la guerre, du mauvais pas où il se trouvait engagé.

— Eh bien, lui dit Adolphe, d'un ton railleur, maintenant que vous voilà ministériel, me conseillez-vous encore de donner ma démission?

— Ministériel! s'écria le député d'un air offensé, où avez-vous vu cela?

— Dans tous les journaux.

— Est-ce que vous croyez aux journaux? Quelle dérision! Hier je vote pour un article qu'en conscience je crois utile, et voilà qu'aujourd'hui l'on m'accuse, on m'insulte, on m'appelle traître et renégat! Les cerveaux brûlés de mon parti me jettent la pierre, parce qu'en une seule occasion je me suis permis de ne pas obéir à leur mot d'ordre et de voter d'après ma conviction personnelle! Et ces gens-là osent parler d'indépendance! Que ceux qui ne me connaissent pas doutent de moi, je dois le leur pardonner; mais, vous, Dauriac.... de votre part ce soupçon me blesse; vous avez lu l'accusation, vous auriez pu attendre la réponse.

— Vous répondrez donc? demanda Dauriac d'un air incrédule.

— Demain, reprit le député libéral en redoublant de gravité; mes explications vous prouveront, j'espère, qu'il ne faut jamais juger un homme sans l'entendre.

M. Groscassand se leva majestueusement, et, après s'être incliné devant Adrienne, sortit du salon.

— Le siége de Troie a duré dix ans, se dit-il lorsqu'il fut dans la rue; en voilà plus de douze que traîne celui que j'ai entrepris. Réflexion faite, c'est trop. Je ne puis pas gaspiller ainsi ma vie, et compromettre ma position. Avec sa monomanie de conversion, cette femme-là me ferait faire quelque sottise irréparable. Restons-en là; d'ailleurs, nous ne manquons ni de comtesses ni de marquises dans notre côté gauche.

Le surlendemain, tous les journaux de l'opposition renfermaient une lettre de M. Groscassand, qui donnait un éclatant démenti aux accusations dont il avait été l'objet. L'honorable député rappelait ses antécédens, attestait les mânes de Foy et de Manuel, parlait de son

sang plébéien, se glorifiait de son grand-père le laboureur, et, pour conclusion, proclamait en face de la nation, qu'elle n'avait pas de mandataire plus dévoué et plus indépendant que lui. Pour corroborer cette profession de foi solennelle et dissiper les soupçons qu'un moment de faiblesse avait fait naître, M. Groscassand (de la Gironde), pendant tout le reste de la session, ne vota pas une seule fois au scrutin secret, sans avoir soin de lever ostensiblement sa boule noire avant de la jeter dans l'urne.

Dauriac était un homme d'honneur, ainsi que l'avait supposé la comtesse; satisfait de sa vengeance, il ne chercha pas à la pousser plus loin. D'ailleurs son mariage avec Mme de Versan pouvait-il être mieux célébré que par une amnistie? Le bonheur inspire la clémence, et Adolphe, heureux près d'une femme charmante et bonne, oublia la haine pour ne plus songer qu'à l'amour. La réputation de la comtesse resta sans tache comme par le passé. Mme de Chantevilliers fut toujours la femme austère, dédaigneuse, bel esprit, superbe, prompte à condamner les autres, sûre de sa vertu, écoutée comme un oracle en certains salons; puissante, en un mot, redoutable et honorée. Une seule gloire lui a manqué, c'est la pairie; voilà le chagrin de sa vie; chagrin noir et cuisant dont elle ne se consolera jamais.

Les prédictions ironiques de M. Sabathier ne se sont donc pas réalisées. L'homme incorruptible et la femme irréprochable sont restés debout tous deux sur leurs piédestaux; mais plus d'une fois, tandis que le monde s'inclinait avec respect devant ces colosses du patriotisme et de la vertu, le sceptique vieillard a dit à Dauriac, employé sous ses ordres au ministère de l'intérieur :

— Ces gens-là n'ont donc jamais lu l'histoire du songe de Nabuchodonosor?

— Laissez-les faire, répondait le mari d'Adrienne avec l'indulgente philosophie qu'inspire l'amour heureux; quel profit trouvez-vous à disséquer ainsi la vie? Lorsqu'une statue a la tête dor, qu'est-il besoin de lui gratter le talon pour voir s'il est d'argile?

CHARLES DE BERNARD.

# FACULTÉ DES LETTRES.

## COURS DE POÉSIE LATINE.

### VIRGILE ET HORACE.

Depuis quatre ans que M. Patin enseigne, à la Faculté des Lettres, l'histoire de la poésie latine, son auditoire s'augmente chaque année, et, séduit par l'attrait d'une spirituelle et élégante parole, reste ensuite fidèle et attentif aux leçons du professeur. Ceux qui, dès l'origine, ont pu assister à cet ingénieux et libre enseignement, ont vu tour à tour apprécier avec une fine érudition, avec le sentiment le plus délicat des muses antiques, tous les poètes de la Rome républicaine, depuis le vieil Ennius jusqu'au sévère et sombre génie de Lucrèce, depuis Plaute, qu'il n'était donné qu'à Molière d'atteindre, jusqu'à Catulle, dont la gloire propre à l'antiquité se place à côté de celle d'Anacréon. L'année dernière, M. Patin est arrivé au siècle d'Auguste et à l'examen de ces chefs-d'œuvre littéraires qui rappelaient le temps de Périclès, et qu'a rappelés depuis le siècle de Louis XIV. C'était là une difficile épreuve de savoir ne pas être vulgaire et commun en parlant de Virgile et d'Horace, et, sur un sujet si pratiqué, de se tenir en dehors des admirations banales. M. Patin s'est tiré habilement de cette route glissante où les précédens critiques avaient tant de fois failli, et il s'est montré neuf et piquant sur des œuvres présentes à l'esprit de tous et connues depuis le collége. Il reste à M. Patin à examiner, cette année, les derniers livres de l'*Énéide*, pour avoir achevé l'étude de Virgile; il passera ensuite à Horace. Les deux poètes les plus accomplis qu'ait produits, sous la discipline des Grecs, le progrès des let-

tres latines, se trouveront ainsi rapprochés dans ces leçons, où le professeur devra marquer et les traits particuliers qui les distinguent et les nombreux rapports de ressemblance, accidentels ou nécessaires, mis entre ces illustres contemporains, pour parler leur langage, par un incroyable accord de leurs astres. C'est à un premier et plus général tableau de ce genre qu'a été consacrée la leçon d'ouverture de M. Patin, que nous donnons tout entière.

---

Au déclin de la république, presque au début des guerres civiles d'où sortit l'empire, naissaient ensemble, ou peu s'en faut, dans une égale obscurité, deux enfans appelés à être un jour, par leur génie, la principale décoration du gouvernement impérial; deux poètes dont les vers impérissables devaient survivre bien des siècles à la Rome de marbre qu'Auguste se vanta de laisser après lui; dont la gloire, croissant d'âge en âge, devait effacer, dans la postérité, les grandeurs qu'ils avaient chantées et parmi lesquelles l'histoire négligea long-temps de les compter; ces héritiers de toutes les graces antiques, qui ont tant ajouté à l'héritage, et auxquels il a été donné de servir de précurseurs, de précepteurs à l'imagination moderne. Des circonstances toutes pareilles, qu'on croirait disposées par quelque providence poétique, les préparèrent de loin à ce grand rôle, et, quand il en fut temps, les amenèrent sur l'éclatant théâtre, où ils ne se doutaient guère, où nul n'eût pu penser qu'ils allaient le commencer ensemble. Les fables de la mythologie, auxquelles eux-mêmes quelquefois, avant leurs ingénieux et élégans panégyristes, les Politien et les Pontanus (1), ont emprunté l'expression allégorique de cette haute fortune littéraire, n'ont rien, dans leur merveilleux consacré, qui ne soit plus ordinaire que le simple récit de ces circonstances.

Virgile et Horace ne devaient le jour, le premier, qu'à un très petit propriétaire des environs de Mantoue; le second, encore moins favorisé du sort, qu'à un affranchi de Venuse, en Appulie, vivant d'un bien et d'un emploi également médiocres. Mais, nous le savons du père d'Horace et nous pouvous l'affirmer de celui de Virgile, jamais pères ne se montrèrent plus jaloux de développer l'heureux naturel de leurs enfans par une éducation libérale, dût cette éducation n'ennoblir en eux que leur ame et les laisser d'ailleurs à l'humilité de leur condition première. Avec nos idées d'aujourd'hui, fort aristocratiques, je le crains, sur la convenance de mesurer exactement à chacun, selon le rang qui l'attend dans la société et même la profession qu'il y doit exercer, sa part d'éducation, les pères de nos deux grands poètes se fussent contentés, pour leurs fils, de l'honneur d'étudier, dans les petites écoles de Mantoue et de Venuse, avec les nobles fils des centurions, les élémens d'une science assurément fort applicable et alors très en crédit, les élémens du calcul (2). Ils eurent l'ambition de les faire participer, quoi qu'en

(1) Hor., *Od.* II, VII, 9.; III, IV, 9 sqq. — Pontan., *Uran.*, II, Politian., *Mant.*, etc.
(2) Hor., *Sat.*, I, VI, 72 sqq., ad *Pison.*, 325 sqq.

pussent penser et dire les *utilitaires* du temps (1), aux inutilités d'une culture plus intellectuelle et plus morale. Ils s'épuisèrent en sacrifices pour que ces jeunes gens, de si belle espérance, ne manquassent point à leur avenir, pour qu'ils pussent aller chercher hors de leur ville natale, à Crémone, à Milan et à Naples, à Rome et à Athènes, les leçons de maîtres dignes d'eux, et, comme s'ils eussent été de race équestre ou patricienne, perdre savamment leur temps à acquérir, par l'étude des lettres grecques, cet amour du vrai, du beau et de l'honnête, qui est bien pourtant de quelque usage dans la vie, même pour qui n'en doit pas tirer, comme ils firent, des trésors de poésie.

Cependant Virgile, après avoir parcouru le cercle entier des connaissances permises alors à sa curiosité, après avoir hésité plus d'une fois entre sa vocation littéraire et ses penchans philosophiques, après avoir essayé tour à tour de la poésie familière et de la poésie sérieuse, de l'imitation de Catulle et de Lucrèce, dont la gloire récente le préoccupait, avait enfin rencontré le genre, à peu près nouveau à Rome, où devait éclater son originalité; et, sous l'inspiration des muses champêtres qui l'avaient doué de si gracieux et si délicats agrémens, rendu, on le suppose, à ses foyers rustiques, il préludait, sur les bords du Mincius et dans la campagne d'Andès, aux scènes de ses *Bucoliques*, aux leçons de ses *Géorgiques*; peut-être rêvait-il déjà un temps où, plus hardi, il échangerait ses pipeaux contre la trompette de l'épopée. Pour Horace, à cette époque, heureux habitant d'Athènes, je m'imagine qu'il y vivait comme son condisciple, le fils de Cicéron (2), et en général comme cette colonie de jeunes gens distingués que Rome y entretenait, studieusement et joyeusement tout ensemble. Déjà éclectique dans sa philosophie comme dans ses mœurs, il entremêlait sans doute ses promenades, sous les graves ombrages de l'Académie, de visites au jardin d'Épicure; ses premiers essais, si dès-lors il s'essayait aux vers, expression naïve, plus que naïve probablement, de son goût pour les plaisirs et des saillies de son esprit caustique, laissaient percer quelques lueurs de cette facile et aimable sagesse, qu'il professa depuis avec tant de charme et sous tant de formes, la chantant lyriquement dans ses odes, ou bien en développant, en discutant les principes dans l'abandon, familièrement poétique, de ces entretiens que nous nommons ses *satires* et ses *épîtres*.

Tandis que, inconnus l'un à l'autre, Virgile et Horace oubliaient, dans ces loisirs, avec la liberté de leur âge, les grands événemens qui tenaient l'univers partagé entre Pompée et César, entre les meurtriers du dictateur et son héritier, le flot de la guerre civile les emporta eux-mêmes, mais pour les jeter ensemble au port qu'ils ne devaient plus quitter.

Il n'est pas peu honorable pour Horace, que, quand Brutus, cachant dans les écoles d'Athènes, sous une apparence de curiosité philosophique, ses projets de guerre contre les triumvirs, y recrutait, parmi les auditeurs de

(1) Hor., *Sat.*, I, VI, 85 sqq.

(2) Cic., *Epist. ad Att.*, XII, 24, 27; XIII, 1, 24; XV, 13, 15, 26. Cf. *ad Fam.*, XVI, 21.

Théomneste et de Cratippe, des vengeurs à la république (1), il ait jeté les yeux sur un si jeune homme, et que, tout fils d'affranchi qu'il était, il lui ait confié le commandement d'une de ces légions qui succombèrent, dans les champs de Philippes, à la fortune bien plus qu'au bras victorieux d'Octave. Cet honneur qui lui fit des envieux et qu'il porta plus dignement, j'aime à le croire, qu'on ne le suppose d'après des vers qui ne sont point du tout l'aveu de sentimens timides, qu'on n'avoue point, mais un souvenir enjoué de ses anciennes épreuves, mais une allusion maligne aux échecs militaires des poètes lyriques ses prédécesseurs, cet honneur, on croit qu'il le paya de la perte de son chétif patrimoine (2) confisqué au profit des vétérans, précisément quand Virgile était chassé par eux de ce champ paternel qui s'était trouvé trop voisin de Crémone. Par suite de cette commune disgrace, ils se rencontrèrent à Rome, où le tribun de Brutus, ramené par une amnistie, était réduit à exercer, dans les bureaux de la questure, les modestes fonctions de scribe, où l'exilé de Mantoue, recueilli aux environs dans la petite maison des champs d'un de ses maîtres, le philosophe Syron (3), venait réclamer de la pitié des maîtres du monde, la restitution de son petit domaine. Tout les rapprochait, tout dut conspirer à les unir : même détresse, convenance des caractères, conformité du goût et du talent, admiration mutuelle pour ces vers, leur passe-temps autrefois, maintenant leur consolation et leur espoir; ces vers, audacieux enfans de la pauvreté, qui, osant s'exposer au grand jour et solliciter pour leurs auteurs, leur concilièrent bientôt les plus illustres patronages, et les firent arriver entre tant de rivaux surpris et consternés, non-seulement à cette honnête aisance dont se fût contentée leur ambition, mais à ce qu'ils n'avaient ni souhaité, ni cherché, au comble de la faveur.

C'étaient des courtisans de nouvelle espèce que ces deux hommes qui, simples de cœur comme de manières, sans cupidité et sans intrigue, se refusaient à la richesse, aux emplois, au crédit, à toutes les servitudes, ne voulaient que la médiocrité, avec le droit d'en jouir selon leur goût dans un champêtre et studieux asile; que le palais, que la ville n'arrêtaient guère, qu'on ne gardait pas bien long-temps, qu'on ne rappelait pas si vite, qu'il fallait disputer au plaisir de vivre chez eux et pour eux. Avec cet esprit de réserve et d'indépendance, ils n'en faisaient que mieux leur chemin auprès de Mécène qui, lui-même, gouvernant l'état par ses seuls conseils, se gardait soigneusement des embarras officiels du pouvoir, et vivant parmi les affaires en simple particulier, se faisait dans Rome comme une lointaine retraite (4). Ils n'en plaisaient que plus à Auguste, qui se délassait volontiers du magnifique ennui de la grandeur impériale dans la simplicité de son intérieur. Autant ils

(1) Plut., *Brut.*, XXVIII.
(2) Hor., *Epist.*, II, II, 49 sqq.
(3) Virg., *Catalect.*, X.
(4) Tacit., *Ann.*, XIV, 55.

s'étaient convenus l'un à l'autre, autant ils se trouvèrent convenir à ce ministre, à ce prince, que le sort avait faits leurs patrons, et dont ils firent leurs amis.

Il s'est conservé d'intéressans témoignages d'une amitié qui égalisait des fortunes si diverses, et dont l'histoire des lettres n'offrirait point un second exemple. Louis XIV, il est vrai, payait les grands poètes qui illustraient son règne par des égards délicats, d'un prix bien au-dessus même des marques de sa munificence : mais admit-il jamais Racine ou Despréaux à ce commerce intime et familier qui se révèle dans les débris de la correspondance d'Auguste avec Virgile et Horace (1). Cette correspondance, aussi active qu'affectueuse, que n'interrompaient ni les affaires, ni les voyages, venait les chercher dans leurs champs et parmi leurs livres, non-seulement de Rome, mais des provinces éloignées, où de grands intérêts appelaient l'empereur. Il s'y informait, avec un bienveillant intérêt, de leurs travaux. Tantôt, et cela au plus fort de la guerre des Cantabres, lorsque retentissaient autour du camp romain ces chants barbares que nous avons encore, Auguste trouvait le temps de demander à Virgile des nouvelles de son *Enéïde* commencée, suppliant, menaçant sur le ton de l'amitié, pour que le poète, qui s'y refusait respectueusement, lui en fît connaître quelque chose (2). Tantôt il se plaignait à Horace de ne point rencontrer son nom parmi ceux des heureux correspondans auxquels le poète adressait ses épîtres.

« Sachez, lui mandait-il, que je suis fâché contre vous de ce que, dans les ouvrages de ce genre, ce n'est point avec moi que vous causez de préférence. Avez-vous peur de vous faire tort auprès de la postérité, en y laissant paraître que vous êtes mon ami ? »

*Irasci me tibi scito, quod non in plerisque ejus modi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit, quod videaris familiaris nobis esse* (3)?

D'autres fois il lui écrivait :

« Usez des droits que vous avez sur moi, comme si vous étiez devenu mon commensal ; et vous le seriez, je le voulais, si votre santé eût permis que nous vécussions ensemble de cette manière. »

*Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris : quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri potuisset* (4).

« Notre cher Septimius pourra vous dire, comme d'autres, quel souvenir je conserve de vous. L'occasion s'est offerte de m'exprimer devant lui sur votre compte. Si vous avez cru devoir mépriser mon amitié, je ne vous paie point du même mépris. »

(1) *Dial. de Orat.*, XIII. — Claudian., *Epist. ad Olybr.*, XLI, 28.
(2) Donat., *Virg. Vit.* — Macrob., *Sat.*, I, 24.
(3) Suet., *Horat. Vit.*
(4) *Ibid.*

*Tui qualem habeam memoriam poteris ex Septimio quoque nostro audire; nam incidit, ut illo coram fieret a me tui mentio. Neque enim si tu superbus amicitiam nostram sprevisti, ideo nos quoque* ἀνθυπερφρονοῦμεν (1).

Lettres charmantes en vérité, où les rangs sont intervertis, où les rôles sont changés, où c'est l'empereur qui courtise le poète! Ainsi traités par leur souverain, et quel souverain! l'homme devant qui s'inclinait l'univers, Virgile et Horace ne sont-ils pas moins coupables qu'on ne le dit quelquefois de ne lui avoir pas assez ménagé des louanges qui n'étaient pas sans quelque vérité, sans quelque utilité surtout, qui avaient leur raison politique; de lui avoir rendu, dans leurs vers, un culte qui pouvait s'autoriser des usages du temps, se justifier par de publiques et d'officielles apothéoses? Et tous ces hommages, si respectueux et si tendres, au dépositaire de la puissance d'Auguste, au dispensateur de ses bienfaits, ce vœu de partager ses dangers dans les combats, cette protestation de ne point survivre au trépas dont le menace la maladie, tout cela ne trouve-t-il pas son apologie, son explication, dans la recommandation dernière de Mécène à Auguste: « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même? » *Horatii Flacci, ut mei, esto memor* (2); surtout dans la mort du poète qui, dégageant la foi de ses vers, suivit de si près au tombeau son bienfaiteur. Ne rabaissons pas si facilement de si grands esprits, de si nobles cœurs, au niveau commun de la complaisance et de la flatterie, et, dans ces hyperboles même qu'imposent à la louange contemporaine des convenances dont la postérité n'est pas toujours un bon juge, sachons discerner, quand elle s'y rencontre, l'expression sincère de la reconnaissance, du dévouement, de l'amitié.

C'était une situation bien favorable au génie que celle qui, plaçant Virgile et Horace au-dessus des soins ordinaires de la fortune, de l'ambition des succès vulgaires, du besoin de complaire aux fantaisies de la mode et aux exigences des coteries, leur permit de rechercher seulement, sans trouble importun, sans vain empressement, dans le recueillement de la solitude, la durable gloire qui s'obtient par la poursuite des vraies et pures beautés littéraires. Familiers de la grandeur, mais en même temps fidèles amans de la nature, hantant les palais et plus souvent les bois, ils furent élevés sans emphase et simples avec dignité; ils eurent des pensées et un langage propres à charmer toutes les conditions, à intéresser toujours l'humanité. Leur goût, qui participait à la modération de leur caractère, leur fit rencontrer, sans effort, ce sage milieu qui préserve de tout excès le style aussi bien que la conduite, et les retint dans ces étroites et utiles limites, bientôt franchies après eux, et même de leur temps, par la recherche ambitieuse de l'effet.

Il y a pour les littératures un moment tardif et court, moment où les langues polies, assouplies par l'exercice, se prêtent à l'expression la plus vive et la plus juste de conceptions elles-mêmes élaborées par le long travail des esprits. Il

(1) Suet., *Horat. Vit.*
(2) *Ibid.*

en était ainsi de la littérature latine, quand Virgile et Horace vinrent cueillir, sur ce rameau autrefois détaché du vieux tronc homérique, et que deux siècles de culture avaient accoutumé au ciel et à la terre du Latium, les fruits mûrs enfin de la poésie. Tout ce que l'épopée de Nœvius et d'Ennius, la tragédie de Pacuvius et d'Attius, la comédie de Plaute et de Térence, la satire de Lucilius, les efforts de poètes de tous genres, avaient accumulé, dans le trésor poétique des Romains, d'acceptions fortes, de nuances délicates, d'analogies naturelles, de tours élégans, de mouvemens heureux, d'images frappantes, d'harmonieuses combinaisons de paroles, cette précision de formes, cet art de composition, soupçonnés, rencontrés par la facile inspiration de Lucrèce, cherchés et trouvés par le savant travail de Catulle, tout cela, grace à l'opportunité de leur venue, leur échut en partage et entra dans la composition de leur génie, à peu près comme, dans le même temps, les divers pouvoirs de la constitution républicaine se rassemblaient dans la seule main et formaient l'absolue puissance de leur impérial protecteur.

Qu'on me permette de compléter la comparaison, en faisant remarquer que ces deux royautés, produites à la fois par une double anarchie, dans un temps où la faiblesse de l'état d'une part, de l'autre le trop facile usage de formes poétiques devenues la propriété commune, favorisaient toutes les entreprises de l'ambition politique, toutes les prétentions de la médiocrité littéraire; que ces deux royautés, dis-je, également nécessaires et inévitables, se ressemblaient encore par un soin égal à se cacher sous des dehors modestes. Auguste ne paraissait pas plus indifférent à la domination vers laquelle il s'avançait par un progrès constant et sûr, que Virgile et Horace à cette primauté qu'on se disputait autour d'eux, et qu'ils s'assuraient, loin de ces rivalités bruyantes, par tout ce que la patience et le travail peuvent ajouter au génie. Ils se firent ainsi, soit modestie réelle, soit conscience de leur valeur, et les plus simples se doutent toujours un peu de ce qu'ils valent, une place tout-à-fait à part parmi les poètes de leur âge, et au moment où, l'éloquence ayant comme péri dans la ruine de la vie publique, la poésie était restée le premier intérêt de la société romaine. Quelques années auparavant, Catulle et Lucrèce s'apercevaient à peine à côté de Cicéron. Maintenant les héritiers du grand orateur, les Messala, les Pollion, disparaissaient, à leur tour, devant cette gloire poétique dont ils avaient protégé les humbles débuts.

Cette gloire, de bonne heure sans rivale, s'isola de plus en plus en traversant les siècles : par elle seule, un dernier et mystérieux rayon de l'antique poésie pénétra dans les ténèbres du moyen-âge; par elle se ralluma, chez les modernes, le flambeau de ces lettres qu'on a long-temps honorées du nom, aujourd'hui décrié, de lettres classiques, de celles dont les monumens, conformes aux grandes et immuables règles de l'art, semblent appelées, par un consentement universel, à en offrir la perpétuelle leçon. Telle est, telle du moins a été jusqu'à présent la destinée de ce petit nombre de pages, sauvées avec les grands noms de leurs auteurs du naufrage des temps, et devenues

pendant des siècles, non-seulement l'inspiration des esprits d'élite, mais la commune nourriture de tous les esprits ordinaires. Horace, comme pour expier, pour racheter les emportemens de son orgueil lyrique, disait modestement à son livre d'*épîtres*, trop pressé de se produire : « Prends garde, tu ne plairas pas toujours; tu ne seras pas toujours jeune. Un temps viendra où, négligé de Rome, relégué dans ses faubourgs, ta vieillesse bégayante enseignera aux petits enfans les élémens du langage. »

Carus eris Romæ, donec te deserat ætas....
Hoc quoque te manet, ut pueros elementa docentem
Occupet extremis in vicis balba senectus (1).

Cette menace badine s'est accomplie bien glorieusement pour le poète qui se l'était à lui-même adressée, et pour celui qu'il nous faut toujours lui associer. Ils ont eu véritablement le privilége d'apprendre à toutes les générations, non pas précisément à lire, mais à sentir et à penser; ils ont, s'il est permis de détourner à un usage profane une sainte parole, illuminé de leur pure lumière toute intelligence venant en ce monde. Leurs vers, appris dès l'enfance, et gardés comme en dépôt, revenaient, par intervalles, charmer d'un souvenir de poésie les prosaïques travaux de l'âge mûr, et, à l'âge où tout s'oublie, la mémoire défaillante se ranimait pour les redire encore, pour s'en enchanter une dernière fois,

Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens (2).

N'était-ce là qu'une superstition de collége? Ceux-là ne le croiront pas, qui auront pénétré par l'étude dans le secret de la perfection infinie dont ils ont marqué leurs œuvres, œuvres courtes et pleines de sens, où les idées sont si justes et les sentimens si vrais. Horace n'a rien prescrit aux autres, dans son *Art poétique*, qu'il n'eût auparavant pratiqué, et Virgile avec lui. Chez eux, même respect de la langue, même souci de l'enrichir par des emprunts discrets, même art à tirer parti des mots, à les renouveler par la place, par le voisinage, par d'adroites alliances, même sobriété dans le choix des détails, même harmonie dans la disposition de l'ensemble; une hardiesse contenue, une parure modeste, une variété sans bigarrure et sans désordre, une régularité qui se cache sous un air d'aisance et d'abandon, une précision, exempte de sécheresse, qui ne marque pas si scrupuleusement les contours, qu'elle n'y laisse, à dessein, un peu de ce vague qui favorise la rêverie, quelque chose d'inachevé qu'aime à compléter l'imagination. Tous ces mérites, et ce ne sont pas les seuls, leur sont communs, quelque différence que mettent entre eux leur humeur, le tour de leur génie, le caractère des genres auxquels ils se sont appliqués.

Une telle perfection, ils ne la tenaient pas tout entière des Grecs qui, venus les premiers, avaient dû enlever les graces naïves, négligées, familières,

(1) Hor. *Epist.*, I, xx, 10 sqq.
(2) Volt., *Épître à Horace.*

le libre et abondant naturel de l'inspiration spontanée, ne laissant à leurs successeurs d'autre gloire que celle de choisir parmi leurs inventions, de les ordonner, de les polir, de les revêtir de formes d'un travail plus raffiné, qui leur donnât à Rome une originalité nouvelle, et chez ces nations, issues de Rome, et initiées par elle, souvent par elle seule, aux lettres antiques, une seconde vie. Je vous répète prosaïquement ce qui a été dit par un très ingénieux critique, en vers, que son amitié m'a rendus propres.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La muse des Latins, c'est de la Grèce encore;
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette muse, moins prompte et plus industrieuse,
Travailla le nectar dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir.
Le nectar, condensant ses vertus enfermées,
A propos redoubla de douceurs consommées,
Prit une saveur propre, un goût délicieux,
Digne en tout du festin des pontifes des dieux.
Et ceux qui du Taygète absens ou d'Érymanthe,
Ne peuvent, thyrse en main et couronnés d'acanthe,
En pas harmonieux, dès l'aube, y vendanger,
Se rabattent plus bas, à ce prochain verger,
Où le maître leur sert la liqueur enrichie
Dans sa coupe facile et toujours rafraîchie... (1).

Si nos deux poètes redisaient les Grecs, ils le faisaient assurément avec plus de liberté que les autres écrivains de leur temps, à en juger par les accès de bonne et de mauvaise humeur que donnait à Horace le *sot bétail* (2) des imitateurs. Ils ne parlent l'un et l'autre que d'échapper à cette servile compagnie, que d'éviter le sentier battu où elle se presse, que d'aller chercher loin d'elle quelque désert qu'ils se représentent sous des images déjà merveilleusement exprimées par Lucrèce (3), et il y a quelques années heureusement rassemblées dans des vers que j'emprunterai encore, pour varier cette dissertation, à la muse, hélas! éteinte et oubliée, d'un ancien ami.

Retraite impénétrable et sainte,
Où l'on ne voit, de toutes parts,
Ni la trace de l'homme empreinte,
Ni le sillon poudreux des chars;

(1) M. Sainte-Beuve, *Pensées d'Août*, pag. 185.

(2) La Fontaine, *Epître a Huet*.

(3) Lucret., *De Nat. rer*, IV, 1 sqq. — Virg., *Georg.*, III, 3, 8 sqq., 291 sqq. Horat. — *Epist.*, I, III, 10, sqq.; XIX, 20, etc.

Monts inconnus, forêts sauvages,
Fleuves sans nom, secrets rivages,
Remplis d'un silence éternel;
Source limpide et solitaire
Où l'oiseau seul se désaltère
En quittant les plaines du ciel (1).

Écartons cette poésie et cherchons à nous rendre compte de l'originalité dont se piquent Virgile et Horace. Ils la mettent à introduire dans la littérature latine quelque chose qu'on ne se soit pas encore avisé d'emprunter aux Grecs, comme la pastorale, les préceptes ruraux de Théocrite et d'Hésiode, ces premiers auteurs des *Bucoliques* et des *Géorgiques;* comme les mètres d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho, d'autres encore desquels découle la double inspiration lyrique et satirique, si bien louée par Politien, chez le poète de Venuse, lorsqu'il l'a comparé, d'après lui-même, par une image spirituellement continuée, à une abeille ouvrière du plus doux miel, mais armée, pour sa défense, pour sa vengeance, d'un cruel aiguillon :

Hinc venusina favos dulci jucunda susurro
Carpsit apis, sed acu ferit irritata cruento (2).

L'originalité consiste encore, pour Virgile et Horace, à renouveler leurs emprunts par le mélange des modèles, et surtout par la nouveauté des sujets. Ils aspirent, comme notre André Chénier, à faire des *vers antiques sur des pensers nouveaux*. Je n'imagine point ce système, je le trouve tout entier, mais moins méthodiquement exposé, dans quelques vers d'Horace :

« J'ai osé, avant tous, porter mes pas dans une route libre encore. Mes pieds n'y ont point foulé de traces étrangères. Qui croit en soi guide les autres et vole en tête de l'essaim. Le premier j'ai montré au Latium les iambes de Paros, fidèle aux nombres et à l'esprit d'Archiloque, non à ses pensées, à ses paroles, qui poursuivaient Lycambe. Ne m'honore point d'un moindre laurier, pour avoir trop respecté la mesure et l'artifice de ses vers. Le mètre d'Archiloque se mélange chez moi de celui de la mâle Sapho, de celui d'Alcée; l'ordre, les idées diffèrent : il ne s'agit plus de noircir, dans des poèmes infamans, un beau-père, d'y tresser le lacet fatal d'une épouse. Ce poète, dont aucune bouche encore n'avait répété les accens, je l'ai redit sur la lyre latine, je l'ai rendu populaire à Rome. Apporter des choses nouvelles, occuper les yeux, courir dans les mains de nobles et délicats lecteurs, voilà où je mets ma gloire !

Libera per vacuum posui vestigia princeps;
Non aliena meo pressi pede : qui sibi fidit,
Dux regit examen. Parios ego primus iambos
Ostendi Latio, numeros animosque secutus
Archilochi, non res et agentia verba Lycamben.

(1) Charles Loyson, *Ode à Manzoni*, en 1820.
(2) Politian., *Nutric.*

Ac ne me foliis ideo brevioribus ornes,
Quod timui mutare modos et carminis artem,
Temperat Archilochi musam pede mascula Sappho,
Temperat Alcœus; sed rebus et ordine dispar,
Nec socerum quærit, quem versibus oblinat atris,
Nec sponsæ laqueum famoso carmine nectit.
Hunc ego, non alio dictum prius ore, latinus
Vulgavi fidicen : juvat immemorata ferentem
Ingenuis oculisque legi manibusque teneri... (1).

Quels étaient les sujets originaux qui se produisaient sous ces formes dérobées avec tant de discernement et d'adresse à la muse grecque? Il serait long de le dire, si leur variété ne pouvait se ramener à un seul, la peinture, l'expression de Rome elle-même. Cette vie pastorale et agricole que Virgile se complaisait à peindre, c'était celle des anciens soldats, des anciens citoyens de Rome, avant que le luxe n'eût changé ses champs en inutiles jardins, et que la guerre civile, son complice, n'eût commencé autour d'elle le désert qui bientôt l'investit. Le poète ne dessinait point un paysage, sans montrer à l'horizon la ville maîtresse du monde, dont ses héros champêtres s'entretiennent avec une naïve curiosité, comme d'une lointaine merveille. *Urbem quam dicunt Romam*.... C'était à Rome encore, à son passé, à son présent, à la puissance et à la gloire dont avait hérité l'Empire, qu'aboutissaient les perspectives fabuleuses et historiques, ouvertes dans *l'Énéide*. Les vieilles vertus, l'antique religion de Rome, que des lois, mal secondées par les mœurs, des solennités sans foi, s'efforçaient de ranimer, la réparation des longues misères dont l'avait affligée l'anarchie par un despotisme modéré et tutélaire, les victoires qui, effaçant la honte de récentes défaites, reculaient, assuraient ses frontières, et semblaient garantir la perpétuité de sa domination, voilà aussi ce que célébrait Horace dans des *odes* magnifiques, auxquelles il ne manque, comme aux poèmes de Virgile, qu'une inspiration plus indépendante de la politique du prince, plus exclusivement nationale et romaine.

Rome dépouille, dans les autres ouvrages d'Horace, sa majesté historique, et s'y montre avec la familiarité de ses habitudes journalières. Ce ne sont plus les grandes scènes du Capitole et du Forum, mais le train ordinaire de la vie, le menu détail des intérêts et des affaires, le pêle-mêle des vices et des ridicules de la foule, les embarras, le tumulte, la scène changeante de la rue, où le poète, faute de mieux, aime à rêver, ne le pouvant faire dans ses bois de la Sabine, quelque dérangé qu'il y soit par les fâcheux que lui attire le bruit de sa faveur. Il nous permet, à nous lecteurs, de nous y promener avec lui, et nous montre tout ce qui s'y passe.

Voilà la grande ville qui s'éveille, et les boutiques qui s'ouvrent, et les chars qui commencent à rouler. Passe, avec son convoi de bêtes de somme et

(1) Horat., *Epist.*, I, XIX, 21-34.

d'ouvriers, l'entrepreneur de bâtimens qui s'en va travailler à la ruine de quelque riche fatigué de l'être; passent aussi les équipages de ce chasseur, qui rapportera le soir, en grand appareil, un sanglier acheté au marché; des cliens se rendent en toute hâte au lever de leur patron; des plaideurs courent assiéger la porte de jurisconsultes fameux; des troupes d'enfans, d'un pas plus calme, se dirigent vers les écoles, portant, sous le bras gauche, avec leurs tablettes, la bourse à jetons, qui sert à leurs études industrielles. Cependant il y a déjà foule au quartier de Janus, où se négocie l'argent; aux tribunaux où disputent, à grand renfort d'avocats, de témoins, de cautions, le prêteur et l'emprunteur; dans les marchés où se vendent à la criée les meubles et les hardes des débiteurs insolvables. Un noble Romain, un homme du moins qui porte une toge blanche, fend la presse du petit peuple en tuniques brunes. C'est un candidat aux honneurs que donne l'élection : il est accompagné de son esclave nomenclateur qui lui désigne ceux dont le suffrage compte, ceux dont il faut savoir le nom, dont il faut presser la main, à travers tous les obstacles, quand une file de charrois et trois enterremens, avec leurs noirs licteurs, se disputeraient le pavé. Arrive l'heure où l'on se repose du travail de la matinée : c'est celle où s'arrachent au sommeil les hommes de plaisir pour aller montrer çà et là leurs graces efféminées; d'autres, plus mâles, font parade, au Champ-de-Mars, de leur force et de leur adresse; de grandes dames, en cours de visites, circulent dans des litières, escortées d'un nombreux domestique; un parvenu, hier esclave, aujourd'hui grand personnage, se donne des airs, en marchant, et semble manquer de place pour son importance; un poète poursuit de ses vers un passant résigné et distrait; un philosophe expose à la vénération publique et à la risée des enfans sa barbe stoïcienne, toute sa philosophie; des amateurs de littérature lisent furtivement aux étalages des libraires les ouvrages nouveaux. Le soir venu, tandis que les gens de bon ton se rendent, précédés de flambeaux, à quelque invitation, sur les places, des bateleurs, des devins, convoquent autour d'eux un grossier public, auquel Horace se mêle sans façon, avant d'aller manger ses légumes, quand il n'est pas attendu chez Mécène. Voilà quelques-uns des mille tableaux qui s'offrent en chemin à notre promeneur, et que nous rencontrons dans ses vers, trouvant que c'était à Rome à peu près comme chez nous.

D'autres jours, jours fériés, il court où court tout le monde, aux gladiateurs, aux pantomimes, à ce qui reste des jeux de la scène bruyamment interrompus par une multitude brutale qui a des yeux et point d'oreilles; qui ne veut plus de Varius ni de Fundanius; qui réclame à grands cris, au plus bel endroit de leurs pièces, un ours ou des lutteurs; qui, si le goût plus délicat des chevaliers s'avise de lui résister, est toute prête à décider la question à coups de poing : spectateurs vraiment curieux que le satirique regarde avec beaucoup d'attention et qui l'intéressent plus que le spectacle.

Toute la société romaine lui donne de même la comédie, une comédie très divertissante dont il ne manque pas de nous faire part; car, comme son

maître, le vieux Lucilius, il dit tout à ses livres, ses amis, ses confidens, *fidis sodalibus*. Que de personnages y jouent un rôle, et sous leur propre nom, avec leurs traits véritables; ces libertins fameux, coureurs d'illustres et périlleuses aventures, ou qui se déshonorent et se ruinent plus modestement, plus sûrement, en mauvaise compagnie; ces amateurs de bonne chère, qui ont fait de l'art de manger une théorie, une philosophie, qui se croient les vrais disciples, les représentans légitimes de la doctrine d'Épicure; ces donneurs d'excellens dîners qu'ils gâtent par leurs ridicules, en *s'y servant* (1) eux-mêmes; ces parasites, bouffons complaisans, qui font à la table de leur *roi* l'histoire et l'éloge des morceaux, et les suivent à d'autres tables en qualité d'*ombres;* ces dissipateurs en lutte avec d'immenses fortunes dont ils viennent à bout par toutes sortes de profusions, par des constructions insensées, par la coûteuse manie des raretés, des antiquités, quelquefois par les dépenses qu'entraîne la fantaisie de devenir homme d'état; ces cupides, futurs avares, qui courent à la fortune par toutes les voies, honnêtes ou non, qu'enrichissent ou la ferme des revenus publics, ou l'intendance des grandes propriétés, ou les profits de la guerre, ou les rapines de l'usure, ou la chasse aux héritages des célibataires et aux dots des veuves, et qui, en possession, à force d'intrigues et de bassesses, de l'objet de leur convoitise, se retirent, se reposent dans les habitudes d'une lésine sordide, parfumant leur tête avec l'huile de leur lampe, et se refusant toutes choses jusqu'à leur dernière tisane; ces poètes, car le satirique accorde naturellement une attention particulière à la littérature, ces poètes ivres dès le matin, échevelés, hérissés, pour contrefaire l'inspiration, laborieux plagiaires des écrits que garde la bibliothèque palatine, assidus concurrens aux couronnes qui s'y distribuent, en commerce réglé de complimens flatteurs avec leurs confrères qu'ils jalousent et qu'ils détestent; et le peuple des connaisseurs, des jugeurs, le peuple grammairien, avec ses bureaux d'esprit, ses cabales, ses admirations de commande, ses dénigremens convenus, tous ses mouvemens pour faire et défaire les réputations; bien d'autres acteurs encore que j'oublie, mais que nous retrouverons, héros d'anecdotes piquantes, qu'Horace conte à merveille, et qui nous offrent comme un supplément à ces journaux, à ces feuilletons de Rome récemment retrouvés, rendus au jour, par une spirituelle érudition (2).

L'originalité des sujets traités par Virgile et Horace ne tient-elle, comme je l'ai dit, qu'à ce qui les domine, à ce qui permet de les rassembler sous un même point de vue, à l'expression, ou grave, ou familière, de l'histoire de Rome, de la vie romaine. Elle tient encore à ce qui s'y trouve de particulier, de personnel aux deux poètes. Il y a entre eux, à cet égard, quelque différence. Ils représentent les deux directions entre lesquelles se partage toute poésie, soit que le poète se renferme en lui-même, ramène tout à lui-même, soit que, sortant de sa personnalité, se répandant au dehors, il expose,

(1) Molière, *Misantr.*, act. II, sc. v.
(2) *Des Journaux chez les Romains*, par J.-V. Le Clerc.

il raconte, il fasse agir et parler, bien libre d'ailleurs, dans ses compositions didactiques, épiques, dramatiques, de se montrer, s'il lui plaît, ou du moins de se laisser apercevoir. Cette seconde manière est celle de Virgile qui s'efface de ses ouvrages, mais anime, passionne de sa sensibilité les personnages qu'il y met en scène, que dis-je? tous les objets de la nature qui s'offrent à ses pinceaux, et répand sur tous ses tableaux la tristesse mélancolique de son ame. L'autre façon appartient à Horace, qui ne perd jamais de vue ce qui le touche, alors même qu'il paraît s'en distraire, et qui eût pu dire de sa poésie ce qu'il a dit, d'après Aristippe, de sa morale :

... Mihi res, non me rebus subjungere conor (1).

Horace chante ses amours et ses amitiés, les plaisirs, la richesse, les vertus de sa libre médiocrité, le pouvoir de qui il la tient et qui la protége, la philosophie qui l'y attache; il étudie dans les mœurs de ses contemporains ce qu'il convient de suivre ou plus souvent d'éviter; enfin il recommande aux autres les principes de conduite qu'il s'est faits, et dont il se trouve bien, regrettant seulement de ne leur pas être toujours fidèle. Telles sont, en substance, ses *odes*, ses *satires*, ses *épîtres*, morceaux fort divers, et pourtant identiques, qui ont tous pour terme commun cette morale pratique à laquelle l'amenaient de concert la lecture des philosophes, l'observation du monde, l'expérience de ses propres faiblesses, car il ne s'épargne pas plus que les autres, il se reprend sans cesse pour se corriger; sans cesse, comme l'a dit si bien d'elle Mme de Sévigné, il *travaille à son ame*, pour se rendre meilleur, et par là plus heureux. Et ce travail de tous les jours s'exprime, se traduit le plus souvent dans des vers d'allures diverses, selon le caprice du poète, des vers qui s'élancent au ciel comme sur les ailes de Pindare, ou posent familièrement leurs pieds sur la terre.

« ... Ne crois pas qu'au lit ou sous le portique ma pensée reste oisive et me fasse faute.— Ceci serait mieux; de cette sorte, je vivrai plus sagement, plus heureusement; je me rendrai plus cher à mes amis; cet homme n'a pas bien agi; me laisserai-je jamais aller à rien faire de semblable? — Voilà ce que je roule en mon esprit, ce que je murmure entre mes dents et, quand je suis de loisir, je m'amuse à le mettre sur le papier. »

..... Neque enim, quum lectulus aut me
Porticus excepit, desum mihi : « Rectius hoc est :
Hoc faciens, vivam melius; sic dulcis amicis
Occurram; hoc quidam non belle; numquid ego illi
Imprudens olim faciam simile? » Hoc ego mecum
Compressis agito labris; ubi quid datur otî,
Illudo chartis (2)....

(1) Hor., *Epist.*, I, I, 19.
(2) *Sat.*, I, IV, 133-139.

La morale d'Horace a encouru le blâme qui s'attache au système même sur lequel elle repose, celui de l'intérêt bien entendu. Cette morale n'oblige pas, elle conseille; la vertu n'est pas son but, mais son moyen; et qu'est-ce pour elle que la vertu? En quoi consiste-t-elle? Moins dans la recherche du bien que dans la fuite du mal, dans un calcul de prudence, à l'aide duquel on se fraye, entre les excès contraires, une route mitoyenne, qui reste encore bien large et bien commode; elle ne conseille pas le sacrifice, mais, au contraire, l'usage des biens de la vie; elle n'a rien à dire à ceux qui sont complètement dépourvus de ces biens; seulement on apprend d'elle à se contenter, dans le partage, de la plus faible part. A force de concentrer nos pensées dans la considération de notre bien-être, elle risque fort de nous faire peur de ce qui pourrait le compromettre, y compris ce que réclament de notre dévouement la société, la patrie, les besoins et les maux de nos semblables. Tout cela a été dit, et fort bien dit, et avec quelque vérité, contre la morale dont Horace s'est rendu l'interprète; mais il est juste d'ajouter, à la décharge de notre poète, que l'autre morale, la pure morale du devoir, quand la religion n'aide pas à la porter, est un fardeau bien lourd pour la commune faiblesse, surtout chez les nations vieillies et dans ces temps de fatigue qui suivent les longues agitations politiques. Quand Brutus vaincu se décourage, et la renonce, il faut savoir gré à un des moindres soldats échappés de sa défaite de se consacrer à détourner du vice, à ramener vers la vertu, même par des motifs intéressés. Qui ne l'en remercierait comme Voltaire? qui ne lui dirait, avec lui, s'il savait aussi bien dire :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste, ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée (1).

Vous traitez d'égoïste la morale d'Horace. Fort bien, si vous ne donnez à ce mot que son sens philosophique, si vous n'en flétrissez pas le caractère d'un poète qui n'avait rien de la sécheresse de sa doctrine, dont les convictions étaient si honnêtes, si aimables, si heureusement persuasives. Après cela je conviendrai volontiers avec vous, pour achever mon parallèle, qu'il y a un plus grand détachement de soi-même, un amour plus tendre de l'humanité, plus de larmes sur ses souffrances, chez celui qui s'est comme caractérisé lui-même par cet admirable vers :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt (2).

(1) *Epître à Horace.*
(2) Virg., *Æn.*, I.462.

On a remarqué quelquefois que Virgile, par un pressentiment confus de la ruine de ce monde ancien dont il célébrait l'éternelle durée; qu'Horace, par le dégoût de ses vices, dont la contagion arrivait pourtant jusqu'à lui; que tous deux, par une curiosité nouvelle à fouiller dans les replis du cœur, dans les entrailles de la société, par les procédés d'un art plus poli, plus achevé, plus régulier que celui qu'ils imitaient, ont été, dans l'antiquité, presque des modernes. Je vous invite donc à une étude, la plus rapprochée de nous qu'il me soit possible, et qui touchera même quelquefois aux questions dont de hardies tentatives préoccupent depuis quelques années les esprits. J'aurai à compléter, à résumer ce que j'ai déjà dit de Virgile; j'aurai tout à dire d'Horace, sujet principal de ce cours, et qui suffira probablement à le remplir. Horace s'est exercé, avec souplesse et variété, dans plusieurs genres, dont nous devrons étudier l'histoire, afin d'y marquer sa place: il se rattache à une situation politique, à un ordre social, à des écoles philosophiques, à un système de morale, à des principes de goût et de style qui nous le feront regarder sous bien des aspects. Ses écrits, où nous avons comme ses mémoires, ses confessions morales et littéraires, bien plus, comme une histoire des mœurs et des lettres romaines, nous seront d'un grand secours pour le comprendre et l'expliquer. J'en ai fait l'épreuve aujourd'hui même, où je n'ai pu vous parler de lui et de son compagnon de génie et de gloire sans me servir le plus souvent de ses propres paroles; heureux si, pour vous les rendre, j'avais eu le don de cette langue élégamment familière, si française et si antique, qu'Horace parle avec Virgile, dans ces entretiens de l'Élysée, surpris, on le croirait, et traduits par Fénelon (1).

PATIN.

(1) *Dialogues des Morts*, dial. XL[illegible].

# MILAN

## AU MOIS DE SEPTEMBRE 1838.

Ceux qui s'extasient devant un site pittoresque, devant une montagne majestueuse, doivent goûter un rare bonheur en traversant la chaîne des Alpes, s'ils arrivent, comme moi, au pied du Mont-Cenis par une belle journée d'été, et s'ils montent et descendent à travers ces masses énormes de rochers, sous un doux soleil qui se joue en mille reflets dans l'eau transparente des cascades, et qui éclaire la neige des hauts sommets. Quant à moi, je l'avoue, j'ai éprouvé moins de bonheur que d'étonnement; ce grand spectacle m'accablait de sa grandeur même; en présence de ces monts gigantesques et éternels, ce qui me frappait le plus, c'était la petitesse de l'homme, et fort à propos pour mon orgueil, je me rappelai cette pensée de Pascal: « Quand bien même l'univers l'écraserait, l'homme est plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Le passage du Mont-Cenis ne présente aujourd'hui aucun de ces dangers effrayans qu'affrontaient seulement autrefois des voyageurs intrépides, et dont l'imagination de Benvenuto Cellini resta si long-temps frappée. Il n'y a guère aujourd'hui de danger qu'en hiver, lorsque la tempête s'engouffre dans les gorges mystérieuses et inaccessibles, et que l'avalanche roule de montagne en montagne. Alors la route, ce glorieux monument de la force et de la persévérance humaines, est ensevelie sous des couches profondes de neige, et le voyageur va au hasard à travers l'espace, sur la foi des guides. Mais au moment où j'ai passé le Mont-Cenis, vers la fin d'août, tout péril est éloigné, et l'on peut contempler à l'aise les rochers et les gouffres. La montée dure trois heures; au bout de ce temps, on arrive sur le plateau où sont élevées quatre maisons qui sont là, au milieu du désert, comme un symbole de la société; un couvent, une caserne, une auberge et une chaumière: le

prêtre, le soldat, l'industriel et le pauvre. On fait quelques pas d'aplomb sur le plateau, puis la descente commence; on est monté lentement, on descend avec rapidité, comme dans la vie, a dit quelqu'un. De distance en distance, sur ce versant, comme sur le versant opposé, sont échelonnés des *ricoveros*, maisons d'asile qui offrent un abri contre la tempête, où bien des voyageurs, habitués à toutes les délicatesses d'une vie opulente, se réjouissent de trouver, au prix de l'or, un bon feu, un morceau de pain noir et un lit bien dur.

Après avoir été enfermé la moitié du jour entre des rochers arides, sous une brise froide, même en été, tout à coup on respire un air tiède : la scène a changé; l'œil s'étend sur de vastes plaines. Quoique la frontière soit déjà loin derrière vous, alors seulement on peut s'écrier avec le poète : *Italiam! Italiam!*

Les lieux, on ne peut le nier, ont une grande puissance sur l'esprit, soit par la beauté dont ils sont empreints, soit par les souvenirs qui les consacrent. Mais il me semble que cette puissance des lieux a été exagérée, surtout quant aux souvenirs. Je suis loin cependant d'être de l'avis de Charles Lamb, qui professait pour les lieux historiques une indifférence complète, indifférence aussi factice, je le crois, que l'enthousiasme de certains autres. Charles Lamb déclarait que, s'il lui arrivait jamais de voyager en Grèce, il pourrait bien traverser, sans le voir et en songeant à toute autre chose, le défilé des Thermopyles, et qu'à coup sûr il ne tournerait pas la tête pour regarder, à droite ou à gauche, le champ de bataille de Marathon. Charles Lamb n'était pas plus vrai en outrant son insensibilité, que ceux dont l'admiration irréfléchie se répand à tout propos devant la moindre ruine, devant le plus petit coin de terre qui a une place dans l'histoire. J'espère éviter l'un et l'autre excès, et j'avoue cependant qu'au sortir des Alpes, quand mon œil s'est étendu sur cette Italie dont le nom harmonieux avait si souvent frappé mon oreille, j'ai éprouvé une émotion délicieuse. Aussi tout se prêtait à l'illusion; le soleil se couchait, et les ombres descendaient déjà sur ces belles campagnes; cette fin du jour était si pure, et avait un caractère de sérénité si nouveau pour moi, que l'imagination s'en mêla; il me semblait que la brise exhalait ces doux parfums que j'avais tant de fois respirés dans les poètes, amans de cette terre favorisée du ciel.

Mais l'illusion ne fut pas de longue durée. Pour rester sous le charme, il faudrait voyager à travers champs, et bien se garder d'entrer dans les pauvres villages qui bordent la route. Là on est vite rappelé à la réalité, et à une réalité bien triste. Vous rêviez les grands et purs horizons, vous avez devant vous des rues étroites et boueuses et des maisons noires; vous vous souveniez de quelque stance de Torquato, de quelque sonnet charmant de Pétrarque, vous entendez la voix lamentable des mendians qui assiégent votre voiture. Je fus donc arraché à ma rêverie, en entrant à Suze. Suze, autrefois surnommée la clé de l'Italie, est une ville peu importante et peu agréable. Je n'en parle d'ailleurs que par ouï-dire; je ne m'y suis arrêté que le temps

de changer de chevaux; mais ce que j'en ai vu n'était pas fait pour me disposer en sa faveur. Une rue noire et mal pavée, un hôtel de la poste, de la plus triste apparence, avec des postillons sales et de maigres chevaux; une foule de mendians de tout âge et de tout sexe, et un groupe de ces malheureuses créatures de Dieu, infirmes de corps et d'esprit, qu'il faut bien appeler de leur nom de crétins; puis, au milieu de cette foule en guenilles, au-dessus de toutes ces voix glapissantes, un aveugle, chantant à tue-tête en patois piémontais, et en s'accompagnant de son violon criard, la légende de saint Antoine; voilà ce que j'ai vu et entendu à Suze: le tableau n'est pas flatté, mais il est vrai.

On doit longuement parler de Turin, ou n'en rien dire du tout. Quoique la patrie d'Alfieri soit la plus petite capitale de l'Europe, elle mérite une étude attentive et particulière, et, comme je ne pourrais que lui jeter un mot en passant, j'aime mieux passer en silence, courir sans délai sur la route de Milan, et gagner au plus vite les plaines fertiles de la Lombardie.

C'est au jour naissant que je suis arrivé au pont du Tésin. Ce pont qui est la frontière des royaumes sarde et lombard-vénitien, a été construit à frais communs et à grands frais par les deux puissances. On pourrait croire, à certaines époques de l'année, que cette construction brillante est la plus inutile du monde, car il arrive souvent, et c'est ce que j'ai vu, qu'il n'y a pas une goutte d'eau sous ces arches hautes et larges; mais il faut ajouter que le Tésin est une rivière capricieuse et qui affectionne les extrêmes; à sec aujourd'hui, elle inonde demain les campagnes. C'est ici qu'on se trouve pour la première fois en face de l'aigle noire, et qu'on a à compter avec la douane autrichienne, une sorte de vampire qui confisque les livres, ouvre les lettres, vous tourmente à plaisir, et suce en un mot le sang des voyageurs. Croyez ensuite aux récits des touristes : il n'est pas de douane moins tracassière et plus bénigne. De tous les cerbères, placés à l'entrée de tous les états de l'Europe, il n'en est pas de plus facile à apaiser. Glissez vingt sous dans la main de ce douanier farouche, *experto crede*; il ouvrira à peine vos malles, et les refermera aussitôt avec son refrain : *niente*.

De Bufalora à Milan, la route est proverbialement belle, comme presque toutes les routes de cette riche et heureuse Lombardie. Cette route, bordée de vignes et de mûriers, large, droite et ombragée, n'est que l'avenue convenable de la ville charmante que vous trouvez au bout. Il est peu de villes qui offrent un plus agréable aspect que la ville des Sforze; elle séduit le voyageur qui ne la connaît pas encore; elle le séduira quand il la connaîtra davantage.

Disons d'abord que nous n'avons pas à nous occuper du passé de Milan, de ce passé mêlé de tant de gloire et de tant de malheur, et qui porte à son front l'auréole de tant de noms illustres. Ne faudrait-il pas bien des pages pour raconter l'histoire de tant d'invasions sanglantes et de tant de guerres intestines, où la liberté, si souvent vaincue, a si souvent réparé ses défaites, où les belles actions abondent avec les crimes? Plus puissante sous les Lom-

bards que sous les Romains, florissante comme république, libre quelquefois, plus souvent esclave, toujours en guerre, soit contre les tyrans venus du dehors, soit contre les tyrans éclos dans son sein, Milan a subi tant de vicissitudes qu'elle mérite de trouver dans notre pays un historien digne d'elle, comme Venise en a trouvé un, comme Florence aura bientôt le sien; mais ce n'est pas à moi à porter aujourd'hui la main sur ce passé; je laisse reposer en paix les papes, les empereurs, les saints évêques, les grands artistes, les grands citoyens, qui sont les héros de ce drame. Je n'ai pas à évoquer, pour leur demander compte de leur puissance, les ombres illustres de Frédéric Barberousse, de saint Ambroise ou de Napoléon Bonaparte; j'ai une tâche plus modeste: je n'ai qu'à parler de Milan d'aujourd'hui, de Milan telle que je l'ai vue, au mois de septembre dernier.

Comme j'entrai à Milan, le 1er septembre, sur le coup de midi, par la porte de Verceil, l'empereur Ferdinand d'Autriche et l'impératrice Marie-Anne-Caroline faisaient leur entrée solennelle par la porte Neuve. Maints chroniqueurs ont déjà depuis long-temps donné la description de cette entrée magnifique; ils ont raconté au long les faits et gestes du couronnement; il y a quelque avantage à venir après eux, quand on veut moins décrire que juger, parce qu'alors les faits, dont ils parlent à première vue, et dont, pour ainsi dire, ils ont saisi au vol la ressemblance, ont pris leur physionomie définitive.

De notre temps, la parole se répand en Europe avec une rapidité merveilleuse; le récit et le commentaire sont contemporains de l'action, et vole d'un pays aux autres pays comme sur l'aile des vents. Que le moindre évènement s'accomplisse sur un point quelconque, aussitôt le bruit en arrive, par-delà les frontières, de tous les côtés de l'horizon, aux oreilles attentives; à peine connu, il est analysé et jeté dans le moule historique. On écrit donc l'histoire aussitôt faite, et pour la première fois dans le monde, par un précieux privilége, les peuples assistent au spectacle quotidien de leurs développemens mutuels. De cette communication continuelle, de cet échange instantané de faits, de sentimens et d'idées, résultent pour les sociétés modernes des avantages inappréciables qui augmentent sans cesse, et dont il est impossible de calculer la portée, et aussi des inconvéniens graves que le temps fera peut-être disparaître, mais que, par un orgueil mal entendu, il ne faut pas se dissimuler. Le mal est ici dans le bien lui-même; il est dans cette merveilleuse rapidité avec laquelle la parole se répand, et qui est si féconde en grands résultats. On juge avec trop de précipitation pour toujours bien juger; l'instinct n'est pas un guide assez sûr pour qu'on puisse se passer de la réflexion, et à vrai dire, dans les jugemens d'aujourd'hui, la réflexion occupe trop peu de place. On s'appesantit sur des choses sans valeur; on glisse sur des choses importantes; on écoute la passion du jour, mauvaise conseillère, et l'on fait dépendre de son caprice l'opinion de la foule. Bien des fois, selon que le vent souffle de tel ou tel côté, le bruit d'un évènement grossit ou diminue d'écho en écho.

Je voudrais me tenir dans le vrai et n'exagérer ni amoindrir la signification politique et morale de ce qui s'est passé à Milan, avant et après le jour de la cérémonie, où j'ai vu placer sur le front d'un malade qui, avant tout, sans doute, a besoin de repos, cette antique couronne de fer, si souvent le prix glorieux de la conquête, et qu'enlevèrent, à la pointe de l'épée, Charlemagne et Napoléon. Chose remarquable! le moment s'est à peine écoulé où tous les trônes ont tremblé sur leurs bases, et voilà que les principes sur lesquels ils reposent se sont affermis. La force de ces principes s'accroît et s'étend à vue d'œil, à tel point que la question de personnes a disparu devant eux; à Londres, on a couronné la monarchie constitutionnelle dans la personne d'une jeune fille; à Milan, la monarchie absolue dans celle d'un roi valétudinaire, absorbé par de continuelles souffrances. Il n'y avait plus ici le glaive du conquérant; l'autorité du génie était également absente; les prestiges de la gloire se sont évanouis; sous la voûte du célèbre Dôme, commencé par Galéas Visconti et terminé par Napoléon Bonaparte, on n'a pas couronné un homme, mais un principe.

Les vaines démonstrations et les parades splendides sont peu dans le goût du cabinet de Vienne et dans les habitudes de la maison d'Autriche. L'empereur Ferdinand n'aime pas plus le faste que l'empereur François, et si le couronnement avait eu lieu en Allemagne, on n'aurait, sans doute , pas déployé tant de magnificence. Le luxe qu'on a étalé à Milan a été un moyen politique; on a voulu éblouir l'Italie, et lui faire oublier, au milieu des fêtes, qu'elle ne s'appartient pas. On n'a rien épargné pour cela, et l'ordonnateur des réjouissances a fait preuve d'une grande habileté et de beaucoup d'imagination. Certes, les yeux ont pu se satisfaire; toutes sortes de spectacles brillans avaient été préparés, et, depuis l'entrée solennelle de l'empereur jusqu'à son départ, c'a été une suite non interrompue de bals, de banquets, de promenades, d'illuminations et d'exercices militaires, qui ont charmé cette population de Milan, si insouciante et si amoureuse du plaisir. Les voyageurs français ont pris aussi leur part de toutes ces fêtes; ils ont eu leurs places à la cérémonie du Dôme, aux bals de la cour et de la Scala; on les a traités en privilégiés, grace au bon vouloir de M. le comte de Saint-Aulaire, et au zèle intelligent et poli de son petit-fils, M. le baron Decazes. Mais le bon goût n'a pas toujours présidé à ces somptuosités. A quoi bon rendre aux Araldi le costume du moyen-âge? la toque de velours, le bâton d'or, le manteau armorié, ne figurent plus que sur les théâtres et diminuaient l'effet sérieux que voulait produire le cortége impérial. On aurait pu également se dispenser d'acheter tout le velours qui se trouvait dans le royaume lombard-vénitien, pour couvrir de bas en haut les murs sculptés de la vaste basilique. Ces pierres noircies, que l'art et le temps ont consacrées, valent bien, ce me semble, des draperies rouges avec des bordures de papier doré? Malgré l'absence du goût sur ces points et sur quelques autres, on doit avouer que ces fêtes ont dépassé de beaucoup celles de Londres, et n'auront pas de long-temps de pareilles en Europe, au milieu d'une société aussi grave, aussi positive que la

nôtre, à laquelle le soin de ses intérêts matériels enlève les longs et doux loisirs.

Milan était bien loin de ressembler à la capitale d'un pays conquis; un air de prospérité régnait partout; les occupations journalières étaient renvoyées au mois prochain; on avait oublié le travail. Les opulens équipages roulaient le jour et la nuit sur les larges dalles qui pavent les rues, les places et les boulevarts; et une population en habits de fête, l'air joyeux, le verbe haut, le geste vif, circulait sans cesse, saluant de ses applaudissemens tous les princes qui passaient. Et Dieu sait si le nombre est médiocre de ces princes de la famille impériale dont les petits trônes gravitent autour du trône de Ferdinand, et qui étaient venus composer la cour de l'empereur. C'étaient le duc de Toscane, qui n'a pas la réputation d'un prodigue; le duc de Lucques, bel et brillant cavalier qui, les trois quarts de l'année, met ses états en gérance et trouve agréable de dépenser sa liste civile dans des capitales plus grandes que la sienne; le duc de Modène, qui reste lui à poste fixe sur son mince territoire où il se montre de mauvaise humeur contre la France dans un petit journal qui s'appelle par antiphrase *Voce della Verita;* c'étaient l'archiduc Reynier, homme simple, affable et bon, qui est aimé à Milan et qui a peu d'influence à Vienne; l'archiduc Charles, vieux capitaine qui se repose sur quelques lauriers bien gagnés. C'était la duchesse de Parme et de Plaisance, la veuve de Napoléon, dont la foule admirait le carrosse, où, selon l'expression du poète comique, *tant d'or se relève en bosse.* La foule applaudissait indistinctement princes et princesses; elle apercevait, dans une voiture aux armes de la maison d'Autriche, un uniforme gris ou blanc, ou une toilette de grande dame; cela suffisait pour exciter son enthousiasme.

Avant de passer outre, jetons un coup d'œil rapide sur Milan; prenons la physionomie des lieux et des choses.

Milan est située à peu de distance du lac de Côme et du lac Majeur, au milieu d'une plaine fertile. Milan a la forme d'un polygone irrégulier. A l'aspect de ces rues si bien dallées pour la commodité des voitures, de ces hautes et belles maisons bourgeoises, de ces palais de grands seigneurs, on devine que c'est une ville de luxe et de plaisir. Ce pressentiment se confirme, quand on a touché de près à la vie qu'on mène dans la capitale de la Lombardie, surtout au milieu des fêtes de chaque hiver, surtout encore au milieu des fêtes de septembre dernier. On comprend alors qu'à l'époque de notre domination en Italie, tant de jeunes militaires, passionnés pour les amusemens comme pour les combats, et tant de jeunes femmes, au sortir des bals du Directoire, aient préféré les quartiers d'hiver de Milan à ceux de Paris. On comprend alors aussi pourquoi tant de conquérans ont attaché un si haut prix à cette conquête, et pourquoi, selon que Milan résistait ou se soumettait, ils en ont fait l'objet de leurs terribles vengeances ou de leurs insignes faveurs; pourquoi Barberousse la réduisit en cendres et fit semer du chanvre sur la place; pourquoi Napoléon l'appelait la seconde capitale de son empire Et on trouve plein de justesse le mot de l'empereur Ferdinand, qui venait en Italie pour la

première fois : « Mon cher oncle, disait-il à l'archiduc vice-roi, maintenant que j'ai vu Milan, je ne m'étonne plus que nous ne puissions pas vous attirer à Vienne. »

En été, pour voir toute la population milanaise, grands seigneurs, bourgeois, peuple, les uns dans leurs riches voitures, les autres modestement à pied, ou assis sous les tentes des cafés, on n'a qu'à se rendre au Corso, vers le soir. A cette heure toute la ville est dans la rue; et comment rester chez soi, lorsqu'au dehors l'air est si doux? Il est tout simple que la vie extérieure prenne un grand développement dans un pays qui jouit de la merveilleuse clarté d'un ciel limpide, comme il est tout naturel que la vie privée s'enracine et s'étende dans un pays où le brouillard confisque le soleil. Ainsi il y a, entre les mœurs de Londres et celles de Milan, la différence qui existe entre le ciel britannique et le ciel italien. A Londres, on sort pour ses affaires; à Milan, pour son agrément. A Londres, vous ne voyez que des gens, riches ou pauvres, qui courent où leurs intérêts les appellent; à Milan, vous ne voyez que des gens, pauvres ou riches, qui se promènent. On dirait vraiment que là c'est toute une population d'industriels, et ici toute une population d'heureux oisifs. Cependant Milan est une ville de commerce; l'industrie y fait chaque jour des progrès, et l'on vient d'y établir une banque d'escompte qui doit augmenter considérablement les produits déjà immenses que donne à la Lombardie la culture des vers à soie. Milan est en outre le point qu'ont choisi pour rendez-vous les intérêts commerciaux du nord de l'Italie; c'est le comptoir de l'Italie du nord.

Le Corso, dont je viens de parler, est une promenade qui partage la ville et qui ressemble à nos boulevards, depuis les Panoramas jusqu'à la Madeleine. Comme nos boulevards, le Corso est bordé de magasins et surtout de magasins de librairie. La première fois que je longeai cette promenade, je crus avoir une vision; je crus être poursuivi par des fantômes en plein midi. Je ne sais combien de livres, morts à Paris avant mon départ, et bien et duement enterrés, brillaient ici dans tout leur éclat, et ayant passé dans le corps d'un nouvel idiôme, se pavanaient avec orgueil derrière les vitraux des libraires. D'où je conclus, et ceci est consolant pour bien des écrivains modernes, que la métempsychose existe pour les mauvais livres d'aujourd'hui, qu'ils meurent à Paris pour ressusciter à Milan. En effet, style figuré à part, la fureur de traduire s'est emparée, à Milan, de quelques esprits qui tombent indistinctement sur tous les ouvrages, et ne leur demandent qu'une chose : de sortir des ateliers parisiens. Rien de mieux, sans doute, que de traduire les bons livres, et de faire voyager la pensée féconde des grands écrivains d'un bout de l'Europe à l'autre bout. Les grands écrivains sont comme le soleil, ils ne se lèvent pas pour un peuple, ils doivent éclairer l'humanité. Mais à quoi bon faire circuler de pays en pays les productions médiocres, dénuées de pensées et de style, romans de mœurs ou romans historiques, qu'il convient de laisser mourir paisiblement où ils sont nés, dans leur poussière. Il

est à souhaiter, non pas que le zèle des infatigables traducteurs milanais se ralentisse, mais qu'il s'éclaire.

En remontant le Corso, on arrive au Dôme; on se trouve en présence de cette huitième merveille du monde, selon le mot consacré : dénomination peu significative, car il existe un bon nombre de huitièmes merveilles du monde, comme il a existé bon nombre de dixièmes muses. Je ne conteste pas au Dôme, à Dieu ne plaise! son titre de merveille; c'est une grande merveille, assurément; mais il ne mérite pas une admiration sans bornes. Et cependant que de travaux et de millions a engloutis cette forêt de marbre sculpté. On pense bien que je me garderai de faire une description qui se trouve partout, mais je dirai que toutes les descriptions sont incomplètes, et qu'on ne connaît le vaste édifice qu'après l'avoir parcouru sur toutes ses faces; et encore, regardez, étudiez, comparez : mille choses, j'en suis sûr, échapperont à votre œil curieux et investigateur. Que de milliers de flèches finement découpées! Que de milliers de figures! Il n'est pas une pierre de cette masse colossale qui, selon un barbarisme à la mode, ne soit *illustrée!* Et comment ne pas se perdre dans cette profusion infinie de gracieux ornemens? Comme œuvre de détail, c'est donc une œuvre immense et admirable. Mais où est la beauté de l'ensemble? Où est la grandeur? Où est la simplicité majestueuse? Lord Byron, un jour qu'il passait à cheval devant le Dôme, lui jeta un mot pittoresque : il l'appela un gigantesque bijou.

Comme l'église et le théâtre ont à peu près une égale part dans la vie d'un bon Milanais, on peut, sans se préparer de transition, aller du Dôme aux théâtres de la Scala et de la Canobiana. A la Scala, est l'Académie de Musique; à la Canobiana, sont le drame et la comédie. La Scala, qui est, après le San-Carlo, le plus beau théâtre de l'Europe, est le rendez-vous de toute la haute société de Milan, qui y possède, par droit d'héritage, non pas des loges, ce n'est pas le mot, mais des salons où l'on reçoit, où l'on cause, où l'on prend le thé, où l'on écoute, non pas l'opéra, mais l'air à la mode dans cet opéra. Quel ravissant coup d'œil offrait le théâtre, en ce mois de septembre, quand l'empereur et l'impératrice y sont venus! l'illumination était magique; mais, si enivrante que fût la musique, si riches que fussent les ballets, le plus curieux spectacle n'était pas sur la scène. Les cinq rangs de loges, remplis de princes, de princesses, de généraux, de diplomates (tous ces représentans de la haute société européenne en habits de cérémonie) et de belles Italiennes en robes blanches, occupaient autrement l'imagination que les roulades de Donzelli et de Poggi.—La Canobiana ne jouit pas d'ordinaire d'une aussi haute fortune que la Scala, mais, pendant les fêtes, un charme puissant y attirait la foule; on allait applaudir M[lle] Mars. M[lle] Mars avait trouvé à Milan bien de ses admirateurs d'autrefois, et elle pouvait reconnaître, au milieu de ce public battant des mains et qui lui faisait au moins deux ovations par soirée, Marie-Louise et M. de Metternich. M[lle] Mars avait choisi ses pièces de prédilection, et on ne saurait croire combien l'esprit de Marivaux était compris

par ce public italien qui ne laissait point échapper une intention, qui devinait les demi-mots. Aussi, fière d'être ainsi comprise, la Lucile des *Jeux de l'amour et du hasard* ne déploya jamais plus de grace exquise et de charmante finesse; mais elle n'eut jamais un plus vulgaire entourage, et puisque Lucile est toujours le diamant, cette fois, il faut l'avouer, le diamant était monté sur chrysocale.

Qu'on ne soit pas surpris que Mlle Mars ait été si bien comprise en Italie, et que l'esprit français soit apprécié à Milan à toute sa valeur. Prenez le Guide du Voyageur, allez de Saint-Ambroise à l'arc de la Paix, de la Porte-Neuve aux Arènes, partout sur votre passage vous trouverez des traces de notre domination. Napoléon a ouvert des rues, a construit des jardins, a commencé l'arc de la Paix, a terminé le Dôme. Eh bien! nous avons encore laissé à Milan plus de traces morales que de traces matérielles, et l'Autriche resterait encore un siècle en Italie, que Milan ressemblerait toujours à Paris plutôt qu'à Vienne.

Quand il y a beaucoup d'aisance dans un pays, soyez sûr qu'il est bien administré; ce sont deux faits qui s'engendrent mutuellement. Milan jouit d'une excellente administration dont le peuple surtout goûte le bienfait, car on n'a rien épargné pour améliorer, en Lombardie, le sort du peuple; il y a à Milan de nombreuses salles d'asile, des hospices bien tenus, un Mont-de-Piété. L'Autriche y a transporté également son système d'instruction primaire, établi sur une si large base; si l'on ajoute à cela ce que nous avons déjà dit, que l'industrie y fait chaque jour des progrès, on sera forcé de convenir que ce pays conquis est dans les meilleures conditions de bien-être; ceci nous amène à quelques considérations.

Quand éclata la révolution de 1830, une soudaine et vive espérance anima l'Italie; elle se crut à la veille de reconquérir l'indépendance et l'unité; il paraissait en effet impossible que l'immobilité européenne succédât au mouvement de la France, et, dans la partie qui allait se jouer, le moindre rôle n'était pas réservé à l'Italie; il ne fallut qu'un jour pour échauffer les têtes, et la révolution durait encore à Paris, que la révolution italienne grondait déjà, et que les sociétés secrètes n'attendaient que le signal pour sortir de l'ombre où elles se tenaient depuis long-temps, et faire irruption sur la place publique. Le signal ne fut pas donné, l'Italie attendit en vain; ainsi de longues et sanglantes catastrophes (combien de révolutions s'accomplissent en trois jours?) furent évitées, qui n'auraient pas abouti à la victoire; et même, eût-on triomphé des armes autrichiennes, le dénouement eût-il été plus favorable? Était-on préparé à se gouverner soi-même? Était-on d'accord sur une forme politique? Où étaient les hommes éminens par le courage, la vertu ou le génie, qui auraient gouverné les masses, et dont les noms auraient servi de drapeaux dans la mêlée, de points de ralliement après le combat? Le triomphe n'eût-il pas ressemblé à un désastre? Je crains bien qu'on n'eût échappé à la domination étrangère que pour tomber dans l'anarchie. Les évènemens changèrent heureusement leur cours, et, de ce côté des Alpes, l'efferves-

cence se calma peu à peu. Je ne dis pas alors, la chose était impossible, mais à une époque plus rapprochée de nous, eût-on songé, à Vienne, à placer sur le front de l'empereur la couronne qui repose à Monza? Si, il y a deux ans, on n'avait pas à redouter de soulèvement général, était-on bien sûr qu'on ne verrait pas se lever le poignard de quelque jeune fanatique?

Aujourd'hui l'Italie s'est assoupie dans son bien-être, et non-seulement l'empereur n'a couru aucun danger, non-seulement il était à Milan autant en sûreté qu'à Vienne, mais il a été accueilli avec enthousiasme. Les régimens qui remplissaient la ville, ou campaient hors des murs, n'étaient pas là pour étouffer la révolte près d'éclater, pour effrayer de leur nombre des esprits rebelles, des conjurés audacieux; les canons étaient inutiles; l'empereur était protégé par une force assez puissante, l'intérêt du grand nombre, et les trente mille baïonnettes qui brillaient au soleil étaient des baïonnettes de parade. Mais je ne sais pourquoi tous ces soldats autrichiens portaient, qui dans son shako, qui dans son casque, qui dans son bonnet à poil, une verte branche de laurier; en ce moment, c'est d'une branche d'olivier que devrait se parer un soldat allemand. Sans trop se faire illusion, on pourra donc croire à Vienne que le couronnement a scellé entre l'Autriche et l'Italie un pacte qui ne sera pas facilement rompu. Cependant, depuis environ un demi-siècle, les couronnemens semblent ne pas porter bonheur; Bonaparte fut sacré à Paris et à Milan, et mourut dans une île déserte; Louis XVIII n'alla point à Reims et repose dans les caveaux de Saint-Denis, tandis que les restes de son infortuné frère sont déposés dans une petite chapelle de Bohême.

La fin lamentable de l'héritier de la révolution française, pas plus que celle de Charles X, n'est sans doute réservée à l'empereur Ferdinand; mais pour n'avoir pas à redouter une extrémité aussi terrible, il ne faudrait pas conclure que l'avenir est certain, que l'étoile de la maison d'Autriche ne pâlira pas, et que l'on peut dormir sur la foi des évènemens. Sans parler des embarras que peuvent susciter à l'Autriche les affaires extérieures, celles d'Orient entre autres, combien de circonstances peuvent faire naître, au sein des états héréditaires, des troubles et des dissensions? Il suffit de compter sur une carte les possessions de l'Autriche, pour avoir une idée des difficultés inouïes qu'on doit éprouver à retenir en faisceau tous ces peuples divers qui diffèrent autant de mœurs et de caractères que de noms. Si l'on ne considère que l'étendue et la fertilité du territoire, on dote l'Autriche d'une grande puissance; mais, quand on aborde le fond des choses, on est frappé de voir combien cette puissance est factice. On s'assure que ces peuples, depuis qu'ils sont réunis sous le même sceptre, n'ont pas avancé d'un pas pour se comprendre; qu'ils se sont enfermés dans leur moi, qu'ils répugnent obstinément à toute fusion, qu'un seul lien les attache les uns aux autres, la force des choses, et qu'en un mot ce vaste territoire constitue à l'Autriche une grande fortune en créances douteuses.

Jusqu'ici le cabinet de Vienne n'avait eu qu'un but, c'était de prolonger la durée du provisoire; il n'abordait de front aucune des difficultés radicales;

il ne s'occupait que du présent, et laissait à l'avenir le soin de l'avenir. Pour cela, il s'était mis en dehors d'une des conditions de la vie; il avait proscrit le mouvement. M. de Metternich employait toutes les ressources de son génie à tenir tout autour de lui dans l'immobilité, ou à amortir, à paralyser les mouvemens qui venaient à s'opérer malgré les précautions infinies de sa prudence. Il était en usage dans l'antique Rome que l'homme d'état, le général ou le tribun, eût, dans un coin retiré de sa maison, la statuette en métal précieux de la divinité à laquelle, entre toutes, le penchant de son esprit et de son cœur le portait à faire les plus fréquens sacrifices. Si cet usage existait encore, M. le prince de Metternich aurait placé, dans le cabinet où il a consumé ses veilles à élaborer le plan de son ancienne politique, une statuette en or représentant le dieu Terme.

Le dieu Terme a marché; les conséquences du couronnement sont de véritables innovations dans la politique de M. de Metternich. On ne s'était jusqu'ici efforcé que de s'assurer le présent, on songe à l'avenir. On s'est convaincu que l'immobilité n'est pas la vie régulière; que, pour vivre, il faut suivre le cours naturel des choses. Voudrait-on ne plus se soustraire aux progrès que le temps amène?

Certes, il ne faut pas conseiller à l'empereur Ferdinand de se lancer dans la carrière des innovations sur les traces de son aïeul Joseph II, qui voulut tout renverser pour tout reconstruire, et, le lendemain de son avénement au trône, se hâta de porter, sans discernement et avec une sorte de fureur, la hache et la cognée dans la forêt des vieilles lois qui couvraient le sol germanique. La révolution française n'avait pas encore étonné le monde, et de l'autre côté du Rhin, le successeur de Marie-Thérèse, assis sur un des trônes les plus antiques de l'univers, était animé de cet esprit destructeur, qui, dix ans plus tard, devait s'emparer de la convention. Sans tenir compte des mœurs de son peuple, des habitudes profondément enracinées, il divisa en treize gouvernemens la monarchie autrichienne, abolit les juridictions particulières, établit que tous, grands et petits, seraient enterrés aux mêmes frais, parce que la mort égalise les rangs; il supprima les couvens, et déclara le mariage un simple contrat civil. Et quand le pape, justement alarmé de cet esprit de destruction et d'innovation qui mettait l'empire à deux doigts de sa perte, entreprit dans sa sollicitude un voyage auprès de son fils très chrétien, l'empereur écouta à peine le pape, et, après l'avoir reçu avec toutes sortes d'honneurs, l'éconduisit en grande pompe. Il fut aussi insensible aux récriminations de ses sujets qu'aux prières du saint-siége; sans détourner la tête, il courut à son but; il fut infatigable, et tint toujours hors du fourreau son épée d'Alexandre, ne sachant pas qu'en matière d'organisation sociale l'épée d'Alexandre est une arme funeste; qu'en ce cas, vouloir trancher le nœud gordien, c'est en resserrer, en multiplier les nœuds et les rendre inextricables. On ne tranche pas les mœurs d'un peuple, il faut transiger avec elles; c'est ce que ne comprit pas Joseph II : aussi son œuvre n'attendit pas sa mort pour tomber en ruines.

La sagesse ordonne à l'Autriche de se frayer un chemin entre l'immobilité, qui a été long-temps son système, et la course à perte d'haleine de Joseph II. C'est ce que semble comprendre le cabinet de Vienne; car, quoiqu'on ait couronné à Milan un principe vieilli, quoiqu'on ait béni le sceptre d'une monarchie absolue, l'empereur Ferdinand est de son siècle; et pour s'être montré à son peuple dans la voiture de Charles-Quint, il ne se croit pas le rival de François I^er^. On a l'esprit trop positif à la cour de Vienne pour commettre de tels anachronismes; on sait même que les couronnemens n'ont que l'importance qu'on leur donne; que, par eux-mêmes, ils n'ont pas de valeur politique, ni, ce qui est plus malheureux, de valeur religieuse.

Ces temps sont loin où un évêque, dans cette même Milan, défendait l'entrée de son église à un empereur qui avait ordonné un massacre, et où l'empereur qui, après avoir vaincu les ennemis, revenait triomphant, se retirait devant la parole du saint évêque. Alors le prêtre parlait, le peuple écoutait; car on regardait comme infaillible la voix qui sortait du sanctuaire catholique. Comme d'ailleurs la papauté était un soleil qui avait les trônes pour satellites, un couronnement devait avoir une signification immense; c'était la consécration nécessaire du pouvoir. Pour que la couronne ne chancelât pas sur le front du monarque, il fallait que le pape ou son délégué, toujours le représentant de Dieu, eût béni cette couronne, et l'eût placée de ses mains sur cette tête auguste qui dépassait toutes les autres et qui s'humiliait devant lui. Quel beau spectacle! tout un peuple qui croyait que la terre était le chemin du ciel, et qui voyait avec bonheur les deux maîtres de ses destinées, de sa destinée terrestre et de sa destinée d'en haut, le prêtre et le roi, réunis au pied du même autel, dans une même prière! Ces temps sont loin; la papauté n'a plus les trônes pour satellites, elle règne solitaire, et lorsqu'a lieu encore cette antique cérémonie du sacre, les trois personnages, le prêtre, le roi et le peuple, ne sont plus à l'unisson. Ici, à Milan, rien n'avait été changé à la tradition antique; on avait suivi pieusement tous les usages transmis. C'étaient les mêmes paroles et les mêmes gestes; c'était la même couronne sur la même pierre de l'autel. Comme jadis, la foule inondait la nef et les portiques. En quoi cette cérémonie différait-elle de celle des aïeux? Pour mesurer l'abîme qui sépare l'une de l'autre, il suffisait de considérer l'assemblée. La curiosité tenait lieu de croyance; on était venu assister à un spectacle. Où donc étaient le respect, le recueillement, le saint enthousiasme? On dit que c'était la même cérémonie; mais c'était la lettre sans l'esprit, le symbole sans la signification, le mystère sans la foi. Ah! si le représentant inflexible des doctrines anciennes, si ce hautain génie qui, pour ses contemporains, était un ancêtre, si M. de Maistre eût été là, il serait sorti le cœur navré; et, jetant un dernier regard sur ce passé dont il aurait payé de son sang la résurrection, il aurait pu prononcer la parole d'agonie : *Consummatum est!*

Pour la cour d'Autriche, il n'y a pas eu de désappointement. Ce sacre était plus pour elle une affaire politique qu'un acte de dévotion; elle savait

bien qu'elle ne s'adressait pas à un peuple dont la foi est robuste, et qui croit fermement ce que croyaient ses pères; elle se proposait le seul but qu'elle a atteint : l'empereur s'est montré à des sujets qui ne le connaissaient pas et qui l'ont accueilli avec une faveur marquée. Sa douce physionomie, son air de souffrance, les bienfaits répandus sur son passage, l'amnistie qui a suivi le couronnement, lui ont concilié les esprits; c'est là une heureuse conséquence d'une politique habile, qui ne laisse maintenant échapper aucune occasion de plaire à l'Italie; entre autres heureuses inspirations de cette année, le gouvernement a eu celle d'encourager les arts. Les résultats de cette protection éclairée ne se sont pas fait attendre.

Le palais de Brera est le Louvre de Milan ; mais, avec ses minces colonnes, il représente assez médiocrement un temple des arts. C'est là qu'a eu lieu l'exposition de peinture et de sculpture, pour laquelle le gouvernement avait fait de nombreuses commandes. Cette exposition a été remarquable, non par la beauté d'œuvres hors de ligne, mais par l'ensemble des productions qui attestent que dans les arts un remarquable mouvement vient de s'opérer en Italie. Il y a eu vraiment cette année concours de bonnes intentions et de louables efforts, et ce mouvement donne les plus heureuses espérances. On peut croire qu'en matière d'art, l'Italie n'a pas dit son dernier mot, comme on l'a si souvent répété, et que, sur cette terre de tant de chefs-d'œuvre, qui paraissait épuisée, peut s'élever une nouvelle et glorieuse moisson. Mais rien n'est réalisé encore, et le pinceau de Raphaël et le ciseau de Canova attendent toujours des héritiers. Ces héritiers viendront peut-être. Que ne doit-on pas attendre, surtout en Italie, de l'émulation et du travail?

Les toiles et le marbre, réunis au palais de Brera, étaient venus de Venise, de Parme, de Florence, de Turin, de Vérone. Ce qu'il fallait d'abord louer dans tous ces ouvrages, grands ou petits, c'étaient l'élégance et la facilité de l'exécution; ce qu'il fallait blâmer, c'était l'absence du style. Les Italiens, ceux qui manient le pinceau comme ceux qui manient la plume, produisent avec si peu d'efforts, ils ont un penchant si vif à l'improvisation, qu'ils prennent rarement le temps de marquer leur œuvre d'un cachet original. C'est qu'en effet l'originalité est moins souvent un don naturel que le prix de la réflexion profonde, de l'étude persévérante. Combien de grands maîtres, de la plume ou du pinceau, ont commencé par être imitateurs, et ne se sont dégagés qu'après d'innombrables tâtonnemens des langes de l'imitation pour s'élever au sublime de l'originalité. Les artistes italiens ne tâtonnent pas; leurs plumes et leurs pinceaux ne rencontrent pas d'obstacles et courent sans cesse comme sur des faces unies; de là absence du style. Ils ne se donnent même pas la peine de créer un sujet; ils en adoptent un tout trouvé; c'est pourquoi l'on dirait qu'une exposition italienne est une exposition de trois sujets mis au concours, savoir : Torquato et Éléonore d'Este, Ugolin et ses enfans, et le Bambino.

Outre ces trois sujets traités de toutes les manières, retournés de toutes les façons, il y avait cette année au palais de Brera (et c'est en quoi Brera

ressemblait au Louvre ; ce n'est pas par le beau côté ) abondance de portraits. C'étaient à Milan, comme à Paris, d'insignifiantes figures, sans la moindre poésie ; à Milan comme à Paris, l'individualisme bourgeois régnait en maître, et se pavanait, avec ou sans cravate, dans des cadres dorés.

Malgré l'infériorité des œuvres, même les plus remarquables, de celles même du Vénitien Hayès, qui attiraient l'attention de la foule, et dont l'*Odalisque* est à celle de M. Ingres ce que le talent est au génie, cette exposition, je le répète, est du plus favorable augure, et l'on peut tout espérer, si l'essor ne se ralentit pas, et surtout si le gouvernement ne se retire pas de la partie, et persévère dans ses efforts pour amener sur la grande route le char embourbé dans les chemins de traverse.

J'étais à la veille de mon départ ; je sortais du palais de Brera, une visite me restait à faire.

Pendant quinze jours, j'avais vu tant de princes qui se montraient complaisamment à la foule, et que la foule applaudissait, que je regardai comme un devoir pieux d'aller visiter dans sa studieuse retraite, où il se dérobait aux regards, un homme qui est un prince aussi, et prince dans un royaume plus vaste que les états héréditaires, prince dans le domaine de la poésie. Par curiosité, j'avais suivi la foule dans ses admirations bruyantes ; par sympathie, j'allais porter mes hommages à l'autel solitaire et délaissé. Qui d'ailleurs avait fait le meilleur choix ? la foule s'était attelée au char de ces puissans du monde, qui doivent leur élévation au hasard de la naissance, qui ne sont pas grands par eux-mêmes, qui emportent avec eux dans la tombe leur puissance et même leur nom, qui ne sont en possession que de l'heure présente et fugitive. Moi, j'allais saluer un de ces hommes, rois par l'intelligence, et enfans de leurs œuvres, qui, s'ils n'ont pas au front une couronne ducale, y portent le sceau de l'inspiration ; qui, s'ils n'ont pas les éclatans triomphes du moment, que dispense la foule, ont au moins les siècles pour eux ; j'allais saluer Manzoni.

Au moment où je me présentai chez M. Manzoni, il arrivait avec sa famille de la campagne, où il avait passé à peu près tout le temps des fêtes. Le poète avait préféré l'air des champs, le spectacle de la belle nature et les joies calmes de l'intérieur, aux illuminations, aux bals, aux revues, aux exercices militaires.

Puisque cela est aujourd'hui en usage, que l'on s'occupe presque autant de la personne d'un écrivain illustre que de ses œuvres, je dirai que M. Manzoni est de taille moyenne, qu'il a les cheveux déjà grisonnans, l'œil vif, le front haut, le nez aquilin, et que dans sa physionomie respire à un degré extrême la finesse italienne. J'ajouterai, ce qui est un point important dans les biographies contemporaines, que M. Manzoni est fort riche pour un poète, qu'il a maison de ville et maison des champs, et que je l'ai vu descendre de sa calèche. M. Manzoni parle le français à merveille, et s'il a un léger accent, ce n'est pas l'accent d'un étranger, mais celui d'un habitant de nos provinces du midi. Il me reçut dans sa bibliothèque et m'honora d'une longue conver-

sation où je recueillis bien des observations ingénieuses et profondes, mais moins sur l'art, dont il aime peu à parler, que sur la politique à laquelle, après des digressions, il revient toujours. L'auteur des *Fiancés* ressemble sur ce point à celui des *Méditations;* et s'il n'était pas d'un pays où toute carrière politique est fermée depuis long-temps, il se serait lancé dans la lice, il aurait dédaigné la muse pour les affaires publiques, oubliant que la muse est égoïste, qu'elle exige qu'on se consacre tout entier à elle, et qu'elle se venge d'une négligence par une infidélité. Mais il y a cette différence entre M. Manzoni et M. de Lamartine, que notre illustre compatriote ne descend guère aux détails, plane sur la cime des questions, voit un peu les choses comme dans un mirage, tandis que le poète italien va facilement de la théorie à la pratique, entre dans le vif de la réalité, et je l'ai vu avec étonnement juger notre situation politique, qu'il voit de si loin et à travers les rares journaux auxquels la censure ouvre les portes de Milan, avec une netteté et une précision que ne déploient pas bien des gens qui voient les affaires de près et les touchent pour ainsi dire du doigt. M. Manzoni devine les motifs des choses, et il prévoit les conséquences; il caractérise les hommes d'un mot; il dit de M. Molé: C'est un ministre.

Dans le cours de la conversation, M. Manzoni m'avait dit plusieurs fois, et en appuyant, lorsque ma curiosité l'interrogeait sur ses œuvres futures, que l'heure du repos avait sonné pour lui; je m'étais permis de sourire et de douter, et le lendemain je lui adressai le sonnet suivant:

## A MANZONI.

Plus d'inspirations sublimes et fécondes!
Quoi! tu n'appelles plus la muse à ton secours;
Tes chants ne montent plus vers le maître des mondes,
Le poète se tait..., mais c'est pour quelques jours.

Quand un fleuve s'abîme en des grottes profondes,
Et semble enseveli, ce n'est pas pour toujours
Qu'en ce lit ténébreux il veut traîner ses ondes;
Bientôt sous le soleil il reprendra son cours.

Ainsi, depuis long-temps, poète, ta pensée,
Que tu nous envoyais brillante et cadencée,
Se cache en un séjour où ne vont pas nos yeux;

Mais elle sortira plus forte et rajeunie;
De nouveau devant tous s'épandra ton génie,
Ce fleuve aux flots si purs et si mélodieux!

Quand M. Manzoni reçut cet humble et imparfait hommage de vassal à suzerain, j'avais déjà perdu de vue les flèches du Dôme, et j'étais emporté vers Paris.

PAULIN LIMAYRAC.

# BULLETIN.

C'est contre M. Dupin que la coalition dirige, depuis quelques jours, toutes ses attaques. M. Dupin est-il ministériel? Nullement; mais M. Dupin a refusé de se déclarer d'avance pour la coalition, de se vouer à elle sans trop savoir ce que demandera la coalition dans la chambre, et à laquelle de toutes les opinions bariolées qui la composent elle donnera elle-même la préférence. Est-il rien de plus inconstitutionnel, de plus déloyal, de plus lâche (car c'est l'épithète qu'on emploie de préférence dans la coalition), que la conduite de M. Dupin? Comment ne pas écarter de la présidence un député qui se refuse à adopter les vues de l'opposition, et qui se demande d'abord si ses principes à lui seront mieux pratiqués, quand les portes du pouvoir auront été brisées pour donner passage à la foule composée de doctrinaires, de légitimistes et de membres de la gauche et du tiers-parti, qui constitue la coalition. Aussi voyez comme les doctrinaires, donnant un libre cours à leurs vieilles rancunes, parlent aujourd'hui de M. Dupin! A-t-on bien osé, disent-ils, parler de l'indépendance, de la fermeté et du désintéressement de M. Dupin? Ose-t-on nous dire que M. Dupin, durant sept présidences consécutives, a si bien maintenu son impartialité, que nous seuls nous ayons élevé la voix contre lui dans la chambre? Nous dira-t-on, en faveur de son désintéressement, qu'il a refusé huit fois le ministère? Qu'importent toutes ces choses? nous ne soutiendrons pas moins que M. Dupin est un ambitieux, un courtisan, un flatteur de tous les partis, et nous avons, à ce sujet, des révélations terribles à opposer aux faits connus! Et le parti doctrinaire se met aussitôt à rédiger, en plusieurs articles, un acte d'accusation formel, qui ne contient rien de moins que les charges suivantes, présentées sous forme de réquisitoire.

Primo, dit M. Duvergier de Hauranne, l'auteur de ce procès, M. Dupin doit se souvenir de l'impression que laissa la scène qui eut lieu dans son cabinet, au moment des journées de juillet, quand M. Dupin voulait changer la fameuse protestation rédigée par M. Thiers, « en une consultation sur la légalité des ordonnances. » Nous ne répondrons pas pour M. Dupin, que, dans son ca-

binet d'avocat, il était jurisconsulte et non député, et que, puisqu'on venait l'y consulter, c'était sans doute une consultation qu'on voulait avoir. Il n'y a que l'esprit de parti pour dénaturer de telles choses, et surtout pour se taire sur la nature de la consultation qui était tout-à-fait contraire aux ordonnances, et qui imposait, par conséquent, à M. Dupin l'avocat, signataire de cette pièce, l'obligation d'agir comme député, selon les principes qu'elle consacrait. En fait de protestation, nous avons eu, deux ans, en notre possession, l'original de la protestation des députés, écrit de la main de M. Guizot, et nous dirions facilement où il se trouve. Cette protestation renfermait les assurances de dévouement les plus formelles pour Charles X et sa famille, et ces élans de royalisme en furent effacés, au moment de sa publication, par une autre main que celle de M. Guizot. Ce sont là des faits anciens et hors de propos, sans doute; mais on pourrait s'étonner à bon droit que les doctrinaires en réveillent le souvenir, et leur supposer une grande maladresse, si l'on ne savait à quel point la passion et la haine frappent les hommes d'aveuglement.

En second lieu, les doctrinaires reprochent à M. Dupin d'avoir fait preuve d'une versatilité peu commune, en soutenant une opinion et en l'abandonnant ensuite. Mais est-ce donc M. Dupin qu'on voit fraterniser aujourd'hui avec M. Garnier-Pagès et M. Mauguin? Est-ce M. Dupin qui s'est coalisé avec les partisans de la réforme électorale et de l'abolition des lois de septembre? Est-ce lui ou le parti doctrinaire qui propose de porter M. Odilon Barrot à la vice-présidence de la chambre? En vérité, on croit rêver à la vue de tant d'audace, de tant d'oubli de soi-même, et d'un tel mépris pour les faits les mieux avérés!

Le troisième article du manifeste porte que M. Dupin est un courtisan ardent et décidé, et, là-dessus, les doctrinaires citent ses discours sur le domaine privé et sa brochure en faveur des apanages. D'abord, ici, les attaques des doctrinaires se contredisent, et M. Dupin, accusé plus haut de manquer de courage pour soutenir ses opinions, est relevé de cette accusation par les doctrinaires eux-mêmes, qui ne nieront pas qu'il fallait quelque fermeté pour combattre une opposition aussi vigoureuse que celle qui se fit contre la loi d'apanage. M. Dupin n'a pas reculé, et assurément il ne s'est pas montré courtisan de la chambre du moins, en la combattant sur ce point; mais que dire des doctrinaires partisans de la loi d'apanage, qui font un crime à M. Dupin de l'avoir soutenue? Quelle discussion! quelle polémique! Il faudrait sortir soi-même des bornes d'une polémique décente pour la qualifier.

Enfin, M. Dupin est accusé par les doctrinaires d'avoir servi, pendant toute la session dernière, le ministère actuel, et de le soutenir encore quand il est attaqué *par toutes les opinions libérales et honnêtes*. Mais les doctrinaires, qui ne sont pas versatiles, eux, qui ne changent jamais, soutenaient bien eux-mêmes ce ministère dans les premiers mois de la session; ils le soutenaient hautement contre leurs alliés d'aujourd'hui, tandis que M. Dupin,

renfermé dans ses devoirs de président, se bornait à assister à cette lutte. En ce temps-là, M. Duvergier disait, le jour même où M. Dupin maintenait avec fermeté la parole à M. Thiers, malgré les murmures des doctrinaires : « Je vois sur le banc des ministres des hommes auxquels la confiance publique a, dès le lendemain de la révolution de juillet, remis le soin de faire respecter la révolution au dehors et de la consolider au dedans. » Alors M. Duvergier de Hauranne et ses amis du *Journal Général* connaissaient M. Molé et M. de Montalivet comme ils les connaissent aujourd'hui, et ils ne les traitaient pas d'*ultras*, comme ils l'ont fait hier si bouffonnement dans leur feuille. Alors ils ne trouvaient pas mauvais que le président de la chambre, fidèle à son véritable rôle, se dispensât de prêcher une croisade contre un cabinet qu'ils soutenaient eux-mêmes. Alors aussi, toujours ardens, toujours injurieux contre leurs adversaires, ils traitaient de pensées criminelles, de mauvaise queue de la révolution et de passions mauvaises, toutes ces opinions qu'ils nomment libérales et honnêtes aujourd'hui. Admirons encore une fois ce dévergondage de parti, qui confond dans ses termes laudatifs et approbateurs les opinions les plus opposées, pourvu qu'elles concourent au renversement de ce qu'on hait: le suffrage universel, l'intervention, l'abolition de la législation de septembre, et jusqu'aux principes de la république et de la monarchie absolue, qui figurent aussi comme auxiliaires dans le faisceau de la coalition!

Qu'a fait M. Dupin qu'on menaçait, depuis quelque temps, d'écraser sous le poids de ces terribles révélations? Il a répondu, en s'adressant aux électeurs de son arrondissement, que les différens partis de la coalition lui ayant annoncé qu'il n'aurait leurs voix pour la présidence qu'en déclarant comment il agirait dans l'adresse, et qu'en adoptant les opinions de M. Duvergier, il avait refusé, avec indignation, un semblable *marché*. « Que chacun vote comme il lui plaira, a dit M. Dupin, je ne prétends pas gêner les suffrages; mais, député avant tout, j'entends garder ma liberté. Je monterai à la tribune si bon me semble, quand il en sera temps; mais je ne monterai pas sur des tréteaux! » Faisons ici une remarque que n'a pas voulu faire M. Dupin; c'est qu'en lui adressant ces sommations, la coalition n'entendait que lui enjoindre d'accéder à ses vues, et le forcer d'aider, du haut du fauteuil de la présidence, à renverser le ministère. On parle d'impartialité. Il s'agit bien pour la coalition d'avoir un président impartial! Que ferait-elle, je vous prie, d'un tel président? Ce qu'il lui faut, c'est un allié de plus; et M. Dupin, qui a toujours tenu la balance égale, n'est pas son fait. A la bonne heure, M. Guizot ou M. Odilon Barrot. Voilà des présidens impartiaux, et bien étrangers aux intérêts de la coalition, surtout M. Guizot. Lisez plutôt ses derniers écrits.

N'est-ce pas d'ailleurs une dérision que de demander à M. Dupin ce qu'il pense et ce qu'il fera? De telles questions peuvent s'adresser à M. Guizot, à M. Duvergier de Hauranne, à M. de Rémusat, quand on les voit conférer sur leurs intérêts communs avec M. Thiers, avec M. Passy, avec M. Mau-

guin et avec M. Odilon Barrot; quand on les voit déclamer contre les écrits de M. Fonfrède qu'ils ont appelé à Paris pour écrire sous leur patronage; quand on les voit repousser les principes d'aristocratie dont ils se faisaient honneur, et quand ils s'écrient, pas plus tard qu'hier : « Les hommes qui ont combattu dans des rangs différens ont pu se voir et s'expliquer, et à leur grande satisfaction, ils se sont aperçus *qu'ils étaient bien moins séparés qu'ils ne l'avaient supposé.* » Ainsi, sur un simple soupçon que vous émettez vous-mêmes, et que vous émettez injustement, sur une accusation non fondée de versatilité et de changement d'opinion, vous traitez M. Dupin d'homme abominable et bon à jeter aux gémonies, tandis que vous-mêmes, vous vous rapprochez de ceux que vous aviez combattus, et que vous avouez n'être plus séparés d'eux. M. Guizot aura dit, au 6 septembre, de M. Thiers, en levant les mains au ciel : « Jamais la politique de M. Thiers ne sera la mienne ; » et aujourd'hui on viendra nous annoncer que M. Guizot s'est aperçu qu'il pense tout comme M. Thiers, sans qu'il y ait un mot à dire là-dessus à ceux qui ont des anathèmes si violens pour les autres ! M. Duvergier aura écrit en 1837, dans le *Journal de Paris*, que l'ennemi commun, c'était M. Thiers et ses amis, contre lesquels il fallait se réunir; et il écrira, en 1838, dans le *Journal Général*, sans qu'on ait le droit de le blâmer, que l'ennemi commun contre lequel il faut se coaliser, avec M. Thiers et avec ses amis, ce sont M. Molé et ses collègues ! M. Duvergier ose après cela s'écrier « que les doctrinaires ont la rare audace de s'honorer de leurs antécédens. » Rare audace, en effet, nous ne le nierons pas !

M. Dupin, qu'on traite avec tant de dédain dans le parti doctrinaire, n'a rien de semblable à se reprocher. Il a soutenu constamment les mêmes principes; mais on l'a vu apporter, à la présidence, la tolérance que doit à toutes les opinions représentées dans la chambre celui qui est chargé de leur maintenir les moyens de se produire à la tribune. Quant aux questions qui lui ont été adressées, ceux qui les ont faites auraient pu eux-mêmes se répondre que M. Dupin combattra la réforme, l'intervention, qu'il ne demandera pas l'abrogation des lois de septembre, qu'il sera pour l'exécution loyale et honorable des traités, et pour le maintien de toutes les libertés de la France, qu'il ne confond ni avec la licence, ni avec l'impunité que réclament pour eux les partis. M. Dupin a souvent exposé ces opinions, et elles ne se sont altérées, que nous sachions, par aucun contact, par aucune alliance avec les opinions contraires. Si sa dignité lui défendait de subir un interrogatoire hautain, le sentiment intime de sa conscience ne l'oblige pas à se réfugier dans des réticences, comme font ses adversaires qui font mystère de tout, même de leur candidat à la présidence, sans doute, parce qu'ils en ont plusieurs de couleurs très différentes à mettre en avant, selon l'occurrence et selon le besoin. Pour M. Dupin, on compte l'écarter, en le présentant comme un candidat ministériel; à quoi M. Dupin a répondu d'avance en disant qu'il ne peut pas y avoir de candidature ministérielle

sous l'empire de la Charte de 1830, qui a rendu à la chambre la nomination directe du président. On ne traitera pas moins M. Dupin de ministériel, titre qu'on lui ôterait bien volontiers s'il daignait accepter un ministère des mains de la coalition.

Veut-on encore quelque autre exemple de la manière loyale dont le parti doctrinaire traite ses adversaires? Une brochure, intitulée *le Roi règne et peut gouverner*, a été publiée par un anonyme. Cette brochure trahissait l'inexpérience de l'auteur, et, au milieu d'une certaine abondance d'idées, apparaissait une ignorance presque complète des affaires pratiques et du mécanisme de notre organisation constitutionnelle. Aucune des feuilles qui défendent l'ordre ou le gouvernement contre la coalition, n'avait publié une seule ligne en faveur de cette brochure. Un matin, le journal de M. Duvergier de Hauranne annonce qu'il y a reconnu toutes les idées de M. Fonfrède, idées que M. Duvergier et ses amis connaissent mieux que personne, et pour cause! Mais la feuille des doctrinaires ne s'en tient pas là. Jugeant le ministère d'après leurs propres antécédens, ils déclarent qu'ils ne peuvent croire que cet écrit soit une œuvre isolée. Informations prises, le *Journal Général* annonce donc que la brochure a été imprimée aux frais du ministère de l'intérieur, qui l'a fait distribuer.

Le *Moniteur Parisien* a déclaré le lendemain que cette assertion est fausse, et que le ministre de l'intérieur n'a connu l'existence de cette brochure que par les journaux. En même temps, l'auteur, M. H. Blondet, a adressé aux journaux une lettre où il déclare qu'il n'a *jamais* vu ni M. le ministre de l'intérieur, ni ses collègues, ni une seule personne attachée à une administration publique, ajoutant que la brochure a été imprimée à ses propres frais. Mais les doctrinaires ne se tiennent pas pour battus. Grace à leur maxime qu'un fait faux doit se soutenir jusqu'au bout, et sous toutes les faces, ils répondent au *Moniteur Parisien* qu'un grand nombre d'exemplaires de la brochure de M. Blondet a été vu au ministère de l'intérieur, fait faux et nié par tous ceux à qui il appartient de le faire, et ils ajoutent que le ministère a dû connaître l'existence de la brochure autrement que par les journaux, puisqu'on lisait le 10, dans le *Moniteur Parisien* : « Il vient de paraître, sous le titre : *le Roi règne et peut gouverner*, une brochure de M. H. B. Se vend chez l'auteur, rue du Helder, 23. Prix : 2 francs. »

D'abord le *Moniteur Parisien* est un journal, et, en supposant que le ministère s'occupe des *annonces* et des *réclames* d'un journal, ce serait donc par un journal qu'il aurait appris l'existence de la brochure. Mais ou le *Journal Général* se moque en donnant cette importance à de pareilles insertions, ou il trouve qu'elles engagent le journal qui les admet, et alors que penser d'une annonce faite en lettres énormes, dans son numéro du 12, dans le même numéro où il attaque le *Moniteur Parisien*, pour avoir annoncé, en deux lignes, la brochure de M. Blondet. Nous parlons de l'annonce du *Journal du Peuple*, fondé, selon la magnifique publication du *Journal Général*,

par MM. Audry de Puiravaux, Arago, La Mennais, Dupont de l'Eure, général Subervic, Lafayette, Larabit, de Ludre, Eusèbe Salverte, Voyer d'Argenson, Thiars, etc., et rédigé par les hommes politiques et les littérateurs les *plus honorablement connus*, dit le *Journal Général*, qui se fait ici l'écho et le prospectus bénévole de toutes les nuances républicaines! Or, puisque le journal doctrinaire affirme encore, le lendemain du jour où cette annonce a eu lieu dans ses pages, que, quand une feuille comme le *Moniteur Parisien* annonce un livre politique, on ne fera croire à personne que l'ouvrage n'est pas protégé par M. le ministre de l'intérieur, nous devons croire qu'une annonce développée et complète, comme est celle du *Journal du Peuple*, indique une protection tout-à-fait avouée, en faveur d'une feuille républicaine.

Nous ne nous arrêterons pas à la brochure de M. Blondet, que le *Journal Général* déclare encore aujourd'hui avoir été élaborée dans les *officines* du ministère de l'intérieur. Cette polémique imprudente, tout à l'avantage de l'opposition, ne devrait être abordée par les feuilles qui défendent nos institutions contre leurs adversaires, que pour être blâmée par elles. Le pouvoir ne peut que s'affaiblir dans ces discussions; et quelque prudence qu'on y mette, ses ennemis savent toujours travestir les argumens qu'on leur oppose, et les confondre avec ceux des écrivains qu'on s'est donné la tâche de réfuter. Nous prouverions au besoin que ces discussions se renferment dans le cercle étroit de quelques coteries, et qu'à dix lieues de Paris, elles ne sont pas comprises. La polémique que M. Fonfrède lui-même fait à Bordeaux, n'est guère qu'une correspondance directe avec les sophistes de Paris, et ses écrits traversent tous les départemens intermédiaires, sans y occuper l'attention. Nous nous ferions donc un devoir de garder le silence sur une autre brochure, intitulée *De la Prérogative royale*, et due à M. Alph. Pepin, s'il n'y était question que très brièvement de la *prérogative royale*, que personne n'entend sérieusement contester, même ceux qui la contestent le plus haut, et que personne non plus ne songe à étendre au-delà des limites fixées par la constitution, le roi et les ministres moins que personne.

M. Pepin a porté son examen sur plusieurs questions plus sérieuses, parce qu'elles sont plus réelles, et qu'elles touchent aux affaires, tandis que la question principale de son écrit touche à une vague et insaisissable théorie. Les détails qu'il donne sur la formation du cabinet du 15 avril, offrent beaucoup d'intérêt. On voit que M. Guizot essaya, dans la crise qui eut lieu, de former un cabinet homogène, composé de M. Duchâtel, de M. Guizot, de M. Persil, de M. de Montebello, de M. Rémusat, et que ce ministère ne se trouva pas viable. On voit encore que, quelques semaines avant la chute du ministère du 22 février, M. Guizot fit une démarche personnelle auprès de M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, et que dans une conversation animée où il s'exprima nettement sur les choses et sur les personnes, il s'étendit sur M. Thiers, qu'il nomma le *fléau du pays*, paroles qui s'accordaient, du reste, avec l'atti-

tude du parti doctrinaire dans la chambre, et avec les accusations portées à la tribune, contre M. Thiers, par M. Duvergier de Hauranne. Toute l'histoire de cette époque, rapportée par M. Pepin, offre un intérêt qui n'est pas seulement un intérêt de curiosité, car elle montre avec quelle facilité les doctrinaires prennent et abandonnent les hommes, et elle prouve que, s'il est bon de ne pas trop s'affecter de leur désapprobation et de leurs injures, il est prudent de ne pas prendre trop au sérieux leurs éloges et leurs marques d'estime. Quand à la question de prérogative royale, nous ne voyons pas qu'elle soit défendue d'une manière inconstitutionnelle dans cet écrit, dont l'auteur nie formellement que le roi fasse dominer sa volonté sur celle des ministres. Nous citerons ses paroles : « Le cabinet actuel, dit M. Pepin, est sans volonté, sans pensée personnelle ; il est servile. Mais quelle preuve en donnez-vous? Quelle preuve pouvez-vous en donner? Avez-vous assisté au conseil? Avez-vous écouté derrière une porte les discussions de chaque jour entre le prince et les conseillers de la couronne sur toutes les questions intérieures ou extérieures? En quoi donc ce ministère est-il moins libre que ceux qui l'ont précédé? Quand vos amis avaient l'honneur d'être conseillers du roi, est-ce qu'il y eut jamais dans leurs relations avec la couronne cette superbe contenance dont vous faites tant de bruit à l'heure qu'il est? Disiez-vous alors à la couronne plus qu'aujourd'hui ce que vous appelez de *dures vérités?* Parliez-vous ce langage si fier, qui vous relève si haut aux yeux de l'opposition? Enfin les ministres d'autrefois étaient-ils moins d'accord avec le roi que les ministres d'aujourd'hui? Non; Dieu merci, à toutes les époques, depuis le 13 mars, il y a toujours eu harmonie entre la couronne et ses ministres. La seule différence est peut-être qu'aujourd'hui la couronne n'est plus *forcée* d'intervenir pour de misérables querelles d'intérieur, comme cela est arrivé trop souvent à certaines époques de rivalités personnelles entre les membres du conseil. »

L'unité est, en effet, la force du cabinet du 15 avril. Elle manquait aux cabinets du 11 octobre, du 6 septembre, et c'est ce qui a causé leurs modifications et leur chute. Il semble maintenant que l'opposition, instruite par l'exemple du ministère, s'essaie à adopter cette unité si nécessaire; mais on conviendra qu'après n'avoir pu l'introduire au pouvoir entre collègues, on a mauvaise grace à vouloir l'établir entre des partis qui professent des opinions différentes. Le ministère a l'unité des principes; l'opposition n'aurait que l'unité des intérêts, si elle en avait une. C'est assez peut-être pour renverser quelque jour, par surprise, un cabinet, mais assurément ce n'est pas assez pour en constituer un durable.

Nous lisons dans *le Constitutionnel* que la polémique de la *Revue de Paris* manquait d'esprit, il y a huit jours. *Le Constitutionnel* nous permettra de lui dire qu'il tient là un langage de parvenu étonné de ce qu'il possède, et qu'il est bien fier d'avoir quelque esprit depuis quinze jours, après six longs

mois de disette. Nous attendons *le Constitutionnel* au printemps, à la saison des eaux, où l'esprit d'autrui, dans lequel il se carre, le laissera dans son indigence habituelle.

— Les poètes et les romanciers nous ont conté tant de fois les prouesses des ménestrels et des troubadours, les peintres ont montré si souvent ces docteurs en gaie science groupés sous les murs d'un gothique et noble manoir demandant l'hospitalité, chantant des lais et des romances, que je crois au moins inutile de vous donner de nouveaux détails sur des choses que vous connaissez si bien. Ces musiciens ambulans voyageaient à pied; les plus habiles montaient le destrier qu'un généreux châtelain leur avait donné pour prix de leurs jolies chansons. La troupe concertante était peu nombreuse: trois ou quatre virtuoses pérégrinaient ensemble, quelques singes complétaient cette société d'artistes. Le temps des troubadours est bien loin de nous; mais, non, ces joyeux professeurs parcourent toujours la France, comme autrefois, ils partent des contrées méridionales, et viennent faire entendre leurs chants aux Normands, aux Bretons. A toutes les époques l'art a produit les mêmes effets, les hommes ont fait les mêmes choses en suivant le progrès que le temps et l'expérience ont amené dans la science. Nos troubadours sont mieux exercés, ils n'usent plus leur chaussure, ils se font voiturer en carrosse.

Figurez-vous un petit conservatoire, quarante chanteurs logés, classés diatoniquement dans un immense coche, ou si vous l'aimez mieux, dans une petite salle suspendue sur des essieux, et que des chevaux font rouler plus ou moins rapidement en suivant les diverses modifications du *largo* et de l'*allegro*. Figurez-vous cette troupe chantante, ayant son chef en tête comme le *président* placé sur le strapontin d'un omnibus. Ce maître est au piano, quelquefois il s'arme d'un violon, il donne le signal, attaque un chœur, et le conservatoire ambulant charme les ennuis de la route en exécutant d'excellente musique. On a vu des gondoles vénitiennes porter une société de virtuoses dont les concerts faisaient retentir les échos du Lido ou du quai des Esclavons, mais ces gondoles n'étaient équipées et mises en mer que pour quelques heures de promenade. Le conservatoire dont je vous parle est armé pour les voyages au long cours; il marche, il roule, il trotte, il va comme le juif errant, sur les grandes lignes comme dans les chemins de traverse, il s'arrête dans les villes pour donner ses concerts, il exécute les morceaux étudiés pendant le trajet d'un pays à un autre, son répertoire s'augmente à mesure que la course se prolonge.

Le concert arrive tout prêt, tout organisé; la seule chose que ce conservatoire demande, c'est un abri. Si dans certaines localités il ne rencontre pas une salle convenable, c'est dans l'église du village qu'il ira pendre sa bannière. Il chantera des messes, des vêpres, des motets. D'autres fois il ira se loger dans la salle des spectacles, dans le réfectoire d'un collége ou dans le lieu des

séances d'un conseil municipal. Comme l'Arabe, il peut s'arrêter à tous les instans, et planter sa tente en tout lieu. L'itinéraire est marqué pour aller en avant, mais une députation des pays voisins fait changer cet ordre de route; on va louvoyer à droite, à gauche, verser les bienfaits de l'harmonie sur tous les points.

Cette institution de troubadours a été fondée dans un but religieux. C'est un pèlerinage qu'elle accomplit, pèlerinage d'artiste et de chrétien. La troupe se propose de parcourir l'Europe musicale, pour aller enfin exécuter une messe à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, et recevoir la bénédiction du souverain pontife. Tous les exécutans sont de pauvres montagnards des environs de Bagnères, je dis pauvres, parce que ce n'est que sur un certificat de pauvreté complète que M. Bagnéris, amateur de musique très distingué, veut bien admettre, parmi ses disciples, des jeunes gens doués d'une belle voix. Une idée religieuse et philantropique l'a porté vers cette entreprise, il a voulu se charger de l'éducation et de la fortune de la famille qu'il s'est formée. Les conservatoires italiens ont eu la même origine, leurs anciennes dénominations le prouvent; l'un avait pour titre de *I Mendicanti*, l'autre de *I Poveri di Giesu Cristo*. Les heures du travail sont réglées au son de la cloche, dans cette psallette nomade; les troubadours ont un costume élégant et pittoresque, costume qu'ils façonnent eux-mêmes de leurs propres mains. S'ils ne sont point encore arrivés à Paris, c'est qu'ils ont demandé plusieurs jours de repos pour renouveler leur toilette, et se montrer en grand uniforme, comme les soldats un jour de revue solennelle.

Parmi ces quarante musiciens sont des enfans qui tiennent les parties de soprane. Un chœur est comme un buffet d'orgue; il faut qu'il présente des tuyaux de toutes les tailles. Les ténors, les basses, toutes les voix enfin sont de la plus belle qualité. L'exécution de ces choristes montagnards est très remarquable sous le rapport du sentiment et de l'ensemble. Nous pourrons en juger bientôt; le conservatoire basque va bientôt faire flotter sa bannière dans la rue Vivienne, et faire connaître ses exercices aux nombreux habitués du concert Musard.

THÉATRES. — OPÉRA-COMIQUE. — M. Rousselot, jeune musicien qui avait fait ses premières armes au Conservatoire, où l'on a exécuté une fort belle symphonie de sa composition, vient de débuter avec succès dans la carrière dramatique. *Zurich*, tel est le titre de l'opéra-comique dont il a fait la musique; opéra d'une trop petite dimension pour admettre des morceaux d'une haute portée, et tels que M. Rousselot pourrait nous en donner. On a cependant remarqué dans cet ouvrage d'heureuses mélodies, un style élégant; l'air du volontaire espagnol, la romance chantée par Jansenne, ont été couverts d'applaudissemens. Le livret est un des plus faibles qui aient paru sur ce théâtre depuis *les Pontons de Cadix*. Si je rappelle cette pièce, dont le sujet est espagnol, c'est que Zurich est en

Espagne. Zurich est un soldat de l'armée française, et non pas une ville; cette circonstance permet de placer ce même Zurich dans la Castille sans enfreindre les lois de la géographie. Zurich, sergent, a sauvé l'honneur d'une riche héritière qui lui est promise en mariage à cause de ce service. Mais Zurich a promis sa foi à Lisbeth, jeune fille suisse, qui, par une singulière rencontre, est femme de chambre de l'héritière. Quand le capitaine, amoureux de cette noble castillane, fait l'énumération des hasards qui ont amené Lisbeth dans l'hôtel que Zurich est sur le point de posséder, je me suis rappelé l'argumentation de Cyrano de Bergerac : « L'Europe est la plus belle partie du monde; Paris est la plus belle ville de l'Europe; le collége de Beauvais est le plus beau collége de Paris; ma chambre est la plus belle du collége de Beauvais; je suis le plus bel homme de ma chambre; donc je suis le plus bel homme du monde. »

Dès la première scène on connaît le dénouement; on voit que ces deux paires d'amans vont faire un chassé-croisé pour se mettre en face de leur fiancée respective. Un volontaire espagnol vient pourtant se jeter à travers ce quatuor concertant, mais il le fait d'une manière si innocente qu'il n'en trouble pas l'harmonie. Ce livret est l'œuvre de début de M. Ferté.

Sans doute un jour il fera mieux.

— Le répertoire du théâtre de la Renaissance vient de s'augmenter d'une petite comédie, intitulée *les Parens de la Fille*. Nous disons comédie, vaudeville sans couplets serait le mot propre. Les parens de la fille sont deux époux qui ont passé des querelles de ménage à la séparation volontaire. Un riche parti qui se présente pour leur fille les oblige à feindre momentanément l'un pour l'autre la tendresse la plus vive; car le père du jeune fiancé, M. Girardot, professe sur les devoirs conjugaux une sévérité inexorable. Peu à peu l'amour transforme en réalité la comédie jouée par l'intérêt, et le hasard, aidant la tendresse renaissante, amène entre les époux une réconciliation complète. MM. Arvers et Davrecourt ont brodé sur ce canevas des scènes fort insignifiantes. Bardou, dans le rôle de Girardot père, s'est montré l'acteur plein de verve que l'on applaudissait au Vaudeville.

— L'Opéra doit donner samedi 22 décembre une représentation solennelle au bénéfice de la veuve de Lafont, ce modeste chanteur dont la perte inopinée a excité de si justes regrets. Les conditions des règlemens, relatives à la pension des artistes, allaient se trouver remplies pour Lafont, quand il mourut subitement. Cette circonstance, jointe à la composition du spectacle, rend la solennité de samedi doublement intéressante, et nous ne doutons pas que le public ne s'associe aux artistes, pour offrir à la mémoire de Lafont le tribut de sa reconnaissance.

— On parle beaucoup depuis huit jours de l'arrivée à Paris de M^lle^ Garcia et de M Ch. de Bériot. M^lle^ Garcia rappelle, dit-on, en tous points sa sœur par sa figure et par sa voix. On dit des merveilles de son chant, formé de bonne

heure aux leçons de Garcia et de M^me^ Malibran. C'est hier samedi que le public a fait la connaissance de ce jeune talent en compagnie de M. de Bériot, le premier violoniste sorti des écoles françaises, et que nous aurions pu oublier, tant il nous a négligés, s'il n'était pas de ces artistes dont on se souvient toujours. Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur le concert donné hier à la salle Ventadour.

— Les œuvres du comte Xavier de Maistre sont de ces ouvrages qu'un homme de goût doit placer dans sa bibliothèque. Aussi nous ne pouvons qu'applaudir à la publication qui vient d'en être faite, en une charmante édition in-18, qui contient, en un *seul volume*, les cinq ouvrages de l'auteur : *Le Voyage autour de ma Chambre*. — *L'Expédition nocturne*. — *Le Lépreux de la cité d'Aoste* (1). — *Les Prisonniers du Caucase*. — *La Jeune Sibérienne*. Cette nouvelle édition est un livre de luxe, et cependant elle ne coûte que 3 francs 50 centimes. — Le même éditeur vient de publier, également, en *un seul volume* et au même prix de 3 fr. 50 cent. chaque, trois autres ouvrages qu'il va rendre vraiment populaires par l'immense réduction de prix de ses éditions. Ce sont : *la Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin. — *La Physiologie du Mariage* de M. de Balzac, et la *Corinne* de M^me^ de Staël, avec une préface par M. Sainte-Beuve

— Nous avons déjà eu occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les travaux consciencieux de M. Achille Jubinal, sur ses publications si pleines d'intérêt pour ceux qui étudient le moyen-âge. C'est encore, grace au zèle infatigable de M. Jubinal, que les *Œuvres complètes de Rutebeuf*, l'un des trouvères les plus remarquables du siècle de saint Louis, sont mises au jour après être restées plus de six cents ans manuscrites. Cette édition se compose d'environ soixante pièces extraites scrupuleusement des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, dont chacune porte le numéro. Des notes très développées accompagnent les poésies du trouvère, et contiennent des recherches sur divers points curieux de l'histoire de son époque. Les *Œuvres complètes de Rutebeuf* sont publiées à la *librairie spéciale des sociétés savantes*, rue de Seine, où ont déjà paru les belles collections des *Tapisseries historiées* et du *Musée d'Artillerie espagnol*.

— Un roman de M. Émile Barrault, intitulé : *Eugène*, vient de paraître à la librairie de Desessart.

(1) Chez Charpentier, rue des Beaux-Arts, 6.

F. BONNAIRE.

# PIERRE CORNÉLIUS.

Le séjour récent de Pierre Cornélius à Paris a occupé la presse entière. On s'est complu à enregistrer, avec éloge, l'accueil honorable que Cornélius a reçu du roi, de l'Institut et de tous les artistes, accueil qui, depuis Canova, ne s'était pas renouvelé. Ces hommages publics et particuliers, rendus au talent d'un peintre étranger, sont une nouvelle preuve de l'éloignement qu'éprouve la France pour les jugemens étroits dictés par une exagération puérile de l'orgueil national; ils offrent surtout un contraste glorieux avec la mesquine rivalité, l'esprit partial que les journaux et les écrivains de l'Allemagne réussissent très rarement à déguiser, quand, du sein de leur impassibilité, ils jugent les hommes et les choses de la France. Au reste, l'attention du public français pouvait à juste titre être réclamée par l'artiste qui était venu visiter Paris; le talent de Cornélius, ses nombreux travaux, qui ont fait de lui le chef, et plus encore, le créateur de la grande peinture en Allemagne, lui ont mérité une célébrité qui ne doit être ni passagère, ni restreinte aux limites d'un seul pays.

Depuis Albert Durer et les Holbein, la peinture allemande était pour ainsi dire rentrée au néant. Tandis que dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècles, l'Italie, non encore épuisée de sève, comptait parmi les peintres de sa troisième époque des hommes tels que les Carrache, le Dominiquin, le Guide, le Guerchin; tandis que l'Espagne, la Flandre, la Hollande voyaient naître des écoles illustrées par Velasquez, Murillo, Rubens, Vandyck et Rembrandt; tandis que la France, enfin, par ses chefs-d'œuvre dans tous les genres, valait à Louis XIV la gloire de donner son nom à l'un des siècles de l'esprit humain; l'Allemagne restait seule stationnaire, et la réformation était la cause de cette immobilité. La nouvelle doctrine se montrait, à son origine, d'au-

tant plus austère, qu'elle s'était assigné pour but la destruction des abus. Cette austérité, jointe aux perturbations de toute espèce, dans lesquelles l'Allemagne précipita la réformation, aux guerres, à l'épuisement final qu'elle y amena, devait arrêter momentanément tout élan d'art et de poésie. Aussi, durant un long espace de temps, ne rencontre-t-on en Allemagne presque aucun nom d'artistes ou de poètes dignes d'être cités. Dans la peinture, Raphaël Mengs, seul, avait fait exception; mais son talent n'était pas d'une nature assez vigoureuse pour régénérer l'école allemande, et d'ailleurs le temps de cette régénération n'était pas encore venu. Cependant, vers la fin du siècle dernier, l'Allemagne se réveilla tout à coup et ouvrit une ère nouvelle dans l'art. Chez une nation du Nord, réduite à une existence entièrement passive, l'activité, ne trouvant pas d'alimens au dehors, devait nécessairement se reporter sur les facultés intérieures et les exalter. Le protestantisme venait fortifier ces dispositions. Ouvrant un champ libre à l'examen et à la pensée, il avait détourné l'esprit de la contemplation du monde extérieur pour le ramener à la contemplation du monde spirituel. Remarquons ces circonstances; car ce furent elles qui décidèrent du caractère de l'art allemand. La philosophie fut la première à renaître, et, n'étant pas le résultat de l'expérience, mais bien celui de la spéculation pure, elle fut avant tout *idéale*. La poésie qui vint après elle, et par elle, adopta les mêmes tendances, et, achevant de spiritualiser la matière, elle se manifesta par des chefs-d'œuvre empreints d'une profonde originalité. L'art de la forme, l'art plastique, qui comprend et la peinture et la sculpture, resta seul en arrière de ce développement rapide. Ce retard s'explique par la nature même de cet art qui ne pouvait établir son règne qu'en réagissant contre le mouvement imprimé par la réforme, c'est-à-dire en matérialisant de nouveau l'esprit. Aussi, durant toute sa grande période littéraire, l'Allemagne n'eut guère que quelques artistes qui cherchèrent à formuler leurs idées et qui y parvinrent. Les plus éminens furent Tischbein, Fuger, Kugelgen, Hartmann et Langer; mais leurs efforts étaient isolés, et cette énergie de caractère, si indispensable au talent qui veut se poser en maître, leur manquait totalement. Ce ne fut qu'en 1810 que parut Pierre Cornélius, qui devait être le chef de la moderne école allemande.

Il naquit à Dusseldorf en 1788. Son père, inspecteur de la célèbre galerie de cette ville, était peintre lui-même, et, quoique son talent ne s'élevât pas au-dessus de la médiocrité, il avait compris que, pour sortir de l'ornière où la peinture se trouvait arrêtée, le seul moyen possible était de recourir aux grands modèles de la renaissance. Aussi, dès qu'il eut reconnu chez son fils les traces d'une vocation d'artiste, il lui mit entre les mains les gravures de Marc-Antoine et celles d'Albert Durer, et les lui fit copier et recopier. L'étude constante de ces chefs-d'œuvre devait favoriser le développement de l'imagination du jeune Cornélius. Malheureusement l'étude pratique de la peinture manqua dès le principe à Cornélius, et cette circonstance

a toujours exercé, depuis, une influence fâcheuse sur son talent. A l'âge de quinze ans il perdit son père. Il eût alors volontiers obéi au désir qu'il avait d'aller continuer ses études en Italie; mais la tendre affection qu'il portait à sa mère le fit renoncer à ce projet. Ce fut peu de temps après qu'il peignit un arc de triomphe pour l'entrée de Napoléon à Dusseldorf. C'était le premier grand ouvrage du jeune artiste, et la destination de cet essai devait être pour lui d'un heureux augure. Sa mère étant morte, Cornélius quitta aussitôt sa ville natale pour se rendre en Italie; mais sa part d'héritage se trouva tellement modique, qu'il se vit forcé de s'arrêter à Francfort, afin de pouvoir y compléter, par son travail, la somme nécessaire à l'accomplissement de ses vœux les plus ardens. Ce fut alors (en 1810) qu'il fit les compositions de *Faust* et qu'il déploya pour la première fois toute l'originalité qui devait désormais distinguer ses œuvres.

*Faust*, ce vaste poème, un des plus beaux, un des plus profonds des temps modernes, n'avait jusqu'alors inspiré aucun artiste. Cornélius entreprit de réparer cet oubli, et le poète lui-même reconnut son esprit dans l'œuvre du jeune dessinateur. Cornélius fit une série de douze compositions, qu'il s'empressa de graver. Les deux premières, le frontispice et le prologue, se distinguent par une grande richesse d'imagination, et l'artiste y a montré qu'il possédait complètement le sens intime du livre. Dans le prologue, la scène de Dieu et du diable exprime fidèlement le mélange de grandeur religieuse et de malice diabolique qui respire dans ces pages où Gœthe a si parfaitement tracé l'infériorité puissante et insolente du mal. La figure latérale, qui représente le génie de la terre avec les emblèmes des divers élémens, est pleine de force et d'énergie matérielle; dans la pose courbée, mais grave, de Faust, éclate tout le sentiment orgueilleux et mélancolique de l'homme libre par l'esprit, esclave par la matière. Parmi les dix autres planches de cette œuvre, on distingue *la Promenade de Faust et de Marguerite*, charmante composition pleine de tendresse et de naïveté; *l'Évanouissement à l'église*, où la défaillance de la jeune fille, les différentes poses des assistans, sont reproduites avec une vérité saisissante; *la Vision du gibet*, où Cornélius a su compléter l'idée ébauchée par Goethe. Dans le lointain, sous le gibet, Marguerite monte au supplice. Faust chevauche, entraîné par Méphistophélès; il est tourné de manière à n'apercevoir qu'à demi, et comme un pressentiment sinistre, le fantôme de sa bien-aimée. La terreur douloureuse répandue sur les traits de Faust présente un contraste dramatique avec sa tournure héroïque et l'allure du cheval fougueux qui l'emporte. Ces deux figures sont dignes du talent de Rubens. En général, les dessins de *Faust*, même ceux qui n'atteignent pas à la même hauteur que les planches citées plus haut, sont conçus et exécutés dans une manière très élevée. Mais peut-être le caractère de supériorité de Faust a-t-il nui à Méphistophélès. Le style de cette figure est presque partout trop secondaire, et ne s'accorde pas avec l'esprit qui avait inspiré la conception du prologue. C'est bien le mal, mais le mal beaucoup plus fourbe que puissant. Méphistophélès emprunte aussi trop souvent, dans sa tournure

comme dans sa physionomie, la ressemblance de la vieille femme. Marguerite, en revanche, est presque partout pleine de grace naïve. C'est bien la simple et douce fille allemande, pour qui l'amour est tout, la science, la vertu, la religion et la vie.

Deux genres de mérite se révèlent dans les compositions de *Faust*. Il faut remarquer d'abord le mérite intrinsèque de l'œuvre, mérite qui résulte de l'élévation des idées, de la clarté de l'expression, d'une tendance manifeste au grand style. On doit l'avouer cependant : la raideur du contour, l'ajustement des figures, qui souvent n'est pas d'un goût heureux, jettent quelque ombre sur ces qualités brillantes. Il faut remarquer ensuite le mérite relatif de ces compositions, et, si on les envisage sous ce rapport, on n'hésitera pas à les placer au premier rang. Que l'on considère, en effet, l'époque à laquelle Cornélius fit ces compositions, l'état de l'art en Allemagne, la force qu'il fallut à l'artiste pour se mettre, en recherchant la vérité et la simplicité, en opposition directe avec les vieux erremens académiques, alors pleinement suivis, et on ne pourra nier que cette première œuvre de Cornélius n'ait été, malgré les défauts qu'on y trouve, l'une des plus remarquables productions du temps.

La publication de ce travail ayant procuré quelque argent au peintre, vers la fin de 1810, il partit pour l'Italie. Arrivé à Rome, en présence des chefs-d'œuvre réunis dans cette ville, il resta quelque temps sans rien produire, abîmé, pour ainsi dire, dans la contemplation des grands maîtres.

Cependant, pour consacrer un souvenir à sa patrie, il entreprit d'illustrer les *Chants des Nibelungen*, ce monument de l'antique poésie allemande. Il composa d'abord le frontispice, où il résuma tout le poème. Cette grande composition représente six arcades gothiques superposées deux à deux, de telle sorte qu'elles n'en forment que trois principales. Dans chacune de ces arcades l'artiste a placé l'une des principales scènes du poème. A droite, en haut, c'est Sigefried qui ramène prisonniers les deux rois Ludgart et Luitgern, qu'il avait été combattre, afin d'obtenir de Gontran, roi de Bourgogne, la main de sa sœur Chrimhilde. Dans l'arcade du milieu, on voit les vœux de Sigefried exaucés : un évêque bénit son union avec la belle et pudique princesse. A gauche, Sigefried, couvert de la cape enchantée qui le rend invisible, dompte Brunehilde, femme du roi Gontran. Il l'a attachée et va la livrer à son époux, qui n'avait pu la soumettre ; mais, voulant garder un trophée de sa victoire sur la vierge magicienne, il lui dérobe sa bague et sa ceinture. L'arcade inférieure placée à droite représente le héros partant pour la chasse, où il va être tué. Il prend congé de sa chère Chrimhilde, qui le retient tristement, comme si elle pressentait quelque malheur, tandis que les chiens qu'il mène en lesse, ardens, indomptables comme l'heure fatale, l'entraînent avec force. Dans le paysage du fond on voit Sigefried tué par Hagen, au moment où il se désaltère à la source. L'arcade du milieu contient la première strophe du poème, ainsi conçue :

« Les contes antiques disent miracles de guerriers illustres et pleins de va-

leur, de femmes et de fêtes, de pleurs et de cris; venez entendre les merveilles du combat des héros. »

Dans l'arcade de gauche, on voit le combat des Bourguignons contre les Huns. Hagen et Volcker-le-Poète, dont l'épée, comme le dit le poème, *chante de terribles chansons sur les casques et les crânes*, défendent seuls l'entrée de la salle où les Bourguignons se sont réfugiés. L'escalier, au sommet duquel ils se tiennent, est assiégé par les Huns, tandis que les flammes de l'incendie s'élèvent derrière eux.

Le poème des Nibelungen se termine à la mort de Chrimhilde. Hildebrand, compagnon d'armes de Dietrich ou Théodoric de Berne, indigné de voir Hagen tombé par la main même de Chrimhilde, tue la reine, et *Etzel, Dietrich, les femmes et les amis, pleurent sur le trépas des leurs*. Dans la composition de cette scène finale, Cornélius a atteint le plus haut degré de l'expression tragique. Sur le sol qui supporte les arcades que nous avons décrites, gisent confondus les cadavres des Huns et des Bourguignons. Chrimhilde, belle, et enfin calme dans la mort, est étendue en avant, aux pieds de ses victimes. Au centre de la composition, est assis le roi Etzel ou Attila, la tête penchée sur sa poitrine, les bras pendans, abîmé dans la douleur. D'un côté du trône sont Dietrich et Hildebrand : celui-ci rengaîne son épée, et les deux héros arrêtent sur le carnage des regards que l'effroi a rendus fixes; de l'autre côté, deux femmes et un enfant éplorés lèvent les bras au ciel et reculent avec horreur. La violence de leur désespoir, l'immobilité des morts, la douleur forte, mais calme, des trois héros qui survivent, sont d'un effet qui atteint le sublime. On sent planer silencieusement au-dessus de ce groupe, dont la douleur est traduite par des expressions si diverses, la fatalité inexorable qui a brisé ou courbé la force, la puissance et les affections humaines.

Sept autres compositions furent faites d'après les Nibelungen; mais, quoique renfermant de grandes beautés partielles, elles sont de beaucoup inférieures au frontispice. La rudesse sauvage du poème y est quelquefois rendue avec une vérité qui nuit à la beauté du style. Cependant la planche qui représente Chrimhilde retrouvant le cadavre de Sigefried est un chef-d'œuvre de douleur éloquente.

Dès la première année de son séjour à Rome, Cornélius se lia d'affection avec Overbeck, jeune peintre né à Lubeck, qui, lui aussi, était venu chercher en Italie les exemples des grands maîtres. Les deux artistes se promirent d'unir leurs travaux, leurs moyens, leurs efforts, pour retrouver la vraie route de l'art, et ils se tinrent parole. Cette liaison exerça une influence salutaire sur leurs talens; la différence de leur organisation n'en fut pas une des circonstances les moins heureuses. Chez Overbeck, le sentiment était naïf, élevé; il partait du cœur; il se particularisait, se restreignait surtout aux objets de l'affection du peintre, et leur prêtait un caractère d'inspiration exaltée; en un mot, il était subjectif. Chez Cornélius, le sentiment était plus large, plus général; il procédait d'un esprit qui sait tout embrasser, et qui, pour

comme dans sa physionomie, la ressemblance de la vieille femme. Marguerite, en revanche, est presque partout pleine de grace naïve. C'est bien la simple et douce fille allemande, pour qui l'amour est tout, la science, la vertu, la religion et la vie.

Deux genres de mérite se révèlent dans les compositions de *Faust*. Il faut remarquer d'abord le mérite intrinsèque de l'œuvre, mérite qui résulte de l'élévation des idées, de la clarté de l'expression, d'une tendance manifeste au grand style. On doit l'avouer cependant : la raideur du contour, l'ajustement des figures, qui souvent n'est pas d'un goût heureux, jettent quelque ombre sur ces qualités brillantes. Il faut remarquer ensuite le mérite relatif de ces compositions, et, si on les envisage sous ce rapport, on n'hésitera pas à les placer au premier rang. Que l'on considère, en effet, l'époque à laquelle Cornélius fit ces compositions, l'état de l'art en Allemagne, la force qu'il fallut à l'artiste pour se mettre, en recherchant la vérité et la simplicité, en opposition directe avec les vieux erremens académiques, alors pleinement suivis, et on ne pourra nier que cette première œuvre de Cornélius n'ait été, malgré les défauts qu'on y trouve, l'une des plus remarquables productions du temps.

La publication de ce travail ayant procuré quelque argent au peintre, vers la fin de 1810, il partit pour l'Italie. Arrivé à Rome, en présence des chefs-d'œuvre réunis dans cette ville, il resta quelque temps sans rien produire, abîmé, pour ainsi dire, dans la contemplation des grands maîtres.

Cependant, pour consacrer un souvenir à sa patrie, il entreprit d'illustrer les *Chants des Nibelungen*, ce monument de l'antique poésie allemande. Il composa d'abord le frontispice, où il résuma tout le poème. Cette grande composition représente six arcades gothiques superposées deux à deux, de telle sorte qu'elles n'en forment que trois principales. Dans chacune de ces arcades l'artiste a placé l'une des principales scènes du poème. A droite, en haut, c'est Sigefried qui ramène prisonniers les deux rois Ludgart et Luitgern, qu'il avait été combattre, afin d'obtenir de Gontran, roi de Bourgogne, la main de sa sœur Chrimhilde. Dans l'arcade du milieu, on voit les vœux de Sigefried exaucés : un évêque bénit son union avec la belle et pudique princesse. A gauche, Sigefried, couvert de la cape enchantée qui le rend invisible, dompte Brunehilde, femme du roi Gontran. Il l'a attachée et va la livrer à son époux, qui n'avait pu la soumettre; mais, voulant garder un trophée de sa victoire sur la vierge magicienne, il lui dérobe sa bague et sa ceinture. L'arcade inférieure placée à droite représente le héros partant pour la chasse, où il va être tué. Il prend congé de sa chère Chrimhilde, qui le retient tristement, comme si elle pressentait quelque malheur, tandis que les chiens qu'il mène en lesse, ardens, indomptables comme l'heure fatale, l'entraînent avec force. Dans le paysage du fond on voit Sigefried tué par Hagen, au moment où il se désaltère à la source. L'arcade du milieu contient la première strophe du poème, ainsi conçue :

« Les contes antiques disent miracles de guerriers illustres et pleins de va-

leur, de femmes et de fêtes, de pleurs et de cris; venez entendre les merveilles du combat des héros. »

Dans l'arcade de gauche, on voit le combat des Bourguignons contre les Huns. Hagen et Volcker-le-Poète, dont l'épée, comme le dit le poème, *chante de terribles chansons sur les casques et les crânes*, défendent seuls l'entrée de la salle où les Bourguignons se sont réfugiés. L'escalier, au sommet duquel ils se tiennent, est assiégé par les Huns, tandis que les flammes de l'incendie s'élèvent derrière eux.

Le poème des Nibelungen se termine à la mort de Chrimhilde. Hildebrand, compagnon d'armes de Dietrich ou Théodoric de Berne, indigné de voir Hagen tombé par la main même de Chrimhilde, tue la reine, et *Etzel, Dietrich, les femmes et les amis, pleurent sur le trépas des leurs*. Dans la composition de cette scène finale, Cornélius a atteint le plus haut degré de l'expression tragique. Sur le sol qui supporte les arcades que nous avons décrites, gisent confondus les cadavres des Huns et des Bourguignons. Chrimhilde, belle, et enfin calme dans la mort, est étendue en avant, aux pieds de ses victimes. Au centre de la composition, est assis le roi Etzel ou Attila, la tête penchée sur sa poitrine, les bras pendans, abîmé dans la douleur. D'un côté du trône sont Dietrich et Hildebrand : celui-ci rengaîne son épée, et les deux héros arrêtent sur le carnage des regards que l'effroi a rendus fixes; de l'autre côté, deux femmes et un enfant éplorés lèvent les bras au ciel et reculent avec horreur. La violence de leur désespoir, l'immobilité des morts, la douleur forte, mais calme, des trois héros qui survivent, sont d'un effet qui atteint le sublime. On sent planer silencieusement au-dessus de ce groupe, dont la douleur est traduite par des expressions si diverses, la fatalité inexorable qui a brisé ou courbé la force, la puissance et les affections humaines.

Sept autres compositions furent faites d'après les Nibelungen; mais, quoique renfermant de grandes beautés partielles, elles sont de beaucoup inférieures au frontispice. La rudesse sauvage du poème y est quelquefois rendue avec une vérité qui nuit à la beauté du style. Cependant la planche qui représente Chrimhilde retrouvant le cadavre de Sigefried est un chef-d'œuvre de douleur éloquente.

Dès la première année de son séjour à Rome, Cornélius se lia d'affection avec Overbeck, jeune peintre né à Lubeck, qui, lui aussi, était venu chercher en Italie les exemples des grands maitres. Les deux artistes se promirent d'unir leurs travaux, leurs moyens, leurs efforts, pour retrouver la vraie route de l'art, et ils se tinrent parole. Cette liaison exerça une influence salutaire sur leurs talens; la différence de leur organisation n'en fut pas une des circonstances les moins heureuses. Chez Overbeck, le sentiment était naïf, élevé; il partait du cœur; il se particularisait, se restreignait surtout aux objets de l'affection du peintre, et leur prêtait un caractère d'inspiration exaltée; en un mot, il était subjectif. Chez Cornélius, le sentiment était plus large, plus général; il procédait d'un esprit qui sait tout embrasser, et qui, pour

ainsi dire, réfléchit sans peine les individualités les plus diverses; il était objectif; de là une grande force de conception et de disposition pittoresque qui devait caractériser ses œuvres. Les deux amis ne pouvaient que gagner à un échange de leurs idées et de leurs sentimens, et c'est ce qui arriva. Soutenus l'un par l'autre, ils se livrèrent à une étude approfondie de l'art, et encore aujourd'hui, après les maîtres italiens, c'est à l'influence d'Overbeck que Cornélius rapporte une partie du développement de son talent.

Cependant les ressources pécuniaires du jeune peintre étaient plus que modiques, et le séjour de Rome, uniquement consacré à l'étude, ne pouvait que rendre plus pénible sa position; pourtant il persévéra dans la résolution de ne pas quitter Rome : aussi eut-il des jours durs à passer, des jours de privations de toute espèce; mais il les supportait avec patience. L'amour, a-t-on dit, prête de la volupté même au martyre qui souvent l'accompagne. Si cet axiôme est vrai en thèse générale, il l'est encore plus quand il s'applique à l'amour de l'art en particulier; amour insatiable, car il s'adresse à un objet immense, à l'art, infini comme la nature dont il est le reflet dans l'esprit de l'homme.

Pour subvenir à ses besoins, Cornélius fit, à cette époque, plusieurs gravures, parmi lesquelles il faut citer celle de *Roméo et Juliette*, où l'on remarque une expression pleine de vérité, et quelques tableaux à l'huile. Mais, il faut le dire, il échoua dans ces derniers. La peinture à l'huile exige, plus que toute autre, une grande étude, une pratique exercée et un soin minutieux. Or, l'insuffisance de l'éducation première de Cornélius, sous ce rapport, ne lui avait pas permis d'acquérir ces qualités. Toutes ses idées se reportèrent alors vers la peinture à fresque, qui demande moins de fini dans l'exécution, moins de coloris, et qui laisse plus de latitude à la hardiesse et à la verve de l'esprit. Le caractère grandiose de cette peinture la faisait considérer d'ailleurs par Cornélius comme le seul genre monumental. Lui, Overbeck et quelques amis partageant leurs idées, tels que Koch, Schadow et les frères Veit, se mirent donc à étudier avec ardeur la peinture à fresque entièrement tombée dans l'oubli. Enfin, M. Bartholdi, consul de Prusse, qui habitait à Rome l'ancienne maison du Poussin, *le Tempietto*, mit à la disposition de Cornélius et de ses amis l'une des salles de son appartement, afin qu'ils pussent y exposer leurs essais. L'histoire de Joseph fut le sujet qu'ils choisirent. Cornélius peignit pour sa part, et dans un caractère vraiment biblique, *Joseph expliquant à Pharaon ses songes* et *Joseph pardonnant à ses frères*; Overbeck peignit *Joseph vendu* et *les Sept années de famine*. L'œuvre des deux émules, car ils étaient l'ame de l'entreprise, cette œuvre, disons-nous, dans laquelle la peinture monumentale du XVI<sup>e</sup> siècle semblait revivre, excita l'attention de tous les artistes qui habitaient Rome. Canova, alors au comble de sa gloire, frappé du mérite supérieur que révélaient ces essais, comprit que les auteurs étaient prédestinés à régénérer l'art. Voulant s'associer aux futurs succès des jeunes peintres, il leur offrit le secours de son crédit, et leur pro-

posa même de lui peindre une nouvelle salle. Le marquis Massimi, à son exemple, donna aux deux amis le casin de sa villa de Saint-Jean de Latran à décorer. Ils acceptèrent cette dernière proposition. Les trois grands poèmes italiens, la *Divine Comédie*, la *Jérusalem* et le *Roland*, devaient y être représentés. Cornélius choisit son auteur de prédilection, sa lecture journalière, son *Manuel du Peintre*, comme il l'appelle, Dante, dont le génie énergique et profond parlait au sien. Il fit trois cartons pour la salle qui lui était destinée. L'un de ces cartons a été gravé, et on peut le considérer comme l'une de ses meilleures compositions. Il représente *Dante amené par Béatrix devant saint Pierre, saint Jacques et saint Jean*, qui personnifient les trois vertus théologales. De l'autre côté, Adam et saint Étienne, l'un le père naturel des hommes, l'autre leur père spirituel, le premier des martyrs, sont assis en regard de Moïse et de saint Paul, interprètes de la parole de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance. Jamais encore Cornélius ne s'était élevé si haut que dans cette œuvre; l'esprit de Dante et de Michel-Ange y semblait s'être reflété dans son style et dans sa pensée. Malheureusement, le mérite même de ces cartons empêcha le peintre de les exécuter. Le roi Louis de Bavière, alors prince royal, arriva à Rome sur ces entrefaites; il avait conçu le projet de faire élever à Munich un musée, où il pût réunir les statues, les marbres et les monumens antiques qu'il avait recueillis, soit en Italie, soit en Grèce, où, dès 1811, il avait fait faire des fouilles. Les idées de Cornélius sur la peinture monumentale rencontrèrent une vive sympathie dans l'ame du prince; il proposa donc au peintre de décorer la *Glyptothèque*, seul et sans contrôle. Le marquis Massimi, cédant aux vives sollicitations de Louis, dégagea Cornélius de sa promesse, et celui-ci abandonna alors sa *Divine Comédie* pour se mettre à composer les dessins destinés au musée de Munich, et dont les sujets devaient être pris dans la mythologie grecque.

Trois salles devaient être décorées par Cornélius. Il imagina de dédier la première à la manifestation du principe unique, tout-puissant, qui se retrouve et dans les élémens constitutifs de la nature, et dans l'organisation de l'homme, à l'esprit, et il l'appela la *Salle des Dieux*. Au sommet des quatre angles de la voûte d'arête, sont placées quatre figures qui toutes représentent Eros, l'Amour, le premier, le plus grand symbole de l'esprit créateur. Appuyé sur Cerbère, Eros signifie la terre; sur l'aigle, il signifie le feu; sur le paon, l'air; sur un dauphin, l'eau. Au-dessous de ces quatre figures, qui planent sur la composition, se trouvent les quatre saisons, les quatre époques du jour, les allégories des forces de la nature qui correspondent à ces époques. Ainsi, sous Eros et Cerbère, ou Eros signifiant la terre, est l'Hiver représenté par une femme endormie; plus bas, la Nuit tient dans ses bras ses deux enfans, le Sommeil et la Mort; son char est traîné par les hiboux et les différens songes, le songe riant, le songe mélancolique, le cauchemar et le songe voluptueux. A gauche, Hécate tire de l'urne le sort des humains; Némésis, le destin réparateur, est appuyée sur la roue, emblème des vicissi-

tudes; elle tient en main la fronde qui atteint le coupable. A leurs pieds, Harpocrate, l'action mystérieuse de la nature, renverse la corne d'abondance. De l'autre côté, les Parques filent l'existence des êtres. Enfin, une arabesque, où se révèle la plus riche imagination, sert d'encadrement et représente les visions fantastiques des heures nocturnes.

Les trois autres parties de la voûte sont composées dans le même esprit. Nous mentionnerons particulièrement une idée qui nous semble tout-à-fait neuve, le Soir personnifié par la Lune; son char est traîné par des chevreuils blancs, et des groupes d'amans forment son cortége.

Sur les parois des murs, Cornélius a représenté le triomphe du génie humain. On voit Arion entouré des divinités de la mer qui l'écoutent; Hercule admis dans l'Olympe; Orphée arrachant Eurydice aux enfers.

Dans la seconde salle, trois tableaux retracent les trois grandes phases de l'histoire de l'humanité. Prométhée crée l'homme; Hercule ou le Génie, délivre Prométhée, et Pandore ouvre la boîte fatale.

Enfin la dernière salle, la *Salle Troyenne*, est consacrée à l'Iliade, la plus éclatante expression de la force héroïque de l'homme. Sur la voûte, le peintre a représenté les causes de la guerre, les noces de Thétys, l'enlèvement d'Hélène; au-dessous de ces compositions, sont retracés les exploits des huit plus grands héros de l'épopée. Les sujets des fresques qui couvrent les murs ont été empruntés aux actions principales du poème; ce sont la colère d'Achille, le combat autour du corps de Patrocle et le magnifique et tragique tableau de la destruction de Troie.

Un seul des cartons de la Glyptothèque fut dessiné à Rome. A peine le prince royal eut-il enlevé Cornélius au marquis Massimi, que le roi de Prusse réclama à son tour le peintre, son sujet. Il le nomma directeur de l'Académie de Dusseldorf, sa ville natale, et le chargea d'y organiser l'école de peinture. Cornélius, croyant pouvoir désormais réaliser ses idées sur la rénovation de l'art, accepta l'offre du roi, et, en 1819, après dix ans de séjour à Rome, il quitta cette ville pour retourner dans sa patrie. Les cartons de ses œuvres, exposés à Berlin en 1821, attirèrent sur lui l'attention de l'Allemagne entière; aussi de tous côtés les élèves accoururent-ils étudier sous sa direction. L'hiver, Cornélius restait à Dusseldorf, s'occupant de son école et de ses compositions; l'été, il allait à Munich peindre la Glyptothèque ou surveiller le travail de ses aides. Mais, en 1824, le roi de Bavière, voulant acquérir à son pays l'influence entière du maître, le nomma directeur de l'Académie de Munich. Cornélius quitta donc Dusseldorf pour se fixer définitivement en Bavière où le cercle de son activité allait encore s'agrandir. Là, bientôt il fut décoré de l'ordre du Mérite de Bavière, et plus tard le roi lui accorda des titres de noblesse.

En 1830, la Glyptothèque étant entièrement achevée, le roi Louis fit choix de Cornélius pour une nouvelle tâche: il s'agissait d'orner de fresques la grande église de Saint-Louis, dont ce prince venait de poser les fondemens. Ce fut avec ardeur que Cornélius s'empara de cette commande colossale,

dans laquelle il voyait la plus belle occasion de déployer tout son talent. Il repartit aussitôt pour Rome, afin d'aller s'y retremper aux sources de l'art, et c'est là qu'il conçut l'idée de cette vaste composition qui, selon nous, lui assure le premier rang parmi les peintres modernes. Choisissant pour sujet le dogme fondamental de la croyance chrétienne, la Trinité, il a représenté Dieu le père créant le monde au milieu des chœurs des anges qui l'entourent; Dieu le fils, rédempteur et juge des hommes, dans sa naissance, sa mort, sa résurrection, et dans le jugement dernier; et enfin Dieu l'Esprit-Saint qui plane au haut du ciel et répand la lumière sur la foule des saints, les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les docteurs et les fondateurs, les vierges, les rois et les confesseurs.

Quelques beautés qu'on remarque dans les parties déjà exécutées de toute cette décoration, entre autres dans la *Création*, le *Crucifiement*, l'un des meilleurs ouvrages de Cornélius, les *Chœurs des Saints*, etc., nous ne nous arrêterons que sur le *Jugement dernier*, dont l'exécution à fresque touche déjà à sa fin, et qui semble être pour l'artiste lui-même la plus complète expression de son talent. Le carton en fut fait à Rome, en face, pour ainsi dire, du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Il fallait avoir, assurément, une bien grande conscience de sa force pour oser se risquer dans cette entreprise, sans crainte de se laisser entraîner à l'imitation du chef-d'œuvre de Buonarotti. Mais le résultat a prouvé que Cornélius n'avait pas trop préjugé de lui-même. Son *Jugement dernier* est une œuvre profondément originale, et comme la donnée qui lui sert de base diffère essentiellement de celle de Michel-Ange, il ne saurait lui être comparé. Michel-Ange, dédaignant la tradition et l'Écriture, s'inspire à d'autres sources : aussi son œuvre est-elle, pour ainsi dire, une épopée de titans, une épopée olympienne; la forme, la science, la beauté, en sont le premier, l'immense mérite. Le *Jugement dernier* de Cornélius est, au contraire, une épopée chrétienne et philosophique, et la qualité qui, dans cette conception, domine toutes les autres, est l'idéalité.

Au milieu du ciel, trônant sur les nuages, est le Christ; ses regards plongent dans l'espace qui s'étend devant lui; sur ses traits se peint toute l'immutabilité de la pensée divine. La draperie qui le revêt est tombée de sa poitrine et laisse voir la plaie du côté. D'une de ses mains qu'il a levée, il appelle à lui les élus, tandis que de l'autre il repousse les damnés. Ce double geste ne dérange en rien l'unité de la figure. L'attitude du Christ, sa majesté, la grandeur de ses proportions (la figure a treize pieds, quoique assise), répandent sur cette création une originalité sublime. Au-dessus du Christ, des anges tiennent les instrumens de la passion. Cette idée de faire dominer toute la scène par le symbole de la rédemption peut paraître empruntée à Michel-Ange; mais elle a revêtu ici un tout autre caractère que dans le maître ancien. Un profond sentiment de piété et de vénération est répandu sur cette partie de l'œuvre. En arrière du Christ sont assis les saints de l'ancienne et ceux de la nouvelle alliance : Abraham, Noé, Moïse, David et saint Pierre, saint

Paul, saint Jean, saint Jacques; saint Jean-Baptiste est tombé à genoux auprès du Christ, et sa tête et ses regards se sont baissés devant la majesté de sa justice; la Vierge seule, agenouillée à la droite de son fils, lève encore les yeux sur lui et adore sa volonté. Sous les pieds de Dieu, l'ange de l'Apocalypse a ouvert le livre de vie et de mort, et autour de lui quatre anges sonnent la trompette suprême. Dans la région inférieure de la partie gauche du tableau, siége Satan, le roi de l'enfer. Son trône et ses pieds posent sur la trahison, personnifiée par Judas et par Ségeste, l'un qui vendit son maître, l'autre qui livra sa patrie, et il les écrase de son poids. Satan tient d'une main un double croc en guise de sceptre, de l'autre une poignée de serpens, sa tête effroyable s'est brusquement retournée à droite, elle regarde avec fureur trois hypocrites, deux moines et un pasteur protestant qui s'avancent vers lui d'un air humble et pieux. Devant Satan les diables poussent et pressent les coupables. L'un d'eux, aux formes obèses et affaissées, à l'expression abrutie, à la bouche béante, s'est laissé choir sur ses genoux; c'est la gourmandise. Derrière lui, l'avare serre avec force un sac d'argent qu'il veut encore dérober au démon qui le poursuit; la femme prostituée cherche à s'arracher aux étreintes d'un diable; celle qui l'a poussée au crime est tombée à ses pieds, embarrassée dans le manteau de sa victime; ensemble elles vont être entraînées. Le paresseux, renversé en arrière, se laisse emporter nonchalamment; il ne conserve plus que la force de cracher contre le ciel. L'orgueil, sous la figure d'un roi couronné, est précipité des régions supérieures par un démon furieux qui s'est rué sur lui, tandis qu'un second, dans les traits duquel respire une feinte douceur, la flatterie, a passé son bras autour du cou du coupable et l'attire dans l'abîme. Dans le bas du tableau, sur le bord de l'enfer dont on entrevoit les profondeurs, sont les envieux, accroupis, se cachant la tête, se voilant les yeux du pan de leurs manteaux, car ils haïssent encore la vue des autres créatures; plus en avant, la colère est figurée par la discorde de deux époux qui s'arrachent les cheveux. L'adulateur est peint sous les traits d'un homme dont la tête est tombée la première. Puis, dans l'espace compris entre le ciel et l'enfer, les anges vengeurs repoussent violemment les damnés, tandis que les diables s'accrochant à eux, les aiguillonnent de leurs fourches, les déchirent de leurs griffes et de leurs dents, les entraînent et les précipitent, pleins de rage et de joie. Au milieu de cette scène toute remplie d'horreur, de mouvement, de confusion, se dessine une femme aux formes gracieuses et belles; le démon la saisit dans ses bras; elle lui appartient par sa vie passée, mais au moment de la mort le visage de la pécheresse s'est sans doute tourné avec repentir vers le ciel, car un ange, envoyé par la suprême miséricorde, accourt l'arracher à l'esprit des ténèbres.

Au centre de la composition, séparant les damnés des élus, est placé l'archange Michel; ses mains tiennent le glaive et le bouclier. Droit, immobile, il personnifie la justice de Dieu désormais impassible. Au-dessous du nuage qui le supporte, on remarque un groupe qui rattache l'une à l'autre les deux

parties du tableau. Un homme, qui a échappé au démon, s'est précipité aux genoux d'un ange; celui-ci étend avec calme son épée au-dessus de la tête du pécheur qui l'implore et que la frayeur de l'enfer, le purgatoire, a déjà purifié.

Le monde des élus remplit toute la partie droite du tableau. Ici indiquons d'abord la pensée, qui résume en elle seule toute la loi d'amour du christianisme et qu'aucun peintre n'avait encore conçue. Les élus, tendrement embrassés, ou se tenant par la main, montent au ciel, soutenus les uns par les autres; la ligne qu'ils décrivent dans leur ascension est ondulée; on dirait qu'une musique céleste dirige leur vol, tant il y a d'harmonie et de vivacité dans le mouvement qui les entraîne. Les sexes, les rangs, les âges sont confondus dans une même union, dans un même désir, dans un même amour, dans un même bonheur : hommes, femmes, enfans, vieillards, princes, papes et pauvres, s'élèvent ensemble en extase vers leur principe et leur fin. Mêlée à cette chaîne de bienheureux, une femme s'élance de terre, portée par les enfans. En avant d'elle, Dante et Fiesole, l'un qui chanta le ciel, l'autre qui le peignit, sont embrassés par des anges; poète et peintre bien aimés du maître, ils sont les deux seules figures historiques placées dans le chœur des élus. Dans la partie inférieure de la composition, les justes ressuscitent et sortent du tombeau; deux fiancés se sont enfin retrouvés; leurs mains se pressent, leurs regards pleins d'amour se confondent, et l'ange, qui vient de les réveiller, pose sur leur tête la couronne immortelle. Enfin, derrière eux, sur un plan éloigné, parmi un groupe de vivans *qui se transforment,* selon l'expression de la Bible, on distingue la figure du roi de Bavière, dont le nom restera indissolublement lié à la régénération de l'art en Allemagne.

Nous venons de décrire l'œuvre de Cornélius, telle qu'il l'a dessinée sur son carton. La peinture, qui aura soixante-quatre pieds de haut, commencée en 1836, lorsque l'artiste relevait d'une maladie qui faillit l'enlever, est plus qu'aux trois quarts faite. Cette fresque sera entièrement de la main du maître; l'été prochain la verra finir. Quelque travail qu'elle ait coûté à Cornélius, il a encore, pendant les deux dernières années, trouvé le temps et l'inspiration nécessaires pour faire une suite de compositions destinées à être exécutées à fresque, par ses amis et ses élèves, dans les loges de la nouvelle galerie de tableaux, la *Pinacothèque,* élevée par le roi Louis. On retrouve dans ces loges, au nombre de vingt-cinq, le style de celles du Vatican. Elles doivent retracer l'histoire des peintres. Les douze premières loges sont destinées aux peintres italiens; les douze dernières aux peintres allemands, français, espagnols et flamands; la loge du milieu est dédiée à Raphaël, la plus parfaite expression, le *compendium,* le *miroir ardent* de l'art. La composition et même l'exécution de ces peintures touchent à leur fin, et ces nouvelles créations, dans lesquelles Cornélius a cherché à rendre le style de chacun des maîtres qu'il dessine, portent à un haut degré le caractère de spiritualité qui distingue le peintre allemand.

Tels sont les travaux que Cornélius a exécutés jusqu'à présent. La description que nous en avons donnée révèle suffisamment, nous le croyons, toute la profondeur et l'élévation de la pensée qu'ils expriment. Que les données des peintures de Cornélius soient empruntées à la foi chrétienne, aux mythes grecs, à la poésie héroïque ou à la poésie de l'ame, on retrouve toujours en elles le sens intime de tous les sujets. L'esprit de l'artiste a su tout comprendre, tout refléter et tout exprimer dans le caractère propre à chaque chose. C'est un poète qui écrit avec des formes. Et pourtant, malgré leurs intentions profondes, les compositions de Cornélius s'expliquent facilement d'elles-mêmes. C'est que chez lui l'idée n'est jamais indécise; c'est qu'il la possède entièrement et qu'il l'exprime toujours sous sa forme la plus vraie et la plus saisissante.

Gœthe a dit que l'*art devait réfléchir la philosophie de son époque;* et, dans tous les siècles, les meilleures productions ont été celles qui confirment cet axiôme. Le caractère des premiers temps du christianisme, si grands par l'exaltation, le fanatisme, la terreur mystérieuse qui entouraient une religion devant laquelle se brisaient les lois, les croyances, les empires, ce même caractère d'inexorabilité se retrouve en entier dans les mosaïques de l'art byzantin. Encore de nos jours, on est frappé du type de ces figures du Christ, dont le regard fixe, brillant du fond de l'abside des basiliques, paraît scruter, en même temps, et votre cœur et le monde entier; dont la main est levée autant en signe d'avertissement sévère que de bénédiction; figures qui enfin semblent éternellement répéter ces paroles sans espoir : *Hors la foi point de salut.* Plus tard, le sentiment sauvage et grand, qui doit animer toute association militante, fit place à la piété ascétique, mais consolante et tendre, qui convient à une religion triomphante, occupée à reconstruire l'édifice de la société humaine; la poésie de la terreur fut détrônée alors par une poésie d'amour et de simplicité. C'est l'époque des peintures naïves, pieuses et chastes, du Giotto et de Fiesole. Mais le sentiment ne pouvait suffire à l'humanité. La science et l'esprit se réveillèrent; et pour se construire un avenir, les savans et les penseurs fouillèrent le passé. La philosophie grecque pénétra les intelligences, les régénéra, et le nom de *renaissance* fut donné à ce réveil de la pensée. Aussitôt l'art quitta les formes ascétiques et souvent indéterminées que l'infaillibilité catholique lui avait prescrites; il revêtit la forme précise, arrêtée, *plastique*, de l'antiquité grecque. C'est l'époque de Raphaël et de Michel-Ange; et leurs œuvres, où l'on remarque une beauté, une perfection sans égales, n'ont plus cependant le véritable caractère catholique, ou plutôt elles l'ont revêtu d'une sublime enveloppe païenne. Mais ce temps a aussi passé. De nos jours l'esprit, après avoir tout interrogé, tout pesé, tout pénétré, les siècles, les croyances, les sentimens, les idées, les théories, s'est dit souverain universel, et a exigé partout son propre reflet. La forme devient alors l'auxiliaire dans l'art. C'est l'époque du spiritualisme, de l'idéalité, et aucun peintre mieux que Cornélius n'a su reproduire dans ses œuvres ce caractère de notre siècle.





Si de la conception on passe à l'examen du style qui l'exprime, on peut dire que le style de Cornélius rend, à peu d'exceptions près, toute l'élévation de sa pensée. Si dans ses premiers ouvrages, tels que le *Faust*, mais surtout dans les *Nibelungen*, le goût manque souvent de pureté, dans les travaux qu'il fit après avoir vu l'Italie, ce défaut devient de moins en moins sensible. Le style de ses peintures de la Glyptothèque rappelle celui de Jules Romain dans la décoration du palais du T à Mantoue ; c'est la même grandeur, la même audace et la même richesse. Le style du *Jugement Dernier* est encore plus élevé et plus pur, et, sous ce double rapport, il peut hardiment être comparé au style des grands maîtres.

Mais à ces éminentes qualités, qui constituent *l'artiste*, puisqu'elles comprennent la conception et l'expression, les deux premiers élémens du génie, Cornélius ne joint malheureusement pas toutes les qualités qui font le *bon peintre*. L'habileté matérielle lui manque en grande partie. Ses figures n'ont pas la pureté et la correction de lignes qu'on pourrait désirer. Que ce défaut tienne au manque de direction première, ou à la nature même du pays où il est né, nature qui, moins belle, moins inspiratrice, moins précise dans ses lignes que la nature du midi, empêche les Allemands de se familiariser avec le type du beau, toujours est-il qu'il existe chez Cornélius. Son dessin est sec et raide, ses draperies sont peu variées, sa couleur est dure, criarde, et le défaut d'harmonie qu'on y remarque nuit souvent à l'effet que la conception par elle-même devrait produire. Enfin, la peinture de Cornélius s'adresse à l'esprit plutôt qu'aux yeux ; mais si elle ne réjouit pas la vue, elle élève et agrandit les idées. La perfection est pour ainsi dire un don miraculeux. Depuis dix-huit cents ans l'art n'a produit que deux hommes qui aient presque tout réuni, Raphaël et Michel-Ange ; mais au-dessous d'eux il y a encore bien des places glorieuses à occuper. Et Raphaël lui-même, ornant son atelier des gravures d'Albert Durer, quoiqu'il leur reprochât leur peu de beauté plastique, n'a-t-il pas fait entendre par-là, lui le maître de la forme, que la meilleure partie de l'art n'était pas dans l'enveloppe extérieure de l'idée, mais dans l'idée elle-même ?

Les travaux de Cornélius ont exercé une très grande influence en Allemagne ; car c'est lui qui y a créé la peinture monumentale. La gravure doit aussi, tant aux essais de Cornélius lui-même qu'à ses conseils et à son crédit, qu'il employa en faveur du graveur Ameler, d'avoir été ramenée à la manière simple et grande d'Albert Durer et de Marc-Antoine, alors tout-à-fait oubliée. Mais, dans cette nouvelle voie tracée à l'art allemand, Cornélius n'est pas resté seul. D'autres sont venus, auxquels leurs œuvres ont obtenu une réputation méritée. Sans parler d'Overbeck, que nous appellerons le Schiller de la peinture, il faut citer Koch, Schadow, Veit, Schnorr, Hess, amis de Cornélius ; Schwanenthaler, Kaulbach, Goetzenberger, Nadorpt, ses élèves. Pourtant, quel que soit leur mérite, ils sont entrés par la porte que Cornélius et Overbeck ont ouverte ; et, remarquons-le, ce dernier, par son continuel séjour à Rome, par sa vie solitaire, son organisation rêveuse et peu

expansive, le nombre restreint de ses œuvres, toutes conçues dans le même esprit, eut bien moins d'influence immédiate que son ami sur la direction de l'art. Cornélius, par la grandeur de ses conceptions, le nombre de ses œuvres, l'universalité de son esprit, par son caractère communicatif, ferme et entraînant, doit être considéré comme le premier moteur de la régénération de l'art en Allemagne. Au reste, si l'homme extérieur est le reflet de l'homme intérieur, la supériorité de Cornélius ne saurait être mise en doute. Le caractère de l'aigle est profondément empreint sur sa figure; son œil noir indique à la fois la réflexion et la sagacité. Son front est haut et plein; une expression de force et d'esprit est répandue sur tous ses traits.

La célébrité n'a pas fait défaut à Cornélius. Toutes les académies d'Europe, celle de Londres exceptée, l'ont admis dans leur sein. En Allemagne, la jeunesse étudie ses ouvrages ou recherche ses leçons. A Munich, ses ateliers, les monumens qu'il a décorés, sont visités avec empressement par les étrangers et par le public, tandis que lui vit simplement, retiré du monde, *dont le fracas*, ainsi qu'il le dit, *brise la sphère idéale dans laquelle l'artiste doit vivre*. Des artistes ou des savans forment seuls sa société. C'est dans ces cercles d'amis que peintres, sculpteurs, architectes, apportent leurs projets, qu'ils se les communiquent, et qu'ils puisent dans la discussion l'unité de vues, l'accord d'idées, si nécessaires à l'art monumental, et qui forment le principal caractère de cet art en Allemagne.

Jusqu'à présent l'influence de Cornélius a été restreinte à son pays; car un fort petit nombre de ses ouvrages a été gravé: les plus grands et les meilleurs ne le sont pas encore. Mais jaloux d'obtenir les suffrages du public français, il a promis d'envoyer ses cartons à l'exposition de Paris. Si par là Cornélius espère obtenir la consécration entière de son talent, l'école française pourra, à son tour, tirer de l'étude de ce peintre un grand profit; car, possédant plus que toute autre les qualités qui manquent à Cornélius, elle n'atteint pas à son grand caractère d'idéalité. Les meilleurs modèles de l'époque, en ce genre, ne pourront manquer d'imprimer à notre école une direction nouvelle. Au moins serviront-ils de point d'appui aux intelligences élevées; au moins pourront-ils aider les artistes vraiment dignes de ce nom, dans la lutte courageuse qu'ils soutiennent contre les efforts incessans du dilettantisme frivole et sensuel qui cherche à s'imposer depuis quelque temps.

SÉB. ALBIN.

— Eh bien! c'était fini.

— Ah! oui, fini. Le maître de ballets n'a jamais voulu lui composer un pas. Il disait qu'il aimait mieux en créer un pour l'obélisque et les diligences de Laffitte et Caillard. Je lui rapportai la réponse.

— Et comment la prit-elle?

— Fort mal. Nous avons résilié le bail, qui n'était pas emphytéotique, grace au ciel. Je crois qu'elle a embrassé le notariat. Elle a 300 fr. par mois et les cadeaux.

— Pas forts pour les cadeaux, les notaires. A mon tour je t'apprendrai ce qu'est devenue la panthère.

— C'est ça, Stephen, parlons-en.

— Elle ne me tannait pas pour un pas, elle.

— Elle voulait débuter aux boulevarts. M'a-t-elle amusé avec ses tirades de *Richard d'Arlington*, au souper que nous donna Minette; tu te souviens, Stephen?

— Te voilà au courant. J'avais beau lui dire qu'on ne débute pas à vingt-neuf ans...

— Vingt-neuf, faits comme trente.

— Oui, mais les femmes ne disent jamais trente; elles sont comme les marchands de chaufferettes : ils n'en vendraient pas s'ils les mettaient à quarante sous la pièce. Ils les crient toujours à trente-neuf. Je poursuis. Mes avis n'y purent rien. Tous les soirs j'étais obligé d'aller entendre : *Pauvre Mère! Pauvre Fille! Pauvre Frère! Pauvre Oncle!* Au bout du compte il en résulta que son appartement fut le rendez-vous des troupes réunies de la Porte-Saint-Martin, de l'Ambigu, des Folies-Dramatiques, de la Gaieté et de la Porte-Saint-Antoine. Un jour que la panthère était sortie, je monte chez elle; tu connais sa négligence. Pas un tiroir n'était fermé. Au premier que je visite, par désœuvrement, qu'est-ce que je vois?

— Pas de billets de banque.

— Autre chose. Des déclarations d'amour de tous les théâtres des boulevards. Il paraît que c'est l'usage chez ces messieurs du mélodrame. Mon ami, une liasse de protestations galantes; les protecteurs offraient des rendez-vous, des dîners; du reste elle ne pouvait manquer, au bout de quelques mois de leçons, de contracter un superbe engagement avec le directeur de son choix.

— Et tu as cravaché la panthère au retour?

— Mon Dieu non; pas plus que tu n'as tué le rat. Je me suis borné

à faire imprimer sa correspondance dramatique avec vignettes et encadremens et la lui ai envoyée en volume.

— Bravo! et tu es libre?

— Comme toi, Anatole.

— Que ne puis-je en dire autant que vous deux, s'écria un survenant en se plaçant dans un troisième fauteuil autour du garde-feu.

— C'est bien facile, imite-nous, Léonard.

— Vous imiter! Et le puis-je? L'affection qu'on me porte est si désintéressée.

— Ah! te voilà bien! Tu crois être aimé pour toi-même. Monsieur est arrivé hier de l'âge d'or. Son habit est encore poudreux.

— Je n'ai jamais voulu être aimé autrement, Anatole.

— Ne dis pas de ces bêtises-là, Léonard. Nous ne sommes plus au collége; il y a long-temps que nous avons traduit Ovide. Pour quel motif voudrais-tu être bien venu d'une femme? Ceux qui ne les indemnisent pas sont des ladres ou des ruinés. La grande honte d'être aimé d'elles en échange des jouissances luxueuses qu'on leur procure. Il y a vraiment de quoi rougir de leur donner 500 francs par mois pour qu'elles soient mieux logées et qu'elles aient une femme de chambre pour les lacer. Est-ce que l'amour du monde se conçoit autrement? Va, grand innocent, il n'y a que les provinciaux qui veulent être aimés pour eux-mêmes, et qui croient qu'avec leur amour on se passe de manchon, de châle et de pierreries. L'amour est un luxe; que celui qui n'a pas de quoi le payer s'en passe.

— Ce que dit Anatole, reprit Stephen en mettant sa jambe gauche sur sa jambe droite après avoir tenu long-temps sa jambe droite sur sa jambe gauche, ne te touche pas le moins du monde, j'en suis sûr, Léonard; car, réponds-nous franchement, combien as-tu dépensé pour cette intéressante femme qui t'aime, bonheur extrême, ô joie suprême, uniquement pour toi-même?

— Rien, presque rien.

— Depuis combien de temps la connais-tu?

— Depuis six mois.

— Que lui as-tu envoyé au premier de l'an?

— Un meuble en palissandre.

— De Lesage?

— Oui, de Lesage.

— Soit, 2,000 francs.

— Et pour sa fête?

— Une bagatelle. Quelques bronzes pour sa cheminée.

— Cela veut dire une pendule et deux flambeaux. Soit encore 1,500 francs.

— Tu lui envoies un bouquet tous les deux jours?

— Tous les deux ou trois jours.

— Soit encore 500 francs.

— Tu lui loues une loge chaque fois qu'elle a envie d'aller à l'Opéra. Ajoutons 1,000 fr. Ajoutons aussi les cadeaux à la femme de chambre, car les femmes de chambre nous aiment peu pour nous-mêmes. Cent écus en six mois, ce n'est pas exagérer le chiffre. Total approximatif, cavé au plus bas, 5,300 fr. Une femme qui ne t'aurait pas aimé pour toi-même ne t'aurait guère coûté que 3,000 fr. pour le même temps. Tu es refait de 2,300 fr. L'amour pur et désintéressé vaut cela. Qu'as-tu à répondre?

— Beaucoup. D'abord que je ne donne pas de la main à la main.

— Bien trouvé! La chose est sauvée, parce que tu envoies l'argent directement aux fournisseurs de madame. Cela n'est pas même de la galanterie, c'est de la maladresse; le billet de 1,000 fr. dépensé pour une femme n'a pas, à ses yeux, la valeur d'un billet de 500 fr. qu'elle change elle-même.

— Mais vous tuez la poésie, mes bons amis.

— Non, s'écria Stephen, mais l'hypocrisie. Changeons de propos. Est-ce que l'amour pur t'ennuierait déjà, que tu souhaitais, il n'y a qu'un instant, d'être libre comme nous?

— Loin de là, mais madame, qui redoute le retour très prochain de son mari, m'engage beaucoup à l'accompagner en Italie. J'y serais tout disposé, sans l'horrible peur de vous perdre de vue, mes bons amis, Anatole, Stephen, et encore notre excellent Vaudreuse.

— Parbleu! nous t'accompagnerons, s'écria Anatole. C'est un voyage de deux mois. Que Stephen dise oui, je dis oui!

— Moi, je dis oui.

— Mes amis, c'est promis.

— C'est juré, Léonard.

— Tous les frais de voyage à mon compte, sinon non.

— Mais, mon vieux Léonard, tu auras encore 10,000 ou 12,000 fr. à mettre sur le compte de l'amour désintéressé.

— Point de raillerie; vous me rendez trop heureux. J'emmène avec moi le café de Paris, Tortoni et le foyer de l'Opéra.

— Oui! réfléchit Stephen; mais Vaudreuse?

— Mais Vaudreuse? répéta Anatole.

—Je m'en charge, répliqua Léonard. Je l'attends à minuit chez moi pour souper. Soyez des nôtres. Nous le déciderons tous ensemble.

— Il n'est pas loin de minuit, remarqua Stephen.

— Eh bien! partons, dit Léonard. J'ai ma voiture en bas.

Les trois amis quittèrent enfin leurs fauteuils en fredonnant : Salut! Venise la folle! Quand chanterons-nous en gondole notre joyeuse barcarolle.

Tandis que la voiture de Léonard entrait dans la rue Pinon, la foule inondait la rue Lepelletier, et les provinciaux rentraient à leurs hôtels du Nord et du Midi, émerveillés de la grace de M. Montjoie, le plus beau Turc des danseurs ou le plus beau danseur parmi les Turcs.

## II.

En province et dans beaucoup d'arrondissemens de Paris, qui ne sont pas moins que la province, on s'imagine, d'après je ne sais quelles fausses inductions, qu'il est du bon ton, chez les jeunes gens riches lancés, de crever des chevaux, de s'abîmer l'estomac à force de boire du vin de Champagne et de se ruiner la santé en orgies. Ceci n'est pas seulement exagéré, c'est généralement faux. Ces jeunes gens se soignent comme des femmes, déjeunent légèrement, prennent de l'exercice avec modération, et s'ils se couchent à deux heures après minuit, ils ne se lèvent guère qu'à midi pour rester un quart d'heure au bain et se purifier le corps comme des musulmans. Si l'on n'admet pas cette chasteté selon le monde, comment expliquer l'étiquette de leur santé, la durée de leur jeunesse, le repos de leur teint? Faublas n'est pas leur modèle, car Faublas termine son pèlerinage à dix-huit ans, devinant bien qu'à trente ans il aurait été goutteux, éreinté, incapable de lutter même avec le marquis de Lignolles. Et quel profond contre-sens chez Louvet de Couvray! Son Faublas, qu'il produit comme un homme d'esprit, se lève toujours de bonne heure et on ne le voit pas une seule fois se mettre au bain. Jamais le pédicure ni le dentiste n'entrent chez lui. On peut gager que ses ongles étaient limés jusqu'à la chair. Je ne sais pourquoi j'ai toujours regardé Faublas comme un type de hasard, comme une gravure licencieuse, créée pour irriter les goûts des commis, qui se figurent que les marquises se nourrissent de pâte d'amande.

Léonard n'avait pas un appartement de roué, et il avait trop d'esprit pour faire asseoir ses amis sur des roses, ce qui serait fort incommode, malgré l'autorité des anciens. Autant vaudrait louer

l'odeur du crin où l'on s'assied, que de vanter les roses comme un doux siège; chez lui, on s'asseyait sur de jolies chaises en velours vert, et on posait ses pieds sur des tapis moelleux comme quatre pouces de neige. L'appartement qui attendait les trois amis de Léonard était chauffé à un degré délicieux de température : ni trop ni trop peu de clarté, milieu qui n'est pas si indifférent qu'on le pense à l'édification des sens. Un souper est une perle excessivement précieuse; les ignorans percent la perle, les habiles seuls, et ils sont rares, savent la monter en diadême; cherchez encore un souper qui ait le sens commun dans Faublas; triste viveur! il n'est pas impossible qu'il bût de la bière, ce vin des protestans.

Nous devons encore ajouter que nos jeunes gens n'avaient invité aucune femme à souper, non que ce fût une habitude prise, mais les avoir pour convives n'était pas non plus un engagement de tous les jours. Il est donc légèrement erroné de croire que, dans leur catégorie peu connue, on se fasse verser du chambertin dans des coupes de nacre par des déesses d'opéra. Les déesses d'opéra sont très rangées; leur maris montent la garde et leurs enfans sont élevés par les frères des écoles chrétiennes.

La seule femme qui se trouvait chez Léonard était une cuisinière, merveille dont il savait le prix, et que s'inquiètent d'avoir tous ces jeunes gens dont on croit avoir poétisé les raffinemens sensuels en les faisant dîner aux Frères-Provençaux; les meilleurs dîners ont lieu chez eux, apprêtés par les mains savoureuses de leurs cuisinières, qui ne leur servent ni des mets ambrés, ni des vins couleur d'or, mais des volailles succulentes, des gigots cuits avec une sagacité mathématique. Pour vins, ils ont du bordeaux d'abord, et du champagne ensuite, vins qui, bus même avec excès, ne grisent que les gens de peu.

Enfin, Vaudreuse entra; il était minuit un quart.

— A table! dit Léonard, Marguerite est déjà fâchée du retard. A table!

— Tiens! dit Anatole, placé en face de Vaudreuse; comme Vaudreuse a la figure renversée! est-ce que tu serais fâché de nous trouver ici?

— Je n'ai rien.

— On n'est jamais plus en colère que lorsqu'on répond ainsi.

— Eh bien! j'ai... J'ai une petite contrariété domestique.

— Ton rat t'a rongé aujourd'hui.

— Vous savez que je n'ai pas de rat, à proprement parler.

— C'est toujours ta pianiste.

— Est-ce qu'elle veut débuter aussi ? c'est dans l'air, ma parole d'honneur, dit Stephen, ravivant la peine d'Anatole.

— Plût au ciel qu'elle voulût débuter ! elle ne me tyranniserait pas comme elle le fait.

— Et que veut-elle donc ?

— Ce qu'elle veut ! ce qu'elle veut ! elle veut l'impossible.

— On la contentera plus aisément.

— Je voudrais vous voir à ma place. D'abord, elle exige que je sois rentré à onze heures.

— Et que tu te couches à neuf, interrompit Anatole.

— Je te vote un bonnet de coton, ajouta Stephen.

— Continue, dit Léonard à Vaudreuse.

— N'est-ce pas intolérable ? Ensuite, elle exige que je ne joue pas au cercle ?

— C'est de l'inquisition.

— Toute pure.

— Hier elle m'a dit : Vous avez perdu, l'autre soir, cent louis ; l'autre soir encore cent cinquante louis ; il n'est pas de jour où vous ne rentriez sans l'argent que je vous vois prendre dans votre secrétaire : vous n'emporterez plus avec vous que quarante francs.

— Et en gros sous, s'écria Anatole.

— Non, en or, afin qu'il ne change pas, reprit Stephen.

— J'avoue que l'exigence est lourde, ajouta Léonard.

— Et ce n'est pas tout.

— Encore !

— Écoutez !

— Parle, Vaudreuse, cela soulage sur le bordeaux.

— Vous savez que j'ai cessé depuis un an de voir ma mère, tombée dans les excès d'une dévotion insupportable, si insupportable qu'elle m'assommait tous les jours de sermons et n'avait que la faible prétention d'exiger de moi que j'allasse au moins tous les dimanches à la messe, à Notre-Dame-de-Lorette.

— *Avez-vous vu dans Barcelone !...* chantonna Stephen.

— *Adieu, mon beau navire !* répéta Anatole.

Plus grave, Léonard entonna d'une voix de basse-taille : *Pange lingua.....*

— Or, Ambroisine n'a-t-elle pas projeté de me rapprocher de ma mère, en me disant que j'avais tort de ne pas imposer quelques sacrifices à ma manière de voir ; qu'il en coûtait peu de passer une heure à l'église et dans une église charmante, où l'on entend de l'ex-

cellente musique et où l'on voit de jolies peintures? Vous devinez comment j'ai accueilli sa proposition.

— Tu lui as répondu :

> Accourez tous, venez entendre
> Un ami de l'humanité.

— Je lui ai répondu à peu près cela; mais elle a recommencé sa morale le lendemain, le surlendemain, tous les jours. Ces répétitions sont désespérantes.

— Vaudreuse cédera, dit Stephen.

— Il ne cédera pas, riposta Léonard.

— Il cédera, dit à son tour Anatole.

— Je la renverrai à son pensionnat, répondit à son tour Vaudreuse en buvant d'un trait un dixième verre de bordeaux. C'est conclu, c'est arrêté.

— Est-ce qu'elle sort du couvent? demanda Stephen.

— A peu près. Je connus Ambroisine chez ma cousine à qui elle donnait des leçons de piano. Elle courait le cachet toute la journée, et le soir elle rentrait dans un pensionnat à la barrière de l'Étoile. Elle me plut, je lui convins, et je la pris avec moi.

— Mauvais système, fit observer Stephen.

— Hélas! oui, répondit Vaudreuse en soupirant. Croiriez-vous que je l'ai surprise, malgré mes recommandations, malgré le soin que je prends de satisfaire ses moindres désirs, allant encore à ses leçons, et cela, m'a-t-elle répondu, pour ne pas perdre ses élèves!

— Quel genre! s'écria Anatole.

— Ne prend-elle pas du tabac? s'informa Stephen.

— Vous m'approuvez donc d'avoir résisté comme je l'ai fait ce soir, et de lui avoir dit : Je ne rentrerai qu'à trois heures cette nuit, j'irai jouer au cercle ou ailleurs, et vous le trouverez bon.

— Que je t'embrasse, dit Anatole; tu es un homme.

— Mon ami, dit Léonard, ta détermination est une inspiration du ciel. Anatole a quitté son rat, Stephen sa panthère; tu romps avec ton Ambroisine, et tu es des nôtres. Nous partons dans huit jours pour l'Italie.

— Fat qui s'en dédit! s'écria Vaudreuse : que ce verre de bordeaux me soit du chambertin si je ne vous accompagne pas.

— Messieurs, vous l'avez entendu? dit Léonard.

— Il ne viendra pas, répliqua Anatole.

— Il ne viendra pas, affirma Stephen.

— Il viendra, vous dis-je.

— Non, te dis-je, Léonard. Vaudreuse a la tête échauffée en ce moment, tout lui paraît possible : c'est un matamore; demain il n'osera pas souffler mot devant son Ambroisine. Lui! un brin de paille l'arrête.

— Vous me piquez d'honneur, messieurs. D'ailleurs, à qui ai-je donné le droit de douter de mes engagemens?

— Mon excellent ami, dit Stephen en tendant la main à Vaudreuse, ta parole est sacrée, mais nous ne voulons pas de tes sermens.

— Et moi je m'engage par serment à me débarrasser dès demain de cette ennuyeuse maîtresse. Me croirez-vous maintenant?

— Elle est bien jolie, Vaudreuse.

— Elle a de l'esprit, nous la connaissons.

— Elle t'aime beaucoup, Vaudreuse.

— Elle est rusée.

— Elle a l'avantage de n'avoir aimé que toi.

— Elle te fait de la musique, et tu es passionné pour la musique.

— Vous m'exaspérez! Vous êtes mes démons, Stephen, Anatole, et toi aussi, Léonard. Je vais me fâcher. Assez, messieurs! Quand Vaudreuse a donné sa parole d'honneur, il se croit offensé si toute discussion n'est pas levée.

— En ce cas! à notre bon voyage d'Italie. Au serment de Vaudreuse attachons-en un autre que nous ne trahirons pas davantage, messieurs; jurons de ne plus boire du champagne qu'au pied du Vésuve.

Radouci, Vaudreuse ajouta :

— Je perds mille louis que vous dépenserez en Italie, si je ne suis pas de votre voyage après avoir rompu avec Ambroisine.

— C'est donc un pari de mille louis, fit observer gravement Léonard.

— Oui, un pari de mille louis, répéta Vaudreuse.

— Nous le tenons, dirent ensemble les trois autres amis.

## III.

C'est une bien heureuse disposition d'esprit, celle que procure le jeu quand, après de nombreuses déceptions, il vous surprend par un gain disproportionné avec des pertes si vite oubliées. On revit; on recouvre la vue ou l'ouïe; on manquait d'air et d'espace, et l'univers se déroule tout à coup sous vos pieds avec toutes ses richesses, immense paradis où aucun fruit n'est défendu. Il arrive même que

le cœur est si puissant de l'énergie de l'imagination, qu'il est si plein jusqu'au bord, qu'il ne sait où pencher. Avec cet or, cet or divin, voyagera-t-on? Et où voyagera-t-on? En Italie, en Espagne, en Grèce? Si l'on faisait le tour du monde? Achètera-t-on une campagne sur les bords de la Loire, entre deux bras du fleuve? Si l'on tirait quelques amis de la misère? Quelle sublime conflagration de désirs s'établit dans le cerveau à la vue de cet or, rigoureux mobile, non-seulement de tous les plaisirs, mais encore de presque toutes les vertus. Des imbéciles méprisent l'or, c'est absolument comme si l'on méprisait le bonheur que l'or représente, et que lui seul à peu près représente. L'or du jeu a une voix, il chante, il vous berce. Grace à cet or, on touche à tout par les mille rayons du désir et l'on reste suspendu. C'est une espèce de douce, de suave catalepsie; si, au moment où on l'éprouve, on ne venait pas vous en tirer, on mourrait peut-être dans cette extase que les saints et les joueurs seuls connaissent. Mais le monde ne manque jamais de ces sortes d'appels. Une lampe de fête luit quelque part, un souvenir revient, un ami passe, on touche un sens, il s'éveille, il éveille les autres, et l'on est devenu homme.

Vaudreuse goûtait la satisfaction céleste du gain avec plénitude, au moment où un domestique du cercle lui remit un billet dont l'écriture lui était parfaitement connue. Avant de se retirer dans un coin du salon pour en lire le contenu, il fourra dans ses poches l'or et le tas de billets de banque amoncelés devant lui par la marée de la fortune. Que me veut encore Ambroisine? Qu'est-ce que cela signifie de m'écrire à cette heure-ci? Voyons.

Stephen, Anatole et Léonard, avaient deviné sans peine de qui pouvait être ce billet importun écrit à Vaudreuse. Ils se concertèrent et ils ne perdirent pas un mouvement de leur ami. Bref dans sa rapide rédaction, le billet fut parcouru d'un regard. Après l'avoir lu, Vaudreuse le froissa comme si ce n'eût été qu'un billet de banque; il chercha ensuite, avec la vivacité d'un homme empressé de sortir, sa canne et son chapeau. Pendant qu'un valet de pied lui jetait le manteau sur les épaules, il appela ses trois amis; avec la joie la plus expansive, il leur dit :

— Je vous rappelle, mes amis, que c'est à dater d'aujourd'hui que commencent les huit jours au bout desquels j'ai promis d'avoir rompu avec Ambroisine et de monter avec vous en chaise de poste pour l'Italie. — Vaudreuse sortit.

— C'est lui maintenant qui se méfie de nous, dit Stephen. Voilà de l'original.

— Augurons bien de sa fermeté, ajouta Léonard.

— Ce n'est pas de la fermeté, c'est de la fanfaronnade : augurons mal!...

Comme il n'était que deux heures et demie, les trois amis allèrent de nouveau ce soir à une table de jeu.

## IV.

En entrant dans son appartement, Vaudreuse affecta un air délibéré dont Ambroisine ne s'effaroucha guère, quoique son cœur battît fort. D'un ton de persiflage, il débuta par dire, en se débarrassant de son manteau et en lançant ses gants sur un fauteuil : Ma foi! vos 40 francs, ma chère amie, m'ont porté bonheur, probablement vous les aviez fait bénir. Voyez, avec ces 40 francs, j'ai gagné plus de 20,000 francs. La caisse d'épargne, par vous si prônée, ne rapporte pas cela en un an. Je ne vous mens pas, regardez. M'en voudrez-vous encore d'avoir joué? Ne me grondez pas davantage de n'être pas rentré précisément à onze heures; car c'est de onze heures à deux heures que la fortune m'a visité. C'est l'usage, elle arrive quand on s'en va.

A propos, ajouta Vaudreuse, s'apercevant que sa raillerie s'émoussait contre la dignité glaciale d'Ambroisine; à propos, vous venez de m'envoyer un billet assez étrange, assez déplacé. Cette liberté est d'un détestable goût. Puisque je n'étais pas rentré à onze heures, c'est que je ne le pouvais pas, c'est que je ne le voulais pas.

Vous me dites encore, je crois, que, lassée de ma conduite, vous voulez rompre sur-le-champ avec moi; je trouve la résolution assez bizarre, vu l'heure de la nuit, mais je ne m'y oppose pas cependant. Nous nous séparerons aux flambeaux, à moins que vous n'ayez voulu faire une plaisanterie, ajouta Vaudreuse, s'arrêtant tout à coup sur le terrain où il avait si fièrement paradé jusque-là.

— Je n'ai voulu faire aucune plaisanterie, répondit Ambroisine. Vous avez pu remarquer un fiacre qui attend à la porte, et voilà mes paquets tout prêts à être emportés. Il n'eût pas été convenable de m'en aller avec les apparences d'une fuite. Je vous appartiens un peu tant que je suis ici, ajouta Ambroisine avec un accent de fierté paisible, et vous avez le droit de vous assurer que je n'emporte rien à vous.

— La délicatesse est vraiment excessive, répondit Vaudreuse, un peu ému intérieurement de voir que la détermination d'Ambroisine n'était ni feinte, ni calculée; j'aime mieux pourtant vous avoir vue encore une fois avant notre séparation. Je dois vous remercier de cette attention.

Vaudreuse ne persiflait plus; quoique grand pourfendeur de sentimens avec ses camarades du café de Paris, il était infiniment moins bravache en face d'Ambroisine, c'est-à-dire en présence d'une affection vraie. Il l'avait aimée, il l'aimait encore beaucoup, malgré ses maximes d'indépendance. Le sabreur rentrait dans la discipline une fois chez lui.

Vaudreuse, qui s'oubliait si facilement en beaucoup d'endroits, n'eût pas osé déplacer un tableau de son appartement, sans permission; lui qui jouait du bout de sa cravache avec les fleurs portées par certaines dames, dans certaines réunions, ne se fût pas permis, même en plaisantant, de toucher à la coiffure d'Ambroisine.

C'est qu'il n'est pas indifférent de dire que Vaudreuse n'avait pas emporté Ambroisine sous son bras par une nuit de bal masqué aux Variétés ou à Musard. Il ne l'avait prise à personne; il n'avait pas renchéri pour l'avoir. Au milieu de ses mauvaises amours, une passion sincère l'avait surpris et pour ainsi dire désheuré. De là son embarras extrême de se conduire avec sa liberté ordinaire, une fois chargé de l'existence d'Ambroisine, qui, lorsqu'elle s'était déjà donnée à son amant, n'avait pas cru faire beaucoup plus mal en se logeant chez lui. Déception pour tous deux : elle s'était imaginé conquérir les droits légitimes d'une femme en habitant avec Vaudreuse, et Vaudreuse avait cru la façonner en peu de temps à la vie des bohémiennes charmantes dont il s'amusait pendant quelques mois, pour les quitter sans regret, ainsi que cela se pratique. Vaudreuse fut vaincu. Il y avait trop d'amour et d'une certaine ingénuité chez Ambroisine, pour qu'elle échangeât ses prétentions bien arrêtées contre l'éventualité brillante de maîtresse aux enchères. De jour en jour, son caractère s'était développé, au grand étonnement de Vaudreuse, enchaîné peu à peu, après avoir vécu sur la facile idée de reprendre son indépendance à l'heure de son caprice. Il arriva même que la répugnance d'Ambroisine à le suivre dans les sociétés habituelles où il allait, fut pour Vaudreuse une considération nouvelle de ne pas la traiter avec cette familiarité dont on s'arme plus tard pour dire aux dames de la spécialité de prendre leur congé et leur cachemire. Avec les amis de Vaudreuse elle s'était toujours observée, ne permettant á

aucun d'eux de compter sur le bénéfice d'une de ces brouilleries si fréquentes dans ces sortes de mariages trimestriels, pour lui offrir, le lendemain, souvent le jour même, la vacance d'un cœur et celle d'un mobilier; car il est établi dans les mœurs si imparfaitement esquissées dans cette histoire, qu'un ami du détenteur qui résilie, doit prendre la place du détenteur, et cela sans violence, sans provocation à duels, sans haine, sans froideur même. Et s'ils se rencontrent le lendemain dans les couloirs de l'Opéra, le dépossédé volontaire dira à l'acquéreur promu : « Madame se porte-t-elle bien? bien des choses de ma part, je vous prie. » A quoi l'autre répond : « Je ne manquerai pas. » De leur côté, ces dames ne méprisent jamais aucun des amans qu'elles ont eus; en face du dernier possesseur, elles parleront des qualités particulières de ceux qui l'ont précédé; et aucune réflexion blessante, aucune expression de grossièreté jalouse, n'arrêtera la parole sur les lèvres de l'indiscrète panégyriste.

Ambroisine n'était pas cela, et Vaudreuse s'en était autant félicité qu'amèrement plaint, selon les circonstances. Quel parti prendre? en était-il venu à se demander, depuis qu'il avait éprouvé la gêne tyrannique dont il avait tracé un si touchant tableau au souper de Léonard, en présence de Stephen et d'Anatole.

— Il est tout pris, lui aurait répondu un de ces trois amis : puisqu'elle veut sortir, ouvre-lui la porte.

La porte était ouverte, le fiacre attendait dans la rue, les paquets étaient entassés sur les fauteuils; Ambroisine, enveloppée dans son manteau, n'avait certes pas la pensée de jouer la séparation; sa femme de chambre était accoudée sur un carton, et pourtant Vaudreuse ne prenait pas congé d'Ambroisine.

Après une heure passée à suivre les allées et les venues insignifiantes de Vaudreuse, Ambroisine se leva, s'approcha de son amant, et, dégageant son bras de dessous son manteau, elle lui tendit sa petite main gantée.

— Adieu, monsieur.

— Vous partez donc, Ambroisine?

— Je crois qu'il est temps. Vous n'avez plus rien à me dire?

— Où allez-vous si tard? Il est près de trois heures et demie.

— Je vais chez ma cousine; elle est prévenue.

— Ah! elle est prévenue.

Vaudreuse alla à son secrétaire, l'ouvrit pour rien, et le ferma pour le même motif.

— Alors, adieu, madame.

Ambroisine fit un pas vers la porte; sa femme de chambre était déjà sur le palier.

— Mais il me semble, dit Vaudreuse, que vous ne m'avez pas fait appeler seulement pour assister à votre départ?

— Et pour vous assurer, répondit Ambroisine, que je n'emportais avec moi, dans la précipitation de mon déménagement, aucun objet à vous.

— Précisément, dit Vaudreuse, j'aperçois sur cette table un service à thé qui vous appartient. Julie, prenez cela.

La femme de chambre obéit, et le service à thé en vermeil fut enfermé dans un des cartons que le fiacre attendait.

— Mais ce n'est pas tout, reprit Vaudreuse; j'ai à vous une foule d'autres choses.

— Je n'aurais jamais osé vous les réclamer.

— Et moi, madame, je tiens à vous les rendre. Accordez-moi quelques minutes.

Après un peu d'hésitation, Ambroisine s'assit au bord d'un fauteuil, mais sans dénouer même son chapeau.

— Vous avez quelque droit, j'imagine, reprit Vaudreuse, sur ces porcelaines du Japon. Elles furent données autant à vous qu'à moi par notre ami commun, le capitaine Black, de Baltimore. Gardez le cabaret tout entier, Ambroisine, pour peu que vous le souhaitiez.

— Non, monsieur, je ne veux pas de vos largesses.

— Parbleu! nous le partagerons, puisqu'il en est ainsi. Aussi bien aucune de ces douze tasses n'est semblable à l'autre. A vous six, à moi six. A qui le sucrier?

— A vous, monsieur.

— Alors à vous, madame, le plateau de laque. Et j'y songe : la chaîne de ma montre vous appartient. Prenez! prenez!

— Mais la montre est à vous, monsieur.

— Vous voulez donc me la rendre? Soit!

Vaudreuse mit tant de dépit à séparer la chaîne de la montre qu'il eut l'air, en détachant le dernier anneau, de le briser avec colère.

Avec sang-froid Ambroisine prit la chaîne, et dit, en la déposant sur le marbre de la table :

— Je ne l'accepte plus; vous la regrettez trop.

— Je fais si peu de cas de tout cela, s'écria Vaudreuse, que je suis tenté de jeter cette montre par la croisée.

Ambroisine ne s'étant pas opposée au mouvement de Vaudreuse,

celui-ci tint, par point d'honneur, à réaliser sa menace. Il ouvrit la croisée et lança la montre dans la rue.

Loin de manifester de la surprise, Ambroisine prit la chaîne et la jeta tranquillement par la fenêtre. — Ainsi, dit-elle, si la même personne trouve les deux objets, la montre lui dira l'heure à laquelle elle a ramassé la chaîne.

— J'espère, dit Vaudreuse après quelques minutes données à concentrer sa colère, si bien domptée par Ambroisine, j'espère que nous n'aurons pas de dispute pour le partage des tableaux qui sont ici, à moins que vous n'ayez l'intention de mettre les passans dans leurs meubles.

— Je ne serais pas fâchée, j'en conviens, répondit Ambroisine, de ne pas me séparer de deux ou trois paysages que je m'étais habituée à regarder comme étant à moi.

— Prenez, Ambroisine, choisissez.

— Julie, dit Ambroisine à sa femme de chambre, décrochez ces deux tableaux, et posez-les soigneusement sur les cartons.

— Quoi! s'écria Vaudreuse, vous m'emportez cette vue de l'Auvergne!

— Vous me laissez le choix, monsieur.

— Mais c'est un souvenir de famille; le château que cette peinture reproduit avec tant de fidélité est celui de ma sœur.

— J'affectionne singulièrement cette peinture, monsieur.

— J'ai couru dans ce parc, j'ai joué sous ces arbres, autour de ces bassins.

— Il est d'une excellente couleur, et je serais désolée de ne plus le voir, répondit Ambroisine.

— Votre envie, s'écria Vaudreuse, n'est que de l'ironie, de l'injustice; vous le retenez pour me faire de la peine. Eh bien! je me vengerai de la même manière. Vous avez oublié de réclamer ce pastel du XVIII^e^ siècle, ce Greuze qui est tout votre portrait; eh bien! vous ne l'aurez pas; non! vous ne l'aurez pas, quoique ce soit votre portrait.

— Faut-il l'emporter, madame? demanda la femme de chambre, montrant assez par sa question qu'elle ne regardait pas le moins du monde comme un droit sérieux celui de Vaudreuse.

— Laissez cela, Julie, et arrangez-moi mon manteau. Nous allons dire adieu à M. Vaudreuse.

Ambroisine se levait pour partir, quand on entendit gratter derrière la porte de la chambre à coucher.

— C'est Edith, ma levrette, s'écria Ambroisine; et je la réclame. Elle ne sera pas oubliée comme mon portrait.

— Et moi je la veux aussi, répartit vivement Vaudreuse. Elle restera ici où elle a été élevée.

— Elle me suivra, car c'est moi qu'elle aime le mieux. Pauvre petite chienne! penseriez-vous jamais à lui donner du lait le matin?

— Je prendrai, madame, un domestique qui en aura soin; un groom exprès pour elle. N'ayez donc nul souci.

— Après tout, répliqua Ambroisine, Edith est à moi; c'est une tyrannie grossière de m'empêcher de l'emporter.

— Ne vous mettez pas si fort en colère, madame, je vais lui ouvrir la porte; quand elle sera libre, nous verrons avec qui de nous deux elle voudra rester. Son choix décidera entre nous.

— Essayez, monsieur, faites!

La femme de chambre ouvrit la porte à la petite levrette, qui se trouva aussitôt placée dans l'alternative de suivre sa maîtresse, qui la regardait à un bout de l'appartement, ou de demeurer avec Vaudreuse, qui avait aussi fixé ses yeux sur elle. Une double, une égale affection la scella à la même place, caressant Ambroisine d'un mouvement de tête, accompagné de tendres petits aboiemens, et flattant son maître d'un frétillement de sa petite queue émue. La pauvre Edith s'épuisait en contorsions, en une foule de petites fêtes qui, en vérité, semblaient dire qu'elle comprenait le jugement qu'on attendait d'elle. Un instant elle parut se décider pour Vaudreuse; elle avança un peu vers lui...

— Ah! vous agissez de ruse, s'écria alors Ambroisine; pourquoi remuez-vous les doigts?

— Je ne remue pas les doigts. C'est vous qui séduisez Edith. Voyez! au son de votre voix, elle a couru vers vous. Pourquoi avez-vous parlé?

— Moi, j'ai parlé! mais je n'ai rien dit.

En effet, en entendant parler sa maîtresse, Edith avait rebroussé chemin et rétrogradé de son côté.

Cependant, lorsque la levrette se retrouva au même point, une seconde fois, à égale distance d'Ambroisine et de Vaudreuse, elle demeura suspendue entre sa double volonté, et de fatigue enfin, elle se coucha sur ses jolies petites pattes satinées et elle s'endormit.

— Raisonnablement, dit Vaudreuse, puisque Edith n'a pas voulu prendre un parti, nous ne pouvons pas la couper en deux.

— Il ne sera pas dit, répartit Ambroisine, que vous l'aurez em-

porté sur moi. J'attendrai qu'Edith s'éveille pour voir si une seconde épreuve me sera plus favorable.

— En ce cas, dit Vaudreuse, j'attendrai aussi.

— Faut-il que je déshabille madame? demanda l'espiègle femme de chambre.

— Non, je passerai le reste de la nuit dans ce fauteuil; avancez-moi seulement un tabouret.

— Pour moi, je dormirai fort bien sur ce canapé.

— A votre aise; bonsoir, monsieur.

— Bonne nuit, madame!

Grace à l'incident d'Edith, Ambroisine, dépitée, consentit à différer sa rupture jusqu'au matin. Elle ferma les yeux.

Vaudreuse fit semblant de dormir, et Julie, après avoir congédié le cocher, remonta au salon et se coucha sur le tapis.

## V.

Le jour tarda un peu à paraître; en hiver, l'aurore n'a pas constamment les doigts roses; ce ne fut que vers neuf heures que la femme de chambre s'aperçut, en s'éveillant, que Vaudreuse et Ambroisine n'occupaient plus leur place respective, l'un sur le canapé, l'autre dans le fauteuil. Tous deux avaient probablement pensé qu'on était tout aussi bien au lit pour bouder; et dès que les lampes s'étaient éteintes au salon, ils avaient à tâtons regagné leur alcove respective; en sorte qu'Edith seule était restée sur le champ de bataille où avait eu lieu la fameuse explication de la soirée.

Puissance neutre, Julie, à tous hasards, prépara le lait et le thé pour ses maîtres; et lorsque l'aiguille marqua dix heures, elle se présenta à la porte de la chambre de madame, ainsi qu'à celle de monsieur, pour leur annoncer, selon l'usage, que le thé les attendait.

Plus forte que leur rancune, l'habitude les réunit l'un et l'autre autour de la théière, Ambroisine dans un élégant peignoir de flanelle anglaise, Vaudreuse dans une somptueuse robe de chambre.

En gens bien élevés, ils évitèrent de revenir sur les motifs de leur rupture, fait arrêté, près de s'accomplir; ils avaient même trop de dignité pour laisser paraître quelque regret de leur action. On eut les mêmes égards réciproques, les mêmes attentions qu'autrefois dans cette première entrevue matinale. Seulement Vaudreuse, qui s'était accoutumé à savourer sa tasse de thé au son d'un morceau exécuté sur le piano par Ambroisine, attendit inutilement ce délicieux

accessoire. Ambroisine resta à sa place; Vaudreuse n'eut pas de musique. Aussi lui fut-il impossible de prendre sa tasse de thé. Six fois il la porta à ses lèvres, et six fois il la remit plus froide devant lui. Terrible esclavage que l'habitude! pensa-t-il; mauvais pli de prendre du thé en musique. C'est une habitude à perdre; je la perdrai. Et il ajouta mentalement:

— On dit que Napoléon resta trois jours sans priser, faute de tabac, pendant la campagne de Russie. Fameux exemple d'habitude domptée. Je me dompterai.

Pourtant Vaudreuse ne toucha pas à la tasse de thé, et il passa en soupirant le long du piano muet.

Comme Ambroisine se levait aussi, on sonna. Julie allait ouvrir. Vaudreuse arrêta la femme de chambre par le bras; et alors une petite comédie soudaine et muette se passa entre ces trois personnages sous le retentissement métallique de la sonnette. Le visage de Vaudreuse indiquait une lutte acharnée entre ses désirs et son amour-propre; celui d'Ambroisine, un calme triomphant. Julie même avait son rôle dans cette scène d'une finesse exquise, complètement énigmatique pour un observateur étranger aux mœurs dorées de Paris. Au moment où l'on avait sonné, elle avait couru à la porte avec une précipitation peu généreuse pour son maître ou pour celui qui n'avait pas encore absolument cessé de l'être. Cependant elle n'avait pas ouvert. Le fil qui l'avait retenue dans son vol ne se voyait pas, quoiqu'il se prolongeât jusqu'à la main, désintéressée en apparence, d'Ambroisine.

C'est que dans l'arche où Vaudreuse avait enfermé, deux à deux, toutes les voluptés douces d'une situation enviée, il avait aussi, par mégarde, laissé entrer le créancier. Et le créancier, qui vit partout comme le vautour, avait flotté sur les plus belles mers avec lui. Une chose excusait Vaudreuse, c'est qu'il devait beaucoup; et ces dettes n'étaient pas ignominieuses; il n'était pas l'ignoble objet des persécutions d'un tailleur bavarois ou d'un bottier westphalien, ces honteux créanciers classiques, bons tout au plus au théâtre, ce ramassis de vieilles mœurs. Ces créanciers étaient d'une espèce plus distinguée. Ce sont de ceux qui sonnent fort, entrent chez leurs débiteurs à toute heure; parlent rarement de leurs droits ou de leurs titres: c'est là l'affaire de leur avoué. Ils sont allés au collége avec leurs débiteurs; il ont doublé leur rhétorique ensemble; ils se tutoient; et le jour où ils savent que leur ami doit être arrêté par leur fait, ils lui envoient un avertissement. Amis charmans! Vaudreuse en avait

beaucoup, et parfaitement inconnus les uns aux autres, quoiqu'ils se rencontrassent souvent chez lui. L'un fumait dans ses pipes d'ambre, l'autre jouait avec ses armes orientales. Celui-ci lui volait ses journaux; celui-là disait des douceurs à Ambroisine, tandis qu'on la coiffait. Et en somme, c'était toujours elle qui finissait par en débarrasser Vaudreuse, l'homme le plus inhabile du monde à trouver la phrase avec laquelle on les congédie pour trois ou quatre jours; phrase d'or, phrase sublime, autrement belle que : « Madame se meurt! Madame est morte! »

Or, Vaudreuse pressentit à ce coup de sonnette que c'était un des visiteurs dont nous venons de parler; et il n'osait pas prier Ambroisine de se charger de la réception et des frais du dialogue, tandis qu'il s'en irait par une porte de sortie. Lui demander ce service, c'était reconnaître l'indispensabilité d'une femme dont il avait accepté la séparation, il y avait tout au plus l'espace d'une nuit. Pénible situation! plus pénible que celle de prendre du thé sans musique; car, pour se déshabituer du thé, on peut être seul; et pour se déshabituer d'un créancier, il faut être au moins deux à le vouloir.

— Ouvrez, dit Ambroisine à Julie; c'est M. Janvier. Je le recevrai dans ma chambre.

Vaudreuse respira; il passa dans la sienne, s'y renferma, et, en se mettant au bain, ce qui le consola de n'avoir pas pris du thé, il ne put s'empêcher de dire :

— Il n'y a qu'Ambroisine pour recevoir ces gens-là.

C'est au bain que Vaudreuse lisait ordinairement ses lettres et ses journaux, et qu'il recevait ses meilleurs amis, autre excentricité de la vie raffinée de Paris. Tel Richelieu du quartier d'Antin, soigneux dans sa tenue, réservé dans son langage, au milieu du monde, ne voit aucune inconvenance à réunir autour de sa baignoire ses fournisseurs, et même les marchandes à la toilette, dont l'âge, il est vrai, n'est souvent pas la seule raison qu'elles aient pour subir cette licence. Je ne sais pas si les Orientaux vont plus loin. Quoi qu'il en soit, il arrive un moment, dans ces sortes d'ablutions libres, où l'on voit flotter à la surface de l'eau *le Siècle* et *le Corsaire*, *le Charivari* et le *Vert-Vert*, des factures acquittées, des cigarres de la Havane et des loges de spectacle.

Une petite porte, connue des intimes, s'ouvrit, et Anatole, le cigarre aux lèvres et une petite boîte sous le bras, entra dans la chambre de Vaudreuse.

— Je suis heureux de te rencontrer, dit Anatole.



— Mais qu'as-tu donc dans cette boîte?

— Je viens exprès pour te l'apprendre. C'est une charge que nous allons faire aux Napolitains.

Après avoir ouvert la boîte, Anatole en tira un habit jaune avec des boutons d'acier et un collet en velours vert.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie, Anatole?

— Ce n'est que le commencement d'une plaisanterie, mon cher Vaudreuse. Écoute : tu sais qu'à tort ou à raison, toi, Stephen, Léonard et moi, nous passons pour ne pas être étrangers aux mouvemens de la mode. Paris nous reconnaît et Londres nous imite.

— Tu viens de faire un alexandrin.

— C'est sans préméditation. Encore un peu d'attention. Notre renommée nous aura devancés à Naples, où Léonard vient d'écrire pour qu'on nous retienne un confortable appartement rue de Tolède.

— Il n'y a que cette rue à Naples; il faut que les habitans l'aient volée.

— Ne m'interromps pas. Nous arrivons à Naples, et l'on s'empresse de venir savoir de nous quelle est la dernière mode qui fait loi à Paris.

— Je commence à comprendre.

— Alors tu devines que nos quatre habits jaunes, le tien porté au théâtre, les deux autres dans les salons, le mien sur une promenade publique, consacrent la conquête. Dix jours après, la meilleure société de Naples ne porte que des habits serins.

— Oui, jusqu'au moment où le *Journal des Modes* donne un démenti, qui nous vaudra des coups d'épée.

— On a prévu la parade. On aura un numéro du *Journal des Modes*, tiré à mille exemplaires, qui seront distribués en Italie, quelques-uns à Naples, où l'on dira que personne à Paris n'ose plus se montrer autrement costumé que nous. La gravure y sera jointe. J'espère que la comédie sera complète.

— Complète, répéta Vaudreuse en sortant du bain.

— Tu ne sais peut-être pas, dit Anatole en essayant l'habit jaune à Vaudreuse, qu'on a sous-parié avec nous que tu nous ferais long feu, que tu ne nous suivrais pas en Italie.

— Plaisante obstination! s'écria Vaudreuse.

— Si extraordinairement plaisante en effet, mon cher Vaudreuse, que tous trois nous avons parié contre trois autres camarades des sommes assez rondes. Sûrs de perdre avec toi, nous avons parié 2,000 fr. chacun que nous comptions au moins autant sur toi que sur nous. Nous jouons à coup sûr.

— Réellement vous ne courez pas de grands risques. Une explication fort sérieuse a eu lieu entre Ambroisine et moi, hier dans la nuit, après vous avoir laissés au cercle.

— Ce petit billet...

— Précisément.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est fini. Il était trop tard pour qu'elle s'en allât dans la nuit; mais à trois heures elle ne sera plus ici. Ses malles sont faites.

— Vraiment! Voilà pourquoi je te trouve un peu triste : cela se conçoit. C'est un mauvais pas; mais il est franchi. Tu es libre.

— Oui, libre! comme tu dis.

Vaudreuse étouffa un soupir en s'enveloppant dans son peignoir et en s'accroupissant au fond d'un fauteuil.

Il se fit un moment de silence entre les deux amis; ils purent entendre alors les bruits de la pièce voisine. C'étaient des pas multipliés, des fauteuils qui roulaient sur le tapis, des cordes qu'on nouait.

A un frémissement harmonieux, Vaudreuse passa soucieusement sa main sur son front et la laissa couler le long de ses fines moustaches.

Il ne put s'empêcher de dire :

— C'est le piano qu'on emporte. Tu vois que c'est fini. Un excellent instrument, ajouta-t-il.

— N'est-ce que l'instrument que tu regrettes, mon ami? Écoute-moi, Vaudreuse, la chaîne n'est pas encore brisée.

— Quelle idée as-tu là?

— Veux-tu m'en croire?

— Parle, Anatole.

— Souffre que je ne te quitte pas de toute la journée.

— Aurais-tu peur, Anatole, de perdre ton pari?

— Ou si tu aimes mieux, Vaudreuse, de le gagner avec ceux qui ont parié contre moi, qui ai soutenu ton inébranlable fermeté.

— Je n'accepte pas ta proposition. J'ai promis de vaincre seul, sans le secours de personne. D'ailleurs tu te méprends sur la situation de mon esprit. Je suis homme d'habitude et non de passion romanesque. A sa dernière minute, ce départ me préoccupe, mais il ne me désespère pas. Elle part, et je vais sortir. Nous nous entreverrons à peine. Je suis si peu ébranlé, que je ne veux pas profiter des sept jours que les termes de notre pari m'accordent. Dès ce soir, je me mets à votre disposition; et dès demain, si vous êtes en mesure, je monte en chaise de poste pour l'Italie. Voilà ce que je vous confirmerai ce soir à table; car je vous invite tous les trois à souper.

Charge-toi, Anatole, de communiquer l'invitation à Stephen et à Léonard.

— Compte sur nous pour ce soir, Vaudreuse. Adieu! à ce soir.

— Adieu, Anatole. A propos, achète-moi un water-proof pour le voyage si tu traverses le passage de l'Opéra.

— Tu l'auras ce soir, Vaudreuse. Adieu.

## VI.

Quel délicieux musée qu'un cabinet de toilette! Quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas à contempler en détail ces utiles frivolités de la vie civilisée! C'est à émerveiller le regard que ces lames d'acier forgées par l'Angleterre, cette reine du monde et bien plus encore de la propreté; que ces limes inventées pour donner aux ongles une coupe ovale, suavement voûtée comme la nacre; que ces brosses rudes et douces qui vont chercher un atome dans les linéamens de la peau; que ces fers calculés avec une adresse infinie pour isoler les dents, comme autant de perles, et les enchâsser autour du diadème de la bouche. Pourquoi la mémoire n'est-elle pas reconnaissante envers ces Lavoisiers modestes, créateurs de neiges odorantes, qui attendrissent les chairs, éclaircissent le teint, et font de l'homme, ce cadavre vivant, un jardin embaumé, une peinture flamande, une créature souple, heureuse à voir, belle sous le soleil. Après la prière et l'amour, rien n'est digne de l'homme comme les soins qu'il se donne; si le corps est le vase de l'ame, il faut que ce vase soit d'albâtre et que des nuages de parfum l'embaument.

Vaudreuse était un fidèle de cette religion limpide et salutaire, qui ne reconnaît pas pour siens les hommes dont la propreté se borne à se laver les mains et à s'imbiber d'eau de Cologne.

Il commença par mettre des bottes neuves vernies; il essaya du moins, car son pied ne fut pas à demi chaussé qu'il sentit l'absence de celle sur qui il avait l'habitude de s'appuyer en se livrant à cet exercice. Faute de ce soutien, Vaudreuse chancela, devint rouge, pesta, heurta le mur du bout de la botte, et ne parvint enfin qu'avec douleur et rage à se botter. Ce contre-temps l'aigrit au-delà de toute expression. Un autre l'attendait. Vint le tour de la chemise; labyrinthe de plis où ne s'installe pas qui veut; car si les gens grossiers se passent la chemise, il n'y a que les gens distingués qui savent la mettre. La première fut froissée, — jetée au sale; la seconde déchirée aux entournures, — jetée au sale; enfin la troisième sembla un

peu mieux s'ajuster; mais quelles irritations nerveuses pour la boutonner sans tourmenter le jabot.

— Oh! Ambroisine! Ambroisine! s'écria-t-il en frappant du pied. Il n'y a qu'elle pour toucher à la mousseline sans la faner.

De découragement, Vaudreuse se mit à regarder à travers les carreaux ce qui se passait dans la rue. Triste aspect! des brancards sur lesquels étaient les meubles d'Ambroisine stationnaient dans la neige qui couvrait le pavé. Il neigeait même beaucoup dans ce moment, et des ondées blanches couraient sur les riches albums, sur l'ébène des tables et la dorure des tableaux. De beaux chenets ciselés étaient en équilibre sur la borne du coin; on avait déposé, sur le matelas du marchand de marrons, une admirable pendule. Les larmes en vinrent aux yeux de Vaudreuse, obligé de chercher une autre distraction à son profond mécontentement.

Coiffons-nous, se dit-il; il est déjà bien tard. Il se mit devant sa glace, prit un peigne et distribua ses cheveux, comme il en avait l'habitude, en deux sections. Un obstacle l'attendait au plus beau de son œuvre: la raie, cette difficile raie, pierre philosophale de la coiffure pour ceux qui n'ont pas long-temps exercé leur adresse. Impossible à Vaudreuse de tracer cette raie; d'autant plus impossible qu'il avait toujours eu recours à l'élégante patience d'Ambroisine pour la dessiner sur sa tête. Plus il s'impatientait, plus il brouillait ses cheveux, extraordinairement loin de former la raie. La colère l'étouffa; il brisa le peigne et il ébouriffa, de ses deux mains irritées, sa revêche chevelure. Eh bien! s'écria-t-il, je changerai la manière de me coiffer. A la suite de cette héroïque résolution, il abattit ses cheveux en masse et les lissa.

A présent, dit-il avec une aigre ironie, j'ai l'air d'un chasseur de bonne maison. Je puis me présenter dans le monde.

Voyons si je serai plus heureux à nouer ma cravate.

On a écrit un beau livre sur l'art de mettre la cravate; l'auteur y donne d'admirables préceptes; mais pourquoi, au lieu de préceptes, ne donne-t-il pas un domestique, un ami, quelqu'un qui sache entourer le cou de ce tissu, frise élégante du monument de la toilette.

Vaudreuse portait supérieurement ses cravates, mais jamais il n'avait su les nouer. On devine celle qui prenait cette peine pour lui.

Cependant il tenta de résoudre la difficulté. Le résultat fut, après des essais plus malheureux les uns que les autres, qu'il faillit s'étrangler, tant, dans son désespoir, il serra la dernière cravate autour de son cou.

Malgré lui, sans que sa volonté y fût pour quelque chose, il se prit à appeler : Ambroisine ! Ambroisine ! Ambroisine !

— Me voilà ! me voilà ! répondit une voix charmante. Qu'y a-t-il ?

— Une dernière complaisance, mon amie. Nouez-moi ma cravate !

— Volontiers. Mettez-vous là.

Et debout devant Vaudreuse, Ambroisine se disposa à lui arranger la cravate ; tâche délicate pendant laquelle ses beaux cheveux châtains effleuraient les lèvres du jeune homme.

— Elle est vraiment adroite comme une fée, pensait-il. Je ne sens pas ses doigts. Jamais personne ne la remplacera. C'est un oiseau.

Singulier désir, Vaudreuse eût souhaité qu'Ambroisine se fût trompée, qu'elle n'eût pas tout de suite réussi, pour avoir le plaisir de l'avoir plus long-temps ainsi sous les yeux.

Et en effet, Ambroisine s'était trompée ; le nœud ne vint pas bien à la première fois. Elle recommença avec plus d'attention ; et, pour être plus sûre d'elle-même, elle retira ses gants. La peine ne fut pas perdue ; le nœud fut ce qu'il était toujours, un modèle de perfection. Vaudreuse retint dans ses mains les deux mains d'Ambroisine et les couvrit de caresses. La reconnaissance fut plus forte que tout ; elle alla si loin, que Vaudreuse ne sortit pas de la journée et qu'Ambroisine était encore chez lui quand arrivèrent, pour souper, Léonard, Stephen et Anatole.

Le couvert était mis, les bougies illuminaient les cristaux de la table ; les domestiques, la serviette sur le bras, allaient de la salle à manger à la cuisine. Quand les trois amis de Vaudreuse se présentèrent, on n'aurait pu dire quel était celui des trois qui avait le plus de félicitations sur les lèvres en serrant la main à leur hôte, encore plus joyeux qu'eux tous.

— Nous avouons notre défaite, s'écria Stephen le premier. A toi la victoire !

— Et les mille louis, ajouta Anatole.

— Et la place du coin dans la chaise de poste, sur-ajouta Léonard.

— Merci à tous les trois, répondit Vaudreuse, en saluant Stephen, Anatole et Léonard.

— C'est bien de ta part, dit ce dernier, d'avoir hâté le terme de la gageure ; nous nous mettrons plus tôt en route ; après-demain nous roulerons.

— Ah ! c'est après-demain, dit Vaudreuse.

— Trouverais-tu encore que c'est trop tard ? Quel héros ! Au sur-

plus, continua Anatole, voici ton water-proof. Le déluge ne le pénétrerait pas.

— Je te suis fort reconnaissant, ami.

— Oui, ton ami, car tu es un fier homme de résolution. Messieurs, je puis le proclamer maintenant : Vaudreuse n'a pas voulu consentir ce matin à ce que je demeurasse auprès de lui, afin de l'entretenir dans ses excellentes dispositions de rupture, un peu ébranlées par l'inattendu de l'évènement ; il s'est bien conduit.

— Tu me flattes, Anatole.

— C'est la vérité ; la vérité, comme il est vrai que nous avons gagné notre pari contre ceux qui avaient douté de ton énergie, Vaudreuse. Ainsi, tu ne nous fais perdre que dix-huit mille francs ; six mille francs chacun ; ne parlons plus de cela.

— Non, ne nous occupons plus que du voyage, dit Stephen. Prendrons-nous la mer à Marseille ou traverserons-nous la Suisse ?

— La mer à Marseille, dit Anatole.

— Non, la Suisse !

— Non, la mer !

— Pourquoi donc la Suisse, Léonard ?

— Parce que la dame qui est la cause de notre voyage, veut voir la Suisse.

— C'est différent, répliquèrent Stephen et Anatole ; va pour la Suisse !

— A propos de dame, dit Léonard en pesant sur ses paroles, il me semble qu'il y a ici un couvert de plus.

— Tiens ! c'est vrai, dit Anatole ; est-ce que tu attendrais.....

— Je ne l'attends pas ; elle est ici, répondit Vaudreuse.

— Si tard, répliqua Stephen, c'est donc la passion de l'étrier.

— Si tôt, dit Anatole.

— Ni si tôt, ni si tard, messieurs, c'est toujours la même affection.

Et au milieu de l'obscure surprise de ses amis, Vaudreuse alla dans la chambre à coucher et en revint, tenant par la main Ambroisine, toute parée pour le souper.

— Messieurs, dit-il à ses amis, j'ai bien gagné mon pari.

Le moyen de se débarrasser d'une maîtresse, c'est d'en faire sa femme.

LÉON GOZLAN.

# M<sup>LLE</sup> RACHEL.

Il se passe, à l'heure qu'il est, quelque chose de fort étrange à Paris, et au sein de ce monde élégant qu'on eût dit ne pouvoir être ému que par les pathétiques accens de Duprez, ou par la voix de Rubini. La Comédie-Française retrouve une jeunesse nouvelle. A une époque où parfois les plus illustres semblent prendre à tâche de donner à leur propre gloire de tristes démentis, on vient de découvrir deux grands poètes nouveaux, l'un se nomme Racine, l'autre Corneille. Qui a fait cette découverte? il faut bien le dire, c'est une jeune fille de dix-sept ans qui ramène vivantes sur la scène ces belles Grecques et ces chastes Romaines dont on parlait encore, mais que l'on ne connaissait plus, Hermione et Camille, Émilie et Monime. Comment cela est-il arrivé? avec une simplicité merveilleuse, et comme arrive tout ce qui se produit d'un peu grand parmi les hommes, lorsque personne ne s'y attendait plus, et quand à force de désirer en vain, on avait cessé d'espérer. Cela s'est accompli avec cette irrésistible facilité qui est le caractère des révolutions légitimes. Le drame à grand spectacle avait fait son temps, et on commençait à soupçonner que la société pouvait bien n'avoir pas tous les torts dans sa querelle avec le théâtre; que cette pauvre langue française, si maltraitée, avait peut-être encore quelque jeunesse sous le fard dont on chargeait sa joue. Que dirai-je encore? on éprouvait le besoin de se reposer le cœur dans des émotions plus douces, et l'esprit sur des conceptions plus naturelles. Mais où les retrouver? on avait fait insensiblement tant de concessions au goût moderne, que revenir aux maîtres de l'ancien, il y avait encore une certaine honte qui n'en laissait pas le courage. En se résignant à abandonner certains points

pour sauver les autres, on en était venu, je dis les meilleurs, à croire morts pour la scène les chefs-d'œuvre qu'on admirait encore en les lisant. Pour conserver à Racine et à Corneille la popularité de leur nom, on avait, pour ainsi dire, trahi la gloire de leurs œuvres. Or, les tentatives nouvelles n'avaient pas tari chez tous l'amour du simple et du beau; mais cet amour ne savait plus où se prendre; la plupart d'ailleurs avaient grandi dans le mépris des vieilles renommées littéraires. On raconte qu'il y a une manière de découvrir les sources dans les montagnes avec un rameau dont les mouvemens décèlent la présence des eaux sous les pieds de celui qui le tient. On dirait que M^lle Rachel a, par quelque moyen semblable, ramené nos lèvres ardentes au flot jaillissant de la poésie. Mais la baguette divinatoire qui lui a fait non pas découvrir des sources nouvelles, mais retrouver les sources oubliées, c'est la nature qui l'a mise dans ses mains; le talent s'est produit en elle avec le caractère d'une révélation naïve. La foule est venue, d'abord étonnée, puis charmée, uniquement d'abord sensible à la merveille de cette précoce intelligence, puis séduite par cette langue qu'on ne lui parlait plus au théâtre, mais dont l'accent vibrait encore dans son oreille.

Mais ce n'est pas seulement une question de langue que celle qu'on a si long-temps agitée, et qui paraît devoir se poser de nouveau avec tant d'éclat; c'est aussi une question de haute moralité et de civilisation. Un jour, il y a de cela deux mois au plus, l'auteur de cet article passait dans la rue de Richelieu. Il était à peine trois heures de l'après-midi, et déjà les abords du Théâtre-Français étaient assiégés par une foule immense, dont les replis se perdaient sous les galeries voisines, et dont les derniers rangs allaient recevoir, au milieu de la rue Saint-Honoré, les froides averses d'un orage d'automne. J'éprouvai, je l'avoue, un vif serrement de cœur, quand j'analysai l'un après l'autre tous les sentimens amers, toutes les passions désolantes, tous les instincts violens qui allaient, dans quelques heures, s'emparer de cette foule, et que le soir, au retour, les plus jeunes rapporteraient au foyer de la famille. Je m'approchai de l'affiche pour voir lequel de nos rois devait, ce soir-là, être livré aux risées de la multitude par quelque calomniateur de génie, laquelle des saintes illusions de notre jeunesse était condamnée à succomber devant tout ce monde, dans les brutales émotions de la chair. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je lus : *Andromaque*, tragédie de Jean Racine? C'était donc une œuvre de Racine qui attirait cette foule? Alors toutes les mauvaises passions que quelques minutes aupara-

vant j'avais cru voir germer dans ces têtes ardentes, se changèrent en sentimens doux, en nobles émotions, en pensées généreuses. Une révolution s'était accomplie. C'est chose rassurante, en effet, que cet empressement autour de ces belles statues retrouvées tout à coup sous les ruines. Il a suffi du souffle pur d'une jeune fille pour faire tomber la poussière qui les couvrait, et les rendre, dans leur fraîcheur première, à l'admiration de tous. Est-ce là une réaction véritable, ou s'il ne faut voir dans ce fait que le prodige d'une organisation assez puissante pour redonner un moment de vie à des morts? Nous sommes, nous, pour la première de ces deux opinions, et plus tard, peut-être, nous tenterons de dire sur quoi se fonde une si magnifique espérance. Peut-être alors ferons-nous voir que le succès de M<sup>lle</sup> Rachel n'est pas un fait isolé, et qu'il se lie à beaucoup d'autres, qui signalent dans l'art une renaissance féconde. Mais, aujourd'hui, nous ne voulons que proclamer, après tant d'autres, la revanche éclatante des maîtres.

Je ne m'attacherai pas à recueillir tout ce qui a pu être dit des premières années de Mlle Rachel : je ne me constitue pas son biographe. Quel que soit l'intérêt qui s'attache à un tel talent dans une si jeune fille, la question est plus haut; et quand je parle de l'artiste, c'est à l'art surtout que je songe. Mais en ce moment, c'est une seule et même chose. Raconter les débuts de Mlle Rachel, c'est rechercher où en est l'art; c'est le prendre dans son abaissement, pour assister à ses triomphes. Seulement je me bornerai à choisir, parmi les faits dont j'ai acquis la certitude, ceux qui étaient de nature à agir sur le caractère particulier de ce talent, et qui ont pu en déterminer la direction.

Mlle Rachel est née dans la maison du pauvre, et son enfance a été triste et chétive. L'enfant, dit-on, n'a pas le sentiment des inégalités sociales; on conçoit cependant que le contraste de la misère du foyer et du luxe étalé au dehors ait frappé vivement une imagination tournée à la mélancolie, et, en lui montrant la vie sous ses aspects les plus sévères, l'ait préparée, à son insu, aux rudes émotions de la muse tragique. Mlle Rachel est juive; il est donc naturel aussi qu'elle ait puisé, dans des habitudes qui restent les mêmes au sein d'un monde où tout change et se renouvelle, ces amères impressions de l'exil qui ne meurent jamais chez ce peuple. De bonne heure donc, elle a dû se regarder comme étrangère parmi les hommes. Née si faible, elle n'aurait pu soutenir, sans doute, les premières rigueurs de sa condition, si elle n'avait trouvé la force de vivre dans l'ardeur de

son ame. Quelquefois, en effet, c'est par l'ame que la matière résiste et qu'elle vit.

On avait beau travailler dans la famille, elle était nombreuse, et il fallait que chacun y gagnât son morceau de pain. Un enfant ne sait que faire avec ses petits bras, il ne peut que répéter aux passans les chansons de sa mère. C'est par là que M^lle Rachel entra dans cette vie de l'art, qui, avant de jeter sur un jeune front cet éclat si fort envié, éprouve parfois si cruellement les ames qu'elle dévoue à la renommée. M^lle Rachel et l'aveugle du Pont-Royal ont commencé de la même manière. Mais il n'y a, chez l'un, que le sentiment de sa misère; il y avait de plus, dans l'autre, l'instinct confus de l'idéal, et le généreux besoin d'y atteindre par l'imitation créatrice. M^lle Rachel ne chantait pas ses chansons, elle les *jouait*. Ses spectateurs du boulevard lui jetaient leur offrande sans prendre garde à ses chants. Mais le soir, quand elle revenait dans sa famille, elle trouvait un auditoire pour l'artiste. Le père, la mère, les enfans, se pressaient autour d'elle, et il serait juste de dire que la première tragédie où elle débuta, ce fut la complainte du *Juif errant*.

Un jour, comme elle chantait sur le boulevart, Choron vint à passer; il crut sentir une ame dans cette voix d'enfant. — « Venez avec « moi, » lui dit l'homme qui le premier a deviné Duprez; — et il s'empara de cette petite main qu'il trouva glacée. L'enfant le regardait, partagée entre la joie et je ne sais quelle crainte vague : — « M'empê« cherez-vous de dire mes chansons? » répondit-elle enfin. — « Au con« traire, mon enfant, je vous en apprendrai de nouvelles. » En amenant sa petite conquête dans son école de la rue Monsigny, Choron se disait qu'il n'avait pas perdu sa journée. Mais lorsque trompé par la rapide intelligence de son élève et par ce que sa voix avait alors dans sa faiblesse de pénétrant et de doux, il croyait travailler à la gloire de Weber ou de Rossini, c'était pour Racine et pour Corneille qu'il élevait une interprète. On sent déjà ce que l'étude passionnée de la musique devait ajouter de délicatesse et d'élévation à cette organisation choisie.

Choron mourut, et avec lui s'en allèrent bien des rêves. Ce dut être pour M^lle Rachel un moment terrible que celui où elle se retrouva seule, plus seule que la première fois, car depuis des années elle avait cessé de l'être. Ce n'était plus la jeune bohémienne, qui, résignée à son existence aventureuse, n'avait qu'une crainte, c'est qu'on ne lui fît payer l'asile qu'on lui offrait par l'oubli de ses chansons. L'instinct délicat de la femme commençait aussi à s'éveiller en

elle, et elle ne pouvait s'accoutumer à l'idée de retourner sur le boulevart, où Choron l'avait recueillie. Dans l'essor que son imagination avait pris, toutes ces anxiétés devaient profiter à l'éducation d'un génie qui, s'ignorant encore, n'était, à cette époque, qu'un ardent désir de chercher en un monde idéal l'oubli des misères de celui-ci. Ce monde où tendaient tous ses vœux, où tous ses songes la portaient, elle l'entrevoyait sans pouvoir y atteindre; ce fut Racine qui le lui ouvrit. Un volume de Racine tomba entre ses mains, et la tragédie qui la première révéla ce grand peète au grand siècle, fut la première aussi qui apprit à M^lle^ Rachel ce qu'il y avait en elle. Ce ne fut plus Rachel, ce fut Hermione. Toute cette passion contenue avait enfin trouvé sa langue. Il ne faudra pas s'étonner si l'on nous apprend que, dès-lors, ce sentiment élevé d'un rôle pris au sérieux par une imagination puissante devint dans l'ame d'une jeune fille une sauve garde de la pudeur.

A quelque temps de là, nous retrouvons Hermione dans l'école de M. Saint-Aulaire. Celui-ci s'émerveillait de rencontrer en un corps si frêle une si rare intelligence. L'enfant, c'était toujours un enfant, se plongea avec délices dans cet océan de poésie. Précisément à l'époque où les imaginations blasées dédaignaient notre vieux théâtre, lui reprochant d'être suranné, cette pauvre jeune ame s'y attachait comme à quelque chose de vivant et de jeune comme elle, et la vie matérielle dont elle avait tant de peine à retenir en elle le souffle défaillant, elle la remplaçait par cette vie supérieure qu'elle empruntait à l'inspiration des chefs-d'œuvre. Elle s'habitua si bien à vivre dans ce monde de l'esprit, que tous les rôles lui étaient bons, même les rôles d'hommes. Elle les jouait tous avec un naturel si complet, avec une préoccupation si naïve, que le maître disait à ses amis : « Je ne sais qui lui a enseigné à réciter ainsi les vers; à coup sûr, ce n'est pas moi. » Quand M. Saint-Aulaire eut jeté dans cette jeune mémoire un assez bon nombre de ces vers admirables, il voulut faire tenter à son élève la grande épreuve du Conservatoire. Elle fut amenée toute tremblante devant ses juges. Ses traits délicats, mais trop fins pour la perspective de la scène, sa petite taille, sa voix sourde et légèrement monotone, quelques inflexions vulgaires dans l'accent, ne prévenaient pas en sa faveur. On l'écouta cependant. Elle débita quelques morceaux, mais avec une telle simplicité, qu'il aurait fallu dépouiller de trop vieilles habitudes pour la comprendre et l'apprécier. Il fut décidé d'une commune voix que l'élève de M. Saint-Aulaire pourrait s'élever un jour jusqu'à l'emploi des

confidentes, à deux conditions toutefois, travailler et grandir. En attendant, et pour ne pas la décourager, on lui offrait le rôle de Flipote dans le *Tartuffe*, que devaient prochainement jouer les élèves du Conservatoire. Je ne sais si, forcée de se résigner à un tel rôle, Mlle Rachel trouva, ce jour-là, dans le sentiment de sa fierté blessée, le secret de ce sourire dédaigneux qui prête à son silence même une expression si haute, mais il y avait parmi les assistans un vieil acteur qui crut démêler quelque chose de peu commun dans cette physionomie. Ce fut M. Monval. J'aime à nommer tous ceux qui ont contribué à cette restauration de la tragédie française. M. Monval ouvrit à Flipote la porte du Gymnase. Descendre des hauteurs de la sphère tragique dans ce charmant boudoir, qui n'a de grandeur que le jour où Bouffé s'en empare, c'était encore une déception pour l'artiste, mais c'était bienfait pour la jeune fille. Je n'ai point vu *la Vendéenne*, mais à l'époque où fut jouée cette pièce, un homme d'esprit me dit qu'on y voyait une jeune fille qui avait l'air d'une héroïne de Corneille revenant au monde, et s'étonnant de parler en prose. M. Poirson, de son côté, semble avoir éprouvé quelque chose d'analogue, car il eut la générosité de devancer le moment où sa pensionnaire lui échapperait par le développement naturel de son génie. Il faut l'en louer, car un autre peut-être, à sa place, eût cherché dans cette intelligence la fortune de son théâtre. M. Poirson ne se préoccupa que de la fortune, et surtout de l'honneur de la scène française. Un beau jour on frappe à la porte de Samson : c'était l'enfant du Conservatoire. Le spirituel comédien la reçoit avec bonté, l'écoute, et devine le talent qui se cache sous cette volonté forte; et de ce jour Mlle Rachel appartient à Corneille et à Racine. Jamais plus mauvais drames n'avaient encombré la scène; on eût dit qu'ils avaient hâte de se produire, dans la crainte que les maîtres absens ne s'avisassent d'avancer leur retour. Ils revenaient en effet. C'est à ce moment qu'il faudrait peindre les émotions de ce bon Samson, ses alternatives de peine ou de joie. Tantôt il voyait le Théâtre-Français faisant luire tout à coup une vive lumière en ses mornes solitudes, et le grand Corneille mettant son fouet aux mains d'un enfant pour chasser les vendeurs du temple; tantôt ses espérances s'évanouissaient soudain, et il n'y avait alors que Molière qui le pût consoler, il jouait Molière. Quelquefois il allait se plaindre à l'auteur du *Paria*, et lui disait tristement : « Mon ami, ce n'est plus cela. » La veille, en effet, l'enfant lui avait récité quelque beau morceau, en écolière impatiente d'aller jouir du soleil. Il avait pris le livre et lui avait com-

menté le passage. Quelques jours après, Mlle Rachel revenait; mais au lieu de l'écolière étourdie, c'était le personnage lui-même : elle était sublime. Dès qu'elle avait compris, et il ne fallait qu'un mot, ce n'était plus que l'élève de Racine, et comme une fille de la Champsmêlé.

Enfin le grand jour parut. Ce sont de ces émotions qu'on n'éprouve qu'une fois : toute la vie est dans ce jour. Ce fut le 12 juin 1838. Mlle Rachel débuta dans *les Horaces* et par le rôle de Camille. L'auditoire était peu nombreux. Les débuts même avaient perdu ce doux intérêt qui s'attache aux premiers pas d'un artiste qui sera peut-être un jour Mlle Mars ou Talma. Ceux qui se trouvaient là le 12 juin, éprouvèrent d'abord une sorte de compassion tendre pour cette frêle créature aux prises avec les géans de Corneille. Mais il y avait dans la voix nouvelle qui s'élevait une âpreté qui forçait l'attention. Ce n'était pas ce *diable au corps* que Voltaire se plaignait de ne pas trouver chez Mlle Gaussin; mais c'était dans la façon de dire un sentiment si juste, dans les allures un mouvement si vrai et si peu étudié, dans l'accent des intonations si senties que, malgré soi, on s'en voulait d'être là presque seul à entendre de telles choses dites avec cette simplicité originale. Mais où on l'attendait, c'était aux imprécations du quatrième acte. Comment avec ce geste si discret et si rare, comment avec cette tournure encore si enfantine, comment avec ce souffle si faible suffira-t-elle à ce grand élan de verve tragique? On n'oubliait qu'une chose, c'est que le désespoir peut s'exprimer autrement que par des cris. Mlle Rachel ne cria pas, elle ne crie jamais. Mais elle trouva cet accent profond de sourde colère qui laisse voir au fond de l'ame plus encore que les mots ne disent. Enfin, de ce morceau où d'ordinaire on s'essaie à la déclamation, elle fit quelque chose de naturel et presque de naïf; c'était Corneille amendé par Racine. Toutefois ce premier début ne fit au dehors aucune sensation. Mlle Rachel, sans se déconcerter, joua Émilie, joua Hermione, rejoua Camille; une fois même cette pauvre voix alla se perdre dans le désert de l'Odéon. La foule ne venait pas encore. Quand la foule s'est une fois détournée, malaisément on la rappelle sur un chemin qu'elle a quitté. D'ailleurs ce talent était quelque chose de si nouveau, que les premiers qui s'en émurent craignirent de s'être trompés en se laissant toucher, et doutèrent. Comment se fait une réputation au théâtre? par les qualités éclatantes, extérieures, pour ainsi dire, la jeunesse, la beauté, une voix sonore, une ame facile aux émotions, tout ce qui d'abord séduit et entraîne. La foule aussitôt se passionne, les jeunes s'exaltent : c'est une raison pour que les gens de goût hé-

sitent encore et se défient. On leur fait violence, on les amène; mais, avant de se livrer, il se défendent long-temps; puis ils finissent par se rendre, et voilà un talent consacré. Ici, rien de semblable. Tout au contraire de ce qui arrive habituellement, ce qui frappait dans la nouvelle venue, c'étaient précisément ces qualités supérieures dont la foule a besoin qu'on l'avertisse. Or, c'est toujours lentement que se fondent ces renommées où la raison de quelques-uns devance l'enthousiasme du grand nombre. J'ai sous les yeux les recettes du Théâtre-Français à cette époque; elles sont d'une pauvreté effrayante. Me croira-t-on si je dis que celle du 23 juin, ne s'élève qu'à 303 fr. 10 cent.? Déduction faite des spectateurs attirés par la comédie nouvelle, *Faute de s'entendre,* comptez ce qu'il en restait pour *les Horaces*. Au mois d'août, le petit nombre des fidèles grossit, car la recette monte à 623, à 715, à 800; une fois même, mais c'est un dimanche et on donnait *Tartufe*, à 1,225 fr. Au commencement de septembre, le chiffre atteint 1,218, 1,308; il est vrai de dire que les grandes chaleurs sont passées, et que la province a jeté sur Paris le flot remuant de ses écoliers en vacances et de ses désœuvrés. Tout d'un coup, le 23 septembre, la recette donne 2,129 fr.; le 27, 3,150. Que s'est-il donc passé? Une chose toute simple, le public a été averti. J. Janin était revenu d'Italie tout exprès pour dire, avec sa charmante étourderie, ce que beaucoup pensaient, mais ce que nul n'avait osé dire, à savoir qu'il y avait au Théâtre-Français une autre grande actrice. Alors tout le monde a voulu la voir. A côté du drame qui se joue sur la scène, il y a celui qui se représente autour du théâtre, et ceux qui n'ont pu entrer ont du moins le spectacle du spectacle. Jamais, même au temps de Talma, une telle affluence ne s'était portée à la Comédie-Française. Les recettes, qui souvent dépassent de beaucoup 6,000 francs, ne descendent que rarement au-dessous de 5,000. « Jusqu'à *Mithridate,* disait naïvement un vieux comédien, *Mithridate* « qui, *de sa vie*, n'avait pas produit mille écus! et *Mithridate* avec Le « Kain! » Nous aimons à reproduire ces chiffres, parce qu'ils ne marquent pas seulement la diffusion de cette renommée encore si jeune, mais le progrès de ce talent déjà si remarquable.

Mais ce talent, quel est-il? quel est son caractère? On a pu le voir par tout ce qui précède, c'est une haute intelligence, et une rare énergie dans la manière de sentir et de rendre ce que la passion a de plus intime. M^lle^ Rachel ne s'attaque pas à ces véhémentes natures qui veulent dans l'actrice qui les représente les mâles beautés de la Pallas antique. Je doute que ces types éclatans, Sémiramis,

Agrippine, Clytemnestre, lui conviennent jamais : les cris et les grands gestes ne lui vont pas. Et déjà il semble qu'elle se prête mieux aux allures de la muse grecque, et qu'elle en porte le costume avec plus d'aisance et de grace. Mais ce qui lui convient surtout, ce sont ces passions profondes dont on n'entrevoit l'abîme qu'à travers le sourire de l'ironie; ce sont ces douleurs contenues qui regardent au dedans d'elles-mêmes et analysent tristement leur propre désespoir; ce sont ces résignations silencieuses qui n'éclatent qu'une fois; ce sont ces âpres jalousies tempérées par l'orgueil, et dont la fureur se dissimule sous le dédain; ce sont enfin ces longs ressentimens qui couvent dans le secret de l'ame, et qui en sortent par une explosion qui tue : tout ce côté mystérieux du cœur humain où la passion se débat long-temps avant de s'emporter au dehors. L'ironie, on le conçoit, est l'expression la plus habituelle de ces luttes intimes. Le sourire de M^lle^ Rachel les éclaire d'un jour sinistre. Tout en elle ajoute à l'impression de ce tragique sourire; le regard d'abord qui a de la fierté jusque dans la prière, cette tenue sévère qui réhausse la taille, cette démarche vive et abandonnée qui augmente l'illusion sans rien ôter à la dignité, ces gestes rares et impérieux, tout, jusqu'à cette extrême jeunesse qui double l'effet par le contraste, jusqu'à cette voix dont la faiblesse même pourrait passer pour le calcul de l'art. Alors on s'est demandé si le talent de M^lle^ Rachel ne se bornait pas à une rare intelligence, et si de la passion elle en savait autre chose que le dédain et l'ironie. Ce sont du moins les qualités qui d'abord ont frappé tout le monde. Elle est admirable dans l'ironie, a-t-on dit d'une commune voix; et accoutumés que nous étions à ne plus écouter les vers, nous avons fait comme les Italiens qui passent la soirée à causer dans leurs loges, et ne se retournent vers la scène qu'à un moment convenu. Notre attention ne s'est d'abord donnée au spectacle que pendant les scènes où cette toute-puissante ironie dictait à M^lle^ Rachel ses plus tragiques accens. Mais lorsque, avertis par sa supériorité même dans cette partie de ses rôles, nous avons voulu savoir ce qu'elle était dans les autres, il a bien fallu convenir que les mouvemens tendres, pour lui être moins familiers, n'étaient nullement étrangers à sa nature dramatique. Seulement elle y apportait la réserve de ses dix-sept ans. Et puis l'intelligence était là, réglant tout, jusqu'aux élans du cœur les plus naïfs. En voici un exemple, je le tiens d'un grand poète. L'auteur des *Vêpres siciliennes* assistait à une représentation d'*Andromaque;* étonné de trouver en une si jeune actrice tant de passion et de force

dans les tons fiers du personnage d'Hermione, il avait craint aussi qu'elle n'eût, en effet, moins de sensibilité dans le cœur, que de finesse et de pénétration dans l'esprit. Après la tragédie, Samson lui présenta son élève. Ce n'était pas Hermione, c'était la timide jeune fille. « C'est commencer comme d'autres voudraient finir, lui dit le « poète. Cependant il y a deux vers... — Oh! je sais, reprit vivement « Hermione; en voici un :

> Je ne t'ai pas aimé, cruel; qu'ai-je donc fait?

« Vous attendiez un cri du cœur. Je le sens vivement, ce vers-là; mais « quand j'arrive à la fin, l'émotion me pousse à crier, et si je crie, « je lance une note fausse; alors je m'en tire par une ruse de musi- « cien, je *transpose*. » M^lle^ Rachel en est venue depuis à dominer assez son émotion pour dire ce vers avec un accent profondément tendre, tout en retenant la note fausse. J'en pourrais citer beaucoup d'autres qu'elle dit ainsi, un surtout; c'est dans *Bajazet* :

> Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes!

La voix qui, dans les premiers mots, n'a que l'accent de la colère, se perd, à la fin, dans un sanglot déchirant. C'est la reine outragée qui commence, c'est l'amante qui achève. Nous convenons néanmoins que cette corde de l'ame a vibré jusqu'ici moins fortement que les autres. J'y verrais, je l'avoue, une preuve de la sincérité de l'artiste. Il lui serait facile, en effet, à elle qui a un sentiment si juste de l'harmonie des vers, d'imprimer à certains passages ce rhythme un peu chantant qui se donne au théâtre pour l'expression de la tendresse. Mais, non, elle a saisi d'abord le côté qui, dans chaque rôle, allait le mieux à sa nature, et nous la voyons se pénétrer successivement des autres. Ici seulement c'est l'art qui devance et amène l'inspiration. Attendons, pour mieux juger, *le Cid* et *Polieucte*. *Phèdre* est dans une sphère à part, et il faut la réserver pour d'autres temps et de nouveaux efforts. Mais Chimène avec sa passion espagnole contenue par l'héroïsme de la piété filiale; mais l'amour de Pauline si chaste et si touchant dans sa tristesse de chrétienne et sa résignation d'épouse, ne voilà-t-il pas de quoi tenter le cœur de l'intrépide jeune fille?

Mais nous parlons de nouveaux rôles, et nous allons reprocher à la Comédie-Française que déjà elle se hâte trop. M^lle^ Rachel ne joue que deux fois la semaine, c'est dans une juste mesure; mais pourquoi ne pas se borner, un temps, aux rôles qu'elle sait déjà? On ne

sait trop comment dire cela; mais le fait est qu'il faut d'abord la laisser grandir et se fortifier. L'audace de cette précoce intelligence nous a fait oublier trop vite que c'est presque d'une enfant qu'il s'agit. Il faut de la force pour soutenir tant de passion. Ne craint-on pas d'ailleurs, en chargeant la mémoire, de jeter dans l'imagination un peu de trouble et de confusion? Laissez donc tous ces personnages prendre leur rang à loisir dans cette jeune tête; songez que chacun de ces caractères, s'il a été vivement conçu dans la pensée de Racine ou de Corneille, s'y est lentement développé. Hermione, Camille, Émilie, Roxane, ces nobles filles de Corneille et de Racine, le génie de leurs pères les a portées durant des années. Le talent de l'actrice a aussi son effort de création. Cette faculté de créer, si féconde qu'elle soit, il faut craindre de l'épuiser, en lui demandant trop à la fois; plus jeune est le talent, plus grand est le danger. Voyez encore ici comment a procédé le génie du poète. Chaque poète a un petit nombre d'idées qu'il anime sous mille formes diverses. Chacune grandit d'une forme à l'autre, et le côté demeuré obscur d'abord dans un caractère, brille en celui qui le suit de la plus vive clarté. Ériphile, Hermione, Roxane, qu'est-ce, je vous prie, sinon une même passion sous une triple image, dans une triple situation? Il faut du temps à une actrice pour qu'elle se pénètre bien de ces graves nuances. Si elle procède avec mesure, ces créations diverses, loin de se nuire dans sa pensée, se prêteront un secours mutuel, et chaque physionomie s'éclairera, sans confusion, de la lumière des autres. Il est d'ailleurs une autre remarque à faire et qui se lie à ce qui précède. Dans ce monde idéal de la poésie où M<sup>lle</sup> Rachel s'est réfugiée, elle a bien pu deviner la passion, la comprendre et la reproduire dans ses mouvemens simples et généraux, mais les nuances ne se laissent pas saisir avec la même facilité; ce n'est pas seulement l'étude qui les enseigne, c'est aussi, c'est surtout l'observation, l'observation minutieuse, persévérante. Il faut donc que M<sup>lle</sup> Rachel, après avoir beaucoup regardé dans Racine et en elle-même, regarde aussi autour d'elle et qu'elle cherche dans la prose de la vie ordinaire le commentaire de la poésie. Or, ceci est l'œuvre du temps et du loisir. J'ajoute encore une raison toute littéraire. Quand M<sup>lle</sup> Rachel a conçu un rôle, elle en garde l'esprit et le mouvement, mais en agrandissant l'un et l'autre. Sa meilleure leçon, c'est devant le public, c'est avec lui qu'elle vient la prendre. D'une représentation à l'autre, dans le même rôle, elle fait un pas immense. Chaque jour elle entre plus avant au cœur du personnage. Mais c'est encore de temps qu'elle a besoin pour mener

à bonne fin cette étude naïve et savante tout à la fois, dont il ne faut la distraire par une création nouvelle qu'au moment où, dans une préoccupation trop opiniâtre, elle pourrait altérer la belle simplicité de sa conception première. Un rôle nouveau est alors une sauvegarde.

Et puis soyons humains, une fois, dans nos plaisirs. Il y va de notre intérêt à être patiens. Lecteurs, nous en prenons fort à notre aise, nous lisons Racine d'un trait; nous avons appris à lire dans ses tragédies, et nous les relisons sans les confondre et sans nous lasser. Spectateurs, notre rôle est plus commode encore. On ne demande qu'à nous divertir, et bonnement nous nous laissons faire. L'illusion la plus tragique nous émeut tout juste assez pour nous ôter, un moment, nos fatigues et nos soucis de la journée. Mais la jeune fille qui se charge de nous communiquer cette illusion, c'est quelquefois sa vie qu'elle nous donne. Ne voit-on pas qu'elle doit la première se laisser prendre à cette vive image dont le reflet nous arrive par sa parole et par son geste, être aujourd'hui Hermione, demain Aménaïde, hier Émilie? Plus tard, sans doute, le savoir-faire du métier la reposera des efforts de l'art; mais à l'heure qu'il est, ce monde idéal, qui pour nous est une image que nos yeux voient se dérouler avec une douce nonchalance, pour elle qui l'a pris au sérieux, c'est encore une sorte de réalité, et là, disons-nous, est en partie le secret de son talent. Là aussi, disons-le, est une source de douloureuses émotions qui peuvent, trop prodiguées, altérer, dans une si jeune fille, avec les forces du corps, la sérénité de l'intelligence. Mais non, nous tenons un talent jeune, hardi, plein d'avenir, et sans retard nous voulons avoir la mesure de sa force et des jouissances qu'il nous promet. N'est-ce pas bien le cas de rappeler la poule aux œufs d'or du bon La Fontaine? Heureusement que la Comédie-Française est en bonnes mains, et qu'elle ne jouera pas son avenir sur la parole des impatiens.

Mais le talent de M[lle] Rachel lui impose à elle-même un autre devoir, c'est qu'avant d'arriver au répertoire moderne, il faut, non pas qu'elle épuise l'ancien, mais qu'elle y achève l'éducation de son esprit. On a vu sous quelles impressions cet esprit s'est développé; on en aura conclu peut-être qu'il lui reste beaucoup à faire. Ce qui paraît lui manquer encore, elle le trouvera promptement à l'école de nos grands écrivains. Rien de plus propre, en effet, à mûrir l'intelligence que ce commerce familier des génies supérieurs. Elle consiste, leur supériorité, dans cette convenance des idées, dans cet

accord suprême et harmonieux du fond avec la forme, dans cet heureux choix du mot propre qui sont, à proprement parler, la logique en action. M^lle Rachel, peut-être à son insu, est en train d'apprendre de Racine ce que Virgile et Sophocle enseignent à nos écoliers. Voilà pourquoi il serait convenable de la laisser s'affermir dans ces belles habitudes de la pensée des maîtres, avant de l'initier à celle des disciples, à supposer qu'il y ait encore parmi nous deux disciples de ces grands hommes. Je sais qu'en fait d'étude littéraire, la comparaison éveille rapidement dans le sentiment du goût une finesse et une délicatesse que donnerait moins vite la contemplation solitaire des chefs-d'œuvre. Mais ces comparaisons ont aussi leur danger: elles familiarisent l'imagination avec de brillans défauts qui peuvent, à la longue, la séduire et l'égarer.

Est-ce à dire que nous conseillons à la Comédie-Française de fermer aux œuvres modernes ce théâtre qu'elle a tenu si long-temps ouvert à toutes les tentatives de l'art contemporain? Je ne vois pas trop où serait le mal; mais je suis loin de prétendre qu'il faille, au profit des morts, chasser les vivans de la scène. A Dieu ne plaise! je crois encore en l'art moderne, de cette foi, il est vrai, où il entre autant de désir que d'espérance. Je dis seulement qu'il reste encore au drame des talens éprouvés, et qu'il sera bon qu'il s'en contente. Il est d'ailleurs inutile que ceux-là retournent en arrière, puisque aussi bien ils ont perdu la voie. Mais qui oserait imposer sa prose ou ses vers brisés à ces lèvres pures qui ne se sont encore abreuvées qu'au flot limpide de la poésie antique? Je ne crains pas les génies aventureux de l'école nouvelle; M^lle Rachel n'est pas, sans doute, à la taille de leurs œuvres. Ceux qu'il faut craindre, ce sont ceux qui pourraient croire la réaction classique destinée à exhumer les pâles copies des chefs-d'œuvre. Le vrai mérite du drame moderne, celui du moins que nul ne conteste, a été de couper court aux serviles imitations du passé, et de rehausser les maîtres en les isolant des disciples. J'ai peur, en vérité, que l'avénement de M^lle Rachel ne soulève une émeute dans les cartons du Théâtre-Français. Toutes les tragédies qui, depuis long-temps, y sommeillent dans l'ombre, se résignant à l'oubli par la pensée que la scène était en proie aux faux dieux, vont croire leur jour arrivé et prétendront qu'elles ont droit de vivre. Vous verrez qu'il n'y en aura pas une qui n'ait un rôle pour la *petite Rachel,* celles même qui furent composées à une époque où M^lle Rachel n'était pas née.

Il faut, dites-vous, du nouveau au public, il en veut à tout prix;

mais qu'y a-t-il de plus nouveau pour le public qu'une tragédie de Corneille, de Racine ou de Voltaire? Qu'y a-t-il de plus nouveau que les beaux vers? Quoi! voilà deux ou trois comédiens qui n'ont, pour nous émouvoir, qu'à parler comme ils le feraient chez eux, entre leurs femmes et leurs enfans, et vous demandez encore du nouveau. Mais le nouveau aujourd'hui, c'est le naturel et le simple. Nous avons vu tant de gens s'élancer sur la scène par la fenêtre, ou descendre par la cheminée, que, pour être original, il suffit d'entrer par la porte. On l'était hier avec des barbarismes; prenez vos mots dans le Dictionnaire de l'Académie, vous allez étonner tout le monde. On se donnait beaucoup de mal pour faire passer le cœur du côté droit, dites hardiment qu'il est à gauche; il y a des gens qui vous croiront, et votre réputation sera faite. Or, il y a beaucoup de cette nouveauté-là dans Racine et dans Corneille.

Mais ne pas sortir de l'ancien répertoire! qui dit cela? ce n'est pas moi; en sortir le plus tard possible, voilà le point. Et ce n'est pas seulement la jeune tragédienne dont il importe que le talent se forme; c'est aussi le public qui a besoin de se retremper aux sources pures du génie. C'est surtout le poète qui a besoin de rentrer sous la mâle discipline de ses glorieux devanciers. De grace, laissez grandir l'actrice, ai-je dit tout à l'heure; j'ajoute maintenant : Laissons aussi grandir les œuvres.

ANTOINE DE LATOUR.

# BULLETIN.

Nous ne nous plaindrons plus que la coalition se cache. Si les principes s'effacent encore prudemment, les hommes, du moins, se montrent à découvert. Dans le petit nombre de séances qui viennent d'avoir lieu, on a déjà pu reconnaître l'attitude que prendra, dans cette session, chacun d'eux; et si la chambre se tournait par hasard, avec la coalition, contre le gouvernement, ce ne serait pas par cause d'ignorance; la discussion de l'adresse achèvera, sans doute, de l'éclairer.

Qu'avons-nous vu, en effet, dans ces trois importantes séances, où ont eu lieu la nomination du président, des vice-présidens et des secrétaires? L'opposition nous avait promis plusieurs candidats faits pour balancer M. Dupin; ses principaux organes avaient nommé d'avance M. Guizot ou M. Odilon Barrot. A voir l'opposition qui se fait depuis six mois, à entendre les menaces de la coalition, on n'aurait guère pu croire que les partis coalisés se défiaient assez de leurs forces pour reculer devant leurs propres conceptions. Tout avait été mis en œuvre contre M. Dupin. Il y a un an, M. Dupin recueillait tous les éloges du centre gauche; cette année, aux yeux de l'opposition, c'était trahir l'état que de donner sa voix à M. Dupin pour la présidence de la chambre. Qu'est-il résulté de tout ce bruit? Après deux jours, M. Dupin a été nommé président dans une majorité de ballottage, à une faible majorité, il est vrai, ce qui a été regardé par l'opposition comme un triomphe. Ce que l'opposition ne dit pas, c'est qu'elle a reculé devant les candidats qu'elle avait eu d'abord en vue; et qu'elle était déjà, en quelque sorte, défaite, quand elle a choisi M. Passy pour son candidat.

M. Passy est, à coup sûr, un homme honorable, un homme de talent, et il jouit, sans nul doute, de l'estime de la chambre. Toutefois, M. Passy n'est pas une notabilité de première ligne, l'opposition le sait bien; comme elle sait également bien que M. Dupin, qu'elle voulait écarter, figure au premier

rang. M. Passy figure au centre gauche, et si l'on voulait raisonner comme la coalition, ce serait le centre gauche qui aurait reçu, en particulier, l'échec qu'il a essuyé. D'où vient donc que M. Guizot, homme considérable, et bien fait pour entrer avec avantage en concurrence avec un homme aussi considérable que le président actuel de la chambre, ait été si subitement écarté de la lice. On a dit que M. Guizot se réservait pour le ministère. On a dit aussi, il est vrai, que l'opposition de gauche ne portait M. Passy que pour le retirer plus tard du fauteuil de la présidence, en le faisant entrer dans le ministère qu'on prépare, et que le nouveau cabinet aurait alors appuyé la candidature de M. Guizot à la présidence vacante par la démission de M. Passy. S'il en était ainsi des projets de la coalition, comme nous avons lieu de le croire, M. Guizot se serait réellement réservé pour le ministère, en se défendant de la candidature à la présidence de la chambre. Et ce n'est pas seulement l'habileté de M. Guizot qui a éclaté dans cette circonstance; l'habileté du parti qu'il dirige ou qui le dirige, s'y est montrée également. La chambre n'en est pas encore, dans l'esprit même de la coalition, à se ranger sous la bannière du parti doctrinaire, qui compte bien faire tourner à son profit la lutte qui vient de s'ouvrir, mais en enlevant la chambre par surprise, si une crise ministérielle avait lieu, et non en lui découvrant d'avance toute son ambition. Exposer M. Guizot à un échec, c'était compromettre d'un coup toute la fortune du parti; le parti doctrinaire a donc envoyé au feu ses alliés du centre gauche, dans la personne de M. Passy; et l'échec essuyé par celui-ci n'a pas été regardé comme une défaite par tout le monde.

La nomination des bureaux, qui avait eu lieu avant le choix du président de la chambre, avait été un grand sujet de triomphe pour l'opposition. Sur neuf présidens, quatre membres de l'opposition avaient été élus; sur neuf secrétaires, cinq députés qui font partie de la coalition, avaient réuni la majorité des suffrages. Il y avait donc tout au plus égalité dans les choix. Qu'a fait l'opposition? Elle a calculé le nombre de voix acquises à chacun de ses membres, et aux députés favorables au gouvernement, et elle a trouvé que l'addition totale était en sa faveur. C'est s'en tenir bien rigoureusement à la lettre de la statistique; mais la statistique elle-même a sa philosophie, surtout quand il s'agit de la statistique d'une assemblée parlementaire. Or, il nous semble que la nomination de cinq présidens de bureau, atteste plus en faveur du gouvernement qui les obtient, que la nomination de cinq secrétaires n'atteste en faveur de l'opposition. Nous n'entendons pas peser le mérite personnel des membres des bureaux de la chambre; mais dans le septième bureau, où les voix ont été partagées entre le gouvernement et l'opposition, la nomination de M. Cunin-Gridaine, comme président, ne doit-elle pas paraître plus importante que celle de M. Mathieu de la Redorte comme secrétaire? Ce ne sont donc pas seulement les chiffres qu'il faut compter, ce sont les hommes; et, sous ce rapport, nous croyons que le ministère n'a pas eu la plus mauvaise part dans la formation des bureaux.

L'opposition, qui n'avait pas osé mettre en avant M. Odilon Barrot pour la présidence de la chambre, quoique *le Constitutionnel* en eût affiché hautement le dessein, espérait au moins lui donner une des quatre vice-présidences. La nomination de MM. Passy et Duchâtel, candidats de la coalition, avait encouragé leurs alliés de toutes couleurs. Ces nominations n'ont rien d'ouvertement hostile au gouvernement. M. Passy, homme estimé et d'un caractère conciliant, compte des amis dans tous les rangs de la chambre, et ils ont voulu, sans doute, le dédommager d'avoir succombé dans sa lutte avec M. Dupin. M. Duchâtel, de son côté, a beau faire, ceux qui ont eu des rapports avec lui quand il était ministre, ceux qui l'écoutent, depuis quelques années, quand il monte à la tribune, ne peuvent s'habituer à voir en lui un adversaire des idées d'ordre et de modération, et ils lui ont donné, sur sa parole et sur le vieux parfum de ses anciennes qualités gouvernementales, des suffrages qu'ils n'auront pas à regretter, nous le désirons, dans le cours de cette session. Mais, pour M. Odilon Barrot, dont la candidature se présentait d'abord avec avantage, il paraît que la réflexion et que les ressouvenirs ne lui ont pas été aussi favorables. Porté la veille par 169 voix prises dans tous les rangs de la coalition, il les a vues décroître le lendemain, tandis que M. Cunin-Gridaine, porté par le parti du gouvernement, en a recueilli 198.

Ainsi, le candidat du *Constitutionnel*, pour la présidence de la chambre, n'a pu réunir assez de voix pour être nommé à la vice-présidence. Ne serait-ce pas là un symptôme alarmant pour le centre gauche de la coalition, qui se trouverait déjà cerné entre le parti doctrinaire, qui craint ses progrès, et l'extrême gauche, qui veut déjà le dépasser? Comment expliquer autrement ce qui vient de se passer au sujet de M. Odilon Barrot? Et à qui s'adresseraient, sinon aux alliés du centre gauche et de l'extrême gauche, ces paroles que nous lisons dans *le Siècle* : « Il s'est opéré un petit mouvement de peur ou de réaction dans cette poignée de gens indécis, pusillanimes, équivoques, espèce de castors politiques qui vivent à moitié dans les deux élémens, et qui sont fort industrieux à faire leurs propres affaires, mais non pas celles du pays. Eh bien! ces hommes sans valeur, sans opinion, qui arrivent à la chambre avec leurs préoccupations besoigneuses, et qui n'y ont jamais appris que l'art des transactions et des faux-fuyans, sont pourtant ceux qui décident souvent les plus hautes questions au gré de leurs sottes préventions et de leurs calculs égoïstes. Ce sont eux, eux seuls, qui, aujourd'hui encore, viennent de remettre en question ce qui paraissait décidé. » Suivent quelques injures pour le ministère, que nous épargnons à nos lecteurs, mais qui ne valent certainement pas celles que l'organe de la gauche adresse à ses amis de la coalition.

Les plaintes de l'extrême gauche ne sont pas moins amères : « La coalition qui peut porter 190 voix sur un candidat du centre gauche, n'en a que 160 à 170 pour un candidat de l'ancienne opposition! Ainsi vont les choses dans le monde parlementaire! » s'écrie-t-elle avec humeur. L'extrême gauche a tort

de se plaindre. Ainsi vont les choses, en effet. Les doctrinaires ont admirablement profité de la situation qu'on leur a faite, en refusant les bons services de la gauche pour la présidence de M. Guizot, que les doctrinaires conservent pour mettre à la tête de leur cabinet, et ils ont accepté ces mêmes bons offices pour la vice-présidence de M. Duchâtel. M. Passy a eu leurs voix, parce que M. Passy est un homme de moins d'importance que M. Odilon Barrot, parce que M. Passy, qui est entré dans le ministère du 22 février en n'y apportant d'autre opinion marquée que l'abandon de l'Afrique, ne saurait donner une couleur à un ministère, tandis que M. Barrot est une bannière qu'un parti conservateur ne peut, sans se perdre, arborer de près ou de loin. La coalition n'a pas le droit de demander davantage aux doctrinaires, car elle doit s'attendre à se voir abandonnée par eux bien plus souvent, quand on en viendra à discuter les affaires; autrement, les doctrinaires s'exposeraient à justifier ce mot, un peu anticipé et non encore mérité, que prononçait hier, très haut, un député de la gauche, que nous nommerons au besoin : « Les doctrinaires sont nos alliés, il est vrai; mais quand ils seront au pouvoir, nous les combattrons encore plus fort que le ministère actuel, car jamais nous ne les avons tant méprisés! »

Mentionnons aussi les paroles d'un homme d'une loyauté chevaleresque, de M. le général Jacqueminot, qui a assuré la nomination de M. Cunin-Gridaine, en engageant ses amis à reporter sur son collègue les voix qu'on lui avait données, et qui disait d'un ton de franchise militaire : « Je suis plus fier des 150 voix que j'ai obtenues, que ne peut l'être mon gendre, M. Duchâtel, de ses 168 voix, données, en partie, par des hommes à qui il ne pourrait tendre la main sans rougir de tout son passé. »

Résumant ces questions de personnes, on se demande à quoi ont abouti toutes ces transactions de conscience, ces alliances monstrueuses, ces attaques, ces violences dont on trouverait à peine l'exemple en se reportant aux époques les plus critiques de notre histoire parlementaire? M. Dupin a été nommé président de la chambre, malgré les efforts inouis de l'opposition, malgré les attaques des doctrinaires, malgré l'abandon de ses anciens amis. M. Calmon, à qui les amis du gouvernement donnaient leur voix, a été nommé vice-président avec M. Passy, qui a déjà occupé cette place l'année dernière, avec M. Duchâtel, que les défenseurs de l'ordre se plaisent encore, en dépit des opposans, à accepter pour un des leurs, avec M. Cunin-Gridaine, que l'opposition combattait de toutes ses forces.

Il faut même que l'opposition soit bien mécontente de la nomination de M. Cunin-Gridaine, si l'on juge de l'étendue de son désappointement par la crudité de ses injures. M. Cunin-Gridaine avait toujours recueilli les témoignages d'estime du centre gauche. Aujourd'hui qu'il a fait obstacle à la nomination de M. Barrot, *le Constitutionnel* dit que M. Cunin-Gridaine est un homme ridicule; et, pour mieux l'attaquer, l'organe du centre gauche ajoute que M. Lacave-Laplagne et M. Martin du Nord sont des députés

plus importans que lui. *Le Constitutionnel* va même jusqu'à dire que M. Lacave-Laplagne et M. Martin du Nord, ont fait preuve, comme rapporteurs, de capacité spéciale! Mais *le Constitutionnel* ne voit-il pas que sa haine pour M. Cunin-Gridaine l'entraîne trop loin, et qu'il efface, dans sa distraction, l'accusation d'incapacité qu'il porte chaque jour contre tous les ministres?

Le dernier choix de la chambre a un côté piquant. M. Odilon Barrot ne pourra pas dire : « J'ai fait des *présidens*, et n'ai pas voulu l'être. » M. Odilon Barrot a quêté les voix de son parti pour M. Passy, et ce qui était plus difficile, pour M. Duchâtel; et après avoir vaincu de vieilles répugnances bien invétérées, il a été vaincu lui-même, quand il s'est agi de lui, par des répugnances qu'il avait quelque raison de croire détruites. Aussi, à l'issue de la séance, M. Odilon Barrot, s'approchant d'un ministre, lui disait-il avec une amertume que justifie sa probité politique : « Je vois bien que le ministère a pour lui une majorité de trente-six à quarante voix. » A quoi le ministre aurait répondu modestement, dit-on : « Je ne sais si ces voix sont pour nous; mais elles sont contre vous du moins, vous pouvez en être sûr. »

Le choix des secrétaires de la chambre ne saurait non plus être compté à l'opposition pour une victoire. Il y a plusieurs jours qu'elle repousse plus que durement M. Félix Réal. M. Félix Réal a été nommé. M. Bignon, porté par le gouvernement, a été nommé. M. Dubois de la Loire-Inférieure, homme estimable et indépendant, a été faiblement combattu par les députés les plus favorables au gouvernement. M. Piscatory, qui s'est rendu célèbre dans la dernière session par la violence de la guerre qu'il soutenait contre M. Dupin, et candidat des doctrinaires; M. Havin, qui est un des fondateurs de la coalition, tandis que M. Dubois la subit seulement, ont été écartés des fonctions de secrétaire. En masse, le bureau, tel qu'il se compose aujourd'hui, n'a donc rien de très défavorable pour le gouvernement, et la coalition qui sommait, il y a deux jours, les ministres de donner leurs démissions, a, ce nous semble, un peu pris les avances.

Aujourd'hui, elle serait peut-être un peu mieux fondée, si les nominations faites hier dans les bureaux, étaient le résultat de circonstances ordinaires. Nous ne demanderons pas si, dans quelques bureaux où la coalition l'a emporté, la discussion n'a pas été formellement interdite. Le fait de la nomination de six membres de la commission de l'adresse, hostiles au gouvernement, n'est pas moins incontestable. C'est un de ces reviremens malheureusement trop fréquens dans la chambre. Nous n'engagerons pas moins les ministres à rester au poste qui leur a été confié, et à ne pas désespérer encore des principes qu'ils soutiennent. Il se doivent à eux-mêmes, ils doivent au pays, de discuter une adresse, même hostile, de tenter jusqu'au dernier moment de l'améliorer, et de défendre pied à pied le terrain qu'ils occupent. La discussion de l'adresse éclaircira, nous l'espérons, bien des questions, et la coalition qui triomphe dans les bureaux, est destinée à ren contrer de grands obstacles dans une discussion publique. Sans doute, l'opposition en

masse s'écriera aujourd'hui que le ministère doit donner sa démission à la suite des choix d'hier. Ceux qui parlent sans cesse des principes constitutionnels devraient savoir qu'on se retire devant un parti, mais non devant une cohue qui ne peut dire quelle opinion est la plus dominante au milieu d'elle. On cite des antécédens, on évoque le souvenir d'un ministère qui s'est retiré devant une coalition; mais cette coalition était composée de partis groupés autour d'un parti à qui revenaient de droit les affaires. Où est ce parti aujourd'hui? Si nous disions, ce qui est vrai peut-être, que les différens partis de la coalition travaillent pour la plus étroite des minorités qui la composent, pour le parti doctrinaire, que dirait le centre gauche? Si nous disions que les doctrinaires, l'extrême gauche et les légitimistes sont groupés autour du tiers-parti, et l'appellent aux affaires, les doctrinaires se promettraient sans doute, bien bas, de nous faire mentir, et très prochainement, s'il se peut. La chambre elle-même, si on la consultait nettement, que répondrait-elle? Dirait-elle qu'elle veut aller à la gauche avec le suffrage universel et l'abolition des lois de septembre, ou au tiers-parti qui prêche dans ses feuilles l'intervention en Espagne et une rupture avec l'Europe au sujet des 24 articles? Il resterait le parti doctrinaire avec son système d'aristocratie et ses principes passés de gouvernement, suspendus, il est vrai, pour l'occasion. Mais le parti doctrinaire, qui prêche le culte et le respect de la majorité, quelle majorité apporterait-il dans la chambre. Nous avons cité les paroles sorties de l'extrême gauche à son sujet. Pourrait-il compter au moins sur le tiers-parti en le laissant hors des affaires? Nous avons vu quelque temps M. Thiers et M. Guizot, déjà adversaires, vouloir s'envoyer réciproquement en ambassade à Naples. Il ne nous a pas paru que M. Thiers fut plus disposé que M. Guizot à se laisser asseoir sur le fauteuil de M. Dupin. Qui se présentera avec cette majorité compacte dont l'opposition fait une des conditions du pouvoir? Quel est celui des partis que nous avons nommés, qui pourrait entrer seul en lice avec plus de 60 voix? On nous dira, comme le fait aujourd'hui un journal de la coalition, que les ministères accomplis ont toujours des majorités de reste, et que les esprits flottans et ceux qui se donnent à tous les pouvoirs, ne manqueront pas à ce nouveau cabinet. D'où vient donc alors qu'on reproche à celui-ci de n'avoir pas un assez grand nombre d'adhérens, puisqu'il y a des majorités inamovibles? Nous qui ne faisons pas une si grande part à l'absence de conviction et à l'immoralité politique, nous engageons les partis qui songent à s'emparer du pouvoir, à ne pas compter sur les majorités du lendemain, et à s'en faire une dès la veille. Pour aujourd'hui, nous ne voyons pas encore qu'ils l'aient trouvée.

On a parlé de refaire le cabinet du 11 octobre. Le ministère du 11 octobre est un ministère qui a rendu de grands services au pays. Il a maintenu la paix en combattant la gauche qui voulait insurger toute l'Europe pour donner de la sécurité à notre révolution, qui écrivait, chaque jour, que la France était perdue si elle ne s'emparait pas de la Belgique, si elle n'envoyait une armée

en Italie, si elle ne volait au secours de la Pologne. Les ministres de ce temps entendaient mieux les intérêts de la France; ils protestèrent contre les puissances éloignées qui violaient les traités, et ils les exécutèrent avec une scrupuleuse fidélité. Ces principes portèrent leur fruit. L'Europe crut à l'honneur et à la sincérité du gouvernement que la France s'était donné, et dès-lors la France reprit une prépondérance qu'elle n'a pas perdue depuis. Mais les hommes à l'aide desquels on prétend reconstituer le ministère du 11 octobre, sont-ils bien restés tous dans la ligne des principes de ce cabinet? Les uns ne veulent-ils pas quelque chose de plus que l'exécution du traité de la quadruple alliance, quelque chose de moins que l'exécution du traité des 24 articles? Se présenteraient-ils, à cette heure, en face de l'Europe, avec toute l'autorité qu'ils avaient avant d'avoir frayé, dans le but d'un renversement de cabinet, avec les partis les plus opposés aux idées politiques du 11 octobre et qu'ils avaient combattues avec tant de persévérance et de vigueur? Le ministère du 11 octobre avait encore d'autres titres. Les lois sur les associations, sur les crieurs publics; les lois de septembre sont encore l'ouvrage de ce cabinet. Tous ceux qui ont fait ces lois seraient-ils bien disposés à les soutenir encore? Les uns n'ont-ils pas pris quelques engagemens contraires à leur maintien? N'estiment-ils pas que le temps de la résistance est passé, et que les idées de l'extrême gauche, et ses projets sont désormais sans danger? Les autres, peut-être favorables en secret à toutes ces mesures, n'ont-ils pas perdu, en partie, ce courage d'opinion qu'ils avaient au 11 octobre; et n'essayent-ils pas de donner le change à leurs alliés actuels? Tous, enfin, sont-ils d'accord entre eux? Séparés depuis trois ans, au point de n'avoir pu se rapprocher dans la dernière crise ministérielle, l'impatience de rentrer au pouvoir aurait-elle tout à coup effacé leurs dissentimens, et donné à leurs principes différens l'harmonie qui y manquait? Nullement. Au contraire, les intrigues de la coalition, l'effet même de cette alliance si disparate, les attaques des partis réunis contre l'un des pouvoirs de l'état, n'ont-ils pas placé le ministère de M. Molé, forcé de résister à tant d'adversaires, au point de vue où était le ministère du 11 octobre? La discussion de l'adresse va s'ouvrir. Les partis seront forcés de s'expliquer. Parmi les hommes politiques qui figurent dans la coalition, il en est qui veulent l'intervention en Espagne, d'autres qui veulent que la France s'oppose, les armes à la main, à l'exécution des traités, en ce qui concerne la Belgique; il en est qui appuient la réforme électorale, qui demandent l'abrogation des lois de septembre. Quel rôle jouera le gouvernement, quand il plaidera pour le maintien des traités, ou du moins pour leur modification bénévole et pacifique, quand il s'opposera à l'extension indéfinie et irréfléchie des droits politiques, quand il se fera le soutien de l'ordre sous une pluie de calomnies et d'attaques, et quand il marchera résolument à son but en défiant les accusations de servilité, de lâcheté et de corruption? N'est-ce pas là justement tout ce que voulait, tout ce que faisait, tout ce que subissait le ministère du 11

octobre? Est-ce donc la faute du cabinet actuel si les rôles ont changé, et si le ministère du 15 avril, grace à la coalition, représente seul, à cette heure, l'ordre qu'on veut détruire, ainsi que le respect pour les engagemens qu'on veut violemment déchirer?

Au reste, chacun pourra prendre le rôle qui lui appartient. Il est encore temps d'intervenir en Espagne. Le traité des 24 articles peut être déchiré le lendemain de l'avénement d'un nouveau cabinet. Rien n'est encore compromis, et si l'administration actuelle a vécu de lâchetés, comme le dit la coalition, un ministère, brave et vaillant, peut réparer en trois jours toutes les fautes du 15 avril! Grace à Dieu! la France est en état de faire la guerre. Ses flottes et ses armées sont prêtes, et la guerre qu'elle fera ne sera pas une guerre sans gloire et sans danger, comme celle que la coalition nous reprochait de vouloir faire à la Suisse. L'Europe est prête aussi, et la France trouvera des adversaires dignes de sa haute renommée. Mais quand on a l'élan glorieux de 89 et de 1815, il ne faut pas songer à reconstruire le ministère du 11 octobre, qui était, ainsi que celui du 15 avril, un ministère de paix, étranger à l'enivrement des passions et aux fumées de la politique populaire.

La chambre fera connaître sa volonté dans peu de jours, et le ministère se doit à lui-même de l'attendre. Nous doutons qu'elle soit de l'avis du *Constitutionnel* et de quelques autres feuilles, organes du centre gauche; nous doutons qu'elle impose au gouvernement la condition d'empêcher, les armes à la main, l'exécution d'un traité que la France a signé, et par lequel la nationalité belge s'est établie. Il nous semble aussi peu probable qu'elle veuille donner au traité de la quadruple alliance l'extension que demandait le tiers-parti dans la dernière session, et qu'elle consente à faire marcher cent mille hommes en Espagne. Il se peut que nous nous trompions sur les vues de la chambre; il est possible qu'elle veuille tout ceci avec le centre gauche, et l'extrême gauche. Mais il se peut aussi qu'elle s'y montre opposée; et alors que le centre gauche y songe, il n'y aurait de ministère possible que celui des doctrinaires qui pensent tout différemment. Il est vrai que les capacités de la gauche se consoleront en songeant qu'elles sont enfin gouvernées par les capacités qu'elles ont reconnues; par les capacités du centre droit.

Les discussions qui ont eu lieu dans les bureaux de la chambre, révèlent des opinions qui trouveront sans doute leur place dans l'adresse, car ceux qui les ont exprimées ont été nommés membres de la commission. M. Guizot y introduira-t-il un passage qui reproduira les reproches qu'il a faits au ministère au sujet de la question belge? M. Étienne, rédacteur ordinaire de l'adresse, y insérera-t-il les paroles qu'il a prononcées contre l'évacuation d'Ancône? M. Thiers, qui a soutenu que les 24 articles ne sont pas un traité, et qu'ils ne sauraient plus être considérés comme tel, fera-t-il passer cette opinion dans la réponse de la chambre au discours du trône? Alors le ministère pourra se retirer, il aura combattu jusqu'au dernier moment pour la paix de l'Europe et pour le maintien de la politique du 13 mars.

---

Une voix magnifique, un talent de cantatrice déjà très brillant, nous ont été révélés par M^lle^ Pauline Garcia, la semaine dernière. Cette jeune artiste est la digne sœur de M^me^ Malibran; une fraternité précieuse se fait remarquer entre ces deux voix d'une même famille. Martin possédait l'étendue des trois voix d'homme : trois octaves complètes au moyen du faucet, quatre *ré* sonnant par octaves. Cette voix prodigieuse, bien qu'elle partît du *ré* grave, celui que l'on obtient sur le violoncelle en posant le premier doigt sur la grosse corde, bien qu'elle fît sonner une note que la plupart des voix de basse ne peuvent atteindre, cette voix de Martin n'était pourtant qu'un ténor qui se prolongeait au grave d'une manière surprenante. Aussi Martin cherchait-il ses effets les plus séduisans dans le diapason de la voix de ténor. La voix de M^me^ Malibran était un *mezzo soprano* se prolongeant au grave et à l'aigu de *sol* en *mi*; deux octaves et une sixte. Celle de M^lle^ Pauline Garcia n'est pas moins étendue; placée différemment dans le diapason général, elle part du *fa* pour arriver au *ré*. Ce *fa* grave, très bien sonnant, caractérise la voix de contralte; mais l'*ut* aigu, vibrant sans effort, signale une voix de premier soprane. M^lle^ Garcia posséderait donc les trois voix de femme et serait dotée plus libéralement par la nature que ne l'avait été sa sœur. C'est une question que je ne résoudrai pas aujourd'hui. Ce n'est point dans un concert où la cantatrice exécute trois morceaux, en se reposant après chacun d'eux, que l'on peut saisir le véritable caractère de sa voix, et signaler le diapason dans lequel elle préfère chercher ses effets, parce qu'elle les y trouve plus facilement, et qu'elle y peut manœuvrer plus long-temps sans fatigue.

La voix de M^lle^ Garcia est ferme, vibrante, sonore, d'un timbre incisif et flatteur, son attaque est hardie, elle touche fort et juste. M^lle^ Pauline trille sur les notes les plus graves, elle trille aussi de voix pleine sur les notes d'une certaine élévation, et son trille est juste et bien articulé, chose rare: je pourrais citer des virtuoses d'un grand renom qui battent la tierce en produisant un rire cadencé dont le résultat ressemble trop au cri joyeux d'un jeune cheval. M^lle^ Pauline laisse encore à désirer sous le rapport de la grace et de l'agilité. Son intelligence musicale, le travail lui feront acquérir ce qui lui manque de ces qualités précieuses. Elle a chanté deux airs écrits tout exprès pour elle, et dans lesquels on a voulu présenter de la manière la plus favorable toute la richesse de son organe. On ne chante pas avec trois voix sans tomber dans le genre instrumental, cette opposition constante des sons aigus succédant aux notes graves a quelque chose de déplaisant qui nuit à l'expression d'un morceau de musique vocale. Il faut que les instrumentistes se règlent

sur les chanteurs, mais les chanteurs ont tort d'imiter les jeux du basson ou de la clarinette.

Comme Rubini, chantez dans un diapason restreint, placez les mélodies dans le cœur de la voix, vous aurez assez d'occasions pour en parcourir tout le ravalement dans les roulades, les points d'orgue, les cadences finales, qui demandent un surcroît de vigueur, d'agilité, des traits qui réveilleront d'autant mieux l'attention qu'ils n'auront pas été prodigués. M^lle^ Garcia s'était déjà montrée excellente musicienne en exécutant ses deux premiers airs, elle s'est surpassée dans *le Songe de Tartini*, composition fort originale de M. Panseron. M^lle^ Garcia concertait alors avec le violon de M. de Bériot, sa voix suivait dans tous ses caprices l'ingénieux archet de ce virtuose. M^lle^ Pauline accompagnait sur le piano ce duo avec un aplomb, une indépendance également remarquables. Ce dernier morceau a frappé d'admiration toute l'assemblée, un tonnerre d'applaudissemens l'a suivi. Trois fois les deux virtuoses se sont fait entendre, et trois fois ils ont triomphé de la manière la plus éclatante. Après avoir déployé tout le charme et la hardiesse de son archet dans un concerto, M. de Bériot a joué des variations en *tremolo* sur un thème de Beethoven; variations éblouissantes, d'une allure très vive et toujours gracieuse. M. de Bériot a ravi la brillante assemblée qui s'était réunie pour l'entendre. On avait gardé le souvenir de son beau talent, il s'est placé encore plus haut dans l'estime des connaisseurs. M^lle^ Pauline Garcia s'est mise, dès son début, au rang des premières cantatrices de notre époque. Si elle paraît sur la scène, bientôt elle n'aura pas de rivale. Elle est déjà en possession d'une grande part de l'héritage de sa sœur. C'est une jeune fille de dix-sept ans qui tient une belle dot; qu'elle chante, et l'or et les couronnes vont tomber à ses pieds.

S'il existe une personne qui puisse rendre un jour aux Italiens leur splendeur, c'est assurément M^lle^ Pauline Garcia. Le concert de la salle Ventadour ne l'aurait pas suffisamment démontré au public; mais elle s'est fait entendre ailleurs, et il ne faut pas l'écouter long-temps pour reconnaître en elle cette fougue qui entraîne l'heureux artiste qui en est doué hors de toutes les limites des écoles. M^lle^ Garcia est une de ces intelligences dévorantes qui n'ont besoin que de comprendre pour savoir, et à qui la nature semble vouloir épargner le travail. Tout lui est facile; tous les morceaux vont à sa voix, depuis les plus élevés jusqu'aux derniers du contralto. Ce qu'elle a chanté au concert du 15 décembre, consistait, en grande partie, en exercices, quoique ces morceaux fussent décorés du titre d'*airs*. Celui de *Costa* n'était que de la vocalisation, et, en cela, il a permis de juger surtout de l'étendue, du volume et de la sûreté de cette voix extraordinaire. M^lle^ Garcia a trouvé cependant plusieurs passages qui lui ont permis de mettre en évidence cette énergie d'expression qui trahit en elle le sang de la Malibran, qu'elle rappelle singulièrement au premier regard. Avec un véritable physique d'*héroïne* et le bel âge de dix-sept ans, M^lle^ Pauline Garcia possède un talent à la fois

impétueux et sage. On regrettait, en l'écoutant, qu'elle ne fût pas aux prises avec quelque grande scène complète de Rossini, car il n'est pas douteux qu'elle eût été sublime, et c'est aux éclairs de sensibilité que lui a permis le programme du concert qu'il faut attribuer l'espèce de triomphe qu'on lui a accordé, plutôt qu'aux difficultés dont elle s'est fait un jeu, et qui ressemblaient trop à des traits écrits pour le violon.

Ce qu'il y a de remarquable dans M^lle^ Pauline Garcia, c'est cette flamme que Voltaire se contentait d'appeler *diable au corps*, dans M^lle^ Clairon, lorsqu'elle récitait ses vers boursouflés, ce que nous pourrions appeler instinct, si le véritable mot n'était pas celui de génie. C'est du génie que cet entraînement presque involontaire, ce feu qui fait tout oser, cette faculté de se livrer à l'inspiration du moment, sous laquelle on sent toujours un jugement sûr. M^lle^ Garcia est bien la sœur de cette *Ninette* dont les derniers chants sont encore présens à toutes les mémoires; elle est bien la fille de ce D. Giovanni dont le plus bel ouvrage de Mozart n'a jamais réparé la perte. Quand elle le voudra, elle effacera entièrement les chefs d'emplois qui sont parvenus au premier rang, comme ces sous-officiers que les désastres ont fait monter en grades. Nous espérons même qu'elle y arrivera par la force et le cours naturel des choses. Puisqu'il existe une *Desdemona* de par le monde, il faudra bien qu'elle se passionne pour le trosième acte d'*Othello*, et qu'elle vienne pleurer de bonne foi sur la scène, comme sa divine sœur. On n'échappe pas aux vocations de ce genre.

Le public parisien a besoin d'une cantatrice de prédilection, il se contente depuis long-temps d'effets appris par cœur et répétés chaque soir, d'imitations plus ou moins heureuses qui n'éveillent que ses regrets et pendant lesquelles nos chanteuses pensent au son et à l'accent, et non pas aux sentimens qui les avaient produits. La place de la Malibran est restée vacante. On trouve, dans M^lle^ Pauline Garcia, toutes les qualités de sa sœur, les unes développées et les autres à l'état de germe; elle a même cette certaine âcreté de sons qui précédait, chez la Malibran, l'arrivée de l'inspiration et qui faisait pressentir le développement de moyens extraordinaires. Puisse-t-elle recueillir bientôt ce bel héritage auquel personne n'a encore prétendu, et faire sa passion dominante des triomphes de la scène! Elle comprendra que sa place est en France et non ailleurs; que l'admiration frénétique, prodiguée par les Italiens à des médiocrités, l'enthousiasme silencieux et concentré des Allemands, les applaudissemens de convention d'un peuple anti-musicien, comme les Anglais, n'ont pas autant de prix que ceux du public de Paris qui est à la fois intelligent et affectueux. Nous la prêcherons surtout pour qu'elle se tienne en garde contre les offres brillantes des cours du Nord qui nous enlèvent nos premiers talens à force d'or, parce que les arts sont des plantes trop délicates pour leurs terres glacées. On n'écrira jamais l'histoire de la musique chez ces nations boréales; les engagemens contractés avec les directeurs de leurs théâtres sont des suicides artistiques.

Le jour du beau concert de la salle Ventadour, des hommes de sens, qui connaissent par expérience les affaires d'administration dramatique, et qui se préoccupent de l'avenir des jeunes talens, s'inquiétaient de voir M^lle Garcia entrer en rapports avec le public autrement que par le théâtre. Il fallait, disaient-ils, aborder un rôle et débuter comme actrice et comme chanteuse à la fois. C'était se déflorer que de se faire connaître dans un concert. On aurait pu tirer un grand parti du nom de la débutante, de la ressemblance avec M^me Malibran, et d'un talent dont plusieurs mois d'attente auraient préparé l'apparition. Tout cela est sagement pensé quand il s'agit d'artistes ordinaires; mais M^lle Garcia est une de ces organisations exceptionnelles qui n'ont pas besoin de savoir-faire. Elle peut chanter où il lui plaira sans craindre de se prodiguer, et le théâtre qui saura se l'attacher sera heureux et bien inspiré. C'est d'ailleurs une chose dont on pourra se convaincre au second concert qu'elle doit donner, en compagnie de M. Ch. de Bériot, ce merveilleux violoniste dont nous parlerons une autre fois.

Il y a dans l'air que nous respirons aujourd'hui, quelque chose qui promet une révolution dans les arts. Cette affluence prodigieuse de spectateurs qui vont à la Comédie-Française pour entendre réciter une centaine de vers par soirée, ces mots de *réaction* et de *régénération* qui se prononcent vaguement de tous côtés, ces vocations précoces dans des enfans de dix-sept ans qui devinent par instinct ce que les vieux travailleurs découvrent à peine sur leur déclin, ce sont là des signes d'un grand mouvement. Dieu veuille qu'il s'achève bientôt, afin que nous ayons le temps d'en jouir! P. DE M.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — *Perugina*, comédie en un acte, mêlée d'airs nouveaux, paroles de M. Mélesville, musique de M. Monpou. — Perugina est une laitière de Sicile, taillée sur le patron de toutes les laitières d'opéra-comique : la Sicile est là pour la Suisse et Perugina pour Kettly. Un jeune et bel artiste s'est introduit près de la laitière, sous le frivole prétexte qu'il se meurt de la poitrine et que la faculté de médecine lui a prescrit le laitage et les fromages à la crême. Perugina n'a pu voir ce beau jeune homme sans se sentir blessée au cœur; de son côté, le bel artiste nourrit pour Perugina un amour profond et sincère, le premier qu'il ait éprouvé. Mais, ô coup imprévu! ô situation piquante, non encore rencontrée! L'artiste n'est pas un artiste, le poitrinaire n'est pas un poitrinaire. C'est le comte d'Albano lui-même qui épouse Perugina, à la grande confusion de la fille et de la nièce du duc de Lipari qui se disputaient le comte, au grand désespoir de Giuseppe qui voulait épouser la laitière. Les paroles et la musique sont parfaitement insignifiantes. M^lle Pougaud, qui débutait dans la rôle de Perugina, est une de ces beautés robustes, délices des prétoriens. Qu'on nous rende bien vite M^me Anna Thillon! M. Chambéry a joué le rôle de Giuseppe avec une bêtise assez naïve.

Nous avons eu au Gymnase *Candinot, roi de Rouen*, dont M. Bouffé lui-même n'a pu faire une bonne pièce; au Palais-Royal, les *Assurances conjugales*, par M. Rosier, un vaudeville à révolter la pudeur d'un sergent de ville; puis, *la Portière des coulisses*, par un homme d'esprit en collaboration avec MM. les frères Coignard; puis enfin la levée de *Trois cent mille hommes*; c'est suppléer la qualité par la quantité. — A la Porte-Saint-Martin, *l'Enfant de giberne*. *L'Enfant de giberne* est une de ces pièces dont on ne parle pas. — Au théâtre des Variétés, *le Sosie d'Odry*. A ce nom seul, tous les fronts se découvrent, tous les cœurs sont émus! Nous avions cru d'abord, sur le titre de la pièce nouvelle, qu'il s'agissait d'un fait qui, dans ces derniers temps, a dû occuper la *Gazette des Tribunaux*, et que personne n'a oublié sans doute, car tout ce qui se rattache à ce grand nom se grave dans les esprits en caractères ineffaçables. On se souvient qu'un particulier, interpellé du nom d'Odry, s'avisa de porter plainte en diffamation. Il était bien dégoûté, le particulier! Il aurait voulu peut-être qu'on l'appelât Napoléon Bonaparte. Après une longue délibération, le tribunal déclara qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre. Mais ce n'est pas là le sujet du nouveau chef-d'œuvre. Il s'agit d'un M. Beaucuir, qu'on prend pour Odry, dans une petite ville de province où le grand acteur est attendu. C'est vainement que M. Beaucuir se défend d'un si grand honneur, le plus grand, à coup sûr, qui puisse écheoir ici-bas à un simple mortel. On l'oblige à chausser le cothurne et à donner des représentations. C'est Odry lui-même qui joue le rôle de son Sosie : je vous laisse à penser que de fous rires et que de calembours!

— Nos lecteurs n'ont pas oublié une charmante histoire insérée, il y a deux ans, dans la *Revue de Paris*, et qui avait pour titre : *Le Grand-Père de tous mes petits chiens*. C'était un heureux épisode emprunté à cette société aristocratique du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui n'a légué ni sa grace légère, ni ses vices brillans à celle qui la remplace aujourd'hui. Enhardie par cette première excursion dans un monde dont elle avait retrouvé la physionomie à force d'esprit, peut-être même de regret, M^me^ la comtesse Dash a poursuivi cette ingénieuse étude du passé, et les deux volumes qu'elle publie sous le titre du *Jeu de la Reine*, sont consacrés à la peinture des mêmes mœurs. Nous croyons savoir que M^me^ la comtesse Dash n'est pas assez vieille, quoiqu'elle semble n'avoir, toute sa vie, porté que des paniers, pour avoir vu même la fin de ce monde qu'elle excelle à peindre. Mais il faut qu'elle ait passé son enfance dans le commerce intime de quelques-unes de ces spirituelles douairières dont la race se perd en France. Car on n'apprend guère dans les livres cette naïveté de couleur. Tout l'art du monde ne saurait y suffire. Il y a, dans ces récits piquans, tel mot qui, jeté négligemment entre parenthèses, donne le change au plus clairvoyant; rien ici pourtant ne ressemble à un pastiche. L'auteur a écrit sous une impression réelle quoique lointaine et transmise. J'aimerais à citer parmi les divers morceaux dont se composent

ces deux volumes; mais tous se recommandent à peu près également par le tour ingénieux de la composition, par le bon goût du style, et par cette heureuse vivacité de dialogue qu'il fallait posséder à un haut degré, sous peine de ne présenter qu'une image infidèle d'une société où l'art et le plaisir de causer étaient devenus le dernier lien des esprits. *Le Jeu de la Reine* sera beaucoup recherché dans un certain monde, mais plus d'un s'y trouvera pris: car, tout en regrettant les habitudes et les agrémens d'une époque déjà loin de nous, une ame élevée se résigne aisément et sait se plier avec grace aux nécessités d'une époque nouvelle. M^me^ la comtesse Dash est une de ces ames-là. Néanmoins, nous lui conseillons de s'en tenir encore pendant quelque temps à cette société où sa pensée est à l'aise, et dont la langue lui est si familière.

— C'est le 26 de ce mois que commencera, dans les salons de M. Meurice, rue du Mont-Blanc, n° 3, la vente au profit des réfugiés polonais. On y trouvera pour étrennes des objets plus riches et plus curieux les uns que les autres, et qui auront tous été faits ou donnés par l'aristocratie de la société parisienne. Les comptoirs seront tenus par l'élite des femmes élégantes, sous la présidence de la princesse Czartoriska. Ce sera à la fois un plaisir et un devoir pour tous ceux qui font profession de fashion et de philantropie d'aller porter leur tribut à ce bazar fashionable et philantropique.



F. BONNAIRE.

# BONHEUR

# D'UN MILLIONNAIRE.

Sur la route de Bethford, quand vous avez dépassé le pont d'*Hihgate*, jeté sur la grande route de Londres, vous apercevez une charmante maison de campagne qui appartient à un coutelier de Birmingham, retiré des affaires. Ce riche industriel se nomme William comme tous les Anglais, et Shoffield comme quelques-uns. Il a vendu, pendant trente années, tant de couteaux à l'univers, qu'il a fait une fortune immense et honnête; sur chaque couteau vendu, il gagnait net le manche; sa réputation n'avait pas d'égale dans *Providence-Buildings*. Le jour où son caissier lui démontra qu'il avait quinze mille livres sterling de revenu, il quitta ses couteaux, et se fit bourgeois; son intention était de jouir de la vie. Il prit un abonnement au *Sun* pour lire seulement la quatrième page des annonces, comme font tous les Anglais, ce qui les rend si forts en politique. Avec l'indication quotidienne du *Sun*, il acheta quelques domaines dans le comté de Kent, afin de se rapprocher de Londres, où il comptait finir ses jours au sein des plaisirs.

Au printemps de 1834, Shoffield s'installa dans cette maison de campagne, près d'*Hihgate*, et prit deux domestiques ornés de galons jaunes et de gants bleus. Milne, le fameux carrossier d'*Edgar-Rood*, lui vendit une berline, trois chevaux et un cocher noir, émancipé depuis l'abolition de la traite. Chaque jour la diligence de Bethford

jetait à sa porte un saumon frais et un homard de la poissonnerie d'*Adelphi*. Shoffield fut heureux quinze jours comme un dieu païen.

Au commencement de la seconde quinzaine, comme il prenait son couteau pour découper du saumon, il soupira et lança un regard mélancolique au nord de l'Angleterre. Son domestique crut que Shoffield se plaignait, en pantomime, de la malpropreté du couteau, et lui en offrit une douzaine sur une assiette. Shoffield donna un violent coup de poing à l'assiette, qui vola en éclats avec les couteaux. Le domestique donna sa démission sur-le-champ; le domestique anglais est très fier, parce qu'il est né libre et qu'il porte des gants.

— Dieu me damne! dit Shoffield, je crains d'avoir le *spleen!* Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de ne rien faire; j'étais si heureux dans mon atelier de *Providence-Buildings!* Allons demander un conseil à M. Kemble, mon voisin.

M. Kemble est le fils du célèbre acteur de ce nom; il est de plus directeur de *Quarterly Review*. C'est un homme de trente-quatre ans, grave comme sa revue, relié en gris, avec un gilet à petite marge. Shoffield avait fabriqué pour Kemble le père une collection de poignards innocens destinés aux rôles d'Hamlet et de Macbeth; c'est ainsi qu'il avait connu le fils.

M. Kemble le fils méditait, dans une serre chaude, un article contre les Birmans, lorsque son domestique lui annonça le voisin Shoffield. La conversation commença comme à l'ordinaire entre Anglais. Shoffield s'assit, regarda Kemble, Kemble regarda Shoffield, et cet échange de regards dura une demi-heure. Silence des deux parts. Cet état de choses aurait pu se prolonger jusqu'au soir, si Kemble n'avait eu à corriger une épreuve d'un article sur la critique des œuvres de Tap-is-Koï, mandarin lettré, qui florissait 3587 ans avant notre ère vulgaire. Il n'y avait donc pas cinq minutes de plus à perdre. M. Kemble fit un *ah!* A ce *ah!* Shoffield se leva de l'air consterné d'un homme qui craint d'être importun, et il saluait déjà pour prendre congé, lorsque M. Kemble le retint.

— Monsieur Shoffield, dit-il sans desserrer les dents, vous aviez sans doute quelque chose à me dire? Vous pouvez parler.

— Oui, monsieur Kemble, oui, je veux que vous me donniez un conseil, vous qui êtes si savant.

M. Kemble resta imperturbable devant l'éloge.

— Voyons, dit-il, quel conseil?

— Je veux que vous m'indiquiez un moyen de tuer le temps avec

plaisir; depuis que j'ai quitté la fabrication, je m'ennuie à mourir. Que faut-il que je fasse?

— Eh bien! abonnez-vous à ma Revue, monsieur Shoffield.

— Oui, c'est quelque chose; je m'abonne pour un an. Combien de fois paraît-elle par an?

— Quatre fois; un volume par saison; mais un volume compact, quatre cent cinquante pages.

— Monsieur Kemble, il me semble que c'est bien peu pour passer trois mois.

— Eh bien! achetez la collection depuis 1827; vous aurez une quarantaine de tomes à lire, et cela vous donne de l'avance pour dix ans.

— Très bien; je prends la collection. Dites-moi une autre chose maintenant, monsieur Kemble: donnez-moi une liste des plaisirs qu'on peut prendre à Londres avec de l'argent.

— Les plaisirs honnêtes, n'est-ce pas?

— Oh! je n'en veux pas d'autres.

— Des plaisirs honnêtes, il n'y en a point.

— Cherchez bien, monsieur Kemble.

— Vous pouvez aller au *Gran-Cigar-Divan!*

— Qu'y fait-on à ce divan?

— On y lit ma Revue, et il y a un orgue de Barbarie qui joue le *Coral* de Luther pendant que vous lisez.

— Cela ne me paraît pas très amusant, monsieur Kemble.

— Vous pouvez essayer.

— J'essaierai... Après, vous ne découvrez pas quelque petite chose encore?

— Vous pouvez vous promener dans le Strand, depuis *Temple-Bar* jusqu'à *Humgherford-Market*.

— Et après?

— Après, vous remontez d'*Humgherford-Market* à *Temple-Bar*.

— Cela n'est pas très coûteux.

— Un shilling en omnibus; à pied, rien.

— Voilà tout, monsieur Kemble?

— Vous pouvez aussi peser le brouillard avec un *démomètre* que j'ai inventé. C'est assez amusant. Ces diverses distractions peuvent vous conduire doucement jusqu'à la fin de vos jours. Quel âge avez-vous, monsieur Shoffield?

— Cinquante-huit ans.

— Hâtez-vous donc de jouir de votre fortune; hâtez-vous... De-

main, sans faute, je vous enverrai, par mon domestique, la collection de ma Revue. Voulez-vous deux collections?

— Soit; ce sera un plaisir de plus.

— Je vous recommande surtout un article, qui est divisé en sept volumes, sur le défrichement de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. Les quatre premiers fragmens d'article sont consacrés à prouver que, pour assainir l'intérieur de cette grande île, on doit couper radicalement une vaste forêt qui se trouve au sud. Les trois derniers fragmens sont consacrés à pulvériser un savant de Botany-Bay, qui m'avait adressé une lettre pour me prouver qu'il n'y avait pas de forêt dans le sud, attendu qu'il n'y a pas un seul arbre sur tout le sol de la Nouvelle-Hollande. Vous lirez dans le prochain numéro mon huitième article qui démontre victorieusement que cette forêt est obligée d'exister et qu'elle est marécageuse. Nous verrons ce que répondra le savant de là-bas, courrier par courrier, dans deux ans. Vous ne sauriez croire combien ces vives discussions donnent du charme à la vie; tout le secret d'être heureux est là.

— Vous me comblez de joie, dit Shoffield en s'inclinant; permettez-moi de vous serrer la main. Adieu, monsieur; envoyez-moi les deux collections ce soir.

Et il prit congé de M. Kemble.

Le soir même, un domestique blanc, attelé à un chariot, apporta un ballot de *Quarterly Review* à la maison de Shoffield. Il y avait trois collections. L'honnête coutelier se précipita, tête première, dans cet océan de bonheur broché; il coupa le premier tome venu, se coucha sur les collections éparses, comme sur un matelas, et lut l'analyse d'un discours, prêché par un missionnaire protestant, sous un palmier de l'île d'Owhyhee, aux fils des sauvages qui avaient assassiné le capitaine Cook. Ce discours n'avait pas été parlé, attendu que les sauvages ne comprenaient pas le prédicateur, et que le prédicateur ne comprenait pas les sauvages. Le missionnaire s'était exprimé par signes; la pantomime avait duré trois heures : les sauvages s'étaient endormis. Le coutelier Sholfield s'endormit aussi, comme un vrai sauvage de Birmingham.

A l'aurore, il se leva, et jeta un coup d'œil fort triste sur son lit d'articles. Sa tête était lourde; il sortit pour respirer l'air des champs; il avala une vingtaine de nuages passés à l'état de brouillard, et cet émétique aérien le soulagea beaucoup. Il était léger comme un aérostat, et il se balançait mollement à la brise du matin. Ensuite il prit du thé pour dissoudre les nuages avalés, et l'équilibre fut rétabli.

— Je suis assez heureux, dit-il en se souriant, et il s'embrassa.

Comme il sortait de ses bras, on lui remit un billet de son domestique démissionnaire, lequel se nommait John, comme tous les domestiques anglais.

Ce billet était ainsi conçu :

« Si vous étiez un *gentleman*, on pourrait subir vos caprices de mauvaise humeur; mais vous n'êtes qu'un mauvais coutelier de bourg-pourri, et vous êtes mon égal. Je vous attends, les poings fermés, sous le pont d'Hihgate; j'ai un témoin et trois parieurs; amenez les vôtres, si vous en avez. « JOHN. »

Ce billet fut comme un coup de poing vigoureusement asséné sur la tête de Shoffield. Il chercha long-temps une pensée dans le désert de son cerveau; il regarda le brouillard, il ôta ses gants, il les remit, il déboutonna la moitié de son gilet, il fit le tour d'un sapin, il mit le pouce et l'index de sa main droite en forme de V, pour étançonner son menton; enfin il poussa un long soupir, comme la préface inarticulée du monologue qu'il allait s'adresser.

— Comment! se dit-il, voilà deux jours à peine que je suis heureux, et un domestique veut m'assommer, sous prétexte que je ne suis pas *gentleman!* Allons nous mettre sous la protection de la loi.

Il demanda son cocher et ses chevaux. Le jardinier lui dit que tous ses domestiques avaient suivi John, et qu'ils avaient affiché une proclamation à Hihgate, à Hampstead, à Cricklewood, dans laquelle ils menaçaient de la colère du redoutable John tout citoyen des comtés de Kent et de Middlesex qui prendrait du service dans la maison du coutelier de Birmingham.

— Mon Dieu! s'écria Shoffield, et la syllabe suivante se cristallisa sur sa lèvre.

Le jardinier ratissait une allée, et ne disait plus rien.

Le malheureux coutelier s'enfonça dans son labyrinthe pour demander un conseil aux arbres. Il s'arrêtait à chaque pas; il flétrissait une touffe de gazon sous la pointe du pied; il mâchait des feuilles de tilleul; il disait : *my God!* il prenait une prise de tabac dans sa boîte vide; il se posait devant un arbre dans l'attitude d'un boxeur; il tirait sa montre, et regardait l'heure à l'antipode du cadran; il était enfin aussi agité que s'il avait eu, sous son épiderme, des nerfs français ou italiens.

Cependant il fallait prendre une détermination.

Shoffield, menacé dans sa vie et sa propriété, n'hésita pas; il

prit sur un arbrisseau le justaucorps de son jardinier, s'en revêtit, et, laissant sa campagne à l'abandon, il se jeta furtivement sur la route de Londres, à pied, et armé de son dernier couteau. Comme il passait sur le pont d'Hihgate, il eut un frisson dévorant; à soixante toises au-dessous du niveau de ses pieds, tout là-bas, au fond d'un ravin et sur un lit de chardons en fleurs, il aperçut John qui faisait une répétition du duel avec ses parieurs : l'un d'eux pariait une *couronne* que Shoffield ne viendrait pas.

— Il a gagné, dit tout bas le coutelier, et il s'éloigna rapidement en secouant la poussière de ses souliers.

Haletant et saisi d'effroi, il ne s'arrêta, pour respirer, qu'au cabaret d'Hampstead, où il demanda une pinte de porter. Comme il inclinait ses lèvres sur le vase de faux argent, il aperçut John qui s'avançait à la tête de sa troupe, et qui agitait vers le ciel ses poings fermés. Le porter bondit en cascade des lèvres du coutelier. Dans l'exaltation de son trouble, Shoffield s'élança sur la place en criant : *Que Dieu sauve le roi!* Le laid garçon, à cheveux rouges, qui dessert l'établissement, changea de couleur, moins les cheveux.

On sait que sur le plateau verdoyant d'Hampstead stationnent quelques centaines d'ânes anglais, sellés et bridés pour les promenades au cottage de Cricklewood. C'est le Montmorency de Londres. Au milieu du plateau, les âniers ont creusé un lac, que la pluie est chargée d'entretenir; c'est là que les lakistes de Londres viennent méditer en famille et pleurer sur le cœur humain.

Shoffield s'élança sur le premier âne qui lui tomba sous la main, et, le piquant avec son couteau, en guise d'éperon, il enfila l'interminable rue qui tombe au cœur de Londres, et qu'on nomme *Totennham-Rood.* Le garçon du cabaret d'Hampstead se jeta pareillement sur un âne à la poursuite de son porter non payé; John et ses parieurs achevèrent de composer une cavalerie au petit pied, et se ruèrent aussi sur les vestiges du coutelier fugitif.

Devant *Wellington-Seminary,* un *policeman*, voyant passer devant lui, au galop, un homme pâle, armé d'un couteau sanglant, croisa baguette sous le poitrail de l'âne; l'animal renversa l'homme de loi sur le pavé, et toute la cavalerie d'Hampstead le piétina. Shoffield se regarda, dès ce moment, comme le plus grand criminel de Londres, et il se vit pendu à Tyburn.

Dans l'ardeur de la fuite, il était pourtant arrivé devant l'escalier gluant et glissant d'*Humgherford-Market.* Là, son âne prudent s'arrêta tout court. Shoffield sauta par-dessus la tête de l'animal, des-

cendit les marches quatre à quatre, atteignit au bas la Tamise, et courut se cacher dans la cale d'un paquebot.

Là, il aurait cru pouvoir braver la cavalerie d'Hampstead, s'il n'eût craint que ses ennemis ne fussent devenus fantassins. Cependant il recommanda son ame à Luther.

Le paquebot descendit la Tamise jusqu'à London-Bridge. Shoffield ne monta sur le pont qu'à la voix du capitaine, qui appelait les passagers. On s'était arrêté devant la Tour. Le coutelier de Birmingham crut entendre, derrière lui, sur la Tamise, le retentissement quadrupède de la cavalerie d'Hampstead; il se hâta de sauter sur la rive, et se souvenant qu'il avait un ami dans la coutellerie au coin *west* de *Hart-Street*, dans la Cité, il se réfugia chez lui. Décidément il se croyait un grand coupable. En entrant au salon de son ami, il tourna le dos au miroir, pour ne pas voir un criminel.

Les deux jours passés dans ce lieu d'asile furent employés à préparer une émigration. Shoffield prit un passeport sous un nom supposé, qu'il paya cent livres au commis de l'*Alien-Office* qui délivre ces sortes de passeports; il se munit d'une lettre de crédit indéterminé, et fut s'embarquer à Southampton, pour Livourne, sur le navire *Bull*, capitaine Cox.

Shoffield avait besoin de repos. Il fit ce long voyage en dormant; il ne se réveillait en sursaut que devant le fantôme de John, ou à l'odeur du dîner. C'est ainsi qu'il charma les ennuis de la traversée. Un jour le capitaine Cox lui dit :

— Quel est ce M. John dont vous parlez toujours en dormant?.....

Shoffield pâlit et s'écria :

— Je me suis dénoncé!

Il recommanda son ame à Mélanchton et s'évanouit. Le capitaine Cox dit à son lieutenant : « Ce passager doit être un grand scélérat. » Le lieutenant partagea cette opinion. Lorsque Shoffield reprit ses sens, il reconnut qu'il était devenu un objet d'horreur pour tous les passagers du *Bull*. A table, on le regardait de travers.

Enfin le *Bull* jeta l'ancre devant le lazaret de Livourne. Shoffield ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour prendre sa place sur le paquebot de Naples, *le Pharamond*. Il s'applaudit de quitter un navire sur lequel il n'avait recueilli que le mépris et l'exécration, à cause de ses indiscrétions de sommeil. Sa réputation était encore vierge à bord du *Pharamond;* il résolut de ne dormir que la bouche barrée étroitement par un foulard, afin de fermer toute issue aux monologues des rêves. Une nouvelle existence commençait donc

pour lui ; il entrait dans un monde inconnu. John, le garçon d'Hampstead, le *policeman* de *Totennham-Rood* étaient dans une autre planète; il voyait luire l'horizon du bonheur.

Shoffield avait toute la candeur d'un coutelier de Birmingham. Il était fort versé dans la trempe de l'acier, mais fort ignorant de toutes les autres choses de ce monde. En mettant le pied sur le paquebot, il se crut entouré d'Italiens, et son seul embarras du moment était de ne pas pouvoir s'exprimer dans la langue du pays. Au reste, se dit-il, cela m'est égal; je ne suis pas très causeur de mon naturel; j'apprendrai l'italien pour les nécessités de la vie; j'oublierai l'anglais avec les Napolitains. Shoffield se persuadait ensuite, dans un raisonnement mental, qu'il ne devait pas y avoir d'Anglais à Naples, puisqu'il n'y avait pas de Napolitains à Birmingham.

Cent soixante passagers de tout âge et de tout sexe garnissaient le pont du paquebot. Ils étaient tous silencieux; les femmes surtout étaient silencieuses des pieds à la tête : c'était un spectacle imposant. Comme tous ces gens-là ont l'air italien! remarqua tout bas le coutelier Shoffield.

Ils étaient tous Anglais.

La famille Turnpike faisait espalier sur toute la longueur de la dunette à tribord. Elle se composait de seize personnes et de deux berlines. Le père, à force de vendre des schalls en concurrence avec Everington, à *Ludgate-Street*, avait conquis une de ces fortunes qui ruinent à jamais le bonheur d'un sot. On lui avait conseillé un voyage en Italie, et il voyageait depuis deux ans et demi, en famille, pour échapper à ce dôme d'ennui anglais qui se détache de la croix de Saint-Paul et tombe d'aplomb sur *Ludgate-Street* et sur toute la Cité. M. Turnpike portait un habit noir de la plus belle étoffe, un pantalon étroit même nuance, des bas de soie à jour, des escarpins au vernis, et un immense gilet écarlate à fleurs d'or, brochant sur le tout : sa mise respirait le million d'une lieue. Il portait en outre, au col de sa femme, cinquante mille francs, passés à l'état de diamans, sous l'habile main d'Hamlet, ce roi des joailliers, qui pourrait acheter le Danemark et un fantôme.

Autour de lui, Turnpike avait semé douze enfans également blonds, frais et beaux, mais d'un blond, d'une fraîcheur et d'une beauté stupides. Ces enfans étaient enchâssés entre deux servantes, au visage mâle et au voile vert.

Un faisceau d'ombrelles marquait la frontière entre les diverses familles. Au dernier membre des Turnpike commençait la collection

des Dulwich, forte de vingt-trois personnes, dont neuf domestiques de tout galon. M. Dulwich était un tory de Chester, qui avait fui son vieux château, bâti sur les rives de la Mersey, parce que le comité whig du comté de Lancastre avait fait imprimer des affiches bleues de trente pieds de haut contre sir Robert Peel. Un médecin avait ordonné à M. Dulwich un voyage en Italie, comme le seul remède à un si grand malheur.

La famille Baxton se déroulait ensuite sur une étendue semi-circulaire de cinq toises. Baxton n'avait pu supporter la candidature de Chandos, dans le Middlesex. Un matin, comme il se promenait dans *Bridge-Street*, à Uxbridge, il recula, six pas, devant une affiche rouge qui engageait les électeurs à voter pour Chandos. *Allez à Chandos*, disait l'affiche; le GO invitatif avait été taillé dans un tronc d'arbre haut de huit pieds. A moins de l'avoir vu, on ne peut se figurer l'effrayante physionomie du G, que le graveur avait dentelé intérieurement; c'était comme la gueule immense d'une baleine. Baxton se crut avalé par ce G monstrueux, et il prit la fuite, comme s'il eût craint d'être poursuivi. Malheureusement le *Comitee-Room* des tories avait fait tirer le formidable GO en autant d'exemplaires qu'il y a d'angles de rue à Uxbridge; le timide Baxton retrouvait partout la gueule dévorante et les dents du cétacée typographique. La fièvre le saisit, il se mit au lit, et fit des rêves affreux; il croyait habiter une ville peuplée de G qui se promenaient en faisant craquer leurs mâchoires, tantôt liant la supérieure à l'inférieure, pour ressembler à des O, tantôt reprenant leur état naturel de G, avec un air de menace à faire frémir. Lorsque sa convalescence arriva, sa famille défendit expressément à tout visiteur de se courber en saluant Baxton, de peur de ressembler à des G. A force de soins on rendit la santé à Baxton et la faculté lui prescrivit un voyage, en Italie, de trois ans.

Cinq à six millionnaires, arrivés au dernier degré du *spleen*, s'étalaient à babord; leurs femmes lisaient *Child-Harold* dans les berlines et s'endormaient après chaque stance. Un groupe de valets de pied, mélancoliquement posés devant le cabestan, avaient l'air de regarder quelque chose, mais ils ne regardaient rien.

Ainsi voguait le beau, l'agile *Pharamond* sur la côte de la riante Italie, avec son chargement d'élégies vivantes des deux sexes, venues de tous les comtés d'Angleterre pour acheter, au prix d'un million, une étincelle de gaieté.

Shoffield s'assit sur un pliant, ramassa un morceau de bois et le déchiqueta avec son couteau. Les valets de pied quittèrent le cabestan et entourèrent Shoffield pour contempler son travail.

Quelquefois un atome de poussière tombait sur la manche d'un Anglais; alors trois valets, armés de brosses et d'eau de verveine, rétablissaient la manche dans son état naturel.

La nuit surprit les voyageurs dans ces charmantes occupations. Insensiblement, le pont fut abandonné; chaque famille descendit à sa chambre. On dormit en silence; à les entendre dormir, on aurait cru qu'ils veillaient.

Shoffield fut réveillé à l'aube par un rincement de bouche exécuté par quarante Anglais; la chambre commune était envahie; tous les passagers avaient ouvert leurs nécessaires de voyage et procédaient à leur toilette. Malgré les oscillations d'un roulis violent, les Anglais se rasaient avec gravité devant des miroirs agités qui ne réfléchissaient que leur ventre. Deux heures furent ainsi employées à exterminer une barbe absente; deux autres heures à équarrir les ongles, et deux encore à se débattre avec dix doigts boursouflés contre des gants maigres. Le quart du jour consommé de cette manière, ils montèrent sur le pont et saluèrent les dames avec les yeux. Les dames prenaient nonchalamment du thé, avec une infusion de beurre de Pise cuit au soleil; Ugolin n'en aurait pas voulu dans sa tour. Un Anglais, excité par ce régal, desserra les dents tout juste pour laisser passer le monosyllabe *tea*, qu'on prononce *ti* pour contrecarrer les Français. Aussitôt quarante bouches, altérées de thé, répétèrent le monosyllabe. Shoffield laissa tomber un gant, il pâlit, et s'écria mentalement : Ils sont tous Anglais! Il fut aussitôt saisi du mal de mer, et s'étendit à plat ventre sur un rouleau de câbles, où son gilet de satin blanc s'imprégna de charmantes arabesques au goudron.

Vingt heures après, la mer s'étant calmée, Shoffield reprit ses sens, et avisant un garçon du bord qui parlait anglais au machiniste, il lui demanda un verre de madère. Le garçon le servit à l'instant, et, craignant d'offenser la dignité d'un Anglais en lui adressant une question, il se contenta de dire en *a parte :*

— Nous serons à Naples dans trois heures.

— A Naples! dit Shoffield; ah!

— Oui, milord, reprit le garçon en versant un second verre de madère.

— C'est une belle ville, Naples, hein?

— Oui, milord.

— C'est ce qu'on m'a dit..... Tous ces messieurs sont Anglais, n'est-ce pas?

— Tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

— Ils voyagent pour leur plaisir?

— Pour leur plaisir, pas davantage. Ce sont des millionnaires, comme vous, milord. Ah! des hommes bien heureux, comme vous voyez.

— C'est singulier, ils ne me paraissent pas très heureux.

— Sur le paquebot, c'est possible; ils sont avec leurs femmes et leurs enfans : cela n'amuse pas beaucoup. Mais vous les verrez à Naples; oh! ils vont faire envie à saint Janvier.

— Ce garçon me paraît très éveillé, remarqua mentalement Sheffield, et surtout très poli; je veux me l'attacher.

Cela pensé, il demanda un troisième verre de madère.

— Il paraît que milord le trouve bon, mon madère?

— Excellent... excellent... Comment vous appelez-vous?

— Les Français m'appellent Jean, et les Anglais John.

Un froid glacial courut sur le corps du coutelier. Il y eut un temps de repos.

— Milord, vous paraissez souffrir encore. Cependant la mer est très belle; c'est un miroir.

— Ce n'est rien... c'est une suite du mal de mer..... De quel pays êtes-vous, John?

— De Naples.

— Ah! vous êtes Napolitain!... Et comment vous appelez-vous dans votre pays?

— Micali... C'est bien long pour un nom de domestique. Les Anglais disent qu'il faut économiser le temps. L'an dernier, ils me disaient : *Donnez-moi un peu de thé;* puis ils dirent : *Donnez-moi du thé;* aujourd'hui, ils disent simplement : *Tea;* demain, ils diront : *I;* après-demain, ils ne diront plus rien du tout. Ce sera une grande économie pour eux.

— Moi, je veux t'appeler Micali.

— Il paraît que milord a du temps de reste. Continuez à m'appeler John devant vos compatriotes; ils seraient capables de vous faire une mauvaise réputation de dissipateur.

— Micali, je te prends à mon service; je te donne soixante livres de gages, et je t'assure une pension au bout de dix ans.

— Milord n'a donc point de domestique?

— Non; j'ai tout laissé à Londres... J'étais impatient de voir l'Italie, la belle Italie.

— Il paraît, milord, que vous êtes très enthousiaste de mon pays?

— Oh! oui, Micali, très enthousiaste, très enthousiaste.

— Alors j'accepte vos propositions; en débarquant, je suis à vous.

— Bien, Micali...... Voyons, que me montreras-tu de beau à Naples?

— Tout ce que vous voudrez.... Tenez, je puis déjà vous montrer quelque chose... Regardez là-bas, sur la poulène; voilà le Vésuve!

— Ah! ce fameux Vésuve!... Oui, c'est bien lui; je l'ai eu sur un mouchoir de poche de Dublin.

— *Il Vesuvio*, en italien..... Milord, vous serez heureux comme un roi.

— Micali, où te retrouverai-je à Naples?

— Je vous conseille de descendre à l'hôtel *della Vittoria* à Chiaïa. Vous demanderez M. Martin; c'est le maître, le *land-lord*.

— C'est un Anglais?

— Oui, c'est un Anglais pour les Anglais; mais, entre nous, c'est un Français. Voilà son adresse sur une carte; vous ne pouvez pas vous tromper.

Le *Pharamond* entrait en rade. Huit heures sonnaient aux trois cents églises de Naples. Le Vésuve au repos fumait avec nonchalance, comme un lazzarone qui a chargé sa pipe et qui s'étend au soleil. Les fanfares matinales sonnaient au château de l'Œuf; le Pausilippe riait à la mer; des vapeurs roses couraient sur la ligne pure des collines d'Aversa, de Caserte, de Capoue. Il y avait dans l'air cette somme inépuisable de volupté que répandent sur ce golfe les deux plus charmantes choses qui soient au monde, Naples et le printemps.

Les Anglais brossaient leurs habits et changeaient de gants; les Anglaises se distribuaient les ombrelles; les valets regardaient un bataillon de soldats qui prenait des bains de pieds devant le palais de la reine Jeanne. Shoffield cherchait son passeport.

Tous les passagers étaient descendus; Shoffield seul était encore à bord, et gardé à vue par trois estafiers. Il ne trouvait pas son passeport, et il avait oublié son nom. Toutes les fois qu'on lui demandait: Comment vous appelez-vous? il montrait son portefeuille énorme, qui contenait sa correspondance avec tous les couteliers de l'univers, et il invitait les sbires à l'aider dans ses recherches. Enfin, il découvrit le précieux papier au fond d'une poche secrète: Shoffield apprit qu'il se nommait Morfield.

Tous les appartemens avaient été envahis à l'hôtel *della Vittoria*; les Turnpike, les Dulwich et les Baxton coulaient à flots, comme une Tamise vivante, dans les corridors; d'anciens voyageurs de la même nation, domiciliés depuis long-temps dans l'auberge, contemplaient

gravement l'invasion compatriote, et demandaient du thé comme de vieux propriétaires inexpugnables; lorsque Shoffield se présenta sans domestiques, sans berline, sans famille, on lui dit qu'il ne restait plus qu'une chambre sans lit.

— Je dormirai sur un fauteuil, répondit le coutelier.

Et il entra dans la salle à manger. On lisait sur la porte : *Dining-room*.

Il prit une carte et lut :

*Ox - tail soup*
*Fish of every sort*
*Meat pies*
*Rump - steack....*

— Comme à Birmingham, dit Shoffield stupéfait.... C'est bien singulier! A Birmingham, on ne trouverait pas une syllabe italienne dans toute la ville, et Birmingham, ma foi, est dix fois plus beau que Naples, qui me paraît bien laid, et bien sale surtout. Il faut que les Anglais s'amusent bien dans ce pays, pour avoir ainsi la rage d'y venir. Naples m'a l'air d'avoir été bâti exprès pour les Anglais.

En ce moment son nouveau domestique Micali arriva.

Shoffield lui tendit cordialement la main et le fit asseoir. Micali s'assit sans façon.

— Je n'ai trouvé qu'une chambre, dit Shoffield, dans cet hôtel....

— Soyez tranquille et déjeûnez, je vous logerai mieux. Ne vous inquiétez de rien. Comment trouvez-vous ce potage à la tortue?

— Aussi bon qu'à *Swan-Inn* à Birmingham. Les Napolitains doivent beaucoup aimer ce potage?

— Les Napolitains le trouveraient exécrable; c'est une soupe de lave; ils croiraient manger le Vésuve en bol. On ne fait cela ici que pour les Anglais.

— La carte est tout anglaise; regarde...

— La carte! dites-vous! eh! toute l'Italie est aujourd'hui une botte anglaise; l'Italie est bien plus anglaise que l'Angleterre. A Rome, tout le monde est anglais, excepté le pape. Me permettez-vous de vous interroger, milord?

— Oui, oui, ne te gêne pas, interroge...

— C'est sans doute pour votre plaisir que vous venez à Naples?

— Certainement, comme tous les autres. Je suis riche, je veux être heureux, je veux jouir.

— Vous n'étiez pas heureux en Angleterre?

— J'étais comme tous les autres.

— Que faisiez-vous?

— Je montais à cheval; je me promenais; je mangeais du saumon; je plantais des arbres; je lisais la *Revue* de M. Kemble; j'achetais des paires de gants; que veux-tu qu'on fasse quand on est riche et oisif?

— C'est juste... et alors vous êtes venu en Italie pour...

— Pour faire comme les autres. Les Anglais doivent s'amuser beaucoup ici, puisqu'ils y sont tous.

— Vous verrez. Comptez-vous rester long-temps en Italie?

— Je ne sais pas. Les Anglais y restent-ils long-temps ordinairement?

— Les lords et les membres de la chambre des communes y séjournent pendant les vacances du parlement. Les riches Anglais qui n'ont pas de fonctions publiques passent leur vie à se promener de Naples à Venise : ordinairement ils meurent à Florence. Dans les cimetières de Florence, il n'y a plus que des ossemens anglais. Il faut vous dire qu'à Florence on meurt très agréablement.

— Ce que tu me dis me fait déjà présumer que le comfortable italien est supérieur au nôtre. Les rues italiennes doivent avoir de plus beaux trottoirs, de plus beaux pavés, de plus beau gaz que chez nous....

— Écoutez, milord, je connais très bien l'Angleterre, mais je ne connais pas encore les Anglais. Excusez-moi pour eux. Les Anglais se bâtissent des maisons fort commodes; ils les doublent de tapis, ils les ornent de meubles à coins ronds; ils se font des rues admirables, bien larges et tirées au cordeau; ils suppriment la nuit avec le gaz; ils se donnent des pavés de velours; et quand ils sont parvenus à se faire une vie bien douce au dedans et au dehors, ils s'enferment dans une chaise de poste, et vont vivre dans des pays où l'on ne sent que des aiguilles sous les pieds et des angles aux coudes. Expliquez-moi cela, milord, vous qui êtes Anglais?

— Moi, je ne puis rien t'expliquer, Micali; je te dirai franchement que je ne sais rien; je ne suis pas lord, je ne suis pas noble, je ne suis pas savant; je suis un malheureux industriel qui ai travaillé quarante ans pour faire fortune, et qui cherche un peu de bonheur avec mon argent. J'ai cinquante-huit ans; à quinze ans, je faisais des manches de couteau, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir; je vivais avec des patates et de l'ale; le dimanche je lisais la Bible. L'hiver dernier je menais encore cette vie-là. Que te dirai-je, l'ennui s'est emparé de moi. J'ai voulu me presser de jouir un peu,

avant de mourir. Veux-tu m'aider à chercher quelque chose qui me fasse apercevoir que j'existe et que j'ai des millions?

Micali secoua la tête avec un air de compassion mélancolique.

— Ce pauvre homme! dit-il, il a passé les trois quarts de sa vie à faire des couteaux!.... Je vous demande, monsieur, si ce Lazzarone demi-nu, qui n'a jamais rien fait, a été plus malheureux que vous. Je crois, moi, que le bonheur ne se trouve que dans une pauvreté robuste qui a toujours une lieue de mer à ses pieds, et un rayon de soleil sur la tête.

— Mon Dieu! s'écria Shoffield, tu parles comme un auteur, Micali!.....

— Oh! je me parlais à moi.... Il y a là-bas, dans cette île verte, des pêcheurs, propriétaires d'un filet et d'une cabane; la mer et le soleil leur bronzent l'épiderme et leur inoculent une éternelle santé. Ils ont de grandes et belles femmes, dont le sein briserait un corset; ils ont des enfans bruns qui jouent sur l'algue, et vivent dans l'eau avec les petits poissons et les coquillages; ils ont un festin du soir, avec des plats exquis, embaumés et irritans comme ces flots d'où sortit Vénus Aphrodite; ils ont des jours et des travaux remplis de chansons; des soirées de gaieté folle sous la treille; des nuits, des nuits!!.... Et c'est pour eux que le soleil se lève, que les étoiles brillent, que la mer chante, que les pins s'arrondissent, que l'oranger fleurit! Ces hommes, ces pauvres pêcheurs, ces mendians de la mer, prenez-en trois au hasard; ils ont consommé plus de bonheur dans leur vie que tous les millionnaires de la Grande-Bretagne, depuis Guillaume, qui est roi, jusques à vous, monsieur, qui êtes coutelier.

Shoffield écoutait, bouche béante, ce domestique philosophe qui lui parlait ainsi.

Micali regardait le golfe par la croisée ouverte, et souriait.

— Je me parlais encore à moi, dit Micali; excusez-moi, monsieur,

— Et toi, Micali, dit Shoffield en riant; es-tu heureux?

— Moi.... J'ai servi quatre maîtres, tout exprès pour les humilier par mon bonheur.

— Des maîtres anglais?

— Tous Anglais, et riches comme une mine du Pérou.

— Que sont-ils devenus?

— Je les ai enterrés l'un après l'autre, à Florence, au *Campo-Santo* de *San-Spirito*. Ils se portaient fort bien; ils étaient frais et vigoureux; ils sont morts contre toutes les règles de la médecine, sans raison. Ils avaient la maladie de la vie; c'est ce qui les a tués.

— Micali, je prendrai le *spleen* en t'écoutant. Parlons d'autre chose; sortons; mon déjeuner est fini.... Dis-moi, qu'y a-t-il à voir de curieux à Naples?

— Rien du tout; c'est une ville comme toutes les villes; il y a des maisons alignées qui font des rues, et des gens qui marchent sans savoir où ils vont. Seulement les rues sont plus laides ici que partout ailleurs. Naples n'est pas à Naples; il faut sortir de la ville pour la voir.

— Eh bien! sortons.

Ils partirent pour Pompeïa.

— Avez-vous jamais entendu parler de Pompeïa? dit Micali à Shoffield, chemin faisant.

— Jamais, répondit le bon coutelier.

— C'est la chose la plus curieuse de l'Italie; quand vous aurez vu Pompeïa, vous pourrez rentrer à Birmingham.

— Est-ce plus beau que Londres?

— Vous verrez.

A un quart de lieue de la mer ils découvrirent la cité momie.

— Voilà Pompeïa, dit Micali.

— Ah! c'est Pompeïa, cela!... dit Shoffield stupéfait; je crois que j'ai oublié mes gants à l'hôtel.

— Voulez-vous prendre les miens?

— Non, je mettrai mes mains dans mes poches: c'est qu'il me semble que je vois des Anglais, là-bas.

— Oui, ce sont vos compagnons du paquebot; il sont devant la maison de Diomède.

— Ils vont rendre visite à M. Diomède?

— Non, ce Diomède était un Grec-Napolitain, qui vivait dans cette maison, il y a dix-sept cent cinquante-cinq ans.

— Comment savez-vous cela, vous, dans votre état de domestique?

— Nous savons tous cela, ici.

Cependant Shoffield s'était mêlé à la nombreuse société anglaise qui se promenait dans la rue des tombeaux. Les dames étaient en grande tenue de *kings-theatre;* toutes les étoffes d'Everington, toutes les popelines de Dublin, ondulaient mollement sur le pavé de lave, en couvrant les formes anguleuses de ces Anglaises voyageuses, chassées de leur île par la beauté presque universelle des Anglaises qui ne voyagent pas. Les hommes avaient des costumes de *rout;* ils portaient des chapeaux de baronnet, de fin castor, que l'on fabrique si mal dans le *Strand*. Les grooms suivaient avec leurs plians. Un ci-

cerone disait en italien-napolitain : *Ecco la casa di Diomede, sepolto nella cinere del Vesuvio, ottanta anni doppo Iesu-Cristo. — Ecco un' osteria antica. — Ecco la porta d'Ercolano. — Ecco la botega, o cafe, dove gli Romani pigliavano sorbetti doppo pranzo. — Ecco la casa di Caïus Ceïus. — Ecco la casa di Caïus Sallustus. — Ecco il tempio della Fortuna Augusta. — Il Foro civile. — Il tempio d'Ercole. — Il Teatro tragico. — Il tempio d'Esculapio. — Ecco, signori, l'Amfiteatro!*

Les Anglais passaient processionnellement devant ces ruines vénérables, avec une admiration muette et concentrée; ils écoutaient le cicerone comme s'ils l'avaient compris; les Anglaises lorgnaient le temple d'Hercule, et disaient : *Very-nice, very-nice;* les plus savantes d'entre elles cherchaient dans lord Byron les vers que le poète a consacrés à l'Italie, et elles trouvaient :

« Reine au sépulcre, maîtresse du monde, qu'as-tu fait de ta splendeur? Tu es couchée dans ton linceul! Rome est une tête de mort rongée. Hélas! Hélas!

Puis, elles cherchaient autre chose, et ne trouvaient plus rien. Le cicerone chassait aux lézards; les Anglais prenaient des poses de méditation, et bâillaient derrière leurs foulards indiens. Le spectacle était aussi triste que le spectateur. Shoffield demandait à Micali pourquoi le v d'une inscription antique était un u aujourd'hui; cela le préoccupait beaucoup. Micali, les bras croisés, souriait mélancoliquement, et ne répondait pas.

Baxton, qui avait appris l'italien à Londres, d'un Français qui ne le savait pas, voulut engager alors une conversation avec le cicerone. L'Anglais prenait une syllabe anglaise au fond de sa poitrine, la hissait péniblement sous sa langue, et la tourmentait pour la forcer à se faire italienne. La syllabe rebelle restait anglaise, par esprit national, et le cicerone ne comprenait pas. Cette conversation ayant été bientôt épuisée, Baxton eut recours aux signes; il tira de sa poche un joli petit marteau portatif, et l'appliqua prudemment, avec un air de tête significatif, sur une colonne du temple d'Isis; le cicerone répondit par une affirmation. Alors, l'Anglais mit en lambeaux un socle et un chapiteau tombé : il en offrit aux dames et au reste de la société; on remplit trois foulards de parcelles de Pompeïa, et ils furent confiés aux *grooms*.

Ordinairement ce sont les domestiques anglais qui font collection, par ordre de leurs maîtres, de toutes les briques romaines des monumens en ruines. Les domestiques ont un coffre particulier pour ces

reliques : dans le trajet de Pompeïa et d'Herculanum à Naples, ils trouvent le fardeau trop lourd et jettent les lambeaux de briques à la mer. En arrivant à Londres, ils remplissent le coffre vide de briques concassées, qu'on trouve à monceaux, sur le bord de la Tamise, devant le palais des archives de Westminster. Ce sont ces reliques menteuses que les Anglais étalent dans leurs cabinets, avec des étiquettes et des numéros. Les galeries de Londres regorgent de ces débris.

Le temple d'Isis et de Sérapis est toujours maltraité de préférence par le marteau de l'ennui anglais. En voici la raison. Les Anglais ont trouvé une grande ressemblance architecturale entre ce vieux monument tetrastyle, et le grand *club* de Piccadilly; les gros boutiquiers, enrichis du *Strand*, de *Flet-Street*, de *Ludgate-Hill*, quand ils passent à Pompeïa, s'imaginent sérieusement que le temple romain a copié le club de Londres, et l'orgueil national satisfait donne à l'architecte grec cet éloge concis *inglish-fashion*. De là, les déprédations de reliques, les vols à main armée commis sur la sainte antiquité.

Ce fut Micali qui communiqua cette réflexion à Shoffield. Malheureusement, l'honnête citoyen du grand bourg de Birmingham était arrivé à l'état de pétrification stupide : il voyait des pierres sales, des ruines hideuses, des buissons agités par des lézards, des sépulcres dégoûtans, de petites maisons dévastées; il ne comprenait pas que des hommes sensés s'exposassent au soleil et aux serpens pour voir des masures qui, certes, ne valaient pas le palais de *Grammar-School*, et *Town-Hall* de Birmingham.

— Voilà donc ce qu'il y a de plus curieux en Italie? dit-il à Micali.

— Sans contredit, répondit le domestique savant.

— Eh bien! allons déjeûner.

— Vous ne trouvez rien du tout à admirer ici, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous que j'admire? tout cela me rappelle *Old Church* de Manchester; c'est vieux et noir. Cependant j'aime mieux *Old Church* parce qu'il y a devant la grille de fer une bonne poissonnerie où l'on trouve à toute heure du *cold-meat* et des homards.

A ces mots, Shoffield poussa le premier éclat de rire de sa vie de voyage. Les échos du temple d'Isis firent, à cet accès bruyant de gaieté, l'honneur de le rouler de ruines en ruines, jusqu'à la nymphée sonore de la maison de Diomède. Les lézards et les couleuvres se dressèrent sur leur queue pour voir passer le fracas de la gaieté britannique. Les Anglais trouvèrent ce rire de très mauvais ton et regardèrent Shoffield de travers.

La journée fut ainsi remplie. On avait visité Pompeïa.

Shoffield, conduit par Micali, suivit toutes les caravanes de ses compatriotes. On visita les temples de Pœstum, *Capo di Monte*, Caserte, Sorrente, Cumes, le lac Lucrin. Shoffield, à la fin du quatrième jour, déclara qu'il était suffisamment instruit. La seule grotte du Chien eut un grand succès. Nos Anglais pardonnèrent ses ruines à l'Italie en faveur de cette merveille. Le cicerone avait conduit trois chiens à demi empoisonnés à l'entrée de la grotte. Les pauvres bêtes eurent des convulsions affreuses; un Anglais les dessina dans leur accès, pour l'album d'une dame. On demanda au cicerone quelle était la cause mystérieuse qui donnait à cette grotte une si grande puissance sur les nerfs des chiens. Le cicerone prit une pose solennelle et dit: *la Solfatara, la Solfatara*. Tout le monde fut satisfait de l'explication.

— Enfin, voilà une journée amusante! dit Shoffield; et il serra cordialement la main de Micali, ce qui scandalisa les autres Anglais.

Tout était vu; il ne restait plus à Naples que la mer, le golfe, le soleil, la gaieté, la musique, les parfums, l'amour, le printemps; plus rien enfin. Chaque jour, un nouveau paquebot versait sur le môle une collection de familles anglaises. Les hôtelleries de Chiaïa et de la place royale avaient deux comtés britanniques dans leurs murs. La rue de Tolède ressemblait au *Strand* et à *Parliament-Street*, quand la foule de midi roule, comme une Tamise vivante, de l'obélisque de *Faringdon-Place*, au palais du duc de Northumberland, se brise à l'angle de *Charing-Cross*, et va faire trembler sur ses arches le pont de Westminster. A Naples, comme à Londres, les Anglais gardent leurs habitudes de rues; ils sont graves, muets, mélancoliques, et tiennent la droite du pavé en marchant.

— Micali, dit Shoffield, puisque c'est ainsi, ce n'est pas la peine de quitter l'Angleterre. A Naples, le bœuf est mauvais; le porter n'est pas du *white-bread;* les lits sont mous; les maisons ne sont pas fermées; la nuit, on n'y voit pas; que viennent faire les Anglais ici? Il y a la grotte du Chien, c'est vrai, mais on pourrait en faire une aussi bonne à *Stafford-Hill*, sur la route de Birmingham; il y a une grotte, un chemin de fer, et beaucoup de chiens. Je t'avouerai cependant, Micali, que je m'ennuie toujours beaucoup.... je m'ennuie à la mort. Il me semble quelquefois que l'air me manque, et que je vais mourir faute de respiration. Que veux-tu? je ne trouve du plaisir à rien. Les jours ici sont d'une longueur qui m'accable; je n'ai pas la force de supporter une heure quand il faut que je la laisse

passer pour arriver à un plaisir qu'on m'a promis; et quand l'heure est passée, je ne rencontre pas ce plaisir. Crois-tu, Micali, que tous ces Anglais resteront à Naples? Je crois que la ville serait plus gaie s'ils n'y étaient pas; ce sont eux qui jettent de l'ennui partout. Pourquoi ne vont-ils pas mourir à Florence?

— Ils iront à Florence, et ils y mourront, sir Shoffield, n'en doutez pas; mais en ce moment, on leur a promis une éruption du Vésuve, et vous voyez qu'ils l'attendent dans la rue de Tolède. Ils l'attendront long-temps. Regardez le Vésuve; comme il se moque des Anglais! Ce matin Baxton est allé demander à votre ambassadeur si, par son crédit, il ne pouvait pas obtenir une éruption du Vésuve. L'ambassadeur a répondu qu'il y songerait. Personne n'a ri de cela. L'Angleterre n'a-t-elle pas tout pouvoir? Elle déclarera la guerre au volcan, s'il le faut, à cet insolent Vésuve qui se permet de refuser un plaisir à l'Angleterre qui s'ennuie.

— Quant à moi, Micali, je me moque du Vésuve, et je ne veux pas être rôti par le feu de cette montagne, ni englouti par un tremblement de terre. Ces Anglais sont si ennuyés de vivre, qu'ils ne cherchent que plaie et bosse pour passer le temps. Partons, partons.

— Où voulez-vous aller, sir Shoffield?

— Je n'en sais rien.

— Voulez-vous aller à Rome?

— Pour voir encore des pierres noires, des lézards et des Anglais? Non.

— A Florence?

— Non.

— Si vous faisiez un petit voyage en France?

— Non; mon père n'aimait pas les Français.

— C'est juste.

— Mais enfin où va-t-on quand on est millionnaire, quand on voyage et qu'on veut jouir pour son argent?

— On reste chez soi.

— Mais je t'ai dit l'autre soir, Micali, que je ne puis pas rester chez moi, à cause de John, mon ennemi, qui veut me tuer.

— Il faut alors quitter le comté de Kent, et rentrer à Birmingham.

— John me poursuivra partout.... Et ce *policeman* que j'ai tué ou blessé à *Totenham-Rood*.... Tu vois que je ne puis pas rentrer en Angleterre.

— Il faut bien pourtant que vous habitiez quelque part.

— Je le crois. Mais où?

— Si vous essayiez Naples encore un peu?

— Oh! j'y meurs.

— Vous iriez à la grotte du Chien tous les jours.

— Micali, je voudrais être pauvre; je sens que ma richesse me fait mourir.

— Eh bien! mangez votre fortune.

— Comment?

— Jouez.

— Je n'aime pas le jeu.

— Mariez-vous.

— On n'aime pas les femmes, à cinquante-huit ans.

— Donnez des fêtes.

— Je n'aime pas la société.

— Enfin, quels sont vos goûts?

— J'ai le goût de faire des couteaux; la nuit, je rêve toujours que j'en fabrique.

— Eh bien! faites des couteaux. Prenez une boutique à la rue de Tolède.

— Je crois que le climat n'est pas bon pour la trempe de l'acier.

— Vous fabriquerez de mauvais couteaux. Qu'est-ce que cela vous fait; ce ne sera pas vous qui vous en servirez.

— Veux-tu t'associer avec moi, Micali? Tu ne risqueras pas un shilling.

— Sir Shoffield, je me suis intéressé à vous parce que vous m'avez paru le meilleur Anglais que j'aie vu de ma vie. Un jour, sur le paquebot, je vous ai vu pleurer; c'est la première larme anglaise qui ait coulé sur un paquebot. Dès ce moment, j'ai résolu de vous être utile, si je le pouvais. Aussi, après avoir étudié votre caractère, j'ai compris que vous aviez plus de bonheur que vous ne pouviez en supporter. Il faut en jeter bas quelque peu. Vous êtes né ouvrier, vivez ouvrier, mon ami. Les gants jaunes pèsent plus à votre main que cent livres d'acier. Je veux vous trouver sur la petite rivière du *Sebello,* ici tout près, une usine; je vous procurerai des ouvriers, je vous louerai une boutique....

— Et tu seras mon associé, s'écria Shoffield au comble de la joie.

— Non, non, c'est impossible, répondit Micali en souriant. Vous serez heureux; vous n'aurez pas besoin de moi.

— Et pourquoi impossible, sir Micali?

Micali souriait toujours et serrait la main de Shoffield.

— Pourquoi impossible? répéta le coutelier.

— Écoutez, sir Shoffield. Vous êtes un honnête homme, un homme candide, un homme discret; vous m'avez confié un secret que vous croyez dangereux; je vais vous rendre confidence pour confidence. Jetez les yeux sur ce passeport, et lisez mon nom.

Shoffield recula comme épouvanté.

— Je suis, poursuivit le faux Micali en souriant avec bonté, je suis le prince P.... M..... Je suis un Russe philosophe, qui ne voyage que pour étudier les Anglais dans leur intérieur. J'ai déjà servi comme domestique dans quatre maisons, et l'Angleterre entendra bientôt parler de moi.

Shoffield ne savait quelle posture prendre pour faire des excuses convenables à son ex-domestique, le prince. Il avait des expressions dans le cœur, mais ne pouvait les traduire en langue humaine. — Ne soyez pas enfant, lui dit le Russe avec affabilité, je suis un homme comme vous, et plus ennuyé que vous, puisque je suis riche et prince. Je veux vous acheter votre première douzaine de couteaux. Ce soir venez au théâtre de San-Carlo, et demandez la loge du prince P*** M***. Adieu.

Shoffield se couvrit de diamans à sa toilette du soir, et courut à *San-Carlo.* Il n'avait jamais vu d'autre théâtre que le *Royal-Theatre* de *New-Street* à Birmingham; une petite salle, avec de mauvaises pièces, avec des chanteurs qui parlent et des parleurs qui chantent, avec les tragédies de Sheridan-Knowles, qui est bien Knowles, mais qui n'est pas Sheridan.

Il trouva dans la loge indiquée le prince P*** M*** dans le costume le plus fashionable d'un soir de gala. On jouait *Norma.* Duprez chantait avec la Persiani. La salle retentissait de musique et de voix divines : au dehors, la mer chantait aussi, à l'unisson de l'orchestre et des acteurs. C'était une soirée ravissante pour les cinquième loges, toutes luisantes de tisons qui étaient les yeux de pauvres *dilettanti* napolitains.

Les Anglais prenaient des sorbets dans les loges et jouaient au whist. Les Anglaises lorgnaient la Persiani, et disaient *very-nice, very-nice.* Le roi de Naples dormait.

Shoffield regarda les Anglais, écouta un instant le bruit de la musique et du chant, et s'endormit comme le roi.

Le prince P*** M*** écrivait au crayon, sur ses tablettes, les lignes suivantes, qui sont inédites :

« L'apogée de la civilisation matérielle engendre une maladie de l'ame qui tue le corps. Une longue rue tirée au cordeau ; une grande

route sablée comme une allée de parc; un intérieur de maison, où il y a une place prévue pour chaque doigt de la main, sont de belles inventions, sans doute; malheureusement l'homme n'est pas né pour descendre la vie sur une pente de velours; ce sont les aspérités qui donnent une douce fièvre à l'existence; on expire de langueur sur un terrain uni. Le *spleen* est né dans *Oxford-Street*, entre le gaz et le cordeau.

« J'ai vu beaucoup de millionnaires avares et périssant d'ennui : je ne les ai pas compris d'abord. Il est si aisé, disais-je, d'échanger une guinée contre une distraction ou un plaisir. Ces infortunés millionnaires ont un instinct qui leur dit de ne pas donner un *shilling* à l'homme qu'un *shilling* va lancer au comble du bonheur. L'avarice n'est pas toujours un amonr stupide d'une richesse inutile, c'est un profond calcul de méchanceté.

« Les Anglais ont fait plus de mal à l'Italie que Théodoric et Attila : ne pouvant s'en servir comme remède, ils l'ont dépoétisée en haine des artistes qui en jouissent; ils en ont fait une table d'hôte et une écurie à leur *fashion.* »

« Que signifient la richesse et la civilisation? Prenez vingt Napolitains, parmi ceux-là qui trépignent à *Casta Diva* de Persiani; conduisez-les à Londres et dites-leur : Voilà le palais du duc de Northumberland, à *Charing-Cross;* voilà le palais de *Robert Peel*, à *Parliament-Street;* voilà le palais de Wellington, à la grille d'Hyde-Park; voilà le palais du duc de Sunderland, devant Saint-James; voilà *Sommerset-House*, entre le *Strand* et la Tamise. Ces palais sont à vous, et la fortune de leurs maîtres aussi; six mois passés, tous ces mendians du soleil et de la mer voudraient revenir à leurs lits d'algue, pauvres et nus. »

Huit jours après, on lisait sur l'enseigne d'une boutique, rue de Tolède : *Au Coutelier de Birmingham.*

La plume qui a écrit ces lignes a été taillée avec un canif acheté chez le pauvre millionnaire Shoffield. L'histoire du prince P*** M*** m'a été contée à bord de *la Marie Christine*, paquebot anglais, allant de Marseille à Naples, avec un chargement de *spleen*.

Shoffield est très heureux : il va tous les dimanches visiter la grotte du Chien.

MÉRY.

# POÈTES DANOIS

## DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Holberg n'avait point eu de prédécesseur, il n'eut point de concurrent. Il resta seul, debout comme une haute colonne, au milieu de la littérature de son temps. Personne n'arriva jusqu'à lui. Vers la fin de sa vie, il put remarquer une sorte d'affaissement dans la tendance poétique de sa nation. L'ascendant que la France avait pris en Allemagne venait de s'étendre jusqu'au Danemark; les princes se bâtirent des châteaux s r le modèle de Versailles; ils se promenaient sous de grandes allées de charmilles arrondies en berceaux; ils s'habillaient selon l'étiquette de la cour de France et donnaient leurs audiences à la manière du grand roi. Les nobles imitèrent l'exemple des princes, et les riches bourgeois tâchèrent d'imiter l'exemple des nobles. Partout le bon ton fut de parler français, de suivre les modes françaises et de s'occuper de littérature française. On jouait les œuvres de Molière, on lisait Racine, et les œuvres de Holberg, recherchées par la foule, étaient peu goûtées dans les salons. Le sentiment de convenance l'emportait sur le sentiment de nationalité; on aimait mieux s'ennuyer avec Boileau, que de se réjouir avec Holberg. La poésie danoise, manquant d'encouragement et de point d'appui, soupira dans l'ombre quelques accens confus; elle vécut comme par le passé dans l'enceinte isolée des presbytères plutôt que dans le tumulte des villes, et s'essaya à reproduire les reflets de la poésie étrangère, au lieu de choisir elle-même ses couleurs et de composer ses tableaux. Ce qui montre à quel point de décadence la poésie en était venue après les chants religieux

de Kingo, c'est le recueil de poésies élégiaques, publié à la mort de Chrétien VI. Chaque poète y apporta son œuvre, et chacune de ces œuvres est un modele de mauvais style et de mauvais goût.

Le règne de Frédéric V (1746) s'annonça sous de meilleurs auspices. Ce prince aimait les lettres, les arts, et les encouragea autant que le lui permettaient son esprit un peu étroit et ses habitudes plus allemandes et françaises que danoises. Les vingt années qu'il passa sur le trône ne furent pas exemptes d'inquiétudes; sous son règne les dettes contractées par son prédécesseur s'accrurent considérablement; mais il n'eut point de fléau à subir, point de guerre à supporter, et cet état de paix qui succédait à tant d'années d'agitation, ne pouvait qu'être très favorable au développement de la science. Ce fut Frédéric V qui releva l'école de Sorœ de l'espèce d'anéantissement où elle était tombée. Ce fut lui qui fonda l'Académie de Drontheim, l'Académie des Belles-Lettres de Copenhague; ce fut lui qui envoya en Arabie l'expédition scientifique dont Niebuhr se fit l'historiographe. Ce fut lui enfin qui établit dans la capitale du Danemark le premier théâtre danois.

Holberg avait institué dans sa vieillesse quelques prix de poésie. Pontoppidan, son ennemi, voulut faire comme lui; ces prix ne s'élevaient pas à plus de vingt ou trente écus; mais l'honneur attaché à ces joutes littéraires excitait une certaine émulation. L'Académie des Belles-Lettres fit quelques fondations du même genre, et, comme elle y mit plus de solennité, elle obtint plus de succès; deux autres sociétés suivirent son exemple : l'une était composée d'écrivains norvégiens, l'autre d'écrivains danois. Ce n'étaient d'abord que des réunions de café qui, par l'agglomération de certains hommes et la tendance de leur esprit, s'élevèrent jusqu'au rang de sociétés littéraires. Rivales l'une de l'autre, elles furent trop souvent occupées de querelles personnelles et dominées par un esprit de patriotisme trop mesquin et trop exclusif. Ainsi, la société norvégienne fut assez aveugle pour ne pas vouloir reconnaître le mérite d'Ewald, et la société danoise ne se montra guère moins injuste envers Wessel. Il est de fait aussi que les séances de ces sociétés étaient parfois consacrées à une divinité qui d'habitude n'entre guère dans le chaste cercle des muses; l'image de Bacchus faisait tort à celle de Minerve, et les poètes qui venaient là, oubliant leur mythologie, cherchaient la source poétique dans une boisson qui n'était pas l'hippocrène. Mais elles rendirent des services par leurs lectures, leurs essais, leurs discussions, et puis c'était enfin pour les poètes un centre de réunion et au besoin un appui.

Jusque-là le Danemark avait constamment suivi, à un degré inférieur, la marche de l'Allemagne. Il avait eu comme l'Allemagne la littérature des légendes de saints, des romans de chevalerie, des psaumes, et des pièces dramatiques tirées des traditions du peuple. En se rangeant sous la bannière poétique de la France, il obéissait encore à l'impulsion de la cour de Prusse, à l'impulsion de l'Europe entière, qui se trouva un beau jour toute rose et toute pimpante, portant l'habit de velours brodé, la perruque à boucles, et récitant le madrigal ou l'alexandrin classique.

Une révolution littéraire se préparait en Allemagne, et elle agit promptement sur le Danemark. Les hommes de cette révolution, c'étaient Klopstock, Lessing, Bodmer, c'étaient les étudians de Gœttingue qui publiaient l'*Almanach des Muses* avec les ballades de Bürger et les élégies de Hœlty. Les trois premiers chants de la *Messiade* qui parurent en 1746, furent comme le signal solennel de cette jeune poésie qui s'avançait sur l'horizon avec le sentiment de sa force et l'instinct de son avenir. Chacun s'émut à l'apparition d'une œuvre qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu jusqu'alors; les hommes dévoués à l'ancienne école furent inquiets; les hommes de la nouvelle génération applaudirent. Tandis que cette épopée religieuse occupait tous les beaux esprits de Leipzig et de Berlin, le pauvre étudiant qui l'avait commencée s'arrêtait surpris par le besoin au milieu de ses rêveries idéales, et l'Allemagne l'oubliait en répétant ses vers. De tels exemples ne sont pas rares dans l histoire des peuples; on admire la moisson de l'homme de génie et on oublie le labeur qu'elle lui a coûté. On savoure le dernier fruit de l'arbre qui se dessèche, et on laisse l'arbre dépérir; on parle du chant du cygne, on ne songe pas à son agonie.

Cependant il se trouva un homme puissant et éclairé qui prit intérêt à la position de Klopstock. Il le recommanda au roi de Danemark, qui lui offrit une pension et le fit venir à Copenhague. Ce fut là que le poète continua sa *Messiade*: du reste, il vécut à la cour de Frédéric V, sans connaître ni la langue ni la littérature danoises, sans se mêler à la société des écrivains de Copenhague. Il était là comme Voltaire à la cour du roi de Prusse, étranger au pays, et poursuivant paisiblement son œuvre en langue étrangère. Trente ans plus tard, Baggesen alla le voir à Hambourg et le trouva là sur la frontière du Danemark, touchant une pension du Danemark, et ignorant complètement les nouvelles productions littéraires de ce pays.

Mais tout en vivant de sa vie allemande, au sein de Copenhague, Klopstock exerça une influence notable sur la poésie danoise. Sa *Messiade*, ses odes, furent lues en Danemark avec autant d'empressement qu'en Allemagne. Elles furent étudiées et chéries; elles firent rêver plus d'une jeune ame, et éveillèrent plus d'un talent poétique. Ewald, le plus grand poète danois de cette époque, est évidemment de l'école de Klopstock.

Dans le même temps, on commença aussi à étudier la littérature anglaise. Klopstock avait lui-même contribué à appeler l'attention sur Milton. La *Messiade* avait attiré les regards sur le *Paradis Perdu*. On étudia Milton, Young, Pope. Quant à Shakspeare, il fallait encore quelques années de progrès avant d'y arriver.

Ainsi, trois influences littéraires agissaient sur le Danemark, trois influences contradictoires en apparence, mais qui pouvaient pourtant se concilier et concourir au même but: l'influence française, qui s'attachait surtout à la forme extérieure; l'influence de la littérature allemande, qui tendait à sacrifier la forme à la pensée, et l'influence de la littérature anglaise, qui semblait être un point de jonction entre les deux. Ce fut là le sujet de la grande

querelle engagée entre Gottsched, le champion du théâtre français, et Bodmer, le défenseur de Milton. Le Danemark commençait à se ranger du côté de Bodmer.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, un jeune homme, dont on n'avait pas encore prononcé le nom, Chrétien Tullin (1), publia un poème intitulé : *le Jour de Mai*. C'était une description de la nature, habilement tracée; c'était une œuvre de sentiment, revêtue d'une forme pure et élégante, un peu maniérée à certains endroits, et visant à de faux effets d'harmonie imitative; mais, du reste, très remarquable par la poésie tendre et religieuse qui s'y développe et par l'expression. Dans l'état de somnolence où se trouvait alors la poésie lyrique danoise, *le Jour de Mai* de Tullin devait nécessairement produire une assez grande sensation. C'était, s'il m'est permis de le dire sans qu'on m'accuse de vouloir faire un jeu de mots, le vrai jour de mai d'une poésie jeune qui allait sortir de son linceul d'hiver. Quelques années après, l'Académie des Belles-Lettres couronna deux autres poèmes de Tullin : *la Navigation* et *la Création*. Les riantes couleurs qui animaient son œuvre d'essai se retrouvent ici enrichies de nouvelles nuances. C'est la même pureté de langue, la même grace de style, appliquées à une pensée plus forte, à un sujet plus élevé. Il y a là des strophes d'une majestueuse structure et des pensées d'un ordre supérieur, exprimées avec un admirable talent. Quelquefois seulement la description est un peu trop longue et la phrase un peu trop pompeuse. Tullin avait fait une étude particuliere de Young; il a reproduit souvent avec bonheur les qualités de son maître, mais il en a conservé les défauts.

Les trois poèmes que nous venons de citer, sont, du reste, à peu près tout ce qui pouvait lui faire une réputation. Il a écrit, en outre, des poésies de circonstance qui sentent la gêne et l'effort, des odes d'amour coquettes et maniérées, et des idylles qui ne sont qu'une maladroite imitation. L'idylle du Nord avec son ciel pâle, ses lacs solitaires, son vague et mélancolique horizon, l'idylle, telle que Tegner l'a indiquée dans quelques-uns de ses chants lyriques, telle qu'un jeune Finlandais, M. Runeberg, l'a essayée dans deux poèmes récens, est un genre de poésie qui, traité par une main habile, peut devenir fort intéressant. Mais vouloir transporter sous les brouillards norvégiens, au pied des montagnes de Christiania, auprès du pauvre *Gaard*, l'idylle de la Grèce, les bergers de Théocrite, cela ressemble à une plaisanterie.

Tandis que, dans ces trois ouvrages couronnés par l'Académie, Tullin donnait l'exemple d'une poésie vraie et sérieuse, un autre Norvégien d'un talent plus facile, d'une humeur plus légère, s'abandonnait à ses caprices d'esprit, et rappelait la verve comique de Holberg. C'était Wessel. Il naquit à Vestby en 1742, et vint, à l'âge de dix-neuf ans, étudier à l'université de Copenhague. Son père, qui était prêtre de campagne, ne pouvait que très

(1) Né à Christiania en 1728; il étudia à Copenhague, et devint directeur des douanes à Christiania; il mourut en 1765.

difficilement subvenir aux frais de son éducation. Wessel apprit quelques langues vivantes et donna des leçons. Quand son temps d'études fut achevé, il entra comme précepteur chez le conseiller Bornemand, et oublia tranquillement l'avenir. Sa vie fut, comme ses œuvres, insoucieuse, railleuse, égayée par toutes les fantaisies d'une jeunesse peu sévère et malheureusement trop souvent troublée par les vapeurs de l'orgie. Il ressemblait au poète Goudouli qui vendit sa maison et son champ pour boire, et qui, se trouvant pauvre et dénué de tout, chanta gaiement comme par le passé. On m'a raconté sur Wessel une anecdote qui peint à merveille sa bonhomie de caractère et son indifférence pour la fortune. Un jour qu'il était plus pauvre encore que de coutume, et plus pressé d'argent, un de ses amis l'engagea à aller voir le ministre d'état Guldberg. « C'est un homme éclairé, lui dit-il, qui aime la poésie, qui prendra sans doute intérêt à toi et te donnera peut-être un poste lucratif. — Je veux bien aller le voir, dit Wessel, que la nécessité du moment dérangeait très mal à propos de son apathie habituelle; mais je n'ai point de culottes. — Je te prêterai des culottes. — Je n'ai point de perruque. — Je te prêterai une perruque. » Ainsi affublé de son vêtement d'emprunt, Wessel va se présenter chez le ministre qui le regarde, et lui demande d'un ton assez brusque : « Qui êtes-vous? — C'est moi, répond le poète, dont le courage commençait à chanceler. — Qui vous? – Ah! s'écrie Wessel, c'est cette maudite perruque qui empêche sans doute votre excellence de me reconnaître. » Au même instant il ôte sa perruque, la met dans sa poche, et s'avance devant le ministre. — C'est vous, Wessel, dit Guldberg; eh bien! que désirez-vous? — Monseigneur, je voudrais avoir une place où il y eût peu de chose à faire et beaucoup d'argent à gagner. » Guldberg ne répondit pas, et comme il prenait sa tabatière : « Monseigneur, dit Wessel, donnez-moi une prise et n'en parlons plus. » Il savoura sa prise, et s'en alla.

Peu à peu cependant ses habitudes irrégulières épuisèrent ses forces physiques et attiédirent ses facultés morales. Sa paresse s'accrut à mesure que le travail lui devint plus difficile. C'est de cette époque que datent plusieurs fragmens de vers, plusieurs poésies commencées dans la sobriété du matin et interrompues dans la réunion du soir. Il mourut à l'âge de quarante ans, et composa pour lui-même cette épitaphe plus digne d'un ivrogne que d'un poète : « Il but, mangea, ne fut jamais content. Il marcha de travers sur ses talons de bottes, ne se soucia de rien faire, et à la fin ne se soucia plus même de vivre. »

Wessel n'a laissé que deux petits volumes, et dans ces deux petits volumes il n'y a que deux pièces sérieuses. Le reste se compose de contes plaisans et d'épigrammes. Il avait entrepris un journal sous le titre singulier de *Votre serviteur Otiosis*. Ce fut là qu'il publia ses contes en vers que l'on se plaît encore à lire en Danemark. Le sujet de ces récits populaires que Wessel dispersait d'une main négligente à travers les feuilles décousues d'un recueil périodique, n'est souvent qu'un fait accidentel, une anecdote du temps.

Mais ce fait, développé par l'inspiration du talent, est devenu un petit poème humoristique spirituel, qui, par la légèreté de la forme et la naïveté des détails, rappelle souvent la manière de La Fontaine.

L'œuvre la plus célèbre de Wessel est sa tragédie intitulée : *L'Amour sans bas*. C'est sans doute l'une des meilleures, l'une des plus adroites et des plus charmantes parodies qui aient jamais été faites. C'est un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, de scènes bouffonnes prises au sérieux. Pour la louer, il faut que nous fassions un peu abstraction de notre sentiment de patriotisme; car Wessel, en écrivant cette satire mordante, avait en vue notre théâtre. Il voulait frapper de ridicule notre déclamation pompeuse, notre style emphatique, et il a frappé juste. Sa pièce représente exactement tout ce qui a souvent choqué l'esprit des hommes éclairés dans l'étude de notre poésie théâtrale : même raideur dans les formes, mêmes règles de convention. Le héros est un garçon tailleur qui est parti depuis huit jours pour raccommoder les culottes d'un gentilhomme du voisinage; il a un rival, un peu moins misérable que lui, qui a sollicité vainement la main de la belle Grethe et qui languit dans le doute et l'attente. Grethe est une grosse fille d'ordinaire fort réjouie, mais qui fait parfois de mauvais rêves et se console de ses inquiétudes en mangeant du jambon cru et des harengs salés. Elle a une confidente qui la traite comme une reine et ne lui parle qu'en pompeux hexamètres. Le rival d'Ehrenpreis, le garçon tailleur, a aussi un confident qui l'appelle seigneur comme dans *Iphigénie*. Ehrenpreis, de retour de son voyage, veut se marier avec Grethe. Mais un fatal obstacle l'arrête. Il n'a point de bas pour aller à l'église. A cette terrible nouvelle, Grethe tombe évanouie. La confidente, qui ne perd pas la tête, imagine un moyen de tout réparer et le confie à l'amant. Ehrenpreis vole une paire de bas à son rival et revient en triomphe auprès de sa bien-aimée qui le reçoit comme un conquérant. Mais le crime est découvert. Le malheureux amant ne peut supporter sa honte et se tue. Son amante se tue parce qu'elle ne peut vivre sans lui; le rival se tue parce qu'il aime toujours Grethe, et les deux confidens, qui n'ont plus de confidence à recevoir, se tuent pour ne pas s'ennuyer.

A l'époque où Wessel composa cette parodie, le Danemark avait à redouter l'influence des doctrines de Gottsched, imitateur servile du théâtre français, et déjà Brunn, dans sa tragédie de *Zarine*, avait donné un exemple des écarts auxquels pouvait conduire l'étude maladroite de ce théâtre. Le drame pathétique de *l'Amour sans bas* arriva donc fort à point pour prévenir le danger. Cette pièce fut jouée plusieurs fois avec un grand succès. Les circonstances qui l'avaient fait naître étant passées, et le génie d'Oehlenschlœger ayant donne au Danemark un théâtre national, elle a perdu son mérite d'à-propos; mais elle n'en subsistera pas moins comme un modèle de critique spirituelle et de bonne plaisanterie. Elle est d'ailleurs remarquable par la versification. Wessel, qui se moquait de l'école française, avait appris à cette école à cadencer son vers, à soigner son style. Quand il écrivit sa parodie, il avait lu pendant plusieurs années nos poètes dramatiques; quand il com-

posa ses contes, il avait étudié La Fontaine, et ses chansons à boire, ses épigrammes, ses pièces les plus fugitives et les plus frivoles, sont rimées avec un soin qui montre combien il était préoccupé de la forme. Il était ainsi tout à la fois en Danemark le disciple et l'adversaire de la littérature française. Son esprit de poète lui en fit choisir les brillantes qualités, et le bon sens qui distingue les hommes du Nord lui en indiqua les défauts.

L'école allemande eut aussi son disciple. Mais celui-ci avait plus d'ame, de sentiment et de profondeur. C'était Ewald (1). Il vécut dans le même temps que Wessel, dans la même ville, et l'un et l'autre ne purent se comprendre ni s'aimer. Il y avait pourtant un lieu où ils auraient dû se rencontrer fraternellement : la taverne. Il furent tous deux également buveurs, tous deux également pauvres. Mais Wessel jouait avec sa misère, et Ewald était d'un caractère sérieux qui ne lui permettait pas de tourner ainsi l'élégie de son ame en sarcasme. Il sentit plus vivement et souffrit davantage. Je connais peu de biographies aussi intéressantes que la sienne. Il était doué d'une nature tendre, enthousiaste, aventureuse, et toute sa vie fut un rêve ardent, un rêve de joie dans les heures dorées de sa jeunesse, un rêve de deuil quand il fut arrivé à l'âge mur. Son imagination s'éveilla avec le premier livre qu'on lui mit entre les mains, avec les légendes des saints. Il n'aspirait alors qu'à s'en aller prêcher le christianisme parmi les tribus païennes et à mourir martyr de son zèle. A l'âge de onze ans, il lut *Robinson*, et cet ouvrage le saisit tellement, qu'il partit pour la Hollande dans l'espoir de trouver là un navire qui s'en irait vers Batavia, de faire naufrage en route et d'aborder dans une île déserte. Son maître le rejoignit au moment où il s'acheminait ainsi le long de la grande route, arrangeant dans sa petite tête ses fantaisies de voyage. Il était déjà à dix lieues de l'école.

A quinze ans, il devint amoureux d'une jeune fille et voulut l'épouser. Mais il était étudiant en théologie, il lui fallait encore attendre une dizaine d'années avant d'avoir un presbytère. Il pensa que, s'il entrait dans la carrière militaire, il pourrait devenir promptement officier et se marier avec sa jolie Arense, et le voilà, l'esprit ébloui par ses rêves d'ambition, par ses rêves de poète, qui part pour Hambourg. Son frère, qui était amoureux de la même jeune fille, l'accompagnait et voulait aussi être soldat. Mais quand celui-ci eut épuisé le peu d'argent qu'il possédait, quand il se trouva seul à Hambourg, dénué de ressources, le découragement le prit, et il revint en Danemark. Ewald poursuivit sa route. Le résident de Prusse lui avait promis de le faire entrer dans un régiment de cavalerie à Magdebourg. Arrivé là, il ne put entrer que dans l'infanterie. Il déserta et s'en alla servir en Autriche. Il fut d'abord tambour, puis il devint sous-officier, et fit plusieurs campagnes en Bohême. Cette vie de soldat n'exerça point sur Ewald une fâcheuse influence. Il vivait au milieu de ses camarades sans prendre part à leurs habitudes grossières. La poésie l'avait placé sous son égide; l'amour lui servit de sauve-

(1) Né à Copenhague en 1743; mort en 1781.

garde. Il voyait toujours flotter devant lui l'image d'Arense, et elle lui conservait sa chasteté d'ame. Au bout de quelques années pourtant, il s'aperçut qu'il n'était pas si facile à un pauvre étranger comme lui d'arriver au grade d'officier, et se lassa de traîner une vie sans avenir. Ses parens le rachetèrent. Il revint en Danemark, et reprit le cours de ses premières études. Il aimait toujours Arense. Il travaillait en songeant à elle et voulait l'épouser. Mais elle n'eut pas la patience de l'attendre et en épousa un autre. Ce fut une grande douleur pour Ewald qui avait dévoué toute son ame, toute sa vie, à cet amour. Dès ce moment, il n'aima plus, ou plutôt il aima toujours, mais avec douleur, avec désespoir, celle qu'il avait adorée comme l'ange gardien de sa jeunesse, celle qu'il avait perdue.

Quand il eut repris un peu d'empire sur lui-même, il essaya de se consoler par le travail. Il écrivit le *Temple de la fortune*, allégorie spirituelle qui obtint du succès et fut admise dans le recueil de l'Académie des Belles-Lettres. En 1766, Frédéric V étant mort, les étudians furent invités à composer une cantate de deuil. Celle d'Ewald obtint la préférence sur toutes les autres. On le loua beaucoup, et ces éloges l'enivrèrent. Il se crut, dit-il lui-même, non-seulement un grand poète, mais le plus grand poète du Danemark. Quelque temps après il présenta avec une parfaite confiance, à l'Académie des Belles-Lettres, son drame d'*Adam et Ève*, composé d'abord en un acte. Les critiques en renom parurent prendre intérêt à cette pièce. Mais ce n'était pas assez pour lui : il voulait qu'elle fût accueillie avec enthousiasme et louée sans restriction. Le jugement de l'Académie était du reste trop sévère. *Adam et Ève* était une composition remarquable qui méritait plus d'éloges qu'on ne lui en accorda. Le demi-succès qu'Ewald venait d'obtenir et qui, dans sa pensée, équivalait à une défaite, le fit pourtant réfléchir. Il comprit qu'il pouvait bien lui manquer encore quelque qualité de poète. Il en parla à un de ses amis qui lui représenta son peu de savoir et l'engagea à étudier. Ewald promit de ne pas écrire une ligne pendant l'espace de deux années, de consacrer tout son temps à la lecture, et il tint parole. Il relut les auteurs latins qu'il avait peu goûtés auparavant, les classiques français, Corneille surtout, et il apprit l'anglais pour lire Shakspeare et Ossian. Klopstock, qui l'aimait, exerça, soit par ses encouragemens directs, soit par ses œuvres, une grande influence sur son esprit. Ce fut lui qui l'engagea à chercher dans l'histoire ancienne de Danemark un sujet de tragédie. Ewald remonta jusqu'à la race des héros païens, et choisit Rolf Krage. C'était la première tragédie nationale écrite en Danemark. C'était une œuvre vraiment neuve, vraiment forte, et toute étincelante de beautés poétiques. L'Académie ne lui accorda pas ses suffrages. La pièce ne fut pas jouée. Les hommes qui tenaient alors le sceptre de la critique avaient des idées si bien arrêtées en matière d'art, qu'ils condamnaient sans pitié tout ce qui n'était pas exactement soumis à leurs lois d'esthétique. Le génie d'Ewald était trop élevé pour eux. Ils ne le comprirent pas. Son drame était d'une teinte trop nouvelle et trop vive pour leurs regards habitués aux nuances uniformes de la tragédie classique : ils ne

voulurent pas en reconnaître le mérite. Si Ewald avait choisi dans l'histoire grecque et romaine quelques-uns de ces héros qui ont si long-temps étalé sur notre scène leur passion élégante et leur fureur drapée avec grace, s'il eût fait de Rolf Krage un chevalier français, et de ses rudes compagnons d'armes autant de gentilshommes bien élevés, portant le manteau de velours avec coquetterie et remplissant la durée ordinaire du monologue avec habileté, il est probable que les disciples de Gottsched l'auraient loué et que l'Académie aurait envoyé son œuvre à la direction du théâtre. Mais il fit un drame d'une tout autre portée, et il fut méconnu. C'est une grande gloire pour les poètes de se frayer une nouvelle voie au milieu de la foule routinière; mais à cette gloire est attaché le malheur d'être venu trop tôt, de parler au siècle qui s'approche, et de n'être pas compris de celui où l'on vit.

La tragédie de Rolf Krage date de 1770. En 1774, remontant encore plus haut dans l'histoire du nord, Ewald prit le mythe de Balder et en fit un drame en vers mêlé de chants. L'action de ce drame est fort simple. Un seul sentiment d'amour en forme la base; une mort fatale sert de dénouement. Dans le développement des scènes, dans la peinture des caractères, Ewald a suivi assez fidèlement la tradition mythologique; mais il l'a revêtue de toutes les brillantes couleurs de sa palette poétique, de toutes les richesses de son imagination. On n'avait pas encore vu, en Danemark, une œuvre aussi parfaitement écrite et d'un genre aussi élevé. Elle fut lue avec enthousiasme et obtint, sur la scène, des applaudissemens unanimes. Mais, pour tout bénéfice, elle rapporta au poète une pension du roi qui s'élevait à cent écus et une gratification de cinquante écus que l'Académie des Belles-Lettres n'eut pas honte de lui offrir.

En 1778, l'action héroïque de quelques pêcheurs de Hornbek, qui sauvèrent, au péril de leur vie, un capitaine anglais naufragé sur la côte, devint, pour Ewald, le sujet d'un drame plus simple et d'une nature presque idyllique, mais non moins remarquable par la grace des détails que par le charme de la versification. Il avait écrit, dans l'intervalle, trois comédies : *le Brutal Claqueur* (1771), *Arlequin Patriote* (1772) et *le Célibataire* (1773). Elles eurent peu de succès, quoiqu'elles fussent écrites avec esprit et, en certains endroits, avec une verve vraiment comique.

Son drame, ou plutôt son églogue dramatique des *Pêcheurs*, fut sa dernière œuvre importante. Depuis plusieurs années, il était tourmenté par des accès de goutte qui le clouaient des mois entiers dans son lit ou sur son fauteuil. Son genre de vie ne pouvait qu'aggraver sa maladie. Jeune, il avait cherché dans le vin l'oubli de ses premières déceptions. Ce qui n'était d'abord pour lui qu'un besoin passager, devint une habitude, et plus il se sentit faible, plus il voulut boire. Il employait à satisfaire cette déplorable passion le peu que lui rapportaient ses œuvres, et les avertissemens sévères des médecins, et l'approche d'une crise mortelle, ne purent l'arracher au penchant qui le dominait. Sur la fin de sa vie, il eut recours à la ruse pour s'y livrer sans contrainte. On le voyait boire, avec une sorte de répugnance, une boisson

jaune, qui était faite, disait-il, d'après les ordonnances du médecin. On croyait que c'était de la tisane, et c'était du punch. Transporté à l'hôpital, astreint à un régime sévère et surveillé de près, il commençait à reprendre ses forces. Un soir, il s'échappa, courut dans une taverne et y resta jusqu'à minuit. Quand il revint chez lui, la porte était fermée. Il sonna; personne ne lui répondit. Il s'endormit sur le seuil. C'était au milieu de l'hiver. Le froid le saisit et il retomba plus malade que jamais. D'autres fois, il joignait à ses goûts bachiques des fantaisies de grand seigneur. Un jour qu'il avait reçu une somme assez considérable, il s'habilla élégamment, prit une voiture à armoiries, un cocher avec une livrée, et lui dit, avec son défaut d'organe qui l'empêchait de prononcer l'*l*: Si l'on te demande à qui appartient cet équipage, tu répondras que c'est au *cararier Eward*.

Les souffrances d'Ewald provinrent donc, en grande partie, de son défaut de conduite; mais les hommes de son temps furent aussi très coupables envers lui. Nous avons vu comment l'Académie danoise récompensa son drame de *Balder*. Le roi et les ministres ne furent pas plus généreux, Guldberg, qui avait pourtant des goûts littéraires et qui aurait dû, mieux qu'aucun autre homme d'état, reconnaître le génie d'Ewald, ne l'employa qu'à écrire des poésies de circonstance qu'il rétribuait fort mal. Qui sait si la douleur que le poète éprouva de se voir ainsi méconnu ne fut pas la première cause de ses désordres? Qui sait quel large essor son ame noble eût pu prendre, quelle douce et heureuse vie il eût pu passer, s'il n'avait été de bonne heure arrêté par le besoin matériel et surpris par la déception, cette mère du doute et du découragement?

Il se trouva un jour seul, sans ressources, abandonné de sa mère, de ses amis, livré aux soins d'une femme étrangère qui le gardait chez elle par pitié plus que par intérêt, et, dans cet état de misère, il composait des odes, il priait, il chantait. La poésie lyrique était son élément plus que le drame. C'était là surtout qu'il se plaisait à épancher les émotions de son ame, les souvenirs de sa jeunesse. Quand il était dans une de ces heures d'enthousiasme poétique, il oubliait le poids de sa destinée, et sa pensée, libre et légère, se revêtait d'expressions harmonieuses. C'est une chose touchante que de songer aux misères de cette pauvre ame et de la voir ainsi louer Dieu, adorer la nature, s'épanouir comme une fleur à un rayon de soleil, se raviver comme l'herbe des champs à une goutte de rosée.

Tandis qu'il écrivait ses vers, on ne le regardait que comme un poète assez ordinaire. Quand il cessa de vivre, on admira son génie On lui avait donné une misérable pension de cent écus; on donna cent ducats (1,500 fr.) à la femme qui avait pris soin de lui. Tout le monde avait dédaigné d'aller le voir dans sa demeure, et tout le monde se pressa autour de son cercueil. L'indigence l'avait poursuivi pendant quarante ans; la fortune vint lui sourire sur sa tombe. Il avait été soldat comme Cervantes, malheureux comme Tasse, pauvre comme Camoens; il fut, comme eux, chanté et glorifié après sa mort.

Au règne paisible de Frédéric V succéda celui de Chrétien VII. Ce fut un roi faible et malheureux qui monta sur le trône avec l'enivrement de la jeunesse, et le quitta avec le rire amer de la folie. Son voyage en Hollande, en Angleterre, affaiblit ses facultés; le procès de Struensée ébranla sa raison. Bientôt le pouvoir fut remis entre les mains de son fils. Il resta roi sans royauté et régna de nom, plus de trente ans. Mais les circonstances servirent le Danemark mieux que n'aurait pu le faire le souverain le plus habile. La guerre d'Amérique, la révolution française, donnèrent aux marchands danois une sorte de monopole dans des contrées où ils pouvaient voyager sans crainte. L'activité du travail redoubla par l'espoir qui y était attaché. L'industrie prit un développement rapide, et le bien-être matériel s'accrut de toutes parts dans l'espace de quelques années. A cette époque, il est facile de remarquer, dans la poésie lyrique, une tendance nouvelle, une philosophie joyeusement humoristique. Le couplet anacréontique succède à l'élégie, et le livre des psaumes est remplacé par les odes d'Horace. Les poètes obéissaient au sentiment de sécurité qui occupait alors tous les esprits. L'étoile qui souriait au vaisseau du marchand souriait aussi à leur muse. La fortune jetait des fleurs sur leur lyre. Dans une autre sphère d'idées, les savans poursuivaient avec zèle leurs études. Le roi avait modifié les règlemens de l'instruction. L'Université de Copenhague, l'Académie de Sorœ, les écoles, se sentaient ravivées. Les sociétés scientifiques, établies sous le règne précédent, apportaient régulièrement au public le fruit de leurs travaux, et de nouvelles sociétés essayaient de rivaliser avec elles.

Cette confiance de l'ame, cet élan de l'esprit, avaient passé de la capitale aux provinces, et de la bourgeoisie aux classes pauvres. Le monopole du commerce qui pesait sur l'Islande fut aboli, et les paysans du Danemark, qui courbaient encore la tête sous le poids du servage, furent déclarés libres.

Dans cette seconde moitié du XVIII[e] siècle, qui enfanta Ewald et Wessel, on vit paraître plusieurs poètes distingués : Storm, qui exprima dans un langage simple et harmonieux les émotions d'une ame douce et honnête; Thaarup, dont on se plaît à relire les chants patriotiques; Troiel, qui publia quelques satires spirituelles; Samsœ, qui écrivit sur Dyveke, la maîtresse de Chrétien II, une tragédie remarquable, et mourut la veille du jour où elle fut jouée aux applaudissemens du public; Rein, autre poète dramatique, qui mit au théâtre, pour la première fois, l'histoire touchante d'Axel et Valborg, dont OEhlenschlœger a fait depuis un de ses chefs-d'œuvre; Zetlitz, l'un des organes de cette école joyeuse dont nous avons parlé.

A travers cette série d'écrivains nouveaux, qui s'écartaient peu du genre de poésie auquel ils se sentaient portés par circonstance ou par instinct, deux hommes se distinguèrent par la variété de leurs études et l'étendue de leurs travaux : Pram et Rahbek.

Pram publia des odes, des contes, des opéras, un poème épique, et trouva encore le temps d'écrire des dissertations sur la statistique et les finances. Ses odes sont en général froides, dépourvues de mouvement, faites avec art·

plutôt qu'avec inspiration. Ses opéras furent joués quelques fois, et n'ont pas reparu sur la scène depuis long-temps. Son poème épique fut beaucoup loué. C'était la première œuvre de ce genre que l'on voyait paraître en Danemark. Depuis il est tombé dans l'oubli et ne s'en relèvera probablement jamais. Le héros du poème est cet intrépide Stærkodder, cet homme du Nord dont les scaldes ont chanté les exploits et les aventureux voyages. C'était un beau et grand sujet; mais, pour le traiter convenablement, il fallait pénétrer dans les traditions scandinaves, étudier les sagas, comprendre la physionomie, le caractère, la rude et sauvage énergie de ces guerriers du Nord qui s'en allaient, comme Stærkodder, errer l'été sur toutes les côtes, et revenaient l'hiver au foyer du jarl, boire le *mied* écumant et conter leurs batailles. Pram ne se soucia pas de faire une telle étude. Il prit dans une page de Saxo le grammairien son thème poétique, et le broda à sa façon. Son Stærkodder n'est pas un Stærkodder. C'est une sorte de personnage imaginaire, peint avec un certain talent, mais sous des couleurs qui n'appartiennent ni au temps où il vivait, ni à la physionomie qu'il devait avoir. Quand on lit ce poème, on cherche un point de départ fixe, une base sur laquelle on puisse s'appuyer, et l'on n'en trouve point. On voit passer autour de soi des figures sans consistance, singulier mélange de ce qui existait autrefois, de ce qui existe aujourd'hui, et l'imagination s'arrête, surprise de flotter ainsi entre le présent et le passé.

A ce défaut essentiel, Pram en joignit encore un autre. Il prit pour modèle l'*Oberon* de Wielaud, et chercha à l'imiter dans son ton enjoué, dans son récit demi-sérieux, demi-plaisant, mais il l'imita maladroitement. Il oublia d'ailleurs que si cette forme légère et un peu ironique pouvait très bien s'adapter à une création fabuleuse comme celle d'*Oberon*, elle n'était pas aussi facilement applicable à un personnage comme Stærkodder, illustré par l'histoire et consacré par la tradition. Si, dans une telle circonstance, il était permis au poète de rire lui-même de son récit, il fallait rire finement comme l'Arioste; sinon il fallait être naïf et crédule comme les auteurs des *Kæmpeviser*, et c'est ce que Pram n'a pu faire. Il fut plus heureux dans ses contes en prose. Ici le ton plaisant, qu'il affectionnait, s'alliait très bien à la nature de ses récits, et la teinte humoristique qu'il y jeta de temps à autre leur donna un nouveau relief. Pram a aussi le mérite d'avoir fondé un journal littéraire qui exerça de l'influence en Danemark. Avant lui, on ne connaissait à Copenhague que trois recueils un peu importans : celui de Wieland, publié pour la première fois en 1720 (1), celui de Sneedorf, publié en 1761 (2), et celui de Baden, qui date aussi de 1761 (3). L'apparition de *la Minerve*, dirigée par un homme de goût comme Pram, et soutenue par la collaboration de plu-

(1) *Nye Tidender om lærde og curieuse Sager.* (Nouvelle Gazette des choses savantes et curieuses.)

(2) *Den patriotiske Tilskuer.* (Le Spectateur patriotique.)

(3) *Den critiske Journal.* (Journal critique.)

sieurs écrivains habiles, notamment de Rahbek, fut comme le signal d'une nouvelle vie dans la littérature périodique. En 1798, une société littéraire à laquelle on doit d'importans travaux, publia le *Musée scandinave*. A la même époque, une autre société fit paraître le *Journal de la Vérité*. Plus tard, Rahbek publia son *Spectateur*, Molbech son *Athénée*, OEhlenschlœger son *Prométhée*. Aujourd'hui la plupart de ces recueils périodiques ont disparu, et la revue mensuelle de Reitzel les a remplacés.

Rahbek (1), dont le nom se trouve mêlé pendant près de cinquante ans à l'histoire de la littérature danoise, était le fils d'un honnête bourgeois de Copenhague, qui lui laissa assez de fortune pour lui permettre de suivre avec indépendance ses goûts littéraires. Dès sa jeunesse, il éprouva un penchant décidé pour le théâtre. Il serait devenu acteur, si la nature n'y avait mis obstacle en lui donnant un organe désagréable et difficile à corriger. Ne pouvant être acteur, il fut critique. Il fit de longues études sur l'art dramatique, et écrivit là-dessus un grand nombre d'articles dispersés de côté et d'autre dans les recueils du temps, puis rassemblés en partie sous le titre de *Lettres d'un vieux Comédien*. A l'âge de vingt-cinq ans, ses parens, peu satisfaits de le voir passer son temps dans les clubs littéraires et les réunions de comediens, l'envoyèrent voyager en Allemagne. Mais il ne vit et n'étudia que les théâtres. Il était tellement dominé par sa passion pour la poésie dramatique, que, lorsqu'il s'en allait d'une ville à l'autre, il se mettait dans le fond de la voiture, la tête enveloppée de son manteau, et ne se permettait pas de jeter un regard autour de lui, de peur d'être troublé dans les réflexions que lui suscitait le dernier acteur qu'il avait vu, la dernière représentation à laquelle il avait assisté. Il parcourut ainsi l'Allemagne sans voir l'Allemagne, et il traversa Paris sans voir Paris. Les spectacles avaient été son unique point d'observation, les décorations sa nature, et les acteurs son monde.

De retour à Copenhague, il obtint la chaire d'esthétique à l'université. C'était une place créée nouvellement. Rahbek se montra digne de l'occuper. Il faisait des leçons intéressantes sur la littérature danoise, et en même temps écrivait des contes et des poésies aimées du public. Après avoir pris part à la collaboration de *la Minerve*, il fonda un nouveau recueil sous le titre de *Spectateur danois*. Il pensait au *Spectateur* d'Addison, et il l'a pris évidemment pour modèle. Ce journal qu'il rédigea pendant plus de quinze ans, est un de ses meilleurs ouvrages. C'est là qu'il a jeté le fruit de toutes ses études, le résultat de toutes ses observations. Il sut aussi appeler à lui les hommes de talent et encourager leurs efforts. Il fit de son *Spectateur* une sorte d'arène littéraire où les jeunes poètes aimaient à s'essayer.

Bientôt Rahbek fut nommé directeur du théâtre, et là, par les encouragemens qu'il donnait à certains travaux, il put mettre en pratique les théories formulées dans ses écrits. Il était de l'école de Lessing, de Diderot, il savait apprécier les beautés de notre tragédie classique; mais il repoussait obstiné-

(1) Né en 1760; mort en 1830.

ment ce qu'elle avait de raide dans la forme, d'outré dans le style, et de peu naturel dans la composition. Cette volonté intelligente, opposée à une habitude née de la mode, ne pouvait manquer d'exercer une notable influence. Les principes exprimés par Lessing, reproduits par Rahbek, agirent peu à peu sur l'esprit du public. Puis vint la nouvelle école allemande, l'école de Gœthe et de Schiller qui leur donnait la consécration du génie. On aima moins Gottsched, on comprit mieux Shakspeare, et les tragédies d'OEhlenschlœger furent senties et acceptées commes elles devaient l'être.

Rahbek mourut à l'âge de soixante-dix ans, laissant un grand regret au cœur de ceux qui l'avaient connu et un vide difficile à combler dans la littérature. Il mourut dans l'humble maison qu'il a décrite lui-même avec charme, et où il s'est représenté, lui et sa femme, vivant d'une douce vie de vieillard, contens de leur fortune modeste, de leur intérieur paisible, souriant, ainsi que Philémon et Baucis, à l'hôte qui vient les voir, à l'ami qui s'asseoit auprès d'eux.

Comme poète, Rahbek n'eut qu'un talent de second ordre, mais un talent aimable et enjoué où se reflète l'heureuse confiance d'une vie sans orages et la chaste émotion d'un cœur vrai.

Comme critique, il n'avait ni une grande élévation dans ses aperçus, ni beaucoup de profondeur dans la pensée; mais il avait un coup d'œil droit, un jugement net, une ame honnête. De plus il était doué d'une souplesse d'esprit remarquable et d'une rare facilité. Il publia une quantité de notices, de biographies et de dissertations. Il traduisit et commenta plusieurs ouvrages étrangers. Il amassa avec Nyerup les premiers matériaux d'une histoire littéraire de Danemark, et se fit l'éditeur de Holberg. En un mot, il courut çà et là selon sa fantaisie et selon l'occasion, discutant avec tact, et guerroyant au besoin avec fermeté et persévérance. Ce fut ainsi qu'il exerça une sorte de magistrature littéraire, qu'il parvint à éveiller le goût du public, à le corriger sur quelques points et à le fixer sur plusieurs autres.

Sa vie fut une vie d'étude, de patience, d'efforts intelligens, une vie dirigée constamment vers un noble but, soutenue par une volonté ferme, une vie peu éclatante, mais utile et louable. Si la couronne du génie n'appartient pas à ces existences laborieuses et dévouées, on leur doit au moins un souvenir de reconnaissance et une feuille de laurier.

A l'époque où les écrivains dont nous venons de parler suivaient ainsi la route qu'ils s'étaient choisie, un poète apparut qui devait les éclipser tous par la supériorité de son talent. C'était Baggesen. Il naquit en 1764, à Korsœ, d'une famille honnête, mais sans fortune, qui ne pouvait lui donner une brillante éducation, et qui le plaça d'abord comme copiste chez l'intendant du district. Mais là il manifesta un goût si passionné pour l'étude et tant de dispositions heureuses, que son père résolut de faire un sacrifice devant lequel il avait reculé long-temps, et l'envoya, à ses frais, à l'école latine. Il y vécut fort pauvrement pendant quelques années, puis entra à l'Université avec une bourse. Déjà il se distinguait entre tous les jeunes gens de son âge par la vivacité

de son intelligence, et le recteur lui avait prédit qu'il serait un jour l'un des poètes renommés du Danemark. Peu de temps après, quand il voulut publier son premier recueil de poésies, il reçut plus de mille souscriptions, ce qui n'est pas peu de chose dans un pays comme le Danemark. Dès ce moment, le duc d'Augustembourg, le comte de Schimmelmann se déclarèrent ses protecteurs, et les familles nobles de Copenhague lui ouvrirent leur salon. Ce patronage de deux hommes puissans, ces relations avec le grand monde, influèrent sans doute beaucoup sur le caractère et le talent de Baggesen. C'est là peut-être qu'il prit goût à ce style poli et élégant qui est une de ses principales qualités. Mais n'est-ce pas là aussi qu'il connut ce ton frivole et prétentieux auquel il s'est trop souvent abandonné? Il écrivit pour ces familles, dont il était l'hôte assidu, quelques jolies pièces de vers, et il en écrivit de fort insignifiantes. Il les loua parfois avec un enjouement aimable, souvent avec une complaisance forcée. En un mot, il ne fut pas seulement le poète de la société aristocratique dont il aimait à se rapprocher, il en fut en mainte circonstance le chantre officieux.

En 1788, Baggesen fit représenter son opéra, *Ogier le Danois*. Cette pièce fut froidement reçue, et Heiberg lui porta un coup mortel avec sa parodie d'*Ogier l'Allemand*. Le chagrin que le poète éprouva de cette première défaite, et l'état de sa santé, l'engagèrent à faire un voyage. Le duc d'Augustembourg lui en donna les moyens. Il visita une grande partie de l'Allemagne, de la Suisse, et passa quelque temps à Paris. C'est de cette première excursion que date cette espèce d'inquiétude morale, ce besoin de voyages qui domina Baggesen toute la vie. En 1790, il se maria à Berne avec une petite-fille de Haller et revint à Copenhague, joyeux et plein de force. Ce fut alors qu'il publia, sous le titre de *Labyrinthe*, son récit de voyage, l'un de ses meilleurs ouvrages en prose, et sous le titre de *Travaux de jeunesse* (*Ungdomsarbeider*), un recueil de poésies qui obtint un grand succès.

Mais, au milieu de ces publications, sa femme étant tombée malade, il sollicita une mission qui lui permît de voyager et l'obtint facilement par la protection du duc d'Augustembourg. Il était chargé d'étudier les écoles et les universités d'Allemagne. Mais il n'étudia que la poésie et ne visita que les poètes. Dans ce second voyage, il se lia avec plusieurs écrivains distingués et prit un goût sérieux pour la langue allemande. Il devait plus tard adopter cette langue pour écrire son *Adam* et sa *Parthénaïs*.

A son retour il obtint une place à l'université de Copenhague. Mais peu de temps après, la mauvaise santé de sa femme l'obligea à partir de nouveau. Sa femme mourut à Kiel. Baggesen continua sa route et épousa à Paris la fille d'un pasteur de Genève.

Il revint en 1798, et fut nommé membre de la direction du théâtre. Il fit jouer un drame que le public accueillit avec faveur, et publia quelques poésies qui furent fort goûtées. Il était loué, estimé, recherché; mais ni les fonctions littéraires qu'on lui avait confiées, ni l'estime que lui témoignaient ses concitoyens, ne purent l'emporter sur son amour des voyages. Il sollicita un

congé et partit en 1800 pour la quatrième fois, en conservant toutefois sa chaire à l'université et sa place de directeur de théâtre. Deux ans après, il envoya sa démission de ces deux emplois, et le roi lui accorda une pension de 2,000 fr. Cette fois il retourna encore en France et s'arrêta long-temps en Allemagne. Il publia à Hambourg deux volumes de poésies allemandes qui furent sévèrement critiquées par plusieurs journaux, et répara cet échec par sa *Parthénaïs*, qui est sans contredit une œuvre de talent, mais une œuvre d'un genre trop paré et trop artificiel pour mériter jamais le nom d'idylle.

Baggesen ne revint qu'en 1806 dans son pays. Pendant son absence, la littérature danoise avait subi un grand changement. Il l'avait laissée sous la baguette de Voltaire et de Wieland, il la retrouva sous le sceptre de Gœthe. La muse romantique de Weimar était venue jusqu'à Copenhague. Rahbek, disciple de Lessing, avait écrit ses dissertations critiques; Œhlenschlœger, ses premiers drames; et le public suivait avec intérêt le mouvement de cette poésie grave, forte, originale, qui refusait de marcher dans la route battue pendant de longues années pour se frayer sa route à elle. Déjà elle avait reçu, de la part d'une jeunesse ardente, des témoignages de sympathie non équivoques, et les hommes les plus calmes, les moins empressés à seconder une révolution littéraire, commençaient à se demander si cette poésie énergique, élevée, indépendante, n'était pas préférable à la poésie élégante, mais frivole et facile, qui les avait d'abord éblouis. Baggesen fut effrayé de ce changement et chercha à transiger avec le public. En faisant paraître une nouvelle édition de son *Labyrinthe*, il annonça que sa nature n'était pas, comme on le croyait, légère et enjouée, qu'il avait un grand penchant pour la poésie grave, et que désormais il donnerait un caractère sérieux à toutes ses œuvres. Mais bientôt il oublia le rôle dont il voulait se charger. Il écrivit une satire contre la nouvelle école, et, après avoir vu quelques-uns de ses adversaires palpiter sous les morsures de cette flèche, il retourna en France.

Il était en France quand les Anglais arrivèrent sur la côte de Seelande, quand Copenhague fut assiégé et la flotte danoise enlevée, et cet homme, qui se disait doué d'un si grand penchant pour la poésie sérieuse, écrivit des strophes plaisantes sur le bombardement de Copenhague, et sourit dans ses vers, tandis que le Danemark était livré au pillage et à la désolation. Il composa, il est vrai, plus tard des chants de guerre et des élégies; mais ces élégies étaient bien au-dessous du sentiment qui avait agité l'ame de tout vrai Danois pendant la fatale guerre de 1807, et ses chants de guerre étaient trop emphatiques pour pouvoir produire quelque émotion. Tout bien considéré, il valait encore mieux en revenir à ses odes coquettes et rieuses; car c'était là sa vraie nature.

De 1807 à 1811, Baggesen resta tantôt en France, tantôt en Allemagne, écrivant des épigrammes, des élégies, et publiant des almanachs poétiques dans lesquels il outrageait le génie de Gœthe.

Il revint à Copenhague, plus ennemi que jamais de tout ce qui avait une

apparence de romantisme, et passa sept années à guerroyer contre OEhlenschlœger, contre Brunn et Rahbek, contre tous ceux enfin qui admettaient en poésie la moindre innovation. Ces sept années lui firent peu d'honneur. La violence de ses attaques effaça parfois jusqu'à ses qualités d'écrivain poli et élégant. Il fut âcre et passionné plus que spirituel, et les satires amères qu'il lança contre un homme d'un caractère aussi respectable que Rahbek n'excitèrent autour de lui qu'un murmure de désapprobation. Après avoir changé plusieurs fois d'armes et de bouclier, après avoir combattu en vers et en prose, avec des livres et des journaux, il dut s'avouer un jour qu'il n'était pas le plus fort. Il sentit que le public se détournait de lui, et il s'en alla en disant avec tristesse : « Je sais qu'il fut un temps où j'étais aimé en Danemark; mais je vois que je ne le suis plus. »

A son arrivée à Paris il fut mis en prison pour dettes, et il n'en sortit qu'à l'aide de ses amis, et en vendant une maison qu'il avait achetée précédemment à Marly. Peu de temps après, il tomba malade. Il était seul, dénué de ressources, hors d'état de travailler, quand le prince Chrétien vint à Paris. Le prince le prit sous sa protection, lui donna un logement dans son hôtel, et lui fournit les moyens de se rendre aux eaux de Plombières. Les dernières années de Baggesen se passèrent dans cet état de gêne et de souffrance. Rien n'altérait pourtant la vivacité de son esprit et la gaieté de son caractère. Il aimait à causer et on se plaisait à l'entendre, car il avait une conversation animée et éloquente. Souvent il racontait les circonstances saillantes de sa vie, et au moment où il commençait son récit, la poésie se mêlait à la réalité, l'imagination le dominait, et, sans y prendre garde, il faisait d'une situation ordinaire un conte charmant. Tout malade qu'il était, il éprouvait encore le besoin des voyages. Dans le cours de 1825 et de 1826, il s'en alla à Berne, à Dresde, à Carlsbad. Mais, quand il sentit approcher sa fin, il lui vint un désir ardent de revoir son pays. Il oublia la maladie qui le minait intérieurement et se mit en route. Ses forces ne purent le soutenir jusqu'au terme de son voyage; il mourut à Hambourg, le 3 octobre 1826, et fut enterré à Kiel, à côté de son ami Reynolds.

Le caractère de Baggesen est un singulier mélange de tendresse, de frivolité, et sa vie, sans cesse traversée par les idées les plus contradictoires, est comme une énigme. Il avait encensé le nom de Gœthe et il l'injuria. Il était tombé aux genoux d'OEhlenschlœger en l'écoutant lire *Palnatoke* (1), et il traita OEhlenschlœger comme le dernier des écrivains. Quand *Aladdin* (2) parut, il avait salué avec enthousiasme l'aurore de l'école romantique danoise. Il aurait pu être le chef de cette école, et il en fut l'antagoniste outré. Quand il était à Paris, il déclarait qu'il n'avait pas d'autre ambition que d'écrire en danois, et il employa tous ses efforts à faire des vers allemands, et même des

(1) L'une des meilleures tragédies d'OEhlenschlœger.
(2) Poëme lyrique et dramatique d'OEhlenschlœger.

vers français (1). Il aimait sa patrie, et il ne put lui donner une larme quand elle fut dépouillée par l'invasion, désolée par la guerre.

A Dieu ne plaise que je prétende juger ces fluctuations de caractère et ces contradictions; il y a dans la nature humaine, et surtout dans la nature des poètes, des replis cachés au fond de l'ame qu'il faudrait bien connaître avant d'oser s'établir arbitre de leurs désirs et interprète de leurs actions. Avant de blâmer, il faut comprendre, et je ne comprends pas la manière d'agir de Baggesen en mainte circonstance.

Tout cela n'ôte du reste rien à ses rares qualités d'écrivain, à son talent de poète, j'ai presque dit à son génie. Personne en Danemark n'a eu un style aussi souple, aussi élégant, aussi correct que le sien; sa prose est comme ses vers, d'une pureté admirable. Sa traduction de Niel Klim, son *Labyrinthe*, peuvent être regardés comme deux modèles de langage. Peu d'écrivains ont eu autant d'esprit que lui, et peu de poètes lyriques ont touché autant de cordes. Quand on jette un coup d'œil sur l'ensemble de ses œuvres, on dirait au premier abord qu'il n'y a là qu'une poésie légère et superficielle; mais, en y regardant de plus près, on s'étonne d'y trouver tant de variété et tant de charme. Ses œuvres sont comme ces tableaux des anciens maîtres, qu'il faut observer à différentes reprises pour en saisir toutes les nuances, ou comme ces globes de cristal qui présentent de nouveaux reflets à mesure qu'on les fait miroiter.

Il y a dans la nature de Baggesen quelques traits de l'esprit de Voltaire, de l'enjouement de Wieland, de l'humeur fine de Sterne. Il a ri comme Holberg, il a plaisanté comme Wessel: il a jeté çà et là une quantité de vers, qui étaient autant de boutades spirituelles. Il a parlé, dans une de ses plus jolies pièces, d'un pélerin qui s'en va de ville en ville, chantant la joie, l'amour et animant par ses chants et par sa gaieté tous ceux qui l'écoutent. Ce pélerin, c'est lui. Quand on lit ses odes anacréontiques, il est impossible de ne pas se laisser prendre à cette pensée de poète, si jeune, si fraîche, si épanouie, comme on se laisse prendre à un rayon de soleil, à une belle matinée de printemps. Mais sa poésie n'a pas été un sourire continuel; il a eu ses heures de réflexions et de rêveries tendres; il a aimé, il a pleuré, et, dans ses jours d'amour et de tristesse, il a écrit des vers touchans. Voici quelques strophes d'une ode à son pays. Ceux qui ont connu la douleur de vivre sur le sol étranger doivent comprendre cette ode et l'aimer.

« Terre où pour la première fois, du sein de la douleur, mon regard s'éleva vers les cieux, et dans un sourire, dans la pourpre des nuages, contempla avec ravissement un rayon de Dieu;

« Terre où je m'éveillai du sommeil du néant, appelé par la volonté du Tout-Puissant à une vie de joies rapides et de longues douleurs, mais aussi, ô mon Dieu! à une vie éternelle;

(1) Il traduisit en vers français une ode à Napoléon, qui est, du reste, une fort médiocre production.

« Terre chérie, où pour la première fois mon oreille entendit avec charme le son des harpes du printemps, où je croyais comprendre les harmonies du ciel, dans le bruissement de la forêt, et dans les chants de ma mère;

« Terre où pour la première fois mes lèvres murmurèrent avec tendresse un nom aimé, où pour la première fois mon cœur s'enflamma dans les embrassemens de l'amour et dans les embrassemens de l'amitié;

« O ma patrie! en allant aussi loin que s'étend la poussière de notre race humaine, où pourrais-je trouver une contrée aussi douce, aussi riante que toi; un Eden comme toi pour celui dont le plus grand bonheur est le souvenir de son premier bonheur?

« Hélas! nulle part les roses ne sont si roses, et les épines si petites; nulle part le duvet n'est si doux que là où nous avons dormi dans notre innocence.

« En vain, dans d'autres contrées, les rayons vivifians d'un beau soleil répandent plus d'abondance qu'ici, près de notre Belt, et près de notre pôle froid.

« Ici ma mémoire rappelle avec bonheur les jours passés de mon pèlerinage. Ici, je vois apparaître, plus doux et plus beau, chaque ange que j'ai regretté, et chaque étoile du ciel de ma jeunesse se reflète dans cette mer paisible. »

Voici une autre pièce, qui peut donner une idée du genre coquet et maniéré auquel il s'abandonnait assez souvent :

## LES ROSES.

### QUAND JE LES REÇUS.

« Douces roses, ne vous flétrissez pas, épanouissez-vous auprès de votre ami; vos tendres épines l'aiguillonnent, votre parfum lui rend la santé. Vos petites pointes en vain le menacent; guidé par l'amour, il veut contempler l'image de l'innocence dans le sourire de vos lèvres de pourpre.

« Douces roses, ne vous flétrissez pas; exhalez votre parfum tant que le jour dure; exhalez-le encore quand vient la nuit, quand le dernier sourire de la nature disparaît. Lorsque le soleil revient au matin réchauffer l'air frais, lorsque ses premiers rayons brillent sur la terre, laissez-moi m'éveiller dans votre parfum.

### QUAND ELLES SE FLÉTRIRENT.

« Oh! roses! votre couleur de pourpre a pâli! Ainsi, la beauté qu'un jour vit fleurir, change, se fane et dépérit. Roses, votre dernier sourire me rappelle le sourire de celle à qui vous avez appartenu. Ce sourire-là disparaîtra aussi. Cruelles roses, pourquoi vous êtes-vous flétries?

### LES ROSES.

« Quand nous reposions avec ravissement entre ses mains, nous espérions lui servir un jour de parure et mourir sur son sein. Hélas! il a fallu la quit-

ter. Voilà pourquoi nous avons changé de couleur; voilà pourquoi nous nous sommes flétries. »

A côté de cette ode galante, sentant le madrigal, j'en citerai une autre remarquable par sa naïveté. Il n'y a peut-être pas dans tout le Danemark une pièce de vers plus populaire que celle-ci :

« Il fut un temps où j'étais très petit. Mon corps n'avait pas plus de trois pieds de hauteur. Lorsque je songe à ce temps de bonheur, mes larmes coulent, et j'y songe souvent.

« Je jouais dans les bras de ma mère, je galopais à cheval sur les genoux de mon aïeul, et je ne connaissais ni trouble, ni souci, ni tristesse, pas plus que l'argent, le grec ou *Galathée*.

« Il me semblait alors que notre monde était beaucoup plus petit, mais aussi beaucoup moins méchant. Je regardais les étoiles briller au-dessus de ma tête et j'aurais voulu avoir des ailes pour aller les prendre.

« Je regardais la lune s'incliner au bord de l'île, et je me disais : Que ne suis-je là! je pourrais en mesurer la grandeur et voir comme elle est ronde et belle!

« Je regardais le soleil se coucher à l'occident dans les vagues dorées de la mer et le matin se relever d'un autre côté pour éclairer le ciel.

« Et je pensais à ce Dieu tout-puissant qui m'a créé moi, et ce beau soleil, et toutes ces planètes qui brillent d'un pôle à l'autre.

« Mes lèvres d'enfant répétaient avec piété la prière que m'avait apprise ma mère : O mon Dieu, fais que je m'efforce toujours d'être sage, d'être bon et de t'obéir.

« Je priais pour mes parens, pour mes frères et sœurs, pour toute la ville, pour le roi que je ne connaissais pas et pour les mendians que je voyais passer devant moi.

« Ils ont fui, ils ont fui, les jours heureux de mon enfance. Mon repos s'est enfui avec eux. Maintenant il ne me reste plus que le souvenir de ce temps de joie. O mon Dieu! fais que je ne le perde jamais! »

Je pourrais citer encore, parmi les œuvres de Baggesen, ses élégies d'amour dont quelques-unes sont fort tendres, ses chants de matelot qui respirent un sentiment naïf et vrai, et son *Alleluia de la création* (*Skabningens Halleluia*), qui peut être mis à côté d'une des belles harmonies de M. de Lamartine. Mais en voulant faire ressortir le mérite de Baggesen, j'ai peur de l'altérer. Ce qui le distingue surtout comme poète, c'est la grace du style, la mélodie des vers, la forme délicate qui encadre sa pensée, et toutes ces qualités pâlissent ou s'effacent dans une traduction.

X. MARMIER.

# LE

# SERRO DE PASCO.

(Nous empruntons l'extrait suivant à une relation de voyage dans l'Amérique du sud, par M. le comte de Sartiges, qui a visité ces contrées en 1834. Cette relation doit se publier très prochainement. On en prendra d'avance une idée avantageuse d'après ce tableau si nettement tracé : la soif de l'or, l'*auri sacra fames*, ressort ici d'autant plus à nu que le narrateur a moins cherché à prodiguer les réflexions. Une satire de Juvénal en dirait moins qu'un tel récit. Ce qui se passe là, au *Serro de Pasco*, dans les gorges étroites de ces galeries boueuses, n'est qu'une image ramassée et hideusement saillante de ce qui a lieu dans nos sociétés d'Europe, sous des formes plus dissimulées. Le masque est autre; mais le mobile est-il différent?)

15 septembre 1834.

Ce village embarrassé de décombres, ce vaste terrier aux deux mille bouches qui vomissent chaque année vingt-cinq millions de francs, c'est le *Serro de Pasco*, la grande mine du Pérou, qui s'est révélée aux mineurs, race impatiente et hardie, quand Potosi a été troué dans tous les sens, vidé de tous ses millions, et qu'il n'est plus resté de son pic, haut de dix-sept mille pieds, qu'une croûte tremblante et crevassée, prête à écraser les derniers arrivés, les plus maladroits.

Le *Serro de Pasco* est une vaste couche d'une lieue et demie de

diamètre, dans laquelle, partout où vous creusez, vous trouvez du minerai d'argent presque à la surface de la terre. Des mamelons séparés par des lacs d'eau glacée, et de petites plaines couvertes, çà et là, d'un gazon jaunâtre, forment le paysage le plus triste et le plus froid à l'œil qu'il soit possible d'inventer. Sur le plus élevé et le plus large de ces mamelons, à quatre mille trois cent quatre-vingt-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élève un amas de maisons de bois et de pierre, groupées irrégulièrement autour des mines, dont l'entrée principale se trouve être souvent au beau milieu de la rue. A l'entour du puits, on fiche en terre des pieux et des planches pour empêcher les éboulemens, et le minerai est transporté de la mine dans la cour de quelque maison voisine, à travers les passans qui vont à leurs affaires et les files de mules et de *llamas* qui apportent au *Serro* tout ce qui doit s'y consommer, depuis le charbon de terre et le bois qu'on brûle l'année entière, jusqu'au pain et même la paille pour les animaux. Cette nécessité de tout apporter de la côte ou de l'intérieur du pays donne aux rues du *Serro de Pasco* l'aspect le plus animé et le plus extraordinaire. Chaque maison est une boutique où l'on trouve entassés des draps d'Angleterre et de France, des fers d'Espagne et de Suède, des soieries de l'Inde, de Chine, de Lyon, des vins de Madère et de Bordeaux, force rhum et eau-de-vie; des faïences anglaises et chinoises, des porcelaines de Limoges, de la quincaillerie nord-américaine, des accordéons, des boîtes à musique, en un mot, tout ce qu'il faut à des gens civilisés pour vivre sous ce climat glacé, et tout ce qui peut tenter leurs caprices de riches parvenus et grossiers. C'est que, dans cette ville de joueurs, chacun est riche à son tour; le pauvre *métis* qui vit à crédit chez le cabaretier du coin, pendant six mois de l'année, gagne souvent, pendant les autres six mois, de 50 à 200 francs par jour, et voici comment.

Les ouvriers qui travaillent dans les mines ne reçoivent pas un salaire fixe; seulement il leur est permis d'emporter, à la fin de leurs douze heures de travail, un *capacho* rempli du minerai qui est amoncelé devant la porte de la mine (à peu près trente livres de déblais). Quand la mine est dans son état ordinaire, c'est-à-dire donnant de huit à dix marcs d'argent par *caxon* (cinquante quintaux de minerai), l'ouvrier peut compter sur une valeur de 3 à 5 réaux (de 2 fr. 50 cent. à 3 fr.). Mais, si les veines que l'on exploite deviennent plus riches, ce même *capacho* lui produit de 10 à 40 piastres, et c'est une coutume ayant force de loi. Le propriétaire de la mine ne pourrait pas

taxer la journée des ouvriers, même à 50 francs par jour; il faut que ceux-ci emportent leur *capacho* de minerai, qu'il soit rempli de pierres à chaux ou d'argent vierge.

Ce mode de paiement donne lieu à un mode d'échange dont je n'ai trouvé d'exemple nulle part : tout marchand en détail est aussi fabricant de lingots d'argent. L'Indien ou le métis, à la fin de ses douze heures de travail, apporte au cabaret son tablier tout rempli de pierres. Là il boit de l'eau-de-vie, de la *chica*, mange un *chupé*, mâche de la *coca*, fume son cigarre, et il paie en morceaux de pierres. Il en est de même pour tout ce dont ils ont besoin, habillement, chauffage, etc. Chaque marchand ou marchande est donc tenu de faire entrer dans les nécessités de son état la connaissance des minerais d'argent, étude longue et qui demande un coup d'œil éprouvé; car bien souvent, au premier aspect, rien ne distingue la pierre, plus ou moins riche d'une partie d'argent, de celle même qui n'en contient pas. Rien n'est ordinaire comme de voir une marchande de poissons, assise sur la porte de sa boutique, et, tout en surveillant le débit de sa marchandise, concasser du minerai, le réduire en poudre, puis le pétrir avec du mercure, le laver, le brûler, enfin le mettre à l'état de lingot.

La population du *Serro de Pasco* varie de 10 à 15,000 ames, selon le plus ou moins de *boia*, terme dont ils se servent pour indiquer que les veines sont riches de métaux d'argent. Dès qu'il est connu dans le pays que les mines du *Serro* sont en *boia*, la population s'en accroît d'un tiers. *Métis*, *chiollos*, matelots déserteurs, banqueroutiers, colporteurs fripons, meurtriers, tous se précipitent pour avoir leur part du fleuve d'argent, les uns pour travailler et les autres pour exploiter les travailleurs. C'est à qui prendra en main le lourd marteau et le ciseau du mineur. A l'entrée des galeries, cesse toute distinction de caste : le blanc qui méprise le métis, le métis qui pille et bat l'Indien, l'Indien lui-même, ce pauvre *llama* de la race blanche, sont devenus tous égaux et compagnons. Pendant douze heures, ils sont accroupis au fond de ces puits, hauts de trois à quatre pieds, les jambes nageant dans la boue que forment les suintemens des parois de pierre. Quand ils ont péniblement fait un trou profond de six pouces, ils le chargent de poudre et font jouer la mine. La fumée épaisse et ensoufrée ne trouve, pour s'échapper, d'autre issue que l'ouverture étroite de la galerie, à quelques centaines de pas plus loin; aussi reste-t-elle condensée et presque immobile des heures entières, avant de rouler lourdement jusqu'à l'entrée de la galerie. Des porteurs, le *capacho* sur le dos, enlèvent les déblais qu'ils transportent

au-dehors, en marchant bien souvent sur les genoux et sur les mains. Toutes les douze heures, les ouvriers sortent de la mine, et de nouveaux ouvriers y rentrent pour y passer le même temps. Là, pas de différence de jour et de nuit : quand la graisse du lampion que chaque mineur porte à son bonnet commence à diminuer, il en conclut que l'heure du repos est arrivée. Peu lui importe que les hommes qui s'agitent à quelques centaines de pieds au-dessus de lui, nomment cette heure le jour ou la nuit.

Cette même population qui toute la semaine a travaillé côte à côte, sans jamais se rencontrer, ces deux relais d'hommes se trouvent réunis le dimanche dans les églises et les cabarets. Pas un ne manquerait à la messe; mais, ce devoir d'habitude et de crainte accompli, ils se répandent dans les nombreux cafés et cabarets de la ville, et se livrent au jeu et à la débauche, avec l'entraînement de gens passionnés, grossiers et riches. Ils sont riches, car refuserait-on du vin et des cartes à l'homme qui, pauvre aujourd'hui, est certain d'avoir des sacs de piastres le jour où la mine sera en *boia ;* et, à chaque moment, la mine peut le devenir, et les dettes, alors, seront consciencieusement payées.

Ces orgies sont entremêlées et suivies de coups de couteaux, et là, on ne frappe guère à demi, de peur d'une revanche; l'homme poignardé est jeté dans un des trous de mine, toujours ouverts pour recevoir les morts comme les vivans.

Les galeries abandonnées restent seules ouvertes; les mines en exploitation se ferment le dimanche matin. Profitant de l'absence des mineurs qui, tous, jeunes et vieux, passent la nuit du dimanche à boire ou à jouer, les *huayllaripas* s'introduisent dans les mines. Ce sont des voleurs de métaux : encore une spécialité du Pérou. Les métis et *chiolles* exploitent cette industrie, grandement profitable quand la mine est en *boia*. Ouvriers eux-mêmes, ils connaissent les veines les plus riches. Le samedi soir, aux dernières heures du travail, ils choisissent les blocs de minerai qu'ils emporteront la nuit, et commencent à les détacher à coups de ciseau, sans les faire tomber entièrement. Souvent l'un d'entre eux se cache sous un amas de décombres, et, plus tard, vient ouvrir à ses compagnons. L'activité de ces *huayllaripas* est telle qu'ils ont souvent volé en une nuit, chacun un *caxon* pesant cinquante quintaux.

Les Indiens font rarement de dangereux *huayllaripas*; il faut pour ce métier une énergie qui n'appartient ici qu'à la race blanche ou à celle des métis. Une fois entrés, si les portes se referment sur eux, si

les propriétaires, avertis, arrivent avec leurs gens, les voleurs sont poursuivis et traqués de galerie en galerie. Si tout moyen d'échapper leur est ravi, ils se retournent, et alors commence une lutte d'autant plus terrible, que, les galeries etant basses et étroites, on ne peut combattre qu'un a un, en s'appuyant sur les genoux. Là point de miséricorde, car c'est de l'argent disputé à main armée. Le plus adroit ou le plus heureux plonge son couteau dans la poitrine de son adversaire, et le duel est terminé avec celui-ci, pour recommencer avec un autre.

M. K., le préfet du *Serro de Pasco*, me disait que chaque lundi matin, l'on retirait des galeries, ou des petits lacs qui entourent la ville, de dix à quinze cadavres, et personne pour porter témoignage contre les assassins; car la plupart des ouvriers mineurs ont été ou peuvent être demain des meurtriers; cela dépendra seulement de l'occasion et des circonstances. Un assassin serait-il pris sur le fait et condamné à mort, qu'en se réfugiant dans une mine, il échapperait à la justice qui n'aurait pas le droit de venir l'enlever. Ce droit d'asile est un des nombreux *fueros* accordés aux mineurs pour encourager leur travail, au temps où le roi d'Espagne retirait le *quinto* (le cinquième) du produit net des mines d'or et d'argent. Aussi, tout en se plaignant à moi des désordres de police qui règnent dans son département, M. K. se disait-il totalement incapable d'y remédier.

Naturellement il ne peut pas y avoir de société au milieu d'un tel ramassis de gens de toutes les nations. Ils ont l'esprit trop tendu vers une même chose, pour l'oublier un instant au profit d'une autre idée. C'est seulement par l'excitation du vin ou du jeu qu'ils peuvent combattre la fièvre d'argent qui les tourmente jour et nuit. Et cette atmosphère est si saisissante, que j'ai vu ici des négocians français et anglais, honnêtes et pacifiques personnages, comme j'ai pu m'en convaincre en les retrouvant ailleurs, tellement piqués et possédés de cette *tarentule* d'argent qu'ils n'avaient pas une idée, pas une exclamation, pas un sourire, qui ne fût de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent.

Les différentes mines, au nombre de neuf cent cinquante-huit, qui sont ou ont été travaillées, appartiennent à des compagnies ou plutôt à des associations formées de trois, cinq, dix individus qui ont réuni leurs capitaux et leur industrie pour l'exploitation de tel ou tel point de la montagne de *Pasco*. Ce sont, pour la plupart, des Américains-Espagnols, Péruviens, Chiliens, Buenos-Ayriens. Le peu d'étrangers français, anglais, américains du nord, qui s'oc-

cupent de cette exploitation, entrent dans ces sociétés, comme mécaniciens, charpentiers ou bailleurs de fonds; en général, ils n'en ont pas la direction. Comme les intéressés sont là, sur les lieux, conduisant eux-mêmes les travaux, achetant leur vif-argent et les instrumens de fer de leurs ouvriers, faisant relever et soutenir les éboulemens accidentels, creuser des canaux, quand une source se déclare au fond de leur mine; comme, en un mot, ils surveillent ces différentes opérations avec l'activité et la lucidité de principaux intéressés, cette exploitation leur rapporte de dix à cinquante pour cent, et ils rient du discrédit jeté en Europe sur les mines du Pérou, comme ils riaient des espérances exagérées de fortune que les Européens fondaient, il y a dix ans, sur ces mêmes mines.

En 1824, lorsque le libre commerce fut proclamé et que les étrangers furent appelés dans le pays, les spéculateurs européens, les Anglais surtout, se bercèrent des rêves les plus chimériques: ils avaient vu que, sous les Espagnols et avec leur vieille méthode, les mines du Pérou donnaient annuellement cinq ou six millions de piastres: ils en concluaient que, par les progrès de la chimie et de la mécanique, ces mêmes mines pourraient donner entre leurs mains trois et quatre fois le même produit. Il se forma de nombreuses compagnies, do t voici les principales :

Compagnies Pasco-Péruvienne; — Péruvienne du commerce et de l'industrie; — de Potosi, Lapaz et Péruvienne; — de Tarma Huancavelica et Gualgayot; — Chilienne et Péruvienne; et d'autres encore qui ont eu un cours sur la place de Londres.

A la tête des exploitations, on plaça des ingénieurs-pratiques des mines d'Europe, qui savaient qu'une mine noyée nécessite pour être desséchée une pompe de la force de tant de chevaux; que, pour fondre le minerai, il faut de hauts fourneaux; pour le broyer parfaitement, des moulins à vapeur, etc., etc. Ils chargèrent plusieurs bâtimens de lourdes machines transportables seulement sur les grandes routes de Manchester ou de Birmingham. Ces bâtimens vinrent toucher à *Valparaiso*, à *Coquimbo*, à *Islay*, au *Callao*, et les machines restèrent sur les môles de ces divers ports, attendu l'impossibilité de les faire voyager dans l'intérieur du pays à dos de mulets.

Les compagnies avaient acheté fort cher des mines pauvres ou épuisées qu'elles s'obstinèrent à exploiter selon leurs données européennes; les ingénieurs se dégoûtèrent, les compagnies se lassèrent d'envoyer de l'argent et de ne jamais en recevoir : tous de crier à la déception, et, dès ce moment, les mines du Pérou tombèrent en

Europe dans le plus profond discrédit. Cette opinion est injuste : une mine ordinaire, bien travaillée, rend 50 pour 100. Les mines abondantes rendent jusqu'à 200 et 300 pour 100. Le *Serro de Pasco* envoie chaque année monnayer à Lima, environ 3 millions de piastres (15 millions de francs), sans compter l'argent vendu en lingots et exporté en contrebande, qu'on peut estimer à 1 million de piastres. Le capital en circulation est de 2 millions de piastres, valeur effective, et d'un million de piastres de crédit. Ainsi, c'est un capital de 3 millions qui produit chaque année un revenu de 4 millions.

COMTE DE S.

# LE

# COMÉDIEN MONDORY.

Voici le nom d'un grand comédien qui, par une fatalité singulière, n'a trouvé place dans aucun dictionnaire historique ou biographique, et pourtant, au XVII^e siècle, cet artiste jouissait d'une réputation pareille à celle que Talma s'était acquise de nos jours.

Quelques auteurs qui ont écrit sur le théâtre français ont cependant fait mention de Mondory. Chapuseau, les frères Parfait, Beauchamps se sont accordés à reconnaître ses hautes qualités de comédien; mais on ne trouve nulle part une date précise de sa naissance ni même de ses débuts au théâtre. Nous essaierons de suppléer à ce manque de renseignemens par le résultat des recherches que nous avons faites dans les auteurs contemporains de Mondory et dans les manuscrits précieux pour l'histoire du XVII^e siècle que possède la bibliothèque de l'Arsenal.

On trouve dans les volumineux recueils formés par Conrart, premier secrétaire de l'Académie française, deux lettres inédites de Mondory. L'une est une réponse à Balzac, l'autre est adressée à l'abbé de Boisrobert qui fut, comme l'on sait, le favori du cardinal de Richelieu et le dispensateur des graces que ce grand ministre accordait aux gens de lettres. Avant de rapporter ces lettres, nous citerons quelques traits de la vie de Mondory auxquels elles se rattachent, ainsi que la lettre de Balzac qui motiva la réponse du comédien.

Dans leur ouvrage consacré à l'*Histoire du Théâtre français*, les frères Parfait ont prétendu qu'Orléans était la ville natale de Mondory; ils se sont trompés. C'est, en effet, aux environs de cette ville que Mondory se retira et

mourut après avoir renoncé à reparaître sur la scène; mais il était né à Thiers, petite ville de la province d'Auvergne. Tallemant des Réaux le dit positivement, et Mairet, qui, dans une de ses préfaces, qualifie Mondory de *Roscius auvergnat*, ne laisse aucun doute à cet égard. D'après l'auteur des *Historiettes*, le père de Mondory, qui était procureur fiscal dans sa petite ville, envoya son fils à Paris pour y apprendre un peu de droit jusqu'à ce qu'il fût en état de lui succéder dans sa charge. Or, il arriva que le vieux patron de Mondory hantait quelque peu la comédie, et se délassait parfois de l'ennuyeuse lecture de ses dossiers av c la farce de Pathelin ou les joyeusetés de Gauthier-Garguille. Le bonhomme trouva donc tout simple que son jeune clerc, après avoir grossoyé toute la semaine, s'allât récréer à la comédie les dimanches et jours de fête, pensant que là il dépenserait et se débaucherait moins que partout ailleurs. Mondory ne s'en fit faute; il n'avait que quinze ans, mais il était beau garçon et bien tourné, et prit si bien goût à ce divertissement, que, se sentant une vocation réelle pour le théâtre, il résolut de se faire comédien. Tallemant, dont on connaît le penchant à la médisance, prétend que notre jeune homme s'était épris d'une actrice de la troupe, nommée la Villiers, et que l'amour influa quelque peu sur sa résolution. Quoi qu'il en soit, Mondory fut agréé par le comédien Lenoir et sa femme qui dirigeaient la troupe du Marais, et quoique le débutant fût très jeune, on lui confia de prime abord des rôles assez importans.

Mondory dédaignait le genre comique et affectionnait les rôles de prince ou de héros; ceux-là seuls allaient à sa taille qui, quoique petite, était élancée et bien prise. Ses traits étaient réguliers, et de grands yeux noirs, pleins de feu, donnaient de l'expression à sa physionomie. Il s'habillait avec goût et refusa d'affubler sa tête de la perruque en usage pour représenter les personnages antiques; il jouait ces rôles, disent les auteurs cités, avec ses beaux cheveux noirs et naturellement frisés. Bientôt son talent de bien dire lui valut, en outre, la charge d'orateur qui consistait à prononcer les discours d'annonce ou les harangues d'apparat quand la troupe paraissait devant de hauts personnages; cet emploi échut plus tard à notre grand Molière.

Le premier ouvrage imprimé, qui fasse mention de Mondory, est une tragi-comédie de Mairet, intitulée *Chryséide et Arimant*, et représentée en 1620. Cette date peut aider à deviner celle de la naissance de Mondory, qui n'est indiquée nulle part. Le jeune comédien avait débuté à l'âge de quinze ou seize ans; Mondory donc a dû naître en 1603 ou 1604. On ne sera pas fâché de trouver ici quelques vers de cet ouvrage, qui ne dut guère faire pressentir que Mairet ferait un jour une *Sophonisbe* qui balancerait celle de Corneille. Dès la première scène, on voyait, disent les auteurs contemporains, Mondory dans le rôle du héros Arimant, en contemplation devant la maison habitée par Chryséide, et répétant ces vers :

Voici le paradis où loge ma déesse!
Vraiment, petit logis, vante-toi désormais

D'avoir plus de beauté que tu n'en eus jamais!
Fait de terre et de bois, et tout couvert de chaume,
Tu vaux mieux qu'un château, tu vaux mieux qu'un royaume;
Et, sans te point flatter, tu vaux mieux que les cieux,
Puisque dans ton enclos tu loges ses beaux yeux.
Les cieux n'ont qu'un soleil qui fait qu'on les adore,
Et toi tu en as deux, et plus puissans encore!

Il fallait certes un talent bien puissant, pour que de pareils vers eussent quelque charme pour l'esprit des spectateurs de ce temps. « C'est qu'en effet, disent les auteurs cités, le débit de Mondory était soutenu d'une figure qui plaisait, de beaucoup d'entrailles, et d'un son de voix qui allait au cœur. »

Mondory eut bientôt à jouer des rôles plus dignes de lui, et il rencontra surtout un auditoire plus capable de le juger. Le comte de Belin, homme de la cour, protégeait la troupe du Marais, *parce que*, nous dit Tallemant, *il en contait à la femme du comédien*. Voulant faire briller le talent de son actrice favorite, le comte sollicita et obtint de la marquise de Rambouillet que la troupe allât représenter à son hôtel la *Virginie*, de Mairet, devant l'illustre compagnie qui s'y rassemblait. Mondory fit merveille dans le rôle du prince d'Épire; c'était à qui le féliciterait et lui ferait compliment. Le cardinal de La Valette, enchanté, ne crut pouvoir mieux lui montrer combien il l'avait ravi qu'en lui donnant une pension. Ce fut dès ce jour, principalement, que Mondory entra en grand crédit. Tous les beaux esprits recherchèrent sa connaissance, il vécut dans l'intimité des deux Corneilles, de Tristan, de Duryer; il fit partie des réunions spirituelles de l'avocat Giry, et garda une reconnaissance éternelle à M^me^ de Rambouillet de l'avoir ainsi mis en renom dans le beau monde.

Ce grand comédien eût fourni sans doute une longue carrière au théâtre, si l'excès même de l'ardeur qu'il déployait dans ses rôles, n'eût bientôt causé de graves altérations à sa santé. Il était si passionné pour l'art, qu'ayant à cœur de prouver qu'il n'y avait pas moins d'inspiration que d'étude dans sa manière, il pria des connaisseurs d'aller le voir plus d'une fois dans la *Marianne* de Tristan, et ceux-ci purent remarquer, en effet, à chaque représentation, quelque chose de neuf et de plus parfait dans son jeu.

Le rôle d'Hérode, que Mondory jouait dans cet ouvrage, lui devait être fatal : on sait qu'en le jouant pour la dernière fois, il en exprima les passions avant tant de véhémence et d'énergie qu'il fut frappé d'apoplexie sur la scène et ne se releva qu'en restant paralysé de la langue et du bras droit.

Dans les premiers temps de sa retraite, Mondory eut occasion d'apprendre que Balzac s'était exprimé sur son compte dans les termes les plus flatteurs; il lui écrivit pour l'en remercier, et Balzac se plut à lui confirmer ses éloges en lui adressant une lettre que nous allons rapporter d'autant plus volon-

tiers, qu'on la trouve seulement dans la grande édition in-folio des œuvres de cet écrivain; cette lettre est nécessaire, d'ailleurs, pour amener la réponse que Mondory se hâta de lui faire. Nous citerons, l'une après l'autre, ces deux pièces curieuses.

## A MONSIEUR DE MONDORY.

« Vostre lettre, monsieur, m'est une vieille nouveauté, et je ne l'ay reçue qu'au commencement de décembre, bien qu'elle soit chez moi dès le mois d'aoùt. Pour vous expliquer cette énigme, je vous diray que j'arrive présentement d'un long voyage et que je l'ay trouvée ici à mon arrivée. Vous pouvez croire que le nom d'une personne qui m'est chère, m'a d'abord donné de la joie, et que ce n'est pas peu de satisfaction qu'il y ait quelque lieu pour moi dans une mémoire si occupée et si pleine que la vostre. C'est se reposer au milieu des fleurs que d'avoir place parmi tant de beaux vers et tant de rares discours dont vous êtes la bibliothèque vivante; et s'il m'est permis de dire le reste, c'est être le favory de mille rois que d'estre aimé de M. de Mondory. Car, en effet, vous nous faites voir si hautement la grandeur et la magnificence passées, qu'il faut avouer que vos représentations sont les résurrections glorieuses des princes que vous représentez; et, cela étant, ne trouvez pas mauvais qu'en vous répondant, je vous contredise. Vous ne pouvez comparer le bonnet d'Hérode à celui de M. l'avocat ..... (1), sans faire tort à la dignité royale, et avilir la pourpre et les diamans, sans vous rendre à vous-même un mauvais office, me diminuant par là, si vous le pouviez, la grande idée que je conçus de vous le jour que je vous vis avec ce grand bonnet. Mais vous avez beau vous humilier, vous ne sauriez effacer de mon souvenir cette première image de majesté que vous y laissâtes; et je ne saurais vous figurer à ma pensée qu'avec un ton de commandement et une éloquence de maître si élevée au-dessus de cette rhétorique inférieure qui n'agit que par prières et par remontrances Ce n'est pas pourtant que je vous veuille toujours considérer sous le nom et sous la forme d'un autre, et que je crois que, descendant du théâtre, vous soyez hors d'œuvre dans le monde; la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire me témoigne assez que vous êtes éloquent de vostre chef, et que sans emprunter de personne, vous débitez de bonnes choses qui vous sont propres. N'ayez donc pas peur que je fasse des rétractations à votre désavantage, après ce nouveau sujet que j'ay de dire du bien de vous. Je suis prêt, au contraire, s'il est besoin, d'ajouter quelque chose à mon premier témoignage; j'ay plusieurs raisons de vous estimer et pense le pouvoir faire du consentement de nos plus sévères écoles, puisque, ayant nettoyé notre scène de toutes sortes d'ordures, vous pouvez vous glorifier d'avoir réconcilié

(1) Ce nom est en blanc dans la lettre de Balzac.

la comédie avec les ....... (1), et la volupté avec la vertu ; pour moy qui ai besoin de plaisir et n'en désire pas prendre néanmoins qui ne soit bien purifié et que l'honnesteté ne permette, je vous remercie avec le public, du soin que vous avez de préparer de si agréables remèdes à la tristesse et aux autres fascheuses passions. Mais, me ressouvenant de plus que quelquefois vous vous êtes proposé mon consentement pour fin de votre action, et n'avez souvent visé qu'à moy seul, je serois un ingrat si je ne confessois que je suis, monsieur, Vostre, etc. »

**A Balzac, le 15 décembre 1636.**

## RÉPONSE DE MONDORY.

« **Monsieur**,

« Quand je vous écrivis, j'eus dessein de vous rendre mes devoirs, mais non pas de vous obliger à me faire réponse. Je crus bien que, vous envoyant une lettre, vous seriez assez obligeant pour m'en envoyer une autre ; mais je n'avois pas la vanité de prétendre cet honneur que les personnes de condition s'estiment si heureuses de recevoir ; et vous me pardonnerez si je dis que vous m'estes prodigue de la chose la plus rare du monde. Avoir des lettres de M. de Balzac, c'est proprement avoir ses lettres d'honneste homme, et vostre cabinet est comme la chancellerie où l'on se confirme en ce titre. Je n'ay eu bonne opinion de moy que depuis que j'ai reçu vostre lettre, ou pour mieux dire mon apologie. Les termes dont vous m'y traitez sont tels qu'ils ont fait céder à la modestie la hardiesse que ma profession m'a acquise ; et, quoique je paraisse d'un visage également assuré aux yeux des princes et du peuple, j'ai rougi en particulier de mériter si peu de si puissans éloges. Au surplus la beauté de vostre lettre m'a tellement ravi, que, si vous la mettez un jour au nombre de celles que vous donnez au public, je croirois que vous aurez plutôt eu dessein d'écrire pour vous que pour moy. En revanche, néanmoins, de tant d'obligations que je vous ay, ne pouvant autre chose, je vous souhaiterois icy pour y goûter entre autres plaisirs celuy des belles comédies qu'on y représente et particulièrement d'un *Cid*, qui a charmé tout Paris. Il est si beau qu'il a donné de l'amour aux dames les plus continentes dont la passion a même plusieurs fois éclaté au théâtre public. On a vu seoir en corps, aux bancs de ses loges, ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la chambre dorée et sur le siége des fleurs de lys. La foule a été si grande à nos portes, et notre lieu s'est trouvé si petit, que les recoins du théâtre, qui servaient les autres fois comme de niche aux pages, ont été des places de

(1) Il y a aussi des points dans ce passage de la lettre de Balzac.

faveur pour les cordons bleus; et la scène y a esté d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'ordre.

« Voilà les nouvelles dont je crois vous pouvoir entretenir avec plus de grace; et, pour ne point abuser de la patience que vous prendrez à lire une mauvaise lettre, je la finirai par les remercîmens que je vous fais de la vostre, avec supplication, que, comme elle est la première de votre part, elle soit la dernière. L'honneur de recevoir de vos lettres m'est trop cher et le repos trop nécessaire à votre santé pour ne les pas ménager; et, quoique tant de belles choses vous coûtent peu, c'est toujours trop quand c'est pour en faire part à des hommes si peu considérables que moi. Enfin, cette lettre-ci n'oblige nullement votre générosité à une seconde, et je ne puis moins faire que de vous en envoyer deux pour une qui m'obligerait à vous écrire tous les jours de ma vie, si ce que je vous manderois n'étoit une continuelle reditte que je suis, monsieur,

« Votre très humble et affectionné serviteur,

« MONDORY.

« De Paris, le 18 janvier 1637. »

Ces témoignages d'une haute estime ne furent pas les seuls qui vinrent consoler Mondory dans sa retraite; il apprit en même temps, qu'à l'approche des fêtes du carnaval, la reine Anne d'Autriche s'était souvenue de lui et avait exprimé le regret que les divertissemens, dont le cardinal de Richelieu réjouissait la cour à cette époque de l'année, fussent privés du talent de Mondory. La reine n'avait point oublié que, lors de la représentation de la *Mélite* de Corneille, qui eut lieu à l'Arsenal à l'occasion des noces de M. de La Valette, de M. de Guiche et de M. de Puylaurens, c'était Mondory qui avait eu l'honneur de la haranguer. L'abbé de Bois-Robert, qui aimait passionnément le théâtre, et qui excellait même dans l'art de la déclamation au point qu'on lui donnait dans le beau monde le surnom d'*abbé Mondory*, n'avait pas laissé ignorer à son comédien favori cette preuve d'intérêt de la souveraine. Mondory partit aussitôt pour Paris, se rendit au Palais-Cardinal, et, après avoir obtenu de Richelieu le plus gracieux accueil, s'empressa d'écrire à Bois-Robert la lettre suivante.

## A MONSIEUR L'ABBÉ DE BOIS-ROBERT.

« Il est vray que mon mal a esté grand et qu'il m'a laissé d'assez fâcheux restes; mais il est certain que Dieu m'auroit donné un esprit assez fort pour le supporter avec patience, s'il ne me privoit de l'honneur de servir aux plaisirs de monseigneur (1) et ne me laissoit le regret de recevoir les bienfaits

(1) Le cardinal de Richelieu.

de son éminence, sans lui en pouvoir témoigner mon ressentiment. La visite que je fis ces jours passés au palais de Richelieu me fut si salutaire que, durant le moment où je vis monseigneur, je ne crus point estre malade; l'ayde que je reçus d'une vue si désirée, témoignoit bien que je ne souffrois pas, puisque je pleurois de joye; et si j'eusse reçu plus long-temps les influences de cet auguste visage, je pourrois, ainsi que le paralytique de l'Écriture, charger mon grabat sur mon col et retournér chez moy de mon pied. Mais comme les choses extrêmes finissent incontinent, le bien d'un si favorable aspect ne pouvoit pas durer; et je m'aperçus bien que, sortant de la présence de monseigneur, je rentrois dans mes maux, delivré toutefois du chagrin qu'ils causoient à mon esprit qui s'est senti depuis assez libre pour mettre quelques bons sentimens dans cette mauvaise lettre.

« Je vous l'adresse, monsieur, comme à celuy dans les mains duquel passent nos requêtes, avant que de tomber en celles du Dieu à qui nous les présentons, sur ce que la reyne, ayant tenu quelques propos que la charité sans doute tiroit de sa bouche en faveur de mon mal, m'avait fait l'honneur de dire ensuite qu'elle seroit privée, ce carneval, des plaisirs dont monseigneur, depuis trois ans, embellit les jours gras de leurs majestés, puisque je n'estois pas en estat d'y occuper ma place. Que la bonté que son éminence a pour moi n'interrompe point le cours d'un divertissement si nécessaire et ne m'ôte pas la gloire d'y travailler. Mon courage sera plus grand que mon mal et, vainquant son obstination, me donnera des forces suffisantes d'entreprendre cet ouvrage; et quand bien même j'y succomberois, la chute en seroit honorable. Si je suis absolument nécessaire aux plaisirs de leurs altesses et de monseigneur, je veux bien que leur théâtre soit mon tombeau; car, pour le public, il me dispensera pour maintenant; je ne suis pas né sa victime, et il est bien juste que ce qui me restera de vigueur soit réservé pour des plaisirs plus considérables que les siens. Si Berthod (1) ou Justin, ou quelques-uns de ces excellents chantres étoient enrhumés, ce ne seroit pas le moyen de leur faire recouvrer la voix, que de les envoyer chanter au Pont-Neuf.

« Ainsi, qui m'abandonneroit au Théâtre du Marais, me feroit sans doute achever la tragédie que j'y commençay il y a trois mois (2). Mais au théâtre de son éminence, où le véritable Apollon préside et, par conséquent, le dieu des remèdes, je n'ay rien à craindre; et puis, la présence de monseigneur m'y animera toujours tellement que ma vie n'y pourra jamais estre en danger. Obtenez-moy donc de son éminence, monsieur, un personnage de la pièce destinée à la solennité prochaine; trois mois de temps pourront, sans péril, l'imprimer en ma mémoire et rendre à ma langue son entière liberté. J'attends de vous, sur ce sujet, l'honneur d'une visite ou celuy d'une lettre,

(1) Berthod, musicien *soprano*, que les grandes dames du temps appelaient Berthod *l'incommodé*.

(2) Allusion à l'attaque d'apoplexie dont il avait été frappé en jouant le rôle d'*Hérode*.

et finis celle-ci par les nouvelles protestations que je fais d'être toute ma vie, monsieur,

« Votre très humble et très affectionné serviteur,

« MONDORY.

« A Paris, le 13 novembre 1637.

« P. S. Il y a quelque temps que M. de Balzac me fit l'honneur de m'écrire; je lui fis réponse. Je vous en envoie la copie pour m'en dire, s'il vous plaît, votre avis, et si elle vaut assez pour l'avoir obligé à me placer, par la lettre que j'en ai reçue, parmi tant d'honnêtes gens et même de condition relevée qui se trouvent si honorés d'en recevoir de lui. »

Ce post-scriptum est remarquable. On sait combien le triomphe du *Cid* avait aigri la bile du cardinal: communiquer à Bois-Robert une lettre où était exprimée une admiration si vive pour le chef-d'œuvre de Corneille, était de la part de Mondory un acte de hardiesse. Quant à l'espoir que le comédien témoigne dans sa lettre, il ne se réalisa point; l'artiste s'était trompé sur la mesure de ses forces. Il parut, en effet, dans les fêtes que le cardinal donna à la cour en 1637, et remplit le principal rôle dans la comédie des cinq auteurs, *l'Aveugle de Smyrne*, jouée le 22 février; mais il ne put aller au-delà du deuxième acte. On fut obligé d'emporter Mondory hors de la scène. Le Prince de Guémenée, qui avait su apprécier le mérite du comédien dont il n'aimait pas moins la personne que le talent, eut raison de dire de lui :

Homo non periit, sed periit artifex.

Mondory retourna habiter sa solitude aux environs d'Orléans. Richelieu lui assura une pension de 2,000 livres. D'autres faveurs suivirent le comédien dans cette retraite; car plusieurs grands seigneurs, soit pour faire leur cour au maître, soit pour assurer leur réputation de beaux-esprits, lui donnèrent aussi des pensions, de sorte que le revenu de Mondory s'éleva à près de 10,000 livres dont il jouit jusqu'à sa mort qui arriva en décembre 1651.

Mondory fut très regretté. Le public s'en souvint long-temps, et tous ceux qui l'avaient vu dans l'éclat de son talent, eurent beaucoup de peine à l'oublier : « Je me suis abstenu, dit l'abbé de Marolles en parlant du théâtre de son temps, de voir toutes ces choses depuis que Mondory finit ses actions qui charmoient tout le monde. Cet excellent homme, ajoute-t-il, a récité sur la scène deux discours que je lui avois donnés, ou plutôt qu'il me pria de lui donner, bien que de lui-même il en eût pu faire de meilleurs. »

Afin de compléter cette notice sur un homme dont le nom ne méritait pas l'oubli dans lequel les biographes l'ont voulu laisser, nous la terminerons par ce fragment de la préface de *Panthée*, autre ouvrage de l'auteur de *Mariamne*, dans laquelle Tristan déplore avec tant d'amertume la peine qu'il

éprouva en voyant son œuvre nouvelle privée de l'appui du beau talent de Mondory.

« Cet illustre acteur, dit le poète, ne tient point sa gloire du hasard ou de l'aveuglement des hommes ; c'est par de merveilleuses qualités qu'il a forcé toute la France de rendre hommage à son mérite qui aurait obtenu de l'antiquité des couronnes et des statues. Jamais homme ne parut avec plus d'honneur sur la scène. Il s'y fait voir tout plein de la grandeur des passions qu'il représente ; et comme il en est préoccupé lui-même, il imprime fortement dans les esprits tous les sentimens qu'il retrace. Les changemens de son visage semblent venir des mouvemens de son cœur, et les justes nuances de sa parole et les bienséances de ses actions forment un concert admirable qui ravit tous les spectateurs. »

Il est impossible de résumer dans un style plus concis l'appréciation d'un talent supérieur. On croirait, en lisant ce peu de lignes, entendre Lemercier rendre un dernier hommage à la mémoire de Talma.

J. AUGUSTE SOULIÉ.

# BULLETIN.

La discussion qui a lieu depuis quelques jours à la chambre des pairs aura du retentissement dans l'autre chambre. Jamais, depuis plusieurs années, l'adresse n'avait donné lieu à une discussion aussi vive et aussi sérieuse. L'opposition de la chambre des pairs, représentée par des hommes d'un talent aussi élevé que le sont M. de Montalembert, M. Villemain, M. Cousin et M. le duc de Broglie, a laissé peu de choses à dire sur les affaires qu'elle a traitées. En parlant de la Belgique, d'Ancône, de l'Espagne, de la question religieuse en France, les nobles orateurs n'ont pas défailli à leur haute réputation. Abordant la tribune avec des discours écrits, médités, basés sur des études faites dans le pays même que l'orateur venait de parcourir, ou sur la connaissance des affaires longuement maniées, en qualité de ministres, les membres de l'opposition de la chambre des pairs n'ont dû rien laisser dans l'oubli. Nous aurons sans doute à entendre des discours éloquens dans la chambre des députés. Nous n'en entendrons pas de plus sérieux et de plus profonds que celui de M. le duc de Broglie sur Ancône; de plus chaleureux que celui de M. le comte de Montalembert sur la Belgique; de plus pressans, de plus incisifs que ceux de MM. Villemain et Cousin sur les affaires religieuses, et sur toutes les affaires, car ils ont tout abordé à la fois. La coalition peut se montrer moins mesurée dans la chambre des députés, elle ne se montrera pas plus franchement hostile. Elle n'ira pas plus au fond des affaires. Elle montrera autant de talent, sans doute, mais elle ne fera pas que les raisons, opposées si simplement et si victorieusement à la fois, par M. Molé, et à des orateurs si différens, à l'homme d'état vieilli dans les affaires, au jeune homme enthousiaste, et aux esprits fins et acérés de la gauche, ne paraissent aussi convaincantes à la chambre des députés, qu'elles l'ont été à la chambre des pairs. Le débat tant désiré a eu déjà lieu avec toute la solennité possible. La coalition doit-elle s'en féliciter? Nous ne le croyons pas jusqu'à cette heure.

M. de Montalembert, qui a ouvert la discussion par un discours plein de talent de parole, est un partisan passionné, mais peu réfléchi, de la Belgique. Ses opinions sont franches et faciles à suivre. Pour lui le traité des

24 articles est non avenu. La Belgique, selon M. de Montalembert, a le droit de modifier ce traité comme elle l'entend. Aujourd'hui le roi des Belges, *appuyé sur son épée*, consent à acheter, à prix d'argent, la partie du Limbourg et du Luxembourg que l'on conteste à la Belgique, et la conférence viole le droit des gens, le droit naturel et le droit des nations, en n'acceptant pas, sans débats, cette proposition. Le discours de M. de Montalembert est tout entier le développement de cette pensée. Le jeune orateur s'est généreusement indigné contre ces transactions par lesquelles on partage les peuples sans les consulter. Il s'est encore indigné contre l'Angleterre, qui a abandonné la Belgique dans la conférence, et qui s'en tient partout à la défense de ses propres intérêts. Il a montré la Belgique prête à en venir aux armes, et nos propres frontières au moment d'être incendiées par la sympathie généreuse qui s'y manifestera pour le sort de la Belgique. Enfin, rien n'a été omis par le jeune et brillant orateur pour communiquer à ses auditeurs les émotions qu'il venait de rapporter du milieu des populations belges, où il a recueilli de si grands témoignages de reconnaissance et d'estime.

Le ministre des affaires étrangères n'avait que le langage judicieux et sévère d'un homme d'état à opposer à la séduction de cette poétique éloquence. Il a cité simplement les traités. M. Molé a rappelé à la chambre que le traité des 24 articles, tel qu'il est, a été demandé par la Belgique elle-même, adopté par elle quand la Hollande déclarait ne vouloir l'accepter. Le ministre a prouvé que le plénipotentiaire belge à Londres insista en 1832 pour que le traité fût passé entre la Belgique et les cinq puissances, nonobstant les refus de la Hollande, en sorte que l'acceptation du roi de Hollande, ou sa persistance à se tenir à l'écart, ne devait rien changer à la délimitation de la Belgique. Or, c'était là le premier acte politique du peuple belge, comme puissance européenne. Voudrait-il aujourd'hui déchirer cet acte, garanti par la France, et la première page de son histoire diplomatique sera-t-elle tachée d'une violation? Voilà ce que M. Molé a fait ressortir avec une modération qui donne encore plus de prix et de force à ses paroles.

La Belgique tenait elle-même si fort à ce traité des 24 articles, que, lorsque le roi de Hollande voulut, en 1833, posséder la province de Limbourg comme roi des Pays-Bas, la Belgique défendit elle-même les droits de la confédération germanique, et la demande de la Hollande fut repoussée, grace à l'appui que la France donna au gouvernement belge dans la conférence de Londres. La France, en effet, n'a cessé de faire, dans les limites possibles, tous ses efforts en faveur de la Belgique; mais elle a donné constamment l'exemple du respect des traités, elle qui a respecté si scrupuleusement ceux de 1815, grace auxquels la Belgique se trouve en possession de plusieurs départemens qui appartenaient à la France long-temps avant la réunion des deux pays. Quant à l'Angleterre, M. Molé est tombé d'accord qu'elle s'attache de préférence à ses propres intérêts, et un mouvement général d'approbation a répondu aux paroles du président du conseil quand il s'est écrié qu'en Angleterre tout le monde est Anglais avant tout! L'opposition, qui s'est montrée

tour à tour suisse, belge ou italienne, selon l'occurrence, n'a pas jugé à propos de relever cette observation.

M. Villemain, venu le lendemain au secours de son ami, M. de Montalembert, a-t-il été plus heureux? M. Villemain a pris une autre route. Ce n'est pas l'enthousiasme pour la Belgique qui l'anime, mais un tout autre sentiment à l'égard du ministère. Mais ce sentiment qui rend d'ordinaire si clairvoyant, n'a pas empêché M. Villemain de tomber dans de graves erreurs. M. Villemain s'est montré effrayé, et avec raison, de l'ardeur juvénile avec laquelle M. de Montalembert en appelait à l'enthousiasme contagieux de nos garnisons et des gardes nationaux de nos frontières. M. Villemain voudrait seulement que la question du territoire fût traitée comme l'a été la question financière. Puisqu'on a pu modifier la partie financière du traité, dit-il, on a le droit de modifier également le traité en ce qui concerne le territoire. Comment M. Villemain ignorait-il que le protocole n° 48 réservait, en termes assez clairs, la révision de la dette, et que la question de la liquidation du syndicat d'amortissement, qui n'avait pas été traitée, laissait une porte ouverte aux négociations financières? De ces questions de finances et de territoire, les unes n'étaient pas résolues sans retour, les autres l'étaient, au contraire, et la France ne pouvait que négocier amiablement pour faire modifier ces dernières. C'est ce qu'elle a fait, et c'est ce qu'elle fait encore, non pas *appuyée sur son épée* comme M. de Montalembert représente le roi des Belges, mais appuyée sur la bonne foi et sur des considérations politiques assez hautes pour tenir la conférence en échec, comme l'a fait le ministère français depuis quatre mois. Nous rendons toute justice au talent, à la verve, à l'esprit supérieur de M. Villemain, et des orateurs de l'opposition dans la chambre des pairs, mais il est quelque chose que ne remplacent pas les plus brillantes qualités. C'est l'étude attentive et patiente des affaires. La lecture d'un gros recueil de protocoles n'est pas assurément aussi attachante que celle de Milton ou des éloquens écrits des pères, mais il faut se soumettre à cette tâche fastidieuse, si l'on veut parler avec autorité des affaires extérieures qui sont en question dans ce moment. M. Pelet, de la Lozère, homme d'un sens droit et qui a approfondi beaucoup d'affaires, nous a paru regarder le titre de bourgeoisie donné à M. Louis Bonaparte en Thurgovie, comme l'équivalent de la qualité de citoyen suisse. Ce défaut de mémoire ou de renseignemens a de grands inconvéniens, dans une discussion, et M. Molé a fait ressortir avec habileté et avantage l'inexactitude des assertions qu'on lui opposait.

M. Cousin est venu à son tour évoquer l'affaire de M. de Montlosier, qui était en ce moment portée par le gouvernement devant le conseil d'état, où la conduite de M. l'évêque de Clermont a été rigoureusement censurée. En ce qui est du refus de sépulture ecclésiastique, nous sommes de l'avis de M. de Montalembert, qui a répondu à ses amis de l'opposition, que l'église n'est pas l'administration des pompes funèbres. Mais l'église avait donné l'absolution à un vieillard religieux, dont M. Cousin a cité les belles paroles à

l'assemblée constituante, en faveur des évêques et de l'église, alors persécutée. Un évêque n'a pas le droit de défaire ce qu'un simple prêtre a fait, quand ce prêtre n'est pas interdit. Le gouvernement, qui partage ces vues, a fait son devoir. Les appels comme d'abus ont été justement institués pour réprimer ces faits. Il a déféré cette affaire devant le conseil d'état, qui l'a déjà jugée contre l'évêque. D'où vient donc que M. Cousin s'est hâté de prévenir la décision du conseil d'état? M. Cousin craint-il réellement le retour des jésuites? Ne sait-il pas l'usage qu'on a fait de cette accusation, et lui-même n'a-t-il pas été accusé de jésuitisme, lorsqu'il usait de son influence pour faire adopter, il y a quelques années, par l'Université, un petit traité religieux de sa composition? Un journal de l'opposition dit que M. Barthe n'a fait que bégayer timidement quelques paroles qui ne détruisent pas l'effet de la sortie de M. Cousin sur la résurrection de Saint-Acheul et sur l'audacieuse rentrée des jésuites. M. Barthe a dit quelques mots, en effet, mais il ne les a pas bégayés. Le ministre a dit qu'il a trouvé Saint-Acheul ouvert et qu'il l'a fermé. Si ces paroles ne détruisent pas l'effet de la sortie de M. Cousin, nous avouons qu'il n'y a plus rien à répondre, et nous tenons le ministère condamné sur ce point!

L'évacuation d'Ancône devait être la pierre d'achoppement du ministère. C'est là que l'attendait l'opposition. Assurément, et nous en appelons aux doctrinaires, qui citent le discours de M. de Broglie comme l'œuvre la plus haute que puisse produire un homme d'état, le ministère ne pouvait trouver un adversaire plus consommé. Nous rendons toute justice au discours de M. le duc de Broglie. Il est plein de verve et d'habileté. Prononcé à la fin de la séance, il a laissé jusqu'au lendemain le ministère sous le poids d'impressions défavorables. Que reste-t-il maintenant de ce discours et de la réplique dont M. le duc de Broglie l'a fait suivre, après la belle et complète réponse de M. Molé? Le président du conseil a suivi l'ancien ministre des affaires étrangères dans les conférences préalables, dans les négociations qui ont suivi l'occupation d'Ancône; il est entré avec lui dans toutes les considérations générales, et il a détruit pièce à pièce toutes les assertions de son noble et habile antagoniste. Jamais lutte n'avait été plus vive et plus intéressante à la fois. Deux hommes versés dans le secret des affaires extérieures, les ayant dirigées tous deux à plusieurs reprises, placés dans une situation sociale également haute, partis presque de la même époque, qui se sont tenus tous deux au niveau de tous les progrès de la société, et presque à sa tête depuis le régime impérial, leur point de départ, venaient vider une question qui intéresse au plus haut degré, sinon la sécurité, du moins l'honneur de la France. Un homme d'un sens aussi étendu et aussi élevé que M. le duc de Broglie, ne pouvait venir répéter à la tribune les sarcasmes populaires de la coalition, qui s'est moquée avec tant de goût de la loyauté avec laquelle le gouvernement envisage les traités. Sa pensée n'admettait pas, sans doute, même secrètement, ces félicitations intérieures de l'opposition, qui se réjouit de voir le ministère lui arracher du pied cette épine, en opérant l'évacuation

d'Ancône, qu'elle aurait été obligée de faire elle-même, une fois en possession du pouvoir. Le ministère a eu peut-être tort d'être loyal. Ses adversaires eussent sans doute attendu la fin d'une session ou le vote de l'adresse pour accomplir un devoir impérieux; mais ces calculs ne sont pas à l'usage d'un caractère tel que celui de M. le duc de Broglie; et c'est sa conviction, sa conviction seule, qu'il est venu opposer à celle de M. Molé.

Dans la conviction du noble pair, le gouvernement ne devait pas évacuer Ancône, sans convention formelle, sans précautions éventuelles. L'évacuer autrement était une déviation de la politique suivie par la France dans les affaires d'Italie. Pour le prouver, M. le duc de Broglie faisait l'historique de l'occupation d'Ancône. M. Casimir Périer craignant l'occupation nouvelle de la Romagne par les Autrichiens, assembla les ambassadeurs des puissances, et leur déclara que le gouvernement, voulant empêcher l'établissement d'une république dans la Romagne, voulant surtout en préserver le saint-siége, n'y voyait qu'un remède: l'établissement d'institutions régulières et la sécularisation des légations. Ces vues en faveur de la tranquillité de l'Europe, si conformes au vigoureux esprit de résistance de M. Casimir Périer aux projets de la propagande européenne, firent une profonde impression sur ceux à qui elles étaient communiquées. Un *memorandum* signé par toutes les puissances, fut adressé au saint-siége. Le cardinal secrétaire d'état y répondit en prenant l'engagement formel de satisfaire les puissances. M. Casimir Périer réclamait des garanties pour la France, ou plutôt pour l'Europe monarchique dont il prenait la cause en main contre les projets républicains. On consentit à l'occupation d'Ancône par un certain nombre de troupes françaises, et l'assentiment verbal était à peine donné, qu'éclata la nouvelle insurrection de la Romagne. Notre escadre mit à la voile; on sait le reste, et comment Ancône fut occupé.

M. de Broglie a conclu des faits qu'il rapporte que la politique du gouvernement dans les affaires d'Italie, depuis six ans, peut se résumer sous quatre chefs: 1° veiller à ce que la Romagne ne soit pas occupée par une autre puissance; 2° obtenir du saint-siége les réformes pour la Romagne; 3° prendre ses sûretés contre une occupation de l'Autriche; 4° en cas d'évacuation, prévoir l'éventualité d'une occupation nouvelle. M. le duc de Broglie a donc vu dans le départ des troupes françaises une déclaration solennelle, que la France ne peut rien en faveur de l'Italie. La conséquence qui en résulte à ses yeux, c'est de mettre les habitans de la Romagne dans la situation d'être gouvernés, sans réformes réelles, par les vice-légats auxquels succéderait l'occupation autrichienne, en cas de troubles. Et comme, selon M. le duc de Broglie, les Romagnols préfèrent encore la domination de l'Autriche, ils se révolteront pour l'avoir. Nous avons donc évacué Ancône pour voir l'Autriche rentrer daus les Marches. Il ne fallait donc pas évacuer Ancône.

On demandera que devient la foi des traités? M. le duc de Broglie veut qu'on les respecte. Mais il voulait qu'on dît au saint-siége : « Si les Autrichiens ne rentrent pas en Romagne, nous ne demanderons pas à y rentrer,

garantissez-nous qu'ils n'y rentreront pas. » Cette garantie consistait, selon le noble pair, à obtenir, par une convention, « les mêmes avantages que la nature des choses et sa situation topographique donnent au gouvernement autrichien. » Or, comme le gouvernement autrichien est maître d'une province limitrophe, il s'ensuivrait que pour rétablir l'égalité entre le gouvernement autrichien et le gouvernement français, le saint-siége devrait accorder une province limitrophe à la France, c'est-à-dire nous donner ce qui ne lui appartient pas. Autrement, M. le duc de Broglie serait d'avis de rester à Ancône; et, en effet, cette position serait plus tolérable pour le gouvernement romain!

A l'Autriche, M. de Broglie eût dit : Je n'ai pas affaire à vous, mais au saint-siége; et s'il est content, vous devez l'être *à fortiori*. Mais supposons que vous ne le soyez pas. En 1831, vous aviez promis d'évacuer la Romagne, et vous ne l'avez pas fait. Aujourd'hui que vous l'évacuez, puis-je m'en tenir à votre parole? A l'Europe entière enfin : L'Autriche occupe Francfort, qu'elle l'évacue. La Prusse, l'Autriche, la Russie, occupent Cracovie, que Cracovie soit évacuée. Commencez par évacuer les places que vous tenez, et nous verrons après si nous devons évacuer Ancône.

Tels étaient les argumens de M. le duc de Broglie, argumens appuyés sur des pièces déjà publiées; car M. le duc de Broglie a délicatement respecté le secret des affaires, et s'en est tenu à des raisons puissamment déduites dans un noble langage. M. Molé a répondu de point en point. M. de Broglie avait dit que l'évacuation d'Ancône était une déviation de la politique suivie depuis six ans. M. Molé a soutenu le contraire. Il a dit et prouvé que l'évacuation d'Ancône est conforme à la politique de tous les cabinets qui ont précédé celui du 15 avril. Il a montré que le ministère de M. Casimir Périer lui-même, qui avait décidé l'occupation d'Ancône, avait aussi décidé plus tard, sur le seul bruit de la retraite des Autrichiens, que l'évacuation aurait lieu. En même temps, et à l'appui de ses paroles, M. Molé a cité à la fois la lettre du ministre des affaires étrangères à notre ambassadeur à Rome, pour lui annoncer l'intention formelle du roi et de son gouvernement, de faire évacuer Ancône dès que les Autrichiens sortiraient des Marches. Le ministre ordonnait en même temps à l'ambassadeur d'agir en conséquence, et de commander au général Cubières de faire embarquer les troupes dès que l'évacuation autrichienne aurait lieu. Dans cette dépêche, il n'est nullement question des mesures et des précautions éventuelles que réclame M. le duc de Broglie avant que de permettre l'évacuation d'Ancône. En outre, M. Molé a donné lecture d'un ordre du maréchal Soult, alors ministre de la guerre, ordre conforme en tout à la dépêche de M. Sébastiani, et par lequel les deux bataillons de la garnison d'Ancône et leur état-major, devaient se rendre à Oran.

Mais ce n'était là, il est vrai, qu'un acte du cabinet du 13 mars, et M. le duc de Broglie aurait pu répondre que sa politique n'est pas entièrement conforme à celle de ce ministère. M. Molé a donc cité un discours de M. le

duc de Broglie lui-même, devenu ministre des affaires étrangères dans la combinaison du 11 octobre. A cette époque, loin de dire qu'il garderait Ancône tant que le saint-siége n'aurait pas donné à la France des garanties contre l'Autriche et des institutions à ses sujets; loin de déclarer aux puissances que les soldats français resteraient à Ancône tant que les soldats russes resteraient en Pologne, M. le duc de Broglie tenait un langage beaucoup plus pacifique. M. de Broglie disait alors que l'occupation d'Ancône n'avait pas été faite pour opérer une révolution en Italie, que les promesses faites par le saint père à ses sujets étaient indépendantes de la prise de possession d'Ancône, que des institutions avaient été données, incomplètes il est vrai, mais réelles, et que ceux à qui on les offrait, les avaient rejetées. — « Croyez-vous après cela, disait M. de Broglie, que l'ambassadeur de France fût bien fort pour obtenir du saint-siége les concessions dont on faisait si peu de cas? » M. de Broglie, et ce fait résulte de quelques dépêches, M. de Broglie attachait alors à l'évacuation ce qu'il nomme une idée corrélative, mais ce n'était pas l'obtention d'une réforme politique en Italie, ce n'était pas l'exécution des traités de 1815 de la part de la Russie et de la Prusse, en ce qui concerne la république de Cracovie et la Pologne, pour laquelle M. de Broglie pouvait aussi bien stipuler en traitant de l'évacuation d'Ancône; cette idée corrélative consistait à faire adopter à l'Autriche un plan de conduite conforme à celui de la France, en Orient. C'était là tout ce que voulait M. de Broglie, mais quant aux vues qu'il exprime aujourd'hui, il n'y songeait pas encore; et si, pendant son ministère, il était arrivé comme aujourd'hui qu'il n'y eût plus un seul soldat autrichien dans les états de l'église, il eût fait, sans nul doute, ce que le ministère a fait, il eût évacué Ancône.

M. Molé a donc mieux défini l'occupation d'Ancône que ne l'a fait aujourd'hui M. de Broglie. Il l'a définie comme la définissait, au 11 octobre, M. de Broglie lui-même, en disant que ç'a été une manifestation de la France pour prouver à l'Europe qu'elle ne souffrirait pas qu'aucune puissance s'avançât en Italie et y dominât. Et l'esprit du discours de M. Molé, la règle de sa conduite, ont été le résultat de cette pensée. La France ne tient-elle pas un langage assez haut, ne fait-elle pas la part assez grande à son honneur et au sentiment de sa force, en déclarant qu'elle reviendra en Italie, malgré tout, si on y viole le principe de non-intervention posé en 1830 par M. Molé lui-même? N'est-ce pas montrer une confiance plus grande en soi-même, que de s'attacher avec tant d'inquiétude au maintien ou à la retraite de quatorze cents hommes, chargés de nous ouvrir, au besoin, une citadelle démantelée! Quand les principes de sûreté publique et d'alliance européenne que nous professons nous commanderont de faire reparaître notre drapeau en Italie, on sait bien que nous saurons lui frayer la route! M. le duc de Broglie a cité et vanté les mesures précautionneuses de l'Angleterre en Orient et en Afrique. La France a toujours passé pour une nation chevaleresque, et ce renom, dont l'Angleterre se rit quelquefois, fait notre force et assure notre puissance partout où il est besoin. Il est vrai, nous avons gardé une partie de l'esprit

de chevalerie de nos pères, soutenu par un loyal respect de la parole donnée, qui tient aussi de ce temps. Ce premier sentiment nous a fait voler à Ancône; le second, qui se lie étroitement à l'autre, doit nous en faire sortir. La violation de la parole que nous emportons pourrait seule nous y faire rentrer, et alors la France ne manquera ni de capitaines hardis, ni de soldats dévoués, ni de points d'appui pour réussir.

Enfin, comme l'a si bien dit M. Molé, il n'est pas d'une bonne politique pour la France de tenir si peu de compte des petits états. L'opposition n'avait que des paroles d'intérêt pour la Suisse, qui était à la veille de nous offenser d'une manière grave. Elle défendait d'avance le territoire helvétique, que personne ne menaçait encore. D'où vient qu'elle abandonne tout à coup ses principes, quand il s'agit du saint-siége? S'il ne s'agit que de prendre une position avantageuse au loin, il est telle ville suisse, voisine de l'Italie, qui vaut bien Ancône. Et si les principes de la coalition s'opposent à ce genre d'expéditions, ne sont-ils pas applicables à la Romagne?

M. le duc de Broglie a allégué que les lettres et les dépêches qu'on lui opposait, n'étaient que des lettres de bureaux. Les ordres formels du maréchal Soult au général Cubières, les ordres formels du général Sébastiani à l'ambassadeur de France à Rome, des lettres de bureaux! Et le discours de M. de Broglie était-il une œuvre des bureaux? Non, il faut le dire. M. le duc de Broglie a obéi à un sentiment trop rigoureux en imposant au gouvernement, pour l'évacuation d'Ancône, des conditions qu'il ne s'était pas imposées à lui-même. La réponse de M. Molé a été complète, catégorique, et la déclaration qui la termine a pleinement satisfait la chambre. Des négociations près du saint-siége se poursuivent pour l'amélioration de la Romagne. Le gouvernement français a montré assez haut que le sort de ces états ne lui est pas indifférent, et sa protection, même pacifique, ne sera pas vaine.

La discussion de l'adresse a encore donné lieu à l'émission d'un projet de conférence pour l'Espagne, de la part de M. Cousin. La conférence projetée existe. Les délibérations au sujet de l'Espagne n'ont pas manqué. Une conférence spéciale ne pourrait avoir d'autres résultats que ceux de la diplomatie. Cette conférence n'aurait un but que s'il était question d'intervenir en Espagne, afin de régler, selon la teneur du traité de la quadruple alliance, le mode de l'intervention. Elle est donc inutile dans ce moment; et il sera toujours temps de la réunir quand viendra le ministère de l'intervention que M. Cousin et ses amis travaillent à établir.

En somme, l'adresse a été vaillamment défendue par l'opposition, et noblement, éloquemment conquise, dans la chambre des pairs, par le gouvernement.

---

THÉATRE-ITALIEN. — Donizetti a composé soixante-quatre opéras, dont un seul, *Poliutto*, n'a point été représenté. Le catalogue est long, et la

chance était belle pour choisir un ouvrage complet, une partition du moins qui tînt une place plus éminente sur cette liste. *Robert Devereux* a été mis au jour depuis peu; ce charme de nouveauté a sans doute été la cause principale de la préférence accordée à cet opéra sur tant d'autres du même auteur qui, nous n'en doutons pas, valent infiniment mieux. Tout est également nouveau pour des auditeurs qui ne connaissent pas le répertoire d'un musicien. Peu importe qu'on leur donne une partition écrite depuis six ans ou depuis six mois. La plus ancienne sera peut-être la meilleure, elle aura été composée à une époque où les théâtres d'Italie avaient une certaine splendeur, où le goût de leur public n'était pas si facile à contenter. D'ailleurs on ne joue, à Paris, que deux opéras de Donizetti; *Anna Bolena*, le meilleur opéra qui depuis quinze ans ait paru en Italie, en est un. Il eût été bon d'éviter la reproduction d'un sujet du même caractère. Henri VIII fait couper la tête à sa maîtresse, Élisabeth envoie à l'échafaud Robert Devereux, comte d'Essex, son amant. Nous verrons donc la même action, nous entendrons la musique exprimer les mêmes sentimens sur des situations analogues; avec cette différence pourtant, la menace passera de la voix de basse à la voix de soprane; mais le ténor, le pauvre Rubini sera toujours une des victimes immolées. Il en coûte souvent d'être joli garçon, d'avoir surtout une voix délicieuse; au théâtre, ces avantages sont funestes, et Rubini marche à la mort au troisième acte, quand on ne l'a pas occis au second.

Les Italiens ne savent point construire un drame lyrique, ils ont fait leurs preuves depuis long-temps. Ils arrangent avec assez d'adresse les pièces qu'ils empruntent au théâtre français; l'Angleterre leur fournit parfois son contingent. Comment avec sept tragédies déjà faites sur la mort du comte d'Essex, n'a-t-on pas pu bâtir un livret d'opéra qui présentât une sorte d'intérêt dramatique et des situations musicales? L'auteur de *Roberto Devereux* a renoncé à tous ces avantages en faisant accuser de trahison son héros dès la première scène, de sorte que pendant trois actes on ne s'occupera que de l'envoyer à la mort ou de demander sa grace. Voilà toute la pièce, elle se compose de ces deux mots : *morte! grazia*. C'est trop peu pour trois actes. Il fallait au moins nous montrer d'abord les deux amans en bonne intelligence, s'adressant de doux propos d'amour; les accens de la colère, de la vengeance auraient éclaté ensuite, et leur effet eût été mieux senti. Un livret aussi maladroitement fabriqué, sans mouvement, sans intérêt, et de la même couleur d'un bout à l'autre, devait retenir le musicien dans le cadre uniforme que le parolier avait tracé. M. Donizetti n'a pu triompher d'un obstacle qui, pendant trois actes, s'est présenté pour arrêter ses inspirations.

En Italie, le public n'accorde son attention qu'aux cavatines, aux duos tout au plus. Il n'écoute point les morceaux concertés. Aussi n'y a-t-il pas de finale dans *Roberto Devereux*: un seul morceau réunit trois voix. Les opéras italiens faits en Italie ne sont plus que des magasins de cavatines. Cela doit être ainsi dans un pays où les troupes chantantes ne comptent que deux ou trois sujets habiles; quelquefois même n'y en a-t-il qu'un seul. Il faut donc

que le compositeur s'applique à isoler ces chanteurs, pour les préserver des atteintes que des voix brutes ou fausses viendraient porter à leurs mélodies. Un ensemble général fournira de temps en temps l'occasion de faire manœuvrer tous ces tuyaux qu'on n'ose pas employer dans un quatuor, un quintette. Cette manière de disposer un opéra rend la condition du musicien bien plus difficile et plus périlleuse. Notre compagnie italienne si complète gémirait d'être ainsi disséminée, si le repos ne lui semblait pas chose fort agréable.

*Roberto Devereux* s'ouvre par une symphonie dans laquelle l'air français, composé par l'Italien Lulli, et que les Anglais ont adopté, *God save the king*, puisqu'il faut l'appeler par son nom britannique, est traité avec autant d'adresse que de talent. *L'allegro* de la symphonie qui semble d'abord procéder par un mouvement fugué comme les ouvertures contemporaines de l'air de Lulli, n'est pas d'un caractère assez élevé pour le sujet qu'il annonce. Deux duos ont été fort applaudis dans le premier acte. Le dernier de ces morceaux, le duo chanté par Rubini et M^me^ Albertazzi, me semble le meilleur. *L'andante*, qui n'a pas fait de sensation sur le public, sera sans doute remarqué plus tard. La cavatine de Tamburini rappelle trop ces mélodies dans lesquelles Bellini s'est obstiné à battre la même note pendant toute une mesure et plus encore. Cette cavatine est modulée avec beaucoup de recherche; elle se termine par un fragment du duo des *Nozze di Figaro*, que Rossini avait déjà introduit dans le duo de *Bianca e Faliero*, chanté dans *la Donna del Lago*.

Le dernier air de Rubini, ce chant du cygne que notre merveilleux ténor exécute en habit de velours noir avant d'aller au supplice, est d'une mélodie charmante. Ce morceau a fait fureur, on l'a fait répéter. Rubini a sauvé encore une fois la patrie; des transports d'enthousiasme ont éclaté, on a demandé Rubini, Tamburini, M^lle^ Grisi, Donizetti; tout le monde a paru devant le public enchanté.

M^lle^ Grisi a montré de l'énergie et de la fierté dans le rôle d'Élisabeth. Rubini représentait Roberto, comte d'Essex; Tamburini, Cecil, et M^me^ Albertazzi, lady Cecil. Tamburini s'est distingué dans sa cavatine et dans le duo qu'il chante avec M^me^ Albertazzi qui l'a bien secondé. *Roberto Devereux* a réussi complètement; c'est un cadet de Normandie; sa sœur *Anna Bolena* est l'aînée, et ce n'est pas le seul avantage qu'elle ait sur lui.

---

— L'ouvrage que M. Fortoul, auteur de *Simiane* et de *Steven*, vient de publier sous le titre de *Fastes de Versailles*, contient des parties qui continuent avec bonheur et sous une forme nouvelle son remarquable début. La critique, en s'occupant de ces deux romans, avait eu occasion de signaler les prédilections de M. Fortoul pour la forme grave et solennelle de l'histoire. Elle avait même pu blâmer l'intervention trop fréquente du style historique dans le récit

familier. Il n'y a pas lieu d'appliquer ce reproche aux *Fastes de Versailles*. Cette fois, la gravité du sujet comportait la pompe du langage. Pendant plus d'un siècle, Versailles a dominé notre histoire comme un centre majestueux. Tracer le portrait des hôtes qui l'ont visité, raconter les actions, redire les paroles, réveiller les souffrances et les joies dont ces murs ont été les témoins, c'est aborder la tâche de l'historien dans toute sa grandeur et son austérité. Nous applaudissons volontiers, dans une pareille œuvre, à cette solennité de parole qui pouvait paraître déplacée dans certaines parties du premier livre de M. Fortoul, et qui, dans les *Fastes de Versailles*, n'est qu'une heureuse harmonie de la forme et de la pensée.

L'histoire de la résidence de Louis XIV ouvre une carrière également vaste à l'érudition et à la rêverie : le récit et la méditation, tels sont les élémens principaux d'une œuvre de ce genre. Des deux parts, il ne faut s'abandonner qu'avec mesure ; la frivolité et l'emphase sont de perfides écueils. Il ne faut ni ranimer les causeries de Dangeau, ni reproduire les déclamations de Volney. Entre les narrations de boudoir et la prose ampoulée, une route est tracée au goût, à la prudence. M. Fortoul s'est efforcé de la suivre ; il n'a pas échoué dans cette difficile épreuve, son livre n'est ni une compilation frivole, ni une amplification de rhéteur. La contemplation et le récit, comme deux notes frappées par une main savante, s'y joignent sans cesse pour produire un accord harmonieux.

Le plan de ce livre est fort simple : l'origine de Versailles, sa grandeur, sa décadence, telles sont les trois parties dans lesquelles il se divise. Dans chacune de ces parties, M. Fortoul s'est efforcé d'approprier son style à l'époque qu'il voulait peindre. Conteur naïf dans la légende de Philippe de Versaliis, il s'inspire à la fois, pour décrire le siècle de Louis XIV, des souvenirs de Saint-Simon et de ceux de Bossuet. Enfin, quand son sujet l'amène à flétrir la corruption du siècle suivant, il se montre habile et pieux imitateur du style de Rousseau. La forme dramatique interrompt çà et là, d'une manière heureuse, le cours des descriptions et des récits. Nous citerons surtout, comme exemple de ces tentatives originales, l'entretien du doge Imperiali et des quatre sénateurs génois, au bord de la mer. Dans ce morceau, la conception ingénieuse, l'exécution éloquente, méritent également d'être louées.

L'architecture de Versailles occupe une place importante dans cette étude historique. Toutes les significations, toutes les énigmes de ce temple élevé à l'orgueil humain, ont trouvé dans M. Fortoul un zélé commentateur. Depuis les pierres réunies par Mansard jusqu'aux arbres groupés par Lenôtre, il n'est pas une partie de l'immense édifice qu'il n'ait interrogée avec patience, et dont il n'ait surpris l'hymne caché. Comme un poème immense, Versailles raconte en effet la grandeur de Louis XIV, et célèbre la puissante unité de sa monarchie. L'ordonnance de ce palais mystique n'offre pas une source moins féconde en révélations curieuses que la lecture de Dangeau ou de Saint-Simon.

L'ouvrage de M. Fortoul, qu'on le considère comme une méditation élo-

